Janvier-Mars. — Tome XXIX

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

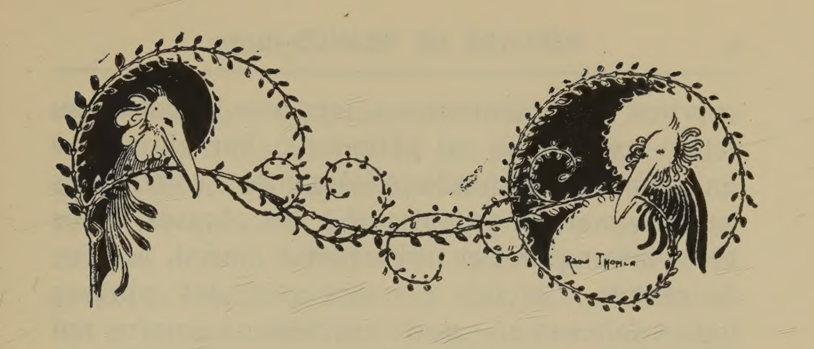
—

M DCCC XCIX

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America



PHILOSOPHIE DU CLICHE

—

Bombyx bombinans in vacuo.

Il n'y a pas de différence essentielle entre la phrase et le vers ; le vers n'est qu'un mot, comme le mur n'est qu'un bloc. Ni du mur, ni du vers, ni de la phrase on ne peut retirer une pierre ni un mot, sans que le bloc se fende et croule. Sans pousser la règle à l'absolu et sans requérir le secours précaire des comparaisons, on dira plus nettement que la phrase est une suite de mots liés entre eux par un rapport logique. Le mot constate l'existence d'un être, d'un acte, d'une idée ; la phrase constate les relations multiples, directes ou inverses, des idées, des êtres, des actes. Ces relations peuvent être fugitives, uniques, rares ; elles peuvent être permanentes ou, malgré leur diversité, considérées selon leur état le plus fréquent, le plus visible, le plus connu : une phrase faite une fois pour toutes

exprime parfaitement ces rapports vulgaires au retour rythmique ou périodique. Par allusion à une opération de fonderie élémentaire usitée dans les imprimeries, on a donné à ces phrases, à ces blocs infrangibles et utilisables à l'infini, le nom de clichés. Certains pensent avec des phrases toutes faites et en usent exactement comme un écrivain original use des mots tout faits du dictionnaire.

Il faut ici différencier le cliché d'avec le lieu commun. Au sens, du moins, où j'emploierai le mot, cliché représente la matérialité même de la phrase ; lieu commun, plutôt la banalité de l'idée. Le type du cliché, c'est le proverbe, immuable et raide ; le lieu commun prend autant de formes qu'il y a de combinaisons possibles dans une langue pour énoncer une sottise.

Des hommes peuvent parler une journée entière, et toute leur vie, sans proférer une phrase qui n'ait pas été dite. On a écrit des tomes compacts où pas une ligne ne se lit pour la première fois. Cette faculté singulière de penser par clichés est quelquefois développée à un degré prodigieux et sans doute pathologique. Peut-être que des réflexions sur ces phénomènes seront utiles à ceux qui observent curieusement le mécanisme de la pensée humaine.

Il y a, de jadis, un opuscule grotesque, maintes fois réimprimé et encore colporté ; c'est un *Sermon en proverbes*, ordonné pour satiriser soit les gens qui évoquent trop, par la sagesse des nations, leur propre niaiserie, soit les prédicateurs qui répétaient toujours les mêmes exhortations vaines comme le vent qui égrène l'herbe des

cimetières ; le pauvre auteur enfile donc avec un certain soin les proverbes les plus connus, jusqu'à faire quatre pages dont le sens est fort bien suivi et que l'on comprend, pourvu qu'on ne soit pas devenu hébété dès la première : « Prenez garde, n'éveillez pas le chat qui dort ; l'occasion fait le larron, mais les battus paieront l'amende ; fin contre fin ne vaut rien pour doublure ; ce qui est doux à la bouche est amer au cœur ; et à la chandeleur sont les grandes douleurs. Vous êtes aises comme des rats en paille ; vous avez le dos au feu et le ventre à table ; on vous prêche et vous n'écoutez pas ; je le crois bien, ventre affamé n'a point d'oreilles : mais aussi rira bien qui rira le dernier. Tout passe, tout casse, tout lasse : ce qui vient de la flûte retourne au tambour, et on se trouve le cul entre deux selles ; on veut recourir aux branches, mais alors il n'est plus temps, l'arbre est abattu ; c'est de la moutarde après diné ; il est trop tard de fermer l'écurie quand les chevaux sont dehors. » Tel livre d'hier n'est pas rédigé selon un système différent, si l'on admet que l'écriture par clichés puisse être un acte raisonnable et volontaire. Dans le discours du colporteur boiteux, on trouve encore quelques traces du vieux burlesque ; dans certains tomes modernes offerts aux loisirs démocratiques, on ne découvrira rien qui émerge au-dessus de la platitude. C'est le vide rigoureux des légendes interplanetaires, le *nihil in tenebris* de l'imagination scolastique.

Que l'on se figure donc un atelier typographique où les casses, organismes géants, contiennent non pas des lettres, non pas des mots en-

tiers, comme on l'a expérimenté, mais des phrases ; cela sera l'image de certains cerveaux : « A..., destiné à la noble carrière des armes, recevait une éducation virile, et se préparait à porter dignement le nom de son père. — B..., toujours traité en enfant gâté, dont la volonté et les caprices sont des ordres, ne quittait guère le foyer paternel, où il prenait des habitudes d'oisiveté et de paresse. — N'ayant eu pour le soutenir ni l'affection, ni les conseils de sa mère ; mal surveillé, mal dirigé par un père trop faible qui, toujours en admiration devant son fils, lui passait tous ses caprices, excusait toutes ses fantaisies, à dix-huit ans B... était sceptique et frondeur, ne croyant ni à Dieu ni à diable. — Il était homme à ne reculer devant rien, à n'être arrêté par aucun scrupule. — Aveuglé par son amour paternel, C... ne suivit pas les progrès incessants du mal, cette gangrène morale qui s'empare du cerveau d'abord pour descendre ensuite au cœur. — Il faut que jeunesse se passe. » Voilà le genre. J'en ai pris l'exemple dans un vieux journal et j'estime que, de telles phrases, ayant, sous leurs diverses variantes syntaxiques, été imprimées, depuis quarante ans, des centaines de fois, il est à peu près impossible de découvrir le feuilleton où je les ai copiées. Mais cela n'importe pas, puisque précisément elles ont été choisies pour donner l'impression d'un cerveau anonyme et du parfait servilisme intellectuel.

Ce cerveau anonyme est pourtant doué de deux ou trois qualités ou affections particulières : d'une mémoire spéciale, très étendue ; d'une faculté abstractive qui semble en corrélation avec une

cécite cérébrale presque absolue.

La mémoire est un phénomène très complexe et tout mécanique. Il s'emmagasine dans notre cerveau une multitude de petits « négatifs » qui, à l'occasion, se reproduisent instantanément en exemplaires plus ou moins nets. Un cerveau conserve plus volontiers tels de ces négatifs ; il y a par exemple la mémoire visuelle et la mémoire verbale ; elles peuvent coïncider, elles peuvent s'exclure. Littérairement, ces deux mémoires réunies sont la condition d'un talent original ; isolées, la première est représentative de ces hommes qui ont vu, senti, pensé et qui ne peuvent cependant se traduire clairement ; la seconde répond à ce qu'on appelle vulgairement la « mémoire » en style pédagogique ; elle ne peut produire qu'un talent purement oratoire ou abstrait, nécessairement limité, superficiel et sans vie. Cette seconde mémoire semble pouvoir se subdiviser, quand il s'agit du style ou de l'écriture (1), en mémoire des mots et mémoire des groupes de mots, locutions, proverbes, clichés. Il y a des aphasiques qui n'ont perdu que la mémoire du mot et qui peuvent désigner la chose par une périphrase ; on retrouverait les traces d'une telle maladie dans certains écrits vulgaires, et avec cette aggravation qu'alors la périphrase n'a souvent aucun sens, ne correspond qu'à une intention et ne pourrait être remplacée par un mot. Ainsi dans une des phrases citées, le passage : «... cette gangrène morale qui s'empare du cerveau d'abord

(1) On ne tente ici que des insinuations, laissant à d'autres le soin d'en vérifier ou d'en nier la valeur scientifique, d'après les principes de M. Ribot, *Les Maladies de la Mémoire.*

pour descendre ensuite au cœur. » Cela est peut-être d'un degré au-dessous de l'aphasique qui, pour « couteau », dit « ce qui sert à couper »; c'est un bruit, mais à peine labial, le soufflement de l'asthmatique.

Cependant, il s'agit de mémoire, et d'une mémoire étendue et sûre, quoique bornée d'un côté. Les amnésiques du verbe oublient d'abord ce qu'il y a de plus particulier dans le langage, les noms propres, les substantifs, les adjectifs ; les parties du langage qui ont la vie la plus dure sont les phrases toutes faites, les locutions usuelles. Des malades, incapables d'articuler un mot, retrouvent leur langue pour expectorer des « clichés » ! La sorte de style qui nous occupe serait donc une des formes de l'amnésie verbale élevée à la puissance littéraire. On suppose que dans la formation des langues l'ordre d'apparition des mots a été inverse de l'ordre de disparition constaté dans certaines maladies, les mots précis ayant été trouvés ou fixés les derniers, quand les esprits ont été capables d'idées nettes, bien délimitées ; l'indécision, que trahit particulièrement le cliché, est un signe certain d'inattention et de déchéance. Mais certaines mémoires même tronquées peuvent, selon l'expression de M. Ribot, s'exalter dans leur portion saine : et ceci explique encore fort bien l'homme qui ne pense que par clichés ; il y a là un phénomène très curieux d'exaltation de la mémoire partielle. Pour l'expliquer, il n'est besoin que de la théorie de l'association ; un proverbe en amène un autre ; un cliché traîne après lui toutes ses conséquences et toutes ses guenilles verbales. C'est un long cortège dont le défilé surprend, même après

qu'on en a compris le mécanisme.

Voici. Un homme est doué à un bon degré de la mémoire visuelle et de la mémoire verbale simple; s'il décrit un paysage, même imaginaire, même fantastique, même irréel, c'est qu'il le voit. Le schéma de ses gestes serait alors identique chez lui et chez le dessinateur qui alternativement lève la tête et crayonne. Pour réaliser sa description il n'a besoin que des mots et de l'usage familier de la langue ; la construction de sa phrase est déterminée par sa vision ; il ne pourrait employer des clichés que si ces clichés concordaient parfaitement avec la vision mentale qu'il évoque intérieurement. Les clichés ne concorderaient que si la vision était exactement celle qui a déterminé la première fois le choix des mots particuliers, ensuite répétés et arrivés à l'état de cliché. Cela est impossible, du moment qu'on suppose que l'écrivain est sincère et qu'il est doué, comme cela fut d'abord convenu, des deux mémoires, visuelle et verbale.

Dans l'autre cas, au contraire, le paysage écrit n'est pas une description, mais une construction de logique élémentaire ; les mots échouent à prendre des postures nouvelles, qu'aucune réalité intérieure ne détermine ; ils se présentent nécessairement dans l'ordre familier où la mémoire les a reçus : ainsi depuis cinq siècles les poètes français inférieurs chantent, avec les mêmes phrases nulles, le printemps virgilien.

Tous les écrivains dénués de la mémoire visuelle n'ont pas nécessairement une excellente mémoire des signes, ou plutôt des groupes de signes. Dans leur cerveau inactif les associations de clichés se font difficilement. Pour ces amputés de tous les

membres on rédigea des dictionnaires. L'un, le plus beau, a pour titre *Le Génie de la langue française* (1) ; on y trouve la plupart des mots du vocabulaire et, à leur suite, la série des phrases toutes faites et comme cristallisées autour de l'idée qu'ils représentent. On ouvre et l'on voit aussitôt : « l'abeille diligente butiner sur les fleurs — voltiger de fleur en fleur — errer dans la plaine fleurie — ravir le miel que renferme la fleur — dormir sur le sein d'une rose — charger son vol léger du suc des fleurs — piller le thym et le serpolet — se rouler dans le calice des fleurs », et cela, comme le dit si bien l'auteur ingénu, « selon toutes les délicatesses de l'élocution la plus recherchée ». Si l'on franchit quinze cents colonnes, voici « les bras — la coupe — les pièges — le siège — le trône de la volupté ; voici des yeux noirs comme du jais — des yeux à demi-voilés par de longues paupières — des yeux dont on arrache le bandeau fatal — des yeux qui se détachent — des yeux qui se repaissent — des yeux qui fondent en pleurs — des yeux qui lancent des éclairs », et plusieurs de ces images furent belles, mais elles ne le sont plus, puisqu'elles ne sont pas nouvelles.

Ce dictionnaire ne semble pas avoir été goûté ; il contient trop d'expressions qui n'ont été dites qu'une fois ; le cliché ne s'y rencontre pas du premier coup et il faut aller le chercher parmi un taillis épineux d'expressions déconcertantes, puisque le souvenir ne les reconnaît pas. L'homme qui écrit par clichés est difficile à tromper ; à défaut de mé-

(1) *Le Génie de la langue française, ou Dictionnaire du langage choisi, contenant la science du bien dire, toutes les richesses poétiques, toutes les délicatesses de l'élocution la plus recherchée, etc.*, par Goyer-Linguet ; 1846.

moire, il a de l'instinct et on ne le ferait pas coucher avec une phrase qui ne se serait pas prostituée à plusieurs générations de grimauds.

Un recueil du même genre fut publié au siècle dernier, mais la littérature était modeste alors ; l'on se contentait d'un dictionnaire d'épithètes (1), livre misérable et qui n'a d'intérêt que comme représentant psychologique d'une basse époque. Non que le révérend père fût prude ou timoré ; il note les épithètes de Voltaire et des poètes galants et la grossièreté même ne le rebute pas, mais c'est précisément parce qu'il est bien de son temps qu'il est épouvantable. Son livre est glacial ; ses clichés sont des grêlons tombant sur un toit de plomb. En reprenant les mots abeille, volupté et yeux, on trouve dans le catalogue du prieur des Célestins : Abeille : badine — bourdonnante — diligente — importune — imprudente (Voltaire) — industrieuse — laborieuse — ménagère — mouchetée — ouvrière — piquante — prévoyante — vagabonde ; Volupté : douce — efféminée, — enfantine — étudiée — fine (Voltaire) — folâtre — grossière — lâche — obscène — prodigue — profane — pure — riante — sévère — subtile — sucrée ; Yeux : abusés — assassins — attendris — bandés — bouchés — chassieux — cruels — délicats — ébaubis — éblouissants — éloquents — ennemis — éplorés

(1) *Les Epithètes françaises, rangées sous leurs substantifs, ouvrage utile aux poètes, aux orateurs, etc.*, par le R. P. Daire, sous-prieur des Célestins de Lyon. A Lyon, M.DCC.LIX. — Ce livre a été refait récemment et, le croira-t-on, pour guider dans les sentiers de la vertu littéraire les jeunes disciples de l'Appollon noir. Je ne sais si je m'exprime clairement ; le volume a pour titre *Album poétique ou la Nature et l'Homme* et il a été publié à Cap-Haïtien par un magistrat de couleur, M. Ch. Anselin. Rien de plus réjouissant que le choix des épithètes, par exemple celles du mot gorge : plantureuse, grasse, magnifique, énorme, etc.

— fistuleux — fondus — gémissants — homicides — hypocrites — impudiques — langoureux — noyés — pochés, etc.

Il y a là un moment triste. On voit la poésie malade poussée dans une petite voiture par un vieux Célestin jovial et méticuleux qui la mène à l'hôpital. Le vers français se fait par le procédé que les régents enseignent avec fruit pour le vers latin; on a des principes; on sait que «les épithètes sont destinées à rendre le discours plus énergique » et « qu'elles produisent un ornement sensible dans le style, pourvu qu'elles soient bien ménagées et qu'on en use avec discrétion, sans émousser le goût en les multipliant trop ». La discipline du collège a incliné les esprits à ne considérer que les idées les plus générales; l'abstrait domine la vie. L'abeille plane immobile dans l'espace, sans relations avec les choses que selon le caprice du rhéticien; on use de l'abeille, non comme d'un être, mais comme d'un signe, qu'une ficelle incline. La poésie du dix-huitième siècle et, malgré Buffon, sa prose jusqu'à Jean-Jacques est de la littérature d'aveugles; non seulement la mémoire visuelle semble partout abolie, mais on dirait que même la vision oculaire est un sens rare ou encore en enfance. Il est difficile de voir; c'est une faculté animale et c'est un don humain. Des hommes voient avec génie: rien de ce qui a passé sous leurs yeux ne leur est impossible à évoquer. Victor Hugo était un de ces voyants. Chaque fois qu'il levait les yeux un monde nouveau entrait en lui et n'en sortait plus qu'au jour des incantations imaginaires. La poésie, en somme, et l'art, quel qu'il soit, a pour outil premier l'œil. Sans l'œil, il

n'y a que des raisonneurs.

L'éducation, telle qu'elle est pratiquée depuis trois siècles sans modifications sérieuses, développe particulièrement le goût de la phrase toute faite; et il importe peu qu'elle soit latine ou seulement française, puisque les auteurs français dont on « orne la mémoire » des enfants sont des succédanés des auteurs latins et leurs meilleurs traducteurs. Dans l'un ou l'autre ordre, le principe est de cultiver la mémoire verbale aux dépens de la mémoire visuelle. On n'enseigne pas à regarder, mais à écouter ; il semble que les enfants ne devraient avoir des yeux que pour lire, des yeux postiches qu'ils remettraient dans leur poche, la leçon sue, comme le professeur, ses lunettes. L'oreille est la baie favorite ; le Saint-Esprit entre toujours par l'oreille : mais sous la forme de mots et de phrases qui s'inscrivent au cerveau tels qu'ils sont prononcés, tels qu'ils ont été entendus ; et ils en ressortiront un jour, identiques en sonorité et peut-être nuls en signification. Ce qui entre par l'œil, au contraire, ne peut sortir par les lèvres qu'après un travail original de transposition ; raconter ce qu'on a vu, c'est analyser une image, opération complexe et laborieuse ; dire ce que l'on a entendu, c'est répéter des sons, peut-être comme un mur.

Cependant pour certains cerveaux, toute lecture, tout discours se transforme en images ; le souvenir sonore de la phrase n'est pas conservé. C'est l'opération inverse de la réduction de l'image visuelle en paroles. Michelet ou Flaubert ont puisé en des écritures antérieures des visions aussi intenses que celles qu'auraient pu leur donner le spectacle même des mœurs et des tragédies de ja-

dis. De tels esprits sont assez souvent inaptes à traduire exactement une langue en une autre; ils perçoivent une image et la transposent par des phrases, au lieu de calquer directement la phrase sur la phrase: ils le sont plus souvent encore à répéter textuellement des mots; la mémoire littérale accompagne rarement la mémoire visuelle.

La mémoire visuelle rend les hommes indociles; la mémoire littérale dispose à la passivité. Il est donc tout naturel que ce soit cette faculté que les écolâtres aient le plus volontiers labourée avec la charrue de leur méthode. Le latin fut un des meilleurs socs de rechange de cette charrue traditionnelle; il a creusé un bon sillon dans les cerveaux et préparé une moisson baroque: la citation. La citation est latine, essentiellement. Elle est, comme dit le prieur des Célestins, un ornement et une béquille; elle pare le discours et elle le renforce. Elle est la moisissure des styles rances et l'argument des raisonnements illogiques. Quels clichés plus vénérables que les centons de Virgile et d'Horace, et quels coins plus faciles à enfoncer! Leur sens douteux ou vain permet de les insérer partout où il y a un trou. Sait-on ce que veut dire le *Sunt lacrymae rerum*? A peine. «Expression tirée de l'Enéide, affirme un guide-âne populaire, et qui sert à faire entendre que la vue d'une grande infortune excite la pitié: *Les choses elles-mêmes arrachent des larmes.*» Et la banalité de cette pensée, en effet, incite à pleurer. Alors on se demande par quel miracle ces trois mots, enlevés comme trois brins de fil à la robe admirable d'un poème, ont pu se conserver pendant des siècles dans le musée de la mémoire? C'est sans doute que leur

obscurité fait leur grâce et leur force; ils disent ce que l'écrivain ne sait pas dire, quoi qu'il sente ; ils font croire à celui qui en est ému que celui qui les profère abrège par un signe connu la longue litanie de ses émotions, tandis que celui qui les écrit revêt placidement son impuissance d'une forme dont il connaît, pour l'avoir éprouvée, la vertu communicative et tyrannique. Le guide-âne allégué encadre volontiers dans un exemple d'écriture chacune des fleurs dont il est l'herbier ; il y en a de délicieux : « *Dulces reminiscitur Argos* (Il revoit en souvenir sa chère Argos). Expression dont Virgile se sert pour rendre plus touchante la douleur d'un jeune guerrier qui meurt loin de sa patrie. *Nous vîmes au Jardin des plantes une jeune girafe dont l'air mélancolique rappelait le* dulces reminiscitur Argos. »

Quelles sont les sources des clichés ? Naturellement les œuvres qui ont eu un succès durable et dont l'influence s'est étendue sur plusieurs générations, sinon sur plusieurs siècles. L'histoire du cliché serait l'histoire même des littératures dans leurs rapports avec la mode. Comme il y a toujours eu des écrivains privés de la mémoire visuelle, et que la mémoire verbale est un des signes les plus apparents de la vocation littéraire, l'usage des phrases toutes faites se retrouve à toutes les époques ; tout auteur célèbre traîne après lui un cortège équivoque qui repète ses mots et ses gestes. Le zèle de ces imitateurs est redoutable, non pour la réputation, sans doute, mais pour le charme futur des chefs-d'œuvre. Ils avilissent promptement, en les insérant dans leurs

pages, les plus belles images des livres dont le succès les grise et les surexcite; de ces panneaux vulgaires, les tableaux déjà troués et décolorés passent dans les loges, se font vignettes pour orner les lettres, sornettes pour égayer les conversations. L'imitation est la souillure inévitable et terrible qui guette les livres trop heureux : ce qui était original et frais semble une collection ridicule d'oiseaux empaillés ; les images nouvelles sont devenues des clichés. Il faut très longtemps pour que l'œuvre ainsi tuée par une sorte d'envoûtement renaisse à la vie littéraire ; il faut que toute la littérature intermédiaire et imitatrice disparaisse dans l'oubli ; alors l'œuvre primitive, lavée et réhabilitée, s'offre à nouveau dans sa grâce première. Des livres ne virent ou ne verront jamais cette heure-là : *Télémaque*, l'œuvre la plus imitée, phrase à phrase, de toutes les littératures, est, pour cela même, définitivement illisible. C'est dommage, peut-être, et c'est injuste, mais comment goûter encore « les gazons fleuris — ces beaux lieux — qu'elle arrosait de ses larmes — un silence modeste — une simplicité rustique — les doux zéphirs — une délicieuse fraîcheur — le doux murmure des fontaines » ? Voici la fameuse grotte tapissée de vigne, de cette vigne devenue vierge au cours des années ; voici les mille fleurs naissantes qui émaillent toujours les vertes prairies ; voici le doux nectar, la vie lâche et efféminée, la jeunesse présomptueuse ; voici « le serpent sous les fleurs ». Oui, *latet anguis in herba* : tout cela en somme est traduit du latin. Sans doute, mais *Télémaque* eut cependant une grâce qu'il eût conservée si les imitateurs avaient été moins empressés à effacer

sous leurs grossières caresses le velouté du fruit.

Ici, il y a une objection qui se dresse grave et ironique. N'est-il pas possible, au contraire, que le zèle des imitateurs ait été à la fois l'ensevelisseur et l'embaumeur de *Télémaque* et de toutes les œuvres dont le sort fut pareil ? Cela est très possible. C'est parce que les images de *Télémaque* sont devenues des clichés que nous ne pouvons plus les aimer ; mais si elles étaient restées en leur état original, nous ne les comprendrions peut-être plus et nous n'aurions même pas l'idée d'entr'ouvrir le livre pour nous réjouir à des visions énigmatiques. Ainsi les œuvres de littérature, toutes condamnées à la mort, périraient, les unes étouffées par l'oubli, les autres étouffées par l'admiration. L'oubli serait préférable si l'admiration ne laissait du moins surnager, après le naufrage, deux mots : le nom de l'auteur ; le titre du livre. Les privilégiés de la gloire sont peut-être les écrivains dont les œuvres se transmettent de ferveur en ferveur comme le secret d'Isis ; le peuple de la littérature n'est point tenté pour elles d'un amour irrespectueux, et une élite de fidèles, où il y a des prêtres, récite, en guise de prières, les pages adorées du livre défendu à la foule. Il semble que Verlaine, Villiers, Hello, Mallarmé soient destinés à cette gloire qui n'est limitée qu'en étendue et qui est celle de Villon, de Théophile, de Tristan, de Beckford, de Vigny, de Baudelaire. Seuls, les Shakespeare, plus faciles à compter, résistent à la prostitution du génie, parce que redevenus pareils à la nature qu'ils représentent, ils offrent aux hommes moins une source d'imitation qu'une source d'art, un monde nouveau et second où l'on peut puiser sans honte et

sans peur, éternellement.

Parfois les écrivains illustres, après des années ou des siècles, se délivrent de la meute des imitateurs parasites ; c'estl'interrègne, puisla résurrection de la gloire et d'une influence désormais restreinte, mais profonde. Racine, obscurci par des générations de copistes, a resplendi de nouveau. Chateaubriand renaîtra bientôt de son bûcher, à moins que de fougueux zelateurs ne ridiculisent encore, pour un demi-siècle, une œuvre qui fut éblouissante.

On ne s'occupe pas assez des mauvais écrivains; je veux dire qu'on les devrait châtier d'une main plus ferme. Certains devraient se donner cette fonction d'annuler, par une critique impitoyable, le travail des imitateurs, grattage et lavage. L'effort, même d'un pauvre d'esprit, à dire ingénuement son âme inachevée, est touchant comme la lutte d'un brin d'herbe contre une pierre ; la pierre est parfois vaincue. Le labeur trop persévérant des traqueurs doit être détruit, comme une toile d'araignée, jusqu'à ce que la vilaine bête soit morte dans son trou. A moins qu'on ne se borne (c'est la méthode scientifique) à observer les mœurs littéraires avec le désinteressement de Swammerdam ou de Réaumur; à constater les dégâts que font les hommes dans l'idée de beauté et dans toutes les idées générales, comme l'entomologiste suit curieusement la trace d'une invasion de chenilles vertes sur les fleurs de son jardin. Cette méthode est difficile à concilier avec la sensibilité esthétique, et nul, qui aime l'art, ne peut répondre qu'il n'en déviera jamais, l'ayant adoptée : on en laisse le choix aux volontés, selon leurs tendances.

Un style original est le signe infaillible du talent, puisque, en art, tout ce qui n'est pas nouveau est négligeable. Hors de l'art, c'est-à-dire dans les œuvres qui n'ont plus pour but la transposition de la vie en écritures, en formes, en sonorités ; dans les œuvres abstraites ou dans celles où l'auteur doit s'astreindre à l'exactitude historique(1), le style se passe de cette nouveauté sans laquelle un poème, par exemple, est inexcusable : un poème, un roman ou toute fiction, car en littérature, il n'y a que des poèmes. Riche d'images, le style tend à l'obscurité ; une image nouvelle, étant la représentation presque directe d'un fragment de vie, est beaucoup moins péremptoire que le cliché, lequel est, si l'on ose dire, une image abstraite. Schopenhauer, Taine et Nietzsche ont fait de la métaphysique ou de la psychologie en un style plein d'images expressément créées par eux pour expliquer leurs visions ; tous les trois furent de grands visionnaires devant lesquels l'Abstraction elle-même, comme au regard d'un démiurge, se mettait à vivre et à remuer sous ses longs voiles gelés par les hivers philosophiques. C'est la mentalité de Platon et, poussée au génie, la méthode d'Hermas, de Jean de Mung et de Palafox. Mais Kant a proféré des choses éternelles, et peut-être la seule vérité, avec les phrases toutes faites, pâles et froides, de la vieille scolastique.

On a dit qu'il y a des écrivains dont le style,

(1) Pour comprendre Balzac, il faut : 1° le considérer comme un historien, soucieux avant tout d'être exact, et de bien expliquer la vie ; 2° en référer à sa méthode de travail : « En travaillant trois jours et trois nuits, j'ai fait un volume in-18 intitulé : *Le Médecin de Campagne*. (Correspondance, 23 Sept. 1892) ; 3° étudier son style, qui est souvent admirable, plein d'images neuves et évocatrices, qui n'est très mauvais que si, emporté par sa fougue, il le modèle, instinctivement, sur la vulgarité d'un épisode ; 4° ;noter que Balzac a été 'ecrivain le plus imité depuis soixante ans.

entièrement purgé d'images, n'est qu'une suite de propositions grammaticales demeurées à l'état d'armature ou de lignes ; c'est une illusion. Presque tous les mots, même isolés, sont des métaphores: tout groupe de mots détermine nécessairement une image: elle est neuve et concrète, si les mots n'ont pas encore été groupés selon ces rapports ; elle est abstraite ou parvenue à l'état de cliché, si ce groupement des mots a lieu selon des rapports usuels ou connus. Ni le style de Stendhal, ni celui de Mérimée, ni le style même du Code ne sont exempts d'images ; seulement ces images sont tellement usées, elles ont si longtemps roulé dans les vagues de la parole que voilà des galets unis et ronds où il semble que nul regard mental ne puisse découvrir les linéaments du paysage ancien. « Tout condamné à mort, dit le Code, aura la tête tranchée »; cela est net, sec et froid ; cela ne laisse à l'entendement aucune alternative ; ce n'est plus une image, c'est une idée, mais une idée qui, à peine comprise, redevient l'image que les mots, sans le savoir, ont tracée avec du sang. Le style le plus décharné est parfois vivant ; une goutte d'eau ressuscite le rotifère desséché ; une lueur d'imagination restitue aux mots glacés leur valeur émotionnelle.

Il y a donc deux classes de clichés, ceux qui représentent des images dont l'évolution, entièrement achevée, les a menés à l'abstraction pure ; et ceux dont la marche vers l'état abstrait s'est arrêtée à moitié chemin, — parce qu'ils n'avaient reçu à l'origine qu'un organisme inférieur et une forme médiocre, parce qu'ils manquaient d'énergie et de beauté. C'est pour ceux-là qu'il faudrait réserver le mot « cliché » ;

les autres seraient mieux nommés : « images abstraites ».

Sans images abstraites la littérature, identique à la vie, serait comme la vie, incompréhensible ; elles représentent les points lumineux d'un poème, d'un paysage ou d'une figure. Mais que de génie pour les disposer, ces lumières que tous les yeux reconnaissent, guider les esprits vers une seule maison, étoiles ! Car c'est la nuit, ou bien ce clair de lune éternel mélancolique d'avoir touché tant de fronts polis par la sottise — *per amica silentia lunæ !*

Peut-être y a-t-il aussi des images inusables, des clichés en diamant, des phrases toutes faites depuis sans doute le commencement du monde et encore belles et jeunes. Trois ou quatre émotions particulièrement chères à l'homme se peuvent dire avec les mots les plus simples, les plus frustes, avec des locutions qui, proférées une fois, sont devenues définitives et comme pareilles à ces roses fées qu'on n'effeuillait pas sans punition.

En somme, puisqu'il s'agit de littérature, il y a des images qui sont belles ; il y en a qui sont laides ; il y en a de délicates et de vulgaires ; il y en a que leur nouveauté ne sauve pas d'être ridicules ; il y en a d'immortellement jolies. Il y en a peu. Ensuite, de même que certaines fleurs qui se veulent seules pour briller, elles pâlissent et se rident, dès qu'elles sont deux, ou trois — dissemblables des Grâces. Il faut les aimer et les craindre : on peut toujours les sous-entendre ; elles sont le filigrane du papier où l'on écrit, quand on sait écrire.

On a enseigné l'art d'écrire. On l'enseigne encore, mais avec une foi plus faible. L'art d'écrire est néces-

sairement l'art d'écrire mal ; c'est l'art de combiner, selon un dessin préconçu, les clichés, cubes d'un jeu de patience. Le cube a six faces. Jetez les dés. Le nombre des combinaisons possibles (il y a peut-être cent mille clichés dans Goyer-Linguet) touche à l'infini dans l'absolu ; elles sont toutes mauvaises, et le jeu est dangereux qui habitue l'esprit à recevoir, sans travail et sans lutte, la becquée. Peu à peu, et nécessairement, une idée, une sensation, telle émotion vitale ou intellectuelle se trouve associée à l'expression toute faite dont la lecture évoqua jadis dans le cerveau cette même idée, cette même sensation, cette même émotion. Il faut une grande force de réaction personnelle, une grande énergie cellulaire pour résister à la douce facilité d'ouvrir la main sous le fruit qui tombe : il est si agréable et si naturel à l'homme de se nourrir du jardin qu'il n'a ni bêché, ni semé, ni planté. Les écrivains enclins à cette paresse, et ce ne sont pas toujours ceux de la moindre intelligence, doivent prendre soin de n'employer au moins que des clichés arrivés enfin à l'état abstrait, dont les images usées n'ont plus aucune signification visuelle : cela pourra donner à leurs œuvres un air de froideur extrême ; cela les sauvera du ridicule.

Les clichés définitifs, en effet, avant de mourir dans l'abstraction, passent par la phase du ridicule. Il en est de même des mots, et cette rencontre est un argument de plus pour démontrer que les clichés sont de véritables mots à sens complexe. Arsène Darmesteter a noté la situation humble où l'ironie a réduit des mots jadis nobles, tels que » déconfit — occire — preux — sire — castel ». Ce malheur échoit principalement aux mots « poéti-

ques », à ces mots dont abusent les mauvais vers et que telle rime annonce avec une redoutable certitude. Cela se représente à toutes les époques de la langue française et de toutes les langues, mais en atteignant surtout les mots d'origine étrangère. Ainsi : « rosse — lippe — reître — hâbleur — duègne — matamore — donzelle — » ont en allemand, en espagnol, en italien un sens fort honnête. Passé en anglais, le mot « beau » prit le sens de « fat », et, passé en français le mot « dandy (élégant) » se trouva très vite chargé d'une acception ironique. L'étude des clichés donnerait d'analogues résultats, mais plus curieux encore et bien plus concluants, parce que les exemples seraient innombrables de ces images jadis charmantes et qui ont aujourd'hui le ridicule des vieux visages fardés. Pour en cueillir aussitôt plusieurs paniers, il suffit d'ouvrir encore une fois *Télémaque*, ce témoin précieux d'un moment de la langue française : « les pavots du sommeil — une joie innocente — à la sueur de leur front — secouer le joug de la tyrannie — fouler aux pieds les idoles — l'espérance renaît dans son cœur », sont des expressions qui exigent le sourire et qui ne peuvent plus se proférer qu'avec ironie, mais elles furent jeunes, éloquentes et sérieuses.

Les professions qui comportent l'usage constant de la parole ou de l'écriture sont des conservatoires tenaces de clichés. On sait le rôle politique de la Sphère, de l'Hydre, du Spectre. Les sphères sont nombreuses et leur nombre augmente à mesure que dans les médiocres foules parlementaires s'accroît, par défaut d'intelligence, le besoin de l'imitation. Nous avons « la sphère d'influence — la

sphère diplomatique — les sphères politiques — une sphère plus étendue — la sphère intellectuelle — la sphère morale — la sphère d'activité — une sphère plus élevée — la sphère des idées — la sphère des progrès démocratiques—la sphère des intérêts matériels, etc. », toutes locutions où « sphère » n'évoque plus aucune image, sinon en certains esprits irrespectueux ; non seulement le mot est arrivé au dernier période de l'abstraction, mais il semble même, la plupart du temps, n'avoir qu'une valeur de redondance oratoire, ne correspondre à rien. Il en est de même des hydres et des spectres, deux mots tellement dénués de valeur visuelle qu'ils sont presque toujours interchangeables dans les locutions chères au parlementarisme. Cependant on rencontre le plus souvent : « le spectre clérical — le spectre de 93 — le spectre du moyen âge — le spectre du passé — le spectre du despotisme — l'hydre des révolutions — l'hydre de l'arnarchie » ; en 1848, on invitait le pouvoir à « bâillonner l'hydre des rues ». La politique partage avec la morale l'usage des principes et des bases et pendant que les uns se placent « sous la sauvegarde de nos immortels principes », d'autres, sans vergogne, « sapent les bases de l'édifice social ». Quels jolis tableaux pour les théâtres mécaniques de la foire au pain d'épice ! Le répertoire politique est si riche en abstractions qu'on serait tenté de croire que les intérêts dont on charge un député sont tout à fait immatériels et semblables à ceux que défendent dans leurs discours les rhétoriciens du concours général. Ces malheureux, dévorés par le verbalisme, possèdent encore, outre ceux qui sont immortels, toute une série de principes,

tels que : « le principe sur lequel tout roule — le principe solidement assis — le principe posé trop légèrement — le principe inflexible — le principe qui a germé d'une manière féconde » ; ils détiennent aussi « l'hommage rendu aux principes, l'étrange aberration de principes, les principes sacrés, et les principes consacrés ». Voici encore « le progrès des lumières — les progrès de notre décomposition sociale — le progrès incessant vers l'avenir » ; dans ce monde-là il n'est question que de « mettre le fer rouge sur nos plaies — sur le chancre qui nous dévore — sur la gangrène du parlementarisme » ; en 1840, on conseillait « d'extirper la gangrène jésuitique qui ronge la société ». Quel jour se passe sans qu'on nous informe « du flot montant de la démocratie, de l'invasion de la démocratie, de la nécessité de se retremper dans le sein du suffrage universel », sans qu'on flétrisse ces patrons inhumains « qui s'engraissent de la sueur du peuple » ? Ce dernier cliché, ridicule pour celui qui « voit » les images écrites par les paroles, est tout à fait abstrait pour ceux qui l'emploient ; c'est un juron ; il est abstrait comme un juron et signifie, non par les mots qu'il contient, mais la colère de celui qui profère les mots.

Les clichés du patriotisme professionnel sont difficiles à citer dans une étude où l'on ne veut ni indigner, ni faire rire. Un des plus bénins est celui-ci : « depuis nos malheurs », phrase doucereuse où on assimile la France à une vieille dame à cabas « qui a connu de meilleurs jours ». Telle que le suggère l'ensemble des clichés patriotiques, l'idée de patrie est étroitement liée dans le peuple à l'idée de revanche, de bataille, d'armée ; cela ne

va pas plus loin. Le battu guette son vainqueur — avec prudence. Quant à l'idée historique, une et complexe, qu'évoque ce mot — succédané du mot royaume, dans les hommes de race, elle n'a pas produit de clichés. Elle n'est pas populaire ; elle n'est pas « sortie de l'intimité ».

Ces exemples peuvent suffire, car chacun, maintenant, achèvera facilement, s'il lui plaît, un tableau psychologique des professions dessiné avec les clichés familiers.

Tels clichés, abstraits pour celui qui écrit, gardent pour celui qui lit une valeur d'image ; si donc plusieurs métaphores de ce genre se rencontrent liées ensemble par un rapport maladroit, il en résulte un effet de comique assez amusant. Une phrase d'Albert Wolf disait : « Plongez le scalpel dans ce talent tout en surface, que restera-t-il, en dernière analyse ? une pincée de cendre(1). » Le P. Didon a écrit dans un livre récemment loué: « Celui qui vous parle s'est plongé jusqu'à la moelle dans son siècle et dans son pays. » On a recueilli dans un journal grave ceci : « Anéantir les fruits du passé, c'est enlever à l'avenir son piédestal. » Où donc ai-je lu : « C'est avec le fer rouge qu'il faut nettoyer ces écuries d'Augias ! » et : « Un vent d'apaisement souffle enfin sur l'hydre des factions » ? Les ai-je lues ? Il est plus commode d'imaginer ces incohérences que d'aller en rechercher de véritables dans la littérature des imbéciles ;

(1) Cité, il y a quelques années, ainsi que deux ou trois autres absurdités, dans les Échos du *Mercure*. Francis Wey a recueilli un certain nombre de ces cacographies dans ses médiocres *Remarques sur la langue française* (1845) ; on en trouvera un grand nombre dans un livre beaucoup plus médiocre encore, mais plus curieux, de P. Poitevin, *La Grammaire des écrivains et des typographes* (1863).

car là, il y a imbécillité, il y a absence de toute sensibilité littéraire. La phrase authentique : « Cent mille hommes égorgés à coups de fusil », est moins choquante, le mot « égorger » étant évidemment de ceux qui sont en marche vers l'abstraction.

« Le char de l'Etat est entravé dans les flots d'une mer orageuse », cela fut dit à la tribune, tandis que la phrase où ce même char « navigue sur un volcan » est une invention d'Henry Monnier ; on voit combien elle était inutile. « C'est en vain, crie un orateur, que nous ferons une bonne constitution, si la clef de la voie sociale nous manque. » Cormenin, qui avait de la verve et aucun sens littéraire, écrivait ainsi : « Par la trempe étendue et souple de son esprit, il jette de vives lumières sur toutes les questions », ou bien : « J'ai modéré le feu de mes pinceaux. » Il fit un tel abus des « lambris dorés » qu'on lui attribua cette petite création ridicule. Que de « parfums inouïs », que de « rougeurs candides », que de « voix visiblement émues » ! Presque tout le théâtre de Casimir Delavigne d'Emile Augier, de Ponsard est rédigé dans ce style, qui est aussi celui des Janin, des About, des Méry, des Feuillet. « C'était, dit About, comme un roseau fêlé qui plie sous la main du voyageur. » Ici le copiste a mis une date au bas de sa sottise ; elle est certainement contemporaine de la vogue du « Vase brisé ».

Il ne faudrait pas d'ailleurs presser trop étroitement les métaphores qui se gonflent, souvent avec trop d'orgueil, dans les meilleurs styles. L'absurde est partout. Nous vivons dans l'absurde. Soyons donc indulgents pour nos plaisirs et goûtons dans les images nouvelles ce qu'elles ont de

beau, leur nouveauté. L'homme est ainsi organisé qu'il ne peut exprimer directement ses idées et que ses idées, d'autre part, sont si obscures que c'est une question de savoir si la parole trahit l'idée ou au contraire la clarifie. Aucun mot ne possède un sens unique ni ne correspond exactement à un objet déterminé, exception faite pour les noms propres. Tout mot a pour envers une idée générale, ou du moins généralisée. Quand nous parlons, nous ne pouvons être compris que si nos paroles sont admises comme les représentantes non de ce que nous disons, mais de ce que les autres croient que nous disons; nous n'échangeons que des reflets. Dès que le mot et l'image gardent dans le discours leur valeur concrète, il s'agit de littérature : la beauté n'est plus tout entière dans la raison, elle est aussi dans la musique.

Proscrit de la littérature, le cliché a son emploi légitime dans tout le reste ; c'est dire que son domaine est à peu près universel. Figurons-nous la même langue parlée dans l'univers entier, — sauf dans la république d'Andorre.

REMY DE GOURMONT.



LA VIEILLE

—

Comme des mains
Coupées,
Les feuilles choient, sur les chemins,
Les prés et les cépées.

La vieille, au mantelet de cotonnade,
Capuchon bas jusqu'au menton,
A sauts menus, sur un bâton,
Trimballe aux champs sa promenade.

Taupes, souris, mulots et rats
Trottent et radotent après ses pas.
Les troncs et les taillis se parlent ;
Et les oiseaux : hiboux, grèbes et harles
Font comme une bataille d'ailes
Et de signes, au-devant d'elle.

Sut-on jamais de quel pays elle est venue ?
Des bateleurs qui s'en venaient d'ailleurs
Un dimanche, sur les routes, l'ont reconnue.
A-t-elle aimé les Nixes d'or ? Peut-être.
Mais rien n'est sûr, sinon qu'aux temps lointains, un prêtre
Exorcisa ses mains qui foudroyaient les fleurs.

Depuis, elle a choisi sa retraite et son lot
Sur un coteau qui domine les plaines,
D'où chacun sait qu'elle guette les clos,
Par sa fenêtre à poussiéreux carreaux,
Le soir, tout en mêlant les écheveaux
De ses bontés ou de ses haines.

Son pauvre toit, là-bas, semble un oiseau broyé
Contre les dunes par quelque vent sauvage,
Mais qui s'accroche au sable, avec toute la rage
De ses pattes et de ses ailes éployées.

Les feuilles choient sur les chemins
Immensément de bruines trempés,
Comme des mains
Coupées.

Qu'on l'aime ou qu'on l'exècre, elle s'en va
Sur le destin réglant son pas :
Elle est mystère ou certitude,
Selon ses vagues attitudes
Devant la joie ou le tourment.
Ceux qui voient clair, parmi les choses ignorées,
Vous expliquent comment
Elle serait l'âme de la contrée.

Ame d'entêtement et de mélancolie,
Qui se penche vers des secrets perdus
Et se mire, dans les miroirs fendus
Des vieilles choses abolies ;
Ame de soir fumeux ou de matin brumal ;
Ame d'amour sournois ou de haine finaude
Qui s'en allant au bien, qui s'en allant au mal,
Y va toujours comme en maraude.

Les feuilles choient sur les chemins,
Immensément de bruines trempés,
Comme des mains
Coupées.

La vieille sait qu'on vient vers elle,
Dès que le désespoir harcèle
Ceux qui n'ont plus, sur terre,
Qu'à mordre et qu'à ronger les os de la misère,
Aussi, quand les bises des maladies,
Sur les fermes abalourdies,
Soufflent aux fentes de la porte,
Et pénètrent et plus ne sortent.

Encor, si les couteaux d'orage
— Eclairs pâles, lueurs sauvages —
Fendent, de haut en bas, l'écorce
Des vieux tilleuls tuméfiés de force.
Enfin, la vieille sait tout ce qu'on peut,
En ce monde, sans le secours de Dieu,
Et comme est fort le seul silence
Qui ne darde sa violence
Qu'en des yeux gris, fuyants et brusques
Où les regards, comme en des trous, s'embusquent.

Et la vieille toujours s'en va, là-bas
Avec au-devant d'elle — ailes grandes — son ombre
Et l'infini des taillis sombres ;
Et belettes, mulots et rats
Courent sinistres et légers,
En messagers,
Devant ses pas.

Et foudre et vent et bourrasques dramatisées
Semblent avant d'éclore arder dans sa pensée.
Immensément la vieille croit en elle,
Comme en une chose éternelle
D'accord avec les eaux, les bois, les plaines ;
Les flux de sa pitié ou de sa haine
Se définissent la seule cause
Du va et vient des sorts et des métamorphoses.

La nuit, quand des cheveux de lune
Baignent, lisses et froids, les épaules des dunes,
Elle s'éveille en leur lumière bleue ;
Sa volonté se darde alors de lieue en lieue,
Les vieux pays et leurs minuits de flamme
Hallucinent si vivement son âme
Qu'elle en devient voyante et prophétesse
Et démêle, parfois, la joie ou la tristesse
Et les sombres ou lumineux présages
Qui font des gestes d'encre et d'or, dans les nuages.

Les feuilles choient sur les chemins
Immensément de bruines trempés,

Comme des mains
Coupées.

Et la vieille point ne mourra
Soit une sœur, soit une fille,
Avec la même mante et la même béquille,
Sur les mêmes chemins continuera son pas ;
Une autre voix dira
Le mot de celle qui s'est tue,
Car la vieille de cent ans
De bourg en bourg, à travers temps,
A l'infini, se perpétue.

EMILE VERHAEREN.



REMBRANDT CHEZ LUI

—

La grande fête, éteinte avec le flamboiement suprême d'un été qui se survit, projette sa durable splendeur de souvenir vivace : le culte discret et unanime d'une puissance par la pensée formidable parmi les hommes, a été, avec des soins pieux et toute la ferveur, célébré, à Amsterdam.

Le prétexte quelconque de réunir, en le même local, une centaine, et plus, des panneaux ou toiles que Rembrandt a peintes, quantité de dessins, des gravures, d'après son œuvre, n'importe que pour autant qu'il ait, auprès de maint collectionneur, prévalu sur la réserve égoïste selon laquelle il se fût, avec de plausibles motifs ou non, refusé, fût-ce durant si peu de jours, à s'en dessaisir pour notre joie. Le peintre a vécu au milieu de leurs ancêtres, les Hollandais l'estiment des leurs.

Je ne sais de préconception plus trompeuse, si l'on veut examiner l'art de certains parmi les plus universels des hommes, peintres ou poètes, sculpteurs, musiciens, que le sot préjugé du lieu des naissances ou du lieu où ils vécurent. Si, pour la généralité, un accident de cette sorte conserve sa valeur totale, devant des œuvres, les seules aussi inouïes que celle en partie ici rassemblée pour peu de temps, cet accident se prouve bien accessoire ou futile : un météore luit de quelque coin du ciel, il n'y est pas localisé. On objecte, je sais : Rembrandt, qui naquit à Leyde, qui vécut surtout à Amsterdam et ne sortit jamais de la Hollande, ne connaissait autour de lui que les habitudes et les figures vulgaires de son pays, qu'il a, au reste,

transportées de son mieux dans des tableaux ou des eaux-fortes. — Non, il a souffert, et c'est bien tout, par la Hollande qui ne le comprenait pas. Le visionnaire magnifique s'est isolé, loin des autres hommes et des choses extérieures qui l'eussent misérablement blessé, il s'est lui-même enfermé dans son rêve prodigieux qui le magnifie maintenant à jamais et que ceux qui grouillaient en son temps même ont méconnu. Ah, sans doute, le thème, que son œuvre a semblé élire, recueille et fixe les épaisses rides, les lèvres fortes, les barbe poussiéreuses à des visages que l'on a crus familiers, toute la lourde apparence que l'on accorde aux bourgeois et au peuple de là-bas. Mais c'est, de croire à une telle simplesse, tout uniment duperie.

Rembrandt n'a pas été le peintre innocent et facile des simulacres de son temps. Il ramassait la boue, on l'a bien dit quant à sa couleur, il en créait de la lumière. Il feignait de s'appliquer à un portrait, il creusait, à chaque fois, aux rêveries éperdues de l'homme sensible, une mer chanteuse de visions où se fondre parmi l'extase.

Si Frans Hals, peintre de fougue, sut, avec sa maîtrise, figurer quelques images presque héroïques, bien qu'encore exactes et pesantes, par quoi on a senti que vivaient, pour l'intimité ou pour les cérémonials, des gens de même peuple et de même race, un souci moins immédiat incite et sanctifie Rembrandt : qu'importe les traits s'ils sont ceux d'un mendiant loqueteux, d'un rabbin ou d'un bourgmestre? une confrontation de lumière est, brusquement, innovée et par l'inexplicable et effective analogie que nul encore n'a su analyser, impose tout ce qu'elle comporte de mouvement, de vibrations, de rythme et de contrastes, à la pensée. Le motif apparent de l'émotion subsiste, épisodique, n'en signifiant plus qu'un moment accidentel parmi de congénères dont le sens est inclus au même poème exaltant, avec l'ingéniosité de peindre, la fortune diverse

dans le conflit obstiné et continu entre la lumière et les ombres.

Rembrandt est celui qui a su mesurer les progressives étapes contradictoires dans cette lutte essentielle et sans fin d'où est issu l'équilibre de nos espoirs et de nos souffrances, qu'elle maintient tour à tour ou qu'elle corrompt.

Je ne prétends pas ici le découvrir, étrangement profond ou complet. J'insiste sur des caractères méconnus de son œuvre, il faut y revenir sans cesse, l'étudier plus que nul autre sinon ses pairs, et qui est-ce, y songe-t-on? Velazquez, Léonard...

C'est, le taciturne et princier artiste, sans fin ébloui par la lumière d'espoir et plongé dans les angoisses de l'ombre, à soi-même problématique, une sorte supérieure de Hamlet, en tout irrésolu sauf en son propre doute. Mais ce doute, cette fois, s'est exprimé par un art précis et authentique, de soi-même sûr, audacieux et pénétrant. Voilà l'inconcevable prodige que cette exposition d'automne révéla : Rembrandt aussi décidé dans une même voie à 25 ans qu'à 60, les moyens efficaces, il est vrai, faisant défaut d'abord, peu à peu se complètent, se confirment, et s'amplifient. Mais il reste, en dépit d'apparences, si l'on scrute avec minutie, à travers la vie entière, le solitaire héros de son propre rêve, lequel — et celui de Hamlet — ne se dissout jamais, entièrement, dans les simulacres ou fantômes où il feint de s'être méconnu.

Son œuvre, crue d'un portraitiste en majeure partie, est le miroir imperturbable de lui-même. C'est là qu'il a vécu, non dans la parade confuse des vicissitudes extérieures dont parfois, surpris, il a souffert, bien qu'il semble, pour l'incertain que l'on en sache, qu'elles l'aient, le plus souvent, ému a peine ou distrait. Son histoire, au dehors, se confond avec le triomphe d'un procédé de peinture.

Ainsi la réunion d'une œuvre même connue pour son

ensemble qui la fait mieux sentir, fût-elle incomplète mais suffisamment exemplaire, comme ici, des progrès de l'artiste effectués pas à pas et d'année en année, avec précision, découvre facilement quelques ciels.

Si je la parcours d'une attention première et trop hâtive, peu de toiles (quelques-unes, j'insiste) égalent les souveraines d'entre certains musées, sans doute : Louvre, National Gallery, Dresde, Ermitage, Munich, Berlin ou, surtout, Cassel. Je me souviens de celles que j'ai vues ou que je soupçonne à travers des photographies. Ici l'impression formidable et neuve se dégagerait, si l'on n'était fixé, en dépit qu'on en eût, par plusieurs, une à une à désigner, de toutes à la fois — ou le rêve de Rembrandt dans sa vierge intégrité — plutôt même que d'aucune.

Des connaisseurs graves, avec la minutie du pédantisme, me chuchotent, dès le seuil, que certains numéros affectent une attribution contestable, que figurent parmi les autres des tableaux d'élèves, maladroits copistes ; aussi des tableaux, on le déplore, ruinés par des repeints ou des vernis fumeux, qu'il faut, pour s'y reconnaître, un discernement très exercé, une prudence aiguë. O très chagrins docteurs, je m'en désole à présent, j'étais venu à Amsterdam moins pour exercer la volontaire et étroite besogne d'expertise que pour me sentir plonger tout à coup aux vagues d'un océan d'extase qui m'enchante et qui me brise. La méditation vaste et obstinée, qui est toute la voix austère, parfois plus lentement sourieuse, de ce mirage profond et harmonieux, conduit, par la douceur de sa tranquille beauté, vers les abîmes de tristesse ou d'amour l'intelligence qui s'éprend d'elle, la mémoire qui d'elle demeure fleurie.

Il est seulement certain que, nativement averti, un instinct nous a détourné, peu souvent, des toiles, je crois, les suspectes, que m'importe ? si elles ne rompent pas l'unité de l'illusion définitive, ni la ferveur

de l'enthousiasme. Tout, ou peu s'en faut, se consacre à chanter pleinement la gloire du maître révéré ; s'il est des éléments impurs, passons, nous savons où nous abreuver à des sources mystérieuses et profondes, enivrons-nous du pur vin de la beauté plénière.

Rembrandt, s'il n'eut jamais, par une méprise la plus commune, la tentation de confondre avec la beauté d'expression, qui est subjective, la beauté transitoire ou conventionnelle de son modèle, a suscité, rarement, du fond orageux de ses toiles, d'élégants profils de femmes, avec la finesse du sourire jeune et le souci précieux des gentils atours. Je vois, ainsi, le n° 33 du catalogue : tête songeuse et souriante avec du calme très câlin, au col infléchi, selon une courbure douce et mince, depuis la ligne épaisse des cheveux tassés du côté droit, de la joue et du menton, jusque vers l'épaule que couvre une ample guipure, et vers le velours noir du bras ; — le n° 38 : fier et frais, l'élégant visage aussi penché un peu sous le voile que surmonte en aigrette une plume recourbée ; le n° 54, la dame, portrait fin et clair de grandeur naturelle, qui du doigt désigne la droite ; une autre qui tient un éventail ; une autre avec, à la main, une plume d'autruche, de la manière grise et noire.

Le souci d'élégance n'est nullement constant chez un artiste tel qui a bien d'autres choses à dire, mieux déconcertantes, mais il prend sa place parmi les autres, devenant, à son tour, un moyen légitime et particulier de l'expression.

Toutes les ressources, dont se forme l'art, occupent un rang nécessaire dans la stricte méthode qui livre, en un enthousiasme exact, la rêverie ardente du penseur. L'une après l'autre est attirée par la maîtrise du dominateur qui lui impose sa norme et le spécial éclat par quoi elle contribuera à l'effet, voulu, d'ensemble. Tout se tient ; les choses, formes, couleurs et les ombres ou la clarté, ne sauraient se nuire, mais partici-

pent mutuellement à un ensemble préétabli qui est la loi à qui doit le travail, acharné ou spontané, il n'importe, de l'artiste ramener tout son faire, sa discipline et son dessein. Et nul plus, nul — oublierai-je Velazquez? — autant que Rembrandt ne fut pénétré de la vertu impérative d'un principe si haut; nul autant que lui, à coup sûr, ne rejeta par le mépris les caducs préceptes de l'école où l'on feint de le ranger: il ne chercha et ne connut que *soi*, dédaigneux des formules qu'avant lui d'autres avaient innovées et éprouvées, à chaque fois qu'il ne pouvait en retremper l'essence jusqu'à la fondre au feu de son système personnel. Tout ce qui démentait son effort, respectueux ou non, délibérément était rejeté, mais il s'empara, sans scrupule, en l'adaptant à sa visée spéciale, de tout ce qu'il reconnut vivace dans les procédés parfois hasardeux des devanciers et aussi de ses contemporains.

Les commentateurs ou biographes de Rembrandt ont établi dans sa production trois larges périodes, chacune des deux premières aboutissent à un chef d'œuvre réputé: la *Leçon d'Anatomie du docteur Tulp* (musée de La Haye), 1632, la *Sortie de la Compagnie de Franz Banning Cocq, denommée la Ronde de Nuit* (musée d'Amsterdam), 1642; quant à la dernière, l'œuvre la plus considérable en serait les *Syndics des Drapiers*, 1661. Qu'on admette ou réprouve une telle classification, elle demeure illusoire et factice: Rembrandt ne change pas, il se développe, normalement et toujours, en dépit des heurts de la vie ou des déboires, selon lui-même et lui seul, et, pour être logique, on devrait établir presque une période différente (ou aucune) pour chaque œuvre qu'il a signée.

Rejeté le vain jeu, que reste-t-il? une possession chaque jour plus sûre de son rêve propre elit à chaque fois un mode, sinon nouveau, plus précis, à coup sûr, plus volontaire et pénétrant de peindre. Si quelqu'un veut expliquer le secret du prodige constant, comment,

sinon parler de clair-obscur, d'ombres en contraste avec la lumière, tout cela qui signifie peu de choses : d'autres peintres s'en sont utilement servis, ils sont moins grands que lui.

En quoi l'occulte puissance réside, c'est, moyennant les contradictoires équilibrés en vue d'une unité, à créer, lumineux et par la ténèbre, avec la précision du trait, même lorsqu'il se perd parmi le vague des fonds, les bruns ambrés ou le noir des vêtements, un lent assaut, chez qui regarde, de fraternelles rêveries, moins inquiètes d'un apparent sujet qu'anxieuses de s'égaler, par la profondeur des sentiments ou, c'est tout un, des sensations, à celui, l'artiste maître, qui a su les susciter. Docteur Tulp, dites-vous, les Syndics ou Six le bourgmestre ? fantômes, divers, soit ! mais qui se surajoutent, d'un seul, le même : c'est lui, unanime, souffrant, joyeux, grave ou non, n'importe, le créateur d'un rêve tel que parmi tout l'art, il n'en est pas un autre qui l'égale, le musicien, comme Beethoven, par la magie de sa couleur.

Beethoven ! — Songez aux grands quatuors à cordes, les derniers, et voici le thème d'un tableau, parmi les suprêmes, il appartient à M. Bredius, de La Haye, qui s'en est, pour notre affolement d'extase, ces quelques semaines, dessaisi : *Homère dictant ses vers*. Pas plus, un vieillard, vous savez comme Rembrandt les peint, une tête d'abord comparable au *Saint Mathieu* du Louvre, le front haut, bientôt dégarni, plus creusé de rides et sa majesté calme, songeuse. Les narines se dilatent et l'âge aussi les tire, la bouche s'entr'ouvre à un grave et lent parler, les yeux, ouverts sur la seule intérieure clarté, méditatifs, reflètent, aveugles, une lueur terne du fond de l'orbite muet, le nez hume des ardeurs encore, et des vêtements, haillons somptueux, d'un jaune divers, éteint, éclatent, tombent jusqu'aux mains d'un travail, comme tremblé, minutieux, qui se ramènent vers le corps, appuyées sur un bâton. Cela : un

fond indécis, vaporeux, trouble devant lequel le vieillard est assis, c'est tout, et ce serait, vous le devinez avec le souvenir d'un peintre qui est celui-là ! tout, en effet, si le motif vrai, bien autre, vous ne l'attendiez aussi, *une exaltation*, la plus éperdue d'enthousiasme héroïque, un mot vous l'a fait pressentir, simplement, *de la couleur jaune* !

A un affaissement de l'écharpe sur l'épaule, comme point d'où rayonne tout, la lumière éclate et ruisselle ; la voilà, suivez, atténuée, avec le jaune qui la constitue, graduellement, jusqu'à se fondré à du gris plus blanc à la barbe et aux cheveux ; les luminosités jouent aux bosses de la tempe, s'impriment dans les rides, le front, s'assombrissent assez pour former le brun et le rougeâtre de la coiffure bientôt bus par le fond plus brumeux. Et, d'autre part, les mêmes jaunes, base de l'harmonie luminariste, suivent, de la même source prodigieuse, la courbe, en sens opposé, du bras, coulent, et croulent se dissoudre aux cassures épaissies de l'étoffe vieille, remontent à un poignet où ils se noient d'ombre opaque. Quelques traces subsistent encore en l'élément neutre ou sombre.

De la sorte, une phrase musicale triomphe, se développe, se disperse entre tous ces ors successifs, à soi-même s'établit en contraste, se reploie, glisse, se perd ou se reforme telle qu'elle en était, d'abord, issue, et glorieuse.

L'analogue prétexte prélude et domine, si je songe, devant un tableau, perdu de vernis stupides, dont se craquèle, valeurs désormais abolies, le fond opaque où éclatent les trois figures surprenantes : *Esther, Assuérus et Aman*. Esther, assise vers le spectateur, avec une robe de brocart jaune, ors et pierreries, étoffes qui chantent et, par places, chatoient, un visage, sa chevelure, d'un or bruni, transmet le triomphe lumineux jusqu'au col infléchi, plus haut et loin, d'Assuérus, par l'intermédiaire d'une chaîne d'or à son épaule ; et, du

côté opposé, selon une symétrie rare, en descendant, le jaune s'épuise aux mains ouvertes et levées d'Aman qui, agenouillé, supplie. Sa robe d'un rouge épais s'éteint dans la profondeur.

Assez émerveillerait la pure figure, apeurée et lucide, de cette Esther qu'on eût rêvée. Elle, courte, anxieuse, s'interroge, passive à la fois et confiante, en cette robe de féeries et ce manteau que borde une hermine. Sa main gauche, le coude dans les fonds perdu, hésite à un repli du corsage, et la droite, doigts pliés, s'arrondit, on en voit le dessus. Un jeu fleuri de coruscations, chutes au giron d'une écharpe, se meurt parmi les topazes, du soleil circule ou coule, embrase, étouffe aux molles plissures, vers les genoux, de la jupe.

A côté, Assuérus à peine se détache distinct, turban, lueurs à la barbe grise, au cou, au collier d'or, et un sceptre, vers Aman il l'a tendu, se cabosse, par cabochons, de lumières.

C'est à ces poèmes de lumière, avec la simplicité d'une maîtrise qui n'ignore plus aucun secret, qu'aboutit un art grandiose. On peut s'en douter par la *Fiancée Juive*, au musée d'Amsterdam, le *Saint Mathieu* ou *Vénus et l'Amour* du Louvre, des portraits encore, avec le docte enthousiasme d'un mystère scruté et remporté tout entier, après la gloire paisible des lumières ambrées et douces dans ces merveilleux et si calmes *Syndics*.

Le problème, parfois, était résolu d'une autre sorte. Par exemple : un livre grand ouvert sur l'assise, on sent, osseuse et résistante des mains exhale l'impalpable esprit de la lecture vers le bas de la figure méditative d une vieille, narines et yeux ouverts, qui l'aspirent, sous la coiffe religieuse enfermant, par-dessous, le songe. Une collerette existe, gorgerin de toile blanche, tout un or diffus, et le tableau se forme quant à ce que la vieille a lu, l'esprit, non plus une lumière, qui frappe en vérité sa poitrine, monte, visible, du livre par les yeux qui hument et les lèvres.

Ou bien une autre vieille : un visage, je l'ai dit grumeleux sous le serre-tête noir, une fraise, au cou, empesée rigide le soutient ; non, la lumière éparse ou condensée dont la fraise, impondérable, est soufflée, épaississements de petites taches, par mélanges, seule opère ; elle éclate, assaille, troue des fossettes parmi le principe osseux, voulu mat et hostile, résistant, avec des lambeaux, aux chairs, d'un rouge sec, des joues, tourbillonne aux creux anciens et aux pommettes, lutte, acharnée.

Si l'on s'est souvenu, par l'idée qu'on s'en peut faire ou la mémoire, de quelqu'une inouïe de ces quatre, même en son œuvre insolites, merveilles, l'effarement s'approfondit d'avoir aperçu l'anomalie suprême à ce jeu rare et divin de peindre : partout *le centre de l'intérêt*, pour qui y réfléchit, *ne réside pas*, précisément, *où*, à première réflexion et, semble-t-il, normalement, *on l'aurait situé*. Mieux, il se révéle, à l'examen de ces tableaux, deux centres bien distincts ; l'un, je dirai, *anecdotique* si l'on veut, l'autre *lumineux*. Le premier est au visage expressif et éteint du vieil Homère, aux yeux et aux lèvres des vieilles femmes, en le lien qu'une supplication établit entre Aman humilié, le roi qui s'indigne et Esther douloureuse, étonnée. Tout autre peintre peintre eût insisté là, directement, avec son énergie. Rembrandt a supputé, plus génial visionnaire, qu'en établissant pour la lumière un foyer étranger, tout ce qui en échapperait éclabousser les ombres, rayons, reflets, scintillations et le millier de jeux surpris, elle propagerait un éclat imprévu, neuf et plus saisissant, aux reliefs et aux rehauts qui en seraient attestés ainsi d'un signe sigillaire, mystérieux. La surprise d'abord déroute, on ne réfléchit pas tout de suite qu'on assiste à un spectacle grave et immobile ne tirant pas de soi sa splendeur propre ; un éclairage accusé, spécial, lui confirme une valeur d'étrangeté et de grandeur ; il vaut comme vision profondément révélatrice ; les choses, en soi, indépen-

dantes, sinon la confrontation avec des influences extérieures, momentanées et surprenantes, ne suscitent par leur monotone invariabilité, que lassitude bientôt et qu'un triste ennui sans pensée.

Si un dessein de rendre, par le commentaire, la prodigieuse exposition de cet automne visible à qui l'a vue ou imaginable à d'autres, eût ordonné le présent essai, je me fusse satisfait, ébloui, de transcrire, avec un jet lyrique d'enthousiasme vain, presque le catalogue. J'ai désiré qu'on méditât, avec moi, pour les élucider, sur certains points mal définis de la méthode stricte selon laquelle, très apparemment, Rembrandt a édifié son œuvre de peintre. Se reporte-t-on à la série fascinatrice des eaux-fortes, ou aux dessins, le procédé s'avère dans les recherches d'éclairement qui rehaussent, intérieur tour à tour ou du dehors, ce qui forme à chaque fois le centre intéressant de l'œuvre.

Ici même, j'aurais pu m'arrêter devant plus d'un exemple illustre, et je songe à ce morceau capital, inouï, l'un des sommets du présent universel trophée d'art, que prêta la *Galerie*, à Glasgow, *de la Corporation* : cet *Homme*, vu jusqu'aux genoux, droit et armé, portant le casque, le bouclier et la lance. Le visage a surpris, si l'on ne se souvient quel passionné collectionneur a été Rembrandt, profil grandi de pure médaille antique, avec sa sévérité presque douloureuse et de joie triomphale. Parsifal a vaincu les embûches et, mûri, assuré, la lance à pleins poings tenue, il marche, délibérément, pieux, vers le Saint Graal : n'est-ce cela? Il médite dans sa somptueuse armure étrangement sombre, et, par places, éclatante, très apaisé. Et, l'ingénieux peintre toujours, partout, quand s'en offre le prétexte, joue avec des reflets lumineux, sans que s'égare l'exaltation d'extase, virtuose jamais las, le suprême. D'invraisemblables folles et effarantes coulées épaisses affublent la matière miroitante ou terne du casque, glissent en lueurs fauves à la cuirasse, se marient voluptueuses à du jaune vert,

écharpe de velours mousseux, au rouge d'un manteau somptueux, ou bien plus haut, s'échappent brusques révéler l'angoisse de telle perle à son oreille. Une pierrerie d'œil encore s'éveille au-devant du cimier.

Plus loin, rouges et bruns jusqu'à des noirs, des blancs seuls aussi y chantent de lumière, *une Vieille Femme se coupe*, c'est le thème, *les ongles* (collection Rodolphe Kann), et toujours le jaillissement d'imprévu se produit par les effets d'ombre diverse aux motifs d'un ton qui se répercutent, se creusent, s'amplifient, s'éteignent et meurent selon des rythmes insoupçonnés. Et ce *portrait de lui-même, vieilli*, si clair, hargneux et résolu, avec la palette dans sa main, et sur la tête un mouchoir, plus complet, plus simple que celui de Paris et ce *portrait de* son fils *Titus*, si près du portrait de jeune homme inconnu, de la salle Lacaze, et tous et tant d'autres, *son frère avec le casque*, la *femme vieille qui médite* ou s'endort sur son livre fermé, toutes ces harcelantes et profondes effigies : *Nicolaes Ruts*, que sais-je ? ce *Rabbin* en noir, *l'avocat Tholinx*, *lui-même* de nouveau, tout et tous !

La rareté seule des compositions savantes et complexes constitue, dans l'œuvre évoquée, un manque. L'*Esther*, oui, un étrange *Saül et David* (1), plus grossier dans sa simplicité d'attitudes et de couleurs, une *Femme adultère* ; puis le *Bon Samaritain*, plusieurs fois repris, l'un très étrange et puissant (galerie Porgès) ; surtout, peint dès 1629, si tôt ! (celui de Paris date de vingt ans plus tard), un *Christ à Emmaüs*. En vue d'un même effet, la disposition du tableau apparaît comme renversée ; les deux disciples à table s'émerveillent et l'un semble déjà le si prodigieusement étonné, mains ouvertes, que l'on sait bien ; le Christ, assis de côté, découpe une silhouette, de profil, toute noire, grande et

(1) Acquis par M. le docteur Bredius, ce tableau sera, avec l'*Homère* et quelques autres, placé pieusement, auprès de la grande *Leçon d'Anatomie du docteur Tulp*, au Musée de La Haye. Monsieur Bredius en est, depuis des années, le remarquable directeur.

terrible, sur le mur violemment éclairé derrière lui. C'est d'un artifice, un peu primitif, a cru, malgré la réussite, le peintre, il y a songé longuement pour aboutir au chef-d'œuvre sans pair.

Voici deux paysages ; si quelqu'un a connu Cassel et son musée, qu'il y songe encore. En l'un, un cru vert central, prairies, eaux (la cascade y est, par l'écume, devinée), s'éparpille, se dilue, se disperse et s'évapore éclabousser petites taches fondues avec un principe accessoire jaune, pour se réveiller jusqu'en du rouge même, s'écoule encore, ou se creuse et se refond.

Et les études, plus petites ! d'àbord, traits stricts, austères, on dirait que la main creuse le cuivre de sa plaque ; tout, comme aux eaux-fortes plus tard, se délaie, se mêle bientôt, nie la ligne d'arête abrupte du dessin conventionnel, s'enveloppe, se complète ou se mange dans une confusion savante et effective. La métamorphose ! depuis ce buste serré, austère, on croirait presque le graveur avec la réminiscence de Dürer, de sa mère déjà vieille, encapuchonnée, jusqu'à cette *Suzanne* (ou coin d'un site de la femme, la tête au cou plié, un sein que dresse, en se courbant, le bras refermé sur toute l'ombre chaude de l'aiselle) ; ce vif et exquis *Jean Six à la Fenêtre*, la grande *étude d'après lui-même*, à la manière du portrait de femme du Salon Carré, et cette si shakespearienne *étude d'ange*, (Tobie !), que, féerie, hallucination, rêve, par la souplesse des étoffes, les suavités d'ornements enchanteurs et légers, elle répand, sa présence riante, ô Titania, où elle passe, des fleurs.

Rembrandt par l'assidu exemple de son œuvre total, ici et par les musées du monde, confère une vérité de preuve à une chère idée ancienne, énoncée avec ferveur par le seul sage (déjà jadis, hélas !) au milieu des hommes rencontré ; ceux qui l'ont aimé reconnaîtront ici le souvenir pieux et sacré de Stéphane Mallarmé : une œuvre d'art n'existe qu'en tant qu'elle crée, en l'esprit de qui écoute ou regarde, un silence d'où, à la volonté de

l'auteur, surgit un rêve ou des pensées, dans une direction commune, plus ou moins, imposées. Par conséquent, immatériel et supérieur, l'essentiel dans une œuvre consiste précisément dans *ce qui n'est pas exprimé*; il résulte implicitement des lignes, sons, couleurs ou paroles, il n'en est pas matériellement constitué.

Rembrandt a donc pu copier avec fidélité les types précis de tels de ses contemporains, il a pu reproduire, pas un soin minutieux, ce qu'autour de lui il avait vu ; si son esprit ne fût monté au delà de son regard corporel, s'il n'eût été lui-même l'expression spéciale et complète d'un mode de rêverie dont tout ce qu'il faisait, en dépit de lui-même, se fût encore imprégné, qui donc pourrait croire qu'il nous eût à jamais émus et fixés avec tant de certitude que les songes issus de son œuvre, habitent en nous continuellement, où nous les sentons, dans l'angoisse et l'amour, s'agiter sans cesser palpitants et vivre ?

Mais il faut scruter sa méthode de travail, son procédé, son métier, et l'on comprendra que sa manière n'est ni fortuite ni hasardeuse. Un réalisme sain et assidu est à la base, une interprétation originale, toute de recherches plus psychiques par l'établissement volontaire de rapports ou de contrastes avec une prudence enthousiaste mûrement calculés, fait tressaillir la matiere, l'enflamme et l'émeut, et d'elle façonne l'instrument de nos rêves les plus surprenants.

André Fontainas.



NOUS QUI SOMMES SANS CRAINTE[1]

—

Carcasse, tu tembles? Tu
tremblerais bien davantage,
si tu savais où je te mène.
TURENNE.

1. [343.]

NOTRE SÉRÉNITÉ. — Le plus important des événements récents, — le fait « que Dieu est mort », que la foi en le Dieu chrétien a été ébranlée — commence déjà à projeter sur l'Europe ses premières ombres. Du moins pour le petit nombre de ceux dont le regard, dont la méfiance du regard, sont assez aigus et assez fins pour ce spectacle, un soleil semble s'être couché, une vieille et profonde confiance s'être changée en doute : c'est à eux que notre vieux monde doit paraître tous les jours plus crépusculaire, plus défiant, plus étrange, plus « vieux ». On peut même dire, d'une façon générale, que l'événement est beaucoup trop grand, trop lointain, trop éloigné de la compréhension de tout le monde pour qu'il puisse être question du bruit qu'en a fait la *nouvelle*, et moins encore pour que la foule puisse déjà s'en rendre compte — pour qu'elle puisse savoir ce qui s'effondrera, maintenant que cette foi a été minée, tout ce qui s'y dresse, s'y adosse et s'y vivifie :

(1) Extrait du chapitre cinquième du *Gai Savoir*, ajouté par Nietzsche à la deuxième édition du volume, en 1887. Une version française en sera publiée l'année prochaine.

par exemple toute notre morale européenne. Cette longue suite de démolitions, de destructions, de ruines et de chutes que nous avons devant nous : qui donc la devinerait aujourd'hui suffisamment pour être l'initiateur et le devin de cette énorme logique de terreur, le prophète d'un assombrissement et d'une obscurité qui n'eurent probablement jamais leur pareil sur la terre? Nous-mêmes, nous autres devins de naissance, qui restons comme en expectative sur les sommets, placés entre hier et demain, haussés parmi les contradictions d'hier et de demain, nous autres premier-nés, nés trop tôt, du siècle à venir, nous qui *devrions* apercevoir déjà les ombres que l'Europe est en train de projeter : d'où cela vient-il donc que nous attendions nous-mêmes, sans un intérêt véritable, et avant tout sans souci ni crainte, la venue de cet obscurcissement? Nous trouvons-nous peut-être encore trop sous les *premières conséquences* de cet événement? — et ces premières conséquences, à l'encontre de ce que l'on pourrait peut-être attendre, ne nous apparaissent nullement tristes et assombrissantes, mais, au contraire, comme une espèce de lumière nouvelle, difficile à décrire, comme une espèce de bonheur, d'allègement, de sérénité, d'encouragement, d'aurore... En effet, nous autres philosophes et « esprits libres », à la nouvelle que « le Dieu ancien est mort », nous nous sentons illuminés d'une aurore nouvelle ; notre cœur en déborde de reconnaissance, d'étonnement, d'appréhension, et d'attente, — enfin l'horizon nous semble de nouveau libre, en admettant même qu'il ne soit pas clair, — enfin nos vaisseaux peuvent de nouveau mettre à la voile, voguer au-de-

vant du danger, tous les coups de hasard de celui qui cherche la connaissance sont de nouveau permis; la mer, *notre* pleine mer s'ouvre de nouveau devant nous, et peut-être n'y eut-il jamais une mer aussi « pleine ». —

2. [345.]

La morale en tant que problème. — Le manque d'individus s'expie partout; une personnalité affaiblie, mince, éteinte, qui se nie et se renie elle-même, n'est plus bonne à rien, — et, moins qu'à toute autre chose, à faire de la philosophie. Le « désintéressement » n'a point de valeur au ciel et sur la terre; les grands problèmes exigent tous le *grand amour*, et il n'y a que les esprits vigoureux, circonscrits et sûrs qui en soient capables, les esprits à base solide. Il y a une grande différence si un penseur prend personnellement position en face de ses problèmes, de telle sorte qu'il trouve en eux sa destinée, sa peine et aussi son plus grand bonheur, ou s'il s'approche de ses problèmes d'une façon « impersonnelle » : c'est-à-dire s'il n'y touche et ne les saisit qu'avec des pensées de froide curiosité. Dans ce dernier cas il n'en résultera rien, car une chose est certaine, les grands problèmes, en admettant même qu'ils se laissent saisir, ne se laissent point *garder* par les êtres au sang de grenouille et par les débiles. Telle fut leur fantaisie de toute éternité, — une fantaisie qu'ils partagent d'ailleurs avec toutes les braves petites femmes. — Or d'où vient que je n'ai encore rencontré personne, pas même dans les livres, personne qui se placerait devant la morale comme si elle était quelque chose d'individuel,

qui ferait de la morale un problème et de ce problème sa peine, sa souffrance, sa volupté et sa passion individuelles? Il est évident que jusqu'à présent la morale n'a pas été un problème ; elle a été, au contraire, le terrain neutre, où, après toutes les méfiances, les dissentiments et les contradictions, on finissait par tomber d'accord, le lien sacré de la paix, où les penseurs se reposent d'eux-mêmes, où ils respirent et revivent. Je ne vois personne qui ait osé une critique des évaluations morales, je m'aperçois même, dans cette matière, de l'absence des tentatives de la curiosité scientifique, de cette imagination délicate et hasardeuse des psychologues et des historiens, qui anticipe souvent sur un problème, qui le saisit au vol sans savoir au juste ce qu'elle tient. A peine si j'ai découvert quelques rares essais de parvenir à une *histoire des origines* de ces sentiments et de ces appréciations (ce qui est tout autre chose qu'une critique et encore autre chose que l'histoire des systèmes éthiques) : dans un cas isolé j'ai tout fait pour encourager un penchant et un talent portés vers ce genre d'histoire — je constate aujourd'hui que c'était en vain. Ces historiens de la morale (qui sont surtout des Anglais) sont de mince importance : ils se trouvent généralement encore, de façon ingenue, sous les ordres d'une morale définie ; ils en sont, sans s'en douter, les porte-bouclier et l'escorte. Ils suivent en cela ce préjugé populaire de l'Europe chrétienne, ce préjugé que l'on répète toujours avec tant de bonne foi et qui veut que les caractères essentiels de l'action morale soient l'altruisme, le renoncement. le sacrifice de soi-même, la pitié, la compassion. Leurs

fautes habituelles, dans leurs hypothèses, c'est d'admettre une sorte de consentement entre les peuples, au moins entre les peuples domestiqués, au sujet de certains préceptes de la morale et d'en conclure à une obligation absolue, même pour les relations entre individus. Si, au contraire, ils se sont rendu compte de cette vérité que, chez les différents peuples, les appréciations morales sont *nécessairement* différentes, ils veulent en tirer la conclusion que *toute* morale est sans obligation. Les deux points de vue sont également enfantins. La faute des plus subtils d'entre eux c'est de découvrir et de critiquer les opinions, peut-être erronées, qu'un peuple pourrait avoir sur sa morale ou bien les hommes sur toute morale humaine, soit des opinions sur l'origine de la morale, la sanction religieuse, le préjugé du libre arbitre, etc. et de croire qu'ils ont, de ce fait, critiqué cette morale elle-même. Mais la valeur du précepte « Tu dois » est foncièrement différente et indépendante de pareilles opinions sur ce précepte, et de l'ivraie d'erreurs dont il est peut-être couvert : de même l'efficacité d'un médicament sur un malade n'a aucun rapport avec les notions médicales de ce malade, qu'elles soient scientifiques ou qu'il pense comme une vieille femme. Une morale pourrait même avoir son origine dans une erreur : cette constatation ne ferait même pas toucher au problème de sa valeur. — La *valeur* de ce médicament, le plus célèbre de tous, de ce médicament que l'on appelle morale n'a donc été examinee jusqu'à présent par personne : il faudrait, pour cela, avant toute autre chose, qu'elle fût *mise en question*. Eh bien ! c'est là précisément notre œuvre. —

3. [351.]

A L'HONNEUR DES NATURES DE PRÊTRES. — Je pense que les philosophes se sont toujours tenus le plus éloignés de ce que le peuple entend par sagesse (et qui donc, aujourd'hui, ne fait pas partie du « peuple » ? —), de cette prudente tranquillité d'âme avachie, de cette piété et de cette douceur de pasteur de campagne qui s'étend dans un pré et qui *regarde* la vie en ruminant d'un air sérieux ; peut-être était-ce parce que les philosophes ne se sentaient pas assez peuple, pas assez pasteur de campagne. Aussi seront-ils peut-être les derniers à croire que le peuple *puisse* comprendre quelque chose qui est aussi éloigné de lui que la grande *passion* de celui qui cherche la connaissance, qui vit sans cesse dans les nuées d'orage des plus hauts problèmes et des plus dures responsabilités, qui est forcé d'y vivre (qui n'est donc nullement contemplatif, en dehors, indifférent, sûr, objectif...). Le peuple honore une tout autre catégorie d'hommes, lorsqu'il se fait, de son côté, un idéal du « sage », et il a mille fois raison de rendre hommage à ces hommes avec les paroles et les honneurs les plus choisis : ce sont les natures de prêtre douces et sérieuses, simples et chastes, et tout ce qui est de leur espèce ; — c'est à eux que vont les louanges que prodigue à la sagesse la vénération du peuple. Et envers qui le peuple aurait-il raison de se montrer plus reconnaissant, si ce n'est envers ces hommes qui sortent de lui et demeurent de son espèce, mais comme s'ils étaient sacrifiés et choisis, *sacrifiés* pour son bien — ils se croient eux-mêmes sacrifiés à Dieu —? devant lesquels il peut

impunément verser son cœur, se *débarrasser* de ses secrets, de ses soucis et de choses pires encore (— car l'homme qui « se communique » se débarrasse de lui-même, et celui qui a « avoué » oublie). Ici s'impose une grande nécessité : car pour les immondices de l'âme aussi il est besoin de canaux d'écoulement et d'eaux propres et proprifiantes, il est besoin de rapides fleuves d'amour et de cœurs vaillants, humbles et purs, qui se prêtent à un tel service sanitaire non public, qui se sacrifient — car c'est bien là un sacrifice, un prêtre reste et demeure un sacrificateur d'hommes. Le peuple considère ces hommes sacrifiés et silencieux, ces hommes sérieux de la « foi » comme des *sages*, c'est-à-dire comme ceux qui ont gagne la science, comme des hommes « sûrs » par rapport à sa propre incertitude : qui donc voudrait lui enlever ce mot et cette vénération ? — Mais, inversement il est juste que, parmi les philosophes, le prêtre, lui aussi, soit encore considéré comme un homme du « peuple » et non comme un homme qui « sait », avant tout parce qu'il ne croit pas lui-même que l'on puisse « savoir », et parce que cette croyance négative et cette superstition sentent leur « populaire ». C'est la *modestie* qui s'inventa en Grèce le mot « philosophe », et qui laissa aux comédiens de l'esprit le superbe orgueil de s'appeler sages, — la modestie de pareils monstres de fierté et d'indépendance comme Pythagore et Platon. —

4. [362.]

NOTRE FOI EN UNE VIRILISATION DE L'EUROPE. — C'est à Napoléon que nous le devons (et nulle-

ment à la Révolution française qui cherchait la « fraternité » entre les peuples et les universelles effusions fleuries) si nous pouvons prévoir maintenant une suite de quelques siècles guerriers, qui n'aura pas son égale dans l'histoire, en un mot, si nous sommes entrés dans *l'âge classique de la guerre*, de la guerre scientifique et en même temps populaire, de la guerre faite en grand (de par les moyens, les talents et la discipline qui y seront employés). Tous les siècles à venir jetteront sur cet âge de perfection un regard plein d'envie et de respect : — car le mouvement national dont sortira cette gloire guerrière n'est que le contre-coup de l'effort de Napoléon et n'existerait pas sans Napoléon. C'est donc à lui que reviendra un jour l'honneur d'avoir refait un monde dans lequel *l'homme*, le guerrier en Europe, l'emportera, une fois de plus, sur le commerçant et le « philistin » ; peut-être même sur « la femme » cajolée par le christianisme et l'esprit enthousiaste du dix-huitième siècle, plus encore par les « idées modernes ». Napoléon qui voyait dans les idées modernes et, en général, dans la civilisation, quelque chose comme un ennemi personnel, a prouvé, par cette hostilité, qu'il était un des principaux continuateurs de la Renaissance : il a remis en lumière toute une face du monde antique, peut-être la plus définitive, la face de granit. Et qui sait si, grâce à elle, l'héroïsme antique ne finira pas quelque jour par triompher du mouvement national, s'il ne se fera pas nécessairement l'héritier et le continuateur de Napoléon : — de Napoléon qui voulait, comme on sait, l'Europe Unie pour qu'elle fût *la maîtresse du monde*.

5. [362.]

Comment chacun des deux sexes a ses préjugés sur l'amour. — Malgré toutes les concessions que je suis prêt à faire aux préjugés monogames, je n'admettrai jamais que l'on puisse parler chez l'homme et chez la femme de droits *égaux* en amour : ces droits n'existent pas. C'est que par amour, l'homme et la femme entendent chacun quelque chose de différent, — et c'est une des conditions de l'amour chez les deux sexes que l'un ne suppose *pas* chez l'autre le même sentiment. Ce que la femme entend par amour est assez clair : complet abandon de corps et d'âme (non seulement dévouement), sans égards ni restrictions. Elle songe, au contraire, avec honte et frayeur à un abandon où se mêleraient des clauses et des restrictions. Dans cette absence de conditions son amour est une véritable *foi*, et la femme n'a point d'autre foi. — L'homme, lorsqu'il aime une femme, exige d'elle cet amour-là, il est donc, quand à lui-même, tout ce qu'il y a de plus éloigné des hypothèses de l'amour féminin ; mais en admettant qu'il y ait aussi des hommes auxquels le besoin d'un abandon complet ne serait pas étranger, eh bien, ces hommes ne seraient pas — des hommes. Un homme qui aime comme une femme devient esclave ; une femme, au contraire, qui aime comme une femme, devient une femme plus accomplie... La passion de la femme, dans son absolu renoncement à ses droits propres, suppose précisément qu'il n'existe *point*, de l'autre côté, un sentiment semblable, un pareil besoin de renonciation : car, si tous deux renonçaient à eux-mêmes

par amour, il en résulterait — je ne sais quoi, peut-être l'horreur du vide ? — La femme veut être prise, acceptée comme propriété, elle veut se fondre dans l'idée de « propriété », de « possession » ; par conséquent elle désire quelqu'un qui *prend*, qui ne se donne et ne s'abandonne pas lui-même, qui, au contraire, veut et doit enrichir son « moi » — par une adjonction de force, de bonheur, de foi, par quoi la femme se donne elle-même. La femme se donne, l'homme prend, — je pense que l'on ne passera par-dessus ce contraste naturel ni par des contrats sociaux, ni même avec la meilleure volonté de justice : quoiqu'il paraisse désirable de ne pas toujours avoir devant les yeux ce qu'il y a de dur, de terrible, d'énigmatique et d'immoral dans cet antagonisme. Car l'amour, l'amour complet et grand, figuré dans toute sa plénitude, c'est de la nature et, en tant que nature, quelque chose « d'immoral » en toute éternité. — La *fidélité* est dès lors comprise dans l'amour de la femme, par définition, elle en est une conséquence ; chez l'homme l'amour *peut* parfois entraîner la fidélité, soit sous forme de reconnaissance ou comme idiosyncrasie du goût, ce qu'on a appelé « affinité élective », mais elle ne fait pas partie de la *nature* de son amour, — et cela si peu que l'on peut presque parler d'une antinomie naturelle entre l'amour et la fidélité chez l'homme : lequel amour est un désir de possession et *nullement* un renoncement et un abandon ; cependant le désir de possession finit chaque fois par la *possession*... De fait, c'est le désir subtil et jaloux de l'homme qui s'avoue rarement et de façon tardive cette « possession », ce qui fait durer encore son amour ; dans ce cas

il est même possible que l'amour grandisse après l'abandon — l'homme se refuse à avouer que la femme n'a plus rien à lui « abandonner ». —

6. [368.]

Le cynique parle. — Mes objections contre la musique de Wagner sont des objections physiologiques : pourquoi me donnerai-je la peine de les déguiser de formules esthétiques ? Je me base sur le fait que je ne respire plus librement lorsque cette musique agit sur moi, qu'immédiatement mon *pied* se fâche et se révolte contre elle. — Mon pied éprouve le besoin de suivre une mesure, un air de danse ou de marche, il demande avant tout à la musique les ravissements que procurent une *bonne* démarche, un pas, un saut, une pirouette. — Mais n'y a-t-il pas aussi mon estomac qui proteste ? mon cœur ? ma circulation du sang ? mes entrailles ? Est-ce que je ne m'enroue pas insensiblement ? — Je me demande donc : que *veut* au fond mon corps de la musique en général ? Je crois que c'est un *allègement* : comme si toutes les fonctions animales devaient être accélérées par des rythmes légers, hardis, effrénés et orgueilleux ; comme si la vie de bronze et de plomb devait être dorée par des harmonies claires, bonnes et tendres. Ma mélancolie veut se reposer dans les cachettes et les abîmes de la *perfection* : c'est pour cela que j'ai besoin de musique. Que m'importe les crampes de son extase morale dont le « peuple » se satisfait ! Et tous les gestes abracadabrants du comédien ?... On le devine, j'ai un naturel essentiellement antithéâtral, mais Wagner, tout au contraire, était essentiellement homme de théâtre et comé-

dien, lui le plus enthousiaste mimomane qu'il y ait jamais eu, même en tant que musicien !... Et, pour ne le dire qu'en passant : si Wagner s'est réclamé de la théorie que « le drame est le but, la musique n'en est toujours que le moyen », en *pratique* il affirmait, du commencement à la fin, « l'attitude est le but, le drame, et même la musique, n'en sont toujours que les moyens ». La musique sert à accentuer, à renforcer, à intérioriser le geste dramatique et l'extériorité du comédien, et le drame wagnérien n'est qu'un prétexte à de nombreuses attitudes dramatiques. Wagner avait, à côté de tous les autres instincts, les instincts dominants d'un grand comédien, partout et toujours et, comme je l'ai indiqué, aussi comme musicien. — J'ai une fois fait comprendre cela, avec une certaine difficulté, à un brave wagnérien, et j'avais des raisons pour ajouter encore : « Soyez donc un peu honnête envers vous-même, nous ne sommes pas au théâtre ! Au théâtre on n'est honnête qu'en tant que masse ; en tant qu'individu on ment, on se ment à soi-même. On se laisse soi-même chez soi, lorsque l'on va théâtre, on renonce au droit de parler et de choisir, on renonce à son propre goût, même à sa bravoure telle qu'on la possède et l'exerce envers Dieu et les hommes, entre ses propres quatre murs. Personne n'apporte au théâtre le sens le plus subtil de son art, pas même l'artiste qui travaille pour le théâtre : c'est là que l'on est peuple, public, troupeau, femme, pharisien, électeur, concitoyen, démocrate, prochain, c'est là que la conscience individuelle se soumet encore au charme niveleur du « plus grand nombre », c'est là qu'agit la bêtise lascive et contagieuse, que règne

le « voisin », c'est là que l'on *devient* voisin... » (J'oubliais de raconter ce que mon wagnérien éclairé répondit à mes objections physiologiques : « Vous n'êtes donc, tout simplement, pas assez bien portant pour notre musique ! ») —

7. [374.]

Notre nouvel « infini ». — Savoir jusqu'où va le caractère perspectif de l'existence ou même savoir si l'existence possède encore un autre caractère, si une existence sans explication, sans « raison », ne devient pas de la « déraison », si, d'autre part, toute existence n'est pas essentiellement *explicative* — c'est ce qui, comme de juste, ne peut pas être décidé par les analyses et les examens de l'intellect les plus assidus et les plus minutieusement scientifiques : l'esprit humain, durant cette analyse, ne pouvant faire autrement que de se voir sous ses formes perspectives et *uniquement* ainsi. Il nous est impossible de tourner notre angle du regard : il y a une curiosité sans espoir à vouloir connaître quelles autres espèces d'intellects et de perspectives il *pourrait* y avoir, par exemple, s'il y a des êtres qui peuvent concevoir le temps en arrière, ou tour à tour en avant et en arrière (par quoi on obtiendrait une autre direction de vie et une autre conception de la cause et de l'effet). J'espère, cependant, que nous sommes au moins, de nos jours, assez éloignés de ce ridicule manque de modestie de vouloir décréter de notre coin que ce n'est que de ce coin que l'on a le *droit* d'avoir des perspectives. Le monde, au contraire, est devenu pour nous une seconde fois infini : en tant que nous ne pouvons pas réfuter

la possibilité qu'il *contienne des interprétations à l'infini*. Encore une fois le grand frisson nous prend, — mais qui donc aurait envie de diviniser de nouveau, immédiatement, à l'ancienne manière, ce monstre de monde inconnu ? Adorer peut-être dès lors cet inconnu objectif, comme un inconnu subjectif? Hélas, il y a trop de possibilités d'interprétations *non divines* qui font partie de cette inconnue, trop de diableries, de bêtises, de folies d'interprétations, — sans compter la nôtre, cette interprétation humaine, trop humaine que nous connaissons...

8. [375.]

Pourquoi nous semblons être des Epicuriens. — Nous sommes prudents, nous autres hommes modernes, prudents à l'égard des dernières convictions ; notre méfiance se tient aux aguets contre les ensorcellements et les duperies de conscience qu'il y a dans toute forte croyance, dans tout *oui* ou *non* absolu : comment expliquer cela ? Peut-être qu'il faut y voir, pour une bonne part, la circonspection de l'enfant qui s'est brûlé, de l'idéaliste désabusé, mais pour une autre et meilleure part la curiosité, pleine d'allégresse, de celui qui autrefois attendait au coin des rues, qui poussé au désespoir par son coin, s'enivre et s'exalte maintenant — par contraste avec les « coins » — dans l'infini sous l'horizon libre. Une tendance presque épicurienne, de chercher la connaissance, se développe ainsi, une tendance qui ne laisse pas échapper facilement le caractère incertain des choses ; de même une antipathie contre les grandes phrases et les attitudes morales, un goût qui refuse

tous les contrastes lourds et grossiers et qui a conscience, avec fierté, de son habitude des réserves. Car c'est *cela* qui fait notre orgueil, cette légère tension des guides, tandis que notre impétueux besoin de certitude nous pousse en avant, l'empire que, dans ses courses les plus sauvages, le cavalier a sur lui-même : car, avant comme après, nous chevauchons les bêtes les plus fougueuses, et, si nous hésitons, c'est le danger, moins que toute autre chose qui nous fait hésiter...

9. [377.]

Nous autres sans-patrie. — Parmi les Européens d'aujourd'hui il n'en manque pas qui ont un droit à s'appeler, dans un sens distinctif et qui leur fait honneur, des sans-patrie : c'est à eux que je mets particulièrement sur le cœur ma secrète sagesse, ma *gaya scienza*. Car leur sort est dur, leur espoir incertain, il faut un tour de force pour leur inventer une consolation — mais à quoi bon ! Nous autres enfants de l'avenir, comment *saurions*-nous être chez nous dans cet aujourd'hui ! Nous sommes défavorables à tout idéal qui pourrait encore être familier à quelqu'un en ce temps de transition fragile et brisé ; pour ce qui en est de la « réalité » de cet idéal nous ne croyons pas à sa *durée*. La glace qui aujourd'hui peut encore supporter un poids s'est déjà fortement amincie : le vent du dégel souffle, nous-mêmes, nous autres sans-patrie, nous sommes quelque chose qui brise la glace et d'autres « réalités » trop minces... Nous ne « conservons » rien, nous ne voulons revenir à aucun passé, nous ne sommes absolument pas « libéraux », nous ne travaillons pas pour

« le progrès », nous n'avons pas besoin de boucher nos oreilles pour ne point entendre les sirènes de l'avenir qui chantent sur la place publique. — Ce qu'elles chantent : « Droits égaux ! », « Société libre ! », « Ni maître ni serviteurs ! » cela ne nous attire point ! — en somme, nous ne trouvons pas désirable que le règne de la justice et de la concorde soit fondé sur la terre (puisque ce règne serait, en tous les cas, le règne de la médiocratie et de la chinoiserie), nous prenons plaisir à tous ceux qui, comme nous, aiment le danger, la guerre et les aventures, ceux qui ne se laissent point accommoder et racommoder, concilier et réconcilier, nous nous comptons nous-mêmes parmi les conquérants, nous réfléchissons à la nécessité d'un ordre nouveau, et aussi d'un nouvel esclavage — car pour tout renforcement, pour toute élévation du type « homme » il faut une nouvelle espèce d'asservissement — n'en est-il pas ainsi ? Avec tout cela nous nous sentons mal à l'aise dans une époque qui aime à revendiquer l'honneur d'être la plus humaine, la plus charitable, la plus juste qu'il y ait eu sous le soleil. Il est assez triste que ces belles paroles suggèrent d'aussi laides arrière-pensées ! que nous n'y voyions que l'expression — et aussi la mascarade — du plus profond affaiblissement, de la fatigue, de la vieillesse, de la diminution des forces ! En quoi cela peut-il nous intéresser de savoir de quels oripeaux un malade pare sa faiblesse ! Qu'il en fasse parade comme de sa *vertu* — il n'y a pas de doute, en effet, la faiblesse rend doux, ah si doux, si équitable, si inoffensif, si « humain » ! — La « religion de la pitié » à laquelle on voudrait nous convertir

— ah nous connaissons trop bien les petits jeunes gens et les petites femmes hysteriques qui, aujourd'hui, ont besoin de se faire un voile et une parure de cette religion ! Nous ne sommes pas des humanitaires ; nous ne nous permettrions jamais de parler de notre « amour pour l'humanité » — nous autres, nous ne sommes pas assez comédiens pour cela ! Ou bien pas assez Saint-Simoniens, pas assez Français. Il faut déjà être affligé d'une dose excessive, toute gauloise, d'irritabilité érotique et d'impatience amoureuse pour s'approcher même encore de l'humanité de façon loyale et avec ardeur... De l'humanité ! Y eut-il jamais plus horrible vieille, parmi toutes les horribles vieilles ? (— à moins que ce ne soit peut-être la « vérité » : une question pour les philosophes). Nous n'aimons pas l'humanité ; mais d'autre part nous sommes bien loin d'être assez « allemands » — tel qu'on emploie aujourd'hui le mot « allemand » — pour être les porte-paroles du nationalisme et de la haine des races, pour pouvoir nous réjouir des maux de cœur nationaux et de l'empoisonnement du sang, qui font qu'en Europe un peuple se barricade contre l'autre, comme si une quarantaine les séparait. Pour cela nous sommes trop libres de toute prévention, trop malicieux, trop délicats, nous avons aussi trop voyagé : nous préférons de beaucoup vivre dans les montagnes, à l'écart, « inactuels », dans des siècles passés ou futurs, ne fût-ce que pour nous épargner la rage silencieuse, à quoi nous nous saurions condamnés si nous étions les témoins oculaires d'une politique qui rend l'esprit allemand stérile, puisqu'elle le rend vaniteux, et

qui est de plus une *petite* politique : — n'a-t-elle pas besoin, pour que sa propre création ne s'écroule pas aussitôt édifiée, de se dresser entre deux haines mortelles ? n'est-elle pas *forcée* de vouloir l'éternisation du système des petits Etats en Europe?... Nous autres sans-patrie, nous sommes, de race et d'origine, trop multiples et trop mêlés, en tant qu' « hommes modernes » et, par conséquent, peu tentés de participer à cette admiration de soi mensongère que pratiquent les races, à cette impudicité dont, aujourd'hui, l'on fait parade en Allemagne, comme d'une marque de sentiments germaniques, et qui semblent doublement fausses et inconvenantes chez le peuple du « sens historique ». Nous sommes en un mot — et que ce soit notre mot d'ordre ! — *de bons Européens*, les héritiers de l'Europe, les héritiers riches et comblés — riches, mais aussi riches en obligation, héritiers de plusieurs milliers d'années d'esprit européen, comme tels encore, sortis du christianisme et mal disposés à son égard, et c'est précisément parce que nous en sommes sortis, parce que nos ancêtres étaient des chrétiens d'une loyauté sans égale qui, pour leur roi, auraient sacrifié leur bien et leur sang, leur état et leur patrie. Nous — nous faisons de même. Mais pourquoi donc? Pour notre incrédulité? Pour toute espèce d'incrédulité? Non, vous savez cela beaucoup mieux, mes amis ! Le OUI caché en vous est plus fort que tous les NONS et tous les PEUT-ÊTRE dont vous êtes malades, avec votre époque : et s'il faut que vous alliez sur la mer, vous autres émigrants, évertuez-vous en vous-mêmes à avoir — une foi !...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit de l'allemand par HENRI ALBERT.

LA VOLUPTÉ ORIGINELLE

—

A José-Maria de Heredia.

Etre le jeune Adam, grâce et force première,
Dont les yeux lourds encor s'ouvrent à la lumière.
Il s'étonne, se tait, regarde autour de lui,
Marche avec les lenteurs d'un enfant ébloui,
Se voit nu, se caresse et s'admire, et soudain,
Enivré par l'odeur des sèves de l'Eden,
Gravit d'un jarret prompt les collines bleuâtres
Parmi l'herbe mouillée et les troupeaux sans pâtres.
Il s'arrête à goûter l'ombre de la forêt,
Et, couchant, près d'une eau qui murmure en secret,
Son corps souple où la ronce inoffensive glisse,
Il respire l'air pur de l'aube avec délice,
Chevauche le rayon, chante, éveille l'écho,
Sourit à l'inconnu qu'il voit dans le ruisseau
Vermeil et languissant de volupté sourire.
Un large papillon qui se pose l'attire;
Deux chevreaux jouent, dressés; il se mêle à leurs jeux.
Mais le rouge zénith épanouit ses feux.
Adam que le désir caresse de son aile
Etreint entre ses bras la terre maternelle.
Sa chair où le limon se mêle avec le jour
Appelle sourdement sa compagne et l'amour,
Il meurtrit de baisers l'arbre, embrasse l'écorce,
S'épuise à déplorer son inutile force...
Bientôt la lente nuit, le remplissant d'horreur,
Recouvre d'une ruche obscure la rumeur
Que font les eaux des mers et les vents des ravines.
La lune, pâle encor, change sur les collines
Toute rosée en perle et toute fleur en lys,
La brise porte au loin des échos affaiblis

De ramages, d'appels amoureux, de murmures,
Le flot paresseux roule un ciel d'étoiles pures,
Et, sous les voûtes d'ombre où les grands animaux
D'un front lourd en passant écartent les rameaux,
Le jeune Adam, muet d'ivresse et d'épouvante,
Dans ses flancs douloureux sent vivre Eve naissante.



Adam, le front rougi du soleil levant, rêve
Auprès du corps humide et voluptueux d'Eve.
Eve dort sur un lit fléchissant de roseaux,
Dans l'azur frais, aux voix des feuilles et des eaux.
Eve est nue, Eve est blanche, Eve a les lignes pures
Des longs cygnes cambrés aux neigeuses voilures.
Comme une aile elle agite un bras, puis l'autre, et rit.
Sa bouche, rose en feu, lente à s'ouvrir, fleurit.
Eve est nue ; elle dort. Sa chevelure blonde
Sur ses formes répand les mollesses d'une onde.
Son haleine paisible élève un double fruit
Gonflé qui tour à tour se rapproche et se fuit.
Adam parcourt des yeux sa fille et la convoite.
Il ose la flatter d'une main maladroite ;
Jamais dans la nature heureuse il n'a connu
Le délice qu'il goûte à toucher un sein nu.
Les cheveux qu'il respire ont une odeur obscure.
Ni le miel, ni le col des cygnes qu'il capture,
Ni la feuille du lys, ni l'énivrant pollen
Ne lui semblent si doux sous le ciel de l'Eden
Que cette large fleur de chair épanouie.
Il la caresse encor d'une vue éblouie,
Promène son désir de contour en contour,
Enfin, docile aux lois secrètes de l'amour
Qui guident dans leurs jeux les rauques tourterelles
Et lient étroitement l'écorce aux lierres frêles,
Adam, fort de la joie immortelle du sang,
Presse le corps promis et déjà rougissant
D'un long baiser qui laisse une trace vermeille.
Eve, les bras ouverts au jeune époux, s'éveille.

CHARLES GUÉRIN.

LES CONVIVES YANKEES

OU

LES NOUVEAUX RÉSURRECTIONNISTES

—

On mangeait dans de la
vaisselle plate.
Mme Carette, *Souvenirs intimes.*

L'honorable gardien de la Maison des Morts (*private-house*) de Cincinnati (Ohio) — fondée par des personnes pieuses à l'usage de quelques-uns de leurs concitoyens susceptibles de justifier *ad patres* d'une respectability et, surtout, d'une fortune suffisante — ayant à son tour passé de vie à trépas, on nomma pour le remplacer le digne Thomas Joe Jeffersons.

Le digne Jeffersons, gros homme barbu comme un bouc et taillé comme un bœuf, n'était peut-être point ce qu'on eût trouvé dans la vieille Europe la fine fleur et la distinction du monde. Il se saoulait ferme et assommait sa femme. Jeune homme encore, exerçant la profession manuelle de cireur de souliers, il avait violé une gamine de dix ans et tué deux nègres à coups de revolver. Sur la quarantaine, il s'était mis dans les lards trichinés et avait fait fortune grâce à certaines combinaisons d'argent qu'un honnête tribunal eût récompensées de la corde. Quatre faillites, même, lui avaient attiré un commencement de considération. Mais « la

grande foire » de Chicago lui avait été funeste. Un hôtel-caserne, — trente étages avec toutes les commodités et inventions pratiques dont on a coutume de l'autre côté de l'Océan — avait flambé trop tôt, engloutissant d'ailleurs une centaine de ses locataires, et le pauvre Jeffersons s'était réveillé sur la paille. En attendant de recommencer la vie, il s'était mis à piocher dur sa conscience, si fréquent au prêche, aux promenades avec fanfares de sa communauté que le clergyman en avait des larmes d'attendrissement. Le cantique *Cherchons le Seigneur!* et le choral *Christ nous unira!* que Thomas beuglait plus fort que les autres lui avaient été à l'âme. On ne se décide point en Amérique suivant notre morale un peu étroite et bégueule. Les administrateurs bien pensants du *Private-house* convinrent avec le ministre qu'un tel homme, — de l'argile dont sont faits les saints — devait être aidé dans son salut ; et ainsi, à l'unanimité, Jeffersons fut nommé conservateur de leurs cadavres.

§

Mais il faut dire ici quelques mots de l'installation si nouvelle de la Maison des Morts. — Situé au fond d'un parc ombreux, l'édifice n'est point remarquable par son aspect extérieur. C'est la nudité sévère d'un temple protestant. A peine, sur les murs et le long de l'allée soigneusement entretenue qui mène à la porte principale, quelques réclames, — pour n'en pas perdre l'habitude.

Toutes fournitures pour décès
sont faites par la maison Hustin Maine, etc.

ou encore :

> Ne faites pas inhumer vos proches
> sans avoir visité les magasins...

L'intérieur, divisé en chambres ou chapelles, se présente avec un luxe convenable. Des ridelles de velours noir ferment chaque cellule. La tenture soulevée, on aperçoit quelques sièges pour la famille, parfois un portrait du défunt, enfin son lit dans une alcôve de parade. Au-dessous est situé le caveau. La bière en peut remonter, grâce à un simple mécanisme, et un jour chaque année le corps se trouve tiré du cercueil. On le brosse, on le nettoie, on le parfume. Traité enfin selon son état de conservation et par des procédés spéciaux, il est habillé puis couché sur son lit d'apparat. Le gardien, les aides de l'ingénieur attaché à l'établissement ont, pendant ce temps, placé des fils et mis en action la machine à ressusciter, — qui est bien, on peut le dire, une des conquêtes les plus stupéfiantes des électriciens d'Outre-Mer. Le soir, après l'office célébré dans une chapelle centrale, le courant développé ayant acquis le voltage nécessaire, les trépassés sont mis debout et évoqués au nom du seigneur Dieu qui leur accorde l'esprit à la prière de son ministre ; assis ensuite dans la salle des banquets à une table somptueuse, ils jouissent de leurs anciennes facultés, peuvent écouter et voir et s'entretenir même des choses de la terre en engloutissant les victuailles de cet incontestable bout de l'an. — Il leur est d'ailleurs interdit de faire venir des femmes ; toute bonne maison doit avoir sa règle.

Cependant, s'il est aisé de comprendre que le

Private house, par les dépenses qu'il occasionne et le caractère plutôt aristocratique de son institution, ne peut être réservé qu'à une élite, — joint à ce qu'il serait impolitique et même dangereux de confondre les deux classes essentielles de la Société, — à savoir : ceux qui Possédent et ceux qui ne Possèdent point, — on doit concevoir encore que le premier venu n'en saurait être bombardé conservateur. Il y faut un homme d'une piété reconnue ; ne boudant point à la besogne ; prévenant pour les visiteurs et respectueux des défunts ; gratifié d'une certaine force musculaire et n'ayant point les nerfs trop délicats puisqu'il doit remuer des cercueils lourds et opérer sur des cadavres contre lesquels souvent la Science épuiserait en vain ses lotions les plus désinfectantes. — Thomas Joe Jeffersons fut l'être d'expérience et la perle que recommanda le chapelain. On lui fit le *speech* d'usage, et quelques jours après son élection, il eut à s'occuper de la cérémonie commémorative.

§

De grand matin, l'engineer et ses ouvriers vinrent mettre en état les machines, remplacèrent des fils abîmés, plusieurs pièces dont l'altération pouvait contrevenir au fonctionnement du moteur. Puis on fit quelques expériences *in anima vili*. Un chien écrasé de la veille hurla pendant trois minutes. Un condamné à mort, exécuté de huit jours, fut ranimé et gigota comme à la potence. De vagues prolétaires, quasi-putréfiés, reprirent forme et coueur, moururent, ressuscitèrent et remoururent à la fantaisie de l'électricien. — Satisfait, il régla la machine à soixante tours, puis le ministre,

les administrateurs-délégués et Thomas Jeffersons allèrent chercher leurs pensionnaires. Trois aides les suivaient, portant des liqueurs réconfortantes, les outils, du phénol et les sacrements.

Le cortège entra dans la première chapelle et le gardien ayant poussé un ressort, le lit s'écarta tandis qu'apparaissait la bière par le trou béant du caveau ; trois tours de manivelle la firent monter au niveau du sol et le clergyman l'aspergea immédiatement de ses bénédictions :

— Par la volonté de Christ, et au nom de Dieu le Père tout Puissant...

Jeffersons enleva le cercueil, referma la trappe et mit au jour le premier cadavre. — Il était encore présentable, baigné de très efficaces compositions, exhalant même un curieux parfum de lavande.

— Patrick Nubbles, lut un des administrateurs sur la plaque indicatrice, trente années directeur de la *Pulp and Paper Company !*

— Bénissons le Seigneur ! marmotta le chapelain.

— Douze fois millionnaire, époux et citoyen modèle, assujetti à ses devoirs religieux, originaire du comté de Kent! lut un second administrateur sur le livre des entrées.

— Le Seigneur nous regarde ! psalmodia le chapelain.

Délicatement Joe Jeffersons empoigna le corps et le plaça sur le lit ; on lui mit la chemise empesée, le pantalon et le frac, des chaussures garnies de plaques métalliques ; à ses doigts furent passées des bagues reliées aux fils du réseau électrique.

— *Go ahead !* vociféra l'ingénieur.

Et pendant qu'on lui humectait les paupières,

les lèvres et les narines avec des huiles aromatiques ; qu'on le débarrassait ici d'un peu de moisissures, là de sa propre poussière ; pendant que le méthodiste, visiblement inspiré, interpellait en sa langue la Providence et projetait à grands bras le fluide evocateur et la puissance des oraisons, Patrick Nubbles tout à coup fut agité d'un tremblement minime, desserra les dents et poussa un profond soupir. —C'était l'instant qu'allait choisir le Seigneur sans doute pour lui restituer son âme, car le chapelain se hâta de faire communier le patient ; d'une burette consacrée, il lui versa dans la bouche un demi-setier d'alcool aux herbes stimulantes. L'assistance ensuite se retira, débitant quelques versets des psaumes. — L'ingénieur consulté déclara que Patrick Nubbles « allait bien » ; que déjà il avait été exhumé du reste, et s'était toujours montré facile. —On s'occupa des autres, et successivement sortirent de leur fosse et de leur sommeil divers industriels de marque, un équarrisseur, un roi du sucre, deux banquiers, un juge, un professeur de Charleston, un commodore et des militaires qui compagnonnaient avec les carcasses de trois vieilles dames.

— W. A. Schrock ! J. C. Mitchee ! pointait un des administrateurs sur le registre de la maison... Colonel Harrisson ! Master Shaw, de la *maison Shaw*, *Ingram*, *Batcher et C°*, *manufacturers of sheet steel and iron pipe...*

Un autre, qui représentait une des principales maisons américaines dont les procédés pour la conservation des corps sont l'étonnement et l'admiration du Vieux Monde, fit remarquer la supériorité de ses produits et distribua quelques pros-

pectus ; et en effet, les personnes ci-dessus désignées n'étaient point toutes en aussi bon état que sir Patrick Nubbles ; plusieurs dont la préparation avait été défectueuse n'offraient plus que des restes, on pouvait le dire ; les unes, d'ailleurs, étaient mortes depuis six mois seulement, d'autres depuis deux ans ou plus, ce qui ne laissait pas d'avoir une importance ; et c'était le diable de rattacher à certaines un tibia sans guère de viande, un maxillaire tombé, un pied évanoui. Deux ou trois même devaient demeurer problématiques ; mais le vêtement cachait bien des choses ; des poitrines en cercles de futaille disparurent sous le plastron de la chemise ou dans le corsage bien rembourré d'une robe ; des mains artificielles furent réparties aux plus manchots ; et la puissance d'évocation et le jeu de la machine demeurant pareils pour tous, les défunts se trouvèrent bientôt définitivement établis sur leurs couchettes, en une posture décente, pour attendre l'heure de leur fugitive et si particulière résurrection.

§

L'étonnement du pasteur et de ses acolytes, aussi, ne fut pas des moindres quand sur les deux heures du tantôt, — on avait dû interrompre le travail pour avaler évangéliquement quelques pintes de bière et des tranches de bœuf — il leur fallut s'évertuer sans résultat près d'un corps quasi-méconnaissable, désigné sur la plaque de son cercueil par le nom de sir Arthur Simpson, un des principaux actionnaires des railways américains, homme politique et orateur célèbre, député aux Etats de l'Union.

— Le Seigneur nous assiste! avait cette fois vainement crié le clergyman.

Thomas Jeffersons craignant d'avoir lunché trop consciencieusement se frappa la poitrine, et reprit en toute hâte le registre des entrées. Mais il n'y avait pas d'erreur. C'était bien le N° 23, sir Beddoes Simpson Arthur.

— L'Eternel ouvre les yeux des aveugles ; l'Eternel redresse ceux qui sont abattus ; l'Eternel aime les justes, grogna le pasteur qui se rappela brusquement n'avoir guère cité la Bible.

— Nous sommes ton peuple, ô Eternel, et le troupeau de ta pâture ; nous te célébrons d'âge en âge et nous racontons ta louange! répliqua l'assistance.

Néanmoins,, le défunt s'opiniâtrait. Frictions, massage, alcool, prières, objurgations, gestes et passes du ministre ne le firent pas plus grouiller qu'une souche de bois. Aussi, Jeffersons, appelant sur sa tête la colère céleste s'il blasphémait, osa faire part de ses observations aux administrateurs. — Non ! vraiment non ! on n'était pas en présence d'un cadavre ordinaire. Ce n'étaient point là les cendres d'un personnage gras et replet comme chacun avait pu connaître Arthur Simpson, enterré de quatre mois à peine, soigné après sa mort comme il l'avait été durant sa vie d'actionnaire et d'orateur célèbre, ayant enfin bien bu et bien mangé jusqu'au jour du trépas ! — Celui-ci, voyons ! n'offrait plus que les os ! Jamais on n'avait vu de trépassé en si piteuse apparence ! — Jeffer sons allait même ajouter : « depuis que je suis le Gardien de la Maison des Morts », tant il était entré dans son personnage, mais il se souvint à temps

que sa nomination datait de la veille ; et pour toute réponse les administrateurs le dépêchèrent vers l'électricien, absent depuis le déjeuner et qu'on savait fréquenter, assidûment, non loin du *Private-house*, chez une *barmaid* plantureuse.

— By god ! clama l'ingenieur arraché aux douceurs de son flirt, voilà qui est nouveau ! Nous allons bien voir !

Les deux hommes en revenant trouvèrent le clergyman qui s'escrimait derechef devant le cadavre et suait littéralement sans le faire bouger d'une ligne.

— Je viens te convier au banquet funéraire ! répétait-il en s'épongeant le front. Ecoute-moi pour un jour, sir Beddoes ! Le seigneur Christ te le dit par ma voix ! Ta famille paye pour que nous te ressuscitions !

Sans interrompre cette mercuriale, l'ingénieur s'en fut d'une traite à la machine dont il concentra toute la force sur le cadavre récalcitrant, et, enfin galvanisé, Simpson Arthur fit comme explosion au nez de la compagnie. Il se mit debout, retomba, agita les bras et les mains dont plusieurs os, se détachant, allèrent cingler la figure du chapelain ; puis ses jambes esquissèrent un pas de gigue ; ses mâchoires grincèrent ; et lorsque le praticien eut abaissé la manette interruptrice du courant, il demeura agité encore de si violente façon que le digne Thomas Joe, pour continuer, paisible, la besogne de ce jour mémorable, dut bel et bien le ficeler comme un rosbeef dans son alcôve de parade.

§

Il était l'heure d'en finir du reste, car la nuit approchait. Les prières dites dans la chapelle centrale, les cantiques nasillés, la salle du repas fut illuminée selon l'usage, — électriquement on n'en saurait douter ; puis le ministre, pénétrant à nouveau dans chaque cellule, souffla sur la face des trépassés, au nom du Père et du Fils, et, par cela, leur rendit à peu près l'existence. Le fil à la patte, en procession, ils sortirent bientôt, titubant, soutenus par les administrateurs, le gardien, les aides le révérend lui-même qui les encourageait par quelques versets. On les mit à la table fleurie d'asphodèles et de scabieuses en percaline, au service d'argenterie noire et dont tout le linge était bordé de deuil. Jeffersons, superbe en un costume neuf d'ordonnateur, s'empressait près de chacun, rapprochait les chaises, plaçait les convives d'après les convenances et même la galanterie. Le chapelain fit un speech, vanta la bonté infinie du Créateur, les merveilles de l'Industrie et de la Science humaine, « qui n'en sont que des reflets », parla un peu des savants américains, depuis Edison et Graham Bell jusqu'au génial inventeur qui avait pris, certes, pour les sortir du néant, les conseils de Dieu lui-même ; et enfin, président d'honneur, seul apte à diriger les ébats et le dialogue de cette confrérie de fantômes, il fit apporter le premier service et attaqua le potage. — Discrètement, une musique dissimulée jouait le *Yankee Doodle*.

La conversation, malgré cela, fut d'abord languissante. Ces Messieurs et Dames avaient peine à se reprendre après un si lourd sommeil. La plu-

part ne se reconnaissaient point, et deux ou trois fois on dut présenter l'un à l'autre d'anciens amis tellement endommagés par la sépulture que c'était bien par mansuétude qu'on leur avait donné un nom et des habits comme à tout le monde. L'exclamation était générale surtout de se retrouver si différent de ce qu'on avait été.

— Vous faites un vilain mort ! dit le colonel Harrisson au professeur Stanley de Charleston.

— Je suis sûr que malgré votre ancienne goutte, vous ne sentez plus vos jambes ! dit en riant W. A. Schrock à Master Shaw.

— Ne trouvez-vous pas ? fit Mistress Handrew qui minaudait, il y a dans cet appartement une odeur de moisi !

— Madame n'a plus guère de nez ! repartit à cela le commodore avec sa vieille franchise de matelot.

L'un qui avait la tête pesante voulut se frotter les yeux ; mais depuis longtemps, il n'en avait plus que la place. L'autre en prenant du sel laissa tom ber son petit doigt. Un troisième qui cherchait sa bouche versa du potage dans le col de sa chemise, et l'on entendit longuement le liquide s'égoutter à travers ses côtes.

— Ale ! Porter ! Stout ! Claret ! proposaient les aides transformés en domestique de haut style et qui se tenaient respectueusement derrière les convives.

On apporta les viandes, diverses ratatouilles, le poisson, l'entremets et la conversation s'anima légèrement. Quelques-uns parlèrent de leurs anciennes affaires, de leur commerce ; le commodore cita ses navires ; le colonel Harrisson la guerre de

Sécession, le juge trouva quelques mots aimables pour les dames, et, leurs idées s'éclaircissant, peut-être commençaient-ils à comprendre qu'ils n'étaient plus en vie. Le pasteur, entretenant les uns et les autres comme c'était son office, se hâta de leur donner quelques renseignements sur leurs proches, détailla les naissances, les mariages, et aussi l'état de fortune des « êtres chers qu'ils avaient laissés dans cette vallée de larmes ». Mais il y eut peu d'intérêt ; et, entre nous, c'est bien là l'égoïsme habituel des morts, si peu enclins à manifester leurs sentiments que leur intervention dans les choses de ce monde a toujours passé pour miracle. — Le ministre sur cela, parla encore de la Providence « que certainement ils avaient contemplée face à face », et citant à grands coups l'Ecriture, il essaya d'obtenir quelques éclaircissements sur l'Au-Delà. — C'était même pour lui, — comme pour beaucoup d'autres ! — la question suprêmement excitante. Toutefois et à sa décharge, on doit dire qu'il n'y avait là aucune malsaine curiosité ; simplement il avait vendu d'avance, à un magazine, une série d'interviews sur le « céleste séjour » et s'était fait fort de recueillir les impressions de ses trépassés ; mais depuis trois ans qu'il avait la gérance spirituelle du *Private house*, il rencontrait chez eux une mauvaise volonté évidente ; faute de renseignements convenables il devait toujours remettre ce travail, — ce qui ne pouvait manquer, à la longue — et au tarif de trois dollars le mot — de causer un réel préjudice à sa petite famille. — Cette fois encore d'ailleurs, il en fut pour ses frais d'éloquence, car les convives ne semblaient rien entendre de ce qu'il voulait dire. Ils étaient morts et ne savaient rien de plus.

Ils n'avaient sur « le troublant problème » aucune impression, aucune idée à émettre ; mais peut-être cela provenait-il de ce que, durant leur vie, ils n'en avaient pas eu davantage. Le commodore continuait à parler milles et paquebots, le juge se contait des histoires égrillardes de petites filles, et le souper même se fût passé en bavardages et sans incident notable si, les cigares apportés, l'esprit un peu échauffé par les spiritueux, comme on s'apprêtait à mettre les pieds dans les assiettes, le révérend assez troublé de son échec n'avait eu la pensée malencontreuse de porter un toast à feu Beddoes Arthur Simpson. — Il lui en voulait sans doute de s'être fait prier pour les rejoindre ; au moins voulait-il connaître la raison de son silence et de sa taciturnité, car Simpson, bien qu'ancien orateur et député aux Etats de l'Union, n'avait point encore proféré deux paroles ; la machine qui lui fonctionnait dans le dos lui permettait de manger et boire, — étant donné surtout que les mets et boissons, à mesure, tombaient à travers lui sur le parquet ; mais rien ne lui disait autrement ; même un des administrateurs lui avait causé en personne, et il n'avait pas daigné lever la tête.

— Je bois à défunt Arthur Simpson ! cria le révérend. Levons-nous, mes frères ! Je bois à sa mémoire vénérée, à ses talents disparus !

L'assistance, tant bien que mal se dressa ; chacun saisit son verre ; mais Arthur Simpson ne remua pas plus que devant.

— Il nous boude ! observa Mistriss Handrew.

— Il rumine son discours ! fit Shaw.

— Monsieur pense à la mort de Lincoln ! ricana le commodore.

Patrick Nubbles esquissa un sourire, ce qui fit une très vilaine grimace. Sur un signe du clergyman, Joe Jeffersons prit sir Beddoes à bras le corps et le planta sur les os de ses guibolles. — Arthur, alors, regarda l'assistance de ses orbites sans yeux et d'une voix certainement caverneuse :

— Suis-je décidément sir Beddoes ? laissa-t-il tomber... Que me voulez-vous, hommes ? On vous a trompés ! Le véritable Simpson a été inhumé dans la fosse commune ! Durant ma vie, j'ai été Tom Jiniwin, terrassier ! J'ai été tué dans la grève des ouvriers Pulman, et ce sont mes compagnons qui m'ont substitué à celui que vous cherchez !

Un frisson d'horreur, à cette déclaration inattendue, passa sur la compagnie ; les faces, autant qu'elles le purent, se renfrognèrent. Le clergyman, reprenant la parole, essaya bien d'en pallier le mauvais effet, d'en faire voir même l'absurdité si évidente. Mais le tumulte devint général. La fosse commune ! jamais on n'avait vu ça ! C'était inouï d'audace ! Et un homme des basses classes, n'ayant pas même l'excuse de la richesse gagnée *in extremis*, un pauvre enfin, était assis à leur table ! Il n'y avait donc plus d'ordre ! plus de gouvernement ! plus d'administration ! plus rien ! Les morts spécialement entretenus pouvaient être lésés dans leurs prérogatives ! N'était-ce point le scandale, et l'abomination de la désolation ! — Cyniquement, de plus, Simpson-Jiniwin ajoutait des choses subversives, et, si longtemps aphone, commençait une longue apologie de sa cause. Il s'apprêtait à foudroyer l'auditoire d'une certaine éloquence de meeting, et voulait faire convenir à tous que selon l'Evangile même dont ils se récla-

maient, Christ les appelait également, et que pour chacun la mort venait à son tour.

— Gentlemens, faisait-il, ne sommes-nous pas égaux devant le trepas ! Princes, rois, prêtres, peuple, artisans, riches ou pauvres, nous retournons à la terre dont nous avons été tirés !

— Il n'y a pas de rois en Amérique ! Interrompit Shaw. L'Amérique est aux Américains !

— Voilà où nous conduisent les idées modernes ! fit le professeur Stanley.

— C'est la question sociale ! cria J. C. Mitchee.

— C'est l'anarchie ! fit un autre.

— L'Amérique est gangrenée par le Vieux Continent, fit W. A. Shrock.

— Nous reconnaissons bien les ouvriers, fit Mistress Handrew ! Ils veulent prendre ce qu'ils ne savent gagner !

Et Patrick Nubbles secouait douloureusement la tête ; et le clergyman et les administrateurs-délégués, se prodiguant, essayaient en vain de rétablir le calme, de faire entendre au moins au pseudo Simpson que par décence, si hospitalièrement traité, il devait le prendre sur un autre ton.

— Si ! Si ! nous sommes tous égaux, s'opiniâtrait à reprendre l'irascible squelette ! Tous nous sommes mortels ! Tous nous devenons vers et pourriture !

— Et l'argent ! l'argent ! clama enfin le colonel Harrisson qui donna un tel coup de poing sur la table que tous sursautèrent et que plusieurs de ces vieilles mâchoires sentirent leurs dents s'évader de leurs alvéoles.

— L'argent ! oui ! reprit l'assistance. La richesse ! le pouvoir de l'argent !

Et certain de traduire le sentiment général, le colonel, très digne, se leva, les bras croisés.

— Ainsi! fit-il, nous sommes tous égaux devant la mort ! C'est un citoyen de la libre Amérique qui vient de parler de la sorte ! Et il faut entendre insulter aux croyances qui sont l'appui et le fondement de la Société, — puisque Christ lui-même, en nous recommandant les pauvres, a établi qu'il devait y avoir des pauvres ; puisque l'argent est la source de toute considération et de toute grandeur; puisque celui qui n'en a pas est le dernier et le plus méprisable des êtres. — Il faut que cela soit proclamé par celui même qui profite indûment de nos avantages, à propos d'une grève et d'on ne sait quelles revendications de la populace, et cependant que notre digne ami Simpson achève de pourrir dans la fosse commune! Honte et malheur ! Nous avons commandé aux hommes et nous avons profité de leur travail ! Nous avons fait fructifier le capital et régné par l'argent! Nous avons été l'élite de nos concitoyens ! Nos familles payent pour que la Science, d'accord en cela avec la divine Providence nous rende pour un soir à notre vie passée ! Mais toi, ouvrier et vil mercenaire, tu n'as rien fait pour mériter d'être ici ! Simplement tu es mort, et tu te crois notre égal parce que tu es mort ! Tu ne peux être, pourtant, ce que tu n'as pas été ! Le décès est l'interruption de la vie, mais il ne change rien à ce que nous avons fait ! Nous cessons de marcher, nous ne nous rejoignons pas ! La mort nous fixe au point où nous sommes parvenus, mais le fossé entre nous est toujours aussi large ! Non ! nous ne sommes pas égaux devant la mort, car si tu étais rendu réellement,

pour un soir, comme nous, homme de la plèbe, à ton ancienne condition, tu ne viendrais pas encore t'asseoir à notre banquet funéraire, mais tu travaillerais la terre à coups de pioche et tu mangerais à la pauvre marmite des tiens ! Tom Jiniwin, tu peux l'aller dire à tous les terrassiers de l'ancien et du nouveau Continent, il y aura toujours des riches et des pauvres. Les hommes sont égaux devant Dieu ; devant eux-mêmes ils ne le sont jamais, et dans le *Private-house* tu n'auras été qu'un intrus !

Et tous crièrent :

— Oui ! Oui ! un intrus ! Hors d'ici l'intrus ! le filou ! le voleur !

Et Mistress Handrew lui montra le poing ; et le commodore grognant quelques jurons déclara que si pareille chose s'était produite en son temps il eût fait tirer sur cette canaille. — Jiniwin Simpson évidemment allait répliquer, mais la querelle avait déjà pris trop de temps. Sur un signe qui lui fut fait « de haut », Jeffersons s'avança, et, avec la remarquable force dont nous avons fait mention, il appliqua au récalcitrant personnage un si merveilleux coup de savate qu'il l'envoya claquer de la tête sur la table et y écraser deux verres. En même temps l'ingénieur coupait son fil. Il retomba, loque immonde, parmi les bouts de cigares, le café répandu, les coupes de champagne et les pâtisseries du dessert. Des pieds et des poings, aussitôt, la compagnie outrée et bien résolue à faire une bonne fois justice, le bouscula, vers la porte, et le fit rouler, crâne, vertèbres, fémurs, disloqué, en miettes, sur un tas d'ordures où étaient étendus déjà le chien crevé, le condamné à mort et les

vagues prolétaires des expériences matutinales.

Et tandis que dans la nuit et dans la douleur sa blême carcasse se mouillait d'une petite pluie fine, en usage paraît-il là-bas comme dans la vieille Europe lorsque reviennent Novembre et la fête des Trépassés, les administrateurs confus et s'excusant réunirent leurs hôtes dans la salle tiède, dont Thomas Joe aspergeait les cloisons avec des liqueurs désinfectantes ; enfin, avant de reprendre la discussion et de faire une petite causerie sur les événements de l'année, le ministre se hâta de dire quelques psaumes et des prières purificatrices.

CHARLES MERKI.



LECTURES ANTIQUES

—

ARISTOPHANE

LES FEMMES ASSEMBLÉES

(SCÈNE PREMIÈRE)

—

PRAXAGORA

Œil éclatant de ma lampe de terre cuite, suspendu comme il convient pour qu'on te voie, ô toi dont je dirai la naissance et le destin, toi qui naquis sur la roue rapide du potier, toi qui as dans ton nez la splendeur du soleil, donne en secouant ta flamme le signal convenu.

A toi seule nous nous confions, et cela justement. Quand nous essayons dans nos chambres les postures d'Aphrodite, tu es là, tout près de nous, et nul ne veut cacher ton œil qui regarde les corps en mouvement. Seule, entre nos cuisses, dans nos parties secrètes tu brilles et tu brûles nos poils touffus. Si nous ouvrons en secret un fruitier plein ou une cave pleine, tu es là, tu nous aides et tu n'en parles pas avec les voisins.

C'est pourquoi tu prendras part à la délibération d'aujourd'hui, que décidèrent aux fêtes des Skires les femmes mes amies.

Il n'y en a aucune de celles qu'il faudrait. Pourtant l'aurore est proche. L'assemblée va se constituer et il faut prendre nos sièges. Sphyromakhos disait, si vous

vous en souvenez : « Il faut qu'elles se cachent pour s'asseoir. »

Mais qu'est-ce qu'il y a ! N'ont-elles pas pu avoir les barbes qu'on avait décidé de porter ? Ou leur a-t-il été difficile de voler les vêtements de leurs maris ?

Je vois une lumière qui s'approche. Je vais m'écarter un peu. Si c'était un homme...

PREMIÈRE FEMME

Il est temps de marcher. Comme nous sortions, le héraut cocoriquait pour la seconde fois.

PRAXAGORA

Moi, j'ai veillé toute la nuit en vous attendant. Mais voyons, appelons cette voisine en grattant à sa porte, [doucement], car il faut se cacher du mari.

DEUXIÈME FEMME

J'ai entendu ton doigt gratter comme je laçais mes chaussures ; car je ne dormais pas. Ah ! ma chère, mon mari, le salaminien que j'ai épousé, pendant toute la nuit m'a secouée sous les couvertures. Je n'ai pu prendre son vêtement qu'à l'instant.

PREMIÈRE FEMME

Je vois venir Cleinarete et Sôstrate et leur voisine Philainetê.

PRAXAGORA

Vous dépêcherez-vous ? Glykê a juré que la dernière arrivée paierait trois conges de vin et un khénix de pois.

PREMIÈRE FEMME

Ne vois-tu pas Melistikhê, la femme de Smikhythion,

qui se dépêche avec ses gros souliers ? Je crois bien que c'est la seule qui n'a pas eu de peine à quitter son mari.

DEUXIEME FEMME

Ne vois-tu pas Geusistrate, la femme du cabaretier ? Elle tient une lampe dans sa main droite. Voici la femme de Philodorêtos et celle de Khairêtadès.

PRAXAGORA

Je vois venir beaucoup d'autres femmes, tout ce qu'il y a de mieux dans la ville.

TROISIÈME FEMME

Ah ! que j'ai été malheureuse avant de pouvoir m'échapper, chérie. Mon mari a toussé toute la nuit, il avait mangé des sardines hier soir.

PRAXAGORA

Asseyez-vous maintenant, puisque je vous vois toutes réunies. Ce qu'on avait décidé aux Skires, l'avez-vous fait ?

QUATRIÈME FEMME

Moi oui. D'abord j'ai les aisselles plus touffues que des broussailles, comme il était convenu. Ensuite, quand mon mari allait à l'agora, j'huilais mon corps tout entier, et pendant la journée je me rôtissais ainsi toute nue au soleil.

CINQUIÈME FEMME

Moi aussi. D'abord j'ai jeté mon rasoir pour devenir toute poilue et n'avoir plus rien de semblable à une femme.

PRAXAGORA

Avez-vous les barbes que nous devions toutes porter dans l'assemblée ?

QUATRIÈME FEMME

Oui, par Hékatê ! en voilà une belle.

CINQUIÈME FEMME

Et moi ! elle est beaucoup plus belle que celle d'Epikratos.

PRAXAGORA

Et vous ? que dites-vous ?

QUATRIÈME FEMME

Elles en ont, elles font signe que oui.

PRAXAGORA

Je vois aussi que vous avez tout le reste, les chaussures laconiques et les bâtons et les vêtements virils, comme nous avions dit.

SIXIÈME FEMME

Moi, j'ai le bâton de Lamias. Je le lui ai pris pendant qu'il dormait.

PRAXAGORA

Un de ces bâtons qui font p.....

SIXIÈME FEMME

Par Dzeus sauveur, s'il avait la peau de bête du Panoptês, un autre que lui ne garderait pas le troupeau [du peuple].

PRAXAGORA

Mais voyons ce que nous ferons, pendant qu'il y a encore des étoiles. Car notre assemblée s'ouvrira dès l'aube.

PREMIÈRE FEMME

Oui, par Dzeus ! il faut que tu t'asseyes sous la pierre [de la tribune] en face des prytanes.

SIXIÈME FEMME

Ceci, par Dzeus, je l'ai apporté, pour carder pendant l'assemblée.

PRAXAGORA

Pendant l'assemblée, malheureuse ?

SIXIÈME FEMME

Oui, par Artémis. Pourquoi est-ce que j'entendrais moins bien en cardant ? Mes enfants vont tout nus.

PRAXAGORA

Regardez celle-là qui veut carder ! quand il ne faut rien laisser voir de notre corps aux assistants ! Ce serait joli si l'une de nous montait [à la tribune] devant tout le monde et, se retroussant, montrait son « phormisios » !

Si, au contraire, nous nous asseyons les premières, enveloppées dans nos manteaux on ne nous reconnaîtra pas. Mettons nos barbes, attachons-les autour de notre visage. En nous voyant, qui ne nous prendrait pour des hommes ? Agyrrhios avec la barbe de Pronomos s'est caché à tous ; et pourtant il était femme ; maintenant, tu le vois, il a le premier rang dans la ville. Aussi, par le jour qui se lève, osons jusqu'à une telle audace. Si nous pouvons prendre en main les affaires, que de bien nous ferons à la ville ! Car en ce moment nous ne marchons ni à la voile ni à la rame.

SEPTIÈME PEMME

Mais comment, faibles femmes, pourrons-nous parler dans une assemblée ?

PRAXAGORA

Cela ira très bien. On dit toujours cela des jeunes gens : ceux qui font le plus l'amour parlent le mieux. Ça nous donne des chances.

Traduit par

PIERRE LOUYS

(*A suivre.*)

LA MACHINE

A EXPLORER LE TEMPS

NOUVELLE INVENTION

(*Suite*[1])

—

IX

LES MORLOCKS

« Il peut vous sembler drôle que j'aie laissé passer deux jours avant de poursuivre l'indication nouvelle qui me mettait sur la véritable voie, mais je ressentais une aversion particulière vis-à-vis de ces corps blanchâtres. Ils avaient exactement cette couleur livide qu'ont les vers et les animaux conservés dans l'alcool, tels qu'on les voit dans les musées zoologiques. Au toucher, ils étaient d'un froid répugnant. Mon aversion était due probablement à l'influence sympathique des Eloïs, dont je commençais maintenant à comprendre le dégoût pour les Morlocks.

« La nuit suivante, je dormis mal. Ma santé se trouvait sans doute ébranlée. J'étais accablé de perplexités et de doutes. J'eus une fois ou deux la sensation d'une terreur intense, à laquelle je ne pouvais attribuer aucune raison définie. Je me

(1) Voy. *Mercure de France*, N°s 108.

rappelle m'être glissé sans bruit dans la grande salle où les petits êtres dormaient au clair de lune — cette nuit-là, Weena était parmi eux — et m'être senti rassuré par leur présence. Il me vint en ce moment à l'esprit que dans très peu de jours la lune serait nouvelle et plus nombreuses les apparitions de ces déplaisantes créatures souterraines, de ces blêmes lémuriens, de cette nouvelle vermine qui avait remplacé l'ancienne.

« Pendant ces deux jours, j'eus la continuelle impression de quelqu'un qui élude une inévitable corvée. J'avais la ferme assurance que je rentrerais en possession de la Machine en pénétrant hardiment dans ces mystérieux souterrains. Cependant je ne pouvais me résoudre à affronter ce mystère. Si seulement j'avais eu un compagnon, c'eût été différent ; mais j'étais si horriblement seul que l'idée de descendre dans l'obscurité du puits m'épouvantait. Je ne sais pas si vous comprenez mon état, mais je sentais continuellement un danger derrière mon dos.

« C'était cette incessante inquiétude, cette insécurité qui peut-être m'entraînait de plus en plus loin dans mes explorations. En allant au sud, vers la contrée montueuse qui s'appelle maintenant *Combe Wood*, je remarquai, au loin dans la direction de l'actuel *Banstead*, une vaste construction verte, d'un genre différent de celles que j'avais vues jusqu'alors. Elle était plus grande que les plus grands des palais et des ruines que je connaissais ; la façade avait un aspect oriental avec le lustre, d'un gris pâle, une sorte de gris bleuté, d'une certaine espèce de porcelaine de Chine. Cette

différence d'aspect suggérait une différence d'usage et il me vint l'envie de pousser jusque-là mon exploration. Mais la journée était avancée ; j'étais arrivé en vue de cet endroit après un long et fatigant circuit ; aussi, décidai-je de réserver l'aventure pour le jour suivant et je retournai vers les caresses de bienvenue de la petite Weena. Le lendemain matin, je m'aperçus, d'une façon suffisamment claire, que ma curiosité au sujet du Palais de Porcelaine Verte n'était qu'un acte d'auto-tromperie, qui me donnait un prétexte pour éluder, un jour de plus, l'expérience que je redoutais. Je résolus donc de tenter la descente sans perdre plus de temps, et me mis de bonne heure en route vers le puits situé auprès des ruines de granit et d'aluminium.

« La petite Weena m'accompagna en courant et en dansant autour de moi jusqu'au puits, mais, quand elle me vit me pencher au-dessus de l'orifice, elle parut étrangement déconcertée. « Au revoir, petite Weena », dis-je en l'embrassant ; puis la reposant à terre, je cherchai, en tâtonnant par-dessus la margelle, les échelons de descente ; avec hâte plutôt, — je ferais aussi bien de le confesser, — car je craignais de voir faillir mon courage. D'abord, elle me considéra avec étonnement. Puis elle poussa un cri pitoyable et, se précipitant sur moi, chercha à me retenir de tout l'effort de ses petites mains. Je crois que son opposition m'excita plutôt à continuer. Je la repoussai, peut-être un peu durement, et en un instant j'étais dans la gueule même du puits. J'eus alors à donner toute mon attention aux échelons peu solides auxquels je me retenais.

« Je dus descendre environ deux cents mètres. La descente s'effectuait au moyen de barreaux métalliques fixés dans les parois du puits, et, comme ils étaient adaptés aux besoins d'êtres beaucoup plus petits et plus légers que moi, je me sentis rapidement engourdi et fatigué ; non simplement fatigué ! l'un des barreaux céda soudain sous mon poids, et je me crus précipité dans l'obscurité béant au-dessous de moi. Pendant un moment je restai suspendu par une main, et après cette expérience je n'osai plus me reposer. Quoique mes bras et mes reins fussent vivement endoloris, je continuai cette descente insensée aussi vite que je pus. Ayant levé les yeux, je vis l'ouverture, un petit disque bleu, dans lequel une étoile était visible, tandis que la tête de la petite Weena se projetait ronde et sombre. Le bruit régulier de quelque machine au-dessous de moi devenait de plus en plus fort et oppressant. Tout, excepté le petit disque au-dessus de ma tête, était profondément obscur, et, quand je levai les yeux à nouveau, Weena avait disparu.

« J'étais dans une agonie d'inquiétude. Je pensai vaguement à regrimper et à laisser tranquille le monde souterrain. Mais même pendant que je retournais cette idée dans mon esprit, je continuais de descendre. Enfin, avec un immense soulagement, j'aperçus vaguement, à quelque distance à ma droite dans la paroi, une ouverture exiguë. Je m'y introduisis et trouvai que c'était l'orifice d'un étroit tunnel horizontal, dans lequel je pouvais m'étendre et reposer. Ce n'était pas trop tôt. Mes bras étaient endoloris, mon dos courbaturé, et je frissonnais de la terreur prolongée d'une

chute. De plus, l'obscurité ininterrompue avait eu sur mes yeux un effet douloureux. L'air était plein du halètement des machines pompant l'air au bas du puits.

« Je ne sais pas combien de temps je restai étendu là. Je fus éveillé par le contact d'une main molle qui se promenait sur ma figure. Je cherchai vivement mes allumettes et précipitamment en craquai une, ce qui me permit de voir, penchés sur moi, trois êtres livides, semblables à ceux que j'avais vus sur terre dans les ruines, et qui s'enfuirent en hâte devant la lumière. Vivant comme ils le faisaient, dans ce qui me paraissait d'impénétrables ténèbres, leurs yeux étaient anormalement grands et sensibles, tout comme le sont les pupilles des poissons des grandes profondeurs, et ils réfléchissaient la lumière de la même façon. Je fus persuadé qu'ils pouvaient me voir dans cette profonde obscurité, et ils ne semblèrent pas avoir peur de moi, à part leur crainte de la lumière. Mais aussitôt que je craquai une allumette pour tâcher de les apercevoir, ils s'enfuirent incontinent et disparurent dans de sombres chenaux et tunnels, d'où leurs yeux me fixaient de la façon la plus étrange.

« J'essayai de les appeler, mais le langage qu'ils parlaient était apparemment différent de celui des gens d'au-dessus ; de sorte que je fus absolument laissé à mes seuls efforts, et la pensée d'une fuite immédiate s'empara de suite de mon esprit. « Tu es ici maintenant pour savoir ce qui s'y passe », me dis-je alors, et je m'avançai à tâtons dans le tunnel, tandis que grandissait le bruit des machines. Bientôt je ne pus plus sentir les parois

et j'arrivai à un espace plus large; craquant une allumette, je vis que j'étais entré dans une vaste caverne arquée, qui s'étendait dans les profondes ténèbres au delà de la portée de la lueur de mon allumette. J'en vis autant que l'on peut en voir pendant le court instant où brûle une allumette.

« Nécessairement, ce que je me rappelle reste vague. De grandes formes comme d'énormes machines surgissaient des ténèbres et projetaient de fantastiques ombres noires, dans lesquelles les Morlocks, comme de ternes spectres, s'abritaient de la lumière. L'atmosphère, par parenthèse, était lourde et étouffante et de fades émanations de sang fraîchement répandu flottaient dans l'air. Un peu plus bas, vers le centre, était la perspective d'une petite table de métal blanchâtre, sur laquelle semblait être servi un repas. Les Morlocks en tous les cas étaient carnivores! A ce moment-là même, je me rappelle m'être demandé quel grand animal pouvait avoir survécu pour fournir la grosse pièce saignante que je voyais. Tout cela était fort peu distinct : l'odeur suffocante, les grandes formes sans signification, les êtres immondes aux aguets dans l'ombre et n'attendant que le retour de l'obscurité pour revenir sur moi! Alors l'allumette s'éteignit, me brûla les doigts et tomba, tache rouge rayant les ténèbres.

« J'ai pensé depuis combien j'étais particulièrement mal équipé pour une telle expérience. Quand je m'étais mis en route avec la Machine, j'étais parti avec l'absurde supposition que les humains de l'avenir devaient certainement être infiniment supérieurs à nous dans toutes leurs ressources. J'étais venu sans armes, sans remèdes, sans rien à

fumer — parfois le tabac me manquait terriblement — et je n'avais même pas suffisamment d'allumettes. Si j'avais seulement pensé à un appareil photographique pour prendre un instantané de ce Monde Souterrain, afin de pouvoir l'examiner plus tard à loisir! Mais quoi qu'il en soit, j'étais là avec les seules armes et les seules ressources dont m'a doué la nature — des mains, des pieds et des dents; plus, quatre allumettes suédoises qui me restaient encore.

« Je redoutais de m'aventurer dans les ténèbres au milieu de toutes ces machines et ce ne fut qu'avec mon dernier éclair de lumière que je découvris que ma provision d'allumettes s'épuisait. Il ne m'était jamais venu à l'idée, avant ce moment, qu'il y eût quelque nécessité de les économiser, et j'avais gaspillé presque la moitié de la boîte à étonner les Eloïs, pour lesquels le feu était une nouveauté. Il ne m'en restait donc plus que quatre. Pendant que je demeurais là dans l'obscurité, une main toucha la mienne, des doigts flasques me palpèrent la figure et je perçus une odeur particulièrement désagréable. Je m'imaginai entendre autour de moi les souffles d'une multitude de ces petits êtres. Je sentis des doigts essayer de s'emparer doucement de la boîte d'allumettes que j'avais à la main, et d'autres derrière moi qui tiraient mes habits. Il m'était indiciblement désagréable de deviner ces créatures que je ne voyais pas et qui m'examinaient. L'idée soudaine de mon ignorance de leurs manières de penser et de faire me vint vivement à l'esprit dans ces ténèbres. Je me mis, aussi fort que je pus, à pousser de grands cris. Ils s'écartèrent vivement; puis je les sentis

s'approcher de nouveau. Leurs attouchements devinrent plus hardis et ils se murmurèrent les uns aux autres des sons bizarres. Je frissonnai violemment et me remis à pousser des cris d'une façon plutôt discordante. Cette fois, ils furent moins sérieusement alarmés et ils se rapprochèrent avec un singulier petit rire. Je dois confesser que j'étais horriblement effrayé. Je me décidai à craquer une autre allumette et à m'échapper protégé par sa lueur ; je fis durer la lumière en enflammant une feuille de papier que je trouvai dans ma poche et j'opérai ma retraite vers l'étroit tunnel.

« Mais j'y penétrais à peine que la flamme s'éteignit, et, dans l'obscurité, je pus entendre les Morlocks bruire comme le vent dans les feuilles ou la pluie qui tombe, tandis qu'ils se précipitaient à ma poursuite.

« En un moment je me sentis saisir par plusieurs mains, et je ne pus me méprendre sur leur intention de me ramener en arrière. Je craquai une autre allumette et l'agitai à leurs faces éblouies. Vous pouvez difficilement vous imaginer combien ils paraissaient peu humains et nauséabonds — la face blême et sans menton, et leurs grands yeux d'un gris rosâtre sans paupières — tandis qu'ils s'arrêtaient aveuglés et égarés. Mais je ne m'attardai guère à les considérer, je vous le promets : je continuai ma retraite, et lorsque la seconde allumette fut éteinte, j'allumai la troisième. Elle était presque consumée lorsque j'atteignis l'ouverture qui s'ouvrait dans le puits. Je m'étendis à terre sur le bord, car les battements de la grande pompe du fond m'étourdissaient. Je cherchai sur les parois les échelons, et tout à coup, je me sentis saisir pa

les pieds et violemment tiré en arrière. Je craquai ma dernière allumette... qui ne prit pas. Mais j'avais pu néanmoins saisir un des échelons, et, lançant en arrière de violents coups de pied, je me dégageai de l'étreinte des Morlocks, et escaladai rapidement le puits, tandis qu'ils restaient en bas, me regardant monter en clignotant leurs gros yeux, tous, sauf un petit misérable qui me suivit pendant un instant et voulut s'emparer de ma chaussure, comme d'un trophée sans doute.

« Cette escalade me sembla interminable. Pendant les derniers vingt ou trente pieds, une nausée mortelle me prit. J'eus la plus grande difficulté à ne pas lâcher prise. Aux derniers échelons, ce fut une lutte terrible contre cette défaillance. A plusieurs reprises la tête me tourna, et j'anticipai les sensations d'une chute. Enfin, cependant, je parvins du mieux que je pus jusqu'en haut et, enjambant la margelle, je m'échappai en chancelant hors des ruines, jusqu'au soleil aveuglant. Là, je tombai face à terre. Le sol me paraissait dégager une odeur douce et propre. Puis, je me rappelle Weena, baisant mes mains et mes oreilles et les voix d'autres Eloïs. Ensuite, pendant un certain temps, je reperdis connaissance.

X

QUAND LA NUIT VINT

« Je me trouvai, après cet exploit, dans une situation réellement pire qu'auparavant. Jusque-là, sauf pendant la nuit d'angoisse qui suivit la perte de la Machine, j'avais eu l'espoir réconfortant d'une ultime délivrance, mais cet espoir était ébranlé par

mes récentes découvertes. Jusque-là, je m'étais simplement cru retardé par la puérile simplicité des Eloïs et par quelque force inconnue que je n'avais qu'à comprendre pour la surmonter ; mais un élément entièrement nouveau intervenait avec l'écœurante espèce des Morlocks — quelque chose d'inhumain et de méchant. J'éprouvais pour eux une haine instinctive. Auparavant, j'avais ressenti ce que ressentirait un homme qui serait tombé dans un gouffre : ma seule affaire était le gouffre et le moyen d'en sortir. Maintenant je me sentais comme une bête dans une trappe, avec l'appréhension d'un ennemi qui doit survenir bientôt.

« L'ennemi que je redoutais peut vous surprendre. C'était l'obscurité de la nouvelle lune. Weena m'avait mis cela en tête, par quelques remarques d'abord incompréhensibles à propos de *nuits obscures*. Ce n'était plus maintenant un problème bien difficile à résoudre : ce que signifiait la venue des *nuits obscures*. La lune était à son déclin ; chaque jour l'intervalle d'obscurité était plus long. Et je compris alors, jusqu'à un certain point au moins, la raison pour laquelle les petits habitants du monde supérieur redoutaient les ténèbres. Je me demandai vaguement à quelles odieuses atrocités les Morlocks se livraient pendant la nouvelle lune.

J'étais maintenant à peu près certain que ma seconde hypothèse était entièrement fausse. Les habitants du monde supérieur pouvaient bien avoir été autrefois une aristocratie privilégiée, et les Morlocks leurs serviteurs mécaniques, mais tout cela avait depuis longtemps disparu. Les deux espèces qui avaient résulté de l'évolution humaine

déclinaient ou étaient déjà parvenues à des relations entièrement nouvelles. Les Eloïs, comme les rois carolingiens, en étaient venus à n'être que des futilités simplement jolies : ils possédaient encore la terre par tolérance et parce que les Morlocks, subterranéens depuis d'innombrables générations, étaient arrivés à trouver intolérable la surface de la terre éclairée par le soleil. Les Morlocks leur faisaient leurs habits, concluais-je, et subvenaient à leurs besoins habituels, peut-être à cause de la survivance d'une vieille habitude de domestication. Ils le faisaient comme un cheval cabré agite ses jambes de devant ou comme un homme aime à tuer des animaux par sport : parce que des nécessités anciennes et disparues en avaient donné l'empreinte à l'organisme. Mais clairement, l'ordre ancien était déjà en partie interverti. La Némésis des délicats Eloïs s'avançait pas à pas. Pendant des âges, pendant des milliers de générations, l'homme avait chassé son frère de sa part de bien-être et de soleil. Et maintenant ce frère réapparaissait transformé. Déjà les Eloïs avaient commencé à apprendre de nouveau une vieille leçon. Ils refaisaient connaissance avec la crainte. Et soudain me revint à l'esprit le souvenir du repas que j'avais vu préparé dans le monde subterranéen. Etrangement, ce souvenir me hanta : non pas soulevé pour ainsi dire par le cours de mes méditations, mais survenant presque comme une interrogation du dehors. J'essayai de me rappeler les formes ; j'avais un vague sens de quelque chose de familier, mais à ce moment je ne pouvais dire ce que c'était.

« Pourtant, quelque impuissants que fussent les

petits êtres en présence de leur mystérieuse crainte, j'étais constitué différemment. J'arrivais de cette époque nôtre, cet âge mûr de la race humaine, où la crainte ne peut arrêter et où le mystère a perdu ses épouvantes. Moi, du moins, je me défendrais. Sans plus de délai, je décidai de me faire des armes et une retraite où je pusse dormir. Avec cette retraite comme base, je pourrais affronter ce monde étrange avec quelque peu de la confiance que j'avais. perdue en me rendant compte de l'espèce de créatures à laquelle, nuit après nuit, j'allais être exposé. Je sentais que je ne pourrais plus dormir avant que mon lit ne fût en sûreté. Je frémissais d'horreur en pensant comment déjà ils avaient dû m'examiner.

« J'errai cette après-midi-là au long de la vallée de la Tamise, mais je ne pus rien trouver qui se recommandât comme inaccessible. Tous les arbres et toutes les constructions paraissaient aisément praticables pour des grimpeurs aussi adroits que les Morlocks devaient l'être, à en juger d'après leurs puits. Alors les hautes tourelles du Palais de Porcelaine Verte et le miroitement de ses murs polis me revinrent en mémoire ; et vers le soir, portant Weena sur mon épaule comme une enfant, je montai la colline, en route vers le sud-ouest. J'avais estimé la distance environ sept à huit milles, mais elle devait approcher plutôt de dix-huit. J'avais aperçu le palais, la première fois, par une après-midi humide, alors que les distances sont trompeusement diminuées. En outre, le talon d'une de mes chaussures ne tenait plus guère et un clou avait percé la semelle — j'avais de vieilles bottines confortables pour l'intérieur — de sorte

que je boitais. Et ce ne fut que longtemps après le coucher du soleil que j'arrivai en vue du Palais dont la noire silhouette se dressait contre le jaune pâle du ciel.

« Weena avait éprouvé une joie extrême lorsque je commençai à la porter, mais après un certain temps elle désira marcher et courir à mes côtés, s'agenouillant parfois pour cueillir des fleurs dont elle garnissait mes poches. Weena avait toujours éprouvé à l'égard de mes poches un grand embarras, mais à la fin elle avait conclu qu'elles devaient être tout simplement quelque espèce bizarre de vases pour des décorations florales. Du moins, les utilisait-elle à cet effet. Et cela me rappelle...! En changeant de jaquette j'ai trouvé..... »

Notre ami s'arrêta, mit sa main dans sa poche et silencieusement plaça sur la petite table deux fleurs fanées, assez semblables à de très grandes mauves blanches; puis il reprit son récit.

« Comme le calme du soir s'étendait sur le monde et que par delà la colline nous avancions vers Wimbledon, Weena se trouva fatiguée et voulut retourner à la maison de pierre grise. Mais je lui montrai dans la distance les toits du Palais de Porcelaine Verte, et réussis à lui faire comprendre que nous devions chercher là un refuge contre la crainte. Vous connaissez cette grande paix qui tombe sur les choses au moment où vient la nuit? La brise même s'arrête dans les arbres. Il y a toujours pour moi dans cette tranquillité du soir comme un air d'expectation. Le ciel était clair, profond et vide, à part quelques barres horizontales à l'extrême horizon, vers le couchant. Ce soir-là, l'expectation prit la couleur de mes craintes. Dans

ce calme ténébreux, mes sens parurent avoir acquis une acuité surnaturelle. Je me figurai sentir le sol creux sous mes pieds et voir même à travers la terre les Morlocks, comme dans une fourmilière, allant de-ci de-là dans l'attente des ténèbres. Dans mon excitation, je m'imaginai qu'ils devaient avoir reçu mon invasion de leurs terriers comme une déclaration de guerre. Et pourquoi avaient-ils pris ma Machine ?

« Nous continuâmes donc dans la quiétude des choses, et le crépuscule s'épaissit jusqu'aux ténèbres. Le bleu clair du lointain s'effaça, et l'une après l'autre les étoiles parurent. Le sol devint terne et les arbres noirs. Les craintes de Weena et sa fatigue s'accrurent. Je la pris dans mes bras, lui parlant et la caressant. Puis comme l'obscurité augmentait, elle mit ses bras autour de mon cou et fermant les yeux appuya bien fort sa petite figure sur mon épaule. Nous descendîmes ainsi une longue pente jusque dans la vallée, où, à cause de l'obscurité, je tombai presque dans une petite rivière ; je la passai à gué néanmoins et montai le côté opposé de la vallée au delà de plusieurs palais-dortoirs, et d'une statue — de faune ou de quelque forme de ce genre — à laquelle il manquait la tête. Là, aussi, il y avait des acacias. Jusqu'alors je n'avais rien vu des Morlocks, mais la nuit n'était guère avancée et les heures sombres qui précèdent le lever de la nouvelle lune n'étaient pas encore proches.

« Du sommet de la colline, je vis un bois épais s'étendant, large et noir, devant moi. Cela me fit hésiter. Je n'en pouvais voir la fin, ni à droite, ni à gauche. Me sentant fatigué — mes pieds surtout

me faisaient très mal — je posai avec précaution Weena à terre et m'assis moi-même sur le gazon. Je n'apercevais plus le Palais de Porcelaine Verte et je n'étais pas sûr de ma direction. Mes yeux essayaient de pénétrer l'épaisseur de la forêt et je pensais à ce qu'elle pouvait recéler. Sous ce dense enchevêtrement de branches, on ne devait plus apercevoir les étoiles. Même, s'il n'y avait là aucun danger caché, — danger sur lequel je ne tenais pas à lancer mon imagination, — il y aurait les racines contre lesquelles trébucher et les troncs d'arbres contre lesquels se heurter. J'étais aussi extrêmement las, après les excitations de la journée ; aussi décidai-je de ne pas affronter cet inconnu, mais de passer la nuit au plein air, sur la colline.

« Je fus heureux de voir que Weena dormait profondément. Je l'enveloppai soigneusement dans ma jaquette et m'assis auprès d'elle pour attendre le lever de la lune. La colline était tranquille et déserte, mais, des ténèbres de la forêt, venait de temps à autre quelque bruit comme d'êtres vivants. Au-dessus de moi brillaient les étoiles, car la nuit était très claire. Je me sentais comme amicalement réconforté par leur scintillement. Cependant, je ne trouvais plus au ciel les anciennes constellations : leur lent mouvement, qui est imperceptible pendant des centaines de vies humaines, les avait depuis longtemps réarrangées en groupements qui ne m'étaient plus familiers. Mais la Voie Lactée, me semblait-il, était comme autrefois la même banderole effilochée de poussière d'étoiles. Du côté du Sud, d'après ce que je puis juger, était une étoile rouge très brillante qui

était toute nouvelle pour moi ; elle était plus resplendissante encore que notre Sirius vert. Et parmi tous ces points de lumière scintillante, une planète brillait vivement d'une clarté régulière et bienveillante, comme la figure d'un vieil ami.

« La contemplation de ces étoiles effaça soudain mes inquiétudes et toutes les gravités de la vie terrestre. Je songeai à leur incommensurable distance et au cours lent et inévitable de leur acheminement du passé inconnu vers le futur inconnu. Je pensai au grand cycle processionnel que décrit le pôle de la terre. Quarante fois seulement s'était produite cette silencieuse révolution pendant toutes les années que j'avais traversées. Et pendant ces quelques révolutions, toutes les activités, toutes les traditions, les organisations compliquées, les nations, langages, littératures, aspirations, même le simple souvenir de l'homme tel que je le connaissais, avaient été balayés du monde. A la place de tout cela, restaient ces êtres frêles qui avaient oublié leur haute origine, et les êtres livides qui m'épouvantaient. Je pensai alors à la grande peur qui séparait les deux espèces, et pour la première fois, avec un frisson subit, je compris clairement d'où devait provenir la nourriture animale que j'avais vue. Mais c'était trop horrible. Je contemplai la petite Weena dormant auprès de moi, sa figure blanche de la pâleur des étoiles, et, aussitôt, je chassai cette pensée.

« Pendant cette longue nuit, j'écartai de mon esprit, du mieux que je pus, la pensée des Morlocks et je fis passer le temps en essayant de me figurer que je pouvais trouver les traces des anciennes constellations dans leur confusion nou-

velle. Le ciel restait très clair, à part quelques rares nuages de brume légère. Je dus sans aucun doute m'assoupir à plusieurs reprises. Puis, comme ma veillée s'écoulait, une faible éclaircie monta vers l'est, comme la réflexion de quelque feu incolore, et la lune se leva, mince, effilée et blême. Immédiatement derrière elle, la rattrapant et l'inondant, l'aube vint, pâle d'abord, et puis bientôt rose et ardente. Aucun Morlock ne s'était approché. A vrai dire, je n'en avais vu aucun sur la colline cette nuit-là. Et, avec la confiance que ramenait le jour nouveau, il me sembla presque que mes craintes avaient été déraisonnables et absurdes. Je me levai, et m'aperçus que celui de mes pieds que chaussait la bottine endommagée était enflé à la cheville et très douloureux sous le talon. De sorte que je m'assis de nouveau, retirai mes chaussures et les lançai loin de moi, n'importe où.

« J'éveillai Weena, et nous nous mîmes en route vers la forêt, maintenant verte et agréable, au lieu d'obscure et effrayante. Nous trouvâmes quelques fruits avec lesquels nous rompîmes notre jeûne. Bientôt, nous rencontrâmes d'autres Eloïs, riant et dansant au soleil, comme s'il n'y avait pas dans la nature cette chose qui s'appelle la nuit. Alors je repensai à ce repas carnivore que j'avais vu. J'étais certain maintenant d'avoir deviné quel mets le composait, et, au fond de mon cœur, je m'apitoyai sur ce dernier et faible ruisseau du grand fleuve de l'humanité. Evidemment, à un certain moment du long passé de la décadence humaine, la nourriture des Morlocks était devenue rare. Peut-être s'étaient-ils nourris de rats et de vermine de cette sorte. Maintenant même, l'homme est beau-

coup moins qu'autrefois délicat et exclusif pour sa nourriture — beaucoup moins que n'importe quel singe. Son préjugé contre la chair humaine n'est pas un instinct bien profondément enraciné. Ainsi donc ces inhumains enfants des hommes... ! J'essayai de considérer la chose à un point de vue scientifique. Après tout, ils étaient moins humains et plus loin de nous que nos ancêtres cannibales d'il y a trois ou quatre mille ans. Et l'intelligence avait disparu, qui, de cet état de choses, eût fait un tourment. A quoi bon me tourmenter? Ces Eloïs étaient simplement un bétail à l'engrais que, telles les fourmis, les Morlocks gardaient et qu'ils dévoraient — à la nourriture desquels ils pourvoyaient même. Et il y avait là Weena qui gambadait à mes côtés.

« Je cherchai alors à me protéger contre l'horreur qui m'envahissait en envisageant la chose comme une punition rigoureuse de l'égoïsme humain. L'homme s'était contenté de vivre dans le bien-être et les délices, aux dépens du labeur d'autres hommes ; il avait la Nécessité comme mot d'ordre et excuse, et, dans la plénitude des âges, la Nécessité s'était retournée contre lui. J'essayai même une sorte de mépris à la Carlyle pour cette misérable aristocratie en décadence. Mais cette attitude d'esprit était impossible. Quelque grand qu'ait été leur avilissement intellectuel, les Eloïs avaient trop gardé de la forme humaine pour ne pas avoir droit à ma sympathie et me faire partager de force leur dégradation et leur crainte.

« J'avais à ce moment des idées très vagues sur ce que j'allais faire. Ma première idée était de m'assurer quelque retraite certaine et de me fabriquer

des armes de métal ou de pierre dont je pouvais venir à bout. Cette nécessité était immédiate. Ensuite, j'espérais me procurer quelque moyen de faire du feu, afin d'avoir l'arme redoutable qu'était une torche à la main, car rien, je le savais, ne serait plus efficace contre ces Morlocks. Puis il me faudrait imaginer quelque expédient pour rompre les portes de bronze du piédestal du Sphinx Blanc. J'avais l'idée d'une sorte de bélier. J'étais persuadé que si je pouvais ouvrir ces portes et tenir devant moi quelque flamme, je decouvrirais la Machine et pourrais m'échapper. Je ne pouvais croire que les Morlocks fussent assez forts pour la transporter bien loin. J'étais résolu à ramener Weena avec moi dans notre époque actuelle. Et retournant tous ces projets dans ma tête, je poursuivis mon chemin vers l'édifice que ma fantaisie avait choisi pour être notre demeure.

XI

LE PALAIS DE PORCELAINE VERTE

« Nous arrivâmes vers midi au Palais de Porcelaine Verte, que je trouvai désert et tombant en ruines. Il ne restait aux fenêtres que des fragments de vitres, et de grandes plaques de l'enduit vert de la facade s'étaient détachées des châssis métalliques corrodés. Le palais était situé au haut d'une pente gazonnée, et tournant, avant d'entrer, mes yeux vers le Nord-Est, je fus surpris de voir un large estuaire, et même un véritable bras de mer là où je croyais que Wandsworth et Battersea avaient autrefois été. Je pensai alors — sans suivre plus loin cette idée — à ce qui devait être arrivé

ou peut-être arrivait aux êtres vivant dans la mer.

« Les matériaux du Palais se trouvèrent être, après examen, de la véritable porcelaine, et, sur le fronton, j'aperçus une inscription en caractères inconnus. Je pensai assez sottement que Weena pourrait m'aider à l'interpréter, mais je m'aperçus seulement que la simple idée d'une écriture n'avait jamais pénétré son cerveau. Elle me parut toujours, je crois, plus humaine qu'elle n'était réellement, peut-être parce que son affection était si humaine. Au delà des grands battants des portes — qui étaient ouvertes et brisées — je trouvai, au lieu de la salle habituelle, une longue galerie éclairée par de nombreuses fenêtres latérales. Dès le premier coup d'œil, j'eus l'idée d'un musée. Le carrelage était recouvert d'une épaisse couche de poussière, et un remarquable étalage d'objets variés disparaissait sous une pareille couche grise. J'aperçus alors debout, étrange et décharné, au centre de la salle, quelque chose qui devait être la partie inférieure d'un immense squelette. Je reconnus, par les pieds obliques, que c'était quelque être disparu, du genre du Mégathérium. Le crâne et les os de la partie supérieure gisaient à terre, dans la poussière épaisse, et, à un endroit où la pluie goutte à goutte tombait de quelque fissure du toit, les os étaient rongés. Plus loin, se trouvait le squelette énorme d'un Brontosaure. Mon hypothèse d'un musée se confirmait. Sur l'un des côtés, je trouvai ce qui me parut être des rayons inclinés, et, essuyant la poussière épaisse, je trouvai les habituels casiers vitrés, tel que nous les avons maintenant. Mais ils devaient être imperméables à l'air à en juger par la conservation parfaite de la plupart des

choses qu'ils contenaient.

« Evidemment, nous étions au milieu des ruines de quelque dernier Musée d'Histoire Naturelle. C'était apparemment ici la Section Paléontologique qui avait renfermé une splendide collection de fossiles, encore que l'inévitable décomposition, qui avait été retardée pour un temps et avait par la destruction des bactéries et des moisissures perdu les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de sa force, s'était néanmoins de nouveau remise à l'œuvre, sûrement bien que lentement, pour l'anéantissement de tous ces trésors. Ici et là, je trouvai des traces d'enfants sous forme de rares fossiles en morceaux ou enfilés en chapelets sur des fibres de roseaux. Les étagères, en divers endroits, avaient été entièrement déplacées — par les Morlocks d'après ce que je jugeai. Un grand silence emplissait les salles. La poussière épaisse amortissait nos pas. Weena, qui s'amusait à faire rouler un oursin sur la vitre en pente d'une case, revint précipitamment vers moi, tandis que je regardais tout à l'entour, me prit très tranquillement la main et resta auprès de moi.

« Tout d'abord, je fus tellement surpris par cet ancien monument d'un âge intellectuel, que je ne pensai nullement aux possibilités qu'il offrait. Même la préoccupation de la Machine s'éloigna un instant de mon esprit.

« A en juger par ses dimensions, ce Palais de Porcelaine Verte contenait beaucoup plus de choses qu'une Galerie de Paléontologie ; peut-être y avait-il des galeries historiques ; il se pourrait qu'il y eût même une Bibliothèque ! Pour moi, tout au moins dans de telles circonstances, cela eût été beaucoup

plus intéressant que ce spectacle d'une antique géologie en décomposition. En continuant mon exploration, je trouvai une autre courte galerie, transversale à la première, qui paraissait être consacrée aux minéraux, et la vue d'un bloc de soufre éveilla dans mon esprit l'idée de poudre, mais je ne pus trouver de salpêtre ; et, de fait, aucun nitrate d'aucune espèce. Sans doute ils étaient dissous depuis des âges. Cependant ce morceau de soufre hanta mon esprit et agita toute une série d'idées. Quant au reste du contenu de la galerie, qui était le mieux conservé de tout ce que je vis, il ne m'intéressait guère — je ne suis pas spécialement minéralogiste — et je me dirigeai vers une aile très en ruines qui était parallèle à la première salle où j'étais entré. Apparemment, cette section avait été consacrée à l'Histoire Naturelle, mais tout ce qu'elle avait renfermé était depuis longtemps méconnaissable. Quelques vestiges racornis et noircis de ce qui avait été autrefois des animaux empaillés ; des momies desséchées en des bocaux qui avaient contenu de l'alcool ; une poussière brune, reste de plantes disparues : et c'était tout ! Je le regrettai fort, car j'aurais été heureux de pouvoir retracer les patients arrangements au moyen desquels la conquête de la nature animée avait été faite. Ensuite nous arrivâmes à une galerie de dimensions simplement colossales, mais singulièrement mal éclairée, et dont le sol, en pente faible, faisait un léger angle avec la galerie que je quittais. Des globes blancs pendaient, par intervalles, du plafond — la plupart fêlés et brisés — suggérant un éclairage artificiel ancien. Ici, j'étais plus dans mon élément, car, de chaque côté, s'élevaient les masses énormes de gigantes-

ques machines, toutes grandement corrodées et un grand nombre brisées, mais quelques-unes suffisamment complètes. Vous connaissez mon faible pour la mécanique et j'étais disposé à m'attarder au milieu de tout cela; d'autant plus que pour la plupart elles offraient l'intérêt d'énigmes et je ne pouvais faire que les plus vagues conjectures quant à leur utilité. Je me figurais que si je pouvais résoudre ces énigmes, je me trouverais en possession de pouvoirs qui me seraient utiles contre les Morlocks.

« Tout à coup Weena se rapprocha très près de moi; et si soudainement que je tressaillis. Si ce n'avait été d'elle, je ne crois pas que j'aurais remarqué l'inclinaison du sol de la galerie (1). L'extrémité où j'étais parvenu se trouvait entièrement au-dessus du sol, et était éclairée par de rares fenêtres fort étroites. En descendant, dans la longueur, le sol s'élevait contre ces fenêtres jusqu'à une fosse, semblable aux sous-sols des maisons de Londres, qui s'ouvrait devant chacune d'elles, avec seulement une étroite ligne de jour au sommet. J'avançai lentement, cherchant à deviner l'usage de ces machines, et mon attention fut trop absorbée par elles pour me laisser remarquer la diminution graduelle du jour; ce furent les croissantes appréhensions de Weena qui m'en firent apercevoir. Je vis alors que la galerie s'enfonçait dans d'épaisses ténèbres. J'hésitai, puis en regardant autour de moi, j'observai que la couche de poussière était moins abondante et sa surface moins plane. Un peu plus loin, du côté de l'obscurité, elle paraissait rompue

(1) Il se peut très bien aussi que le sol n'eût aucune déclivité, mais que le musée fût construit dans le flanc même de la colline. (Note du transcripteur.)

par un certain nombre d'empreintes de pieds, menues et étroites. La sensation de la présence immédiate des Morlocks se ranima. J'eus conscience que je perdais un temps précieux à l'examen académique de toutes ces machines. Je me rappelai que l'après-midi était déjà très avancée, et que je n'avais encore ni arme, ni abri, ni aucun moyen de faire du feu. Puis, venant du fond obscur de la galerie, j'entendis les singuliers battements et les mêmes bruits bizarres que j'avais entendus au fond du puits.

« Je pris la main de Weena. Puis, frappé d'une idée soudaine, je la laissai et m'avançai vers une machine d'où s'élançait un levier assez semblable à ceux des postes d'aiguillage. Gravissant la plate-forme, je saisis le levier et, de toutes mes forces, je le secouai en tous les sens. Soudain, Weena que j'avais laissée au milieu de la galerie se mit à gémir. J'avais conjecturé assez exactement la force de résistance du levier, car après une minute d'efforts il cassa net et je rejoignis Weena avec, dans ma main, une masse plus que suffisante, pensais-je, pour n'importe quel crâne de Morlock que je pourrais rencontrer. Et il me tardait grandement d'en tuer quelques-uns. Bien inhumaine, penserez-vous, cette envie de massacrer ses propres descendants. Mais il n'était en aucune façon possible de ressentir le moindre sentiment d'humanité à l'égard de ces êtres. Ma seule répugnance à quitter Weena, et la conviction que si je commençais à apaiser ma soif de meurtre, ma Machine pourrait en souffrir, furent les seules raisons qui me retinrent de descendre tout droit la galerie et d'aller massacrer les brutes que j'entendais.

« Donc, la masse dans une main et menant Weena par l'autre, je sortis de cette galerie et entrai dans une plus grande encore, qui, à première vue, me rappela une chapelle militaire tendue de drapeaux en loques. Je reconnus bientôt les haillons brunis et carbonisés qui pendaient de tous côtés comme étant les vestiges délabrés de livres. Depuis longtemps ils étaient tombés en lambeaux et toute semblance d'impression avait disparu. Mais il y avait ici et là des cartonnages gauchis et des fermoirs de métal brisés qui en disaient assez long. Si j'avais été littérateur, j'aurais pu, peut-être, moraliser sur la futilité de toute ambition. Mais la chose qui me frappa le plus vivement et le plus fortement, fut l'énorme dépense de travail inutile que témoignait cette sombre solitude de papier pourri. Je dois avouer qu'à ce moment je pensais surtout aux *Philosophical Transactions* et à mes dix-sept brochures sur des questions d'optique.

« Montant alors un large escalier, nous arrivâmes à ce qui dut être autrefois une galerie de Chimie Technique. Et j'espérai vivement faire là d'utiles découvertes. Sauf à une extrémité où le toit s'était affaissé, cette galerie était bien conservée. J'allai avec empressement vers celles des cases qui étaient restées entières. Et enfin dans une des cases hermétiques, je trouvai une boîte d'allumettes. Précipitamment j'en essayai une. Elles étaient parfaitement bonnes ; même pas humides. Je me tournai vers Weena : « Danse ! » lui criai-je dans sa propre langue. Car maintenant, j'avais une arme véritable contre les horribles créatures que nous redoutions. Aussi, dans ce musée abandonné, sur l'épais et doux tapis de poussière, à la grande joie

de Weena, j'exécutai solennellement une sorte de danse composite, en sifflant aussi gaiement que je pouvais l'air du *Pays des Braves*. C'était à la fois un modeste cancan, une suite de trépignements, et une danse en jupons, autant que les basques de de ma jaquette le permettaient, et en partie une danse originale ; car j'ai l'esprit naturellement inventif, comme vous le savez.

« Je pense encore maintenant qu'avoir échappé, par le moyen de cette boîte d'allumettes, à la masse du temps, à travers d'immémoriales années, est la chose la plus étrange, comme aussi pour moi la plus fortunée. De plus, assez bizarrement, je découvris une substance encore plus invraisemblable : du camphre. Je le trouvai dans un bocal scellé, qui, par hasard je suppose, avait été fermé d'une façon absolument hermétique. Je crus d'abord à de la cire blanche, et en conséquence brisai le bocal. Mais je ne pouvais me tromper à l'odeur du camphre. Dans l'universelle décomposition, cette substance volatile se trouvait par hasard avoir survécu, à travers peut-être plusieurs milliers de siècles. Cela me rappela une peinture à la sépia que j'avais vu peindre un jour avec la couleur faite d'une bélemnite fossile qui avait dû périr et se fossiliser depuis des millions d'années. J'étais sur le point de le jeter, mais je me souvins que le camphre était inflammable et brulait avec une belle flamme brillante — faisait en fait une excellente bougie — et je le mis dans ma poche. Je ne trouvai cependant aucun explosif, ni aucun moyen de renverser les portes de bronze. Jusqu'ici mon levier de fer était le seul objet de quelque secours que j'eusse rencontré. Néanmoins je quittai cette galerie gran-

dement transporté.

« Je ne puis vous conter toute l'histoire de ce long après-midi. Ce serait un trop grand effort de mémoire de me rappeler dans leur ordre mes explorations. Je me souviens d'une longue galerie pleine d'armes rouillées et comment j'hésitai entre ma massue et une hachette ou une épée. Je ne pouvais, pourtant, les prendre toutes deux, et ma barre de fer promettait mieux contre les portes de bronze. Il y avait un grand nombre de fusils, de pistolets et de carabines. La plupart n'étaient plus que des masses de rouille, mais un certain nombre était fait de quelque métal nouveau et encore assez solide. Mais tout ce qu'il avait pu se trouver de cartouches et de poudre était tombé en poussière. Un coin de cette galerie avait été incendié, et réduit en miettes, probablement par l'explosion d'un des specimens. Dans un autre endroit, se trouvait un vaste étalage d'idoles—polynésiennes, mexicaines, grecques, phéniciennes, de toutes les contrées de la terre, je crois. Et ici, cédant à une irrésistible impulsion, j'écrivis mon nom sur le nez d'un monstre en stéatite venant de l'Amérique du Sud qui tenta plus particulièrement mon caprice.

« A mesure que s'approchait le soir, mon intérêt diminuait. Je passai de galeries en galeries poudreuses, silencieuses, souvent en ruines ; les objets exposés n'étaient plus parfois que de simples monceaux de rouille ou de lignite, et quelquefois étaient mieux conservés. En un endroit, je me trouvai tout à coup auprès d'un modèle de mine d'étain, et alors, par le plus simple accident, je découvris dans une case hermétique deux cartouches de dynamite ! Je criai : Eureka ! et plein de joie

brisai la vitre du casier. Alors il me vint un doute, j'hésitai; puis choisissant une petite galerie latérale, je fis mon essai. Je n'ai jamais épouvé désappointement pareil à celui que j'eus en attendant cinq, dix, quinze minutes, une explosion qui ne se produisit pas. Naturellement ce n'étaient que des simulacres, comme j'aurais dû le deviner en les trouvant à cet endroit. Je crois réellement que, n'en eût-il pas été ainsi, je me serais élancé immédiatement et j'aurais été faire sauter le sphinx, les portes de bronze, et du même coup, comme le fait se vérifia plus tard, mes chances de retrouver la Machine.

« Ce fut, je crois, après cela que je parvins à une petite cour à ciel ouvert, dans l'intérieur du Palais. Sur une pelouse, trois arbres à fruits avaient crû. Là nous nous reposâmes et les fruits nous rafraîchirent. Vers le coucher du soleil, je commençai à considérer notre position. La nuit nous enveloppait lentement, et j'avais encore à trouver notre inaccessible refuge. Mais cela me troublait fort peu maintenant. J'avais en ma possession une chose qui était peut-être la meilleure de toutes les défenses contre les Morlocks — j'avais des allumettes ! J'avais aussi du camphre dans ma poche, s'il était besoin d'une flamme de quelque durée. Il me semblait que ce que nous avions de mieux à faire était de passer la nuit en plein air, protégés par du feu. Au matin, viendrait la conquête de la Machine. Dans ce but, je n'avais jusqu'ici que ma massue de fer. Mais maintenant, avec ce que j'avais acquis de connaissances, j'éprouvais des sentiments entièrement différents vis-à-vis des portes de bronze. Jusqu'à ce moment je m'étais abstenu

de les forcer, à cause du mystère qu'elles recélaient. Elles ne m'avaient jamais fait l'impression d'être bien solides, et j'espérais que ma barre de fer ne serait pas trop disproportionnée pour l'œuvre.

XII

DANS LES TÉNÈBRES

« Nous sortîmes du palais alors que le soleil était encore en partie au-dessus de l'horizon. J'avais décidé d'atteindre le Sphinx Blanc le lendemain matin de bonne heure et je me proposais de traverser avant la nuit la forêt qui m'avait arrêté en venant. Mon plan était d'aller aussi loin que possible ce soir-là, et ensuite de préparer un feu, à la lueur duquel nous pourrions dormir. En conséquence, au long du chemin, je ramassai des herbes sèches et des branches dont j'eus bientôt les bras remplis ; ainsi chargé, nous avancions plus lentement que je ne l'avais prévu, et de plus Weena était très fatiguée. Je commençai aussi à sentir un assoupissement me gagner ; si bien qu'il faisait tout à fait nuit lorsque nous atteignîmes l'orée de la forêt. Weena, redoutant l'obscurité, aurait voulu s'arrêter à la lisière ; mais la singulière sensation d'une calamité imminente qui aurait dû, en fait, me servir d'avertissement, m'entraîna en avant. Je n'avais pas dormi depuis deux jours et une nuit, et j'étais fiévreux et irritable ; je sentais le sommeil me vaincre et avec lui la venue des Morlocks.

« Tandis que nous hésitions, je vis parmi les buissons, ternes dans l'obscurité profonde, trois formes rampantes. Il y avait tout autour de nous

des broussailles et de hautes herbes, et je ne me sentais pas protégé contre leur approche insidieuse. La forêt, à ce que je supposais, devait avoir un peu moins d'un mille de largeur. Si nous pouvions, en la traversant, atteindre le versant dénudé de la colline, là, me semblait-il, nous trouverions un lieu de repos absolument sûr : je pensai qu'avec mes allumettes et le camphre je réussirais à éclairer mon chemin à travers la forêt. Cependant, il était évident que si j'avais à agiter d'une main des allumettes, il me faudrait abandonner ma provision de bois ; aussi, je la posai à terre, bien à contre cœur. Alors il me vint l'idée de stupéfier nos amis derrière nous en l'allumant. Je devais bientôt découvrir l'atroce folie de cet acte, mais il se présentait à mon esprit comme une tactique ingénieuse, destinée à couvrir notre retraite.

« Je ne sais pas si vous avez jamais songé quelle chose rare doit être la flamme en l'absence de l'homme et sous un climat tempéré. La chaleur solaire est rarement assez forte pour produire la flamme, même quand elle est concentrée par des gouttes de rosée, comme c'est quelquefois le cas en des contrées plus tropicales. La foudre peut abattre et carboniser, mais elle est rarement la cause d'incendies considérables. Des végétaux en décomposition peuvent occasionnellement couver de fortes chaleurs pendant la fermentation ; mais il est rare qu'il en résulte de la flamme. A cette époque de décadence, l'art de produire du feu avait été oublié sur la terre. Les langues rouges qui s'élevaient en léchant le tas de bois étaient pour Weena une chose étrange et entièrement nouvelle.

« Elle voulait en prendre et jouer avec ; je crois qu'elle se serait jetée dedans si je ne l'avais pas retenue. Mais je l'enlevai dans mes bras et, en dépit de sa résistance, m'enfonçai hardiment, droit devant moi, dans la forêt. Jusqu'à une certaine distance la flamme éclaira mon chemin. En me retournant, je pus voir, à travers la multitude des troncs, que de mon tas de brindilles la flamme s'étendait à quelques broussailles adjacentes et qu'une courbe de feu s'avançait dans les herbes de la colline. A cette vue, j'éclatai de rire, et, me retournant du côté des arbres obscurs, je me remis en marche. Il faisait très sombre et Weena se cramponnait à moi convulsivement ; mais comme mes yeux s'accoutumaient à l'obscurité, il faisait encore suffisamment clair pour que je pusse éviter les troncs. Au-dessus de moi tout était noir, excepté çà et là où une trouée de ciel bleu lointain brillait sur nous. Je n'allumai pas d'allumettes parce que mes mains n'étaient pas libres. Sur mon bras gauche, je portais ma petite amie, et dans la main droite j'avais ma barre de fer.

« Pendant un certain temps, je n'entendis autre chose que les craquements des branches sous mes pieds, le frémissement de la brise dans les arbres, ma propre respiration et les pulsations du sang à mes oreilles. Puis il me sembla percevoir une infinité de petits bruits autour de moi. Farouchement je hâtai le pas. Les petits bruits répétés devinrent plus distincts, et je perçus clairement les sons et les voix bizarres que j'avais entendus déjà dans le monde souterrain. Ce devaient être évidemment les Morlocks qui m'enveloppaient peu à peu. Et de fait, une minute après, je sentis un tiraillement

à mon habit, puis quelque chose à mon bras; Weena frissonna violemment et devint complètement immobile.

« C'était le moment de craquer une allumette. Mais pour cela il me fallut poser Weena à terre. Tandis que je fouillais dans ma poche, une lutte s'engagea dans les ténèbres à mes genoux, Weena absolument silencieuse et les Morlocks roucoulant de leur singulière façon, et de petites mains molles tâtaient mes habits et mon dos, allant même jusqu'à mon cou. Alors je grattai l'allumette qui s'enflamma en crépitant. Je la levai en l'air et vis les dos livides des Morlocks qui s'enfuyaient parmi les troncs. Je pris en hâte un morceau de camphre et me tins prêt à l'enflammer dès que l'allumette serait sur le point de s'éteindre. Puis j'examinai Weena. Elle était étendue, étreignant mes jambes, inanimée et la face contre le sol. Pris d'une terreur soudaine, je me penchai vers elle. Elle respirait à peine ; j'allumai le morceau de camphre et le posai à terre ; tandis qu'il éclatait et flambait, éloignant les Morlocks et les ténèbres, je m'agenouillai et soulevai Weena. Derrière moi, le bois semblait plein de l'agitation et du murmure d'une troupe nombreuse.

« Weena paraissait évanouie. Je la mis doucement sur mon épaule et me relevai pour partir, mais l'horrible réalité m'apparut. En m'occupant des allumettes et de Weena, j'avais tourné plusieurs fois sur moi-même et je n'avais plus maintenant la moindre idée de la direction que je devais suivre. Tout ce que je pus savoir, c'est que probablement je faisais face au Palais de Porcelaine Verte. Une sueur froide m'envahit. Il me fallait

rapidement prendre une décision. Je résolus d'allumer un feu et de camper où nous étions. J'adossai Weena, toujours inanimée, contre un tronc moussu, et en toute hâte, avant que mon premier morceau de camphre ne s'éteignît, je me mis à rassembler des brindilles et des feuilles sèches. Ici et là, dans les ténèbres, les yeux des Morlocks étincelaient comme des escarboucles.

« La flamme du camphre vacilla et s'éteignit. Je craquai une allumette et aussitôt deux formes blêmes, qui dans le court intervalle d'obscurité s'étaient approchées de Weena, s'enfuirent, et l'une d'elles fut tellement aveuglée par la lueur soudaine qu'elle vint droit à moi, et je sentis ses os se broyer sous le coup de poing que je lui assénai ; elle poussa un cri de terreur, chancela un moment et s'abattit. J'enflammai un autre morceau de camphre et continuai de rassembler mon bûcher. Soudain je remarquai combien sec était le feuillage au-dessus de moi, car depuis mon arrivée sur la Machine, l'espace d'une semaine, il n'était pas tombé une goutte de pluie. Aussi, au lieu de chercher entre les arbres des brindilles tombées, je me mis à atteindre et à briser des branches. J'eus bientôt un feu de bois vert et de branches sèches qui répandait une fumée suffocante, mais qui me permettait d'économiser mon camphre. Alors je m'occupai de Weena toujours étendue auprès de ma massue de fer. Je fis tout ce que je pus pour la ranimer, mais elle était comme morte. Je ne pus même me rendre compte si elle respirait ou non.

« La fumée maintenant s'abattait dans ma direction et, engourdi par son âcre odeur, je dus m'assoupir tout d'un coup. De plus, il y avait encore dans

l'air des vapeurs de camphre. Mon feu pouvait durer encore pendant une bonne heure. Je me sentais épuisé après tant d'efforts et je m'étais assis. La forêt aussi était pleine d'un étourdissant murmure dont je ne pouvais comprendre la cause. Il me sembla que je venais de fermer les yeux et que je les rouvrais. Mais tout était noir et sur moi je sentis les mains des Morlocks. Repoussant vivement leurs doigts agrippeurs, en hâte, je cherchai dans ma poche la boîte d'allumettes.... Elle n'y était plus ! Alors ils me saisirent et cherchèrent à me maintenir. En une seconde je compris ce qui s'était passé. Je m'étais endormi et le feu s'était éteint : l'amertume de la mort m'emplit l'âme. La forêt semblait envahie par une odeur de bois qui brûle. Je fus saisi, par le cou, par les cheveux, par les bras et maintenu à terre ; ce fut une indicible horreur de sentir dans l'obscurité toutes ces créatures molles entassées sur moi. J'eus la sensation de me trouver pris dans une énorme toile d'araignée. J'étais accablé et ne luttai plus. Mais soudain je me sentis mordu au cou par de petites dents aiguës. Je me roulai de côté et par hasard ma main rencontra le levier de fer. Cela me redonna du courage. Je me débattis, secouant de sur moi ces rats humains et, tenant court le levier, je frappai où je croyais qu'étaient leurs têtes. Je sentais sous mes coups un délicieux écrasement de chair et d'os et en un instant je fus délivré.

« L'étrange exultation qui si souvent accompagne un rude combat m'envahit. Je savais que Weena et moi étions perdus, mais je résolus que les Morlocks paieraient cher notre peau. Je m'adossai à un arbre, brandissant ma barre de fer devant

moi. La forêt entière était pleine de leurs cris et de leur agitation. Une minute s'écoula. Leurs voix semblèrent s'élever à un haut diapason d'excitation, et leurs mouvements devinrent plus rapides. Pourtant aucun ne passa à portée de mes coups. Je restai là, cherchant à percer les ténèbres, quand tout à coup l'espoir me revint : quoi donc pouvait ainsi effrayer les Morlocks ? Et au même moment, je vis une chose étrange. Les ténèbres parurent devenir lumineuses. Vaguement, je commençai à distinguer les Morlocks autour de moi — trois d'entre eux abattus à mes pieds — et je remarquai alors, avec une surprise incrédule, que les autres s'enfuyaient en flots incessants, à travers la forêt, droit devant moi, et leurs dos n'étaient plus du tout blancs, mais rougeâtres. Tandis que, bouche béante, je les regardais passer, je vis dans une trouée de ciel étoilé, entre les branches, une petite étincelle rouge voltiger et disparaître. Et je compris alors l'odeur de bois qui brûle, le murmure étourdissant qui maintenant devenait un grondement, les reflets rougeâtres et la fuite des Morlocks.

« M'écartant un instant de mon tronc d'arbre, je regardai en arrière et je vis, entre les piliers noirs des arbres les plus proches, les flammes de la forêt en feu. C'était mon premier bivouac qui me rattrapait. Je cherchai Weena, mais elle n'était plus là. Derrière moi, les sifflements et les craquements, le bruit d'explosion de chaque tronc qui prenait feu, laissaient peu de temps pour réfléchir. Ma barre de fer bien en main, je courus sur les traces des Morlocks. Ce fut une course affolante. Une fois, les flammes s'avancèrent si rapidement sur

ma droite que je fus dépassé et dus faire un détour sur la gauche. Mais enfin j'arrivai à une petite clairière et à cet instant même, un Morlock, accourut en trébuchant de mon côté, me frôla et se précipita droit dans les flammes.

« J'allais contempler maintenant le plus horrible et effrayant spectable qu'il me fut donné de voir dans cet âge à venir. Aux lueurs du feu, il faisait dans cet espace découvert aussi clair qu'en plein jour. Au centre était un monticule, un tumulus, surmonté d'un buisson d'épine desséché. Au delà, un autre bras de la forêt était en feu, où se tordaient déjà d'énormes langues de flamme jaune, qui encerclaient complètement la clairière d'une barrière de feu. Sur le monticule, il y avait trente ou quarante Morlocks, éblouis par la lumière et la chaleur, courant de-ci de-là en se heurtant les uns les autres, dans leur confusion. Tout d'abord, je ne pensai pas qu'ils étaient aveuglés, et avec ma barre de fer, en une frénésie de crainte, je les frappai quand ils m'approchaient, en tuant un et en estropiant plusieurs autres. Mais quand j'eus remarqué les gestes de l'un d'entre eux, tâtonnant autour du buisson d'épine, et que j'eus entendu leurs gémissements, je fus convaincu de leur misérable état d'impuissance au milieu de cette clarté, et je cessai de les frapper.

« Cependant, de temps à autre, l'un d'eux accourait droit sur moi, me donnant chaque fois un frisson d'horreur qui me jetait de côté. Un moment, les flammes baissèrent beaucoup, et je craignis que ces infectes créatures ne pussent m'apercevoir. Je pensais même, avant que cela n'arrive, à entamer le combat en en tuant quelques-uns ; mais les

flammes s'élevèrent de nouveau avec violence et j'attendis. Je me promenai à travers eux en les évitant, cherchant quelque trace de Weena. Mais Weena n'était pas là.

« A la fin, je m'assis au sommet du monticule, contemplant cette troupe étrange d'êtres aveugles, courant ici et là, en tâtonnant et en poussant des cris horribles, tandis que les flammes se rabattaient sur eux. D'épaisses volutes de fumée inondaient le ciel, et à travers les rares déchirures de cet immense dais rouge, lointaines comme si elles appartenaient à un autre univers, étincelaient les petites étoiles. Deux ou trois Morlocks vinrent à trébucher contre moi et je les repoussai à coups de poings en frissonnant.

« Pendant la plus grande partie de cette nuit, je fus persuadé que tout cela n'était qu'un cauchemar. Je me mordis et poussai des cris, dans un désir passionné de m'éveiller. De mes mains je frappai le sol, je me levai et me rassis, errai çà et là et me rassis encore. J'en arrivai à me frotter les yeux et à crier vers la Providence de me permettre de m'éveiller. Trois fois, je vis un Morlock, en une sorte d'agonie, s'élancer tête baissée dans les flammes. Mais, enfin, au-dessus des dernières lueurs rougeoyantes de l'incendie, au-dessus des masses ruisselantes de fumée noire, des troncs d'arbres à demi consumés et du nombre diminué de ces vagues créatures, montèrent les premières blancheurs du jour.

« De nouveau, je me mis en quête de Weena: mais ne la trouvai nulle part. Il était clair que les Morlocks avaient laissé son pauvre petit corps dans la forêt. Je ne puis dire combien cela adoucit

ma peine de penser qu'elle avait échappé à l'horrible destin qui lui semblait réservé. En pensant à cela, je fus presque sur le point d'entreprendre un massacre des impuissantes abominations qui couraient encore autour de moi, mais je me contins. Ce monticule, comme je l'ai dit, était une sorte d'îlot dans la forêt. De son sommet, je pouvais maintenant distinguer à travers une brume de fumée le Palais de Porcelaine Verte, ce qui me permit de retrouver ma direction vers le Sphinx Blanc. Alors, abandonnant le reste de ces âmes damnées qui se traînaient encore de-ci de-là en gémissant, je liai autour de mes pieds quelques touffes d'herbes et m'avançai, en boitant, à travers les cendres fumantes et parmi les troncs noirs qu'agitait encore une combustion intérieure, dans la direction de la cachette de ma Machine. Je marchais lentement, car j'étais presque épuisé, autant que boiteux, et je me sentais infiniment malheureux de l'horrible mort de la petite Weena. Sa perte me semblait une accablante calamité. En ce moment, dans cette pièce familière, ce me paraît être beaucoup plus le regret qui reste d'un rêve qu'une perte véritable. Mais ce matin-là, cette mort me laissait de nouveau absolument seul — terriblement seul. Le souvenir me revint de cette maison, de ce coin de feu, de quelques-uns d'entre vous, et avec ces pensées m'envahit le désir de tout cela, un désir qui était une souffrance.

« Mais, en avançant sur les cendres fumantes, sous le ciel brillant du matin, je fis une découverte. Dans la poche de mon pantalon, il y avait encore quelques allumettes qui avaient dû s'échapper de la boîte avant que les Morlocks ne la prissent.

XIII

LA TRAPPE DU SPHINX BLANC

« Le matin, vers huit ou neuf heures, j'arrivai à ce même siège de métal jaune, d'où, le soir de mon arrivée, j'avais jeté mes premiers regards sur ce monde. Je pensai aux conclusions hâtives que je fis ce soir-là et ne pus m'empêcher de rire amèrement de ma présomption. C'était encore le même beau paysage, les mêmes feuillages abondants, les mêmes splendides palais, les mêmes ruines magnifiques et la même rivière argentée coulant entre ses rives fertiles. Les robes gaies des Eloïs passaient ici et là entre des arbres. Quelques-uns se baignaient à la place exacte où j'avais sauve Weena et cette vue raviva ma peine. Comme des taches qui défiguraient le paysage, s'élevaient les coupoles au-dessus des puits menant au monde souterrain. Je savais maintenant ce que recouvrait toute cette beauté du monde extérieur. Très agréablement s'écoulaient les journées pour ses habitants, aussi agréablement que les journées que passe le bétail dans les champs. Comme le bétail, ils ne se connaissaient aucun ennemi, ils ne se mettaient en peine d'aucune nécessité. Et leur fin était la même.

« Je m'attristai à penser combien bref avait été le rêve de l'intelligence humaine. Elle s'était suicidée ; elle s'était fermement mise en route vers le confort et le bien-être, vers une société équilibrée, avec *sécurité* et *stabilité* comme mots d'ordre ; elle avait atteint son but, pour en arriver à cela finalement. Quelque jour, la vie et la propriété durent

avoir atteint une sûreté presque absolue. Le riche avait été assuré de son opulence et de son bien-être ; le travailleur de sa vie et de son travail. Sans doute, dans ce monde parfait, il n'y avait eu aucun problème inutile, aucune question qui n'eût été résolue. Et une grande quiétude s'en était suivie.

« C'est une loi naturelle trop négligée que la versatilité intellectuelle est la compensation du changement, du danger et de l'inquiétude. Un animal en harmonie parfaite avec son ambiance est un pur mécanisme. La nature ne fait jamais appel à l'intelligence à moins que l'habitude et l'instinct soient insuffisants. Il n'y a pas d'intelligence là où il n'y a aucun changement, ni besoin de changement. Seuls ont part à l'intelligence les animaux qui ont à affronter une grande variété de besoins et de dangers.

« Ainsi donc, comme je pouvais le voir, l'homme du monde supérieur avait dérivé jusqu'à la joliesse impuissante, et l'homme subterranéen jusqu'à la simple industrie mécanique. Mais à ce parfait état il manquait encore une chose pour avoir la perfection mécanique — la stabilité absolue. Apparemment, à mesure que le temps s'écoulait, la subsistance du monde souterrain, de quelque façon que le fait se soit produit, était devenue irrégulière. La Nécessité, qui avait été écartée pendant quelques milliers d'années, revint et reprit son œuvre en bas. Ceux du monde subterranéen étant en contact avec une mécanique qui, quelque parfaite qu'elle ait pu être, nécessitait cependant quelque peu de pensée en dehors de la routine, avaient probablement conservé, par force, un peu plus d'initiative et moins des autres caractères humains

que ceux du monde supérieur. Aussi, quand ils manquèrent de nourriture, ils retournèrent à ce qu'une antique habitude avait jusqu'alors empêché. C'est ainsi que je vis une dernière fois le monde de l'année huit cent deux mille sept cent un. Ce peut être l'explication la plus fausse que puisse donner l'esprit humain. C'est de cette façon neanmoins que la chose prit forme pour moi, et telle je vous la donne.

« Après les fatigues, les excitations et les terreurs des jours passés, et en dépit de mon chagrin, ce siège, d'où je contemplai le paysage tranquille baigné d'un chaud soleil, m'offrait un fort agréable repos. J'étais accablé de fatigue et de sommeil, si bien que mes spéculations se transformèrent bientôt en assoupissement. M'en apercevant, j'en pris mon parti, et, m'étendant sur le gazon, j'eus un long et réconfortant sommeil.

« Je m'éveillai un peu avant le coucher du soleil. Je ne craignais plus maintenant d'être surpris par les Morlocks pendant que je dormais, et, me relevant, je descendis la colline du côté du Sphinx Blanc. J'avais mon levier dans une main, tandis que l'autre jouait avec les allumettes, dans ma poche.

« Survint alors la chose la plus inattendue. En approchant du piédestal du Sphinx, je trouvai les panneaux de bronze ouverts. Ils avaient glissé de haut en bas le long de coulisses ; à cette vue, je m'arrêtai court, hésitant à entrer.

« A l'intérieur était une sorte de petite chambre, et, dans un coin surélevé, se trouvait la Machine. J'avais les petits leviers dans ma poche. Ainsi, après toutes mes pénibles préparations d'un

siège du Sphinx Blanc, j'étais en face d'une humble capitulation. Je jetai ma barre de fer, presque fâché de n'avoir pu en faire usage.

« Une pensée soudaine me vint à l'esprit tandis que je me baissais pour entrer. Car, une fois au moins, je saisis les opérations mentales des Morlocks. Retenant une forte envie de rire, je passai sous le cadre de bronze et m'avançai jusqu'à la Machine. Je fus surpris de trouver qu'elle avait été soigneusement huilée et nettoyée. Depuis, j'ai soupçonné les Morlocks de l'avoir en partie démontée pour essayer à leur vague façon de deviner son usage.

« Alors, tandis que je l'examinais, trouvant un réel plaisir rien qu'à toucher mon invention, ce que j'attendais se produisit. Les panneaux de bronze remontèrent et clorent le panneau avec un heurt violent. J'étais dans l'obscurité — pris au piège. Du moins, c'est ce que croyaient les Morlocks et j'en riais de bon cœur tout bas.

« J'entendais déjà leur petit rire murmurant, tandis qu'ils s'avançaient. Avec beaucoup de calme, j'essayai de craquer une allumette : je n'avais qu'à fixer les leviers de la Machine et disparaître comme un fantôme. Mais je n'avais pas pris garde à une petite chose. Les allumettes qui me restaient étaient de cette sorte abominable qui ne s'allume qu'après la boîte.

« Vous pouvez vous imaginer ce que devint mon beau calme. Les petites brutes étaient tout contre moi. L'une me toucha. Les bras tendus et les leviers dans la main, je fis place nette autour de moi, et commençai à m'installer sur la selle de la Machine. Alors une main se posa sur moi, puis

une autre. J'avais donc à me défendre contre leurs doigts essayant avec persistance de m'arracher les leviers et de trouver en tâtonnant l'endroit où ils s'adaptaient. En fait, ils parvinrent presque à m'en arracher un. Mais quand je le sentis me glisser des mains je n'eus, pour le ravoir, qu'à donner un coup de tête dans l'obscurité — j'entendis résonner le crâne du Morlock. Ce dernier effort était, pensais-je, plus sérieux que la lutte dans la forêt.

« Mais enfin, le levier fut fixé et mis au cran de marche. Les mains qui m'avaient saisi se détachèrent de moi. Les ténèbres se dissipèrent et je me retrouvai dans la même lumière grise et le même tumulte que j'ai déjà décrits.

XIV

L'ULTIME VISION

« Je vous ai déjà dit quelles sensations nauséeuses et confuses donne un voyage dans le Temps ; et cette fois j'étais mal assis sur la selle, tout de côté et d'une façon peu stable. Pendant un temps indéfini, je me cramponnai à la Machine qui oscillait et vibrait, sans me soucier de savoir où j'allais, et, quand je me décidai à regarder les cadrans, je fus stupéfait de voir où j'étais arrivé. L'un des cadrans marque les jours ; un autre, les milliers de jours, un troisième les millions de jours, et le dernier les centaines de millions de jours. Au lieu d'avoir placé les leviers sur la marche arrière, je les avais mis sur la marche avant, et quand je jetai les yeux sur les indicateurs, je vis que l'aiguille des mille tournait — vers le

futur — aussi vite que l'aiguille des secondes d'une montre.

« Pendant ce temps, un changement particulier se produisait dans l'apparence des choses. Le tremblotement gris qui m'entourait était devenu plus sombre ; alors — bien que la Machine fût encore lancée à une prodigieuse vitesse — le clignotement rapide qui marquait la succession du jour et de la nuit et indiquait habituellement un ralentissement d'allure, revint d'une façon de plus en plus marquée. Tout d'abord, cela m'embarrassa fort. Les alternatives de jour et de nuit devinrent de plus en plus lentes ; de même le passage du soleil à travers le ciel, si bien qu'ils semblèrent s'étendre pendant des siècles. A la fin, un crépuscule continuel enveloppa la terre, un crépuscule que rompait seulement de temps en temps le flamboiement d'une comète dans le ciel ténébreux. La bande de lumière qui avait indiqué le soleil s'était depuis longtemps éteinte ; car le soleil ne se couchait plus — il se levait et s'abaissait seulement quelque peu à l'ouest et il était devenu plus large et plus rouge. Tout vestige de lune avait disparu. Les révolutions des étoiles, de plus en plus lentes, avaient fait place à des points lumineux qui avançaient presque imperceptiblement. Enfin, un peu avant que je ne fisse halte, le soleil rouge et très large s'arrêta immobile à l'horizon, vaste dôme brillant d'un éclat terni et subissant parfois une extinction momentanée. Une fois pourtant, il s'était pendant un peu de temps ranimé et avait brillé avec plus d'éclat, mais pour rapidement reprendre son rouge lugubre. Par ce ralentissement de son lever et de son cou-

cher, je me rendis compte que l'œuvre des marées régulières était achevée. La terre maintenant se reposait, une de ses faces continuellement tournée vers le soleil, de même qu'à notre époque la lune fait face à la terre. Avec de grandes précautions, car je me rappelai ma précédente chute, je commençai à renverser la marche. De plus en plus lentement tournèrent les aiguilles, jusqu'à ce que celle des milliers se fût arrêtée, et que celle des jours ait cessé d'être un simple nuage sur son cadran ; toujours plus lentement, jusqu'à ce que les contours vagues d'une grève désolée fussent devenus visibles.

« Je m'arrêtai tout doucement, et, restant assis sur la Machine, je promenai mes regards autour de moi. Le ciel n'était plus bleu. Vers le nord-est, il était d'un noir d'encre, et dans ces ténèbres brillaient vivement et continûment de pâles étoiles. Au-dessus de moi, le ciel était sans astres et d'un ocre rouge profond ; vers le Sud-Est, il devenait brillant jusqu'à l'écarlate vif où, coupé par l'horizon, était le disque du soleil rouge et immobile. Les rochers, autour de moi, étaient d'une âpre couleur rougeâtre, et tout ce que je pus d'abord voir de vestiges de vie fut la végétation d'un vert intense qui recouvrait chaque flanc de rocher du côté du Sud-Est. C'était ce vert opulent qu'ont quelquefois les mousses des forêts ou les lichens dans les caves, et les plantes qui, comme celles-là, croissent dans un perpétuel crépuscule.

« La Machine s'était arrêtée sur une grève en pente. La mer s'étendait vers le Sud-Ouest et s'élevait nette et brillante à l'horizon, contre le ciel blême. Il n'y avait ni vagues, ni écueils, car

pas une brise de vent ne remuait. Seule, une légère et huileuse ondulation s'élevait et s'abaissait, pour montrer que la mer éternelle s'agitait encore et vivait. Et sur le rivage, où l'eau parfois se brisait, était une épaisse incrustation de sel, rose sous le ciel livide. Je me sentis la tête oppressée, et je remarquai que je respirais très vite. Cette sensation me rappela mon unique expérience d'ascension dans les montagnes, et je jugeai par là que l'air devait s'être considérablement raréfié.

« Très loin, au haut de la pente désolée, j'entendis un cri discordant et je vis une chose semblable à un immense papillon blanc s'envoler, voltiger dans le ciel et, planant, disparaître enfin derrière quelques monticules peu élevés. Ce cri fut si lugubre que je frissonnai et m'installai plus solidement sur la selle. En portant de nouveau mes regards autour de moi, je vis que, tout près, ce que j'avais pris pour une masse rougeâtre de roche s'avançait lentement vers moi ; je vis alors que c'était en réalité une sorte de crabe monstrueux. Imaginez-vous un crabe aussi large que cette table là-bas, avec ses nombreux appendices, se mouvant lentement et en chancelant, brandissant ses énormes pinces et ses longues antennes comme des fouets de charretier, et ses yeux proéminents vous épiant de chaque côté de son front métallique. Sa carapace était rugueuse et ornée de bosses tumultueuses et des incrustations verdâtres la pustulaient ici et là. Je voyais, pendant qu'il avançait; les nombreuses palpes de sa bouche compliquée s'agiter et sentir.

« Tandis que je considérais avec ébahissement cette sinistre apparition rampant vers moi, je

sentis sur ma joue un chatouillement, comme si un papillon venait de s'y poser. J'essayai de le chasser avec ma main, mais il revint aussitôt et, presque immédiatement, un autre vint se poser près de mon oreille. J'y portai vivement la main et attrappai une sorte de filament qui me glissa rapidement entre les doigts. Avec un soulèvement de cœur atroce, je me retournai et me rendis compte que j'avais saisi l'antenne d'un autre crabe monstrueux, qui se trouvait juste derrière moi. Ses mauvais yeux se tortillaient sur leurs tiges proéminentes ; sa bouche semblait animée d'un grand appétit et ses vastes pinces maladroites — barbouillées d'une bave gluante — s'abaissaient sur moi. En un instant, ma main fut sur le levier, et je mis un mois de distance entre ces monstres et moi. Mais j'étais toujours sur la même grève et je les aperçus distinctement aussitôt que je m'arrêtai. Des douzaines d'autres semblaient ramper de tous côtés, dans la sombre lumière, parmi les couches superposées de vert intense.

« Il m'est impossible de vous exprimer la sensation d'abominable désolation qui enveloppait le monde ; le ciel rouge à l'orient, la ténèbre septentrionale, la mer morte et salée, la grève rocheuse encombrée de ces lentes et répugnantes bêtes monstrueuses, le vert uniforme et d'aspect empoisonné des végétations de lichen, l'air raréfié qui vous blessait les poumons, tout cela contribuait à produire un effet épouvantant. Je franchis encore un siècle, et il y avait toujours le même soleil rouge, — un peu plus large, un peu plus morne — la même mer mourante, le même air glacial, et le même grouillement de crustacés rampants,

parmi les végétations vertes et les rochers rougeâtres. Et dans le ciel occidental je vis une pâle ligne courbe comme une immense nouvelle lune.

« Je continuai mon voyage, m'arrêtant de temps à autre, par grandes enjambées de milliers d'années ou plus, entraîné par le mystère du destin de la terre, guettant avec une étrange fascination le soleil devenir plus large et plus morne, dans le ciel d'occident, et la vie de la vieille terre décliner graduellement. Enfin, à plus de trente millions d'années d'ici, l'immense dôme rouge du soleil avait fini par obscurcir presque la dixième partie des cieux sombres. Là, je m'arrêtai une fois encore, car la multitude des grands crabes avait disparu, et la grève rougeâtre, à part ses hépatiques et ses lichens d'un vert livide, paraissait dénuée de vie. Elle était maintenant recouverte d'une couche blanche ; un froid piquant m'assaillit. De rares flocons blancs tombaient parfois en tourbillonnant. Vers le Nord-Est, des reflets neigeux s'étendaient sous les étoiles d'un ciel de sable et j'apercevais les crêtes onduleuses de collines d'un blanc rosé. La mer était bordée de franges de glaces, avec d'énormes glaçons qui voguaient au loin. Mais la vaste étendue de l'océan, tout rougeoyant sous l'éternel couchant, n'était pas encore gelée.

« Je regardai tout autour de moi pour voir s'il restait quelque trace de vie animale. Une certaine impression indéfinissable me faisait rester sur la selle de la Machine. Mais je ne vis rien remuer ni sur la terre, ni dans le ciel, ni sur la mer. Seule la vase verte sur les rochers témoignait que toute vie n'était pas encore abolie. Un banc de sable se montrait dans la mer et les eaux avaient aban-

donné le rivage. Je me figurai voir quelque objet voleter sur la grève, mais quand je l'observai, il resta immobile ; je crus que mes yeux avaient été déçus et que l'objet noir n'était que quelque fragment de roche. Les étoiles au ciel brillaient intensément et me paraissaient ne scintiller que fort peu.

« Tout à coup, je remarquai que le contour occidental du soleil avait changé, qu'une concavité, qu'une baie apparaissait dans sa courbe. Je la vis s'accentuer; pendant une minute peut-être je considérai, frappé de stupeur, ces ténèbres qui absorbaient la pâle clarté du jour, et je compris alors qu'une éclipse commençait. La lune ou la planète Mercure passait devant le disque du soleil. Naturellement je crus d'abord que c'était la lune, mais j'ai bien des raisons de croire que ce que je vis était en réalité le passage de quelque planète intérieure très près de la terre.

« L'obscurité croissait rapidement. Un vent froid commença à souffler de l'Est par rafales fraîchissantes et le vol des flocons blancs s'épaissit. Du lointain de la mer s'approcha une ride légère et un murmure. Hors ces sons inanimés, le monde était plein de silence. Du silence? Il est bien difficile d'exprimer ce calme qui pesait sur lui. Tous les bruits de l'humanité, le bêlement des troupeaux, les chants des oiseaux, le bourdonnement des insectes, toute l'agitation qui fait l'arrière-plan de nos vies, tout cela n'existait plus. Comme les ténèbres s'épaississaient, les flocons, tourbillonnant et dansant devant mes yeux, devinrent plus abondants et le froid de l'air devint plus intense. A la fin, un par un, les sommets

blancs des collines lointaines s'évanouirent dans l'obscurité. La brise se changea en un vent gémissant. Je vis l'ombre centrale de l'éclipse s'étendre vers moi. En un autre instant, seules les pâles étoiles furent visibles. Tout le reste fut plongé dans la plus grande obscurité. Le ciel devint absolument noir.

« Une horreur me prit de ces grandes ténèbres. Le froid, qui me pénétrait jusqu'aux moelles, et la souffrance que me causait chacune de mes respirations eurent raison de moi. Je frissonnai et une nausée mortelle m'envahit. Alors, comme un grand arc rouge, réapparut au ciel le contour du disque solaire. Je descendis de Machine pour reprendre mes sens, car je me sentais engourdi et incapable d'affronter le retour. Tandis que j'étais là, mal à l'aise et étourdi, je vis de nouveau, contre le fond rougeâtre de la mer, l'objet qui remuait sur le banc de sable — il n'y avait plus maintenant de méprise possible, c'était bien quelque chose d'animé — une chose ronde de la grosseur d'un ballon de jeu à peu près, ou peut-être un peu plus gros, avec des tentacules traînant par derrière, qui paraissait noire contre le bouillonnement rouge-sang de la mer, et sautillait gauchement de-ci de-là. A ce moment je me sentis presque défaillir. Mais la peur terrible de rester privé de secours dans ce crépuscule reculé et épouvantable me donna des forces suffisantes pour regrimper sur la selle.

XV

LE RETOUR DE L'EXPLORATEUR

« Et c'est ainsi que je revins. Je dus rester pendant longtemps insensible sur la Machine. La succession clignotante des jours et des nuits reprit, le soleil resplendit à nouveau et le ciel redevint bleu. Je respirai plus aisément. Les contours flottants de la contrée crûrent et décrûrent. Les aiguilles sur les cadrans tournaient à rebours. Enfin je vis à nouveau de vagues ombres de maisons, des traces de l'humanité décadente qui elles aussi changèrent et passèrent pendant que d'autres leur succédaient. Après quelque temps, lorsque le cadran des millions fut à zéro, je ralentis la vitesse et je pus reconnaître notre chétive architecture familière ; l'aiguille des milliers revint à son point de départ ; le jour et la nuit alternèrent plus lentement. Puis, les vieux murs du laboratoire m'entourèrent. Alors très doucement je ralentis encore le mécanisme.

« J'observai un petit fait qui me sembla bizarre. Je crois vous avoir dit que lors de mon départ et avant que ma vitesse ne fût très grande, la femme de charge avait traversé la pièce comme une fusée, me semblait-il. A mon retour, je passai par cette minute exacte où elle avait traversé le laboratoire. Mais cette fois chacun de ses mouvements parut être exactement l'inverse des précédents. Elle entra par la porte du bas-bout, et elle glissa tranquillement à travers le laboratoire, dans le sens contraire, et disparut derrière la porte par où elle était auparavant entrée. Un instant avant il m'avait semblé voir Hillyer ; mais il passa comme un éclair.

« Alors j'arrêtai la Machine, et je vis de nouveau autour de moi mon vieux laboratoire, mes outils, mes appareils tels que je les avais laissés ; je descendis de machine tout ankylosé et me laissai tomber sur un siège où, pendant quelques minutes, je fus secoué d'un violent tremblement. Puis je me calmai, heureux de retrouver intact, autour de moi, mon vieil atelier. J'avais dû sans doute m'endormir là, et tout cela n'avait été qu'un rêve.

« Et cependant, quelque chose était changé ! La Machine était partie du coin gauche de la pièce. Elle était maintenant à droite contre le mur où vous l'avez vue. Cela vous donne la distance exacte qui séparait la pelouse du piédestal du Sphinx Blanc dans lequel les Morlocks avaient porté la Machine.

« Pendant un temps, j'eus le cerveau engourdi ; puis je me levai et par le passage je vins jusqu'ici, boitant, mon talon étant toujours douloureux, et me sentant désagréablement crasseux. Sur la table près de la porte, je vis la *Pall Mall Gazette*, qui était bien datée d'aujourd'hui, et pendant que je levais les yeux vers la pendule qui marquait presque huit heures, j'entendis vos voix et le bruit des couverts. J'hésitai — me sentant si faible et si souffrant. Alors je reniflai une bonne et saine odeur de viande et j'ouvris la porte. Vous savez le reste. Je fis ma toilette, dînai, et maintenant je vous ai conté mon histoire. »

XVI

APRÈS LE RÉCIT

— Je sais, dit-il après une pause, que tout ceci est pour vous absolument incroyable ; mais pour

moi, la seule chose incroyable est que je sois ici ce soir, dans ce vieux fumoir intime, heureux de voir vos figures amicales et vous racontant toutes ces étranges aventures.

Il se tourna vers le Docteur.

— Non, dit-il, je ne m'attends pas à ce que vous me croyiez. Prenez mon récit comme une fiction, — ou une prophétie. Dites que j'ai fait un rêve dans mon laboratoire ; que je me suis livré à des spéculations sur les destinées de notre race jusqu'à ce que j'aie machiné cette fiction. Prenez mon affirmation de sa vérité comme une simple touche d'art pour en rehausser l'intérêt. Et, tout bien placé à ce point de vue, qu'en pensez-vous ?

Il prit sa pipe et commença, à sa manière habituelle, à la taper nerveusement sur les barres du garde-feu. Il y eut un silence momentané. Puis les chaises se mirent à craquer et les pieds à râcler le tapis. Je détournai mes yeux de la figure de notre ami et examinai ses auditeurs. Ils étaient tous dans l'ombre et des petites taches de couleur flottaient devant eux. Le Docteur semblait absorbé dans la contemplation de notre hôte. Le Rédacteur en Chef regardait obstinément le bout de son cigare — le sixième. Le Journaliste tira sa montre. Les autres, autant que je me rappelle, étaient immobiles.

Le Rédacteur en Chef se leva en soupirant.

— Quel malheur que vous ne soyez pas écrivain, dit-il, en posant sa main sur l'épaule de l'Explorateur.

— Vous croyez à mon histoire ?

— Mais...

— Je savais bien que non !

L'Explorateur se tourna vers nous.

— Où sont les allumettes ? dit-il.

Il en craqua une et parlant entre chaque bouffée de sa pipe :

— A vous dire vrai... J'y crois à peine moi-même... Et cependant...!

Ses yeux s'arrêtèrent avec une interrogation muette sur les fleurs blanches, fanées, qu'il avait jetées sur la petite table. Puis il regarda le dessus de celle de ses mains qui tenait sa pipe, et je remarquai qu'il examinait quelques cicatrices à moitié guéries, aux jointures de ses doigts.

Le Docteur se leva, vint vers la lampe et examina les fleurs.

— Le pistil est curieux, dit-il.

Le Psychologue se pencha aussi pour voir et étendit le bras pour atteindre l'autre spécimen.

— Diable ! mais il est une heure moins le quart, dit le Journaliste. Comment vais-je faire pour rentrer chez moi ?

— Il y a des voitures à la station, dit le Psychologue.

— C'est extrêmement curieux, dit le Docteur, mais j'ignore certainement à quel genre ces fleurs appartiennent. Puis-je les garder ?

L'Explorateur hésita, puis soudain :

— Non, certes !

— Où les avez-vous eues réellement ? demanda le Docteur.

L'Explorateur porta la main à son front, et il parla comme quelqu'un qui cherche à retenir une idée qui lui échappe.

— Elles furent mises dans ma poche par Weena, pendant mon voyage.

Il promena ses regards autour de la pièce.

— Du diable ! si je ne suis pas halluciné. Cette pièce, vous tous, cette atmosphère de vie quotidienne, c'est trop pour ma mémoire. Ai-je jamais construit une Machine, ou un modèle de Machine à voyager dans le temps ? Ou bien tout cela n'est-il qu'un rêve ! On dit que la vie est un rêve, un pauvre rêve, précieux parfois — mais je ne puis en subir un autre qui ne s'accorde pas. C'est de la folie. Et d'où m'est venu ce rêve ?... Il faut que j'aille voir la Machine... s'il en *est* une !

Brusquement, il prit la lampe et s'engagea dans le corridor. Nous le suivîmes. Indubitablement, là, sous la clarté vacillante de la lampe, se trouvait la Machine, laide, d'aspect trapu et louche, faite de cuivre, d'ébène, d'ivoire et de quartz translucide et scintillant. Rigide au toucher — car j'avançai la main et essayai la solidité des barres — avec des taches brunes et des mouchetures sur l'ivoire, des brins d'herbe et de mousse adhérant encore aux parties inférieures et l'une des barres faussée.

L'Explorateur posa la lampe sur l'établi, et passa sa main au long de la barre endommagée.

— C'est parfait maintenant, dit-il ; l'histoire que je vous ai contée est vraie. Je suis fâché de vous avoir amené ici au froid.

Il reprit la lampe, et, dans le silence le plus absolu, nous retournâmes au fumoir.

Il nous accompagna dans le vestibule quand nous partîmes, et il aida le Rédacteur en Chef à mettre son pardessus. Le Docteur examinait sa figure et, avec une certaine hésitation, lui dit qu'il devait souffrir de surmenage, ce qui le fit rire de bon cœur. Je me le rappelle, debout sur le seuil,

nous souhaitant bonne nuit.

Je pris un cab avec le Rédacteur en Chef qui jugea l'histoire une superbe invention. Pour ma propre part, il m'était impossible d'arriver à une conclusion. Le récit était si fantastique et si incroyable, la façon de le dire si convaincante et si grave! Je restai éveillé une partie de la nuit, ne cessant d'y penser. Je décidai de retourner le lendemain voir notre voyageur. Lorsque j'arrivai, on me dit qu'il était dans son laboratoire, et, comme je connaissais les aîtres de la maison, j'allai le trouver. Le laboratoire cependant était vide. J'examinai un moment la Machine et de la main je touchai à peine le levier ; aussitôt cette masse d'aspect solide et trapu s'agita comme un rameau secoué par le vent. Son instabilité me surprit extrêmement et j'eus le singulier souvenir des jours de mon enfance, quand on me défendait de toucher à tout. Je retournai par le corridor. Je rencontrai mon ami dans le fumoir. Il sortait de sa chambre. Sous un bras il avait un petit appareil photographique et sous l'autre un petit sac de voyage. En m'apercevant, il se mit à rire et me tendit son coude en guise de poignée de mains.

— Je suis, dit-il, extrêmement occupé avec cette Machine.

— Mais n'est-ce donc pas quelque mystification ? dis-je ; parcourez-vous vraiment les âges ?

— Oui, réellement et véritablement.

Il me fixa franchement dans les yeux. Soudain, il hésita. Ses regards errèrent par la pièce.

— J'ai besoin d'une demi-heure seulement, dit-il ; je sais pourquoi vous êtes venu, et c'est gentil à vous. Voici quelques revues. Si vous voulez res

ter à déjeuner, je vous rapporterai des preuves de mes explorations, spécimens et tout le reste, et vous serez plus que convaincu ; si vous voulez m'excuser de vous laisser seul un moment.

Je consentis, comprenant alors à peine toute la portée de ses paroles, et avec un signe de tête amical, il s'en alla par le corridor. J'entendis la porte du laboratoire se refermer, m'installai dans un fauteuil et entrepris la lecture d'un quotidien. Qu'allait-il faire avant l'heure du déjeuner ? Puis tout à coup, un nom dans une annonce me rappela que j'avais promis à Richardson, l'éditeur, un rendez-vous. Je me levai pour aller prévenir mon ami.

Au moment où j'avais la main sur la poignée de la porte, j'entendis une exclamation bizarrement inachevée, un cliquetis, et un coup sourd. Une rafale d'air tourbillonna autour de moi, comme je poussais la porte, et de l'intérieur vint un bruit de verre cassé tombant sur le plancher. Mon voyageur n'était pas là. Il me sembla pendant un moment apercevoir une forme fantomale et indistincte, assise dans une masse tourbillonnante, noire et jaune — une forme si transparente que la table derrière elle avec ses feuilles de dessins était absolument distincte ; mais cette fantasmagorie s'évanouit pendant que je me frottais les yeux. La Machine aussi était partie. A part un reste de poussière en mouvement, l'autre extrémité du laboratoire était vide. Un panneau du châssis vitré venait apparemment d'être renversé.

Je fus pris d'une terreur irraisonnée. Je sentais que quelque chose d'étrange s'était passé, et je ne pouvais pour l'instant distinguer quelle sorte de chose étrange c'était. Tandis que je restais là, inter-

dit, la porte du jardin s'ouvrit et le domestique parut. Nous nous regardâmes, et les idées me revinrent.

— Est-ce que votre maître est sorti par là ? dis-je.

— Non, monsieur, personne n'est sorti par là. Je croyais trouver monsieur ici.

Alors je compris. Au risque de désappointer Richardson, j'attendis le retour de mon ami : j'attendis le second récit peut-être plus étrange encore et les spécimens et les photographies qu'il rapporterait sûrement. Mais je commence à craindre maintenant qu'il ne me faille attendre toute la vie. L'Explorateur du Temps disparut il y a trois ans, et, comme tout le monde le sait maintenant, il n'est jamais revenu.

ÉPILOGUE

On ne peut s'empêcher de faire des conjectures. Reviendra-il jamais ? Il se peut qu'il se soit aventuré dans le passé et soit tombé parmi les sauvages chevelus et buveurs de sang de l'âge de pierre ; dans les abîmes de la mer crétacée ; ou parmi les sauriens gigantesques, les immenses reptiles de l'époque jurassique. Il est peut-être maintenant — si je puis employer cette phrase — en train d'errer sur quelque écueil de corail oolithique peuplé de plésiosaures, ou aux bords désolés des mers salines de l'âge triassique. Ou bien, alla-t-il vers l'avenir, vers des âges prochains, dans lesquels les hommes sont encore des hommes, mais où les énigmes de notre époque et ses problèmes pénibles sont résolus ? Dans la maturité de la race : car,

pour ma propre part, je ne puis croire que ces récentes périodes de timides expérimentations, de théories fragmentaires et de discorde mutuelle soient le point culminant où doive atteindre l'homme. Je dis : pour ma propre part. *Lui*, je le sais, — car la question avait été débattue entre nous longtemps avant qu'il inventât sa Machine — avait des idées décourageantes sur le Progres de l'Humanité, et il ne voyait dans les successives transformations de la civilisation qu'un entassement absurde destiné, à la fin, à retomber inévitablement sur ceux qui travaillaient à les détruire. S'il en est ainsi, il nous reste de vivre comme s'il en était autrement. Mais pour moi, l'avenir est encore obscur et vide ; il est une vaste ignorance, éclairée, à quelques endroits accidentels, par le souvenir de son récit. Et j'ai conservé, pour mon réconfort, deux étranges fleurs blanches, — recroquevillées maintenant, brunies, sèches et fragiles — pour témoigner que lorsque l'intelligence et la force eurent disparu, la gratitude et une tendresse mutuelle survécurent encore dans le cœur de l'homme.

H.-G. WELLS.

(Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.)



REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Politique étrangère : la Veuve inconsolable. — Le parti des Intellectuels. — La Maison du pendu. — Le respect de l'Armée.

Politique étrangère : la Veuve inconsolable. — Un récent article de la *Gazette de Cologne* n'a pas été assez lu ni surtout assez commenté en France : on y faisait de claires allusions au désir allemand de voir tomber la barrière de haine qui sépare les deux pays. Ce n'est pas la première fois que l'on parle ainsi, ni en Allemagne, ni en France, mais c'est peut-être la première fois que l'occasion a été aussi bonne d'espérer un peu d'attention. Depuis qu'un autre ennemi a surgi à gauche, la France commence à oublier les coups qu'elle échangea il y a déjà bien longtemps, non sans désavantage, avec son voisin de droite ; il ne s'en faut pas de beaucoup que l'on puisse prévoir quelque épisode à la Sganarelle : les deux adversaires réconciliés pour unir leurs poings contre l'ennemi commun. Car l'Angleterre, du moins par l'attitude verbeuse d'un tas de ministres qui semblent changés en paroles comme Biblis fut changée en fontaine, se pose depuis quelques années en ennemie du genre humain. Hier c'était contre l'Allemagne, ce fut contre la Russie, maintenant c'est contre la France que ces trop abondantes fontaines vomissent leurs menaces : or il est à croire que si l'Angleterre, qui est vertueuse et prudente, se trouvait en face de forces navales à peu près égales, elle irait avec dignité se rasseoir sur sa noble balle de coton. Les Allemands sages se rendent fort bien compte que, hors du continent européen, ils sont tout comme

d'autres, à la merci de ces redoutables amphibies ; c'est pourquoi ils n'ont pas ri de nous voir reculer à Fachoda, sachant que leur tour viendra demain de reculer à Delagoa-Bay ou sur le Tanganika. Ils savent aussi que l'Angleterre est une terrible profiteuse, que sa patience guette infatigablement toutes les faiblesses, et qu'à la première guerre continentale, les colonies allemandes, selon les circonstances, passeraient, tout aussi bien que les nôtres, sous les dents du crocodile. Les Anglais, qui n'ont jamais fondé une colonie, ont toujours été experts à s'approprier les établissements organisés par d'autres puissances : presque tout ce qu'ils possèdent actuellement hors de l'Europe a été enlevé aux Français, aux Hollandais, aux Espagnols et aux Portugais. Le Cap et le Canada sont deux exemples excellents de cette méthode qui a cependant valu aux Anglais, grâce à l'admiration fétichiste des Demolins, leur renom de parfaits colonisateurs. Il ne s'agit pas de les dénigrer ; je reconnais leur supériorité présente et j'en sais la cause : elle est la conséquence logique de leur souci de n'appeler au pouvoir que les hommes les plus intelligents, les plus sérieux, les plus anglais de sang et de pensée. Ils ne choisissent pas pour ministre des colonies un honorable M. Guillain, succédant à d'honorables MM..........., Guyesse, Chautemps (j'ai un peu honte); ils prennent un Chamberlain qui, s'il parle, se fait entendre de l'Europe entière. Mais cela n'est pas une raison pour que les autres peuples laissent volontairement le monde devenir anglais. Il appartient surtout à la France et a l'Allemagne de maintenir leur droit de reconstituer, en Afrique et en Asie, d'autres Frances et d'autres Allemagnes.

Le jour où elles consentiraient à le faire conjointement serait une des dates glorieuses de la civilisation.

Ce jour viendra. Il y a trop d'éléments communs dans les deux peuples pour qu'ils demeurent éternellement ennemis. Plus de la moitié des Français sont des

Germains latinisés et il n'est pas jusqu'à notre nom qui ne vienne d'au delà le Rhin. Au temps de la jeunesse de Gœthe, il y avait à Francfort un parti français. Ce parti existe toujours en Allemagne ; c'est celui des Allemands qui ne veulent plus se rappeler qu'ils nous ont vaincus. Il y a une fin nécessaire aux revanches que s'accordent les joueurs : c'est quand les yeux se ferment et qu'il faut aller se coucher. Faisons comme le joueur qui préfère le sommeil, c'est-à-dire la paix, aux chances d'une nouvelle bataille.

Et quant à « nos provinces perdues », nos petites sœurs égarées dans la forêt, il vaut mieux n'en plus parler. La veuve inconsolable se fâche si on lui prédit qu'un jour..., mais le jour vient, et la veuve consolée se souvient encore qu'elle a pleuré, mais elle a oublié la cause de ses larmes.

Le Parti des Intellectuels. — On lit dans une lettre de Balzac (1): «Je suis peut-être à la veille de commencer une existence politique qui pourrait, avec le temps, me donner une certaine influence, si elle ne me faisait pas arriver à une grande position, mais qui n'a rien qui me tente, tant elle me semble hors de mes goûts et de mes habitudes d'esprit et de caractère. Des hommes puissants par la volonté et influents par la position, des hommes d'Etat, deux journaux m'ont fait sonder ; l'un d'eux a beaucoup d'abonnés, non seulement en France, mais en Europe. En se réunissant, ils deviendraient un pouvoir, avec un chef intelligent et capable surtout ; il faudrait y associer deux autres journaux et en fonder un cinquième ! avec cela, trouver des combinaisons, des *attractions*, comme disent les Anglais, pour obtenir la faveur du public de manière à écraser, par leur supériorité, les autres journaux qui tomberaient devant eux comme les feuilles d'automne balayées par le vent du nord ! Ils s'assureraient ainsi la popularité par des abonnements et feraient, tôt ou

(1) A Madame Hanska, à Ischl (Autriche). Paris, 11 août 1835.

tard, triompher le parti qu'ils appuient et représentent. Comment nommerions-nous ce parti ? *That is the question*... Voyons !... le parti des *intelligentiels*, cela vous va-t-il ?... ou simplement des *intelligents*. Cela vous va mieux, n'est-ce pas ? Le nom prête peu à la plaisanterie, et, en ce pays-ci, la vanité étant toujours la maladie endémique du sol, on serait flatté d'y appartenir... » La ressemblance s'arrête là, entre l'utopie de Balzac et la ligue piétiste qui fonctionne actuellement. Balzac entendait, en effet, « une presse qui n'aurait rien de désordonné, rien d'aveugle, et qui n'accepterait que des idées favorables au progrès, au développement et au bien-être moral et matériel du pays ». De quoi s'agissait-il vraiment, je n'en ai aucune idée ; seul M. de Lovenjoul pourrait nous donner des renseignements sur ce parti mystérieux demeuré dans les limbes, et qui, d'ailleurs, n'a peut-être jamais existé, même en projet, que dans l'imagination prodigieuse et désordonnée du grand romancier. On peut cependant supposer, étant données les idées de Balzac, qu'il songeait à un parti de la Force, opposé aux partis de l'Utopie ; ses intellectuels (il ne put trouver le mot) auraient donc été les adversaires des intelletuels d'aujourd'hui, croyants fiévreux qui s'exaspèrent à violer avec des mots la porte de bronze du paradis social. Avez-vous la foi ? C'est le moment : on va recommencer le christianisme, voici les apôtres en redingote noire, comme l'écrivait naguère M. Maurice Pujo (qui fut rarement aussi bien inspiré qu'en se séparant des méthodistes de l'Union Morale), voici le sermon dans l'île du Diable, pour faire suite au sermon sur la Montagne ; voici le couvent luthérien et la sacristie janséniste ; voici Salente et voici la Nouvelle Jérusalem ! Car l'Affaire n'est plus du tout judiciaire. Elle est devenue religieuse depuis que M. de Pressensé, au nom de Christ, racole les fils de Ravachol. Il y a là un fait de fanatisme religieux dont la psychologie est obscure, d'autant plus que les anarchistes-socialis-

tes qui entourent ce prédicant le détestent et sont prêts à le dévorer, lui et ses pareils, au premier jour d'émeute. Faut-il diagnostiquer une sorte de maladie collective de la persécution, ou une de ces terreurs paniques qui réveillent soudain contre un fantôme tous les étages d'une maison endormie ? Mais n'appartenait-il pas à des « intellectuels » de se refuser à élever autel contre autel ? Si la foule adore le Grand Sabre, est-ce une raison pour que l'élite (assez bigarrée) construise un temple où l'on soit tenu de vénérer deux ou trois mots abstraits écrits sur les murs et qu'un monsieur épelle avec une extase sauvage ? Mais à quoi bon disserter sur toutes ces questions ? On n'y comprendra peut-être rien d'ici cent ans. Je crois cependant qu'on pourrait les clarifier un peu en admettant décidément une lutte inconsciente entre la Vie et l'Utopie, entre les idées chrétiennes et les idées païennes, le paganisme représentant, dans cette opposition, l'amour tout matériel, tout sensuel du sol et de ce qui est né du sol : race, mœurs, monuments, art, littérature, tradition. Tout cela est naturellement indifférent aux utopistes, lesquels, sans le savoir, professent toujours la vieille maxime de Jésus : mon royaume n'est pas de ce monde.

Paganisme, non ; cela n'éveille plus qu'une idée de musée et d'archéologie, et il faudrait des centaines de pages, qui ne seraient pas lues, pour donner à ces syllabes la plénitude de leur sens naturel. Alors, ayant cela de commun, par hasard, avec Balzac, je ne trouve aucun mot pour qualifier un état d'esprit qui cependant n'est pas unique. Il s'agit d'une sorte d'agnosticisme où il y aurait de l'indifférence, du dégoût et de la pitié ; il s'agit de gens qui aiment bien la justice et la vérité, mais à condition qu'on n'en parle jamais, parce qu'ils n'y croient guère, qui ne sont ni antipatriotes ni nationalistes, qui s'intéressent à Dreyfus comme à tous les innocents hypothétiques cloîtrés dans les bagnes, qui n'ont pas une confiance infinie

dans les conseils de guerre, mais ne croient pas davantage à l'infaillibilité ni à la sérénité des robes rouges, qui ne lisent pas avec un moindre déplaisir la *Libre Parole* que l'*Aurore*. Il y a d'agnostiques camelots qui ne veulent rien savoir ; agitant d'une main la *Patrie* et de l'autre les *Droits de l'Homme*, il passent réunissant dans un même hurlement le pour et le contre, l'être et le non-être ; l'exemple est bon, mais dans une cervelle bien organisée la fusion des deux cris se fera par leur absence même.

La Maison du Pendu. — On aurait tort, cependant, de négliger certaines anecdotes bien caractéristiques, surtout quand leur bouffonnerie vient tempérer heureusement, pour quelques heures, le ton lugubre de l'atmosphère dreyfusarde. J'appelle anecdote, faute de mieux, l'aventure où s'est risqué M. Joseph Reinach, neveu et gendre du Panamiste illustre, en publiant un volume intitulé *Vers la Justice par la Vérité !* Spectacle gai. Scène : la maison du pendu ; la chambre du pendu ; les pantoufles du pendu ; le fauteuil du pendu ; le portrait du pendu. La voix de l'héritier du pendu : « *La Justice...* » Ici un truc de féerie bouleverse le décor, le pendu lui-même apparaît balancé au vent de cette Justice qu'il ne fallait pas nommer et d'une voix étranglée (c'est le cas de le dire) profère ces mots traditionnels : Il ne faut pas parler de corde dans la maison du pendu ! Tout disparaît. Un bonnet vert flotte un instant dans l'espace. M. Reinach est un esprit fort (1). Il a attribué cette apparition à des troubles de conscience, aux fatigues que sa moralité bien connue supporta courageusement au temps où l'on perçait des isthmes, et, passant outre, il a publié ce livre dès maintenant célèbre, et que rehausse une « Prière d'insérer » ainsi conçue : « L'ouvrage de M. Joseph Reinach porte pour

(1) Et un « type » curieux qui, dans la souscription Henry a vu s'unir contre lui — non pour Henry — la Convention et la Vendée, la Commune et le Sacré-Cœur, le général *Cluseret* et le général *Charette* (Liste du 25 décembre) !

dédicace ces simples mots : *A mon fils*. Il convient en effet d'apprendre aux jeunes générations que la loi morale est souveraine et qu'elle impose, comme le premier des devoirs civiques, la lutte obstinée pour la Vérité et la Justice. » Est-ce beau ! Il y a des ouvrages annoncés face au titre. Je n'y ai pas vu celui-ci, pour lequel M. Reinach détient de si précieux documents et qui s'appellerait (si je suis bien informé) : *Comment on échappe à la Justice* ! Voilà le livre attendu, le livre à succès que guette déjà la librairie. On peut dès maintenant le demander à l'heureux éditeur qui s'est acquis le monopole de toutes publications où flamboient les mots Justice et Vérité. On dit même qu'il va réimprimer le premier de la série : *Pour la Vérité et pour la Justice*, par le Genéral Trochu ; Paris, Hetzel, 1873. Et maintenant un seau de charbon à l'orgue à vapeur !

Le respect de l'Armée. — Extrait d'une lettre que j'adressai à M. Slavof, professeur de philologie romane à Tobolsk (Sibérie), lequel m'avait interrogé sur divers points touchant « les finesses » de la langue française :

« En français, quand nous voulons exprimer l'extrême superlatif de la mauvaise qualité, nous ajoutons au substantif le mot *soldat* ou quelque mot évoquant une idée militaire ; on obtient ainsi : viande à soldat, femme à soldat, tabac de cantine, pain de munition, drap de capote, etc. ; des maladies vénériennes sont également qualifiées par l épithète « militaire », et le mot « caserne » indique une maison d'une excessive laideur. La « viande a soldat » est aussi appelée « bidoche », lequel mot est le diminutif péjoratif de « bidet ». « Femme à soldat » est une des expressions les plus basses et les plus injurieuses de la langue. »

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Albert Samain : *Aux flancs du vase*, « Mercure de France », 3.50. — Paul Souchon : *Élévations poétiques*, Edmond Girard, 3 fr. — Edméric... *Nouvel art poétique et Véritisme*, Rouen, Deshays et Girieud.

Aux flancs du vase. Aux pays de lumière heureuse et vierge, pour qui a marché longtemps par les plaines poussiéreuses, sous le grand soleil à peine atténué çà et là par l'ombre maigre des oliviers, c'est une joie de s'asseoir enfin, près d'une source, dans la fraîcheur bruissante des vrais arbres aux racines baignées d'eau vive, aux frondaisons hospitalières. Théocrite, Bion, Moskhos, les poètes de l'anthologie et le Virgile alexandrin des églogues ne cédèrent pas à un simple artifice décoratif, en faisant aux marges vertes des fontaines chanter les flûtes des chevriers et s'enlacer avec fougue les jeunes femmes et les jeunes hommes, voire Corydon et Alexis, les jours où Alexis n'était pas cruel. M. Albert Samain, qui n'abandonne pas sans espoir de retour le jardin inquiétant de l'Infante, eut raison d'emprunter à Nikétas l'épigraphe de son nouveau livre :

Assieds-toi sous les peupliers, puisque tu es las, ô voyageur,
Et bois, toi qui marches plus vite que notre source.

Comme les poètes de Sicile et d'Egypte, contemporains des Ptolémées, qui renoncèrent aux longues compositions épiques et retracèrent en de courtes idylles les images de la vie quotidienne ou les gestes des héros, dans cette série de brefs poèmes à la manière antique, il s'est plu à des scènes familières, au calme de maisons tranquilles, aux baisers des adolescents et des adolescentes, parfois aux paroles graves des sages célébrant la naissance et l'harmonie des choses, sur le mode de la sixième églogue. Je ne sais s'il faut aimer davantage ici la grâce enjouée ou la sensualité ardente et chaste ou le lyrisme métaphysique, la petite Alide rapportant du marché multicolore « *un canard aux belles plumes* », Chloris qui s'étonne de sentir palpiter dans sa main le petit cœur d'une grenouille capturée, ou Rhodante *fine et chaude avec des flancs légers* », ou Pannyre aux talons d'or, nue sous le voile transparent qui se colle à son corps dans le tourbillon de la danse, ou le vieillard Polybe enseignant au pâtre Clydis, insatiable de savoir, le mystère immédiat du monde sans consentir à répondre que par le silence aux suprêmes question

qui dépassent l'homme. Si par leurs noms, par la beauté souple de leurs attitudes, par le rythme noble de leur langage, tous et toutes sont parents des bucoliastes siciliens, parfois un signe trahit qu'ils sont aussi nos frères et nos pareils et qu'ils souffrent incurablement d'une mélancolie secrète, inconnue, ou peu s'en faut, aux âges de pleine splendeur qui n'eussent point goûté, comme Mélanthe et Clydie, le charme déjà funèbre du crépuscule.

Clydie au crépuscule assise dans les fleurs,
Regarde, à l'orient de ses beaux yeux rêveurs,
Les constellations, claires géométries,
Au velours bleu du soir fixer leurs pierreries.
Mélanthe les indique et, le doigt vers les cieux,
Les nomme par leur nom, doux et mystérieux :
Pégase, le Dragon, Cassiopée insigne,
Andromède et la Lyre, et la Vierge et le Cygne,
Et le grand Chariot qui brille éblouissant
Et, seul, n'a point de part aux bains de l'Océan.
La majesté des dieux avec l'ombre descend
Donnant une âme auguste aux choses familières.
Sur le bord opposé du golfe, des lumières
Brillent; par instant glisse et s'éloigne un bateau.
Le bruit des rames va s'affaiblissant sur l'eau...
Et les amants dont l'âme au firmament s'abîme,
Enivrés de la nuit transparente et sublime,
Parfois ferment les yeux et soudain, ô douceur,
Retrouvent dans le ciel étoilé tout leur cœur.

M. Albert Samain n'aurait-il pas rencontré, par la seule vertu de son génie propre, la noble simplicité d'autrefois vers où s'efforcent, lourds de réminiscences trop directes, nos chers poètes romans à qui le poids des mots interdit souvent cette démarche agile et naturelle ?

Les Elévations poétiques. M. Paul Souchon sans doute n'a pas laissé au hasard le choix d'un titre et la conscience qu'il a d'affinités lamartiniennes lui a heureusement suggéré celui-là plutôt qu'un autre. Non que l'inspiration soit ici chrétienne ni même d'une vague religiosité, plus sentimentale que théologique : mais si M. Paul Souchon ne répugne pas à l'éloquence et transpose à peine l'émotion présente, jamais cependant il ne se laisser aller à la rhétorique trop facile ni

aux bassesses élégiaques. Bien qu'il s'en défende, dans ses premiers poèmes, *Fragments antiques*, et dans les autres plus récents, c'est bien la même voix très pure qui sonne à travers l'atmosphère toujours lumineuse et transparente de la Grèce, de l'Italie ou de la Provence, d'une Provence telle que nous l'aimons, malgré les fantaisies de quelques félibres tumultueux ; et l'angoisse de vivre, la douleur et la révolte n'y sont exprimées que dans la plénitude du rythme — quelquefois nombreux jusqu'à la monotonie — et sans que la beauté apparente et l'illusion nécessaire soient détruites jamais par la nudité entrevue du squelette abstrait. Écoutons les strophes

POUR MÉCISLAS GOLBERG

Quand ton souffle nourri par les sèves profondes,
Dans la haute forêt des hommes a passé,
Il s'est accru de l'ombre et des voix moribondes
Qui montaient vers la nuit et vers le ciel glacé

Avec l'effroi des cœurs devant la solitude,
Avec les désespoirs demeurés sans échos,
Et la cendre des jours de silence et d'étude,
Avec la pourpre de la haine et des sanglots.

La douleur de la vie à toi s'est enlacée,
Pour que sur ta poitrine où la flamme fleurit,
Elle soit par la joie adorable effacée
Et par l'amour qui dans tes paroles sourit.

Écrasés sous le poids des heures et des doutes,
Mais ayant entendu ta voix nous appeler,
Nous voulons voir encore, au bord des grandes routes,
La face des moissons augustes onduler.

Que l'âme des forêts s'émeuve à notre approche,
Le liberté de l'air pénétrera nos cœurs,
Nous connaîtrons la mer, notre mère, et la roche,
La vallée et son peuple innombrable de fleurs.

Nous surprendrons le soir et son cortège d'astres,
Nous apportant le songe et la sérénité.
Mais avant l'abandon des villes, des désastres
Auront mis sur le ciel livide leur clarté.

Car nos mains saisissant le flambeau dans les tiennes
Et devançant l'appel du matin radieux
Dans la ruine et le creux des murailles anciennes
Eclaireront la mort des maîtres et des dieux.

Nouvel art poétique et véritisme. L'aventure d'Epiménide qui dormit cinquante ans et reconnut mal à son réveil les formes changées des objets et des hommes se reproduit chaque jour, auprès de nous et parmi nous. Certains vivent, dormeurs éveillés, dans une espèce de caverne mentale ; nous les ignorons et ils nous ignorent et si le hasard nous met en présence les uns des autres, nous nous regardons réciproquement comme des êtres étranges et étrangers. Voici les vers d'un poète que personne ne connaît, de qui personne ne parle et qui fut salué, quand il était jeune, par Sainte-Beuve de souhaits bienveillants. Depuis lors M. Edmeric..., a vécu à Rouen et parfait dans le silence une œuvre que nous concevons difficilement contemporaine d'Hugo, de Banville, de Verlaine ou de nous-mêmes, son *Nouvel art poétique*, tout en décasyllabes, où il se montre plutôt sévère pour les modernes et même pour Boileau dont il complète le traité en exposant les règles des genres oubliés par ce vérificateur un peu suranné : l'Apologue, l'Enigme, la Devise, la Complainte, l'Epitaphe, le Logogriphe et la Charade. La verve n'y défaut point, ni l'allusion mordante et le « marchand de célébrité poétique » Améthyste Durance qui, moyennant deux sous par vers, imprime les plus extravagantes insanités et s'enrichit en outre par le placement des vins n'est épargné par aucune des flèches de la satire. Dans la seconde partie du volume, *Véritisme*, M. Edmeric... sans renoncer au vers de dix syllabes, expose ses idées sur la réforme sociale, abomine le malthusisme en termes qui abdiquent l'hypocrisie de la périphrase, esquisse une théorie de l'habillement, réprouve le communisme et prédit la fin de la Bourgeoisie, exalte enfin la grandeur future de l'homme :

Pauvres humains, minuscules fourmis,
Nous sommes grands dans notre petitesse,
Nous dont le cœur se remplit de tristesse
Quand nous voyons souffrir nos ennemis.

. . . .
. . . .

Nous végétons obscurs parmi les nôtres;
Mais notre exemple, un service rendu,
Le moindre effort pour le bonheur des autres,
Pour eux et nous rien ne sera perdu.

Quand d'un drap blanc vous nous revêtirez,
Nous quitterons sans regret cette sphère
Et tout le bien que nous n'avons pu faire,
O mes amis, c'est vous qui le ferez.

Il est à peine utile de dire que nous nous sommes formé de la poésie une idée très différente et que le didactisme nous agrée peu ; que s'il fallait aussi discuter les projets sociologiques de M. Edmeric..., j'ai crainte que nous ne fussions pas d'accord. Mais n'est-ce pas d'une courtoisie élémentaire envers un aîné qui fit de son mieux, loin de tous, dans sa province hostile et maligne, que de divulguer au moins son nom et son œuvre, sans joindre à l'analyse la vaine et facile ironie d'un commentaire désobligeant?

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Paul Fort : *Le Roman de Louis XI*, « Mercure de France », 3.50.— Camille Lemonnier : *La Petite Femme de la Mer*, « Mercure de France », 3.50. — Camille Lemonnier : *Adam et Eve*, Ollendorff, 3.50.— Albert Lantoine : *La Caserne*, « La Plume », 3.50. — Georges de Peyrebrune : *Au pied du Mât*, Lemerre, 3.50. — M. P. J. Toulet : *Monsieur du Paur*, Simonis Empis, 3.50. — Jean Laurenty : *Les Errants Terribles*, Soc. Lib. d'Edition, 3.50. — André Ruijters : *Les Jardins d'Armide*, Ollendorff, 3.50. — Gustave Kahn : *Le Cirque Solaire*, « Revue Blanche », 3.50. — Willy : *Un Vilain Monsieur*, Simonis Empis, 3.50. — Eugène Montfort : *Essai sur l'Amour*, Ollendorff, 3.50. — Auguste Germain : *En Fete*, Simonis Empis, 3.50. — Félicien Champsaur : *Sa Fleur*, Fasquelle, 3.50. — M. Breen : *Moyotte*, Armand Colin, 3.50. — Louis d'Hurcourt : *Le Sabre du Notaire*, Ollendorff, 2.50. — E. Thirion : *Les Mémoires d'un Marchand de tabac*, Société d'Editions Littéraires 3.50. — André Theuriet : *Dans les roses*, Ollendorff, 3.50. — Paul de Garros : *Arlette se damne...*, Ollendorff, 3.50. — Edmond Deschaumes : *La Kreutzer*, Charpentier, 3.50. — L'Aïeule : *Souvenirs galants sur le Second Empire*, Bibliothèque de « Fin de Siècle », 3.50. — Henri Kistemaeckers : *Heures suprêmes*, Flammarion, 3.50. — Max Lyan : *Follement et toujours*, Société Libre d'édition, 3.50. — Edouard Neuburger : *Pages d'hopital*, Chamuel. — Charles-Louis Philippe : *La bonne Madeleine et la pauvre Marie*, « La Plume ».

Le Roman de Louis XI, par Paul Fort. Un très curieux livre d'histoire, écrit par un romancier plus soucieux de la vérité morale que d'édifier ses contemporains sur son érudition. Maintenant qu'est-ce que l'auteur entend par la vérité

morale? Je pense que c'est, avant tout, ce qui peut plaire à son tempérament. En supprimant le *livre sixième* tout entier, les chapitres de la fin et, de côté et d'autre, des réflexions beaucoup trop spirituelles, on obtiendrait une œuvre exquise, mais ce volume est lourd, lourd à force de finesses. On le lit avec l'étonnement que l'on éprouverait à regarder le plan d'une cathédrale ancienne, plan énorme et naïf portant au centre une toute petite réduction de la bâtisse. Chaque page est achevée avant de se relier à l'autre et souvent ne se relie par aucun fil. L'auteur s'amuse et muse autour de son héros, c'est même miracle que Louis XI, qu'il connaît si bien, ne lui flanque pas une pile d'amitié, je dirais presque de circonstance. Le style, prose rythmée, fait songer à un poème dont l'auteur, mécontent, aurait enlevé les mauvaises rimes, pour les remplacer par de meilleures assonances. Fit-il mieux, fit-il pire? On ne sait. A la longue, cela fatigue, et c'est trop de minutieux labeurs pour si peu de résultat. La maîtrise réelle de ces ciselures demanderait plus de composition générale. Or, 422 pages en cette musique absolument captivante dès les premières, c'est trop. La perfection de certain chapitre, ou ballade, comme, par exemple : *deux petites images pour les enfants sages*, exigerait l'ordonnance plus serrée de tout le reste. Des conversations sont interminables, quoique remplies de traits charmants. C'est un fouillis voulu, sans suite, un bric à brac terrible, dans lequel chacun peut saisir ce qui lui convient et où on est plus voleur que lecteur, c'est-à-dire s'occupant plus de ce que l'on a pris pour soi que de ce qui sera pour le voisin. J'admets parfaitement la tactique de l'auteur essayant, lui, de se soustraire à la classique exigence d'une ligne de conduite, mais pourquoi l'ordre du début quand on doit finir dans l'échevèlement des pages de la fin? Ne pas composer *du tout* une œuvre est une manière de la composer... autrement, à l'expresse condition de ne pas essayer de se tenir droit en commençant. Si le *Roman de Louis XI* est touffu, un beau Louis XI tout neuf s'en détache cependant avec des costumes d'une précision extraordinaire. Je ne sais pas si la partie de pêche avec le compère Villon, entre deux eaux et entre deux assonances, est bien *de l'époque*, mais sa naïveté, sa sérénité *d'après crime* est d'une belle fraîcheur d'églogue. *La pêche miraculeuse*, cela s'intitule, je crois.

Il faut lire cela pour se mieux pénétrer de la fantaisie singulière du poète. Il y a là un petit *nez en velours* blanc qui vaut tous les sonnets du monde. Je vous assure qu'en ces seules pages, on entend frémir un peu de vent dans les saules, et elles font oublier les kyrielles de noms inconnus, gens de lettres, de sac et de corde que Paul Fort, par bonté d'âme (un curieux homme, ce jeune homme), daigne immortaliser vers le milieu de son curieux roman.

La petite Femme de la Mer, par Camille Lemonnier. Une toute petite nouvelle contenant un aperçu cruel sur le monde *surnaturel* de l'ancienne nature. Remy de Gourmont, esprit très réfléchi, peu enclin aux blagues romantiques, savant patient qui a compulsé tout ce qui se peut compulser en fait de vieilles pages, croit aux sirènes en tant que personnages moitié chair de femme, moitié poisson de mer, et je ne vois pas bien ce qui interdirait cette croyance qui n'a rien à démêler avec les superstitions de nuits d'orage ! Le petit animal d'amour dont C. Lemonnier risque la description, peut fort bien nous représenter le triste produit d'une erreur... maritime. Le matelot, ivre de continence et de quelque sournoise liqueur des îles, serrant d'un peu près ces otaries aux doux yeux voilés de cils inquiétants, aux corps gras et souples, formant comme des plis de soie vers ce qui pourrait être une taille. Cette pauvre petite femme de bête aux nageoires qui avaient *la grâce d'un geste d'amour*, pousse des cris éperdus dès qu'on la touche et elle chante quand *beaucoup de navires sont en perdition*. Le matelot brutal qui la porte, pressée sur son cœur, a la peur féroce de la voir se sauver, et une soirée qu'il est gris, dans la rafale venue du large pour la chercher, la petite coureuse de la mer se sauve... Son idéal, et son gagne-pain envolé, le matelot exécute le dernier plongeon. A la suite de l'histoire de la petite sirène, d'autres petites animales d'amour viennent dire leurs peines ou faire de légers signes de joie. Livre délicat et tout de nuances précieuses... quand on songe aux virulences du *Mâle* de ce même auteur, on ne saurait trop louer son incomparable virtuosité, mais il y a mieux encore, il y a...

Adam et Eve, par Camille Lemonnier. Mon Dieu il y a qu'il a fait LEUR livre ! Quel livre ? Parbleu, celui des *naturistes* ! Je sais bien que, beaucoup plus modeste qu'eux, car

il est le plus fort, il n'aime pas qu'on le lui dise; pourtant, on ne peut guère ne pas s'en apercevoir. L'Eden renouvelé. Un couple revenant, après (au moins pour l'homme), des épreuves subies en un monde plus civilisé, au pur bonheur ancestral : la hutte dans la forêt vierge, les saisons leurs fruits et leurs differentes fleurs, l'étude des simples, la confection du premier poème ou celle du premier berceau. Et puis de l'amour... c'est le fonds qui manque le moins. Qu'il pleuve entre les branchages de la hutte ou qu'il fasse soleil derrière le hêtre, on s'aime d'une façon uniforme, à plein bras, à pleine croupe. Et l'on escamote les situations fâcheuses telles que le médecin accoucheur ou le défaut de vêtement, l'amour de la nature et même l'amour tout court suppléant à ces tristes nécessités, ferments de corruption. Je note une page où il y a six fois le mot : *joie* ! Adam et Eve parlent un langage destiné à ravir Maurice Le Blond et à donner la fièvre au créateur des demoiselles de félicité. Eve dit même, malgré son ingénuité, de ces mots spécieux, tout bas, dont les âmes demeurent étonnées, et Adam en arrive à un si joli état de grâce qu'il prononce d'imprudentes phrases dans le genre de celle-ci : *Jamais plus je ne tuerai de bête en vie !* Maintenant, j'engage Messieurs les coqs naturistes à étudier ce livre, ils pourraient y apprendre à écrire, car Camille Lemonnier revient vraiment de plus loin que de leur forêt vierge ! (1)

Monsieur du Paûr, par M. P. J. Toulet. Il paraît que les archives des Affaires étrangères ont *une fuite* et que la correspondance du duc de Morny fut mise à contribution, fournissant les délicieux détails de ce petit ouvrage, mi-roman, mi-mémoire. Sans chercher aucune clef, on peut lire ce livre avec un immense plaisir, car il est merveilleusement écrit, soit que son auteur, à force d'art, vous fasse croire au vrai Monsieur du Paur, soit que le vrai Monsieur du Paur égale, par le choix du document, à une œuvre conçue de pleine ingéniosité. Pas long, pas gros, pas pédant, ce petit bouquin est une perle. Mais je préviens les lectrices que la perle roule longtemps dans l'eau salée. Oh ! Quelle saumure !

La Caserne, par Albert Lantoine. On a l'impression, en

(1) Ces lignes étant écrites avant l'article de M. Paul Adam, je ne puis que me réjouir de cet heureux hasard.

fermant ce volume, de tenir un boulet. C'est très lourd, très dense, très rugueux. On est écrasé de fatigue. J'ai mis trois jours à lire cela et pour moi, humble dévoreur de livres encore plus pour mon seul plaisir que pour faire les cinq pauvres lignes permises à mon compte-rendu, c'est tout un travail. (Je crois bien que des gouttes de sueur me coulent du front !) Nons sommes dans l'artillerie et nous traînons la pièce, quoi ! C'est un effort continu pour mettre en relief la triste silhouette d'un nommé Lagrue qui est brimé, maltraité, conspué, em... brenné, avili, aveuli et fini par se f... iche à l'eau. Comment tant de persécutions peuvent-elles arriver à se concentrer sur le même homme ! Enfin, il paraît que c'est exact et tous les *intellectuels* (d'ailleurs exemptés de service pour cas rédhibitoire) déclarent que ça se passe ainsi dans toutes les casernes. Moi, je veux l'admettre (n'ayant que cinq lignes à ma disposition), seulement je remarque, histoire de témoigner d'un esprit morose, que ces casernes... modèles empirent singulièrement depuis *l'affaire*. Nous aurons bientôt un livre comme ça par *intellectuel*. Maintenant, cette caserne-ci, sans aucun jeu de mot, n'est pas décrite en français. Le jargon, très savoureux, des *Mascouillat* se comprenait à peu près, mais ici, nous entrons dans une véritable écurie où nous mangeons de la paille. Le réel talent que l'auteur met à dégager des têtes, sous de patients coups de maillet, d'une matière grise semblant toujours résister et qu'éclaire parfois l'heureuse trouvaille d'un mot sonore, jailli comme l'étincelle du caillou, n'excuse pas sa volonté mauvaise de torturer la langue. « *S'enfurorer* », pour *s'encolérer*, « *s'attentiver* » pour *s'attentionner* ne me paraissent ni plus jolis ni plus solides. De plus, des ellipses perpétuelles embrouillent au lieu de délier les phrases. On sent qu'on ne sortira pas de ce chaos et c'est à hurler : *la classe*, Monsieur ! et quand on songe au gigantesque labeur que ce doit être pour l'auteur d'arriver à ne plus s'exprimer correctement, on a l'envie d'écrire : *Honneur au courage malheureux* ! comme il est écrit dans toutes les latrines des casernes.

Au pied du Mât, par Georges de Peyrebrune. Nous voici précipité en un bain de pure élégance et ça rafraîchit. Madame de Peyrebrune me murmure que c'est une histoire pour jeune fille. J'ai pas confiance. Il s'agit d'une petite *Yachtman*

qui, éprise d'un très *nouvelle couche*, indifférent aux jupes et pessimiste selon formule, se jette plusieurs fois à la mer pour le repêcher et le ramener à la terre ferme du mariage. Jolis costumes de flanelle blanche, cieux étoilés, brise légère, mais griffes féminines toujours à fleur d'eau. Un père complaisant, une sœur qui a la névrose de la fidélite, plus celle de la sculpture (ça s'exclut, généralement) et des loups marins peu chiqueurs. J'aime le *Blue Bird* comme j'aimerais le cygne de Wagner, s'il était mécanique, mais je ne crois pas à son innocence. Il fait trop l'aile de velours. En tous les cas, aimable roman que pourraient lire les jeunes filles, à supposer qu'on doive laisser parler d'amour aux jeunes filles. Placer l'amour véritable aux pieds du Mât de Blue-Bird, ou sur une galère, cela sent toujours la passion, *l'excès*, et le talent réel de Madame de Peyrebrune se passionne dès qu'il parle d'amour, voilà pourquoi je ne le donnerais point aux jeunes filles, Madame.

Les Errants terribles, par Jean Laurenty. Ce sont les fous, beaucoup trop nombreux chez les artistes, qui inspirent à Mademoiselle Laurenty cette œuvre toute vibrante de nerfs angoissés et surmenés par des visions bizarres. Il y a de la musique, des vers, des esthètes (entre autres un qui porte le délicieux nom de *Saumâtre* !) des filles folles, quelques-unes de sages mais vite dépouillées de leur... brevet, des femmes très subtiles et des dames dénuées du plus menu bon sens. Tout ce monde, un peu détraqué, évolue comme il convient, hélas, dans un milieu de lettres à la fois très mystérieux et trop, bien trop connu. (Quand donc les jeunes écrivains comprendront-ils que ce serait curieux pour nous, lecteurs, de les voir créer sur une scène *ordinaire* ?) L'héroïne ! Fréderique a une tête de *Saint-Jean* douloureuse et voluptueuse, le héros ressemble à Saint-Saëns et il tourne plutôt mal. Mais il y a, vers la fin du livre, un plat d'épinards que je garde sur le cœur ! je sais bien que les fous ont des idées... vulgaires : ce n'est pas une raison pour les adopter. Enfin, le héros empoisonne toute une famille avec un seul plat d'épinards, et le conte macabre se termine par, j'ose à peine le dire, une colique générale. *Les Errants terribles* sont mieux écrits que *Joie morte*. Félicitons l'auteur de ce progrès puisqu'elle est encore jeune et assez modeste, probablement, pour n'accepter le qualificatif de *génie* que

vers sa trentaine.

Les Jardins d'Armide, par André Ruijters. Une allégorie qui dure 315 pages, c'est peut-être long. Ecrit en une jolie langue très maniérée, ce conte à la mode du dix-huitième siècle fatigue par l'abondance des images gracieuses ; mais on se reprend à vivre avec de bons petits hurlements amoureux et quelques fringales de chair se développant sous les frais ombrages de ses jardins enchanteurs. Maintenant qu'est-ce que l'auteur entend par des *pierres lubriques* ? Il y a, au courant des ruisseaux cajoleurs et de la plume, d'étranges expressions qui font songer. « Les bons écrivains ont les pires audaces », disait dernièrement un des princes de la critique moderne. Je me permets d'être de son avis... pour une fois, sais-tù, Monsieur !

Le Cirque Solaire, par Gustave Kahn. Très habilement composée, cette œuvre emporte avec elle comme le rayonnement adouci des stations brûlantes du Zodiaque et l'homme étrange, voyageur de rêve, qui n'a pas le repos avant d'avoir accompli toute sa révolution autour de l'astre-femme. Il sort peu à peu de l'ombre, entrevoit la douceur du printemps, tout le miel fondu en l'or du soleil et des chevelures des belles folles, puis il rentre dans l'ombre... fait fermer les persiennes de la vie sur le paysage nocturne de la mort. Le comte Franz a suivi une écuyère de cirque, la charmeuse Lorely, mais il serait si vulgaire de déduire le roman d'après la vision de l'œuvre entière ! Les fantaisies des clowns sont seules aussi rapides et aussi délectables que les bonds de ce style souple et tellement riche de désordres profondément calculés. Le *Cirque Solaire* est un ouvrage court, bien plus intéressant à lire pour *tous lecteurs* que le *Conte de l'Or et du Silence* ; il est un progrès vers la foule, mais n'en demeure pas moins un régal de lettré.

Un vilain Monsieur, par Willy. De profundis !..

Essai sur l'amour, par Eugène Montfort. Je ne veux pas chicaner, j'aime mieux citer. A quoi bon quelques plaisanteries trop faciles, alors que l'auteur travaille dans l'éternel ? Celui-là *seul* n'est pas ridicule qui a la foi et l'espérance en l'amour, voici donc une jolie page. Les jolies pages d'un livre sont un miroir magique qu'on offre à l'auteur. Ne sait-il pas d'avance que son œuvre est belle, et que son visage en rayonne ?

« Il est impossible à une amante de comparer son amant avec un homme ; il est en dehors de l'humanité son amant, elle sait qu'il est un dieu : ce qu'une amante adore, ce sont les trésors merveilleux qu'elle seule sait qui vivent dans le fond de son amant, et en aucun homme elle ne peut voir de tels trésors. Nul, en effet, ne peut lui en montrer de tels. Il est impossible de comparer un amant à un homme ; on ne peut pas comparer un diamant avec une pierre épaisse et noire qui contient un diamant. Et c'est ainsi pour l'amante qu'apparaît son amant en face des autres hommes. Tandis qu'il est un diamant éloquent, ils ne sont que des pierres muettes. Elle le voit jusque dans le fond, jusque dans l'or de lui-même : elle ne voit d'eux que l'apparence. »

Celui qui s'approche ainsi de la divinité de l'amour doit se faire pardonner un peu d'orgueil.

En Fête, par Auguste Germain. Historique des fêtards dans tous les mondes. Une jeune noceuse se laisse entraîner par un grec du meilleur club, et l'on va partir pour Cythère, quand on joue la dernière carte, laquelle est plus que bizeautée. Descriptions des lieux de plaisirs un peu monotones... pour ceux qui les connaissent, tels : *Moulin Rouge*, cabarets Montmartrois, bals publics, ménageries de foire et salons des plus « smart ». Roman amusant. Moralité : le mari reprend sa femme, et son flegme à la croire presque innocente est digne... des noces d'or, autres fêtes tardives de ces époux résignés.

Sa Fleur, par Félicien Champsaur. Ça ne change jamais de note, le *champsaur* et, en somme, il fait ses livres lui-même celui-là, on lui doit un bon point. Il s'agit toujours d'un *gendelettre* à forte carrure, belles épaules de dompteur, large poitrine, œil de velours, moustache de hussard, allure de grande distinction, fait des romans à clef ou des pièces à sensation, tient le boulevard sur son petit doigt et toutes les femmes sur son cœur. Les jeunes vierges viennent lui offrir... des fleurs et il prend, ou ne respire même pas, selon qu'on tire à la ligne ou qu'on aime à couper court. Bref, ça doit se vendre comme du pain, ça devient presque nécessaire à l'existence, quoi ! Moi, je m'y habitue : si je n'en n'avais pas un dans ma mensuelle collection, ça m'embêterait.

Mayotte, par M. Breen. Petite femme créole qui meurt de froid auprès d'un mari peu réchauffant. Toutes les grâces

décrites gracieusement de ces traditionnels ouistitis. Roman pour demoiselles bien élevées... seulement il n'y en a plus !

Le Sabre du Notaire, par Louis d'Hurcourt. Collection illustrée. Petit bouquin fort gentil. Le notaire est un bravache premier empire assez bon enfant. Cela nous anime le coin du feu et pimente une tasse de thé.

Les Mémoires d'un Marchand de tabac, par E. Thirion. Un élève de Dickens. Ça se laisse boire, seulement ce n'est pas jeune, ça commence en 1843...

Dans les roses, par André Theuriet. Il n'est plus beaucoup *André Theuriet*, l'auteur, mais il représente noblement le : *de l'Académie française* qu'il porte en écharpe sur son nom. *Dans les roses* se développe l'idylle banale de deux tendres fiancés dont les familles sont tour à tour amies et ennemies. Le rosiériste décoré, Firmin Charmois, est un homme simple. Son adversaire politique, M. Toucheboeuf, lui joue des tours qui sont simples et des femmes honnêtement malhonnêtes sont aussi peu compliquées que possible. Il n'y a de doubles que quelques roses et on les voit, hélas, mourir sous la grêle. Un bon livre moral et ne donnant aucun cauchemar. Il en faut. Ça repose et puis le titre est joli, on croit que ça sent bon.

Arlette se damne..., par Paul de Garros. Un plaidoyer pour l'émancipation de la jeune personne pauvre. Parmi des figures drôles de déclassés amoureux, une figure de prêtre roublard très amusante qui vole pour restituer, singulier effet de la casuistique !

La Kreutzer, par Edmond Deschaumes. Peut-être le roman quasi... historique de la Schneider, l'actrice à gros chignon roux de la fin de l'empire, la grande duchesse de Gérolstein. Du brio, de la fougue et des détails un peu salés, mais enfin un entrain boulevardier qui nous force à aller jusqu'au bout.

Souvenirs galants sur le Second Empire, par l'Aïeule. Quelle furie de plaisirs et... de souvenirs intempestifs, car, enfin, nous sommes sous le régime de *l'Affaire !* Ce qui me peine dans les croustillants et amusants récits, c'est qu'on essaie de noircir l'impératrice, grande aventurière un peu mystérieuse qui sut ne pas se donner, même à l'empereur, et dont on n'ose dire encore qu'elle avait des amants. Ces souvenirs sont d'un monsieur et non d'une tendre cocodette,

car il sont trop brutalement décolletés... ou alors elle est bien vieille, cette aïeule, qui a perdu toute pudeur, c'est-à dire toute coquetterie !

Les Heures suprêmes, par Henry Kistemaeckers. Nouvelles âprement macabres. Des fantaisies un peu rosses mais assez intensément passionnées pour retenir les yeux, sinon toute la pensée du lecteur.

Follement et toujours, par Max Lyan. Quel étrange pays cette province où l'on s'appelle *jeune rose*, *églantine*, *la pharisienne*, *Madame Reine* et où les femmes vêtues de velours violet se font battre par des mendiantes ! Je sais bien que tout s'explique à la fin, mais cela déconcerte un peu. On imagine un jeune cerveau qui s'enfièvre lui-même à ce qu'il raconte. Il rêve tendrement et le paysage se met à resplendir de beaucoup trop de tendresse. D'ailleurs, ça n'est pas si désagréable.

Pages d'hôpital, par Edouard Neuburger. Petits récits navrés d'un pauvre malade, seul *intellectuel* parmi des rustres, ses camarades de lit. A la fièvre d'hôpital se joint aussi la fièvre d'amour et cela complique furieusement les maux réels. De jolis détails. « *Tel Verlaine* », dirait le préfacier Henri Ner.

La bonne Madeleine et la pauvre Marie, par Charles-Louis Philippe. L'auteur de *quatre histoires de pauvre amour.* Cette fois il n'y en a que deux. Ce sont de très petits cœurs, transis comme des oiseaux sous la neige et ils s'éteignent lentement sous le rayon d'amour qui eût été leur soleil libérateur.

RACHILDE.

P. S. — Une fois pour toutes, et en leur faisant mes excuses, je prie ceux et celles qui m'envoient leurs livres de vouloir bien se souvenir que mon accusé de réception est tout naturellement inclus dans les lignes que je peux leur consacrer ici. Je ne réponds plus par lettre... *parce que je n'ai plus le temps*.

R.

LITTÉRATURE

La Sagesse et la Destinée, par Maurice Maeterlinck (Fasquelle).

Il m'est impossible d'en vouloir à M. Maeterlinck de nous offrir un traité de morale au lieu d'un drame qui en eût été l'expression, quoique détournée, vivante. Je ne reconnais pas au critique le droit de juger du plus ou moins de nécessité de l'œuvre que nous présente un poète qui semble écarter un instant ce que nous attendons de lui. Chaque poète n'a pas la même manière de prendre conscience de soi-même. Il suffit aux uns de quelques silences entre les diverses phases génératrices, mais d'autres ont besoin d'éprouver leurs pensées toutes nues, après les avoir dépouillées de leur seconde vie, ou avant de les en revêtir.

C'est préparer d'ailleurs à cette seconde vie, à la vie plastique l'atmosphère qui en assurera le développement. Une des grosses erreurs de notre génération toujours enceinte est de croire indigne d'elle de s'occuper, intellectuellement, avant la naissance, des linges et du berceau. Elle sait pourtant n'avoir guère à compter sur la sage-femme, cette critique peu louable qui est une faiseuse d'anges.

M. Maeterlinck n'a pas à se plaindre des soins qui accueillirent ses œuvres. Mais tout de même je pense que les milliers de lecteurs qui se sont nourris aujourd'hui du *Trésor des Humbles* donneraient un caractère différent à la représentation qui eut lieu naguère de *Pelléas et Mélisande*.

Je crois ainsi que tout poète qui a une vie intérieure ardente ne mérite pas le reproche de stérilité pour ces utiles prises de conscience que sont les examens abstraits de ses concepts moraux ou autres.

La Sagesse et la Destinée est la transposition dans le domaine de la raison pratique du *Trésor des Humbles*. Dans ce dernier livre, M. Maeterlinck disposait toutes les humilités de l'âme et ses divinations de préférence sous les regards de la beauté. C'est face à face avec le bonheur que M. Maeterlinck met aujourd'hui la vie, la même vie humble et quotidienne.

Certains ont trouvé que par ces pages nouvelles M. Maeterlinck se détournait de son œuvre passée. C'est qu'ils s'imaginaient, parce que le poète n'éloigne jamais dans ses drames le mystère qui nous environne, parce que chacun de ses

personnages n'arrête jamais la destinée, parce qu'il nous a plutôt présenté jusqu'ici des petites âmes tremblantes, qu'il était le protagoniste d'un mysticisme de résignation. Cependant Ablamore dans *Alladine et Palomides* disait déjà : « J'ai reconnu que le malheur lui-même vaut mieux que le sommeil et qu'il doit y avoir une vie plus active et plus haute que l'attente... »

Et M. Maeterlinck nous enseigne dans la *Sagesse et la Destinée* que le sage est heureux par le malheur même, comme il nous disait naguère dans le *Trésor des Humbles* « qu'à mesure que nous devenons meilleurs nous rencontrons des hommes qui s'améliorent, qu'un être qui est bon attire irrésistiblement des événements aussi bons que lui-même, et qu'en une âme belle le hasard le plus triste se transforme en beauté... »

Ainsi l'œuvre récente de M Maeterlinck complète et déploie la sérénité active de sa pensée. Pour lui, la *sagesse* n'est par une déesse immobile, elle nous suit dans nos fautes mêmes; et si pour les êtres de second ordre la *destinée* est un hasard oppressif, elle est pour le sage le développement intérieur que les événements suscitent en lui et les conséquences qui résultent pour lui de ce développement plutôt que des événements mêmes.

Ce livre est très beau qui unit d'amour parfait les deux gardiennes maîtresses de notre vie, et M. Maeterlinck n'est pas le servant d'une morale fixe.

« Etre sage, dit-il, ce n'est point n'avoir pas de passions ; mais c'est apprendre à purifier celles qu'on a... »

« Etre sage, c'est avant tout apprendre à être heureux, pour apprendre en même temps à attacher une importance de moins en moins grande à ce que le bonheur est en soi. »

La morale de M. Maeterlinck est comme le Dieu de Renan, elle se crée de jour en jour. Loin d'être dépendante d'un formalisme philosophique ou religieux, elle est tellement individuelle que je ne vois pas au nom de quelle liberté d'esprit il serait possible de la répudier.

Le poète se pose d'abord cette question capitale : « Est-il vain de parler de morale, de justice, de bonheur et de tout ce qui s'y rapporte, avant l'heure définitive de la science qui peut tout bouleverser? » Et il répond : « Quoi qu'il arrive, le temps consacré à l'étude de nous-mêmes ne sera pas perdu.

Quelle que soit la manière dont nous ayons un jour à envisager ce monde dont nous faisons partie, il y aura toujours bien plus de sentiments, de passions, de secrets inaltérés, inaltérables en l'âme humaine, qu'il n'y aura d'étoiles reliées à la terre, ou de mystères éclaircis par la science. — Il importe de vivre comme si l'on se trouvait à la veille de la grande découverte... Il est certain qu'elle sera meilleure que nos meilleurs espoirs, car si elle en diffère, si elle va jusqu'à les contredire, par le fait même qu'elle nous apportera la vérité, elle nous apportera quelque chose de plus grand, de plus haut, de plus conforme à la nature humaine que ce que nous avions attendu. Pour l'homme, dût-il y perdre tout ce qu'il admirait, l'admirable par excellence ce sera la vérité intime de l'univers. En supposant qu'au jour où elle sera manifestée, les plus humbles cendres de nos espérances soient dispersées, il nous restera en tout cas notre préparation à l'admirable, et l'admirable entrera dans notre âme à flots plus ou moins abondants, selon la largeur, selon la profondeur du lit que notre attente aura creusé. »

M. Maeterlinck a donc foi en la collaboration non pas tyrannique, mais limitée et comme facultative de la science, quelle que soit la solution qu'elle nous offrira. Elle est à la base de sa morale. Et voilà qui ne sera pas un mince sujet d'étonnement pour les classificateurs qui ont de longue date, sans doute, banni M. Maeterlinck des jardins de la confiance et de la vie. Comment en effet ne pas espérer devant l'immensité et l'inconnu de la science? Et quelle pauvre négation que celle qui s'appuie sur la petite étendue du domaine jusqu'ici défriché? A considérer la plupart des hommes, il n'est pas de jour où l'on ne désespère, mais à ne voir que l'homme, il n'est pas d'heure qui ne nous laisse plus confiant. Ceci n'est pas de M. Maeterlinck ; il n'approuverait pas cette phrase qui transgresse l'esprit beaucoup plus aimant de sa doctrine.

Car l'espoir en la science de M. Maeterlinck n'est pas de pure essence rationaliste. « Etre sage, écrit-il, ce n'est pas adorer la raison seule et ce n'est pas seulement avoir accoutumé cette raison à triompher sans peine de l'instinct inférieur... La raison ouvre la porte à la sagesse, mais la sagesse la plus vivante ne se trouve pas dans la raison »... La sagesse « vit au-dessus de la raison ; aussi le propre de la véritable

sagesse est-il de faire mille choses que la raison n'approuve pas, *ou n'approuve qu'à la longue.* » Voilà certes qui est mystique, mais non pas comme on pourrait le croire. Il n'est guère de savants qui renieraient ce mysticisme-là ; aussi bien, les derniers mots correspondent exactement à *l'hypothèse* scientifique si féconde et qui est l'échafaudage qui doit tomber après l'édification dernière. La sagesse ainsi comprise est une nécessaire formule de l'hypothèse morale.

Nous arrivons donc, comme on doit déjà le prévoir, à l'amour. Mais on tomberait dans une erreur fondamentale si l'on devait retrouver ici l'amour tolstoïen, la simplification, le détachement systématique d'une âme en faveur d'une autre. « Le monde est plein d'êtres faibles et nobles qui s'imaginent que le dernier mot du devoir se trouve dans le sacrifice. Le monde est plein de belles âmes qui, ne sachant que faire, cherchent à sacrifier leur vie ; et cela est regardé comme la vertu suprême. Non, la vertu suprême est de savoir que faire et d'apprendre à choisir en quoi l'on peut donner sa vie... Le mot *devoir* contient souvent bien plus d'erreurs et de nonchalance morale qu'il ne forme de vertus... Il a suffi qu'un sage passât en disant : « Pardonnez à vos ennemis », pour que tous les devoirs de la vengeance fussent effacés de la conscience humaine. Il suffira peut-être qu'un autre sage passe un jour pour que tous les devoirs du sacrifice soient également bannis. En attendant, certaines idées sur le renoncement, la résignation et le sacrifice épuisent, plus profondément que des grands vices et que des crimes même, les plus belles forces morales de l'humanité. »

Comme Tolstoï pourtant, M. Maeterlinck n'admet l'infériorité d'aucune âme ; il s'incline aussi profondément devant les merveilles recélées par l'existence la plus humble que devant le plus rayonnant héroïsme ; mais il ne reconnaît aucune abdication. « L'égoïsme d'une âme clairvoyante et forte, dit-il, est plus efficacement charitable que tout le dévouement d'une âme aveugle et faible. » Le fond de la morale de Tolstoï, au contraire, repose toujours sur le principe de l'expiation ; et nos néo-chrétiens croyaient avoir fait une grande découverte en s'imaginant nécessaire de ne plus nourrir leur intelligence au profit des simples et des souffrants. C'était une double erreur qui impliquait à la fois une mésestime injustifiée des humbles et pour soi-même

un bien vain orgueil de son esprit. M. Maeterlinck se garde de pareilles fautes et il énonce nettement : « Presque toutes les grandes choses de ce monde ont été faites par des êtres qui ne songeaient nullement à se sacrifier. Platon n'abandonne pas sa pensée pour mêler ses larmes aux larmes de ceux qui pleurent dans Athènes ; Newton ne quitte pas ses spéculations pour sortir à la recherche de sujets de pitié et de tristesse ; et surtout Marc-Aurèle (car il s'agit ici du sacrifice moral le plus fréquent et le plus dangereux), Marc-Aurèle n'éteint pas la clarté de son âme pour rendre plus heureuse l'âme inférieure de Faustine. »... Or « toute âme dans sa sphère a les mêmes devoirs envers soi que l'âme des plus grands ».

Et voici une ligne qui condense tout :

« Ce qui vaut mieux qu'aimer son prochain comme soi-même, c'est de s'aimer soi-même en lui. »

Pour prendre conscience de tous les pouvoirs de son âme et atteindre ainsi au bonheur, la prudence est un mauvais guide. On n'appelle pas « sage celui qui dans le domaine des sentiments, par exemple, ne va pas infiniment au-delà de ce que la raison lui permet ou de ce que l'expérience lui conseille d'attendre ». Il n'y a qu'un guide : la loyauté la plus parfaite envers soi-même, et non toutes les anciennes conseillères dont les livres enfantins de *la morale en action* nous offrent encore les tristes images. Ainsi « il y a une humilité, dit M. Maeterlinck, que l'on doit mettre au nombre des vertus parasites, avec l'abnégation stérile, la pudeur, la chasteté arbitraire, le renoncement aveugle, la soumission obscure, l'esprit de pénitence et tant d'autres, qui détournèrent si longtemps au profit d'un étang endormi, autour duquel tous nos souvenirs errent encore, les eaux vives de la morale humaine ».

Dès lors, *la Sagesse* assure nos âmes contre *la Destinée*, non pas même par des croyances, par un idéal extérieur, mais par le seul triomphe, par la délicatesse de la conscience ; et à toutes les citations, je dois ajouter cette dernière : « Je puis croire d'une manière religieuse et infinie qu'il n'y a pas de Dieu, que mon apparition n'a pas de but hors d'elle-même que l'existence de mon âme n'est pas plus nécessaire à l'économie de ce monde sans limites que les nuances éphémères d'une fleur ; vous pouvez croire petitement qu'un Dieu uni-

que et tout-puissant vous aime et vous protège ; je serai plus heureux et plus calme que vous si mon incertitude est plus grande, plus grave et plus noble que votre foi, si elle a interrogé plus intimement mon âme, si elle a fait le tour d'un horizon plus étendu, si elle a aimé plus de choses. Le Dieu auquel je ne crois pas deviendra plus puissant et plus consolateur que celui auquel vous croyez, si j'ai mérité que mon doute repose sur des pensées et sur des sentiments plus vastes et plus purs que ceux qui animent votre certitude. Encore une fois, croire, ne pas croire, cela n'a guère d'importance ; ce qui en a, c'est la loyauté, l'étendue, le désintéressement et la profondeur des raisons pour lesquelles on croit ou pour lesquelles on ne croit point. »

J'ai tenu à éclairer abondamment les côtés libres et hardis du nouveau livre de morale de M. Maeterlinck, car je considère qu'il est autant pour la génération que pour le poète même un point statique d'une importance très haute. Par certains côtés, il se rapproche des principes qu'avait exposés M. J. Rosny dans la préface, je crois, de *Daniel Valgraive*. Ce n'était pas non plus par sacrifice que Valgraive près de mourir fiançait sa femme adorée à son ami, ce n'était pas tant pour assurer le bonheur des deux êtres qui lui étaient le plus chers que pour détruire en lui la jalousie rabaissante qui l'eût empêché d'atteindre la mort avec dignité, c'était pour assurer ce bonheur par la paix même que son acte étendait jusqu'au fond de son âme. D'année en année, il se manifeste ainsi des tendances communes de morale indépendante, d'une morale plus virile et progressive que celle qui nous vient de l'orientalisme russe. Ce serait autant de motifs d'union profonde si les caractères n'étaient pas si pitoyables et si l'on ne préférait se diviser suivant des barrières artificielles, se parquer par enclos d'intérêts.

A envisager le livre d'un point de vue esthétique, on ne craindrait pas de préférer le *Trésor des Humbles* à la *Sagesse et la Destinée*, si ce dernier ouvrage n'était manifestement écrit dans un but plus direct et, avons-nous dit, de raison pratique. Néanmoins tant de méditations lassent à dévider leur perpétuel enroulement sur elles-mêmes, et il n'en faut retenir chaque fois que l'effilée nécessaire au travail du jour. Puis à force d'enroulements, cela ne va pas sans quelques psittacismes. J'entends bien des phrases comme celles-ci : « L'amour

est la forme la plus divine de l'infini, et en même temps sans doute parce qu'elle est la plus divine, la plus profondément humaine. Ne pourrait-on pas dire que la sagesse est la victoire de la raison divine sur la raison humaine ? »; ou celles-là : « La sagesse est la lumière de l'amour, et l'amour est l'aliment de la lumière. Plus l'amour est profond, plus l'amour devient sage ; et plus la sagesse s'élève, plus elle s'approche de l'amour. Aimez et vous deviendrez sage ; devenez sage et vous devez aimer... etc. » Ces pensées et cette orme sont un peu agaçantes ; c'est ce que j'oserai appeler avec irrévérence des pensées en tire-bouchons.

Mais où M. Maeterlinck me paraît s'être oublié à des développements sans portée, presque naïfs, c'est lorsqu'il se sert de types imaginaires pour le contrôle de ses réflexions morales, lorsqu'il nous dit : « Que serait-il advenu si Hamlet avait contemplé les forfaits d'Elseneur des hauteurs d'où Marc-Auréle et Fénelon, par exemple, les eussent contemplés ? » Ou encore : «... Vous imaginez-vous une âme puissante et souveraine, comme celle de Jésus, à la place d'Hamlet, dans Elseneur, et que la tragédie suive son cours jusqu'aux quatre morts de la fin ? Cela vous paraît-il possible ? » Eh non ! évidemment, car dans ces différents cas nous eussions eu affaire à Marc-Aurèle, Fénelon ou Jésus, et non plus à Hamlet. Or Hamlet est Hamlet, on n'y peut rien.

Ce sont des pages de ce genre, qui compromettent auprès des esprits négatifs la légitimité, la beauté des autres, et qui justifieraient parfois le titre heureusement abandonné de *Jeux de l'âme* que M. Maeterlinck, un moment, avait, pour ses *essais*, choisi.

ROBERT DE SOUZA.

PSYCHOLOGIE

C. Renooz: *Psychologie Comparée de l'Homme et de la Femme*, 1 vol. in 8°, Bibliothèque de la Nouvelle Encyclopédie, 10 fr. — P.-Félix Thomas : *L'Education des sentiments*, 1 vol. in 8°, F. Alcan, 5 fr. — Paul Thévenin : *Conscience et Automatisme*, 1 brochure, Société d'Editions Scientifiques. — Dr Paul-Emile Lévy : L'*Education Rationnelle de la Volonte*, 1 vol. in 8°, F. Alcan, 4 fr.

Psychologie Comparée de l'Homme et de la Femme, par Mme C. Renooz pourrait, avec beaucoup plus de raison, porter comme titre : *Apologie de la Femme*. L'auteur, en effet, prend rang parmi ces féministes aussi outranciers que cer-

tains de leurs adversaires, et qui, si ces derniers se ridiculisent en prétendant réduire la femme à l'état de simple zéro, ne paraissent peut-être pas plus raisonnables en adoptant la position exactement contraire, soit en ne brisant dans le temple d'admiration l'idole masculine de leurs ennemis, que pour immédiatement la remplacer, avec le même exclusivisme jaloux, par une effigie féminine.

Parler de la *supériorité* d'un sexe sur l'autre, alors qu'il s'agit surtout, sinon seulement, de *différences*, c'est perpétuer un malentendu en même temps que faire œuvre éminemment stérile ; car discuter, avec plus d'âpreté que de bonne foi, des mérites et des tares de l'un ou de l'autre, pour savoir qui l'emporte et dans quel sens, tenter d'opposer des qualités et des tares dans les plateaux d'une balance telle que le fléau moral s'en trouve dévié, nous semble presque aussi illusoire que de s'efforcer à démontrer la supériorité soit du rouge sur le vert, soit du cercle sur le carré.

Ce n'est pas cependant qu'une Psychologie comparée de l'homme et de la femme ne soit pas éminemment désirable et ne puisse être instructive.

Mais, comme nous avons pris soin de le mentionner dès le début, le volume de Mme Renooz contient fort peu de psychologie, si l'on veut bien concéder que l'éthique ne fait pas partie de la psychologie. Or, d'une part la psychologie de l'auteur est fortement teintée de morale, et d'autre part, la physiologie qui lui sert de base demeure certes plus près de la métaphysique que de la biologie, plus près de la fantaisie pure que de l'observation, puisqu'elle permet à Mme Renooz d'énoncer sérieusement cette proposition, base de toute sa théorie :

« Le principe albuminoïde, alcalin, tiré du sang, qui génère et nourrit le système nerveux moteur, est un principe de destruction qui use l'organisme ; Cl. Bernard l'appelait : le *ferment moteur*. Si la motricité augmente, le principe de destruction augmente avec elle ; chaque effort est suivi d'une réaction morbide... Dans la série zoologique, ce sont les êtres dont les facultés motrices sont le plus développées qui vivent le moins longtemps... Nous voyons aussi que les femmes, dont les facultés motrices sont toujours moins intenses que celles des hommes (?), vivent plus longtemps que ces derniers.

» L'élément qui alimente le système nerveux sensitif est, au contraire, un principe de vie. »

La conclusion se tire aisément : chez les femmes prédomine l'élément sensitif, supérieur donc à l'élément moteur. C'est en somme une autre forme du symbolisme simpliste incarnant dans la femme l'esprit, dans l'homme la force.

En réalité la thèse de Mme C. Renooz est un peu plus compliquée. Elle suppose chez l'homme une évolution mentale régressive, et parallèle à son évolution sexuelle. Ces deux idées directrices : opposition de deux principes — principe de vie, sensibilité et intelligence chez la femme ; principe de mort, de destruction intellectuelle chez l'homme — et regression ou perversion de l'homme à partir d'une certaine période, dominent tout l'ouvrage.

En supposant même ces distinctions valablement établies, signifient-elles réellement ce que l'auteur y prétend trouver ?

Or, pour ce qui concerne le *ferment moteur*, cette erreur de Cl. Bernard a été rectifiée récemment par M. Le Dantec (1), au livre duquel nous renvoyons les lecteurs curieux de plus de détails, nous bornant à rappeler que chaque effort, au contraire, contribue à la nutrition, à la *vie* des tissus musculaires et du système nerveux moteur, et que le repos seul, l'affaiblissement de la motricité, entraîne avec lui la destruction, la *mort*. Il ne saurait en tous cas s'agir que de *vie* ou de *mort* partielle ; un « principe de vie » devient donc une entité difficile à concevoir, en tant que possédant un substratum physiologique.

D'autre part, la longévité, inconciliable d'après Mme C. Renooz avec la prédominance des « facultés motrices » et constatée chez la femme, implique-t-elle si rigoureusement la présence d'un développement intellectuel supérieur ?

Il faudrait en conclure, que, « dans la série zoologique » invoquée par l'auteur, la corneille et le perroquet dont la longévité est connue l'emportent sur l'homme par l'intelligence et la sensibilité, et demeurent inférieurs à la moule, par exemple, au point de vue des « facultés motrices » ?

Enfin, d'après cette loi, aucun homme n'atteindrait un âge avancé, et il suffit d'un centenaire pour en démontrer l'inexactitude, d'autant plus qu'en réalité ce centenaire se trouve

(1) Le Dantec : *Une Théorie Nouvelle de la Vie* (Alcan).

être tout aussi bien un quelconque cultivateur, un ancien soldat, — êtres moteurs par excellence,— qu'un vieux savant.

Il est regrettable qu'une constante partialité dans l'interprétation des phénomènes, même les moins complexes, et qu'une autre tendance, également fâcheuse, à tirer de ces premières données, peu vérifiées, on vient de le voir, des conclusions que la réalité des faits se trouve contredire, loin de les légitimer, aient conduit, au cours de cet ouvrage, Mme C. Renooz à parer certaines revendications, en elles-mêmes fort légitimes, d'un aspect belliqueux et vaguement mystique, car de très fines, de très féminines observations et nombre de remarques intéressantes disparaissent presque, au milieu de déclamations physio-psychologico-morales, dont l'aspect, faussement scientifique, suffit mal à déguiser le néant effectif.

Dans l'**Education des Sentiments**, M. P.-F. Thomas, pénétré de la nécessité d'une réaction contre l'intellectualisme, a entrepris de rendre à la sensibilité l'importance que, selon lui, elle mérite, et que l'on méconnaît fâcheusement au profit de l'intelligence. Ainsi, l'on aurait tort de dire : « Que la raison règne en maîtresse et, d'elle-même, notre activité s'orientera vers sa véritable fin ; que la science étende de plus en plus son domaine et ses progrès assureront ceux de la moralité. » Il serait temps de « rendre enfin au cœur, dans nos études et dans notre enseignement la place qui lui est due ».

Quelle place? Assurément peu grande, car, malgré son ardeur à combattre l'intellectualisme, M. P.-F. Thomas a été conduit a déclarer que « rien de durable ne se fait sans la raison » et que *l'immense majorité des pédagogues*, au rebours de ce que pensait l'intellectualiste M. A. Schinz, « reconnaissent l'étroite dépendance qui existe entre l'éducation morale et le développement intellectuel des enfants ». D'ailleurs, au cours de cet ouvrage, composé surtout de conseils anodins, renforcés par des citations où Descartes se rencontre avec Mosso, où Bossuet confirme Pierre Loti, où Voltaire ne dédaigne pas d'affirmer — qui l'eût cru ? — l'excellence des religions, nous devons rencontrer presque à chacun de ces paragraphes destinés à démontrer l'urgence d'une éducation des sentiments, un appel décisif à la raison : «... Mais il est des moyens *plus efficaces* encore de combattre la peur : ces

moyens sont la suggestion et le *raisonnement*... notre œuvre doit s'achever par un appel de plus en plus fréquent à la *raison* (p. 93 et 94). ... Enfin, il est un dernier auxiliaire — le plus puissant, *celui que nous devons toujours appeler à notre aide — c'est la raison* (p. 122). » L'examen des rapports de l'éducation avec le plaisir et la douleur, ces bases de la pédagogie ancienne, va-t-il au moins fournir à l'auteur des arguments convaincants ? Il n'en est rien : M. P.-F. Thomas est amené seulement à reconnaître l'extrême difficulté que présente actuellement l'emploi des méthodes, autrefois presque exclusivement préconisées, et que cet intellectualisme, que l'auteur a prétendu combattre, a néanmoins contraint de rejeter.

Il demeure donc acquis, ce qu'avait dès l'abord concédé M. P.-F. Thomas, que nous ne pouvons nous passer de l'intelligence, que nous devons même lui accorder une importance plus considérable que l'introduction du livre ne le faisait prévoir. Nous reste-t-il, par contre, la faculté de développer comme on nous l'avait donné à penser, également « le cœur et l'esprit » ? Il semble bien que cette thèse soit presque insoutenable. Les citations que l'on vient de lire suffiraient à le démontrer : partout l'intelligence s'y oppose victorieusement au sentiment pour l'amoindrir.

C'est là du reste une nécessité psychologique et morale absolue, de l'importance de laquelle l'auteur se serait peut-être plus aisément rendu compte, s'il avait pris soin de se renseigner mieux au sujet de la sensibilité. «... Il est incontestable », dit-il, « que, sans une connaissance aussi précise que possible de sa vraie nature, on est exposé, dans l'éducation, aux plus fâcheuses méprises. » Ce n'est pas seulement « dans l'éducation » : le livre de M. P.-F. Thomas en est la preuve. Il préconise en effet cette « connaissance aussi précise que possible » de la « vraie nature » de la sensibilité. Or, qu'est-ce que le plaisir ? qu'est-ce que la douleur ? « Alors même qu'on se propose de faire de la psychologie précise », a remarqué M. le Dr Lange (1), « on paraît encore, au moins chez les modernes, considérer comme oiseux de répondre à cette question.

» D'une part, on pense que la chose n'a besoin d'aucune dé-

(1) Lange : *Les Emotions* (trad. Georges Dumas), Alcan 1895.

finition particulière, puisque chacun peut s'éclairer suffisamment par sa propre expérience : « Nous savons tous ce que c'est que la joie et la tristesse. » D'autre part on fait de l'émotion un état tellement subjectif qu'il échappe à toute définition. »

M. P.-F. Thomas a semblé prendre à tâche de continuer à justifier ce reproche, lorsqu'il déclare au début de son livre : « De tous les faits de la vie mentale, il n'en est point qui nous soient aussi familiers que le Plaisir et la Douleur... Les définir serait donc inutile : quelle définition pourrait rendre plus claire l'idée que nous en avons ? »

Peut-on s'étonner qu'ensuite l'auteur n'ait pas aperçu l'irréductible contradiction renfermée par la thèse qu'il soutient ? S'il en eût été autrement, il aurait certes accordé plus d'importance à cet intellectualisme contre lequel il s'élève tant, et auquel cependant il est obligé de recourir trop souvent. Il eût compris de même que le développement de la vie affective ne saurait se concevoir sans l'affaiblissement de la vie intellectuelle, et qu'il est dès lors plus souhaitable de désirer restreindre la vie affective au profit de la vie intellectuelle, dont l'extension seule importe, au point de vue individuel aussi bien que social et moral. Le progrès moral en effet a toujours accompagné le progrès intellectuel, qui lui-même est fait du recul de la vie affective.

« Ce recul de la vie affective devant la civilisation croissante des individus et des races n'est pas seulement proportionné au développement de la vie intellectuelle, mais c'est en grande partie la conséquence de ce développement. » C'est qu'il y a, jusqu'à un certain point, « une opposition vaso-motrice entre la vie intellectuelle et la vie affective ; la première agit sur l'autre dans le sens propre du mot dérivation...

» L'éducation agit dans le même sens ; le but de l'éducation est toujours d'apprendre à l'individu à dominer, à dompter, à anéantir les impulsions qui sont l'effet immédiat de son organisation physique, mais qui ne sont pas de mise dans les rapports sociaux. » (Lange.)

Sous le titre **Conscience et Automatisme**, M. Paul Thévenin revient sur un article qu'il avait publié il y a deux ans dans la *Revue Philosophique*, et où il croyait pouvoir définir la conscience : « *un ensemble de sensations d'états et de pouvoirs*

organiques, cérébraux, viscéraux et musculaires. » Il a modifié cette formule en lui substituant celle-ci : « *Sensation des états et des pouvoirs automatiques* de l'organisme en général et du *cerveau en particulier* » et en conclut à l'automatisme absolu, la conscience demeurant une sensation passive et fatale des pouvoirs automatiques, seuls efficaces, de l'organisme.

A rapprocher d'un article, paru cette année dans les *Voprosy filosofii i psikhologuii,* dans lequel M. N. Schatalov, étudiant l activité psychique inconsciente et son rôle dans la vie humaine, constate également l'identité de la conscience et de la sensation.

Avec **L'Education rationnelle de la Volonté**, du Dr Paul-Emile Lévy, voici une application ingénieuse, peut-être féconde en heureux résultats, à coup sûr très logiquement déduite de la psychologie à la thérapeutique. Du mécanisme psychologique de l'acte volontaire, l'auteur tire des procédés pratiques destinés à « apprendre à vouloir » soit à « mettre l'attention au service de l'intelligence », procédés dont l'ensemble constitue la « thérapeutique suggestive ».

Elle a pour base cette donnée primordiale : toute idée est un commencement d'acte, et nous apprend à donner aux idées, choisies par l'intelligence, positives ou négatives, d'où le double pouvoir d'exécution et d'arrêt, la dynamogénie et l'inhibition, la force nécessaire pour passer à l'acte. La première partie de l'ouvrage contient cette étude théorique, la seconde éclaire ses applications pratiques, par des observations, les unes intellectuelles et morales, les autres purement physiques, toutes intéressantes.

GASTON DANVILLE.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

F. Ferrère : *La Situation religieure de l'Afrique romaine depuis la fin du IV siècle jusqu'à l'invasion des Vandales,* F. Alcan, 7.50. — P. Galimant : *L'Eglise à travers l'Histoire,* Giard et Briere, 3.50. — Le Musée Cernuschi. — Memento.

Ces derniers mois, nous n'eûmes point à parler de Notre Sainte Mère l'Eglise ; deux tomes récents sur la **Situation religieuse de l'Afrique romaine**, par M. F. Ferrère et l'**Eglise à travers l'histoire**, de P. Galimant, nous permettent d'y revenir ; et de suite nous nous excuserons près de M. Ferrère de donner la première place au recueil assez

bizarre dont M. Galimant et la librairie Brière nous donnèrent communication, tandis que le travail consciencieux qu'il a consacré à l'Afrique chrétienne se trouve relégué quasiment en fin d'article. — On dit assez bien toutefois que l'éloge tient dans un mot bref. N'ayant point à faire l'éloge du livre de M. Galimant, nous nous y sommes attardés comme il était convenable, ébaubis véritablement de trouver un homme qui puisse écrire, aujourd'hui encore, un livre entier dans la tradition anti-cléricale abandonnée à de puants Leo Taxil, au caricaturiste Lavrate — de piteuse mémoire — et à M. de Rochefort ; assez pourvu de simplesse, pour croire encore aux *enseignements de l'Histoire*, et dépourvu de critique jusqu'à entasser trois cents pages d'études et traverser les dix-neuf siècles de la civilisation chrétienne sans y apercevoir mieux qu'aberrations, monstruosités et mensonges. Par ces études M. Galimant veut nous montrer — ainsi cause la préface — « ce que seraient dans l'avenir les fruits d'une nouvelle subordination du pouvoir civil au pouvoir religieux ». — Chacun en peut parler à son aise, mais je trouve cela consternant.

Certes, depuis M. de Voltaire, gentilhomme de la chambre du roy, et Marnix de Sainte-Aldegonde, la littérature anti-cléricale avait donné de beaux rejetons ; les Bibles comiques, l'*Histoire des prêtres et des moines à travers les âges* (en livraisons à deux sous) et autres travaux d'érudits, avaient fait la joie de plusieurs générations parmi les frères trois-points ; un vocabulaire, une presse, — et ainsi — une bêtise spéciale en avaient pu naître ; et à présent encore, lorsque quelque quotidien bien pensant pour la chose positiviste trouve à manger du prêtre, ou laisse tomber une incongruité sur le sieur Pecci, en religion Léon XIII, il y a des pauvres gens que cela fait rire. Toutefois nos *honorables* pérorent bien en pure perte à la Chambre-Bourbon sur le cléricalisme, et les plus fines plaisanteries du *Grelot* ne jaunissant guère qu'aux échoppes des cordonniers, on pouvait supposer qu'à la longue un peu de bon sens servirait ces tentatives d'exégèse, et que nos chers libres-penseurs nettoieraient un brin les vitres de leurs lunettes. — Il n'en est rien décidément, et il semble que l'histoire de l'Eglise ne puisse s'écrire sans passion. Contre elle, il y a des thèses à soutenir, comme aux quarante premières années de ce siècle sur l'Histoire de France, la Féoda-

lité ou la Monarchie, que présentait chaque parti, — non sans talent d'ailleurs, mais avec des idées préconçues et pour défendre ou attaquer un système politique. La Monarchie et le Régime féodal n'intéressant plus que les médiévistes et S. A. le duc d'Orléans, l'Histoire de France étant réglée par le Conseil Municipal à l'usage des groupes scolaires, que voyons-nous de l'Histoire de l'Eglise ? — Quelques abbés en dissertent, et ne sont guère lus que par des abbés ; des savants ergotent sur deux ou trois points controversés des origines chrétiennes en des recueils archéologiques où personne ne met le nez ; enfin, pour le troupeau confiant des électeurs, c'est le *Dossier des Pèlerinages* de M. Paul Parfait, ou la *Foire aux Miracles* ou les *Livres secrets des confesseurs*, lesquels charrient autant de sottises et de mauvais français que d'autre part toutes les *Semaines religieuses* des quatre-vingt-quatre diocèses de la République.

C'est à cet auditoire, aux lecteurs de la *Religieuse* par Denis Diderot et des *Crimes célèbres* que s'adresse sans nul doute M. Galimant ; c'est ceux-là qu'il adjure et morigène ; à ceux-là qu'il découvre « le péril où nous courons » et la « pente fatale d'un retour à l'omnipotence de l'église ». « Restait un point à élucider, déclare-t-il cependant. Sur quelle autorité nous appuierions-nous pour donner à ce livre le fond d'exactitude qui fait de lui une arme terrible contre l'Eglise et le clergé (sic) ? Il nous la fallait indiscutable et indiscutée, reconnue par tous, aussi avons-nous puisé dans l'œuvre de Michelet, du grand historien national que... »

Voilà donc Michelet sur la sellette ; point d'autres sources (1) ; ni les pères de l'Eglise, ni les historiens profanes, ni les travaux contemporains si nombreux qui l'atténuent ou le rectifient ne seront consultés. Procédé facile à suivre, même en voyage, l'*Histoire de France* et l'*Histoire de la Révolution* ne garnissant guère plus d'une valise. — Le malheur, c'est que Michelet, que nous aimons fort d'ailleurs, même comme historien, est très discutable. On lui reconnaît quelques qualités d'écriture, la vision synthétique des époques, la puissance d'évocation et le don de dramatiser ses récits ; mais nul ne lui décerna encore, je pense, le titre d'historien exact. Car

(1) J'exagère. Il y a le *Cartulaire de Saint Bertin* et le *Journal de Visites épiscopales d'Eudes Rigaud* pour le moyen âge ; pour notre temps, Clairin, le *cléricalisme au XIXe siècle*.

l'exactitude de l'historien n'est pas uniquement de rapporter des faits authentiques, mais de les interpréter selon leur sens probable et avec une vague impartialité. Michelet, — et si M. Galimant l'avait lu avec un peu de suite, il l'eût constaté comme nous-mêmes, — Michelet déclare d'abord que l'historien ne *doit pas être impartial.* Bien mieux, il écrit son *Histoire de France* comme une thèse préparatoire à l'*Histoire de la Révolution.* La Révolution, en effet, pour lui, était le point capital de l'histoire du Monde ; tout y venait converger ; tout y venait aboutir. La lecture de son *Histoire* ainsi nous reporte à 1830, et précieuse pour l'histoire des idées de la jeunesse républicaine d'alors, elle a vieilli avec elles et reste aujourd'hui, surtout, leur témoignage et leur glorification. Enfin l'*Histoire* de Michelet, pleine de lacunes, gâtée par l'humanitarisme pleurnichard de l'auteur, — que certains confondent encore avec la poésie, — chargée de faits secondaires grandis et placés en évidence, lorsque les événements qui sont la caractéristique d'une époque sont parfois à peine mentionnés, n'est point même une Histoire, car elle serait alors la plus incomplète et la plus imparfaite de toutes, mais de la littérature sur l'histoire, et elle est impossible à lire sans une connaissance préalable et détaillée des temps qu'elle raconte. Ces réserves faites, nous la tenons pour une œuvre remarquable et que nous ouvrons toujours avec joie ; elle ne saurait être invoquée comme une autorité indiscutable cependant ; son témoignage doit être étayé de témoignages différents ; et il reste à constater encore que des textes, tirés d'une suite de trente volumes et mis bout à bout, afin d'en accabler une collectivité aussi diverse et multiforme que l'Eglise aux cours des âges, prennent un caractère de violence et d'exagération que, dans la version originale, ils n'offrent nullement.

Que si nous parcourons maintenant cette histoire du christianisme, refaite par M. Galimant dans l'intention unique de ne mettre en valeur que ses fautes et ses turpitudes humaines, ses exagérations sanguinaires et ce qui fut autant la barbarie générale du moyen âge que l'intolérance du prêtre, il nous apparaît, dès les premiers chapitres, que l'auteur s'est assez mal informé des choses. Voici, par exemple : le doux Hincmar, auquel *on doit l'achèvement de la cathédrale de Reims* ; l'ordre de Citeaux, *gêné par l'austérité de saint Bernard*

son fondateur ; le pape Innocent II qui devait au *même saint Bernard son élévation à la papauté*; plus loin, c'est un ouvrage *écrit pendant la Fronde à la fin du* XVII*e* *siècle*; et dès le début il s'étonne que saint Pierre ait pu signer une épître *de Babylone.* On en cueillerait d'autres avec un peu de soin ; mais laissons ces détails ; M. Galîmant ne voit dans l'histoire ecclésiastique que des bûchers et des hécatombes, des disputes puériles et l'exploitation de la bêtise publique ; tous les couvents ont été des maisons de tolérance; les moines et nonnes ont, pendant dix-neuf siècles, fait la bête à deux dos, et il frémit en songeant que « cela se passe encore ainsi de nos jours ». — Il n'y a point à se fâcher d'ailleurs. La libre-pensée procède par telles affirmations. Sa caractéristique n'est point de vouloir la liberté de chacun, mais d'abord l'anti-religion; il y a des cerveaux ainsi obtus ; M. Zola, par exemple, qui peut être cité comme un bon produit en l'espèce, n'a jamais pu comprendre qu'on pouvait être un prêtre sincère et en même temps autre chose qu'un imbécile; il répond : la Science, et en a plein la bouche. Si nous ajoutons à cela quelques tendances à prêcher la morale laïque et obligatoire et un peu de ce rigorisme bêta que propagèrent les calvinistes, nous verrons blâmer jusqu'à ces Processions et orgies de la Ligue dont le Musée Carnavalet possède une si alléchante reproduction (visible pour les hommes seulement); et pour parler sérieusement, la connaissance un peu trop superficielle des faits et des causes amène des hommes, que nous supposons de bonne foi, comme M. Galimant, à nous dire que « c'est au catholicisme qu'incombe la responsabilité du *néant* du moyen âge, *alors que nous sommes redevables à la Réforme des bienfaits de la Renaissance* (!) — Leur marotte, de plus, est de voir partout des symptômes de retour à l'ancien régime. L'inquisition est à nos portes. On va rétablirl les bûchers, la guillotine de la Terreur Blanche, des lois sur le sacrilège ; et comme ils ne sont pas très rassurés sur leur orthodoxie, ils frissonnent, et croient déjà sentir l'odeur de roussi qu'exhalerait leurs mollets.

M. Galimant et les confrères de la libre-pensée peuvent se rassurer toutefois. En histoire, pas plus qu'en art, en littérature ou en politique, rien ne se refait, rien ne se recommence ; et c'est pour cela que les *enseignements de l'Histoire* sont vains et ne servent que de thème à des articles de

journaux ; car les événements ne se reproduisent pas deux fois dans les mêmes milieux et les mêmes circonstances, avec les mêmes hommes et avec les mêmes idées, et l'on ne peut pas plus recommencer le moyen âge et la servitude ecclésiastique que refaire l'Empire Romain ou l'hégémonie assyrienne. Il n'y a qu'un fonds commun dans l'histoire de l'humanité, c'est la méchanceté instinctive de l'homme ; partout et en quelque lieu qu'il se trouve, l'homme est un vilain être intolérant et sanguinaire, borné, cupide et lâche, et nous ne voyons nullement qu'il faille s'en prendre au monarchisme ou à la catholicité pour expliquer le moyen âge, ni que la civilisation toute matérielle où nous nous enlisons graduellement soit destinée à y pourvoir. Les institutions humaines, enfin, se jugent équitablement d'après le mal, mais aussi d'après le bien qu'elles ont propagé. Quiconque ne présente pas, avec le tableau du-mal fait par l'Eglise, ses gloires et sa grandeur, l'émancipation morale qu'elle a déterminée, son art admirable et sa beauté décorative à côté de abjections et souillures de ses membres et de la témérité de ses revendications, ne fait point œuvre d'historien, mais de pamphlétaire ; son œuvre est nulle, parce qu'elle est une œuvre incomplète et de parti. L'Eglise chrétienne, son rôle terminé, reste l'éducation de notre civilisation, laquelle est bien une civilisation chrétienne et ne commence pas uniquement à la révolution de 89, ainsi qu'on veut tant le faire croire. On ne la doit étudier que rétrospectivement, car aujourd'hui, elle se survit, moribonde, et n'a même plus le sens de ses dogmes, de sa symbolique, de l'art merveilleux qu'atteste l'architecture de quatre siècles. Nous avons pour elle le respect qu'on a pour une belle morte, l'émotion qui étreint devant les ruines grandioses ; et parfois, il est vrai, nous admirons, car tous les papes n'ont pas été Alexandre Borgia, ni tous les moines le frère Arrivabene ; et enfin, si M. Galimant s'inquiétait encore de quelque témoignage matériel de la grandeur du catholicisme et de la Beauté que, sans intention peut-être, il nous enseigna, nous le mènerions à Cluny ou au Louvre, vers Notre-Dame et la Sainte Chapelle, les cathédrales de Chartres, d'Amiens ou de Laon ; il y a là entassés ou encore debout, malgré le vandalisme des révolutions et la bêtise utilitaire du siècle, des œuvres de pensée, d'art, de beauté majestueuse

et souveraine qui nous font suffisamment oublier les petites chicanes des synodes, les contradictions de la théologie, les erreurs, la honte et le dévergondage de quelques prélats et de quelques moines ; et nous persisterions à croire que la libre-pensée et le protestantisme, et même quelques autres religions et institutions politiques et sociales qu'on y pourrait adjoindre, n'en laisseront pas tant.

§

En quittant cette sentine, la lecture du livre de M. Ferrère, qui est une œuvre de conscience et de labeur, est un véritable soulagement. L'Afrique romaine à la fin du IVᵉ siécle, les dernières luttes du paganisme, le schisme des Donatistes qui dégénère en hérésie et engendre la révolte sociale et le fanatisme du Circoncellions, les hérésies de Manès, de Pélage et d'Arius, cependant que les Barbares envahissent l'Empire, sont là étudiés d'après les textes contemporains et les derniers travaux archéologiques ; et je ne ferai qu'un reproche, peut-être, à M. Ferrère ; c'est de n'avoir pas présenté un tableau d'ensemble de l'époque ; d'avoir morcelé son sujet et étudié successivement et sans égard pour la chronologie la lutte contre les partisans des dieux, la société chrétienne, le schisme de Donat et les hérésies, car les événements qu'il rapporte ont eu lieu simultanément, et en prenant le parti de les disjoindre, M. Ferrère semble avoir présenté plutôt une suite de monographies que l'histoire des discordes religieuses qui occupèrent alors l'Afrique romaine et la préparèrent à la domination des Vandales. Sans doute, nous y avons gagné des chapitres clairs et un exposé du Manichéisme d'Afrique, et du Donatisme par exemple, qui n'existaient que fragmentairement et dans des histoires générales ; mais peu de lecteurs sont assez informés du IVᵉ sciècle, ou se résigneront à recourir pour mémoire aux études de M. Amédée Thierry et de M. Boissier, ou à feuilleter le volumineux ouvrage de Lebeau pour avoir l'intelligence de la grande tragédie où, vers ce temps, sombre l'Empire, et se rappeler que, Rome prise et le pauvre petit empereur Honorius réfugié dans Ravenne, c'est à Carthage autant qu'à Constantinople que subsiste le monde romain et se continue la civilisation. Il ne faut voir ici, d'ailleurs, qu'une critique de procédé, et le livre de M. Ferrère demeurera précieux

de renseignements sur les croyances, les idées, la vie intellectuelle et sociale des peuples de l'Afrique du Nord, à demi-païens et puniques sous les apparences romaines. A citer particulièrement les détails sur l'astrologie et les dieux, le culte de Cœlestis-Tanit et son temple à Carthage, le mélange de paganisme et de christianisme qui constituait la religion populaire, les accusations généralement répandues que le chistianisme était responsable des malheurs de l'Empire. Enfin, nous le répétons, il faudra consulter les chapitres concernant les hérésies de Manès et de Pélage et les événements politiques qui favorisèrent l'établissement définitif de l'arianisme. — C'est là de l'histoire probe, sans déclamations inutiles, et le livre de M. Ferrère mérite d'être gardé en bonne place.

§

Le Musée Cernuschi.— Après quelques mois de préparation, la Ville s'est résignée à ouvrir — trois jours par semaine — le musée Cernuschi ; ouverture et installation provisoires sans doute, car c'est la nudité d'un immeuble acheté d'hier, et pourvu en hâte de quelques tablettes et vitrines indispensables. Cela donne une haute idée de l'enthousiasme municipal. L'administration a dû penser que ce M. Cernuschi avec ses bibelots japonais et son hôtel étaient bien encombrants. N'avait-on pas déjà le Musée Guimet ? Quel besoin survenait d'un nouveau bazar oriental ? Cela fait des frais ! — Les frais, disons-le bien, ont été minces, et l'on conçoit difficilement même que la Ville n'ait point mis un tapis propre dans l'escalier, ni décoré à neuf, pour y aligner ses collections, l'immeuble qui lui était remis gratis. — Il y là, cependant, de quoi réjouir les amateurs de l'art japonais, et les bronzes surtout, de toutes les grandeurs, depuis le presse-papier jusqu'au bouddha de Megouro, en passant par toutes les formes humaines et animales dont le fantastique est si curieusement traité par les artistes du Soleil-Levant, forment une scène véritablement unique ; l'énumération même de toutes les familles de dieux, de bêtes chimériques, de vases, de cloches, de gardes de sabres, de tout le peuple des chiens, des chats, des oiseaux, des poissons, des crabes qui sont sortis de l'imagination et de la légende japonaises pour trouver leur domicile dans la grande salle serait fatidieuse ;

mais justement la multiplicité des pièces permettra d'étudier l'art du bronze en Extrême-Orient, et nous ne signalerons, aujourd'hui à titre de curiosités, que les miroirs semblables à des couvercles de marmites, et les béliers à roulettes, portant une clef de poêle dans le dos. — Dans la même salle, une vitrine avec des bronzes indiens; et en hauteur, contre la galerie, une boiserie sculptée et peinte, sorte de frise apocalyptique arrachée à quelque Temple du bouddhisme ; dans les premières salles, des céramiques de Kioto, d'Osaka, de Sanouki, de Kaga ; des Kishiou verts et violets aux couleurs admirables, des poteries japonaises de style coréen, des céramiques d'Hizen en imitation de Delft, des grès de Bizen, des terres cuites de Kioto ; le dieu de la Sagesse (grès de Takatori); un maître de cérémonie du Thé (grès d'Owari); des ivoires et des jades. — Dans un couloir et l'escalier de sortie, quelques photographies intéressantes de Java et des Indes (Ellora, caves d'Ajunta), de Ceylan (Bouddhas monumentaux taillés dans le roc); pris aux Indes (Mysore) : une vue de la statue Jaïn colossale de Sharwara Belagola ; à Java-Branbanan, un monument sivaïtique, un rakasas haut comme une maison à deux étages, et enfin une vue du très révéré Lingham. — Il faut terminer en constatant qu'avec le Musée Guimet et le Louvre (coll. Grandidier), nous possédons maintenant de quoi meubler convenablement un musée. Souhaitons que dans un temps prochain on se décide à réunir des collections aujourd'hui séparées et ressortissant d'administrations différentes, et qu'on en forme enfin le Musée historique et artistique de l'Extrême-Orient auquel une ville comme Paris semble avoir droit.

Memento. — Pour ne point quitter l'orientalisme, nous indiquerons de suite les conférences du Musée Guimet pour le commencement de 1899. — M. Milloué doit parler sur *L'Origine du monde d'apres les livres sacrés de l'Inde, de la Chine et du Japon. Théories théistes et matérialistes. La doctrine bouddhique de la Çûnyatâ ou du Vide* (15 janvier); sur *La Vie religieuse de l'Indou. Cérémonies ou Sacrements avant et après la naissance. Culte quotidien. — La Vie religieuse du Grec et du Latin* (5 février); sur *Les Symboles religieux orientaux et leurs rapports avec ceux du paganisme européen* (26 février); sur *Les lois morales dans l'Inde et en Chine*; *la Conception de de la nature du péché*; *la souillure brahmanique* ; *moyens d'ex-*

pier les péchés, transmigrations, pénitences, mortifications, enfers; absence d'idées de rédemption. La base de la morale chinoise et sa sanction (19 mars); *sur le Mysticisme indou. Tantrisme brahmanique et bouddhique; Mantras et Dharanis, Mûdras. Son expansion dans l'Extrême-Orient par le canal du Bouddhisme. Comparaison avec les cultes orientaux en Europe aux premiers siècles de notre ère* (23 avril); enfin sur *Le deïsme indou, ses promoteurs, son état actuel. Le mouvement religieux dans l'Inde. Théosophie, renaissance du bouddhisme* (14 mai). — Alternativement, M. Deshayes, conservateur adjoint, prendra pour sujet de ses causeries : — *Tout n'est que vanité dans la Vie (sentence bouddhique illustrée) ou l'œuvre de la Mort. Vie illustrée du prêtre Ippen (XIIIe siècle). Légende du Temple de Kassouga* (22 janvier); *Les collections du Temple de Todaïdiji (VIIIe siècle). Notes sur les collections au Japon* (19 février); *Caricatures par Toba Sogo (XIIe siècle), par Tanniou (XVIIe siècle) et autres. Notes sur la caricature au Japon* (12 mars).

Vient de se fonder : *L'association historique pour l'etude de l'Afrique* (siège social 58 avenue des Ternes), qui se donne pour but d'envoyer des missions à la découverte des anciennes villes africaines et d'y pratiquer les fouilles nécessaires. Un capital déjà constitué permettra, cette année même, d'envoyer des Missions au Maroc, en Tunisie, dans le sud de l'Algérie et dans la Tripolitaine. — Il est question de fonder une mission archéologique permanente en Indo-Chine.— La commission historique du Vieux Paris entreprend des fouilles à l'effet de retrouver exactement le tracé de la première enceinte de Paris (époque du siège par les Normands). La même commission a décidé — enfin — de classer l'Hôtel de Sens.

CHARLES MERKI.

ROMANIA, FOLKLORE

Essais de philologie française, par Antoine Thomas; Emile Bouillon, éditeur. 7 fr. — *Smart*. — Quelques étymologies. — *Notre Langue*, par Léopold Courouble : Bruxelles, P. Lacomblez, éditeur.

On ne peut discuter ici un livre de science presque abstraite, tel que les **Essais de philologie française**. Il y aurait d'ailleurs si peu à reprendre qu'il est préférable d'en conseiller l'étude à ceux qui voudraient se faire une bonne

méthode pour, par exemple, disserter sur les étymologies. C'est un jeu savant assez répandu et il n'en est pas où l'on se rende plus facilement ridicule, car aucun n'exige des connaissances plus précises et, si l'on a recours à la sémantique, plus de subtilité et plus de logique. Ainsi que de recherches pour arriver à démontrer sûrement qu'il n'y a aucun lien entre *douve*, fossé, et *douve*, insecte et plante, le premier représentant *doga* et le second, *dolva*. Longtemps on s'est ingénié à trouver une origine logique au *moran* de *cormoran*. On citait le breton *mor* qui veut dire *mer* et l'on avait aussitôt *corvum morinum*, corbeau marin. Il y avait même dans le *Livre du roi Modus* ceci : « Faucons *morens*, qui ont esté prins sur la faloise de la mer en loingtain pays... qui sont nommez pelerins. » Seulement ce *morens* était une faute d'impression de l'édition Trepperel : les manuscrits portent *moien*, c'est-à-dire *moyen*. Comme le faucon *moran*, le *cor moran* s'évanouit à cette découverte. Finalement *cormoran* es une « altération assez récente de cormaran, qui est pour *cormarant*, plus anciennement *corp maranc*, primitivement *corp marenc*, en latin de l'époque mérovingienne ou carlovingienne *corvus maringus*. »

On voit, quoique nous ayons fort abrégé l'article, toute la précision de M. Antoine Thomas. Je veux le quereller sur un point. Il s'agit du mot *égrain* : « Ce mot désigne un jeune poirier ou pommier qui, venu de graine, est réservé dans les pépinières pour être greffé. Littré mentionne aussi l'orthographe *égrin*, mais il n'hésite pas à voir dans le mot un composé formé avec le préfice *é* et le substantif *grain*. En réalité, il faut écrire *aigrin*. Littré connaît aussi ce mot qu'il définit et qu'il explique ainsi : « Nom donné aux jeunes pommiers et aux jeunes poiriers, sans doute parce que le fruit en est aigre. » L'adaptation du suffixe *in* à l'adjectif *aigre* pour former un dérivé de ce genre n'est pas naturelle... » Et M. Thomas voit dans *aigrin* la corruption de *aigrun*, mot qui correspondrait au bas-latin *acrumen*. C'est très possible, mais la supposition de Littré ne l'est pas moins, et, surtout, elle me semble « très naturelle ». En effet *aigrin* de *aigre* est tout à fait analogue à *sucrin* de *sucre* et n'est pas, non plus, bien éloigné de *blondin*, de *sauvagin*, d'*argentin*, de *doucin* (le *doucin*, c'est l'eau douce-amère de l'embouchure des fleuves).

Acrumen, s'il n'existe pas, était tout à fait inutile à « pos-

tuler », comme on dit quand on désirerait trouver en latin un mot, logique sans doute, mais que nul n'a jamais vu. C'est le seul point faible de la méthode de M. A. Thomas. Il « postule » peut-être trop volontiers, d'autant plus que l'intérêt de ces sortes d'études est précisément la recherche du rapport entre deux mots connus, l'un français, l'autre latin ; alors l'intérêt phonétique devient psychologique, — et sans la psychologie qui se passionnerait pour la phonétique ?

Il n'est pas aisé de donner une idée juste d'un livre composé d'une centaine de chapitres qui ont tous un intérêt et dont la plupart cherchent des points obscurs ou contestés de la philologie française : on n en dira donc pas davantage.

§

Les gens qui ne savent pas très bien le français ont donné récemment un succédant au mot *chic*, mort il y a déjà quelques années, — car les mots de ce genre meurent dès qu'ils sont sortis du cercle élégant qui les adopta. *Chic* est tombé dans l'argot ou y est retombé ; car on ignore son origine. A propos donc de **Smart**, on a fait le recensement des mots analogues qui ont été en usage depuis trente ou quarante ans et on a trouvé : *chic*, *urfe*, *rupin*, *épatant*, *pschutt*, *vlan*, *select*, *époilant*. D'où sont sortis tous ces mots, on ne sait : ils sont d'ailleurs affreux, excepté *urfe* dont la barbarie pourrait amuser, mais le plus laid, avec *select*, c'est certainement *smart*. Il vivra si peu !

§

Quand on trouve, pour les mots récents, des étymologies sûres, il faut les noter. *Nickel* est un diminutif de l'anglais *nick* usité dans le seul composé *old Nick*, le vieux Nicolas, le Diable ; nickel, c'est donc le petit diable, le diablotin. Les anciens mineurs avaient donné ce nom aux minerais contenant du nickel, parce que la présence de ce métal rendait particulièrement difficile le traitement des minerais, et comme on ne se rendait pas compte à cette époque de la cause de la difficulté, on l'attribuait à la puissance infernale, au diable ; on considérait la mine et le minerai comme ensorcelés. Telle est l'origine du nom donné au nickel.

« L'étymologie du mot *cobalt* est identique ; en allemand *bokald* sert à désigner le génie malfaisant des mines. »

Voici maintenant l'étymologie de *maillechort* :

« Vers 1820 ou 1825, un ouvrier lyonnais, voyageant en Allemagne, recueillit la composition de ce métal, qui était destiné principalement à la fabrication des couverts. Le premier, il l'importa en France à l'aide des capitaux d'un de ses compatriotes nommé Maillet, lui-même s'appelait Chorier. Le métal fabriqué par Maillot et Chorier fut appelé maillechort par la réunion des deux premières syllabes de chacun de leurs noms. Ce nom est surtout usité en France, les Anglais disent germansilver. Les Allemands, qui appelaient ce métal argentan, alpaca, etc., n'ont pas adopté le mot maillechort, trop français, et lui ont substitué celui de melchior.

« Comme conclusion annexe, maillechort doit se prononcer mayechor et non maillekor. Avis à ceux qui aiment à appeler les choses par leur nom et à prononcer correctement ! »

Ces remarques sont tirées des chroniques scientifiques de M. Grady, dans le *Petit Temps*.

§

Notre langue est une fort amusante satire du parler belge. Sous la forme ironique, M. Courouble donne à ses compatriotes d'excellents conseils ; on en jugera par ceci :

Ne dites pas :	*Dites avec élégance* :
On m'a rendu cinquante centimes trop court.	On m'a fait *scherreweg* d'un demi-franc.
C'est un fransquillon.	Il pince son français.
Eh bien ! quoi ce que vous en pensez, do ?	Eh bien ! quoi ce que tu dis en bas de ça ?
Oh ! c'est rien d'estra !	Ouïe, non c'est rien de rare !
J'ai du goût pour boire, mais pas pour manger.	Soif, ça j'ai, mais faim j'ai pas.
Il touche du piano.	Il joue le piano.
Vous voulez me zwanser.	Vous voulez tenir le fou avec moi.
Ça c'est une vieze !	Och ! ça c'est un drolle !
Ça je crois.	Ça je veux croire.
Si si, ça rentrera dedans (dans une malle).	Si si, ça sait dedans.
Il fait un beau parti.	Il marie une qui a le sac.

Vous aimez ça ?	Ça goûte bien ?
Prendre un verre.	Profiter sur un verre.

On voit l'utilité pratique de ce petit guide-belge.

J. Drexelius.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Vittorio Pica : *Letteratura d'eccezione*, Milan, Baldini, 3.50. — *La Grande Encyclopédie*, livraison 582 et suiv., Paris, 61, rue de Rennes. — Jean de la Brète : *Mon Oncle et mon Curé*, Plon. — Comte de Chabot : *La Chasse à travers les Ages* (Savaète) — Dr C. Azoulay : *Oh ! ces jolies histoires d'animaux*, Reinwald.

Letteratura d'eccezione. — Le seul défaut de ce livre est dans son titre. Meilleur que « Les Modernes Byzantins », épigramme inconsciente qui avait naguère tenté M. Pica, *Littérature d'exception* rend fort mal le sentiment littéraire que l'on éprouve devant les œuvres de Mallarmé, de Verlaine ou de Huysmans ; d'exception, elles le furent ; tout ce qui est original est exceptionnel ; mais elles ne le sont plus que par leur valeur et ce qu'elles renferment de beauté singulière. Toute la littérature digne de nom, en somme, est exceptionnelle ; toute œuvre d'art est un miracle. Le contraire d'exceptionnel est : vulgaire, commun, coutumier, ordinaire, normal. Normal, est-ce normal qu'a voulu dire M. Pica ? Il y a une littérature normale ? C'est difficile à comprendre. Suppose-t-on que Victor Hugo soit plus normal que Verlaine, ou moins exceptionnel ? Il est question dans le même volume de Barrès, d'Anatole France : en quoi ces deux écrivains sont-ils plus anormaux que Benjamin Constant, Sénancourt ou Bernardin de Saint-Pierre ? Et Poictevin lui-même, l'est-il, davantage que X. Doudan, ou Beckford, ou Fromentin ?

Inexplicable logiquement, *Littérature d'exception* se comprend, si l'on n'a souci que du sens historique des mots, et si l'on se reporte à quelques années en arrière, quand l'évangile du jour commençait ainsi :

Je suis l'Empire à la fin de la décadence.

Et ces études en effet sont de l'histoire presque autant que de la littérature, l'histoire des talents en même temps que l'analyse des œuvres. Dans les deux cents pages qui traitent de Verlaine, puis de Mallarmé, rien n'est oublié, dates, citations, références ; les jugements, toujours motivés, sont

précis et sûrs; les portraits, agréables et ressemblants. Le reste du volume n'est pas rédigé avec moins de soin, mais la vérité y apparaît moins sûre, et cela est inévitable puisque la figure des vivants change à chaque jour de leur vie il y a néanmoins bien des traits qui ne seront plus modifiés dans les fusains que M. Pica nous donne de Poictevin ou de Huysmans et même de France et de Barrès. C'est qu'il connaît notre littérature, oui, mieux que nous-mêmes. Il la voit et la suit avec un recul qui débrouille des lignes pour nous maladroitement enchevêtrées; de plus, c'est un esprit naturellement clair et clarificateur: son Mallarmé est un chef-d'œuvre de mise au point et de mise en lumière.

Avec M. Pica en Italie et M. Symons en Angleterre, la nouvelle littérature française a ses deux meilleurs critiques, ceux qui doivent inspirer le plus de confiance; elle en a d'autres, et d'excellents en presque tous les pays, jusqu'en Russie et jusque dans l'Amérique latine; elle en a partout, hormis en France même. J'entends des critiques, non pas étrangers sans doute, mais extérieurs au mouvement littéraire qu'il faudrait apprécier. Ceux qui ont l'air de remplir ces conditions ne sont pas sérieux; leurs jugements n'ont même pas d'importance pratique; il y a autour d'eux un petit désert arabique et le sable seul s'émeut de leurs paroles. M. Pica, au contraire, a de l'autorité à la fois chez lui et chez nous, pour la rectitude de sa pensée, pour le charme de son style, pour la hardiesse aussi avec laquelle il défend, en art et en littérature, le droit à la lumière des beautés nouvelles.

REMY DE GOURMONT.

§

La Grande Encyclopédie. — Il y a dans cette série quelques articles importants. *Morale* : M. Boirac traite ce sujet antédiluvien avec un louable scepticisme, appelant Kant « le dernier des Pères de l'Eglise », et constatant l'inexistence, hors des religions, de l'enseignement de cette science — sans doute hypothétique; la morale, ce n'est pas M. Boirac qui parle, est pour les mœurs ce que la mode est pour les vêtements, et l'impératif catégorique un croquemitaine décidément vermoulu. Qu'est-ce qu'une morale, qu'est-ce qu'une loi, dépourvue de sanction? *Morgane*, par A. Jeanroy:

Strabon rapporte la croyance des Gaulois en neuf génies féminins habitant l'île de Sein; au XIIe siècle, Geoffroy de Monmoulh donne le nom de l'aînée de ces neuf sœurs, Morgue. Le mot au cas régime faisait Morgain, comme Eva-Evain, nonne-nonnain, Berte-Bertain, etc.; cette forme passa en Italie où elle devint *Morgana*, et revint en France ainsi modifiée. *Mort* : M. Zaborowski démontre une fois de plus que l'idée de mort naturelle est tout à fait étrangère aux non-civilisés. *Mouvement* : « Désormais, dit M. L. Dauriac, si nous voulons savoir ce qu'est le mouvement, nous interrogerons les savants, non les philosophes. » Allusions ironiques à « ceux qui appellent Kant le dernier des Pères de l'Eglise ». *Musset*, par René Samuel; appréciation un peu optimiste : « Musset, le poète de l'amour, ne passera pas. » Pour qui, en quelle province, Musset est-il, aujourd'hui, le poète de l'amour? *Mutilation*, par Zaborowski : article trop écourté sur un sujet d'un si large intérêt psychologique. Il ne fait que des allusions à la prodigieuse histoire des mutilations sexuelles. *Mystère* : M. J.-A. Hild est sévère pour les « mystères » du paganisme, les cultes de Bacchus, d'Adonis, d'Isis, etc. Les mystères dionysiaques apparaissent cependant tels qu'une fort belle religion et assez spiritualisée, assez mystique pour que devant telle inscription funéraire on hésite s'il s'agit d'un dionysiaque ou d'un chrétien. *Mysticisme* : « Comme l'a montré M. Lévy-Bruhl, toutes les doctrines plus ou moins mystiques du sentiment et de la croyance que l'on a vues apparaître, se développer et se répandre depuis un siècle sont des doctrines de *compensation*. Elles ont avancé parallèlement à l'*agnosticisme* (cet équivalent moderne du scepticisme); elles en sont, si l'on peut dire, complémentaires. » M. Boirac considère le mysticisme comme une sorte de panthéisme spiritualiste; il juge cette tendance utile contre les exagérations du rationalisme et du positivisme : « Il est bon que les savants eux-mêmes gardent le sentiment des bornes de leur science et du mystère qui les enveloppe de toutes parts. » L'article de M. Boirac est excellent. — *Mythologie* : M. Toutain constate que si l'étude des mythologies n'est pas encore très avancée, du moins on est désormais en possession de la bonne méthode, la méthode comparative. Très conciliant, il trouve qu'il y a une part de vérité dans tous les systèmes, se garde bien d'opposer M. Lang à M. Max Muller et

ne réprouve même pas entièrement l'évhémérisme. Sa bibliographie, pourtant bien complète sur la plupart des points, néglige tant les revues de folklore. Comment, sans le folklore comprendre quelque chose à la mythologie ?

Les deux articles les plus étendus de cette série sont : *Musique*, véritable traité par H. Quittard, C.-E. Ruelle, René Brancour, Pierre Aubry ; *Napoléon*, par H. Monin.

J. Drexelius.

§

Mon Oncle et mon Curé, par Jean de la Brète. — Illustrée spirituellement par Vuillemin, c'est l'histoire d'une toute petite jeune fille ayant certainement trop de tête pour ne pas finir par imposer sa volonté au Monsieur qui s'efforce de ne pas la voir (elle est si petite). L'oncle est comme tous les hommes, aveugle de naissance quoique fort gentil et tapoteur de joues candides. Le curé, plus clairvoyant parce que sa robe lui ajoute une finesse de femme, découvre tous les petits secrets si menus qu'ils soient, et il ramène un fiancé repentant, désormais compris. Le roman ne signifie rien en apparence, mais il est plein de détails intime sur l'être mystérieux qu'est la jeune fille et celle-ci *on la fit plus petite pour le faire avec soin.*

La Chasse à travers les Ages, par le comte de Chabot. — Avec un soin pieux de fervent de cet art si ancien : la chasse, car ce fut plus un art qu'un sport, jadis, le comte de Chabot suit les voies chaudes depuis les premiers âges du monde jusqu'à nos jours, se faisant accompagner de très braves chiens, belles bêtes s'efflanquant à courir mais de formes héraldiques, ainsi que l'on en découvre sur les parchemins, gardant, langue tirée et haut les pattes, les meilleurs écussons de France. Il nous narre, à son de trompe ou à demi-mots, les légendaires prouesses de tous nos grands veneurs. Sous une belle couverture vert tendre comme le sont les halliers au printemps, il a collectionné de jolies gravures, estampes, eaux-fortes reproduites, miniatures coloriées finement, armes rares. C'est plus qu'il n'en faut, pour les étrennes d'un oncle à présent impotent et regrettant l'époque de ses valeureuses chevauchées. L'auteur, timidement ironique, offre aussi son gros livre aux jeunes hommes et semble ne pas trop compter sur leur curiosité malgré la diane d'or qui

éclaire de sa grâce cet ouvrage vert, plein de récits d'amour. (Eros n'est-il pas le premier des chasseurs !) Mais qu'il prenne patience, l'auteur, on commence *à en revoir* avec l'*Affaire*, cette bête du Gévaudan sans cesse renaissante de ses propres cendres et, si j'en juge par le *bourvari* quotidien dans les rues, le temps des grandes chasses approche. Courir le juif ou le daim innocent, ça me paraît synonyme et il serait urgent de reprendre le vieux jargon des sonneurs *d'hallali*, histoire de moins blesser les convenances.

Oh ! Les jolies histoires d'animaux, par le docteur L. Azoulay. Librairie Reinwald, 15, rue des Saints-Pères. — Album où de vives colorations apprennent aux enfants à aimer et admirer de redoutables bêtes féroces très bonnes, au fond, et qui ne sont coupables que d'avoir connu l'homme au détour d'un bois. Texte amusant, plein d'une originale familiarité.

RACHILDE.

LES REVUES

La Revue encyclopédique Larousse. — L'Ermitage. — La Revue Blanche.

On ne parlera jamais assez de Renan. Ceux qui l'ont connu doivent aux lettres françaises leur contribution personnelle, non pour fixer les traits insaisissables d'une des intelligences les plus subtiles et les plus multiformes qui aient été, — mais pour augmenter précisément les aspects où elle se laissa surprendre.

Il y a encore une chose que les hommes doivent renoncer à chercher parce qu'elle est introuvable : l'âme de Renan. Elle était infinie et charmante, appliquée à tout, curieuse et sentimentale, avec la coquetterie suprême de ne point prêter à l'observation l'une ou plutôt que l'autre de ses facultés, pour laisser à la critique le soin de choisir entre elles, et diminuer les chances d'erreur. Elle était logique jusque dans le sourire et c'est le secret d'une ironie perdue avec elle, car l'ironie de M. Anatole France est tout à fait différente.

Cette âme était aussi polie qu'âme bien trempée peut l'être, s'il faut entendre par là qu'elle se faisait accessible sans se plier, supportait l'éloge et donnait son amitié en échange d'une parcelle de vérité. Autant dire que les *Huit jours chez*

M. Renan n'ont guère profité à M. Maurice Barrès, car la « jolie plaquette in-32° » promettait un esprit délicat que les mœurs politiques ont malheureusement dévoyé. Si l'on retrouve moins qu'on ne pouvait l'espérer de l'âme de Renan — après tout, vous le savez, rien n'est moins susceptible de se perdre qu'une âme de littérateur ! — dans les derniers travaux de M. Barrès, aussi bien y en a-t-il un reflet dans les trop rares écrits de M. Marcel Schwob, et cela console les amis de la raison et du beau style.

Où est le temps que M. Barrès parlait de « la *pliante* madame de Tillière » dans une lettre à son « cher ami » Paul Bourget ? Maintenant M. Paul Bourget est de l'Académie — et il y a tous les droits ! — mais il hasarde quelques retouches au portrait de Renan qui figure dans les *Essais de Psychologie contemporaine*. Ce portrait, il faut se le bien rappeler, pour frissonner à la seule idée d'une retouche ! Son auteur a cru indispensable de « retoucher », après une lecture de la correspondance entre M. Renan el M. Berthelot. Pour un psychologue, — et M. Bourget en est un ! — la faute est impardonnable. Cette correspondance, d'un tel homme à un tel autre, devait le confirmer dans la moins certaine même de ses convicitons. Si l'on a toujours bonne grâce à reconnaître sa méprise, quelle grâce y a-t-il à se tromper où l'on y avait échappé ? Et voir juste dans un Renan, c'est montrer davantage que l'ordinaire perspicacité du critique.

On peut lire dans *Emma Kosilis* : « Mon éducation morale fut ainsi faite par quelques amies d'enfance, très pures et très jolies ; maintenant encore, le bien, la raison, les bonnes et douces choses m'apparaissent sous la forme d'une petite fille sage de douze ou quatorze ans, qui me fait un signe discret. » Ce n'est point une de ces phrases qu'on oublie. Comment attendre de celui qui l'a écrite, qu'il s'épanchât dans des épîtres sentimentales à M. Berthelot ? A M. Berthelot revenait de droit « cette qualité d'amitié abstraite qu'il (Renan) a donnée à son camarade d'idées ». M. Paul Bourget en montre de la surprise ; mais c'est encore la moindre des « retouches » qui forment le bel article de la **Revue Encyclopédique** : *Renan d'après sa correspondance.*

Les étonnements de M. Paul Bourget déconcertent. Ils donneraient à penser que déshabiller et rhabiller tant de pliantes mesdames de Tillière pour exciter les facultés

psychologiques d'un Claude Larcher, cocu clairvoyant, a pu compromettre, à la longue, les merveilleux dons qui ont valu à M. Paul Bourget une incontestable maîtrise, dans la critique !

Le dillettantisme de Renan, son indifférence apparente au bien et au mal, son « attitude d'ironie transcendantale », — comme dit si justement M. Bourget, — prouvent que, dans la progression de ses longs travaux, Renan apercevait sans cesse la Vérité à une distance constante, tandis qu'à ses yeux l'Absolu moral tendait vers le point géométrique dont il faut bien que l'on prenne conscience au moment précis de la mort. Si, au lieu de ce flottement des idées qui est la maladie contagieuse des philosophes, celui-ci a montré, dans tous les actes de la vie, « cette énergie de tempérament » qu'on n'admirera jamais assez si elle ne nuit pas à l'honnêteté au sens total du mot, — c'est qu'il savait apprécier la mesure du relatif (ce relatif dont la France entière ne se douterait même plus, d'après M. Barrès) dans le monde concret. C'est une antithèse, « qui n'en est une qu'en apparence », selon la forte expression de M. Paul Bourget.

Il observe, en outre, que l'homme est peu de chose dans la nature, au cours d'une trentaine de lignes éloquentes que résument les mots célèbres de Pascal : « Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini et tout à l'égard du néant... » M. Bourget cite avec choix; c'est un charme ajouté à bien d'autres. Il a, de plus, le soin de conclure, ce que négligent trop d'écrivains actuels :

« Ce ne sont pas les pages d'une brève étude, c'est tout un livre qu'il faudrait pour préciser et suivre la marche d'une intelligence comme celle de Renan vers ce demi-nihilisme dont ses dernières œuvres portent la trace. Ces curieuses lettres à M. Berthelot ne nous racontent pas ces étapes, mais en nous initiant à la méthode habituelle de cette pensée, elles nous font mieux comprendre comment l'excès d'uue faculté, par elle-même excellente, a peu à peu conduit l'infatigable travailleur à cette déconcertante raillerie et à cet « à quoi bon ? » final. Quoiqu'il y ait quelque puérilité et aussi quelque impertinence à reconstituer arbitrairement l'emploi d'un pareil talent, on est tenté, après avoir lu ces lettres et en présence du tour d'esprit qu'elles révèlent, de se demander si Renan n'avait pas raison dans son regret de 1863, et s'il n'au-

rait pas réalisé une œuvre plus durable en exploitant un autre domaine que celui de l'histoire religieuse. Cette disposition d'esprit cosmique est-elle la meilleure pour étudier d'une manière complète des phénomènes qui sont, avant tout, des crises de conscience individuelles et qui, par conséquent, relèvent surtout de la psychologie? Il est bien difficile de répondre à cette question, car cette âme très complexe qui fut Renan avait aussi des portions de sensibilité qui ne lui permettaient guère de se complaire à d'autres objets. On imagine pourtant que s'il eût traversé l'Ecole normale au lieu de traverser le séminaire, ses travaux eussent pris une direction un peu autre, et l'on rêve, écrite par lui, une histoire de la civilisation grecque ou italienne, par exemple, qui n'eût pas prêté aux mêmes réserves, ni peut-être subi les mêmes déchets que ses études sur l'histoire religieuse. N'importe. Quelles que soient ces réserves et que les croyants les formulent au nom de leur foi blessée, quels que soient ces déchets et que les moralistes condamnent l'influence de certaines analyses insuffisantes, cette œuvre de Renan demeure respectable parce qu'elle fut profondément, absolument sincère. Il a pu se tromper souvent, mais, s'il s'est trompé, ç'a toujours été sans aucune arrière-pensée d'aucun genre, et ses lettres à M. Berthelot sont un témoignage de cette sincérité contre quoi aucune interprétation ne prévaudra, en même temps qu'elles constitueront pour l'avenir un des plus curieux documents de vie intellectuelle qui nous aient été donnés depuis des années.»

M. Bourget signale une « impertinence » et ne se prive point de la commettre, avec mille réserves il est vrai, et ce que peut « verser » d émotion un encrier d'académicien.

Relisons l'ancien portrait et négligeons ces retouches qui en gâteraient l'harmonieuse ressemblance sans y rien ajouter d'essentiel.

Il est assez piquant, après un contact avec Renan à travers la lucide intelligence d'un Paul Bourget, de rencontrer M. André Gide. Qui n'y prendrait plaisir? Pourtant, depuis que M. Francis Vielé-Griffin nous a désigné cet écrivain profond et délié comme un directeur de conscience possible, ce plaisir n'est pas sans mélange : un directeur de conscience devient un danger pour ceux-là qu'il dirige, en étalant le spectacle de leur faiblesse : tuteur et pois d'Espagne! Il ne

peut guider que des esprits vacillants ; et en ne dirigeant point, il perd toute excuse à ce titre flatteur mais peu enviable. Diriger sa propre conscience, c'est-à-dire l'entendre en toute occasion, cela suffit à faire d'un homme un sage. On parvient difficilement à cet état ; on s'y maintient à grand'peine. Où trouver le temps et la force de s'intéresser si indiscrètement à la conscience d'autrui ? M. André Gide aura, d'un sourire, accueilli le compliment, car il a l'ironie gracieuse ; et qu'il lui soit venu d'un poète de la qualité de M. Vielé-Griffin, il en aura ressenti ce chatouillement à l'amour-propre, à quoi un auteur sera toujours sensible. Croirait-on que la dernière *Lettre à Angèle* parue à l'**Ermitage**, nous montrerait presque M. André Gide dans l'exercice de sa nouvelle fonction ? Il est vrai que l'ami d'Angèle se ressaisit assez, vers la fin de sa missive :

« Mais que M. Vielé-Griffin se rassure, écrit-il, même avec des précautions, je n'ose encore guider personne. — Qui veut se promener, qu'il me suive ! Mais vers quoi guiderais-je les autres, moi qui ne sais pas où je vais. — Allons-y — mais doucement, ma chère Angèle. *Leo est in via*, dit Salomon. Et *errare humanum est*... mais il y a quelque charme à cela. »

Mais avant de se résoudre à cette sage précaution — bien qu'on lise : « je n'ose *encore* guider personne », — M. Gide n'a pas résisté à la tentation de tancer un peu M. Maeterlinck, à coups d'une férule fleurie :

« — Non, le danger, c'est d'exprimer précocement des opinions, des idées. M. Maeterlinck le sait bien. Voulez-vous un secret ? Penchez-vous que je vous le dise : M. Maeterlinck a changé ; il a changé, vous dis-je ! mais reste esclave d'un premier livre. Je ne parle pas, vous pensez, de ses drames très admirables — mais bien du *Trésor des Humbles*. Là tentait de se fixer sa pensée, c'était un livre de morale.

» Chère Angèle, vous savez si je les aime, moi, les livres de morale ; si je ne me retenais, chère Angèle, j'en écrirais un tous les mois ; mais un tous les trois ans — ah ! non ! — ou seulement passé soixantaine ; on ne sait pas avant ce qui peut arriver... Maurice Maeterlinck est encore jeune ; il peut créer, mais il raisonne ; il écrit *Sagesse et Destinée*, au lieu d'écrire d'autres *Maleine*, des *Intérieurs*, des *Mélisande*. — Combien peu de temps pense-t-il vivre ? N'attend-il donc plus rien de la vie ? Un livre comme ce dernier, admirable tant

qu'on voudra, me fait l'effet d'un testament. J'aime, comme Pascal, attendre d'être mort pour livrer mes pensées; qu'elles vivent, après! Ça les regarde : mais c'est parce que soi l'on est mort. — M. Maeterlinck lui, n'est pas mort; et je vous dis qu'il a changé. Depuis le *Trésor des Humbles*, qu'a-t-il donc rencontré sur sa route ? — La vie et Nietzsche, — quoi de plus pour bouleverser ? — Mais le *Trésor des Humbles* étant écrit, il a voulu rester encore fidèle à ce qu'il y disait si bien, relier au nouveau l'ancien soi-même. Étrange mariage de l'individualisme et de l'humilité; un peu de mysticisme rend tout possible.

» M. Maeterlinck est un fort et sa pensée continuera; déjà bien des phrases de ce livre n'eussent pu être écrites dans le *Trésor des Humbles*. Espérons que nous connaîtrons plus tard de lui bien des phrases qui n'eussent pu être écrites dans celui-ci. Plus un tel livre engage la pensée, plus une âme anssi sincère que la sienne se sent le devoir de redonner un nouveau livre sitôt que celui-ci n'est plus la voix très juste de sa plus récente pensée. « Nées douces, les pensées, elles, vieillissent féroces — dit votre ami Vielé-Griffin dans la très belle lettre qu'il nous adresse. Nées douces, elles vieillissent féroces; belles d'hier, les voici ridées, flétries, hideuses à faire pleurer qui les mit au monde... » — « O mes pensées d'hier O! mes belles pensées! s'écriait Nietzsche, qu'ai-je donc fait de vous ? qu'est-ce que vous voilà devenues ? »

Nietzsche et Pascal vivent là en bonne compagnie : M. André Gide rend tout possible, comme il le remarque du mysticisme à petite dose. Où l'on est très surpris, c'est de trouver, sous la même signature, dans l'*Ermitage*, le reproche à M. Maeterlinck de composer des livres de morale « au lieu d'écrire d'autres *Maleine* », et dans la **Revue blanche**, un *Philoctète* que l'auteur aurait fort convenablement appelé : *Traité de la Vertu*. On doit se réjouir de contradictions qui produisent un tel résultat : M. Gide parle de la vertu en parfaite connaissance, et rien ne vaut de bien écrire sur un beau sujet. Comme le penseur de la *Sagesse et la Destinée*, « n'attend-il donc plus rien de la vie ? » Au contraire, il en attend toute inspiration, pareil en cela à M. Maeterlinck, car toute philosophie, toute abstraction, il est impossible de la concevoir différemment que par l'étude des caractères et de leurs rapports. La pensée sortie des livres

toute armée est morte, pour qui n'a pas la ressource de voir autour de lui et dans lui-même, ni de sentir par les cinq moyens naturels. Combien il est préférable que M. André Gide ait erré dans cette « lettre » que ne regretteront ni la fine Angèle, ni M. Maeterlinck, au lieu de s'être trompé dans son *Traité de la Vertu*. (Pourquoi ne pas tenir à ce titre, en manière de vengeance anodine ?)

Ecoutez Ulysse définir la vertu : « Calme ta passion, soumets tout au devoir... »

Le jeune Néoptolème a besoin d'éclaircissements ; entendez son conseiller :

« La voix des dieux, l'ordre de la cité, l'offrande de nous à la Grèce, et comme l'on voit chercher alentour sur la terre les plus précieuses fleurs en dons à faire à leur maîtresse, et désirer mourir pour elle, comme s'ils n'avaient, malheureux, rien de mieux à donner qu'eux-mêmes, s'il est vrai que ta patrie te soit chère, que saurais-tu lui donner de trop cher ? et ne convins-tu pas tout à l'heure qu'après elle aussitôt venait l'amitié ? Qu'avait Agamennon de plus cher que sa fille, si ce n'était pas la patrie ? Comme sur un autel, immole... mais qu'a de même Philoctète, en cette île où tout seul il vit, qu'a-t-il de plus précieux que cet arc, en don à faire à la patrie ?

» ... Il pourrait refuser. Je ne connais pas son humeur, mais sais que son délaissement l'irrita contre les chefs de l'armée. Peut-être irrite-t-il les dieux par sa pensée et cesse-t-il horriblement de nous souhaiter la victoire. Et peut-être les dieux offensés ont-ils voulu par nous le châtier encore. En le forçant à la vertu par l'abandon obligé de ses armes, les dieux seront pour lui moins sévères.

» ... Ne crois-tu pas, Néoptolème, qu'il n'importe avant tout que les ordres des dieux s'accomplissent ? fussent-ils accomplis sans l'aveu de chaque homme ? »

Comme il ne peut s'agir — Ulysse étant habile — que d'une vertu relative, profitable, Néoptolème après de timides objections oppose celle-ci :

« Tout ce que tu disais avant, je l'approuvais ; mais à présent je ne sais plus que dire, et même il me paraît... »

Philoctète, lui, comprend la Vertu, la Vertu intégrale, celle qui n'existe point et à laquelle il est important de croire pour pratiquer l'autre :

« Certes, Ulysse, ce n'est que depuis que je suis loin des autres que je comprends ce qu'on appelle la vertu. L'homme qui vit parmi les autres est incapable, incapable, crois-moi, d'une action pure et vraiment désintéressée... J'ai perdu le talent de chercher les motifs des actes, depuis que les miens n'en ont plus de secrets. Ce que je suis, pour qui le paraîtrais-je ? J'ai souci d'être seulement. J'ai cessé de gémir, sachant qu'ici nulle oreille ne peut entendre, cessé de souhaiter sachant qu'ici je ne pouvais rien obtenir. »

(A vérifier quand on aura des renseignements sérieux sur la psychologie du Philoctète de l'Ile du Diable.)

Philoctète dit encore :

« Je m'exprime mieux depuis que je ne parle plus à des hommes. Mon occupation entre la chasse et le sommeil est la pensée. Mes idées, dans la solitude, et comme rien, même la douleur, ne les dérange, ont pris un cours subtil que parfois je ne suis qu'avec peine. J'ai compris sur la vie plus de secrets que ne m'en avaient révélé tous mes maîtres. Je m'occupais aussi à me raconter mes douleurs, et, si la phrase était très belle, j'en étais d'autant consolé ; parfois même j'oubliais ma tristesse, à la dire. Je compris que les mots sont plus beaux dès qu'ils ne servent plus aux demandes. N'ayant plus, près de moi, d'oreilles ni de bouches, je n'employais que la beauté de mes paroles ; je les criais à toute l'île, le long des plages ; et l'île en m'écoutant semblait moins solitaire ; la nature semblait pareille à ma tristesse ; il me semblait que j'en étais la voix et que les rochers muets l'attendissent pour raconter leurs maladies ; car j'ai compris qu'autour de moi tout est malade... et que ce froid n'est pas normal, car je me souviens de la Grèce... Et je pris lentement l'habitude de clamer la détresse plutôt des choses que la mienne ; je trouvais cela mieux, comment te dire ? d'ailleurs cette détresse était la même et j'étais autant consolé. Puis c'est en parlant de la mer et de la vague interminable que je fis mes plus belles phrases. Te l'avouerai-je, Ulysse, — Ulysse ! — certaines étaient si belles que j'en sanglotais de tristesse qu'aucun homme ne les pût ouïr. Son âme, il me semblait, en eût été changée. Ecoute, Ulysse ! écoute. On ne m'a pas encore entendu. »

Et, plus loin :

« Je voudrais parvenir à la plus grande transparence, à la

suppression de mon opacité, et que, me règardant agir, toi-même sentes la lumière...

» ... Vertu ! vertu, je te chérissais tant, solitaire ! Mon cœur silencieux s'était calmé, loin d'eux. Ah ! je sais maintenant ce que vaut l'amitié qu'ils proposent ! Est-ce la Grèce ma patrie ? Ulysse que je hais, et toi, Néoptolème... comme il m'écoutait cependant ! quelle douceur ! Enfant... aussi beau, oh ! plus beau que n'était beau ton père... Comment un front si pur cache-t-il une telle pensée ? « La vertu », disait-il, « Philoctète, apprends-moi la vertu. » Que lui disais-e ? Je ne me souviens plus, que de lui... Et qu'importe à présent ce que je pus lui dire !... »

Néoptolème exprime un scrupule :

« Et je sens bien qu'Ulysse et toi, votre vertu n'est pas la même... Mais quand il faut parler, toi qui parlais si bien, tu hésites... »

Ulysse lui apprendra bientôt à envisager les choses positives :

« ... A quoi sert la vertu solitaire ? Malgré tout ce qu'il croit, elle s'exhalait sans emploi. A quoi servent toutes ses phrases, belles tant qu'il voudra... T'a-t-il convaincu ? Moi non plus.

» S'il vit ainsi seul dans cette île, je te l'ai bien prouvé, c'était pour délivrer l'armée de ses gémissements et de sa puanteur ; c'est là son premier dévouement, c'est là sa vertu, quoi qu'il dise. Sa seconde vertu, ce sera, s'il est si vertueux, de se bien consoler, quand il aura perdu son arc, en songeant que c'est pour la Grèce. Quel autre dévouement s'imagine, qui ne soit pas pour la patrie ? Il attendait vois-tu, que nous vinssions l'offrir... Mais, comme il pourrait refuser, mieux vaut forcer sa vertu, lui imposer le sacrifice — et je crois plus prudent de l'endormir. »

Philoctète, lui-même, se décourage de la *Vertu intrinsèque*. Il s'écrie, sans toutefois mourir comme un Brutus :

«... Vertu ! vertu ! je cherche dans ce nom amer un peu d'ivresse ; l'aurais-je déjà toute épuisée ? L'orgueil qui me soutient chancelle et cède ; je fuis de toutes parts. « Pas de bonds ; pas de bonds », lui disais-je. Ce que l'on entreprend au-dessus de ses forces, Néoptolème, voilà ce qu'on appelle vertu.

»... Vertu... je n'y crois plus, Néoptolème. Mais écoute-

moi donc, Néoptolème ! Néoptolème, il n'y a plus de vertu. — Néoptolème !... Il n'entend plus... »

Enfin, Ulysse a le dernier mot : « Et maintenant, adieu, dur Philoctète. Est-ce que tu m'as beaucoup méprisé ? Ah ! je voudrais savoir... Je voudrais qu'il sache que je le trouve admirable... et que... grâce à lui nous vaincrons. »

Un peu honteux, Ulysse admire à son tour la Vertu... « utilitaire ».

Et il se trouve que les trois personnages de M. André Gide ont raison, chacun, sans confondre leurs motifs en un faisceau, qui « dirigerait la conscience » du lecteur. Tant de qualités brillantes l'émerveillent, mais ne le convainquent que de sa propre hésitation devant la Vertu. D'ailleurs, l'auteur a-t-il poursuivi un autre but que d'atteindre quelques esprits, de les émouvoir, de disperser sa pensée et de les entraîner à réfléchir ? La vertu est si difficile que c'est admirable déjà d'imaginer des personnages qui s'en préoccupent, soit qu'ils la recherchent ou la raillent avec retenue.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Petits Mémoires d'un Parnassien (*Petit Temps*, 3 et 6 décembre). — Memento.

M. Xavier de Ricard continue ses souvenirs sur les premières années du Parnasse. Il raconte comment furent composés les trois volumes qui forment « le Parnasse contemporain ». D'abord on avait résolu d'être sévère, de n'admettre que de vrais poètes et des poètes de la nouvelle école « dont les maîtres reconnus et incontestés étaient le tétrarchat Gautier, Leconte de Lisle, Baudelaire et Banville. Mais l'intention dut un peu fléchir à la nécessité.... Qu'avait à voir en une manifestation, que voulait être le Parnasse, un versificateur comme Arsène Houssaye, dont la contribution d'ailleurs fut au-dessous de toute médiocrité, et j'en pourrais citer d'autres ? » Théophile Gautier, quoiqu'il goûtât peu les recueils collectifs de ce genre, consentit à figurer en tête du volume, lequel fut publié d'abord en livraisons, du 2 mars au 30 juin 1866. « Lorsque Mendès prétend que ses collaborateurs furent à cette époque les seuls lecteurs du Parnasse, il exagère un peu. Mais il est certain que les livraisons ne s'enlevaient guère, et il y en eut même de si lourdes qu'elles ne s'enlevè-

rent pas du tout ; si bien que, le volume achevé, la perte fut de plus de 2.000 francs. Et pourtant les poètes ne furent pas payés, sauf un, Leconte de Lisle. » Ce premier volume renfermait des vers de trente-sept poètes différents, dont une dizaine sont demeurés rigoureusement inconnus.

« Voici les noms des trente-sept par ordre de publication dans le livre : Théophile Gautier, Théodore de Banville, José-Maria de Heredia, Leconte de Lisle, Louis Ménard, François Coppée, Auguste Vacquerie, Catulle Mendès, Charles Baudelaire, Léon Dierx, Sully Prudhomme, André Lemoyne, L. Xavier de Ricard, Antony Deschamps, Paul Verlaine, Arsène Houssaye, Léon Valade, Stéphane Mallarmé, Henri Cazalis, Philoxène Boyer, Emmanuel des Essarts, Emile Deschamps, Albert Mérat, Henri Winter, Armand Renaud, Eugène Lefébure, Edmond Lepelletier, Auguste de Châtillon, Jules Forni, Charles Coran, Eugène Villemin, Robert Luzarche, Alexandre Piédagnel, Auguste Villiers de L'Isle-Adam, P. Fertiault, Francis Tesson, Alexis Martin.

» En cette nomenclature, le souci apparaît d'entremêler les jeunes, les nouveaux aux maîtres et aux poètes qui jouissaient alors d'une notoriété justifiée ou non. Certes, il y a là tels noms qui n'ont jamais eu un sens artistique, tels autres, oubliés des générations modernes, — comme, par exemple, ceux de Philoxène Boyer et d'Auguste de Châtillon, eurent une valeur du moment, nullement méprisable. L'art a ses passants.

» La plupart d'entre nous avaient déjà publié leurs volumes de vers ou de prose, ou les deux. Il est curieux, à cette distance, de rappeler ceux de ces premiers parnassiens qui étaient tout à fait inédits, ou presque, c'est-à-dire qui, comme Paul Verlaine, avaient, à peine, par-ci par-là, publié quelques vers. Les voici :

» José-Maria de Heredia, François Coppée, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, Edmond Lepelletier.

» Ne parlons pas de Lepelletier qui ne s'est pas attardé longtemps à la poésie ; mais constatons que les quatre autres auront bien tenu leur place au Parnasse ! Aucuns, par exemple, ne personnifient plus classiquement — peut-on dire — la tradition des maîtres parnassiens, que F. Coppée et Heredia — Heredia surtout. Par contre, Verlaine et Mallarmé, d'une destinée d'hommes et de chefs d'école si différente, sans re-

nier le Parnasse, ont pourtant été de ceux qui auront provoqué le plus l'évolution qui l'abolira. »

Ce premier Parnasse eut un résultat; il calma certaines hostilités; plus d'un vieux maître fit savoir que sa collaboration serait possible, pourvu qu'elle fût sollicitée. M. de Ricard ne nous donne pas les noms des vieux maîtres dont le désir ne fut pas exaucé, mais il nous conte, touchant l'exorable Auguste Barbier, une jolie anecdote :

« Je me rappelle très bien, par exemple, la visite que nous fîmes, Heredia et moi, à Auguste Barbier pour le décider à nous donner quelques vers. Certes, nous n'avions pas d'illusion sur ce qui restait de l'ancien poète des *Iambes* et de *Il Pianto* dans le lamentable versificateur des *Rimes héroïques* et des *Silves*; mais on tenait à son nom, et on avait raison. Heredia n'aura pas oublié, plus que moi, l'air embarrassé et timide dont il nous reçut : on eût dit de quelque ancien *officier ministériel* — huissier ou notaire — que nous surprenions en sa retraite, au fond de quelque chef-lieu lointain, entre une vieille bonne et une discrète traduction d'Horace en vers français. Mais il fut tout à fait effaré quand, après lui avoir raconté, avec son exubérante candeur d'enthousiasme, l'admiration particulière que professait Leconte de Lisle pour *Il Pianto* et *Lazare*, Heredia lui sonna ce vers comme un de ceux que le poète des *Poèmes barbares* aimait à citer parmi les plus beaux de la langue française,

O Gœthe! O grand vieillard! prince de Germanie!

» Le pauvre Auguste Barbier était terrifié : il ne reconnaissait plus son propre vers, si superbement magnifié en la bouche sonore d'Heredia. Nous obtînmes d'ailleurs ce que nous voulûmes : — des vers, assez mauvais d'ailleurs (nous nous y attendions), mais le nom, comme le pavillon fait de la marchandise, couvrait l'œuvre. »

Sainte-Beuve se rallia également au nouveau groupe, tandis que Paul Meurice demeurait implacable, ne comprenant pas qu'on se permît de faire des vers qui ne fussent d'exactes imitations de ceux de Hugo. L'hospitalité du second Parnasse fut acceptée par les poètes de la génération intermédiaire, comme âge et comme talent, Victor de Laprade, L. Ratisbonne, Joseph Autran, Auguste Lacaussade, et Laurent Pichat, auteur d'un beau vers sur l'invasion de 1815.

. . . .

Les beaux officiers blonds qu'on jetait dans les puits.

« Citons encore, Mme Louise Colet, Marcel Monnier, Paul de Musset, Mme Blanchecotte, Alfred des Essarts, Achille Millien, Charles Coran, Edouard Grenier, et, enfin, pour clore cette liste par deux poètes d'une tout autre valeur et que rapprochaient plus intimement de nous des sympathies d'art, d'idées ou de personne, Mme Ackermann et André Lemoyne.

» Il convient de mettre à part Joséphin Soulary qui, en venant au Parnasse, ne faisait qu'entrer dans sa maison. Car, s'il y eut des précurseurs au Parnasse, celui-là en fut bien un !

» Les noms de jeunes ou du moins de nouveaux abondent en ces deux derniers Parnasses, les uns, comme Mlle Louisa Siéfert, André Theuriet, Jean Aicard, Armand d'Artois, Alcide Dusolier, C. Grandmougin, G. Lafenestre, C. Manuel, Maurice Talmeyr, Claudius Popelin, Gabriel Vicaire, C. Delthil, Léon Grandet, Robert de Bonnières, Raoul Gineste, Jules Breton (le peintre), touchent de plus ou moins près à ce qu'on est convenu d'appeler l'Ecole parnassienne ou même n'y touchent pas du tout.

» Il en va autrement avec ceux-ci qui ne figurèrent pas au premier Parnasse et sans la plupart desquels pourtant on ne concevrait pas le Parnasse : — Albert Glatigny, Léon Clade, Villiers de l'Isle-Adam, Ernest d'Hervilly, Emile Bergerat, Emile Blémont, Paul Bourget, Antony Valabrègue ; — de ceux-là, dont quelques-uns comme Villiers et Cladel ne furent qu'occasionnellement poètes, la plupart avaient déjà fait leurs preuves ou conquis leurs lettres de marques par quelques volumes de prose ou de vers, des études d'art (comme Valabrègue) ou enfin, par quelque pièce jouée, comme Emile Bergerat.

» En ces deux Parnasses, il n'y eut en réalité que quatre débuts qu'il faille compter : ce furent ceux d'Anatole France, de Frédéric Plessis, de Charles Cros et de Maurice Rollinat. »

Pendant ce temps-là, M. Anatole France publiait dans la *Gazette rimée*, de Robert Luzarche, des vers patriotiques, redemandait à Varus les légions romaines, c'est-à-dire blâmait la guerre du Mexique. Verlaine collaborait aussi à cette fougeuse Gazette, et plusieurs de ses premières pièces de vers y sont restées enterrées.

« Avec tout cela, continue, M. de Ricard, on n'a pas encore la liste complète de tous ceux qui ont collaboré aux deux recueils de 1871 et de 1876. Voici ce complément : c'est un peu un pêle-mêle ; mais je n'ai pas de triage à faire entre tous ces noms, qu'il serait difficile de classer dans une des catégories précédentes :

» Mme Nina de Callias, Mme Mélanie Bourotte, Henri Rey, Gabriel Marc, Gustave Pradelle, Louis Salles, Amédée Pigeon, Alexandre Cosnard, Isabelle Guyon, Myrten, Paul Marrot, Guy de Binos, B. de Fourcaud, Gustave Ringal, N. Richardot, Mme Penquer, Robinot-Bertrand ; enfin P. Saint-Cyr de Raissac, poète posthume, mort à trente-sept ans sans avoir rien publié que les vers qui ont été dans le Parnassse de 1871. »

Après ces longues listes que nous avons voulu reproduire intégralement, on conclura volontiers avec M. de Ricard que l'intransigeance ne fut pas le défaut capital du Parnasse.

Je ne sais si ces chapitres auront une suite ; je le voudrais et que, moins sobre, l'auteur nous donnât maintenant quelques-unes de ces bonnes anecdotes, même apocryphes, sans lesquelles il n'est point de véritable histoire littéraire. Qu'était-ce, par exemple, que cette Nina de Callias ? poétesse parnassienne par la vertu de quel amant ? On sait qu'elle s'appela aussi Nina Gaillard, Nina de Villard et, enfin, Nina de Villars. Elle mourut en 1884 et l'année suivante, des amis, représentés par Ed. Bazire, publièrent ses œuvres en un volume intitulé : *Feuillets Parisiens*, poésies, avec un portrait à l'eau-forte, par Guérard. Là elle s'appelle Nina de Villars et son portrait, où elle n'a pas l'air bête, au contraire, dit clairement qu'elle brilla au temps du premier Parnasse plutôt qu'au temps du troisième. La préface de l'extraordinaire Bazire nous apprend qu'elle était musicienne, non moins que poétesse : « Je me rappelle un « Prisonnier » plein de larmes, sorte de mazurka lente, coupée d'un point d'orgue, qui fait trembler. Je me rappelle aussi une berceuse très douce, et les *Roses Remontantes* dédiées à un auteur dramatique, dont elles remontèrent le courage. » Il ne faut pas croire à une charge ; Bazire était incapable de n'être pas très sérieux ; il est même possible qu'il ait été sérieux au point de faire les frais de ces « feuillets » qui ne sont guère de Nina de Villars.

On lui a du moins donné pour collaborateurs, outre Richepin et Germain Nouveau, qui ont avoué, nombre de parnas-

siens célèbres, tels que Villiers de l'Isle-Adam et François Coppée. Et, c'est pour cela que le volume est curieux, pendant que Villiers se répandait, sous le nom de Nina, en bouffonneries énormes :

Parle !
Mon Dieu ! je n'entends pas ! Suis-je devenu sourd ?
Oh ! la surdité !... Quoi ! N'ouïr plus le tambour,
L'orgue, le piano !... — Courbé sur ton octave,
Que tu devais souffrir, ô Beethoven Gustave !...

François Coppée semble s'y parodier lui-même, avec esprit :

Quand la lampe Carcel sur la table s'allume,
Le bouilli brun paraît, escorté du légume,
Blanc navet, céleri, carotte à la rougeur
D'aurore et, doucement, moi je deviens songeur.
Le plat fade me plaît, me ravit, il m'enchante,
C'est son jus qui vous fait la soupe succulente ;
En le mangeant, je pense, avec recueillement,
A l'épouse qui, pour nourrir son rose enfant,
Perd sa beauté, mais gagne à ce labeur austère
Un saint rayonnement trop pur pour notre terre !

Je ne sais de qui peut être la jolie chanson du « Petit Moine » qu'on trouve dans le drame burlesque qui termine le volume :

Le p'tit moine qui fait pénitence
Se lèv' d'ordinaire au p'tit jour,
Puis dans sa p'tite cellul' commence
Par faire un ou deux petits tours...

Le morceau intitulé *Testament*, et qui ouvre le volume, n'est pas du tout d'une médiocre irrévérence. En voici les meilleures strophes ; elles sont imprimées en capitales, de manière à former une sorte d'épitaphe :

« — Je ne veux pas que l'on m'enterre — dans un cimetière triste. — Je veux être dans une serre — et qu'il y vienne des artistes...

— Qu'on chante ma messe à Notre-Dame — parce que c'est l'église d'Hugo ; — que les draperies soient blanches comme des femmes — et qu'on y joue du piano.

— Que cette messe soit faite par un jeune homme — sans

ouvrage et qui ait du talent. — Il me serait très agréable — que de la chanteuse il fût l'amant... »

Ce ne sont pas ces vers-là qui figurent sous le nom de Nina de Callias dans le troisième *Parnasse*.

Le Temps. — *Les Souvenirs d'un Trial*, par Adolphe Brisson (7 décembre). — Ce trial est M. Barnolt. Parmi les anecdotes fort amusantes qu'il conta, en voici une où il est question de la première représentation de *Carmen*, Camille du Locle et de Leuven étant directeurs de l'Opéra-Comique. Du Locle avait un certain penchant pour la musique nouvelle; Leuven se montrait intraitable à tout ce qui n'était pas le traditionnel flon-flon: « Il eût souhaité que *Carmen* se terminât, selon la règle, par un mariage. Il persécutait les auteurs dans cette intention et leur opposait un raisonnement qui n'était point dépourvu d'une certaine force de logique.

» — N'oubliez pas que ce théâtre s'appelle l'Opéra-Comique et que l'on y doit jouer des pièces gaies ou tout au moins agréables et dont le dénouement laisse dans l'âme du spectateur une impression consolante. C'est la loi essentielle de notre genre éminemment national.

» Et il concluait, foudroyant Georges Bizet par cet argument suprême:

» — Voyez, M. Ambroise Thomas! Il n'a pas hésité à se séparer de Gœthe et à ranimer Mignon au dernier acte de son délicieux ouvrage et à la jeter dans les bras de Wilhelm Meister. Si Mignon avait expiré, c'étaient trois cents représentations de moins... Jeune homme, méditez cet exemple!...

» M. de Leuven ne fut pas écouté et le résultat de la première soirée sembla lui donner raison. Le public se montra indifférent et par moment agressif, on eût dit qu'il se défendait contre son plaisir. Il chuta l'arrivée des soldats et le chœur des cigarières; le réalisme du second tableau le choqua extrêmement. Et cette répugnance fut soulevée par la presse. Jules Prével s'indigna véhémentement contre la lanterne qui se balançait au plafond de la salle d'auberge où Carmen et don José prenaient leurs ébats. Cette lanterne le suffoquait. *Il voyait en elle le symbole du vice parisien uni au vice espagnol!...* »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie-Française. — 16, 18, 19, 21, 23, 25, 26, 28, 30 novembre, 1er, 3, 5, 6, 8, 10, 12, 13 novembre : *Struensée.* — 17 novembre : *La Cigale chez les fourmis.* — 17 novembre, 27 novembre (matinée) : *Le Monde où l'on s'ennuie.* — 17 novembre (matinée), 27 novembre : *Le Mariage forcé.* — 17 novembre (matinée) : *Les Demoiselles de Saint-Cyr.* — 20 novembre : *Denise.* — 20 novembre (matinée) : *Hernani.* — 22 novembre, 4 décembre : *Adrienne Lecouvreur.* — 24 novembre : *La Revanche d'Iris.* — 24 novembre, 9 décembre : *Le Pardon.* — 24 novembre : *Le Député de Bombignac.* — 24 novembre (matinée), 6 décembre (matinée), 11 décembre : *Louis XI.* — 27 novembre (matinée) : *Dépit amoureux.* — 27 novembre : *Œdipe Roi.* — 29 novembre, 14 décembre : *Gringoire.* — 29 novembre, 14 décembre : *Le Gendre de M. Poirier.* — 1er décembre (matinée), 8 décembre (matinée) : *Cinna.* — 1er décembre (matinée), 8 décembre (matinée), 11 décembre (matinée) : *Les Ménechmes.* — 2, 7, 15 décembre : *L'Ami des Femmes.* — 9 décembre, 11 décembre (matinée), 15 décembre (matinée) : *Tartuffe.* — 15 décembre (matinée) : *La Joie fait peur.*

Odéon. — 16-18 novembre : *Déjanire.* — 17 novembre (matinée), 21 novembre : *Iphigénie.* — 17 novembre (matinée), 28 novembre, 5 décembre : *La Pupille.* — 19, 20 novembre, 22-27 novembre, 29 novembre-4 décembre : *Colinette.* — 19, 20 novembre, 22-27 novembre, 29 novembre-4 décembre : *Une Héritière.* — 19 novembre (matinée) : Première représentation des **Contes de la Reine de Navarre**, adaptation dramatique, de M. Alfred Gassier (MM. Janvier, Coste ; Mlles Laparcerie, Sorel, Béry, Kesly). — 21 novembre : *Les Grâces.* — 24 novembre (matinée) : *L'Arlésienne.* — 26 novembre (matinée) : *Les Contes de la Reine de Navarre.* — 28 novembre, 1er décembre (matinée), 5 décembre : *Bajazet.* — 1er décembre (matinée) : *Dépit amoureux.* — 3 décembre (matinée) : Reprise de **la Tête à Perruque ou le Bailli**, conte dramatique en un acte, de Collé.

6 décembre : Reprise de **la Reine Fiammette**, conte dramatique en cinq actes et six tableaux, en vers, de M. Catulle Mendès. — *La Reine Fiammette* avait été jouée, il y a

une quinzaine d'années, au Théâtre Libre : il faut savoir gré à la direction de l'Odéon de nous avoir permis de voir et d'entendre, de nouveau, ce conte charmant.

Le spectacle de *la Reine Fiammette* est fait pour ravir : on croit assister à la mise en action d'une de ces nouvelles voluptueuses et cruelles, comme certaines qui sont contées, sous la royauté de Philostrate, en la quatrième journée du *Décaméron*, — nouvelles qui traitent d'aventures amoureuses qui eurent une fin tragique. Non que M. Catulle Mendès ait rien emprunté, pour imaginer la fable de sa pièce, au vieux conteur florentin : mais il a su nous rendre toutes les grâces que, d'après Boccace et d'après quelques autres, nous prêtons aux italiens du XIV[e] et du XV[e] siècles. Et il a su — ce que n'ont pas toujours fait les écrivains d'autrefois — nous montrer partout présente, même quand elle est invisible, l'éternelle ennemie de la joie, de l'amour et de la liberté, l'Eglise romaine.

Orlanda, petite flamme légère et souriante, est reine de Bologne. Elle aime les fêtes, elle lit Pétrarque, elle adore la musique. Elle se soucie peu que réussissent ou non les desseins de la Papauté : sans doute, elle ne lutterait pas contre le Pape, mais s'il était attaqué, elle ne songerait guère, non plus, à le défendre. Or, l'Eglise n'aime pas les indifférents, et le Cardinal Sforza veut que Bologne soit, strictement, soumise à Rome. Un aventurier, Giorgio d'Ast, dont, par caprice, Orlanda fit son mari, et qui n'est qu'un ambitieux lâche et hypocrite, servira les projets du Cardinal : il aura la royauté, quand la reine aura été frappée. Et l'assassin sera un tout jeune homme, Danielo, vagabond que Sforza recueillit et fit élever dans un monastère ; Danielo hait la reine : ne lui a-t-elle pas, jadis, ravi et tué un frère qu'il avait et qu'il adorait ?

Mais Danielo aime Helena, une jeune fille qui est en retraite dans un couvent de clarisses : couvent gracieux et tout fleuri, où, quoi que puisse penser l'abbesse Agramante, Helena, chaque nuit, reçoit Danielo. Et comment l'abbesse se rebellerait-elle, puisque Helena n'est autre qu'Orlanda, la reine ? Et quand, après la fuite du couvent, après les journées divinement voluptueuses, vécues dans une petite maison, au fond des bois, Danielo, pendant une fête, lève le poignard sur Orlanda, en la reine haïe il reconnaît la bien-ai-

mée. Et tous deux, dès lors, vivraient heureux, sans doute si le Cardinal et son complice, Giorgio d'Ast, ne veillaient pas. On sépare les amants. Orlanda, pour sauver la vie à Danielo, doit abdiquer. L'Inquisition la condamne à mort, comme hérétique. Elle obtient que Danielo vienne la confesser; lui, accuse Orlanda de ne pas révéler tous ses crimes : elle, se défend d'en oublier aucun; elle n'a jamais commis de péché grave. Et c'est ainsi que Danielo apprend que l'enlèvement et l'assassinat de son frère par la reine n'est qu'un perfide mensonge du Cardinal. Le Cardinal paraît, Danielo le frappe, et les amants, enlacés, marchent vers l'échafaud : une mort unique leur sera douce et fleurie.

L'analyse rend mal tout le charme de ce conte où la fantaisie est exquise. Les scènes gracieuses y succèdent les unes aux autres: le second acte, au couvent, et le troisième, dans la maison des bois, ne peuvent que plaire, et je ne crois pas qu'on se défende d'une aimable émotion quand, au quatrième acte, Orlanda distribue aux bohémiennes qui passent les perles de sa couronne. Et, en imaginant cette petite reine, quelle tendre et séduisante femme-enfant a imaginée M. Catulle Mendès! Et, sans cesse, il y a de jolies inventions de détails: les trois folles de la reine, le jugement des conjurés, beaucoup d'autres encore.

La Reine Fiammette est bien montée à l'Odéon et certains rôles en sont bien joués. Mme Segond-Weber est excellente dans le rôle de Danielo, et M. Rameau perfide, comme il sied, dans celui du Cardinal. Pour Mlle Yahne, qui joue Orlanda, elle est élégante et rieuse, mais, parfois, un peu sèche. Mlles Mylo d'Arcyle, Page, Chapelas, Béryl sont agréables à voir; mais M. Marquet est bien lourd dans le personnage de Giorgio d'Ast.

7-15 décembre : *La Reine Fiammette.* — 8 décembre (matinée) : *Athalie.* — 10 décembre (matinée): *La Tête à Perruque ou le Bailli.* — 15 décembre (matinée): *L'Epreuve.* — 15 décembre (matinée): *Amphitryon.*

VAUDEVILLE. — 16-18 novembre : *Amoureuse.* — 16-18 novembre : *L'Infidèle.* — 19 novembre : Première représentation de **Madame Blanchard**, comédie en un acte, de M. André de Lorde (MM. Gildès, Numa, Rambert).

19 novembre : Première représentation du **Calice**, pièce

en trois actes, de M. Fernand Vandérem. — *Le Calice* est une pièce très supérieure à celles qu'on joue d'ordinaire sur nos théâtres. Le sujet en est curieux et la psychologie y est subtile. M. Fernand Vandérem s'est efforcé de créer un personnage de femme qui ne soit pas banal ; il y a réussi. Simone Danthoise ne ressemble guère aux héroïnes quelconques que, d'habitude, les dramaturges mêlent à des actions plus ou moins habiles ; elle aime, et, trompée, elle souffre d'une souffrance aiguë et intime ; cette souffrance, c'est à peine si elle se l'avoue à soi-même : elle veut pouvoir aimer encore, et aimer sans être lâche. Et il ne faut pas que personne sache qu'elle souffre ; il faut surtout que l'homme aimé ne soupçonne rien de la vérité. Simone est celle qui se tait, et ce silence passionné est tragique. M. Vandérem eût pu écrire un chef-d'œuvre.

Simone est la femme de Jacques Danthoise. Elle aime son mari, profondément. Lui, n'est pas un mauvais homme, mais il est séduisant et léger, et il trompe Simone éperdument. Ce fut avec une jeune actrice de l'Odéon, ce fut avec Charlotte, la meilleure amie de Simone ; c'est maintenant avec Elena Lajiano, une Italienne qui a épousé un vague financier bulgare. Simone juge que la séparation avilit, comme le pardon. Ces solutions coutumières et faciles lui déplaisent, et, volontairement, elle est celle qui ignore. Jamais, d'un mot, elle n'a révélé ni à Jacques, ni à M. Lemassier, son père, ni à Solange, sa sœur, qu'elle soupçonnait quoi que ce soit de ce que chacun sait et répète. Jacques est dupe du jeu de Simone. Il ne prend aucune des précautions les plus élémentaires. Et Simone est aveugle, obstinément aveugle.

Mais voici qu'entre elle et lui intervient une vieille tante, Mme Gallardon. Jacques a dû chasser de sa villa de Cabourg, où il l'avait invitée, Elena Lajiano, qui n'est qu'une aventurière. Mais il la rejoindra à Paris, puis il la suivra où elle ira. Elena, qui veut éviter cette poursuite, dénonce Jacques à Mme Gallardon. Et Mme Gallardon, pleine de bonnes intentions, raconte tout à Simone. C'est, pour Simone, le commencement de la douleur suprême : elle ne peut plus ignorer, elle ne peut plus se taire. A l'égard de Jacques, pourtant, elle sera toujours la silencieuse. Il croira qu'elle n'a jamais rien su. Cette espérance dernière, et si frêle, est ravie à Simone : Jacques a entendu la conversation de sa femme et de

sa tante. Simone souffre affreusement; sa souffrance est morale et physique à la fois. Il y a là un flacon de chloroforme; elle le respire, elle devient plus calme, elle se raidit. Et, quand Jacques revient, elle est morte.

Tel est le drame de M. Vandérem. La construction en est très simple. Les scènes se succèdent dans l'ordre voulu. Elles se déduisent logiquement les unes des autres. *Le Calice* est une pièce dont le sujet est intéressant, et qui est bien composée. Les sentiments et la vie de l'héroïne sont faits pour émouvoir, le dénouement est tragique. Les personnages épisodiques sont ingénieusement observés. Et pourtant *le Calice* semble, à la représentation, une pièce longue et froide.

Cela vient, je crois, de ce que, trop souvent, les héros de M. Vandérem s'analysent eux-mêmes. Il arrive, dans maints passages du *Calice*, que ce ne sont plus les personnages qui parlent, mais l'auteur ; on dirait parfois que la pièce s'arrête et que, par l'intermédiaire des acteurs, M. Vandérem en fait le commentaire. Ce commentaire, d'ailleurs, n'est pas sans intérêt : il est plein de réflexions curieuses, mais il allonge, outre mesure, certaines scènes, et, çà et là, donne à la pièce une apparence de lourdeur. Je crois que M. Vandérem aurait pu, sans inconvénient, l'écourter, sinon le supprimer ; et, souvent, y substituer des couplets passionnels qui eussent exprimé les sentiments des personnages d'une manière aussi directe, en somme, et beaucoup plus dramatique.

Ai-je besoin de dire que *le Calice* est très bien joué, puisque Mme Réjane et M. Guitry en tiennent les deux rôles principaux ? Avec ces deux artistes excellents, il faut citer MM. Nertann et Fleury, et Mmes Avril et Jenny Rose.

20 novembre-12 décembre : *Madame Blanchard*. — 20 novembre-12 décembre : *Le Calice*. — 13, 14 décembre : Relâche.

15 décembre : Première représentation de **Georgette Lemeunier**, comédie en quatre actes, de M. Maurice Donnay. — Georgette Lemeunier est une amoureuse : elle aime éperdument, et sans se soucier des convenances ni des règles mondaines. Le hasard fait que celui qu'elle aime est son mari : mais je crois bien que la légitimité de son union avec Edouard Lemeunier, ne fût-elle pas attestée par des actes de l'état-civil, Georgette n'en admettrait pas plus le droit de l'aimé à la tromper. Elle a mis en lui toute sa confiance, et elle exige,

de lui, une confiance réciproque. L'amour absolu qu'a Georgette pour son mari la conduira à des démarches singulières : sans être invitée, elle ira, bravement, chez Mme Sourette, celle qu'elle croit devenue la maîtresse de Lemeunier. C'est là une grave inconvenance, que ne commettrait pas une femme du monde, Nicole Mairieux, par exemple, elle qui sait si bien, dans son ménage à quatre, garder les apparences. Elle demandera contre Lemeunier le divorce, et le divorce est mal porté : mais comment vivre auprès de l'homme en qui on croyait, sans, désormais, croire en lui ? Et — voici peut-être le pis — elle reviendra trouver cet homme, simplement, et sans parler de pardon — le pardon est vilain et nie, en somme, l'amour — elle reviendra le trouver parce qu'elle ne peut plus vivre sans lui, parce que, privée de ses baisers, elle souffre, parce qu'elle est amoureuse. Quoi qu'elle fasse, elle ne peut pas ne pas croire en son bien-aimé. Georgette Lemeunier est une exquise amoureuse.

Lemeunier, lui aussi, aime bien Georgette ; mais la splendeur de Marie-Thérèse Sourette l'a, un instant, égaré. Lui, pauvre ingénieur, qui, subitement enrichi par ses inventions, se trouve mêlé à un monde de luxe et de joie, comment ne se griserait-il pas, du moins pendant quelques heures ? La griserie dure peu. Dès que Georgette l'a laissé seul, il sent que, vraiment, il n'aime qu'elle. Et il a des paroles émouvantes pour la reconquérir. Et, quand elle est revenue, il trouve, pour l'accueillir, les mots les plus gaiement tendres.

Autour de ces deux principaux personnages, qui nous charment et nous émeuvent, M. Maurice Donnay en a groupé d'autres, qui nous amusent : il y a la belle Marie-Thérèse Sourette, amante, pour ainsi dire, professionnelle, et peu désintéressée ; il y a Sourette, homme d'affaires : il y a le général de Lesville, dont la mentalité rudimentaire et la discussion simpliste sont d'un excellent militaire ; il y a Journay, l'ami de Lemeunier, sceptique attendri ; il y a Nicole Mairieux, femme du monde, qui croit aux apparences, et les respecte : elle ne comprend pas qu'on divorce. Et, la pièce étant de M. Donnay, est-il besoin de dire qu'elle est délicatement sensuelle, et qu'y abondent les répliques spirituelles ? Et, comme elle est jouée au Vaudeville, et que Mme Réjane et M. Guitry en tiennent les principaux rôles, et qu'auprès d'eux il y a Mmes Mégard, Avril et Cécile Caron, MM. Hu-

guenet, Nertann, Chautard, Gauthier, est-il nécessaire d'affirmer qu'on aura grand plaisir à la voir représenter ?

Gymnase. — 16, 18 novembre : *Marraine*. — 16, 18 novembre : *1807*. — 17 novembre : Première représentation de **l'Amorceur**, comédie en quatre actes, de M. Léon Gandillot (MM. Noblet, Boisselot, Numès ; Mmes Daynes-Grassot, Samary, Henriot, Thomassin). — 19 novembre-15 décembre : *L'Amorceur*.

Renaissance. — 16, 17, 21, 22 novembre, 27 novembre (matinée) : *Médée*. — 18, 19 novembre, 20 novembre (matinée), 23-28 novembre : *La Dame aux Camélias*. — 20 novembre : *Phèdre*. — 29 novembre : Clôture.

Théâtre Antoine. — 16 novembre, 18-20 novembre, 22, 23 novembre, 25-27 novembre, 29 novembre, 3-6 décembre : *Judith Renaudin*. — 17, 24, 28, 30 novembre : *Rolande*. — 17, 24, 28 novembre, 4 décembre (matinée) : *Lidoire*. — 21 novembre : *Julien n'est pas un ingrat*. — 21 novembre : *Blanchette*. — 21 novembre : Reprise des **Fenêtres**, trois scènes, de MM. Perrin et Couturier. — 1er décembre, 4 décembre (matinée) : *Britannicus*. — 1er décembre : *Hors les lois*. — 2 décembre : *L'Ecole des veufs*. — 2 décembre : *Les Fenêtres*. — 7, 8 décembre : Relâche.

9 décembre : Première représentation de **Résultat des courses**, comédie en cinq actes et six tableaux, de M. Brieux. — Une donnée assez noire, quelques épisodes assez heureux, un dénouement assez factice : et le désir de plaire à tous, de concilier les opinions contraires. Des rôles innombrables, bien joués par MM. Antoine, Arquillière, Marsay, Gémier, Desfontaines, Mmes Barny, Luce Colas, Heller, etc.

10-15 décembre : *Résultat des courses*.

Palais-Royal. — 16 novembre-11 décembre : *Place aux femmes*. — 12 décembre : Relâche. — 13 décembre : Première représentation de **Chéri**, vaudeville en trois actes, de MM. Paul Gavault et Victor de Cottens (MM. Raymond, Gobin, Ch. Lamy, Polin ; Mmes Cheirel, Piernold). — 14, 15 décembre : *Chéri*.

Variétés. — 16 novembre-15 décembre : *Les Petits Barnett*. — 16 novembre-15 décembre : *Les Chaussons de danse*.

Nouveautés, — 16 novembre-15 décembre : *Le Contrôleur des wagons-lits.*

Gaité. — 16 novembre-15 décembre : *La Fille de Madame Angot.*

Bouffes. — 16 novembre-5 décembre : *Le Soleil de minuit.* — 6-9 décembre : Relâche. — 10 décembre : Première représentation de **Véronique**, opérette en trois actes, de MM. A. Vanloo et G. Duval, musique de M. A. Messager (MM. Jean Périer, Regnard, Brunois, Maurice Lamy ; Mmes Mariette Sully, Tariol-Baugé, Laporte). — 11-15 décembre : *Véronique.*

Folies Dramatiques. — 16 novembre-15 décembre : *Les quatres filles Aymon.* — 15 décembre : Relâche.

Cluny. — 16 novembre-15 décembre : *Charmant séjour.* 16 novembre-15 décembre : *L'Agneau sans tache.*

Déjazet. — 16-24 novembre : *A qui l'Enfant?* — 30 novembre : Première représentation de **la Turlutaine de Marjolin**, vaudeville en trois actes, de MM. Maurice Soulié et Charles Darantière (MM. Paul-Jorge, Legrenay ; Mmes Berthe Richard, Murger). — 1er-15 décembre : *La Turlutaine de Marjolin.*

Chatelet. — 8 décembre : Reprise de la **Poudre de Perlinpinpin**, féerie en quatre actes et trente-cinq tableaux, des frères Cogniard (MM. Baron, Decori, Pougaud, Courtès, Bartel ; Mmes Mily-Meyer, Jeanne Petit, Lise Fleuron, Antonia Huart, Suzanne Orlandi, de Luxille). — 9-15 décembre : *La Poudre de Perlinpinpin.*

Porte Saint-Martin. — 16 novembre-15 décembre : *Cyrano de Bergerac.*

Nouveau Théatre. — 16 novembre-11 décembre : *Aux Courses.* — 16 novembre-11 décembre : *Nini Tremplin.* — 12 décembre : Première représentation de **Nuit de noces**, pochade en un acte, de M. Pierre Dédey.

12 décembre : Première représentation de la **Briguedondaine**, comédie en quatre actes, de M. Henri Pagat. — Cette comédie, où l'auteur montre les incidents d'une campagne

électorale, n'est pas sans gaieté. Mais combien elle est moins drôle que la réalité, et comme le candidat que met en scène M. Pagat, et qui est trop conforme aux traditions vaudevillesques, est moins comique que certains candidats réels! M. Bour, d'ailleurs, joue ce rôle avec talent.

AMBIGU. — 16 novembre-15 décembre: *Papa la Vertu.*

THÉATRE DES NATIONS. — 16 novembre-12 décembre: *Championnet.* — 13 décembre: Relâche. — 14 décembre: Reprise du **Gamin de Paris**, comédie-vaudeville en deux actes, de Bayard et Vanderbuch (Mmes Marguerite Ugalde, G. Moreau, Irma Perrot). — 14 décembre: Première représentation du **Devoir**, drame en t.ois actes, de M. Guérin-Catelin (M. Ph. Garnier). — 15 décembre: *Le Gamin de Paris.* — 15 décembre: *Le Devoir.*

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE. — 3 décembre: Première représentation de **Kosaks**, drame en cinq actes, de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand (MM. Krauss, Emile Raymond; Mmes Emma Villars, Lévi-Leclerc). — 4-15 décembre: *Kosaks.*

ŒUVRE. — 10 décembre: Première représentation de **Mesure pour mesure**, comédie de Shakespeare, traduction de M. Ménard. — Malgré la traduction misérable, en si pauvres vers, qu'a choisie M. Lugné-Poe, malgré le jeu médiocre de presque tous les acteurs, et malgré l'archéologie de la mise en scène, *Mesure pour mesure* est resté un chef-d'œuvre, et dont la représentation fut une joie. Dans la moindre des baraques de foire, et jouée par les derniers des pîtres, la moins admirable des œuvres de Shakespeare resterait une merveille, et exciterait les larmes les plus pures et le plus sain des rires.

M. Lugné-Poe a prétendu nous rendre la mise en scène de *Mesure pour mesure* telle à peu près qu'elle était au temps d'Elisabeth. Je veux croire que ses recherches ont été fort consciencieuses; mais je prise assez peu, je l'avoue, les mises en scène archéologiques. La question, d'ailleurs, vaudrait la peine d'être longuement étudiée, et ce ne serait guère, ici, le lieu de le faire. Je ne crois pas, pour ma part, que les drames de Shakespeare perdent rien de leur impérissable beauté à être joués dans de nombreux et riches décors.

Parmi les interprètes, auprès de M. Jean Sarter, duc correct, de M. Monteux, Claudio à la voix sonore, et de M. Lugné-Poe, clown divertissant, je veux signaler Mlle Jane Faustin, qui joua la divine Isabelle : elle a trouvé quelques gracieuses attitudes, et a joliment dit certaines répliques : pour l'instant, elle ne sait rien, mais il est possible qu'un jour elle ait du talent.

Représentations italiennes de M. Ermete Novelli. — 3 décembre : Première représentation de **Pane altrui**, dramma in due atti, d'I. Tourgueneff. — 3 décembre : Première représentation de **Gelosia**, commedia in uno atto, di Th. Barrière.— 4, 5 décembre : *Pane altrui.* — 4, 5 décembre : *Gelosia.*— 6 décembre : Première représentation de **Il Burbero beneficc**, commedia in tre atti, di Goldoni. — 6 décembre : Première représentation de **Don Pietro Caruso**, scene popolari napolitane in uno atto, di Roberto Bracco. — 7, 8 décembre : *Il Burbero benefico.* — 7, 8 décembre : *Don Pietro Caruso.* — 9 décembre : Première représentation d'**Otello**, dramma in cinque atti, di Shakespeare. — 10-12 décembre : *Otello.* — 13 décembre : Première représentation de **Mia moglie non ha chic**, commedia in tre atti, di Bernard e Valabrègue. — 13 décembre : Première représentation de **le Bestemme di Cadillac**, commedia in uno atto, di Berton. — 14 décembre : Première représentation de **Papa Lebonnard**, commedia in quattro atti, di Jean Aicard. — 15 décembre : Première représentation de **Shylock**, commedia, di Shakespeare, riduzione in quattro atti, di L. Suner.

Cirques, Cabarets, Concerts. — *Funambules.* — 28 novembre : M. Séverin inaugure ce petit théâtre. Il y jouera des pantomimes, et y fera jouer des saynètes. M. Séverin est un admirable mime, qui sait être terrible et qui sait être gracieux. Pour l'inauguration des Funambules, il a repris *Chand d'habits*, la plus belle, peut-être, des pantomimes. En même temps, on joue deux pièces en un acte, amusantes et spirituelles : **Visite de nuit**, de M. Tristan Bernard, et **Paroles en l'air**, de MM. Pierre Veber et Léon Abric.

Nouveau Cirque. — 9 décembre : Reprise de **Pierrot soldat**.

A.-Ferdinand Herold.

MUSIQUE

Concerts. — Théâtres. — Musique française en province et à l'étranger. — *Histoire de la musique en Portugal* et en *Bohême*, par Albert Soubies (E. Flammarion). — *Richard Wagner, poète et penseur*, par Henri Lichtenberger (Félix Alcan). — Publications musicales (Hachette).

Ceux qui fréquentent les salles de jeu savent qu'à certaines heures, en raison de lois mystérieuses, apparaissent les séries : successivement la chance favorise ou accable à coups répétés telle colonne, telle couleur, tel tableau. Cette heure des séries a sonné pour les concerts. Quels noms voyons-nous en effet sur les affiches depuis la rentrée d'octobre, à l'exclusion de tous les autres ? Massenet, Massenet ; Saint-Saëns, Saint-Saëns ; Wagner, Wagner, Wagner, Wagner ; Berlioz, Berlioz, Berlioz ; Beethoven, Beethoven ; Mendelsohn, Mendelsohn ! A dire vrai, ces noms ne sont pas mal choisis, et on ne saurait se plaindre que MM. Colonne et Chevillard accueillent de médiocres musiciens ! Il est équitable que les auteurs joués depuis vingt-cinq ans au Châtelet soient, à l'occasion du jubilé de l'Association artistique, célébrés en raison du nombre d'auditions qui ont consacré leur gloire devant le public. M. Massenet en a obtenu plus de cent, il avait droit à un festivals, voire à deux festivals ; puis vient M. Saint-Saëns qui, moins favorisé, a cependant mérité ses deux journées : enfin le Dieu de la maison, celui qu'a un peu inventé M Colonne : Berlioz. On se rappelle ce jour mémorable où simultanément au Cirque d'hiver et au Châtelet l'audition triomphale de la *Damnation de Faust* inaugura pour le musicien si longtemps méconnu l'ère de réparation. Cette ère est close désormais. Aujourd'hui ce n'est plus la réparation, c'est le triomphe définitif, triomphe auquel sont associés tous ceux qui ont aimé Berlioz, qui ont fait semblant de l'aimer, qui ont dit qu'il fallait l'aimer, ou qui ont persuadé à tous qu'ils l'avaient toujours aimé. Concert de gala, couronnement de buste, poésie de circonstance de M. Jean Rameau (autrefois, lors des apothéoses préparatoires, c'était M. Grandmougin qui se chargeait de nous dire que le meilleur de Berlioz nous est resté...) bronze de M. Lenoir et banquet à M. Colonne, tout cela est, en vérité, digne et juste : *vere dignum et justum est.*

Que M. Chevillard célèbre lui aussi la naissance du grand maître français — car enfin Berlioz appartient à tout le monde :

toute la France à tous les Français — cela n'est pas moins digne ; que Mme Raunay chante avec un accent pathétique et un charme ému les airs de Cassandre et de Didon, cela n'est pas moins juste, et que M. Engel interprète avec la grâce naïve et simple qui convient *le repos de la Sainte Famille*, cela n'est pas moins équitable et salutaire : *æquum et salutare*.

Mais on ne peut s'empêcher de reconnaître que MM. Chevillard et Colonne ne nous ont appelés à entendre dans les vingt séances qu'ils ont données déjà que des œuvres *consacrées*. Ceux qui demandent aux concerts du dimanche l'attrait de quelque nouveauté commencent, découragés, à oublier le chemin du Cirque d'été et du Châtelet.

Une fois, cependant, M. Chevillard a donné l'hospitalité à un ouvrage non encore entendu : *Crépuscule*, de M. Chapuis. L'auteur est peu connu ; il y a quelques années il fit jouer un opéra-comique : *Enguerrande*, auquel nuisit un livret fâcheux. Depuis ce jour, il s'est consacré à sa classe d'harmonie au Conservatoire, et aussi aux écoles de la Ville de Paris dont l'enseignement, sous sa direction, a réalisé de surprenants résultats. Il ne s'est pas mêlé ostensiblement au mouvement musical, aussi, ne sachant *a priori* à quelle secte, à quelle coterie rattacher ce nouveau venu, et ignorant si sa musique devait être de une ou de deux oreilles (comme dit Rabelais au sujet de l'excellence du vin), le public prit le parti de ne lui en accorder qu'une... distraite. Et ce ne fut pas justice, car ce poétique *Crépuscule*, morceau d'orchestre bien ordonné, instrumenté avec élégance et sûreté, méritait un autre accueil.

Que si, en quête d'innovations et d'initiatives hardies, nous frappons à la porte du Conservatoire, nous apprendrons bien vite que les audaces ne sont pas le fait de la société ; et, cependant, c'est rue Bergère que nous avons entendu l'œuvre la plus nouvelle et la moins fréquemment exécutée, parmi toutes les œuvres *classées* qui, depuis trois mois, ont paru sur les programmes des concerts : *la symphonie en ré mineur* de C. Franck. Tout le monde l'applaudit aujourd'hui, cette symphonie ; il y a dix ans, dans cette même salle, les abonnés déconcertés s'étonnaient que le Conservatoire consentît à exécuter les essais d'un obscur professeur d'harmonium (sic) et regardaient avec stupéfaction ceux qui, scandaleux (en

bien petit nombre, trois ou quatre à peine), manifestaient leur enthousiasme ; et le lendemain, des critiques dénonçaient M. Delibes qui n'avait pas craint, en témoignant publiquement son admiration, de se compromettre.

Où sont, en ce jour, et ce public, et ces critiques ?...

Tel est donc le bilan des concerts. — Les théâtres ont-ils été plus généreux ? Pas encore. L'Opéra prépare la première représentation de la *Burgonde*. L'Opéra-Comique, enfin réinstallé sur son ancienne petite place, pour occuper les mélomanes, en attendant qu'il leur pût offrir quelque œuvre musicale, leur a montré ses peintures, ses lampadaires, ses vastes couloirs et sa scène exiguë. Ce curieux monument, qui semble avoir été conçu avec la seule préoccupation qu'on en puisse sortir, a été inauguré par un spectacle mi-parti, où airs, danses et ouvertures se succédaient en désordre. Puis la musique y a pris place avec une représentation de *Carmen* où la mise en scène extrêmement ingénieuse de M. A. Carré a été plus appréciée que la mimique excessive et l'indépendance rythmique de Mlle Georgette Leblanc.

Comme celui des concerts, le bilan des théâtres est pauvre. Les passionnés qui ont pris l'habitude de consacrer à la musique une partie de leur temps ont donc joui de bien nombreux loisirs pendant ce dernier trimestre. Ils les ont pu utiliser en des voyages ; à l'étranger, en province, plus facilement qu'à Paris, il leur a été donné d'entendre des œuvres variées, et de constater que la France produit encore des compositeurs.

A Nancy, ils ont rencontré M. Guy Ropartz qui s'est chargé de le leur prouver. Directeur du conservatoire depuis quatre ans, il ne s'est pas contenté en effet de transformer l'école qui lui était confiée, de créer des classes d'orgue, de trompette, d'alto, d'ensemble vocal et instrumental, d'installer un orgue de Cavaillé-Coll dans la salle de concerts, de quadrupler le nombre des élèves ; chef d'orchestre incomparable, chaque dimanche il dirige l'exécution d'œuvres importantes françaises et étrangères, et, sans négliger les autres, ses programmes font toujours une large place aux jeunes musiciens (cette épithète désigne simplement ceux qui ne sont pas de l'Institut). Aussi est-on assuré d'entendre là, à côté des chefs-d'œuvres classiques, quelques pages de Franck, d'Indy, Fauré, aussi bien que de MM. Bourgault-Ducoudray, Chausson, Bru-

neau, Debussy, Savard, Magnard... d'autres encore, que je ne pourrais tous citer sans devoir ajouter un mot personnel de reconnaissance. Peu à peu, par l'excellence et la variété de ses concerts, Nancy est devenue la rivale des villes allemandes voisines, des Carlsruhe et des Mannheim : cette œuvre patriotique et glorieuse, c'est l'œuvre de M. Ropartz. A Bordeaux, M. Gabriel Marie est lui aussi chef d'orchestre, et, soutenu par un comité qu'anime un véritable sentiment artistique, réserve toujours quelques places à des compositeurs nouveaux. Il n'y a pas manqué cette année, et si je me borne à mentionner la *Cinquantaine* de MM. P. L. Hillemacher, c'est pour n'avoir pas à parler encore de ma reconnaissance.

Dans son zèle d'apôtre, M. d'Indy ne craint pas d'aller beaucoup plus loin, hors de France. C'est à Barcelone qu'ont dû le suivre ceux qui l'ont voulu entendre prêcher la bonne parole. C'est là que, appelé par la société philharmonique dirigée dans une voie si artistique par M. Crickboom, l'ancien violon du quatuor Ysaye, il a organisé quatre concerts. L'originalité de cette série d'auditions consiste en ceci, qu'elles n'ont pas été conçues par M. d'Indy pour sa propre glorification et pour la diffusion de ses œuvres. Cherchant avant tout à donner un enseignement (sans parler de la leçon de modestie qui en découlait d'elle-même et à laquelle il n'avait pas songé), M. d'Indy a construit ses programmes selon un plan arrêté, comme il eût fait un morceau de musique. C'est en quelque sorte un résumé de l'art symphonique dont il a exposé les grandes lignes en ces quatre journées. Commençant par la *suite*, directement issue de la danse populaire, et par le *concert* destiné à mettre en valeur les solistes, il nous a montré ces diverses formes aboutissant d'une part à la suite moderne, à la symphonie, au poème symphonique ; et de l'autre, au *concerto*, forme bâtarde où la prédominance exclusive d'un instrument entraîne à l'abus de la virtuosité et à l'abaissement de la polyphonie. Les exemples qu'il choisit furent la *musique en concert pour les soupers du Roi* de R. de Lalande, le *concerto* à deux violons de Bach, la *XVI*e *symphonie* de Haydn, le *concerto* de Max Bruch, la suite de *Namouna*, trois *symphonies* de Beethoven, *Siegfried Idyll*, *Eyoub* (2e partie de de *Stamboul* de P. de Bréville), le Prélude de *Fervaal*, la *mort de Wallenstein*, *Soir de fête* de Chausson, un fragment de *Psyché* de Franck et les danses de *Pêcheur d'Islande* de Ro-

partz. — Le succès fut grand, et exubérant, à la manière catalane. En l'honneur de M. d'Indy bien des chapeaux furent lancés en l'air, et une oreille de taureau lui fut offerte, ce qui constitue le plus insigne et triomphal hommage en ce pays. Mais ce dont fut certainement le plus vivement touché son cœur d'artiste, ce fut la souscription extraordinaire (70.000 francs en un jour !) réalisée dans le but de subvenir aux frais d'une saison théâtrale où seraient représentés sous sa direction *Iphigénie en Tauride*, *Tristan et Yseult* et *Fervaal*. Cette fois l'exode sera nombreuse vers l'Espagne...

En attendant, ceux qui n'aiment pas les si longs trajets, ont pu se rendre à Montreux, où un chef d'orchestre adroit et curieux, M. Jüttner, se montre très accueillant pour les Français ; à Bruxelles, où ils ont pu entendre aux concerts Ysaye le *Soir de fête* de M. Chausson et l'*Apprenti sorcier* de M. Dukas, à Hambourg où la trilogie de *Wallenstein* a été acclamée ; enfin en Angleterre où M. G. Fauré règne sans conteste.

Nous ignorons volontiers ce qui se passe hors de chez nous, et vivons persuadés que nos voisins d'outre-Manche sont médiocrement musiciens. En adoptant notre grand maître français, ils semblent cependant avoir imaginé contre cette réputation injustifiée la plus délicate des protestations. Ils lui font fête ; depuis plusieurs mois sa musique de scène pour *Pelléas et Mélisande* attire un public nombreux, dans les salons il groupe autour de ses mélodies profondes et exquises toutes « les belles écouteuses », enfin, une place lui a été réservée au festival de Leyds, honneur qu'aucun musicien français n'a encore obtenu. C'est là que, devant une foule enthousiaste, fut exécutée par une masse de 400 voix et un orchestre proportionné la *Naissance de Vénus*. Au programme figuraient en outre la *Messe* de Bach, la *IX*^me^ *symphonie* et le *Stabat* de Palestrina. L'exécution fut prodigieuse, bouleversante ; lancé par cet ouragan vocal et instrumental, le *Sanctus* de Bach semblait le Thabor de l'art musical. Voilà à quoi parviennent ces Anglais, dans une simple ville de province, par leur volonté tenace, et leur adoration religieuse, à force d'être respectueuse, de la musique. Ils n'ont peut-être pas le génie créateur, mais ils savent dignement honorer les maîtres et les œuvres.

Nous ne suivrons pas aujourd'hui les voyageurs musicaux jusqu'à Prague, où, après avoir plusieurs fois rencontré M.

Leborne sur la route, en diverses villes d'Allemagne, il leur a été donné d'entendre *Armor*, le drame lyrique de M. Lazzari, et nous nous occuperons de ceux qui, plus sédentaires, se sont spécialement consacrés à la lecture.

Ceux-là ont certainement passé d'agréables heures en étudiant avec M. Soubies la musique portugaise et bohème, qu'il ne faut pas confondre, ainsi qu'on le fait trop fréquemment, avec la musique espagnole ou hongroise. Ils ont appris les noms de plusieurs compositeurs plus connus sur les bords du Tage que sur ceux de la Seine, contrairement au dicton : nul n'est prophète..., et sont désormais documentés par de précises biographies sur les Dvorack et les Smetana dont les œuvres apparaissent parfois sur nos programmes.

Mais l'ouvrage le plus important qui ait sollicité leur curiosité est sans comparaison celui de M. Lichtenberger sur *Richard Wagner poète et penseur*, un des plus clairs, des plus complets et des plus éloquents qui aient été publiés sur ce sujet, d'ailleurs docilement conforme aux théories exposées par M. H. S. Chamberlain dans son magnifique *Richard Wagner*, traduit en toute langue, sauf en français. Ce n'est pas le livre si souvent écrit déjà, encombré d'anecdotes, et traitant de leitmotifs et de mélodie continue. M. Lichtenberger s'attache uniquement à nous faire comprendre en Wagner l'évolution de l'homme intérieur, de ses idées, de ses croyances. Repoussant le système de ceux qui veulent diviser la vie du maître en trois périodes bien définies — la première où, subissant les idées de Feuerbach il incline vers l'optimisme, la seconde où il revient à un vague optimisme — il nous montre que, en réalité, Wagner n'a pas absolument varié, et que ce qui a varié en lui c'est l'interprétation qu'il s'est faite à lui-même de la vie inconsciente de son esprit. Sa vraie pensée en effet, celle qu'il créait par intuition et non par l'effort de sa raison, réside en son œuvre d'art. « Je ne suis qu'artiste, disait-il, et ne sais m'exprimer que par des œuvres d'art »; et encore : « Une véritable œuvre d'art est l'expression d'une intuition, mais à ce titre elle est une énigme pour la raison du spectateur, et l'auteur même d'un drame est exposé comme tous les autres à mal interpréter sa pensée. Je suis obligé d'avouer, ajoute-t-il, qu'aujourd'hui seulement je puis concevoir les miens distinc-

tement à l'aide de ma raison. » C'est ainsi qu'il varia plusieurs fois dans son interprétation de l'*Anneau* et de *Tannhæuser*.

On peut donc le proclamer, si on considère ses œuvres, et c'est là qu'il faut chercher la vérité, les évolutions de sa pensée ne furent pas aussi absolues qu'il le crut lui-même. Deux tendances s'y sont toujours côtoyées : une tendance païenne et optimiste, une tendance chrétienne et pessimiste. Mais jamais cette dernière, même à l'époque où il s'abandonna le plus complètement à elle, ne le transforma en désespéré, en contempteur de la vie. Toujours il a cru à une rédemption, à une régénération possibles de l'homme, la mort du *Vouloir-vivre*, considérée par les pessimistes comme une fin, étant pour lui un commencement, le point de départ d'une vie nouvelle.

Wagner croit discerner dans l'histoire des hommes des indices permettant de supposer que notre race a, sous la pression de causes extérieures d'une irrésistible puissance, subi une dégénérescence profonde. Ces causes de dégénérescence sont nombreuses, d'après lui. Nous n'en citerons qu'une, celle qu'il met au premier rang : le mélange des races qui a profondément altéré le tempérament primitif et les vertus héréditaires des antiques Aryas. Particulièrement néfaste lui semble le mélange avec la race juive, race qui ne s'assimile jamais. « Sans patrie, sans langue nationale, dit-il, le juif reste juif dans tous les pays ; réaliste endurci, habitué par une longue hérédité à se passer de tout idéal, improductif par lui-même dans tous les domaines, il excelle à tirer parti des inventions des autres, à trafiquer même des choses les plus sacrées, du besoin d'idéal par exemple, et du génie artistique. Il est le démon incarné et triomphant de la dégénérescence de l'humanité. » Et il ajoute encore, parlant vraiment en prophète, car ce sont là presque les mots mêmes qui, repris plus tard inconsciemment par un haut « baron », sont devenus en quelque sorte historiques : « le juif et l'esprit juif dominent dans la société contemporaine. Il s'agit bien aujourd'hui de l'émancipation des Juifs ! Il y a bel âge qu'elle est faite ! La question, à l'heure présente, est de savoir si les chrétiens sauront s'émanciper de la domination juive ! »

Mais à tous les dangers, à tous les maux un remède existe,

la douleur, la douleur sainte et éducatrice, la douleur qui purifie. A cette école de la souffrance l'homme déchu verra se révéler à lui l'énigme de l'univers, il comprendra la cause de sa chute. Conscient alors par la pitié qui naîtra en lui pour son propre mal — *durch mitleid wissend* — il pourra trouver dans la conversion de sa volonté le salut et le bonheur.

C'est l'espoir de cette régénération de l'homme, purifié, sanctifié par la religion de la souffrance humaine, qui console Wagner au soir de sa vie, et c'est cette vision d'avenir qu'il nous décrit en penseur dans *Art et religion,* en artiste dans *Parsifal.*

Piquante diversion à cet ouvrage hautement abstrait, les lecteurs ont pu, en guise d'intermèdes, parcourir les œuvres musicales nouvelles éditées chez Hachette. C'est un choix très varié, où les goûts les plus différents trouvent à se satisfaire. Les compositeurs de toutes écoles ont donné là un échantillon de leur manière. Vocales pour la plupart, ces œuvres ont été inspirées par des vers de tout style et de toute forme. Il en est de poétiquement mélancoliques, comme *les Fées* de M. Henry Gauthier-Villars (je ne parle pas de la musique), il en est de gais, certains sont empreints de jovialité ou de sensiblerie, mais il n'en existe pas dans cette collection, copieuse cependant, de comparables à ceux qu'on peut lire dans un recueil de mélodies paru chez l'éditeur Heugel :

Je t'appellerai Madame
Quand je te rencontrerai
Et même... je sourirai
En ayant la mort dans l'âme.

. . . .

Ce sera chez la Comtesse
Ou dans quelque autre salon.

. . . .

Nous reprendrons notre route
Sachant aux heures de doute
Qu'on nous aime... (sic) *quelque part.*

J'ai oublié le nom du poète. Quant au maître qui a modelé sur ces vers une musique adéquate et qui s'identifie à eux merveilleusement, c'est M. Massenet.

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART MODERNE

Expositions Gauguin — Raffaëlli— Falguière — La dernière œuvre de Puvis de Chavannes, au Panthéon. — Memento.

Un dédain facile justifie mal les critiques ironiques et légers. Sans doute, ne pas comprendre pèse, on sourit vite, c'est si simple, et le récent vaudeville nous appelle. Si l'on cultive une, quelconque, volonté d'art avec passion, on s'expose, peut-être, à nier trop aisément tout ce qui la contrarie ou l'offusque, sans assez reconnaître la légitimité, la logique, la force consciencieuse et noble de maint effort contraire. Pourtant, à y réfléchir, qu'est-ce que si peu ? et faut-il qu'on soit, à cet excès, vain et tout enflé de confiance en soi : un homme sincère, épris également de la beauté qui l'a ému et qu'il tend, par son œuvre, à propager du mieux qu'il peut, s'il la comprend autrement que nous-mêmes, ne sera qu'un ignare, un fou, un imbécile, et nous sous-entendrons toujours que la vérité, comme si elle était, en art, une (ou différente d'une loyauté simple d'impression ou d'expression), ne saurait être qu'avec nous-mêmes !

Nous voilà des juges bien délicats pour autrui et, à coup sûr, bien défiants. Mais le monde n'est-il peuplé d'une tourbe de faux artistes, de suiveurs et d'habiles ? Y avons-nous été dupés, autrefois ? à présent nous ne louons qu'à coup sûr des gloires, avec sagesse et foi, dûment établies sans conteste. Partout ailleurs, nous condescendons à des privautés d'art facile ou aimable, nous ne brisons pas un élan nouveau, nous ne le soutenons pas non plus. Nous sourions, nous nous dérobons avec grâce, nous sommes prudents.

Je n'aime pas beaucoup l'art de M. **Paul Gauguin**. Longtemps je m'en suis détourné, j'en ai parlé d'un ton badin un peu prompt, je ne le connaissais guère. Cette fois, j'ai, avec soin, examiné les quelques toiles récentes qui sont exposées dans la boutique de M. Vollard, rue Laffite; et si mon sentiment s'en est, très peu, modifié, j'ai du moins senti naître et s'affirmer en moi une estime sûre et profonde pour l'œuvre grave, réfléchie, sincère du peintre. J'ai cherché à comprendre ; j'ai, je crois, pénétré quelques-uns de ses mobiles ou de ses désirs, je me suis surpris à les commenter et à les discuter, enthousiaste de plusieurs, en rejetant quelques autres. En tous cas, je n'ai jamais été transporté ni ému, même après

cette étude appliquée, comme je me souviens l'avoir été par certains autres artistes, j'ai cherché à ma froideur des motifs, et je pense les avoir découverts.

Je n'en veux à M. Gauguin ni de son dessin si souvent reproché, ni de son exotisme ; je l'en louerais plutôt, si, en vérité, il y avait lieu. En effet, du dessin quelle autre explication accepter que celle de Balzac dans le *Chef-d'œuvre inconnu* : « La ligne est le moyen par lequel l'homme se rend compte de l'effet de la lumière sur les objets. — La forme est... un truchement pour se communiquer des idées, des sensations, une vaste poésie. — La mission de l'art n'est pas de copier la nature, mais de l'exprimer. » Je reconnais donc à M. Gauguin le droit de s'exprimer comme bon lui semble, à condition de faire naître en l'esprit de qui regarde des sensations, des idées, il n'importe, une rêverie analogue à la sienne. Ici, je le reconnais, M. Gauguin est irréprochable. Il a inventé son dessin, peut-être, encore qu'il soit proche de celui de Van Gogh ou de celui même de Cézanne ; son dessin, volontaire, d'une arabesque précise et neuve, agit sûrement, on n'y saurait, de bonne foi, reprendre rien.

Quant à l'exotisme, de même, chacun choisit, à son gré, un domaine banal ou singulier, cela n'a, en soi, aucune importance. L'essentiel, car je ne puis voir ici la reproduction exacte de sites de Tahiti ou des Marquises, c'est que l'art du peintre nous donne l'idée, fausse, vraie, il n'importe, d'une terre chaude, luxuriante et primitive, avec de larges et épaisses végétations, des eaux profondes et claires, de violents contrastes de lumière et d'air, peuplée par une race grave, un peu précieuse et inculte. M. Gauguin a délaissé pour les mirages océaniques la simplicité trop apprêtée de la Bretagne, c'est de son absolue sincérité, un garant de plus : il est là-bas, dans son île heureuse, ne flatte plus la manie universelle de se plaire à l'archaïque restauration de la vaste romance armoricaine, si lassante au surplus ! il ne soigne plus, parmi les cénacles, les intérêts de sa gloire, il est seul au fond des lointaines mers, et quelques œuvres que, de loin en loin, il expédie à des amis, nous attestent encore qu'il travaille.

Ce qui frappe, dès l'abord, qui veut y regarder, c'est le haut souci d'un agencement, dans ses toiles, avant tout décoratif. Le paysage qui en compose la savante harmonie calme

est ordonné non tant en vue d'un effet brusquement pittoresque que dans l'intention presque toujours réalisée d'établir une base chaleureuse et pensive à l'émotion qui y en doit jaillir. Si les oppositions brutales des tons riches, pleins et vibrants, qui ne se fondent pas ou de l'un à l'autre ne glissent jamais par des valeurs intermédiaires, forcent une attention un instant déroutée, il faut bien reconnaître aussi que, souvent chantantes, hardies et triomphales, d'autres fois elles manquent leur effet par la monotonie de la répétition, par la confrontation à la longue irritante d'un rouge éclatant à côté d'un vert vibrant, de la même façon,dans un but identique. Et pourtant, à coup sûr, c'est le paysage qui, dans l'art de M. Gauguin, satisfait et peut exalter. Il a conçu une manière large et neuve de l'exécuter, synthétiquement, et, selon une phrase qu'il écrivait lui-même dans le *Mercure* (tome XIII, p. 223) « en cherchant l'accord de la vie humaine avec la vie animale et végétale, dans des compositions où je laissais une importante part à la grande voix de la terre ».

Il y a, chez M. Vollard, conçu de cette sorte, et bien caractéristique, je crois, de la personnalité de l'artiste, non loin du plus délicat paysage, déjà ancien, où des gens, au bord de l'eau, regardent palpiter en reflets du soleil sur les vagues, un panneau pleinement décoratif : parmi les bleus sombres et les verts, s'y confondent, selon de pures arabesques, les nobles formes végétales et animales. Rien de plus, c'est une parfaite harmonie de formes et de couleurs.

Voici aussi un paysage de divers jaunes épandus comme le subtil rideau d'une pluie d'ors fins et légers. Par endroits le vert de quelque singulière feuille et le détail multiple de baies d'un rouge vif. Un homme, en serpillière, s'y hausse vers les branches basses d'un arbre. Cela, la lumière, l'effort facile du geste, le groupement des choses et des couleurs, compose un tableau simple et exquis.

Ah ! si M. Gauguin était toujours celui-là ! ou encore quand il nous présente des danseuses hiératiques, lentes parmi le paysage épais sous les arbres, ou des baigneuses nues dans la gloire d'une végétation étrangement irradiée, mais, trop de fois, les personnages de son rêve, secs, incolores, rigides, figurent, sans précision, les formes mal venues d'une imagination maladroitement métaphysique dont le sens est hasardeux et l'expression arbitraire. Rien ne demeure de pareilles

toiles sinon le témoignage de déplorables erreurs, car les abstractions ne se communiquent pas par des images concrètes, si, d'abord, dans le rêve même de l'artiste, elles n'ont pris corps en quelque matérielle allégorie qui, vivante, les signifie. C'est la valeur du haut exemple que nous donne par son art Puvis de Chavannes. Pour figurer un idéal philosophique, il concevait d'harmonieux groupements dont les attitudes nous savaient imposer un rêve analogue au sien. Dans le large panneau que M. Gauguin expose, rien, et pas même les deux souples et pensives figures qui y passent tranquilles et si belles, ou l'évocation habile d'une idole mystérieuse, ne nous révélerait le sens de l'allégorie, s'il n'avait pris soin d'écrire dans un coin au haut de la toile : « D'où venons-nous ? que sommes-nous ? où allons-nous ? »

L'intérêt est, au reste, dispersé de cette femme accroupie au geste nu du premier plan, en dépit de la bizarrerie, à quoi l'on s'accoutume, de ces figures quasi sauvages, et, encore une fois, il se fixe tout entier à des charmes du site où la scène se déroule.

Je ne veux, au reste, insister, si je signale la grâce d'une femme à moitié étendue, en plein air, dans une sorte de lit magnifique et étrange, sur les autres panneaux où se montre un métier tenace de novateur obstiné, dans tout l'emportement, un peu brutal, de son effort.

Au demeurant, M. Gauguin sans contredit est un peintre rare à qui l'occasion est trop longtemps refusée de manifester la fougue généreuse de son tempérament par quelque importante composition décorative sur les murs d'un édifice public. Là, nous saurions, au juste, ce qu'il peut être, et, au cas où il se méfierait de sa tendance vers l'abstrait, nous verrions naître, de son effort, j'en suis sûr, une œuvre puissante et naturellement harmonieuse.

§

Nous voici, à l'*Art Nouveau*, avec M. **Raffaëlli**, dans un milieu plus aisé et moins profond. L'artiste qui avec des qualités de finesse spontanée et un faire rapide avait fait présager une sorte de poète effaré et tragique de la banlieue lugubre et désolée, se contente de fixer vivement, à traits menus, vivaces, faciles, des épisodes d'anecdotes. On s'amuse à cet art bien frêle, d'une émotion prompte et légère, à

l'heureuse venue, souvent de tel ou tel paysage hâtif. Il y a, de plus, un souci des nuances délicates qui, lorsque l'ordonnance en est réussie comme dans maint portrait ou dans des études de nu, font le plus grand honneur à M. Raffaëlli. Il se préoccupe enfin de plus en plus des questions de métier, et, après nous avoir montré des essais, naguères, d'une sculpture impressionniste, le voici qui expose des pointes-sèches et des eaux-fortes en couleurs. Certaines de ces estampes sont charmantes (l'*Arbre Jaune*, l'*Actrice en Voyage*, *A sa toilette*, la *Lettre*, etc.,) à l'égal, presque, des jolies estampes qui nous disent si bien la vie du XVIIIe siècle finissant.

§

A toute époque d'art, profitant des laborieuses et sincères recherches des novateurs qui déconcertent le goût routinier des populaces, un homme a surgi pour en banaliser, avec son adresse, toute l'audace, et offrir à une admiration facile le blasphème ignoble et malfaisant de ce qu'on appelle encore, petites pratiques de métier, virtuosités des ressources sans âme, une œuvre !

De prodigieux sculpteurs se sont levés sur ce siècle, et de Rude à Carpeaux, à Barye, à Rodin et à C. Meunier, la lignée héroïque resplendit radieuse. Au second plan, quelques fervents silencieux effectuent une probe besogne encore. Mais quand un homme, avec l'habileté infatuée d'un ténor toulousain, se permet de réduire les efforts consciencieux et enthousiastes au pauvre savoir de sa verve de commande, peut-on, encore, ne pas s'indigner du facile enthousiasme, iujurieux, des foules, que des critiques, mal avisés s'ils sont sincères, entretiennent bien tristement ?

Monsieur **Falguière**, dont, au Nouveau Cirque, l'exposition justifie toute méprisante colère, n'émeut jamais, avec sa grâce d'emprunt et l'artifice vain de son apparente audace. Nul, plus que lui, n'a profité sûrement de l'effarante sottise universelle, et il m'apparaît, avec sa dextérité à peine plus sûre, le frère d'ignominie et de mensonge de quelque Carolus-Duran.

Il a feint de croire qu'arrondir un bras par-dessus la tête, vulgairement belle, d'une femme sans caractère, hausser une épaule et la hanche, séparer les jambes pour une attitude sans équilibre, tout cela, avec des détails qui plaisent : un

croissant dans la chevelure, un arc à la main gauche! constitue une Diane! Cela rappelle ces *tableaux vivants* qui, pour quelques sous, reproduisent, dans les baraques foraines, les « principaux chefs-d'œuvre de nos musées ».

Que Mlle Cléo de Mérode possède un joli visage, il n'en résulte pas qu'un buste, fidèle reproduction de ses traits, soit beau. Il n'est pas désagréable de le regarder, à coup sûr, mais la faute en est à elle et non au sculpteur. Il fallait pénétrer le doux sourire mystérieux, en approfondir l'ambiguïté ou en puiser le sens futile ou sévère, nous révéler, par une image pensive ou rieuse, le secret de son être tout entier, la traduire et non la copier.

Que d'ici, de là, quelques bons morceaux de métier se découvrent, soit, s'y l'on y tient : là n'est pas l'art, tout praticien, tout élève modeleur en ferait autant par l'assiduité, surtout lorsque l'habileté consiste à effrontément banaliser, par une imitation de lourdaud, exacte et mensongère, le souvenir sacré de quelque splendide œuvre d'un maître.

On croit que M. Falguière a exécuté, pourtant, une œuvre vraiment belle : celle que, paraît-il, il dressa, une nuit de garde, sur les remparts neigeux de Paris assiégé ; il en entretient, avec un soin pieux, la légende ; elle s'est effondrée après quelques heures et fondue à jamais parmi la vaine boue des neiges abolies.

§

Au Panthéon, ont été placées et découvertes les fresques dernières de **Puvis de Chavannes**. L'œuvre, on sait, comporte deux motifs. Le plus vaste, s'étendant sur trois panneaux, représente Geneviève, émue de pitié, organisant le ravitaillement de Paris assiégé. C'est une composition la plus sagace, la plus neuve, la plus simple que le peintre ait créée, je crois. Des hauts remparts de brique rose vers le fleuve où attérissent les barques qu'on décharge une lente théorie se presse, religieuse, affamée, suppliante et laudatrice, enfants, vieillards qui succombent, guerriers, femmes et jeunes filles, vêtues du voile blanc et le cierge aux doigts, suivant leur évêque, écouter la parole réconfortante de la sainte. D'autres vers la droite déchargent les ballots et les outres sur un gazon terni, encore paisible où, sur l'autre rive, un troupeau s'avance vers la ville. Mais une telle description n'a pas le

pouvoir d'évoquer cette harmonie pâle, tendre et précise où les violets, les bleus du paysage, au fond, boisé se marient si sûrement aux roses des briques, ou des robes, aux blancs divers et aux verts comme hésitants de la prairie et du fleuve. Tout cela de la pierre de l'édifice s'exalte d'un chant silencieux, ou, plutôt, n'est-ce point une fenêtre qui grande s'est ouverte sur le songe des temps lointains que ne déconcerte, ici, nulle attitude apprise d'archéologie traditionnelle ni la reconstitution savante et haïssable. Sous le ciel fier et lucide, une scène de vie a vraiment lieu, et tout le site y participe de la noble fraîcheur de sa beauté pâle.

Quant à la *Geneviève veille sur la Ville endormie*, on s'en souvient pour l'avoir vue au Salon dernier. L'œuvre, en place, gagne, s'il est possible, une plus puissante simplicité d'expression, une plus silencieuse grandeur.

La frise qui devait surmonter ces deux fresques n'était quand la mort a surpris Puvis de Chavannes qu'indiquée à peine par quelques traits au fusain. Le dessin sera conservé au Luxembourg après que, pieusement décalqué, il aura été poussé un peu, précisé, selon les intentions manifestées du maître. M. Cazin a bien voulu se charger de ce travail de dévouement ; il sera donc accompli avec la plus consciencieuse probité.

§

Memento.

Comme toujours il faut faire une révérencieuse station dans les galeries Durand-Ruel, ce plus authentique Luxembourg, et, parmi les merveilleux **Renoir** et **Pissarro**, les tendres, purs délicats **Mary Cassatt**, etc., on y peut, en ce moment, admirer le puissant *Tueur de lions*, *Pertuiset*, par **Manet**, et ce grand *portrait*, peint en 1866 ! *de madame M...* par **Claude Monet**. Il y a là une sûreté de main, une recherche de la pâte dans les chairs vraies, les étoffes, en dépit de ce qui surprendrait, n'était la date, du fond neutre et quelconque, toute une vie évoquée et saisie miraculeusement. Remarqué, là encore, l'admission, dans la phalange consacrée, à côté de **G. d'Espagnat**, de deux morceaux vigoureux de **Charles Cottet**.

Eaux-fortes de M. **Chauvel**, chez Tooth et fils, boulevard des Capucines; de **Van Muyden** et de **Jeanniot** chez Hes-

sèle ; tableaux de M. **Augustus B. Koopman** chez Georges Petit. A la Bodinière, **Gyp**, pour la joie olfactive de quelques mondains acéphales, expose une série de ses petites merdailles. — Exposition annuelle, à la Galerie G. Petit, de la **Société internationale de Peinture et de Soulpture.** — Exposition de dessins et aquarelles, par M. **Georges Bellenger,** *aux éditions d'art Edouard Pelletan,* 125 boulevard Saint-Germain.

ANDRÉ FONTAINAS.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES : Roger Marx : *Les Médailleurs Français contemporains,* 32 planches en phototypie, grand in-4° jésus, avec préface, H. Laurens, 30 fr. — Julian Klaczko : *Rome et la Renaissance : Jules II,* Plon, Nourrit et Cie. — Raoul Deberdt : *La Caricature et l'Humour français au* XIXe *siècle,* Hollier-Larousse, 4 fr. — Emile Zola : *La Fête à Coqueville* dessinée par André Devambez, Charpentier et Fasquelle, 5 fr. — Daniel Baud-Bovy : *A travers les Alpes : De Brigue à l'Eggishorn et au glacier d'Aletsch,* 136 illustrations, Neuchatel ; Delachaux et Niestlé ; Bâle et Genève : Georg et Cie. — Stéphane Servant : *La Préhistoire de la France,* Schleicher frères, 1 fr. — H.-G. Ibels : *Allons-y !* Stock, 2 fr. — A. Guillaume : *Mes 28 jours,* H. Simonis Empis, 5 fr. — LES REVUES : *Les Maîtres de l'Affiche* ; *L'Estampe Moderne*; *La Gazette des Beaux-Arts* ; *L'Estampe et l'Affiche* ; *L'Art Décoratif* ; *La Chronique des Arts* ; *Le Moniteur des Arts* ; *Le Journal des Artistes* ; *La Revue des Beaux-Arts et des Lettres* ; *L'Art et ses Amateurs* ; *Revue encyclopédique Larousse* ; *Le Rire* ; *Le Courrier Français*. — LES ESTAMPES : *Jean Dolent* par Eugène Carrière ; Carte et invitation pour *Ed. Sagot* par Bottini et par Leheutre. — AFFICHES RÉCENTES.

J'ai parlé au commencement de cette année du livre de M. Roger Marx sur *Les Médailleurs Français depuis 1789.* J'ai dit tout le bien que je pensais de cet ouvrage complet et clair où se trouvait résumée excellemment, avec des considérations originales, l'histoire de la médaille depuis un siècle. Le présent album, **Les Médailleurs Francais Contemporains,** ne contient comme texte qu'une préface et forme en quelque sorte comme un complément en illustrations du premier livre de M. Marx sur la question. Ce recueil de 442 médailles modernes se présente comme le musée à créer de la glyptique contemporaine et servira de document indispensable à qui voudra s'intéresser à une branche de l'art que des efforts récents ont brillamment fait refleurir.

Le **Jules II** de M. Julian Klaczko est un livre d'érudition et de pensée que j'ai eu grand plaisir et profit à lire. C'est de l'histoire agréablement écrite avec un bel amour de l'art dont parle l'auteur. M. Klaczko est un esprit sagace qui vaut

surtout par des qualités solides de critique savante, pondérée et élégante.

Le livre de M. Raoul Deberdt **La Caricature et l'Humour français au XIXe siècle** parut au mois de janvier dernier sous forme de numéro spécial de la *Revue Encyclopédique*. Il est heureux que cette réédition, dans le format plus maniable du livre, permette de placer dans les bibliothèques un travail fait sérieusement et qui résume très logiquement l'histoire de la caricature dans notre siècle.

La nouvelle **La Fête à Coqueville**, prestement contée par Emile Zola, a été illustrée avec beaucoup d'humour et de verve comique par M. André Devambez. Il y a là une bonne raillerie rabelaisienne dans le dessin. C'est vivant et amusant dans le bon sens.

C'est une émotion sincère et délicieuse que suscita en moi la réception du livre de Daniel Baud-Bovy **A travers les Alpes**. Le souvenir nostalgique de la Savoie et des Alpes chères me saisit à regarder les cyclamens de la couverture. En feuilletant, en lisant ce volume écrit par un poète et accompagné de 136 gravures et vignettes, exécutées habilement et avec le plus grand soin en phototypie par la Société anonyme des Arts graphiques à Genève, j'ai revécu les quelques mois de ma jeunesse passés là-bas et je remercie M. Daniel Band-Bovy d'avoir à nouveau guidé ma mémoire oublieuse à travers les sites grandioses de la montagne.

M. Stéphane Servant a écrit avec beaucoup de lyrisme et de puissance visionnaire, un petit livre sur **la Préhistoire de la France**. Je n'ai pas à juger les côtés littéraires et scientifiques, mais je tiens à le louer des illustrations dont il accompagne son texte et notamment des quatre planches en couleurs.

Il y a quelquefois un certain caractère dans les dessins du **Allons-y** ! de H.-G. Ibels, mais cela manque généralement de précision et de fermeté dans le dessin.

Je préfère, je l'avoue, **Mes 28 Jours** par A. Guillaume pour lequel je ne suis cependant point suspect de tendresse. La satire est peut-être là plus intense avec moins de parti-pris et, pour une fois, Guillaume a quasi abandonné le dessin conventionnel et sans intérêt qui l'a fait prendre en horreur par les gens sincères.

LES REVUES. — **Les Maîtres de l'Affiche** (décembre). —

Cette quatrième année des *Maîtres de l'Affiche* débute par quelques mots judicieux de M. Roger Marx et le présent fascicule contient un dessin inédit de Chéret ; du même, *la Saxoléine ; le Bal Bullier* par Georges Meunier*; le Journal des Ventes* de Bruxelles par de Feure *; The J. P...* pour le Stranp Théâtre, par Dudley Hardy.

L'Estampe Moderne (novembre). — Au sommaire : *Les Sardinières* par L. Borgex ; *La Chevelure* par J. Flandrin ; *Tristesse sur la mer* par R.-A. Ulmann ; *La Femme au Perroquet* par A. Yank.

La Gazette des Beaux-Arts (décembre). — Au sommaire: *Jean-Paul Laurens* par E. Montrosier ; *Quelques bustes et statues du roi Henri IV* par Paul Vitry ; *L'Exposition Rembrandt à Amsterdam* par Emile Michel ; *Quelques ivoires récemment acquis par le Louvre* par Emile Molinier ; *Maîtres italiens à la galerie d'Altenburg et dans la collection A. de Montor* par Auguste Schmarsow ; *Une page sur les arts décoratifs de l'Inde : La céramique et les émaux* par Maurice Maindron.

Hors texte : *Le buste de Jean-Paul Laurens* par A. Rodin, gravé au burin, par Jean Vybout et une héliogravure d'un tableau de Rembrandt, *La Femme à l'éventail.*

L'Estampe et l'Affiche (15 novembre). — Un excellent article de M. Max Prinet sur *La Sigillographie*.

L'Art Décoratif (octobre et novembre). — Cette revue dont j'ai annoncé l'apparition au dernier numéro consacre son fascicule d'octobre à *Henry van de Velde* et celui de novembre en grande partie à l'*art écossais* et à l'*art hollandais.* Elle nous prie d'insérer les lignes suivantes :

L'Art Décoratif a annoncé quatre premiers concours auxquels sont attachés près de trois mille francs de prix. Voici les dates définitivement arrêtées : Jeu de cartes, 10 décembre ; photographie d'une maison de campagne, 10 décembre ; entête de papier à lettres, 10 janvier ; bureau et son fauteuil, 10 février. Il est recommandé aux concurrents d'envoyer les projets avant ces dates, aux bureaux de *l'Art Décoratif*, 37, rue Pergolèse, à Paris.

La Chronique des Arts (10 décembre). — Quelques lignes très justes sur les crédits demandés par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts à propos de l'Exposition universelle :

« L' « Exposition des Universités », par exemple, pour la-

quelle *vingt-cinq mille francs* sont demandés, est une rubrique à laquelle on ne saurait découvrir aucune justification acceptable. Cela est vide de sens. Les « fragments démontables » et autres échantillons d'architecture, qui, d'autre part, coûteront *cinquante mille francs*, rentreront dans l'ordre des maquettes puériles, et il est facile de prévoir qu'on y verra figurer, comme pièce montée de milieu, un Opéra-Comique en miniature, au vingtième d'exécution.

» La part du lion en tout ceci est, visiblement, encore une fois, celle des architectes. Ceux qui n'ont pas de palais ou de tranche de palais à construire pour 1900 se consoleront en bâtissant de petits guignols provisoires, évalués de vingt à soixante-cinq mille francs pièce.

» Or, il ne faut pas perdre de vue que notre ministère paie misérablement la science et l'art français ; que les grandes dépenses scientifiques se font, désormais, sans sa collaboration ; que ses établissements et ses musées sont très mesquinement dotés ; qu'il a abdiqué tout luxe et tout orgueil : plus de missions et de fouilles lointaines, plus de longues expéditions savantes, plus de belles impressions, plus de belles gravures ; ses manufactures sont déchues ; il n'achète qu'à bas prix les œuvres d'art dont les amateurs n'ont pas voulu ; il n'a pas, enfin, de quoi maintenir en état et nettoyer les monuments publics...

» Et, quand l'occasion se présente de grossir exceptionnellement son budget, de demander, faute de mieux, les sommes indispensables à la simple toilette des richesses nationales et à la mise en valeur du patrimoine hérité, le voici livré sans défense et sans contrôle à de ridicules ingérences et à des suggestions que nous ne voulons pas qualifier. »

Le Moniteur des Arts (9 décembre). — Ce journal toujours bien renseigné publie des notes intéressantes sur l'*Art en Angleterre* et les prix de vente de l'importante collection George Hirth, de Munich.

Le Journal des Artistes. — Je reçois la lettre suivante :

LE JOURNAL DES ARTISTES

« Paris, le 10 décembre 1898.

Monsieur le rédacteur du Mercure de France, 15 rue de l'Echaudé.

» *Je tiens à user du droit que me donne la loi* et *je vous requiers d'insérer cette réponse à votre entrefilet paru dans le numé-*

ro de décembre du Mercure de France; et ce, dans votre prochain fascicule, et exactement à la même place, dans les mêmes caractères et sous le même titre que vous avez choisis pour produire votre attaque.

» Je ne suis pour rien, absolument pour rien, dans l'administration du *Journal des Artistes* dont se charge, excellemment d'ailleurs, M. Jules Chauvin, propriétaire du dit périodique. Si le service vous a été supprimé, ce n'est donc pas ma faute. Renseignements pris, ce serait tout simplement la vôtre. M. Jules Chauvin m'affirme, en effet, que vous avez la mémoire courte et que c'est vous-même, monsieur, qui avez enjoint à cet administrateur de vous cesser le service.

» Ni M. Chauvin, ni moi, ne saurions employer les procédés enfantins et niais que vous nous prêtez avec l'amabilité ordinaire de votre esprit ingénieux, mais dont nous nous refusons à supporter la responsabilité.

» Vous devriez savoir aussi, contrairement à vos assertions, que j'admets avec facilité qu'on ne pense pas comme moi, que j'appelle même la discussion, et que je n'hésite pas à publier dans mon propre journal, et contre moi-même, les attaque d'adversaires sérieux. Vous voyez que je ne me dérobe pas comme vous le prétendez.

» Vous me promettez, en terminant, de continuer à parler du *Journal des Artistes*; j'en suis enchanté et vous remercie à l'avance en vous priant de croire, sinon à ma compétence et à mon talent, du moins à ma bonne foi.

» Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments de considération parfaite.

» HENRY HAMEL,

Directeur du *Journal des Artistes*
6 rue Lantonnet (Rue Condorcet) »

On voit que j'accomplis à la lettre, si j'ose le dire, toutes les prescriptions dont M. Hamel requiert l'exécution.

Comment lui refuserais-je cette satisfaction! Je suis trop heureux d'apprendre que *ce n'est pas sa faute* si l'on m'a supprimé le service du *Journal des Artistes*, nonobstant l'étonnement où je reste que cette cessation coïncide si étrangement avec l'entrée de M. Hamel au journal.

Mais voici M. Jules Chauvin, doué d'une inimaginable imagination, qui entre en scène. Eh bien, l'on ne doit pas

s'embêter dans une rédaction qui a l'heur de posséder un administrateur aussi fantaisiste!

Je ne demanderais pas mieux que de me réjouir avec M. Chauvin de ses joyeuses trouvailles, mais j'ai un trop vif amour de la vérité pour ne pas infliger audit administrateur un démenti catégorique.

Je ne connais pas M. Chauvin. Je ne lui ai jamais écrit. Je n'ai jamais demandé qu'on me supprimât le service du journal.

Il ne me paraît guère possible, en restant dans les limites de la courtoisie, de ramener plus brutalement M. Chauvin de ses capricieuses inventions à la réalité.

(27 novembre). — D'un article sur *La succession de Puvis de Chavannes* :

« Par un sentiment de pieuse vénération pour la mémoire de leur oncle, MM. Puvis de Chavannes, de Vaugelas et Jordan ont décidé de répartir entre divers musées français la précieuse collection de grands dessins que le maître avait formée lui-même de son vivant, et qui a figuré, en partie, au Salon du Champ-de-Mars, en 1896. Une pensée aussi touchante qu'ingénieuse a guidé les donataires dans la distribution à faire de ces merveilles, distribution qui ne laissait pas de présenter de grandes difficultés, et qui deviendra ainsi une sorte de témoignage posthume de gratitude publique de l'artiste lui-même.

» Ces dessins sont répartis entre les villes dont les municipalités ont commandé des travaux de décoration à Puvis de Chavannes; et, autant que le permet la composition des séries encadrées, ils sont choisis parmi ceux qui ont été exécutés pour ces travaux.

» Le musée de Lyon recevra plus de 100 dessins, dont les sujets se rapportent pour la plupart aux magistrales compositions du *Bois sacré* de l'*Inspiration chrétienne*, de la *Vision antique*, du *Rhône* et de la *Saône*, qui décorent le grand escalier du palais Saint-Pierre. Il sera donné au musée de Picardie à peu près le même chiffre de dessins se rattachant au *Ludus pro patria*, à l'*Ave Picardia nutrix*, à la *Guerre* et à la *Paix*. Il en a été réservé pour le musée de Rouen 126, tirés des cartons d'*Inter artes et naturam*. Le lot pour Marseille est de 66 pièces, et celui pour Poitiers d'environ une quarantaine.

» 400 dessins seront offerts au musée du Luxembourg et au

musée de la Ville de Paris, triés avec soin parmi les plus beaux que le maître a faits, en si grand nombre, pour les peintures de l'Hôtel de Ville, de la Sorbonne et du Panthéon.

» Le musée de Lille, où est exposé l'*Eté*, pourra joindre aux chefs-d'œuvre de la collection Wicar quelques pièces qui n'y seront point déplacées. Et, bien que le musée de Toulouse ne possède aucun tableau de Puvis de Chavannes, on a pensé que l'envoi d'une cinquantaine de dessins y serait accueilli avec reconnaissance, en raison de l'importance et du renom de son école d'où sont sortis tant d'artistes éminents qui avaient avec lui d'amicales relations.

» A l'Académie de Mâcon, berceau de la famille du maître, les héritiers ont attribué plusieurs très belles compositions réunies en deux cadres.

» Il n'est imposé par les généreux donateurs d'autres conditions que celle de l'exposition immédiate et convenab'e des dessins, qui sont tous encadrés avec un luxe du meilleur goût, comme ils l'étaient dans une galerie spéciale de la maison de l'avenue de Villiers.

» Outre cette collection d'un millier de dessins, l'atelier de Neuilly contient de nombreux cartons, pleins d'esquisses, d'études dessinées, de croquis, et qui ont été classés par séries de compositions décoratives et tableaux auxquels ils se rapportent : ce sont là les innombrables matériaux de travail, dont un historien de l'œuvre de Puvis de Chavannes a décrit pittoresquement l'emploi incessant, qui donne un si formel et éclatant démenti aux chroniqueurs mal informés de ses habitudes de labeur patient et acharné :

« Chaque composition a son dossier de dessins d'après na-
« ture. De ces dessins, il est fait une sélection sévère, suivie
« de la réduction et du décalque des meilleurs par leurs qua-
« lités d'adaption au sujet. A ce moment, le dessinateur se
« transforme en metteur en scène et fait manœuvrer ses
« nombreux personnages... « Asseyez-vous près de l'arbre,
« belle princesse; dérangez-vous un tout petit peu, jeune
« homme charmant ». Et les calques sur l'esquisse se multi-
« plient, s'entassent, se superposent, vont et viennent, mon-
« tent et descendent incessamment. Tout cela est ensuite
« délivré, mis au carreau, et reporté sur la toile en grandeur
« définitive d'exécution. »

» On estime qu'il y a plus de 3.000 pièces dans ces cartons. Aucune décision n'a encore été prise pour leur répartition. »

(11 décembre). — Un judicieux et documenté article de M. Guyon-Verax sur *L'Œuvre de Falguière.*

(25 décembre). Dernière heure : M. Chauvin me rétablit le service pour mon « petit Noël ». Merci pour ces bons sentiments.

Causerie artistique fort logique de M. Hamel sur la propriété artistique en matière de photographie, à propos du procès intenté à M. Mariani par le rapace photographe Pirou. Ce pirate de Pirou ne s'est pas toujours montré aussi respectueux de *toutes les propriétés.* Il me paraît intéressant de lui rappeler, au moment où il veut s'approprier les traits de tous ceux qui ont eu le malheur d'être en butte à ses objectifs, que c'est sa coutume de vouloir faire sien ce qui ne lui appartient pas. Voici environ deux ans, un de mes amis et moi nous proposâmes à M. Pirou un perfectionnement non brevetable pour son Cinématographe. M. Pirou s'empara de l'idée, la mit à exécution, gagna beaucoup d'argent avec et n'eut point la loyauté de tenir ses promesses vis-à-vis de nous. Ceci était bon à rappeler à cette heure. Pour en revenir à la question, puisque les photographes émettent la prétention d'être propriétaires des reproductions de notre tête faites par eux, je propose avec M. Hamel que, par un juste retour, s'ils désirent que leurs noms figurent au bas de nos clichés, nous exigions le paiement de cette publicité. Et puis, pourquoi parler de propriété artistique à propos de photographie ? M. Pirou se croit-il du génie ou même du talent ? M. Pirou ferait bien de se rappeler qu'il n'est pas plus forcément artiste qu'un arpenteur.

La Revue des Beaux-Arts et des Lettres (1er décembre). — Chronique de quinzaine par M. G. Chavaroux et quelques lignes sur *Eugène Delacroix* par M. Gustave Geffroy.

L'Art et ses Amateurs (21 novembre). — Article de M. Jean Marais montrant pourquoi les deux salons ne fusionneront point. Questions de médailles, de grades et de galons ! Tout cela est bien mesquin et bien peu intéressant à tout autre point de vue que celui du commerce qu'il faut abandonner aux Félix Potins de la peinture et de la statuaire.

Revue encyclopédique Larousse (26 novembre). —

L'Art en Allemagne et en Autriche, étude accompagnée de 15 Illustrations, par J. Meier-Graefe.

(3 décembre). — Numéro spécial consacré à *Mickiewicz* et contenant une très intéressante iconographie du poète national de la Pologne.

(10 décembre). — Revue artistique par Roger Marx.

Le Rire (10 décembre). — *M. Chamberlain, ami de la France,* par Léandre.

(26 novembre). — Numéro très curieux qui fut sur le point d'être saisi : *La Tournée Guillaume* par Pierre et Jean Veber.

Le Courrier Français (27 novembre). — Dessin de Willette : PIERROT BONHOMME : *Ah! c'est toi Goddam, c'est toi l'homme modèle qu'il était de mauvais goût de détester : dis donc, tu ne vas pas nous recommencer la guerre de Cent ans?... imbécile!*

Reproduction de l'affiche de Grasset pour l'exposition de Falguière

(4 décembre). — Widhopff par lui-même et Falguière par Widhopff.

LES ESTAMPES. — Eugène Carrière vient d'exécuter une admirable lithographie de **Jean Dolent**. C'est là une belle chose, d'un caractère bien personnel et qui, avec le portrait peint de *Jean Dolent et sa fille,* comptera dans l'œuvre du maître.

Dans la petite estampe : Carte de **Sagot** par Bottini et, pour le même, une invitation à visiter des estampes par Leheutre.

AFFICHES RÉCENTES. — Imprimerie Hermet : **Théâtre Antoine** ; **Résultat des Courses** par H. G. Ibels.

Imprimerie Chaix : **Le Soleil de Minuit** par René Péan. — **La Place Clichy** ; **Etrennes** par Georges Meunier. — **Le Moulin de la Galette** par René Péan. — **La Cigale** ; **Pour qui votait-on ?** par Grün. Cette affiche où une femme montre sa poitrine nue à Sarcey a été interdite.

Imprimerie Caby et Chardin : **Funambules**, deux affiches, par Maurice Neumont.

Affiches Camis : **Tous disent je ne fume que le Nil** d'après Guillaume.

Lithographie Bataille : **Championnat du monde de lutte** par Lucien Faure.

Imprimerie Champenois : **Bénédictine** par Mucha.
Imprimerie Malfeyt: **Eldorado** ; **Lui** par Dillon. — **Nouveau-Théâtre** ; **Aux Courses** par Dillon.
Ateliers Hugo d'Alési : **Menton**. — **Hyères**.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

On vient de représenter, au Théâtre de la Monnaie, une œuvre que vous entendrez bientôt à Paris : *Princesse d'Auberge*, due à la collaboration de deux Belges : MM. Jan Blockx et Nestor De Tière.

M. Jan Blockx, un des meilleurs élèves de Peter Benoit, s'était déjà fait connaître par une symphonie, *Kermisdag* (jour de Kermesse), et un ballet, *Milenka*. M. De Tière est un fécond et intelligent charpentier de pièces dramatiques pour notre public populaire, et la scène de langue flamande lui doit en partie sa grande vogue et ses grosses recettes des dimanches et des lundis. *Herbergprinces* fut représentée pour la première fois en flamand au Théâtre Néerlandais d'Anvers (10 octobre 1896), mais, malgré les mérites de la « création », la véritable première aura eu lieu à Bruxelles.

L'aventure dont il s'agit dans *Princesse d'Auberge* est le drame éternel, l'invariable conte d'amour qui fait le fond de tant de poèmes de ce monde : un honnête jeune homme passablement prud'hommesque, rebutant la jeune fille digne de lui, pour se livrer corps et âme à Circé, à Dalila ou à Carmen. Le Don José de la piece s'appelle Merlyn, un Merlyn qui, à la différence de son légendaire homonyme, est l'enchanté au lieu d'être l'enchanteur. Sa Carmen se nomme Rita et c'est la perfide « bazine » d'estaminet, la fée au lambic et au faro, la *Princesse d'Auberge* qui donne son titre à la pièce.

L'aventure est assez banale en somme et ressassée à satiété ; mais M. Nestor De Tière l'a accommodée à une sauce flamande qui en vaut bien une autre, malgré force naïvetés, réminiscences, lieux communs et ficelles opéradiques. Le principal mérite du librettiste aura été de placer l'action de sa pièce dans un cadre bellement local : Bruxelles sous Charles de Lorraine, au temps de la domination autrichienne, soit à la fin du siècle dernier. Et de ce Bruxelles il nous montre constamment le cœur même, le quartier vivant et topique par

excellence : la Grand'Place et ses venelles environnantes. Le drame vaut même moins par lui-même que par l'atmosphère et le cadre dans lesquels il se déroule.

De tous nos compositeurs nationaux, M. Jan Blockx est sans contredit celui qui a le mieux traduit la santé, l'allégresse, l'extériorisation rude et truculente du Flamand qui s'amuse en bande. Nul ne s'est assimilé musicalement comme lui le bon garçonnisme familier jusqu'à la licence et au débraillage de ces foules débridées et emportées, comme dans une trombe de grosse allacrité, par un vent de carnaval et de kermesse.

Parvenu aujourd'hui à tout l'épanouissement de la pensée créatrice, M. Blockx est arrivé aussi à la maîtrise de son métier. Il a de la patte et de la pâte. Cette patte est, à la fois ferme et souple, d'une virile rudesse : c'est une patte léonine ; et quant à sa pâte, à son écriture, elle est lumineuse et friande comme celle des si vivantes « natures-mortes » des Feyt et des Snyders de nos musées.

Avec celui de la couleur, M. Blockx a le don du rythme, on pourrait dire du geste. Sa musique, surtout son orchestre, déborde de vie. On dirait d'un épanouissement perpétuel. Rien n'y trahit l'effort. C'est d'impérieuse et véhémente pousse musicale. Toutes ces trouvailles de timbres, d'harmonies, de rythmes font songer aux éclats d'une inspiration qui n'est jamais à court de fluide.

Et ce sont précisément ces grandes qualités de M. Jan Blockx qui me feront critiquer *Princesse d'Auberge* :

Voilà. Cette joie délurée, cette belle humeur puérile et bourrue, sans malice, presque animale dans le sens flatteur du mot, ce bonheur du chœur et de l'orchestre de M. Blockx, gamins égrillards, buveurs affriolés, commères dépoitraillées, contraste et jure même avec le souci ambitieux et vertueux, avec les prétentions mélodramatiques et *grandartesques* de ses personnages principaux. Quant arrive le dénouement sanguinaire et tragique on est tenté de se récrier : « Quoi ! Tout ce mal parce qu'on s'est un peu amusé ! Tout au plus se serait-on attendri, comme dans une rixe de Jan Steen ou d'Adrien Brouwer, à quelques horions, à un œil poché, à une belle balafre, à un saignement de nez. Et voilà qu'on assassine pour de bon ! C'était donc sérieux ! »

Car, dans *Princesse d'Auberge*, l'amour, le roman n'est pas au ton. La passion n'y est pas exprimée avec tant de bonheur

et de sincérité que la fête et la bagatelle. L'accessoire l'emporte sur le principal. Aucun des amoureux ne paraît être dans le coloris général et dominant du tableau. Là où la logique de l'œuvre eût voulu de francs drilles, buvant à l'amour comme à la tonne, apportant dans la galanterie, la rondeur et la gaillardise correspondant au sentiment de la foule exprimé par l'orchestre, M. Blockx a introduit des personnages spéculatifs, malheureux, fatals, élégiaques, qui détonnent et grimacent dans ce milieu instinctif, polisson mais non vicieux, et rien moins que passionné. Aussi préféré-je de beaucoup les ensembles de M. Blockx à son dialogue dramatique ou même sentimental, et cela malgré tout le mérite de ce dialogue. J'eusse souhaité qu'au moins un des personnages d'avant-plan apportât dans le drame, cette joie de vivre que proclament tout le temps les ambiances et le chœur de *Princesse d'Auberge*, cette joie panthéiste qui exulte superbement dans la symphonie de M. Blockx, et j'eusse voulu qu'à la fin le bonheur eût raison avec tous contre les fâcheux.

En résumé, l'œuvre pèche par le manque d'homogénéité. Impossible de concilier cette atmosphère festive, cette naïveté, ce lyrisme de la kermesse ambiante avec cette fatalité sombre qui s'acharne sur les personnages d'avant-plan. Les larmes ont tort et ne se font point prendre au sérieux devant ce gros rire pantagruélique. Notez que je ne reproche pas aux auteurs d'avoir voulu le tragique, mais bien de n'y être pas arrivés. Il leur fallait corser le drame ou contenir leur belle humeur. Le don pathétique des auteurs étant moins puissant que leur instinct de la vie plantureuse et insouciante, leurs héros à graves visées nous font l'effet d'intrus et de trouble-fête dans une énorme partie de plaisir.

Aussi la meilleure partie de l'œuvre est l'épisode, je dirais presque l'intermède du cortège sur la Grand'Place. C'est un vrai tableau de maître coloriste et humouriste flamand, une transposition musicale de l'art d'un Teniers ou d'un Rubens : et je ne vois à rapprocher de ces pages disant opulemment l'âme ou plutôt la chair des foules que le dernier tableau des *Maîtres Chanteurs*.

Princesse d'Auberge a bénéficié à la Monnaie d'une interprétation de tout premier ordre. Elle réclamait beaucoup de soins, d'intelligence et de munificence de la part des metteurs

en scène; elle exigeait beaucoup de talent chez les interprètes. Aucune de ces garanties de succès ne lui a été marchandée.

M. Flon, admirateur emballé de la partition, l'a fait lire, étudier et répéter, et l'a finalement dirigée avec une flamme et une autorité de plus en plus appréciées. Notre orchestre, foncièrement flamand, comprend et traduit avec une sympathie cordiale et un brio dans lequel on sent le muscle et la sève de ceux d'ici, une œuvre dans laquelle chacun de ces braves instrumentistes perçoit sans doute un peu de ses propres aspirations et de ses affinités personnelles. Ils ont joué ce Blockx encore mieux que du Wagner, ce qui n'est pas peu dire. Au fameux tableau de la Grand'Place, ils semblaient mêlés directement à l'action, et c'est pour de bon qu'ils menaient la danse générale.

Décorateurs, costumiers, régisseurs, se sont aussi distingués. Bien joli l'effet d'aube au premier acte dans un carrefour du vieux Bruxelles, avec, au fond, la flèche de l'Hôtel de Ville, par où maraîchers et laitiers se rendent au marché matinal de la Grand'Place ; un carrefour dans le genre de celui des rues du Chêne et de l'Etuve, et il n'y manque malheureusement que la fontaine de Manneken-Pis. Mais aucun autre élément de couleur locale n'a été négligé. Joseph Stevens eût approuvé la tonalité générale et l'éclairage de ce réveil de la cité, et, avec Baudelaire, son ami, il eût savouré ces attelages de bons chiens, ces chiens vigoureux qui, au dire du poète, « témoignent par leurs aboiements triomphants du plaisir orgueilleux qu'ils éprouvent à rivaliser avec les chevaux ». Je m'empresse de constater que M. Almanz n'a point poussé le souci des mœurs exactes jusqu'à faire aboyer ses figurants à quatre pattes.

Les principaux rôles de *Princesse d'Auberge* sont distribués aux meilleurs artistes de la troupe. Ainsi, c'est M. Scaremberg, le ténor dont je vous parlais l'autre jour, qui prête sa superbe voix au flottant personnage de Merlyn ; celui-ci en contracte presque une sorte de vigueur et d'héroïsme ; c'est M. Dufranne qui chante vraiment trop bien ou du moins qui possède une voix trop généreuse, trop affective, pour le traître Marcus ; c'est M. de Cléry un autre excellent baryton qui a échangé l'élégant costume du Nevers des *Huguenots* contre la défroque du forgeron Rabo; c'est M. Gilibert, très comique

dans son rôle de pochard; et, du côté des femmes, c'est Mme Wyns, une Rita séduisante et capiteuse, gazouillante à ravir, presque trop gentille et trop amenuisée pour une princesse d'auberge brabançonne: un pastel de Latour égaré dans une bambochade de petit-maître flamand; c'est encore Mlle Claessens cantabilant d'une fort jolie voix aussi le rôle de la plaintive Reynilde.

Quant aux chœurs, ils se sont montrés dignes de l'orchestre, et ces braves gens aussi, — surtout de très délurées équipes de gamins à l'avant-plan du rutilant Carnaval, — semblaient possédés de cette verve et de cette pétulance de terroir dont *Princesse d'Auberge* est si généreusement imprégnée.

En somme, jamais œuvre lyrique composée en ce pays par des « nationaux » n'aura rencontré interprétation si fastueuse et accueil si franchement enthousiaste. Une mémorable soirée pour l'Art en Belgique : une date.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

LES REVUES. — *Das Litterarische Echo*. — *Der Türmer*. — *Das neue Jahrhundert*. — *Magazin für Litteratur*. — *Gesellschaft*. — *Wiener Rundschau*. — *Neue deutsche Rundschau*. — *Die Kritik*. — Memento

Quelques nouvelles publications périodiques ont commencé à paraître en Allemagne depuis le mois d'octobre. Parmi elles il faut signaler une revue de tout premier ordre, **Das Litterarische Echo**, entreprise par la maison F. Fontane et Cie, à Berlin, sous la direction de M. Joseph Ettlinger. Il s'agissait de créer un organe jeune et vivant, donnant un aperçu complet du mouvement littéraire, allemand d'abord, et européen ensuite. Les éditeurs y ont pleinement réussi. Je ne puis comparer leur entreprise qu'aux efforts faits par le *Mercure* dans sa partie de chroniques régulières. Mais l'*Echo* donne en plus quelques articles de fond, essais, biographies, études sur les principaux courants de la littérature actuelle. Une innovation assez heureuse, c'est le repêchage des quelques bons articles de journaux parus pendant la quinzaine qui, remis ainsi devant les yeux d'un public plus littéraire, échappent à un oubli complet. Les six livraisons publiées jusqu'à présent montrent que l'*Echo littéraire* a tenu toutes ses promesses. Son allure est singulièrement vive pour une revue allemande et des petites notes à l'emporte-pièce ren

seignent mieux le lecteur que pourraient le faire de longues élucubrations. Il était peut-être inutile de débuter par un portrait de M. Rostand, mais la revue a pour excuse le fait que l'apparition de son premier numéro coïncidait avec la première de *Cyrano* à Berlin. — A relever, dans la livraison du 1er décembre, une intéressante étude de Karl Busse sur Selma Lagerlœf, cette norwégienne bizarre dont le roman, *Goesta Berling*, fit tant de bruit dans les pays germaniques. M. Paul Raché parle des récentes productions de la littérature hollandaise. — 15 décembre. M. Mielke donne de nouveaux détails sur la controverse Shakespeare-Bacon et M. Schott parle d'un vieux poète un peu « pompier », Karl Spittler.

Le baron de Grotthuss a qui nous devions un intéressant volume d'essais, où il subordonnait un peu trop les théories esthétiques à des doctrines religieuses, se lance dans la critique militante. Il fonde **Der Thürmer** (*le veilleur de tour*), une revue mensuelle assez épaisse où il voudrait concilier l'ancien et le nouvel idéal, en regardant, du haut d'une tour « sur de fortes assises », les grandes et les petites folies qui naissent çà et là. Inutile de dire que si la nouvelle école y est accueillie avec beaucoup de bienveillance, où l'ironie d'ailleurs n'est pas épargnée, l'ancienne école y tient une large place. De beaux portraits en héliogravure forment frontispice à chaque fascicule. Pour commencer : Goethe et un très beau Théodore Fontane. — 1er octobre. M. Grotthus essaye de démontrer les affinités entre Goethe et Bismarck. Il rapproche leurs jeunesses tumultueuses, les rapports qu'ils eurent avec leur souverain — tous deux furent premiers ministres ! — et montre que Bismarck concevait l'univers à la façon du Faust de la seconde partie. — 1er novembre. Caliban se demande si l'Allemagne possède une capitale et arrive à une réponse négative. Berlin n'est que la capitale politique du nouvel empire allemand, la ville n'est pas « comme Paris, la quintessence du pays elle y est plutôt un corps étranger... C'est la mission de l'Allemagne unie de rendre Berlin allemande ». Fritz Lienhard donne avec beaucoup de finesse et beaucoup de sentiment des distances une caractéristique de Fontane.

M. Hans Land a essayé la revue à deux sous, il vient de fonder un petit hebdomadaire in-18 de trente-deux pages,

qui se lit avec quelque intérêt. **Das Neue Jahrhundert** (*le nouveau Siècle*) a peut-être l'ambition de faire concurrence à *Zukunft* de M. Harden. Ce sera malaisé mais la lutte sera intéressante. On y lit des articles de M. G. Brandès sur Mme Marni, des lamentations pacifiques de Mme de Suttner, du Scheerbart, de l'Alberti, du Paul Ernst. Enfin, il faudra voir.

Quelques changements dans les revues anciennes. La *Monatsschrift für neue Litteratur und Kunst* cesse de paraître après un an d'une existence qui n'a pas été stérile. Il paraît qu'on ne pouvait pas y payer la copie assez cher. (C'est ça qui ne nous aurait pas gêné!) Par contre, M. Cronbach, l'ancien éditeur, a repris le **Magazin für Litteratur** à qui ses soixante-sept ans d'existence ne portent décidément pas chance. M. Rudolph Steiner y développe toujours d'intéressantes idées générales, mais cela ne rajeunit guère le cadavre. — N° 44. M. Brausewetter s'occupe de Malwida de Meysenbug, la géniale amie de Wagner et de Nietzsche, qui fera paraître prochainement une suite à ses *Mémoires d'une Idéaliste*, les *Soirs de la Vie d'une Idéaliste*.

C'est à Minden en Westphalie que s'édite maintenant la **Gesellschaft** qui, elle aussi, ne se guérit pas d'avoir été l'organe du réalisme en Allemagne. Et de quel réalisme! Passons. — Toujours des articles de sociologie interessants. A noter, dans la livraison du 1er décembre, une étude de M. Heinz Starkenburg sur le mouvement féministe et l'amour de l'avenir.

La **Wiener Rundschau** s'est transformée. Elle paraît maintenant en in-4° avec une couverture « art nouveau ». M. Constantin Christomanos en devient co-directeur avec M. Félix Rappaport et c'est toujours la *Revue Blanche* apprêtée pour un public viennois. — 15 novembre. De M. Arthur Eloesser, une amusante étude un peu mordante sur Léon Bloy (Le journal d'un mendiant). Et toujours de très jolies choses de M. P. Altenberg.

Quelques livraisons excellentes de **Neue deutsche Rundschau** qui, paraît-il, va s'agrandir. Les sommaires sont toujours solides et variés, les copieux articles d'universitaires documentés y côtoient des nouvelles un peu frivoles et des fantaisies légères. — Novembre. Mme Lou Andréas Salomé dissèque Léon Tolstoï d'une façon surprenante et donne une

curieuse analyse d'âme russe. — Décembre. M. W. Spohr publie une longue étude très complète sur Multatuli, avec des lettres inédites.

Die Kritik de décembre donne à la quatrième page de sa couverture l'annonce suivante : « Avec les cheveux de feu le prince de Bismarck, qui se trouvent en dépôt chez un notaire, il a été exécuté des objets de parure en or de 14 carats, ornés du portrait du prince en émail colorié, contenant chacun :

trois cheveux du prince de Bismarck.

Ces objets sont : 1 broche au prix de 95 m., 1 épingle de cravate au prix de 60 m., une breloque, sans portrait, au prix de 25 m. — Chacun de ces objets est accompagné d'un certificat d'origine, signé par M. C. Brüncke, notaire du royaume de Prusse à Reinbek, lequel est dépositaire des cheveux et en surveillera l'introduction dans les bijoux, afin que l'authenticité des cheveux soit démontrée à tout jamais. » — Qu'en pensez-vous ? Trois cheveux pour trente et un francs vingt-cinq centimes, ce n'est vraiment pas trop cher.

Memento.—Je reprendrai la prochaine fois l'analyse des nombreux volumes reçus depuis trois mois. A signaler une jolie réimpression des premières poésies de Richard Dehmel, **Erlœsungen** avec de nombreux vers inédits. — M. Stefan George publie chez l'éditeur C. Bondi une réimpression de ses vers en trois volumes, mis dans le commerce pour la première fois : **Hymnen** — **Die Bücher der Hirten und Preisgedichte** — **Das Jahr der Seele**. Le même éditeur met en vente une anthologie des poètes des **Blaetter für die Kunst**.

Henri Albert.

LETTRES ANGLAISES

George Meredith : *Odes in Contribution to the Song of French History*, crown 8°, 94 pages, 6 s., Constable. — Robert Bridges : *Poetical Works*, Vol. I, in-18, 292 pages, 6 s., Smith Elder. — P. B. Shelley et E. Shelley : *Original Poetry by Victor and Cazire*, in-8°, xxvii 66 pages, 5 s., John Lane. — John Davidson : *Godfrida, a Play*, in-18. 123 pages, 5 s., John Lane. — Arthur Symons : *Aubrey Beardsley* in-8°, 32 pages, 8 reproductions, 5 s., Unicorn Press. —C. J. Holmes : *Hokusai*, in-8°, 48 pages, 20 reproductions, 5 s., Unicorn Press. — W. E. Norris : *The Widower*, crown 8°, 307 pages 6 s., Heinemann — Harold Frédéric : *Gloria Mundi*, crown 8°, 348 pages, 6 s., Hainemann. — Henry James : *The Two Magics*, crown-8°, 310 pages, 6 s., Hein-

mann. — REVUES : — *Contemporary Review.* — *Macmillan's Magazine.* — *Temple Bar,* — *Fortnightly Review.* — *Leisure Hour.* — *Scribner's Magazine.* — *Nineteenth Century.* — *Woman at Home.* — *Cornhill Magazine.* — *New Century Review* — *Review of Reviews.* — *The Bookman.* — *The Critic.* — *The Outlook.* — *Literature.* — *Saturday Review.*

En publiant ses **Odes in Contribution to the Song of French History**, M. George Meredith a soumis ses admirateurs à une rude épreuve. Déja, depuis *Modern Love* et *Richard Feverel*, il nous avait fallu des efforts de plus en plus soutenus à chacune de ses œuvres nouvelles ; mais la récompense était digne de l'effort, car M. Meredith donne à ceux qui le suivent des joies uniques et leur révèle des spectacles inconnus et superbes. Ceux, moins persévérants, que ne stimule pas le désir d'accompagner le découvreur de beauté jusqu'aux hauteurs où il parvient, lui reprochent les difficultés de l'ascension et parfois leur propre manque de persévérance et de courage. Evidemment, chaque phrase, chaque mot peut-on dire, sont surchargés de signification et l'esprit doit avancer prudemment et lentement afin d'apercevoir tout le sens et toute la valeur de chaque expression, de peur que, ayant laissé passer quelque fragment, il ne soit définitivement égaré dans la montée difficultueuse qui mène au sommet. Il faut pour comprendre ces *Odes* que l'esprit du lecteur soit sans cesse à sa plus haute tension, sans jamais un moment de repos. Mais aussi quand il a tout lu, avec l'attention nécessaire, laissé de côté les objections qu'il est tenté de faire à l'étrangeté des images, à l'emphase de certains rapprochements de mots et d'idées, à tout ce qui peut sembler, de prime abord, criticable et objectionnable, il lui faut admirer l'ampleur énorme de la pensée du poète, la vaste étendue qu'elle embrasse et parcourt, car il y a dans ces quatre odes autre chose qu'une contribution à la gloire historique de la France. Dans la Révolution, Napoléon, l'année terrible et l'Alsace-Lorraine, qui en sont les sujets, le poète a eu la vision épique et symbolique de l'Histoire, telle qu'elle se renouvelle sans cesse en son acheminement vers les temps futurs. Il ne faut rien citer, car l'intensité de la pensée rend les mots intraduisibles, ni séparer de l'ensemble le moindre fragment, car ce serait une mutilation. Quand il s'agit d'œuvres de ce genre, peu importent les opinions. On n'applaudissait pas unanimement Shakespeare ni Racine, et

l'on a hué Wagner ; les œuvres qui durent n'appartiennent pas à une époque, et il faut beaucoup de temps et beaucoup de cerveaux pour reconnaître dans une œuvre ce qu'elle renferme d'immortel.

Il était, jusqu'à présent, fort difficile de parler de M. Robert Bridges. Ses œuvres étaient citées comme parfaites et absolument belles. Il avait des disciples qui ne juraient que par lui, et il fallait aller, pour connaître ce génie ignoré, passer des jours dans les bibliothèques, car ses œuvres avaient été imprimées pour ses seuls amis ou bien étaient épuisées. Cependant certaines anthologies de poésie moderne reproduisaient des fragments de ses poèmes, les éditeurs américains publiaient des éditions non autorisées, et enfin, pour obvier à tout cela, M. Robert Bridges consentait à réunir en un premier volume ses **Poetical Works**. Nous pouvons donc maintenant apprécier son œuvre en toute liberté et facilité. Tout ce que contient ce premier volume nous paraît être exactement représentatif de la poésie de M. Bridges. D'après Apulée, le poète nous raconte la légende d'*Eros et Psyché*, avec un art froidement gracieux et mélodieux. Sans doute on admire l'habileté, la limpidité, la précision de cet art, mais comme on regrette aussi qu'il n'y ait pas, avec un sujet aussi profondément émouvant que celui-là, des accents réellement émus, des sentiments ardemment et franchement humains, qui eussent renouvelé le symbolisme éternel de la légende. De même, dans les beaux sonnets sur *The Growth of Love*, il y a toujours une fâcheuse réticence ; dans le *Prometheus* trop d'austérité et de lourdeur didactique. Il y avait là l'occasion d'un magnifique élan sur le sort tragique de l'Humanité et M. Bridges se contente d'une froide et noble éloquence. Il soumet toujours son émotion, si forte soit-elle, au contrôle de sa raison, de sa réflexion, de son métier. Comment lui serait-il possible d'être vraiment lyrique dans ces conditions ? Sans doute, il faut que le poète soit un artiste, mais il n'est pas nécessaire que l'artiste soit le tyran du poète : ils doivent être bons camarades, inséparables compagnons, et l'on regrette d'autant plus l'art exagéré de M. Bridges, que d'accidentels passages nous révèlent l'excellent poète qu'il est, lorsqu'il se permet un élan lyrique. Certes on l'aime dès qu'on le connaît bien, et l'on n'en regrette que plus son abord froid et rébarbatif.

L'éditeur John Lane vient de publier une curiosité littéraire : **Original Poetry**, *by Victor and Cazire* (Percy Bysshe Shelley et Elizabeth Shelley), où dans une intéressante préface M. Richard Garnett raconte comment on a retrouvé un exemplaire de cet ouvrage qu'on estimait perdu. Dans le *Macmillan's Magazine* de juin 1860, M. R. Garnett annonçait qu'il avait découvert l'existence jusque-là ignorée d'un volume de poèmes par Shelley et un collaborateur inconnu. Il fit cette trouvaille dans la collection d'un périodique : *Stockdale's Budget*, publié en 1826 et 1827, que le British Museum avait acquis en 1859, et où Stockdale racontait ses relations avec Shelley. Il prétendait avoir, le 17 septembre 1810, reçu de Shelley 1480 exemplaires d'un mince volume in-8°, intitulé : *Original Poetry*, par *Alonzo et Cazire*, ou des noms de ce genre. Mais peu après, Stockdale découvrait que l'un des sonnets du volume avait été copié exactement sur un sonnet de M. G. Lewis. Shelley, informé, ordonna de détruire ce qui restait de l'édition, dont une centaine d'exemplaires seulement avaient été mis en circulation. Naturellement, depuis trente-huit ans, tous les chercheurs se mirent en quête d'un de ces précieux exemplaires ; mais récemment M. V. E. G. Hussey, petit-fils du Rev. Ch. Grove, frère de Harriet Grove, fiancée de Shelley et à laquelle un grand nombre de poèmes sont adressés, découvrit sur un rayon inexploré de sa bibliothèque, où il devait être depuis 1824, le précieux volume que réédite dans le format primitif M. John Lane. La gloire poétique de Shelley ne peut être augmentée ni diminuée par la publication de quelques productions de sa jeunesse. Tout l'intérêt du présent volume serait l'identification du sonnet chipé à Monk Lewis. Des dix-sept poèmes que contient le recueil, M. Richard Garnett en attribue cinq seulement à Elizabeth Shelley, y compris le sonnet incriminé. Mais M. Garnett incline à croire que Stockdale, éditeur ruiné et aigri par la malechance, a très bien pu inventer cette histoire pour calomnier Shelley.

De 1886, date de la publication de *Bruce,* drame écrit deux ans auparavant, jusqu'à ces derniers mois où M. John Davidson publiait **Godfrida**, pièce en quatre actes, il nous est facile de voir le chemin qu'il a parcouru. *Bruce* était un drame shakespearien, habilement et hardiment tenté, d'un mouvement rapide et d'une action vigoureuse, qui avec des fautes

capitales indiquait d'heureuses dispositions dramatiques chez l'auteur. Ensuite M. Davidson donna : *Smith, a tragedy*, qui fut un essai malheureux, et *Scaramouch in Naxos* où s'indique un effort d'originalité et d'affranchissement de l'influence des Elizabethan dramatists. Enfin M. Davidson traduisit et amé-liora en anglais le *Pour la Couronne* de François Coppée, et ce travail qui le mit en rapports directs avec le théâtre joué lui permit de mieux se rendre compte des conventions du théâtre moderne, et le résultat fut *Godfrida* qui renferme réellement les qualités exigées pour une pièce jouable. Dans une préface fantaisiste, dialogue entre l'interviewer et le poète, celui-ci répond à l'objection qu'on ne lira pas une pièce qu'on n'a pas vu jouer : Je ne voudrais pas inviter des spectateurs à la représentation d'une pièce que je ne pourrais pas inviter des lecteurs à lire. Malgré cette réponse évasive, nous n'examinerons pas si M. Davidson a eu tort ou raison de ne pas faire repré-senter sa pièce. La lecture tout au moins est entraînante et facile. L'intérêt ne faiblit pas un moment, et les personnages ne sont pas trop fantaisistes. Ils vivent et agissent suivant exactement leur caractère ; l'action se déroule graduellement, amenant peu à peu, après maintes péripéties de leur conflit, le triomphe de l'amour sur la passion du pouvoir. La pièce est écrite principalement en vers, avec néanmoins, de temps à autre, quelque dialogue en prose, et M. Davidson n'y a laissé aucune des négligences et extravagances qui déparent si souvent ses précédentes œuvres.

M. Arthur Symons fut un de ceux qui connurent le mieux **Aubrey Beardsley**. Ensemble, ils dirigèrent et publièrent *The Savoy*. Il y avait entre eux plus qu'une amitié occasion-nelle, surtout des affinités profondes d'intelligence et de talent. En mémoire de son génial ami, M. Arthur Symons publie maintenant une étude où il apprécie l'œuvre et l'homme et conte quelques souvenirs de ses relations avec Beardsley pendant les trop courtes années de sa vie. De plus le volume délicatement édité, en un exquis format et une impression très artistique, contient trois portraits de Beards-ley, dont une reproduction de celui qu'a peint Jacques Blanche et les reproductions de six de ses meilleurs dessins dont deux étaient jusqu'ici inédits. Avec le même soin *The Unicorn Press* publie une Bibliothèque Artistique, sous la direction de M. Laurence Binyon, le poète de *Porphyrion*. Le

premier volume est une longue et intéressante étude sur **Hokusai** par M. C. J. Holmes. Vingt reproductions variées des œuvres du grand artiste japonais donnent une excellente idée de son merveilleux talent et les pages autorisées du délicat critique expliquent clairement les méthodes et les tentatives du peintre, racontent sa vie, font comprendre ce qu'il fut : peintre de la vie, peintre de paysage, et résument admirablement les caractéristiques de son œuvre et de son tempérament. Avec l'étude nette, concise et complète de M. C. J. Holmes, et ses reproductions soigneusement tirées, ce beau volume est nécessaire à tous les artistes et à tous ceux qui aiment l'art.

Il ne faudrait pas croire que M. W. E. Norris, malgré la notoriété de ses œuvres, soit un écrivain de l'envergure de Balzac ou même de Goncourt. Celui qui l'aborderait avec l'idée préconçue qu'il est un grand romancier s'apercevrait bien vite qu'il lui manque la plupart des qualités qui caractérisent un Thackeray ou un Dickens. Tout d'abord il ne semble pas doué d'une imagination bien inventive. Les événements qui font agir ses personnages sont des plus simples et du domaine de l'ordinaire : pas d'intrigues compliquées ni de préoccupations autres que celles de la vie habituelle et quotidienne. Les personnages, d'ailleurs, appartiennent tous à l'aristocratie et l'auteur ne semble jamais se douter qu'il y ait d'autres classes. Il semble connaître parfaitement les milieux dont il écrit, et il fait parler admirablement tous ses caractères. Les conversations sont extrêmement intéressantes et l'on sent qu'elles ne peuvent être autres. Dans son récent roman **The Widower**, M. W. E. Norris met en présence un homme d'Etat, cuirassé de principes et de gravité et sa fille adoptive, étourdie, frivole et d'une morale fort bizarrement équilibrée. Le commencement du livre est plein de vie et d'intérêt, mais ensuite l'auteur inflige a son *widower* des accès de sentimentalisme et c'est ainsi que l'histoire se termine. Tout au long de son roman, M. Norris, s'efforce de rester bien élevé, respectueux des conventions, élégant et délicat, avec une saine horreur de l'exagération. Pour conserver sa correction aristocratique, il s'interdit tout trait trop brillant, trop subtil, trop voyant : s'il se permet de la comédie occasionnellement, elle est toujours bien mesurée et ne va jamais jusqu'à la moquerie ou à la satire. L'indiscutable qua-

lité du romancier, c'est la façon dont il fait causer ses personnages ; là seulement ils paraissent réellement vivants.

Avec une incessante fertilité, M. Henry James écrit et publie de nouvelles œuvres, car il a en Amérique et en Angleterre un public impatient qui attend anxieusement chacune de ses productions. Le volume qui nous occupe : **The Two Magics** est composé de deux longues nouvelles : *The Turn of the Screw* et *Covering End.* La première, comme cette œuvre remarquable : *What Maisie Knew*, est une étude psychologique sur deux enfants, garçon et fille, spécimen d'enfance anormale. Mais tandis que Maisie restait foncièrement pure des turpitudes qui l'entouraient, les deux héros actuels, Miles et Flora, résistent à tous les efforts tentés par les dévouements qui les entourent pour les arracher aux penchants mauvais qu'une éducation mauvaise a développés de bonne heure chez eux. On peut reprocher à M. Henry James les circonstances improbables qui causent la perversion des enfants de la mentalité morbide desquels il s'occupe, mais il faut lui reconnaître une singulière maîtrise dans la façon dont il traite son sujet. La seconde nouvelle : *Covering End*, rappelle plutôt la première manière de l'auteur, et semble être surtout le scénario d'une pièce de théâtre ; pièce assez démodée d'ailleurs si elle était dramatisée. Racontée assez rapidement, elle intéresse néanmoins, et produit un reposant contraste après la sombre et triste histoire qui la précède. Sans doute ce n'est pas là la vie agissante, complète, tragique ; c'est un extrait de quelques existences et de certains côtés des caractères. Trop d'analyse et pas assez de la puissance créatrice qui devrait animer les personnages.

M. Harold Frédéric, dont la carrière littéraire fut close récemment par une mort dramatique et prématurée, fut beaucoup plus un journaliste qu'un écrivain. Pourtant il écrivit une dizaine de romans qui, s'ils n'étaient pas vraiment remarquables, faisaient honneur à l'aimable et solide personnalité de l'auteur. Au moment où il mourut, paraissait **Gloria Mundi** œuvre inégale et inférieure à de précédentes. C'est l'histoire d'un jeune homme élevé pauvrement en France et qui hérite soudain d'un titre et d'une fortune de duc en Angleterre. Le sujet véritable semblerait être plutôt l'histoire de la famille ducale, et l'intérêt se disperse souvent. Quelques caractères épisodiques sont intéressants, finement obser-

vés et rendus ; il y a des scènes habilement amenées et contées. On attend sans cesse, de ces qualités menues, beaucoup plus que ce qui nous est donné.

Revues : **Contemporary Review** (Décembre). — Dans un article intitulé : *Some recent Literature in France*, M. Edmund Gosse prend occasion de parler très justement et très noblement de Mallarmé ; il accorde quelques lignes à Léon Dierx et après avoir examiné divers livres récemment publiés à Paris, ceux de MM. Faguet, Bourget, Pierre Louys, Rod, Muhlfeld, Theuriet, Strindberg, etc, il conclut ainsi : « L'historien de l'avenir verra probablement, dans l'extraordinaire condition de la littérature imaginative en France à la fin de ce siècle, l'influence des Goncourt ; ce sont eux qui ont réduit tous les jeunes écrivains à faire un appel aveugle à la sensation plutôt qu'au jugement, ce sont eux qui ont détruit l'autorité de la critique et décidé qu'une analyse psychologico-littéraire, fondée sur le tempérament prendrait sa place... Aujourd'hui nous voyons le résultat de ce système révolutiontionnaire d'esthétique sur l'esprit d'une centaine de jeunes gens,qui possèdent toute l'arrogance et pas la dixième partie de l'originalité et du génie qui rendaient tolérables chez Edmond de Goncourt des prétentions aussi déraisonnables et une philosophie aussi dégradée en littérature... Ce siècle qui fut d'une splendeur sans exemple finit en ténèbres ; quelques lampes vacillantes, irrégulièrement portées par des mains hâtives, qui deviennent de moins en moins nombreuses, illuminent seules l'obscurité finissante et sinistre. Et M. Ernest Legouvé, encore serein malgré ses cent ans qui approchent, contemple la scène vide qu'il a connue emplie par les Chateaubriand et les Lamartine, les Hugo et les Flaubert, les Renan et les Taine. » Espérons que M. Legouvé voit encore assez clair pour distinguer sur la scène toujours emplie les personnages qui ont remplacé les protagonistes disparus. Dans ce même numéro, M. C. J. Holmes apprécie convenablement Puvis de Chavannes.

Macmillan's Magazine (Décembre). — Un amusant et judicieux article : *The Madness of M. Kipling,* par un *admirer* qui reproche à son auteur l'abus des termes techniques et sa façon détournée de dire les choses.

Temple Bar (Décembre). — *Milton as seen in his Latin Poems,* par M. G. Serrell, révèle un côté peu connu du grand

poète, une sorte d'égoïsme vaniteux. *The Eyes of Famous Folk*, où l'écrivain se sert de la fameuse découverte que chaque groupe de criminels a sa couleur d'yeux particulière.

Fortnightly Review (Décembre). — Plusieurs articles, diversement intéressants, sur la question d'Egypte et l'expansion coloniale française. Un essai d'appréciation générale de *Charles Dickens* par Andrew Lang.

Leisure Hour (Décembre). — *The Dead Wife* par Katharine Tynan Hinkson; *A lapp prayer* par Nora Hopper.

Scribner's Magazine (Décembre). — M. Chamberlain prend pour sujet d'un article extrêmement curieux sur la politique anglaise la soi-disant amitié de la République américaine pour l'Angleterre.

Nineteenth Century (Décembre). — Trois articles sur *The Future of Egypt;* de W. H. Mallock, l'examen de cette question : Does the Church of England teach anything? — et diverses autres contributions intéressantes.

Woman at Home (Décembre). — Un fragment inédit de Charlotte Brontë, insignifiante tentative d'écolière, et qui aurait dû rester inédit.

Cornhill Magazine (Décembre). — *Heroes* par le *bishop of London; Humours of speach and Pen* par Ernest G. Henham.

New Century Review (Décembre). — *The Mystery of Shakespeare's Sonnets* par Cuming Walters; *La Belle Armée Française* par C. A. Healy; *The True Character of Ninety-eight* par J. A. O'Sullivan.

Review of Reviews (Décembre). — Une étude sur l'empereur d'Autriche et la situation politique de l'empire austro-hongrois. Des articles sur Rudyard Kipling et Théodore Watts-Dunton.

The Bookman (Décembre). — De nombreux articles de critique, un en particulier sur les *Aubes* de Emile Verhaeren avec un portrait de l'auteur.

The Critic.—Un article de Sir Ch.Dilke; de Frédéric Lees sur quelques jeunes écrivains français; sur Harold Frédéric; sur la littérature allemande récente; sur Zola et l'affaire Dreyfus, etc.

The Outlook (19 Nov-17 Déc.). — Des études critiques de Albert Kinross, Lionel Johnson, H. W. Massingham; des vers par Ellen Glasgow; autres contributions par Herbert Vivian, Edmund Candler, Samuel Gordon, Home Gordon, etc.

Literature (19 Nov-17 Déc.). — Des leadings: *Scientific History, Christmas Books, Pessimism in Fiction, Copyright in America.* — *Among my Books* par T. L. Papillon, James Thursfield, P. de Coubertin. Des vers de Rudyard Kipling, de Richard Garnett, et de F. G. Bowles: une nouvelle par Eden Phillpots; et une esquisse inédite de Sir Walter Scott.

Saturday Review (19 Nov-17 Déc.). — Des lettres inédites de Gordon, un article sur les *Odes* de M. Meredith par John Davidson; la suite des études sur *The True Shakespeare* par Frank Harris. — *Une course de Taureaux à Valence* par Arthur Symons; *Epilogue to Fleet Street Eclogues* par John Davidson; *Dumas Debased* par Max Beerbohm; un spirituel article sur les *Parisiens.*

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

OUVRAGES DE FONDS : *Obras de Lope de Vega,* publicadas por la Real Academia, Madrid, Etablissement typographique « Successotes de Rivadeneyra », tome VIII. — *Drames religieux de Calderon,* traduits pour la première fois en français avec des notices et des notes par M. Leo Rouanet, Paris, Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince. — *Teatro lirico Espanol anterior al siglo XIX* : documents pour l'histoire de la musique espagnole réunis et transcrits par Felipe Pedrell Vol. IV et V, Canuto Berea et Cie éditeurs à La Corogne. — REVUES ET PÉRIODIQUES : *Revista critica de historia y litteratura,* Madrid et Oviedo. — *Revista contemporanea,* Madrid, Huertas, 41. — *Catalonia,* revue bi mensuelle catalane, Barcelona, Tip. de l' « Avene ». — THÉATRE ET LITTÉRATURE IMAGINATIVE : Luis Ruiz y Contreras : *El piedestal,* poème dramatique, Madrid, 1898 Librairie Fernando Fé. — Angel Ganivet : *Los Trabajos del infatigable creador Pio Cid,* Madrid, Etablissement typographique : Successores de Rivadeneyra, 1898. — Benito Perez Galdos : *Mendizabal,* 2e volume de la 3e série des *Episodios nacionales,* Madrid, administration des œuvres de Perez Galdos, Hortaleza 132.

Une omission, que nous prions nos lecteurs de nous pardonner, a écarté de ces précédentes chroniques le nom d'une publication du plus haut intérêt entreprise par l'Académie Espagnole sous la Direction d'un érudit dont nous prononçons le nom avec respect. L'ouvrage en question, et dont les huit premiers tomes ont paru, n'est rien moins qu'une *édition complète des œuvres de Lope de Vega*. L'annotateur, le glossateur, l'âme de cette publication, celui qui sera notre guide à travers le vaste domaine du *Phénix des Esprits,* c'est — vous vous en doutiez bien un peu — Marcelino Menendez y Pelayo, dont nous sommes heureux d'annoncer la nomination comme directeur de la Bibiothèque nationale de Madrid. Du *maestro*

(c'est ainsi que l'on désigne familièrement à Madrid le nouveau directeur), de son érudition, de son activité, de sa bienveillance, nous aurons l'occasion de parler un jour. Bornons-nous, sans entrer davantage dans le domaine du commentateur de l'illustre Lope, à indiquer la contèxture de la publication faite par l'Académie Espagnole.

Un premier volume, souverainement intéressant, contient une biographie nouvelle par don Cayetano Alberto de la Barrera, sur laquelle nous reviendrons à l'occasion.

Les Tomes II et III contiennent les *Autos*. (Frappé de la difficulté que nous avions à distinguer les *autos* des *drames religieux*, M. Leo Rouanet, dont nous analysons le beau livre quelques lignes plus loin, a écrit afin que nul n'en ignore désormais : « Les *autos sacramentales* ou représentations en « l'honneur des Saints Sacrements étaient des pièces jouées « sur les places publiques le jour de la Fête-Dieu et consa- « crées à l'exposition et au développement de tel article de « foi, de tel dogme de la doctrine catholique relatifs plus ou « moins au mystère de l'Eucharistie... *Les Drames religieux* « au contraire se représentaient dans les salles de spectacle « (*corrales*) devant un public payant et leurs personnages, « qu'ils fussent d'origine divine ou humaine, n'en étaient « pas moins des êtres réels et nullement des entités. » *Drames religieux de Calderon*, *Introduction*, *Page V et note I*.

Nous avons cru devoir reproduire cette constatation, car on ne saurait trop revenir sur les définitions quand il s'agit de Littérature étrangère.)

Les Tomes IV et V de l'Edition publié par l'Académie Espagnole renferment un groupe de *drames religieux* de Lope : ceux dont l'argument est tiré de la vie des saints ou de l'Ecriture : le volume suivant est consacré aux pièces mythologiques et à celles qui furent inspirées par un fait historique n'appartenant pas à l'histoire de l'Espagne.

Par contre, avec les Tomes VII et VIII, nous entrons à toutes voiles dans le cycle poétique, légendaire et historique de l'Espagne : deux énormes in-folios ne nous mènent qu'à la naissance de don Jaime le Conquérant : ces pièces formeront vraisemblablement tôt ou tard un *pendant* aux drames historiques de Shakespeare, si l'abondance de la verve de Lope ne décourage pas nos bonnes volontés.

Comment, me direz-vous, s'aventurer dans cette forêt im-

mense et touffue, où se mêlent l'invention du poète, le romancero et les traditions historiques ? Vous avez un guide ; à la tête de chaque volume se trouvent une centaine de pages intitulées modestement *Observations préliminaires* : devant chacun de nos découragements, Menendez y Pelayo se dresse comme un bon géant prêt à nous faire sauter l'obstacle.

A côté de l'entreprise colossale tentée en Espagne en faveur de Lope, voici une œuvre d'initiative française dont nous avons lieu d'être fiers ; c'est une traduction définitive, dans une langue littéraire très nette et très sûre, de trois des plus beaux drames religieux de Caldéron : *Les cheveux d'Absalon*(1), *La Vierge du Sagrario*, *le Purgatoire de Saint Patrice.*

L'auteur, M. Leo Rouanet, est un dévot des lettres espagnoles ; nous lui devions déjà deux traductions : *Les chansons populaires de l'Espagne* et *les Intermèdes Espagnols au* XVII[e] *siècle*, parus à la même librairie Charles. Nous connaissons sa probité littéraire, sa méthode de traducteur scrupuleux, et ses qualités d'érudit, pleines de promesses. Le théâtre sacré de Calderon lui a porté bonheur, il a pu, l'an passé, publier le texte espagnol d'un *auto* inédit qui a attiré sur lui l'attention des érudits espagnols, moins peut-être que cette traduction française, écrite pour le commun des mortels, ne l'appellera. C'est que, derrière le traducteur enthousiaste, l'érudit s'est levé ; ce n'est plus un débutant, c'est un maître que nous saluons.

Ces traductions, que vous lirez sans qu'un arrêt s'impose à votre curiosité, ont été établies sur un texte parfait, choisi à travers les diverses éditions de l'œuvre du poète. Il y a là un effort vers la vérité qu'il faut proclamer, et vous le sentirez si vous prenez souci de parcourir les notes et les notices qui séparent chacun de ces trois drames.

Il y a, ajouterons-nous, une conquête scientifique assez marquée pour qu'un érudit espagnol, et non des moindres, ait souhaité de voir notre compatriote et ami réaliser, à la gloire de Calderon, un effort similaire à celui qu'il tente lui-même en faveur du grand Lope — Mais laissons là l'érudit et félicitons le littérateur qui a fait un choix heureux dans les œuvres non traduites de Calderon. Chacune des trois piè-

(1) Le premier de ces drames religieux de Caldéron traduits par M. Rouanet fut publié in extenso dans la *Revue d'Art dramatique*.

ces offre des scènes de premier ordre, en même temps qu'elle est pour ainsi dire d'une tonalité particulière : la langue solide, colorée, somptueuse du traducteur lutte sans désavantage avec les métaphores du texte original ; la phrase précise et française rend très tolérable l'emphase espagnole ; je recommande à ceux qui ne seraient pas convaincus les merveilleuses descriptions du *Purgatoire de Saint-Patrice*, et vraiment je ne saurais dire si je les préfère au doux-parler de Teuca et aux apparitions glorieuses de la *Vierge du Sagrario.*

Puisque nous parlons du Théâtre de Calderon, signalons une publication littéraire et musicale faite par l'illustre compositeur et musicographe espagnol Felipe Pedrell, sous le nom de *Theatre lyrique espagnol.* L'ouvrage se compose de plusieurs fascicules dont les derniers, ayant trait à la musique de scène des pièces de Calderon, achèvent de paraître. Toute une histoire de la musique espagnole, avec pièces transcrites à l'appui, est contenue dans les cinq petits cahiers. Une préface de quelques pages, écrite en castillan, expose les recherches du savant musicien et les conclusions auxquelles il s'est arrêté. Réunies, ces cinq préfaces forment peut-être ce qui a été écrit de plus curieux sur le rôle de la musique dans l'ancien théâtre espagnol ; quelques notices biographiques et analytiques nous mènent aux documents musicaux ; au Tome IV, nous trouvons une fête poétique due à la collaboration de Calderon et du compositeur Juan Hidalgo. Souhaitons qu'un éditeur français jette les yeux sur cette publication qui offre pour l'histoire générale de la musique un intérêt de premier ordre.

Le mouvement de curiosité pour l'ancien théâtre espagnol semble s'accentuer en France. Voici son nom inscrit aux programmes de deux professeurs. M. Gebhardt, à la Sorbonne, voit affluer, les lundis à trois heures, un auditoire nombreux à un cours de classique tradition française, et quelques heures plus tard, au Collège de France, le maître érudit qui a nom, M. Morel-Fatio donne à ceux qu'a fascinés un tel sujet d'utiles renseignements bibliographiques, en attendant l'instant où il s'occupera plus spécialement de l'œuvre de Tirso de Molina.

A côté de ces cours, la *Revue hispanique* continue ses recherches sur la littérature espagnole. Nous sommes heureux de citer à nos lecteurs l'étude sur Péreda, de M. Boris de Tannenberg.

La *Revista Critica de historia y litteratura*, dans les doubles numéros 4 et 5 de sa III[e] année, publie un article très étendu du savant hispanophile autrichien Farinelli, nomenclature de tous les voyages en Espagne et en Portugal depuis le moyen âge « à propos, dit l'auteur, du livre de M. Foulché Delbosc intitulé Bibliographie des voyages en Espagne et en Portugal ».

La guerre de Cuba a arrêté le mouvement littéraire dans les revues que nous recevions. Ce numéro de la *Revista critica* était un arriéré : la *Revista contemporanea* ne nous est pas parvenue. Seule, la jeune *Catalonia* continue à nous donner coup sur coup traductions, œuvres originales, articles politiques ; en attendant nos chroniques catalanes, remercions M. Alexandre Cortada pour son superbe article *La France et la confédération occidentale* (Catalonia, 30 octobre).

Le poème dramatique en 3 actes que M. Luis Ruiz y Contreras nous offre modestement sous le nom de *Demi-Théâtre* témoigne d'une recherche de pensée et d'une originalité auxquelles ne nous habituent guère les auteurs dramatiques madrilènes. *Le Piédestal* a pu ne pas obtenir de succès à la scène : il reste une œuvre intéressante à la lecture et son deuxième acte nous semble des plus réussis. Avant de nous faire pénétrer dans le monde des sculpteurs et des peintres madrilènes, l'auteur nous fait faire une curieuse station devant le guignol du *Théâtre de la Princesse.* A Madrid, comme à Paris, les comédiennes sont capricieuses.

Nous arrivons à un volume singulièrement curieux, *Les travaux de l'infatigable createur Pio Cid*, une manière de roman dû a un jeune auteur plein de promesses qui vient, hélas ! de mourir à Riga, où il était consul d'Espagne. Natif comme Alarcon du royaume de Grenade, M. Angel Ganivet, qui n'a ni l'attaque vibrante ni l'étonnant boute-selle de son compatriote, rappelle néanmoins l'auteur du *Scandale* par d'heureux dons d'intuition psychologique et un rare bonheur dans le choix des épisodes : son héros, *Pio Cid*, n'éprouve nullement le désir d'action qui caractérise les héros d'Alarcon ; c'est un sage qui rappelle un peu les protagonistes des romans de Perez Galdos : sa vie qui s'écoule dans les pensions de famille madrilènes nous offrirait peu d'attrait, malgré la notation pittoresque du milieu, s'il n'agissait d'une manière simple autant qu'inusitée. Le style, concis jusqu'à éteindre les effets, n'est pas suffisamment dialogué : c'est le principal défaut d'une œuvre

personnelle et réellement captivante. Par la conception, certaines pages nous ont semblé de premier ordre; elles ont une saveur acidulée et rappellent l'ironie de Jules Renard : M. Angel Ganivet ne rentre néanmoins pas complètement dans la classe des ironistes, car c'est par la spontanéité des affirmations de son héros qu'il nous a séduit.

Nous reviendrons sur le tome II dont une partie sera traduite par des amis qu'Angel Ganivet avait à Paris. Nous avons voulu, en citant ce nom et ce fragment d'une belle œuvre, nous associer au deuil des lettres espagnoles.

Avant de parler de *Mendizabal*, le dernier roman de Perez Galdos, nous désirerions faire brèche à un préjugé qui nous a semblé se répandre dans le petit groupe de Français capables de lire dans le texte les *Episodios Nacionales*. Si, en Espagne, on a tort de donner trop d'importance à cette partie de l'œuvre du grand romancier, il nous semble qu'en France, on affecte de traiter en littérature de pacotille cette nouvelle forme du roman historique, et cependant jamais Galdos ne fut plus maître de son talent : son inépuisable activité ne doit pas être interprétée en sa défaveur ; n'attachons aucune idée classificatrice à l'étiquette; roman historique, roman contemporain, romantisme ou réalisme, tous les genres se confondent sous sa plume ; il est arrivé à l'époque où la personnalité artistique paraît dans chaque ligne ; c'est *lui* le merveilleux artiste, toujours *lui* : il nous semble qu'on ne peut pas plus se lasser de lire son œuvre que de feuilleter l'œuvre d'un Rembrandt ou d'un Velasquez.

L'époque à laquelle se passent les faits rapportés dans *Mendizabal* a poussé Galdos à reprendre une formule littéraire fort en vogue au début du romantisme.

Un jeune Espagnol, venu en France où il a fait son éducation, se trouve jeté vivement à Madrid par une main inconnue : la vie matérielle lui est assurée, mais chacun de ses actes est espionné : coins de vie de dandy, existence de bureaucrate élégant, amour romanesque et romantique, puis déboires et prison. C'est, vous le voyez, le canevas d'une existence de Jeune France, une manière de pastiche des romans de cette époque. L'intérêt est soutenu par une *inconnue* ; la trame de l'action est celle d'un roman populaire manié par un bon faiseur ; mais dans cette intrigue banale et voulue, se révèle du premier coup la manière du maitre : l'évocation des person-

nages accessoires est si troublante que nous oublions qu'un demi-siècle nous sépare d'eux.

La Zahon, la marchande de diamants, ne semble-t-elle pas sortie d'une saynète de Mme Marny? Ce souper chez elle n'évoque-t-il pas le souvenir des toiles opulentes d'un peintre de cette époque?

Et cet amour romantique, dont Galdos a voulu faire le dessin, n'arrive-t-il pas à nous prendre à tel point que nous oublions le procédé de l'auteur? Que dire de Mendizabal? Ce nom qui sert de titre au roman, bien que le personnage reste dans l'ombre, était celui d'un homme d'Etat qui restaura la monarchie chancelante en Portugal et en Espagne. — Par deux fois Galdos évoque cette figure grandiose; elle domine le roman; il y a une soirée de travail qui rappelle les scènes de méditation du Wallenstein de Schiller: même sobriété des moyens, même élévation de la pensée. Que dire du portrait de la reine Marie-Christine? et de la bohême littéraire de l'an 1835? Et des Cortès à cette même époque?

De même que les personnages vous suggestionnent comme des êtres vivants, ainsi telle ou telle phrase vous accroche, comme par mégarde elle prendrait tout à coup un caractère d'actualité et d'obsession. L'auteur a voulu garder un mutisme volontaire; mais il pense, dans la solitude, il souffre les douleurs de sa patrie: ces phrases qui vous arrêtent au passage, ce sont ses sanglots. Lui aussi, homme méditatif, il a cherché un baume à la crise actuelle; il a pensé, l'imaginatif admirable, qu'il était l'heure d'évoquer une époque où les maux furent plus grands qu'à présent, et sa pensée généreuse et impartiale va du peuple qui souffre au premier ministre lassé qui murmure: « Ah! qu'il est dur quelquefois de servir les rois! »

EPHREM VINCENT.

LETTRES RUSSES

Le 70e anniversaire de Tolstoi. — La fête organisée par la «Societé des Gens de Lettres » à Pétersbourg. — Les articles sur Tolstoï dans la presse russe. — L'article du poète Minsky dans le journal *Novosty.*

L'année 1828 devrait être marquée d'un chiffre rouge dans l'histoire littéraire de notre siècle. Elle a donné au monde toute une série de grands écrivains. Les fêtes littéraires qui ont été célébrées au courant de l'année présente — le 70e

anniversaire d'Ibsen et celui de Tolstoï — s'adressent aux deux grands représentants de cette année glorieuse qu'était 1828. En les fêtant, les amis des lettres se rappelleront avec émotion que l'année de naissance de ces deux grands écrivains du Nord a été aussi celle qui a vu naître Taine et Hello en France, en Angleterre le poète Rossetti et le romancier Georges Meredith. Dans ce nombre, il n'y a que ce dernier qui est encore vivant et plein de forces, et qui partage avec Ibsen et Tolstoï les hommages des fidèles des lettres.

La Russie a été très empêchée par des circonstances toutes particulières de fêter comme on aurait voulu sa gloire nationale, Tolstoï, le grand écrivain et le puissant moraliste. Le jour de naissance de Tolstoï est le 28 août, mais il était défendu à la presse par, ordre officiel, de parler de cette date mémorable. L'interdiction n'a été levée que plus d'un mois après et alors seulement, au cours du mois d'octobre, ont eu lieu des fêtes littéraires presque improvisées: on n'était pas sûr jusqu'au dernier moment d'avoir l'autorisation nécessaire. La fête organisée à Pétersbourg par les soins de la Société des Gens de lettres a été la plus brillante. Toutes les notabilités littéraires et artistiques sont venues apporter leurs hommages. De chaudes paroles de félicitation ont été adressées au grand écrivain par l'organisateur de la soirée, le très populaire écrivain Pierre Weinberg ; des poètes et des prosateurs sont venus ensuite lire et réciter diverses pages de Tolstoï, une scène de la *Puissance des ténèbres* a été interprétée par des artistes distingués — et le public, qui s'écrasait dans une salle bondée, marquait ses sympathies pour Tolstoï par des applaudissements frénétiques. Le public se composait en grande partie de ce qu'on appelle en Russie « la jeunesse intellectuelle », étudiants et étudiantes de différentes écoles supérieures, et leur enthousiasme à l'égard de Tolstoï montrait une fois de plus combien grande est l'influence du maître sur la jeune génération, c'est-à-dire sur la Russie d'avenir.

La presse russe, journaux et revues, a été unanime à fêter Tolstoï dès qu'on a pu parler ouvertement de l'anniversaire. La plupart des revues d'octobre apportèrent des articles sur Tolstoï, où les mérites de l'écrivain sont reconnus sans contestation aucune, tandis que ses théories mora-

les sont discutées avec plus où moins d'âpreté. Parmi les appréciations les plus originales qui ont été faites dernièrement de l'œuvre de Tolstoï, il convient de citer celle du poète Minsky dans le feuilleton littéraire du journal *Novosty*. Pour les lecteurs étrangers, l'article de Minsky a d'autant plus d'intérêt qu'il fait ressortir les traits qui font de Tolstoï un écrivain russe par excellence, et donne l'analyse des qualités nationales dans l'œuvre de Tolstoï. L'article est intitulé : « Le grand écrivain de la terre russe. »

Tourgénieff paraît avoir été le premier, comme Minsky le rappelle à ses lecteurs, qui dans sa célèbre lettre à Tolstoï l'appelle « grand écrivain de la terre russe ». Cette formule, empreinte d'une certaine affectation touchante, est depuis ce temps devenue d'un usage courant et on ne manque jamais de l'employer en parlant de Tolstoï.

Il est bien possible que Tourgénieff voulait simplement employer un terme plus sonore en s'adressant à Tolstoï, lorsqu'il remplaça l'expression officielle et terne « la Russie » par la dénomination plus poétique « la terre russe ». Mais ce qui n'était pour lui qu'un moyen de rhétorique se trouva être le plus juste des jugements sur Tolstoï, une formule succincte de toute son œuvre de poète et de prophète d'un nouvel évangile.

En effet, Tolstoï n'est pas seulement un grand écrivain russe comme Tourgénieff ou Dostoïevsky; il se distingue d'eux en étant tout particulièrement l'écrivain de la « terre russe » et de toutes les classes qui ont des attaches historiques avec la terre. C'est d'abord la noblesse, dans son double rôle de propriétaire et de classe gouvernementale ; ensuite ce sont les paysans, aussi dans leur double rôle historique de cultivateurs et de soldats. Quant aux autres classes sociales qui ne sont pas en rapport direct avec la terre, le clergé, les industriels, la petite bourgeoisie, les employés dans les villes, les professions libérales, le monde des lettres et des arts, Tolstoï ne s'en occupe guère ; tout ce monde reste en dehors de son vaste champ d'observation. Comme artiste, il n'a pour lui qu'une indifférence dédaigneuse, comme moraliste, une haine farouche. Les sympathies du grand écrivain, son cœur, son esprit, sa conscience l'attachent uniquement à « la terre russe », aux travailleurs et aux gardiens de cette terre. En ceci Tolstoï est beau

coup moins en contact avec la vie générale en Russie que les autres écrivains. Comme Tourgénieff et comme Dostoïevsky, il était le contemporain et le témoin du grand mouvement d'idées qui s'est produit en Russie après 1860 et qui avait enlevé de si nombreuses victimes à plusieurs générations successives. Tourgénieff et Dostoïevsky ont été impressionnés par les passions qui bouillonnaient autour d'eux, ils ont manifesté leur sympathie ou leur condamnation de la fièvre politique, tantôt en créant une image idéalisée de l'actualité comme l'a fait souvent Tourgénieff, tantôt en la bafouant dans ses *Démons*. Seul Tolstoï n'a laissé échapper une seule parole sur tout ce mouvement et ses suites. Il n'entendait pas, tout bonnement, ne voulait pas prêter attention à ce dont on parlait dans les villes; les choses pour lesquelles on y vivait, et pour lesquelles on allait à la mort le laissaient froid.

Cet aristocratisme inné et cette foi absolue dans la supériorité de tout ce qui le touche, lui et son entourage, sur les choses éloignées et qui ne regardent que les autres, ont rendu le plus grand service à Tolstoï. Il est devenu un de ces rares écrivains qui ne perdent pas au début leur temps à chercher le chemin et ne dépensent pas leurs forces à imiter leurs aînés. Tolstoï a trouvé dès le début sa vraie manière et le genre des sujets qui lui convenait. Dès la première nouvelle, *Enfance*, sa personnalité se précise. Dans le débordement des forces créatrices, plein de confiance en soi, il a fièrement décidé que rien ne peut être plus important et plus intéressant pour tous que les sentiment qu'il a éprouvés lui-même dans l'enfance à peine écoulée, ses pensées d'alors, la vie de sa famille, des amis. C'est généralement sur le déclin que les romanciers se mettent à raconter leur propre vie. Tolstoï, au contraire, commence par la peinture de son milieu et par l'exposition de ses sentiments et ses idées personnelles. Et depuis, il n'a jamais abandonné ce chemin. Il se place toujours lui-même au centre de l'action sous le nom de Nekludoff, Olenine, Bezouhoff, Levine, et entoure cette figure centrale d'autres personnages qui lui sont familiers — des nobles liés à la terre ou des paysans. Au cours des années, la vie personnelle de Tolstoï devenait de plus en plus intense et remplie de pensées graves, et nous le voyons déchirer le mince voile sous lequel

il apparaissait aux lecteurs jusque là ; les confessions de Bezouhoff, les méditations sur la religion de Levine sont remplacées par la confession de Tolstoï lui-même, par l'exposé de sa religion à lui, et cette transition se fait avec la plus grande facilité, comme s'il ne pouvait pas en être autrement.

Avec cette fière confiance en soi dans le choix des sujets, Tolstoï avait beaucoup plus de facilité que les autres écrivains à trouver sa manière. Les autres adoptaient par principe littéraire la manière réaliste — Tolstoï y arrivait tout naturellement, poussé par la nature de ses sujets. Faut-il donner l'exacte image de la vie? Ce n'était même pas une question pour l'écrivain qui voyait un événement de la plus grande importance dans le moindre détail de son existence à lui et de la vie de tout son milieu. Tolstoï ne pouvait devenir ni romantique, ni poète, par fierté. Dans la grande propriété de ses parents, personne ne faisait des vers, pas même Karl Ivanovitch, donc, la prose est supérieure aux vers. Il est certain que dans le monde des écrivains réalistes, Tolstoï est le plus intransigeant. Il n'a jamais peint autre chose que ce qu'il connaissait et qu'il a ressenti lui-même. On a l'impression, en lisant Tolstoï, qu'il est plus difficile de mentir, de changer l'aspect des choses pour les rendre plus belles, que de dire la vérité. Dans toute son œuvre on ne trouverait pas une seule page poétique dans le sens convenu de ce mot. Il dit de l'amour, de la mort, de la nature ce qu'il en sait, ce qu'il a contemplé de ses yeux au réel et au figuré. En le lisant, comme en lisant l'Iliade, on cesse de comprendre en quoi, à l'exception de la forme, la poésie sincère se distingue de la prose sincère, en quoi l'art diffère de l'histoire. Il semble même par moments que rien n'est plus facile que l'art réaliste comme Tolstoï le conçoit. Il suffit de se rappeler les choses et de les décrire exactement. Chacun de nous est capable de s'analyser et d'observer son milieu. Si toute vérité dans la vie est importante, il devient ainsi très aisé de créer le grand art. Il suffit de photographier la vie.

Mais ce n'est là qu'une illusion. En réalité, l'importance de l'œuvre de Tolstoï s'explique non pas seulement par sa confiance en soi, mais par le fait que Tolstoï, étant le fils de la terre russe, a incarné dans sa personne ce qu'il y a de plus

grand et de plus idéal dans sa classe et dans son peuple. Voilà pourquoi la Russie aime Tolstoï d'un amour spécial; non seulement il la charme par son génie artistique, mais il lui sert aussi de justification par l'exemple de sa grandeur toute nationale. Dans les héros de ses romans, il est toujours facile de reconnaître l'auteur lui-même, mais nous ne lui en voulons pas pour l'éternelle analyse de son âme, pour cette sorte d'admiration pour soi. Au contraire, nous sommes reconnaissants à Tolstoï pour l'occasion qu'il nous offre de contempler son âme, car, de toutes les natures russes qu'on puisse concevoir, Tolstoï nous semble être la plus idéale et la plus profonde, l'homme le plus intéressant qu'a produit la vie russe. Tolstoï possède deux qualités qu'on rencontre rarement unies dans la même personne et qu'il serait doux de reconnaître comme des traits particuliers du génie russe — l'amour du vrai dans la vie et la pensée incessante aux grandes vérités abstraites qui dépassent la vie. Par l'amour du vrai, Tolstoï ne déforme jamais la réalité pour la faire paraître plus belle; il la peint au contraire toute vivante, avec les plus imperceptibles détails que crée le hasard ou la fatalité. Tolstoï posséde une mémoire unique pour les détails. Il y a une preuve frappante de cette mémoire dans un passage de l' *Enfance.* Tolstoï y décrit la première séparation avec sa mère. Plus de quinze ans se sont écoulés depuis, mais Tolstoï se rappelle les moindres faits de la scène d'adieu et décrit non seulement ce qu'il voyait et entendait, mais ce qui échappait à son attention alors. « C'est étrange », dit-il, « je vois devant moi toutes les figures des serviteurs et je pourrais les peindre avec les moindres détails, *mais la figure et l'attitude de maman se sont complètement effacées dans mon imagination.* C'est peut-être que tout le temps je n'avais pas le courage de lever les yeux pour la regarder. » Il n'y a pas de doute possible qu'en ceci, comme toujours, Tolstoï disait toute la vérité. Mais quelle mémoire surhumaine faut-il posséder pour garder dans l'imagination pendant quinze ans l'empreinte intacte d'une scène rapide et d'y distinguer clairement *la seule* tache indistincte du dessin général. La mémoire intérieure est encore plus prodigieuse chez Tolstoï. Demandez à n'importe qui quels ont été les fragments de pensées et les sensations qui flottaient dans son âme il y a seulement une heure, et jamais il ne saura

vous donner une réponse. Or, Tolstoï sait fixer, avec une facilité étonnante, le jeu chaotique des pensées et des sentiments de l'âme humaine, de tout ce qui constitue la base de notre vie consciente. C'est là le secret de l'incomparable vitalité de Tolstoï, de la profondeur des caractères qu'il peint.

Mais tout en aimant la vérité matérielle de la vie, Tolstoï est pénétré des grandes vérités abstraites. Au-dessus de la terre russe qu'il décrit avec tant d'exactitude, s'élève le ciel qui n'est ni russe, ni allemand, le ciel sans bornes, l'éternité, le destin, Dieu. En lisant les romans de Tolstoï qui abondent en détails familiers, on a le sentiment pareil à celui de Olenine lorsqu'il s'approchait pour la première fois des montagnes du Caucase. Le matin, réveillé dans sa voiture par la fraîcheur de l'air, il était surpris par la vision subite des sommets blancs se dressant à l'horizon. A partir de ce moment, la présence de quelque chose d'infini et de beau illumine toutes ses impressions de voyage. « Ça commence », annonçait une voix grave dans son âme. Et le chemin, la ligne fuyante du Térek au loin, la population, tout lui paraissait empreint d'une importance particulière. Il se regardait, puis regardait le ciel, et pensait aux montagnes. Il se voyait, voyait Waniusha, et de nouveau les montagnes lui venaient à l'esprit. Voilà deux cosaques à cheval, leurs fusils, couverts de housses, se balancent derrière leurs dos, les pieds gris et noirs des chevaux se mêlent ; les montagnes... Plus loin de l'autre côté du Térek, la fumée monte au-dessus des toits; les montagnes... Le soleil se lève et brille dans les roseaux ; les montagnes... De même, dans les romans de Tolstoï, au milieu des incidents les plus simples, on se sent toujours en présence de quelque chose d'éternel qui surgit du fond du tableau. Un officier qui voyage s'éprend d'une jeune cosaque ; elle est tentée d'abord par l'argent de l'officier ; ensuite, en face du danger, elle lui préfère un simple cosaque : du fond de ces événements nous voyons se dresser le problème du destin. Levine regarde travailler les paysans, et voilà que nous pensons à ce qui constitue la vérité morale de la vie. Anna Karenine est jalouse sans raison de Wronsky, — Dieu est le dernier mot du conflit.

A l'heure présente, on comprend sans peine pourquoi les

différents mouvements intellectuels dans la société russe n'ont pas trouvé d'écho dans l'œuvre de Tolstoï. Certes, au moment de la publication de *Pères et fils*, chaque parole de Bazaroff intéressait les lecteurs bien plus que les vagues rêveries d'un André Bolkonsky avant sa mort, ou les aphorismes naïfs de Karataieff. Mais Tolstoï contemplait la vie dans la grande perspective du destin et de la vérité, et les agitations cérébrales d'un groupe d'étudiants et de journalistes lui paraissaient superficielles et fortuites, sans liens avec les forces primordiales de la terre russe. Et le grand écrivain avait raison. Nous attribuons tous maintenant plus d'importance au sort et aux idées de Bolkonsky et de Neckludoff qu'aux nouvelles vérités prêchées par Bazaroff et Nejdanoff.

La parenté de Tolstoï avec le sol russe facilite la compréhension de ses œuvres, mais elle rend plus difficile leur interprétation. Comme c'était le cas avec Shakespeare en Angleterre, avec Goethe en Allemagne, l'œuvre de Tolstoï a dépassé les limites de la critique esthétique, est devenue un événement de la vie nationale, intimement lié à l'histoire de la terre russe. La simplicité de Tolstoï qui est presque de la rudesse, et en même temps la douceur fraternelle de chacune de ses paroles, sa sincérité que rien n'arrête et qui est le résultat autant de confiance en soi que d'une humilité extrême, la haute culture intellectuelle dont son génie est empreint et en même temps le renoncement à la culture par l'amour de la terre et du moujik, ce sont les traits qui caractérisent non pas l'âme d'un individu, mais celle du peuple. Et les défauts de Tolstoï s'expliquent par les mêmes causes; le génie russe n'a pas seulement atteint sa plus grande élévation dans Tolstoï, mais aussi ses bornes.

Lorsque, après avoir écrit Anna Karénine, Tolstoï s'est tu pendant plusieurs années, on pouvait présumer — par l'histoire de Levine — qu'il jouissait paisiblement de la plus grande félicité accordée aux hommes, se reposant, entouré d'une gloire bien méritée, au milieu de sa famille, aimé par la nation tout entière. Mais en réalité, voilà ce qu'écrivait alors Tolstoï au poète Fett : « Notre vie dans ce monde est effrayante. A peine l'homme arrive-t-il au sommet de son développement qu'il voit clairement que tout est mensonge autour de lui, mais que la vérité qu'il chérit néanmoins

plus que toute chose au monde est d'autant plus désespérante. Quand on arrive à la comprendre, on se dit avec terreur : qu'est-ce que cela veut dire? D'un jour à l'autre viendront les maladies, la mort emportera ceux qui me sont chers, m'emportera enfin moi-même. Ce que j'ai fait sera oublié. Et, surtout, *moi,* je ne serai plus — voilà la chose terrible. » Donc, la paix conquise par Levine, a été illusoire. Tolstoï, comme tous ses contemporains, en arriva au doute et au reniement, mais comme il était plus fort que les autres, ses souffrances étaient aussi plus grandes et il se plaignait à plus haute voix. Quelle que soit l'origine de cette maladie d'âme, dont souffre notre époque, il faut pour la guérir que l'homme recommence à voir un but suprême dans la vie de l'univers. Ce problème est celui de la philosophie et de la religion, et non pas de philanthropie comme le semble croire Tolstoï. Et le prophète qui veut délivrer l'humanité du fatal « pourquoi » et qui veut faire comprendre le but de la vie, doit avant tout se rendre compte à lui-même en quoi consiste la délivrance, — la tâche suprême des hommes est-elle d'aimer leurs semblables d'un amour fraternel ou d'aimer Dieu ? Tolstoï n'a pas résolu cette question, il n'avait même pas l'audace de la regarder en face, il s'est égaré lui-même, et voulant conduire l'humanité par une nouvelle route, il revint sur le chemin battu, celui de Levine, qui conduit à la terre, la vie des champs, au travail des laboureurs.

En lisant les dernières œuvres de Tolstoï, on est dans un cercle vicieux formé de contradictions et de malentendus. Tolstoï semble prêcher une nouvelle base de la vie, toute chrétienne; il voudrait la voir remplacer le caractère égoïste et païen de la vie de nos jours. L'égoïsme voit le sens de la vie dans l'aspiration au bonheur personnel, l'esprit paeïn dans le culte de la famille, dans le dévouement à la cause du peuple, tandis que l'attitude chrétienne consiste à aimer et à servir Dieu. Mais on se demande sur quelle base est fondée cette nouvelle conception chétienne de la vie, sur la foi et la révélation divine dans les choses extérieures, ou sur la raison et la révélation intérieure? Tolstoï ne le précise pas. Il écarte les discussions philosophiques et s'empresse d'ajouter que l'attitude chrétienne dans la vie est la meilleure, car elle nous fait aimer nos semblables et

servir les intérêts du peuple. Mais comment l'amour pour les hommes, mortels comme moi, me sauvera-t-il de la peur devant la mort, de l'horreur devant la vie sans but ? Tolstoï n'a pas de réponse à cette question. Il affirme sans rien prouver que le salut est là, parce qu'en agissant ainsi nous faisons la volonté de Dieu. Nous voilà dans un cercle vicieux et Tolstoï ne cherche guère à en sortir. Tout en s'occupant dans ses dernières œuvres des questions de philosophie pure, il nie en même temps la science, la philosophie et même, chose étrange, la religion. Tantôt il adore la divinité comme la base mystique et transcendantale de toute vie (Accomplis-tu la chose que te demande Celui qui t'a envoyé sur la terre et vers qui tu reviendras dans très peu de temps ?), tantôt il intitule son livre : « Le Royaume de Dieu est en vous, ou la religion chétienne envisagée *non pas comme une doctrine mystique*, mais comme une nouvelle conception de la vie humaine. »

Chaque nouvelle œuvre de Tolstoï, prise séparément, est merveilleuse d'audace, de sincérité et de noble simplicité. Mais sa doctrine n'a pas de centre philosophique ; Tolstoï attache peu d'importance aux efforts de la pensée à comprendre le but de l'existence. Dans une lettre encore inédite il disait : « L'erreur de toute philosophie vaine et loquace est de raisonner sur la nature des choses, sur leur raison d'être ; il importe aussi peu de la connaître que de savoir le nombre de boutons sur la veste de votre concierge. L'important est seulement de savoir : comment dois-je vivre ? Il ne s'agit pas de résoudre le problème de la liberté, mais d'user de la force que je reconnais comme ma volonté. On répondra qu'il faut d'abord apprendre à l'aide d'Aristote, de Kant, etc., ce que c'est que la vie et ce que c'est que « moi ». Mais c'est faux, c'est un sophisme malicieux d'un esclave paresseux. Il ne nous est pas donné de connaître la nature du monde et le rôle que nous y jouons ; nous ne le saurons jamais, même en consacrant la moitié de notre vie à cette étude. Mais, quant à la manière de vivre et d'agir, nous le pouvons savoir quand nous voudrons. C'est une question urgente ; il faut faire une chose ou l'autre — cette nécessité est la même pour Aristote, pour un moujik, pour tous, et on n'a pas le temps d'attendre le moment où nous serons renseignés sur la nature du monde (en supposant qu'on puisse

en arriver là) ! » Tout ceci est dit avec la force habituelle de Tolstoï. Mais, malheureusement, la conscience ne donne pas à tous la même réponse à la question : comment vivre ? Lorsque Aristote voulait approfondir le mystère du monde, il agissait selon sa conscience, comme le fait aussi Tolstoï lorsqu'il se moque d'Aristote. Et par surcroît de malheur, la conscience ne donne pas de réponse du tout à la question : dans quel but vivons-nous ? Tolstoï paraît oublier que ce n'est pas l'immoralité de la vie qui l'a poussé à la recherche d'une nouvelle religion, mais l'absence du sens dans la vie, d'un but suprême. Mais entre le désespoir d'un homme qui voit que la vie est dénuée de sens, et ses sentiments d'amour ou de haine pour ses prochains, il n'y a pas des rapports directs. Quand les Turcs massacraient les Arméniens, ils ne se tourmentaient guère par l'idée que la vie est vide de sens. Au contraire, ils croyaient bien agir, remplissant par leur haine fanatique la volonté de Celui qui les a envoyés et qui leur prépare au ciel une récompense éternelle. D'autre part, on peut se vouer au service des hommes et répéter néanmoins avec Tolstoï : « D'un jour à l'autre viendront les maladies, la mort de ceux que j'aime, ma propre mort. Ce que j'ai fait sera oublié. Et surtout moi je n'y serai plus. Voilà l'important. » En ceci comme dans toute autre chose, il est resté le vrai écrivain de la terre russe, laquelle ne lui a pas fourni les éléments nécessaires pour des conceptions philosophiques et pour une nouvelle religion. Le génie russe, qui a dans Tolstoï sa plus grande victoire artistique et morale, a fait preuve aussi dans sa personne de son impuissance philosophique. La pensée est rangée en Russie au-dessous du sentiment — et c'est regrettable.

Zinaïda Wenguerow.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire. — Mme Boussu-Duvernois : *Mémoires du général baron Duvernois*, 1789-1815. L'expédition d'Egypte, le Royaume de Naples ; Plon, 7.50. — Jules Claretie : *Paris assiégé, 1870-1871* ; Srauss, 1 fr. — P. Collin : *Toulon et les Anglais en 1793*, avec 7 plans et 4 dessins inédits ; Ollendorff, 7.50. — Marie Colombier : *Mémoires, Fin d'Empire* ; Flammarion, 3.50. — Robert Dreyfus : *Essai sur les lois agraires sous la République romaine* ; Calmann Lévy, 3.50. — E. Driault : *La Question*

d'Orient; Alcan, 7 fr. — E. Gachot: *La Deuxième Campagne d'Italie* (1800); Perrin, 3.50. G. Giacometti: *L'Unité italienne*, 2e partie, période de 1861-1862; Plon, 2.50. — L. Kahn: *Les Juifs de Paris pendant la Révolution*; Ollendorff, 7.50. — D. Louis: *Souvenirs d'un Prisonnier de guerre en Allemagne* (1870-1871), avec illustr.; Juven, 3.50. — J. N. Moreau: *Mes Souvenirs*, collationnés, annotés et publiés par C. Hermelin, 1re partie, 1717-1774; Plon, 7.50. — P. Piepenbring: *Histoire du Peuple d'Israël*; Strasbourg, Staat, 8 fr. — Zevort: *Histoire de la Troisième République*, tome III. *La Présidence de Jules Grévy*; Alcan, 7 fr. — *Les Mémoires de Bismarck*, recueillis par Maurice Busch, 1re partie, la Guerre de 1870-1871; Fasquelle, 5 fr. — *Souvenirs du comte Semallé*, page de Louis XVI, publiés par son petit-fils, avec 1 héliogravure; Picard et fils, 8 fr. — H. Hauser: *Ouvriers du temps passé* (xve et xvie siècles); Alcan, 6 fr.

Littérature. Critique. — Ferdinand Brunetière: *Etudes critiques sur l'Histoire de la Littérature française*; Hachette, 3.50. — G. Denoinville: *Sensations d'Art* (2e série); Edmond Girard, 3 fr. — V. Giraud: *Pascal*: *l'Homme, l'Œuvre, l'Influence*, cours professé à l'Université de Fribourg (Suisse) (1898); Fribourg, Librairie Catholique, 2.50. — A. Loquin: *Molière à Bordeaux, 1647 et 1656*, Chevalier-Marescq, 2 vol. 25 fr. — Emile Magne: *Les Erreurs de documentation de Cyrano de Bergerac*; « Revue de France », 2.50. — Schrœder: *L'Abbé Prévost, sa vie, ses romans*; Hachette, 7.50. — *L'Histoire de Jean de Paris, roi de France*, texte rajeuni par Jean Moréas; « La Plume », 3.50.

Morale. — Beck de Druween: *Réflexions sur la faillite de l'Idéal*; Bruxelles, P. Weissenbruch. — J. Joseph Renaud: *La Faillite du Mariage et l'Union future*; Flammarion, 3.50.

Musique. — P. de Chabaleyret: *Mélodies*; Quinzard, 8 fr.

Philosophie. Psychologie. — Dr Maurice de Fleury: *L'Ame du Criminel*; Alcan, 2.50. — V. Mauroy: *Le Pur Esprit ou le Mentalisme absolu et relatif* (essai de philosophie); « La Plume », 10 fr. — W. Nicati: *La Psychologie naturelle*, avec fig.; Perrin, 5 fr.

Publications d'Art. — L. Bachelin: *Tableaux anciens de la Galerie Charles 1er, roi de Roumanie*, catalogue raisonné, avec 76 héliograv.; J.-E. Buloz, 80 fr. — Daniel Baud-Bovy: *A*

travers les Alpes, illustrations de la Société anonyme des Arts graphiques ; Bâle et Genève, Georg. — Caran d'Ache : *C'est à prendre ou à laisser*, album ; Plon, 3.50. — E. Gannay : *Monographie d'une tapisserie d'Arras du* XIII[e] *siècle*, avec 8 photogr. ; Joret, 5 fr. — W. Nicholson : *Types de Londres*, texte par O. Uzanne, illustré de 12 lithographies en couleurs par W. Nicholson et de 24 pages de texte ornées de sujets décoratifs ; H. Floury, 6 fr. — Hermann Paul : *Guignols*, album de 60 dessins ; « Revue Blanche «, 6 fr. — M. Rooses : *Les Peintres néerlandais au* XIX[e] *siècle*, avec 200 illustr. ; L.-H. May, 45 fr. — D[r] R. Schœner : *Rome*, ouvrage archéologique, anecdotique et historique, avec 290 illustr. ; Per Lamm, 30 fr. — Marcel Schwob : *La Porte des Rêves*, décorée et imagée par G. de Feure, tirage sur Japon à 200 exemplaires numérotés, cadres en couleur, texte noir ; H. Floury, 100 fr.

Poésie. — Edméric : *Le Nouvel Art Poétique et Véritisme* ; Rouen, Deshays. — C. Esquier : *L'Œgypan*, poème moderne ; Edmond Girard, 3 fr, — Leconte de Lisle : *Derniers Poèmes* ; Lemerre, 6 fr. — Hady Lem : *Sonnets* ; Nice, « Le Petit Poète ». — G. Pioch : *Instants de Ville* ; «Mercure de France»,2 fr. — Gonzague de Reynold : *L'Age d'or* ; Genève,« La Montagne », 1.50. — Albert Samain : *Aux Flancs du Vase* ; « Mercure de France », 3.50.

Roman. L'Aïeule : *Souvenirs galants sur le Second Empire* ; « Fin de siècle », 3.50. — Paul Bourget : *Trois petites filles*, avec illustr. de L. Cabanes ; Lemerre, 2 fr. — J. de la Brète : *Mon Oncle et mon Curé*, 60 illustr. de Vuillemin ; Plon, 12 fr. — M. Breen : *Mayotte* ; Colin, 3.50. — Enacryos : *Amour étrusque* illustr. de A. Calbet ; Borel, 3.50. — Auguste Germain : *En Fête* ; Simonis Empis, 3.50. — Albert Lantoine : *La Caserne* ; «La Plume», 3.50.— Ch.Laurent : *Son Fils* ; Ollendorff, 3.50. — Jean Lorrain : *La Dame turque*, avec 35 photographies d'après nature et plusieurs pl. en coul. ; Per Lamm, 2.50. — Pierre Louys : *Byblis*, illustr. de J. Wagrez ; Borel, 1 50. — Georges de Peyrebrune : *Au Pied du Mât* ; Lemerre, 3.50. — Charles-Louis-Philippe ; *La bonne Madeleine et la pauvre Marie* ; « La Plume». —G. de Raulin : *Suzy*, mœurs contemporaines ; «La Plume», 3.50. — De Stendhal : *Le Rouge et le Noir*, réimpression textuelle de l'édition orignale ; E. Girard, 4 vol., 6 fr. — H. Warnery : *Le Chemin d'Espérance* ; Perrin, 3.50. — Willy : *Un Vilain Monsieur !* ; Simonis Empis, 3.50. — Emile Zola :

La Fête à Coqueville, avec aquarelles de A. Devambez ; E. Fasquelle, 5 fr.

Sociologie. Economie. — E. Demolins : *L'Ecole nouvelle*, avec de nombreuses illustrations dans le texte et hors texte ; Didot, 3.50. — G. Le Bon : *Psychologie du Socialisme* ; Alcan, 7.50. — Ch. Lemire : *Le Peuplement de nos Colonies* ; Giard et Brière, 0.50. — A. Lichtenberger : *Le Socialisme et la Révolution française* ; Alcan, 5 fr. — J. Massart et E. Vandervelde : *Parasitisme organique et Parasitisme social* (Bibliothèque internationale des Sciences Sociologiques) ; Schleicher ; 2.50. — Anonyme : *Auguste Comte, conservateur*, Extrait de son œuvre finale ; Le Soudier, 5 fr. — E. Fournière : *L'Idéalisme social*; Alcan, 6 fr. — Mme A. Lampérière : *Le Rôle social de la femme* (Droits, devoirs, éducation) ; Alcan, 2.50. — Edmond Picard : *L'Aryano-Sémitisme* ; Bruxelles, Lacomblez. — Charles Roux : *Notre Marine marchande* ; Colin, 4 fr.

Théatre. — Christian Beck : *Ce qui a été sera ou Adam battu et content, farce suivie de Hercule à Lerne, les Simulacbres de la Vie et l'Amoureuse absence ;* Bruxelles, Balat, 2 fr. — Pierre Loti : *Judith Renaudin*, drame en 5 actes ; C. Lévy, 2 fr.

Voyages. Archéologie. — P. Allard : *Etudes d'Histoire et d'Archéologie* ; Lecoffre, 3.50. — E. Denis : *L'Allemagne*, t. II (1810-1852), avec illustr. ; May, 4 fr.— P. Deschamps : *De Paris au Soleil de Minuit* ; Lemerre, 4 fr. — Charles Castellani : *Les Femmes du Congo*, 66 illustr. ; Flammarion, 3.50.—Constant de Tours : *Vingt jours sur les côtes de Provence, de Marseille à la frontière d'Italie*, avec 130 dessins ; May, 3.50.

Divers. — *Almanach Hachette pour 1899* ; 1.50. — *Almanach du Père Ubu pour le premier trimestre 1899*, illustré ; 0 fr. 50.

Mercvre.

ÉCHOS

Georges Rodenbach. — Le Monument Verlaine. — Le Monument Baudelaire. — Notre prochain roman. — Une nouvelle revue. — Jehan Rictus. — L'Exposition Falguière. — Errata.

Georges Rodenbach est mort, à peine âgé de quarante-trois ans. Les journaux ont dit ses obsèques, et qu'un grand nombre de personnalités, parmi lesquelles la plupart des poètes, accompagnèrent son cercueil au Père-Lachaise. Ce n'est pas ici le lieu de parler de sa vie d'écrivain et de son

œuvre littéraire; nous donnerons seulement la liste de ses ouvrages, assez incomplètement publiée jusqu'à présent. D'abord trois volumes de jeunesse: *Les Tristesses*, vers, Lemerre, 1879; *La Mer élégante*, vers, Lemerre, 1881; *L'Hiver mondain*, vers, Bruxelles, Kistemækers, 1884. Georges Rodenbach avait supprimé ces trois volumes de la liste de ses œuvres, qui commence par: *La Jeunesse Blanche*, vers, Lemerre, 1886. Viennent ensuite: *Du Silence*, vers (plaquette), Lemerre, 1888; *L'Art en Exil*, roman, Quantin, 1889; *Le Règne du Silence*, poèmes, Charpentier, 1891 (volume dans lequel la plaquette *Du Silence* a été réimprimée); *Bruge-la-Morte*, roman, Flammarion, 1892; *Le Voyage dans les Yeux*, vers (plaquette), Ollendorff, 1893; *Musée de Béguines*, poèmes et nouvelles, Charpentier, 1894; *La Vocation*, roman, Ollendorff, 1895; *Les Vies encloses*, vers, Charpentier, 1896 (la plaquette *Le Voyage dans les Yeux* s'y trouve réimprimée); *Le Carillonneur*, roman, Charpentier, 1897; *Le Miroir du Ciel natal*, vers, Charpentier, 1898.

Georges Rodenbach avait fait jouer au Théâtre Français un acte: *Le Voile*, et tiré de *Bruges-la-Morte* une pièce qui n'a pas encore été représentée.

§

Le Monument Verlaine. — M. Auguste Rodin, vice-président du Comité, a bien voulu en accepter la présidence, laissée vacante par la mort de Stéphane Mallarmé. MM. Léon Dierx et Catulle Mendès ont été nommés vice-présidents.

C'est au bénéfice du Monument que sera donné, au Théâtre des Nations, avec le concours de Sarah Bernhardt, le premier samedi populaire de poésie.

§

Le Monument Baudelaire. — Stéphane Mallarmé, président du Comité Paul Verlaine, était aussi président du Comité Baudelaire. On parle d'une réunion très prochaine de ce Comité pour élire un nouveau président.

§

Notre prochain roman. — Nous commencerons dans notre livraison de février la publication d'un roman de Jean de Tinan: *Aimienne, ou le Détournement de Mineure.*

§

Une nouvelle revue. — On annonce, pour paraître en janvier, une nouvelle revue d'actualité et de littérature, qui reprendrait le titre de l'ancienne revue de M. Gustave Kahn : *La Vogue*. Elle se publierait dans le même format que la première *Vogue* et aurait pour principaux collaborateurs : Maurice Beaubourg, Gustave Coquiot, Henri Degron, Jean Dolent, Max Elskamp, Maurice de Faramond, Albert Fleury, Monsieur Homais, Gustave Kahn, Tristan Klingsor, Albert Lantoine, Stuart Merrill, Henri Ner, Henri Quittard, Paul Redonnel, Robert Scheffer, etc.

§

Jehan Rictus reprendra ses récitations de poèmes en patois parisien et populaire, tous les soirs, à dix heures, à partir du 5 janvier, au Cabaret des Quat-z-Arts, 62, boulevard de Clichy (*Les Soliloques du Pauvre*, suite).

§

L'exposition A.Falguière, actuellement installée dans la Galerie du Nouveau-Cirque, 251, rue Saint-Honoré, sera prolongée jusqu'au 8 janvier.

§

Errata. — Dans la musique de M. Gabriel Fabre que nous avons publiée en décembre :

1° Dernière page, dernière ligne, première mesure du chant, il faut deux demi-soupirs au lieu d'un ;

2° Avant-dernière mesure du piano : ajouter une clef de sol à la main droite.

§

M. Remy de Gourmont informe ses correspondants de sa nouvelle adresse : 71, rue des Saints-Pères.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon, 128, rue d'Alésia.



UNE VOLUPTÉ NOUVELLE

A « H. M. L. 97. »

M. GLADSTONE (*devant une carte*)
Quelles sont ces deux montagnes, près des sources du Nil ?

M. STANLEY
Ce sont les monts Gordon-Bennett-Mackay.

M. GLADSTONE
Et qui leur a donné ces noms ridicules ?

M. STANLEY
C'est moi, monsieur, qui les ai découvertes.

M. GLADSTONE
Oh ! non. Elles ont été découvertes il y a vingt-trois siècles, par Hérodote

(*Daily News*, 1896.)

I

Il y a quatre ans, peut-être cinq, j'habitais plusieurs jours par semaine un rez-de-chaussée incommode, mais clandestin et costumé, dans une rue qui communiquait par une de ses extrémités avec le petit parc Monceau. Détail sans intérêt pour moi ; car la grille en était fermée tous les soirs avant minuit, de sorte que je n'y pouvais passer précisément à l'heure où j'apprécie la marche en plein air.

Une nuit, comme je me trouvais là, en conversation silencieuse avec deux chats de faïence bleue accroupis sur une table blanche, j'hésitais à choi-

sir entre deux passe-temps de solitude : ou écrire un sonnet régulier en fumant des cigarettes, ou fumer des cigarettes en regardant le tapis du plafond.

L'important est d'avoir toujours une cigarette à la main ; il faut envelopper les objets d'une nuée céleste et fine qui baigne les lumières et les ombres, efface les angles matériels, et, par un sortilège parfumé, impose à l'esprit qui s'agite un équilibre variable d'où il puisse tomber dans le songe.

Ce soir-là, j'avais l'intention d'écrire et le désir de n'en rien faire ; en d'autres termes c'était une soirée qui ressemblait à toutes les autres et allait fatalement se terminer devant une feuille de papier vierge et un cendrier plein de cadavres, quand je fus tout à coup tiré de mes pensées par un coup de sonnette inattendu.

Je levai la tête. Je me persuadai que, le vendredi 9 juin, je n'attendais personne à cette heure de nuit ; mais, comme un second coup de sonnette suivit de très près le premier, j'allai à la porte et je tirai la serrure.

La porte ouverte, je vis une femme.

Elle se tenait enveloppée dans un manteau flottant qui était de drap beige comme un vêtement de voyage, mais broché d'entrelacs comme une sortie de bal. Cela se serrait autour du cou par une chenille ronde et touffue d'où la tête émergeait à peine, toute brune sous les cheveux teints en blond. Le visage était jeune, sensuel, un peu railleur : deux yeux très noirs, une bouche très rouge.

« Veux-tu bien me permettre de passer », dit-elle en penchant la tête sur l'épaule.

Je m'effaçai avec l'étonnement particulier d'un homme qui voit entrer chez lui, à l'heure où l'on ne reçoit guère que les amies les plus intimes, une femme qui ne lui rappelle pas le moindre souvenir et qui le tutoie dès la première phrase.

« Chère amie », lui dis-je timidement quand je l'eus suivie dans ma chambre, « chère amie, ne m'accuse pas ; je te reconnais à merveille, mais je ne sais par quelle infortune je ne puis à l'instant me rappeler ton nom. Ne serait-ce pas Lucienne ? ou Tototte ? »

Elle eut un sourire d'indulgence, et sans répondre, elle défit son manteau. Sa robe était de soie vert d'eau, ornée de gigantesques iris tissés avec la robe elle-même et dont les tiges montaient en fusées le long du corps jusqu'à un décolletage carré qui montrait nu le bout des seins. Elle portait à chaque bras un petit serpent d'or aux yeux d'émeraude. Un collier de grosses perles à deux rangs brillait sur sa peau foncée, en marquant la naissance du cou, qui était mobile et arrondi.

« Si tu me reconnais, dit-elle, c'est que tu m'as vue en rêve. Je suis Callistô, fille de Lamia. Pendant dix-huit cents ans, mon tombeau est resté en paix dans les bois fleuris de Daphné, près des collines où fut la voluptueuse Antioche. Mais maintenant, les tombeaux voyagent. On m'a emmenée à Paris et mon ombre suivait la pierre qui contenait mes cendres fines. Longtemps encore, j'ai dormi enfermée dans les caves glaciales du Louvre. J'y serais toujours si un grand païen, un

saint homme, M. Louis Ménard, le seul qui se souvienne aujourd'hui des rites et des gestes divins, n'avait prononcé devant ma tombe les paroles traditionnelles qui savent rendre aux pauvres mortes une vie éphémère et nocturne. Pendant sept heures, chaque nuit, je me promène dans ta sale ville...

— Oh ! pauvre fille ! interrompis-je. Comme tu dois trouver le monde changé !

— Oui et non. Je trouve les maisons noires, les costumes laids et le ciel lugubre ; (quelle singuliere idée vous avez eue de venir habiter sous un pareil climat !) je trouve que la vie est plus sotte et que les gens ont l'air moins heureux ; mais si j'ai une stupéfaction, c'est bien de revoir à chaque pas toutes les choses que j'ai connues. Comment ! en dix-huit cents ans vous n'avez fait *que cela !* Rien de plus nouveau ? Rien de mieux, vraiment ? Ce que j'ai vu dans vos rues, dans vos champs, dans vos maisons, c'est tout ? c'est bien tout ?... Quelle misère, mon ami ! »

L'étonnement qu'elle me vit prendre pouvait tenir lieu de réplique. Elle sourit et s'expliqua :

« Tu vois comment je suis habillée ? me dit-elle. J'ai la robe qu'on a mise avec moi au tombeau. Regarde-la. De mon temps, on s'habillait avec de la laine, du fil et de la soie. En revenant sur terre, je croyais trouver tous ces vieux tissus disparus même des mémoires. Je m'imaginais (pardonne-moi) qu'après de si longues années, les hommes auraient découvert des étoffes merveilleuses comme le soleil ou la lune et plus voluptueuses au toucher que la peau d'une vierge ou d'un fruit. Mais non : de quoi vous habillez-vous ? de laine

de fil et de soie... Oh! je sais: vous avez trouvé les cotonnades et vous en enveloppez les nègres, qui vous semblent inconvenants dans l'état où ils se promènent. C'est peut-être extrêmement moral... Tu aimes beaucoup le coton? Tu es fier de sa découverte? Moi, je ne peux pas même sentir sous mes doigts cette chose qui colle et qui se défait. Enfin avez-vous une étoffe mieux drapée que la laine? non; plus fine que le fil de lin? plus lumineuse que la soie... Mais réponds toi-même. »

Elle poursuivit :

« De mon temps on se chaussait avec du cuir... On connaissait les mules, les souliers de couleur, les pantoufles fourrées, les bottines montantes... tiens : tes souliers de cycliste, découverts avec une bride un peu plus haut, c'est une forme phrygienne. Regarde maintenant les miens : ils sont en maroquin olive et dorés aux petits fers comme une reliure. Admire-les. Tu n'en trouveras pas d'aussi beaux chez le fournisseur de tes amies. »

Elle poursuivit encore :

« De mon temps, pour faire les bijoux, on se servait de deux métaux précieux : l'or et l'argent. En avez-vous trouvé un troisième? On en faisait des colliers, des bagues, des bracelets, des boucles d'oreilles, des diadèmes et des broches. J'ai retrouvé tout cela rue de la Paix; identique. Nous connaissions les perles, l'émeraude, le diamant, l'opale, la pierre de lune, le rubis, le saphir et toutes les silices nuancées qui viennent de l'Arabie et de l'Inde aujourd'hui comme autrefois. Par hasard, auriez-vous créé une pierre précieuse en dix-huit siècles? Une seule, dis-m'en une, je t'en prie! une pierre que je n'aie pas connue, une bague que je

n'aie pas mise à mon doigt, un bijou nouveau, même monté en or comme les miens, puisque tu n'as pas de métal plus rare à m'offrir, mais portant dans ses griffes une gemme inventée ? »

Sa voix s'était animée peu à peu jusqu'à un ton de reproche et de dépit. Je fis un geste beaucoup plus calme.

« Callistô, répondis-je, tu me parais attacher une importance exagérée aux ornements dont les femmes se chargent et qui n'ont pas d'autre excuse que d'occuper par leur choix difficile et leur composition méticuleuse une vie stagnante et désœuvrée. Il est évident aujourd'hui, après dix mille ans d'efforts infructueux chez tous les peuples, qu'une jeune fille ne saurait jamais être plus belle par l'art du couturier, du brodeur et de l'orfèvre, qu'à l'instant où elle se montre toute nue comme les dieux l'ont créée. Ce simple costume, je ne doute pas que les Grecs ne l'aient connu...

— Mieux que tes compatriotes.

— Vous ne l'avez pas inventé ; n'en sois pas fière. Je reconnais que, de nos jours, on le travestit encore plus mal que du temps où tu es née ; mais du mauvais au pire la différence importe-t-elle ? On ne peut pas habiller les femmes. C'est un axiome. Nous ne le détruirons pas. Si les vérités esthétiques pouvaient se démontrer par théorèmes, M. Poincaré aurait déjà prouvé mathématiquement qu'il est inutile d'exercer l'imagination humaine à la recherche de cette découverte, aussi certainement chimérique que la trissection des angles. Pour ma part, je ne m'afflige pas d'un insuccès qui persiste parce qu'il est éternel ; et je

me contente d'admirer la femme dans sa pureté primitive (qui, elle aussi, est immuable) avec l'émotion antique de ceux qui touchèrent Hélène. »

Elle me regarda plus fixement en penchant la tête vers moi, et me dit avec lenteur :

« Es-tu sûr, ô présomptueux! que les femmes n'aient pas changé ? »

II

Ce qu'elle fit immédiatement après avoir dit ces mots, je ne sais si je l'ai vu, dans le trouble où j'étais.

Comment elle quitta ses bagues, fit glisser quatre bracelets, ouvrit son collier, laissa tomber ses vêtements en même temps que ses lourds cheveux, je ne pourrais le dire. Ce fut si rapide et si éclatant, qu'il m'en est resté dans la mémoire un éblouissement plein d'ombres.

Jusque là, je n'avais pas cru avec certitude a la réalité de l'aventure. Les apparitions, longtemps prises pour surnaturelles et désormais tenues plus volontiers comme obéissant aux lois d'une nature profonde et mal connue, se présentent parfois avec les caractères d'une matérialité qui n'est démentie par aucun de nos sens et qui peut égarer un esprit incrédule ou simplement prévenu contre l'invraisemblance.

Je me demandais depuis une heure si je n'étais pas mystifié par une lectrice extravagante : quelque étrangère, pensais-je, assez immodeste et assez délibérée pour se rendre la nuit dans une chambre à coucher où on ne l'invite point, veut

sans doute faire oublier le dessein banal qui l'entraîne, en considération du soin qu'elle apporte à le dissimuler dans une robe de théâtre. J'avais répondu dans le sens où elle me conduisait elle-même, avec la réserve d'un interlocuteur complaisant qui, par déférence ou par curiosité, ne veut pas déchirer trop tôt le tissu d'une comédie laborieuse et intéressante.

Mais dès qu'elle fut nue, je compris qu'elle venait à moi du fond du passé...

Je me souviens très bien qu'au moment où j'en eus la certitude, j'ébauchai, si je n'achevai pas, tous les mouvements qu'un instinct religieux m'inspirait invinciblement. Je me retins à ma chaise pour ne pas me mettre à genoux et je la regardais en inclinant le front, avec un sentiment de sacrilège, comme si une personne aussi miraculeuse ne devait pas être contemplée avec les mêmes yeux qui voyaient les femmes vivantes. Je ne me suis jamais senti si troublé.

Callistô était grande. Elle avait le torse étroit et rond, la taille haut placée, les jambes très longues. Ses articulations fines étaient d'une fragilité qui me ravissait ; et même dans ses cuisses musclées, on devinait des os délicats. Epilée, mais pure et sans fards, sa peau luisait comme au sortir du bain, brune d'un léger ton uniforme, presque noire au bout des seins, au bord allongé des paupières et dans la ligne courte du sexe. Je ne saurais expliquer comment sa beauté ne pouvait s'être accomplie ni sous notre climat, ni même dans notre temps, car cette évidence ne naissait d'aucun détail, mais seulement d'une harmonie et peut-être d'une clar-

té. Pour affirmer une différence entre elle et les femmes de mon époque, j'étais obligé de croire sans autre preuve à mon discernement, comme un collectionneur distingue le vrai du faux sans que parfois il puisse démontrer qu'il se fonde sur un indice particulier pour établir sa conviction.

Comme pour se mettre à ma portée, elle s'étendit sur une chaise longue.

« Vous auriez pu au moins perfectionner les femmes, reprit-elle en souriant. Et, tu le vois, les races ont perdu. Vos médecins, qui méprisent les nôtres, pourquoi laissent-ils aujourd'hui tes maîtresses moins belles que mes sœurs ? La terre où nous vécûmes ne s'est pas engloutie. L'Oronte descend toujours du fond des montagnes de cèdres. Smyrne survit. Sparte est morte, mais Athènes est ressuscitée. Siècle vaniteux et débile, pourquoi remplaces-tu les Ioniennes par le mélange des Levantines, et que n'as-tu créé des sélections de femmes, comme tu crées des familles de roses ? Tu ne peux pas. Ton effort est celui d'un enfant. Le nôtre fut celui des dieux. »

Pendant qu'elle me parlait (je n'étais guère en esprit de discuter contre elle), une terreur, comme on n'en a guère que dans le frisson du demi-sommeil, m'étreignait les tempes. Je tremblais qu'elle ne me quittât tout à coup, comme un être fluide, un néant de lumière, et je me demandais si mes yeux seuls auraient l'illusion de sa présence charnelle, si je pourrais, du bout du doigt, sur la peau tendre de sa hanche, la toucher.

« Viens ! dit-elle en riant. Je ne suis pas une ombre. Donne-moi la main. »

Et cambrant les reins sur la chaise longue, elle passa mon bras autour de son corps, qui pesa, voluptueux, sur mes doigts.

Puis, avec un entêtement qui ne voulait point se démentir, elle reprit sa conférence.

« Mille ans avant que je ne fusse belle, les hommes s'unissaient aux femmes à peu près comme les boucs aux chèvres. Tu as lu Homère? Ni Argos, ni Troie, n'ont connu d'autres plaisirs que ceux de l'acte sauvage dont les animaux se contentent. Même le baiser sur la bouche était ignoré de Briséis. Jamais Andromaque ne tendit sa poitrine à d'autres lèvres qu'à celles de son petit enfant. Jamais autour des flancs d'Hélène, une main ouverte et légère ne souleva le frémissement qui naît de la caresse humaine. »

Elle ferma les yeux...

« Et puis, tout à coup, en un jour, l'antique Orient où je suis née prit aux dieux, comme un feu éternellement jeune, le seul don qui les distinguât des autres habitants de la terre : il inventa la volupté.

« O jours de sève! jeunesse du monde ! Pour la première fois, les lèvres d'un homme et d'une femme, laissant les fruits, se savourèrent. La grande âme brûlante d'Aphrodite inspira le corps des amants, et chaque jour un plaisir nouveau — un plaisir *nouveau*, tu m'entends ? — descendait de l'Olympe bleu dans les larges lits gémissants. Ce fut une ivresse effrénée : de Babylone au mont Erix, tous les parfums, toutes les soieries, les fleurs, les arts et les femmes, formèrent le triomphe qui suivit la découverte de la joie. Les jeunes

filles enfin libérées d'une barbarie héréditaire, conscientes de leurs sens et de leurs désirs, ouvrirent leurs narines à la rose et leurs corps charmants à la bouche. Pendant des siècles, on augmenta le trésor des sensualités. De mon temps, dans Antioche et dans Alexandrie, les femmes l'enrichissaient encore. Moi-même, moi, Callistô, fille de Lamia, c'est moi qui ai trouvé ceci... »

Mais je reculai...

Elle se rit.

« Ah ! tu as peur ! Eh bien, parle à ton tour, voyons ! Pendant les dix-neuf cents ans de mon sommeil dans le tombeau, quelle joie inconnue avez-vous conquise ? Je te demandais tout à l'heure une perle nouvelle. Je te demande maintenant un amour que je n'aie pas expérimenté. Sans doute, depuis si longtemps, on a dû révéler des jouissances toutes neuves. J'attends que tu m'invites à les partager. »

Elle se maintenait avec sécurité dans ses positions d'ironie et je devinai bien que pendant ses longues courses nocturnes à travers la ville, elle avait essayé en vain de compléter son education ; aussi ne tentai-je rien dans cette impossible voie.

« Prends patience, lui dis-je simplement. Vois-tu, nous avons commencé par tout oublier. Et puis, nous réinventons. C'est ce qu'on appelle l'histoire de la civilisation moderne. Il est arrivé au monde, peu d'années après ton trépas, des calamités sans exemple et qui auraient pu être irréparables. Ce fut d'abord la naissance et la singulière fortune d'une religion qui, à son origine, était assurément louable, mais qui, dénaturée par des israëlites trop

grossiers ou trop adroits, a stérilisé l'effort de ta race et semé du sel sur les ruines d'Athènes. Ensuite, ce furent des invasions de barbares ; quand le déluge de Judée eut pourri le bois du vaisseau, les rats y pénétrèrent et le mirent en pièces. Cela dura jusqu'au jour nouveau où l'on vit monter de l'Orient, comme une aurore, les livres sauvés du désastre et revenus de Constantinople. Nous mîmes cent ans à les lire. Depuis qu'ils sont étudiés, trois siècles à peine ont vécu. Mais le temps est à nous, peut-être. Laisse-nous le temps, Callistô. »

Elle eut un sourire de dérision.

« Trouveras-tu, répondit-elle, dans les parchemins de tes musees, la tradition de Rhodopis ? Vos archéologues, qui possèdent si bien la politique de Périclès et la stratégie d'Alexandre, ont-ils reconstitué la science d'Aspasie et de Thaïs ? Savent-ils si la tombe où repose la poussière fine de Phryné n'a pas enfermé pour toujours le secret d'une volupté perdue ?

« Cette tradition, je l'ai encore. Veux-tu la connaître ? Je te l'abandonne... »

III

Quelles que soient les curiosités des jeunes filles qui liront ce fragment de mémoires, je ne pousserai pas plus avant la description de ce qui suivit ; d'abord parce que j'ai déjà écrit, sur les documents de Callistô, tout un livre qui est *Aphrodite* ; et ensuite, parce qu'une certaine réserve me retiendrait peut-être encore de présenter sous une forme personnelle le détail d'une nuit excessive.

Callistô mit pied à terre vers midi. Elle me fit observer avec douceur que le soleil était levé déjà, et que, par la faute d'un éclairage perfectionné, nous ne nous étions pas aperçus.

« Vous détruisez la Nuit ; vous ne connaissez plus l'Aube, dit-elle d'une voix triste. Autrefois, le spectacle des lueurs du matin était la récompense des longues veilles épuisantes. Maintenant, vous passez votre vie dans une lumière monotone et vous ne savez même plus regarder les Ténèbres. »

Je m'inquiétai.

« Midi !... mais tu m'avais parlé, pour toi,d'une vie bornée aux heures nocturnes. Comment puis-je encore te garder ici ?

— C'est affaire entre moi et Perséphone, fit-elle avec un sourire singulier. Causons. Je n'ai pas fini d'injurier ton époque. »

J'étais un peu las, et cependant nerveux.

« Assez, dis-je, je t'en prie. Parlons de nous, veux-tu ? Laissons le monde, meilleur ou pire... Toi seule m'intéresses.

— Alors, écoute-moi. Tu n'es pas convaincu. Je continuerai jusqu'à ce que tu avoues. Vraiment je reviens désolée de mon second voyage sur la terre. J'aurais dû rester au tombeau, avec le rêve d'un temps plus pur où j'avais grandi dans la joie. J'ai besoin de dire à quelqu'un sur quelles déceptions je termine ma promenade et que j'en veux à ton siècle pour toutes les surprises qu'il ne m'a pas offertes. Vois-tu, le monde est un jeune homme qui donnait des espérances et qui est en train de rater sa vie.

— Je ne sais pas... Il me semble pourtant que nous

avons beaucoup pensé, beaucoup créé depuis ta mort. Le siècle où nous vivons n'est pas si méprisable.

— Il l'est! un peu par son impuissance et encore plus par sa fatuité. Non ! vous ne pensez pas, et vous ne créez pas! Vous êtes des Phéniciens habiles à reproduire les modèles inventés par ma race, mais ailleurs que chez nous vous ne les trouvez pas, et vous n'existez que dans notre ombre. »

Elle fit un geste :

« Promène-toi dans les rues de Paris. Partout notre âme éternelle éclate à la façade des monuments, aux chapiteaux des colonnes et sur le front des statues. Après avoir échafaudé, pendant un moyen-âge barbare et chétif, de misérables bâtisses qui s'écroulent déjà (c'est heureux !), vous. les hommes des temps modernes, incapables de créer, vous êtes revenus à nos ruines et depuis quatre cents ans vous faites des mosaïques de pierre avec les morceaux de nos temples. Une colonne trouvée en Sicile a engendré deux mille églises et autant de gares de chemins de fer. Même à des besoins nouveaux vous ne savez pas donner une architecture nouvelle. Avec l'airain de vos canons vous recopiez la colonne Trajane, et vous faites des salles de quatuors qui sont du style corinthien. Après nous qui sculptions le marbre et qui fondions le bronze au moule, vous n'avez rien trouvé, pas une pierre naturelle, pas un alliage chimique, plus digne de reproduire la figure humaine. Et le seul grand de vos sculpteurs n'est devenu ce qu'il a été, que parce qu'on a trouvé sous terre un torse d'Apollonios, un débris sans tête, sans bras et

sans jambes, une ruine lamentable, mais œuvre créée, celle-là ; œuvre créatrice. Ecoliers ! »

Elle prit deux livres dans une bibliothèque et les jeta sur le tapis.

« Votre pensée, comme votre art, est parasite de nos cadavres. Ce n'est pas Descartes, c'est Parménide qui a dit que la pensée était identique à l'être. Ce n'est pas Kant, c'est encore Parménide qui a dit que la pensée était identique à son objet. Et dans ces deux phrases, les écoles modernes se pelotonnent tout entières ; elles n'en sortiront pas. Partout où votre science devient générale, c'est-à-dire philosophique, elle se repose, encore aujourd'hui, sur nos assises fondamentales. Les maîtres d'Euclide ont fixé pour toujours les rapports immuables des lignes. Archimède s'est servi du calcul intégral bien avant votre Leibniz qui nous doit aussi sa métaphysique. Au lieu de méditer devant la chute des pommes, Newton que vous révérez aurait pu se borner à lire une page de notre Aristote où sa théorie de la gravitation universelle était exposée depuis deux mille ans. Sur la constitution de la matière, qui est le problème de Dieu, Démocrite en savait autant que lord Kelvin ; son hypothèse reste seule admise. Enfin, au moment ou vous êtes sur le point de concevoir une science universelle et centrale, dont la loi suffirait à expliquer la totalité des phénomènes, quelle est cette science et quelle est cette loi ? — celles dont Héraclite a donné, voici deux mille quatre cents ans, l'expression définitive : — Le feu se transforme en mouvement ; le mouvement se transforme en feu ; et c'est là le monde. »

J'étais épuisé.

« O Callistô, suppliai-je, écoute mes paroles ailées ; tu es beaucoup trop savante. J'avais bien entendu dire que les courtisanes antiques étaient des femmes de rare intellectualité, mais ce n'est pas cela, sans doute, qui les a faites si belles. Aujourd'hui, si Madame de Pougy, malgré son beau talent littéraire, voulait entretenir M. Boutroux des sujets qui le préoccupent, elle ne réussirait pas à l'intéresser autant qu'une Aspasie parlant à Xénophon. Et pourtant, je la préfère, parce qu'elle me parle plus volontiers d'une robe de Jacques Doucet que d'une loi thermodynamique, et c'est une conversation qui sied mieux à son corps flexible. D'ailleurs le charme d'une femme s'accroît toujours au moment où elle se tait ; mais c'est une vérité spéciale, dont l'évidence n'apparaît qu'aux hommes. »

Elle attendit en silence que j'eusse terminé ; puis, avec un entêtement victorieux, elle recommença :

« Quoi qu'il en soit, depuis deux mille ans, vous n'avez découvert ni...

— Nous avons découvert l'Amérique, interrompis-je patiemment.

— Cela n'est pas vrai !

— Callistô, ne dis pas d'absurdités.

— Je répète et je soutiens que l'Amérique a été découverte par Aristote, et que ceci n'est pas une thèse paradoxale, mais un fait historique et patent. Aristote savait que la terre était ronde et (tu peux le lire dans ses œuvres) il avait conseillé de chercher le chemin des Indes « par l'occident, au delà des colonnes d'Héraklès ». C'est le projet

qu'a repris Colomb. Mais, on a toujours estimé que la gloire d'une découverte revient au cerveau qui conçoit et non à l'ouvrier qui exécute. Quand Leverrier a découvert Neptune...

— Eh bien ! dis-je au comble de la lassitude, tu conviens donc au moins de ceci : nous avons découvert Neptune.

— Et quand cela serait ! On a découvert Neptune ! Tu es étonnant ! Depuis hier, je te supplie de me révéler un plaisir nouveau, une conquête vers le bonheur, une victoire sur les larmes. Et on a découvert Neptune ! Je rentre dans la vie, après vingt siècles, anxieuse de tout, jalouse des merveilles que je suppose inventées, me demandant si je ne vais pas pleurer pendant ma vie d'ombre éternelle, pour être venue au monde trop tôt : et on a découvert Neptune ! Un plaisir ! un plaisir ! plaisir de l'esprit, plaisir des sens, que m'importe ! Vais-je donc redescendre aux plaines Elysées sans emporter avec moi le souvenir d'une volupté nouvelle ? »

Elle étendit les mains. Puis, brusquement :

« D'ailleurs, c'est Pythagore qui a découvert Neptune. »

Je m'affaissai.

« Parfaitement, expliqua-t-elle inexorable. Pythagore avait trouvé que le système solaire devait se composer de dix astres. Je ne sais sur quoi il se fondait pour affirmer ce chiffre ; mais, comme son disciple Philolaos devait discerner plus tard, sans aucun instrument à lentille, et bien des siècles avant Copernic, le double mouvement de la terre autour de son axe et autour du feu central ; comme sans doute il ne t'est pas possible de comprendre

comment une pareille découverte a pu être établie, avec le seul secours du raisonnement, tu n'as pas le droit de préjuger que l'hypothèse de Pythagore ait été avancée témérairement et se soit confirmée par hasard. J'ai dit. »

Je ne luttais plus.

« Veux-tu une cigarette ? demandai-je.

— Comment ?

— Je dis : veux-tu une cigarette ? Sans doute, cela aussi nous vient de la Grèce, puisque c'est Aristote qui a...

— Non. Je ne vais pas jusque-là. J'avoue que nous ignorions cette inepte habitude, qui consiste à s'emplir la bouche avec de la fumée de feuilles. Mais je pense que tu ne prétends pas m'offrir ceci comme un plaisir ?

— Qui sait ? As-tu essayé ?

— Jamais ! Comment, tu es de ceux qui se livrent à cet exercice ridicule ?

— Soixante fois par jour. C'est même la seule occupation régulière dont j'aie consenti à charger ma vie.

— Et elle te plaît ?

— Je crois véritablement que je me résignerais à ne pas toucher la main d'une femme pendant une semaine tout entière, plutôt que de me voir séparé de mes cigarettes pendant le même laps.

— Tu exagères.

— Presque pas »

Elle était devenue rêveuse.

« Eh bien ! donne-moi une cigarette.

— Je te l'offrais.

— Allume-la. Comment fait-on ? On aspire ?

— Les jeunes filles soufflent dedans ; mais ce n'est pas le meilleur moyen. Il vaut mieux aspirer, en effet. Prends une bouffée. Ferme les yeux. Une autre... »

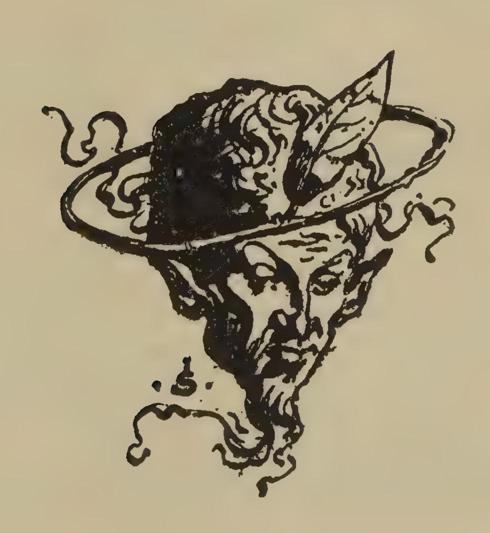
En quelques minutes, Callistô avait mis en cendres son petit rouleau de feuilles orientales. Elle en jeta le bout à demi consumé, où le fard de ses lèvres avait laissé du rouge.

Il y eut un silence.

Elle évitait même de me regarder. Elle avait pris le paquet carré dans sa main, qui me parut agitée comme par une légère émotion, et après qu'elle l'eut examiné sur les quatre faces, je vis qu'elle ne me le rendait pas.

Lente, avec le soin qu'on apporte aux objets les plus précieux, elle le posa près du cendrier, sur le bord d'un divan clair où elle étendit son long corps foncé.

PIERRE LOUYS.



VERRERIE

—

HOMMAGE A STÉPHANE MALLARMÉ

Rompre le silence...

Globe éphémère, bulle immobile
qu'une onde invisible simule !

Songe d'une âme translucide,
— ô fleur incolore et fragile
tu sertis d'un errant prestige ta parure
fugitive comme un sourire.

Irréelle corolle, qu'une ligne, d'aventure
a tracée
en joueuse de courbes, de clartés grêles,
aux caprices du jour ingénu comme elle
entrelacée,

voici que tout aérienne
ta tige, doucement qui s'incline, ondule,
et d'elle, en détours, le calice érige
sa limpidité de lumière.

Fuyant délice de tes contours
où s'éternise ma songerie !
Es-tu grandie, fleur hyaline, un jour
pâle,— ou parmi les roses des mensongers parterres
que visitent les yeux errants de la lune,
quand Lazuli, la fée écouteuse des brises
éparpille, voluptueuse, sa chevelure

et rit, et foule d'un pied léger les graminées,
et suscite en ses doigts de reine, sur le sol,
les bouquets de rosée que le matin dévore ?

Mais un rêve de flamme te fit éclore
et révèle encore, d'un signe furtif d'étincelle,
l'âme qui dort incluse en ton corps diaphane.

Ame trop pure ! âme célestielle !
O simple forme, sans nulle vêture,
en ta seule ligne, Beauté !

Quand sous la haute clameur de l'azur,
le cri du sang, les ors menteurs
ou le retentissant abîme des flots virides,
— saphir, rubis, topaze et l'émeraude,
resplendissent de feux chanteurs les pierreries,

toi, par dédain du royaume exilée
où l'arc d'iris touche les cieux,
tu ériges du songe, en silence, la tige
incolore de l'Unité.

Mille images sur toi sont passées
que tu n'as jamais reconnues ;
comme sur une onde qui fuit et s'efface
elles glissaient, sur toi dessinées ;
mais c'est en vain qu'elles étaient venues
et nulle d'entre elles jamais, n'a vêtu
le mystére de ta pensée.

Pâle princesse des solitudes,
âme de volontaire exil...
— Oh splendeur de ta nudité
telle jaillie, éblouissante,
en sa translucide Beauté !

. . . .

J'ai longtemps épié, muet, votre silence,

ô lèvres ! immobiles, lèvres de cristal,
et l'on dirait parfois que des flammes natales
une bouche invisible insinue un aveu.

« Silence ! encor silence ;
la lumière est errante aux cieux. »

La brise est suspendue, pareille aux confidences
trop pures, que la lèvre arrête et qui hésitent...

« Oh douleur ! oh douleur de la haute Parole
qui frapperait la terre ébranlée à son choc,
et meurtrirait de joie surhumaine les hommes...
Hélas ! et puis mourir captive des échos
de monts en monts, répercutée, de flots en flots,
et disparue, égale au météore en feu
qui périt en jetant son cri de gloire à Dieu ! »

Non ! parle, parle, ô Silencieuse !
la lumière est errante aux cieux.
Et regarde ! la vie autour de toi mouvante
multiplie en reflets de flammes la couronne
dont brille la victorieuse aurore.

Car voici réginal soudain de pourpre et d'or
l'apparat que ton rêve en dédaigneux néglige ;
l'horizon éblouit d'impérieux prestiges
sa parure à ton geste immobile sertie,
et d'un penser désert toi-même suscitée,
souriante aux scintils épars en diaprures
qui vêtent ton léger fantôme d'harmonie,
ta lèvre taciturne au Verbe communie
sous la triomphale clarté.

ALBERT MOCKEL.

LES CONDITIONS ACTUELLES

DE L'ART DRAMATIQUE

EN ANGLETERRE

—

L'article dont nous publions ici une version française est entièrement inédit. Il doit paraître prochainement comme introduction d'un volume contenant deux pièces : *The Heather Field* et *Maeve,* par M. Edward Martyn, à l'occasion desquelles M. George Moore exprime son opinion autorisée sur les efforts récents tentés en Angleterre pour le relèvement de l'art dramatique.

Dans la publication de ces deux pièces, dit M. George Moore, sont impliquées bien des choses : le *Théâtre Libre*, son écho en Angleterre : *the Independent Theatre*, Ibsen, Mr. George Alexander, Mr. William Archer, *The New Century Theatre*, *The Irish Literary Theatre*, et l'intelligence normale des spectateurs en France et en Angleterre. Il serait impossible — je veux dire qu'il me serait impossible — de parler de ces pièces avant de parler de ces matières qui leur sont connexes. Donc, avec votre permission...

Ce fut dans le but de représenter à la scène le drame psychologique, qui semble n'intéresser, en dehors des acteurs et des gens de lettres, aucune partie du public, que le « *Théâtre Libre* » fut fondé. On avait appris que maints auteurs distingués, sans la moindre idée de suppléer à un besoin populaire, avaient écrit des pièces psychologiques. Ces pièces demeurèrent, injouées, dans leurs tiroirs

jusqu'à ce que le « *Théâtre Libre* » demandât la permission de les représenter. M. Antoine, son directeur, désirait vivement mettre à l'épreuve le goût du public, se rendre compte si le public était aussi rebelle au drame littéraire, que les directeurs semblaient le penser. En Angleterre, on imita le *Théâtre Libre* sous le nom de *Independent Theatre*, avec cette différence que je n'avais aucune espérance de découvrir le moindre drame psychologique en Angleterre. La prose anglaise est mercenaire ; la prose dramatique anglaise est la plus mercenaire de toutes. Je n'espérais pas arracher le drame littéraire aux tiroirs de nos dramatistes : je savais qu'ils n'en contenaient pas. Avant qu'une nation puisse produire de l'art, il faut qu'elle soit capable de voir l'art, et mon espoir reposait sur la supposition que d'opulents amateurs souscriraient la somme suffisant aux frais d'une représentation mensuelle d'une œuvre d'art. Que cette œuvre d'art dût être d'origine britannique, cela ne me semblait pas d'une importance immédiate ; la somme requise était si minime : cinquante mille francs par an ou même moins, quarante mille, auraient été des fonds amplement suffisants pour l'*Independent Theâtre*. Je consacrai tout mon temps et toute mon énergie aux premières pièces jouées par l'*Independent Theatre*. Elles suscitèrent passagèrement quelque intérêt littéraire, mais peu à peu cette vérité s'imposait à moi qu'il n'y avait pas à Londres quinze cents personnes qui eussent suffisamment souci de l'art dramatique pour donner une guinée par an afin de le sauver de la fosse vers laquelle il dégringolait. Ayant acquis cette certitude, je laissai aller à la dérive l'*Independent*

Theatre. Il a depuis longtemps cessé d'exister, de même qu'en France le *Théâtre Libre* et pour la même raison.

Notre antipathie pour la bonne peinture égale presque notre aversion pour une bonne pièce de théâtre, mais la bonne peinture n'est dépendante que du bon goût de quelques-uns. Le mouvement préraphaélite vécut grâce à une demi-douzaine d'hommes de goût; mais l'art du dramatiste demande un patronage plus nombreux, et même le modeste patronage nécessaire à l'existence d'un théâtre indépendant fut impossible à rencontrer. Dans les deux pays, en France et en Angleterre, le public, pour quelque obscure raison, qu'il serait vain de vouloir élucider, regarde tout mouvement dramatique en dehors du schème ordinaire de l'ordinaire théâtre commercial, non seulement avec l'indifférence qu'on peut attendre mais avec une hostilité furieuse qui est incompréhensible. Pour beaucoup de gens, ceci paraîtra une exagération, mais d'autres se rappelleront l'opposition intraitable que rencontra la première représentation de *Maison de Poupée*. Ce n'est pas trop de dire qu'estimer les pièces d'Ibsen vers les années 1880 et suivantes, équivalait à avoir du goût pour la musique de Wagner. Les deux étaient regardés de travers, et quelques-uns n'étaient pas absolument certains que la nouvelle musique et que le nouveau drame ne fussent pas une immoralité qu'il était peut-être du devoir de l'autorité de réprimer. Plusieurs fois cette idée se trouva exprimée dans les écrits de gens qui, sur tous autres points, étaient aussi sains et aussi médiocres que leurs congénères. Ce n'est que très récemment que la critique

cessa de confondre le poète philosophe avec le réformateur social, qui s'intéresse à l'affranchissement de la femme, et à la lutte entre le capital et le travail. On vient à peine de soupçonner que peut-être Ibsen n'avait pas écrit ses pièces pour prouver la nécessité de réformes dans ce sens.

Wagner a eu sa revanche; mais Ibsen, quoiqu'on ne l'exècre plus, est resté impopulaire; peut-être même a-t-il perdu des adhérents, car en réponse à des admirateurs, il avoua que la poésie l'intéressait plus que les réformes sociales.

Dans Ibsen, plus que dans Racine, Goethe ou Hugo, sont combinés : poète, philosophe et dramatiste, dans presque les mêmes proportions que dans Shakespeare. Il ne lui manque que le spectacle romantique dont Shakespeare est muni avec abondance. Shakespeare seul parmi les dramatistes fut capable de rester poète pour son plaisir, tandis qu'il accordait à son auditoire les baraques et les manèges qui lui plaisaient. Mais le drame psychologique n'admet pas le spectacle, et c'est pourquoi il échoue au théâtre. L'explication est attristante, car si elle est vraie nous n'aurons plus jamais de drame littéraire populaire. Le drame psychologique est le seul drame littéraire possible au dix-neuvième siècle. Les incidents romantiques qui abondent dans Shakespeare étaient partie intégrante de l'époque d'Elizabeth; il y avait alors plus de place dans le monde; de distance en distance, les réalités de la vie s'effaçaient dans un arrière-plan romantique. Au dix-septième siècle les duels, les conspirations, les sérénades et les coupes empoisonnées étaient choses fort communes et pouvaient être em-

ployées librement par les dramatistes; c'est encore là le fond de magasin du drame au dix-neuvième siècle, qui retient l'intérêt d'auditoires au goût perverti, désireux seulement de s'amuser, mais aucun talent ne pourra plus jamais les faire revivre... Peut-être, pour que l'on ne nous soupçonne pas de croire qu'on ne trouvera jamais au théâtre de spectateurs moins intelligents que ceux qui se rassemblent tous les soirs dans nos théâtres, nous pouvons nous demander si nos conventions actuelles au théâtre ne s'useront pas d'elles-mêmes comme s'est usée la convention de l'opéra italien. Dans cinquante ans d'ici les gens de théâtre, sous l'influence d'une absurde notion de progrès, peuvent décider qu'ils ne se soucient plus de décors, de costumes, et d'aventures romantiques, et accueillir, comme un heureux changement, le drame psychologique qui est aujourd'hui considéré comme pernicieux et intolérable, même lorsqu'il est l'œuvre du second génie dramatique que le monde ait produit.

Pendant ce long intervalle, le drame existera comme prétexte pour des acteurs et des actrices à revêtir de beaux costumes et à prendre des attitudes pour doucement distraire un public qui se ronge de stupeur. Mais s'il se produisait une révolution du goût, durerait-elle? Le public est une forêt vierge et le jardin qu'on a empiété sur la forêt vierge, y retourne bientôt. Une chance meilleure serait que quelqu'un puisse admettre cette idée qu'il y a suffisamment d'autres gens pour doter les hôpitaux et que sa mission à lui est de doter un théâtre. Jusque-là ceux qui écrivent des pièces par impulsion naturelle, parce qu'ils ont

quelque chose à dire, doivent publier leurs œuvres sous la forme du livre. On peut faire appel à la vanité de l'acteur-directeur ou de sa femme; la vanité de l'acteur ou de l'actrice est une lueur d'espoir dans une perspective sombre, une lueur fugitive.

— Je vous ai apporté, mon cher Alexander, une pièce dans laquelle s'est mis tout entier un homme qui vit réellement, un homme qui vient de naître à la vie littéraire — on n'a encore rien vu de lui à la scène — non, il n'a pas conquis sa réputation par un roman tapageur. Mais, ajoutai-je, voyant sa face s'illuminer trop rapidement, il ne mettra pas d'argent pour monter sa pièce, il y a mis simplement un bon rôle.

— Est-ce donc si bien écrit que...

— La faute est plus grave que cela. Le public tolérera un bon style, mais ce qu'il ne tolérera pas, c'est qu'une pièce soit bâtie sur une base solide d'idées et d'émotions humaines, etc... Si la pièce était frivole dans sa conception. le public tolérerait des artifices de langage.

Mr. Alexander lut la pièce et promit de la représenter en matinée; qu'il n'ait pas tenu sa promesse n'est pas la raison de mon grief présent. Une promesse oubliée serait un pitoyable sujet de lamentation. Il ne serait aucunement plus sage de reprocher à Mr. Alexander d'avoir représenté des pièces de la sottise desquelles il sut faire fortune. Il fit bien de jouer ces piéces, car les neuf dixièmes de la vie d'un acteur doivent être consacrés à des sottises. La sottise est la chère de la multitude et c'est grâce à la multitude que l'acteur peut conserver un toit au-dessus de sa tête; mais

il devrait réserver la dixième partie de sa vie pour lui-même — pour son art. Tous les acteurs essaient de le faire, car l'acteur aime son art; ils en parlent sans cesse et jamais de leur salaire; à cet égard, leur attitude vis-à-vis de leur art peut favorablement se comparer à celle des auteurs envers le leur.(Quand je dis auteurs, je ne parle naturellement pas des membres de la Société des Auteurs.) Personne ne reconnaît les émotions humaines et ne les accueille dans une pièce mieux que les acteurs, et si leur goût pouvait prévaloir, Ibsen serait le plus populaire des dramatistes. Le goût des acteurs, quant aux pièces, s'identifie avec l'*Independant Theatre*, mais c'est le goût du public qui prévaut, et alors Sardou et Cyrano de Bergerac — qui n'est que du Sardou rimé — sont hissés par-dessus Ibsen. La vanité de l'acteur le porte vers l'art; pendant six mois, dix mois de l'année il est forcé d'inhaler et d'exhaler des niaiseries, le onzième mois il lui tarde de s'élancer hors de l'atmosphère renfermée et viciée du théâtre vers le plein air de l'art; ses poumons sont haletants pour un souffle d'émotion humaine et c'est le moment où l'auteur dramatique devrait obtenir de lui qu'il signât un contrat pour représenter sa pièce. Ce fut dans un semblable état de révulsion que Mr. Alexander fut pris, et s'il ne tint pas sa promesse après s'être engagé envers moi, ce fut la faute des critiques dramatiques. Je vais nommer le principal délinquant : Mr. Archer, et m'expliquer.

Il est certain que lui et moi sommes mus par le même désir de voir la littérature à la scène ; il a donné sa vie, j'ai donné quelques mois, un an de

ma vie peut-être, pour parvenir à ce but. Je me suis retiré de la lutte, il a persisté. Nos goûts en littérature dramatique souvent coïncidèrent ; notre admiration d'Ibsen est la même et, bien que nos yeux aient été fixés sur le même objet, les voies par lesquelles nous espérions l'atteindre étaient différentes. Je croyais que la façon la plus plausible d'arriver au but était une sincérité sans compromis, un dédain des vaines apparences, en allant au fond des choses et en démasquant dans les termes les plus rudes toute la pseudo-littérature. Pour des pièces comme *Circus Girl* et *Charlie's Aunt* on doit montrer une grande modération, mais la pièce pseudo-littéraire doit être offerte au mépris. Mr. Archer croyait que le but pouvait être atteint en encourageant avec des louanges illusoires toute œuvre qui paraîtrait nouvelle, toute pièce qui semblerait meilleure que la pièce précédente ; son attitude envers l'art dramatique a donc été faite d'un manque bienveillant de sincérité. Il a poursuivi cette politique pendant vingt ans, et il n'a qu'à aller écouter les pièces jouées maintenant dans les théâtres de Londres pour se convaincre qu'il n'a pas *éduqué* le goût public.

Comme tant d'autres, il put croire un moment qu'il n'avait pas vécu en vain. Le soir de la première de *The Second Mrs Tankeray* ses espérances montèrent plus haut qu'elles n'étaient allé auparavant et n'allèrent depuis. Quelques années ont passé, des circonstances qui avaient fait naître la pièce sont dispersées, et nous pouvons l'examiner maintenant dans ses rapports avec la littérature et la mesurer par son humanité. Il doit être évident pour chacun maintenant qu'elle n'était rien de

plus qu'une version dramatique du commérage courant de la rue. On parlait alors des femmes qui avaient un *passé*; on se demandait ce qu'un homme devait faire, qui épousait une femme qui lui avouait avoir eu un amant avant son mariage, ce qu'il devait faire encore s'il s'apercevait de lui-même que sa femme avait eu un amant avant son mariage, et ainsi de suite. Les intrigues les plus étonnamment mal inventées étaient cuisinées sur ces thèmes par nos dramatistes. Mr. Alexander, qui aime risquer son enjeu sur le goût du public, en produisit une avec succès ; et, dans le même esprit, il mit comme enjeu, sur le goût public une pièce exécrable appelée : *The Conquerors*, — et il perdit. Mais Mr. Archer prit *The Second Mrs Tanqueray* pour une œuvre d'art ; il déclara que c'était une pièce de la plus profonde signification sociale et littéraire, et le commencement d'une renaissance dramatique. La conscience de l'acteur-directeur, ou sa vanité, fut apaisée ; il fut convaincu, contre son jugement meilleur, qu'il avait cessé d'exprimer des sottises sur la scène ; il crut qu'il avait entrepris une œuvre sérieuse, etc. ; en conséquence, pourquoi donc représenterait-il *The Heather Field*? J'avais admis que je ne pensais pas que la pièce ferait de l'argent, et nous avions été d'accord sur ce point ; quant à l'art, pourquoi en parler ? N'avait-il pas accompli sa destinée artistique en représentant *The Second Mrs Tanqueray* ?

Les acteurs sont de meilleurs juges en littérature qu'on ne le suppose généralement ; leur amour de tout ce qui est humain, qui leur est à tout jamais interdit, les mène sûrement ; mais égaré par la presse, Mr. Alexander parut un mo-

ment croire que peut-être après tout, il y avait quelque argent à tirer de la littérature, et apprenant que Mr.Henry James avait écrit quelques pièces, il en sollicita une. Je ne voudrais pas être discourtois envers Mr.Henry James ; peut-être le pire manque de courtoisie serait-il de m'abstenir de lui dire exactement ce que je pense de sa pièce. Il me faut en parler — l'explication que j'ai entrepris de donner m'y oblige, et ce qu'il est nécessaire que je dise de *Guy Domville*, il le sait déjà. Il sait que ce n'était pas une pièce vulgaire comme *The Second Mrs Tanqueray*, mais un effort malheureux pour parler une langue à laquelle il n'avait pas encore formé ses lèvres. Savoir que ce qu'il écrivait serait parlé et non pas lu, sembla avoir paralysé ses pensées, et lorsqu'il fut au troisième acte il ne sut plus du tout s'exprimer. Dans le premier acte, on pouvait reconnaître quelques intentions, mais dans le second et le troisième, tout ce qui fait la vie, l'instinct, le désir, la raison fut englouti dans un brouillard confus. L'incomparable Tourguenieff éprouva la même sorte d'aberration lorsqu'il écrivit sa comédie en cinq actes et son insuccès fut du même ordre que celui de Mr.Henry James. Mais au lieu de vérités aussi simples, toute espèce, ou presque toute espèce d'opinions dénuées de sincérité s'étala dans les journaux. Sur la construction de la pièce, on émit quelques doutes, mais on ne savait comment en louer assez le style. Chaque critique regarda-t-il au fond de lui-même pour y trouver ce qu'il pensait réellement du style de la pièce, ou bien déclara-t-il qu'elle était bien écrite parce qu'elle l'était par Mr. Henry James ? Ils furent impressionnés par des phrases soigneuse-

ment composées et qui avaient un certain air de profondeur. Hélas, la critique courante ne peut pas comprendre que bien penser, c'est bien écrire, qu'une idée qui a été conçue dans la crainte et l'hésitation, doit nécessairement être mal écrite. Si les critiques s'étaient consciencieusement examinés' s'ils avaient voulu découvrir leurs pensées véritables parmi les masses flottantes des opinions préconçues, ils auraient appris que, pour différentes raisons, mais toutes également solides, la pièce ne ressemblait pas plus à de la littérature qu'un drame quelconque de Mr.George R. Sims. Peu de gens lisent les critiques dramatiques et elles sont oubliées aussitôt que la page sur laquelle elles ont paru est tournée. La critique dramatique est aussi éphémère qu'un article de mode ; les pièces à succès ne sont que des modes ; mais il est convenable que même sur les modes le critique écrive des choses véridiques. Nous ne pouvons pas répondre : qu'importe que les femmes portent telle sorte de manches ou telle autre ? Tout mensonge importe, et l'attitude de bienveillante non-sincérité qu'assumèrent les critiques, à l'endroit de la pièce de Mr.James, produisit son petit effet sur l'esprit subconscient de Mr. Alexander et sur l'esprit général qui est toujours subconscient. Les articles de critique qui excusèrent au lieu de condamner, excitèrent un sentiment de rancune contre la littérature, un sentiment qu'on peut interpréter par les phrases suivantes : Ah ! c'est ça, la littérature ! vous dites tous que c'est ça... Eh ! bien, alors, la littérature n'a rien à faire au théâtre.

La tentative qui suivit, de développer le drame littéraire, fut faite par une nouvelle société, consti-

tuée probablement à la façon de la société de l'*Independent Theatre*. Cela s'appela le *New Century Theatre*, et la première pièce que la nouvelle société dramatique fit jour fut le *John Gabriel Borkman* d'Ibsen.

Jouer Ibsen était si manifestement la seule chose à faire que la direction ne montra par ce choix pas plus de sagesse qu'un capitaine de vaisseau qui salue le pavillon. Pour juger la sagesse de la nouvelle direction, il nous faut considérer sa seconde production plutôt que la première, et la seconde pièce que le *New Century Theatre* représenta fut une sorte d'histoire de matelot, un récit de vol et de meurtre, écrit dans une langue très soigneusement compilée dans la Bible et l'idiome écossais. Que Mr. Archer, admirateur de *The Second Mrs Tankeray* et de *Guy Domville*, ait pris cet ingénieux accommodage pour une œuvre originale semble assez naturel, si nous considérons combien son goût oscille entre l'exposition de quelque problème social d'un côté et un style littéraire de l'autre. La difficulté n'est pas de comprendre pourquoi il aime les trois pièces mentionnées ci-dessus, mais pourquoi il aime en même temps *Solness le Constructeur*. La catholicité en art consiste à admirer des choses aussi différentes que les sculptures du Parthénon et celles de la cathédrale de Chartres ; mais si une troisième admiration intervient — mettons, si vous voulez, un tableau de Sir Edward Burne-Jones — nous sommes forcés de conclure que le critique n'a compris ni la première ni la seconde.

La direction du *New Century Theatre* était entre les mains de Mr. Archer, de Mr. Massingham et de Miss Robins ; et non seulement ils choisirent

un conte de matelot pour leur seconde production, mais ils exposèrent encore mieux la pauvreté de leur goût en choisissant pour la précéder une pièce en un acte, dont la faiblesse franchissait ces lointaines bornes assignées aux directions suburbaines peu prétentieuses.

Mr. Archer et Mr. Massingham sont critiques dramatiques. Ils soutiennent les théâtres wagnériens et demandent des théâtres subventionnés : aussi leur dirai-je qu'il serait bien d'avoir un théâtre subventionné si nous avions un homme au goût suffisamment défini pour le conduire ; un homme qui saurait admirer le Parthénon et la cathédrale de Chartres, mais qui ne badinerait pas avec M. le chef d'orchestre ni son associé Jones. Antoine fut cet homme et Mr. Archer parut un moment devoir être l'homme qui pourrait diriger avec succès un théâtre littéraire. Mais il aime tant de choses ; son goût est si varié qu'on peut bien dire qu'il n'en a pas. Il admire un autre Jones et loue *Michael and his lost angel. The Second Mrs Tanqueray* l'induisit à croire que nous étions à la veille d'une renaissance dramatique. Les variations dans le goût de Mr. Archer sont si inattendues qu'il est devenu pour moi ce que le jeu de patience est pour d'autres. Par les soirées solitaires, c'est toujours une distraction d'essayer de pénétrer sa nature, de decouvrir pourquoi il aime *Hedda Gabler* et *The Benefit of the Doubt*. Nous jouons tous le jeu de patience, d'une façon ou d'une autre, et concilier l'admiration pour *The Benefit of the Doubt* avec une quantité quelconque d'intelligence est le problème que je me suis souvent posé. Et je pense parfois qu'on pourrait l'expliquer par l'antago

nisme de Mr. Archer puritain et de Mr. Archer homme de théâtre ; le puritain demanda à l'homme de théâtre une expiation, et l'expiation que réclamait l'ancêtre écossais était le sacrifice de toute vanité personnelle, et c'est ainsi que Mr. Archer devint critique dramatique. Mais l'ancêtre primitif exigea encore un sacrifice, et Mr. Archer renonça à toute œuvre originale et accepta la tâche ardue de traducteur. Mais la nature outragée s'est réaffirmée dans l'esprit subconscient de Mr. Archer : je ne ponds pas d'œufs, dit-il, mais je crois que je pourrais en couver un. De tous les spectacles de la nature, il n'en est peut-être pas de plus pathétique qu'une poule gloussante, et lorsque le dernier poulet fut éclos, je consentis à aller le voir : Il commence déjà à penser, disait l'anxieux parent. — Mais, dis-je, le poulet pensant ne commence pas à penser, il commence par penser.

La pièce était l'infortuné *Benefit of the Doubt*, et Mr. Archer a toujours accepté le tribunal des divorces comme le symbole de la méditation..... Il n'y a pas de raison pour que la malheureuse histoire soit dévoilée ici. Il importe peu que la femme ait avoué ou que ce soit le mari qui ait découvert sa faute ; qu'il suffise de dire que Mr. Pinero, qui est presque aussi subjectif qu'un clown, commença bientôt à tourner autour de la piste dramatique, cerceau en main. Dans le second acte tous les cerceaux avaient été sautés, toutes les conversations et le reste entendues. Mais il ne put faire passer aucun de ses personnages à travers le cerceau psychologique ; ils tournèrent et tournèrent sans cesse, le manquant un nombre de fois incalculable. Le pauvre bouffon s'arrêta au milieu du troisième

acte, un cerceau psychologique dans une main et un théologique dans l'autre, épuisé, hors d'haleine, les chevaux au pas, et les écuyères balançant leurs membres sur la large selle. Il était onze heures ! Il ne restait plus qu'à faire descendre de la galerie un évêque pour tâcher d'achever la représentation comme on pourrait. Il y avait dans la pièce un évêque et un jeune homme appelé Claude, et ce sont ces deux personnages qui ne satisfirent pas Mr. Archer. Après tout, ce fut l'évêque qui fournit une conclusion à la pièce, et Claude me parut une des plus amusantes créations du plus grand créateur de personnages comiques depuis Dickens.

Personne ne put découvrir la morale de cette pièce ; peut-être n'y en avait-il pas, mais la morale des articles écrits à propos d'elle est suffisamment claire. De nouveau, la presse s'efforça de tromper le public. Mr. Pinero avait été mis en avant comme penseur ; la pièce était un simple rabâchage, mais admettre cela, c'eût été compromettre à tout jamais le drame littéraire. Telle fut l'idée de Mr. Archer ; tandis que c'est en soutenant de telles pièces que la presse compromet les chances du drame littéraire. Encore une fois, se dit le public à sa façon obscure et subconsciente, si c'est ça la littérature, je n'aime pas la littérature. Et depuis l'insuccès de cette funeste pièce, l'indifférence s'est installée sur les choses dramatiques ; la farce, le mélodrame, l'opérette partout sévissent.

J'ai à reprocher à Mr. Archer des péchés d'omission aussi bien que des péchés de commission. Car tandis qu'il défendait l'indéfendable et qu'il fatiguait la patience du public avec des histoires du déluge, il se publiait à son insu à Londres une

pièce, belle comme n'importe quelle œuvre de Maeterlink, une pièce ayant toutes les beautés de la *Princesse Maleine*, et des vers d'une beauté égale à celle des vers d'Homère. Le nom de cette pièce : *The Countless Cathleen* ; et le nom de son auteur : W. B. Yeats. Si j'avais mentionné le nom de certain écrivain populaire de jargon militaire, notre imbécile presse littéraire bouillonnerait de contentement, mais le génie de W. B. Yeats, survivance du génie des prophètes et des voyants du temps passé, échappe à l'appréciation des journaux.

Que ceux qui trouvent le débouché naturel de leur vie dans Newmarket où à la côte d'azur n'aient pas lu *The Countess Cathleen* est assez compréhensible ; mais que ceux, dont l'occupation dans la vie semble être de comprendre l'art, lisent *The Countless Cathleen* et lui préfèrent *Admiral Guinea* et *The Benefit of the Doubt* est un signe certain de l'influence dégradante de la critique journalistique sur ceux qui l'écrivent. Ou bien hasarderons-nous une conjecture ? Dirons-nous que Mr. Archer n'a rien dit ni écrit de cette pièce parce que les revues anglaises ne sont ouvertes qu'à des babillages sur les faits et gestes des jeunes Belges et des jeunes Français ? L'article bi-mensuel sur un poète français est une des conventions littéraires de notre époque. Mais même si nous acceptons cette convention comme une explication suffisante du silence de Mr. Archer sur *The Countess Cathleen*, le choix qu'à fait le *New Century Theatre* de sa seconde production reste encore inexpliqué. La beauté des vers et la perfection de la construction de cette pièce seront accordées par Mr. Archer ;

mais c'est contre la peinture des caractères qu'il aiguisera sa plume... Mais n'entendons-nous pas trop parler de la différenciation d'un homme d'avec un autre? Est-ce que la peinture des caractères n'est pas une simple écorce de vie sur laquelle le roman anglais cherche encore à greffer son existence? Et ne peut-on pas, sans être accusé de dire qu'il convient d'ignorer les différences sociales, suggérer qu'elles ne valent rien plus qu'une remarque en passant? Les différences de tempérament sont plus importantes, mais encore ne sont-elles que le seuil des régions profondes de l'humanité — ces états de conscience éternelle qui sont les âmes dans un sens bien plus profond que nous ne sommes des âmes. Quand le critique a dit, comme il le fait trop fréquemment : Je ne vois pas votre héros, je ne vois pas votre héroïne, il n'a pas tout dit, il n'a pas prononcé comme il le croit, la sentence finale. Ce que nous voyons le plus clairement n'est pas toujours le plus réel ; une autre et plus immuable réalité existe dans nos instincts immortels. La comtesse Cathleen étant une créature mystique, dépouillée de toute existence circonstancielle, n'est visible qu'aux yeux de l'âme et ne représente que ce qu'il y a de plus humain dans l'homme... Elle trafiquerait son âme pour gagner le salut de ceux qui vendent la leur pour de la nourriture pendant la famine. Mais ce pacte est impossible ; nous ne trafiquons nos âmes que contre des satisfactions égoïstes, et ce fut le génie du poème primitif d'imaginer un sacrifice aussi paradoxal, afin de représenter l'aveuglement de la pitié humaine. Une idée fixe comme celle que personnifie la comtesse Cathleen ne

regarde ni à gauche, ni à droite ; elle va droit à l'abîme, mais au lieu d'y tomber, elle monte, ange, vers le ciel, son intention ayant été pure.

Mr. Archer, Miss Robins et Mr. Massingham, auraient pu représenter ce drame divin ; ou bien s'ils désiraient une pièce en prose, ils auraient pu prendre *The Heather Field* qui va maintenant être jouée par le *Irish Literary Theatre* alternativement avec la pièce de M. Yeats... J'envoyai *The Heahther Field*, à Mr. Archer, mais il ne sut même pas voir dans cette pièce autant que de choses que Mr. Alexander, et la discussion ne l'aida pas à comprendre que c'était la première pièce écrite en anglais qui était inspirée par les exemples d'Ibsen. Il parut encore enchaîné à la compréhension traditionnelle d'Ibsen qui fait discerner dans le plus grand penseur et poète dramatique depuis Shakespeare un réformateur social, ou peut-être était-ce l'homme qui peint d'après la vie, directement, sans se soucier de symbolisme que Mr. Archer voyait alors dans Ibsen. Parlant de *The Theather Field* et de *The Benefit of the Doubt*, il déclara qu'il m'était permis de préférer un morceau de sculpture originale mais sans art à un travail académique. Il n'est nullement besoin de soulever cette question, à savoir si un travail académique exprime les qualités de dessin, d'équilibre et de logique. Quoi qu'il en soit, il est certain que ces qualités sont aussi visiblement présentes dans *The Heather Field* qu'elles sont visiblement absentes dans *The Benefit of the Doubt*. Une pièce qui possède les qualités de dessin, d'équilibre et de logique est une œuvre d'art et soutiendra sa valeur en toute compagnie ; et bien que *The Heather*

Field semble peu de chose à côté du *Canard Sauvage*, elle tiendra sa place à côté du *Canard Sauvage*, de *Macbeth* ou de *Hamlet*, aussi bien qu'une commère par Peter de Hoogh tiendra sa place à côté des *Noces* de Véronèse ou de la *Mise au Tombeau* du Titien ou du *Jugement Dernier* de Michel-Ange. La petite histoire intitulée : *Ships that pass in the Night* n'est ni très élevée de conception, ni très profonde, mais elle est intensément vraie et par conséquent elle soutient son rang à côté de *Don Quichotte*, de *On the Eve* et de l'*Education Sentimentale*. Un tableau ou un poème qui ne soutient pas son rang à côté des plus grandes œuvres n'est digne d'aucune considération, n'est pas une œuvre d'art. L'art est plein de différences de style qui paraissent se réduire à des contradictions, mais l'art est toujours le même et le véritable critique est celui qui ne se laisse pas décevoir par l'apparence superficielle. Mais la mission du journaliste est d'enregistrer les apparences... Je crois avoir dans ces dernières lignes rendu clair ce qui ne l'était pas encore et il n'est pas impossible que certains comprendront maintenant pourquoi *The Second Mrs Tanqueray* reste par delà la clôture, n'étant pas de chair et de sang véritables, tandis que *The Heather Field* se tient ferme et en deçà ; je demande excuse pour les mots *par delà* et *en deçà* : ils ne sont pas nécessaires. Il n'existe pas de telles frontières : tableau, poème, statue, roman, sonate doivent entrer immédiatement par droit de naissance ou être rejetés comme des mercenaires.

M. Jules Lemaître a publié plusieurs volumes de critique, et autant que je me rappelle, sans manquer de distinguer le mouton des chèvres. Mais

Mr. Archer ne sait jamais lequel est le bon et ses péchés de commission ne peuvent être comparés qu'à ses péchés d'omission. Il ne parvint pas à percevoir que le héros de *The Heather Field*, Carden Tyrrel, est la première apparition d'humanité dans le drame anglais en prose d'aujourd'hui — de l'humanité éternelle et instinctive et non des éphémères différences qui séparent l'épicier du baronnet. Il serait certainement impossible d'indiquer, dans le drame en prose en Angleterre au siècle présent, une scène aussi essentiellement humaine que la scène dans laquelle Carden Tyrrel parle à son frère des jours où ils faisaient voile vers Lorlie, et où Carden, qui est l'aîné, racontait à Miles, qui n'était alors qu'un jeune garçon, les légendes du Rhin. Cette scène est véritablement une expression superbe et pathétique de ce regret passionné qui s'élève dans le cœur et dans l'esprit lorsque nous portons nos regards sur les jours de notre prime jeunesse, ces jours frais et fugitifs comme les premiers jours du printemps, lorsque les bourgeons éclatent dans leurs gaines délicates et que les asphodèles étoilent les prairies.

En un instant nous sommes au plus fort de l'émotion que Mr. Martyn a voulu exprimer dans cette scène, une émotion familière à tous ceux qui ont passé la trentaine, au rustre, comme au roi. On avait jusqu'à présent cherché à l'exprimer, en amenant la rencontre d'une vieille fille et d'un vieux célibataire, qui n'ont jamais pu se marier et craignent qu'il ne soit maintenant trop tard, la supposition étant que s'ils s'étaient mariés ils auraient été heureux. Mais Mr. Martyn scrute plus loin que les chagrins éphemères que créent les

circonstances, et dans la scène entre Carden Tyrrell et Miles Tyrrell nous sommes mis face à face avec cette mélancolie primitive qui est au fond même de l'existence humaine, nous regardons au fond de ses yeux, infinis comme le ciel, nous sommes absorbés par une immense pitié pour tout ce qui vit et nous sentons en notre âme cette vérité que l'homme n'est pas fait pour le bonheur.

Cette scène se reproduit à la fin du troisième acte ; sous une forme modifiée, elle entraîne la conclusion de la pièce. Carden Tyrrell est un homme dont les rêves sont en conflit avec la réalité. Il eût pu vivre dans quelque calme bibliothèque, ou quelque sombre musée, heureux dans des travaux d'antiquaire, mais, séduit par sa beauté, il épouse une femme mondaine, à l'esprit étroit et conventionnel, et ses rêves au lieu d'être consacrés à l'art se tournent vers l'amélioration de son domaine, *The Heather Field*. Hypothèques sur hypothèques viennent grever la propriété, et l'avenir de sa femme et de son enfant est compromis. La pièce se résout en un duel incessant entre le mari et la femme, et l'un de ses mérites est de nous obliger à la sympathie pour Carden, bien que le droit et le bon sens soient du côté de sa femme. Nous oublions la ruine qu'il prépare à sa famille et nous l'aimons pour ses rêves, car ses rêves sont l'éternelle aspiration de l'homme vers l'Idéal. Il entend des voix, des voix magiques sur la montagne et dans son cœur le son d'une harpe d'argent.

The Heather Field, la lande des Bruyères, est le symbole de sa nature inguérissable ; quelles que soient les circonstances, elle cherchera sa destinée

et la trouvera, et quand fleurit la lande des Bruyères, Carden tranquillement en franchit les limites. Les années, avec toutes leurs réalités hideuses, s'écroulent derrière lui, épouse, infortunes domestiques, l'approche de l'âge, tout ce qui a été n'est plus : sa femme devient Miss Desmond, son jeune fils Kit devient son frère Miles ; Carden redevient jeune et il babille, parlant de l'arc-en-ciel, du Rhin, de l'or du Rhin et de ses légendes ; il retrouve sa jeunesse perdue, les couleurs et les senteurs douces des matinées de printemps, les feuillages verts et les prairies étoilées d'asphodèles : c'est toujours le matin pour moi, maintenant, s'écrie-t-il. Les autres le considèrent bafoué et malheureux ; ils sont encore plongés dans le cruel tumulte de la réalité, qu'il a fui, et il mène les enfants voir l'arc-en-ciel, » cette grande route mystique des aspirations ineffables de l'homme ».

Carden Tyrrell apparaîtra au lecteur superficiel simplement comme un homme qui vit dans un état de mésentente chronique avec sa femme, qui gaspille sa fortune en expériences chimériques pour l'amélioration d'un sol inculte ; et dans Maeve le lecteur superficiel apercevra une jeune femme qui se trouve incapable d'épouser l'homme auquel elle s'est promise, et qui est sauvée de son dilemme par la Reine Maeve, qui surgissant d'un cairn immense accompagnée de ses harpeurs et de ses guerriers emporte la jeune fille vers Tir-nan-ogue. Mais le lecteur sagace comprendra immédiatement que, malgré une dissemblance très apparente de sujets, les deux pièces ne sont que les expressions différentes de la même pensée, et il reconnaîtra comme le signe du véritable artiste, le

douvoir de redire la même histoire sous une autre forme. L'idée des deux pièces est cette scintillante beauté qui survit dans le cœur humain, que nous voyons luire à l'horizon, menant nos désirs par delà le monde, et nous l'entendons dans nos cœurs comme le chant des harpes d'argent, qui résonnent, semble-t-il, d'elles-mêmes, car nulle main n'en effleure les cordes. La clarté du matin, le givre, le clair de lune errant par les montagnes, sont les symboles naturels de cette divine beauté. C'est pourquoi Maeve est faite de clair de lune, de givre et des lueurs du matin. Nous ne la découvrons pas parmi nos connaissances ; mais chacun peut la découvrir, le voulant, dans son propre cœur. Maeve est un personnage emprunté et dégagé d'un lieu. Elle est faite des clartés du printemps vif et brillant d'Irlande, des solitudes des montagnes de Clare qui entourent son berceau ; de la tour ronde, œuvre maîtresse de Goban sur laquelle elle fixe ses regards intenses ; des légendes des anciennes divinités d'Irlande ; de la beauté des romanesques ornements irlandais, ces exquises choses gothiques qui sont une réflexion du byzantin, mais plus raffinées. Maeve est l'âme et le cœur d'une race à la destinée malheureuse et elle reflète cette destinée à la lueur jamais éteinte de son antiquité héroïque. Maeve est toute extase, extase blanche et frémissante, froide comme la glace et scintillant comme elle au clair de lune. Elle cherche son amour par delà le monde ; elle est hantée par la hérolepsie de la palme et de la lance du guerrier et elle voit son amour le plus grand parmi les chefs de la Queen Maeve. L'amour de Maeve est un éréthisme cérébral qui se dérobe à tout

contact, à la pensée même du contact de la chair. Mais cette disjonction de son tempérament d'avec l'étrange fruition de toutes nos saintes et tendres aspirations ne lui aliène pas notre sympathie. Quoique privée de toute commune humanité, notre sympathie est avec elle, comme elle est avec Carden Tyrrel, et nous crions : crois en ton guerrier du temps jadis et tolère auprès de toi le jeune homme qui veut te dérober ton rêve. Triompher ainsi sur les instincts communs, et corrompre le lecteur avec des sympathies et des désirs qui viennent d'au delà du monde, c'est sûrement avoir réussi où, jusqu'à présent, aucun dramaturge anglais moderne n'avait même pensé que pût se trouver le drame.

Ces pièces sont parfaitement construites ; elles furent composées strictement en vue de la scène. Mr. Martyn n'est pas assez simple pour croire que des pièces, dans lesquelles l'émotion humaine est l'ensemble du drame, seraient tolérées au théâtre à notre époque. Il les écrivit ayant strictement en vue la scène, parce qu'il est impossible d'écrire de bonnes pièces sans avoir sans cesse devant les yeux les acteurs et les actrices qui ne les interpréteront jamais. Il est tout aussi impossible de composer des pièces littéraires sans action que des sonnets de quinze lignes. Mais par quelque étrange ironie, nous en sommes venus à ce que les pièces qui se prêtent elles-mêmes à l'interprétation sont celles qui sont dédaignées à la scène et chéries dans l'intimité de l'étude.

George Moore.

Traduit de l'anglais par Henry-D. Davray.

PRIÈRE POVR QU'VN ANIMAL QVI SOVFFRE, MEVRE.

Le pauvre cheval est dans l'écurie tout le jour,
parce qu'il a perdu son maître. On l'entend mâcher
de la paille, tristement, dans l'obscurité.
Oh! Faites-le mourir, mon Dieu. Pourquoi toujours
cette horrible souffrance chez cet humble animal?
Qu'a-t-il donc fait au Ciel? Etait-ce donc bien mal
de s'être déchiré ses vieux genoux saillants?
Ah! Moi, je puis parler... Mais lui, lui il se tait
sous l'abrutissement terrible d'il ne sait
quoi. Mais le Monde est stupide. Pourtant, mon Dieu,
je ne sais quoi de grand plane sur la douleur.

Je désire qu'au Ciel, mon Dieu, Vous me donniez
assez d'argent pour recueillir toutes les bêtes.
Je couvrirai de fleurs leurs bonnes vieilles têtes.
Je baiserai les yeux douloureux des pauvres rosses.
Je leur mettrai des harnais dorés pour s'amuser
Elles seront si heureuses sur les pelouses de roses
qu'elles ne sauront, mon Dieu, assez Vous remercier.

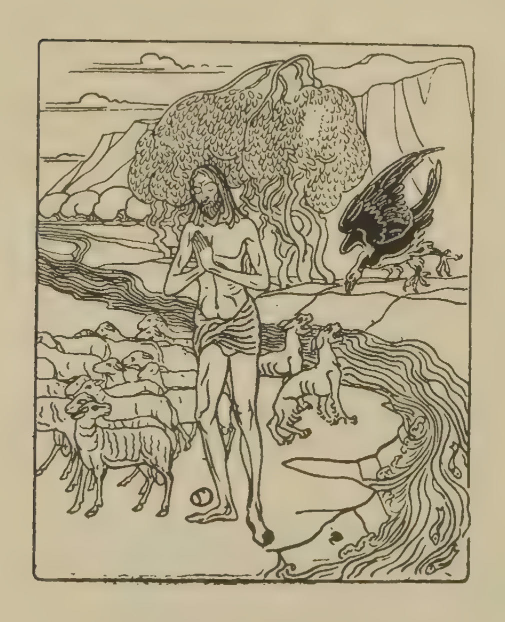
Une jolie poule blanche Vous offrira un œuf,
et les petits griffons se tiendront sur deux pattes.
Ces derniers Vous feront le salut militaire,
mais non pas celui-là que l'on faisait sur terre.
Les ânes, qu'il ne faut certes pas oublier,
feront, pour amuser l'Enfant-Jésus jaseur,
sur l'azur divin l'ombre fourchue de leurs oreilles.

Vous voyez, ô mon Dieu, que ce pauvre bonheur
ne serait pas coûteux, qu'il réjouirait mon cœur
à ce point que, ne serait-ce que pour cela,
je voudrais y aller, dans Votre Paradis.

Mon Dieu, faites mourir dans son pauvre taudis
le vieux cheval dont l'ombre blanchit les yeux
comme s'ils reflétaient déjà l'aube des Cieux.

FRANCIS JAMMES.

23 décembre 1898.



GEORGES RODENBACH

—

Georges Rodenbach est mort presque subitement le mois passé. Il avait à peine quarante ans, et nul, je pense, de ceux qui tiennent, de près ou de loin, aux lettres françaises ne l'a vu partir avec indifférence, car c'était un des plus consciencieux artistes de ce temps, un galant et charmant homme, d'une amitié sûre et d'un tact exquis, un esprit délicat et fier. Enfin, et ceci n'est pas un mince éloge si nous considérons les mœurs de la Littérature, Rodenbach parvenu à la notoriété, poète et romancier célèbre, auteur dramatique joué aux Français, chroniqueur au *Figaro* et au *Journal*, avait des ennemis et des critiques, — ce qui ne saurait surprendre; mais personne n'a pu se lever, au soir de sa mort, et lui reprocher une canaillerie. On a cru devoir se souvenir, au contraire, que traversant la sentine du journalisme actuel, il avait défendu en maintes circonstances la mémoire de ces grands méconnus que sont encore Mallarmé et Villiers de l'Isle-Adam, de même qu'il défendait sa chère Bruges menacée par l'utilitarisme municipal et tout ce qui était la poésie et les héritages de beauté et d'art dont l'humanité en général fait si peu de cas. Nombreux, outre cela, ont été ceux qu'il a aidés, qu'il a servis non point seulement de paroles vagues et de condoléances, et qui pourraient aujourd'hui porter son deuil et penser

avec nous — ne montreraient-ils que la reconnaissance du ventre — que sa mort est une grande tristesse.

Mais il y a des destinées que, malgré tout, on doit trouver admirables. Rodenbach qui s'était fait le poète de Bruges et des béguinages flamands, et dont toute l'œuvre dans une atmosphère mélancolique de silence dominical et de clochers et d'ombres projetées par les hautes tours de ses villes mortes, est imprégnée de mysticisme chrétien et de l'idée de mort journalière, devait s'en aller un dimanche et un jour de Noël, justement parmi ces cloches et la mort de l'année, — alors que toutes choses lui advenaient heureuses de ce que peuvent souhaiter dorénavant les littérateurs et les poètes, et c'est-à-dire: la quiétude par l'argent; la célébrité, sinon la gloire; l'estime universelle de la littérature et du monde où il aimait à vivre, — laissant une œuvre suffisante et personnelle, avec le doute et le regret de quelques beaux livres, peut-être, qu'il pouvait faire, — au moment exact, aussi, où il devait se renouveler pour continuer son œuvre, sous peine de se trouver inférieur à lui-même et au rêve d'art qu'il avait poursuivi.

Qu'on me pardonne ici de sembler me réjouir. Je l'aimais autant que personne. Mais si l'on devait jamais être content d'une mort, et la trouver la bienvenue, — on entend que je parle du poète et de l'auteur de livres, non de l'ami et de l'homme que nous ne pouvons assez regretter — je dirais que Rodenbach est mort à son heure et que sa mort est une mort heureuse. — Ceux qui meurent jeunes sont aimés des Dieux! Oui, certes, parfois! et les dieux interviennent encore dans

les choses humaines; car nous garderons de celui-ci le souvenir d'un être délicieux et rare; nous retrouverons toujours son image virile et que ne sauront transformer et avilir les maladies et l'âge; nous entendrons encore chanter en nos mémoires sa parole réconfortante et nous pourrons nous rappeler le conseil et l'exemple de sa tenue, de son attitude ferme parmi tant de petites hontes, d'arrangements et de menées que la vie littéraire nous condamne à subir, — je songe aux incidents qu'il rapportait des répétitions du « Voile ». — Nous reprendrons à présent ses livres, depuis la *Jeunesse Blanche* jusqu'à ce *Miroir du ciel Natal* qui était bien aussi le miroir de son âme, et nous dirons qu'il a merveilleusement accompli sa tâche; qu'il a donné en art ce qu'il pouvait et devait donner, et — voici son bonheur — qu'il ne s'est pas survécu.

§

Rodenbach, en effet, — d'autres établiront la part du tempérament, des goûts innés et l'influence du milieu durant les années de jeunesse — avait entrepris de traduire tout un ordre d'émotions et de faits d'une subtilité souvent étrange : le frisson de l'eau, l'ombre des nuages, l'angoisse de la nuit approchante, le mystère des yeux, tout l'insaisissable de l'ambiance dans la maison, tout ce qui poigne et séduit dans un paysage d'édifices et de quais mirés en un canal mort. Il avait senti et réussi à nous faire sentir la tristesse des petites cités autrefois florissantes des Flandres, et disait-il dans la préface de *Bruges la Morte* : la ville orientant une ac-

tion ; ses sites non plus seulement comme des toiles de fond, comme des thèmes descriptifs un peu arbitrairement choisis, mais liés à l'événement même du livre ; si bien qu'on finissait par subir avec lui la présence et l'influence de la ville morte, par éprouver la contagion des eaux et « l'ombre des hautes tours allongée sur le texte ». Qu'on relise les poèmes en prose qui alternent dans le *Musée de Béguines*, et les vers du *Règne du Silence*, et les pages anciennes de la *Jeunesse Blanche* ; il y a là d'admirables évocations et surtout la traduction comme subtilisée, aiguë, de ce qu'il avait éprouvé chez les Béguines, et en habitant Bruges et en vaguant au long de ses quais et de ses vieux canaux. Il avait donné par cela sa note personnelle, et c'est en inaugurant, pour ainsi dire, ce genre, qu'il avait rencontré le succès, qu'il s'était fait sa place dans la littérature. En même temps, on peut ajouter qu'il ne comprenait la poésie que dans l'expression de telles impressions, reprises et transfigurées, sans nul doute, comme les fines broderies des dentelles de Flandre reproduisent des fleurs et des objets et les transforment en fleurs de givre ; la poésie pour lui demeurait le frisson intime et la vie communiquée aux choses, — aux choses prenant enfin une âme à l'exemple de son âme — et devenues aptes à souffrir, à aimer, à laisser comprendre leurs joies et leurs sentiments. Tout le monde héroïque, et les âges abolis et les légendes humaines lui étaient fermés, cependant que par des transpositions et des correspondances il tirait de l'art et de la beauté de petites impressions, de constatations minimes et immédiates, où le commun, — et même simplement un poète autrement préoccupé, n'au-

rait vu que des choses bien ordinaires dans le train-train de l'existence, — en tous cas inaptes à lui fournir des matériaux. — Il a pu écrire ainsi, dans les *Vies encloses*, avec d'exquises puérilités de convalescent, tout un livre sur les *Lignes de la main*; d'autres sur les *Malades aux fenêtres*, sur le *Soir dans les Vitres*; ailleurs sur la *Vie des chambres* et le visage des portraits, les fleurs dans l'eau. — Mais ayant adopté une forme et un intérêt d'art qui lui étaient spéciaux; ayant rencontré son expression et le genre qui lui semblait préférable, il s'y était attardé; il avait raffiné sur la sensation et les correspondances et cherché des choses toujours plus subtiles, plus exactes et plus fines, aux dépens même de la virilité; à force de raffiner et de vouloir exprimer l'inexprimable, parfois, enfin, il avait rencontré l'afféterie; cet homme dont le jugement était si sûr, dont la conversation abondante et pleine d'aperçus ingénieux était une joie, qui savait et sentait les beautés et les tares de chacun et les signalait avec une précision déconcertante, — éternelle imperfection qui vient rappeler aux plus fiers l'infériorité de notre être — tombait dans le rococo et le baroque; à côté de choses délicieuses ses vers offrent des bizarreries de langage qui dénoncent l'étranger et le belge. Dernier reproche, en outre, et plus grave, il était resté monocorde. Ses livres laissent une impression toujours la même, — impression charmante, il est vrai de sensibilité et de finesse artiste; mais on le connaissait avec vingt pages, et nous ne pouvons oublier qu'on n'a pas le droit de refaire toute sa vie le même livre; nous ne pouvons approuver que l'art soit envahi par les spécialités.

§

J'ai peur d'avoir été dur pour un poète qui mérite tous nos suffrages et toute notre estime. On doit la vérité aux morts, dit-on ; j'ai trop souvent regretté de voir Rodenbach s'en tenir à Bruges la Morte et à ses puérilités si exquises cependant, pour ne pas le dire une fois. Sa fin prématurée, d'ailleurs, vient témoigner pour lui-même, et aujourd'hui je puis penser qu'après tout, j'ai pu mal le comprendre. En art, n'a-t-on pas toujours *le droit* et parfois *raison* de se tromper? Toute l'œuvre de Rodenbach atteste sa préoccupation de mourir jeune et la crainte de ne rien laisser de sa vie et de ses émotions (1). Seigneur! s'écriait-il déjà aux pages de la *Jeunesse Blanche*, donnez-moi cet espoir de revivre

Dans la mélancolique éternité du livre.

Nous nous rappelons tristement aussi la pièce qui termine le *Règne du silence :*

C'est l'automne, la pluie et la mort de l'année !
La mort de la jeunesse et du seul noble effort
Auquel nous songerons à l'heure de la mort :
L'effort de se survivre en l'Œuvre terminée.

Mais c'est la fin de cet espoir, du grand espoir,
Et c'est la fin d'un rêve aussi vain que les autres :
Le nom du dieu s'efface aux lèvres des apôtres
Et le plus vigilant trahit avant le soir.

Guirlandes de la gloire, ah! vaines, toujours vaines!
Mais c'est triste pourtant quand on avait rêvé
De ne pas trop périr et d'être un peu sauvé
Et de laisser de soi dans les barques humaines...

(1) Cf. l'article de Mirbeau : *Notes sur G. Rodenoacb* aru dans le *Journal* quelques jours après sa mort.

Il y a de ces intuitions chez les poètes ; Rodenbach sachant qu'il avait peu d'années à durer n'a pas voulu se disperser, entreprendre trop de choses diverses et vaines. Il s'est replié sur lui-même, et doucement, infatigablement, il a répété sa chanson pour la faire plus durable et la mieux graver dans la mémoire des hommes. Son erreur, ainsi, peut faire sa force et sa durée. C'est parce qu'il a concentré sur un même groupe d'émotions ses facultés d'écriture et qu'il n'a voulu voir qu'un seul plan de la vie que nous lui devons l'œuvre unie et analogue à elle-même qu'il laisse, en des livres si proches et apparentés qu'ils semblent les pages d'un même livre, et me font invinciblement penser aux fins ivoires de ces triptyques du moyen âge, dont les multiples tableaux patiemment fouillés en leurs compartiments coûtaient toute une vie d'artiste. — Et ainsi devient-il moins hasardeux de situer, dès maintenant, son œuvre dans la littérature de ce temps. Il avait rêvé « de ne pas trop périr, et d'être un peu sauvé » ; et de lui resteront, il semble, entre Verlaine et M. de Goncourt, les proses subtiles du *Musée de Béguines*, les vers du *Règne du silence* et des *Vies encloses*, ses deux romans principaux, *Bruges la Morte* et le *Carillonneur*. — Mais il nous plaît de fermer ces livres et au moment de prendre congé de cette figure à jamais charmante de nous souvenir de ce que Rodenbach avait rêvé d'art et de beauté et de gloire sur sa vie. Nous irons chercher ainsi dans la *Jeunesse Blanche* non sans doute ses meilleurs vers — mais les plus virils et d'enthousiasme jeune, et en songeant que parfois s'accomplissent, avec l'ironie des anciens

oracles, les vœux et la destinée des poètes, nous relirons sa *Veillée de gloire*, où sont peut-être les paroles les plus hautaines qu'un homme ait prononcées sur soi et sur son ouvrage, — les plus réconfortantes aussi pour ceux qui pensent que *pour vivre dans la mort* on puisse se résigner à être *mort dans la vie*, et selon l'expression de Stéphane Mallarmé qu'un poète, au temps où nous sommes, n'ait mieux à faire qu'à sculpter son tombeau :

Quel orgueil d'être seul à sa fenêtre, tard
Près de la lampe aime, à travailler sans trêve,
Et sur la page blanche où l'on fixe son rêve
De planter un beau vers tout vibrant, comme un dard.

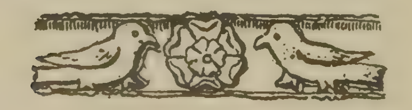
Quel orgueil d'être seul pendant les soirs magiques
Quand tout s'est assoupi dans la cité qui dort
Et que la lune seule, avec son masque d'or,
Promène ses pieds blancs sur les toits léthargiques.

L'orgueil de luire encor lorsque tout s'est éteint :
Lampe du sanctuaire au fond des nefs sacrées,
Survivance du phare au-dessus des marées
Dont on ne perçoit plus qu'un murmure indistinct;

L'orgueil qu'ont les amants, les moines, les poètes
D'être en communion avec l'obscurité
Et d'avoir à leur cœur des vitraux de clarté
Qui ne s'éteignent pas durant les nuits muettes.

Quel orgueil d'être seul, les mains contre son front,
A noter des vers doux comme un accord de lyre
Et, songeant à la mort prochaine, de se dire :
Peut-être que j'écris des choses qui vivront!

CHARLES MERKI.



A PROPOS DE COLONISATION

—

ARTHUR RIMBAUD

ET LE CAPITAINE MARCHAND

—

I

On parle, aujourd'hui, beaucoup de colonisation. L'on en parlerait davantage, et ce serait la chaude question d'actualité, — si ce ténébreux roman qu'est l'affaire Dreyfus, avec ses surprises et les sourdes palpitations de ses redoutables aléas processifs, n'occupait la cervelle et le cœur des Français susceptibles de s'intéresser sereinement aux idées générales sur la paix et le bonheur du monde : idées auxquelles, pourtant, le monarque le plus puissant d'Europe vient de donner une marque de sincère acquiescement.

Nous voudrions, ici, essayer de montrer, par le moyen d'un bref parallèle entre Arthur Rimbaud et le capitaine — aujourd'hui commandant — Marchand, que, en matière de colonies, comme d'ailleurs en toute matière d'industrie et de progrès, l'initiative individuelle est supérieure aux missions administratives ; que ses résultats, c'est-à-dire, en profits économiques et moraux, surpas-

sent de beaucoup les résultats obtenus par les gouvernements.

Bien entendu, l'au fond égoïste et sans droit exclusive considération de patriotisme, pour nous sue déjà négligeable, sera reléguée à son plan inférieur, afin que préside au débat le généreux, et seul digne, raisonnement sur la civilisation. Et, procédant ainsi, peut-être va-t-on froisser le sens que prend, en l'âme forcenée d'un moderne nationaliste, le verbe coloniser? Il n'importe, ou tant pis! Au fait, les œuvres écrites et les discours de M. Paul Déroulède ne représentent pas, que nous sachions, des modèles de langage propre, et, par conséquent, peu doivent nous chaloir les logomachies bourbeuses de ses disciples. Il n'y a point de notre faute, enfin, si ce mot coloniser est nativement et doit demeurer la signification d'une vertu nette et sans aucun rapport avec le chauvinisme; vertu méritant tout sérieux intérêt et tout profond respect, vertu qui toujours n'a eu qu'à perdre de sa pureté, de son honneur, au contact de l'esprit militaire.

Coloniser veut dire cultiver, dans ses habitants comme dans ses terrains, une contrée, et non pas se l'approprier par le meurtre pour la ruiner après par la déprédation. Faire produire à un pays inculte des choses utiles d'abord au bonheur des humains qui l'habitent, voilà un but noble; le conquérir, ce pays, y planter un drapeau, y installer une administration parasitaire, entretenue à frais énormes par et pour la seule gloriole d'une métropole, c'est de la folie barbare et c'est de la honte!

Le colon, pris comme entité et qu'il appartienne à la catégorie des hommes libres ou qu'il compte

parmi les missionnaires, doit commencer par être un explorateur. Cela est évident. Avant de s'établir en un pays nouveau, ne faut-il pas le découvrir ?

Dans l'exploration encore, afin de vaincre les obstacles et de faire face heureuse aux dangers, il y a deux manières d'agir : la manière belliqueuse, qui est le plus souvent collective, et la manière pacifique, qui est de préférence individuelle.

Eh bien ! il ne semble pas que la pénétration armée soit la moins périlleuse, ni la plus courageuse. Elle suscite en effet, chez les indigènes à acquérir, des sentiments rien moins que confiants et peu propices à la soumission cordiale ; sentiments logiques de terreur, faisant à ces malheureux déserter leurs terres natales qui, par le fait, s'annulent au point de vue de la colonisation et ne présentent au nouvel occupant que des perspectives de famine et de retour offensif des expropriés.

Tandis que la pénétration pacifique, elle, pourvu que l'explorateur sache se familiariser avec les mœurs des indigènes et parler leur langage, est bien plus pratique ; quoiqu'il y faille employer un courage nu et une patience perspicace dont peu de civilisés ont les nerfs capables ; et les fins sont nutritives et belles auxquelles, par elle, on doit arriver, quasi nécessairement.

Ces réflexions préambulatoires émises, sans tenir compte, pour l'instant, des théories hybrides de M. Gabriel Bonvalot, à la remorque desquelles s'est attelé le normalisme de M. Jules Lemaître, venons à notre sujet. Il forme comme l'illustration de nos idées.

II

Rimbaud et Marchand sont, pour parler le style des spécialistes, deux « coloniaux ».

Le premier explora, de sa propre initiative et sans autre encouragement ni ressources que son vouloir de liberté et de charité ; le second travailla aux gages et pour le compte du gouvernement français, représenté en Afrique par un certain M. Liotard, commissaire de la République chargé « d'assurer l'occupation et la défense des régions que la Convention franco-congolaise nous a reconnues », dit au *Livre Jaune* M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères.

Sous le rapport du goût de l'aventure et de l'aptitude à sonder les territoires inconnus, mettons que l'un et l'autre s'égalaient. Il est possible, concédons, que Rimbaud, dans la situation du capitaine Marchand, n'eût pas mieux abouti que celui-ci ; de même qu'il est supposable que Marchand aurait fait ce qu'a fait Rimbaud, s'il eût été en sa place. Mais, tout de même, les faits sont indestructibles, qui démontrent la supériorité de l'action civilisatrice isolée du déserteur de l'armée hollandaise sur l'action politique en troupe du fidèle officier de l'armée française ; et c'est là l'important. On va voir, d'ailleurs, si ces deux hommes, comparables peut-être au point de vue de l'énergie corporelle, se pourraient comparer au point de vue de l'intelligence, cette force, invincible, lorsqu'elle se mêle d'agir.

Après avoir été — notez-le, s'il vous plaît, M. Jules Lemaître! — un fort en thème de l'enseigne-

ment classique, un lauréat des concours académiques, Arthur Rimbaud, ce poète si précocement génial, idéologue précurseur de Nietzsche, voulut parcourir le monde. Il était mû apparemment par l'impérieux besoin d'épanouir sa personnalité dans des œuvres immensément matérielles et progressives. A mesure qu'il marcha à travers les différents pays d'Europe, dans ces villes dont il avait rêvé et chanté la transformation féerique, son cerveau, aidé, sans nul doute, par la possession des langues mortes, se rendit maître de chaque idiome vivant. Il allait, sait-on bien, presque toujours à pied, seul et dénué de pécule. En 1880, lorsqu'il arriva à Aden, aussi complètement que sa langue maternelle, dont il demeurera l'un des maîtres, il savait l'anglais, l'allemand, le néerlandais, le russe, le suédois, l'espagnol, l'italien, toutes les langues européennes. Profitant de son séjour dans un emploi relativement sédentaire, trouvé en cet Aden, il s'assimila vite, en même temps que l'arabe et divers idiomes orientaux, les connaissances théoriques et pratiques de l'ingénieur. Puis il partit, tout seul toujours, pour aller explorer l'Afrique.

Dans *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, nous avons indiqué ce que furent ses explorations et ses colonisations du Harrar et du Choa ; nous avons montré comment, sans autre secours que ses manières d'être condescendantes d'homme supérieur, il parvint à se faire respecter, voire à se faire adorer de peuplades sauvages, jusqu'alors redoutées des voyageurs et auxquelles il enseignait l'industrie et la dignité. On nous permettra de ne pas y revenir aujourd'hui, dans cette revue

— serait-ce pour proclamer que cela fut beau, fut grand, fut toujours noblement ou saintement héroïque, et que les conséquences, ainsi qu'on va le voir, devaient en être incalculablement heureuses pour la civilisation.

Nous ne voyons pas — ô M. Gabriel Bonvalot ! — que Marchand ait fait ses humanités. Il semble plutôt que ce soient les cours modernes de l'école régimentaire, venant corroborer une modeste instruction primaire, qui ont, la soumission aux chefs aidant, fait, de cet engagé volontaire dans l'armée, un capitaine d'infanterie de marine susceptible d'assumer une expédition coloniale.

Donc, c'est à la tête d'une troupe armée de fusils Lebel, et sur l'ordre du ministre des Colonies, que celui-là partit pour l'Afrique. Sa mission avait pour objet la relève des soldats libérés et, subséquemment, la défense des possessions françaises administrées par M. Liotard, le commissaire de la République au Congo.

Comme ce Marchand est, nous dit-on, un officier actif et aventureux, son zèle conquérant et patriotique lui fit descendre le Bahr-el-Gazal, au long duquel il laissa des « postes d'occupation », et ainsi parvenir jusqu'au Nil, à Fashoda dominée par les Madhistes. Il paraît qu'aussitôt entré dans cette ville, il fut attaqué par une flottille derviche, qu'il repoussa. Puis, croyant allègrement le fait de cette victoriette libérateur pour les Shilluks de la tyrannie des derviches, il aurait cru pouvoir, sans connaître la langue du pays ni même avoir d'interprète, conclure, avec le Grand Meck, un traité aux termes

duquel celui-ci plaçait son pays (ce sont les propres expressions de M. Marchand consignées au *Livre Jaune*) sous la protection de la France, traité sujet à être plus tard ratifié par le gouvernement français. Personne n'ignore ce que, enfin, de tout cela, il advint. Une expédition anglo-égyptienne, commandée par le sirdar Kitchener, reconquérait le Soudan sur les Madhistes. Après la prise de Khartoum, remontant le Nil pour l'occupation, elle rencontra les couleurs françaises à Fashoda. Et ce fut, entre la république de France et le royaume d'Angleterre, un conflit diplomatique ayant pour premier résultat l'ordre donné au capitaine Marchand de quitter le pays des Shilluks et de réintégrer la métropole du sien.

III

Par ce schème rapide de leur biographie, on peut, croyons-nous, voir déjà les différences essentielles qui caractérisent nos personnages et nous les ont fait choisir comme deux types opposés d'agents de colonisation.

Le préjugé, sur les moyens apparents, eût estimé que, des deux, celui devant accomplir la plus civilisatrice besogne était l'officier, non le poète maudit. Cependant, il en a été tout au contraire. Et point seulement parce que Marchand, moins instruit que Rimbaud, était aussi moins libre ; mais encore parce qu'il était armé et conducteur d'une troupe meurtrière, que le sort des territoires explorés ne l'intéressait autrement que comme une conquête nationale, qu'il agissait en

un mot patriotiquement et selon des vœux politiques.

Car, surtout en France où l'esprit d'initiative manque presque toujours aux individus appelés à gérer les nouvelles acquisitions de territoire, la politique coloniale est l'ennemie de la colonisation (1).

Le fruit des exploits militaires de ce capitaine Marchand, donc, a été ce qu'il devait être : nul, sinon funeste, pour les pays où ils se sont accomplis. Quant au gouvernement français mandant, à l'heure qu'il est, il s'estimerait heureux de n'avoir point, en conséquence de l'occupation de Fashoda, une guerre navale avec l'Angleterre. Le Grand Meck nie avoir conclu un traité avec des Français ; et — cela devient comique — comme Marchand n'avait même pas, ainsi que nous l'avons déjà dit, d'interprète avec soi et que ses soldats ne sortaient point des bâtiments égyptiens les abritant, les Shilluks n'auraient pu savoir à qui précisément ils avaient à faire, si c'était à des Egyptiens ou si c'était à des Anglais...

C'est la guerre pendante entre Ménélick et le ras Mangacha qui rattache à l'actualité l'action et l'influence de Rimbaud dans l'empire d'Ethiopie. Ce

(1) « A Obock — écrivait Rimbaud en 1885 — la petite administration française s'occupe uniquement à banqueter et licher les fonds du gouvernement qui ne fera jamais rendre un sou à cette affreuse colonie colonisée jusqu'ici par une douzaine de flibustiers seulement. » Coût à la métropole : 570.000 francs par an, environ aux indigènes : 30.000 francs.

Il est à craindre que, dans beaucoup de possessions françaises, la situation ne soit proportionnellement la même qu'à la côte des Somalis. Il suffirait, pour s'en instruire, de compulser le budget général de la République. Même dans le monde des politiciens, on a assez critiqué cet état de choses. Ne nous arrêtons pas davantage aux détails.

pourrait être aussi bien les bruits, récemment en cours, d'une expédition abyssine vers le Nil Blanc.

Les journaux ont raconté, et ce ne peut être inexact pour qui est au courant un peu des choses de l'Afrique orientale, que les dissentiments survenus entre l'empereur d'Abyssinie et son féal le ras du Tigré ont été formentés par l'impératrice Taïtou elle-même. La haine profonde et instinctive de celle-ci pour l'Européen ne verrait pas sans dépit des chemins de fer et autres manifestations de civilisation se produire dans ses états, sous l'encouragement et la protection de son tout puissant mari. Issue de la cour du négus Jean (1) prédécesseur de Ménélick, elle voudrait réagir ; et elle aurait trouvé un auxiliaire tout prêt dans le ras Mangacha, fils dudit négus Jean et son héritier légitime. Il paraît même que la cause de l'impératrice serait embrassée par la plupart des ras éthiopiens, et que, seul, Makonnen du Harrar tiendrait fermement pour Ménélick et marcherait décidément avec lui.

Or le parti de la civilisation en Ethiopie est, nous le savons, l'œuvre d'Arthur Rimbaud, dont l'action, malgré les tracasseries de Taïtou, fut, de 1888 à 1891, décisive, tant sur Ménélick que sur le ras Makonnen, ses amis et ses admirateurs. Il ne se pourrait, désormais, en dépit des menées des par-

(1) Mort en 1888. Voici, touchant cet événement, un extrait d'une lettre de Rimbaud à sa famille, datée d'Harrar, 18 Mai 1889 :

« Vous devez lire dans les journaux que l'empereur (quel empereur !) Jean est mort, tué par les mahdistes. Au Harrar nous dépendions aussi, quoique indirectement, de cet empereur ; mais, directement, nous dépendons du roi Ménélick du Choa, lequel payait lui-même un tribut à l'empereur Jean. Notre Ménélick, l'an passé, s'était révolté contre cet affreux Jean ; et ils s'apprêtaient à se manger le nez, quand le susdit empereur eut l'idée d'aller d'abord flanquer une râclée aux mahdistes, du côté de Matama. Il y est resté. Que le diable l'emporte ! »

tisans adverses, qu'un retour à la barbarie fût possible de la part de ces peuples capables, en même temps, de lutter, grâce encore à Rimbaud, contre les envahissements même des armées européennes ; mais il faut que la tradition rimbaldienne (religieusement suivie par, entre autres, le disciple Alfred Ilg, ministre du négus et concessionnaire des chemins de fer éthiopiens) demeure le credo de tous les colons abyssins et qu'elle continue, ainsi, à créer du bonheur pour ces nègres s'élevant, peu à peu, à une hauteur morale qui pourrait, certes, en faire, dans l'avenir, des modèles accomplis de l'homme social...

Et ç'aura été par l'initiative solitaire d'un individu, Jean-Arthur Rimbaud.

A côté de sa mémoire, pourra-t-on, alors, évoquer celle du capitaine Marchand, missionnaire inconscient de maladroites convoitises patriotiques ?

PATERNE BERRICHON.

Décembre 1898.



DIALOGUES DANS L'OMBRE

—

I

Et le vent glacial entraîne mes gabares
où dressées à la proue les princesses barbares
tournent vers moi l'appel de leurs lèvres d'aurore...
Mais je reste insensible à leur fuite sonore.
Vierges que je créais pour mes nuits de luxure,
leurs mains frêles, leurs yeux aigus, leur bouche impure,
étaient les reposoirs orgueilleux de mes rêves.
Et maintenant dans la solitude des grèves,
prince désabusé de souffrir, je les livre,
tandis que s'alanguit l'heure, aux matelots ivres
dont les bras sont noueux et les nuits sont avides.
Elles tournent encor vers mon calme candide
le fastueux appel de leurs lèvres d'aurore...
Mais je reste insensible à leur fuite sonore.
— Impassible sous la torpeur du soir,
tu penches ton front pesant dans tes mains blanches ;
et tes longs cheveux descendent comme un voile
sur la douleur de ta figure pâle.
Regarde comme ma chair est blanche
et s'argente sous les rayons opalins de la lune...
J'écarterai pour toi la robe inopportune,
et tu verras le corps fluet dont la beauté s'exalte
ainsi qu'un lys d'amour vierge dans la nuit calme.
— Elles ont disparu sous les cendres de l'ombre,
fières de la beauté que je leur ai donnée...
Des mains profaneront leur chevelure sombre.
Symbole évanoui de mes jeunes années,
j'ai scellé d'un baiser sur leur face pâlie
la dédicace de mon âme.
Je les ai couronnées de mes mélancolies,
et j'ai chanté à leur genoux l'épithalame

de tristesse et de joie pour amuser les heures.
— Je pleure dans la nuit triste ou mon âme est seule.
— Ton petit sanglot étreint le silence.
j'inclinerai mon front pieux sur ta souffrance.
Sauras-tu des douleurs que je n'ai pas connues ?
Quelles gerbes d'ennuis, quels lys de deuil et d'ombre
soulèves-tu dans tes mains nues ?
Ton petit sanglot est universel. Il tombe
aux abîmes profonds des minutes heureuses ;
et les pleurs à tes cils sont nos âmes peureuses,
lourdes du poids de nos détresses.
Il surnage des morts au lac de nos jeunesses.
— Rires éteints. Il n'est pour mon cœur plus de joie ;
et mes espoirs seront la proie
promise aux avenirs profanes.
— L'Octobre fatidique est venu pour nos âmes.
Paysages désolés où nous menons nos rêves,
le vent glacé soulève
la cendre des chemins sur vos pourpres lointaines.
Devant nos pas inquiets s'élargissent les plaines.
Mais dans les bassins clairs où s'incurvent les marbres
aux lèvres des sources l'ennui se fait plus dense ;
et devant nos yeux lourds de larmes,
les campagnes sont les tombes de nos silences.

II

— Mon âme est blessée d'amour. Elle sanglote
sur le paradis des tendresses premières.
Que lourds sont les passés de mes anciennes fautes !
et toi qui maintenant offres à mes ennuis
tes lèvres de douceur et tes yeux de lumière,
vois, invinciblement je tourne vers la nuit
l'appel désespéré de mes gestes.
— J'ai mélangé l'hysope aux galettes de miel.
Pour écarter de toi les daïmones funestes
j'ai préparé à ton sommeil
une couche discrète où la sauge et le thym
parfumeront ta nuit. Reste jusqu'à demain.
Il est doux de s'asseoir à l'ombre des figuiers,
et de boire le lait de mes chèvres agiles

quand l'oblique Phébus dore les espaliers
où frêle se suspend la couronne des vignes.
— Je sais une maison dont j'ai clos les volets
et dont le seuil de marbre noir, caché sous l'herbe,
ordonne le silence aux pas de l'étranger.
Et sous les arbres antiques du verger
je sais un bassin sombre où l'onde inerte
dort paresseusement sous les feuilles d'automne.
C'est là qu'en la douceur des jours mon cœur repose.
— Reste, voici le soir : et les routes obscures
inquiéteraient l'incertitude de ta marche.
Nous dédierons aux Dieux des anciens jours l'eau pure.
où nous purifierons nos mains.
Si ton destin veut que tu partes,
tu partiras demain.
Mais ce soir reste ici : repose auprès de moi ;
et dans l'ivresse fugitive des heures
tu cueilleras la fleur de mes lèvres heureuses.
— Non. Le sort ennemi me sépare de toi.
Sur la route depuis longtemps abandonnée
je gagne à pas légers la maison du repos.
Et là j'éveillerai la Déesse aux yeux clos ;
je suspendrai mon rire à sa lèvre étonnée,
et je détacherai les fleurs fanées
dont elle couronna son front pali.
Car devant moi l'ombre recule,
et dans les cieux des passés abolis
discrète et fatidique une aurore s'accuse.

III

— Aurore, j'ai passé devant toi. J'ai prié
longuement dans le silence des heures,
pour que l'accueil soit doux de la vieille demeure
et qu'au bruit de mes pas oubliés
s'éveillent les passés endormis dans les chambres.
Avec un rire jeune et des paroles tendres,
je frappe aux portes closes,
et j'entends en mon cœur chanter l'âme des choses.
— Aux miroirs engourdis ton geste s'est brisé !
L'image que tu penches sur eux

est l'image inconnue d'un étranger.
L'ombre n'accueille pas ton souvenir pieux.
— Pour dissiper la nuit les midis radieux
répandront devant moi leurs vivantes clartés.
— Que ta main prudente n'ent'rouvre pas les portes.
Laisse dormir les frêles mortes
dont jadis tu baisas les paupières.
Elles s'effareraient de ta vaine prière
et n'offriraient à ton retour
que la franchise amère de leurs pleurs.
— J'exalte dans mon cœur des infinis d'amour.
— Regarde comme les fleurs
dolentes se penchent sur les eaux.
Les arbres défeuillés ignorent ta venue,
et la flûte qui dort aux moelles des roseaux
ne s'est pas réveillée à ta voix inconnue.
— O soirs désenchantés des aurores vermeilles,
mon pas devient profane au seuil de marbre noir !
— Laisse reposer dans le soir
le jardin attendri des souvenirs fidèles ;
et cueille en t'en allant quelques fleurs dont ta main
effeuillera la grâce au détour du chemin.
— J'abandonne à l'oubli la maison du repos.
C'est en vain que le vol de mes désirs têtus
ce soir est revenu frapper aux volets clos.
Aux abîmes du Temps rien ne tressaille plus.
O tristesse ironique et vaine des départs !
Autour de mes appels s'épaissit le silence,
et, resté seul devant l'ennui des routes blanches,
je suis le bouffon roux de mes rêves épars.

LOUIS PAYEN.



THOMAS CARLYLE

ESSAI[1]

—

IX. — Jane Welsh

I

A Hoddam-Hill, âgé de trente ans, il était pleinement l'homme de ces pensées. Non loin d'Ecclefechan, au sommet d'une colline qui dominait toute la vallée d'Annan, s'élevait une vieille tour féodale, mi-ruinée, appelée la Tour du Repentir. Une petite ferme, Hoddam-Hill, reste, peut-être, d'anciennes appartenances, se trouvait au bas de ce donjon; les parents de Carlyle, sur la demande de celui-ci, la louèrent pour lui (eux-mêmes, à deux milles de là, exploitaient une ferme, Mainhill, où ils résidaient à présent, Carlyle le père s'étant fait, de maçon, cultivateur, métier de plus de ressources); et c'est dans ce coin perdu d'Ecosse, qu'ayant passablement couru le monde maintenant, enfoncé jusqu'au cœur de son siècle un regard décisif, vu le double spectacle, visible et invisible, qu'il allait bientôt décrire dans *Sartor*, c'est là qu'il vint s'établir, avec ses livres, ses travaux, muni d'économies assidûment préservées (préceptorat dans une famille Buller, vente

(1) Voir *Mercure de France*, Nos 104, 105, 106, 108.

de traductions de l'allemand), en tête certains projets (qu'il devait reprendre plus tard) de vie-littéraire-agricole, un frère à lui, Alick, se chargeant de faire valoir l'exigu domaine.

Dans cette même grave solitude d'Hoddam-Hill, un jour de l'automne 1825, vint, pour de très profonds projets, certaine singulière jeune fille, de mine spirituelle et délibérée, la plus exquise et résolue curieuse qu'ait jamais attirée le redoutable mystère d'un cœur d'homme de génie. — Issue d'une vieille et fort aisée famille écossaise, où un esprit alerte avait en général dominé du côté des hommes, avec une humeur volontaire du côté des femmes, et où le confort avait développé des habitudes d'élégance et de sociabilité, Jane Baillie Welsh montrait dans sa personne ces diverses qualités familiales portées à leur achèvement. Elle y avait pour sa part ajouté un certain tour très imaginatif, très décidément intellectuel même, et qui la distinguait dés l'abord. C'est par là qu'elle frappait, bien que sa beauté fût d'ailleurs très réelle. Une miniature appartenant à M. Froude, et dont une assez bonne reproduction orne le tome deuxième de la *Vie de Carlyle*, nous la montre jeune fille, dans tout son doux éclat de brune pâle, lorsqu'elle était encore, ainsi qu'on se plaisait à l'appeler dans sa ville natale, « la fleur de Haddington ». Le galbe du visage est délicat, menu, suavement effilé; lumineusement mat, parmi l'ombre des boucles à l'anglaise, avec de grands yeux noirs où rayonne une intelligence un peu railleuse, le petit nez touché d'un accent narquois, la bouche frôlée d'un sourire espiègle, ce visage est tout d'enjouement et de tendresse,

celle-ci aisément grave et passionnée, mais nuancée d'ordinaire des mille jeux coquets d'une vivacité intellectuelle qui demeurait la première et décisive impression. Et sur le front large et pur, hautement spiritualisée là, cette intellectualité prenait toute la signification et toute la fierté d'une destinée.

Ce n'est point par le sentiment que Carlyle entra dans cette existence. Lorsqu'il la connut, Jane Welsh avait déjà aimé, véritablement aimé. Rien ne pouvait faire désormais que le nom d'Edward Irving ne restât ineffaçable dans son cœur. Cet Edward Irving, l'ami de Carlyle, et dont nous avons déjà incidemment fait mention, était un jeune ministre presbytérien, enthousiaste, éloquent, de belle mine, avec des manières d'homme du monde; la famille Welsh, assez imprudemment, l'avait admis auprès de la lettrée jeune fille comme professeur de littérature; et entre eux ce n'avait pas tardé à être, moins les « baisers âcres », comme entre un Saint-Preux et une Julie; je crois même savoir que le capiteux livre de Rousseau y fut pour quelque chose; il y avait entre eux grand commerce de romans de Rousseau. Séparés par d'insurmontables circonstances (une promesse de mariage faite antérieurement à une certaine miss Martin, qui, le moment venu, avait refusé de rendre sa parole à l'imprudent, qu'elle aimait), l'un et l'autre sentirent toute l'intensité de leur passion; le chagrin, chez le malheureux Irving, fut même si fort, qu'il tomba dans une incurable langueur, et de là dans des extravagances mystiques, dans l'illuminisme, et finit tristement, le cœur brisé. — Jane Welsh, plus énergique, plus intellectuelle,

résista. Irving perdu, il n'y avait plus pour elle qu'une seule vie possible, une vie toute de tête, pour ainsi dire, une vie où se satisferait la fierté, le besoin de domination, en quoi s'était définitivement transformé, à travers bien des luttes et des larmes, le passionné romanesque des plus jeunes années. C'est alors qu'elle avait connu Carlyle, et, après diverses vicissitudes, malgré la désapprobation générale, décidé de l'épouser.

Tragique dans sa noblesse était cette reculée région du monde moral où le sort fit ainsi se rejoindre ces deux êtres d'élection! Car il avait aimé, si elle avait aimé, et pour l'un comme pour l'autre, désormais, tous les motifs de vivre se résumaient dans la Volonté. On a d'eux là-dessus toute une émouvante correspondance. On y voit ces deux douloureuses volontés d'êtres qui surent renoncer se chercher l'une l'autre anxieusement, se jeter, par-dessus le monde et par-dessus le Bonheur, de pathétiques appels, afin de pouvoir, fortifiées l'une par l'autre, confondues, créer quelque chose de plus puissant que le Bonheur. Altière et mélancolique destinée, dont l'idée réveilla la généreuse et imprudente imagination de la jeune fille. D'ailleurs, ceci n'est pas douteux, elle possédait, au plus vif degré, ce que l'on rencontre si rarement chez la femme, même quand elle n'est pas une simple poupée vaniteuse; ce qui est l'exceptionnel, l'*anormal* chez la femme: le sens de la gloire. Toute jeune, presque enfant, elle avait rêvé de s'illustrer par des écrits. Et écrire, elle l'eût assurément pu tout aussi bien, — certaines lettres d'elle nous le prouvent, sans parler du fait même, si remarquable, d'avoir libre-

ment épousé un Carlyle, — qu'une Staël, une Elliot, une Browning, une George Sand. Avec Carlyle à présent, c'était en quelque sorte son rêve de jeunesse qu'elle retrouvait. Cette gloire dont déjà l'écrivain, au travers de son obscurité, lui apparaissait indéfinissablement tout enveloppé, elle en aurait un reflet, qu'elle mériterait en aidant Carlyle, au prix de n'importe quels sacrifices, à résoudre le très difficile problème d'une vie littéraire.

Telle était la jeune fille qui devint la femme de Carlyle. — D'Hoddam-Hill, où elle fut le prendre au passage, elle se rendit avec lui à Mainhill (pour être définitivement présentée comme leur future bru aux vieux Carlyle); puis elle s'en revint vers Dumfries (sa résidence), accompagnée de Carlyle jusqu'à cette localité, tous deux à cheval. Silencieux par la solitude du *moor* écossais, — rapporte Carlyle, — en une journée d'automne, avec le brouillard autour d'eux qui limitait à une courte distance l'horizon de bruyères, ils chevauchaient pensifs, leur destinée à tous deux irrévocablement fixée maintenant. La vie s'étendait devant eux, sévère, mais prestigieusement mystérieuse de toutes les découvertes spirituelles qu'ils y pouvaient faire. « Espérons, espérons », disait de temps en temps Carlyle, comme répondant à quelque secrète angoisse de ce cœur de femme, troublé sans doute d'une nostalgie dernière, au moment de s'enfermer pour jamais dans le haut exil de la Pensée (1).

(1) *Early Life*, t. I. chapitres XVI et suivants.

II

C'est un an et demi environ après son mariage qu'il accomplit l'acte pratique le plus important et le plus logique de sa vie, c'est-à-dire qu'il se retira avec sa femme à Craigenputtock, une petite ferme, perdue dans les montagnes du comté de Dumfries, que Jane Welsh avait, jeune fille, héritée de son père (1). Cette solitude de Craigenputtock était bien, à cette époque, le lieu le plus désolé de toute la Grande-Bretagne. Un haut et stérile pays de tourbières et de bruyères, totalement inhabité à seize milles à la ronde; un de ces déserts écossais où Shakespeare a fait surgir l'apparition des sorcières de *Macbeth*. A perte de vue, rien que l'ondulation grisâtre de la bruyère sur les collines basses, avec des marais à tourbe dans les creux. Et au centre de cette immensité, signalé par quelques maigres bouquets de pins, seule essence qui, avec la bruyère, pût venir dans ces hautes terres sèches, le chétif cottage de Craigenputtock, une maison basse avec quelques communs, plus quelques bouts de cultures et pâtis, était comme un îlot perdu. La neige des longs hivers d'Ecosse, à peine fondue au mois de Mai, interceptait six mois durant les communications, déjà rares en temps ordinaire. Le silence était formidable, si prodigieusement profond, rapporte Mme Carlyle, qu'on entendait, par la fenêtre, les quelques moutons (dont on s'était muni) paître à une assez grande distance de là. Je m'imagine cet unique bruit de l'arrachement de l'herbe dans les pâtis, par les sourdes journées d'automne...

(1) Carlyle avait alors 33 ans. Il y resta six ans.

Il fallait, pour s'arrêter au parti d'habiter une telle solitude, parti que tout le monde jugea désespéré, extravagant, posséder un fier sentiment de sa force et de sa destinée. Et, de toute évidence, il y a de cette démarche des causes plus profondes que celles dont parlent d'ordinaire les biographes. Recherche de la tranquillité, vie économique, littéraire-agricole, sans doute. Mais en somme, cet exil de Craigenputtock, à bien y regarder, est surtout une conséquence de la lutte que Carlyle, tel que nous le connaissons, ne pouvait point ne pas entreprendre contre l'esprit de son temps. En quittant Edimbourg (où il s'était d'abord fixé de suite après son mariage), c'est à l'influence de cet esprit qu'il voulut se soustraire. On ne peut certes pas dire de Carlyle (surtout en ce moment caractéristique) ce que Taine a dit de Dickens : « Plantez ce talent dans une terre anglaise ; l'opinion littéraire du pays dirigera sa croissance et expliquera ses fruits. Car cette opinion publique est son opinion privée ; il ne la subit pas comme une contrainte extérieure, il la sent en lui comme une persuasion intime. » Pour Carlyle, homme des manières de sentir que nous avons précédemment décrites, cette opinion publique protestait d'avance contre tout ce qu'il pouvait concevoir et exprimer. Il s'en aperçut bien vite à Edimbourg, où, au lendemain de son mariage, il avait tenté, suffisamment connu déjà par plusieurs importants *Essais*, d'organiser définitivement sa vie littéraire. On lui refusa une chaire de morale à l'Université de Saint-Andrew. On blâma violemment son mysticisme moral. On le pressa d'abandonner la spéculation morale, où il ne « réussirait » jamais ; bref, de se conformer

au ton régnant, qui était accordé sur le plus pur diapason benthamiste.

Le plus zélé et, qui pis est, le mieux intentionné de ces faiseurs d'objurgations était Francis Jeffrey, dont les conseils n'étaient pas impunément négligeables, car Jeffrey, depuis Lord Jeffrey, n'était autre que l' « Editor » de l'*Edinburgh Review*, c'est-à-dire le haut potentat littéraire de « l'Athènes du Nord ». Il ne cessait de représenter à Carlyle que celui-ci ne parviendrait jamais à se faire comprendre, avec son transcendentalisme moral, quand il affirmait par exemple que les convictions d'un homme devaient être conséquentes à ce que cet homme avait par lui-même observé de l'Univers. Jamais personne, sur sa parole, ne croirait que la conduite de la vie fût une affaire si spéculative, et qu'il ne valait pas mieux vivre tranquillement, sur le premier credo venu, plutôt que d'aller perdre sa peine à vérifier les lois morales de l'existence. Que ne quittait-il Epictète pour Bacon, Gœthe pour Bentham? Que n'appliquait-il ses grandes facultés à un but direct, utile; que ne s'enrôlait-il, par exemple, parmi les écrivains du parti « libéral » whig (dont la Revue était à cette époque l'organe en quelque sorte officiel); il y parviendrait vite au premier rang, parmi les Macaulay, les Brougham, les Sydney Smith. Là étaient réputation, honneurs, fortune. Qui sait? lui, Jeffrey, devait bientôt se retirer de la direction de la Revue, et il proposerait alors Carlyle pour lui succéder dans le poste si envié d'Editeur. Il devait enfin penser à sa femme, qui avait été élevée dans l'aisance, à cette belle et spirituelle Jane Welsh, faite pour briller dans le plus haut monde littéraire, parmi le cercle des

plus beaux esprits de l'époque.

Il faut dire les choses comme elles sont : Carlyle, simplement, préféra la pauvreté. C'était bien, en effet, la pauvreté, Jane Welsh, au moment de son mariage, ayant voulu assurer à sa mère, qui fût sans cela tombée dans le besoin, la jouissance de sa fortune personnelle. — Lui qui allait renouveler la morale, la rattacher à la grande tradition stoïcienne, en la fondant sur le principe de l'identité de la Force et du Droit, pouvait-il donc se prêter aux distinctions utilitaires que l'on prétendait ainsi faire entre son Droit et sa Force, entre son Intelligence et sa Valeur ? Plutôt la misère, certes, l'isolement, plutôt Craigenputtock et sa lande désolée !

C'est alors que Jane Welsh commença d'entrevoir ce que c'est, réellement, que la destinée d'un grand homme ! La première impression fut morne et frissonnante. Dans l'idée qu'elle se faisait d'une vie littéraire, il y avait encore, malgré tout, une certaine part d'amour-propre, de visée mondaine. Sa première éducation lui avait donné des habitudes d'élégance, de sociabilité, malaisément renonçables, et que ce vif esprit même qui était le sien ne pouvait que lui rendre plus chères. L'imagination peut s'enflammer à des idées de renoncement, mais quand arrive le fait, prosaïque et brutal, on pousse, comme elle dit, « les hauts cris de regret ». Sans doute ne s'attendait-elle pas, tout de même, à ce que Carlyle donnerait de son génie une *preuve* de cet ordre. Pourquoi, comme disait Jeffrey, ne serait-elle pas reine dans les « drawing-rooms » littéraires d'Edimbourg ? Et brusquement ce beau mirage tombait derrière l'horizon d'une lande nue

et inhabitée, déroulant à perte de vue sa morne ligne tout autour d'un misérable cottage, où il fallait mener une vie de rustaude, traire les vaches, cuire le pain, — elle, l'ancienne fille unique élevée « en vue d'une brillante situation dans le monde » ! — sans autre espérance que la problématique réussite d'écrits que tout le monde déclarait absurdes.

Un Carlyle, dans une telle situation, posait sur le roc même de la réalité morale : mais pour toute femme, il faut bien le dire, c'était l'évanouissement de toute réalité ; un rêve éveillé, quelque chose de stupéfiant et d'engourdissant. On restait plusieurs mois de suite sans voir figure humaine. La neige, pendant les semaines d'hiver, vous empêchait de faire trois pas dehors. On était là comme oublié du genre humain ; le monde entier n'était plus qu'une illusion, une ombre. Dure épreuve, même pour une intelligente Jane Welsh, pour cette exquise et brillante sensibilité, comme flétrie maintenant dans cet étouffant amortissement du monde extérieur.

Alors, comme elle était bonne, magnanime, elle considéra plus attentivement ce Carlyle dont la pensée s'assortissait à de telles situations. Il fallait que cette pensée fût bien forte, bien irrésistible, pour faire aussi immédiatement une destinée. Elle cessa de voir en lui simplement l'homme de lettres ; elle découvrit le Sincère, l'Abrupt, le Souffrant. Son cœur fut touché, et, dans cette émotion, se renouvela. Durant une courte absence chez sa mère, elle lui écrit, et en profite pour lui laisser voir ses sentiments : « Je pense à vous à toute heure, à tout moment. Je vous aime et vous admire, comme... comme je ne sais quoi. Mais revenir Di-

manche ne m'a pas été possible : ma mère, etc... Je suis inquiète de vous. Oh, si j'étais là, je serrerais étroitement mes bras autour de votre cou, et je vous calmerais en vous endormant si doucement... » (1). De même, l'on a d'elle d'autres lettres pleines de tendresse, d'amour peut-être, des lettres que Carlyle, lorsqu'il l'eut perdue, sentant qu'il n'avait su lui donner aucun bonheur en dehors des stériles satisfactions de la renommée littéraire, couvrit d'annotations passionnées, déchirantes. Il lui arriva bien çà et là, quant à lui, d'adresser aussi par écrit à sa femme des paroles réconfortantes, d'une douceur profonde et virile, des paroles dont elle vivait longtemps. Mais c'étaient là de rares lueurs. Dans le tête-à-tête habituel, une réserve extrême, la frayeur presque superstitieuse de tout sentimentalisme, la tension aussi de l'esprit, une tension perpétuelle, terrible, qui le faisait pareil au somnambule d'un mauvais rêve, — retenaient sur ses lèvres toute effusion, ces effusions pourtant dont son cœur était plein. Hélas, le *silence* carlylien, là ! Elle en mourut un peu, si elle en *vécut* beaucoup. Le fond de l'existence peut être toute noblesse, tout amour, et le cœur, l'insatiable cœur, n'en étouffer pas moins, faute de s'entendre dire, affirmer, répéter cela.

III

Il nous est pénible de pénétrer dans ces ombres intimes et douloureuses d'une vie par ailleurs si éclatante. Nous le sentons bien à l'embarras et à la

(1) *Early Life*, t. II. pages 52. 53. Voyez, sur Jane Welsh Carlyle, de charmantes pages de Mme Arvède Barine : *La femme d'un grand homme*.

brièveté de notre plume ici. Mais, montrant les forces qui soutinrent cette grande vie et l'élevèrent jusqu'à la plus haute splendeur spirituelle, il ne nous est pas permis de passer sous silence une de ces forces, pure et constante entre toutes : Jane Welsh. Comme à travers toutes ses tristesses vaillamment supportées elle sut prendre le sens profond de la destinée de Carlyle ! Ressource sans prix pour tout écrivain et tout artiste. On peut être Carlyle, et pourtant se trouver maintes fois près de succomber sous la tâche. Ceci manqua d'arriver durant cette accablante période de Craigenputtock, et aussi plus tard, à Londres, lorsque, parmi toutes sortes d'angoisses et d'urgences, inconnu encore du grand public, le pain manquant presque, il dut fournir cet affreux effort de récrire toute une grande partie de *French Revolution* (le manuscrit, communiqué à John Stuart Mill, avait été détruit, chez ce dernier, dans un incendie). C'est alors qu'il est salutaire de retrouver à ses côtés une Jane Welsh, un cœur toujours confiant, une imagination toujours prise surtout, gardant intacte *l'idée* de votre vie, que les traverses, la fatigue, sa réalisation même, obscure et fastidieuse, ont déconcertée et presque blasée en vous. Dans cette idée terrible, qui lui dévora toute sa vie, elle se maintint assidûment jusqu'à la fin, au prix d'efforts dont elle ne laissa jamais paraître la souffrance, en une très élégante attitude de gaie, tendre bonne grâce, d'exquise humour. « Elle avait toujours quelque chose de gai à me dire, rapporte Carlyle, quelque jolie histoire qu'elle racontait de sa manière originale, avec un enjouement tranquille. » Elle savait ainsi le calmer, elle le reposait de son éternel

débat, gardant strictement pour soi seule tous les soucis de la maison, et un bien autre chagrin vital, encore ! Ah, passer sa vie à rendre au sentiment de l'actuel ce grand Stupéfié des éternités et des immensités, quand soi-même on le sent, ce sentiment vivifiant, de plus en plus vous échapper, et qu'on sait bien que personne jamais, jamais, ne vous aidera à le ressaisir... Mais elle lutta intrépidement jusqu'au bout. A la fin, l'épuisement des nerfs, le harassement mental, la contrainte, agissant sur une constitution qui avait toujours été délicate, se résolurent en un mal mystérieux dont elle mourut jeune encore. Grande et pathétique créature, avec sa grâce meurtrie et son vaillant esprit ! Jamais femme d'artiste ou d'écrivain ne se traça et n'accomplit devoir plus vaste. Elle ne fut pas seulement pour Carlyle « une simple circonstance de sa destinée », comme elle se le disait aux heures de découragement ; elle fut en un certain sens sa destinée même, tout ce qu'il y eut d'effectif et de *possible* dans sa destinée. Il la fixa, certes, en épousant une telle femme, il la découvrit plus entièrement. Et nous ne devions pas clore ce travail sans ébaucher, auprès de l'héroïque figure du penseur anglais et tourné du même mouvement qu'elle vers la même vision de gloire et de vérité, ce pâle, et fin, et spirituel profil, mi-souriant, mi-navré.

X. — Le Style de Carlyle

I

Le style de Carlyle date de Craigenputtock ; c'est là que Carlyle a pris au mot ses idées ; qu'il a véri-

tablement souffert pour elles ; et c'est parmi les angoisses et les paroxysmes de cette étonnante période de la vie de l'écrivain, que ce style s'est définitivement formé, pour ne plus désormais changer. L'on peut ici pour ainsi dire toucher du doigt la loi de ce style célèbre. Au surplus, tout original qu'il est, il n'est pas le style d'un artiste. Si c'était un style artistique, nous en aurions déjà parlé, car l'on rencontre ordinairement ces sortes de style dès l'entrée de la vie d'un écrivain artiste (1) ; mais c'est le style d'un moraliste de génie. A ce titre, il fallait n'étudier ce style qu'à un certain moment de la vie de Carlyle, au moment, à présent venu, où la « moralité » de Carlyle se manifeste le plus pleinement.

Faisons tout d'abord justice d'une erreur, assez répandue, propre à fausser l'idée qu'on peut se faire de ce style. En effet, une définition tout à fait superficielle qu'on a maintes fois donnée, en Angleterre et en France, du style de Carlyle, est celle-ci : Carlyle, en anglais, parle allemand. Ceci est une assertion commode et indiquée d'avance pour caractériser la manière et le vocabulaire d'un écrivain qui s'est, en effet, si fort occupé des Allemands, mais une assertion qui ne repose sur rien de sérieux. Tous les germanismes de *Sartor* sont voulus, et pastichés, de Jean-Paul et de Tieck principalement. M. Froude fait judicieusement remarquer que c'est précisément dans les *Essais* antérieurs à *Sartor*, *Essais* où l'influence allemande eût dû le plus se faire sentir, puisqu'ils traitent presque tous de littérature allemande, que Carlyle écrit

(1) Gautier, par exemple, qui s'occupa, avant toute chose, de se composer un vocabulaire ; et ceci, non point par passion d'idées.

l'anglais le plus pur, un anglais tout classique, digne d'Addison ou de Pope. Ou plutôt, l'influence allemande s'y fait sentir, en ce sens, dans ces *Essais*, que Carlyle, tout entier pris par sa tâche d'interprète, d'initiateur, n'a pas jusqu'ici le temps de penser à sa propre personnalité, à ses moyens particuliers d'expression, qui ne peuvent enfin être employés que dans des œuvres originales et libres, comme *Sartor Resartus* ou *French Revolution*. Mais l'on juge de tout si superficiellement, qu'il ne serait pas impossible que Carlyle eût gagné cette réputation d'écrire en style allemand, tout simplement pour cette raison que, dans *Sartor*, par un procédé humoristique destiné à soutenir la fable du livre (Vie et opinions d'un professeur allemand), des mots allemands, des expressions allemandes, et jusqu'à des phrases entières de cette langue, s'intercalent à chaque instant dans le texte anglais.

II

Voici, à notre gré, la phrase-type, le *spécimen* de ce style. Voyons d'abord comment il se produit.

On a, de divers côtés, fait grand reproche à Carlyle de cet aveu consigné dans une de ses notes de journal : « Qu'il est difficile de se libérer l'esprit du Cant ! Combien rares, les principes auxquels nous conformons réellement notre raison ! De tous ces préceptes infaillibles, « oubli de soi-même », « abaissement de la vanité », etc., il vaudrait mieux sans doute ne rien dire. Dans ce que je dis les concernant, *j'exagère l'impression qu'ils ont exercée sur moi*, car ma conscience, comme mon sentiment de la peine et du plaisir, s'est émoussée, et

je désire secrètement compenser la mollesse du sentiment par l'intensité de l'expression » (1). Mais si sa conscience, si son sentiment de la peine et du plaisir s'émoussait, n'était-ce point par suite d'un effort de pensée devant qui la peine ou le plaisir ne comptaient guère; par suite d'une vie tout abstraite où le monde extérieur s'amortissait et où le sentiment pouvait bien en effet s'affaiblir. Cette vie de somnambule, Carlyle la menait désormais à Craigenputtock ; le monde, là, n'était plus pour lui qu'une fumée vaine ; et sa pensée, « mise à l'abri des Puissances de la Bêtise », pouvait enfin se déployer en plein transcendentalisme. — Mais, d'autre part, combien nous le sentons pénétré d'angoisse ! Combien, à un tel régime, son sentiment des choses extérieures, longuement et minutieusement acquis, risque de s'affaiblir ! Pour un passionné de vie comme lui, pour un écrivain dont tous les livres, parmi leurs spéculations, révéleront un sens si vif du dramatique et du pittoresque, il y a là vrai péril de mort. Ajoutez que pour essentiellement philosophiques que soient tous ses ouvrages, il n'est pas, scientifiquement parlant, un philosophe. Sa façon de procéder est à la fois plus vibrante et moins certaine. Dès lors, si le sentiment vient à s'amortir en lui, il ne peut pas, comme un Kant, se rejeter, pour trouver un point d'appui, sur la dialectique pure, sur le raisonnement mathématique, sur de strictes déductions exposées en langage d'école. Kant procédait avec la méthode rigoureuse du savant, mais ces formes scolastiques, qui rebutent si fort le lecteur, l'aidaient, lui, considérable-

(1) *Early Life*, t. I, page 323.

ment, et peu lui importait sans doute le plus ou moins d'intensité de ses émotions personnelles. Chez Carlyle le philosophe périssait, si ces émotions s'affaiblissaient. Là-dessus, pour les soutenir et les raviver, ces indispensables émotions, le voyez-vous qui nécessairement dramatise, qui tragifie, qui se tend les nerfs ? Suprême et salutaire nécessité de sa solitude ! Et en se tendant ainsi les nerfs, il ne fait pas qu'entretenir une illusion : mais il se met en sympathie puissante avec l'objet, avec la chose rêvée, imaginée, raisonnée, qu'il exprime alors d'une manière profondément typique, « graphique ».

Voici, par exemple, une peinture de la Convention qui nous semble assez caractéristique de cette manière d'écrire, et, pour ainsi dire, de la physiologie de ce style. — « Faire une constitution (1), et rentrer gaiement chez soi dans peu de mois, est la prédiction que notre Convention fait sur elle-même ; par ce savant programme, ses opérations et ses résultats marcheront. Mais entre le meilleur, le plus savant des programmes en pareil cas, et l'exécution complète, quelle distance ! Toute réunion d'hommes n'est-elle pas, ainsi que nous le disons souvent, une réunion d'influences qui échappent au calcul ; chaque unité n'est-elle pas un microcosme d'influences ? — Comment la science, sur de telles données, pourrait-elle fonder ses calculs et ses prophéties ? La science qui ne peut avec tous ces calculs, son calcul différentiel et intégral, son calcul des variations, calculer le problème de trois corps gravitants, doit ici rester tranquille

(1) *French Revolution*, t. III, pages 92 à 96. Traduction de M. Jules Roche.

et dire seulement : dans cette Convention nationale il y a sept cent quarante-neuf corps bien singuliers qui gravitent et font bien autre chose encore, — qui, probablement, de quelque étrange manière, accomplissent les décrets du ciel... » En effet, « il y a de l'effervescence, qui en doute? assez d'effervescence ; les décrets passent aujourd'hui par acclamations et sont révoqués demain avec des vociférations ; l'esprit de cette assemblée est fiévreux, toujours porté aux extrêmes, toujours précipité ; « la voix de l'orateur est dominée par les clameurs » ; une centaine « d'honorables membres » s'élancent vers le côté gauche de la salle avec menaces ; « le président a brisé successivement trois sonnettes » ; il enfonce violemment son chapeau, « pour marquer que la patrie est à deux doigts de sa perte ». Assemblée tumultueuse et effervescente de la vieille Gaule ! — ah, comme ces mots tour à tour éclatants et sourds de débats et de vie tombent dans le silence l'un après l'autre, tantôt retentissants comme une fanfare, tantôt sourds comme un glas funèbre ! Brennus et ces vieux capitaines gaulois, dans leur marche sur Rome, la Galatie et dans tous les autres pays, où ils portaient leurs invasions furieuses, avaient de ces débats orageux, n'en doutez pas, bien qu'aucun *Moniteur* ne les ait rapportés. Ils se querellaient en vieux celtique, ces Brennus ; et ce n'étaient pas des sans culottes, au contraire, leurs culottes, leurs braies de feutre ou de cuir brut étaient la seule chose qu'ils eussent, puisque selon Tite-Live, ils étaient nus jusqu'aux hanches ; — et voyez, c'est encore la même besogne, les mêmes hommes, maintenant qu'ils ont des habits et qu'ils pronon-

cent du nez une sorte de mauvais latin ! Mais en somme, le temps n'enveloppe-t-il pas cette Convention nationale, comme il enveloppait ces Brennus et ces anciens et augustes sénats. avec leurs braies de cuir ? Le temps sans doute, et aussi l'éternité. Aube obscure du temps, — ou midi qui deviendra crépuscule, — et puis viennent la nuit et le silence ; et le temps avec tous ses bruits mourant s'engloutit dans la mer paisible. Plains ton frère, ô fils d'Adam ! Le jargon furieux qui sort de ses lèvres écumantes, n'est-ce pas vraiment le vagissement d'un enfant qui ne peut expliquer ce qui lui fait mal ? mais il souffre évidemment d'un mal intérieur, et ainsi doit-il crier et vagir sans trêve, jusqu'à ce que sa mère le prenne, et qu'il s'endorme. »

Supposez qu'un écrivain d'éducation et de nerfs différents, un Macaulay par exemple, ait à traiter le même sujet. Un Macaulay, avec sa vaste et paisible culture, avec sa philosophie positive, sa situation parlementaire, ses habitudes d'homme du monde, enfin avec son tempérament net, égal et suivi, traiterait ce sujet en écrivain politique et en style d'orateur. Dans cette Convention, il verrait tout d'abord ceci : la Constitution à faire. Sur quoi, il passerait en revue les partis, évaluerait leurs ressources, montrerait, dans une série de ces sentences morales dont il a la spécialité, en quoi ils ont tort, en quoi ils ont raison ; ensuite il les ferait manœuvrer en bon ordre, comme des régiments à la parade, opposant systématiquement le fort de l'un au faible de l'autre ; au bout de ce symétrique tournoi parlementaire, prononçant sa sentence de juge du camp, il déclarerait qu'en somme la Constitution a été mal faite, déduirait les raisons

pourquoi, et peut-être, en guise de péroraison, finirait par quelque brillante, généreuse et humanitaire complainte sur la chute des Girondins : le tout, d'une calme et large poussée de style discursif, amenant les objets par files régulières, tous de la même catégorie. — Un Carlyle commence par écarter comme un jeu pédantesque du moment, comme une chimère et comme une abstraction qu'elle est, cette fameuse Constitution. Du même coup, il voit plus directement l'effort de tous ces hommes ; la vie même se découvre à lui, vertigineuse, splendidement troublée, toute en enchevêtrements féconds qui ne s'interrompent sur nul point du temps et de l'espace, et dont toute volonté est le centre, et tire après soi, surtout aux heures de crise, l'indéfini réseau. Ces hommes qui se querellent là font bien autre chose que de rivaliser d'influences et d'appétits à propos d'une géométrale Constitution à la Sieyès ; c'est la vie de vingt siècles, avec ses droits et ses torts accumulés, qui est derrière eux, en eux, et qui les soulève ; elle crie par leurs gorges, cette vie ; toute l'histoire de France vient d'aboutir à eux, et en même temps, vingt fois multipliées, les passions, les volontés, *l'idée* de ceux-là qui fondèrent cette histoire. Sous le tapage toujours assez vain d'un « Acte constitutionnel », il aperçoit le caractère héréditaire de la nation, il entrevoit tout l'ordre de nécessités séculaires qui produit la frénésie et les créations de ce moment.

Ce rapprochement ne fait-il pas ressortir les démarches typiques de notre écrivain en son travail de rédaction ? Cette réalisation verbale est telle quelle dans sa véhémence ; reprenez-y ce que vous

voudrez, mais n'y retranchez rien : dans l'effort qui l'a produite, toute la nature de l'écrivain a donné ; une nature violente et nerveuse, mal faite pour l'analyse et la discussion ; exaspérée surtout, aussi bien qu'elle s'y fortifie, par la solitude ; tendant insatiablement vers le vif des choses, comme vers la seule sécurité qui s'offre à elle parmi les poignants hasards extérieurs d'une situation trop volontaire ; et à la fin se rabattant furieusement sur la langue, en d'impétueuses imaginations graphiques, à la fois pour se prouver à elle-même qu'elle a en effet atteint le vif des choses et pour se réveiller de l'engourdissante tension où elle est d'habitude contrainte.

III

Ces secousses caractéristiques, par où procède nécessairement Carlyle, remuent d'autant plus profondément la langue, que l'écrivain s'est fait un immense vocabulaire.

D'abord sa lecture est des plus vastes ; non seulement elle s'étend sur presque toutes les littératures, mais sur la plupart des sciences, des arts et des industries. De là d'incessantes allusions, de continuelles réminiscences, provenant souvent l'on ne peut dire d'où, et qui viennent donner un relief absolument inattendu aux idées les plus ordinaires. Par exemple, s'il parle d'un tablier, il sait que la Perse, dans une révolution, prit comme étendard un tablier de forgeron ; ou encore, il ne manque pas de noter le tablier de cuir des maçons, le tablier de tôle des fondeurs, etc. S'il veut décrire la clameur de la foule autour de la

Bastille, aussitôt il obtient un effet saisissant et précis en rappelant que Gluck « avoue que le ton fondamental, dans le plus noble passage d'un de ses plus nobles opéras, était la voix de la populace à Vienne qu'il avait entendue criant : Du pain ! du pain ! » Il va chercher jusque dans les contes arabes la comparaison de la tête du médecin grec, qui, bien que tranchée, continue à diagnostiquer, pour mieux exprimer la stérilité de nos modernes têtes savantes, comme tranchées elles aussi, tant les intuitions du cœur, de la raison morale y pénètrent peu. Vous vous demandez ce qu'on peut bien trouver à dire sur les Tailleurs ? Lui, s'étend sur le sujet pendant deux pages compactes ; il sait tout ce qui s'est dit et écrit de typique sur la corporation, depuis les « bars » de Hans Sachs, les facéties de Shakespeare, le mot féroce d'Elisabeth, jusqu'aux plus récents quolibets mis à la mode ceux par exemple avec quoi l'on accueillait les doléances des Tailleurs Anglais, durant le grand mouvement chartiste. Dans ce dernier exemple spécialement, vous sentirez toute la force d'amertume qu'apporte ce menu vocabulaire érudit, si vous savez que Carlyle parle ici métaphoriquement, et qu'il entend par *Tailleurs* les écrivains, les artistes, de qui la tâche est de constamment revêtir l'Idée de formes nouvelles et appropriées, etc.

Mais l'écrivain n'a pas fait que passer sa vie dans les livres. Ils ne fournissent qu'une partie de son vocabulaire. Aux réminiscences et aux citations provenant de la lecture, ajoutez tous les objets locaux accumulés par l'observation directe et personnelle, et par conséquent tous les mots

spéciaux qui désignent ces objets. A diverses reprises, parlant de son sentiment du réel, nous l'avons montré entrant passionnément dans le détail des choses, s'attachant étroitement à la réalité matérielle et littérale. De là, une foule de terminologies précises et appropriées. S'il vient à parler industrie (comme dans un des derniers chapitres de *Past and Present*), ne doutez pas que les aperçus ne soient d'un homme qui a visité en détail Birmingham, Manchester et les Docks de Londres. S'il vient à parler économie rurale (comme dans le *Cromwell*, à propos de l'affaire des Marais du Bedford), soyez assuré que le morceau est de quelqu'un qui a eu l'occasion d'apprendre, ailleurs que dans les livres, ce que c'est qu'une exploitation agricole : depuis la nature des strates sur lesquelles le sol repose, depuis le nombre de chevaux strictement nécessaire pour labourer ce sol, jusqu'au mode de drainage et aux conditions générales du morcellement des propriétés. On nous dispensera de citer d'autres exemples.

Rappelons-nous enfin qu'une des plus fréquentes démarches de l'écrivain est l'Humour, et que c'est surtout par cette démarche que son vocabulaire se diversifie et s'enrichit. C'est ici qu'il faut les terminologies les plus minutieuses, car c'est ici que l'écrivain descend dans les circonstances les plus locales. L'Humour, avec son besoin essentiel de menues notations, voilà, en quelque sorte, le grand excitateur verbal. Un exemple vaut cent explications : lisez, en vous plaçant à ce point de vue du *mot*, la page humoristique suivante, choisie dans *French Revolution*. L'évêque Talleyrand, à la fête de la Fédération

(dont Carlyle raille amèrement le sentimentalisme), monte à l'autel de la patrie pour bénir les bannières. Juste à ce moment une averse tombe. Voyez tous les effets que l'humoriste tire de cette malencontreuse averse : « Ici cependant (1), nous avons à remarquer, avec les historiens affligés du temps, que tout à coup, quand l'évêque Talleyrand, avec sa longue étole, avec sa mitre et sa ceinture tricolore, grimpait les marches de l'autel pour accomplir le miracle, le ciel matériel se noircit; un vent du nord, versant une froide brume, se mit à rugir, et il tomba bientôt un déluge de pluie. Triste à contempler! Nos sièges à trente étages, tout autour de l'amphithéâtre, sont instantanément bigarrés de parapluies, pauvre ressource dans une telle foule! Nos cassolettes à l'antique deviennent des pots à eau; la fumée de l'encens sort en sifflant et se transforme en une vapeur boueuse. Hélas! en guise de vivat, il n'y qu'un furieux grain, un immense clapotement, De trois à quatre cent mille humains sentent qu'ils ont une peau, fort heureusement imperméable. La ceinture du général Lafayette est ruisselante d'eau; toutes les bannières militaires penchent la tête, ne flottent plus, mais restent immobiles, comme métamorphosées en bannières d'étain. Bien plus triste encore est la position de ces cent mille, selon le témoignage de l'historien, qui forment l'élite des beautés françaises! Leurs mousselines neigeuses tout éclaboussées et souillées; la plume d'autruche réduite piteusement à la carcasse d'une plume; tous les chapeaux perdus, le

(1) *French Revolution*, t. II, livre I, chap. XII. Traduction Elias Regnault et Odysse Barot.

carton intérieur converti en colle! La beauté ne se pavane plus dans ses robes décorées, comme la déesse des amours se révélant à demi dans les nuages de Paphos, mais lutte comme dans un désastreux emprisonnement, car les formes sont toutes acccentuées, et maintenant il n'y a plus de consolation que dans des interjections sympathiques, des ricanements et un parti-pris de bonne humeur. Le déluge persiste, une nappe d'eau continue, une colonne liquide; la mitre même du gardien des âmes en est remplie, non plus une mitre, mais un seau à incendie débordant sur sa tête vénérable. »

IV

Tel est, — nombreux, minutieux et tout matériel, avec ses principaux répertoires en même temps qu'avec la faculté qui s'en avise et le rassemble (Humour), — le vocabulaire que mettent en œuvre les puissantes secousses d'une intelligence impérieuse, excentriquement située (avec toute la pratique correspondant effectivement à ceci), et, dans une telle situation, impérieuse par nécessité autant que par nature. On ne doit pas compter que, maniée d'une telle véhémence jusqu'en ses plus spéciaux dictionnaires, une langue puisse garder un aspect uni, régulier, composé. Cette langue, dont il connaît à fond tous les vocabulaires, officiels ou particuliers, il ne la remue qu'à condition de la troubler, ou plutôt de la recomposer selon un *autre* plan. Comme l'académicien de Jean-Paul, il pile, dans son creuset chimique, des mots, des mots, des mots, et puis, au travers de cette riche et

composite matière verbale, il fait passer le plus âpre, le plus aigu courant d'émotion morale et visionnaire : imaginez la cristallisation fantastique, singulièrement symétrique pourtant, qui peut en résulter.

Sous l'action d'un tel courant, d'un bout à l'autre du langage, une étrange métaphore se produit. J'ai, dès le premier moment, été profondément frappé du fait que chez ce parfait idéaliste le dictionnaire est tout matériel, extraordinairement matériel, matériel avec une sorte de fureur, matériel jusqu'à l'argot. Et ce vocabulaire réaliste, vétilleux, idiomatique, ainsi mis au service d'une pensée spéculative, voilà, dans ce style, le saisissant! Les langages les plus locaux, les parlers les plus provinciaux (1), les termes les plus techniques, les mots les plus spéciaux, qu'un styliste plus composé, dans toute son audace métaphorique, n'oserait jamais transporter d'un vocabulaire à l'autre, ici se trouvent d'un coup arrachés de leur alvéole naturelle, détournés de leur acception usuelle ; et, sans rien perdre pourtant de leur couleur propre, de leur carnation particulière, de tout ce qu'ils évoquent de vie pittoresque et circonscrite, — les voici soudain qui concourent, par on ne sait quel prestige, à nuancer et à approfondir l'intuition même de l'universel. — Ceci a fait crier au disparate ; toutes ces terminologies ont déconcerté, choqué, ahuri, ainsi ramassées dans les couches les plus triviales du langage, dans les recoins les plus encombrés et les plus nidoreux de la cuisine humaine, et, d'un furieux tour métaphorique,

(1) Voyez, dans *Sartor,* la liste des sobriquets locaux donnés aux mendiants irlandais.

transportées dans les spéculations les plus sévères et les situations les plus guindées, dans la solennité de la Philosophie et dans la gravité de l'Histoire. Mais si l'on comprend suffisamment l'émotion qui, à chaque instant, en des secousses répétées, ose une telle métaphore, si l'on se la décrit sympathiquement à soi-même (comme nous avons essayé de la décrire ici), avec la sensibilité dont elle provient et les circonstances qui l'entretiennent, l'on ne s'offusque plus du prétentu disparate, l'on démêle la nécessité profonde du lien détourné qui unit à l'idée le mot, et l'on se dit que ce penseur devait nécessairement aboutir à cet écrivain.

EDMOND BARTHÉLEMY.

(La fin le mois prochain.)



CHARMES OUBLIÉS

O Charmes!... oubliés par les mauvaises Fées
qui dormez dans les roux buissons, au bord des routes,
est-ce vous qui jetez, en nos sens, les déroutes
où pleure le sang pur de nos âmes griffées?...

Sous les buissons fleuris des Eglantines pâles,
sous les fleurs frissonnant au contact des feuillées
et qu'un souffle, en sifflant, a sitôt effeuillées
distillez-vous le germe où s'enfantent les râles?...

D'où vient — qu'allant goûter le calme des soirs roses
et cueillir la fraîcheur des feuilles remuées
par la vague ondoyante et lente des nuées,
qui perle sa rosée au cœur des roses closes...,

sur le chemin choisi pour le repos de l'heure
qui fut trop lourde pour nos âmes fatiguées,
nous trouvions, contre nous, les Puissances liguées
mystérieuses, dont le charme nous apeure?...

Et,... partis pour puiser à la Source féconde,
pour raffermir nos pas à la Terre inusée
et, ranimant enfin nos forces abusées
cueillir des fleurs de Vie à l'Arbuste du monde,

d'où vient qu'une langueur plus morne nous accable
et que le vent, qui fait rire les feuilles frêles,
emporte nos vigueurs comme des choses grêles
qui valsent au gré du Destin inéluctable?...

H.-Ernest Simoni.

COMMENTAIRE POVR SERVIR A LA CONSTRVCTION PRATIQVE DE LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS

—

I

LA NATURE DU MILIEU

Il n'est pas plus malaisé de concevoir une Machine à explorer le Temps qu'à explorer l'Espace, soit que l'on considère le Temps comme la quatrième dimension de l'Espace, soit comme un lieu essentiellement différent par son contenu.

On définit usuellement le Temps : le lieu des événements, comme l'Espace est le lieu des corps. Ou avec plus de simplicité : la succession, alors que l'Espace — qu'il s'agisse de l'espace euclidien ou à trois dimensions, de l'espace à quatre dimensions, impliqué par l'intersection de plusieurs espaces à trois dimensions; des espaces de Riemann, où les sphères sont retournables, le cercle étant ligne géodésique sur la sphère de même rayon ; des espaces de Lobatchewski, où le plan ne se retourne pas; ou de tout espace autre que l'euclidien, reconnaissable à ce qu'on n'y peut, comme dans celui-ci, construire deux figures semblables — est la simultanéité.

Toute partie simultanée du Temps est étendue et par là explorable à l'aide des machines à explorer l'Espace. Le présent est Étendue dans trois directions. Que

l'on se transporte à un point quelconque du passé ou du futur, ce point, au moment du séjour, sera présent et étendu dans trois directions.

L'Espace ou Présent a réciproquement les trois dimensions du Temps : l'espace parcouru ou passé, l'espace à venir et le présent proprement dit.

L'Espace et le Temps sont commensurables ; l'exploration par la connaissance des points de l'Espace ne peut se faire qu'au long du Temps ; et pour mesurer quantitativement le Temps, on le ramène à l'Espace des cadrans des chronomètres.

L'Espace et le Temps, de même nature, peuvent être considérés comme des états physiques différents d'une même matière, ou des modes divers de mouvement. A ne les prendre même que comme formes de la pensée, nous voyons l'Espace comme une forme solide et un système rigide de phénomènes ; alors qu'il est devenu poétiquement banal de comparer le Temps à un liquide animé d'un mouvement rectiligne uniforme, constitué par des molécules mobiles dont la moindre facilité de glissement ou la *viscosité* n'est en somme que la conscience.

L'Espace étant fixe autour de nous, pour l'explorer nous nous mouvons dans le véhicule de la Durée. Elle joue en cinématique le rôle d'une variable indépendante quelconque, en fonction de laquelle se déterminent les coordonnées des points considérés. La cinématique est une géométrie. Les phénomènes n'y ont pas d'avant ni d'après, et le fait que nous créons cette distinction prouve que nous sommes emportés au long d'eux.

Nous nous mouvons dans le sens du Temps et avec la même vitesse, étant nous-mêmes partie du présent. Si nous pouvions *rester immobiles dans l'Espace absolu, le long du Cours du Temps*, c'est-à-dire nous enfermer subitement dans une Machine qui nous isole du Temps (sauf le peu de « vitesse de durée » normale dont nous

resterons animés en raison de l'inertie), tous les instants futurs et passés (nous constaterons plus loin que le Passé est par delà le Futur, *vu de la Machine*) seraient explorés successivement, de même que le spectateur sédentaire d'un panorama a l'illusion d'un voyage rapide le long de paysages successifs.

II

THÉORIE DE LA MACHINE

Une Machine qui nous isole de la Durée, ou de l'action de la Durée, vieillir ou rajeunir, ébranlement physique imprimé à un être inerte par une succession de mouvements, devra nous *rendre transparents* à ces phénomènes physiques, nous les faire traverser sans qu'ils nous modifient ni déplacent. Cet isolement sera suffisant (il est d'ailleurs impossible de le combiner plus parfait) si le Temps, nous dépassant, nous communique une impulsion minime, mais qui compense le ralentissement de notre durée habituelle conservée par inertie, ralentissement dû à une action comparable à la viscosité d'un liquide ou au frottement d'une machine.

Etre immobile dans le Temps signifie donc traverser (ou être traversé impunément par, comme un carreau de vitre laisse sans rupture passage à un projectile, ou mieux la glace se reforme après la section d'un fil de fer, et un organisme est parcouru sans lésion par une aiguille aseptique) tous les corps, tous les mouvements ou toutes les forces dont le lieu successif sera le point de l'Espace choisi par l'Explorateur pour le *départ* de sa MACHINE A ÊTRE IMMOBILE.

La Machine de l'Explorateur du Temps doit:

1° Etre d'une rigidité, c'est-à-dire élasticité absolue, afin de pénétrer le solide le plus dense à la manière d'une vapeur infiniment raréfiée.

2° Soumise à la pesanteur afin de rester dans le même

lieu de l'espace, mais assez indépendante du mouvement diurne de la terre pour conserver une direction invariable dans l'Espace absolu ; corollairement, quoique pesante, incapable de chute si le sol, au cours du voyage, vient à s'excaver.

3° Non magnétique, afin de n'être pas influencée en retour (on verra plus loin pourquoi) par la rotation du plan de polarisation de la lumière.

Il existe un corps idéal qui satisfait à la première de ces conditions : l'ÉTHER LUMINEUX, solide élastique parfait, puisque les vibrations d'ondes s'y propagent à la vitesse que l'on sait ; pénétrable à tout corps ou pénétrant tout corps sans frottement calculable, puisque la Terre y gravite comme dans le vide.

Mais, et c'est sa seule ressemblance avec le *corps circulaire* ou éther aristotélique, il n'est pas de nature grave ; et, tournant dans son ensemble, il détermine la rotation magnétique découverte par Faraday.

Or un appareil très connu est un excellent modèle d'éther lumineux, et satisfait aux trois postulats.

Rappelons brièvement la constitution de l'éther lumineux. C'est un système idéal de particules matérielles agissant les unes sur les autres au moyen de ressorts sans masse. Chaque molécule est mécaniquement l'enveloppe d'un *peson à ressort* dont les crochets de suspension sont reliés à ceux des molécules voisines. Une traction sur le crochet de la dernière molécule occasionnera le tremblement de tout le système, exactement comme avance le front de l'onde lumineuse.

La structure du peson à ressort est analogue à la circulation sans rotation de liquides infiniment grands à travers des ouvertures infiniment petites, ou à un système articulé de tringles rigides et de volants en rapide mouvement de rotation, portés par toutes ou par quelques-unes de ces tringles (1).

(1) Cf W. THOMSON, *On a gyrostatic adynamic constitution for ether* (C. R., 1889 ; Proc. R. Soc. Ed., 1890).

Le peson à ressort ne diffère de l'éther lumineux que parce qu'il est pesant et ne tourne pas dans son ensemble, pas plus que ne le ferait l'éther lumineux dans un champ dépourvu de force magnétique.

Si l'on rend les vitesses angulaires des volants de plus en plus grandes, ou les ressorts de plus en plus raides, les périodes des mouvements vibratoires élémentaires deviendront de plus en plus courtes et les amplitudes de plus en plus faibles : les mouvements deviendront de plus en plus semblables à ceux d'un système parfaitement rigide formé de points matériels mobiles dans l'Espace et tournant suivant la loi de rotation bien connue d'un corps rigide ayant des mouvements d'inertie égaux autour de ses trois axes principaux.

En résumé, l'élément de rigidité parfait est le *gyrostat.*

On connaît ces cadres de cuivre, ronds ou carrés, contenant un volant en rotation rapide sur un axe intérieur. En vertu de la rotation, le gyrostat se tient en équilibre sur n'importe quel côté. Si nous déplaçons le centre de gravité un peu en dehors de la verticale du point d'appui, il tourne en azimut et *ne tombe pas.*

On sait que l'*azimut* est l'angle que fait avec le méridien le plan déterminé par la verticale du lieu et par un point donné, une étoile par exemple.

Lorsqu'un corps est animé d'un mouvement de rotation autour d'un axe dont un point est entraîné dans le mouvement diurne du globe, la direction de son axe de rotation demeure invariable dans l'Espace absolu ; de telle sorte que pour un observateur emporté à son insu dans la rotation diurne, cet axe paraîtrait se mouvoir uniformément autour de l'axe du globe, exactement comme le ferait une lunette parallactique constamment pointée vers une même étoile très voisine de l'horizon.

Trois gyrostats en rotation rapide, dont les lignes des coussinets soient parallèles aux trois dimensions, engendrent la rigidité cubique. L'Explorateur assis sur la selle de la Machine est — mécaniquement — enfermé dans un

cube de rigidité absolue, pouvant pénétrer sans modification tout corps, à la façon de l'éther lumineux.

Et nous venons de voir que la Machine est suspendue selon une direction invariable dans l'Espace absolu, mais en relation avec le mouvement diurne de la Terre, afin d'avoir un point de repère du temps parcouru.

Elle n'a enfin aucune partie magnétique, comme le fera voir sa description.

III

DESCRIPTION DE LA MACHINE

La Machine se compose d'un cadre d'ébène, analogue au cadre d'acier d'une bicyclette. Les barres d'ébène sont assemblées par des douilles de cuivre brasées entre elles.

Les trois tores (ou volants des gyrostats), dans les trois plans perpendiculaires de l'espace euclidien, sont d'ébène cerclé de cuivre, montés selon leurs axes sur des tringles *de tôle de quartz rubanée en spirale* (la tôle de quartz se fabrique par les mêmes procédés que le fil de quartz), les extrémités pivotant dans des crapaudines de quartz.

Les cadres circulaires ou les fourches demi-circulaires des gyrostats sont en nickel. Sous la selle, un peu en avant, sont les accumulateurs du moteur électrique. Il n'y a pas d'autre fer dans la Machine que le fer doux des électro-aimants.

Le mouvement est transmis aux trois tores par des boîtes à rochets et des chaînes sans fin de fil de quartz, enroulées sur trois roues dentées, dans le même plan chacune à chacune avec les tores, et reliées entre elles et au moteur par des manèges et pignons d'angle. Un triple frein commande simultanément les trois axes.

Chaque tour du volant antérieur actionne un déclic, et quatre cadrans d'ivoire, juxtaposés ou concentriques, par l'intermédiaire d'une roue à gorge et d'un fil sans

fin, enregistrent les jours, milliers, millions et centaines de millions de jours. Un cadran spécial, par l'extrémité inférieure de l'axe du gyrostat horizontal, est en relation avec le mouvement diurne terrestre.

Un levier, s'inclinant en avant au moyen d'une poignée d'ivoire, dans un plan parallèle au longitudinal de la Machine, règle l'accélération du moteur ; une seconde poignée, au moyen d'une tige articulée, ralentit la marche. On verra que le retour du futur au présent se fait par un ralentissement de la marche de la Machine, et la marche avant dans le passé par une vitesse encore supérieure (pour produire une plus parfaite *immobilité de durée*) à la marche avant dans le futur. Pour l'arrêt à un point quelconque de la durée, un levier bloque le triple frein.

La Machine au repos est tangente au sol par les cadres circulaires de deux des gyrostats ; en marche, le cube gyrostatique étant inébranlable en rotation, ou du moins maintenu à la déviation angulaire que déterminerait un couple constant, elle *libre* en azimut sur l'extrémité de l'axe du gyrostat du plan horizontal.

IV

MARCHE DE LA MACHINE

Par les actions gyrostatiques, la machine est *transparente aux espaces successifs du Temps*. Elle ne dure pas, et conserve sans durée, à l'abri des phénomènes, son contenu. Qu'elle oscille dans l'Espace, que l'Explorateur ait même la tête en bas, il voit néanmoins normalement et continument dans le même sens les objets un peu éloignés, car il n'a pas de repère, tout ce qui est proche étant transparent.

Comme il ne dure pas, il ne s'est écoulé aucun temps, pendant le voyage, si long soit-il, *même s'il a fait halte hors de la Machine*. Nous avons dit qu'il ne dure que

comme un frottement ou une viscosité, durée pratiquement substituable à celle qu'il aurait continué de subir sans monter la Machine.

La Machine mise en marche se dirige toujours vers le futur.

Le Futur est la succession normale des phénomènes : une pomme est sur l'arbre, elle tombera ; le Passé une succession inverse : la pomme tombe — de l'arbre. Le Présent est nul. C'est une petite fraction d'un phénomène. Plus petite qu'un atome. On sait que la grandeur d'un atome matériel est, selon son diamètre, de centimètres $1,5 \times 10^{-8}$. On n'a pas encore mesuré la fraction de seconde de temps solaire moyen à quoi est égal le Présent.

De même que dans l'Espace il faut, pour qu'un mobile se déplace, qu'il soit plus petit dans le sens de son contenant (la grandeur) que ce contenant, il faut pour que la Machine se déplace dans la Durée qu'elle soit moindre en durée que le Temps, son contenant, c'est-à-dire plus immobile dans la succession.

Or l'immobilité de durée de la Machine est directement proportionnelle à la vitesse de rotation des gyrostats dans l'Espace.

Le futur étant désigné par t, la vitesse spatiale ou lenteur de durée, nécessaire à explorer le futur, devra être, V étant une quantité de temps :

$$V < t$$

Chaque fois que V se rapproche de O, la Machine rebrousse vers le Présent.

La marche dans le Passé consiste en la perception de la réversibilité des phénomènes. On verra la pomme rebondir de terre sur l'arbre, ou ressusciter le mort, puis le boulet rentrer dans le canon. Cet aspect *visuel* de la succession est déjà connu, comme pouvant être obtenu théoriquement en dépassant la lumière, puis continuant à s'éloigner d'une vitesse constante, égale à

celle de la lumière. La Machine transporte au contraire l'Explorateur avec tous ses sens en pleine Durée et non à la chasse d'images conservées par l'Espace. Il lui suffira d'accélérer la marche jusqu'à ce que le cadran enregistreur de la vitesse (rappelons encore que vitesse des gyrostats et lenteur de durée de la Machine, soit vitesse des événements en sens contraire, sont synonymes) marque

$$V < -t$$

Et il continuera d'une vitesse uniformément accélérée' qu'il réglera presque selon la formule de la loi de gravitation newtonienne, parce qu'un passé antérieur à $-t$ est noté par $< -t$, et pour l'atteindre il devra lire sur le cadran un chiffre équivalent à

$$V < (< -t)$$

V

LE TEMPS VU DE LA MACHINE

Remarquons qu'il y a deux *Passés* pour la Machine : le passé antérieur à notre présent à nous, ou passé réel, et le passé *construit par la Machine* quand elle revient à notre Présent, et qui n'est que la réversibilité du Futur.

De même, la Machine ne pouvant atteindre le Passe réel qu'après avoir parcouru le Futur, elle passe par un point, symétrique à notre Présent, point mort comme lui entre futur et passé, et qu'on appellerait justement *Présent imaginaire*.

Le Temps se présente ainsi à l'Explorateur sur sa Machine comme une courbe, ou mieux une surface courbe fermée, analogue à l'*éther* d'Aristote. Nous avons écrit nous-même (*Gestes et Opinious*, livre VIII) pour une raison peu différente autrefois *Ethernité*. L'observateur privé de Machine voit l'étendue du Temps *en-*

deçà de la moitié, sensiblement comme on a vu d'abord la Terre plate.

On déduit aisément de la marche de la Machine une définition de la Durée.

Considérant qu'elle est la réduction de t à O et de O à $-t$, nous dirons :

La Durée est la transformation d'une succession en une réversion.

C'est-à-dire :

LE DEVENIR D'UNE MÉMOIRE.

Dr FAUSTROLL.



AIMIENNE

OU

LE DÉTOURNEMENT DE MINEURE

—

Je présente aux lecteurs du Mercure, *avec une tristesse infinie, le dernier roman de Jean de Tinan.*

Ceux qui suivaient, depuis un an, les chroniques légères et hâtives qu'il écrivait ici même sous la rubrique « Cirques, Cabarets, Concerts » s'imaginent sans doute connaître le caractère et les limites de son talent. Ils ne les soupçonnent même pas. C'est ici qu'ils les jugeront.

Le roman qu'on va lire, et qui clôt l'œuvre d'un enfant mis en terre à vingt-quatre ans, devait inaugurer une vie d'homme. Jean de Tinan s'y révèle tout entier, avec son originalité intense, ses dons d'observation exacte, d'expression brève et de style scrupuleusement dépouillé. Il y donne la mesure de sa force. Il y expose ses théories, en vue d'une longue série de romans qui sont à jamais perdus pour notre littérature.

Nous ne demandons pas à ceux qui ne l'ont point connu de pleurer avec nous un ami dont personne n'a pris la place au milieu de nos réunions ; mais nous voudrions qu'on lût ce livre avec admiration et avec pitié.

PIERRE LOUYS.

A Maxime Dethomas.

« Hic, quos durus amor... »

« Là, ceux qu'un impitoyable amour fait périr en une langueur cruelle vont cachés dans les allées mystérieuses, et la forêt des myrtes étend son ombrage alentour... »

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

I

— Harry, dit-il au barman, voulez-vous me passer du feu, s'il vous plaît... Merci.

Raoul de Vallonges s'accouda, et considéra assise en face de lui, cette petite poupée d'Andrée de Stenta qui semblait fort excitée par quelque aventure.

— Non! mais crois-tu que je vais la laisser m'acheter, ma chère!.. Ça serait vraiment malheureux!.. D'ailleurs, tu as vu ce matin l'écho du *Gil Blas*... Ça n'est pas du tout comme ça que ça s'est passé. Mais elle doit être salement vexée tout de même!..

— Excellente notation psychologique!.. pensa Vallonges.

— Une femme qui vivait sur moi, ma chère!..

Vallonges se dispensa d'écouter la suite du bêchage.

La petite frimousse rose d'Andrée de Stenta

était tout animée d'indignation. D'un geste machinal et gracieux, elle relevait par instants une boucle blonde échappée.

— Elle n'est pas jolie, pensa Vallonges, mais elle sait agir avec la même désinvolture que si elle l'était... c'est l'essentiel...

Vallonges se fût permis d'être assez satisfait de cette réflexion s'il ne s'était aussitôt souvenu d'où elle venait.

L'orchestre attaqua une valse éminemment brillante.

Vallonges se laissa aller à suivre le rythme.

— Tra, la, la la, la la,... Tra, la, la la, la la,... la voilà bien, la musique qu'il nous faut...

« Tiens !.. voici Jane de Serby... cette jeune personne me plaît infiniment... elle a un petit air transparent qui... seulement... Tra, la, la la, la la,... je suis beaucoup trop « phidèle » à Odette pour prendre aucun plaisir à... à avoir même l'intention de... de me faire des concessions... — Tra, la, la la... fidélité garantie, et sans douleur... Il y a même une jolie phrase dix-huitième... *Une de mes tristesses est de penser que je ne pourrai jamais te faire un sacrifice !...* Je la replacerai... Mais ce que cela dure, ce stupide voyage !!.. »

—

Je vais vous renseigner tout de suite officiellement sur la situation sentimentale du sympathique héros du roman que vous me faites l'honneur de lire.

Il a une maîtresse — Odette Laurent...

Et, comme elle fait en somme assez bien son affaire, s'habille bien, sourit bien,... bien, et...

bien — il y tient. Il sentimentalise à son sujet aussi sincèrement que vous et moi au sujet des nôtres, et... c'est précisément en lisant ce roman que vous pouvez apprendre ce qui va arriver de tout cela...

D'ailleurs, comme Vallonges vient de le dire, Odette voyage en ce moment, en compagnie de son légitime époux Georges Laurent. Mais elle figurera dans ce roman, sans cesse, par des *rappels de ton*... Nous nous doutons bien que Vallonges exagérera volontiers en *songeant* à elle... mais nous ferons semblant de ne pas nous en apercevoir... C'est un amour comme tous les amours...

—

Vallonges calcula que Madame Laurent ne reviendrait pas avant trois semaines...

Depuis onze jours qu'elle était partie — il les comptait — il comprenait mieux (il le sentait bien!) que depuis les quelques mois de pur bonheur qu'ils avaient déjà imbibés d'extase ensemble, combien profondément... Ah! ah!.. ah!

Il s'apercevait aussi que... elle n'était pas libre. Que... elle avait un mari. Que... Et il s'attendrissait bien pieusement sur leur pauvre amour gêné. (Vous le voyez d'ici : mélancolique, amer, et doux).

Il ne prétendait pas que ces particularités fussent exceptionnelles, ni absolument insupportables, mais elles ne l'en touchaient pas moins plus directement que d'ordinaire, et c'était parce que les *cinq à sept*, depuis le départ d'Odette, étaient un peu pénibles à passer que Vallonges avait

repris l'habitude de venir souvent « *boire un* *erre* », avant dîner, au *Palais de Glace*...

Retrouver quelques camarades, — échanger quelques phrases prévues, — voir sourire de jolies personnes qui s'y appliquent... et oublier un peu qu'à cette heure-là sa chère petite Odette (chère petite Odette!!) aurait dû, raisonnablement, bavarder, cheveux blonds dénoués, dans le grand lit du 5 rue de l'Université (à l'entresol, la porte à gauche, au fond de la cour — ça donne sur des jardins...), au lieu de circuler en Italie — comme c'était nécessaire! — en compagnie de son légitime époux Georges Laurent, ingénieur des Arts et Manufactures, et d'ailleurs charmant garçon... mais que Vallonges, tous les jours, trouvait vraiment importun...

— Sans compter que ça doit l'exciter, l'Italie! cet imbécile!.. Le Tombeau des Scaliger — ça doit lui donner des idées... et les gondoles! Mais je me promets un de ces five o'clock de réouverture!..

« Odette!.. Elle aurait bien pu m'emmener, au moins, au lieu de me laisser à Paris, tout seul, na!.. exposé aux pires tentations!.. Je n'y succomberai pas, aux tentations, et je n'aurai aucun mérite... parce qu'elles ne me tentent pas, mais...

« Elle est si gentille!.. Elle est si gentille!.. Elle est si gentille!.. »

L'orchestre cessa.

Vallonges se retourna vers son xérès.

Un jeune homme poli et blond, un peu corpulent déjà, lui toucha l'épaule.

II

— Bonjour, mon cher Raoul de Vallonges...

— Tiens, c'est vous, Sainties. Ça va ? Vous venez d'Auteuil ?

— Comme vous voyez, répondit le jeune homme poli et blond en balançant sa lorgnette au bout de la courroie. Infect, mon cher ! c'est honteux ! Figurez-vous que dans le prix des Trois-Etangs, avec Rosirine... Mais... je vous demande pardon si je vous quitte un instant... J'aperçois Diane de Pierrefonds et je...

— Faites donc ! Faites donc !...

Vallonges le regarda s'éloigner :

— Diane de Pierrefonds !... Elles ont tout de même vraiment le chic pour arborer des noms pas voyants... Elles ont parfaitement raison d'ailleurs... L'essentiel, dans la profession, est de se faire remarquer d'une façon quelconque... Il y a le théâtre... Il y a le suicide... Il y a les procès... Ça vous aimante — et il se trouve toujours des gigolos perspicaces pour vous *choisir*... après...

« Cette petite Serby est vraiment gracieuse comme tout... elle doit être *amusante à défaire*, comme un sac de bonbons joliment ficelé...

« Ah ! Odette ! Odette ! adorable Odette !... Pourquoi vas-tu te ballader à Venise... avec arrêts à Pise, Florence, Milan, etc... Buffets !... et retour par les diverses vallées si pittoresques du Tyrol !... comme c'est malin, ces voyages-là !... comme c'est bien une idée à Laurent... Il va rapporter des photographies... bien sûr ! des photographies stéréoscopiques !... »

L'orchestre reprit.

Vallonges fit le tour du promenoir.

Il y avait peu de monde sur la piste.

Vallonges regarda patiner quelques femmes ; il admira une fois de plus ce sourire joliment peiné qu'elles ont toutes, lorsque leur cavalier les mène un peu trop fort. L'une d'elles se grisait à valser toute seule, entraînant la lourde volute doublée de soie tendre d'une jupe de drap noir *allant* délicieusement aux hanches. Vallonges s'arrêta pour la regarder...

On distinguait à peine le visage aux traits fins sous la voilette de dentelles ; les cheveux clairs, sous un béret de velours améthyste, près du col vert nil un peu haut, étaient d'une teinte émouvante et soyeuse...

— Il y a des femmes, pensa Vallonges, auxquelles on donnerait de la meilleure tendresse sans avoir même eu le temps de se demander si elles ont de quoi la rendre durable...

Il aurait certainement, de là, pensé à Odette Laurent... si malencontreusement circulante en Italie... mais on lui toucha l'épaule. En se retournant il retrouva Maurice Sainties.

— Je vous demande pardon de vous avoir quitté comme cela tout à l'heure...

— Mais non ! mais non !...

— C'est charmant le *Palais de Glace* à cette heure-ci, n'est-ce pas ?... c'est véritablement le rendez-vous de...

— Charmant !...

— Et puis il y a le...

— Oh tout à fait !

— N'est-ce pas !

La conversation tomba un peu.

— Ah, mon cher, reprit Sainties, je vous disais que Rosirine... Pardon... Pourriez-vous me dire quelle heure il est?

— Six heures moins dix...

— Je vous remercie... Figurez-vous donc que l'on m'avait dit le matin... Oh ! quelle est donc cette jolie personne... là-bas... vous voyez... en rouge... qui parle à ce monsieur décoré, avec toute sa barbe...

— C'est Luce de Percival...

— Ah ! vraiment ! c'est elle qui... Il me semblait bien la reconnaître... Eh bien donc, mon cher, on m'assure que Rosirine... Et cette personne... là... vous voyez... avec une ceinture dorée et un chapeau...

— C'est Denise Douni.

— Ah ! je vous remercie ! Je vous demande pardon !... On me dit donc le matin que sur la distance du Prix des Trois-Etangs...Mais n'est-ce pas Yvonne Emerence qui entre là-bas... Oh! mon cher ami... je vous demande pardon...Je suis obligé de vous quitter encore un instant... Il faut que je dise à Mademoiselle Yvonne Emerence...

—

Vallonges se retourna vers la glace.

La jolie patineuse s'amusait toujours à ses courbes. Sur ses chevilles minces elle semblait un bibelot fragile, fragile... Elle passa près de lui. Il vit à travers la voilette la bouche humide et l'éclat frais des dents dans un vague sourire...

Il la suivit des yeux...

Deux jeunes gens l'interrompirent... Paul de Marbaix, un camarade de quelque part, tenait à lui présenter son ami Mathéo de Ujarez...

— Monsieur... enchanté...

Il se promena un peu avec eux. On parla de quelque chose qui passionnait tout Paris. Vallonges trouva bientôt le petit Brésilien, avec son œil noir et blanc et sa moustache en croc, si insupportable qu'il emprunta pour s'évader l'éternelle phrase de Sainties...

— Je vous demande pardon de vous quitter, mais j'aperçois Suzette Pradier qui...

Il rejoignit Suzette au bar.

III

Raoul de Vallonges et Suzette Pradier étaient très bons amis.

Ils avaient été plus intimes. C'était presque « pour lui » qu'elle avait quitté autrefois le magasin de Modes — *Madame Chéris. Modes* — où, avec son sourire gai, l'ébouriffement de ses admirables cheveux dorés, dans ses robes de laine noire toutes simples et le classique ruban grenat au cou, elle représentait bien la plus plaisante petite modiste que l'on pût voir...

C'était l'époque jeune et bénie où, souvent, des nécessités pécuniaires pressantes faisaient entreprendre à Vallonges, à Gérard de Kerante, à Welker, à Pierre Lionel Silvande, auxquels parents ou tuteurs étaient sévères, d'économiques pèlerinages vers la forêt de Fontainebleau et les vertes rives du Loing.

On s'installait ensemble. Kerante buvait des

quinquinas en se préoccupant de trouver des titres adéquats aux romans qu'il avait l'intention d'écrire, et des épigraphes... Welker étonnait par des arguments érudits, et les notait à mesure... P. L. Silvande étalait la plus exubérante sérénité — mais savait par cœur tant de vers du père Hugo que Kerante affirmait qu'il y en avait au moins la moitié de Mendès... Tout le monde avait vingt ans avec quelque insouciance... Les douces compagnes du moment ne faisaient pas trop de manières — à moins qu'elles ne fussent parfaitement odieuses... mais en tous cas on riait du matin au soir... (Ces temps heureux sont plus révolus qu'on ne pense.)

—

Pendant tout un mois, à Montigny (Seine-et-Marne), Suzette avait enchanté Vallonges, qui l'y entretenait sur le pied modeste de cinq francs par jour (café compris), de la perfection de ses épaules et de sa nuque frêles, de la spontanéité de ses caresses, de sa gaîté inaltérable et communicative...

Elle avait amusé toute la bande de son esprit gavroche, et, à leur contact, avait pris certaines délicatesses.

Sans s'*aimer* (est-ce qu'on s'aime !), Vallonges et elle s'entendaient à merveille. Il avait vraiment fallu, peu de temps après le retour à Paris, qu'un *Monsieur* tout à fait *sérieux* lui fit des offres tout à fait avantageuses, et qu'en même temps, Vallonges s'excitât, stupidement, sur cette blonde et bête Madame Crecenzi dont après trois mois de cour il eut assez au bout de trois séances (et qui fut si malheureusement étran-

glée depuis par un mari subitement jaloux), pour que cette jolie passade se terminât si rapidement...

Au moins se termina-t-elle presque sans scènes, et se gardèrent-ils beaucoup de tendresse...

—

Suzette était trop intelligente, n'eût-elle pas été si ravissante, pour ne pas faire son chemin très vite.

Elle décrocha en quelques éclats de rire les rangs de perles, le coupé et le petit hôtel qui sont, comme chacun sait, les étapes du triomphe du vice, et elle put demander ses airs préférés aux tziganes.

Sa beauté était toute prête à s'ajouter l'attrait du luxe. Elle plut à beaucoup, sut choisir entre eux, et sut empêcher, d'une blague, qu'aucune adoration ne devînt gênante.... Prenant d'ailleurs plutôt du plaisir à certaines obligations de sa situation, Suzette était très satisfaite de son sort.

Voilà Suzette présentée.

J'ajouterai qu'elle avait un grain de beauté au-dessus de la hanche droite. (Beaucoup de gens savent cela.... et il convient que j'aie l'air renseigné.)

IV

— Raoul !

— Bonjour, jolie Madame...

— Qu'est-ce que tu deviens ?... on ne te voit plus... on ne te laisse plus sortir ?...

— Mais je te demande pardon... j'ai des jours de sortie.... La preuve, c'est que je t'ai vue l'autre jeudi à Auteuil.

— C'est pas vrai !

— Sauf erreur. Tu étais tout en chinchilla, avec une jupe de velours gris foncé garnie de deux bandes de chinchilla, et puis un manchon de chinchilla, et puis une toque de velours gris à plumes grises bordée de chinchilla... et une ceinture de turquoises. Est-ce décrit, cette toilette-là ?...

— Très exact. J'étais bien ?

— Idéale !

— Allons, tant mieux. Tu aurais bien pu venir me dire bonjour...

— J'étais très occupé... toi aussi.

— Sale bête ! Et à part ça ?...

— Rien. La vie est douce. Ton chinchilla m'a porté bonheur... J'ai touché Orthez III à des tas contre un...

— Tu as touché Orthez III, toi ! pas possible !...

— Comme j'ai l'honneur de te le dire... Je m'étais trompé de numéro à l'affichage... on ne peut plus toucher un cheval que comme cela... Heureusement j'avais pris gagnant et placé, je ne sais pas pourquoi, et le cheval que je croyais avoir est arrivé à la place, alors j'ai constaté.... Orthez III ou l'heureuse erreur !... et j'ai été fièrement rue Royale le lendemain...

— Tu en as une veine, toi !...

— Je ne me plains pas. Prends donc un verre avec moi...

— C'est que j'attends Emilio...

— Je n'y vois pas d'inconvénient... attendons Emilio. Je veux bien. C'est peut-être un noble étranger, ton Emilio ? — Qu'est-ce que tu prends ?... Harry !...

— Oui. Il est de là-bas. — Un porto blanc ! -- Il est gentil comme tout d'ailleurs... Il a un petit zé-

zaiement qui fait mon bonheur... et des cheveux tout bleus...

— Dis donc, Suzu, tu pourrais épargner à ma jalousie la description de tes amants....Tu l'aimes, ton Emilio... avoue-le !

— Ah !... absolument !

— Tu ferais beaucoup mieux d'évoquer les beaux souvenirs qui nous sont chers et communs à tous deux...

— C'est vrai qu'on ne s'embêtait pas... Ils vont bien les autres ?

— Ils ne vont pas mal, merci...

(Léger silence).

— Hein... Raoul ! Quand tu venais me chercher le soir, au coin de la rue du Quatre Septembre... Tu te souviens....

— Si je me souviens !... Tu avais des petites robes de laine et des rubans rouges autour du cou... je te vois encore, Suzu ! Tu étais joliment plus mignonne que dans tout ton chinchilla...

— Ça, c'est pas vrai. Et puis d'ailleurs, j'en ai assez de mon chinchilla, je vais me faire faire une jaquette en breitschwanz... Je n'ai jamais été mieux que maintenant...

— Euh !... tu as engraissé. Ah Suzu ! tu avais des petites épaules minces dans ce temps-là...

— Oh, Raoul !... Etais-tu assez assommant à toujours m'embrasser les épaules !... ça me cuisait à la fin... Mais non, je t'assure... C'est bien plus confortable maintenant... Il y a longtemps que tu n'as été à Montigny ?...

— J'y ai été la semaine dernière pour voir Silvande qui corrigeait des épreuves là-bas... Il revient ce

soir...

— Qu'est-ce qu'il a fait, P.-L.... ?

— Des vers sur le soleil... Je suis reparti le lendemain parce que sa Lydie m'ennuie trop...

— Ça m'amuserait de retourner là-bas... Dis donc — et l'île ?

— Quelle île ?..

— Tu sais bien ! La petite île où Kerante nous avait plaqués tous les deux un jour de pêche... Il nous y a laissés cinq heures, le misérable !... Nous avons même été obligés, pour passer le temps, de aire un tas de choses...

— Si je me souviens ! mon Suzu !... — L'île.... elle était inondée, l'île... au mois de Décembre, tu comprends.

— Ah flûte ! Tu aurais bien pu me dire que les arbres y étaient en fleurs, ç'aurait été bien plus gentil !.. Non, mais ! Tu la regardes, tu sais, Jane de Serby... Elle doit t'aller, celle-là... Monsieur aime les épaules frêles... Il est servi....

— Ne débine pas... elle est...

— Je ne débine pas... Elle est jolie comme tout. Avec ces grands yeux, elle a une petite figure toute pure... Surtout quand elle dit des obscénités... je ne sais pas si tu as remarqué...

— Suzu, ne sois pas rosse. Je n'ai d'ailleurs jamais eu l'honneur de causer avec....

— Ah ! Tu ne la connais pas ?... Monsieur en est seulement à la *vive impression* ... car tu y reviens depuis que nous sommes là, tu sais... Ne t'attache pas, je t'en prie... Monsieur désire-t-il que je fasse sa commission : « Ma chère Jane, vous avez fait une vive impression sur un de mes amis... c'est un jeune homme charmant, il a touché Or-

thez III... et a un goût marqué pour les jeunes personnes frêles »... Si tu veux, tu sais, en y mettant le prix, tu l'auras...

— Est-ce une scène de jalousie, Madame ?

— Non, Monsieur ! Mais, pour une fois que nous sommes ensemble tu pourrais regarder un peu de mon côté...

Vallonges lui prit la main et la porta cérémonieusement à ses lèvres...

— Oh ! très bien !.. Dis donc, Raoul, quand viens-tu voir ma nouvelle installation, rue Brémontier ?

Elle se mit à rire. Vallonges garda sa main entre les siennes...

— Dame ! Il faut bien que tu me dises si j'ai engraissé tant que cela...

Ils sourirent tous les deux. Suzette dit gentiment :

— Ça ne te ferait pas plaisir ?...

—

Maurice Sainties vint les déranger :

— Je vous demande pardon, Raoul de Vallonges... pouvez-vous me dire quelle heure il est ?... je...

— Six heures et quart...

— Je vous remercie... J'ai rendez-vous chez Henry, rue Volney, avec Bertie Desborough... que vous connaissez, je crois... Je serais désolé d'être... Oh ! pourriez-vous me dire quelle est cette jolie personne qui passe là... avec un collet de zibeline...

— Je ne saurais vous dire...

— C'est Renée Printemps, répondit Suzette

« Tout y est frais et joli comme le nom lui-même — *Au Printemps* »... Elle vend de l'amour... belles occasions... soldes de fin de saison... bien à votre service...

— Ah ! Elle... Je vous remercie... Mais je vous demande pardon... Il faut que je me sauve... Madame ! Mon cher Raoul de Vallonges !...

Il se dandina à travers la foule...

— Non, déclara Suzette, ce qu'il m'agace ce gros pierrot-là ! Il est d'un pommadé... Oh ! mais voilà Emilio, je te lâche !... Je vous demande pardon si je vous quitte, reprit-elle en imitant Sainties, mais j'aperçois là-bas...

Elle lui prit la main, et la serra très fort.

— Alors c'est convenu, dis, Raoul ! Tu m'écrias un mot la veille. On dînera chez toi et on se couchera de bonne heure... bientôt, s'pas !...

Vallonges répondit en se penchant vers elle :

— Tu es tout à fait jolie !

V

Vallonges s'accouda de nouveau au bar.

La salle s'était emplie tout à fait.

Au milieu des allées et venues Vallonges se sentit très bêtement seul et trouva bien d'insister sur cette sensation.

Dans la grande glace en face de lui, au-dessous de l'affiche du casino de Spa, il se vit fatigué et terne, les paupières lourdes, un sourire anxieux aux lèvres...

Il releva un peu sa cravate et soupira :

— Ah ! zut !

Vraiment cette absence d'Odette lui mettait du vague à l'âme...

Etait-ce bien à l'âme?...

Enfin ça lui faisait le même effet que si ç'avait été à l'âme...

— Ah! zut!...

Vraiment cette absence d'Odette lui mettait du vague à l'âme... *« Oh qu'il est cruel d'aimer lorsque l'on est séparé de l'être qu'on aime!... »* — Victor Hugo a fait cette curieuse observation dans Han d'Islande...

CHAPITRE SECOND

I

Vallonges vit entre les groupes la tête fine de Gérard de Kerante, mince, blond, la moustache un peu fauve aiguisée et retroussée, des airs impertinents de bretteur courbaturé...

Il arrivait en riant...

— Ah mon vieux, s'écria Kerante lorsqu'ils se furent rejoints, j'ai cru que je n'arriverais jamais... J'ai rencontré Sainties au coin des Champs-Elysées... Il ne voulait plus me lâcher. Il m'a fallu subir une histoire de pari de courses sur Rosirine... avec des termes techniques... Moi ça me fatigue ces choses-là... J'avais envie de m'asseoir sur le trottoir...

— Oui. Je sais. Il sort d'ici. Il m'a rasé pendant un quart d'heure...

— Ah! Il est pur, celui-là, comme raseur!... Tu

l'as rencontré, en soirée, dans une embrasure de fenêtre... hein ! Il s'attache et il ne vous lâche plus... c'est-à-dire... pardon... il s'excuse de « vous quitter un instant » et puis il revient... Il faut lui dire quel est ce monsieur « si distingué », là-bas, qui cause avec cette autre dame « si bien »... et puis le renseigner sur les antécédents de cette autre monsieur « si distingué », là-bas, qui cause avec cette autre dame « si bien »... Ah quel crampon ! Et à part ça, ça va ?

— Pas mal...

—... Et la famille donc ! Mais faut pas blaguer, on dîne très bien chez le père Sainties, et généralement on ne mange pas très bien chez les israélites... il y a un Pontet-Canet épatant... seulement ils ont tort d'écrire les noms des invités sur des cartonnages ornés de bottes d'asperge ou de pyramides de fruits en chromotypie... ils ont tort aussi de servir des *Suprême Pernot* avec le thé... enfin ! on ne peut pas tout avoir !...

— Tu as fini ?

— Non mais tu es bon, toi !... Il vient de me tenir dans un courant d'air à me parler de Rosirine...

— Et d'où viens-tu comme cela ?...

— Je viens de l'avenue de Messine... chez Madame Stolon... Il y avait là ton ancienne passion... Flossie aux yeux verts... de passage à Paris, avec un très joli chapeau. Il y avait Fernande, qui ne ferait pas mal de se marier... Il y avait Madame de Brébières qui veut inster en divorce... Je te raconterai cela... et Jacques Rolfe qui la conseille... Il y avait un sénateur très vilain... Il y avait le père Mauberets... il ne change pas, le digne homme !...

Nous avons eu une admirable conversation tous les deux sur la corruption des mœurs... Il la déplore — moi pas. Je me suis même aperçu, en la poussant un peu, qu'il considérait Sodome et Gomorrhe comme deux célèbres volcans de la Palestine... quelle erreur !... Pour n'être pas en reste je lui ai insinué que l'on appellait le Dante « Alighieri » parce qu'il était né à Alger... J'espère qu'il répandra cette opinion dans le monde... Cet homme est inépuisable ! T'ai-je raconté que l'autre jour, comme la petite Marie-Louise... elle est charmante, cette petite... lui demandait des tuyaux sur le nommé Jules César, il lui a répondu que c'était un grand capitaine qui avait écrit un livre pour les élèves qui commençaient le latin... joli, n'est-ce pas ? Enfin !... — Il y avait aussi Simonne d'Omeure qui m'intéresse bien davantage... Seulement, si elle a, comme je voudrais me plaire à le croire, l'intention de couronner ma flamme avant l'Exposition, elle fera bien de se dépêcher, Simonne... Moi ça ne m'excite pas d'attendre, ça me fait mal, voilà tout... Voilà près de six mois que nous sommes en négociations sur ce sujet et que je lui tripote les doigts, ça commence à devenir ridicule... Elle n'agit pas honnêtement. Heureusement que je m'occupe en attendant... Elle m'écrit deux fois par semaine qu'elle ne m'écrira plus... tout ça c'est des timbres-postes inutiles... Je crois qu'elle croit que je pense à elle quand elle n'est pas là, la chère enfant... — J'ai beau lui répéter qu'il n'en est rien... elle ne me croit pas, et cela lui suffit. Cette Simonne... Autrefois, quand nous étions petits, on jouait ensemble aux Champs-Elysées... je l'appelais Simonne. Plus tard je l'ai appelée Mademoi-

selle. Maintenant je l'appelle Madame. Est-ce que je l'appellerai de nouveau Simonne... en jouant ensemble?... Il n'y a sur la terre qu'une seule femme qui résiste, et c'est juste sur ce flirt-là que je suis tombé... Je ne peux pourtant pas l'assassiner pour qu'elle ne me résiste pas... Enfin! Te voilà renseigné!...

— Tu prends un verre, bavard?

— Tiens parbleu!... Seulement, mon petit Vallonges, il fait trop chaud ici... J'ai une pelisse... Asseyons-nous à une table au bord de la piste. Je suis éreinté d'ailleurs... j'ai mal dans le dos... je ne tiens pas debout...

—

Ils s'assirent à une petite table que Kerante déclara bien située...

— Un xérès, commanda Vallonges.

— Moi, dit Kerante, attendez... je suis si fatigué... donnez-moi donc un verre de *Vin Mariani*...

— « *Qui boit de la coca* »...

— « *Les vertus d'un coq. a.* »... Tu devrais t'y mettre, au *Vin Mariani*, toi, Vallonges... Ça te ferait du bien... c'est excellent... je t'assure... Je fais de la publicité par reconnaissance... Si je n'avais pas ça pour me faire aller, souvent... — Dieu, que je suis fatigué... Ah! que je te raconte...

(Je ne sais si vous vous apercevez que notre ami Gérard de Kerante a volontiers la parole facile...)

—... Que je te raconte!... Faut te dire, mon cher... hier soir nous avons été au *Moulin de la Galette* avec Welker... c'est un endroit charmant... on y

danse sans principes, mais avec entrain... et puis ça a l'air d'un dessin de Steinlen... Nous allions filer... mais voilà-t-il pas qu'un des cipaux vient me trouver et me confie d'un air mystérieux qu'il y a « une dame » qui me « trouve très bien ». C'était la première fois qu'on me faisait faire une déclaration par un garde municipal... — Welker se tordait. Le mieux, mon cher, c'est que la « dame » en question était délicieuse... dans son genre. Toute gosse... (« *La puberté n'était encor que dans son cœur* », comme dit l'autre)... avec une frange sur le front et des grands yeux en braise... un gentil petit museau de toutou. Il faut savoir rendre hommage en tous lieux aux manifestations de l'éternelle Beauté... même lorsqu'on la rencontre en jersey et en cheveux... j'ai emmené la gigolette... — Welker était furieux... il a fallu que je lui fasse observer que nous la saluerions peut-être à Armenonville dans cinq ans. Un bijou cette petite fille... et une conviction !.. elle avait si peur d'avoir l'air maladroite qu'elle faisait un chiqué insensé... Et un petit corps mince et indécis... d'un florentin !.. — Ce matin, en écrivant son nom sur ma liste — Euphémie ! Phémie !.. un nom admirable ! — j'ai mis en regard deux vers d'Ausone qui ont dû être bien étonnés : « *Dum dubitat natura, marem, faceretne puellam — Factus es, o pulcher, poene puella, puer* »... joli, n'est-ce pas ?... Et c'est qu'elle a été désintéressée pour de bon !... désintéressée avec pudeur. J'ai insisté pour lui faire accepter un « fiacre » raisonnable... elle n'a jamais voulu prendre que « dix sous pour son omnibus » et elle a filé... peut-être a-t-elle déplu à ma concierge !... Enfin ! — J'ai oublié de lui de-

mander son adresse pour lui « faire porter quelques orchidées »... Dis donc.., ça n'a pas l'air de te passionner... mon histoire !.. Tu es difficile !..

Vallonges regardait le skating. Il avait cherché sa jolie patineuse de tout à l'heure, mais elle n'était plus là.

Il prit son verre et le vida d'un trait.

— Mais si... mais si... tu as toujours des histoires admirables.

— Je sais créer les occasions, dit modestement Kerante. Dis donc, mon vieux, continua-t-il en se penchant, tu as l'air tout mélancolique... ne te désole pas... elle reviendra...

— Tais-toi! interrompit Vallonges en souriant.

— Oui. Je sais. Tu es la discrétion même... Mais c'est tout à fait inutile, la discrétion... tout le monde est au courant tout de même, et c'est incommode..

— Tu penses bien que si depuis huit jours on te revoit avec des airs navrés à des heures ou tu étais généralement parfaitement invisible, au lieu de te voir arriver vers sept heures, épanoui, et avec une autre cravate que le matin... je suis assez malin pour deviner pourquoi... Enfin !.. Ne l'aime pas trop !..

Vallonges fit un geste évasif...

II

(Gérard de Kerante me plaît beaucoup...

Peut-être trouvez-vous qu'il est venu un peu brusquement remplacer par ses monologues, prolixes et d'un style coupé, les dialogues le long desquels nous voyons si bien se déclarer des états d'âme vagues chez notre ami Raoul de Vallon-

ges?.. Kerante me plaît beaucoup à moi, — et, bien qu'il ne soit, dans ce roman ou il a accepté de jouer a peu près les confidents, qu'un personnage de second plan, je vous demande la permission de vous le présenter avec un soin qui donnera, j'espère, plus d'intérêt aux bavardages avec lesquels vous venez de faire connaissance...

—

Ce garçon mince, fiévreux, un peu efféminé et maladif, est généralement tout à fait antipathique...

Cette façon agaçante de parler *par mots historiques* et d'associer les idées les unes par-dessus les autres pour glisser entre deux une personnalité qui pique... cette perpétuelle affectation apparente de politesse indifférente, de fatuité, de pédantisme, et d'expérience... cette voix même, douce et traînante, qui donne à nos plus banales paroles l'allure d'un paradoxe ironique et que l'on ne comprendrait pas... l'intransigeance, avec cela, d'opinions auxquelles il a toujours l'air de ne pas tenir... — cet heureux mélange vaut à Gérard de Kerante une réputation bien établie de méchanceté dangereuse et d'insupportable insolence...

Mais ceux qui le connaissent mieux s'aperçoivent bientôt qu'il est *comme ça* avec une sincérité scrupuleuse... inamoviblement *comme ça*... et qu'il ne paraît si affecté que parce qu'il se dispense d'affecter d'être simple...

Il est indifférent, par indifférence,... citateur, parce qu'il lui semble commode d'exprimer une

idée avec une phrase déjà faite pour cela... S'il émet sans les soutenir d'arguments les opinions les plus subversives, c'est parce qu'il ne voit pas d'avantage à ce que son contradicteur change d'avis... S'il préfère avoir recours, comme exemples, à des anecdotes qu'il présente comme personnelles, c'est parce qu'il pense qu'il les contera mieux ainsi... Il est fat par fatuité, ce qui est tout à fait exceptionnel...

Mais surtout, cet auteur responsable — car on lui en prête — de tant de rosseries cinglantes est sans aucune malveillance. Le double souci de voir exactement les choses et de les exprimer avec concision met seul dans sa conversation cette brutalité d'épithètes que l'on craint. Lui-même apporte dans la vie une si imperturbable bonne volonté à « tout admettre », qu'il est toujours le dernier à s'apercevoir qu'il a « éreinté » quelque chose... il croit avoir dit « comment c'est », voilà tout. Il n'épargne pas ses amis, pas plus qu'il ne s'épargne lui-même : il les traite comme il traite toutes choses dont il s'occupe — il « constate » avec sensualité... Bien au contraire, s'il vous aime, ce qui ne l'eût pas intéressé d'un autre excitera sa passion d'analyse... il ébranche la question en un tour de main... on le voit écarter sans hésitation les petites hypocrisies dont on s'était le mieux dupé soi-même... les comparaisons les plus imprévues vous mettent bien en face des choses... les phrases heurtées, inachevées, se succèdent, touchant juste, et lorsque Kerante termine, en penchant la tête d'un geste habituel : « C'est bien cela, n'est-ce pas ? » il n'y a généralement plus qu'à reconnaître que l'on a « agi comme un mufle ». — Mais on voit que

Kerante trouve cela si naturel que l'on n'en est jamais humilié...)

III

—Tu ferais beaucoup mieux de te distraire...Regarde... c'est joli comme tout ici... les endroits, inutiles comme celui-ci, et luxueux, sont vraiment, lorsqu'ils réussissent, des endroits tout à fait agréables..

— Oui... oui...

— Non, mais, vraiment... Pouvons-nous être mieux, à cette heure, qu'assis tous les deux à causer, regardant les femmes en buvant un verre... Des esprits grincheux pourraient contester que nous remplissions tout notre « devoir présent », mais tout cela est vraiment bien gentil à voir chatoyer... —Tiens! regarde-les là-bas, toutes les cinq, autour du gros Durand—l'échotier qui signe Saint-Fard—quel joli bouquet, et comme on y cueillerait de jolis détails... Tiens! il y a dans le bouquet ton ancienne Suzette...

— Je l'ai vue tout à l'heure... nous avons galvanisé quelques souvenirs... Je lui ai même laissé espérer que je céderais à ses instances et que j'irais un de ces soirs visiter son installation rue Brémontier...

— Vallonges! Tu deviens presque aussi fat que moi!...

— Oh! ça... il n'y a pas de danger... Je n'ai plus de cigarettes..

— En v'là...

Et ils regardèrent quelques instants sans parler.

— C'est vrai qu'il y a de jolis échantillons ici,

reprit Vallonges. Vois, là-bas, appuyée à la colonne, Jane de Serby... Est-elle assez bien placée, ainsi, avec sa petite silhouette si délicate se découpant sur la glace blanche et bleue tachée d'ombres qui passent.. quel art! et comme elle lève bien lentement les paupières... Je la regardais tout à l'heure, elle a une exquise façon de sourire... Au commencement il semble que la bouche est trop fatiguée... qu'elle ne pourra jamais... et le sourire ne devient gai que lorsqu'il est épanoui... elle me plaît beaucoup. — Je crois que c'est parce qu'elle a, poussé au gracieux, tout ce qui fait le charme des plus minables putains sur lesquelles on s'attendrit...

— C'est des phrases pour un article que tu essaies sur moi?... Jane de Serby te rends bien lyrique!...

— Suzette me l'a déjà reproché tout à l'heure...

— Ah! bien!... mais tu sais, si tu en as envie... il ne faut pas se refuser un petit extra de temps en temps... Je t'aurai une petite diminution... Veux-tu que je te fasse dîner avec elle demain...

— Ah! laisse donc!...

Kerante se mit à rire.

— Tu fais mon bonheur... Tu as l'air d'un couteau qui a perdu sa gaine... tu es coupant. Puisqu'on te dit qu'elle reviendra, ta vénitienne... Elle a un billet circulaire...

Mais Vallonges ne voulut pas entendre ces plaisanteries indiscrètes.

— Tu as travaillé ces jours-ci? demanda-t-il.

— Peuh!... mon Dieu... tu sais... Ah! à propos!... j'ai trouvé une épigraphe pour la nouvelle dont je t'ai parlé... ecoute-moi ça... il s'agit de

l'amour... «... *L'amour — Ne vaut pas qu'on l'achète alors qu'il est à vendre* »... C'est un alexandrin, j'ose le dire, admirable, du regretté Emile Augier...

— Très bien ! Et la nouvelle ?...

— Je compte m'y mettre incessamment... d'ailleurs...

(Nous n'avons pas le temps de les écouter *causer littérature* maintenant.)

—

— Où dînes-tu ?

— Nulle part...

— Alors nous dînons ensemble... Garçon ! ça fait ?

— Non je t'en prie... laisse-moi cela !

— J'ai dit à Scilly qui est revenu de Granville que e passerais le prendre chez Weber... il est veuf. Sa femme est pour quinze jours dans sa famille... nous serons extrêmement spirituels toute la soirée... Ce sera très gentil...

— Filons...

— Filons...

IV

Ils trouvèrent chez Weber, devant des portos, Silly avec Pierre-Lionel Silvande, Daniel Morille et Welker. Silly était jovial, Silvande lointain, Morille réservé et Welker méthodique : c'était assez dans leurs habitudes.

Morille racontait une histoire de femme :

— ... elle lui disait qu'elle l'aimait ; il lui répondait qu'il ne l'aimait pas...)

— Ils mentaient tous les deux, interrompit Kerante. Où dîne-t-on ce soir?

— Je dîne en ville, dit Morille. Où serez-vous vers minuit?...

— Il faudrait que je rentre travailler, dit Welker.

— Alors on est quatre? dit Kerante

— Je resterais bien volontiers avec vous, dit Morille, mais j'ai promis à une jeune femme de mes amies de lui faire entendre la dernière mélodie que j'ai faite... Sur une *Berceuse* de Silvande... Elle est très susceptible et exclusive, et je craindrais...

— Mon petit Daniel, dit Kerante, quand on parle de sa maîtresse, il ne faut jamais oublier que l'on cause probablement avec celui, ou l'un de ceux, avec qui elle vous trompe...

— Je ne vois pas... !

— Vous allez être en retard pour dîner, mon petit Daniel, dépêchez-vous.

— Pourquoi le tourmentes-tu comme cela? dit Silvande, quand Morille se fut éloigné.

— Oh toi! Tu le défends parce qu'il te met en musique... Mais il me dégoûte ton musicien... Depuis que je l'ai rencontré à Billancourt avec ses amours... un horrible veau avec des cheveux citron... elle a perdu ses dents dans sa jeunesse... il y a longtemps... et a eu l'idée malheureuse de se faire poser un ratelier en roquefort...

— Il ne la sort pas? dit Vallonges.

— Si... Mais seulement dans les terres labourées...

— « La Femme n'est pas tenue d'être belle », dit gravement Silly, « il suffit qu'elle soit bonne, gracieuse et charitable »...

— Ta bouche...

— C'est de Michelet.

— S'il l'aime... ce garçon !

— Après huit jours il n'y a plus de différence entre une femme laide et une femme belle, dit Welker.

— Tiens ! tu n'es donc pas rentré travailler, toi ?

— Je n'avais plus le temps... J'enverrai une dépêche. Je rentrerai à dix heures...

— Si qu'on dînerait alors...

— Où ça ?

— Ici, puisqu'on y est...

— Ah non ! Secouons-nous ! Chez Boivin...

— C'est trop loin...

— Chez Lapérouse...

— Pourquoi pas à Fachoda !...

— Chez Prunier...

— Ça va... Pas d'objections ? Messieurs, c'est tout droit...

—

Il y a déjà pas mal de temps que les journalistes de province ont l'habitude, lorsqu'ils font un mauvais à-peu-près, d'ajouter entre deux virgules « comme dirait Silly »... Ce n'est pas d'hier que Silly est « l'humoriste bien connu » et « le joyeux Silly », mais la *génération montante*, dont quelques si remarquables spécimens sont en train de manger des « Colchester » bien grasses chez Prunier, a déclaré que Silly lui appartenait, et Silly a bien voulu.

Physiquement, Silly est chauve, — il serait inutile de le nier. Je n'apprendrai à personne que son « genre de talent » consiste à oser le plus impru-

dent mélange d'érudition et de fantaisisme. Les circonstances en ont fait le critique musical que vous savez, mais soyez sûr qu'algébriste il eût fait du calcul intégral par calembours... et c'eût été très bien aussi.

Silly est marié. Il appelle sa femme Jeannette... vous croyez peut-être que c'est parce qu'elle s'appelle Jeanne? pas du tout, elle s'appelle Renée; Jeannette est son nom de famille. En échange elle l'appelle Silly comme tout le monde... Personne n'a jamais su le prenom de Silly. Elle l'appelle aussi « le doux Maître », « le gros Chat », « la Doucette » et « le Bleu »... Ces appellations conviennent à des circonstances particulières... Jeannette est gracieuse et jolie.

C'est un ménage de camarades, Les gens grincheux les trouvent « un peu bohèmes », les autres les trouvent charmants. Je crois que les premiers sont jaloux.

Jeannette a une famille en Bretagne. (Monsieur et Madame Jeannette.) Elle va de temps en temps passer quelques jours dans cette famille. Silly la conduit. Il vient de l'y conduire et il s'est arrêté cinq jours à Granville en revenant...

— Moi je ne m'embête jamais nulle part, déclare-t-il en mangeant des huîtres... J'ai vu des gens exquis là-bas... Il y a un type dans le genre de Jupiter, qui tient un bazar, sur le pont, et qui est un homme admirable... j'ai appris beaucoup de choses en causant avec lui... il m'a dit des choses excellentes sur l'impôt progressif... il a une maîtresse anglaise d'un âge incertain, qui a l'air d'un Burne-Jones de la mauvaise époque...

— Faut que j'aille voir ça, dit Kerante.

— J'ai fait d'autres connaissances agréables... Un douanier qui faisait merveilleusement le homard à l'américaine... Un commis voyageur en chicorée pour café, garçon très spirituel... le véritable esprit français... un peu le même genre qu'Anatole France, mais en plus fin... Je serais bien resté encore un peu, sans le désir violent que j'avais de violer une petite fille en violet, très laide, qui vendait des crevettes... j'ai eu peur d'avoir des ennuis... Je ne serais pas fâché que ma femme revienne...

— Que ma femme *revînt*... reprend Welker... vous mangez trop d'huîtres, Silly.

— C'est parce que je les aime. J'aurais voulu être l'ami de C. Sergius Ovata qui vers l'an 550 de la Fondation de Rome possédait, selon Valère Maxime, des parcs superbes au bord du lac Lucrin !

— Pourquoi nous dites-vous ça?

— Parce que c'est érudit, que je l'ai lu aujourd'hui même dans un livre très remarquable de M. Robert Dreyfus sur *les lois agraires à Rome* et que je tiens à l'employer avant de l'avoir oublié...

—

Pierre-Lionel Silvande mange un œuf à la coque. Il a l'estomac délicat, il suit le régime lacté, mais c'est le plus passionné des lyriques. Il est joli garçon, l'air jeune, avec des cheveux bouclés ; ses mélancolies lui vont bien — ses enthousiasmes lui vont bien aussi... on l'appelle P. L. pour abréger.

Il a depuis très longtemps une maîtresse très belle, bête et prétentieuse : la divine Lydie. Lydie

Bracy a le souci de la Beauté, un regard profond sous des bandeaux ondés ; elle a eu un accessit au Conservatoire et tient des rôles à l'Odéon ; elle déclame aux *Samedis populaires de poésie.* Elle a toujours un livre sous le bras ; Kerante a regardé le titre l'autre jour, c'était le *Discours sur la Méthode* de M. René Descartes ; il a demandé : « Vous lisez cela ? » — « Oui, a-t-elle répondu, c'est très joli ! » — « Laisse donc Lydie tranquille ! » a interrompu Silvande. Kerante est l'ennemi personnel de Lydie. Lydie parle volontiers de son âme, Kerante n'aime pas cela. Silvande est convaincu que cette antipathie provient d'un essai de séduction manqué : c'est pourquoi il la voit avec indulgence... il a fait une Elégie sur ce sujet. La vérité est que Kerante ne pardonne pas à Lydie qu'il trouve belle d'avoir les seins placés un peu hauts, — Lydie ne pardonne pas à Kerante de le lui avoir dit...

— Tu as beau blaguer, dit Silvande, la jeunesse qui se lève aujourd'hui en province, partout, est admirable ! Elle sent qu'elle est digne de regarder la lumière, elle est généreuse et frémissante...

— Tu parles ! dit Kerante... Tout ça, c'est des gens qui trouvent moyen de mettre des chevilles en prose...

— Ils méprisent vos préoccupations mondaines et mesquines, et ils célèbrent, selon la religion de la beauté et du divin qui est en eux, l'amour harmonieux et les campagnes splendides ! ce qui chante et ce qui tressaille ! Ils s'enivrent de la sève terrestre et une constante conscience de leur humanité ennoblit leurs œuvres... Cette jeunesse est un champ de blé dont les épis mûrs éclateront bientôt !...

— Silvande est tout pantelant d'azur ce soir, dit Silly!..

— Il est un peu raseur, dit Kerante.

— P.-L. est héroïque, dit Vallonges.

— Vous êtes fades et maussades, reprend Silvande en cassant son second œuf, vous êtes anémiés par Paris et par l'égoïsme. D'autres intelligences ensoleillées connaissent l'enthousiasme éclatant et la force... Ils débordent d'allégresse devant la simplicité souriante de la vie... Ils savent que le pain est juste...

— Celui-ci n'est pas assez cuit, dit Welker. Garçon! donnez-moi du pain de ménage... Très cuit...

— Le père Hugo a écrit : « *Mon âme aux mille voix que le Dieu que j'adore — Mit au centre de tout comme...* »

— Je proteste contre l'intrusion du père Hugo à ce petit dîner...

—

Welker mange un artichaut feuille à feuille. Sa barbe en pointe est taillée avec soin, ses cheveux ne frisent sous aucun prétexte, et si son lorgnon le gêne, ça ne regarde que lui. Il quitte souvent ses amis à dix heures — c'est pour écrire des articles documentés qu'il publie dans diverses Revues étrangères. Une chose attriste son existence : il n'a pas encore fini de lire les journaux du matin quand les journaux du soir paraissent. Ses amours sont discrètes. — Kerante affirme qu'il a des vices effroyables : « *Voluptaria quærens per impedimenta cbanoiri* » dit-il, et Welker hausse les épaules.

— Est-il possible de manger des artichauts en décembre! s'écrie Silly... c'est fait dans les prisons... par d'anciens notaires condamnés pour faux...

— Vous n'êtes pas obligé d'en manger...

— Il ne manquerait plus que cela!.. Dites donc, Welker, vous avez vu, dans la *Freie Bühne*, la correspondance de Wagner et de Heckel sur la fondation de Bayreuth?..

— C'est un joli mélange de société par actions 300 thalers et d' « idéalité »...

— Wagner.., commença Silvande.

— T'occupe pas de ça! interrompit Kerante... Ne te lance pas dans les « idées générales » à cette heure-ci!..

— Wagner est une expression géographique, dit Vallonges...

— Qu'est-ce qui prend du café? demande Kérante.

— Moi...

— Moi aussi...

— Pas moi, dit Silly. Je ne peux pas ne pas me passer de café...

— Vous dites?

— Je dis : je ne peux pas. ne pas me passer de café...

— Ah! parfaitement — j'ai compris. Alors quatre cafés!

— Et vite, dit Welker. Faut que je rentre faire mon article...

— Je vous accompagne, dit Silvande. Il faut que j'aille chercher Lydie à l'Odéon... à onze heures...

— On ne la voit plus, Lydie... dit Kerante.

— Elle travaille beaucoup pour... la pièce de Richepin...

— Elle a bien tort. Il en fera une autre après.

—

Silly, Gérard de Kerante et Raoul de Vallonges restèrent à fumer en buvant du marc. Comme Kerante l'avait prévu, ils furent « extrêmement spirituels toute la soirée ». — Ils allèrent dans divers endroits où il y avait de la lumière, des orchestres, et d' « adorables prostituées » qui se promenaient... et ce fut, toute la soirée, ce que le *Journal officiel* appelle « *des conversations particulières* »...

V

Silly s'en fut vers le Parc Monceau à minuit, sous le mauvais prétexte qu'il avait la migraine. Vallonges et Kerante entrèrent chez Weber, ils y trouvèrent, devant deux pintes de stout, Maurice Sainties et son ami Bertie Desborough qui est insupportable.

— Que je suis donc content de vous voir, s'écria Sainties, vous allez peut-être pouvoir me dire quel est ce monsieur décoré, là-bas, à la table du coin, avec cette dame blonde...

Vallonges et Kerante s'enfuirent épouvantés.

Dehors il faisait un petit froid sec... un de ces jolis petits froids secs qui sont si précieux dans la conversation. (« Je préfére le froid sec au froid humide »)...

— On gèle, dit Kerante — allons donc manger deux œufs sur le plat chez *Maxim's* avant de rentrer.

—

Ils y restèrent jusqu'à près de trois heures.

Ils rencontrèrent des camarades, Jean Valtérier et Faustino de Vargas, qui soupaient avec Andrée de Stenta et la fragile Blanche de Sèvres... on causa un instant... puis Kerante s'excita sur une amie de Blanche de Sèvres — une débutante...On fit les présentations,..

— Mademoiselle Marguerite Rousseau...

— Monsieur Gérard de Kerante...

C'était une jolie petite fille aux traits fins, bonne enfant, avec un bon rire. En se serrant un peu on tint tous à la même table...

Le souper fut suffisamment joyeux. Il y avait la gaîté bruyante de Valtérier, le gentil rastaquouérisme gazouillant de Vargas, la satisfaction qu'avait Kerante d'avoir si bien assuré sa nuit...

Vallonges était un peu mélancolique. Brusquement il sentit l'absence d'Odette au point de regretter n'avoir pas devancé Kerante dans le choix de la jeune Marguerite... puis il demanda : « Une carte télégramme fermée et de quoi écrire ! », et écrivit : « *Il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut... Viens, si tu peux, dîner avec moi ce soir, — j'ai des choses à te dire* »... puis il mit l'adresse: « *Suzette Pradier, 31 bis, rue Brémontier* »... il mouilla, colla, et passa le petit bleu à Kerante...

— Hah ! Hah ! dit Kerante, je te disais bien !

Et montrant Vallonges du doigt à la petite Sèvres qui écoutait les tziganes :

— Vous voyez ce garçon-là ?... eh bien, c'est un mufle....

Puis il reprit le flirt actif dont il entourait la

jeune Marguerite...

On dansait.

—

Blanche de Sèvres danse délicieusement, glissant avec des airs penchés, très idéale... Elle s'arrête pour donner un conseil à une amie qui est venue lui parler à l'oreille :

— Marche, si tu veux, mais méfie-toi... Le carnet de chèques, ça ne rend pas...

La jeune Marguerite danse comme une pensionnaire. Valtérier, un peu pâteux, explique à Andrée de Stenta qui s'intéresse le meilleur traitement pour les chaussures jaunes. Vallonges, sur la banquette, fume des cigarettes l'une après l'autre... Vaguement il écoute la conversation de la table à côté ; ce sont deux personnes luxueuses et respectables, pas jeunes du tout, avec deux messieurs chauves et empressés...

— C'est si gentil les chiens... les pauvres chéris.

— Oui... mais il ne faut pas avoir de chiennes, madame, on a trop d'ennuis...

— Ah, madame ! Je suis obligé de faire avorter la mienne... elle a eu des rapports avec un trop gros chien... elle ne pourrait jamais faire les petits... la pauvre chérie !...

Vallonges se demanda si c'est vraiment la peine de rester chez *Maxim's* jusqu'à deux heures du ma tin pour entendre des conservations comme ça... Un des messieurs chauves s'informe :

— Et votre fils, madame ?

— Il est au Tonkin, monsieur. J'ai reçu tout un paquet de lettres de lui ce matin...

— Il est officier, madame ?

— Oh ! madame !... Il n'a que dix-huit ans... il est engagé...

Kerante se penche vers Vallonges :

— Tu sais qui c'est, ta voisine, la grosse blonde ?...

— Non. Tu sais ?

— C'est la célèbre Eveline Heimann, l'ancienne danseuse...

— Pas possible !... celle de Lamartine !...

— J't'assure...

Et en effet, à côté de lui, la conversation a tourné... il entend :

—... Le foyer... oui, autrefois... mais maintenant, chère madame, avec tous ces billets de faveur qu'on laisse entrer... des ministres, des députés...

Les messieurs chauves aident ces dames à mettre leurs sorties de bal... ils s'en vont... Il y a longtemps qu'ils devraient être couchés, à leur âge.

Vallonges pense qu'il voudrait bien être couché aussi... Il demande si ce n'est pas l'avis général... On veut bien.

Valtérier et Andrée, Vargas et Blanche montent en voiture. La jeune Marguerite a expliqué timidement à Kerante :

— Vous comprenez... comme il y a très peu de temps que je suis à Paris... je ne suis pas très bien installée... alors si vous préférez...

Je crois bien qu'il préfère ! Et comme il habite rue Cambon, Marguerite déclare qu'elle peut très bien aller à pied jusque-là...

— Vous êtes à épouser ! dit Kerante.

Vallonges les accompagne...

CHAPITRE TROISIÈME

I

Vallonges se décide à rentrer à pied.

Il glisse son télégramme dans la première boîte qu'il rencontre... Suzette l'aura demain avant de sortir...

Vallonges voudrait bien qu'Odette revînt... Sa petite Odette... elle est si gentille... elle est si gentille... elle est si gentille...

Rue de Rivoli, Vallonges examine sa chère conscience... c'est son heure.

Il y remarque un trouble furieux et de l'impatience... le plus agaçant libertinage d'ironie... de l'hypocrisie sentimentale... de la méthode... de la vanité... Ce n'est pas le meilleur Vallonges.

— Je suis... — commence-t-il — mais il préfère se trouver tout de suite des excuses, et se démontrer qu'il est très heureux...

(Cet insupportable saint Paul parle quelque part en mauvais termes de gens « *amateurs d'eux-mêmes, fiers, impies, gonflés d'orgueil, amateurs de voluptés plutôt que de Dieu* »... « *voluptatum amatores magis quam Dei* » — Vallonges s'est toujours volontiers reconnu dans ce petit tableau... « *amateurs d'eux-mêmes* »...)

Il se le démontre avec énervement, classique énervement :

— La vie est incertaine !... Pourtant !...

« Ah ! c'est que c'est bien *ça*, la vie... c'est la

gueule de bois qu'a ma chère âme ce soir... c'est des folies, des sécheresses, des espoirs, des égoïsmes, des tendresses... tout cela effeuillé, expédié en dix phrases — au passé. C'est *ça*, il n'y a pas à dire... je ne suis pas vieux et il y en a déjà un joli paquet... et *ça* continuera comme *ça*,.. c'est *ça* mon bonheur... car je suis heureux n'est-ce pas ! Ah !... Ne nous emballons pas !... »

Vallonges se sent mal maître de ses pensées... dirige leur confusion tant bien que mal...

— Oh je n'hésite pas... je ne doute pas de la « méthode »... ce sont les résultats qui me fatiguent... Je me demande si... *si*... SI...

« Vais-je donc retomber ce soir — simplement parce qu'Odette est absente depuis onze jours — dans l'erreur déplorable de supputer SI, dans d'autres circonstances, j'aurais pu entasser plus de bonheur... « Entasser », c'est bien cela... il faut penser qu'à mesure que l'on progresse, la joie que l'on prend à chaque satisfaction nouvelle est fortifiée, soutenue, par la conscience des satisfactions échues auxquelles elle s'ajoute... on thésaurise...

« Et vraiment, regretter des impossibilités... quelle sottise inutile ! Songer, par exemple, que SI cette Flossie, dont Kerante a éprouvé le besoin de me faire souvenir aujourd'hui, s'était trouvée être précisément du modèle que j'imaginais... ou SI telle de mes passagères amies avait été assez parfaite pour ne donner lieu à aucune des lassitudes par quoi toutes ces liaisons ont pris fin à leur tour... j'aurais pu connaître un bonheur moins agité et plus profond — c'est seulement une façon de retomber au vieux « rêve » chimérique et bleu que l'on a irrémissiblement condamné, mais qui

en appelle parfois de notre raison à nos nerfs... Il ne faut pas... D'ailleurs ces poussées d'impossible doivent se faire de plus en plus rares à mesure que le possible vous satisfait davantage... et voici trois ans que la vie vraie me donne presque sans relâche assez de beau réel pour qu'il n'y ait guère de place laissée à des rêves d'un sublime un peu forcé comme goût...

« Si je dors mal cette nuit, ce qui est fort possible, je ne tendrai pas les bras, dans mon insomnie, à quelque figure idéale et vague, panacée certainement infaillible, mais qu'il n'est guère plus efficace d'attendre que de songer, devant la note de son tailleur à payer, que SI l'on avait une bourse avec toujours cinq louis dedans ce serait véritablement bien commode...

« Odette n'est-elle pas délicieuse, gaie, caressante, bien à moi et pas accaparante !... n'a-t-elle pas toutes les qualités que l'on peut !... »

Vallonges quitte les arcades de la rue de Rivoli et tourne la rue des Tuileries. Le vent glacé le cingle à travers son foulard, toute sa psychologie en est refroidie...

— Odette est très bien quand elle est là, pense-t-il, mais elle est insuffisante quand elle n'y est pas...

Vallonges admire comme il suffit de peu de chose pour mettre bien les choses au point...

— Et c'est pourquoi, s'explique Vallonges, étant sorti de chez moi à cinq heures après avoir travaillé sans feu sacré toute l'après-midi à cette *Vie et opinions du Prince de Ligne* que je ne peux pas arriver à terminer, je me suis sucessivement intéressé beaucoup plus qu'un « fidèle amant » ne devrait

le faire, à la petite frimousse rose d'Andrée de Stenta, à la grâce frêle et transparente de Jane de Serby, à une patineuse fragile, au nouvel embonpoint de mon amie Suzette, et, momentanément, tout le long de la soirée, à une douzaine de jolies personnes... puis j'ai été mélancolique chez *Maxim's*, j'ai eu envie de la jeune Marguerite de Kerante, j'ai envoyé un petit bleu rue Brémontier... ce sont des concessions, et je me sens disposé à les pousser plus loin. J'en aimerai mieux sans doute, par comparaison, Odette lorsqu'elle reviendra...

« Mais il est tout de même bien tentant d'imaginer une tendresse faite de sécurité et que la solitude ne diminuerait pas... il faut vraiment que les moralistes nous aient bien dégoûté de la vertu pour que nous acceptions tous les inconvénients de l'adultère... Alors quoi?... se marier ?... se coller ?... à quoi vais-je penser là ! n'ai-je pas déjà cent fois, sans succès, suivi cette classique ornière de raisonnement sentimental !... Il « faut se laisser aller », voilà ce qu'il faut... Et quand on a eu la chance de rencontrer une aussi aimable partenaire qu'Odette... chère petite Odette... il faut profiter de sa chance jusqu'au bout... Voilà ce qu'il faut...

« Oui mais il faudrait... il faudrait...

(Vallonges sent qu'il n'échappera pas à la *crise*... banale,bête,connue,... mais que l'on subit. Il sent que tout cela va l'envahir très brutalement, très douloureusement peut-être, aussitôt que d'une petite phrase stupide il aura ouvert la route à la vieille faiblesse... et il hésite. S'il s'attarde à des

verbiages médiocres, à des résumés psychologiques, à des redites habituelles et faciles... « Il faut... il faut... la vie telle qu'elle est... » — c'est qu'à se les répéter une fois de plus, comme s'il en doutait, il prend un peu confiance pour cette crise nouvelle qu'il va falloir subir, malgré qu'il en ait...

Vallonges sent en lui prétentieusement danser les idées... comme lorsqu'elles ne font que masquer une autre idée qui monte, et qui va vous faire son esclave, et dont on a peur... La *crise*... l'énervement ennuyé...

— « Il faudrait... Il faudrait... » ... Il se crispe !...)

—

Vallonges arrive au coin du Pont-Royal. Une main se pose sur son bras, et une petite voix qui tremble un peu de froid lui dit :

— Monsieur... si vous pouviez me dire...

II

— Qu'est-ce que tu veux ?...

— Monsieur... c'est que je ne sais pas où aller cette nuit... et je commence à avoir très froid...

Vallonges se pencha... vit des cheveux épais sous une toque et un bout de nez rose...

Il prit rageusement un parti... Il y couperait, à la crise...

Il emmènerait cette fille, puisqu'il l'avait rencontrée... ça le distrairait toujours... comme ça au moins il ne serait pas seul... Ça serait d'ailleurs très bien de finir cette journée comme cela... les bonnes blagues du hasard... Hah !...

Et puis elle avait une drôle de façon de raccro-

cher... qu'est-ce qu'elle fichait là, à trois heures du matin, au coin du Pont-Royal !

Si elle n'était pas possible, il lui ferait raconter des histoires...

— Allons ! viens !

— Oh, monsieur ! vous êtes bien aimable ! je n'osais pas demander à quelqu'un... et je ne pouvais pourtant pas passer la nuit ici... Je ne vous gênerai pas, vous verrez...

Elle parlait d'une voix douce qui étonna Vallonges.

— Qu'est-ce que j'ai ramassé là? se demanda-t-il. — Bah ! je verrai bien !...

Il lui prit le bras.

— Dépêchons-nous !...

— Vous habitez loin?

— Rue de l'Université...

— Ce que je vais être contente de me chauffer !

—

Vallonges n'avait pas d'allumettes, naturellement... Il tint son acquisition par la main pour la guider dans l'escalier... Elle butta contre la première marche et se mit à rire... Vallonges ouvrit la porte à tâtons... ne trouva pas le bougeoir à sa place habituelle... fit entrer la petite dans son cabinet de travail, que quelques tisons éclairaient faible ment, tandis qu'il passait dans la chambre à coucher, prenant des allumettes, et allumant une lampe...

Lorsqu'il revint et posa la lampe sur le bureau l' « hôte » avait jeté sa toque et son manteau sur un fauteuil et se chauffait à la petite flamme bleue agonisante... Elle se retourna en souriant...

III

Elle est certainement toute jeune... des traits fins... des cheveux d'or si épais que leur masse se fonce dans la profondeur. Vallonges ne regarde d'abord que ces cheveux...

— Vous avez de beaux cheveux, jeune personne...

— Ce que j'ai eu froid ! dit-elle.

— Veux-tu boire quelque chose de chaud ?... du thé...

— Oh ! Je veux bien !... Je vais le faire... montrez-moi où il y a ce qu'il faut...

— Sur la petite table, là, près de la cheminée...

Vallonges s'est jeté sur le divan, éreinté. Il la regarde, dans la demi-clarté de la lampe, allumer le réchaud, mesurer le thé, préparer les tasses... Elle est habillée d'une robe de drap gris uni tombant assez bien..., la taille très mince... les gestes soigneux... Elle n'a pas du tout l'air...

— Viens t'asseoir à côté de moi — dit Vallonges.

Elle s'asseoit sur le coin du divan, souriant encore d'un sourire un peu gêné, les mains croisées... Elle est toute frêle... un teint rose et blanc... Ces cheveux d'or foncé sont vraiment étonnants, relevés en une simple torsade souple... C'est une enfant...

— Ah ça !... qui diable ?... se demanda Vallonges.

— Comment t'appelles-tu ? dit-il.

— Je m'appelle Aimienne... mais on m'appelle Mimi... vous pouvez m'appeler Mimi...

Et un peu vite, en se forçant un peu, elle ajoute :

— Je vous suis bien reconnaissante... je ne savais plus du tout que devenir quand je vous ai rencontré...

Elle s'arrête brusquement, le regarde et sourit... Il lui prend les mains,— de petites mains fuselées. et douces...

— Qu'est-ce que j'ai trouvé là au coin du Pont-Royal ! se demanda Vallonges.

Et, pour ne pas laisser tomber la conversation :

— Quel âge as-tu ?

— J'ai quatorze ans et demi...

— Tu as... mais alors !.. quatorze ans et demi... qu'est-ce que tu...

— Oh j'ai presque quinze ans... j'ai l'air plus que mon âge, n'est-ce pas ?... on me donne souvent dix-sept ans... voilà l'eau qui bout...

Vallonges se redresse sur les coussins,... la regarde mieux. Comment n'a-t-il pas vu tout de suite... c'est une gosse !... Mais qu'est-ce qu'elle faisait là, au coin du Pont-Royal !...

Vallonges s'amuse... Et lui qui avait si peur de passer une nuit d'énervement ennuyé !...

Elle revient avec une tasse à la main... il est un peu clair, son thé, mais elle tend la tasse d'un geste joli..

— Merci... encore un morceau de sucre. Et maintenant me diras-tu ce que tu faisais au coin du Pont-Royal ?...

Elle se rasseoit tranquillement sur le coin du divan et fait fondre son sucre en tournant avec la cuillère... Elle ressemble à diverses chromolithographies anglaises connues. (Allez voir boulevard des Capucines, à côté des filtres Pasteur.) Elle

dit tranquillement, d'une petite voix décidée :

— Voilà... c'est que je suis partie avant-hier de chez papa...

Elle raconte posément, avec des airs sérieux :

— Je suis allée dans un hôtel... rue de... près du Luxembourg. C'est là que j'ai passé l'autre nuit... cette après-midi je me suis promenée... et puis quand je suis rentrée ce soir, après dîner, la dame de l'hôtel m'a dit : « Ah ! vous voilà, vous !.. vous nous en faites des ennuis !... il paraît que vous êtes mineure et qu'on vous cherche !.. » ... Alors j'ai eu peur et je suis ressortie en courant... j'ai fait des zigzags dans les rues, tellement j'avais peur qu'on me suive... J'ai marché... j'ai marché... je n'osais pas aller à un autre hôtel sans malle... et puis le temps a passé, tout était fermé... Je ne voulais pas parler à un sergent de ville parce que j'avais peur qu'il ne me demande d'où je venais... J'ai hésité comme ça jusqu'à ce qu'il ne passe plus personne dans les rues... J'avais joliment froid quand vous êtes passé !... Vous avez été bien gentil...

— Tu dois être éreintée... déchausse-toi... je vais chercher des pantoufles...

Il va chercher des pantoufles à Odette — des amours de pantoufles brodées d'or... on dirait deux petits soleils.

— Oh ! qu'elles sont jolies !.. Elles me vont très bien. Non ... je ne suis plus fatiguée maintenant... je vais prendre encore un peu de thé...

Elle s'arrête, la théière en l'air :

— Vous n'allez pas me ramener à papa, au moins ?.... Promettez-moi !...

—

Vallonges pense que c'est probablement tout de même ce qui arrivera...

Elle a eu encore de la chance de le rencontrer, cette petite... elle a dû filer par un coup de tête, demain elle sera désolée...

Et Welker qui prétend qu'il n' « arrive » jamais rien !...si ce n'est pas une «aventure»,ça,qu'est-ce qu'il lui faut... ça n'est pas de cape et d'épée, évidemment, mais enfin... c'est une petite aventure !

Elle est gentille comme tout, cette gosse, et elle raconte son odyssée avec un sérieux...

— En tous cas, je ne te ramènerai pas ce soir...

— Et puis, vous ne savez pas qui je suis,—dit-elle d'un air rassuré.

— Oh ça ! — c'est facile à savoir...

Elle s'inquiète :

— Promettez-moi que vous ne me ramènerez pas... si vous me ramenez je me jette à l'eau...

— Holà !.. holà !..

— Je vous jure ! vous pensez bien que je ne suis pas partie de la maison sans bien réfléchir avant...

— Vraiment !..

— Veux-tu, Mimi, tu me raconteras tout ça demain... tu meurs d'envie de dormir...

— Vous me promettez de ne pas me ramener ?...

— Je te promets tout ce que tu voudras...

Elle lui tend la joue :

— Embrassez-moi...

Et il l'embrasse. C'est frais et doux comme tout. Ça finit de le calmer tout à fait, ce baiser.

—

— Comment vous appelez-vous ?

— Raoul.

— Il me semble que vous êtes mon frère... C'est vrai...

— Tu as un frère ?

— Non. J'aurais bien voulu, il nous aurait défendues... J'ai trois petites sœurs qui ont douze, sept et quatre ans... Maman est morte il y a deux ans... C'est depuis ce temps-là que ce n'est plus tenable, à la maison... lorsqu'Elle est venue s'installer...

— Qui ça — Elle ?..

— La maîtresse de papa... Elle ne peut pas nous sentir, mes sœurs et moi... Maman ne s'occupait pas beaucoup de nous parce qu'elle était toujours malade, mais celle-là !.. Ah non ! je ne veux pas rester là-dedans !.. Mes sœurs, ça va encore, elles sont petites, quand on les gifle elles pleurent, et puis voilà... mais moi je lui répondais, alors... Hier elle m'a encore battue, alors je n'ai rien dit, j'ai mis mes affaires dans une malle, et quand elle est sortie, je suis partie...

Vallonges pense que c'est une histoire simple... tout à fait simple... et même lamentablement simple...

—

— Qu'est-ce qu'il fait, ton père ?

— Papa ? Il... non, je ne veux pas vous dire... Si vous deviniez qui c'est, après, vous voudriez peut-être me ramener... Ce n'est pas que je n'aie

pas confiance en vous, mais je ne veux pas que vous me rameniez...

— Mais non! Et puis tu sais, il n'y a pas beaucoup de chances que je le devine... Je ne le connais pas, ton père...

Elle ne répond pas, se laisse aller contre lui, toute prise de fatigue et de sommeil tout à coup...

— Allons... tu me raconteras tout cela demain... faut dormir...

— Je vais m'installer là, sur le divan. Je ne vous gênerai pas...

— Pas du tout... pas du tout... tu vas prendre mon lit... moi j'ai à travailler... Allons!.. Attends que je t'allume une lampe...

— Mais je ne veux pas vous déranger...

— Dépêche-toi! dépêche-toi!.. Veux-tu que je te donne une chemise de nuit?..

— Je veux bien... toutes mes affaires sont à l'hôtel...

Vallonges lui donne une chemise de nuit à Odette... pas une chemise de pensionnaire précisément...

— Oh qu'elle est jolie!

— Couche-toi vite — et dors vite...

— Bonsoir, Raoul...

— Bonsoir, Mimi...

— Embrassez-moi... vous êtes bien gentil!..

IV

Vallonges pense que le thé sera plus « fait » et s'en sert une autre tasse. Il marche de long en large... de son divan à son bureau...

—

(Le cabinet de travail de Vallonges a deux fenêtres sur les jardins. La chambre à coucher est à gauche et la salle à manger est à droite ; derrière il y a le cabinet de toilette, l'antichambre, la cuisine et l'office... appartement simple, pièces à peu près carrées...

Vallonges professe en ameublement la théorie des tons assortis. Son cabinet de travail est tendu de toile écrue; aux fenêtres, des demi-rideaux de petite soie bleu gris ; la même petite soie aux panneaux de la bibliothèque basse qui tient tout le fond de la pièce. — Vallonges n'aime pas « voir les livres ». — Sur le divan bas, fait de tapis de chèvre dans les tons blancs et bleus, des coussins à volants de toutes les soies gris-bleu qu'il a pu trouver ; un tapis gris et des portières d'un bleu paon et blanc attendrissant. Tout ça est très bien.

Les meubles légers sont en chêne. Sur la grande table, entre les deux fenêtres, règne ce beau désordre que l'on a si spirituellement déclaré être « un nez fait de l'art »... Dans une bibliothèque tournante, des dictionnaires et des répertoires. — L'encrier de Vallonges est un vieux morceau de plomb déformé qui a dû servir à quelque moine antédiluvien : c'est une des choses à quoi Vallonges tient le plus sur la terre. — Dans le fond à gauche un petit piano droit.

Sur la bibliothèque, deux beaux vases laiteux à décor bleu de la manufacture de Copenhague, avec des gerbes de chardons et de monnaie-du-pape... Un moulage d'une petite tête antique au douloureux sourire. Aux murs quelques estam-

pes dans des cadres en frêne : une pointe sèche de Helleu, petite fille triste, de profil, le menton dans la main longue et maigre... Une litho de Léandre, charge d'un Gérard de Kerante, agressif... Une *Polaire* de Henri de Toulouse-Lautrec, impitoyable ; une eau-forte de Pierre Louys, *Jeune Sirène au bain*... une jupe de femme de Maxime Dethomas... un *Prince de Bismarck*, de Nicholson. Et puis la photographie de la *Mademoiselle Fel*, de Latour, une image anglaise (touchante !) de *The first interview of Werther and Charlotte*, un panneau de *Fleurs dans l'obscurité*, de cette Mademoiselle Betsy qui expose de si étonnantes choses aux « *Indépendants* »... un portrait de Vallonges par Henri Bataille, fatigué et malade, avec des mains de cire et un complet de voyage, très « départ pour le Midi »...

Sur la cheminée, un grès patiné de la *Tête de Faune*, de Jean Carriès ; de chaque côté de la cheminée, deux tables si compliquées, destinées, l'une, à « ce qu'il faut pour boire », l'autre à « ce qu'il faut pour fumer », que je renonce tout à fait à vous les décrire...)

—

... Vallonges trouve qu'il y a à tout cela un petit ridicule touchant qui lui plaît... son « beau geste » ajaxien de « bafouer le Rêve » en ramassant une fille quelconque s'achevant ainsi en fraternel baiser sur la joue fraîche d'une fillette...

— Elle a encore eu de la chance de me rencontrer... Elle aurait pu tomber sur un goujat qui... Elle est pleine de confiance, cette gosse... elle est

très bien, pas effarée, ni pudeur ni innocence, elle trouve tout ça tout naturel... Elle est très gentille, elle a des cheveux superbes... elle sera très jolie... elle est déjà très jolie... elle a une taille... On lui donnerait au moins dix-sept ans...

« Qu'est-ce que ça peut bien être, cette petite, avec ces airs décidés... pas de piqûres d'aiguilles aux mains... Le père qui installe sa maîtresse avec ses filles... la femme qui les gifle... la petite qui file... C'est pas naturel, tout ça... ça doit être vrai, elle aurait inventé quelque chose de plus compliqué...

« Qu'est-ce que je vais en faire, de cette gosse ? Elle doit dormir maintenant. — Elle est très gentille... Je suis bien, avec ma fraternité honoraire... De la poudre insecticide! dirait Silly. — Ma foi non ! Elle est très gentille pourtant... cette robe grise incontestablement « modeste » avait l'air de quelque chose sur elle... et puis elle était bien *dans le ton* de mon cabinet, c'est énorme !... Les pantoufles d'Odette lui allaient très bien, et elle a un pied rare, Odette... Si elle me voyait, Odette ! Me voilà transformé en asile de nuit pour jeunes personnes de quatorze ans... Elle doit dormir maintenant...

Vallonges frappe doucement à la porte, puis l'ouvre doucement.

Aimienne a plié bien soigneusement ses vêtements sur une bergère... et puis, aussitôt au lit, elle s'est endormie de fatigue... comme elle était... toute perdue dans ses cheveux défaits... la couverture ramenée jusqu'au menton, une petite épaule mince seulement et un petit bras mince dehors,

un joli bras d'enfant aux lignes effilées...

— Est-elle assez gentille comme ça !

Vallonges la regarde longuement et hausse les épaules... Il rentre dans son cabinet, secoue les coussins du divan, constate que le feu est tout à fait tombé et qu'il n'a aucune envie de le rallumer... Il rentre dans sa chambre à coucher avec un livre, tire une bergère près de la cheminée, s'y jette et s'étire...

—

(La chambre à coucher de Vallonges est toute drapée d'une étoffe imprimée, « orange pourrie », de Voysey, semée de vols d'oiseaux sentimentaux et un peu japonais, des oiseaux partout, à tire d'ailes... « Trop d'oiseaux! » dit Kerante...

Le grand lit bas, en pied, sous des tentures... deux de ces bergères larges et profondes que l'on appelle marquises et où l'on s'asseoit si bien à deux... une table à plateaux au bas du lit... et c'est tout... horreur des meubles inutiles !

Sur la cheminée une petite terre cuite de Clodion dont Vallonges est assez fier : une nymphe nue, frêle, timide, assise à terre, les jambes repliées sous elle, s'appuyant d'une main au sol, tenant distraitement de l'autre main une fleur qu'elle regarde sans la voir... (Il a « trouvé ça pour rien » aux environs de Grenoble et n'a jamais eu le courage de la revendre...)

Le cabinet de toilette est tout laqué blanc et assez compliqué, avec une cretonne à fleurettes bleues et des nattes... Armoires et robinets.

Tout ça fait un appartement bien Liberty-Morris-Jansen ! Mais que voulez-vous !... — « C'est le

mal de Maple ! » dit Silly. — « Oh ! » dit quelqu'un... »)

—

— Eh bien ! elle est là, cette petite, voilà tout !... est-ce que je vais m'exciter dessus, maintenant !... D'abord elle dort !... et puis elle n'a pas l'âge réglementaire... et puis elle ne saurait probablement pas du tout de quoi il est question... des responsabilités, ah ! non ! merci !... et puis... J'suis bête !...

Il chantonne :

— *Dors, dors bien tranquillement... Tra, la, la, la, la... sur ton innocence !*

« Qu'est-ce que je vais en faire, de cette gosse ?... Elle est gentille !... c'est égal, je suis joliment bien dans mon rôle d'ange gardien !... « *Un ange au radieux visage, — Penché sur le bord d'un berceau* »... on nous fait apprendre ces machines-là par cœur quand nous sommes trop petits pour nous défendre, et nous ne pouvons plus les oublier après !... « *Charmant enfant qui me ressemble, — Disait-il, oh ! viens avec moi, — Viens nous serons heureux ensemble...* » Tiens, je ne m'étais jamais aperçu que c'est obscène !...

« Elle a une naïveté pas naïve qui est drôle comme tout... « Je m'appelle Aimienne, mais on m'appelle Mimi... » — Pauv'gosse qui recevait des gifles de « la maîtresse à papa » ... Est-elle assez gentille dans ses cheveux !... on ne voit que le bout de son nez comme cela, et ce bras... Si je regardais ce qu'elle a dans ses poches... Un mouchoir... marqué ? — c'est toujours au quatrième coin, la marque — marqué A. F... Une clef avec

un numéro de cuivre : 23... la clef de l'hôtel... Un porte-monnaie avec... vingt, quarante, soixante, soixante-dix, quatre-vingt... quatre-vingt-treize francs! Elle est très riche, ma protégée, elle a une dot... ça doit être « l'argent de ses étrennes » ... c'est tout. Comme renseignements, c'est insuffisant... Bah ! on me renseignera bien à la Préfecture, si je veux... si elle a filé depuis avant-hier, on a déjà dû la réclamer... Je lui ai promis de ne pas la ramener, mais... D'ailleurs je ferai aussi bien de me renseigner... Si ce qu'elle m'a raconté est vrai, je ferai peut-être aussi bien de la mettre ailleurs...

« Ah ! et puis je m'occuperai de tout ça demain... je lui ferai donner des détails... Il est quatre heures... Si je veux dormir un peu... »

JEAN DE TINAN.

(*A suivre.*)



REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Lettres devinées : I. De *** à M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie Française. — L'Affaire considérée comme une école de respect. — Chronique de la dépopulation. — Une manifestation de la pudeur.

Lettres devinées. I. De * à M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française.** — Vous avez lu, Monsieur, dans un journal du soir, un petit article où une de vos récentes allocutions était assez sottement prise à partie. Eh bien, cet article est de moi; je l'avoue, en vous priant d'écouter mes humbles explications. Je n'ai aucun talent, mais je ne suis pas stupide ; je n'ai pas d'idées, mais j'ai des diplômes et, chose rare dans la presse d'aujourd'hui, quand je parle, avec une emphase (ridicule, j'en conviens), de Cicéron et de Démosthènes, je parle de citoyens dont je connais la vie et d'écrivains dont j'étudiai les œuvres, pour obéir aux programmes de l'Université. Quand je cite du latin, c'est avec correction et à propos ; si je dis : « le *suave mari magno*... du poète antique », je n'ignore pas que ce poète est Lucrèce. Cela fait qu'on m'estime dans les journaux graves et que l'on m'y confie volontiers la rédaction des entrefilets auxquels le pédantisme qui m'est naturel confère une certaine autorité pour nos abonnés de province. Parfois on me demande de l'esprit, un esprit particulier à la maison, quelque chose comme le rire d'un pasteur calviniste qui se serait grisé avec de la bière de ménage. Cet esprit-là, que j'atteins assez facilement dans mes bons jours, je ne l'avais même pas quand je voulus railler votre goût pour les Belles-Lettres. Après le *suave mari magno*, je trouvai ceci : « L'air

est connu. Mais ce n'est pas une raison pour que certaines oreilles n'y prennent pas, comme à la *Dame Blanche*, un plaisir extrême. » C'est bien le ton qu'il fallait, mais affaibli par une mauvaise digestion et par la conscience que j'avais d'écrire des sottises vraiment trop grosses et d'une jovialité vraiment trop lugubre. Notre journal est, vous le savez, l'organe attitré du cléricalisme laïque ; on y défend les bons principes, tous ces principes sans lesquels on ne pourrait concevoir, quand on est sénateur, une société civilisée ; on y vénère une grande quantité d'expressions latines telles que le *statu quo*, le *beati possidentes*, le *ne varietur*, ou anglaises comme *time is money*, ainsi que tous les mots honorables du dictionnaire (de l'Académie), *administration*, *constitution*, *révolution*. Pour ce dernier mot, à la vérité, on ne s'en sert jamais qu'au prétérit ; il indique pour nous le fait accompli, quelque chose comme le déluge ou le massacre des Innocents ; que les événements qu'il contient puissent se reproduire, nous ne le croyons pas, parce que ce n'est pas notre intérêt et aussi parce que nos abonnés sont d'excellents fonctionnaires, soucieux de toucher leur pension de retraite. En littérature, nous évoluons de M. Claretie à M. Albert Sorel, de la rue de Richelieu au jardin du Luxembourg ; on ne saurait être plus libéral, et là-dessus je n'ai rien à dire. Ces messieurs de la rédaction écrivent fort bien ; il n'est pas jusqu'aux notices scientifiques qui n'y témoignent d'une belle culture et d'un goût parfait : ainsi nous ne manquons jamais d'appeler les animaux domestiques par leurs noms les plus nobles. Pour nous les bœufs sont des bovidés, les chevaux, des équidés, les moutons, des ovidés ; vous voyez le genre ; il n'est pas vulgaire. J'avais donc lieu d'être satisfait d'appartenir à un journal aussi sérieux, aussi solide, aussi prudent, aussi riche, aussi respectable en un mot, lorsque vint à éclater la malheureuse affaire... Je n'insiste pas, car je ne partage pas vos idées sur ce point ; en ef-

fet, moi, je suis de Genève... On s'est donc mis à me suggérer des articulets politiques, à moi humble rongeur de livres ! Et j'ai, tout comme les maîtres du genre, émis des vœux respectueux, mais fermes, touchant l'avènement de la Justice et de la Vérité. Les temps sont proches, me disait le président du conseil (d'administration) ; le renouvellement de janvier est un des plus importants de l'année ; il faut que tout le monde donne ! C'est ainsi, Monsieur, que je fus amené à blâmer avec une véhémence presque discourtoise quelques-uns de vos propos. J'en ai du regret. Non pas que je rougisse d'avoir dit à peu près le contraire de ma pensée. Cela m'arrive constamment ; j'obéis au milieu ; et d'ailleurs je pense si peu que si je n'exprimais que ma pensée propre, je n'aurais pas souvent grand chose à dire. J'ai du regret, parce que ce qu'on m'a fait dire est tout de même trop bête. Non, je ne suis pas de Genève au point de croire que Démosthènes et Cicéron doivent à leurs intrigues politiques la meilleure part de leur gloire ; je n'ignore pas qu'ils seraient l'un et l'autre parfaitement inconnus s'ils n'avaient laissé des écrits qui, à travers les siècles, ont témoigné de leur génie ; et je n'ignore pas davantage que, si l'auteur des *Tusculanes* avait dédaigné de descendre dans le forum, l'histoire romaine n'en serait pas changée. On m'a fait dire : qu'Aristote a rendu plus de services à l'humanité en enseignant la politique à Alexandre le Grand qu'en rédigeant sa prodigieuse encyclopédie ; que Pline l'Ancien a mieux mérité des hommes comme amiral que comme compilateur ; que la gloire de Bossuet, c'est d'avoir discuté avec le pasteur Claude ; que la gloire de Lavoisier, c'est d'avoir été guillotiné ; que la gloire de Chateaubriand, c'est d'avoir été ministre des affaires étrangères ; et la gloire de Gœthe, d'avoir été chancelier du duc de Weimar ; et la gloire de Lamartine, d'avoir abattu le drapeau rouge ; et la gloire de Victor Hugo, d'avoir été l'un des proscrits du Deux

Décembre ; que M. Duclaux, président de métingue, éclipse Pasteur ; que l'attitude présente de M. Gaston Paris est plus utile à l'Europe que ses admirables travaux sur l'ancien français ; et que vous enfin, Monsieur, vous n'avez mérité d'être inscrit au catalogue des hommes dignes de mémoire que le jour où vous vous êtes affilié à une ligue politique. On m'a fait dire tout cela et bien d'autre choses encore, et j'ai honte ! Vous vous rappelez ma misérable phrase : « M. Boissier a éprouvé le besoin d'opposer à la stérilité de l'action sociale ou politique l'utilité supérieure des recherches d'érudition... » Vous ne sauriez croire combien, relue loin du bureau de rédaction, elle me paraît stupide avec sa prétention grossière à l'ironie et quelle ironie ! Je sais ce que c'est que la politique et j'en connais le personnel d'aujourd'hui : les savants, les érudits, les poètes et les philosophes y sont fort déplacés ; ces dilettantes du balai ne réussissent qu'à se salir à la boue dont ils sont impuissants à débarrasser les avenues sociales. Il me semble qu'on ne peut être utile qu'en exerçant un métier, une fonction, un état, avec talent et, à défaut de talent, avec conscience et persévérance. L'homme qui abandonne ses livres pour aller hurler avec le peuple témoigne ainsi qu'il s'est trompé en choisissant jadis la carrière de l'étude ; il devient inférieur à lui-même, à son métier, à sa destinée et il ne sera utile à personne, ni à lui-même, et à rien, ni au peuple, car on ne remplit pas bien deux fonctions à la fois dans la vie : les amphibies ne vivent parfaitement ni dans l'eau ni sur terre. Voilà ma vraie pensée ; c'est-à dire voilà l'opinion que j'aurais exprimée, si on m'avait laissé libre de choisir dans ma mémoire celle qui convenait le mieux à mes habitudes studieuses. Car j'aime l'érudition, quoique je n'y aie jamais brillé ; il y faut des qualités d'imagination et d'ingéniosité qui me sont bien étrangères. Présentement j'essaie de mon mieux d'entrer dans la manière de M. Jules Lemaître,

celle qu'il a rejetée comme un vieux juste-au-corps; mais les manches sont étroites et je crois que jamais je ne pourrai le boutonner sur mon ventre d'homme rassis. Alors je chercherai : peut-être suis-je destiné à chercher toute ma vie, à essayer successivement tous les vieux habits démodés ! Peu importe, si grâce à ces défroques je réussis à faire illusion aux hommes dont il faut que je me ménage le suffrage ! Je n'ai pas d'autre prétention que de conquérir un semblant d'estime pour l'apparence de mes talents. C'est vous dire, Monsieur, que je suis prêt à faire tout ce qui vous serait agréable, et que je rétracterais mon fâcheux article, si vous le désirez et s'il en valait la peine. »

***

L'Affaire, considérée comme une école de respect. — Il s'est formé une nouvelle ligue dont le but est de faire respecter l'Armée ; elle s'oppose, dit-on (je suis mal documenté sur les Ligues), à une autre qui avait l'intention d'honorer particulièrement la Magistrature. Mais, interrogés, tel ligueur de celle-là déclara qu'il avait pour la Magistrature un respect sans bornes ; et tel ligueur de celle-ci, que l'Armée devait être honorée ainsi que l'institution la plus sainte. Alors des gens logiques voulurent s'inscrire aux deux registres, afin d'établir dans leur conscience la balance des respects simultanés. Il paraît que cela est défendu par les chartes qui régissent ces belles associations d'hommes libres. M. Clemenceau désire qu'elles descendent dans la rue et qu'elles échangent des invectives et des coups de fusil ; elles n'échangeront jamais que des listes de professeurs et des lettres sans esprit. A ce propos, je me suis demandé : si Dreyfus revenait, à quelle ligue se ferait-il inscrire ? A celle de M. Coppée certainement, car Dreyfus n'est pas dreyfusard, ai-je entendu dire, et sa famille n'est pas sans inquiétude sur l'attitude éventuelle qu'il prendrait à son arrivée en France. Il est peu

probable que ce gentleman riche et mondain approuve, par exemple, les idées de M. Gohier sur l'armée, lui qui n'était pas médiocrement flatté de coudoyer, à l'Etat-Major, M. le comte de *** et M. le marquis de ***. Il avouait la satisfaction, étant officier, de faire partie d'un corps aristocratique ; aussi quel ne serait pas son étonnement et peut-être son épouvante d'apprendre que sa cause est défendue par M. Clemenceau, M. Jaurès et M. Sébastien Faure ! Car lui aussi, Dreyfus, était un respectueux. Et c'est pourquoi, ayant remercié ses sauveurs, il ira vers ses amis, vers ceux qui respectent, semble-t-il, avec encore un peu plus d'acharnement que les deux autres, ce qu'il y a de moins respectable au monde, des collectivités.

P.-S. — Une troisième Ligue vient de se révéler, qui, chose incroyable, est encore plus respectueuse que les deux autres : on dirait une procession de Fakirs soudain couchés sur le ventre pour se faire écraser en hurlant des mots pieux par le char de Jaggernaut. « Aux deux premières roues, nous dit le dévot M. Boutroux, nous crions : *Armée*! et aux deux dernières, nous soupirons : *Justice*! Le char social passe, annihile nos volontés dans la poussière... »

Chronique de la dépopulation. — Deux médecins ont fait, dans un quartier pauvre, une enquête sur les familles très nombreuses. Ils ont interrogé les parents, les pères surtout : pourquoi avez-vous tant d'enfants ? Mais la plupart ne comprenaient pas. Ils ignoraient qu'on puisse à la fois, en amour, agir et réagir et leurs idées à ce sujet pourraient très bien s'exprimer par la phrase de Fénelon : l'homme s'agite et Dieu le mène. Cette petite enquête est intéressante ; elle prouve une fois de plus que la fécondité est, très souvent, liée, chez l'homme, à l'ignorance du malthusianisme, de ces pratiques que l'hypocrisie anglaise, toujours ingénieuse, appelle contrainte morale, *moral restraint* !

Une manifestation de la pudeur. — Cette vertu, on le sait, aime l'ombre et le mystère ; aussi, quand elle fait parler d'elle, c'est au moyen de lettres anonymes et de dénonciations pudiques. Une jeune danseuse fort jolie s'amusait, l'été passé, en quelque villa des environs, à régaler ses amis du spectacle de ses études ; c'était le soir et la fenêtre ouverte permettait aux passants d'être indiscrets. Certains, qui le furent, se vengèrent de leur plaisir. Oh ! que l'on voudrait qu'un tyran de légende eût évoqué l'affaire et appelé devant le peuple — le bon peuple des légendes — les deux parties, sans autres vêtements que leur conscience ! Alors, montrant nue l'accusée toute belle et nus les délateurs grotesques : « Voici ceux qui se plaignent d'avoir aperçu un soir, par le hasard d'une fenêtre et d'une robe complaisante, un peu de la peau de celle-là ! »

Remy de Gourmont.

LES POÈMES

Henri de Régnier : *Premiers Poèmes*, « Mercure de France », 3. 50. — Georges Pioch : *Instants de Ville*, « Mercure de France », 2 fr. — Albert Fleury, *Pierrot*, « Mercure de France ».

Premiers Poèmes. Outre les *Sites*, les *Episodes*, des *Sonnets* et des *Poésies* diverses à peu près congénères et contemporaines, M. Henri de Régnier a réuni ici ses premiers vers les *Lendemains* et *Apaisement*. Il ne demande pour ces essais aucune faveur particulière ; mais il estime très sagement fort naturel de les situer à leur place, au début d'une œuvre poétique déjà longue et qui s'augmentera pour sa gloire et pour notre joie. Aussi bien, même ces premiers poèmes devenus presque introuvables — j'ai une certaine vanité d'ami et de bibliophile à les relire et à en relever les variantes dans les plaquettes de chez Vanier — présentent-ils plus qu'un simple intérêt de curiosité, comme les portraits d'un enfant très jeune où l'on s'ingénierait péniblement à rechercher la physionomie de l'homme fait. Dès l'abord, il était possible d'y découvrir les caractères très complexes du poète futur. D'aucuns attentifs seulement aux apparences ex-

térieures de l'art ont affecté de ne voir en M. de Régnier qu'un très fastueux arrangeur de décors et lui ont reproché non sans acrimonie de se plaire aux personnes et aux paysages fabuleux ou héraldiques ; on lui a objecté les chevaliers, les licornes, les satyres et les sirènes, l'or des armures, la pourpre des simarres et les pierreries inquiétantes du lapidaire. Presque personne n'eut l'élémentaire bonne foi de reconnaître que son talent est beaucoup moins simple que ne l'ont déclaré des critiques ineptes ou malveillants. Des éléments très contraires s'y mêlent harmonieusement ou dominent en certaines périodes d'une manière presque exclusive; il a, pour parler par métaphore, un goût double et contradictoire pour les ordonnances symétriques des jardins à la française et pour la beauté romanesque des parcs anglais ; et en réalité, malgré l'élection qu'il fit surtout d'époques antiques ou médiévales, ses vraies parentés, à les résumer en deux noms, seraient par exemple Racine et Tennyson : il hésite presque toujours entre la régularité stricte jusqu'à une sorte d'austérité et la fantaisie plus libre de la pensée et du rythme. Dans les *Sites* et dans *Episodes*, cette lutte intime entre des instincts opposés se trahit plus nettement que dans les œuvres postérieures où la maîtrise technique est absolue. Ici M. Henri de Régnier n'a pas encore abandonné l'alexandrin ; il a voulu le libérer et le désarticuler et parfois le vers est presque détruit, tandis qu'ailleurs au contraire, les syllabes s'en dénombrent avec une exactitude qui serait monotone, sans les brusques dissonances voisines. Il en est de la composition comme du rythme : moins amples, ce sont déjà les allégories des *Poèmes anciens et Romanesques*, de *Tel qu'en songe* et de l'*Homme et la Sirène* et à côté les élégies, modulées à mi-voix, qui alternent en strophes plus mystérieuses avec les grands poèmes. Après plus de douze ans, j'ai lu avec le même frisson d'admiration qu'au soir où nous les entendîmes pour la première fois, avec quelques amis et Ephraïm Mikhaël, qui s'est hélas ! retiré d'entre les vivants, les stances jusqu'ici inédites *Sur un tableau célèbre* dont je détache, tressaillant encore de l'émotion ancienne, les six dernières.

La Nuit sombre est entrée en les prunelles claires
Et l'âme éparse ailleurs écoute en d'autres soirs,

Dans le silence pur des Pays funéraires,
Pleurer l'Erèbe ténébreux aux roseaux noirs.

D'autres portent un peu de cendre dans une urne
Et toi le chef qui saigne à tes petites mains
Et pourpre tes pieds nus de marcheuse nocturne
Qui sait l'aurore lente aux hauteurs de chemins.

Pour quel amour, ô toi qui n'es pas Eurydice,
Faut-il que ta fatigue chancelle à jamais
Et que ton bras d'enfant se crispe et se roidisse
A tenir à plein poing la tête aux yeux fermés?

Dépose ton fardeau sacré, petite Epouse;
Le funèbre tribut de tes amers sanglots
Ne vaincra pas la tombe exécrable, ô Jalouse!
Nulle aurore ne peut réjouir les yeux clos.

Etrangère à ce deuil pour qui ton âme assume
Le rite dû qu'une Autre refuse à la mort,
Veuve par la vertu de ton amour posthume,
Regarde là mourir l'orphique songe d'or.

Baise la bouche morte et les paupières lourdes
Pour qui rien n'est plns rien de la Terre et des Cieux,
Parle, ô Inconsolable, à ces oreilles sourdes
Qui comprenaient la voix des astres et des dieux.

Instants de Ville. Dans l'âme d'un homme des jours passés ou d'un homme des jours futurs, le spectacle d'une grande ville, Paris ou Londres, susciterait apparemment tout un magnifique cortège d'idées et images imprévues et donnerait prétexte à des poèmes qui n'auraient point de peine à être tenus des chefs-d'œuvre. Mais nous qui vivons dans cette prodigieuse et perpétuelle féerie de couleurs et de sons, qui coudoyons à travers les rues les acteurs à jamais anonymes des drames plus poignants peut-être que tous les drames d'Eschyle et de Shakespeare, nous n'en saisissons la merveille et la beauté que très difficilement et par un effort d'attention et de volonté. Maintes fois déjà des poètes ont essayé de traduire en rythmes la vie des villes; ils n'ont réussi à faire vraiment œuvre d'art qu'en des transfigurations puissantes comme celles d'Emile Verhaeren. La plupart ont échoué parce qu'ils ne se sont pas assez souvenus que la poésie répugne à l'anec

dote et au détail qui n'est pas emblématique ; et si M. Georges Pioch ne satisfait pas entièrement en son nouveau livre, c'est qu'il n'a pas toujours évité avec assez de soin le fait-divers, y joignît-il des considérations morales qui l'élèvent tout au plus au rang de chronique. Je voudrais pouvoir effacer à tout le moins deux « Suicides » et quelques « dialogues ».

Il lui resterait alors d'avoir tenté de fixer en enluminures symboliques la beauté latente des ateliers, des usines, des gares et des arbres captifs agonisant dans les murailles urbaines. Une grande et fraternelle pitié l'emeut pour les hommes et pour les choses, dont l'inconscience est presque égale et qui périraient sans jamais dévoiler leurs mystérieuses splendeurs, si les poètes ne savaient pas les paroles révélatrices. Tel ce pêcheur jetant son filet d'un geste machinal

Les heures lentement passent avec le fleuve :
Et leur silence déifie
Dans la sérénité sublime de son geste
Le pêcheur résumant la solitude agreste
Où s'achève la Ville, où s'éteint sa rumeur.

Il est las. Son travail élargit violemment
La blessure de l'onde
Et maintenant
Le crépuscule unit en l'éclat de sa pourpre
Le fleuve qui sanglote un rêve originel
Et le pêcheur faisant vers le déclin du jour
Son geste humble et pompeux de labeur éternel.

Le fragment cité fait connaître assez bien les meilleures parties de l'œuvre, avec ses qualités et l'un de ses défauts : l'abondance de mots peu significatifs en eux-mêmes et dont le sens n'est pas rénové par des arrangements inattendus. La surprise verbale contribue au plaisir esthétique à condition de n'être pas trop violente et je ferais, après tout, moins reproche à M. Georges Pioch de quelques façons de dire presque banales que de barbares et inutiles néologismes. A quoi il objecterait à bon droit que parmi ces mots nouveaux un survivra peut-être et que personne ne peut présumer sans témérité quelle est l'aptitude des vocables à ne pas succomber dans la lutte pour l'existence.

Pierrot. La lassitude des jours écoulés et le souvenir amer des joies qui peut-être ne furent pas des joies hantent perpétuellement la pensée de Pierrot toujours semblable pour les autres, mais pour les autres seulement. Lavez la céruse et le plâtre qui scellent le visage d'un sourire immobile ; arrachez la toile candide et roide qui ne frémit jamais, trop empesée. Sous le masque et sous la blouse, la figure grimace, la gorge sanglote, la chair saigne et le silence de l'homme douloureux est lourd de toutes les paroles qu'il s'adresse à lui-même dans un tragique soliloque. Il veut vivre hors du passé qu'il regrette sans savoir pourquoi et dont les visions crues familières deviennent insolites quand elles réapparaissent réellement :

Je me souviens d'un banc, sous une tonnelle,
Devant lequel nous dansions tous en rond.
Il est bien là, mais qu'il est triste !
Rien de tout cela ne persiste...

A moins que ce ne soit nos yeux qui soient changés,
Tant d'autres soirs depuis ont pâli devant eux,
Ils ont pleuré et tout ce qu'ils ont vu
Leur a pris la mémoire des souvenirs perdus.

Oh ! le premier aspect d'une chose inconnue.

Il veut vivre hors du passé ; dès longtemps il a cherché parmi les autres masques le rire véridique de l'espoir ; l'espoir adolescent a fui, s'est caché derrière la porte ; et la résignation de Pierrot se tourne en volonté farouche et furieuse :

Ouvre ta porte ou je l'enfonce.

C'est ici un livret de vers dolents et crispés, d'une tristesse qui ne consent pas à la lâcheté de l'abdication humaine. Que sur la foi du titre, on pense aux *Fêtes galantes*, ce serait bien à tort. M. Albert Fleury s'est affanchi de toute réminiscence verlainienne ; il n'emprunte qu'à soi son masque et ses chansons ; il a renoncé à quelques grâces affectées de jadis et à quelques incorrections de langage. Pierrot et lui trouveront-ils pas derrière la porte, après les brumes chagrines des limbes, la lumière d'une belle aurore ?

MEMENTO. — La place et le temps me font défaut pour parler

avec tous les développements nécessaires des poèmes dramatiques de Francis Vielé-Griffin et des nouveaux recueils d'Emile Verhaeren et d'Emmanuel Signoret, trois livres de haute et grande poésie.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

H.-G. Wells : *La Machine à Explorer le Temps*, trad. par Henry-D. Davray, « Mercure de France », 3.50. — Georges Eekhoud : *Escal-Vigor (Le comte de la Digue)*, « Mercure de France », 3.50. — Enacryos : *Amour Etrusque*, Borel, 3.50. — Charles Laurent : *Son Fils*, Ollendorff, 3.50. — Paul Pourot : *L'Enfant d'un autre*, Edmond Girard, 3.50. — Henri Ardel : *Tout arrive*, Plon, 3.50. — Charles Lexpert : *Racontars de Wagons*, Société d'Editions littéraires, 3.50.

La Machine à explorer le Temps, par H.-G. Wells, traduit de l'anglais par Henry-D. Davray. Je laisse à d'autres plus savants, ou plus ingénieux, le soin d'expliquer ce que *pourrait* être une semblable machine, techniquement parlant. (L'auteur lui-même ayant la jolie pudeur... scientifique de glisser très légèrement dessus !...) Je me borne à imaginer le Temps, cette image mobile de l'immobile éternité, comme un simple parchemin à moitié déroulé. La partie découverte, où nous lisons, en des caractères déjà confus et avec pas mal de fil à tordre, des récits qui nous paraissent naïfs, serait le passé ; la ligne extrême située entre eux et la partie non déroulée où se détachent les derniers mots des manuscrits connus, en beaucoup plus noir, beaucoup plus rouge, surtout beaucoup plus gros, à nos yeux égoïstes, serait le présent, et il reste... le rouleau fermé, l'autre moitié à lire plus tard, l'avenir enfin. De ce que la première partie du manuscrit est écrite en telle langue se servant de telles métaphores et y employant de telles encres, on peut certainement déduire les caractères, les fioritures et les nuances d'encre de la partie non déroulée. Il est certain aussi, pour quelques esprits amateurs d'arts calligraphiques, que l'histoire entière doit être de la même main, à voir le retour persistant des mêmes phrases, noires ou brutales, des mêmes métaphores, un peu ridicules, et de la même et très précise bourgeoisie des capitales ornées ! Avec un brin d'orgueil, ou, seulement, ce bon sens de demain qui s'appelle l'audace, il est facile d'explorer ce rouleau encore hermétique ; de déductions en déductions, on

peut reconstituer tout le roman de la terre et lui donner un dénouement, sinon moral, du moins banal, qui est de devenir semblable... à l'autre moitié de la lune, celle que nous ne voyons pas, mais qui doit être la sœur jumelle de celle tournée vers nous. Maintenant il y a des théories sur la *quatrième dimension*... moi, je préfère les deux fleurs trouvées dans les poches du savant retour de l'avenir... Je sais tellement que la *quatrième dimension* tiendra toujours entre ces deux fleurs-là ! Monsieur Wells possède une puissance d'évocation très étonnante, car il sait demeurer simple et clair dans les situations les plus extraordinaires. Il va dans le monde des *Morlocks*, petits êtres point sociables, avec une boîte d'allumettes dans sa poche : lorsque du feu peut prendre on n'est jamais seul. Nouveau *Prométhée*, il leur apporte le souvenir de l'ancien monde : *gardien des foyers et des castes*. Les *Eloïs*, tas de jolis petits imbéciles, tout ce qui reste du *socialisme* — car, après l'égalité des salaires, des loyers, des sexes et la grande communion de toutes les intelligences, on a fini par crever d'ennui au milieu d'un bonheur sans égal — les *Eloïs* n'ont pas même peur des allumettes, et comme les enfants sages ils en suceraient le bout avec religiosité si on les laissait faire. Ironie de toute destinée paisible, ces *Eloïs*, jouant avec les fleurs, heureux, bons, végétariens, pourquoi pas *herbivores* ? — sont *mangés* par les *Morlocks*, les vampires sous-terriens, conservateurs des machines au détriment des vies humaines. On devine que l'auteur n'a pas un très grand respect du... communisme et, en ayant constaté les singuliers résultats, il remonte sur sa bicyclette en cristal de roche pour aller plus loin, jusqu'aux extrêmes limites *du rouleau*, où il trouve on ne voit plus bien quel monstre rond, visqueux, moitié crabe moitié la tête d'un homme sortant d'un Marais pestilentiel d'Odilon Redon. C'est le dénouement. La terre a fini de créer de la vie, elle va devenir l'astre infécond qui roule sans même amasser un peu de mousse verte sur les derniers rochers de son squelette. Et notre auteur de faire vivement machine en arrière, histoire de se retrouver intact et bien portant dans son cabinet de travail. Quelques jours après les millions d'années ainsi vécues, pris de la nostalgie du passé, l'explorateur du Temps s'en va aux premiers âges du monde et... ne revient plus. Quand on a fini, faut pas recommencer (ceci pour la mo-

rale). Ce roman de H. G. Wells eut un grand succès en Angleterre, et traduit chez nous, je crois qu'il plaira universellement, car il est d'une lecture très attachante et allumeuse de pensée, chose rare dans une fiction. La donnée scientifique est si bien indiquée que son développement tentera les cerveaux curieux de mathématiques. Il serait peut-être d'une critique judicieuse de demander à M. Wells pourquoi *il se meut, au long du temps immuablement projeté de toute éternité*, en y introduisant des éléments étrangers à sa fatalité comme l'incendie d'une forêt chez les *Eloïs*, la destruction de plusieurs petits morlocks avant la lettre, et pourquoi il ne donne pas le portrait en pied de sa locomotive cérébrale. Mais ce sont là vétilles en présence de la belle somme de talent dépensée dans ce livre à la fois si philosophique et si spirituel. Rendons grâce à Henry Davray d'avoir été puiser au fond de la fière Tamise ce bol d'eau, chimiquement pure, correctetement distillée par lui.

Escal-Vigor (*Le Comte de la Digue*) par Georges Eekhoud. Le comte de la Digue, héros de ce roman triste et rouge, traversé de ménades furieuses, toujours prêtes à dévorer l'ennemi, c'est-à-dire : *celui qui chante en dehors d'elles*, le comte de la Digue nous représente encore un hors les lois naturelles. Il meurt misérablement si c'est mourir misérablement que d'expirer les lèvres collées aux lèvres de l'*Amour*. Les amis, et principalement les ennemis de Georges Eekhoud, continuent à lui reprocher, je crois, son penchant à glorifier, sinon excuser, les passions dites (jusqu'ici) contre nature. Dans la *Nouvelle Carthage*, par simples aperçus, et dans presque tous les contes du *Cycle patibulaire*, règne, en effet, l'amour de la force pour la force, *l'amour de l'amour*. Il se lève peu à peu dans l'âme de l'auteur ce qui doit ou devrait se lever dans toutes les âmes douées de l'appétit du beau : la révolte éperdue, la révolte jusqu'à la folie contre les passions convenues, que j'appellerais *de lettres* comme les gens qui les conçoivent. Deux routes sont ouvertes devant les littérateurs... passionnés : *la pornographie*, ou la description de tous les vices sous couleur de leçons morales, et *la haute études de mœurs* ou l'adultère. Il paraît qu'on ne peut pas sortir de ces deux manières de voir sans être un... poète ! La pornographie s'étend des exploits du petit trottin avec le vieux Monsieur aux exploits des demi-vierges des salons

aristocratiques avec leurs professeurs de chants : c'est Dubut de la Forêt ou Marcel Prévost, je pense. Quant à la haute, la *haute étude* de mœurs, parisiennes ou provinciales, c'est toutes les héroïnes de Bourget, depuis Madame Bovary jusqu'à la femme de Coupeau, drame à la scène, drame à la ville, faits divers arrangés aux séances de cour d'assise, la France entière vibre à l'affût de la *dame voilée*, que le mari lecteur finit par reconnaître pour la sienne après s'être fait une pinte de bon sens tout le long du feuilleton ! Alors... il y a des littérateurs passionnés (non des *gens de lettres*) que ça embête ! Quand ils viennent du Nord comme Ibsen, ils parlent d'autre chose et le peuple, étonné, désorbité, murmure, et quand ils arrivent de Belgique, le peuple, qui comprend davantage car c'est plus proche de sa langue, c'est même dans sa propre langue, se fâche et se scandalise. Il s'agit du peuple des gens de lettres, la tourbe la plus néfaste que je connaisse, car elle fabrique de fausse réputation... et n'est même pas de l'état-major !... Il faut, en l'honneur de quelques-uns qui ont du génie, avouer de temps en temps des choses douloureuses. Les gens de lettres français sont les gens les plus dépourvus du sens de la passion qui soient, en art comme humanité, du reste. Ils devinent vaguement, comme des bœufs sentent l'herbe, qu'il faut pour que l'amour s'élève, rutile et atteigne son intensité d'éclat au soleil ou à l'ombre, qu'il rencontre *des pierres d'achoppement* (ils appellent ça : *cascader* !). Alors ils jettent un mari dans le torrent et roulent par-dessus les flots d'encre boueuse, les uns très vite, les autres très lentement, s'imaginant ainsi obtenir de l'amour tous les effets d'arc-en-ciel qu'on peut raisonnablement en tirer ! La race française, punie sans doute pour avoir inventé la loi *salique*, n'a qu'une idée : avilir l'homme par la femme. Avec ou sans talent, c'est ce que font depuis bien des années tous les littérateurs français et qu'ils pleurent sur leurs pages ou qu'ils rient, ils aboutissent au même ridicule : ils parlent de couleurs qu'ils ne voient pas, le prisme étant plus haut que leur conception de passions tragiques : l'Adultère est un article français, un objet de bazar à treize, et ce n'est plus intéressant parce que ce n'est même pas intéressant dans la vie !... je persiste à croire que l'héroïne qui fait avec son amant la même chose qu'avec son mari est la dernière des imbéciles, d'où il suit que son

histoire, serait-elle narrée par un homme de talent, ne donne aucune somme d'émotion acceptable. Dans le torrent de la vie d'un homme, Georges Eekhoud a jeté le corps fluet, souple et perversement naturel d'un petit garçon : immédiatement, les sirènes se sont dressées en sifflant et l'eau s'est mise à bouillonner, le dévouement de Blandine, esclave passive, n'a servi à rien et la profondeur des paysages farouches s'en est accrue. Mais c'est peut-être le troisième livre d'Eekhoud sur ces matières dangereuses. Voyez-vous ce crime ?... trois livres traitant de mâle beauté ! Quand le moindre de nos plumitifs de boulevard a douze volumes se succèdant sur l'adultère, possédant cette seule variante que la trahison coutumière est tantôt masculine, tantôt féminine ! (Cherhez le plumitif, il existe et vous en trouverez probablement plusieurs dans les conditions requises !) Comme ce n'est pas les comptes rendus de l'*Affaire*, ni les études, caserno-socialistes qui désaltèrent notre soif de romans passionnés, nous ne pouvons attendre la *faillite du mariage* prédite par des écrivains autorisés qui n'ont pas d'actions dans les mines de l'adultère français. Nous voulons lire des contes où on entend crier autre chose que la manchette des journaux. N'en déplaise aux gens de lettres qui beuglent à la morale, en ayant grand soin de mettre tout le linge sale possible à la portée de leurs demoiselles à marier, nous finirions par préférer les histoires en dehors de toutes possibilités physiques, c'est à la fois plus net, plus propre et combien plus violemment et sincèrement littéraire quand c'est Georges Eekhoud qui les transcrit. Voilà pourquoi je souhaite beaucoup d'éditions à *Escal-Vigor*. C'est par le désespoir d'amour qu'on purifie l'amour!

Amour étrusque, par Enacryos. Comme je ne vis pas sur le boulevard, je n'ai pas l'honneur de connaître *Enacryos*, poète moderne qui se cache sous un loup grec. Après tout, c'est peut-être bien Pierre Louys. (Je me demande qui des deux je vais flatter en disant ça?) Il écrit bien, Enacryos, il écrit très bien. Il a des tas de petites femmes pour un seul homme et on ne les trompe ni l'une ni l'autre en les violant l'une après l'autre et quelque peu à la fois, ce semble. Elles se peignent, se lavent, se lustrent et se font les ongles, antiques modes qui rappellent les rites actuels. Après s'être aimé selon les divinités clémentes, on s'aime selon les furies, et les corps des jeunes amants sont torturés au nom de la

chaste déesse. (Il y a toujours, dans un coin, une vieille fille de déesse qui empêche de s'aimer en rond vu... qu'elle-même a passé l'âge!) Et puis on meurt, avec de petits souffles de regret, si courageux, pour la chair à jamais perdue. Le long de ces petits contes extrêmement soignés, où l'on trouve des phrases argentées et toutes tremblantes au vent de la vie comme des feuilles de saules aux brises du soir, se promène une philosophie de fataliste sensuel qui plaît et retient. Mais la qualité essentielle de cela est que ce n'est nullement prétentieux : l'auteur est à son aise chez les Etrusques et nous invite à nous y asseoir.

Son fils, par Charles Laurent. Roman sur le *Roi de Rome*, un livre d'actualité, étant donné le succès du Nouveau-Théâtre dirigé par Paul Franck. Tout ce qui touche à cette singulière existence du duc de Reichstadt, mourant... de la faiblesse de sa constitution beaucoup plus, je pense, que du remords de sa gloire manquée, est très intéressant... mais toujours, bien entendu, à côté de la vérité,comme il convient à l'histoire.

L'Enfant d'un autre, par Paul Pourot. Ce roman est le modeste envers du *berceau* de M. Brieux. C'est beaucoup plus simple, plus vrai, plus bourgeois et le dénouement est autrement humain que le dénouement en trois tirades fausses que nous savons.

Tout arrive, par Henri Ardel. Une jeune indépendante russe tombe dans une bohème bourgeoise où il y a un bas-bleu ridicule et préraphaélite, au moins pour les bandeaux : « Je me coiffe *comme Botticelli,* » mot célèbre de je ne sais quelle hétaïre intellectuelle et qu'on aurait du plaisir à rencontrer dans ce roman... où tout arrive... sauf des mots. Mais ça se comprend, ils sont tous gens de lettres là-dedans.

Racontars de Wagons, par Charles Lexpert. Il y a, en ce petit bouquin d'un humble aspect (la couverture n'est pas très jolie), deux perles, c'est l'histoire du cheval de Bel-en-frac ou le *Truc* pour forcer un compagnon gênant à sortir de votre compartiment, et puis le perroquet malhonnête où se trouve un fort bon petit cri humain (ils sont rares dans les livres, même quand les perroquets parlent). Cet oiseaux est fort gentil et tout le monde se tord — jusqu'au moment où il dévisage les employés en leur disant : « *En vlà une sale tête* ! » Alors, successivement, tous les fronts d'employés

se rembrunissent jusqu'au chef de gare « *soucieux de l'honneur de sa pauvre gare* », pour écrire comme le Q. de Beaurepaire de jadis, qui fait flanquer l'insolente volaille au bagage.

RACHILDE.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

Pile de volumes sur l'affaire, édités par l'infatigable maison Stock. J'évitais jusqu'à présent d'en parler, car les événements se succédaient assez vite pour enlever tout à-propos à des réflexions vieilles de huit jours. Il semblait stérile de faire ressortir dans un périodique mensuel la valeur des arguments en faveur d'hypothèses qui devaient être demain des vérités démontrées par les faits. Mais en ce moment une divinité judiciaire nous fait des loisirs, et bien qu'il soit permis de prévoir l'inévitable dénouement, encore l'espérerons-nous pas mal de temps. L'heure est donc favorable à une courte revue rétrospective. Parmi ces ouvrages, les uns ont un caractère plus particulièrement historique et documentaire, les autres, formés le plus souvent par la réunion d'articles publiés au jour le jour, relèvent de la polémique. Je commencerai par les premiers.

Le plus complet, celui qui sera le plus utilement consulté, est l'ouvrage du capitaine Paul Marin, intitulé **Histoire populaire de l'affaire Dreyfus**. C'est le résumé méthodique de quatre ou cinq volumes du même auteur, parus successivement au cours de l'année écoulée. Il va sans dire, — et cette remarque vaut pour tous les ouvrages dont je dois parler — que l'auteur n'a nullement cherché à dissimuler sa conviction, mais simplement à l'étayer sur les raisonnements les plus solides, appuyés sur des faits incontestables, établis par le témoignage même des adversaires. On doit signaler, comme particulièrement instructive, l'analyse suivie, raisonnée de la presse immonde pendant les diverses phases des différents procès. S'astreindre à lire tous les articles de l'*Intransigeant* et surtout de la *Libre Parole*, en rapporter les passages les plus concluants, c'était une besogne peu ragoûtante; on comprend que le cœur ait manqué à M. Paul Marin pour y joindre l'étude, édifiante pourtant, des articles correspondants du *Petit Journal*. Et pourtant la merveilleuse per-

fidie, l'ignominieuse habileté de M. Drumont aurait-elle réussi, même soutenue par l'épilepsie cabriolante de M. Rochefort, à tromper pendant près de quatre ans la majorité du pays, si cette majorité n'avait pas été, d'ores et au delà, anesthésiée, stupéfiée, asphyxiée par cet oxyde de carbone qui est la prose de M. Judet ?

Se recommande aussi la discussion serrée, illustrée de tous les témoignages et documents probants par laquelle M. Marin ruine la ridicule légende des aveux Lebrun-Renault, établit la genèse, désigne l'auteur de cette ingénieuse, mais insuffisante mystification.

On pourrait considérer comme une utile introduction au livre ci-dessus la brochure intitulée **Drumont et Dreyfus**. L'auteur, qui signe l'archiviste, a judicieusement recherché, dans la campagne que mena la *Libre Parole*, en 1892, contre les Juifs dans l'armée, les prodromes et la raison d'être de l'intrigue ourdie deux ans après contre Dreyfus. Il rappelle que cette campagne avait dû s'interrompre, devant les regrets causés par la mort du capitaine Mayer tué en duel par le marquis de Morès, et l'unanime dégoût soulevé par la conduite de l'officier qui, par des articles signés d'un faux nom, provoqua cette mort et toute l'agitation antérieure et reste encore aujourd'hui terré dans l'anonymat. Les débats actuels traîneront peut-être au plein jour ce vilain oiseau de nuit. Mais pour que deux ans plus tard M. Drumont pût écrire : « Nous avons publié au mois de mai 1892 une série d'articles absolument remarquables et d'un caractère en quelque sorte prophétique... » il fallait que la prophétie s'accomplît. Et M. Drumont pouvait en parler puisqu'il était en train de l'accomplir lui-même, qu'il fabriquait lui-même son nouveau Judas, sûr de suffisantes complicités. On comprend qu'à présent ces gens-là se débattent et se rebiffent désespérément.

Les faits acquis à l'histoire, recueil signé E. de Haime, contiennent, après un sobre exposé des faits, une quantité considérable de documents émanant d'un grand nombre de personnages mêlés à l'affaire. Tous sont utiles à consulter.

Les Lettres d'un coupable, réunies et commentées par M. Henry Leyret, sont d'un intérêt plus puissant parce qu'elles permettent de reconstituer une figure curieuse. Je trouve qu'on a trop vite fini avec le commandant Esterhazy,

quand on l'a qualifié de dernier représentant des condottieri, des mercenaires à tout faire qu'on retrouve dans toutes les armées de l'Europe depuis la guerre de cent ans jusqu'à la révolution : spadassins qui, ne connaissant que leur épée et l'argent d'autrui, se vendaient au plus offrant, et tuaient et mouraient pour leur salaire. L'homme est plus compliqué, plus adapté aux exigences diverses du monde actuel. Dans l'officier licencié en droit, expert aux spéculations de bourse, le spadassin confine à de l'aigrefin. Certes, recourir aux solutions violentes, en finir avec ceux qui le gênent par la balle ou le poignard, c'est son instinct, son désir, mais il en comprend le danger, et il s'arrête. Il en parle souvent, mais il ne le fait guère. Il sait crier fort, tempêter, menacer, il a montré qu'il savait aussi se taire. Ces oppositions de caractère se retrouvent dans sa personne physique. Le visage est bien d'un être de violence et de proie, mais il n'a pas la brutale sérénité des grands fauves sûrs de leur force. L'intelligence n'y manque pas. L'œil est dur et menaçant, mais aussi mobile et inquiet. La poitrine grêle, les épaules émaciées portent mal la face énergique et astucieuse.

M. Leyret a montré l'homme se dévoilant lui-même, il n'a pu se défendre d'un étonnement pénible en songeant que ce personnage avait été, un temps, le symbole de l'honneur national. Ce temps d'ailleurs est loin. En comparant ces lettres avec celles du prisonnier de l'île du Diable, M. Leyret fait ressortir avec tact et émotion, non seulement les différences de style ou d'idée, mais la dissemblance absolue de ton, cette chose indéfinissable où se révèle le caractère, où se devine la sincérité de celui qui écrit.

Un héros — Le Lieutenant Colonel Picquart, par M. de Pressensé. Ces jours derniers, M. d'Esparbès nous révélait que curieux de voir des hommes, il avait cru devoir s'en aller aux confins du désert : je pense qu'il souhaitait, accessoirement, voir du soleil, des méharis et des cocotiers, autrement il se serait épargné un si long voyage. Il n'aurait eu qu'à solliciter l'entrée du Cherche-Midi, et il aurait pu voir, ou entrevoir, ce qu'il cherchait. Je dis entrevoir, car il se serait trouvé en présence d'une double grille, et dans une demi-obscurité. Et comme il se laisse volontiers prendre aux apparences, il aurait cru sans doute que l'être qu'on enfermait avec tant de précautions était une bête féroce

particulièrement dangereuse. C'est pourtant un homme qu'il aurait vu ; M. de Pressensé ajoute : un héros, et il n'a pas tort. A peu d'hommes, en effet, il fut donné, comme au colonel Picquart, de montrer, en un temps à la fois très court et bien long, une fermeté d'âme aussi constante, une abnégation aussi complète, un courage aussi paisible. C'est un genre d'héroïsme particulier et rare, parce qu'il émane tout entier de l'homme intérieur, qu'il n'est pas suscité, commandé en quelque sorte par les fonctions ou le décor. Rare, parce qu'il n'est pas le fait d'une minute de noble emportement, un bel éclair : mais qu'il est constant, continué, chaque jour renouvelé. Un homme s'est trouvé brusquement, à l'insu de tous, investi d'une vérité redoutable, et que l'intérêt seul de la justice le forçait à dévoiler. Il ne pouvait ignorer, il sut bientôt pertinemment, qu'à parler il risquait, il perdait la situation la plus brillante, la plus légitimement acquise, le plus séduisant avenir, qu'il allait à la ruine, à la déconsidération, à la prison, à la mort peut-être. Aucun être humain ne le savait maître du secret, hormis ceux qui pour obtenir son silence pesaient sur lui de toutes leurs forces. Qu'ici chacun descende dans sa conscience, se consulte et se donne en toute sincérité une réponse que nul n'entendra. Le colonel Picquart parla. Il parla avec modération, avec prudence, curieux d'éviter tout inutile scandale. Ceux qu'il avertissait refusant de l'entendre, il parla plus haut. Déjà en disgrâce, il arrive au carrefour tragique où un chemin ramène aux séjours heureux et brillants qu'il a quittés, où l'autre route s'enfonce dans la forêt obscure, pleine d'embûches et de reptiles. Un mot de rétractation, qu'on implore en menaçant, et il reprend le premier chemin ; ce mot n'est pas prononcé et le voici dans la voie douloureuse. « *This was a man* ! » comme dit Shakespeare que M. de Pressensé a eu raison de citer, car on peut faire saluer les héros par les génies.

M. de Pressensé avait qualité pour raconter cette belle histoire et peindre cette noble figure. Lui aussi a voulu l'action et accepté l'épreuve (1). Et en combattant le bon combat, il a écrit un bon livre.

(1) Et le péril le plus immédiat, comme on l'a vu à Toulouse.

§

Violence et raison, par Paul Brulat. Nous arrivons aux ouvrages de polémique. Les articles de Paul Brulat publiés aux *Droits de l'homme* ont compté parmi ceux qui, dès le début, furent consacrés à la cause de la justice. La raison, dont M. Brulat se recommande, y parle un langage passionné. La pensée de l'auteur trouve naturellement une forme oratoire et éloquente, dans le panégyrique ou l'invective. M. Brulat s'acquitte aussi bien de l'un que de l'autre, ce qui permet de parler successivement de Zola et du *Petit Journal*.

Billets de la province, par Michel Colline. Série de courts pamphlets aiguisés et mordants, que traversent par instants des jets d'indignation, dont l'auteur s'étonne lui-même. C'est que les esprits les plus modérés, les plus habitués à peser le pour et le contre, se sentent à certains moments entraînés vers l'affirmation et l'énergie dogmatique. Si Montaigne lui-même eût vécu en ces jours, il aurait peut-être oublié toutes les maximes sceptiques qu'il écrivait sur les solives de son plafond, dans sa librairie. M. Colline est habile au portrait. D'un trait décisif il a dessiné des silhouettes : Polichinelle, Barbebleue et Spadassin, Basile. Que Polichinelle, Barbebleue et Spadassin se soient reconnus, comme tout le monde les reconnaissait, nul n'en doute, mais ils en ont vu bien d'autres et n'ont pas soufflé mot. Basile, lui, se fâcha et cela nous valut :

Les raisons de Basile, par M. Yves Guyot. Mais M. Yves Guyot n'est pas seul auteur de cette brochure. En écrivant qu'il eut un collaborateur, je ne sais pas si je n'expose point le *Mercure* à des poursuites judiciaires, car ce collaborateur est récalcitrant et il a l'huissier singulièrement facile. L'aventure est celle-ci : Basile s'étant reconnu dans un des articles du *Siècle*, envoya aussitôt un article rectificatif qu'il voulut très méchant. Basile est rancunier ; il apparut qu'il se vengeait pêle-mêle de Michel Colline, de Voltaire, de Dreyfus, et surtout de M. Dubout. M. Yves Guyot répondit, Basile riposta, à cheval sur le droit de réponse, dont il entendait, disait-il, démontrer l'absurdité. A chaque lettre de Basile, M. Guyot contreripostait, et on pourrait croire qu'en ce tournoi Basile lui-même ne s'attribua pas la victoire, puis-

qu'il s'opposa formellement à la publication en brochure de ses lettres entrelardées des répliques. M. Guyot passa outre et Basile écrivit, cette fois, sur du papier à images. Basile ne gagne pas à ces escarmouches, batteries et prises de bec ; on craint qu'il n'y laisse bien des plumes,—des plumes de Bossuet.

Les deux justices, par Jean Ajalbert. C'est la même verve amère que dans *Sous lé Sabre*, verve où l'ironie est indignée, où l'invective est gouailleuse. Ah certes non ! ils ne se sentent guère de leur diversité d'origine, ces articles écrits un peu partout, depuis les buffets des gares anglaises, jusqu'aux rochers de la côte bretonne. C'est qu'en tous pays l'écrivain menait la même colère, et le même esprit. Signalons les divers F. F. et les épithalames sur la lune de miel de Drumont et de l'Algérie. Assez d'autres avaient relevé ce que l'entrepreneur de massacres et de pillages avait d'odieux, Ajalbert a préféré sortir le grotesque : il a souligné un Drumont s'applaudissant « d'avoir *eu le maximum* de ce que la destinée peut donner à un homme, », et révélant modestement que ses amis ont mis une inscription sur la chaise où il s'est assis.

Vers la Justice par la Vérité, par Joseph Reinach. Le plus convaincant, le plus persuasif de tous ces ouvrages. Celui qu'on recommanderait avec entière confiance aux adversaires les plus déterminés, si l'on en connaissait qui ne soient point ou de mauvaise foi, ou aveuglés par le fanatisme au point d'être incapables de tout raisonnement. Aussi, M. Reinach détient-il le record de l'impopularité. Si l'on faisait le compte des outrages, des injures, des calomnies, des ordures libéralement déversés sur ceux qui défendirent ce qu'ils tiennent pour la vérité, M. Reinach arriverait sans doute bon premier. On va jusqu'à payer pour l'insulter ! A l'occasion d'un article de son livre on put voir à quels sommets parvient la sauvagerie naturelle ou apprise des uns, sauvagerie qui ne surprend personne, et la troublante inconscience des autres, inconscience qui confond, quand on songe que ceux-là se tiennent pour d'honnêtes gens, et se sont toujours comportés en gens honnêtes. Outre le mérite de faire hurler les loups, le livre de M. Reinach se recommande pour être fort congrûment écrit ; ce n'est pas rien, et ce n'est pas de tout le monde.

MARCEL COLLIÈRE.

SCIENCE SOCIALE

Auguste Comte conservateur, extraits de son œuvre finale (Paris, Le Soudier, 1898). — *Psychologie du Socialisme*, par Gustave Le Bon (Alcan 1898). — *Aryano-sémitisme*, par Emond Picard (Bruxelles, Lacomblez). — *Leçons sur le mouvement social*, par Maurice Hauriou (Larose, 1899).

Auguste Comte méconnu, Auguste Comte conservateur. Pour avoir été galvaudé par la politique et ridiculisé par les amis du maréchal de Mac-Mahon, le mot conservateur n'en répond pas moins à quelque chose : il implique que sous les variations constitutionnelles subsiste un fonds social nécessaire qu'il faut toujours conserver, ou encore, qu'en matière sociale il faut détruire le moins possible. C'est en ce sens que le prenait Comte quand il lançait son *Appel aux Conservateurs*, admirait la maxime de Napoléon III : « On ne détruit que ce qu'on remplace », et écrivait : « Il n'existe au fond que deux partis réels, celui de l'ordre et celui du désordre, les conservateurs et les révolutionnaires. »

De ces deux partis, Auguste Comte a toujours acclamé le premier et condamné le second. « La soumission est la base du perfectionnement », a-t-il dit aussi. Et encore : « L'amour pour principe, l'ordre pour moyen, le progrès pour but. » C'est une des plus gigantesques mystifications du siècle que d'avoir fait de Comte un patriarche d'athéisme, d'anticléricalisme et de révolutionarisme. Il fut exactement le contraire. Le mot *positif*, étiquette de sa doctrine, ne doit pas être opposée à hypothétique ou inconnaissable, mais à négatif. Comte, avant tout, est un affirmateur et un constructeur; nul n'a plus que lui rendu justice à la construction catholique, nul n'a été plus sévère pour la négation protestante; c'est un catholique avec la métaphysique en moins et la théorie du progrès en plus, théorie elle-même catholique puisqu'elle vient de Pascal; mieux encore, c'est un clérical, puisqu'il finit par fonder lui-même une religion et un clergé; cent fois pis, c'est un jésuite de robe courte: en 1856 ou 1857, il avait envoyé en ambassade à Rome un de ses disciples proposer au général des Jésuites une alliance entre cet ordre et son école pour sauver la civilisation. On a, détail piquant, retrouvé dernièrement sur les quais l'exemplaire dédicacé et daté, je crois, du 10 Aristote 69, que le philosophe avait, à cette époque-là, offert au Père Beckx; l'exemplaire n'était pas coupé.

Il est non moins stupéfiant, à ce propos, de voir l'indifférence insondable que les défenseurs de l'autel ont toujours nourrie pour leurs meilleurs et leurs plus grands alliés. Ce n'est que d'aujourd'hui qu'on s'aperçoit de la véritable physionomie de Comte, et parmi les apologètes Saint-Sulpiçards, combien se doutent de ce qu'a été Balzac? Le clan dévot n'a su retenir ni Hugo, ni Lamartine, ni Michelet, ni mille autres; il a exaspéré Lamennais et cent autres; nous avons pu voir comment il traitait Verlaine, Péladan, comment il traite encore Huysmans. C'est à se demander si la meilleure preuve de la solidité de l'Eglise n'est pas la cuistrerie de ses sacristains.

Revenons à Auguste Comte. Celui de ses exécuteurs testamentaires qui a eu l'idée, à l'occasion de son premier centenaire, de publier un volume portatif d'extraits, a vraiment bien mérité de sa mémoire. Elle était en train d'être accaparée par d'autres moucheurs de chandelles, et sous les diatribes des politiciens et des conseillers municipaux, il devenait presque impossible de reconnaître le véritable Comte, glorificateur du moyen âge, de la chevalerie, de la papauté hildebrandesque, cimenteur de la famille, de la propriété, du gouvernement, se réclamant de Joseph de Maistre autant que de Condorcet, attaquant l'anarchie, le matérialisme, le mandarinat, tel, bref, qu'il aurait dû passer aux yeux des masses pour le champion des idées les plus abominables, d'ailleurs les plus exactes et les plus puissantes. Peut-être ce qui leur donna le change fut-ce son intoxication dantoniste qui s'explique malaisément. Balzac, à l'égard de la Révolution, avait gardé autrement son sang-froid. Comte, lui, se laissa emballer comme Carlyle, Michelet, Proudhon et bien d'autres. L'amour de Danton et l'antipathie pour Napoléon Ier le firent regarder comme un frère et ami par ces révolutionnaires dont il se sentait, se savait et s'affirmait si loin.

Ce ne serait point le lieu ici, d'ailleurs, de tracer même une esquisse de la grande synthèse comtiste. Pour en indiquer l'intérêt à ceux qui ne la soupçonneraient pas, il suffit de dire qu'Auguste Comte est, avec Descartes, le plus grand penseur de la France, et un des plus grands penseurs de tous les temps. Ecrivant surtout, au *Mercure*, pour des littérateurs, je noterai seulement son style bardé de fer, caparaçonné d'acier, un style qui rappelle celui d'Eschyle, avec la splendeur verbale en moins, sans doute, mais avec le même ébran-

lement du sol comme sous une trombe de cavaliers déchaînés.

§

La psychologie du Socialisme. Voilà un autre livre que tout homme qui se pique de sociologie (et qui ne s'en pique pas?) devrait lire. C'est par la psychologie qu'il faut prendre tout ce qui se rapporte à l'homme animal politique. Si la question sociale est une question morale, elle est donc et d'abord une question psychologique. Dans le socialisme, la théorie de la valeur, l'analyse de la rente, le calcul de l'étalon heure de travail ne sont que combinaisons idéologiques; ce qui importe, c'est ce qu'un socialiste louable, M. G. Sorel, appelle le contenu psychologique sentimental. Ce contenu-là, le livre de M. Gustave Le Bon l'analyse et le juge.

Etude et sentence pourraient être résumées en deux lignes. Psychologiquement, le socialisme, comme point de départ, est toujours une recherche du moindre effort individuel au moyen d'une meilleure organisation collective comme point d'arrivée, il sera toujours fonction de la psychologie de la race qui l'applique. De là notamment le chapitre de l'ouvrage qui en constitue bien le tiers : Le socialisme suivant les races. Il est certain que le socialisme, fût-il maintenu par une inquisition rigoureuse dans la voie de la stricte orthodoxie, ne donnera jamais les mêmes résultats en Allemagne, en Angleterre, en Amérique et en France. La preuve se fait tous les jours sous nos yeux.

M. G. Le Bon était tout à fait qualifié pour ces études. Ses précédents livres, les *Lois psychologiques de l'évolution des peuples*, et la *Psychologie des foules* l'avaient prouvé armé à souhait pour ces questions d'études comparées. Il avait même, à mon avis, été trop loin dans son affirmation de l'immobilité du caractère de race, en expliquant par elle chez les Kabyles, je suppose, ce qui me semble être l'effet de contingences spéciales et du retour à la demi-barbarie que finit toujours par entraîner l'Islam. Mais nous autres Français avons tant de facilités à tomber du côté opposé, et à admettre tous les hommes coulés dans le même moule, qu'il faut être reconnaissant à ceux qui, de temps à autre, nous font souvenir qu'il y a, certitude absolue, une psychologie spéciale des

races et des nations. Un Anglais sourirait si un Français imbu d'esprit classique venait lui dire : Il n'y a pas de psychologie spéciale du Français! Et nous-mêmes, que penserions-nous d'un nègre qui voudrait nous persuader : Il n'y a pas de psychologie spéciale du nègre!

C'est pourtant à ce propos, qu'ayant parlé dans une revue étrangère de la psychologie spéciale de l'Israëlite, je fus attaqué, d'ailleurs courtoisement, dans le *Mercure* de décembre dernier. Mais la question n'est-elle pas toujours la même, qu'il s'agisse d'Israëlites, de nègres ou de Français? Autre chose est la croyance sincère qu'on est identifié à autrui, autre chose est l'identification. Bien que tels faits du jour rendent certains sujets scabreux, il importe de garder intacts les droits de la science. L'amusant en l'espèce est que le collaborateur du *Mercure*, se donnant lui-même en exemple, démolissait sa propre thèse. « Fils, disait-il en substance, d'un père israëlite et d'une mère française, j'ignore quel sang prévaut en moi et ne m'en soucie. » Mais c'est justement en cela que consiste sa psychologie spéciale. Il continuait : « Je revendique avec une égale fierté ma double origine. » Le meilleur moyen de clore le bec aux antisémites serait de revendiquer avec une fierté supérieure l'origine française. Encore mon honorable contradicteur était-il métis; qu'aurait-il dit s'il avait été pur sang?

Je ne puis pas suivre M. G. Le Bon dans toutes ses considérations sur l'essence, les variétés et l'avenir du socialisme. J'aurai d'ailleurs l'occasion de revenir sur lui. Je me contenterai de signaler le lien qui, à son avis, rattache étroitement la mauvaise psychologie du Français et notamment du socialiste français, à l'éducation officielle (universitaire ou congréganiste, peu importe) que nous recevons tous. Avant M. G. Le Bon, bien d'autres, « au nombre desquels je me range », pour parler comme le vieux Malherbe, avaient dit le danger de cette éducation, mais l'auteur de la *Psychologie du Socialisme* reprend la question avec une autre autorité, tant de par ses voyages et ses travaux personnels que de par cette irreligiosité farouche qui ne le rend suspect à personne. « L'Université, dit-il, ancien idéal des Jésuites savamment complété par Napoléon, est le plus bel exemple pour asservir l'intelligence, affaisser les caractères, et transformer les jeunes latins en esclaves ou en révoltés. » Sur ce chapitre il faudrait citer tout

notre auteur. « Qu'on supprime l'enseignement du latin ou qu'on ne le supprime pas, qu'on lui substitue l'enseignement des sciences ou tout autre, il n'importe, le résultat final sera toujours le même, car les méthodes n'auront pas changé. La seule réforme indispensable consisterait à suppprimer les 9/10 des choses enseignées à nos élèves et à les remplacer par des travaux manuels. » Il a raison. Toute l'histoire de la France depuis un siècle s'explique par cette fausseté de notre éducation nationale, par le verbalisme artificiel et tyrannique de nos pédagogues, ceux en redingote comme ceux en soutane. « Notre Université, conclut-il, est trop vieille pour changer, ou seulement pour comprendre qu'elle doit changer. Elle restera donc, malgré tout, une grande fabrique de déclassés et par conséquent de socialistes. Aucune de nos institutions n'aura jamais exercé sur l'âme latine un rôle aussi funeste. » Il y a là une désespérance pessimiste à laquelle je ne veux pas souscrire, mais la constatation est exacte. L'intellectuel, tel que nous le voyons fleurir aujourd'hui, est le pur produit de l'éducation classique nationale, et la France meurt de cet intellectuel.

§

L'Aryano-sémitisme. Encore de la psychologie spéciale des races! Et pas moyen de traiter M. Edmond Picard de clérical ou d'anglosaxomane. C'est un des chefs du socialisme belge. Son livre, écrit en style un peu bien affecté, est, comme fondement scientifique, inattaquable. Quant aux conclusions pratiques qu'il en tire, elles relèvent de la politique. Je m'abstiens donc de les discuter, et me contente d'en citer quelques lignes caractéristiques : « Nos lois seraient-elles indispensables pour empêcher désormais l'admission des Juifs aux emplois publics? Oui, si l'on veut établir un obstacle absolu, peut-être nécessaire quand on songe à l'influence formidable ubiquitaire de l'argent, à sa force de séduction et de corruption. Non, si un consentement unanime du peuple et du gouvernement considérait désormais leur essence racique comme exclusive du droit de pratique aux affaires publiques. Cela est déjà dans le courant des idées et la tendance est près de se généraliser. Le remède est donc parfaitement à portée. »

§

Avec les **Leçons sur le Mouvement social** de M. Maurice Hauriou, nous rentrons dans la pure science sereine. Comme je compte consacrer à cet auteur aussi une étude d'ensemble, je me borne à indiquer l'idée de son livre. La préface en explique l'origine : l'auteur, en vue d'une étude sur le pouvoir, s'était muni de quelques renseignements sur l'énergétique, mais tout de suite il fut amené à considérer ainsi le pouvoir comme représentation de la véritable énergie sociale ; de là, et par la transformation du mouvement en chaleur, il passa vite à la conception de la chaleur-lumière, représentation de l'énergie-mouvement. La thermodynamique intervenait alors ; elle pouvait être conçue comme la science de la conduite des mouvements physiques en pendant avec l'éthique, science de la conduite des mouvements psychiques. De tout cela résultait la trilogie finale : mouvement, représentation du mouvement, conduite du mouvement, à laquelle correspondent les très grandes directions de la sociologie actuelle, l'organiciste, la représentative et l'éthique. « Si je suis arrivé, dit modestement l'auteur, à une sorte de système général du monde, c'est bien sans l'avoir prémédité. »

Je me contente de cette note. Le lecteur alléché aura le plaisir de découvrir lui-même cette théorie neuve du mouvement social, de sa représentation, de sa conversion en énergie représentative et de l'analogie entre la solidarité sociale et les liaisons mécaniques, le tout aboutissant à une ingénieuse et féconde conciliation du déterminisme et de la liberté.

J'eus déjà l'occasion de dire ici quel esprit hardi et profond est M. Hauriou. Ce n'est pas une des moindres curiosités du petit monde des sociologues que de voir le silence ou demi-silence qu'on garde envers des penseurs comme lui, alors que de pédantes médiocrités sont journellement portées aux nues. Je me demande si cela ne tient pas encore à une psychologie spéciale (mais ici de groupe) qui fait que des indépendants, comme M. Tarde, M. Le Bon, M. Hauriou et quelques autres ne peuvent s'imposer qu'après un effort évité a ceux qui font partie du mandarinat officiel, de la petite chapelle technique et techniquisante qui en France ne peut pas ne pas se former. Nous retombons ici dans la conception

de notre éducation nationale, et c'est le cas de finir encore par une objurgation de l'auteur de la *Psychologie du socialisme* quand il se demande s'il faut désespérer entièrement de l'avenir des peuples latins : « Un seul moyen est en leur pouvoir : changer entièrement leur système d'éducation. »

HENRI MAZEL.

SCIENCES

G. de Mortillet : *Formation de la Nation française* ((Alcan). — Bos : *Chirurgie de Maître Henri de Mondeville* (Firmin-Didot). — Yves Delage : *L'Année biologique* (Scheicher). — Rebière : *Les Savants modernes* (Nouy). — E. Deschamps : *La vie mystérieuse des mers* (Schleicher). — Stéph. Servant : *La Prehistoire de la France* (Schleicher). — L'affaire Vacher.

Au seuil de cet article, je veux saluer un homme qui vient de disparaître et dont le nom est glorieux. Attaché à des œuvres qui, par leur essence même, resteront longtemps encore à l'abri de la vulgarisation, protégé en cela d'une façon certaine contre cette popularité qui est l'écueil de tant d'hommes de lettres et la perte des hommes de sciences qu'elle atteint, le nom de Gabriel de Mortillet restera longtemps encore — toujours même pour ceux de notre génération — l'objet de ce respect intime et discret dont l'encens est cher aux âmes d'élite, parfum subtil et rare que ne viennent pas souiller les essences violentes des louanges de pacotille et des enthousiasmes à bon marché.

Je n'entreprendrai pas de résumer ici la vie de Gabriel de Mortillet, bien qu'il soit tentant de faire un croquis de cette période — la dernière — qui s'écoula dans ce magnifique décor du château de Saint-Germain au milieu des souvenirs de tous les Autrefois ; — je n'entreprendrai pas non plus de retracer son œuvre qui commence en la nuit noire des premiers âges de la Terre, bien qu'il soit tentant de marcher à sa suite à travers les étapes de cette Préhistoire qu'il créa : l'œuvre et le nom sont ici trop familiers. Ce dont je dois dire un mot, à l'occasion de cette mort qui endeuille la science française, c'est de l'œuvre dernière de Mortillet, consacrée justement à notre pays et dans laquelle il résuma, condensa et affirma de nouveau ses doctrines sur l'évolution des races sur le sol français.

Ce livre sur la **Formation de la Nation française**, M.

Henri de Varigny, dans son feuilleton des *Débats*, l'a appelé un peu ironiquement *Préface provisoire à l'histoire de France*; le mot *provisoire*, il le pense peut-être mais il ne l'explique guère : son exposé du livre — qui n'en est que le résumé — ne contient que quelques doutes timides sur la réalité de faits affirmés par l'auteur. Décidément, en attendant plus ample informé, je considère cette ironie comme un peu enfantine, et je garde comme sous-titre celui des conclusions mêmes de Mortillet : *Les premières pages de l'Histoire de France*.

L'homme, venu d'Asie, probablement de l'Inde, apparut sur le territoire français il y a environ 230 à 240.000 ans. Il y trouva une faune bien différente de la faune actuelle : l'éléphant méridional, énorme, un hippopotame analogue à celui d'Afrique, mais plus gros, le leptorhinus, le rhinoceros de Merck, le trogontherium, le lion des cavernes, le magot, des cerfs, des bovidés, des chevaux... Le laurier, le buis, l'arbre de Judée, le figuier croissaient spontanément sur les rives de la Seine ; il faisait donc plus chaud qu'aujourd'hui.

« L'homme était de taille moyenne, plutôt petite, d'autant qu'il ne se tenait pas très droit ; à large corpulence et à formes massives. La tête était longue, assez aplatie au sommet, largement développée en arrière. La figure se distinguait par un front des plus fuyants, sans trace de façade, des arcades sourcilières très proéminentes, des yeux arrondis, une forte dépression entre le front et le nez qui était large. Léger prognathisme des mâchoires, qu'accentuait l'absence de menton et le rejet en arrière de la courbe mentonnière. Poitrine large et bombée. Avant-bras relativement aplatis. Jambes plutôt courtes, épaisses, mais peu modelées ; mains et pieds grands ; corps recouvert de poils... Ces hommes, remarquablement musclés, étaient très forts, très vigoureux, conditions essentielles pour lutter contre les grands animaux au milieu desquels ils vivaient. Ils étaient sauvages dans la plus large acception du mot et allaient tout nus : ils n'avaient aucune arme et aucun outil qu'une sorte de coup de poing en pierre taillée à grands éclats. Ils habitaient surtout les vallées et les plateaux peu élevés. Ils grimpaient volontiers sur les arbres comme le prouve leur constitution osseuse. »

Telle est la race première, la race de Néanderthal.

Puis le froid crût et survint la période glaciaire. « Les éléphants, méridionaux et antiques, devinrent le mammouth ; le

rhinocéros tichorhinus remplaça les précédents. L'ours féroce ou ours noir, l'isatis ou renard bleu, le glouton, l'ovibos ou bœuf musqué, le renne, habitants des régions polaires, établirent domicile en France... la marmotte, le chamois, le bouquetin habitaient les plaines... » Pendant un certain temps, grâce à sa pilosité, l'homme résista au froid, mais peu à peu il dut perfectionner son industrie et il inventa les racloirs qui servaient à tanner et à adoucir les peaux d'animaux, les pointes à tranchants pour les couper et les percer. Le Français revêtit son premier costume : il s'habilla de peaux.

Mais à la fin de la période glaciaire, au moment de la nouvelle révolution climatérique qui donne des étés très chauds et des hivers très froids, la race de Néanderthal, la première occupante, s'est épuisée, et s'est transformée en une race nouvelle, directement née d'elle, et véritablement autochtone : la race de Laugerie. La tête est toujours allongée, franchement dolichocéphale, et la partie occipitale très développée, mais le dessus est arrondi et le front bien dessiné avec façade et voussure supérieure. « Les arcades sourcilières sont moyennement développées, le menton est bien formé et se projette en avant. Une taille moyenne, plutôt petite, un corps large et trapu ; une ossature robuste et une musculature très vigoureuse...Les hommes et les femmes étaient velus par tout le corps, mais les membres avaient des formes déjà élégantes. Les mains étaient minces et allongées, le pouce très opposable aux autres doigts. Les femmes avaient les seins pendants et le ventre ballonné ; les hommes la physionomie fière et narquoise... »

On commence à rechercher les grottes et les abris sous roches : les foyers se multiplient, et on invente les aiguilles à chas en os pour coudre les vêtements. L'homme, que tente maintenant la chasse et la pêche, façonne des poignards en ivoire ou en corne de cervidé, des sagaies, des lances, des harpons à pointes mobiles : il chasse le renne, le cheval, le bœuf ; il se défend contre le lion, le loup, l'ours et même les attaque. « Nos chasseurs avaient cependant des loisirs : ils les employaient à fabriquer et orner leurs instruments, armes et outils. Cet amour du luxe en fit des artistes. Peu inventifs en fait de dessins de fantaisie, ils se mirent à copier la nature, et ils atteignirent en ce genre une perfection

remarquable. Ils possédaient naïveté et talent. La plus ancienne et la première manifestation de l'art s'est produite en France... Ces artistes étaient doux et tranquilles, vivant sans querelles, sans luttes, et également sans la moindre idée religieuse. Leur insouciance, sous ce rapport, était poussée si loin, qu'ils n'avaient aucun respect pour les morts ; ils ne se donnaient même pas la peine de les enterrer. »

Puis les hivers très froids cessèrent : la température se régularisa et s'adoucit. Le mammouth disparut ; le renne, si abondant, émigra peu à peu vers le nord, et entraîna une partie de la population jusque dans les régions polaires de l'Amérique septentrionale. « C'est la première colonie française, voisine du Canada. Elle est occupée par les Esquimaux, qui, se trouvant dans un milieu analogue à celui qui existait en France à l'époque de la Madeleine, ont conservé le même crâne, le même corps trapu et large, les mêmes instruments de chasse, harpons et propulseurs, les mêmes mœurs douces et pacifiques, le sentiment artistique et l'indifférence pour les morts, qui caractérisaient les magdaléniens français »

En France, la vie changeait. Avec le renne avait disparu le produit le plus ordinaire et le plus abondant des chasses : c'est en vain qu'on chercha à le remplacer par le cerf : la misère s'installe, l'art s'éteint. C'est une période de malheurs et de découragement... et c'est pourtant une date capitale dans notre histoire, car c'est alors que se produisirent les premières invasions.

Un grand flot de brachycéphales, arrivant des contrées comprises entre l'Asie mineure et le Thibet, vint bouleverser de fond en comble la vie paisible, monotone et insouciante des autochtones. Les envahisseurs apportaient l'industrie de la poterie, la hache de pierre polie emmanchée, instrument de travail très perfectionné et casse-tête terrible, ils apportaient aussi l'arc. « Mais ce qui faisait leur principale force, c'était la possession des animaux domestiques et la connaissance de l'agriculture, entièrement ignorée des premiers habitants de la France. Ils avaient aussi la nourriture assurée et ils pouvaient s'établir d'une manière fixe dans les positions fortifiées, tandis que les autochtones, soumis pour vivre aux hasards de la chasse, étaient plus absorbés par la nécessité de s'alimenter que par celle de défendre leur territoire. »

Avec les nouveaux venus, pénétrèrent aussi en France le

respect et l'ensevelissement des morts, et ce nouveau culte se généralisa si rapidement que les demeures des morts, caveaux souterrains et dolmens, furent plus belles que celles des vivants.

Aux débuts de l'âge du bronze, de nouveaux brachycéphales arrivèrent, venant de la région de l'Asie située entre l'Afghanistan et l'Inde au Sud, la Chine et la Sibérie au Nord. Ils apportaient l'industrie métallurgique et des rites religieux plus compliqués : l'incinération des morts, le sentimentalisme des prêtres mendiants et le signe de la croix. Ils nous ont laissé des poignées d'épées dont la petitesse et des bracelets dont l'étroitesse prouvent leurs poignets grêles et leurs mains fines.

Le mélange de tous ces brachycéphales asiatiques avec la race autochtone, avec cette race paléolithique de Laugerie, devenue, en se modifiant légèrement, la race néolithique des Baumes-Chaudes, a formé le fonds la population française. « C'est lui qui, malgré l'adjonction successive des éléments les plus divers, a de tout temps, et surtout pendant le protohistorique, constitué la base essentielle de la population sédentaire. On peut dire que c'est le noyau de la démocratie française... » Mais au-dessus de cette démocratie patiente et laborieuse, qui restait dans l'ombre et ne faisait pas parler d'elle, il y a toujours eu une aristocratie turbulente, bataillarde, mobile qui faisait grand bruit dans le monde et remplissait à elle seule les pages de l histoire. D'où venait cette aristocratie ? Elle paraît se rattacher aussi à notre race autochtone : le vieillard de Cro-Magnon et l'homme de Menton en seraient les types. Ayant les plus grands rapports avec les races de Laugerie et des Baumes-Chaudes, ils s'en distinguent cependant par la taille. Ils semblent être les ancêtres des « grands blonds aux yeux bleus » qui, de la France, sont allés occuper toute l'Europe Centrale et ont plusieurs fois versé sur l'Italie, la Grèce et l'Asie Mineure. »

Telles sont les grandes lignes de cette grandiose évolution d'une race, épopée qui semblerait un roman si elle n'était signée par Gabriel de Mortillet, épopée qu'il a reconstituée morceau par morceau en s'aidant de tous les matériaux recueillis pendant sa longue vie de recherches et de travail épopée où il a peut-être, en certains endroits, laissé la bride

un peu lâche à une imagination que devaient facilement surexciter une si grande surface et de tels horizons, mais qui forme un bloc construit de main de maître par un solide ouvrier, et dont le démolisseur — s'il naît un jour — se fera longtemps attendre.

§

Henri de Mondeville, élève de maître Jean Pitard, chirurgien de saint Louis et de Philippe le Bel, et le plus illustre représentant de la chirurgie à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle, fut à son tour chirurgien de Philippe le Bel et de son fils Louis Le Hutin dont il embauma le corps. Il enseigna à Montpellier et à Paris, et laissa un traité de chirurgie qui est le premier livre écrit par un chirurgien français.

L'œuvre de Mondeville fut donnée in-extenso dans son texte latin par le docteur Pagel, de Berlin, en 1892. M. Nicaise, professeur agrégé à la Faculté de Paris et chirurgien des hôpitaux, mettant à profit les loisirs que lui créait un état de santé précaire, en donna, en 1893, une traduction en français moderne, publication qui devait faire un tout avec celle des œuvres de Guy de Chauliac. Aujourd'hui, un patient, M. le docteur Bos, vient de nous donner la première partie de l'œuvre de Mondeville traduite en français du temps de Philippe le Bel.

Le traité de chirurgie de Mondeville marque une époque importante, quoique bien fugitive, dans l'histoire de la médecine. C'est qu'en effet il révèle, chez celui qui l'écrivit, une intuition nette de ce que devait être plus tard, bien plus tard, vers la fin du XIXe siècle, la chirurgie antiseptique dérivée des travaux de Lersti et de Pasteur. Au moment où Mondeville enseignait, « on était persuadé qu'il fallait provoquer la suppuration des plaies ; de là des pansements dangereux avec toutes sortes de suppuratifs, et les chirurgiens de l'ancienne école s'ingéniaient ainsi à rendre mortelles des plaies qui auraient pu guérir naturellement. A tous les sondages, à toutes les drogues nuisibles, Théodore de Lucques substitua le traitement simple et rare au vin, pansement qui remonte à Hippocrate et probablement plus haut, mais qui était oublié depuis longtemps et était remplacé par la polypharmacie arabe ; Mondeville eut le courage et la gloire de

soutenir et de pratiquer cette méthode de pansement aussi simple que salutaire, méthode allant contre tous les enseignements de l'Ecole. » Malheureusement ses efforts furent vains, la polypharmacie reprit le dessus et Guy de Chauliac lui-même ne fut pas étranger à cette défaite des sages idées défendues par H. de Mondeville.

Il devait en être ainsi longtemps encore, aussi le traité du chirurgien de Philippe le Bel est-il un document précieux dans l'évolution de nos doctrines scientifiques.

D'autre part, la publication de M. Bos contient un autre enseignement.

Ce n'est pas Mondeville qui traduisit son traité en français. Si l'on tient compte des erreurs scientifiques contenues dans cette traduction, de la médiocre érudition latine qu'elle révèle et de ses expressions plutôt provinciales que parisiennes (du Paris d'alors !) on arrive à penser que ce traducteur était une jeune écolier normand, recommandé ou protégé de Mondeville, nouvellement débarqué de son pays et commençant des études à l'Université de Paris. Quoi qu'il en soit, « cette traduction de 1314 est intéressante pour les philologues, car c'est là uu des premiers essais de langue scientifique qui contient un grand nombre de mots savants que l'on pourrait croire beaucoup plus modernes et qui, pour la plupart, sont restés dans l'usage actuel. Elle marque le passage de l'ancienne langue au moyen français et montre combien l'ancien français demi-synthétique était, sinon tout à fait éteint, du moins en pleine désorganisation dès le commencement du XIVe siècle. »

§

Il me faut dire deux mots de quelques publications récentes qui, si elles n'ont pas, comme les précédentes, le mérite d'une puissante originalité, représentent tout au moins un travail considérable et sont d'un grand service à tous les laborieux.

Au premier rang, je dois citer le deuxième volume de l'**Année biologique**, vaste recueil de tous les travaux de biologie générale publié sous la direction de M. Yves Delage. D'une richesse inouïe de faits et d'idées, c'est le tableau complet de toutes les tentatives, de toutes les recherches, de toutes les hypothèses des savants français et étrangers.— Une

idée heureuse a été celle de M. Rebière qui, réunissant en un volume les principales figures de la science moderne, les a fait juger les unes par les autres, et a recherché dans les travaux et les étapes de l'Académie des Sciences les opinions les plus autorisées.—Je m'en voudrais enfin de taire l'effort de vulgarisation tenté par la maison Schleicher dans ses *Livres d'or de la Science.* Elle vient de donner la **Vie mystérieuse des mers**, de M. Deschamps, et la **Préhistoire de la France**, de M. Stéph.Servant. Ennemi très résolu — et je crois incorrigible — des vulgarisations scientifiques qui gâtent de très belles choses sans aucun profit pour personne, je suis à l'aise pour ne pas être sévère envers ces publications : l'érudition de leurs auteurs et le nombre de leurs documents me sont un garant qu'ils ne seront pas lus — et mal compris — par les ignorants.

§

L'affaire Vacher vient d'entrer dans une phase nouvelle : celle des lamentations. Au moment du procès, l'avocat avait déjà reçu quelques lettres de gens bien intentionnés ; mais, depuis l'exécution, le bataillon des protestataires s'est accru, et çà et là dans la grande presse — dans cette grande presse qui ne voudra donc jamais contrôler ce qu'elle imprime — on crie à la décapitation d'un irresponsable.

Cette question de la responsabilité pénale a cela de particulier qu'elle permet à tout le monde de proclamer les opinions les plus contradictoires avec un semblant de raison. C'est un instrument à plusieurs cordes parmi lesquelles chacun choisit la sienne, sans compter les énergumènes qui tapent sur toutes à la fois.

Les décapitations sont toujours un prétexte pour ces virtuoses.

Quand on eut décapité Carrara, un journal pseudo-médical dont un reporter s'était glissé à l'Ecole d'Anthropologie où on étudiait la tête du supplicié, imprima en gros caractères qu'on avait trouvé des lésions prouvant qu'un fou venait d'être exécuté : et les journaux du soir distribuèrent la nouvelle. C'était aussi faux que possible. J'avais vu le cerveau et connaissais ceux qui le sortirent de la boîte crânienne : ils n'avaient trouvé, *macroscopiquement*, qu'une ou deux adhérences mi-légères de la dure-mère à la paroi. On était loin de Ménesclou. Je publiai le fait pensant rassurer les protesta-

taires : ils l'enregistrèrent, mais continuèrent à crier.

Avec Vacher, le bruit recommence, mais avec un point d'appui plus commode : la physionomie de l'accusé. Même regrets, mêmes récriminations, mêmes menaces, plus nombreuses et d'un ton plus élevé à cause de la notoriété du sujet Mais ici se place une note importante, c'est l'intervention des médecins eux-mêmes et l'apparition d'un nouveau procédé de discussion scientifique.

Il est de fait que nous traversons un temps où la confiance en soi, subissant une exacerbation manifeste, fait négliger à ceux qui devraient le moins l'oublier, les notions les plus élémentaires de la critique scientifique. Placés par les circonstances en dehors des faits, il arrive à certaines gens de vouloir *imposer* quand même leur opinion sur ces faits, opinion qui se trouve être en contradiction avec celle d'autres gens qui ont pu faire, de ces mêmes faits, une sorte de critique expérimentale. La vie si particulière de Vacher, racontée par lui-même et par les documents qu'on en a pu recueillir, forme un tout qui, résumé par l'instruction et les débats, est parfaitement accessible à tous et peut être, aux quatre coins du monde, étudié dans le silence du cabinet par tout individu en compulsant soigneusement les éléments. Placés dans des conditions identiques, les différents critiques peuvent alors, de bonne foi, se combattre les uns les autres. chacun reconstituant à sa manière la genèse de la tragique histoire, chacun puisant en soi-même — raisonnement ou imagination — les arguments de ses conclusions.

Mais ici c'est autre chose.

Certes je souhaite ardemment que les réformes des expertises médico-légales, depuis si longtemps promises, et dont M. Cruppi a pris le sort en mains, soient bientôt réalisées ; mais en l'état actuel, on ne peut dire, sans injustice criante, que le choix des experts n'a pas été prudent. Pour qui s'intéresse à la criminologie et à la psychiâtrie, les noms de Lacassagne et de Pierret sont d'incontestables garanties, et il était difficile de réunir une compétence plus éclairée que le premier et un esprit plus fin et plus pénétrant que le second : j'ai le grand plaisir de les connaître tous deux et de les avoir vus à l'œuvre. Je me hâte d'ajouter que mon excellent confrère Rebatel leur a été d'un précieux concours. Or, les compétences étant indiscutablement reconnues, est-il admissible,

dans une affaire d'ordre *psycho-pathologique*, que ceux qui, de loin, ont étudié cette affaire sur les documents qui la résument, puissent infirmer valablement le témoignage de ceux qui ont pu étudier, chez l'intéressé lui-même, les différentes manifestations de cette psychologie particulière ? Alors que dans une affaire d'ordre chimique, par exemple, des pièces confiées à différents laboratoires peuvent-être, en dehors de tout autre renseignement, utilement examinées, ne voit-on pas qu'ici, dans ce domaine où toutes les nuances, même les plus infimes, ont leur valeur, le commerce avec l'inculpé peut avoir sur les conclusions des experts une influence considérable ?

Je viens de relire, dans les *Archives d'Anthropologie criminelle*, le rapport complet de MM. Lacassagne, Pierret et Rebatel. Evidemment il est, par endroits, écrit avec une véhémence qui laisse trop voir l'horreur inspirée par le crime en lui-même, mais on y sent en même temps une conviction absolue *déduite surtout de la comparaison des faits avec l'attitude actuelle de l'inculpé*. Alors que l'exposé des faits, je me hâte de le dire, est loin de prouver l'état psychique d'un *irresponsable*, on conçoit, on admet que les experts aient vu leur religion, un instant hésitante, définitivement éclairée après leur examen de l'inculpé.

La situation de certains critiques me semble donc trop manifestement défavorable pour qu'ils puissent s'élever valablement contre les conclusions des experts. Quelques-uns d'entre eux compliquent encore cette situation, en élevant la prétention de trancher la question de responsabilité par l'examen histologique du cerveau.

C'est vraiment prématuré, et c'est assez maladroit.

Je ne veux pas entrer ici dans une discussion qui pourrait m'entraîner trop loin. Mais d'ores et déjà c'est risquer, sans profit, de confondre un *anormal* avec un *irresponsable*, et compliquer ainsi cette question de la responsabilité qui vraiment n'en a pas besoin, — et alors que, timidement, il est permis, *retrospectivement et à titre accessoire*, de tirer de l'étude anthropologique quelques renseignements sur les fonctions générales d'un cerveau, il est encore interdit, en l'an de grâce où nous sommes, de tirer de l'étude histologique des conclusions fermes infirmant la clinique sur les *modes intimes de sa mentalité*.

ALBERT PRIEUR.

BIBLIOPHILIE, HISTOIRE DE L'ART

Ph. Renouard : *Imprimeurs parisiens, libraires, fondeurs de caractères et correcteurs d'imprimerie, depuis l'introduction de l'imprimerie à Paris (1470) jusqu'à la fin du* XVI*e siècle ; leurs adresses, marques, enseignes, dates d'exercice. Notes sur leurs familles, leurs alliances et leur descendance, d'après les renseignements bibliographiques et des documents inédits. Avec un plan des quartiers de l'Université et de la Cité.* Librairie A. Claudin, 12 fr. — A. Claudin : *Les Origines de l'imprimerie à Paris* (*Bulletin du Bibliophile,* oct.-nov.-déc. et suiv.). — Pierre Dauze : *L'édition originale de « Ruy Blas »* (*Revue biblio-iconographique,* octobre).

Le titre du livre de M. Renouard, tel qu'il est ci-dessus consigné tout au long, en dit l'importance ; son mérite est dans l'exactitude et surtout, car on y relèverait encore des points controversables, dans l'abondance des notes qui renvoient à des pièces d'archives. C'est un manuel qui sera immédiatement utile et qui, de plus, servira de plan au patient historien qui voudra tenter un tableau complet du premier siècle de l'imprimerie et de la librairie à Paris. Il suffirait déjà de joindre aux notices biographiques qu'il contient la nomenclature des livres sortis des diverses officines pour avoir le livre idéal et qui manque sur cette période de notre histoire littéraire. Car c'est de l'histoire littéraire, puisque c'est l'histoire des livres et puisque beaucoup de ces imprimeurs et de ces libraires, les du Pré, les Marnef, les Vérard, les Vostre, les Gourmont, les Kerver, les Etienne, étaient, parfois des érudits, toujours des hommes d'étude et de goût. On est frappé, en parcourant la table chronologique, de la prodigieuse activité de l'imprimerie parisienne à ses débuts, dans les trente premières années. Depuis l'établissement de Martin Crantz à la Sorbonne jusqu'à l'avènement d'Henri Ier Estienne (1502), on relève les noms de cent cinquante imprimeurs et libraires, tous groupés autour de l'Université, entre Notre-Dame et le collège de Lisieux, des deux côtés de la rue Saint-Jacques. Le premier imprimeur français semble être Pasquier Bonhomme ; il imprima les *Chroniques de Saint-Denys*, premier livre français sorti de presses françaises. Les plus anciens ouvriers imprimeurs français dont les noms sont mentionnés sont Louis Symonel, ou Symonet, Louis Blandin et Jean Symon ; ils travaillaient à l'enseigne du Soufflet-Vert, rue Saint-Jacques. C'était un atelier coopératif (il n'y a rien de nouveau), et les noms de tous les ouvriers figurent au colophon (achevé d'imprimer), dans leur *Vocabularius* de 1476.

La direction de cet atelier était confiée à Gaspar et à Russangis ; celui-ci, d'une famille d'orfèvres, semble avoir été le graveur de caractères de l'association. Les officines d'imprimeurs et de libraires étaient serrées les unes contre les autres, présentant l'aspect d'un vaste bazar du livre ; rue du Mont Saint-Hilaire, il y en avait au moins une, souvent deux par maison. Il semble que tous ces libraires s'entendaient entre eux, sans aucunement chercher à se faire concurrence ; les alliances étaient très fréquentes entre ces familles vivant du livre et pour le livre. Les trois professions, maintenant séparées, d'imprimeur, de libraire, d'éditeur et même de fondeur étaient assez souvent réunies ; cependant il ne paraît pas que tel libraire-éditeur comme Antoine Vérard, célèbre pour la beauté et l'originalité des livres qui portent son nom, ait jamais imprimé lui-même. Il confiait ses travaux à Jean du Pré, à Pierre Le Rouge, à Pierre Levet, à Trepperel, et à d'autres ; mais il commanditait à l'occasion tel atelier qu'il chargeait d'un travail important. Quoique excellent imprimeur lui-même, Geoffroy Tory fit imprimer par Gilles de Gourmont, chez qui il avait été correcteur, son célèbre *Champ fleury*, et il fallut six ans pour mettre sur pied ce livre admirable et compliqué. De même Gilles de Gourmont fit imprimer par Pierre Vidove son *Aristophane* dont le frontispice avait été gravé par Tory.

Il y avait déjà les auteurs-éditeurs : Jean Chéradame, professeur de grec, qui faisait imprimer ses livres par les Gourmont, Robert et Gilles, et les vendait « en la rue Saint-Jean de Lateran, en la maison Chéradame » ; ses imprimeurs semblent d'ailleurs avoir été ses locataires « à l'enseigne des Trois-Couronnes » ; Jean Dorat qui vendait lui-même ses vers « *in aedibus Ioannis Aurati, poetæ regii, extra portam divi Victoris, sub signo Fontis* » ; Pierre Gringoire, qui vendait pareillement ses œuvres à l'enseigne de « Mère Sotte » et à « l'enseigne de l'Eléphant, sur le pont de Notre-Dame à Paris » ; Guillaume Postel, voyageur, savant et illuminé, qui débita au collège des Lombards (*in scholiis Italorum*) son fameux *Liber Jezirah*, que les récents occultistes ont remis en lumière. Enfin, un bourgeois de Paris, Antoine Regnault, ayant fait un pèlerinage aux lieux saints, le raconta sous le titre de *Voyage de Hiérusalem*, le dit voyage pompeusement mis en vente au domicile dudit bourgeois « aux faulx bourgs sainct Iaques, à

l'enseigne de la croix de Hiérusalem ».

Un tel livre est un répertoire d'enseignes. M. Renouard en a d'ailleurs dressé une table particulière, bien curieuse à parcourir. A côté des écus, des couronnes, des étoiles, de tous les animaux en or et en argent, il y en eut de belles et de bizarres : le *Bellérophon couronné*, le *Chevalier-au-Cygne* (maison de Jean Cæsaris), l'*Homme-Sauvage*, les *Porcelets*, la *Hure-de-Sanglier*, la *Limace*, la *Marjolaine*, l'*Oie-qui-ne-court-plus*, le *Cheval-Volant* et *Pégasse* (les Wechel), la *Petite pomme rouge*, le *Pot à moineaux*, le *Pot cassé* (Geoffroy Tory), la *Poule-grasse* (Guillaume Cavellat, mais aucun de ses trois fils n'en voulut après lui et ils se choisirent l'*Ecu de Florence*, la *Salamandre*, le *Griffon-d'argent*), le *Prêtre-Jean* (Guyot Marchant), le *Renard-qui-ferre* (maison où demeurèrent Josse Bade, Vascosan et les Morel). Pour être très précis, il faudrait distinguer entre les enseignes personnelles et les enseignes attachées à des maisons, entre les marques et les enseignes ; cela serait facile avec le présent livre, mais sans lui tout le monde sait par exemple, que Josse Bade s'il demeura dans l'hôtel du *Renard-qui-ferre* ne publia aucun livre sous ce signe, dont la bizarrerie ne l'eût pas choqné, car il édita, de 1506 à 1511, « à l'enseigne des Trois-Brochets, proche la maison du Gril, *sub tribus Luciis, regione Craticulæ.* »

§

Je ne puis que signaler le travail de M. Claudin, où l'on trouvera des textes nouveaux ou peu connus. Quant à l'édition originale de *Ruy Blas*, on ne la connaît pas ou on en connaît deux : celle de Paris et celle de Leipsik, la première in-8°, la seconde in-12, toutes deux parues simultanément et tirées à Paris. On voudrait savoir laquelle est la première imprimée ; il est probable que c'est l'édition in-12, puisqu'elle fut décidée pour prévenir la contrefaçon et qu'on dut la mettre en vente à l'étranger le même jour que l'édition in-8°. Elle est d'ailleurs des plus incorrectes, ce qui lui donne des charmes de plus, et peut-être des droits.

R. DE BURY.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

Papus : *Traité élémentaire de science occulte*, 5e édition, un fort vol. in-18, 5 fr ; *L'Ame humaine avant la naissance et après la mort*, broch. in-18. 1 fr., Chamuel. — H. Durville : *Traité expérimental de magnétisme*, 2e partie : *Théories et procédés*, 1er vol. pet. in-18 rel., Librairie du Magnétisme, 3 fr. — Alban Dubet : *Les Hallucinations*, étude synthétique, un vol. in-18, Librairie du Magnétisme, 2 fr. — *La Dynamique céleste*, par l'auteur de « La Lumière d'Egypte », trad. de l'anglais, un vol. in-4°, Bibliothèque Chacornac, 7,50. — J. Décembre : *Swedenborg*, broch. in-18, gratuite, chez l'Auteur, 83, rue de l'Amiral-Roussin. — Memento.

M. Papus vient de faire paraître la cinquième édition de son excellent **Traité élémentaire de science occulte**. Elle est considérablement augmentée. Cette augmentation, qui constitue la troisième partie de l'ouvrage, porte sur l'histoire secrète de la terre et de ses races, spécialement de la race blanche, d'après Fabre d'Olivet, sur les diverses écoles d'initiation, le christianisme, sur la constitution ternaire et septénaire de l'homme, sur l'univers et l'Archétype, sur la science occulte et la science contemporaine, sur les sociétés initiatiques au XIXe siècle (ordre kabbalistique de la Rose Croix, Martinisme, etc.) Elle renferme, en outre, la reproduction d'une savante étude de F. Ch. Barlet, parue dans l'*Initiation*, sur le plan astral et ses habitants, une bonne bibliographie des sciences occultes et, en appendice, une étude sur l'hiéroglyphe alchimique de N.-D. de Paris, une autre sur l'ésotérisme du Pater et un article où M. Papus explique comment il devint mystique.

J'aurais quelques réserves à faire sur l'histoire secrète des races. Les historiens profanes n'ont, en général, tenu aucun compte de l'influence du Temple, des sociétés secrètes, sur les destinées du Monde. Par contre, les historiens initiés, comme Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre, ont peut-être exagéré quelque peu cette influence. Elle est certainement considérable, mais il faudrait en déterminer soigneusement les limites et rechercher, aussi, dans quelle mesure ils ont subi celle du Monde.

Il y a encore beaucoup d'autres problèmes historiques à résoudre. L'histoire est toujours à faire. Elle n'est une science que depuis peu. C'est à Strada qu'on le doit. Strada a, en effet, découvert la cause initiale, l'idée directrice de tous les développements humains (religions, institutions politiques et sociales, etc.), c'est-à-dire la *loi* de l'histoire.

Les occultistes ont complété Vico. Ils ont montré, par quelles phases passaient les sociétés dans le cours de leur vie. Ils ont, de plus, signalé ce fait important, qu'aux époques critiques de l'histoire apparaissaient, sur divers points à la fois, plusieurs initiés ou sauveurs.

Mais certaines de leurs affirmations semblent hasardées. Elles doivent être contrôlées, subir l'épreuve des instruments méthodiques.

Si elles sortent victorieuses de cette épreuve, c'est qu'elles sont indestructibles, *vraies*; mais si les faits les contredisent, elles doivent s'effondrer et disparaître de la mentalité humaine.

Ce que je dis là s'applique aussi à la doctrine de Valentin sur l'évolution de l'Ame humaine qu'expose M. Papus, d'après la *Pistis Sophia*, traduite du copte par M. E. Amélineau. On ne peut pas dire, en effet, que telle doctrine est vraie, parce qu'elle est conforme, soit à la raison ou à la conscience, soit aux sentiments les plus intimes, à l'inspiration ou à l'intuition, soit encore aux visions, aux perceptions ou aux sensations (qu'elles soient relatives à tel plan de l'existence ou à tel autre, peu importe), parce que la raison, la conscience, le sentiment, l'inspiration, l'intuition, la perception, la sensation, sont choses personnelles, variables, donc faillibles. Le cœur et la raison doivent toujours s'incliner devant le fait matériel, numérique ou idéal.

Le second ouvrage de M. Papus contient une analyse et des extraits de la *Pistis Sophia*, des figures explicatives, plus des commentaires sur la doctrine valentinienne et une conclusion générale.

M. Papus a, si je puis m'exprimer ainsi, un estomac intellectuel robuste. Il digère tout, même les choses qui paraissent les plus disparates, comme les théories scientifiques modernes et les doctrines mystiques. C'est un merveilleux adaptateur de la science traditionnelle à la science et aux faits actuels.

Ses ouvrages sont très simplement et très clairement écrits. Ils abondent en comparaisons ingénieuses qui facilitent singulièrement leur assimilation, mais ils manquent, semble-t-il, de cohésion, d'unité.

M. Papus en effet ne lie pas fortement les idées, les parties d'un tout. Elles ne se pénètrent pas ; elles sont simplement ap-

posées les unes contre les autres. Ses synthèses sont des agglomérations habiles, certes, et fortes même, mais non des coordinations puissantes où rien ne peut être distrait, où aucune solution de continuité ne paraît. Elles sont aux véritables synthèses ce qu'est un mur de pierres sèches à un mur ordinaire, ou encore ce qu'est un minéral à un végétal ou à un animal.

§

L'auteur de **Théories et Procédés**, M. H. Durville, a rendu un servire signalé à la science, en faisant entrer l'étude du magnétisme dans le domaine de la physique.

Contrairement à ce que l'on croit généralement, le magnétisme n'est pas l'hypnotisme. Le magnétisme est un mode du mouvement universel, comme la lumière, la chaleur et l'électricité.

M. Durville avait déjà, dans sa *Physique magnétique*, analysé et décrit les faits magnétiques et formulé les lois qui les régissent.

Dans son nouvel ouvrage, il expose les *théories et les procédés* des principaux maîtres modernes qui lui ont ouvert la voie. Il donne, en même temps, pour chacun d'eux, quelques notes biographiques et bibliographiques et des extraits de leurs œuvres. Quelques remarques sur les procédés des anciens et la théorie du fluide universel précèdent ces sortes de monographies.

L'ouvrage est orné de figures. Très simplement écrit, la lecture en est on ne peut plus facile.

§

M. Alban Dubet a eu l'heureuse idée d'écrire une étude sur **Les Hallucinations**. Les auteurs spirites et occultistes n'en avaient encore que peu ou point parlé. Son ouvrage comble donc une lacune.

M. Dubet étudie l'hallucination sous tous ses aspects et modes de manifestation : sensoriel, psycho-sensoriel et psychique, télépathique, normal et pathologique, individuel et collectif, dans l'homme éveillé et dans l'homme endormi naturellement et artificiellement. Il conclut ainsi : « Il n'y a pas d'hallucination dans le sens qu'on donne à ce mot ; on ne peut voir, entendre, sentir, décrire ce qui n'existe pas. On ne

peut que se tromper sur l'origine, la qualité ou la forme ; c'est alors l'illusion. » Cette conclusion est aussi celle de l'occultisme.

M. Dubet émet parfois, dans le cours de son livre, des idées qui paraissent hasardées ou contradictoires, telle, par exemple, celle-ci : La cellule, dit-il, possède une pensée, une conscience *sui generis* ? (p. 16). Or, il écrit, deux lignes avant, que la cellule « ne conçoit pas », qu'elle « n'a pas d'idée ». Comment expliquer que la cellule pense, qu'elle ait une conscience et n'ait pas d'idée, ne conçoive pas ? Penser n'est-ce pas créer ou émettre des idées ? Avoir une conscience, n'est-ce pas se concevoir ou se penser soi-même ? concevoir ou penser quelque chose ?

Nonobstant ces légères imperfections, l'ouvrage de M. Dubet est excellent. On le lira avec profit.

§

Swedenborg, de M. J. Décembre, est une petite brochure où est rapidement contée la vie du célèbre théosophe. Elle contient, en outre, quelques détails sur ses œuvres, sa carrière scientifique et sa carrière théosophique.

« Swedenborg, lit-on dans un recueil scientifique anglais, apparaît dans l'histoire plutôt comme le créateur d'une nouvelle forme religieuse que comme un savant, et cependant il est incontestable qu'il fut un mathématicien de premier ordre, un ingénieur de mérite, un minéralogue et un géologue des plus distingués. C'est donc avec un certain étonnement que l'on apprend que cet homme, absorbé par tant de travaux divers, a pu produire, sur le cerveau humain et ses fonctions, un ouvrage qui, quoique datant de plus d'un demi-siècle, a devancé nos savants contemporains dans leurs recherches et leurs observations. Nous n'avons sous les yeux que le premier volume, et après l'avoir lu, nous ne pouvons revenir de la surprise que nous cause la puissance de travail et les hautes connaisances philosophiques de l'auteur. »

Les lecteurs du *Mercure* qui voudraient lire les ouvrages de Swedenborg n'ont qu'à s'adresser directement ou par lettre à M. J. Décembre. Ces ouvrages leur seront prêtés gratuitement.

§

L'auteur anonyme de **La Dynamique Céleste** explique ainsi le titre de son ouvrage : « Les mots « Dynamique Céleste » ont été choisis comme étant ceux convenant le mieux à la partie des connaissances humaines contenue dans une science totale de la vie psychique et métaphysique dans l'état d'incarnation, dans une science étudiant exclusivement les éléments impondérables de l'organisme humain ; *Céleste* se rapporte à l'être psychique, analogue aux centres éternels d'où émanent les facultés actives, et *Dynamique* à la force vive *en mouvement.* »

Ce volume traite donc des forces occultes et célestes et de leur action sur la terre et sur l'homme. Ces forces ne sont autres que les forces astro-électriques et astro-magnétiques dont la source principale est le soleil et les sources secondaires la lune, les planètes et les signes du zodiaque.

Leur influence sur la constitution physique de l'homme, son tempérament physique et magnétique, ses facultés, ses « destins financiers », l'amour et le mariage, les amis et les ennemis, les maladies et la destinée matérielle, est magistralement analysée et décrite. Je signalerai, en particulier, le chapitre si curieux où il est question du traitement des maladies, de la manière de les traiter et des moments propices où l'on doit commencer ou arrêter le traitement.

L'ouvrage abonde en remarques judicieuses et profondes. On s'aperçoit, en le lisant, que l'auteur a assimilé parfaitement la matière dont il parle, qu'il a senti, vécu, pratiqué ce qu'il enseigne si bien et avec tant d'autorité. Aussi son ouvrage diffère-t-il profondément des ouvrages similaires. Ceux-ci ne sont généralement que des compilations plus ou moins bien faites et ordonnées de théories, de notes, d'aphorismes, puisés dans Ptolémée et dans les auteurs du moyen âge et du commencement des temps modernes. Dans la *Dynamique Céleste*, au contraire, la science antique s'allie fort heureusement à la science moderne. Elles se prêtent un mutuel appui et s'éclairent l'une l'autre.

Pour terminer, je citerai de cet ouvrage, très personnel et très impersonnel en même temps, que M. René Philipon a traduit dans une langue élégante et précise, — ce dont je le félicite et le remercie bien vivement — cette définition si ori-

ginale et si étonnamment vraie de l'homme, visiblement inspirée des théories pythagoriciennes :

« L'homme n'est qu'un grand instrument de musique, dont le corps est la table d'harmonie et les sens les cordes qui répondent aux vibrations ininterrompues mises en mouvement par le soleil, la lune et les planètes. Le cerveau est le médium hautement sensitif agissant strictement selon l'harmonie ou la dissonance produite par ces vibrations. »

§

Memento. — **L'Echo du Merveilleux** (15 novembre et 1er décembre). — Quœrens : *Le pouce des assassins* ; Léo Franc : *Maximin de la Salette et la famille de Louis* XVII ; Gaston Crosnier : *La bonne dame d'Harfleur : Madame de Mondétour* ; G. M. : *Eusapia Paladino*, etc.

L'Humanité Intégrale (n° 5). — Divers : *A travers la mort* ; J. Camille Chaigneau : *Spiritisme et médiumnités*, etc.

L'Hyperchimie (novembre et décembre). — Auguste Strindberg : *Les nombres cosmiques* ; Jollivet Castelot : *Sur l'or potable, La Pierre philosophale, L'Hylozoïsme* ; Dr Henri Favre : *Simple aperçu de Chimie génétique*.

L'Initiation (octobre et novembre). — Cl. de saint Martin : *Lettre inédite* ; Sédir : *La Rose-Croix maçonnique* ; L. Tolstoï : *Hommes, voyez les horreurs du présent* ; O. Thibault : *Le Bien et le Mal*. — Le n° de novembre est tout entier consacré à l'étude de la prophétie. Lire les articles de Papus, de Timothée, du Dr F. Rozier, de Saturninus, etc. M. Papus fait précéder ces articles d'une note où il demande à ses lecteurs de lui « communiquer des prophéties d'origine protestante, islamique, brahmanique, etc. » Nous voyons, avec plaisir, que le désir que nous exprimions dans notre dernière chronique, est en voie de réalisation.

L'Idée Théosophique (n° 4). — Annie Besant : *Introduction à la théosophie*.

Journal du Magnétisme et de la Psychologie (nos 21 et 22). — A. Jounet : *Expériences sur la photographie des effluves humains* ; H. Bouvéry : *A propos de mon appel aux spiritualistes scientifiques. Aurore ou Crépuscule* ? ; Alban Dubet : *Le magnétisme pour tous* ; de Rochas : *La musique et le Geste* ; Quœstor Vitœ : *La force psychique* ; biographies de *Paracelse*, de *Corneille Agrippa* ; etc.

La Paix universelle (n°s 191, 192 et 193). — D. Metzger: *Congrès spirite ou spiritualiste*? ; Dr Maurice Adam : *Etudes celtiques*; R. C. : *La Religion et le culte dans leur caractère intégral*; Dr Boucher : *Théorie rationnelle du principe vital*; A. Bouvier : *Cure Mentale*; Guymiot : *De la politique*, etc.

Revue scientifique et morale du Spiritisme (octobre et novembre). — W. Crookes : *Le Spiritisme au congrès de l'Association britannique*; G. Delanne : *D'où vient le pouvoir des Sorciers? Etudes sur la médiumnité*; Albert de Rochas : *Congrès de Londres*; Ch. T. : *Phénomène de bi-corporéité*; Dr Paolo Visani Scozzi : *Expériences faites à Florence avec Eusapia Paladino*; A. Russel-Wallace : *Le Spiritualisme et le Devoir Social*; Dr Dusart : *Les Faits*.

Revue théosophique française (octobre et novembre). — H.-P. Blavatsky : *Les animaux ont-ils une âme?*; Annie Besant : *L'homme et ses corps;* Leadbeater : *Les clichés akasiques;* Dr Pascal. *Les races préhistoriques*; Luxâme : *Sous l'arbre Boedhi* : *Vers l'Insaisissable*, etc.

Le Spiritualisme moderne (20 novembre, 5 décembre). — W. Crookes : *Les recherches psychiques*. — J. B. D : *Loi du Karma et Réincarnation*; Albin Valabrègue : *Le Sermon sur la montagne*, etc.

Le Voile d'Isis (n°s 325, 326, 329) : — Articles sur *les courants magnétiques terrestres*; *De l'acquisition de la science vraie d'après Lie-Tze*; *Physiologie taoïste*; Amo : *La Vision directe*.

Jacques Brieu.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

L'Ecole des Roches : en quoi elle diffère des Etablissements universitaires : comment on forme des hommes. Spencer et M. Demolins. Le triomphe de Rousseau. — Les idées de Mme d'Adhémar sur l'éducation des filles. — La proposition Rivet. — *La Revue internationale de l'Enseignement*. — Un livre de M. Henri Joly. — *Vie des savants modernes*, par A. Rebière. — La « Crise » et M. Boutmy. — La Commission de l'Enseignement.

M. Marcel Collière a présenté aux lecteurs du *Mercure* le dernier ouvrage de M. Demolins, *l'Ecole Nouvelle*, dont le retentissement a été considérable. Il a parlé en sociologue. Je voudrais, du point de vue restreint de la pédagogie, revenir sur le sujet, pour en dire à mon tour quelques mots.

La fondation de l'Ecole des Roches est un gros événement et marque un progrès décisif. Jusqu'ici en effet la « crise de

l'enseignement » était plutôt un thème à controverses académiques ; c'était la reprise et le rajeunissement de la querelle des Anciens et des Modernes, simple exercice oratoire de conférence Molé. On se livrait entre apologistes et détracteurs des études classiques à un échange stérile d'arguments prévus et de vains propos. Gardons-nous cependant d'être injuste : la croisade énergique que M. Lavisse mène depuis nombre d'années contre le baccalauréat et la récente campagne de M. Lemaître contre le latin ont amené des résultats qu'il ne faut pas méconnaître, et en premier lieu établi un courant d'opinion favorable aux idées de réforme. Mais la meilleure prédication reste celle de l'exemple, et rien ne vaut un acte. M. Demolins l'a compris, et avec une belle hardiesse il s'est porté en avant. On l'a suivi ; il a trouvé sans peine des capitaux et les élèves se sont présentés en plus grand nombre qu'il n'espérait et qu'on n'en voulait admettre. La grande difficulté a été le recrutement des professeurs. M. Demolins me disait : « J'ai reconnu bien vite qu'il n'y avait rien à faire avec les agrégés. » Et cela se conçoit ; ils représentent ce que M. Demolins appelle d'un mot expressif « le type ancien du professeur ». Le moindre défaut de notre Université, comme le signale l'auteur de l'*Ecole nouvelle*, c'est d'être une grande administration ; à ce titre et sur un point essentiel, elle est semblable aux autres, en ce que la fonction est faite pour le fonctionnaire, et non celui-ci pour sa fonction ; le bien du public — ici des enfants — est une préoccupation accessoire. Tout n'est pas faux dans la boutade des Goncourt que l'antiquité a été faite pour être le pain des professeurs. La grosse machine pédagogique fonctionne à contre-sens ; elle tend à faire de l'élève un récipient pour les idées des autres au lieu d'en faire un chercheur actif de faits et d'idées ; elle met dans les cervelles un savoir de parade et de pacotille et n'aboutit en fin de compte qu'à fabriquer de « pâles et vides bacheliers ».

Les fondateurs de l'Ecole nouvelle, à l'encontre, veulent faire des hommes. Ils estiment, avec H. Spencer, que le régime de nos écoles publiques tend à accoutumer les enfants à la forme du gouvernement despotique, à la domination de la force, et ils veulent former des citoyens libres et des êtres énergiques. Ce résultat ne peut être obtenu que par un renversement des méthodes ordinaires. De là l'importance donnée

à l'éducation physique; la première obligation pour l'homme est d'être un animal vigoureux : le canotage, l'équitation, le cyclisme, les bains froids, les jeux violents de toute sorte, tout ce qui peut augmenter l'endurance, l'adresse, la force, tient une grande place dans la vie de l'écolier des Roches. Mais en outre, il n'est pas incessamment parqué dans les compartiments étroits d'une règle minutieuse ; on se souvient qu'il est une personne, et on le traite en conséquence. Il n'est pas sans cesse espionné, morigéné, puni. Il ne vit pas dans une atmosphère de méfiance, mais de confiance, et loin de penser que « notre ennemi c'est notre maître », il a dans les siens autant d'amis, de camarades. Sous leur regard bienveillant il fait l'apprentissage de la liberté, sa croissance n'est pas gênée, toutes ses énergies s'épanouissent sans contrainte ; il fait ce qu'il veut, et par lui il apprend à ne faire que ce qu'il doit, et il est son propre instituteur.

Même changement radical dans les matières d'enseignement et dans la manière de les enseigner. Les élèves ont une solide culture scientifique ; géologie, physique, chimie, mathématique, géographie, histoire, à quoi il faut joindre la pratique des langues vivantes, telle est la substance de leurs études. Mais au lieu d'être livrés à une demi-douzaine de spécialistes qui opèrent chacun de leur côté, sans se préoccuper de former un ensemble, il y a pour chaque classe un professeur unique; par là l'enseignement prend la vie et l'unité de celui qui le donne (1). Les définitions, les règles, les principes ne sont pas posés d'abord, comme cela a lieu d'ordinaire, ils se dévoilent peu à peu à l'élève par l'observation des cas. L'enfant réinvente pour ainsi dire les connaissances qu'il acquiert. L'histoire cesse d'être ce tissu de noms, de dates et d'événements insignifiants, la géographie cette stérile et ennuyeuse nomenclature que l'on connaît. Les leçons de choses sont multipliées ; on voit de près le travail des usines et l'on apprend un métier.

Tel est en ses grandes lignes le plan d'éducation dont M. Demolins poursuit la réalisation. C'est à peu de choses près le programme tracé par Herbert Spencer dans cet admirable livre de l'*Education* que l'on ne lit pas assez. C'est à d'autres égards et partiellement ce que l'on rencontre dans nos éco

(1) M. Demolins a imaginé en plus de faire graviter tout l'enseignement autour de la géographie, c'est une idée originale.

les professionnelles. C'est enfin le Collège anglais. On reprochera à M. Demolins, et on lui a déjà reproché son anglomanie. « Toujours la supériorité des Anglo-Saxons! Mais une institution qui prospère chez un peuple n'est pas forcément bonne pour son voisin; chez nous le milieu n'est pas favorable, nous avons d'autres mœurs, d'autres qualités, des traditions à sauvegarder; et puis, l'essai, s'il réussit ce qui est improbable, ne prouvera rien ; il ne peut être généralisé ; le coût élevé d'un tel genre d'éducation le condamne à demeurer le fait du petit nombre », etc.

M. Demolins ne s'embarrasse pas de ces critiques, et il a raison. L'affluence des concours qui se sont offerts lui est un garant que sa tentative n'est pas chimérique, et cela suffit. Pour ce qui est du reproche d'anglomanie, le professeur de Science sociale pourrait répondre qu'il ne fait au contraire que reprendre une tradition française. Qu'est-ce l'Ecole des Roches, sinon l'application des principes formulés par Rousseau dans son *Emile*? Ce rêveur de Rousseau, cet utopiste se trouve en fin de compte avoir eu raison ; les Anglais, gens pratiques, ne s'y sont pas trompés. Ceux de chez nous qui ont quelques connaissances en psychologie savaient depuis longtemps que la seule bonne méthode est de suivre la nature, mais il n'est pas mauvais que la démonstration se fasse enfin pour le grand nombre et par les faits. En tout cas la démarche de M. Demolins est d'un homme de cœur et de bonne volonté, et mérite une vive sympathie.

§

Le retour à la nature a été préconisé déjà pour l'éducation des filles par une femme de grande intelligence, Mme d'Adhémar, en un livre plein de vues intéressantes et audacieuses, parfois, qui a défrayé la verve facile des ignorants. Mme d'Adhémar voudrait, elle aussi, refondre complètement l'éducation féminine, ou plutôt substituer à l'incohérence des pratiques en usage une méthode rationnelle reposant sur la connaissance exacte des facultés de la femme et leur développement harmonieux. Sans vouloir entrer dans un examen détaillé, disons seulement que si le but est des plus louables, le moyen par lequel Mme d'Adhémar croit y atteindre (fondation d'un institut des Dames du préceptorat chrétien) ne paraît pas susceptible d'être réalisé.

§

On vient de découvrir une lacune dans notre haut Enseignement : un député, M. Rivet, propose de la combler par l'institution d'une chaire de critique dramatique au Collège de France. Je serais curieux de lire l'exposé des motifs.

§

La **Revue internationale de l'Enseignement**, qui a pri une importance réelle sous l'habile direction de M. Picavet, a publié dans ses derniers fascicules les résultats d'une vaste consultation sur le problème de l'Education secondaire ; signalons les réponses de MM. Fouillée, A. Bertrand (l'auteur de l'*Enseignement intégral*), Lavisse, Léon Bourgeois, A. Croiset, E. Gebhart, etc.

§

M. Henri Joly, qui s'est fait un nom dans la science criminelle par des études sur le *Crime* et la *France criminelle*, vient de publier, sous ce titre : **A travers l'Europe**, un volume des plus intéressants sur les institutions relatives à l'enfance abandonnée, irrégulière ou criminelle. Lecture à recommander.

§

Les Savants modernes, leur vie et leurs travaux d'après les documents académiques, par A. Rebière (lib. Nony). — L'idée de ce livre est excellente, mais on ne peut même pas dire que l'exécution en est défectueuse, car l'auteur semble avoir voulu seulement nous communiquer ses *fiches*, en sorte que la lecture ne laisse qu'un sentiment confus. Qu'Ampère ait été « bon, religieux, distrait », cela peut être exact, mais ne suffit pas à évoquer ni même à caractériser une physionomie.

§

Dans la **Revue Bleue** (14 janvier), M. Boutmy propose un plan de réforme de l'enseignement secondaire. Il conserve l'internat qui est « si l'on sait s'y prendre, une forme excellente, et qui peut devenir la plus parfaite de notre instruction secondaire classique ». M. Boutmy se cantonne sur un terrain étroit, celui de la concurrence des établissements religieux.

§

La « commission de l'Enseignement » fait comparaître quotidiennement les personnages les plus considérables, et poursuit une vaste enquête, dont il ne sortira sans doute pas grand'chose.

L. Bélugou.

LES REVUES

La Grande Revue : à propos de M. Brunetière. — *La Revue hebdomadaire*. — *La Revue bleue*.

M. Victor Basch ne s'est point acquis une réputation très étendue dans les lettres. Il lui faudra maints travaux de la nature de celui que vient de publier **la Grande Revue** : *Les Idées de M. Brunetière,* pour parvenir à la célébrité. Et encore est-il incertain d'y atteindre par cette voie, car les hommes s'éloignent autant du sérieux qu'ils accordent d'attention aux légers passe-temps et paient de reconnaissance les écrivains qui les leur procurent. L'article de M. V. Basch n'est pas aussi sec et revêche qu'on le tolère d'habitude d'un essai de critique à la deuxième puissance ; mais s'il est un peu bourru et présente des angles coupants, c'est par analogie avec le modèle qu'une afféterie à rebours écarte de l'élégance et de la souplesse qui restent des qualités, même chez le critique de profession. La méthode de M. Basch est sûre. Elle montre dans un ordre rigoureux et avec bien de l'intelligence, les évolutions successives qui ont amené M. Brunetière à porter sur les œuvres, les hommes et les faits publics, ces jugements qu'on a pu lire dans la *Revue des Deux-Mondes*. Il faut si peu de chose — et la moindre aux yeux d'autrui devient capitale par ses conséquences, selon notre émotivité, notre sensibilité, au moment qu'elle nous atteint, — pour altérer l'opinion à laquelle nous paraissions le plus fortement attachés, qu'on ne saurait reprocher à personne de varier jusque dans ses principes : toute conversion sincère est respectable ; on n'a le droit d'en discuter aucune. Il demeure néanmoins permis de rechercher ce qu'il y a de logique dans les étapes d'un esprit qui se transforme.

A l'âge où tout conduit l'homme à suivre ses sentiments, M. Brunetière proclamait la souveraineté de la raison. Main-

tenant, il tendrait à recommander l'obéissance au cœur comme la plus sensée des attitudes. Des convictions corollaires l'ont progressivement disposé en faveur de la prédominance de l'Etat, et d'une manière si absolue qu'il ne saurait plus envisager l'individu comme quantité, mais uniquement comme partie d'un tout et dans ses rapports avec l'agglomération. Que cette cause soit mauvaise et peu morale au sens élevé de ce mot, elle n'est pas indigne d'être soutenue et ses défenseurs, s'ils manquent des ressources dont l'esprit de M. Brunetière est pourvu, peuvent y suppléer, dans la démonstration qu'ils tenteraient de l'excellence de leur système, en prenant l'exemple des quelques nations de l'Europe qui ne sont point encore dans une phase descendante de leur histoire.

Si, dans l'exercice de la critique, on applique une telle théorie, au moyen de groupements, de classifications, il faut la vigueur intellectuelle et la force de logique d'un Taine, pour échapper à des résultats contestables. M. Brunetière a cru s'en sauver par la pratique du paradoxe. Il n'y a point d'autre mot pour désigner cet amour du singulier, que l'âge ni l'habitude déjà longue d'une profession n'ont tempéré. C'est vraiment un paradoxe que de proposer à l'admiration Bossuet et Boileau, au-dessus de quiconque, et de ne retenir, des mille qualités dont s'enrichit notre littérature nationale, que *l'ordre*, pour le désigner comme la plus désirable et qui les renferme toutes:

Il y a eu, chez Bossuet, une force apparente de l'expression qu'on a souvent confondue avec la vigueur du raisonnement et une ordonnance sévère des pensées qui a donné l'illusion de la logique. L'Université a perpétué la gloire de Bossuet. M. Brunetière a continué en cela l'enseignement d'un professeur de rhétorique, mais avec une fougue empruntée à la manière même de l'orateur chrétien, plus peut-être qu'il n'y était enclin par sa propre nature; car, alors, il n'eût point fait que de la critique.

Au moins Bossuet laisse-t-il une image d'une certaine grandeur, dans un siècle éclatant et figé. Mais Boileau! Il est l'ordre, la règle qui ont tué et qui tuent, et il serait admirable! Quelle âme d'employé d'octroi, de vérificateur des poids et mesures, de fonctionnaire au Timbre ou aux Cultes faut-il avoir, pour partager l'admiration « raisonnée » de M. Brunetière!

M. Basch la signale sans la souligner, et avec un sang-froid qu'on regrette qu'il n'ait pas perdu à ce moment. On n'évaluera jamais exactement le mal causé par Boileau. Cet eunuque a paru; le courtisan plat se fait régent des lettres françaises; un Corneille, un Racine, tiennent compte de ses avis. Quelle influence n'a-t-il pas exercée sur d'autres, moins bien trempés que ces génies! Voilà un homme dont la mauvaise inspiration a retardé de deux cents ans la magnifique floraison préparée au XVIe siècle par les Rabelais et les Ronsard,— et qui projette une ombre mortelle sur tant d'œuvres délicates et lyriques, comme en témoignent les ouvrages de Voiture, de Bussy Rabutin, etc., qui continuaient la vraie tradition de l'esprit français.

Si l'asservissement volontaire d'un Bossuet a pu affranchir la pensée des philosophes du XVIIIe siècle et créer un Diderot, un Montesquieu, un Voltaire, par ce réflexe des grandes forces mises en mouvement, lorsqu'elles s'arrêtent, — le culte voué par Boileau au juste milieu, toujours haïssable parce qu'il trahit une incapacité passionnelle, ne demandait que de la patience, seule vertu permise à la médiocrité. Cette influence ne pouvait engendrer d'énergie opposée à la sienne, par contre-coup, puisqu'elle s'était moins imposée par la violence de celui qui l'exerçait ou une supériorité réelle, que par la servilité dont ceux qui la subirent avaient contracté l'habitude sous un régime despotique. Au lieu d'une renaissance du vers et de la tragédie, dans le sens indiqué par les dernières pièce de Corneille, — M. de Voltaire étouffe sous la règle son génie et, de *Zaïre* à *Mérope*, de *Mahomet* à *Irène*, ses vers plats expriment des sentiments où tout est convention, sauf l'ennui qu'ils dégagent; Piron, Crébillon, Le Franc de Pompignan continuent une tradition déplorable que suivront plus tard les Colardeau, les Ducis, les Marie-Joseph Chénier, Legouvé père et, enfin, Ponsard! Il faut le soulèvement romantique, avec ses défauts énormes, mais son lyrisme sublime, pour que se retrouve le filon perdu: Hugo renouvelle Ronsard et Balzac rajeunit la vision grandiose de Rabelais.

La littérature anglaise aura suivi une destinée analogue. Après le cycle élisabéthain que Shakespeare domine et synthétise, il faut que Boileau se dédouble en Pope pour tarir la source merveilleuse qui charriait l'humanité et le sang d'une

race, dans le *Roi Léar*, *Roméo et Juliette*, les *Joyeuses commères* et *Richard III*. Et le lecteur désappointé bâille aux comédies d'un Sheridan, qu'on est encore contraint d'admirer, par comparaison !...

Mais, comme le remarque M. Basch, — M. Brunetière « se défie de toute nouveauté » : il en est à Boileau, à tous les points de vue. Cela nous a valu, un certain jour, « la faillite de la science ». Les journalistes ont répondu à M. Brunetière en citant des noms d'inventeurs, de savants, d'appareils. Pendant une quinzaine, les feuilles publiques vantèrent les découvertes de Louis Pasteur, les progrès de la biologie en général, de la thérapeutique, de l'ophtalmologie, les conquêtes de la mécanique et les résultats trop fameux de l'exploration géographique. Mais on ne répond pas à des arguments solidement édifiés par une énumération, fût-elle étendue. On sait d'ailleurs qu'un journaliste est, par excellence, un homme pressé qui n'exprime d'opinion que pour qu'on l'oublie aussitôt. Il y avait, en outre, à la colère du violent académicien une cause presque étrangère au débat, puisqu'il visait, par-dessus son sujet, le dernier roman de M. Emile Zola.

M. Brunetière a reproché à la science de n'avoir pas su fonder une morale, remplacer les religions, donner le bonheur ni même le bien-être. « La science, en tant que science, répond M. Basch, n'a jamais eu qu'un but, c'est la recherche désintéressée de la vérité, c'est l'étude la plus exacte du monde extérieur et du monde intérieur, c'est la recherche causale poussée jusqu'aux dernières limites possible des phénomènes de la nature et des phénomènes de l'âme. »

C'est bien de la Raison, que tout cela ! Robespierre fut rarement si bien inspiré que ce jour où il la montra au peuple sous les traits d'un femme assez belle pour émouvoir une foule. La raison doit être parée ; il lui faut une enveloppe ou bien elle gèle. Fort peu d'Intelligence suffit, en somme, pour établir une théorie ; pour la combattre il suffit d'une égale aptitude. M. Brunetière peut avoir raison, à chaque ligne de ses dissertations, sans que leur ensemble forme un enseignement empreint de vérité : il fait métier de porter des jugements sur des œuvres, des êtres, des actes, toutes manifestations de la vie, et il s'y résout, d'abord, dans une langue qu'on n'écrit plus depuis Bossuet ou, si l'on pré-

fère, depuis M. de Fontenelle, et, surtout, en considérant ce qui fut de la souffrance ou l'entraînement de la passion, au point de vue d'une certaine quantité d'abstractions dont il s'est composé un système. Les applications en sont intéressantes, toujours; l'analyse, attachante, par ce qu'elle révèle d'imprévu. Cependant peut-on affirmer que M. Brunetière ait jamais convaincu personne et que ce grand travailleur soit apte à provoquer une évolution quelconque? Ce doit être une de ses ambitions; bien des personnes le penseront avec M. Basch : elle sera déçue et peut-être faut-il s'en féliciter?

En effet, M. Brunetière contemple plutôt le passé qu'il ne cherche à démêler dans les manifestations de la pensée, de la vie, de l'art contemporains, celles qui concourront à préparer l'avenir. Il est doué d'assez de sagacité et de pénétration pour extraire une leçon nouvelle des documents que l'histoire et la critique avaient consultés avec fruit, avant lui. Il ajoute à la connaissance de son lecteur, sans le discipliner jamais.

Sainte-Beuve charmait. Barbey d'Aurevilly étonne toujours. Victor Hugo éblouit. Ses préfaces, son *William Shakespeare*, voilà la vraie Critique, — partiale, chaotique, tumultueuse, mais vivante, et qui entraîne à prendre le parti de l'auteur, quitte à se ressaisir après réflexion! On songe à écrire: « les idées de M. Brunetière » et à examiner trois ou quatre volte-face exécutées par cet écrivain conséquent avec lui-même jusqu'à ce que, de propos délibéré, il revienne sur ses pas ou « rompe ses chiens » brusquement. Victor Hugo reste Victor Hugo, tout net, et qu'il ait la fantaisie de se contredire dans la même page, on l'admire et on se tait, parce qu'au fond rien de plus humain que la contradiction...

Puisque aussi bien vous venez de lire le nom de Barbey d'Aurevilly, voici, du robuste conteur des *Diaboliques*, une opinion notée le 10 décembre 1836, pendant un séjour à Coutances :

« Atteint l'heure du dîner en lisant *Notre-Dame de Paris* (la dernière édition). Je n'aime pas cet ouvrage, quoiqu'il soit la preuve d'un grand talent, talent d'artiste et d'artiste *plastique*, procédant par masses et par détails crus, sans réflexion, sans finesse, sans philosophie. Des sauvages comprendraient cela comme un tableau de Salvator Rosa. L'un et l'autre sont de l'action.

» Une idée m'est venue en lisant ce livre. Mme Dorval a dû le lire souvent. Elle peint avec l'action de sa pantomime ce que Hugo peint avec l'*action* de son style et de la même manière. Les rapports d'imagination sont frappants. »

Ce *Premier Memorandum* du Connétable des Lettres Françaises, que **la Revue Hebdomadaire** vient de publier,— en même temps qu'il flatte, par l'abondance des menus détails, ce goût pour la curiosité dont les femmes, quoi qu'on dise, ne sont point les seules à ne pas vouloir se corriger, — renseigne aussi sur la formation d'un talent unique par la rencontre des qualités les plus incompatibles :

« J'avais laissé cette page en blanc. C'était le portrait le plus fidèle que je pusse faire de ma belle-sœur.

» Toute réflexion faite et pour justifier le but de ce *memorandum*, il me faut écrire ce que je pense d'elle. C'est une enfant, moins l'âge, chose fâcheuse ! — Elle a vingt-quatre ans ; les hommes veulent que ce ne soit plus jeune. N'est pas jolie, — petite, mince, moins flexible qu'une houssine, mais y ressemblant néanmoins. J'exècre les femmes ainsi, car les enfants mêmes ont des formes ou doivent en avoir. — Les cheveux bruns, les traits forts, le pied mal fait, quoique petit ; la main délicate et sans distinction. Le teint est bistré, mais il s'éclaire de mille lueurs mobiles. Ceci est remarquable et fort joli. — Aujourd'hui il est d'une couleur orangée et mate ; demain il sera d'un blanc presque pur, — se rosant, rougissant avec une rapidité électrique. — Puis une foule de dégradations dans les couleurs qui marbrent la chair. — Cela fait comme une apparence de passion en cette femme. — Oh ! une apparence, un faux semblant de vie, car elle ne connaît de passion que le mot qui l'exprime et qui ne l'a pas même fait rêver. — Ses yeux aussi sont mensonges et pièges. D'un noir profond et sans aucun mélange. Plus longs que larges, chargés, cernés, avec des paupières si noires qu'elles paraissent humides, assez doux malgré des sourcils comme ceux de Jupiter Olympien. — On dirait que l'adultère repose endormi au fond de toute cette nuit, nuageuse et sombre, et probablement elle vivra sa vie tranquillement, obscurément, sans rien perdre de son innocence, sans rien savoir, sans même rien sentir ! »

Les lettres inédites de Chopin que M. Pierre Mille repro-

duit dans **la Revue Bleue** nous confirment sur l'agitation des dernières années du célèbre musicien. Elles comprennent la période où George Sand écrivait le roman de sa liaison avec lui : *Lucrezia Floriani.* Mais aucune de celles qu'a transcrites M. P. Mille ne fait allusion à la rupture qui suivit et devait hâter la mort de Chopin. Pendant son ultime séjour en Ecosse, où il est l'hôte fêté de lord Thornfish, il écrit à son ami Grzymala :

« Toute la matinée jusqu'à deux heures je flâne. Puis une fois habillé, j'attends le dîner, où il faudra *regarder* ce qu'on dit et *écouter* ce qu'on tait. Mortellement ennuyé, je me dirige ensuite vers le salon, car là tous m'attendent pour m'entendre. Mon fidèle Daniel me monte chez moi dans ses bras, car les forces sont maigres, il me déshabille et me laisse enfin rêvasser jusqu'à un lendemain pareil. Et je ne puis même rester quelque temps en paix à une place quelconque, car mes Ecossaises viennent me prendre pour m'exhiber à tour de rôle dans leurs familles. Tu verras qu'elles vont m'étrangler un jour par *politesse*, et moi je me laisserai faire par *politesse* aussi. »

La **Revue Bleue** vient de publier le *Calice* la fine et belle comédie de M. Fernand Vandérem.

Lire dans la **Revue encyclopédique** l'article de M. J.-K. Huysmans sur l'« Abbaye bénédictine de Ligugé » et l'étude de M. Roger Marx sur la *Cathédrale.*

L'Ermitage, sous une couverture nouvelle, imprime une admirable « Elégie » de M. Francis Jammes, qui paraît le meilleur poème de cet écrivain, même après les « Quatorze prières » et tant de belles pièces dont se compose son livre, *De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir.*

Pour le reste, — des revues sont mortes, d'autres sont nées, et **la Vogue** renaît, rappelée du Paradis des Revues par une des fées malicieuses qu'invente Tristan Klingsor.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une page de la vie de Verlaine *(Echo de Paris*, 9 janvier). — Les philosophies de Richard Wagner (*Le Siècle*, 31 décembre). — Fragment d'une lettre de Tolstoï (*Le Temps*, 4 janvier).

Il s'agit de Verlaine considéré comme employé de la Ville de Paris. M. Lepelletier croit toucher le conseil municipal et l'incliner à souscrire au monument que prépare M. de Niederhausern en rappelant que le poète, parisien d'adoption, doit être compté parmi les gloires particulières de Paris. En tout cas, cela nous vaut quelques détails sur une période mal connue de la vie de Verlaine. Voici les principaux passages de cet article, intitulé *Verlaine employé*.

« Verlaine, né à Metz par le hasard des garnisons paternelles, est en effet un véritable enfant de Paris. Il y a été élevé depuis son enfance ; tout petit, il fit ses primes classes à l'institution de Landry, lors sise rue Chaptal. Il suivit toutes ses études au lycée Bonaparte-Condorcet, prit ses inscriptions de droit à la Faculté de Paris, et enfin entra au service de la Ville comme employé au bureau de l'ordonnancement, division des budgets et comptes. Patriote et républicain, il resta à son poste jusqu'après la Commune.

» S'il crut alors devoir, inquiété par le spectacle des arrestations, abandonner son emploi et se réfugier en Angleterre, il n'en était pas moins resté attaché à la Ville, espérant, à la faveur d'une amnistie, reprendre un jour sa place dans les bureaux.

» Je me suis occupé, sur son désir, de cette réintégration. Je m'adressai, à cet effet, à l'excellent Charles Floquet, dont le concours me fut acquis. Il était alors préfet de la Seine. Bien que très lié avec lui, j'eus, dans son entourage, quelques résistances à vaincre. Mais Verlaine insistait beaucoup pour retrouver son emploi. Il revenait de l'étranger et avait arrangé sa vie, dans ses rêves, comme celle d'un employé, régulier et ponctuel, écrivant des vers, sa tâche administrative terminée, ou, après le bureau, bavardant avec des amis. Il demeurait alors à Boulogne, et sa mère devait venir avec lui.

» Voici le texte de sa demande, que j'ai entre les mains, autographe ; le texte officiel, remis à Charles Floquet, dûment calligraphié, ne portait que la signature du poète et mienne :

« Monsieur Paul Verlaine demande à être réintégré dans l'administration de la Ville, où il a occupé pendant sept ans un emploi dans les bureaux. Il était en dernier lieu commis rédacteur. Révoqué en 1871, pour être resté pendant la Commune.

Toutes les pièces sont entre les mains du personnel. »

» Cette particularité de l'existence aventureuse de Verlaine, son désir de redevenir employé, sont assez peu connus, même de ses amis. Ces renseignements que je donne ici, non pas dans un vain désir d'indiscrétion biographique, mais parce que je les crois utiles pour bien faire connaître tout le caractère et toute la vie de Verlaine, qui ont été souvent dénaturés et méconnus, sont établis par de nombreuses lettres. Le 22 octobre 1882, par exemple, il m'écrivait :

« Cher ami,

Je viens te prier de vouloir bien, dès que le préfet sera de retour à Paris, écrire, ainsi que tu me l'as promis, en vue de ma prompte réintégration.

Je me propose d'être de retour lundi 23, c'est-à-dire demain, mais sur le tard, et bondé de colis ; de sorte que je pourrai, si je le puis, mais j'y ferai tous mes efforts, ne t'aller voir que demain mardi.

Mille cordialités et remerciements.

Ton vieux,

P. V. »

» Mes démarches à la Ville de Paris furent entamées immédiatement. Verlaine était fort impatient. Il m'écrivait encore le 7 janvier 1883, probablement à la suite d'une difficulté soulevée par la direction du personnel :

« Mon dossier est aussi complet que possible. On ne peut exiger que j'obtienne des certificats de bonne vie et mœurs d'un tas de maîtres d'hôtel dont je détaillerai les noms et adresses, dans tant de villes parcourues à grands zigzags il y a dix ans ! J'ai déjà eu assez de mal à avoir un certificat de la mairie d'Arras, ville où j'ai en moyenne séjourné plus d'un an, surtout, il est vrai chez ma mère. Le maire m'a objecté que ce n'était pas assez.

Zuze un peu de ce que me répondrait le bourgmestre de Machin ou le premier échevin de Chose, où j'ai passé un mois dans trois ou quatre hôtels !

Tibi.

P. V.

P.-S. — J'avais omis dans ma note remise à toi sur M. de B..... de te remettre ma nouvelle adresse : 17, rue de la Roquette. »

» Ce M. de B...., auquel fait allusion Verlaine, était le président du Conseil Municipal de Paris, mon collaborateur au *Mot d'Ordre*. Verlaine m'écrivait à son sujet à une date indéterminée :

« Mon cher Edmond,

Ainsi que je l'ai dit l'autre jour, mon dossier pour demander ma réintégration d'emploi est complet, et ces Messieurs ont toutes les pièces possibles. Il ne reste donc plus qu'un coup de collier à donner, mais le temps presse. La circonstance peut être favorable si on agit vite.

Vois donc si tu ne pourrais dire un mot pour moi à M. de Bouteiller, dont l'influence serait sans doute décisive s'il voulait bien parler au personnel et au préfet en personne.

Je t'en aurai mille gratitudes... »

» Il ajoute encore quelques jours après : « N'est-ce pas, dis un mot pour moi à M. de Bouteiller, le plus tôt et le plus chaleureusement que tu pourras ! »

» On voit combien son désir était vif de reprendre sa place dans les bureaux de la Ville de Paris, de redevenir un excellent employé et d'échapper ainsi, ce qui ne lui eût pas ôté son génie, ce qui lui eût conservé la santé, à l'influence morbide des brasseries et des bouges où il devait, par la suite, entre deux séjours à l'hôpital, traîner sa dolente existence.

» Mais la maladie le guettait, la fatalité aussi. Le jour même où j'allais obtenir de mon ami, le préfet de la Seine, la réintégration du poète dans les bureaux, Verlaine m'écrivait :

« Une rechute de toux, quintes et grattements m'a pris et a fait de moi un véritable roseau toussant. Aussi ai-je résolu de me mettre entre les mains des hommes de l'art pour huit à dix jours, durant lesquels prudence, fumigations, mâcher des pâtes, renifler des bols, *clysterium donare, ensuita purgare*, etc. Après quoi et sérieusement, je compte être debout. »

Le pauvre « roseau toussant » ne put donc reprendre cette place qu'il convoitait. Son bureau fut désormais l'hôpital, — où il eut l'indélicatesse de ne pas mourir.

§

A propos des dernières études publiées sur Wagner, et en particulier du livre de M. Lichtenberger, *Richard Wagner poète et penseur*, M. Louis Pilate de Brinn'Gaubast donne un fort bon résumé de la philosophie, ou plutôt des philosophies successives, de l'auteur de la *Tétralogie*. Le voilà donc penseur, si c'est être tel que de penser en conformité avec la pensée générale de son temps. « Nous le voyons, dit M. de Brinn'Gaubast, avant 1848, professer une sorte de christianisme idéaliste et pessimiste... »; c'était assez commun alors en Allemagne. Ensuite il se met, devenu le disciple de Feuerbach, à professer l'athéisme et un peu plus tard à rêver d'une révolution qui eût modifié les conditions qu'il jugeait mauvaises de la vie sociale. Ce n'est pas encore là une philosophie bien originale. Dès qu'il a lu Schopenhauer, son pessimisme ressurgit et s'accentue ; au lieu de la Révolution, il prêchera le renoncement. Je suppose que cet état d'esprit ne lui était pas précisément particulier, puisque c'est le moment (1854) de la grande vogue de Schopenhauer. Cependant M. de Brinn'Gaubast se plaît à différencier le « renoncement » selon Wagner du « renoncement » selon Schopenhauer : « Aux yeux de ce dernier, l'homme doit, aussitôt qu'il a pris conscience de la souffrance universelle et de l'impossibilité d'y soustraire aucune créature, anéantir en soi, sinon la vie elle-même, tout au moins *le désir de vivre*; aux yeux de Wagner, cette doctrine ne conduit ni au désespoir ni à la mort : elle n'apparaît comme telle, croit-il, qu'à ceux qui aspirent au bonheur sans se soucier de le fonder sur la plus haute moralité, la conscience de l'identité fondamentale de tous les êtres et l'amour de chacun pour tous. Ainsi, pour faire du « renoncement », au lieu d'un idéal stérile et négatif, un principe d'action positive, il suffit de le définir « l'abolition du désir de vivre *pour soi* ».

Cette phase de la « pensée wagnérienne » ne devait pas encore être la dernière ; si l'on en croit M. de Brinn'Gaubast, et j'estime que c'est un parti fort raisonnable, Wagner aurait fini par penser ceci : « Si le monde *actuel* est foncièrement mauvais, la régénération n'est pas moins possible par la religion de la souffrance humaine, religion qui dans son essence est analogue au Brahamanisme, identique au Chris-

tianisme *primitif*, supérieure aux contrefaçons confessionnelles de celui-ci, et capable, *pour peu que l'Art l'y sache aider*, d'éveiller grâce à la pitié notre âme au bien. » Il faut vraiment plus de bonne volonté que je n'en ai (cette année) pour attribuer à de tels marivaudages humanitaires la valeur d'une pensée philosophique ; quand un « penseur » parle de « régénération par la souffrance humaine », on peut être certain d'avoir affaire à quelqu'un qui ne « pense » qu'à ses moments perdus. La « pensée », c'est le violon d'Ingres de Richard Wagner.

Il est aussi question de Wagner poète, et grand poète dans le dernier paragraphe de l'article, mais en trop peu de lignes pour qu'on puisse se faire une idée précise de l'idée de M. de Brinn'Gaubast. Il renvoie aux livres de M. Ernst et de M. Lichtenberger ; on peut, avec plus de sécurité encore, renvoyer à ce qu'il a publié lui-même, avec M. Edmond Barthélemy, sur la *Tétralogie*.

§

M. de Wyzewa publie ce fragment d'une lettre de Tolstoï :

« J'ai reçu ces jours-ci — écrit le comte Tolstoï — la visite d'une jeune fille qui m'a demandé (question si commune et si monstrueuse !) ce qu'elle devait faire pour se rendre utile. Et, tout en causant avec elle, je me suis rendu compte, mieux que je ne l'avais encore fait auparavant, de ce qu'il y avait dans cette question pour me choquer toujours.

» Le grand malheur, le malheur qui perd des milliers d'entre nous, ce n'est pas que les hommes vivent sottement, c'est qu'ils ne vivent pas suivant *leur propre* conscience. Les hommes substituent à leur conscience propre une autre conscience, plus haute que la leur même (la conscience du Christ, par exemple) : et comme ils n'ont pas la force de vivre suivant une conscience supérieure à la leur, il ne vivent ni suivant celle-là ni suivant la leur, et ainsi ils vivent sans conscience.

» Et elle, la pauvre petite jeune fille, elle ne se doute même pas qu'elle ait une conscience à elle !

» C'est là un grand malheur. Et rien n'est plus indispensable pour chacun de nous que de dégager au fond de notre âme notre conscience propre et de vivre d'après elle, au lieu de nous en choisir une étrangère et de ne pouvoir

la suivre, et de mentir, mentir, mentir toujours, pour paraître nous conformer à une conscience étrangère.

» Aussi préféré-je infiniment le débauché, le bambocheur, qui ne réfléchit pas et écarte de parti pris toute réflexion, — je le préfère infiniment à l'intellectuel qui vit d'après une conscience qui n'est pas la sienne propre. Chez le premier, la conscience peut parvenir à se dégager ; chez le second jamais à moins qu'il ne se débarrasse de son intellectualisme pour se placer dans la situation morale du premier. »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — 16, 17, 23, 25, 28, 30 décembre, 2 janvier (matinée), 5 janvier (matinée), 6 janvier, 8 janvier (matinée), 12 janvier (matinée) *Struensée.* — 18 décembre (matinée), 1er janvier (matinée), 3, 5, 11 janvier : *Louis XI.* — 18 décembre : *Les Ménechmes.* — 18 décembre : *Le Député de Bombignac.* — 19, 20, 22, 24, 27, 29 décembre : *La Cigale chez les fourmis.*

19 décembre : Première représentation du **Berceau**, pièce en trois actes, de M. Brieux. — *Le Berceau* est, nous dit-on, une pièce à thèse : M. Brieux aurait voulu y prouver que la loi qui autorise le divorce est mauvaise, sinon toujours, quand, du moins, la divorcée a eu, de son premier mari, un enfant, et s'est remariée. M. Brieux voudrait, sans doute, que la mère fût indissolublement liée au père, — oubliant, peut-être, qu'il est un axiome juridique dont, en somme, un mari tyrannique pourrait toujours réclamer l'avantage : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant.* Mais je ne puis croire que M. Brieux qui, dans les *Trois filles de M. Dupont*, su nous montrer la triste condition où, trop souvent, le mariage réduit la femme, ait, dans le *Berceau*, voulu témoigner contre le divorce. Le cas, d'ailleurs, qu'il a choisi pour en faire le sujet d'un drame est trop particulier pour qu'il soit légitime d'en déduire la moindre thèse un peu générale, — sauf, peut-être, celle-ci : une femme, qui est une amoureuse, a le plus grand tort d'obéir, strictement, aux règles morales que lui imposent sa famille, et le monde.

Laurence Marsanne aimait Raymond Chantrel, à qui elle était mariée. Raymond Chantrel a, étourdiment, trompé sa

femme. Elle s'est irritée, elle a quitté le domicile conjugal, elle s'est réfugiée chez ses parents, gens corrects, et pour qui le maintien de la correction semble le but suprême de la vie. M. et Mme Marsanne ont poussé leur fille au divorce. Elle a, dans son premier dépit, consenti à commencer la procédure. Mais la procédure d'un divorce se prolonge quelque temps. Laurence est restée impitoyable, tout le temps, et le divorce a été prononcé entre elle et Raymond Chantrel. Il est singulier qu'une femme qui tombera dans les bras de son ancien mari dès qu'un hasard le lui fera revoir, n'ait jamais voulu oublier, pendant les préliminaires du divorce, une erreur passagère de ce mari. Et il est plus singulier encore qu'elle ait, au bout de dix mois, consenti, sur les instances de son père et de sa mère, à se remarier, et avec un homme qui lui est indifférent. Comment cette amoureuse n'a-t-elle jamais senti, pendant les dix mois de solitude auxquels la condamnait la loi, le besoin de rejoindre l'homme qu'elle n'a pas cessé d'aimer ? Et comment a-t-elle pu se livrer à un autre ? C'est, nous dit M. Brieux, par amour maternel : elle a voulu refaire une famille à l'enfant qu'elle a eu de son premier mariage. C'est donc qu'elle est mère plus qu'amante ; elle devra, autant qu'il lui sera possible, éloigner son fils d'un homme qu'elle méprise ; elle ne souffrira qu'avec peine la présence de cet homme près du berceau où l'enfant est malade : M. Brieux nous la montre, au contraire, heureuse de cette présence. La maladie de l'enfant n'est, en somme, qu'un prétexte à la réunion de Laurence et de Raymond. Laurence s'aperçoit bien vite qu'elle a toujours aimé Raymond ; et l'on s'étonne qu'elle ait attendu si longtemps pour faire cette découverte. Et le dénouement du drame n'est pas pour diminuer l'étonnement : toujours victime des convenances mondaines, l'amoureuse Laurence force Raymond à « quitter la France ». Raymond obéira. Laurence renonce donc à l'amour. Mais elle renonce aussi à refaire une famille à son fils, puisqu'elle signifie à M. de Girieu, son second mari, qu'elle ne peut plus vivre avec lui.

Le personnage principal du *Berceau* est, en somme, peu compréhensible. Les personnages secondaires ne sont guère intéressants. Mais la pièce est construite avec une certaine adresse, et, çà et là, M. Brieux a imaginé quelques jolis détails : un dialogue entre Raymond et Laurence, qui termine

le premier acte, contient, par exemple, d'ingénieuses répliques.

Le Berceau est joué correctement par Mme Bartet, et par MM. Worms, Prudhon et Albert Lambert.

20, 22, 24, 26, 31 décembre, 2, 4, 7, 9, 10, 12, 14 janvier : *Le Berceau.* — 21 décembre, 29 décembre (matinée) : *Phèdre.* — 21 décembre, 29 décembre (matinée) : *Les Plaideurs.* — 21 décembre : Première représentation de **la Confidence**, à-propos en un acte, en vers, de M. Lavigerie (Mlle Lara). — 22 décembre (matinée) : *Tartuffe.* — 22 décembre (matinée), 13 janvier : *La Joie fait peur.* — 25 décembre (matinée), 27, 29 décembre : *Œdipe Roi.* — 25 décembre (matinée) : *L'Anglais ou le fou raisonnable.* — 26 décembre : *Les Ouvriers.* — 29 décembre (matinée) : *La Confidence.* — 31 décembre, 2, 4, 7, 10, 12 janvier : *Faute de s'entendre.* — 1er janvier : *Le Monde où l'on s'ennuie.* — 1er, 9 janvier : *Celle qu'on n'épouse pas.* — 8 janvier : *La Revanche d'Iris.* — 8, 14 janvier : *La plus belle fille du Monde.* — 8 janvier : *Le Gendre de M. Poirier.* — 9, 14 janvier : *La Femme de Tabarin.* — 13 janvier : *L'Aventurière.* — 15 janvier (matinée) : *L'Avare.* — 15 janvier (matinée) : *L'Etourdi.* — 15 janvier : Première représentation de **Salut à Molière**, hommage, de M. Gustave Geffroy. — 15 janvier : *Les Femmes savantes.* — 15 janvier : *Le Malade imaginaire.*

Odéon. — 16-25 décembre, 27 décembre-8 janvier, 10-14 janvier, 15 janvier, (matinée) : *La Reine Fiammette.* — 17 décembre (matinée) : Première représentation de **l'Amour des Bêtes**, saynète, de M. Henri Lavedan. — 17 décembre (matinée) : Première représentation de **la Dette et la Dot**, saynète, de M. Henri Lavedan. — 22 décembre (matinée) : *Athalie.* — 22 décembre (matinée) : Première représentation de **la Tragédie et la Comédie**, à-propos en un acte, en vers, de M. Edouard Noël. — 24 décembre (matinée) : Première représentation de **la Veillée de Noël**, contes bretons, recueillis et adaptés par M. Paul Sébillot (M. Janvier, Mlles Laparcerie, Sorel). — 26 décembre, 9 janvier : *Amphitryon.* — 26 décembre, 9 janvier : *La Veillee de Noël.* — 29 décembre (matinée) : *Le Légataire universel.* — 29 décembre (matinée) : *L'Ecole des mères.* — 5 janvier (matinée), 15 janvier : *Le Malade imaginaire.* — 7 janvier (matinée) : *L'Amour des bêtes.*

— 7 janvier (matinée): *La Dette et la Dot.* — 12 janvier (matinée): *Don Juan.* — 12 janvier (matinée): *Marton et Frontin.*

14 janvier (matinée): Première représentation de **la Tunique merveilleuse**, comédie en un acte, de Mme Judith Gautier. — C'est une petite comédie très gaie, et très fine aussi : *la Tunique merveilleuse* se passe en Chine, et Mme Judith Gautier connaît la Chine mieux que personne. Rouille-des-Bois est un avare bien divertissant, et Bambou-noir et Perle-fine sont deux charmants amoureux. Une intrigue amusante, et sûrement conduite, nous initie à des mœurs curieuses. *La Tunique merveilleuse* est un très joli badinage de l'auteur de ce si beau drame, *la Marchande de sourires*, qu'un jour on nous rendra, je l'espère. MM. Darras, Dorival, Garbagni, Mlle Renée Parny ont joué avec entrain *la Tunique merveilleuse.*

15 janvier : Première représentation de **Molière et Cyrano**, à-propos en un acte, de M. G. Jubin (MM. Marquet, Janvier, Mlle Mitzy Dalti).

Vaudeville. — 16 décembre-15 janvier : *Georgette Lemeunier.*

Gymnase. — 16-18, 20-22, 24, 25, 27 décembre : *L'Amorceur.* — 19, 23, 26, 30 décembre : *Rosine.* — 28 décembre : Première représentation de **Mademoiselle Morasset**, comédie en quatre actes, de M. Louis Legendre (MM. Lérand, Numès, Grand, Maury ; Mmes Samary, Duluc, S. Carlix). — 29 décembre, 31 décembre-13 janvier : *Mademoiselle Morasset.* — 14 janvier: Première représentation d'**Un Fiacre à l'heure**, comédie en un acte de M. Colias (M. Gildès ; Mmes Bernou, Rylter). — 14 janvier : Reprise de **Trois femmes pour un mari**, comédie-bouffe en trois actes, de M. Grenet-Dancourt (MM. Boisselot, Numès, Gauthier, Baron fils ; Mmes Daynes-Grassot, S. Carlix, Thomassin). — 15 janvier : *Un Fiacre à l'heure.* — 15 janvier: *Trois femmes pour un mari.*

Renaissance. — 6-15 janvier: *La Dame aux Camélias.* — 8 janvier (matinée), 15 janvier (matinée): *Phèdre.*

Théâtre Antoine. — 16 décembre-15 janvier : *Résultat des courses.*

PALAIS-ROYAL. — 16 décembre-15 janvier, *Chéri.*

VARIÉTÉS. — 16-18 décembre : *Les Petites Barnett.* — 16-18 décembre : *Les Chaussons de danse.* — 19 décembre : Relâche. — 20 décembre : Première représentation du **Voyage autour du Code**, comédie en quatre actes, de MM. Georges Duval et Maurice Hennequin (MM. Brasseur, Lassouche, Guy, Prince, E. Petit ; Mmes Marie Magnier, Lucy Gérard). — 21 decembre-15 janvier : *Le Voyage autour du Code.*

NOUVEAUTÉS. — 19 décembre-15 janvier : *Le Contrôleur des wagons-lits.*

COMÉDIE-PARISIENNE. — 23 décembre : Première représentation de **l'Ecole des Amants,** comédie en trois actes, de MM. Claude Roland et Pierre Morgand. — Cette comédie est d'une rosserie naïve ; les personnages n'en sont guère observés, et l'intrigue, où il semble que soit parodiée celle des *Affinités électives*, est conduite d'une manière ingénue. Elle est jouée agréablement par Mlles Gabrielle Berny et Blanche Toutain.

23 décembre : Première representation de **Loreau est acquitté**, comédie en un acte, de MM. André de Lorde et Eugène Morel. — Cet acte est mieux qu'un lever de rideau. La donnée en est spirituellement ironique ; l'apparence en est amusante et légère, mais les traits abondent qui prouvent que les auteurs sont des observateurs sagaces. Le personnage de Loreau, l'assassin acquitté qui ambitionne de devenir garde-chasse est, vraiment, bien imaginé.

24 décembre-15 janvier : *L'Ecole des amants.* — 24 décembre-15 janvier : *Loreau est acquitté.*

GAITÉ. — 16 décembre-15 janvier : *La Fille de Madame Angot.*

BOUFFES. — 16 décembre-15 janvier : *Véronique.*

FOLIES DRAMATIQUES. — 16-21 décembre ; Relâche. — 22 décembre : Première représentation de **Folies-Revue**, revue en trois actes et neuf tableaux, de MM. Blondeau, Monréal et Numès (MM. Guyon fils, Vavasseur, Liesse ; Mmes Méaly, A. Leriche, Lanthenay).

Cluny. — 16 décembre-10 janvier : *Charmant séjour.* — 16 décembre-18 janvier : *L'Agneau sans tache.* — 11, 12 janvier : Relâche. — 13 janvier : Première représentation de **la Poule blanche**, opérette en quatre actes, de MM. Maurice Hennequin et Antony Mars, musique de M. Victor Roger (MM. Hamilton, Dorgat, Rouvière, Prévost ; Mmes Blanche Marie, H. Foucher, M.-L. Leblanc, A. Cuinet). — 14, 15 janvier : *La Poule blanche.*

Déjazet. — 16 décembre-15 janvier : *La Turlutaine de Marjolin.*

Chatelet. — 16 décembre-15 janvier : *La Poudre de Perlinpinpin.*

Porte-Saint-Martin. — 16 décembre-15 janvier : *Cyrano de Bergerac.*

Nouveau-Théatre. — 16 décembre-8 janvier : *La Briguedondaine.* — 9 janvier : Relâche.

10 janvier : Première représentation du **Roi de Rome**, pièce en cinq actes et un prologue, de MM. Emile Pouvillon et Armand d'Artois. — Voilà, parmi les pièces historiques jouées ces dernières années, une des meilleures. Une intrigue simple et qui, pourtant, intéresse, deux belles scènes, et qui sont bien conduites, et des détails historiques recherchés et montrés d'une manière ingénieuse suffiraient à faire du *Roi de Rome* un bon drame : et il faut en outre louer les auteurs de leur souci d'écrire sobrement et du soin qu'ils ont mis à reconstituer d'après les données que nous avons le personnage, singulier peut-être, que fut le duc de Reichstadt, fils de Napoléon et colonel autrichien.

Jacques Chambert, ancien soldat de Napoléon, est venu à Vienne pour voir le duc de Reichstadt : il fait partie d'un groupe de conspirateurs bonapartistes qui veulent renverser Louis-Philippe et lui substituer le fils de l'Empereur. Le duc a une entrevue avec Chambert : il accepte de gagner Trieste et de s'y embarquer pour la France. Mais, imprudemment, il révèle tout à sa maîtresse, Olga de Melk, et elle, qui craint pour son amant les dangers où il va s'exposer, révèle tout à la police. Chambert est arrêté, il sera condamné à mort : et le Duc, pour sauver ce fidèle bonapartiste, signe une pro-

messe de ne jamais faire acte de prétendant. Puis, désolé, il meurt d'une phtisie qu'il a volontairement aggravée.

Telle est l'intrigue du drame : elle a permis aux auteurs de bien montrer le caractère complexe qu'ils ont prêté à leurs héros.

On connaît, en somme, assez mal le duc de Reichstadt. Mais il est naturel que des auteurs se soient intéressés à ranimer ce jeune homme, fils du stupide et sinistre brigand qui, grâce à la faiblesse et à l'inertie complices du Directoire, s'empara de la France et confisqua la Révolution, et de l'imbécile et falote princesse qui, fille d'une dynastie dégénérée, trahit, par inconscience et par lâcheté, toutes les causes. MM. Pouvillon et d'Artois ont fait de Napoléon II un jeune homme ennuyé et irrésolu, qui a des alternatives constantes d'énergie et de découragement. Son énergie, d'ailleurs, se manifeste plus par des paroles que par des actes. Au souvenir de la gloire paternelle, le duc s'exalte : il rêve de régner sur la France, de ne plus perdre son temps en des parades de cour, de gagner des batailles ; il rougit d'être prince autrichien, il se veut Empereur des Français, puis, au moment d'agir, il hésite, il remet à plus tard. Chambert, dès qu'il l'a vu, dès qu'il l'a convaincu que la conquête de la France est possible, veut l'entraîner ; le duc remet au lendemain le départ : n'a-t-il pas un rendez-vous avec Olga de Melk ?

Il est pourtant une minute où sa faiblesse même le fait grand : pour sauver la vie de Chambert, son ami, il renonce à ses ambitions impériales. Il a, un instant, tenu le pouvoir suprême, puisqu'il a pu disposer d'une vie ; le courage de tuer autrui, injustement, lui a manqué : il ne juge pas que le salut d'une dynastie vaille une vie d'homme. La scène imaginée par MM. Pouvillon et d'Artois est belle, comme la scène où Chambert avait décidé le duc à fuir Vienne, et où tous deux s'exaltaient en récitant, alternativement, les strophes de l'*Ode à la Colonne*.

Il y a, dans le *Roi de Rome*, des scenes pittoresques ; de nombreux personnages paraissent, les uns historiques, François 1er d'Autriche, Marie-Louise, la comtesse Camerata, Metternich, Marmont, les autres imaginaires. La pièce, en somme, est variée et faite pour plaire.

M. de Max a joué parfaitement le duc de Reichstadt. Il a fort bien composé le rôle, préparant, dès le début, par des

gestes ingénieux, par des attitudes intelligentes, l'agonie finale. Il a su rendre toute la complexité du personnage, il a été, quand il le fallait, exalté, et, quand il le fallait, désespéré. Rarement, cet excellent artiste fut meilleur. Auprès de lui, M. Bour a joué Jacques Chambert avec le plus grand goût.

11-15 janvier : *Le Roi de Rome.*

AMBIGU. — 16 décembre-8 janvier : *Papa la vertu.* — 9-11 janvier : Relâche. — 12 janvier : Première représentation de **La Mioche**, pièce en cinq actes et neuf tableaux, de M. Jules Mary (Mmes Andrée Méry, Renée Cogé ; MM. Léon Noël, Ravel, Le (français). — 13-15 janvier : *La Mioche.*

THÉATRE DES NATIONS. — 16 décembre-3 janvier : *Le Gamin de Paris.* — 16 décembre-3 janvier : *Le Devoir.* — 4 janvier : Clôture.

THÉATRE DE LA REPUBLIQUE. — 16-28 décembre : *Kosaks.* — 29 décembre : Relâche. — 30 décembre : Reprise de **la Porteuse de pain**, drame en cinq actes et neuf tableaux, de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay. — 31 décembre-15 janvier : *La Porteuse de pain.*

REPRÉSENTATIONS ITALIENNES DE M. ERMETE NOVELLI. — 16-20 décembre : *Shylock.* — 21 décembre : Première représentation d'**Alleluja**, dramma in tre atti, di Marco Praga. — 22 décembre: *Alleluja.* — 23-25 décembre : *Otello.* — 26 décembre : Première représentation d'**Amleto**, di Shakespeare (2me acte). — 26 décembre : Première représentation de **Dopo**, dramma in due atti, di Augusto Novelli. — 27 décembre : *Papa Lebonnard.*

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS. — *Grand Guignol.* — 16 décembre : Première représentation d'**Affaires étrangères**, vaudeville en un acte, de M. Jules Lévy. — 16 décembre : Première représentation du **Sacrement de Judas**, drame en un acte, de M. Louis Tiercelin. — 10 janvier : Première représentation d'**Elle**, drame en un acte, de M. Ernest Vois. — 10 janvier : Première représentation de **la Berrichonne**, comédie en un acte, de M. Léo Trézenik.

Mathurins. — 20 décembre : Première représentation du

Prince des poètes, flagrant délit en un acte, de M. Francis de Croisset.

Capucines. — 23 décembre : Première représentation de **Paris complote**, revue de MM. J. Lafargue et Robiquet. — 7 janvier : Première représentation du **Coup de Cyrano**, comédie en deux actes, de M. Tristan Bernard.

Cigale. — 23 décembre : Première représentation de **l'Insaisissable**, fantaisie en un acte, de MM. Harry Blount et Fabrice Lémon.

Scala. — 23 décembre : Première représentation de **En voilà de la chair**, revue en deux actes et dix tableaux, de M. P.-L. Flers.

Nouveau Cirque. — 10 janvier : Première représentation de **la Cascade merveilleuse**, pantomime nautique en trois tableaux, — amusante et variée, comme il sied.

A.-Ferdinand Herold.

MUSIQUE

La Burgonde, opéra en quatre actes de MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix, musique de M. Paul Vidal. — *Fidelio*, opéra en quatre actes et quatre tableaux, texte français d'Antheunis, récitatifs de M. Gevaërt, musique de Beethoven.

« *Qui pourrais-je imiter pour être original?* »

dit le vers proverbial d'un néo-Despréaux. Je ne crois pas que M. Vidal se soit posé cette question ; j'imagine plutôt qu'il s'est demandé : qui faut-il ne pas imiter ? et que, faisant abstraction de ses propres préférences, il s'est répondu : Wagner. Dès lors il s'est proposé cette fin unique : écrire une *Burgonde* qui ne ressemblât en rien à *Tristan et Isolde*. Il y est certes parvenu, mais non sans se tourner, inconsciemment, vers d'autres modèles pour lesquels il professe une bien moindre admiration. Voulant fuir Wagner il n'a pas évité Meyerbeer, et il a, malgré lui, réalisé un compromis entre les formules dramatiques si dissemblables de ces deux maîtres. Et cependant M. Vidal n'est en aucune manière le musicien timide, éclectique au sens fâcheux du mot, ou vieux-jeu que certains ont déploré et que d'autres ont salué en lui. *Peritus musicæ*, (comme on nous enseignait en troisième) instruit de l'art ancien et du plus moderne, wagnérien de vieille date, voyageur enthousiaste à Bayreuth bien avant les exodes organisés vers

la colline sainte par la compagnie Coock, porté par un goût très sûr et une curiosité avisée vers les œuvres hardies et originales, il a, en mainte circonstance, manifesté courageusement ses dilections, dussent celles-ci n'être pas encore partagées par la foule. Est-il besoin de rappeler son exécution magistrale du morceau symphonique de *Rédemption* aux éphémères concerts de l'Opéra — Franck n'était pas alors, comme aujourd'hui, presque à la mode — et l'accueil qu'il réserva à la symphonie de M. P. Dukas, ou aux fragments de *Fervaal* contre lequel se déchaînèrent aussitôt tant de violentes jalousies ?

Pourquoi donc aurait-il écrit une œuvre si avare de toutes les qualités qu'il aime chez les autres, si défiante des moyens dont il a souvent approuvé l'emploi, si contradictoire en un mot à ses propres sentiments, sinon par crainte d'être accusé de wagnérisme ? Et cette crainte se manifeste jusque dans les moindres détails ; lorsque le leitmotif, qui cependant n'est pas nécessairement wagnérien, se présente à lui, c'est elle sans doute qui l'oblige à le traiter brièvement, sans développement, ou à lui dénier toute importance ou même tout sens appréciable. Gautier et Ilda, ses héros, sont l'un et l'autre pourvus de thèmes, mais à ces thèmes jamais il ne donne la moindre expansion ; tels les écriteaux qui, dans le théâtre de Shakespeare, indiquaient le lieu de l'action, ils sont de simples étiquettes sonores. Un autre, exposé au premier acte comme motif d'amour, devient au second, sans qu'on en puisse deviner la raison, accompagnement d'un chœur d'Aquitains fuyant l'invasion......

Paul Delaroche, nous raconte Baudelaire, avait adopté une bizarre manière de peindre : lorsqu'un fragment de son tableau, tête ou main, était achevé, il se hâtait à le recouvrir soigneusement, et terminait ainsi son œuvre, dont le manque d'harmonie et d'unité s'expliquent assez, sans en avoir constamment les diverses parties sous les yeux. M. Vidal semble agir de même. Peut-être pour n'être pas accusé de concession à la mélodie infinie, comme on disait autrefois, il se résigne à découper son opéra en compartiments menus, souvent disparates, et dont quelques-uns pourraient sans inconvénient être transportés dans un autre ouvrage. Par suite de cet émiettement, ses personnages perdent tout caractère ; ils entrent en scène pour chanter seulement, on ne peut même dire : à tour

de rôle, car leur rôle disparaît; ils chantent selon la passion qui les anime un instant, puis ils disparaissent, et on oublie jusqu'à leur nom, ils ne sont plus que des timbres : le soprano, le ténor ou la basse qui dès lors n'a jamais mieux mérité sa dénomination de « chantante ».

Mais, hâtons-nous de le dire, il était difficile à M. Vidal de traiter autrement le poème qu'il devait mettre en musique, car ce poème manque totalement d'unité. Il se morcelle en épisodes multiples, et fourmille de détails : ballet, légende du glaive ou chanson de vanier. L'intérêt se disperse, les auteurs ont eux-mêmes hésité longtemps à élire un héros, qui, finalement, est devenu une héroïne, et, dernière preuve d'indécision, à ce titre : *La Burgonde*, ils ont adjoint ce sous-titre : *Les Otages d'Attila.*

Cet Attila avait lui aussi, pendant les tâtonnements des répétitions, donné à l'œuvre de MM. Bergerat et de Sainte-Croix son nom retentissant, mais cet honneur lui a été retiré, et successivement, il a connu toutes les déchéances : « Fléau de Dieu » de l'histoire, il n'est plus ici que le « Fléau des hommes » et, à considérer cette sorte de Chinois de paravent que nous présente l'Opéra, on se demande s'il s'agit bien de l'Attila qu'arrêta sainte Geneviève et qui s'inclina devant saint Loup. Il possède de longues moustaches tombantes, de gros yeux et un glaive à l'acier brillant; il lisse les unes, roule férocement les autres, et brandit le dernier après boire, jusqu'à ce que sa favorite Pyrrha le lui arrache des mains, car, détail ignoré de la chronique des Huns, ce glaive doit rester vierge de sang. Il borne là ses hauts faits. A l'exemple de deux rois en disponibilité : Gautier d'Aquitaine et Hagen de Worms qui vivent en paix sous sa domination en qualité d'otages, il est amoureux d'Ilda la Burgonde, otage elle-même. Mais cet amour malheureux — car Gautier est le préféré — ne donne lieu qu'à une scène de rage où le vin a autant de part que l'amour lui-même. Pendant une fête où des Bayadères, des Turques, des Gothes, des Byzantines, des Italiotes et des Khazares font, aux yeux ébahis des Huns, des danses mêlées de chant, Gautier et Ilda se sont enfuis. Hagen, qui a recouvré la liberté à l'acte précédent pour recueillir la couronne de son père, mais qui n'a pu se résigner à s'éloigner d'Ilda, se présente masqué et offre de ramener les otages si Attila jure de lui donner en récompense, quelle qu'elle

soit, la femme qu'il aime. Le barbare accepte le marché, et s'engage par les serments les plus solennels.

Cependant les amoureux chevauchent vers l'Aquitaine. Ils parviennent à un fleuve, et tentent, pour le traverser, de construire un radeau. Auprès d'Ilda endormie, Gautier tresse avec des roseaux des lanières, et chante une mélodie en deux couplets que certains ont trouvée d'invention un peu pauvre — misère et corde! eût dit Thomas Virelocque. Survient Hagen qui s'empare des fugitifs et triomphalement les ramène au camp des Huns, à seule fin de recevoir Ilda de la main même d'Attila, ce qui est naïf. Aussi lorsqu'il atteste la parole donnée en laquelle il a cru pouvoir se fier, un rire inextinguible accueille-t-il sa prétention. La réponse d'Attila ne se fait pas attendre. Gautier périra dans les tourments et Ilda deviendra favorite et « porte-glaive ». Hagen, resté seul, réfléchit que sa trahison lui a été inutile, il veut tenter la fortune d'une bonne action et court arracher son rival au bourreau. On ne sait trop ce qu'il devient, mais Gautier, sauvé miraculeusement, se précipite sur la scène, et tombe aux bras d'Ilda qui, nouvelle Judith, s'est hâtée d'enfoncer dans la poitrine d'Attila-Holopherne le glaive qui lui a été confié — lors tous deux, définitivement cette fois, traversant les hordes des Huns frappés de stupeur, s'en vont vers le pays de Gautier, chantant le « Dieu d'amour » qui, ils l'ont dit déjà au second acte, est « Dieu d'Aquitaine ».

Il faut être poète, comme M. Catulle Mendès, pour découvrir dans l'amour obstiné de la Burgonde pour Gautier l'image du tenace attachement des provinces alsacienne et lorraine, mélancoliques comme elle, pour le pays de France, ensoleillé comme lui.

De même il faudrait, je crois, considérer comme rêveurs utopistes ceux qui verraient dans la chute d'Attila, ce grand sémite, un symbole propre à réjouir les lecteurs du journal « *das freie Wort* », comme on dit dans certains salons bien français, où on n'oserait prononcer le nom de *Libre Parole*.

Il convient de considérer les quatre actes de la *Burgonde* comme simples prétextes à morceaux de couleur variée. A ce point de vue purement musical, ceux que M. Vidal a écrits sont de tout genre; il en est d'exquis, comme certain air de flûte au début du ballet ; il en est qui ne sont pas dénués de grandeur : telle la légende du glaive ; il en est d'autres

moins heureux, comme le duo d'amour dont la phrase principale se décompose en périodes fâcheusement connues. Mais ce qu'on peut louer sans réticence, c'est l'orchestre qui, d'un bout à l'autre de l'œuvre, sonne victorieusement, et nous réserve dans le ballet la surprise de quelques délicates ingéniosités. Enfin il faut mettre à part la dernière scène où le musicien, mieux servi par son poème, a pu donner quelque développement à ses idées unifiées par le thème héroïque du glaive-roi. Tous les artistes y reparaissent une fois encore. Mmes Héglon et Bréval, MM. Delmas, Alvarez, Vaguet et Noté y recueillent justement le succès mérité par leurs efforts et leur talent, et chacun emporte cette impression que si M. Vidal avait fait naître autrefois de grandes espérances, il ne les a pas trompées, mais simplement ajournées, et qu'elles demeurent intactes.

Souhaitons-lui un poème où la musique soit plus essentiellement nécessaire ; faisons des vœux pour qu'il se défie de ses dons d'improvisateur. Conseillons-lui enfin de se montrer à l'avenir un peu superstitieux. S'il n'eût craint le ridicule de ce sentiment, n'eût-il pas refusé certain décor, épave de *Messidor*, qui peut-être ne lui a pas porté bonheur ? N'est-ce pas de ce « récent ouvrage » (1) à la triste fortune, que parlait en effet, avec résignation, M. Bruneau, quand il disait il y a quelques jours : « Non sans solennité on avait invoqué le jugement de la foule des lendemains de premières, jugement qui fut assez défavorable pour que la manifestation avortât en quelques soirées, et qui reste probablement sans appel. » « La leçon est bonne à retenir et à méditer », ajoute-t-il, non sans

(1) Quelques-uns ont voulu voir dans ces lignes une allusion non à *Messidor*, mais à *Fervaal*. C'est évidemment une erreur. M. Bruneau n'a pas à s'occuper de *Fervaal* actuellement, et ne pourrait le faire hors de propos sans paraître manifester quelque dépit contre une œuvre qui a si victorieusement résisté à ses attaques passionnées. En outre, puisqu'il invoque le nombre des représentations obtenues par un ouvrage comme criterium de sa valeur (procédé dont il devrait personnellement reconnaître l'injustice), il paraît impossible de confondre le beau drame de M. d'Indy avec lequel l'ancien Opéra-Comique clôtura sa saison par une soiree vraiment triomphale (la 16me), digne écho de la première dont le succès déconcerta tant de confrères — et *Messidor*, parvenu avec peine, dans la période la plus favorable de l'année, à une dixième représentation donnée gratuitement devant un public clair-semé. Enfin, pareil acharnement, aussi intempestif, contre l'œuvre d'un musicien qui, lui, ne se posa jamais en rival, serait incompatible avec ce qu'on sait du caractère de M. Bruneau et même de son habileté. Il convient donc de reconnaître son œuvre propre dans ce « récent ouvrage » et de rendre hommage à sa modestie.

une abnégation mêlée d'amertume.

M. Vidal est un privilégié ; grâce à la situation qu'il a légitimement acquise à l'Opéra, il put contrairement à la plupart de ses confrères, même les plus illustres, entendre son œuvre à Paris sans lui faire subir un voyage préalable. Autrefois, ce voyage presque obligatoire était toujours le même : un drame lyrique devait, avant d'être joué ici, passer par Bruxelles. Actuellement nos compositeurs sont parfois contraints à s'expatrier plus complètement encore. C'est à Prague que M. Lazzari a reçu l'hospitalité pour *Armor*, en attendant que Berlin, nouvelle étape, l'accueille à son tour. Mais le théâtre de la Monnaie n'a pas cessé, cependant, de servir d'antichambre à nos théâtres subventionnés. L'année dernière nous lui empruntions *Fervaal;* cette année il nous cède *Fidelio.*

Cette fois il ne s'agit pas tout à fait d'une première, et ce n'est pas l'œuvre d'un débutant. L'auteur est Beethoven, et son drame a été joué dans le monde entier, et même, il y a quelque quarante ans, au Théâtre lyrique. Mais de cette dernière exécution qui donc se souvient? En outre, c'est une version nouvelle qui nous est présentée. Dans l'ouvrage primitif un dialogue parlé sépare les divers fragments lyriques. Afin de rendre possible l'exécution de cette œuvre sur les scènes de langue française où on chante exclusivement, M. Gevaërt a mis en musique ce dialogue. Pour avoir complété de manière analogue le *Freischütz*, Berlioz reçut de Wagner ce compliment qu'il avait rendu l'opéra de Weber mortellement ennuyeux. Jugement excessif, et qui ne le serait pas moins, appliqué au cas présent ; mais il faut avouer que l'œuvre de Beethoven a été très alourdie par l'adjonction de cette musique imprévue, et que certaines intentions évidentes de l'auteur ont été trahies, dans la scène de la prison notamment où le parlé alternait avec de brèves répliques d'orchestre. A l'Opéra-Comique, où le mélange de la parole et du chant est d'usage cependant, c'est sans doute à la présence de certains artistes non accoutumés aux habitudes de la maison et dont le concours a paru indispensable pour « soutenir » Beechoven que nous devons cette collaboration qui n'en reste pas moins regrettable.

Si la musique de *Fidelio* a subi quelque modification ou plutôt quelque adjonction, le poème, jadis remanié et en quelque sorte transposé, nous a été rendu dans son enfan-

tine naïveté et avec ses primitifs quiproquos d'opérette. Nous avons contemplé la noble Léonore poussant l'amour conjugal jusqu'à revêtir un costume masculin, et à se faire agréer comme aide gardien par Rocco, geôlier de la prison où gémit sur la paille évidemment humide, son époux le vertueux Florestan. Nous avons vu l'ennemi de ce dernier, le cruel Pizarre, gouverneur de la prison, menacer cet infortuné de son épée, et fuir terrifié devant la brusque apparition de Fidelio (nom pris par Léonore sous son déguisement) qui, entrée secrètement dans le cachot grâce à ses fonctions, menace d'un pistolet le lâche bourreau. Des fanfares ont annoncé l'équitable ministre qui vient faire une enquête et rétablir la justice, et un grand finale nous a montré les bons rassurés et le méchant (il n'y en a qu'un) qui tremble, et aussi Marceline, la fille de Rocco, vite consolée par la tendresse d'un Jacquino de l'amour fourvoyé qu'elle avait voué à Fidelio.

De la partition il y aurait quelque impertinence à parler aujourd'hui, tous les morceaux en sont trop célèbres pour qu'on puisse songer à les révéler, et il est devenu superflu de signaler à l'admiration le duo familier du premier acte, le célèbre quatuor en canon, l'air du second acte, les scènes si dramatiques de la prison, et la conclusion où passe un souffle de la IXe symphonie. Quiconque de sens musical entendra l'œuvre de Beethoven sentira naître en lui l'enthousiasme dont vibrent les pages que lui a consacrées Berlioz dans *A travers chants*.

L'interprétation seule nous importe donc. Elle est respectueuse. Sans doute, couronnement de carrière et fin de carrière ne sont pas synonymes, et certains rôles ne peuvent être à la fois l'un et l'autre. Sans doute, il est évident que M. Bouvet ne possède pas une voix assez grave pour incarner le féroce Pizarre, aussi transpose-t-il nombre de notes à l'octave supérieure; on peut ajouter que, on ne sait pourquoi, à la fin de son air il emprunte aux flûtes, hautbois et bassons un trait que l'auteur avait réservé à ces instruments. Mais il faut louer Mlle Laisné et M. Carbonne de la physionomie qu'ils donnent à leurs personnages et reconnaître que MM. Vergnet et Beyle représentent avec conscience Florestan et Rocco. Chacun a fait de son mieux, et, comme le remarque un héros mi-sérieux, mi-bouffon de Walter Scott, nul ne

peut davantage. Le public l'a compris, et a chaudement applaudi les interprètes. Le le vrai succès a été, cependant, en toute justice, pour M. Messager qui a dirigé les études en maître-musicien, et auquel une ovation a été décernée après l'exécution de l'Ouverture de *Léonore* qui, à l'Opéra-comique, selon un usage adopté en Allemagne, inaugure le second acte.

Quant à la mise en scène et aux décors, ils sont soigneusement traditionnels comme il convient, et dénotent les soins habituels de M. Carré. La prison est une impressionnante Bastille d'où sortent des prisonniers groupés selon les images qui représentent la célèbre Prise : les plus âgés appuyés sur ceux qui le sont un peu moins, et tous d'attitude et de gestes suffisamment touchants, légitimant ainsi la pitié qu'a réclamée pour eux l'auteur par le chœur si intensément expressif qu'il leur a confié.

Et on ne peut s'empêcher de songer à la poignante Ballade de la geôle de Reading publiée ici même, et à cette strophe :

« Jamais je ne vis un homme regarder avec un œil aussi intense cette petite tente de bleu que les prisonniers appellent le ciel, et chaque nuage qui voguait et passait avec une voilure d'argent. »

Mais là il s'agit de simples détenus de droit commun, tandis que, dans *Fidelio*, ce sont — leurs vieux beaux costumes de velours l'attestent — des prisonniers de l'espèce la plus sympathique : des journalistes peut-être, à coup sûr des prisonniers politiques.

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART MODERNE

Exposition James Ensor. — Mesdag. — Boudin. — Memento.

Au Salon des Cent, rue Bonaparte, voici réunies un certain nombre d'eaux-fortes et de pointes sèches (quelques-unes rehaussées d'aquarelle) qui dénotent chez leur auteur, **M. James Ensor**, un âpre et singulier talent de graveur étrangement sensible, rêveur et mélancolique.

Ce qu'on sait de l'artiste même confirme l'impression première. C'est un homme maladif et taciturne qui vit au bord rude de la mer du Nord, à Ostende, toujours seul et pensif;

une froideur méthodique réprime un rire de sarcasme dans ce visage pâle et sérieux, encadré d'une barbe épaisse et de boucles épaisses de cheveux. Que faire là-bas, durant le violent assaut des hivers et l'esseulement de la saison ? L'homme recherche les coins plus tranquilles de paysage tendre, sourit presque aux agitations vaines du troupeau quotidien des hommes ; l'artiste, avisé, patient, traduit, avec de la minutie un peu précieuse, tout le travail spontané de ses lentes impressions.

Mais la vie dévorée de soucis futiles, de soubresauts sans motif comme sans but, tout cet affairement drôlatique vers la rumeur des glorioles de puissance et d'argent, ce tracas continuel dont l'homme accable l'homme, sans méchanceté, par pur instinct de nuire, simplement, et même sans se douter, n'est-ce point la farce énorme de quelque carnaval qui se renouvelle à jamais, se propage et se perpétue, les mille *intrigues* obstinées et harcelantes dont les masques grimacent et s'ignorent, paisiblement ?

M. James Ensor n'aperçoit dans l'humanité que deux aspects : l'excès de grotesque qui est le masque, la pauvre armature qui en soutient, fragilement, les attitudes, le squelette.

Je ne trouve pas, néanmoins, ici cette affectation macabre si insupportable par quoi certains artistes ont voulu suggérer dans la représentation d'un acte vivant le souvenir toujours menaçant de la mort. Philosophie poussiéreuse et caduque d'origine trop chrétienne, factice et mauvaise, elle vise à créer, comme s'il était, nativement, possible, le découragement ! L'homme vit en glorieux animal, il produit ce qu'il faut bien qu'il produise, chaque volonté est conforme à sa destinée, et quand il meurt, il n'en vit que davantage, dispersé parmi l'universelle activité à laquelle toutes ses parties, désormais, participent plus intimement. Ah ! le malaise religieux qui lie encore tant de juvéniles efforts qui se voudraient plus libres ; contrainte stérile et rabaissante, négation veule de l'ample et absolue sensualité qui nous crée, nous soutient pendant la vie et nous éparpille parmi l'espace, fermentations augustes de la mort...

M. Ensor revient volontiers aux vieilles images qui effraient à peine un enfant, en son berceau. Il en sent si bien, au reste, la puérile vanité qu'il les transfigure et leur attribue, aisé-

ment, un sens d'amère raillerie. Il fait pénétrer le Christ, un jour de mardi-gras, parmi la foule bariolée et grimaçante, dans quelque carrefour de Bruxelles. Le burlesque résulte de la juxtaposition de deux manières, réaliste et tantôt mystique, avec l'emportement d'une sorte de lyrisme, un peu épais, violent.

Voici des démons, des diables, des sorciers dont le passe-temps consiste à tirailler les gens par les cheveux ou par les bras, à leur faire mille tours, à les agacer sans rémission par mille petites pratiques.

D'autres planches sont belles d'une horreur froide, qui hante : l'*Autodafé*, les *Sorciers dans la Bourrasque*, le *Triomphe de la Mort*, *Hop-Frog*. Parfois des types lourdauds, des scènes caricaturales font rire : les *Bons Juges*, les étonnants *Gendarmes* ; le *Bal Fantastique* est plus fin et se rapproche mieux de la fantaisie de Callot.

Mais ce qu'il faut louer sans réserve, dans l'exposition de M. J. Ensor, ce sont des sites calmes de villes d'une précision délicate et profonde comme le *Coup de Vent*, le *Reverbère*, d'une tranquillité presque tragique, et la si belle *Cathédrale*, haute, compliquée, nerveuse et grande, au-dessus de la cohue vaine qui l'entoure. Encore, plus mouvementés, des paysages délicieux, fermes, vivants, comme les *Cataclysmes*, la *Prise*, surtout, d'*une ville étrange*, les *Eperons d'Or* et le *Christ apaisant la Tempête*.

Le métier que M. Ensor innove est d'une sûreté, on dirait, veloutée, consciencieuse et frêle. Il est, en même temps qu'un bon et vigoureux peintre (malheureusement on l'ignore, ici, sous cet aspect) un des plus curieux graveurs jeunes d'aujourd'hui.

§

Un probe peintre, avec une franchise du métier, sait, mieux que les mers, les ciels brouillés de son pays. M. **Mesdag** expose, chez Durand-Ruel, quelques marines. Trop de netteté savante impressionne souvent mal jusqu'à de la froideur. C'est le cas en mainte rencontre. D'autres fois, et c'est parmi de la brume assoupie un rideau tremblant à peine, incertitude, qui sait, le tranquille bateau pêcheur y fendra-t-il sa voie par l'eau stricte, comme incolore, sinon aux reflets par jeux qui s'y glissent, de la lune que ronge un nuage ?

Nocturnes, paisibles et troubles, de telles évocations sincères émeuvent doucement, si ce n'est un art de novateur mieux hardi. Le peintre avec amour, voit et peint avec tant de justesse. C'est parfait, chaque fois que le métier ne se durcit, et M. Mesdag, un des bons peintres de la Hollande, tient sa place enviée entre les Israëls et Mauve.

§

Un autre *mariniste*, de goût, comme son nom, plus français, si on l'étudie à l'exposition posthume de son œuvre, au quai Malaquais, **Eugène Boudin** avec une délicatesse paisible et franche fait palpiter et vivre doucement les atmosphères frêles du Nord. Il n'a rien, que je sache, innové, il a copié ce qu'il a vu, sans affectation, très simple, et un public non prévenu ne s'étonne jamais à avoir vu comme lui. De légères brumes, des eaux trempées par la buée courent au chenal pressées, et tumultueuses, ou s'étalent, là-bas, au loin d'une plage, vers l'espace. Des voiles avec la position assurée, le mouvement authentique, sous le vent divers, des bateaux,comme il oscille. Quoi de plus ? rien, un charme reposant et facile, nulle rumeur n'y bouscule ou n'y étreint. On reste, comme le peintre, paisiblement charmé.

Le port de Bordeaux, le port du Hâvre, le port de Dieppe saisis sous des aspects, une exactitude satisfait, et le mouvement de cohue, n'importe, d'atmosphères et des eaux. De ci de là, plus vivante, une plage, les modes surannées et aujourd'hui exquises du second empire finissant les animent. Mieux, un coin de ville picarde ou, avec des canaux, Dordrecht remue parmi les brouillards assoupis. Tout cela, anecdotes des paysages, sites épisodiques et vrais, trempé de brumes, de vents et d'eaux, sans exaltation, s'évoque tendrement et vit avec douceur dans la plupart des 300 toiles ici groupées.

S'il est allé vers le Midi parfois, Boudin perd son charme, et les crudités de l'air splendide, dévorateur, y métallise durement toute sa vision. Une fois seule, il vit Venise dans le brouillard crépusculaire, toute grise, et pâle, où à peine par places rares chatoie faiblement un vivace éclat au jaune d'un châle ou des voilures.

En plus des marines, quelques autres paysages dont le vert est souvent cru, et, au ciel, le bleu conventionnel presque

de porcelaine. Pourtant des vaches couchées aux pâturages un moment retiennent pour la sobriété belle des ébauches. Puis, quelques pastels, des couchers de soleil, des aquarelles.

Si Boudin n'est l'égal d'aucun des maîtres de notre grande époque, il s'est avéré amusant,charmant, anecdotier facile et sincère.

Memento. — Aux *Salons du Figaro*, la deuxième exposition des **Peintres-Lithographes** réunit des talents divers, probes, quelques-uns remarquables. Des Jeanniot, d'exquis et très fins Léandre, des Van Muyden, Steinlen, Eliot, d'agréables de Feure, Chéret, Abeille, etc.. etc.. L'Exposition comporte environ 200 numéros, et il y a, avec des Fantin-Latour et parmi des planches parfaites d'Eugène Carrière, cet absolu, profond et prodigieux chef-d'œuvre de la lithographie : le portrait de Paul Verlaine.

— Au *Cercle Artistique et Littéraire* (rue Volney), exposition annuelle de peinture et de sculpture, il y a de bien jolies toilettes : ah ! que quelques-unes sont jolies !

— Chez H. Hessèle, rue Laffitte, bonne exposition de pasels, dessins et eaux-fortes par **Francis Jourdain**.

André Fontainas.

ART ANCIEN

Charles-Antoine Coypel et les *Noces d'Angélique et de Médor*.

On a placé sur le panneau du fond d'une des salles de la Renaissance au Louvre, un Gobelin, les *Noces d'Angélique et de Médor*. Cette tapisserie provient du château de Compiègne (1). Compiègne réclame, Compiègne a tort. Là-bas elle n'était vue de personne, ou peu s'en faut. Cette vérité, quoi qu'il puisse en coûter à l'amour-propre de la petite cité du Valois, est incontestable : la visite du château prend une demi-heure, sur laquelle on accordait à ce joyau à peine quelques minutes. Ici, il est à sa vraie place, et c'est une joie pour

(1) M. le Vte de Carvalho de Silva, pair de Portugal, a communiqué à M. Guiffrey, le directeur actuel de la Manufacture des Gobelins, des photographies représentant le même sujet avec cadre rocailles, photographies prises sur une tapisserie qui se trouvait à Gênes au palais Pallavicini, et qu'il venait de recevoir par héritage. Elle aurait été offerte par Louis XV à un Grimaldi, qui l'aurait reçue de la famille Pallavicini. Une réplique existe également en Russie, chez un Galitzin.

une bien autre clientèle en même temps qu'une assurance de sa bonne conservation, ce qui n'est pas à dédaigner. C'est tout à fait le précieux produit de la meilleure époque de la fabrication de la Manufacture royale : elle n'en est plus aux châteaux, aux jardins, aux tragédies, aux copies de Raphaël et de Jules Romain que Le Brun faisait encadrer dans les amples bordures aux compositions savantes, où tout se mêlait, architecture, fleurs, fruits, instruments, attributs mythologiques, — non. A toutes ces arabesques, ces rabesques, à tous ces grotesques viennent de succéder des choses plus légères et infiniment plus vivantes, où l'on retrouve, avant tout, le souci de mettre en valeur des qualités et des vertus textiles mieux connues, mieux appréciées, richesses natives qui vont guider désormais pendant un demi-siècle les patients artistes. Et cette suite admirable des Louis XV de haute et basse lisses éclora, qui n'a de rivale par le monde, qui synthétise si complètement, et avec quelle magie d'art, cette époque non-pareille en grâce et en harmonie : le XVIII[e] Siècle français.

C'est une joie, une grande, pure et exquise joie que ce panneau : son extraordinaire fraîcheur de ton, la richesse de ses ombres, ses lumières aux gammes discrètes qui cependant n'atteignent jamais les points extrêmes, ses couleurs simples, franches, peu nombreuses, qui évoluent si aisément par trois ou quatre passages du grand clair à l'obscur, en font un morceau absolument unique. Le peintre s'est inspiré du *Roland* de Quinault et Lulli, tragédie lyrique jouée en 1670 pour la première fois avec un succès considérable, — le roi en avait donné l'idée au librettiste, — et reprise si souvent par la suite. Il a représenté une scène du second acte, celle où Angélique, reine de Cathay, console Médor, officier d'un roi africain, l'assure de son amour et lui apprend qu'il n'a rien à redouter des soins intéressés dont l'entoure Roland, Roland le Preux, s'il vous plait, le propre neveu de Charlemagne. Le groupe ravissant de l'homme et de la femme qui dansent la pavane devant l'aïeule et les enfants, les bergères couchées dans de si heureux mouvements au bord du ruisseau aux vaguelettes argentines, — un de ceux de l'air de Médor :

Ruisseaux, je vais mêler mon sang avec votre onde
C'est trop peu d'y mêler mes pleurs,...

le geste innocent et d'une assurance si troublante, avec lequel Angélique lui répond :

Vivez, vivez Médor...

l'heureux étonnement du héros, le couple du mendiant et de la servante si galamment cambrée dans son corsage rouge, les enfants à demi cachés derrière les buissons de roses et les fûts des gros ormes, la silhouette pittoresque du village sur les coteaux bleus, le lourd appareil de la porte si parfaitement sauvé par les mousses et les guirlandes de fleurs, la rocaille grise et fine de la Fontaine d'Amour, l'harmonieuse entente qui règne partout, l'équilibre des bleus, des gris et des rouges, des violets et des verts, de l'incarnat des joues, du vermillon des lèvres et de l'éclat mouillé des prunelles, l'exécution, large et précise à la fois, des fleurettes, des soies, des rubans et des dentelles, toutes ces choses constituent ce chef-d'œuvre.

On doit cette tapisserie à l'homme qui avait révolutionné la fabrication de la Manufacture royale dès 1723 en apportant l'*Histoire de Don Quichot*, et qui avec de Troy, Restout, Desportes et Oudry, nous donna ces légères, pimpantes et savoureuses suites aux médaillons engagés dans des alentours d'attributs et de fleurs, ces délicieux poèmes d'esprit, d'élégance et de grâce, à Charles-Antoine Coypel.

Après lui, après eux, les Gobelins perdront leur fantaisie précieuse et vivante pour retomber dans la dignité froide et dans la prétention, dans les répliques malheureuses.

§

Ce Charles-Antoine Coypel n'est pas seulement le dernier en date des Coypel, mais est assez généralement considéré comme le plus mauvais peintre de la série, la personnalité la moins intéressante de la dynastie. Il me paraît que c'est absolument tout le contraire qu'il faut penser ; je vais donc tenter, non une solennelle réhabilitation, cela m'entraînerait trop loin, mais un simple crayon, ainsi qu'on disait à son époque.

Les Coypel sont quatre : Noël, Antoine, Noël-Nicolas, enfin Charles-Antoine. Il y en eut bien un cinquième, Philippe Coypel, auquel on acheta une vague charge de valet-de-chambre, mais qui ne s'occupa jamais d'art.

Noël, c'est l'ancêtre, l'aïeul. Né à Paris, de Normands de Cherbourg, il s'emploie d'abord, *à la journée du roi*, à rehausser d'or les frises que Mazarin commande pour l'*Orphée et Eurydice* de Péri, et finit, après avoir été directeur de l'Académie de Rome, par être recteur de l'Académie des Beaux-Arts à la place de Mignard. Celui-là c'est le peintre froid, compassé, à la couleur sèche et dure, qui décora d'une mythologie si ennuyeuse le grand cabinet de Louis XIV. Ce qu'il fit de plus considérable, c'est Antoine. Antoine, c'est le prédestiné, celui que remarque Colbert, que chérit le Bernin, qui peint à dix-neuf ans le mai de Notre-Dame, qui exécute le *Phaëton* pour la Grande Mademoiselle et sait lui lire si spirituellement l'*Histoire de la Fronde*, en la suivant par les allées ombreuses du parc de Choisy ; c'est l'ami de Racine, de Boileau et de La Fontaine, qui fait minauder Rébecca et madrigaliser Eliézer, enfin c'est le premier peintre du Roi, le Directeur des Tableaux et des Dessins du Cabinet, le Directeur de l'Académie, l'écuyer à qui d'Hozier, Juge de France, donne pour armes, le 13 avril 1717, « un écu de gueules à un aigle d'or, le vol étendu, et au chef d'azur chargé d'un soleil d'or accosté de deux fleurs de lys de même. Cet écu timbré d'un casque de profil, orné de ses lambrequins de gueules d'or et d'azur. » Au demeurant, sa seule gloire fut d'ordonner, de mettre en lumière les défauts de son père, de les aggraver en les codifiant minutieusement et avec solennité. Antoire eut pour lui toutes les charges, tous les honneurs, toutes les pensions. Un frère, Noël-Nicolas, né d'un second mariage de Noël Coypel, n'eut rien, celui-là, que les mécomptes et la misère : c'est le malchanceux. Figure à demi voilée et mélancolique, c'est peut-être la plus captivante des quatre. Il tombe, vaincu dans les concours, non faute de talent mais faute de chance et victime des cabales; c'est le peintre du *Bain de Diane* et de la *Galatée*, l'auteur de la Chapelle de la Vierge en l'église Saint-Sauveur, que tout Paris admire et que les chapelains se refusent à lui payer, l'homme qui épouse une femme dotée de six enfants et d'un caractère effroyable, mégère qui achève d'empoisonner sa vie,— et qui finit, jeune encore, dans son triste réduit du Clos Saint-Germain l'Auxerrois.

Voilà les trois premiers; reste Charles-Antoine. Ah ! celui-là... Regardez-le : il n'a pas la tête volontaire et énergique

de Noël, ni le contentement poupin d'Antoine sous sa majestueuse perruque, ni cette résignation, non sans grandeur, de Noël-Nicolas, — non. Il les résume tous les trois, avec une dominante dégagée et spirituelle qui retient l'attention. Oui, je sais, il y a *Abraham embrassant son fils Isaac,* il y a *Pyrame et Thisbé*, il y a *Médée*: il a les mêmes et malheureux défauts communs à la famille, beaucoup de détails encore, des chairs pâlies à plaisir comme dans le *Persée délivrant Andromède* où la mer est si frisée et l'éclair qui déchire la nue si peu impressionnant... Mais, regardez-bien ce tableau, surtout après l'*Athalie* et la *Rébecca* : il y a ici une souplesse, un nacré dans les carnations des néréïdes, un abandon de la minutie implacable et fatigante, une certaine largeur dans le dessin, une vérité dans les mouvements, un sacrifice volontaire de certaines figures, qui le classent bien au-dessus de Noël, d'Antoine et de Noël-Nicolas (1). Et puis, les *Noces de Gamache,* c'est presque du Watteau ; il illustre les *Chats* de Montcrif, il grave l'*Amour précepteur* et l'*Amour ramoneur* (2), deux planches dont ses devanciers sont tout à fait incapables, enfin il compose la suite de *Don Quichot* et ses *Opéras*, qui revivifient, inspirent et régénèrent les Gobelins.

Aussi Huber le malmène-t-il, et de belle manière ! Il ose « quitter l'histoire pour la bamboche ! » Cette bamboche-là, c'est parfois le génie, — mais, Huber ne s'en doute guère.

Les critiques que Charles-Antoine Coypel s'attirait par sa témérité, devaient le toucher fort peu. Il pratiquait l'aimable philosophie qui régnait alors avec Mgr le duc d'Orléans, Régent de France, et comme il n'était pas seulement peintre, mais bel esprit et auteur dramatique, il se consolait facilement des brocards qu'il devait à ses pinceaux. Il écrit si fort et si bien, qu'il a l'honneur de se faire décocher ce sixain par Voltaire :

On dit que notre ami Coypel
Imite Horace et Raphaël,

(1) Il eût été très intéressant de constater cette évolution sur la maquette des *Noces d'Angélique et de Médor*, qui se trouvait dans la Galerie française. Mais, par un jeu qui ne manque pas de piquant, au moment précis où la tapisserie, retour de Compiègne, entrait au Louvre, la toile Coypel en sortait, pour aller à Fontainebleau.

(2) Qu'il accompagne de ce quatrain :
Vous qui faites cas de l'honneur
Fillette dont l'âme est bien née
De ce dangereux ramoneur
Gardez bien votre cheminée.

A les surpasser il s'efforce.
Et nous n'avons point aujourd'hui
De rimeur peignant de sa force
Ni de peintre rimant comme lui.

Dame! son bagage est considérable : vingt-sept pièces, prose et vers, tragédies, comédies, ballets, bouffonneries pour le Théâtre Italien. Il cultive tous les genres avec un succès égal et un égal bonheur : son *Alceste et Sigismond* réussit aussi bien que la *Capricieuse* ou que l'*Arlequin dans l'Isle de Ceylan*. Cependant il ne publie pas ses pièces. Le duc de Lavrillère, grand amateur de raretés dramatiques, a beaucoup de peine à en obtenir une copie : une seule œuvre nous est parvenue, imprimée par ordre royal, les *Folies de Cardénio*, «Ballet dansé par le Roy, dans son château des Tuilleries, au mois de Décembre 1720 ». Les personnages de la comédie étaient tenus par Duclos, La Thorillère, Baron, Poisson fils et Mlle Quinault ; Mlle Autier faisait Minerve et Mlle Quinault la aison, — quel choix singulier! Il y avait quatre entrées, une d'Espagnols, une de Maures, une d'Indiens et une de Chinois ; dans la deuxième, avec les Seigneurs Gaulois, paraissaient le Roi, M. le duc de Chartres, M. de Villeroy...

Coypel, pour mener de front pareille besogne et remplir consciencieusement ses diverses charges, — il mourut premier peintre du roi, censeur royal et directeur de l'Académie, — sortait peu, ou tout au moins vivait fort à sa guise, ne voisinant qu'à bon escient, amoureux de son logis des Galleries du Louvre, où il avait formé le plus merveilleux cabinet qu'on pût voir (1).

Là, il travaillait à ses heures, attendait l'inspiration, écrivait, peignait, — vivait très libre et très indépendant au milieu de cette société de la Régence, si exigeante cependant.

Rien ne peut mieux peindre le caractère charmant de Charles-Antoine, et le peindre tout entier, que cette lettre que je viens d'avoir la haute bonne fortune de découvrir, qui est tout à fait inédite et que je transcris ici fidèlement.

(1) A sa mort, d'après le catalogue de Mariette, on y trouva : deux Corrège, un Giorgione, trois Titien, un Holbein, six Rubens, deux Van Dyck, huit Rembrandt, six Teniers, des Neefs, des Backhuysem, des Watteau, des Desportes, des bronzes de Girardon, des figures de Jean de Bologne, des Antiques, des Boulle, des ivoires, des cires de Flamand des dessins de Raphaël, de Rembrandt, du Dominiquin, *trois cents* eaux-fortes de Rembrandt, des Chantilly, des Chines, des laques...

Elle ne porte pas de suscription, mais elle est évidemment adressée à Mr. Orry « Vice-Protecteur, Conseiller d'Etat et au Conseil Royal, Contrôleur Général des Finances, Directeur Général des Bâtiments du Roy » — et qui, naturellement, présidait aux destinées des Gobelins. Charles-Antoine est allé surveiller le tissage de son *Renaud*. Des Galleries du Louvre à la Bièvre, là-bas, derrière Saint-Marcel, par la vallée des Augustins, la rue de la Huchette et la place Maubert, il il y a loin, presque aussi loin que pour gagner les trois moulins de la porte d'Ivry où commence le pavé de Fontainebleau. Il rentre fatigué. Il n'ira pas chez Orry qui demeure tout près cependant, en l'Hôtel de Beauvais, rue Saint-Antoine, — le bonhomme est peut-être ennuyeux, — et il lui écrit l'exquise lettre qui suit :

« Ce 8 Février 1739

» Monseigneur,

» Je vais si souvent visiter Les Tapissiers des Gobelins que si chacune de mes visites vous coutoit La Lecture d'une de mes Lettres, je recevrais bientost un ordre de votre part d'en faire moins souvent. Cette réflexion m'a fait prendre le party de joindre dans une seule pièce d'écriture la relation de deux voyages à cette manufacture. Je fis le premier le 1er Janvier. Et je fus très satisfait de la tête de ce petit amour qui Embrasse les genoux de Renaud. Autant qu'il peut m'en souvenir, je parlay de façon à encourager les ouvriers ; enfin je sortis des Gobelins non-seulement content de ce que j'y avois vu, mais mesme de ce que j'y avois dit, chose qui ne m'est pas ordinaire. J'avois promis au sieur de Montmarquet de le revoir le samedy 4 février et je n'ay eu garde de manquer à ma parole. Je n'ay trouvé de nouveau dans la pièce du départ de Renaud qu'un bras d'Armide dont le coloris estoit trop rouge. Mais le Tapissier qui l'avoit fait, se doutant bien que je le trouveroit tel, s'occupoit en m'attandant à le suprimer pour le recommencer. Et si je n'ay pas été satisfait de son ouvrage, j'ay du moins esté très content de la prompte Justice qu'il lui rendoit. Voyla, Monseigneur, ce que je puis avoir l'honneur de vous dire au sujet des Gobelins. Si vous desirez savoir ce qui se passe dans mon cabinet, je vous en rendray compte avec la mesme naïveté. Je n'en suis point sorti de l'hiver, pas mesme pour faire des visites. J'y passe mon

temps délicieusement, tantost à y étudier la Nature, tantost à faire des Lectures les unes relatives à mon art, les autres propres à me maintenir en cette heureuse Philosophie qui me rend content de la médiocrité de ma situation. Enfin, j'attends paisiblement dans ce cher cabinet que quelque heureuse idée vienne m'y saisir pour la transporter sur la toile èt l'exposer à vos regards. Car je prends la Liberté de vous suplier, Monseigneur, de trouver bon que je ne travaille qu'autant que je seray entraîné par la force de l'Imagination. Je veux tâcher de vous donner de bonnes choses et les bonnes choses ne se font pas à tout instant. Je plains le sort de ceux qui se croyent ou qui sont obligés de produire tous les jours et qui se trouvent dans la malheureuse nécessité de promettre du beau à jour nommé, ainsi qu'on promet un habit. Enfin, Monseigneur, si vous me permettez de vous dire ce que je pense de la Peinture, je l'adore comme occupation, je la déteste comme profession. Cet aveu que je prends la liberté de vous faire vous engage encore plus à ne me rien passer. On doit moins pardonner de fautes à celui qui ne s'occupe que dans l'Espérance de produire du beau qu'à ceux qui sont obligés de travailler pour acquérir L'utile. Je suis, avec un profond respect,

» Monseigneur,

» Votre très humble et très obéissant serviteur

» Coypel. »

Si Charles-Antoine eût lu cette lettre à ses collègues de l'Académie, Largillière se serait ému, mais Chardin...

Virgile Josz.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Hermann Paul: *Guignols*, 60 dessins; édition de « La Revue Blanche », 6 fr. — Enacryos : *Amour Etrusque*, Borel, 3.50. — *Almanach Georges Bans 1899*, La Critique, 3 fr. — Edward Leisehing : *Der Wiener Congrès*, Wien : Artaria et Cº ; dépot à Paris : Hessèle ; 550 ex., 150 fr. — Les Revues : *L'Estampe Moderne, L'Estampe et l'Affiche, L'Art Décoratif, l'Œuvre d'Art, Revue Internationale des Expositions, La Chronique des Arts, La Revue des Beaux-Arts et des Lettres, Revue Populaire des Beaux-Arts, Le Moniteur des Arts, Le Journal*

des Artistes, Le Courrier Français, The Studio, The Artist, Mir Iskousstva. Revista Moderna. — Les Estampes : Œuvres de MM. Muller, Berthon, P. E. Vibert, Lebègue, Grün. — Affiches récentes.

Les Livres. — M. Hermann Paul compte parmi nos plus originaux caricaturistes. Sa légende manque parfois d'esprit ; il n'a pas le mot féroce comme Forain ou délicieusement gouailleur comme Willette, mais il apporte dans ses conceptions une certaine philosophie d'observation forcément cruelle. Personne n'a peut-être plus amèrement, plus hideusement et plus réellement synthétisé la « gueule du bourgeois ». **Guignols** est le recueil de soixante dessins classés sous ces quatre titres : « Notre Président », « L'Extérieur », « La Politique », « l'Affaire ». On y revoit avec plaisir, nonobstant le parti-pris, croqués à grands traits, dans la large manière qui caractérise l'auteur, les événements de ces deux dernières années.

La « collection Nymphée » de la librairie Borel vient de s'augmenter d'un charmant volume d'Enacryos, **Amour Etrusque**, contenant une suite de hors-texte en sanguine par A. Calbet dont on se rappelle les illustrations pour l'*Aphrodite* de Pierre Louys.

Je signale également **l'Almanach Georges Bans 1899** et un livre coûteux composé à Vienne par les soins du Comité de l'Exposition du Congrès de Vienne : **Der Wiener Congrès.** Ce livre, sorte d'histoire de la civilisation dans l'art de 1800 à 1825, est quelque chose d'analogue aux publications du bibliophile Jacob sur les sciences, lettres et arts depuis le moyen âge.

Les Revues. — **L'Estampe Moderne** (décembre). — Au sommaire : *Cité lacustre* par Cormon ; *Polichinelle* par Dillon ; *Parisienne* par P.-C. Helleu ; *Le Baiser* par V. Prouvé.

Les Maîtres de l'Affiche (janvier). — Les reproductions qui composent le numéro de janvier des *Maîtres de l'Affiche* sont : la nouvelle affiche de Chéret pour les *Bals de l'Opéra* ; *Marguerite Duffay*, par Anquetin ; *Eugénie Buffet, la Chanteuse populaire*, par Léopold Stevens, et, enfin une composition, *Victor Bicycle*, de l'artiste américain Bradley.

L'Estampe et l'Affiche (15 décembre). — M. Roger Marx a émis dernièrement l'idée de créer un musée de l'affiche. Il revient sur cet intéressant projet dans un article où il indique ce qu'il y aurait d'injuste à négliger dans l'art moderne l'apport très important des maîtres de l'affiche. Souhaitons

de voir réaliser bientôt les désirs de M. Marx qui sont ceux de quiconque connaît et aime l'estampe contemporaine.

L'art Décoratif (décembre). — Texte sur les arts du verrier accompagné d'une série de planches ; un certain nombre de reproductions de l'œuvre de Puvis de Chavannes ; un éventail en douze couleurs par G. de Feure.

L'Œuvre d'Art (15 décembre). — *La galerie de S. M. Charles Ier roi de Roumanie* (*tableaux anciens*) par Camille Benoit ; *Jules Breton* par Boyer d'Agen ; *La Renaissance de l'art du Médailleur* par Charles Saunier.

Revue internationale des Expositions (31 décembre). — Excellent article sur Alexandre Falguière par Gustave Schneider.

Puisqu'il s'agit de M. Falguière, je tiens à dire ici quelques mots personnels à propos d'un article de M. Fontainas paru dans le dernier numéro.

M. Fontainas commence ainsi sa chronique : « Un dédain facile justifie mal les critiques ironiques et légers. » Je ne lui demanderai pas de méditer cette phrase heureuse. Je me contenterai de me mettre — et je ne crois pas être en désaccord avec lui — au nombre des critiques mal avisés dont il parle. J'ai quelque droit à cet honneur puisque l'exposition des maquettes de Falguière est due à mon initiative. M. Fontainas le sait et je le remercie bien sincèrement de m'avoir fourni prétexte à m'expliquer.

Beaucoup ont cru que nous avions voulu, M. Paul Matout et moi, opposer Falguière à Rodin. Les circonstances elles-mêmes ont prêté à cette équivoque. J'ai donné tous mes soins à un numéro spécial de *La Plume* consacré à l'œuvre de Falguière. Ce numéro, préparé et annoncé depuis longtemps, parut malencontreusement à l'époque des violentes polémiques suscitées par le Balzac de Rodin.

Je tiens donc à dire à cette place que j'ai pour Rodin la plus pure admiration ; je le considère comme un des plus grands génies que la sculpture ait comptés dans tous les temps. Ce que j'exprime aujourd'hui, je l'ai déjà écrit ; je l'écrirai encore puisque je prépare sur Rodin un travail important et que je m'occupe d'établir sur de larges bases une exposition de son important labeur.

La haute place que je reconnais à ce maître novateur ne m'empêche pas cependant de discerner en Falguière de rares

qualités. En visitant son atelier j'ai pu le surprendre sous un jour peu connu : j'ai vu des maquettes écloses sous la poussée d'un curieux instinct ; j'ai découvert dans des recoins, figés dans la terre ou dans le plâtre, des mouvements tout de grâce ou de vérité. Il m'a paru juste et utile de divulguer cela. Il ne faudrait surtout pas oublier que M. Falguière est un très savant et très beau peintre, au point qu'on le pourrait croire davantage prédestiné au maniement du pinceau qu'à celui de l'ébauchoir.

Quoi qu'il en soit,on voudra bien reconnaître qu'en critique d'art le snobisme est ce qu'il y a de plus haïssable. C'est le contraire de la justice.

Prôner Rodin, Puvis, Manet, Monet et quelques autres, c'est faire besogne plus que louable, mais si je me condamnais à ne goûter que les productions de ces incontestables maîtres, la valeur de mon admiration m'en semblerait bien diminuée.

Quelle que soit l'infime part de beauté d'une œuvre, il est toujours séant de la démêler et de la montrer. Je ne me pardonnerais pas, si dans la création la plus insignifiante il y avait quelque chose de bien, de ne point le dire.

Ce qu'il y a de plus difficile dans le devoir d'un critique, c'est de situer chaque effort sans se laisser influencer par l'amitié ou par la réclame. Je ne veux pas rechercher jusqu'à quel point M. Fontainas y est arrivé, mais je puis proclamer, pour ce qui me regarde, que, si mal avisé que je sois, j'écris avec trop de prudence pour commettre certaines erreurs matérielles qu'on peut relever dans ses dissertations, par ailleurs fort méritoires.

Mais, chut! n'attaquons personne : notre collaborateur ne nous a-t-il pas excellemment enseigné qu'*un dédain facile justifie mal les critiques ironiques et légers*.

La Chronique des Arts (7 et 14 janvier). — Cette publication mène avec juste raison une campagne contre la façon dont on organise l'Exposition rétrospective de l'art français en 1900. J'ai bien peur que ces courageux efforts n'arrivent point à corriger le mauvais vouloir ni l'incurie, ou la bêtise des administrations des Finances, des Beaux-Arts et des Cultes.

Le numéro du 7 janvier contient *quelques documents sur les Vernet* et j'y trouve aussi cette annonce : « L'Administration

des Beaux-Arts de la Ville de Paris vient, à la demande du Conseil général, de faire l'acquisition de la *Seine* du sculpteur Denys Puech, reproduction en marbre grandeur nature du bel envoi de Rome du grand artiste. Ce bas-relief sera placé au Tribunal de Commerce. » Je crois qu'en fait de commerce M. Puech s'y entend. Mais, qu'il ait hâte de placer tous ses navets, ce n'est pourtant pas une raison pour qu'on les lui achète tous. C'est beau la famille!

La Revue des Beaux-Arts et des Lettres (1er janvier). — M. Fagus a fort habilement réuni dans ce fascicule les pages les plus intéressantes publiées au hasard des revues et des journaux sur Auguste Rodin. Cela forme un ensemble documentaire précieux et que consulteront avec fruit les gens de bonne foi qui n'ont pas encore saisi ce qu'il y a de formidablement nouveau et puissant dans l'art du maître.

Revue populaire des Beaux-Arts (7 janvier) — Fort intéressant article de M. Charles Saunier sur *l'Art Français en 1898*. J'en extrais quelques lignes très d'accord avec les sentiments que j'exprimais plus haut. Je suis heureux de me rencontrer une fois de plus avec M. Saunier dont j'estime hautement l'esprit perspicace et la critique élégante :

« Je louais récemment, devant un snob, Falguière.

« Il m'interrompit pour me dire : Tiens, vous n'aimez pas Rodin ?

« C'est la grande duperie des emballements irraisonnés, des opinions toutes faites, que d'empêcher de comprendre même ce que l'on feint d'aimer. On peut louer Falguière, Constantin Meunier, Frémiet, et admirer comme on le doit l'œuvre de Rodin ».

(14 janvier). — Dans un article ému M. Roger Milès parle excellemment d'Eugène Boudin qui fut son ami. Trente dessins inédits accompagnent ces lignes.

Le Moniteur des Arts (30 décembre). — M. Léon David consacre quelques pages fournies et méritées à un jeune artiste de grand avenir, *Lucien Simon*.

Le Journal des Artistes (8 janvier). — Trois grands artistes juifs oubliés : *Béséléel, Ooliab et Hiram* par Arthur de Gravillon.

Le Courrier Français (1er janvier). — Première page amèrement ironique de Willette. Portrait de M. Abel Rossi par Widhopff.

(15 janvier). — Dessin de Willette sur ce fait divers : « Le lieutenant Mattassich-Keglevich, arrêté à la suite de sa liaison avec la princesse Louise de Cobóurg et du duel u 'il eut avec le mari de la princesse, a été, avant-hier, dégradé dans sa prison. Pour conduite immorale, expliquent les journaux d'Autriche. Entendez, par cette péiiphrase prudhommesque, que le pauvre officier expie terriblement le crime d'avoir aimé une princesse de sang royal, et le crime, plus grand encore, d'en avoir été aimé.

« Ça coûte cher, de faire cocu un prince... »

Willette nous montre l'officier enchaîné dans la prison l'uniforme arraché, tandis que la jeune princesse est sous la douche. Légende : *Ohé ! l'Etranger ! Ohé !*

The Studio (15 décembre). — *L'œuvre de Harold Speed* par A. L.Baldry ; *un home d'architecte*; *L'art primitif au Bénin*, 42 illustrations ; *M. J. A. Duncan, dessinateur et illustrateur.*

The Artist (janvier). — *A. T. Nowell* par W. H. Ward; *George Jack architecte et ses œuvres* par Fred Miller. Un article sur l'Exposition de Munich et un autre sur les poteries de Frederick Rhead.

Mir Iskousstva (Le Monde Artiste) 15 novembre. — Premier numéro d'une revue extrêmement luxueuse publiée à Saint-Pétersbourg. Je n'hésite pas à approuver toute la partie illustrée de cette publication et particulièrement de caractéristiques motifs de faïence. Quant au texte, ignorant le russe, je suis obligé de m'en taire. Voici la *prière d'insérer* en français :

« *Monde Artiste* a pour but exclusif de favoriser le dévelop pement de *l'Art moderne russe* dans ses manifestations *purement esthétiques*, aussi bien que dans son *application à l'industrie.* Nos efforts tendront surtout vers l'annoblissement du goût dans toutes les branches de l'art national. Nous accueillerons de préférence toute œuvre qui, témoignant d'un réel talent, nous ouvrira des perspectives d'avenir. nous révélera une idée neuve, un sentiment frais. Quant à la partie rétrospective elle se composera d'œuvres russes anciennes, fort peu connues encore. »

Revista Moderna (décembre). — Un article de M. José de Figueiredo sur Lachenal et sur un artiste portugais de valeur, M. Raphaël Bordallo.

Les Estampes : A voir chez Kleinmann une belle série de

pointes-sèches et d'eaux-fortes en couleurs de **Muller**, notamment *La femme au tub sous la lampe*, *Bateaux au bord du quai*, *Femme au piano*, *Le massage*.

Chez Arnould, *La Harpe* par **Paul Berthon**.

Dans la petite estampe : reçu les cartes de visite illustrées de **Pierre Eugène Vibert** par lui-même, de Georges Bans par **Léon Lebègue, de Grün** par lui-même.

Affiches récentes : Imprimerie Chaix : **Bal de l'Opera** par Chéret.

Imprimerie Lemercier : **Exposition des peintres lithographes**, une affiche par Gottlob et une autre par A. Lepère.

Imprimerie Caby et Chardin : **Imprimez vous-même**, par Pal.

Nouveau Cirque ; La Cascade merveilleuse, par Lucien Faure.

Yvanhoé Rambosson.

LE MEUBLE ET LA MAISON

La petite maison. — De l'Ipsipoussisme et des ipsipoussistes. — Les automobiles : maisons de banlieue et cottages. — Le Foyer Moderne de M. Plumet. — Jeunes constructeurs : MM. Duport, Julien Polti et Pierre Paquet ; ou Parisis, Poitou, Marche. — La chaire du Clerc et la maison du rêve.

Nous vous offrons ce vieux rêve : la Petite Maison.

Vous vous rappelez encore, aux « Morceaux choisis » d'antan, la chère page de Rousseau sur la demeure aux volets verts, aux tuiles rouges ? Il n'est pas mort, dites ? bien que muet, cet idéal en vos cœurs, — découragés peut-être de l'espérer comme prix d'un long labeur, en et par cette cohue de l'ipsipoussisme...

(« *De l'Ipsipoussisme et des ipsipoussistes* », article vengeur à paraître... un jour !)

Mais non : la réalisation n'est pas si loin.

§

Chaque jour plus pratique, — de prix plus clément, d'aspect mieux souriant se fait la Petite Maison, — et d'éloignement aussi moins provincial.

Car... la pénétration des lignes de chemins de fer au cœur de Paris, presque à la Bibliothèque, au Louvre et au « *Mer-*

cure de France » ,... le Métropolitain enfin à l'œuvre... et, surtout, l'automobilisme entrent en concurrence. Ardez à quels prix tombe déjà, d'année en année, le petit tricycle à pétrole. Comprenez que l'architecte s'en émeut : le voilà tourné vers la maisonnette des champs.

Examinons-en les types à ses tréteaux.

D'abord le plus humble : l'habitation du bourg. Prise, pour moins de coût, entre deux mitoyens, telle que nous l'a léguée, si ingénieuse au point de vue « *phynance* » comme au point de vue « art », le moyen-âge, — avec, en bas, sa salle commune et sa cuisine, et, aux étages supérieurs, ses chambars,... s'épargnant le plus souvent des cloisons par des tentures, — elle baignera, aux banlieues, dans un air pur, relativement. Quel progrès (par retour en arrière, naturellement) pour l'ouvrier, pour le petit employé même, ce sous-prolétaire, sur la caserne nauséabonde et criarde !

Et voici, précisément, que nous arrive un précieux ouvrage : le *Foyer Moderne* où M. Plumet offre d'édifier, en la future Exposition Universelle, et indépendante des hideurs industrielles, un type de maison du XIXe siècle, meubles et immeuble. Non pas l'hôtel du richard, mais la douce et simple demeure de la famille qui paie 800 fr. de loyer et où, le dîner enlevé, les têtes, autour de la table ronde, se courbent chacune sur son travail.

800 fr. par an, c'est encore trop cher, puisqu'il faut donner à l'ouvrier même ce noble cadre. Mais l'auteur nous prévient qu'il s'agit là, seulement, d'un premier effort.

Faisons tout de suite une critique, afin de pouvoir nous laisser aller sans restrictions ensuite à la réchauffante joie de son beau programme : c'est une erreur, à notre avis du moins, de croire qu'il faut rendre au bois menuisé les courbes sinueuses du végétal vivant. Les murs n'affectent point de ressemblance avec les rochers.

Mais quel sain idéal d'art (maître, ô Tolstoï, vous y souscririez, n'est-ce pas ?) que ceci : « *mettre sous les yeux de* » *l'homme, même dans les plus humbles choses servant à la vie,* » *la plus grande somme de raison et ne jamais rien composer* » *pour l'usage journalier, qui ne soit basé sur l'Utilité alliée à* » *la Beauté.* »

La construction des planchers en ciment armé, aussi hygiénique que prudente, — le revêtement des murailles non plus

par des papiers, plinthes et stylobates prétentieux et poudreux, mais par les matériaux du feu (verre, glaces, faïences ou grès) si gais, — l'éclairage de tous les réduits, placards et cabinets, au moyen des matériaux de verre, — les murs pleins, ces éponges, évidés avec un art savant de l'aération et du chauffage, — que d'excellents principes! Et les belles paroles émues qu'ils produisent! Il y a plus de poésie vraie dans cette petite brochure technique que dans maint « volume de vers »... Oui, songe-t-on, en un tel foyer, l'homme du peuple, l'employé, quiconque peine, se rachèterait...

Mais avec le bourgeois plus riche, il vous faudra lutter, artistes, patiemment. En obtenir, songez, qu'il renonce à son concept épicier du « simili-château »! Puissiez-vous le gagner à l'idée du cottage, dont le charme réside en la rusticité même qu'on lui laisse!

D'exemple plus typique des combats de l'architecte et du propriétaire nous n'en voyons pas, que la construction élevée, non loin de cet étang de Villeneuve, où s'acheva la grande vie de Pasteur, à Garches, par M. Duport. Certains détails sont d'un dessinateur charmant : l'élégante lucarne ogivale, en le pignon de la façade sous le toit. Au rez-de-chaussée, à droite, la bretêche si confortable; les baies; jusqu'à ce coquet balcon de Rosine, en haut à gauche... Mais, Dieux et démons! quel plan inutilement découpé, quel luxe d'escalier! et ce pigeonnier aplati au sommet du tout? Le client est ravi. « — Oh, monsieur, que de choses n'ai-je pas eues pour mon argent! » Et il a raison, qui pis est, l'excellent homme... En vain l'architecte a-t-il peiné, en élargissant la base de l'édifice, et en lui adjoignant, comme une queue, le doux déroulement d'une rampe sur la terrasse, à créer une silhouette. C'était partie impossible à gagner.

L'effort d'un beau joueur n'en demeure pas moins là.

Des batailles de ce très jeune, on trouvera un autre document, non moins intéressant, dans les deux jumelles, d'ailleurs dissemblables, qu'il a construites, en plein bourg cette fois, à Bois-Colombes : un pavillon, paraît-il, les réunira. Dans une autre villa, la piquante inégalité du toit décèle un esprit à la fois original et pratique : il descend presque jusqu'à terre du côté cour et, du côté rue, laisse le mur de meulière apparente s'ouvrir au jour et à l'air. Or, cette villa a coûté

les deux tiers de celle de Garches.

Et, pour dix fois moins cher, M. Julien Polti a construit, en Poitou il est vrai, une maisonnette naïve et touchante, capable avec cela, grâce à ses murs de cinquante centimètres, de résister aux intempéries. Surélevée de deux marches sur la route, mais de la hauteur d'une pièce (une haute cave) au-dessus des champs, elle a deux chambres à chacun de ses trois étages, dont le dernier, par des lucarnes d'un joli accent local, est peu lambrissé sous le long toit exigé par les pluies. Et, à l'intérieur, les solives laissées apparentes, mieux même, peintes en vert clair et soulignées de filets rouges fournissent une décoration peu dispendieuse et pourtant de combien préférable à nos hébétants plafonds de plâtre!

C'est par le même procédé que, bien loin au plus sauvage des montagnes de la Creuse, M. Paquet a su égayer un intérieur, presque sans argent dépenser, lui. Ajoutez-y toutefois une aimable frise de papier peint (vous savez qu'il en est d'étonnants) et, surtout, une cheminée de bois, bijou de simplicité qui laisse au voyageur la nostalgie d'un tel foyer. Il serait souhaitable, mon cher Paquet, qu'on remplaçât, dans nos plus beaux hôtels, tant de prostitutionnelles cheminées de marbre par ce dont vous embellîtes votre salle à manger marchoise.

§

Vous le voyez, la « Petite Maison » dissimulant, en un jardin épais, derrière de hauts murs, sa face douce et accueillante et son perron surélevé qu'abrite une marquise d'où pendent des glycines au blond feuillage, est réalisable presque au prix d'un petit logement.

Imaginez-vous, à défaut d'un vestibule larbinesque et du sot salon, un hall, naturellement décoré par l'escalier de bois qui, d'un zigzag, escalade, au fond, le premier, où règne une galerie en guise de palier, entre les deux chambres à coucher... Ecoutez, en bas : le couvert tinte à droite, dans la salle à manger décorée par Boignard, ou de ces fleurs anglaises qu'a, pour Liberty, dessinées... Grasset. Elle communique avec le petit pavillon où un fourneau ingénieux chauffe à la fois dans la cuisine et dans la salle de bain : ce pavillon offre, avec son toit, notez-le, une terrasse toute trouvée, devant la baie qu'y ouvre une des chambres du premier (outre la

fenêtre qu'elle a sur la façade).

De l'autre chambre, par une trappe, un escalier en colimaçon descend à votre cabinet de travail. Une double cloison, renfermant des débris de liège, isole celui-ci des bruits du hall : c'est la paix. C'est la silencieuse cité des livres chantée par Sylvestre Bonnard. Et là, dans l'embrasure de la fenêtre, se tient, reconstruite, la chaire du clerc médiéval : les in-folio sous le siège ; un pupître mobile, adapté au bras du fauteuil droit à oreillettes, vous renferme dans votre étude, tandis que, du dais, l'éclaire la lampe ; et il y a, dans les côtés du meuble, des places pour vos carnets « bondés de notes ».

Eh, eh ?...

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'Art ou plutôt l'actualité artistique s'en fut promener l'autre jour à Malines — Malines, une ville exquise, à la fois archaïque et vivante, presque aussi noble que Bruges, mais mille fois plus radieuse ! — où l'on exécutait l'œuvre d'un jeune compositeur né sur les bords de la Dyle et à l'ombre de la superbe tour de Saint-Rombaut. Tout jeune encore, — il a trente ans à peine — M. Edmond Pallemaerts est le directeur et même le fondateur du Conservatoire de Buenos-Ayres. Dans cette merveilleuse ville de près d'un million d'âmes, ce « petit Belge » est arrivé à tenir un rôle analogue à celui que M. Gevaert joue à Bruxelles et Peter Benoit à Anvers.

Il y a près de dix ans, le jeune Malinois s'embarquait un beau matin pour entreprendre la civilisation musicale de l'Amérique du Sud, continent absolument vierge ou du moins barbare, contrée adorablement neuve et *genuine*, comparée à notre vieille Europe pourrie d'esthétique et de byzantinisme.

Pallemaerts venait d'avoir vingt ans. Il sortait du Conservatoire royal de Bruxelles où il avait fait de solides études sous la direction de MM. Arthur de Greef, Gustave Huberti et feu Kufferath. Celui-ci lui enseigna le contrepoint, Huberti l'initia à l'harmonie et De Greef en fit un remarquable pianiste. Pallemaerts avait même décroché les premiers prix de composition avec la plus grande distinction. Mais que repré-

sentaient diplômes de capacité, encouragements de la critique, félicitations des jurys compétents, sinon des honneurs très platoniques dans un pays où les musiciens semblent sortir de terre comme les asperges des terreaux malinois!

Pallemaerts avait beau posséder du fond et du talent plus que les autres, il n'en trouverait pas moins la carrière atrocement encombrée, les médiocres étant généralement les plus débrouillards et les plus rapaces. Quelles perspectives s'ouvraient à lui s'il demeurait en Belgique? Végéter, déjouer les embûches, esquiver les chausses-trappes de la concurrence, courir le cachet, s'énerver à faire pianoter des petites grues ou d'affreux mômes sans les moindres « dispositions », quitte à travailler sérieusement à ses moments perdus, c'est-à-dire en prenant sur ses indispensables heures de repos et de sommeil quelques instants pour se livrer à la composition, à la création d'art?

Beaucoup se seraient résignés à ce sort morne et déprimant. Pallemaerts, lui, est un volontaire et un énergique. Il a du sang et du sens. Un beau Flamand! J'avais appris à l'apprécier comme pianiste et même comme compositeur, un soir que, dans une maison amie, il nous joua avec une réelle compréhension, l'*Appassionata* de Beethoven, puis des mélodies et des morceaux de piano de son propre bagage.

Nous nous étions liés. A la différence de la plupart des croque-notes, des rapins et des praticiens nationaux — ils abondent ici, ceux que Flaubert appelait si justement des vitriers! — notre jeune ami avait des idées, de la réflexion et de la lecture, et son tempérament d'artiste n'était pas celui d'un simple « impulsif » de la tache de couleur ou de la tache de musique.

Au cours d'une de nos longues et ferventes excursions à l'est de Malines, vers le Hageland ou la Campine, il me fit part de ses projets d'exil volontaire et cela non sans une certaine mélancolie patriale, car il était et il est bien resté de chez nous! Je ne pus que l'approuver et l'encourager. Sa résolution fut prise irrévocablement à la fin de cette belle journée d'été sur le plateau d'Heyst-Op-den-Berg, d'où nous admirions je ne sais combien de clochers épars dans le pays aimé! Et il me joua ce soir ses premières compositions en leur prêtant une saveur, un accent inaccoutumés. Et si c'était un adieu, c'était avant tout un espoir.

Quelques mois après, il abordait aux rivages lointains d'où nous avions importé jusqu'à présent plus d'extraits de viande et plus de guano que de productions d'art. Et en quelques années, à force de vouloir et de talent, il a créé à Buenos-Ayres un important établissement, voire tout un mouvement musical. Naturellement sa pensée se reportait vers le *home* et le terroir flamand et ses compositions s'imprégnaient plus que jamais de la sève et de la lumière de chez nous. C'est ainsi qu'il a mis en musique un poème consacré à Boduognat, le fameux chef des Nerviens, ce très lointain ancêtre des Anversois et des Malinois. Nous entendîmes cette œuvre et quelques autres l'autre jour, en une grande fête où l'auteur, revenu pour un mois au pays natal, fut l'objet de démonstrations vraiment touchantes et dont la sincérité parvint à m'émouvoir moi-même, quelque méfiance que j'entretienne à l'égard de ces manifestations d'enthousiasme local.

Boduognat est une œuvre de valeur et surtout de généreuse promesse. J'attends impatiemment le compositeur au théâtre pour lequel il me paraît doué mieux que la plupart de ses jeunes confrères flamands, sans en excepter les meilleurs. Sa musique est expressive, dramatique et passionnée, d'une belle couleur héroïque, d'un sentiment plein de noblesse, sans surcharge et sans banalité. Qualité essentielle, qui manque souvent à nos musiciens et écrivains flamands : M. Pallemaerts compose dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire qu'il possède le sentiment des proportions. Il dit ce qu'il faut exprimer, et, cela, le mieux possible, sans amplifications et fioritures, sans rhétorique, alors que la plupart de ses confrères représentent les dignes continuateurs de ces cénacles de méchants poètes allégorisants, impitoyables raseurs, qui s'appelaient si justement des « Chambres de Rhétorique ». Une autre qualité précieuse et rare en ce pays chez la gent musicante ou barbouillante, c'est la compréhension du *beau* littéraire. Pas de danger que Pallemaerts s'acoquine, comme il n'arrive que trop souvent ici, avec un librettiste qui ne soit un artiste, un poète ! Quoique écrit en forme d'oratorio, *Boduognat* donnait l'impression du théâtre tant le dialogue des solistes en est scénique, les chœurs animés, l'orchestre décoratif. C'est déjà de la musique de *geste*. On assistait vraiment au triomphe de César, et au suicide de la belle Nervienne, et l'hommage rendu par le vainqueur à la bra-

voure des Belges avait l'accent de la parole historique, traduite en flamand par le librettiste : *Belgen zijn waarlijk de dapperste Gallen* (Les Belges sont les plus braves des Gaulois).

Braves, je crois qu'ils le sont encore, et surtout entreprenants, pleins d'initiative. Trop à l'étroit dans leur petit pays, voilà qu'ils émigrent; et ce ne sont plus seulement, comme autrefois, les commerçants, les industriels et les colonisateurs qui abandonnent la métropole, mais, à l'exemple de Pallemaerts, les artistes, saisis du même esprit aventureux, vont chercher au loin des « coudées plus franches », des milieux où leur activité aura plus de « jeu ». Avant le jeune Malinois dont je vous parlais, un autre musicien flamand, M. Franck Vanderstucken, un Anversois, élève de Peter Benoit, avait pris le chemin de l'Amérique. M. Vanderstucken dirige en ce moment à New-York et à Cincinnati des sociétés de musique (symphonie et chœurs) formidables comme tout ce qui se fait là-bas; et, mieux encore, il est devenu le *leader* d'un groupe de compositeurs yankees, dont, si j'ai bonne mémoire, vous avez dû entendre les *maiden works* ou les œuvres de début, pendant la dernière exposition de Paris.

Nos écrivains aussi désertent le berceau belge. Rodenbach vivait depuis longtemps à Paris ; Maeterlinck y séjourne plus souvent qu'en sa Flandre natale, Eugène Demolder s'est éloigné des rives du canal de Charleroi et de la forêt de Groenendaele pour voisiner avec l'Oise et les futaies de Fontainebleau, et voilà encore Emile Verhaeren qui dit adieu à son cher Escaut et à ses polders de Puers et de Bornhem pour vivre dans ce Paris où l'appelaient sinon de plus sincères amis et admirateurs, du moins des admirateurs et des amis plus nombreux.

Ceux-là sont allés retrouver leur véritable patrie intellectuelle, mais d'autres ont dû se résigner à l'exil. Le *Mercure* parlait récemment, dans sa revue du mois, de M. Léopold Courouble, à propos d'une amusante fantaisie consacrée au parler bruxellois. M. Courouble, attaché semblait-il plus que n'importe qui à notre bonne ville de Bruxelles, dont il blaguait les mœurs et le langage, comme on se moque parfois gentiment et sans malice de ce qu'on chérit bien filialement, vient de s'embarquer pour le Congo où l'attend une position de juge au tribunal de Borna.

Oui, je suis persuadé que M. Courouble chérissait comme

nous les chérissons cette population, ce pavé et ces intérieurs d'ici, jusque dans leurs faiblesses et leurs tares, peut-être même à cause de celles-ci. Car, à la longue, on s'accommode des défauts et des travers de ce qu'on aime ; on éprouve d'abord de l'indulgence, et puis de la sympathie pour les côtés choquants et critiquables de l'objet aimé. Le mauvais langage, voire le prosaïsme ultra simpliste de nos entours finissent par nous devenir indispensables. L'épouvantable vide intellectuel, le néant littéraire des dignes bourgeois d'ici acquiert à la longue, par son intensité même, par ses profondeurs insondables et vertigineuses, la vertu balsamique d'un *nirvana*, d'un souverain calmant, ou d'une douche réparatrice.

Léopold Courouble, écrivain gaulois, même attique, enfant de Bruxelles élevé dans un lycée parisien, avait admirablement observé et persiflé les mœurs et le langage de la « bonne bourgeoisie » marolliennne. Ses deux livres de contes et de tableaux bruxellois représentent de purs chefs-d'œuvre à rapprocher des humoristes anglais, par exemple du Dickens de *Pickwick*. Le matérialisme bon enfant, la vulgarité sensuelle et sentimentale, la plantureuse trivialité, mais aussi les allures spontanées, les mœurs libres et sincères, la grosse joie sociable de ce bon peuple que les Espagnols du duc d'Albe appelaient assez plaisamment des « hommes de beurre », y sont célébrés en une pâte affriolante, avec une couleur aussi franche et croustilleuse que dans les toiles des petits-maîtres, avec cette différence que Courouble nous peint surtout les magots, les commères, les lurons et les pifres de la classe moyenne du bas de la ville : commerçants enrichis, notables de quartiers, conseillers municipaux, officiers de gardes civiques, membres de la « Grande Harmonie », cette « société d'agrément » où les jeunes gens en quête de promises honnêtes et raisonnablement dotées, conduisent des cotillons « honorés de la présence de la famille royale ».

Courouble a fait pour Bruxelles ce que Julius Stinde avait réalisé pour Berlin dans ses livres si désopilants consacrés à la *Famille Buchholz*. Les noms seuls de ses personnages sont des trouvailles, de véritables enseignes drôlatiques. Le *Châtiment de Madame Keuterings*, la *Fin de Trullemans*, *Mosselman* et surtout les *Fiançailles de Joseph Kakebroek*, sont autant de scènes de la vie bruxelloise, assignant à Courouble (qui les publia d'abord dans le journal la *Réforme* sous le pseudo-

nyme de Me Chamaillac) une place tout à fait originale et pas la moins enviable, dans notre petit monde d'écrivains. Et voilà ce charmant humoriste appelé à rendre la justice aux nègres du Congo!

Avant lui, en des charges tout à fait marolliennes, c'est-à-dire en cette hybride et incestueuse mixture de français et de flamand, des humouristes du terroir, tels que M. Victor Lefèvre (dit Coco-Lulu) et M. Léopold Pels croquaient et faisaient dialoguer les gens du peuple, les aborigènes égrillards, les turlupins de la rue Haute, les copains de Luppè Karsoul, de Bazouf et de ce Pitje Snot dont je vous contai autrefois les mirifiques funérailles. Un journal, la *Casserole*, aujourd'hui disparu, au grand regret des amateurs du pittoresque local, était tout entier rédigé en cette langue de bas-fonds, par M. Léopold Pels. Bazouf et sa Vergenie y commentaient les événements d'actualité bruxelloise avec l'esprit narquois et mystificateur, autrement dit *zwanzeur*, qui caractérise nos gavroches et nos loustics de carrefours. Ils étaient pour Bruxelles les Paschino et Marforio de Rome, les Teun Koekeloure et Trinette d'Anvers, les Schulze et Muller du *Kladerradatsch*.

M. Victor Lefèvre, lui, s'est amusé à interpréter en marollien les... Fables de Lafontaine. *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf* s'intitulera *El veus qui veut s'fair si gros comme un bœuf* et se terminera par cette moralité :

C'est comm' ça dedans l'vie
D'êt' plus grand qu'on est on a toujours d' l'envie
El quetje (gamin) d'apprenti veut passer ouvérier
Tout just' comme el piot' (pioupiou) qui veut ïet' guer-
[nadier (grenadier).

A dessein j'ai cité des vers ressemblant le plus à du français.

Un lettré italien qui vécut longtemps ici, M. Tito Zœnardelli, auteur de remarquables travaux de philologie et d'un commentaire du Dante, n'a pas dédaigné de s'occuper du patois de nos petites gens et il s'est même donné la peine de recueillir les insultes, les quolibets et les sobriquets les plus imagés du vocabulaire de nos faubouriens. Mais inutile de dire que malgré la conscience que le savant apporta dans ce travail, celui-ci présente de très fortes lacunes.

M. Courouble, lui, n'est pas descendu jusqu'au marollien

renforcé et carabiné; il s'est arrêté aux couches moyennes : celles où l'on ne parle plus une langue aussi brutale et faisandée que dans les milieux ouvriers, mais où le dialecte, les tours de phrase, le vocabulaire et surtout l'accent, trahissent une origine à peine plus relevée que celle des naturels des rues Blaes et des impasses de la rue Haute.

Votre compatriote M. Charles Morice, qui vient de publier un très beau livre sur l'*Esprit Belge*, aurait lu avec profit les contes si particuliers de M. Courouble. Ils l'auraient renseigné d'une façon amusante, quoique gaillarde, sur maints côtés de cet esprit qui doivent l'intriguer ou même lui être fermés complètement. Esprit fin, nature délicate, écrivain loyal et de belle tenue, M. Morice s'est essayé, comme il le dit lui-même, à se faire de l'esprit belge une idée personnelle, mais Bruxelles étant son point central de vision et d'expérience, c'est toutefois de Paris que l'auteur est resté orienté. Malgré cette orientation, M. Morice se montre extrêmement compréhensif et il nous juge toujours avec courtoisie, souvent avec sympathie, et en plus d'une page, il nous révèle à nous-mêmes, il nous apprend notre valeur et, presque, notre rôle.

Je lui sais gré d'avoir proclamé l'originalité, l'individualisme du Belge et de lui prêter, avec Edmond Picard et à l'encontre des « séparatistes » de Liège ou d'Anvers, une âme unique, une âme commune, malgré la dualité. Le mystique qu'il y a chez M. Morice, fait des efforts très ingénieux pour apprécier le réalisme, la santé, la force pratique de nos compatriotes. Il a constaté aussi chez nous cette rare et très précieuse rencontre de la réflexion et de l'impulsion. Mais il est bien sévère, bien puritain pour le gentil Mannekenpis sculpté par Duquesnoy, et le pauvre amoureux qui, en promenade, délaissa un moment son amoureuse pour imiter le geste du gamin incontinent! Les livres de M. Courouble le convertiront peut-être à notre sans-gêne et à notre gaillardise.

En revanche, il y a des choses très justes dans les chapitres consacrés à la littérature et à la peinture, et les deux derniers chapitres : *Conclusion* et *Après avoir conclu*, sont à relire et à méditer. C'est en ces pages surtout que ce Français nous assigne notre vocation, notre signification dans le chœur des races. J'y relève ces lignes : « La dualité de l'esprit belge est

la clef de la portée où pourrait s'inscrire toute la chanson du sang de ce peuple. » Il y constate le regrettable abîme entre la la minorité productrice très active et très douée des écrivains, et le public désintéressé jusqu'à l'apathie de ces manifestations les plus précieuses du génie national. Cette apathie est même cause de l'exode de nos écrivains à Paris. Avec non moins de raison il souhaiterait un jeu plus indépendant à l'énergie nerveuse du peuple belge, un peu plus d'initiative et même un peu plus de rêve. Mais est-il si sûr que cela de notre esprit de conformité? Et ne s'est-il point trop rappelé les griefs bien justes — mais il y a quarante ans — de Charles Baudelaire? Après quelques critiques présentées, je le répète, avec tout le tact d'un galant homme et d'un hôte bien appris, M. Morice prédit à la Belgique que, déjà le carrefour du monde civilisé, elle en sera bientôt le centre.

Et pour finir, le penseur souhaite aussi que la Belgique devienne le théâtre de Fêtes où tous les arts s'allieraient pour la même joie, de Fêtes et de Cérémonies qui donneraient à la vie une humeur, une intensité, un charme nouveau. Ce n'est point que chez nous le public désirable soit préparé plus qu'ailleurs; seulement, plus qu'ailleurs, M. Morice voit ici possibles les éléments d'un tel public.

Les meilleurs de chez nous aideront sans doute M. Morice à hâter la realisation de ce vœu.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Ruskin, Rossetti, Preraphaelitism Papers. 1854-1862, arranged and edited by W. M. Rossetti, avec 12 illustrations, XXI-312 pages, cr-8°, 10 s. 6 d., George Allen. — *The Collected Poems of William Watson*, cr-8°, XIV-305 pages, 7 s. 6 d., John Lane. — John Davidson : *The Last Ballad and other Poems*. cr-8°, 187 pages, 4 s. 6 d., John Lane. — Alice Meynell : *The Spirit of Place and other Essays*, cr-8°, 106 pages, 3 s. 6 d., John Lane.

REVUES : *Fortnightly Review. — Nineteenth Century. — Macmillan's Magazine. — Temple Bar. — Cornhill Magazine. — New Century Review. — National Review. — Good Words. — Bookman. — Literature. — Outlook. — Criterion. — Studio.*

Ruskin : Rossetti : Preraphaelitism Papers. 1854 to 1862, sous ce titre Mr. W. M. Rossetti publie en l'accompagnant de notes explicatives et d'indications historiques et biographiques la correspondance échangée entre D. G. Rossetti et John Ruskin. Ce fut en février 1853 que Ruskin pour

la première fois vit et admira une œuvre de Rossetti, et c'est en avril 1854 qu'il alla voir le peintre chez lui. Des relations cordiales s'en suivirent et de mai 1854 à août 1861 furent écrites les lettres que publie maintenant Mr. W. M. Rossetti. Il n'est guère besoin d'insister sur leur intérêt ; tout ce qui se rattacha au mouvement préraphaélite, à ceux qui le créèrent comme à ceux qui le soutinrent, est d'une importance capitale. Il est nécessaire de connaître exactement les efforts soutenus, et les difficultés surmontées par D. G. Rossetti ou Ford Madox Brown pour imposer leur réalisation d'art, luttes qui les épuisèrent et dont profitèrent plus tard des disciples et des imitateurs. Le livre contient, outre cette correspondance, des lettres de W. Allingham, Robert Browning, Sir John E Millais, William Morris, Coventry Patmore, Christina Rossetti, Miss Siddal, William Bell Scott, et des fragments des plus intéressants du journal jusqu'ici inédit de Ford Madox Brown. Tous ces *papiers préraphaélites* encadrent la correspondance de Ruskin et de Rossetti, et se rapportent à des événements dont il est question dans les lettres. L'ensemble est splendidement édité par George Allen avec douze superbes reproductions des œuvres de D. G. Rossetti : The Blessed Damozel, Salutatio Beatricis, in Eden et in Terra, The Loving Cup, The Girlhood of Mary Virgin, Proserpine, Fiammetta, etc.

Après avoir vécu quelques années tourmentées avec les Préraphaélites, revenons à l'actualité avec Mr. William Watson et Mr. John Davidson, qu'à diverses reprises nous eûmes ici même l'occasion d'apprécier. Ces poètes ont tous deux quarante ans, et depuis quinze ans qu'ils appartiennent à la vie littéraire ils se sont fait une place prééminente parmi ceux de leur génération. Voici donc maintenant Mr. William Watson qui publie ses **Collected Poems**. Mais au lieu de rééditer l'ensemble de son œuvre sans en omettre une ligne, Mr. Watson a cru nécessaire d'éliminer certaines pièces, ne les jugeant sans doute pas dignes d'une réimpression ou se croyant le pouvoir de leur refuser toute chance de durée. Il en est peu parmi ceux qui le connaissent qui seront entièrement de son avis et approuveront la sélection qu'il a faite. D'une façon générale, sinon absolue, un poète doit faire figurer sans hésitation, dans une édition qu'il appelle *œuvres complètes*, tout ce qu'il a jusqu'alors publié. A quoi sert le choix de Mr. Wat-

son puisque nul, à coup sûr, ne le ratifiera entièrement et que nous pouvons retrouver en nos bibliothèques les œuvres omises? Pourtant Mr. Watson désire être jugé d'après ce gros volume de poèmes et relisant ces œuvres, que nous avons suivies avec intérêt à mesure qu'elles étaient publiées, nous y retrouvons toutes les caractéristiques du poète. Personne plus que lui n'a appris des autres poètes : ils lui ont tout enseigné, et il semble avoir bien rarement cherché à s'exprimer lui-même. Il veut toujours faire mieux ce qu'il a déjà réussi la veille, et il est ainsi de la bonne école, il reste dans la grande tradition. Il a de chauds partisans et il faut convenir avec eux que Mr. Watson a su faire de l'excellent Wordsworth, du Tennyson parfait ; il a rappelé maintes fois Shelley et quelquefois Keats, mais il faut regretter d'autant plus qu'il n'ose avoir une personnalité franchement indépendante.

Il serait curieux certes de tenter une comparaison entre Mr. W. Watson et Mr. John Davidson. Il y a même dans la publication simultanée d'une œuvre nouvelle de l'un et des œuvres anciennes de l'autre un piquant constraste. Tous deux sont célèbres et tout les sépare : la qualité et la quantité. Mr. Watson, classique correct, avec une froide sévérité s'essaie à parfaire sans cesse sa technique ; Mr. Davidson au contraire, rude, inégal, plein d'imagination, humain, persiste, en faveur de la pensée et de l'expression poétique, en ses nombreuses fautes de goût et ses perpétuelles incorrections techniques. Autant Mr. Watson contrôle et canalise son inspiration, autant Mr. Davidson lui laisse libre cours, et il est caractéristique que les deux poètes de tempéraments contradictoires aient acquis ensemble une égale célébrité. Dans cette **Last Ballad**, Mr John Davidson étale complaisamment ses qualités et ses défauts ; il est successivement d'un prosaïsme navrant et d'un superbe lyrisme. Il raconte les aventures de sir Lancelot, parti pour accomplir les ordres souverains du roi Arthur, hanté par la vision de Guinevere, vivant pendant un an parmi les bêtes sauvages, et délivré enfin par son fils Galahad en quête du Saint Graal. Cette légende est pour Mr. Davidson l'occasion de fort beaux passages où l'inspiration l'élève à un lyrisme d'une singulière ampleur, ce qui ne l'empêche pas de retourner à ses incorrigibles fautes sous prétexte de vigueur et de

force. Là comme dans toute ses œuvres précédentes, Mr. John Davidson célèbre l'action, le mouvement, la vie, pour ce qu'ils ont de beauté et de grandeur, avec passion et parfois avec violence, alors que Mr. William Watson, prudent et réservé, conserve devant la nature et devant la vie une dignité sévère qui va parfois jusqu'à une impressionnante majesté, et qui le gardant des fautes et des faiblesses de Mr. John Davidson, l'empêche aussi d'atteindre à la passion et à la vigueur de ses moments de lyrisme. Chez l'un trop d'art, trop de métier même, et chez l'autre pas assez.

The Spirit of Place est un petit livre d'aspect engageant contenant, en une centaine de pages, dix-sept dissertations sur des sujets divers : *Solitude*, *July*, *Wells*, *Have Patience*, *Little Saint*, *Rain*, *The Hours of sleep*, *The Horizon*, *Shadow*, etc. L'auteur, Mrs Alice Meynell a déjà pour de précédents recueils de poèmes et d'essays gagné la louange des critiques, l'admiration des plus grands parmi ses contemporains, et la faveur du public. D'elle, George Meredith a écrit : « That woman thinks !... » Ses courts essais, dit-il, « leave a sense of stilled singing in the mind they fill ». Coventry Patmore parlait, à l'occasion d'un de ses livres, *The Rhythm of life*, du marriage of masculine force of insight with feminine grace and tact of expression. En effet, Mrs. Meynell garde une distinction suprême, une délicatesse charmante dans son désir de produire une œuvre parfaite. Ses sujets les plus simples, elle les traite avec profondeur et limpidité, avec une sérieuse ingénuité. La grâce de son style n'empêche pas une grande adresse, sa fine et subtile perception ne penche jamais vers la trivialité ni le banal ; familière des grands penseurs et des grands artistes, elle écrit une langue admirable qui exprime des pensées originales et belles. Mais, elle a d'incompréhensibles réticences. Après avoir lu un livre d'intimité comme *The Spirit of Place*, on s'aperçoit que, malgré des tendresses exquises et des délicatesses affectueuses, on n'a pu pénétrer la personnalité de l'auteur. C'est un compagnon charmant plein d'attention pour quelques heures, qui après d'exquises courtoisies vous laisse sans avoir dit son nom.

Revues. — **The Fortnightly Review** (Janvier). — Numéro des plus intéressants contenant : *Dean Liddell, as I knew him*, par Max Muller ; *A group of Celtic writers* par Fiona Macleod ; une étude sur *Charlotte Brontë* par W. Basil

Worsfold ; *Language and style*, par Charles Whibley, savante analyse de la *Sémantique* de Michel Bréal.

The Nineteenth Century (Janvier). — Trois articles sur *The Liberal Collapse* ; *The Colonial Weakness of France France in Newfoundland* ; un poème : *Prologue to the Duches of Malfy* par A. C. Swinburne ; *Some recollections of Sir Edward Burne-Jones* ; *The Dreyfus Drama and its Significance* par Yves Guyot.

Macmillan's Magazine (Janvier). — Trois articles politiques : *Public opinion in public affairs* où Mr Frédéric Greenwood examine les conditions d'une diplomatie nouvelle ; *An Egyptian Protectorate* où Mr.Spencer Brodhurst réclame franchement le protectorat anglais pour l'Egypte ; *America's Problem* où Mr. A. G. Bradley indique comme résultat de la guerre avec l'Espagne la fin aux Etats-Unis de la *pestilents Irish Influence*, et un refroidissement considérable dans les relations avec la France.

Temple Bar (Janvier). — M. E. Harrisson Barker raconte l'histoire anecdotique de *The early years of Alphonse Daudet*, et M. Arthur C. Hillier donne une appréciation critique de *Christopher North*.

Cornhill Magazine (Janvier). — Un poème dialogué *Giovanni Dupré*, par Robert Bridges ; *Women as letter-writers* par Edith Sichel.

The New Century Review (Janvier). — La cinquième des *Pickwickian Studies* de Percy Fitzgerald, et une étude sur *Lewis Carroll* par C. M. Aikman.

The National Review (Janvier). — M. L. J. Maxse discute certains aspects généraux de l'Affaire Dreyfus. La paix entre la France et l'Angleterre, dit-il, dépend beaucoup plus des développements de l'affaire que des excursions alarmantes dans la vallée du Nil ; et M. Maxse exprime la conviction qu'un pareil conflit devant se combattre sur mer aurait quelque popularité dans l'armée française, parce que, dit-il, tandis que les marins se feront tuer, la soldatesque, sous le prétexte des intérêts de la défense nationale, pourrait établir le règne de la Terreur dont rêvent ses chefs. Et il résume la situation en ces termes, trois alternatives se présentent :

— 1° le maintien de la loi et le triomphe de la justice,
— 2° un pronunciamento suivi d'une guerre étrangère,
— 3° une guerre étrangère suivie d'un pronunciamento.

Espérons pour la première, mais nous ne ferons aucun mal en nous tenant prêts pour la seconde et la troisième.

Good Words (Janvier). — M. Edmund Gosse raconte une visite qu'il fit en 1884 à l'*admirable quaker*, J. G. Whittier.

The Bookman(Janvier). — *Literary Causerie* par Clement Shorter ; *M. Lee and Shakespeare's Sonnets* par le professeur Dowden ; *A new Irish Novelist, Mrs Grace Rhys* par Katharine Tynan.

Literature. — Leadings : *The Literature of Christmas* ; *The literary year* ; *Autobiography*. — *Among my books* par S. Baring Gould, Gabriel Monod, Alfred T. Story. — Un poème par E. Nesbit. — *American Letter* par M. D. Howells, etc.

The Outlook. — Revues de la semaine, politique, financière, dramatique, littéraire ; des vers de R. L. Stevenson H. C. Shuttleworth, un article sur Mr. Watson par John Smith et des contributions diverses par G. Cunninghame Graham, Home Gordon, Katharine Graemsay, Albert Kinross, etc.

The Criterion (New-York). — Revue critique hebdomadaire des plus intéressantes ; revues artistique, dramatique, musicale, littéraire — esquisses et illustrations. Les contributions sont signées : Vance Thompson, Percival Pollard, Marguerite Tracy, Gelett Burgess, Richard Hovey, Viola Roseboro, F. B. Emerson, Fred. Lincoln, C. H. Meltzer, J. Gilmer Speed, etc.

The Studio. — Le numéro spécial de cette artistique revue est consacré aux *bookplates* et contient avec une dissertation sur ce sujet admirablement écrite par le regretté M. Gleeson White un grand nombre d'illustrations. Le *Studio*, dont il n'est plus besoin de faire l'éloge, continue à paraître, avec une version française du texte, sous la direction de M. Gabriel Mourey.

Memento : Laurence Housman : *The Field of Clover*, crown-8°, 148 pages, 6 s., illustrations gravées par Clemence Housman. Kegan Paul Trench Trubner et Cie. London.

Henry.-D. Davray.

LETTRES PORTUGAISES

Brésil et Portugal. — *O Brazil Mental*, esboço critico de Bruno (Porto-1898. Librairie Chardron). — Ecrivains brésiliens. — La génération contemporaine au Brésil. — Les Revues.

Rien n'est plus difficile qu'une reconquête : même entre peuples nés l'un de l'autre, les séparations une fois consom

mées sont irrémissibles. D'imperceptibles dissemblances s'accentuent, de plus en plus divergentes ; d'inexplicables antipathies se développent, attisées souvent de railleries réciproques, et seules, parfois, de communes destinées malheureuses parviennent à rapprocher les deux tronçons, dans le rêve d'union gardé de siècle en siècle par l'âme généreuse des utopistes. Du Brésil le Portugal ignore tout, et pourtant il semble que tout doive tendre à les faire converger l'un vers l'autre, dans le présent comme dans le passé. Mais l'un est vieux, très vieux, porté à médire, tandis que l'autre est jeune, vaniteux, enthousiaste, prompt à s'aigrir de traits d'humour, ou d'inoffensives caricatures. José Verissimo ne disait-il pas récemment dans la *Revista Brazileira* que « l'ironie était l'injure du civilisé ? » En effet, malgré la tentative de réhabilitation de Luiz de Magalhaes dans son *Brazileiro Soarez*, le Brésilien est devenu, de par Camillo Castello Branco surtout, le type du grotesque ; il est resté indispensable à l'agencement du roman portugais contemporain. Eça de Queiroz lui-même, très finement d'ailleurs, apporta sa part de raillerie tout en s'abstenant de renchérir sur le trait caricatural, accentué par le romantisme. Ainsi naquit, du rire, l'antipathie entre les deux peuples. Et, si l'on considère que les Portugais sont, de toutes les races européennes, ceux qui se sont mélangés le plus rapidement aux peuplades autochtones de leurs colonies, on comprendra que cet antagonisme entre cousins germains (sinon entre frères précisément) se soit nourri, au Brésil d'une sorte de réveil de l'atavisme maternel. La critique de Rio en vint bientôt à dénigrer de parti-pris toutes les productions portugaises : l'Académie Brésilienne, récemment fondée, s'est ouverte sur un discours passionnément séparatiste ; les grammairiens s'en mêlèrent, et revendiquèrent pour le dialecte brésilien l'existence à part ; des poètes applaudirent, et d'aucuns à cette heure se servent volontiers, tel Acrisio Motta, d'une langue non-seulement surchargée de diminutifs hors de propos, mais bigarrée en outre de vocables indiens, incompréhensibles à défaut de glossaire.

La France étant suspecte d'influence prépondérante sur les cerveaux portugais contemporains, Tobias Barreto, un fervent du germanisme, s'en prit à la France et s'acharna sur Herculano ; Sylvio Romero accusa de plagiat le maître Theophilo

Braga, Machado de Assis déprécia Eça de Queiroz. Une œuvre telle que la *Patria* de Guerra Junqueiro ne désarma point la critique d'outre-océan. Comment, d'ailleurs, cette satire dramatique si personnelle, véritable Lusiade de la décadence, aurait-elle pu, malgré la puissance de son symbolisme, remuer les fibres d'une nation exubérante de vie, amoureuse d'avenir, insoucieuse de tout le passé mort de ses ancêtres d'Europe ?

Plus sage et moins rancunier, le Portugal moderne essaie toutefois de s'initier, grâce aux récents travaux de ses critiques, aux choses de son ancienne colonie. Cela doit avoir pour lui l'attrait d'une nouvelle découverte. A mesure qu'il se retrouvera soi-même plus jeune et plus ardent dans sa création, tel qu'il fut jadis au glorieux temps des aventures, il pourra recouvrer d'autres forces, envisager de meilleurs et plus sûrs horizons. Toute la jeune génération ne veut plus s'en tenir, comme son aînée, au *Guarany* de José de Alencar, ce merveilleux poème en prose, d'où le mulâtre Carlos Gomes sut tirer un opéra plein de charme et de talent, ni au *Moço loiro* de Manuel de Macedo, ou encore à la *Philomena Borges* de Aluizio de Azevedo. Depuis que Teixeira Bastos publia son étude sur les *Poètes Brésiliens*, une certaine curiosité se développa et Filinto d'Almeida, par exemple, a cessé d'être tout à fait un inconnu en Portugal. En France, Louis Pilate de Brinn' Gaubast fut le premier à signaler au public l'existence de poètes brésiliens. Entre temps, l'éditeur David Corazzi de Lisbonne avait fait paraître les *Poèmes érotiques* d'Alvarenga, les *Sextilhas de Frei Antao* de Gonçalvez Dias, le *Poema do Frade* d'Alvarez de Azevedo. Déjà aussi, dans son *Parnasse portugais contemporain*, Theophilo Braga avait donné place à des noms tels que Fagundes Varella, Bernardo Guimaraes, Gonçalvez Dias, Lucio de Mendonça, Gonçalvez Crespo, ce dernier illustre à bon droit et redevenu portugais. En même temps, le savant professeur du Cours supérieur des lettres de Lisbonne déclarait que la poésie lyrique du Brésil lui paraissait supérieure, en véhémence sentimentale et en nouveauté de formes, au lyrisme portugais. Quoi qu'il en soit de cette affirmation, il est certain qu'une étrange corrélation persiste entre les deux tempéraments. Comme le remarque fort judicieusement Bruno dans son essai critique, le *Brésil Mental*, à propos duquel me sont suggérées les pré-

sentes réflexions, tous deux pèchent par le défaut initial d'invention proprement dite. Oliveira Martins, qui le constate, attribue cette lacune à la prédominance, dans l'intellect portugais, de la faculté épique : on ne saurait dénier, en tout cas, à la poésie lusitanienne ou brésilienne, à cette dernière surtout, le sensualisme profond et la magnificence vraiment lyrique.

Il semble que cette race ait des ressouvenances du désert et qu'elle se sente appelée, plus que toute autre en Europe, vers les races de couleur, affectives et passionnées. Fanatique de nature, toute notion philosophique lui produit l'effet d'un dogme, et c'est pourquoi peut-être, à son sujet, il faut s'enquérir avant tout, comme le veut Bruno, des disputes de doctrines et des courants d'idées en évolution dans les âmes. Peut-on cependant lui nier l'esprit de suite, en face de l'œuvre d'un Gama, préméditée durant des siècles, et si supérieure en essence à celle d'un Colomb, découvrant ce qu'il ne cherchait pas?

Au Brésil comme au Portugal, agissent et se combattent le positivisme français, le monisme allemand, l'évolutionnisme britannique, triple importation européenne, défendus avec plus ou moins de talent, mais toujours avec passion et adoptés séparément par les unités dirigeantes de là-bas. A Rio-de-Janeiro, Benjamin Constant Bento de Magalhaens et Oscar d'Araujo, le fondateur de la Société positiviste, tiennent pour l'Idée française ; à Lisbonne Theophilo Braga, Teixeira Bastos opposent leur talent à celui des Gomes Leal et des Oliveira Martins. Toutefois les meilleurs de chaque côté, les plus jeunes surtout, tendant à réprouver la funeste influence des tendances politico-moralisatrices dans l'Art. Constatons, d'ailleurs, la formation de trois ou quatre centres littéraires principaux au sein de l'Union brésilienne : San Paulo, Recife, Rio-de-Janeiro, Bahia, Para. Chacun a déjà ses célébrités locales. Ceara s'enorgueillit d'Antonio Salles, Recife d'Isidoro Martins Junior. A droite et à gauche, naissent des revues éphémères souvent. Para possède la sienne, alimentée tout entière par les écrivains du lieu. A la *Revista de Brazil*, (Revistinha) de San Paulo, collaborent de jeunes maîtres prosateurs, tels Coelho Neto, le fantaisiste auteur de *Sertao*, de *Laus Veneris*, Figueredo Pimentel, Clovis Bevilaqua, Oliveira Gomes, qui fonda naguère, en compagnie d'Adolpho

Caminha, l'auteur célèbre de *Bom Crioulo*, la *Nova Revista*. Citons encore la *Vera Cruz*, une nouvelle publication, ayant à sa tête Oliveira Gomes et Netto Machado, avec la collaboration de Raoul Pompeia, du poète Alvez de Faria, etc. Tout récemment cette revue publiait la *Chanson de Sélysette*, de Maeterlinck, avec musique d'Alberto Népomucène.

Malgré les efforts des *germanistes*, nous resterons longtemps encore, et principalement pour le monde latin, les initiateurs de l'Art. Peut-être notre influence à travers les deux pays frères sera-t-elle encore l'un des meilleurs motifs de rapprochement, à l'heure où, de part et d'autre, on aura mieux pris conscience des situations réciproques et des affinités communes et inéluctables.

En tout cas, si le Brésil tient à s'isoler du Portugal, il ne faut pas croire à une identification prochaine de ses éléments lusitaniens avec les autres éléments ibériques de l'Amérique du Sud. Il est, de par l'affirmation de son tempérament littéraire, individuel et doit rester individuel!

PHILEAS LEBESGUE.

LETTRES SCANDINAVES

Otto Sinding: *Fyrtaarnet* (Le Phare), drame en trois actes, Cammermeyer, Kristiania. — Peter Nansen : *Judiths Ægteskab* (Le mariage de Judith), Gyldendal, Copenhague. — Didrick Grœnvold : *Bergen i fortid og nutid* (Bergen autrefois et aujourd'hui), Gjertsen, Bergen.

Otto Sinding est peintre. Il peint surtout la mer, sur les côtes ou au large. Il aime les heures où la lumière est crue, les contours précis, les couleurs vives. Lorsqu'il écrit, c'est encore la mer qu'il peint : dans un de ses poèmes, un homme, attiré par une sirène, se noie en l'invoquant. Dans son drame *Iraka*, la mer déborde, et le héros, devenu roi, presque Dieu, que l'on somme d'arrêter la mer, ordonne aux éléments et devient fou.

Le nouveau drame se passe de nos jours, entre personnages plus simples ; mais la mer est toujours là : cela s'appelle *le Phare*, et ce phare est seul dans une petite île. Bundgaard, le gardien du phare, est un bien excellent homme, bon et dévoué ; la vie ne lui a pas appris grand chose : autrefois il voyageait sur son bateau, maintenant il garde son phare ; il croit à peine au mal ; surtout, il a la ferme conviction que

le devoir est toujours clairement déterminé et facile à accomplir. C'est à cet homme que sa femme vient un jour déclarer, en lui demandant pardon et conseil, qu'elle ne l'aime pas et ne l'a jamais aimé ; elle vient de découvrir qu'elle a toujours aimé leur hôte, son ami d'enfance. Et Bundgaard lui offre la liberté ; — il savait bien qu'elle ne l'aimait pas, et l'a épousée quand même, il a eu tort, il s'excuse presque ; c'est elle qui à la fin le charge d'inviter l'ami à partir. Mais le monde des contradictions est apparu à Bundgaard, et leur évidence devient terrible, là où trois êtres sont ainsi seuls ; il ne peut les supporter ; peu à peu, il arrive à constater qu'il est dans une impasse ; il se laisse tomber du haut de son phare.

Venant après *Iraka*, cette œuvre est inattendue. Dans le premier acte, le caractère de Bundgaard est exposé avec une sûreté remarquable. La fin, avec la folie de la femme, est moins heureuse.

§

La Nora d'Ibsen a emprunté de l'argent à l'insu de son mari. Son mari est un homme de devoir, très strict, qui aurait horreur d'être endetté. Nora n'a pas un instant l'idée d'avouer l'emprunt à son mari, et pourtant, lorsqu'elle sait qu'il va tout apprendre, c'est un grand soulagement, et elle espère que ce sera heureux pour tous deux. Quand elle voit qu'elle s'est trompée, elle se décide à la séparation.

Tout cela est aussi l'histoire de Judith. Et pourtant, il n'y a aucune ressemblance entre Nora et Judith, et, si elles se rencontraient, les deux femmes se comprendraient peu l'une et l'autre. Le nouveau roman de Peter Nansen n'est pas une imitation. Le mensonge de Nora est celui d'une personne tres franche. Elle a, — une fois, et parce que cela était nécessaire pour son mari même, — résolu de mentir, et son mensonge est bien gardé. Il en résulte bien des changements, bien des cachotteries, dans sa vie de tous les jours, mais elle conserve avec son mari une franchise d'accent telle, qu'il ne soupçonne rien. Judith, au contraire, est habituée au mensonge. Elle était la maîtresse de Paul avant d'être sa femme, et c'est par le stratagème d'une fausse lettre qu'elle l'a décidé au mariage ; elle l'a trompé sur ses relations avec son tuteur; elle l'a trompé plusieurs fois sur le peu de fortune qui lui restait. Jamais ce ne sont de très gros mensonges,

quelquefois ce sont des demi-vérités très arrangées. Ils se découvrent peu à peu, un à un. Déjà avant le mariage. Malgré leur sincère affection réciproque, cela met constamment une gène entre Paul et Judith. Elle voudrait se débarrasser de tout cela, et avouer, et elle n'ose pas. Lui, n'a pas confiance en elle, et cependant redoute et écarte les explications qu'il sent nécessaires. Et tous deux espèrent toujours que tout s'arrangera, — ils ne savent comment. Lorsque Judith devient enceinte, il lui semble que l'enfant rendra l'aveu facile ; elle accouche d'un enfant mort. Et alors c'est pour elle, le morne désespoir. Peu de temps après, alors que, par sa profonde tristesse, elle est devenue une moins agréable compagne, Paul découvre que le dernier argent apporté par elle comme le reste de sa fortune, était un emprunt, et ils continuent à vivre ensemble, sans plus avoir de vie commune. Paul travaille et se détache d'elle, et elle finit par lui proposer la séparation, qu'au fond il souhaite. Ainsi Judith, qui d'abord avait menti légèrement, et pour des vues égoïstes, en arrive à cette séparation par des sentiments qui ne sont plus uniquement personnels, tandis que Nora, après avoir menti résolument, par dévouement pour son mari, en arrive à le quitter parce qu'il a blessé ses sentiments personnels.

Peter Nansen ne connaît que l'amour, ne parle que de l'amour. Ses romans n'ont généralement que deux personnages : Lui, Elle ; ils sont jeunes, toujours, ardents, souvent, mais avec une sorte de naïveté qui les fait chastes ; ils sont rarement mariés. Lui et Elle sont certes suffisants pour écrire un grand nombre de romans très variés. Peter Nansen varie en outre la forme : tantôt c'est un journal, tantôt le récit de l'amoureux, tantôt un recueil de lettres ; le dialogue est assez rare. Or, cette fois, le *Mariage de Judith* est tout en dialogue : deux cents pages de dialogue en tête-à-tête. Il faut déduire quelques pages de monologues, qui sont peut-être les meilleures du livre, surtout celles où Judith joue à la poupée avec la layette de l'enfant mort, et raconte la scène de l'aveu, telle qu'elle aurait *dû* se passer.

Ce livre est écrit en une langue très simple, étonnamment dénuée d'images, nullement abstraite pourtant, purement concrète, et tantôt comme enfantine, tantôt claire comme d'une clarté d'exposé scientifique. Cette langue est très appropriée au réalisme nullement grossier, mais vraiment un peu

simple qui tient lieu, chez Peter Nansen, d'idées psychologiques ou morales.

Peter Nansen n'est pas un inconnu en France. La *Revue Blanche* a publié son roman *Marie* (traduction Gaudard de Vinci), qui a paru depuis en volume, et M. Teodor de Wyzewa, en une étude parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, a dit le grand succès qu'il obtient en Allemagne. le *Mariage de Judith*, en effet, a paru en traduction allemande en même temps que la première édition danoise. Je crois que les œuvres d'Ibsen sont les seules, dans le Nord, avec celles de Peter Nansen, dont le faux-titre porte au verso semblable indication.

§

J'ai reçu, de M. Didrik Grœnvold, *Bergen autrefois et aujourd'hui*. C'est une intéressante histoire monumentale et topographique de cette vieille ville où la Hanse domina. Il y reste peu de chose des monuments anciens, très rares en Norvège, où l'on construit encore aujourd'hui beaucoup en bois. Il est curieux cependant de voir que la politique et les fortifications ont détruit plus que l'incendie, notamment cette église des apôtres, qui aurait été, croit l'auteur, copiée sur la Sainte-Chapelle de Paris.

PEER EKETRAE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ESOTÉRISME. — *Almanach du Magiste*, Chamuel, 0.50.

ESTHÉTIQUE. — Henry Maubel : *Préfaces pour des musiciens* ; Fischbacher.

MUSIQUE. — Georges Fragerolle : *L'Enfant-Dieu*, recueil de Vieux Noëls des pays de Champagne et de Lorraine ; Flammarion, 6 fr. — Paul Vidal : *La Burgonde*, partition et chant ; Choudens, 20 fr.

POÉSIE. — Johël d'Armor : *Landes et Genêts* ; Lorient, La Morinière et Cie. — Charles Bernard : *Aigues Marines* ; Anvers, Buschmann. — Joseph Décombe : *Espoir et Doute* ; Annonay, Royer, 0.60. — C.-A d'Elgie : *Larmes et Sourires* ; Montpellier, 1 fr. — Jules Princet : *L'An de la République*, poème en 365 vers ; Francis Laur.

Publications d'Art. — E. Muntz : *Léonard de Vinci* ; Hachette, 40 fr. — *Almanach Georges Bans* ; « La Critique ».

Romans. Jean Bertheroy : *La Danseuse de Pompéï*, illust. par Gusman ; Ollendorff, 3.50. — Félicïen Champsaur : *Un nid détruit* ; Flammarion, 3.50. — Georges Virrès : *En pleine terre. La Glèbe héroïque* (1798-1799) ; « La Lutte », 3.50. — Xanrof : *Coins du cœur*, illustrations de Guillaume ; Flammarion 3.50.

Science Religieuse. — Abbé Ch. Denis : *Esquisse d'une Apologie philosophique du christianisme dans les limites de la nature et de la révélation* ; Alcan, 4 fr. — De Faye : *Clément d'Alexandrie*. Etude sur les rapports du christianisme et de la philosophie grecque au IIe siècle ; Leroux, 7.50. — S. Lévi : *La Doctrine du Saerifice dans les Brâhmanas* ; Leroux, 6 fr. — *Les Saints Evangiles*, traduits par l'abbé Glaire, illustrations des maîtres des XIV, XV et XVIe siècles ; Boussod, Manzi, 1re livraison, 5 fr. — L'abbé C. Fouard : *Saint Paul, ses dernières années* ; Victor Lecoffre, 4 fr. — Ernest Hello : *Paroles de Dieu*, réflexions sur quelques textes sacrés ; Perrin, 3.50.

Théatre. — Gyp : *Miquette*, pièce en 1 acte ; Calmann Lévy, 1 fr. — Saint-Just : *Les Loups* ; Georges Bellais, 2 fr.

Voyages, Archeologie. — C.B. M. Flamand : *De l'Oranie au Gourara, notes de voyage*, avec 17 grav. et 1 carte ; Challamel, 7.50. — E. Gallois : *En Birmanie, au Pays des pagodes et des monastères*, orné de nombreusesc cartes, photographies et dessins inédits de l'auteur ; Delagrave, 5 fr. — J.-K. Huysmans : *La Bièvre et Saint-Séverin* ; Stock, 3.50.

Divers. — Michel Colline : *Billets de la Province* (L'affaire Dreyfus) ; Stock, 2 fr. — Ph. Dubois : *Les Machinations contre le Colonel Picquart* ; Stock, 1 fr. — P. Ginisty : *La Vie d'un Théâtre*, avec 40 fig. et 4 pl. en coul. hors texte ; Schleicher frères, 1 fr. — Yves Guyot : *Les Raisons de Basile* (L'affaire Dreyfus) ; Stock, 2 fr. — Henry Leyret : *Lettres d'un Coupable* (L'Affaire Dreyfus), Stock, 2 fr. — Capitaine Paul Marin : *Le Lieutenant-Colonet du Paty de Clam* ; Stock, 3.50. – Joseph Reinach : *Vers la Justice par la Vérité* (L'affaire Dreyfus) ; Stock, 3.50. — Unus : *Le Syndicat des trahisons* ; Stock, 1 fr. — Anonyme : *La Revision du procès Dreyfus à la cour de cassation* ; Stock, 2 fr. — Jean Ajalbert : *Les deux Justices* ; « Revue Blanche », 3.50.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Osvaldo Saavedra : *Cuestion femenina*, drame en 3 actes ; Buenos-Aires. — Rafael Salillas : *El Delincuente espanol* : *Hampa* (antropologia picaresca) ; Madrid, Suarez, 5 pes. — A. Olivieri Sangiacomo : *La Cognata* ; Milan, Aliprandri, 3 l. — Otto Sinding : *Fyrtaarnet*, drame en 3 actes ; Kristiana, Cammermeyers. — Stefan George : *Hymnen* ; *Pilgerfahrten* ; *Algabal* ; *Die Bücher der Hirten und Preisgedichte* ; *Das Jahr der Seele* ; Berlin, Georg. Bondi. — Santiago Arguëllo H : *Siluetas Literarias* ; Nicaragua, Léon, 2.50. — Elsa Asenijeff : *Sehnsucht* ; Leipzig, Friedrich. — Pebros Basilikos : *Ta Elegeia kai ta Eidullia* ; Athènes, « E. Technê », dr. 1.50. — Georg Fuchs : *Till Eulenspiegel*, comedie in fuenf Auszugen ; Leipzig, Diederich. — Joan Umbert : *Anuari Catala* ; Barcelone, 1 pes.

TRADUCTION. — Erwin de Bary : *Ghât et les Touaregs de l'Aïr*, trad. et annoté par Schirmer ; Fischbacher.

MERCVRE.

ÉCHOS

Vient de paraître au *Mercure de France*. — Ouvrage en souscription. — Volumes en préparation. — Une nouvelle revue. — La Bibliothèque de Stanislas de Guaita.

Vient de paraître au *Mercure de France* :

Henri de Régnier : PREMIERS POÈMES (*Les Lendemains. Apaisement. Sites. Episodes. Sonnets. Poésies diverses*), in-18, 3.50.

Francis Vielé-Griffin : PHOCAS LE JARDINIER, précédé de *Swanhilde*, *Ancæus*, *Les Fiançailles d'Euphrosyne*, in-18, 3.50.

Emile Verhaeren : POÈMES, IIIme série (*Les Villages Illusoires. Les Apparus dans mes Chemins. Les Vignes de ma Muraille*), in-18, 3. 50.

Georges Eekhoud : ESCAL-VIGOR, roman, in-18, 3.50.

Lionel des Rieux : LE CHŒUR DES MUSES, poèmes, in-18, 3.50.

Georges Polti : LES CUIRS DE BŒUF, *un Miracle en XII Vitraux, outre un Prologue invectif*, in-12 jésus large, 3.50.

Albert Mockel : STÉPHANB MALLARMÉ (*Un Héros*), in-18, 1 fr.

Tristan Klingsor : L'ESCARPOLETTE, poésies, petit in-16, 2 fr.

§

Ouvrage en souscription. — M. Léon Riotor met en souscription un volume formant la première série d'un ouvrage intitulé *Les Arts et les Lettres*.

A la table de ce volume, qu'ornera un frontispice de Puvis de Chavannes et qui sera présenté par une préface de Gustave Geffroy: *Puvis de Chavannes — Petits Bonshommes — Les Artistes Indépendants — Découvertes — G. de Feure — L'Homme des cathédrales — Sculpteurs — J. Barbey d'Aurevilly — Lances rompues — Médaillons — D'un théâtre municipal à Paris*, etc.

Aux séries suivantes: *Auguste Rodin — Le Paysage dans l'art — Salons — Vieilles maisons — Parvillée et la céramique — Lachenal — Félix Vallotton — Valère Bernard — Léon Alpinien Cladel — Vieilles et nouvelles Chansons — Cerveaux littéraires — Flaubert contre Balzac — Jules Valadon — Carrière — Enquêtes — Livres*, etc. etc.

Chaque série, d'environ 300 pages, ornée d'un frontispice et de dessins, sera tirée à petit nombre, sur papier à la forme, simili-hollande ou au goût du souscripteur. — Prix en souscription: 4 francs (chez l'auteur, 26, quai de Bethune, Paris). Le volume se vendra 5 francs en librairie.

§

Volumes en préparation et qui paraîtront chez divers éditeurs: *Aventures de Diogène*, roman de sensualité et d'ironie, par Adolphe Retté ; — *La Tour d'amour*, roman, par Rachilde ; — *Modulations sur la Mer et la Nuit*, poèmes, par Robert de Souza ; — *Les Flèches d'Apollon*, essais, par Pierre Lasserre.

§

Une nouvelle revue vient de paraître à Lyon : *Germinal*. Comité de rédaction : Léopold Selme, Louis Raymond, Marc Brisac, Georges Lévy, Louis Payen, E.-A. Vaillé, Pol Levengard, Emile Vuillermoz, Michel Puy. — Rédaction et administration : 10, rue des Archers.

§

La Bibliothèque de Stanislas de Guaita. — Nous signalons à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux sciences occultes que la belle bibliothèque de Stanislas de Guaita a été acquise par la librairie Dorbon, 6, rue de Seine.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Paris. Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon, 128, rue d'Alésia.



LA DÉSESPÉRANCE DU « PARNASSE »

—

Si nous n'écoutions que notre bon cœur, nous devrions crier à la jeunesse poétique : « Refaites des « alexandrins » ! rimez « pour l'œil » encore plus que « pour l'oreille » ; entaillez vos douze syllabes d'une « césure » rigoureuse et unique ; rimez « platement » ou croisez vos rimes définitivement classées en « féminines » et en « masculines » ; n'écrivez pas, *il y a*, mais écrivez *Iliade* ; relisez Boileau et ne relisez que lui. Hugo est peu orthodoxe ; Banville est dangereux ; Verlaine vous perdrait ; Laforgue, Verhaeren, Régnier, Kahn, distillent un poison mortel. Souvenez-vous des ancêtres : vous n'êtes pas la fleur de la fusion harmonieuse des races, vous n'êtes pas l'âme synthétique du Midi et du Nord, de l'Est et de l'Occident, vous n'êtes plus *la Grande Nation :* vous êtes, et vous n'êtes que des « latins ».

» Méfiez vous des « brumes germaniques » ; oubliez Charlemagne, les Francs, et que le mot *France* vient d'outre-Rhin ; brûlez Gœthe et Heine, sifflez Wagner en vous bouchant les oreilles ; brûlez

Ibsen et foulez ses cendres. Repoussez au loin l'anglo-saxon ; Shakespeare, Shelley, Swinburne, Tennyson (qu'aimait Verlaine) sont à détruire, avec le souvenir des Normands et les affinités celtiques ; quant à ces « anglais pires » d'outre-mer, qui parlent encore de Lafayette, ne sachez plus leur nom : brûlez Poe, dont se nourrirent Baudelaire, Villiers, Mallarmé ; brûlez Whitman qu'estima Laforgue.

» Car vous êtes des latins ! la Grèce aussi vous soit une ennemie ; Sapho, Pindare sont et doivent rester des étrangers pour vous. Faites des alexandrins, Jeunesse, de grâce! ou les filles de la France deviendront des guenons... »

Si nous aventurions ces conseils, nous passerions peut-être pour fou ; et pourtant, nous aurions fait plaisir à M. Coppée et à M. Sully-Prudhomme, de qui un récent article nous a ému jusqu'à la compassion.

Nous y lûmes en effet :

« La beauté féminine se fait plus rare...

» Pour moi, je l'avoue, si risquées, si paradoxales que puissent être mes prévisions, je n'y saurais découvrir que des sujets de tristesse. Je crois sentir une vague affinité entre cette évolution perverse et *les menaces du vers amorphe*, sans rime ni césure, émancipé de toute règle d'art, affranchi du noble servage qui distingue le vers de la prose.

» L'enlaidissement de l'espèce humaine et l'énervement de son plus haut langage m'affligent comme une déchéance de la terre, comme l'abolition de la marque divine sur notre planète. »

On nous dit que cette époque est « troublée » ; nous acceptons cette explication du trouble qui se

manifeste dans le cerveau de trop de nos contemporains. Toutefois, M. Sully-Prudhomme a formulé son pessimisme en termes plus qu'étranges. L'avenir l'effraie, l'industrie l'effare, l'ingéniosité des machines l'inquiète ; il voit trouble, il voit noir, il voit laid : la femme enlaidit à ses yeux à mesure que la prosodie s'humanise.

Au moins cette solidarité liant la beauté de la femme à celle du vers rythmique — car le morose vieillard les enveloppe d'un même regard de tristesse et de désespérance — témoigne, s'il y fallait encore des preuves, de la vitalité harmonieuse de notre langue, et consacre son évolution qu'elle explique.

A la forme fixe nous opposâmes la forme mobile ; à l'attitude, le geste ; à la statique, le mouvement ; à la mort, nous opposâmes la vie. Quelle plus saisissante illustration offririons-nous de la consistance de ces affirmations ? Voici le prosodiste du « Parnasse », l'implacable et minutieux ennemi de notre chanson, l'homme, dont l'inintelligence raisonneuse traduisit dans toute harangue officielle sa triste terreur de notre œuvre : il se lève aujourd'hui pour la blasphémer encore, et avec elle, et d'une même haleine, l'avenir, la science, la femme et la beauté. Est-ce inconscience ? c'est la langue, la race et la patrie qu'il vouerait à la déchéance !... Quelle marque plus effrayante de la mort intellectuelle qui opprime et déprime ? quelle preuve mieux choisie que notre effort fut vers la Vie et dans elle ?

Les grands mots effarouchent notre scepticisme ; il faut pourtant les grands mots pour parler des grandes choses. L'avenir est le vrai patrimoine,

et non le passé ; pour conserver il faut créer ; si les facultés créatrices font défaut, l'avenir est fermé et le passé même est caduc : plus loin on regarde vers demain, plus fier est le présent, plus l'âme des ancêtres est vivante.

Rien n'est mourant, ni l'Europe, ni la patrie, ni les chefs-d'œuvre de notre langue. Il se peut que la culture latine se transforme ; cela est même historiquement nécessaire : nous sommes las de redire que l'évolution est la forme de la vie, que les idées et leurs formulaires sont mobiles à jamais. Il se peut que la libre et harmonieuse prosodie de Grèce, plante vive que chaque grand poète sut greffer d'un mètre à la taille de son génie, fut transplantée dans Rome, la stérile, qui l'ébrancha et l'enserra des règles étroites de son esprit légal et prosaïque ; il se peut que cette prosodie, implantée chez nous par la Renaissance, taillée longtemps encore à la romaine par nos « législateurs du Parnasse », ait fait éclater, enfin, plante généreuse, ses liens séculaires, sous la poussée de sève romantique ; il se peut qu'elle se pare aujourd'hui, en sa primitive liberté reconquise, de toute une frondaison jeune dont l'harmonieuse chanson se confond, à nouveau, sur cette terre de France, à la Musique dont naquit la parole.

Je ne sais, mais cette hypothèse est, certes, plus belle, plus consolante et plus plausible que celle de l'honorable académicien dont le désespoir devient, presque, un scandale public.

Ne peut-on admettre, à tout prendre, que les croyants en l'avenir soient mieux armés, pour le travail de demain, que ceux-là qui en ont désespéré ?

Voici que, comme notre muse, la Femme jeune semble enlaidir aux yeux des vieillards. Une telle vieillesse est vraiment morose. Comme nous préférions le vieux Banville s'écriant, au soir de son âge, émerveillé, devant l'avenir entrevu :

...Comme la jeune fille est jeune !

Oui, jeune éternellement, comme la beauté, l'amour, l'espoir et la voix toujours nouvelle des poètes !

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.



JOURS GRAS

—

LE DEPART

Ce sont les soucis en famille
Qui se poussent l'un l'autre à la file
Et carnavalent par la ville.

N'avoir pas sa face de tous les jours,
Ne voir pas les faces de tous les jours,
Arbres ni murs de tous les jours.

Déguisant le temps quotidien,
Parader hors de son traintrain,
Ne plus se connaître entre humains.

Voici les pères avec un masque
Terrible et bouffon sur leur face
Qui au moins ainsi n'a plus qu'une grimace.

Voici les mères qui sourient
D'un air de joie encor pâli
Qui ne déguise guère la vie.

Voici les jeunes gens et jeunes filles
Qui bien gentils et bien gentilles
Ne voulant rien de travesti
Ne sont pas avec leur famille.

Et les voici les tout petits,
Les plus gros d'entre les soucis,
Dans leur fier costume historique,
Qui marchant, graves, vers l'inconnu
Eclairent à eux seuls toute la rue
Avec d'anciennes loques recousues
D'où l'avenir flamboie, héroïque

LA RUE

Ce sont les soucis en famille
Qui se poussent l'un l'autre à la file
Et carnavalent par la ville.

Déguisant le temps quotidien
Parader hors de son traintrain,
Ne plus se connaître entre humains.

Heureux de ne plus se reconnaître
Chacun s'aborde avec intimité !
Et l'on se foule à s'embrasser.

Et à se fouler on fait des foules
Qui hurlent, qui piaffent, qui roulent
Par les rues et par les avenues
Qui ne sont plus celles de tous les jours :

La rue ondoie, épaisse de flots lourds,
Au fond d'un précipice,
Avec, dressées à pic, les murailles des maisons,
D'où des roches humaines, aux croisées et balcons,
Saillissent.

Des chutes d'eaux brusques en arcs-en-ciel,
Faites de petits bouts de papiers
Et de rêves de toutes les couleurs
De chaque roche humaine jaillissent
Par myriades de cascatelles
Qui s'éparpillent en clartés
Et qui opalisent de vapeurs
La joie de l'air.

Ah l'air n'est pas de tous les jours !

L'air est tramé de rubans clairs,
Longs et fins, longs comme des rayons
Que des mains invisibles tissent
De maisons à maisons.

Les arbres qui ne sont plus de tous les jours
Les pieds baignés par le torrent,
Montent dans l'atmosphère de la fête
La nudité grise de leur tête
Où elle se coiffe, où elle s'échevèle,
Où elle se diapre au vent
Des rayons de nos songes dénoués
Violets, indigos, bleus, verts, jaunes, oranges et rouges,
Très échevelés, très échevelés...

Et mieux que les frondaisons d'été
Les branches
Chatoient de soies frissonnantes, frémissent,
Qui sur la grosse voix du torrent
Effilent en chanterelles des nuées musicales,
Et bruissent
En claires harmonies de cristal...

Et sur les masses qui houlent épaisses de flots lourds,
Cela ne fait pas un ciel de tous les jours,
Velum bariolé d'espérances
Tendu au-dessus de la rue où chacun roule un flot
Qu'aïgrettent d'écume les mains qui lancent
Des mousses et des pluies d'astres
Aux masques.

LE CORTÈGE

Ce sont les soucis en famille
Qui se poussent l'un l'autre à la file
Et carnavalent par la ville,

Dans une promenade d'intermède
Avec des féeries éoliennes
Pour les yeux et pour les oreilles.

En foule ils escortent des chars,
Ceux de la folie et ceux de l'histoire,
Avec des cris et des pétards.

Et les trompes cornent, et les cors sonnent,
Et les trompettes aigres cuivronnent
Comme pour le cortège de la gloire.

Car voici des arrois
De rois,
Des diadèmes et des traînes
De reines,
Et tout le moyen âge
Des pages,
Avec des califes, des schahs,
Des fils-du-ciel, des rajahs,
Des nègus et des sultans,
Sous la garde de mousquetaires,
D'archers et de légionnaires,
Toute la soldatesque des temps
Pour les princes de toute la terre
Qui, défilant par les étoilés nuages de la fête
Et dans un tonnerre de tambours,
Font un triomphe de leur cour
A la royale souveraine, royale, royale tous les jours:

La Bête géante, la Bête!

ROBERT DE SOUZA.



L'ÉGLISE DE DEMAIN

—

Tout ce qui vit par l'esprit a célébré la gloire de celui que les hommes des temps olympiques auraient appelé le « divin Ibsen », et la pensée naturellement se porte vers la solution d'une des plus formidables énigmes qui aient jamais été posées devant l'humanité consciente ; je veux parler de cette scène pleine de mystères où, au nom d'Ibsen lui-même, le Maximos d'*Empereur et Galiléen* prédit à Julien l'avènement du troisième royaume qui doit « absorber en lui l'Empereur et le Galiléen », exalter également et la chair et l'esprit, concilier l'arbre de la connaissance d'Eden et l'arbre de la foi du Golgotha.

On a essayé bien des interprétations. Si on veut seulement approfondir la pensée d'Ibsen, il n'y en a peut-être pas une de bonne. L'orgueilleux Norvégien ne nous a-t-il pas déjà reproché de lui prêter sottement un symbolisme que dédaigne son esprit précis et positif? Peut-être tout simplement a-t-il voulu faire de l'histoire et mettre dans la bouche d'un mystique du IVe siècle une théorie chère aux grands mystiques païens de cette époque. Mais cette réserve une fois faite, il n'en reste pas moins que la théorie du troisième royaume correspond exactement aux aspirations modernes. On parle partout d'une transformation telle que pour

en constater une pareille, il faudrait remonter aux temps où les pêcheurs de Capharnaüm et le petit élève du rhéteur Gamaliel prirent entre leurs faibles mains le monde avec ses philosophes et ses sophistes, avec ses Césars et ses aristocraties séculaires, avec ses prêtres-artistes et ses foules ivres de l'antique beauté et déplacèrent son axe en sorte que toute cette civilisation, qui avait accumulé en elle sans en rien laisser périr toutes les civilisations des âges passés, tombât en ruines et qu'il ne restât plus de cette humanité morte qu'un éblouissant mais vague souvenir.

I

Dans la grande crise que nous vivons, il s'est formé plusieurs courants d'opinions. Les plus timides disent : « Demeurons comme nous sommes. » Il n'y a eu que deux âges au monde. Le premier royaume a commencé d'agoniser le jour où l'Apôtre Pierre cria devant la vieille Synagogue : « N'espérez pas nous faire taire. Nous ne le pouvons pas ! », et il a reçu le coup de grâce lorsque la tête du sophiste Eugène tomba sous la hache des bourreaux de Théodose le Grand. Nous voici dans le second royaume. Attendons le jugement dernier ! »

Les plus hardis, je me trompe, ceux qui croient l'être, déclarent hautement que le christianisme n'a été qu'un accident, que le second royaume sera balayé au vent de l'avenir, et qu'on reprendra la grande tradition païenne et naturiste, le rêve de belle volupté interrompue par les divagations absurdes de quelques juifs fous et les clameurs hystériques des populaces nazaréennes. C'est la

grande croisade à rebours des derniers temps, la revanche d'Aquilée et du pont Milvius, sur laquelle planent invisibles, même pour leurs disciples, les fantômes de Maxence, d'Eugenius et de Julien l'Apostat. Et déjà on croit entendre les plus impatients, comptant la lutte terminée, pousser le cri de triomphe des Athéniens aux premières heures de Chéronée: «Poursuivons-les jusqu'en Macédoine!... Oui, jusqu'à la source mystérieuse d'où le torrent galiléen a jailli sur le monde, plus immense que Xerxès, plus impétueux qu'Hannibal. L'Occident aux occidentaux, aux héritiers de Miltiade et de Scipion l'Africain! »

Certes! ils ont eu beau jeu jusqu'ici, les néopaïens, contre ces descendants dégénérés de Paul de Tarse et d'Augustin d'Hippone qui s'estiment trop fiers encore lorsqu'ils se sont maintenus intacts derrière leurs retranchements ébréchés. Mais espèrent-ils vraiment n'avoir affaire qu'à ceux-là seuls? Patience! Nous ne sommes encore qu'aux premières heures de la bataille. Qu'ils méditent les paroles de Maximos! qu'ils prennent garde au troisième royaume!

Au premier abord, c'est un spectacle à la fois douloureux et presque incroyable pour une âme catholique que de voir cette étonnante pensée chrétienne qui a enfanté les plus grands philosophes, les plus admirables tribuns, les plus merveilleux écrivains, pour citer au hasard parmi des centaines, un Jacques de Jérusalem, un Paul de Tarse, un Jean de Pathmos, un Irénée, un Tertullien, un Athanase d'Alexandrie, un Ambroise de Milan, un Augustin d'Hippone, un Jean Chrysostome, un Martin de Tours, un François d'Assise, un Antoine

de Padoue, un Thomas d'Aquin, un Grégoire VII, un Grégoire IX, un Boniface VIII, un Dante Alighieri, un Vincent Ferrier, un Léon X, un Pascal — que de voir, dis-je, cette étonnante pensée chrétienne ne plus inspirer que des Didon, des Drumont, des Étourneau et des Feuillette.

Et comme on comprend bien que les champions du néo-paganisme, devant tant de misère et de décadence proclament avec une assurance imperturbable : « Le vieil arbre du Golgotha est mort. Le règne de ces gens-là est à jamais passé ! »

Oui, de ces gens-là ! d'accord ! Mais qui sont-ils ? Leur faites-vous cet honneur de supposer que les grands nazaréens et les grands catholiques, ces âmes fortes et incomparables qui s'élevaient par un effort prodigieux de vouloir jusqu'aux cimes vertigineuses d'où l'on commence à entr'apercevoir l'Absolu, les tiendraient pour leurs disciples légitimes ? Gardez-vous ! gardez-vous du troisième royaume !

II

Lorsque s'accomplit par la révolution chrétienne le rêve des Voyants d'Israël et de Juda, il s'agissait d'affranchir entièrement l'humanité de ce que les disciples du Crucifié de Jérusalem appelaient « le Monde », « ce Monde qui n'avait point connu le Verbe », ce Monde dont le Prince était Satan. — Le Crucifié avait bien affirmé qu'il avait jeté dehors « le Prince de ce Monde » ; mais il laissait à ses apôtres le soin de détruire son Œuvre d'Orgueil et de Force inaugurée par le Serpent d'Eden et par Caïn, ce Temple prodigieux de la Volupté et du sang qui cachait aux « Enfants de

Dieu » la vue du Ciel. Le Temple de Jérusalem rasé jusqu'en ses fondements était le symbole de cette ruine complète du Présent sur laquelle devait fleurir l'Avenir.

Mais la lutte fut terrible et bien longue. Trois siècles après « le Vendredi Sanglant du Golgotha », la Croix se cachait encore dans les Catacombes, et le nom séditieux de Jésus se dissimulait sous l'ἰχθύς, symbolique. Il dut y avoir bien des heures de découragement sombre, où les plus exaltés levaient des regards de désespoir vers le ciel, cherchant dans les espaces perdus les ailes blanches des sonneurs de trompettes, hérauts du Jugement dernier.

Puis, après le triomphe un peu inattendu, il fallut défendre point par point le dogme, les « perles » mystérieuses du « sermon de la Montagne » que la meute déchaînée des pourceaux grecs et romains, Empereurs et Sophistes, Ariens et Pélagiens voulaient fouler aux pieds. Cela dura encore près de deux siècles où le christianisme catholique et anti-impérial fut persécuté d'une façon non moins âpre et à coup sûr plus dangereuse que dans les siècles franchement païens. Pour la seconde fois, on voyait les « Enfants de Dieu » pervertis par les « Enfants des Hommes » comme au temps de Noë ; et « l'abomination de la désolation » était si grande dans le sanctuaire que lorsque les Barbares parurent dans l'Empire condamné, les catholiques tinrent cette calamité pour un second Déluge.

Tout semblait à refaire. L'Eglise se mit à la conquête des Barbares avec sa patience, avec son génie, avec son cœur. Ce fut un temps effroyable.

Au lieu d'un Déluge unique on avait des marées périodiques d'invasion. Lorsque les Anglo-Saxons avaient été convertis à l'Evangile, les Danes venaient chanter dans les monastères « la messe des lances » ; à peine les Mérovingiens se christianisaient-ils sous les successeurs de Dagobert que Charles Martel paraissait avec ses leudes austrasiens bardés de fer dont il faisait des évêques polygames et sacrilèges.

Le « Mammon Romain » reparut avec Charlemagne. Le nouvel Empire voulut absorber l'Eglise comme l'ancien. Les petits-fils de Charlemagne, les belles carlovingiennes Théodora et Marozia réduisirent la papauté à un état affreux d'humiliation. Le fondateur du Saint-Empire, Othon le Grand, inaugura par le martyre de Benoît V l'œuvre anti-chrétienne des Césars germaniques. Henri III le Gibelin put croire qu'il avait ressuscité Auguste.

De Grégoire VII à Grégoire IX, vingt-deux papes luttèrent trois siècles durant jusqu'à la mort, et la plupart jusqu'à l'écrasement contre ces formidables héritiers cuirassés de César qui s'appelaient Henri IV, Frédéric Barberousse, Frédéric de Hohenstaufen, sans parler des Albigeois qui prétendaient venger Lucifer de l'imposteur Jésus, des Lollards qui prêchaient l'Anti-Evangile, des Turcs qui voulaient passer le Bosphore, des Mongols qui voulaient déboucher de la steppe.

Quelle absurdité que de parler de la tyrannie de l'Eglise au Moyen Age. Jamais on ne l'avait tant assaillie de toutes parts, si étroitement traquée : les légats ne parcouraient l'Europe qu'au péril de leur vie, et s'il y avait des bûchers pour les sorciers et

les hérétiques, il y avait plus d'échafauds et de chambres de torture encore pour les émissaires du « serviteur des serviteurs de Dieu ».

Jamais non plus elle n'avait été plus vivace. Lorsque les magnifiques chevauchées des cavaleries impériales avaient courbé comme un ouragan la tête des peuples, lorsque les somptueux synodes des schismatiques avaient déclaré déchu et réprouvé « le fils de Bélial qui se disait pape », il y avait toujours au milieu des ruines de la Force des attroupements de pauvres gens qui se formaient pour écouter quelque franciscain déguisé lisant les encycliques de « Notre Seigneur l'Apostole »; après quoi on mettait une croix sur ses habits et on s'en allait contre les lances et les piques « pour le pauvre peuple et la sainte Eglise romaine » en attendant le Royaume de Dieu ! Mais ce n'était pas encore l'heure.

Il advint pourtant que sur la fin du XIIIe siècle, l'Eglise,qui luttait sans interruption depuis douze cents ans contre des obstacles sans cesse renaissants, parut entrer dans la plénitude de la paix. Frédéric de Hohenstaufen, cet Antéchrist, venait de s'écrouler en pleine lutte, presque en plein triomphe, frappé de Dieu, pensait-on, comme Antiochus l'Illustre, et l'aigle Césarien était tombé sans retour, les ailes rompues, aux rives du Tagliacozzo. En France, saint Louis venait de mourir. On ne parlait plus d'hérétiques. La foi s'épanouissait en cathédrales. Est-ce que la révolution chrétienne était enfin finie ? Est-ce qu'on allait recréer le monde ? Est-ce qu'il allait enfin paraître, « le Royaume »?

III

On le crut d'abord quand le saint ermite Pierre de Moron devint pape sous le nom de Célestin V. Celui-là paraissait continuer le doux rêve lumineux des pêcheurs galiléens: « Aimez-vous, et cela suffit! » Mais il fallàit compter avec l'orgueil, la dureté et l'invincible méchanceté des « Enfants des Hommes! » Sous le nom du plus doux des mortels, les tyrans germèrent comme des végétations putrides ; la Simonie trôna auprès de celui qui n'avait rien voulu posséder en propre sur la terre. Et Célestin dut abdiquer dans le plus terrible avortement de la plus noble des conceptions humaines. Un homme parut alors, ou plutôt l' « Homme » par excellence, dans une des plus hautes manifestations de notre nature. C'était Pierre Cajétan, Boniface VIII, l'incomparable. Qui osera se pencher sans vertige sur la tombe du vieillard d'Anagni, qui pourra sonder l'immensité de cette âme et dérober à ce mort formidable les secrets du troisième royaume ?

Car celui en qui « la volonté est devenue consciente d'elle-même », le « dieu-empereur », l' « empereur-dieu », annoncé par le Maximos d'Ibsen, ce fut lui! Puisque les hommes étaient aussi faibles que méchants, puisque l'humanité n'était qu'une poussière inapte à s'organiser par elle-même, il voulut être la Volonté, l'Ame, Reflet de l'Infinie Beauté de Dieu. Il voulut saisir le monde entre ses mains pour lui imposer la paix ! Il voulut briser les Empereurs, les Rois, les Chefs, toutes les idoles grossières, oubliées dans la destruction des anciens dieux, pour que rien ne s'inter-

posât plus entre les hommes affranchis et Lui-Même ! et pour y parvenir, son implacable vouloir ne se cabra ni devant les brasiers de Florence incendiée par la plèbe sauvage des « Noirs », ni devant le charnier de Courtrai où s'engouffra la chevalerie de France !

Qui comprendra tout le mystère du grand Jubilé de 1300, lorsque Boniface s'offrit aux multitudes sous l'auréole de la triple tiare, dans l'éblouissement des deux épées nues, comme l'Architype du Règne nouveau, l'Idéal vivant et visible. Ce n'était plus la Beauté toute charnelle des Bacchanales qu'avait voulu ressusciter Julien l'Apostat, mais la Pompe Catholique dans toute sa magnificence, la « Nouvelle Jérusalem » où par l'exaltation mystique des prêches, des bénédictions, des festins eucharistiques, par la splendeur mystique de Rome papale, ornée par l'art du Giotto, toute parfumée d'encens, toute résonnante de cloches, d'orgues et d'hymnes, gorgée de vivres, égayée de jeux et de mystères, le Seigneur se rendait comme visible aux cœurs et aux sens des foules enivrées qui criaient : « Est-ce donc là le Paradis ? » Moment prodigieux, liesse surnaturelle qui n'avait pas eu de veille et qui n'eut pas de lendemains !

Comment à une apothéose si fulminante devait succéder si vite une chute si lamentable qu'elle a arraché à Alighieri lui-même, pourtant ennemi de Boniface VIII comme partisan fanatique du César Albert, le sublime cri d'horreur du chant vingtième du Purgatoire :

E nel vicario suo Cristo esser catto
Veggiolo un' alta volta esser deriso
Veggio unnovellar l'aceto e'l fele.

« Je vois ! le Christ est prisonnier dans son vicaire ! Je vois ! on l'outrage une seconde fois ! Je vois ! on renouvelle le vinaigre et le fiel ! Je vois ! il meurt entre deux larrons vivants ! »

Quel Dante, quel Shakespeare nous dira dignement l'écroulement du troisième royaume, cette scène étonnante qui se déroule sur la grand'place d'Anagne, lorsque la populace victorieuse des soldats de Nogaret et de Colonna apporta en triomphe sur la place publique celui qui avait été Boniface VIII? « Tous l'approchaient comme si c'eût été quelque pauvre, » dit le chroniqueur ; « et lui leur tendait ses mains tremblantes, et les fixant de ses yeux déjà égarés : J'ai faim ! disait-il. Voilà trois jours que je n'ai rien mangé, qui m'apportera un peu de pain et je lui donnerai ma bénédiction ! »

Et tous se taisaient, immobiles, écoutant pleurer dans ce grand silence la voix du Prométhée vaincu qui avait voulu leur donner la lumière ; tous se pressaient avec effroi les uns contre les autres comme devant l'écroulement d'un monde. Enfin une pauvre femme s'avança et lui tendit du pain en pleurant ; et tous se mirent à pleurer.

Comment ce renard perfide, cette « idole muette », comme Bernard Saissait appelait Philippe le Bel, a-t-il pu triompher? N'est-ce pas la réponse à cette énigme que nous trouvons dans la bouche de Maximos, au cinquième acte de « Julien empereur » :

« Il n'en est qu'un qui, à certains intervalles, revient toujours parmi le genre hnmain. Il ressemble à un cavalier qui doit dompter dans un manège un cheval fougueux. Chaque fois, le cheval désarçonne le cavalier. Un moment, et le cavalier

est remonté en selle avec de plus en plus d'aplomb, de plus en plus exercé ! »

Les temps n'étaient pas mûrs, car il ne suffit pas qu'il y ait une volonté, il faut que les volontés universelles concordent, afin que toutes choses s'accomplissent en leur temps.

IV

L'Eglise catholique qui avait atteint un point culminant de son évolution en l'an 1300 est entrée depuis lors dans une nouvelle période. Son intelligence s'est obscurcie, elle a perdu la nette conscience d'elle-même. Les papes ont pu être saints, doctes, admirables; ils n'ont plus eu la volonté. Le rêve des Gibelins s'est réalisé sans conteste dans l'univers chrétien.

Tantôt on a dit : « Les vieux jurisconsultes de Rome, les feudistes bardés de fer d'Aix-la-Chapelle avaient raison. César doit régner sur la terre ; le pape n'est que son instrument, l'Eglise, sa gendarmerie d'élite ! Et Philippe le Bel a emmené Clément V à Avignon, il l'a humilié, il l'a bafoué, il l'a flétri par ses impérieuses prières cent fois plus que le soufflet de Colonna n'avait humilié Boniface VIII. Lorsque Urbain VI « a voulu si peu que ce fût », on a fait le grand schisme d'Occident d'où est sorti le protestantisme. Le pontificat de Jules II n'a été qu'un éclair dans une nuit profonde : Charles-Quint a fait traquer la papauté dans son château Saint-Ange par les bandes de Bourbon jusqu'à ce que la faim obligeât Clément VII à demander grâce. Louis XIV, « le Roi Très Chrétien », sur le motif le plus futile persécutait le pape tout aussi bien qu'il persécutait les protestants et

imposait le schisme à son clergé! Napoléon, ce colosse d'orgueil et de violence, a recommencé Philippe le Bel; et sait-on ce qu'il eût fait sans l'incendie de Moscou ?

On a dit encore : « La Religion est purement objective. Elle n'a point pour but de *recréer* l'humanité, mais de la *régler* en dégageant la « Loi » qui est au dedans de nous. Ce n'est donc pas un dogme, mais une morale, et l'Eglise n'a pas de raison d'exister! » Ç'a été la grande tendance de la Réforme du XVI[e] siècle, et elle a triomphé dans beaucoup de pays parce qu'elle satisfaisait les goûts à la fois autocratiques et particularistes d'une foule de petits princes ou de petites bourgeoisies tyranniques. Mais c'est là une pure réaction de l'idée païenne, les philosophes d'avant le Christ ne disaient pas autre chose et le fait est que rien n'a été plus facile aux Schelling, aux Hegel, et aux Spencer que de donner le panthéisme des stoïciens comme aboutissement de la pensée de Luther et de Calvin. A quoi bon alors détruire l'empire romain? Si l'on supprime le «Grand Vouloir de Rénovation », mieux valait Marc-Aurèle le plus doux et le plus juste de tous les hommes, que le politicien bourgeois Luther qui prêchait l'extermination du « Herr Omnes ». et le farouche Calvin qui a rescuscité l' « Ἀνάγκη » des tragiques d'Athènes.

Même spectacle encore dans la Révolution Française qui n'a été par certains côtés qu'une réédition grossière des réaction païennes de la Réforme. Et l'esprit humain est devenu si médiocre qu'on a exalté des niais comme Lafayette, des cuistres de collège comme les Girondins, qu'on a élevé des

statues à un baladin comme Danton et que la seule « Volonté » de la Révolution, ce Robespierre qui peut-être, sans le 9 Thermidor, « devenait quelque chose de grand », est demeuré enseveli sous les opprobres d'une postérité stupide !

D'autres enfin ont dit : « Lisez l'Evangile. Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. La religion est chose purement subjective. Il y a deux royaumes qui existent sans que l'un des deux ait le droit d'empiéter sur l'autre ! » C'est là en somme la théorie du vrai Julien l'Apostat, car l'histoire, éternellement, recommence ; c'est ainsi la théorie des penseurs modernes et les catholiques y adhèrent, sans voir, les insensés, que si Dieu n'est pas tout, il n'est rien !

V

Ainsi qu'on prenne l'histoire du monde depuis six cents ans et on voit que « le Grand Vouloir » est aboli, que la Rénovation chrétienne est arrêtée, que tout le monde a oublié la parole mystérieuse de l'entretien nocturne entre l' « Etre de Nazareth » et Nicomède : « Il faut renaître ! »

Où est l'Eglise dans toute cette crise, tranchons le mot, dans tout ce « gâchis ». Elle s'agite, comme « le monde », elle cherche sa voie. Savonarole a été un tribun merveilleux, mais savait-il ce qu'il voulait, lui qui a reculé devant l' « Epreuve », lui qui a fléchi dans les tortures ? Léon X a été un politique admirable comme Léon XIII, mais un politique. Les plèbes de la Ligue et leurs prédicateurs ont été héroïques, mais elles n'ont rien fait que de grossier et de bas (les collectivités livrées à elles-mêmes ne font jamais que cela) et elles « devaient »

succomber devant le Comédien « au panache blanc », devant « le Cyrano de Béarn ».

Du XVIe siècle jusqu'à Pie IX, la papauté a toujours décliné; séduite par les basses maximes utilitaires des Réformateurs de la Renaissance, elle s'est solidarisée à César, elle qui l'avait vu à genoux sous la pluie de Canossa. Qui oserait l'en blâmer? Elle a traversé une crise, comme l'humanité tout entière, elle a fait de son mieux sans doute, puisque, depuis le Grand Schisme d'Occident, il ne s'est trouvé personne dans l'Eglise qui osât et qui pût s'appeler Boniface X.

VI

Ainsi donc, qu'on cesse de nous répéter que l'Eglise n'a rien su faire, que l'événement a démontré son impuissance, qu'elle est parvenue à la décrépitude et que le temps est venu pour elle de mourir de vieillesse !

Où prend-on cela qu'elle est si vieille ? L'Eglise est au contraire si jeune, qu'elle n'ose pas marcher toute seule. L' « Empereur » ressuscité lui a mis des lisières et la conduit en laisse. Quand donc a-t-elle pu manifester son esprit et travailler au troisième royaume ? Pendant un an à peu près, la plus grande partie de l'année 1300, et elle a paru sur le point de recréer le monde. Mais alors, il n'y avait de « Volonté » qu'en haut, et personne n'a compris. Aujourd'hui tout est changé. Le Vouloir ne vient plus d'en haut, mais d'en bas. Il semble qu'un grand frisson commence à secouer les couches profondes de l'humanité, ces océans de la pensée où, comme dans les océans de la nature, se préparent les tempêtes.

On le niera autant que l'on voudra. La « volonté universelle », comme dit Maximos, commence à « prendre conscience d'elle-même ».

Sans doute, il s'en trouve encore beaucoup, l'immense majorité même, il faut savoir le reconnaître, qui, singes inconscients de Ramsès l'Illustre et de Nabuchodonosor le Grand, restent rivés, comme des galériens à la vieille conception étatiste des temps forclos, au « Socialisme, » panthéiste, qui a fait les merveilles matérialistes de l'Egypte et de l'Assyrie, il y a quarante siècles, — Memphis, Ninive, Babylone, ces colosses de chair et d'or, tout le premier royaume, « l'âge d'or », peut-être, des poètes païens, suivant l'ingénieuse hypothèse de Revillout — mais qui, épuisé déjà au temps d'Auguste a donné son effort suprême dans le « siècle des Antonins » !

Pour nous, laissons ces cadavres ! A les trop flairer, on finirait par prendre la peste des tombeaux, le « sommeil de la mort ». Il n'est qu'une vérité, et peu à peu elle s'insinue dans les intelligences, elle germe au fond des cœurs et c'est la « Liberté » ! Non pas ce spectre aveugle et hideux que nous avons vu tant de fois tituber dans le sang et les décombres, comme s'il ne savait pas lui-même où il entraînait sa ronde macabre ! Mais la Liberté absolue sans limites, l'épanouissement complet de l'être humain, la Liberté qui sait où elle va parce qu'elle n'est que l'intermédiaire entre l'homme et l'Idéal, c'est à-dire la Beauté infinie — comme le « Verbe » s'est dit le Médiateur entre l'humanité et « le Père ». Et de l'union de cette Liberté absolue qui exclut toute contrainte matérielle « quelle qu'elle soit », et de cette Beauté ab-

solue qui réconciliera tous les vouloirs en une « Harmonie universelle », jaillira l'Amour absolu, le Bonheur pour tous, le « Paraclet que le monde ne peut recevoir » ! Ainsi, autant que le Bien absolu peut être réalisé sur la terre, la « Trinité » sera réalisée dans l'Humanité, et la Rénovation chrétienne aura son accomplissement objectif. Voilà le troisième royaume. Et qui l'établira ? le successeur de Boniface VIII.

VII

Le temps sont plus proches qu'on ne l'imagine. Sans doute, le bouleversement qu'il faudra pour concilier la pensée de Boniface VIII avec tout ce qui a été fait depuis six siècles ne permettra pas que, du jour au lendemain, la succession se remue sans secousses dans l'ordre traditionnel ! Une Révolution sera nécessaire et, pour cette Révolution il se lèvera un « Prophète » dont tout le programme se résumera dans cette parole admirable de Pierre à l'infirme du Temple de Jérusalem : « Au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous, et marchez ! » L'événement n'est pas isolé. C'est de la succession des événements semblables que Maximos dit :

« Il n'en est qu'un qui, à certains intervalles, revient toujours dans le genre humain. Il ressemble à un cavalier...! »

Il y a plus à dire encore. Il semble bien que les signes s'accordent pour annoncer que nous sommes dans une période prophétique. En effet, comme dit encore Maximos : « La volonté universelle se tait, comme dans l'attente! »

C'est là le signe infaillible des périodes prophé-

tiques. Tous réclament à grands cris : « Un Homme ! un Homme pour nous sauver dût-il nous mettre le pied sur la tête ! » Comme Richard III criant éperdu dans la déroute de Bosworth : « Un cheval ! un cheval ! ma couronne pour un cheval ! » ; et cependant la volonté semble abolie dans la race des hommes jusqu'au jour qui a été marqué. Ainsi, lorsque les Israëlites fuyaient comme un vil troupeau devant les Amalécites et les Madianites, et que le nom de Dieu était presque aboli de la surface de la terre, l'ange de Dieu appela Gédéon, fils de Joas, le plus chétif de la maison d'Abiezer, dont la famille était la plus humble des familles de Manassé, et lui ayant dit : « Le Seigneur est avec toi, ô le plus fort d'entre les hommes ! » livra les Madianites à son épée. Il s'accomplira de nouveau ce qui s'accomplit au temps de Jeanne d'Arc. On dit communément que ce fut une jeune fille qui délivra la France des Anglais et fut brûlée par l'Eglise. Tout cela ne signifie rien. Jeanne d'Arc fut une « prophétesse » dans toute l'acception du mot. Elle parut dans un temps d'abomination où rien ne semblait fort que la force brutale, où l'Eglise paraissait prête à se dissoudre dans les dernières convulsions du Grand Schisme, où la papauté de Martin V était tombée dans le plus profond mépris, où le nom de Dieu n'était plus qu'une formule. La guerre était devenue l'état normal, tout idéal s'était avili, et par l'atrocité des mœurs on avait reculé bien au delà des temps historiques. Jeanne d'Arc fut à proprement parler au milieu de toutes ces horreurs, le « reflet même de la Justice de Dieu ». Elle fit éclater sa puissance actuelle. Quoi d'étonnant, si elle fut haïe

par le Monde, reniée par les chevaliers-brigands, maudite par l'aristocratie épiscopale des conciles schismatiques, brûlée par le régent Bedford, cette sombre incarnation de la férocité et de l'orgueil du xve siècle ? Elle n'en avait pas moins accompli sa tâche. Le « descensus Averni » où semblait rouler le « second royaume » depuis Boniface VIII s'arrêta, le premier acte de la papauté renaissante fut la réhabilitation solennelle de la prophétesse, Jules II et Léon X furent possibles ; la « volonté universelle » commença à reprendre conscience d'elle-même.

Aussi l'épopée de la Vierge casquée qui fit tout ce qu'elle voulut » constitue-t-elle un événement capital dans l'histoire des siècles modernes, et la grande figure de Napoléon lui-même, qui ne sut pas « incarner la volonté universelle en 1815 et fut vaincu à Waterloo pour avoir hésité une heure », pâlit auprès d'elle. Et cependant, si Jeanne d'Arc eut « la volonté », elle ne « savait pas », comme savait Boniface VIII, elle agissait d'instinct, sous l'inspiration de ses « voix », presque en aveugle. Mais que sera-ce quand paraîtra le « nouvel Alexandre », « le cavalier » enfin « remonté sur la selle du cheval fougueux, » celui qui saura mieux que Boniface VIII, qui voudra plus que Boniface VIII, et « qui ne s'épouvantera point de ne point voir apparaître Grouchy sur le champ de bataille de Waterloo », car il n'attend rien des hommes ? Celui qui annoncera le troisième royaume,

Qu'importera devant sa volonté la défaillance de quelques-uns, la bassesse de tous, la timidité de ceux qui « savent » et la stupidité de « ceux qui ne savent pas » ! Il n'oubliera d'utiliser per-

sonne, « pas même les Juifs ». Peut-être sera-t-il brisé, anéanti, foulé sous la pression..« Celui qui était plus que toutes choses » n'a-t-il pas « bu l'eau du torrent » avant que « de lever la tête » ! et ne devra-t il pas lui suffire d'avoir été « la main qui fraye la route », le « David qui amasse les matériaux du Temple » ? Et alors paraîtra le « succes seur de Boniface VIII » ; le « Salomon du troisième royaume » !

Pendant qu'il en est encore temps, que « les vainqueurs d'Anagni » célèbrent leur victoire avec des cris de joie. Mais quand il auront « tiré les premiers » et jonché le sol de toutes ces tristes victimes qui pressées comme un vil troupeau à l'ombre de l'étendard catholique s'efforcent de cacher leur grotesques personnes sous les augustes défroques des grands combattants d'autrefois, qu'ils prennent garde, qu'ils prennent garde d'entendre sonner à leurs oreilles la charge triomphale « de cet éternel Inconnu qu'une force mystérieuse amène parfois à l'improviste sur le champ de bataille des Waterloo » !

ALBERT DELACOUR.



L'AVENTURE
DU
PETIT PAYSAN D'ARMÉNIE
CONTE

—

A Pierre Quillard.

C'était le dernier soir de cette sinistre année 1895 où le Crime plana sur le monde. Des multitudes de brutes fanatiques et pillardes avaient été lâchées par les pouvoirs affolés sur les villages arméniens. Les forces destructrices avaient assailli un peuple de travail et de paix. La résistance qu'essayèrent quelques groupes de jeunes gens fut écrasée au fond des sourdes vallées par la soldatesque en foule ; et la faiblesse des vieillards, des enfants et des vierges fut déchiquetée et salie entre des griffes de fauves. On vit la face du Mal, grimaçante de joie, passer dans les nuages ; et l'on crut un instant que le soleil allait mourir.

Les hordes s'étaient retirées, la fête de mort avait cessé, mais la terreur rôdait encore par les campagnes désolées. Les églises incendiées dressaient leurs maigres squelettes noirs ; les maisonnettes démolies et les champs brûlés grelottaient dans leurs muette nudité. Les rues étaient désertes. Les survivants restaient tapis dans leurs trous,

invisibles, comme s'ils fussent tous engloutis sous la terre.

L'hiver venait achever l'œuvre des mains humaines. La neige barra les chemins, isola complètement les pauvres gens sans pain ; et les vents tueurs se ruèrent sur les humbles cabanes sans feu.

Ce soir de la veille du jour de l'an, nulle lumière ne parut aux fenêtres, et nul chant ne s'éleva des toits chargés de neige. La bise parcourait l'espace, et son hurlement se prolongeait, tout seul, dans la nuit déserte, ainsi qu'un grand hymne funèbre.

Cependant, la mort n'était qu'apparente. Des existences inquiètes, chancelantes et têtues, duraient, sous la neige et dans le silence. Des âmes palpitaient sourdement au fond de la ténèbre glacée. Des malédictions, des plaintes, des prières et des colères grouillaient, imperceptibles, au sein de cette pâle immobilité.

Et voici l'étrange aventure qui se passa dans l'un de ces villages, aux environs d'Erzeroum, le dernier soir de cette année qui pua la mort.



Dans la plus chétive des cabanes du village, à une heure avancée de la nuit, un enfant de douze ans s'attardait à songer. Il avait vu, aux jours maudits de cet automne, des hommes à l'œil sanglant se jeter sur son père, l'assommer à coups de trique, lui couper la tête et se la lancer comme une balle, puis partir avec des cris de joie, en traînant avec eux sa sœur, fillette de treize ans, arrachée aux bras de sa mère. Il avait entendu son

pauvre village tout entier gémir sous le passage d'une bourrasque humaine. Il avait vu des Turcs crachant sur les cadavres entassés dans les rues. Il avait vu leur petite église brûler tristement devant les rires d'une foule impie. Depuis, il vivait caché dans sa cabane, avec ses deux petits frères qui pleuraient après leur père, et sa mère, devenue folle, qui chantait les romances du vieux temps. Ils avaient passé des jours sans manger. Petit père de sa famille, il était allé travailler chez les quelques hommes du village qui pouvaient encore avoir quelque argent ; puis il s'était adressé à de gros étrangers barbus qui parcouraient le village depuis la catastrophe, et qui, en échange du pain qu'ils distribuaient, exigeaient qu'on reniât la foi des ancêtres. Cela l'avait meurtri, et il n'avait plus voulu revoir ces hommes qui insultaient les croyances de son pays. Plusieurs fois il avait été battu jusqu'au sang par des Turcs pour le regard furieux qu'il leur lançait en les frôlant dans la rue. Rentré chez lui, il se rongeait en silence à la pensée de ne pouvoir égorger tous les Turcs du monde.

Il avait toujours été un enfant bizarre. Tout petit, il se rebiffait contre les réprimandes de ses parents. Il allait souvent s'aventurer dans les bois, sans peur des loups ni des serpents. Il s'était plus d'une fois risqué dans le courant des rivières pour sauver de petites filles tombées par mégarde dans l'eau. Il parlait peu, et il montrait une inquiétante précocité dans ses rares propos ; il voulait tout savoir. Les questions qu'il posait à son père effaraient le naïf paysan. Il lui demanda un jour pourquoi le vieil usurier de leur village, cet homme

si laid, si méchant, menait une existence heureuse, tandis que son brave homme de père, courbé tout le jour sur son bout de champ, avait à peine un morceau de pain pour lui et sa famille. Une autre fois, il lui demanda pourquoi les hommes s'étaient divisés en Turcs et en Arméniens, et pourquoi ceux-là, paresseux, sales et brutaux, vivaient de la sueur de ceux-ci et récompensaient leur labeur par des insultes et des actes de violence. Le père lui répondait que ces choses étaient au-dessus de la portée des hommes, qu'il y avait, au fond du ciel, un être invisible, le père de tous les hommes, un grand vieillard qu'on nommait le bon Dieu, qui avait arrangé la vie comme il l'entendait, et qu'on devait supporter tout, puisque le Père le voulait, car l'on s'attirerait les plus grands malheurs si l'on se plaignait de lui. Pour plus amples renseignements, il l'avait engagé à aller voir le prêtre qui en savait long sur ce chapitre. Le prêtre avait répété la même chose, et il avait ajouté que le bon Dieu a réservé là-haut une vie de félicité à ceux qui souffrent ici-bas et d'où seront bannis les méchants et les puissants du monde qu'attendent des châtiments éternels. Pendant les jours du désastre, le petit avait vu les vieillards de son village lever les bras aux ciel et supplier Dieu de leur venir en aide. Mais Dieu n'avait pas bougé, et les sabres insolents s'étaient enfoncés dans les bouches tremblantes qui imploraient le bon Dieu.

Il ne comprenait pas, et il conçut l'idée d'aller voir ce bon Dieu, dont le genre de bonté l'étonnait, pour lui demander en personne l'explication des choses de ce monde.

Ce soir, il y songeait plus que jamais. Toute la famille était à jeun depuis trois jours. La neige avait arrêté toute communication. Ils étaient là seuls, face à face avec la faim et le froid. L'un des petits venait de mourir le matin même, consumé par la faim ainsi qu'une maigre bougie qui fond devant un grand feu. L'autre, recroquevillé en un coin, restait muet et immobile, comme un paquet de loques. La mère, brisée par des crises de nerfs, s'était affaissée sur le parquet, engloutie dans une lourde torpeur. Et la nuit avait envahi l'intérieur de la cabane sans lumière et sans fenêtre, que le vent hurlant au dehors ébranlait fortement. Il vit dans l'ombre se dresser la tête coupée de son père, dont les yeux pleuraient du sang. Il sentit autour de lui mourir son frère. Et ce silence noir l'étouffait. Il décida d'en finir. Il n'y avait plus qu'à aller trouver le bon Dieu.

Il avait entendu dire que le seul chemin menant chez Dieu, c'était la mort. Et il savait que pour mourir, il fallait avoir faim longtemps, ou bien avoir trop froid. Le premier moyen était long. Il prit le parti de recourir au second.

Sans souffler mot, il ouvrit doucement la porte, se glissa dehors, alla se coucher dans la neige, et attendit la mort.

★

Par le chemin que suivent les flocons de neige pour descendre du ciel sur la terre, la petite âme s'envola vers là-haut. Elle monta à travers les ténèbres, ballottée par les vents, se heurtant aux flocons de neige, et elle était essoufflée lorsqu'elle

arriva devant le seuil de la grande porte d'or du ciel.

Les anges mirent du temps à lui ouvrir ; ils étaient en train de fêter le jour de l'an, et ils firent longtemps attendre le nouveau venu, comme cela arrive ici-bas, chez les gens riches, à tel point que, transi de froid, furieux d'impatience, le petit faillit un moment se repentir d'avoir quitté sa chaumière; mais l'idée qu'il allait enfin pouvoir parler au bon Dieu, — il avait déjà préparé dans son esprit les quelques mots durs qu'il devait lui dire, — et l'espoir d'obtenir de Dieu lui-même la grande explication, le fortifièrent, lui rendirent la patience et le courage.

Mais, lorsque la porte fut ouverte, le spectacle qui s'offrit à ses yeux l'émerveilla tellement qu'il oublia tout pour un instant. Une tiédeur voluptueuse l'enveloppa, caressante, amollissante. Et c'était tout plein de lumières, et il y flottait d'adorables parfums, comme si ce fût une très grande et très magnifique église, bien plus belle que celles qu'on voit sur la terre.

— Qui êtes-vous? demanda l'ange qui avait ouvert. Il avait l'air grincheux, pour avoir été dérangé en pleine fête par cette visite inattendue.

— Je suis un enfant de la terre, répondit le petit.

— Quelle idée d'arriver à cette heure, et ce soir? Que demandez-vous? avez-vous votre passeport?

— Je n'en ai pas! et je ne sais pas ce que c'est! Je suis un enfant qui n'a jamais fait de mal à personne ; et je veux voir le bon Dieu.

L'ange était étonné de cette étrange arrivée

d'une âme sans certificat du prêtre et osant demander dès l'entrée une entrevue avec Dieu. Mais l'enfant insistait, il disait qu'il avait des choses fort importantes à dire au bon Dieu, et puis il était tout jeune et fort joli; l'ange accepta de le mener auprès du bon Dieu, à la condition qu'il ne ferait pas de bêtise.

Il le conduisit, de salle en salle, vers le grand amphithéâtre du paradis, où ce soir le bon Dieu avait réuni ses anges et ses élus pour fêter le jour de l'an.

Que c'était beau! L'enfant regardait, ébloui. Les salles ou ils passaient étaient bien plus grandes que les plaines de son pays. L'air y était lumineux et nuancé de tons chatoyants. Les plafonds étaient lointains et profonds comme des ciels, et des étoiles de couleurs bizarres y tournoyaient avec une musique ineffable. Des senteurs inconnues flottaient dans l'espace. Des arbres de feu surgissaient, avec des feuillages de flammes irisées, portant des soleils en guise de fruits; de grands oiseaux bleus, aux ailes phosphorescentes, avec des queues en arc-en-ciel, voletaient en chantant. Du parquet doux et velouté, s'élançaient de grandes fleurs aux formes harmonieuses, et dont les calices s'épanouissaient comme des figures de femmes.

Ce luxe excessif, cette abondance de délices étourdissaient l'âme chétive et frileuse du petit. Toutes ces choses étaient si douces, si enivrantes qu'il eut peur de faiblir et de ne pouvoir parler avec l'énergie nécessaire. Il fit un effort suprême et fixa sa pensée sur le souvenir de sa famille qu'il avait laissée là-bas dans la souffrance et dans la nuit.

— Dépêchons-nous, je t'en prie ! fit-il au vieil ange qui le conduisait. Je veux voir tout de suite le bon Dieu.

L'ange hésitait :

— Il est difficile de le voir à cette heure. Et puis, il n'a pas l'habitude de causer avec les petits enfants. Viens plutôt voir un des greffiers.

— Je veux voir le bon Dieu ! insista le petit.

Ils arrivèrent enfin au grand amphithéâtre. Une foule innombrable s'y était attablée autour d'un splendide festin. L'enfant s'approcha. La table somptueuse s'allongeait, portant les friandises célestes. Entre mille sortes de mets, de gâteaux et de fruits, il aperçut, dans des vases resplendissants, les fameux plats arméniens du jour de l'an, préparés à la manière paradisiaque : la soupe sucrée, faite avec de l'aurore coulante, parsemée de lunes et aspergée de poussière de voie lactée; le pilau safrané, confectionné avec de la neige éternelle, orné d'yeux d'anges, coloré avec du jaune de lever de soleil; la gelée, formée de nuages de ciel d'été, trouée de fragments d'étoiles et poudroyée de clair de lune. Tout cela flambait, scintillait au milieu d'une folle opulence de lumière et de fleurs. Et tout autour de la table, des chœurs flottants de séraphins nus chantaient l'hymne de l'infinie béatitude, s'accompagnant de violes couleur d'âme virginale.

C'était le vieil ange qui expliquait au petit ces détails du festin.

L'enfant jeta un coup d'œil sur les convives. « Sans doute, pensait-il, ces âmes qui se réjouissent ici, dans la maison du Seigneur, sont celles des hommes qui furent malheureux là-bas et qui

furent bons! » Soudain, il reconnut l'un des convives : c'était l'ancien maire de leur village, mort l'an passé, un homme faux, brutal, usurpateur, oppresseur, hypocrite et très méchant. Un peu plus loin, il aperçût l'usurier, le terrible usurier de leur village. Et voici que, horreur! il vit des Turcs, avalant de gros morceaux avec un appétit féroce, comme s'ils dévoraient des têtes d'hommes égorgés. Il n'en croyait pas ses yeux. Une colère formidable le serra à la gorge. Il suivit du regard la longue rangée des convives : c'étaient tous des âmes grasses, joufflues, satisfaites, l'air imbécile et cruel. Il remarqua une âme rondelette, bouffie, très laide, et qui caressait un joli chérubin tout en engloutissant des étoiles dans sa gueule béante :

— Qui est cet homme? demanda-t-il à l'ange.

— Il a été banquier sur la terre.

Une autre, maigre, de couleur verdâtre, aux yeux inondés de sang, riait d'un rire hideux.

— Qui est cet homme?

— Il a été empereur sur la terre.

L'enfant bondit de rage. Il connaissait ce que signifiaient ces mots d'empereur et de banquier; son père en avait vaguement parlé quelquefois. Que diable avaient-ils à faire, ces misérables, dans la maison du bon Dieu!

Il lâcha son vieux guide, et d'une course folle, il s'élança vers Dieu. Il l'avait aperçu au loin, à la tête de la table, sur un grand siège d'or incrusté de constellations, ombragé d'un large dais rose.

Des chœurs d'anges se tenaient immobiles, autour de sa tête, attendant ses ordres. Il avait à ses côtés des papes, des sultans et des empereurs,

qui lui contaient des histoires drôles pour le faire rire. Vieillot, la figure ridée perdue dans la broussaille enflammée de sa barbe, les yeux rouges comme des phares, il avalait des morceaux gigantesques avec une effrayante gloutonnerie.

Tout d'un coup, une voix retentit, inattendue, étrange, et stridente bien que menue :

— Seigneur! écoute-moi!

C'était l'enfant.

Les têtes se détournèrent, il y eut une agitation et Dieu fronça les sourcils.

— Seigneur, continua le petit, je suis un enfant de la terre, et l'on m'a dit que tu es bon. J'ai vu que les bons souffrent là-bas et que les méchants sont heureux et puissants. Je suis venu te demander l'explication de cette injustice. Mais je vois que tu as reçu ici à ta table non pas les malheureux de là-bas, mais les gredins et les monstres! Est-il donc vrai que tu sois le père des hommes? est-il vrai que tu sois bon? Réponds-moi!

Les anges s'étaient troublés; les séraphins avaient cessé de chanter; les gueules gloutonnes ne remuaient plus; un frisson de stupéfaction avait fait le tour de la table. La petite voix stridente avait pris une sonorité terrible en prononçant ces quelques mots.

Le bon Dieu s'était retourné, la figure grimaçante et congestionnée. Ses narines profondes fumaient de colère.

— Mettez à la porte ce petit polisson, grogna-t-il, et fustigez avec des comètes l'ange qui l'a laissé passer dans mon paradis.

Alors, l'indignation s'élargit et monta dans l'âme du petit révolté. Elle était si grande, si belle,

que l'enfant crut un instant qu'il pourrait, par l'explosion de sa fureur faire sauter toute cette maison de mensonge avec ce mauvais père lui-même.

Il montra le poing au bon Dieu, et il cracha vers lui.

A l'instant même il fut cerné par les domestiques célestes. Et voici que ses yeux s'obscurcirent, tout s'évanouit autour de lui, et il sentit qu'il se précipitait dans du silence, dans de la nuit et dans du froid. Mais, soudain, il vit une ombre bleuâtre l'envelopper ; une figure sombre d'une douceur triste apparut devant lui; des ailes noires et chaudes le soutinrent dans sa chute ; et une voix profonde lui chuchota à l'oreille : « Viens avec moi ! Je suis le Chassé et le Rebelle ! Je suis le Frère des malheureux ! viens avec moi ! nous démolirons la maison du bon Dieu ! »

(Traduit de l'arménien par l'auteur.)

ARCHAG TCHOBANIAN.



CREDO PAIEN

—

Je crois en ton baiser par-dessus toutes choses.

On m'a dit ton mensonge éternel
Et que tes mains pleines de roses
Avaient meurtri les fleurs pour en être plus belles.
On m'a dit que tes yeux qui m'ouvraient l'infini
N'avaient que du néant au fond de leurs prunelles,
Et que c'était mon rêve à jamais enfui
Qui se réverbérait en elles.
On m'a dit que les mots proférés par ta bouche
Ne puisaient leur magie que dans ma volonté,
Que tous les sanglots de ta couche
Retentissaient dans la nuit vide, et que ton âme
Etait vide comme la nuit.
Les hommes m'ont appris l'histoire de tes siècles,
Ton sillage de poings tendus derrière toi,
Tes bûchers monstrueux de héros pour ta gloire,
L'hymme des sanglots morts attestant tes victoires
Et le sang des martyrs immolés pour ta foi.
Et l'on m'a dit aussi ta face de vengeance
Crispée, mais une fleur meurtrie aux lèvres,
Et je sais tous les pleurs de l'humaine souffrance
Vers ton temple où le monde avait rué ses fièvres...

Mais qu'importe! Je veux croire en tous tes mensonges!
Lorsque le soir descend des collines aux plaines
La terre palpitante enfle sa chaude haleine
A travers les forêts où l'ombre se prolonge;
Les fleurs ont entr'ouvert leurs calices d'amour,
Un frisson dont on meurt passe à travers le soir,
Et ton temple infini surgit jusqu'aux étoiles!

Je crois en tes bras blancs, endormeurs de nos fièvres,
Berceurs de nos sanglots, caresseurs de nos rêves,
En tes bras parfumés des baisers à venir ;
Je crois en ton giron si doux et maternel,
Asile et port de l'espoir et du souvenir,
Vers qui, tout frissonnants, les désirs éternels
Ont courbé leur attente ;
Je crois en tes seins de tendresse :
Parfois, le front sombre d'un songe,
J'ai reposé sur eux tant de lourde tristesse
Que j'avais peur,
Et leur caresse lente endormit ma douleur ;
Je crois en tes yeux bleus, en tes yeux noirs, ô Femme,
Ton œil est le miroir où j'ai trouvé mon âme,
Dans ton regard j'ai lu de tels destins,
Tant de héros passés sur ton chemin
Qu'ils avaient gravé sur ta face
Un blanc rayonnement de gloire et de splendeur,
Et ton regard a pris tous leurs regards
Que rien n'efface
Pour le triomphe ou pour la mort
Sur le parvis du temple
De celui-là que ton regard contemple
Et qui t'adore.
Je crois en tes lèvres promises,
Source embaumée et claire au milieu du désert,
Suprême apaisement qui nous berce et nous grise,
En ton baiser comme un martyr en son idole !

Je crois en tes paroles.
Malgré la sagesse des siècles,
Je n'ai pas distingué l'ombre de tes mensonges ;
Ta parole est la vraie et le reste n'est rien,
Seule consolatrice aux heures mornes,
Quels que soient les vieux mots que redise ton songe,
C'est l'accent de ta voix qui se prolonge en moi,
Flûte douce d'automne ou chant voilé du soir,
Ta parole est la vérité que je veux croire,
Car elle seule est douce et passe comme un baume.
Je crois en ta parole endormeuse et profonde...

Que le soir se prolonge à l'infini du monde
Vibrant de parfums lourds et de baisers lointains
Dans la splendeur violette et bleue des grands chemins,
Que l'aube argente les collines
De tintements et de lumières,
Toujours monte des bois cette fête divine
De ton corps, de tes yeux et de ta chair entière
Pour que les univers tendent leurs bras vers elle.

Car ils sont tous venus, de l'aurore et du soir,
Courber leurs fronts, lever leurs yeux,
Guerriers ou prêtres,
Toute auréole et toute gloire
Ont disparu devant ton geste ouvert ;
Tes bras en croix dans les couchants
Ont détruit les bras d'or des dieux,
Les héros ont cueilli leur palme en ton sourire,
Les prêtres ont brisé leurs idoles à tes pieds,
Et depuis tant d'éternité
Nulle hostie n'a valu la messe de ton corps ;
Voici que les orgues du soir
Font vibrer les forêts profondes de ta gloire
Où vont tous les chemins du monde.
Dresse ta nudité au seuil de nos désirs,
Les temples des vieux dieux s'embrasent devant toi,
Tout s'écroule, et ta chair a pâli le soleil.
J'entends chanter au loin vers l'horizon vermeil
Un chant d'extase doux qui court de feuille en feuille,
La terre a frissonné, et tu parais — sereine
Au fond du soir, au fond du soir là-bas ;
Je n'aperçois plus les étoiles
Ni la splendeur de la nuit parfumée :
Toi seule parfumes et éclaires,
Je ne vois rien que ta beauté
Et je ne crois en rien qui ne soit pas ta chair !

ALBERT FLEURY.



SUR LE RYTHME DES VERS

—

J'ai toujours considéré avec un peu d'effroi les personnes sévères qui se donnent pour mission d'instaurer des arts poétiques. L'importance qu'elles attribuent aux détails du « métier », les règles qu'elles formulent, les sentences d'excommunication qu'elles fulminent, le soin qu'elles prennent de peser méticuleusement les syllabes des poèmes qu'elles daignent honorer de leurs critiques, le ton sacerdotal qu'elles affectionnent, tant de science et de gravité m'ébahissent. En leur présence, je me sens mal à l'aise ; je m'efforce de dogmatiser à leur exemple ; je salue jusqu'à terre, lorsqu'elles psalmodient les mots : Césure, Rejet, Temps fort, Temps faible, Tonique, Hémistiche. Je ne suis pas loin de considérer ces vocables comme des divinités farouches dont j'ai peut-être méconnu les autels. Je m'apparais un rustre qui ferait résonner, peu rythmiquement, sous ses gros sabots, les dalles d'un temple. Et, pendant plusieurs jours, je traite de mauvaises herbes les impudentes fleurs de lyrisme qui s'entêtent à pousser dans mon cerveau...

Mais, bientôt, mon naturel grossier reprend le dessus. Je ris au nez des pontifes, je mets en papillotes les « Traités du Vers » et les « Méthodes pour apprendre à rimer en vingt-cinq leçons ».

Et je décoche quelques nasardes au buste de Boileau dont je fis emplette à cet effet. Car Boileau — ce Louis XIV des Petdeloup — je le tiens, durant mes crises d'irrespect, pour le pire parmi les criminels de lèse-poésie qui sarclent, émondent, taillent, disciplinent le jardin des rythmes. D'abord, il n'aimait pas le roi Childebrand, homme plein de mérite. Ensuite, dans son palmarès estampé d'un maigre Pégase sans ailes, il se garda de mentionner La Fontaine dont le génie indépendant offusquait son goût de la médiocrité pondérée, dont les vers libres, si riches et si chatoyants, contrastaient par trop avec le terne et le grisâtre de ces navets flétris : les alexandrins des épîtres et des satires. Enfin, j'accuse Boileau d'avoir conseillé les niaiseries qui déparent, çà et là, l'œuvre de l'admirable Racine.

Et qu'on ne vienne pas me prétendre qu'il est oiseux, désormais, de conspuer ce Despréaux vermoulu. Qu'on ne déclare pas son autorité périmée. En France :

Tout homme a dans le cœur un Boileau qui sommeille.

Force vieux, force jeunes aussi sont tout disposés à le réveiller, à s'affubler de sa peau coriace et à poursuivre, armés d'une serpette et d'un sécateur, les poètes assez osés pour planter, loin de tout espalier, les boutures de l'arbre de Vie, pour préférer aux brugnons pénibles qui se ratatinent, le long d'un mur lugubrement blanchi à la chaux, au bout de branches pareilles à des arêtes de sole, les âpres petites pêches de plein vent... Les gens en puissance de *Boilauderie* pullulent, vous dis-je. Il y a le noir bataillon des fils

de Brunetière, avec leur porte-étendard : Doumic aux mains humides. Il y a ce produit des amours d'un bas-bleu calviniste et d'un prix de Rome élève de Cabanel : Henry Bérenger. Il y a... il y en a peut-être qui rêvent de codifier le vers libre. Afin d'abolir ces monstres, nous devrions, si nous savions nous entendre, jeter bas la Sorbonne et leur en faire avaler les plâtras.

§

J'ai comparé les héritiers de Boileau à d'insipides jardiniers. J'aurais pu les comparer à ces cuisiniers qui, tout imbus de la tradition, n'osent se permettre des sauces inédites de peur d'enfreindre les préceptes édités par les Berchoux, les baron Brice, les Brillat-Savarin et autres classiques de la goinfrerie. Ou si, d'aventure, ils se risquent à puiser dans ce trésor de joyaux frustes : la cuisine populaire, c'est avec des grimaces de hauts *larbins* qui s'encanaillent. Les plats dont ils s'emparent pour les adultérer « selon les principes » perdent alors leur saveur de terroir, ne procurent aux malheureux condamnés, par bienséance, à les déguster qu'une sensation déjà connue, inapte à réveiller les palais somnolents. Tel, un drame de Shakespeare adapté par M. Haraucourt...

Le mois dernier, j'étais à Marseille. On m'y fit manger, dans un restaurant renommé, une bouillabaisse — policée. Poissons mous, langouste affadie, croûtons spongieux baignant dans une eau rousse et tiède que colorait à peine un vague safran et où le poivre avait été dosé d'une main

parcimonieuse. — Or, quelques jours après, un pêcheur m'emmena dans sa barque et me fêta, la pêche terminée, d'une *vraie* bouillabaisse. — Nous avions jeté l'ancre au fond d'une de ces *calenques* où des rochers aux formes élancées encadrent l'azur profond de la mer radieuse. Le soleil, au zénith, brillait glorieusement. Une fine brume mauve enveloppait d'un voile de mystère les blanches îles, pareilles à des Néréides, qui bornaient l'horizon. Et les vagues venaient mourir, en chantant, à nos pieds. Sur un feu de sarments disposé entre deux pierres, la divine soupe bouillait dans une petite marmite noirâtre dont le couvercle tintait, soulevé à coups pressés par un jet de vapeur odorante. Le pêcheur n'avait pas étudié sous Carême; mais la force de son génie naturel, que corroborait une longue expérience, lui inspira une bouillabaisse dont le souvenir émeut encore les papilles de ma langue. D'abord, quelle splendide couleur d'or! Le safran n'avait pas été ménagé, ni le poivre, ni le fenouil, ni d'autres ingrédients que j'oublie. Puis la chair des poissons — et, parmi eux, il en était un qu'on appelle *sirène royale*! — avait gardé tout son goût. Bref, cette soupe, où tant de sucs divers se fondaient en un parfait ensemble, je ne puis la comparer qu'à une symphonie bien exécutée.

§

Quel rapport, dira-t-on, entre des pêches, des brugnons, la bouillabaisse, les fabricants d'arts poétiques et le rythme des vers? Celui-ci : de même que les pêches de plein vent et la bouillabaisse confectionnée par un Simple *doivent* l'em-

porter, dans l'esprit d'un poète bien-né, sur les brugnons civilisés et sur la plate science des Maîtres-ès-sauces officielles, de même, il faut écouter, si l'on veut apprendre son propre rythme, le murmure des feuillages, le clapotis de l'eau et les chuchotis du vent, plutôt que les grommellements des assembleurs de « Notions d'esthétique ».

Sans doute il est nécessaire d'avoir étudié, *tout seul*, les ressources du métier; évidemment, il est bon de s'être livré, dans son adolescence, à ces jeux innocents : les sonnets parnassiens. Mais du jour où l'on se sent l'outil bien en main, du jour où l'on est devenu, pour soi-même, le plus sévère des juges, il sied de négliger de tels exercices préparatoires, et de se donner, tout entier, au soin de régler les mouvements de son âme d'après les mouvements de l'univers sensible.

Toi qu'un destin — peut-être ironique — marqua pour enfanter des poèmes, toi que les Formes, les Sons et les Essences tiennent attentif, tandis qu'autour de ton rêve, plus réel que toute réalité, les gens pratiques braillent et s'agitent, rappelle-toi comment naît, au fond de ton être, le plus essentiel, le désir d'interpréter, en des strophes cadencées, les merveilles que la terre, l'océan, le ciel nuageux, ensoleillé ou plein d'étoiles ne cessent de te prodiguer...

Tu marchais, vaguement songeur, n'accordant qu'une attention distraite aux incidents de la route. Soudain, un rayon fait papilloter les vagules d'un ru. Soudain, l'ombre bleue d'une vieille muraille dont maintes giroflées pavoisent la crête mous-

sue, se découpe bizarrement sur le sol. Soudain, le vent taquine, en riant tout bas, les feuilles inquiètes d'un bouleau. Tu t'arrêtes, étonné et ravi. Ces choses, qui te sont pourtant coutumières, te frappent *comme si tu ne les avais jamais vues*. Tu les considères; tes prunelles s'en imprègnent et, lorsque tu reprends ton chemin, leur image agrandie, nimbée d'or, éblouissante, t'emplit le cerveau. Alors, tu établis machinalement un rapport entre cette image et la disposition de ton âme, au moment où elle te surprit. Si tu es triste, elle reflète ta tristesse; si tu es gai, elle répercute ta gaîté. Puis, bientôt, une confuse musique s'élève en toi. Un rythme se dessine, t'obsède, auquel, sans t'en apercevoir, tu conformes ton pas. Le rythme se précise; des mots se précipitent en foule qui s'efforcent d'y entrer. Puis cent images accessoires s'élancent, comme des fusées, de ton Inconscient et tentent de s'associer à l'image primitive. C'est ici que ton jugement entre en jeu : tu choisis les mots seuls qui rendront de la façon la plus frappante ton émotion. Tu n'accueilles que les images présentant, entre elles, une évidente parenté. Tout s'ordonne peu à peu; ton expérience te fournit les rimes ou les assonances convenables. Un, deux, trois — six vers jaillissent... cela suffit : la genèse du poème est terminée. Tu peux caser cette première esquisse en un coin de ta mémoire. Tu l'y retrouveras, à ton loisir, pour la parfaire, la développer, pour y ajouter une gamme de sentiments ou pour la hausser jusqu'au symbole, de telle sorte qu'elle arrive à signifier une idée ou une face de l'univers.

Mais, dans un cas comme dans l'autre, n'oublie pas que tes vers doivent, si tu remplis, selon la nature, ton rôle de poète, éveiller spontanément chez quiconque ressent la beauté des rythmes, des émotions équivalentes à celles qui te possédaient lorsque tu conçus ton œuvre. — Je dis équivalentes et non semblables, nul homme ne pouvant se targuer d'exprimer, en leur intégrité, les idées, les sentiments et les sensations d'un autre homme. Si, toutefois, tu fus sincère, si ton poème, largement humain, frappe par sa simplicité, il t'arrivera cette bonne fortune que ton auditeur y découvrira des mérites dont tu ne te doutais pas. Alors, vous vous réjouirez ensemble. Et vous serez semblables à des enfants qui, grimpés dans un cerisier et croyant l'avoir dépouillé, aperçoivent, tout à coup, une branche chargée de fruits. L'épaisseur du feuillage la dissimulait ; mais un coup de vent opportun leur révèle l'aubaine. Ils se la montrent ; ils entonnent un chant de triomphe ; puis, fraternellement, ils se partagent les cerises juteuses.

§

J'aurais pu, pour expliquer la façon dont l'émotion lyrique germe et s'épanouit dans l'âme du poète, employer des termes pédants. Il est facile d'établir une *Physiologie de l'inspiration*. Mais alors, quelle sécheresse et quel ennui ! Combien j'ai trouvé préférable de ne me servir que de mots usuels. D'ailleurs, ils conviennent à l'analyse d'un phénomène qui ne présente, en soi, rien que d'ordinaire. En effet, tous les hommes, quelle que soit leur tournure d'esprit, subissent à un mo-

ment ou l'autre, l'emprise de rêve que je viens de décrire. Seulement, chez le grand nombre, l'impression s'efface bientôt, tandis que chez le poète, elle persiste, croît en violence et va presque jusqu'à l'hallucination. C'est parce que, *spécialisé*, le poète suit son instinct. C'est parce que, enclin à s'approprier tous les rythmes que lui offre la nature, afin d'en nourrir son imagination avide d'harmonie, il néglige, dédaigne ou accomplit de travers les fonctions sociales qui ne se rapportent pas à son penchant essentiel. De là, mille bévues dont il n'a guère conscience. De là, mille souffrances qui font de lui un écorché vivant mais qui, d'autre part, affinent sa sensibilité. Puis, en compensation, quelles joies ineffables! Car sa faim de beauté, jamais rassasiée, l'entraîne, sans cesse, à de nouvelles conquêtes, car, en présence du monde, il demeure, toute sa vie, pareil à un Adam au premier jour de l'Eden.

Bien entendu, je parle ici du poète sain, de celui qui s'applique à traduire honnêtement des émotions *primiiives*, sans les farder ni les déformer, sous prétexte de mystère, de perversité ou de « frissons nouveaux ». Ceux-là ne me comprendront pas qui préfèrent à la contemplation d'un bel arbre ou au parfum d'une rose, l'odeur du *new mown hay* ou le spectacle donné par quelque maigre ballerine hystérique grimaçant et se contournant, parmi des étoffes aux tons faux, sous la morte clarté des lampes électriques.

Ne me comprendront pas non plus les rimeurs vernissés qui se servent de leurs poèmes comme de marchepied vers les facéties officielles et qui ne connaissent cette chose admirable : un champ

de pommes de terre à l'époque de la floraison que par ouï-dire. Ces personnages luisants, qu'ils s'adonnent à chanter Notre Émile ou le nez camard du Nicolas des Kalmouks : ils récolteront le laurier dont il sied qu'ils enguirlandent leur crâne conoïde. Pour moi, je les veux ignorer.

§

Peu à peu, l'habitude de rythmer ses émotions, selon le mode lyrique, devient si impérieuse chez le poète que, souvent, dans la conversation ou lorsqu'il se résigne à écrire en prose, ses phrases gardent une allure de vers. Bien plus, elles s'ordonnent, parfois, en strophes avec ou sans rimes. Le père Hugo était coutumier du fait et l'on a cité maints exemples de cette hantise qui, vu sa production poétique quotidienne, n'a rien que de très naturel. En voici un, donné par M. le marquis de Rochefort dans le second volume des *Aventures de ma vie* : « Un soir, à table, nous parlions des finances françaises, et Hugo me dit sans cesser de manger :

Certes, et, quoique mort, Fould est encor vivant
Dans tout ce qu'on achète et dans tout ce qu'on vend,
Compris la conscience, et dans les phénomènes
De l'enregistrement, du timbre et des domaines.

Puis il continua la conversation en prose, sans s'être aperçu de cette parenthèse versifiée. »

Je trouve un autre exemple, peut-être moins connu, dans l'*Amour-Peintre* de Molière. A la scène II du premier acte, Hali commence son monologue de cette façon : « Il fait noir comme dans un four. Le ciel s'est habillé, ce soir, en scaramouche et je ne vois pas une étoile qui montre le bout

de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi et d'être toujours tout aux passions d'un maître. »

Ce sont des vers — et des vers charmants ; je le prouve :

Il fait noir comme dans un four.
Le ciel s'est habillé, ce soir, en scaramouche
Et je ne vois pas une étoile
Qui montre le bout de son nez.
Sotte condition que celle d'un esclave,
De ne vivre jamais pour soi
Et d'être toujours tout aux passions d'un maître.

Trois alexandrins et quatre vers de huit syllabes. — Il est à peu près certain que cette strophe ne fut pas *voulue* par Molière. L'habitude du rythme la lui fit, sans doute, écrire telle. Peut-être, aussi, avait-il d'abord formé le projet de versifier l'*Amour Peintre*. Mais, faute de temps ou pour toute autre raison — un ordre du second mari de la vieille Scarron ? — il aurait été obligé de s'en tenir à la prose. Dans ce cas, l'appareil poétique, sollicité le premier, se mit, vraisemblablement, en branle de lui-même et produisit la strophe.

On pourrait multiplier ces exemples. J'en sais chez de Vigny, chez Sainte-Beuve, chez d'autres encore. Et, au surplus, tout poète qui s'observe un peu a l'occasion de vérifier qu'il lui arrive couramment de penser en vers sans avoir besoin de l'entraînement du rythme parlé ou écrit. — En ce qui me concerne, chaque fois que j'entends de la musique, deux ou trois strophes, condensant mon émotion, me viennent aussitôt sans même que j'aie eu conscience d'un effort préliminaire (1).

(1) Je ferai quelque jour une enquête auprès de divers poètes touchant cette question de la « naissance » du vers. Il y a là des

Eh bien, je prétends que le poète est arrivé au plein épanouissement de ses facultés, lorsque le rythme s'impose à lui d'une façon aussi despotique. Dès lors, il peut, négligeant les formes rebattues, s'appliquer, tout entier, à la notation des cadences que lui apporte la vie quotidienne. Dès lors, le vers libre — et c'est là une de ses plus précieuses vertus — lui permet d'établir, hormis toute entrave, un rapport exact entre sa personnalité et ses moyens d'expression. La beauté multiforme de l'univers trouve un miroir limpide dans ses poèmes. Il parvient, aux heures d'équilibre, à égaler l'arbre qui soupire d'aise quand un souffle tiède d'avril le caresse ou qui sanglote et se lamente quand la bise bourrue de décembre le fouaille et le crible de flèches de verglas. Tout lui est motif à rythme. Mais le vent, surtout, lui enseigne des harmonies profondes — le vent, ce grand fou de l'espace, qui galope à travers les blés frémissants qui danse, avec les hirondelles, dans les hauteurs du ciel bleu, qui dessine des arabesques baroques avec la fumée des villages, qui gémit, comme un chien blessé, aux fentes des portes, qui jongle avec les feuilles rousses des fins d'automne, qui gambade parmi la poussière de la route, qui retourne, en manière de tulipe, les parapluies des bonnes femmes, qui gonfle cocassement la blouse du cantonnier, qui enlumine le nez de M. le curé, qui chante, gronde, se fâche, s'apaise, se fâche encore, geint, ronfle, ricane, hurle, tonne — tantôt Polichinelle, et tantôt l'immense haleine mélancolique accourue de l'Océan...

renseignements à réunir dont un psychologue pourrait faire son profit pour formuler, peut-être, les lois naturelles du lyrisme.

Ecoute-le, poète : voici qu'il te crie, d'un poumon formidable, un vers d'épopée. Voici qu'il fredonne nonchalamment une ballade. Voici qu'il fait vibrer la vaste lyre des frondaisons sauvages pour accompagner une ode vagabonde. Voici, maintenant, qu'il entre dans ton âme et qu'il en chasse les papillons noirs. Puis, avivant, multipliant la flamme sublime qui te consume, il propage en toi un énorme incendie de pourpre et d'or où tes rêves se jouent comme des salamandres.

§

Non seulement les souffles et le clapotis des rivières sinueuses contribuent à former les rythmes du poète, mais encore ces arbres dont j'ai déjà tant parlé, — dont je ne parlerai jamais trop, mais encore les collines aux lignes tremblées, les rochers semblables à des Titans songeurs, les vagues de la mer, soit qu'elles se cabrent comme des poulains indomptés, soit qu'elles viennent mollement se pâmer sur le sable fin d'une grève solitaire. La forêt, la mer et aussi la plaine où les jeunes avoines se moirent d'argent bleuâtre, où les fleurs roses du sainfoin, les fleurs veloutées du trèfle incarnat frémissent à cause du bourdonnement des abeilles, il faut les aimer d'un même amour, afin qu'elles nous révèlent le secret de leur magnificence.

Nous entrerons dans la forêt pour apprendre des vieux chênes rugueux, des hêtres à l'écorce lisse, des pins aux rameaux gracieusement alternés, des bouleaux sveltes, l'art des proportions harmonieuses. Nous nous enfoncerons, sans nous inquiéter du retour, sous les futaies séculaires,

pleines d'une brume sacrée qui pacifie les cœurs inquiets. Le murmure éolien des hauts feuillages bercera notre extase. Et, parfois, au détour d'un sentier, nous verrons le Grand Pan mener, au son de sa flûte, la danse des dryades. Il nous saluera d'un trille amical, puis, brusque, se fondra dans les taillis. Nous, cependant, nous demeurerons délicieusement perplexes et nous nous demanderons si nous ne fûmes pas les dupes d'un jeu du soleil et du brouillard ou si, vraiment, le dieu, sachant le culte que nous lui vouons, a voulu nous apparaître.

La mer, nous en longerons, à pas lent, le rivage. Ses flots miroitants, son balancement infini, sa face changeante selon l'heure, nous seront des modèles pour varier nos cadences. Le sillage des navires, les traînées d'ombre violette que dessinent les courants, nous les transposerons dans nos vers. Et, de même qu'aux profondeurs dorment des richesses englouties, des nacres et des perles, de même, nos strophes recéleront, sous le prestige mélodieux des syllabes, des trésors de douleur, de joie et de rêve.

Mais la forêt et la mer sont d'une beauté redoutable. A les trop fréquenter, nous perdrions la conscience de nous-mêmes ; nous ne saurions plus nous en détacher et nous aspirerions à la vie végétative, sans désirs et sans pensées. C'est pourquoi, dès que nous nous serons saturés de leurs aspects, nous viendrons nous retremper au spectacle du travail humain — dans la plaine. Là, nous admirerons l'art parfait selon lequel le laboureur trace ses sillons et nous nous efforcerons de l'imiter dans la disposition de nos strophes. Ou bien nous sui-

vrons le semeur ; nous le regarderons épandre le grain doré. Puis, à son exemple, nous ensemencerons nos poèmes avec des mots de lumière.

La journée finie, contents d'avoir travaillé de notre mieux, nous irons nous asseoir parmi les gramens du verger prochain. Nous recueillerons le clair sourire des étoiles. Et, en récompense de notre bonne volonté, nous entendrons la musique des sphères.

§

Poète, telles sont, la part de l'Indicible restant réservée, les données que je puis te fournir sur le rythme des vers. Tout l'art poétique se résume en ceci : va, d'un cœur simple, vers la nature ; interroge les arbres, les eaux, les monts et les champs. Entre en communion avec les éléments. Attends, humblement, que les essences et les apparences se déversent en toi. Puis, quand ton âme, devenue trop étroite pour contenir l'univers, débordera comme une coupe trop pleine, règle l'essor de ta pensée selon l'expérience que tu acquis en étudiant les mouvements des feuillages, le cours des ondes et les caprices de la brise.

Enfin, laisse-moi te donner, pour finir, un conseil... moral.

Chaque fois que tu entreprends un poème, dis-toi : « Je mourrai peut-être demain. J'essaierai donc de rendre mes vers aussi parfaits que possible, car si je retourne au Tout avant d'avoir accompli mon œuvre, je pourrai, du moins, me présenter devant les Forces, la conscience tranquille, sachant que je laisse aux hommes un exemple de beauté. »

ADOLPHE RETTÉ.

THOMAS CARLYLE

ESSAI [1]

—

XI. — Conclusion

I

Nous arrêterons ici cet examen de l'esprit de Carlyle. D'autres (et peut-être nous-même) étudieront plus en détail ses idées. Pour le moment, ainsi que nous l'avons annoncé en commençant, nous avons dû nous borner à dégager le trait principal de cet esprit, en ne choisissant, dans la biographie de Carlyle, que les circonstances qui nous ont paru les plus propres à faire ressortir un tel trait. Nous avons voulu montrer le *spécimen* de cet esprit et de ce genre d'esprit. C'est une empreinte qu'on a relevée ici. Maintenant, cette empreinte est-elle celle de l' « animal extraordinaire, débris d'une race perdue », dont parle Taine (1) ; celle d'un « *mastodonte* égaré dans un monde qui n'est point fait pour lui » ? Nous ne le pensons pas. Ce monde-ci est fait pour un Carlyle, et, en somme, un Carlyle est fait pour ce monde-ci. Il est représentatif d'un tel monde ; il en exprime les aspirations les plus inhérentes. (Cela est beaucoup

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 104, 105, 106, 108, 110.
(2) *Etude sur Carlyle*, avant-propos.

plus visible aujourd'hui qu'en 1864.) Et il peut merveilleusement en mettre en œuvre les ressources accumulées, y compris celles-là qui, par leur provenance et leur nature, semblent lui échapper.

II

De 1837 à 1860, Carlyle a été l'écrivain le plus célèbre de son pays. Non que les Anglais l'aient jamais réellement goûté : il est trop spéculatif pour eux, et en général ils lui opposent et lui préfèrent Macaulay. Mais dans le contraste même que fait avec eux Carlyle il y a quelque chose qui flatte vivement leur amour-propre : Nous le peuple positif par excellence, ont-ils le droit de dire, nous pouvons cependant produire un idéaliste tel que notre Carlyle. Ajoutez que les écrits de l'auteur de *Sartor* manifestent en haut relief quelques-uns des traits du caractère anglais : l'activité individuelle, la confiance en soi, le *self-help*. Mettons enfin ce style étrange, violent, et souvenons-nous que les Anglais aiment l'étrange et le violent. Mais là s'arrêtent les raisons qui font de Carlyle un écrivain populaire. Il n'en est pas d'autres, plus profondes. Et Carlyle, dans sa vieillesse, pouvait mélancoliquement dire : Vous m'admirez, mais vous vous gardez bien de faire rien de ce que je dis d'essentiel, comme si j'avais dit cela pour m'amuser ! — C'est surtout à partir de 1860 qu'il put adresser ce reproche à ses compatriotes. Vers cette date, le public pensant, en Angleterre, s'engagea définitivement dans d'autres voies. Au fond, ce public n'avait jamais renoncé à ses idoles, à Locke, à Adam Smith, à Bentham, à Macaulay ; et c'est pour

cela qu'après l'impérieuse usurpation carlylienne, Stuart Mill, Darwin, Herbert Spencer furent si fort les bienvenus auprès de lui.

Un mouvement tout pareil, vers la même date, se produisait en France, et qui rendait désormais difficile la sympathie pour un Gœthe et pour un Carlyle. Le positivisme d'Auguste Comte succédait, dans la direction des idées, aux écrits des idéalistes français, philosophes, poètes, essayistes, comme Maine de Biran, Ballanche, Lamartine, Caro, Emile Montégut. De toute évidence, c'est avec des idées positivistes que Taine écrivit alors son éclatante et sèche *Etude sur Carlyle* (1864). Un Taine cependant, avec son universelle sympathie, reconnaissait encore la légitimité, la nécessité de la métaphysique (1); son naturalisme au fond n'est qu'une métaphysique, et fort acceptable. Mais, après lui, rien ne balança plus les défauts du positivisme.

Aujourd'hui, l'on peut commencer à mesurer la portée effective de ce mouvement positiviste. Il n'est plus, Dieu merci, dans sa nouveauté, et nous voyons enfin qu'il n'a produit ni une idée générale dans le domaine spéculatif, ni un homme dans le domaine pratique.

Ce qui reste du positivisme n'en est pas moins déjà bien précieux et propre à l'honorer ; ce qui reste de lui, c'est un immense répertoire de faits et de documents. En somme, il a fait les affaires de l'idéalisme. Car, il ne faut pas s'y tromper, le positivisme d'Auguste Comte, en hiérarchisant les groupes naturels (peu importe qu'il ne les ait pas

(1) Voyez les admirables dernières pages de son *Etude sur John Stuart Mill.*

scrutés en eux-mêmes), en précisant, sous les successeurs d'Auguste Comte, la liaison de ces groupes, a rendu un grand service, même et surtout si l'on se place au point de vue idéaliste. N'est-ce pas là ce qu'un Gœthe déjà faisait préalablement : avant que de témoigner de sa pensée propre et pour en témoigner d'autant plus fortement ? Il serait très dangereux de prendre à la lettre, au point d'y conformer la conduite même de l'entendement, la maxime positiviste, que le principe du développement des sciences est celui de la généralité décroissante. Mais c'est en vertu de ce principe que le positivisme a pu amasser une si magnifique quantité de faits. N'imitons pas le groupement de ces faits, gardons-nous d'en reproduire l'ordre dans nos façons de penser, mais n'hésitons pas à puiser à pleines mains dans leur masse. Acceptons le positivisme comme procédé : ses relativités mêmes deviendront pour nous autant d'approches vers notre but. Une époque de spéculation, d'idéalisme, comme celle que nous appelons de nos vœux, comme celle qui déjà s'annonce, ne peut mieux faire que de recueillir et de résorber en elle tout entier l'héritage d'une époque d'analyse et d'expérience. Et pour cela, l'aide de penseurs comme Carlyle ne sera peut-être pas inefficace.

—

APPENDICE

TABLEAU CHRONOLOGIQUE ET ANALYTIQUE DES ŒUVRES DE CARLYLE (1).

1822. ÆTAS 27. Traduction des *Eléments de Géométrie* de Legendre. — Carlyle ne songe pas encore à écrire ; son esprit

(1) Pour la plupart des ouvrages, la date est celle de la pre-

est entièrement tourné vers les mathématiques, où il a toujours excellé.

1824. Æt. 28. *Life of Schiller.* — A cette époque, Carlyle s'avise, chez Schiller, de plusieurs analogies avec lui-même. Comme lui, Schiller a été pauvre, environné d'obstacles, long à trouver son chemin (le Schiller des *Brigands*). Telles sont les raisons, — encore de sentiment, — de la première œuvre littéraire de Carlyle.

1825. Æt. 29. Traduction du *Wilhelm Meister* de Gœthe. — De Schiller, à mesure que sa pensée progresse, Carlyle se tourne vers Gœthe. Le *Wilhelm Meister* lui montre comme une transfiguration de la vie quotidienne dans tout ce qu'elle a de plus humble et de plus pratique. Ce livre est en outre pour lui le fil d'or qui le guide à travers le labyrinthe des spéculations allemandes; l'illustration pittoresque qui lui en exprime le sens vivant.

1826. Æt. 31. *German Romance.* — Traduction de morceaux choisis de Gœthe, Tieck, Hoffmann, Jean-Paul, etc.

1827. Æt. 32. *Essai sur Jean-Paul Richter.* — L'humoriste surtout séduit Carlyle. Dans *Sartor*, Herr Doctor Teufelsdrœckh, *Hofrath* Heuschrecke, Lieschen, Blumine, Andreas et Gretchen Futteral sont, au moins comme silhouette, des personnages à la Jean-Paul. Même date : *Essai sur Werner.*

1828. Æt. 33. *Essai sur Gœthe.* — Un peu trop l'œuvre encore d'un disciple enthousiaste. A cet essai est jointe une étude sur l'*Hélène* du second *Faust*. Même date : *Essai sur Burns*. Un des travaux antérieurs à *Sartor* où l'originalité de Carlyle se marque le plus. C'était là en effet un sujet entre tous sympathique à Carlyle et fait pour lui. Pays, naissance, première éducation, autant de conformités entre Burns et lui qui le guidaient. Cet *Essai* reste comme ce qu'on a écrit de plus vivant sur Burns, en Angleterre et ailleurs. Gœthe en fut si charmé, qu'il le traduisit, ou le fit traduire, en allemand.

1829. Æt. 34. *Essai sur Voltaire.* — On connaît le jugement de Carlyle sur Voltaire : Un simple instrument de

mière édition, qui coïncide avec la date de leur achèvement. Il faut en excepter *Sartor* (fini en 1831, édité en 1838), et la plupart des *Essais*, publiés d'abord en Revue et recueillis seulement plus tard dans les *Miscellanées*. De ces *Essais* nous n'avons noté que les principaux, ceux qui sont les *Essais* proprement dits, le reste consistant en articles, pièces de vers, etc. Pour le *Friedrich II*, le millésime entre parenthèses est la date de commencement.

destruction, précieux comme tel, car il s'attaquait à des abus invétérés ; mais accomplissant sa tâche moins par indignation que pour le plaisir tout mondain de persifler et de bafouer. Si l'on eût eu besoin de lui pour réédifier, l'on eût trouvé le même railleur impénitent, le même incurable sceptique, etc. D'ailleurs, nul ton de déclamation roide dans cet *Essai* ; mais une verve humoristique, presque apparentée, je dirai, à la raillerie de Voltaire ; une Humour puissante, où s'annonce déjà l'humoriste prodigieux de *French Revolution*, sujet qui, dès alors, hantait Carlyle, et vers lequel cet *Essai*, avec d'autres travaux du même ordre, est un acheminement.

1830. ÆT. 35. *Essai sur l'Ancienne Littérature allemande.* MÊME DATE : *Essai sur le Nibelungen-nôt.* — *Essai sur Novalis* : « Un anti-mécaniste, un homme profond, le plus parfait des mystiques modernes. Je lui dois quelque peu. » — *Signs of the Time.* Le premier des écrits où Carlyle exprime ses vues sur la condition de la moderne société anglaise ; une attaque contre la « Philosophie du Progrès, du Bonheur, de l'Utilité », etc. — Nouvel *Essai sur Jean-Paul.* — *Etude sur Mme de Staël.*

1831. ÆT. 36. *Sartor Resartus* (Commencé vers la fin de 1830). — Une des plus exactes analyses qu'on puisse, semble-t-il, faire de *Sartor* est à peu près celle-ci : Le Drame de la Conscience se cherchant elle-même à travers l'enchevêtrement des apparences et des formules. On trouve donc dans ce livre, sous une forme nouvelle et saisissante, la vieille et immortelle conception idéaliste de la vie ; c'est-à-dire, sous le voile de l'humour, une psychologie, une métaphysique et une morale complètes et parfaitement connexes. — MÊME DATE : *Characteristics.* Essai tout philosophique où se retrouvent et où sont développés quelques-uns des principaux aperçus de *Sartor.* — Article sur un ouvrage de Tom Taylor intitulé : *Historic survey of German Poetry.* S'ajoute à la série des essais et articles sur la littérature allemande.

1832. ÆT. 37. Dernier *Essai sur Gœthe.* — Carlyle tente d'y déterminer la position de Gœthe dans la littérature et les idées modernes. Mais c'est là, dit-il profondément, une tâche presque « scientifique » ; et le moment n'est pas encore venu. — MÊME DATE : *Essai sur Diderot.* De la même veine que l'*Essai sur Voltaire.* — *Article sur Ebenezer Elliot*, le poète chartiste des *Corn-Law Rhymes.* — *Essai sur Samuel Johnson.* Une

des meilleures biographies de Carlyle. Supériorité de l'intelligence morale sur l'intelligence raisonneuse, positive. Prix de cette intelligence morale « dans un monde où il y a beaucoup à agir et peu à savoir ».

1833. Æt. 38. *Article sur Cagliostro.* — Tableau de la Société française à la veille de la Révolution.

1834. Æt. 39. *Diamond Necklace* (Le Collier de la Reine). Page d'histoire où revit l'épopée tragi-comique de la fameuse affaire du Collier. Ce morceau, avec le précédent, n'est qu'une préparation à *French Revolution.* — Même date : *Essai sur Edward Irving*, l'ami de jeunesse de Carlyle.

1837. Æt. 42. *French Revolution* (commencé vers la fin de 1834). — Voici, d'après Carlyle lui-même, le sens de ce livre (1). La victoire du Sans-culottisme, de la nouveauté informe et nue, mais réelle, sur les vieilles formes savantes et corrompues qui ne contiennent plus aucune réalité. Couronne, nobles, prélats, seigneurs, avec les mensonges qu'ils avaient enseignés et auxquels ils se cramponnaient, furent emportés comme par une éruption souterraine. Malheureusement, les aristocraties indignes ainsi supprimées ne furent remplacées dans la suite par aucune autre aristocratie, plus réelle et plus capable. Le sentimentalisme révolutionnaire fonda la nouvelle société sur de chimériques abstractions : Egalité, Droits de l'homme, Progrès de l'Espèce, etc. Le fait qu'un homme peut être supérieur à un autre homme et avoir un droit naturel à gouverner ce dernier fut considéré comme une habile fiction, qui ne s'était soutenue un temps que grâce à la plus extrême crédulité. Tous les hommes avaient un même droit. Ceci fut le nouvel Evangile, enseigné à coups de guillotine, partout proclamé. Mais le millenum de félicité universelle qu'il annonçait n'arriva point. En effet, le premier article du credo était faux. Les hommes n'étaient pas égaux, mais infiniment inégaux. Vouloir bâtir sur une hypothèse aussi absurde que la prétendue égalité naturelle entre les hommes était une tentative frappée d'avance d'insuccès. La Révolution est le plus grand événement des temps modernes, et peut-être de tous les temps : mais cet événement ne saurait avoir détruit l'identité naturelle de la Force et du Droit. Il ne signifie pas : abolition de l'autorité ;

(1) Conversations avec Froude. *Carlyle's Life in London.* t. I, pages 12 et suiv.

il se trouvera, en définitive, qu'il signifie tout le contraire (comme on a déjà failli voir ceci avec Napoléon-le-Grand), car l'autorité du fort et du capable sur la foule des écervelés et des jouisseurs est la première condition de toute société humaine.— MÊME DATE : *Essai sur Walter Scott.* — On connaît l'opinion de Carlyle sur Walter Scott : un écrivain merveilleusement doué, qui aurait pu être un immense historien, s'il s'était une bonne fois résolu à voir dans l'Histoire autre chose qu'un album de vignettes sentimentales ou pittoresques. Mais il aimait l'argent, et pour en gagner il préféra amuser. Un amuseur. Indice décisif : il n'a aucune espèce de style.

1839. ÆT. 44. *Chartism.* — On sait qu'en Angleterre on désigne par le nom de « Chartisme » une longue effervescence populaire, provoquée par la misère qui commença de sévir sur les classes laborieuses à l'issue de la paix de 1815. Ce mouvement, sensible dès 1817, et signalé depuis par les insurrections de Glasgow et de Manchester, avait pour but l'octroi d'une « Charte du peuple », dite aussi la « Charte en cinq points ». (Les trois principaux points étaient l'abolition de la Constitution aristocratique, l'établissement du suffrage universel et des lois en faveur des classes ouvrières). Carlyle dégage, au point de vue social et moral, la philosophie que lui semblent comporter ces circonstances. Aux classes inférieures il dit qu'elles sont faites pour être dirigées ; aux classes dirigeantes il reproche durement de ne pas savoir, dans leur égoïsme, établir une vraie direction matérielle et surtout morale. Ce qu'elles doivent aux inférieurs et aux ignorants, c'est surtout une protection « patricienne », paternelle, comme, au moyen-âge, le seigneur *devait* au serf la protection de ses armes. Que l'artisan fût mal payé, c'était un mal ; mais le plus grand mal était qu'on le laissât livré à lui-même, sans défense contre les charlatans politiques qui l'entretenaient dans les plus absurdes illusions : Droits de l'homme, suffrage universel, progrès, etc. Il incombait aux différentes classes de l'aristocratie, terre, industrie, finance, de relever, de rectifier et à la fois d'adoucir le principe d'autorité. Ces idées sont reprises et développées dans *Past and Present.*

1841. ÆT. 46. *On Heroes and Hero-worship.* — On a pu voir, dans l'*Essai,* tout ce qui poussait Carlyle vers ce sujet. Nous avons essayé de préciser ce qui nous paraît être la portée actuelle de cette conception. Voici maintenant, sur le

même point, des remarques de Froude, remarques des plus précieuses, car elles résument les conversations qu'il a pu avoir avec Carlyle à propos de ce livre (1). — A côté du *laissez-faire* et de la démocratie instituée, il se développait une philosophie populaire connexe. Le savoir, disait-on, se répandait sur le monde ainsi que le soleil, et si les grands hommes, comme on les appelait, pouvaient dépasser de quelques pouces la taille ordinaire, et recevoir ainsi les rayons quelques jours ou quelques années avant les autres, cependant les rayons ne venaient pas d'eux, mais bien d'une commune source de clarté croissante. Les grands hommes n'étaient pas essentiellement supérieurs au commun des hommes. Ils étaient les créatures de leur âge, non les créateurs de leur âge, à peine même ses conseillers ; et le cours des choses eût été absolument le même, si tel ou tel personnage devenu d'aventure fameux n'eût jamais existé. Une telle vue flattait la cohue qui se voyait invitée à se gouverner elle-même. Elle était le corollaire naturel de la théorie suivant laquelle tous les hommes étaient égaux et possédaient un égal droit à avoir leurs opinions représentées. C'était exactement l'opposé de l'opinion de Carlyle, qui estimait que le bonheur humain dépendait beaucoup plus de la valeur morale que des découvertes scientifiques ; et que les découvertes scientifiques elles-mêmes, dignes de renommée, n'étaient possibles que par une valeur morale et une sincérité hors ligne. Il tenait l'immense majorité des hommes pour de pauvres hères, pauvres de cœur et pauvres d'esprit, incapables de faire aucun progrès si on les laissait livrés à eux-mêmes ; ayant pourtant un respect inné, quand ils n'étaient pas trop perdus de suffisance, envers ceux qui étaient plus sages et meilleurs qu'eux-mêmes. Tout progrès que l'humanité avait fait était dû à des individus exceptionnels, suprêmement doués quant à l'esprit et au caractère, que la Providence envoyait parmi nous à des époques favorisées. Il n'était pas vrai, ni maintenant, ni jamais, que les hommes fussent égaux. Ils étaient infiniment inégaux, — inégaux en intelligence, bien plus inégaux encore en moralité. Loin d'être aptes à se gouverner eux-mêmes, leur seule chance de salut était dans leur soumission, de gré ou de force, à leurs supérieurs naturels.

(1) *Carlyle's Life in London*, tome I, pages 186, 187.

1843. Æt. 48. *Past and Present.* — A l'époque où Carlyle écrivit ce livre (1842-1843), — de tous ses livres le plus influé par les circonstances (avec *Chartism* et *Latter-Day Pamphlets*), — la situation du Royaume-Uni était des plus inquiétantes. Les affaires, partout, périclitaient ; le pain était cher, par la faute des odieuses lois sur les céréales (*corn-laws*) ; la famine sévissait ; une terrible insurrection avait éclaté à Manchester ; le peuple, presque soulevé, menaçait d'une véritable révolution les classes possédantes, nobles lords et gentlemen, qui continuaient d'abattre des perdrix, comme si de rien n'était. Mais plus irritante encore peut-être que l'égoïste indifférence de la « gentry » était l'optimisme technique des « économistes », des « utilitaires », des « hommes de progrès », etc. etc. Quand le peuple mourait de faim, que le sang coulait dans les rues de Manchester, et qu'un peu de bonne volonté humaine, de clairvoyance morale eût pu tout arranger, eux, ces pédants, avec leurs théories, leurs petits calculs, leurs statistiques, affirmaient que la richesse économique était régie par des lois naturelles, avec lesquelles la moralité n'avait rien à voir. Tout allait bien. Le bouillonnement de la surface ne décelait qu'un excès de vitalité intérieure. Qui donc parlait de révolution ? La richesse publique avait extraordinairement augmenté ; les travailleurs étaient plus heureux que jamais, etc. Sans doute, il y avait des mensonges et de la misère dans le monde, mais il y en avait toujours eu. Whigs et Radicaux affirmaient même que les anciennes méthodes, quelque différentes qu'elles fussent des méthodes actuelles, étaient en tout cas moins sûres et moins justes : l'homme, aujourd'hui, n'était-il pas libre, le travailleur émancipé ? Comment oser parler de la misère présente, quand on songeait à la misère des temps passés, aux famines et à l'esclavage du Moyen-âge, aux serfs « attachés à la glèbe » ? On vous défiait de trouver dans toute l'histoire d'Angleterre une époque qui pût raisonnablement être préférée à l'époque actuelle, etc. — Au fond de tout cela, il y a la moderne hypocrisie du Progrès (travail libre, etc.) ; et c'est de cette hypocrisie que *Past and Present* instruit terriblement le procès. On parle emphatiquement du Présent ? Carlyle montre ce que fut réellement le Passé. S'aidant de la *Chronique du Moine Jocelyn* (que venait justement d'éditer la Société Camden), il refait la vie du XIIe siècle anglais, alors que l'invention moderne de la liberté

était encore dans les limbes. Etonnante évocation, d'un relief et d'une précision extraordinaires. L'Homme féodal revit tout entier. Nous voyons dans leur vérité les rapports réciproques suivant lesquels fonctionnait et se développait la triple vie d'alors, Seigneur, Clerc, Serf. Nous constatons que si le serf était attaché à la glèbe, en revanche il recevait du Seigneur, adouci par le Moine, protection matérielle et morale, et vivait après tout infiniment plus heureux qu'aujourd'hui le serf de nos usines, à qui la Démocratie, avec sa « diffusion des lumières » et son « égalité », promet l'empire du monde, et qui, en somme, malgré son « travail libre », meurt de faim, sinon de pire sorte, pour peu que les nécessités de la « concurrence économique » entraînent une baisse des salaires. Carlyle, naturellement, ne conseille pas le retour au Passé ; mais quand on crie sur tous les toits les bienfaits du présent, il n'est pas mauvais de pouvoir ainsi se mettre sous les yeux un tableau des anciens âges, et, là-dessus, sérieusement réfléchir. Considéré comme œuvre d'art, *Past and Present* a les défauts d'une œuvre composée vite, sous l'influence des circonstances. Mais toute la partie consacrée à l'étude du XIIe siècle demeurera comme un rare chef-d'œuvre d'évocation historique.

1845. ÆT. 50. *Oliver Cromwell's Letters and Speeches, with elucidations.* — On sait que ce livre se compose des lettres et des discours de Cromwell, reliés par un commentaire perpétuel de Carlyle. Deux sortes de remarques sont à faire sur ce livre. D'abord, en ce qui concerne l'édition même de ces lettres et de ces discours, Carlyle a reproduit et interprété ces nombreux textes, devenus si difficiles à lire, avec une sagacité remarquable. On peut dire avec lui qu'il les a « débarbouillés de ce qui les rendait illisibles, Washed into something of legibility ». Le grand mérite de Carlyle, dit Froude, est d'avoir été le premier à comprendre et d'avoir su faire comprendre au lecteur les discours prononcés par Cromwell dans le Parlement. Imprimés comme ils l'avaient jusqu'alors été, ils ne pouvaient que confirmer le sentiment ou que l'esprit du Protecteur était irrémédiablement obscur, ou que le Protecteur déguisait de propos délibéré sa pensée. Carlyle a prouvé que ces discours étaient parfaitement sincères, ni éloquents, ni ordonnés à la manière des modernes discours parlementaires ; mais contenant une pensée nette et réelle. — A côté de ce labeur presque philologique, il y a le travail

psychologique (commentaire), où Carlyle a restauré le caractère de l'homme. On peut aimer ou ne pas aimer Cromwell. Mais il n'est plus permis désormais de dire que Cromwell a agi hypocritement, suivant un plan prémédité, et non point par nécessité. Il n'y a que ceux qui ne connaissent pas la vie, ou qui ne sont pas assez forts pour la vivre telle quelle, sincèrement, pour prétendre qu'on y peut préméditer et ponctuellement développer un plan. Cet homme n'eut d'autre plan que sa propre nécessité ; il fut en quelque sorte la Nécessité incarnée ; une force de nature contre qui aucune formule parlementaire, aucun plan artificiel ne pouvait prévaloir. Et comme il a brisé en effet ces formules, comme il a purgé le Long-Parlement, et renvoyé les Parlements subséquents, qui lui reprochaient de n'avoir pas on ne sait quel parchemin notarié établissant ses *droits*, on l'a accusé d'ambition scélérate. — Carlyle, une fois de plus, avec le *Cromwell*, a illustré sa théorie fondamentale de l'identité de la Force et du Droit. Dans le cas présent, que valaient les « Droits des Majorités » contre le Droit, contre la Force d'un Cromwell ? Voici, par exemple, le Long-Parlement. Cromwell fut-il dans son *droit*, ou au contraire dans son *tort*, en le « purgeant » ? Incontestablement dans son droit, dit Carlyle ; car, ce faisant, il manifestait une *force* qui seule pouvait sauver l'Angleterre, la maintenir dans une situation nette, *droite*. C'était une grande chose, que ce Long-Parlement, un « Sénat de rois » ; et cependant, au moment critique, la sincérité et l'énergie que commandait la situation lui manquèrent. Lorsque Cromwell le fit « purger » par Pride, le Parlement allait traiter avec Charles Ier, de qui la duplicité était déjà et a été matériellement prouvée. Et si une telle assemblée s'était montrée sujette à de telles aberrations, c'est que décidément il n'est pas dans l'esprit des Assemblées, à moins qu'elles ne se décident à briser elles aussi toutes formules, de faire œuvre sensée. Nous l'avons vu plus d'une fois, depuis le Long-Parlement et le Parlement-croupion. « Droits des Majorités ! » dit Carlyle. Est-ce que les Parlements ne reflètent pas le caractère de ceux qui les envoient siéger ; c'est-à-dire, aujourd'hui par exemple, le caractère, ou plutôt le manque de caractère de la masse, de la cohue, de l'Anonyme ? Sous-abstraction engendrée par une abstraction ! Carlyle, par l'exemple de Cromwell, montre qu'en politique, comme

partout, il y a une façon *juste* de faire les choses et une façon *fausse* de faire les choses ; et que c'est folie de supposer qu'on peut apprendre des majorités la bonne manière d'arranger les affaires d'un pays. Le Droit ne sort ni des scrutins de ballottage, ni des débats parlementaires. Le monde est ainsi construit, que les Plus Forts, qu'ils soient en grand ou petit nombre, sont les vrais directeurs de la vie ; car il y a aussi dans la nature des choses humaines quelque chose qui veut que, malgré tout, la Force se trouve toujours être, à la longue, du côté de ceux qui ont le Droit avec eux. Au-dessus de toute constitution, quelque populaire qu'elle soit, il y a le droit d'appel au Fait, à la Force. La chose forte est toujours en définitive la chose droite, parce qu'en somme ce monde n'appartient pas à la Négation. Et un Cromwell, ou tout homme de sa trempe, ne peut pas être plus faux, hypocrite, qu'il n'est possible à la Force de l'être.

1850. ÆT. 55. *Latter-Day Pamphlets.* — Les *Pamphlets du dernier jour* furent écrits au lendemain de la Révolution de 1848, lorsque toutes les doctrines que Carlyle combattait sévissaient plus que jamais : Démocratie à outrance, Émancipation et Bienveillance universelles, Laissez-Faire, Utilitarisme, Philanthropie, Bonheur social, Souveraineté des masses, etc, etc. Il apparaît clairement que cette révolution jeta Carlyle dans une profonde et longue irritation, non point parce qu'elle avait chassé Louis-Philippe, bourgeois médiocre, mais parce qu'elle avait été le signal d'un vrai délire d'utopies, qui, de proche en proche, s'était répandu dans toute l'Europe, et notamment en Angleterre (Utilitarisme sentimental de l'École de Manchester). Comme prélude à ces Pamphlets, Carlyle écrivit d'abord un article, *The Negro-question*, sur l'émancipation des noirs. L'abolition de l'esclavage des noirs apparaît à Carlyle comme un dangereux non-sens. Leur donner la « liberté » c'était leur fournir une arme qu'ils retourneraient contre eux-mêmes. Non qu'on dût les traîter en bêtes de somme ; mais ils étaient simplement des créatures humaines inférieures, dont les blancs étaient responsables, âme et corps, etc. Il ne se fit pas faute de railler le sentimentalisme émancipateur qui, somme toute, devait aboutir aux atrocités de la guerre de sécession. Cet article, plein d'une humour méprisante, fit grand scandale en Angleterre. L'école radicale, qui croyait pouvoir consi-

dérer Carlyle comme un des siens, jeta les hauts cris. John Stuart Mill, longtemps l'ami de Carlyle, rompit avec lui. — Le Pamphlet suivant, *The Present Time*, qui proprement est le premier Pamphlet, a pour objet principaux la Démocratie et le suffrage universel. Celle-ci, du moins dans son état actuel, dit Carlyle, est un chaos qui prétend se passer de toute règle, et, sans souffrir le concours de l'individu, concours seul efficace, se façonner de soi-même en suffrage universel, lequel n'est qu'un autre et pire chaos, un chaos élevé à la deuxième puissance, une abstraction, — une imposture. — Le second Pamphlet, *Model-Prisons*, est une merveille d'humour. L'organisation philanthropique de la peine, l'amendement « méthodique » du criminel, ceci est encore une des plus réjouissantes inventions de notre moderne bienveillance universelle. C'est au pénitentiaire de Milbank que Carlyle eut le doux spectacle de 1200 prisonniers, « parmi lesquels de notables chourineurs et chourineuses », choyés avec toute l'ingéniosité dont peut être capable une philanthropie éclairée. Que ne vit-il de nos jours ! Fresnes lui offrirait un spectacle autrement perfectionné. Milbank même n'est rien auprès de ce vraiment merveilleux Palace-Hôtel de la Pègre, tout adorné des « plus récentes inventions du confort moderne ». Le modèle des « prisons-modèles » ! Malheureusement, tout ceci va impudemment contre la *réalité*. Parmi ce trompe-l'œil carnavalesque de philanthropie, le fait demeure profondément caché au fait, l'âme faussée à l'âme juste, les vrais torts et les vrais besoins de l'une, aux vrais droits et aux vrais devoirs de l'autre. Bienfaiteur et malfaiteur n'ont réciproquement vu d'eux que des apparences falotes, à la grimace affectée. Et en somme, dans ce bien-être correct, glacé, rectangulaire, abominable comme un confort d'hôpital, il n'est pas bien sûr que les criminels ne soient plus malheureux, c'est-à-dire plus impénitents. Avouons-le, c'est une « mauvaise blague » pour un escarpe, que d'être élu comme « champ d'expériences » par nos doux philanthropes ! — Le troisième Pamphlet, *Downing-street and Modern-Governement* (1), est une vive critique de l'insuffisance du pouvoir exécutif, débordé par la démocratie et par les bavards du pouvoir législatif. Le Pamphlet

(1) On sait que « Downing-street » est la demeure officielle du « Premier ».

suivant, *New-Downing-Street, such as it might and ought to become,* contient l'exposé des droits et des devoirs de ce pauvre Pouvoir exécutif. Lord John Russell, alors chef du parti libéral à la Chambre des Communes, se plaignit amèrement de ces deux Pamphlets, probablement parce qu'ils frappaient juste. — Le cinquième Pamphlet, *Stump-Oratory* (1), montre que la tendance nécessaire de la Démocratie est de livrer le pouvoir à d'éloquents hâbleurs, et que les éloquents hâbleurs, depuis que le monde est monde, n'ont jamais rien eu de commun avec ce qu'on peut appeler l'homme d'état. L'orateur politique, l'homme de paroles, est le parasite d'une Démocratie, comme le courtisan est le parasite d'une Monarchie. Aussi bien que celui-ci au roi, celui-là cache au peuple la vérité ; car à cette ignare cohue bercée d'illusions, il ne pourrait dire un seul mot de vérité sans perdre aussitôt sa popularité. Il ne peut regarder les faits en face, les faits sont trop forts pour lui. Et c'est ainsi qu'un pays, — hélas, comme aujourd'hui la France, — se vide peu à peu de réalité et d'énergie. — Le sixième Pamphlet, *Parliaments*, développe à peu près le même ordre d'idées (voir la note sur le *Cromwell*). — Le dernier Pamphlet est intitulé *Jesuitism*. Carlyle y a en vue, non pas le Jésuitisme proprement dit, mais cet autre Jésuitisme, particulièrement anglais (*cant*), qui consiste à concilier la foi religieuse et la doctrine de l'utilité, la croyance et le lucre, le tome biblique et la balle de coton. Tel richissime commerçant de la Cité, utilitariste endurci taillé sur le patron du M. Dombey de Dickens, pouvait bien, le dimanche, fermer ponctuellement sa boutique et ses bureaux. et, retiré dans son home, lire la Bible et boire du thé ; ceci ne l'empêchait pas d'avoir vécu, tout le long de la semaine, comme un butor et comme un négrier, exploitant et rudoyant son monde, ruinant ses concurrents, ne reculant devant aucune malhonnêteté légale pour amasser un peu plus de gain. Tous ses dominicaux nasillements bibliques ne transformeraient jamais en un homme sincère et juste l'irrémédiable « cochon » qu'il était, encore tout fétide de son plantureux barbotage d'une semaine dans ses malpropres « relavures ». Et là-dessus Carlyle écrit son effrayante et exacte *Philosophie des Cochons*, qui, ma foi, peut servir aussi de conclusion à ses autres Pamphlets.

(1) Equivalent français : Eloquence parlementaire.

1851. ÆT. 56. *Life of John Sterling.* — John Sterling, pasteur de l'église anglicane, poète, auteur d'une tragédie de *Strafford*, était surtout connu comme causeur. Sa réputation là-dessus égalait celle de Coleridge autrefois. Un *Sterling-Club* s'était formé, rien que pour lui fournir l'occasion de discourir. Il était ce qu'on peut appeler en Angleterre un homme d'esprit (Sheridan, Coleridge), qualité qui admet là-bas, à côté de l'humour, parfois prodigieuse, qui la constitue presque en entier, un enthousiasme qu'elle exclut ici. Ce mélange d'humour et d'enthousiasme avait séduit Carlyle. Sterling fut, après Irving, son plus cher ami, bien qu'ils différassent de vues sur presque tous les points. Sterling, notamment, ne cessait de reprocher à Carlyle son panthéisme, et certainement il aurait eu raison, si ce panthéisme n'eût été simplement une forme destinée à mieux faire saisir la question morale, seule importante. Sterling mourut jeune, d'une maladie de poitrine. La biographie que Carlyle alors lui consacra est le plus apaisé de tous les livres de Carlyle. Cette surabondante sensibilité « dont il ne savait que faire » se dépense ici en affection, fraternité, douceur. S'il savait aimer, on peut le voir dans ce livre. Un grand et droit sentiment religieux est aussi dans ces pages. C'est d'ailleurs le seul livre où il s'occupe de théologie (de théologie anglaise) ; et il ne s'en occupe que pour se mettre au-dessus d'elle, au-dessus des controverses, ce livre étant écrit précisément pour dégager de toute controverse la mémoire de l'ami de Carlyle. Car Sterling, sans doute en raison de son esprit brillant, ingénieux, et sincère, était devenu ce que l'on appelle là-bas « un cas théologique ». Cette *Vie de Sterling* est la psychologie la plus complete, la plus profonde et la plus curieuse qui soit de l'anglican, lorsqu'il est sincère et intelligent.

(1855), 1858, 1865. ÆT. 58-70. *History of Friedrich II of Prussia, called Frederick the Great.* — Cette œuvre immense est une illustration définitive de toutes les idées de Carlyle. On nous dispensera de les rechercher une fois de plus là. Ces idées, d'ailleurs, ne s'interposent nullement entre nous et les faits, quoi qu'en ait dit l'aigre *Edinburgh Review* (1). Mais, ici plus qu'ailleurs, elles se résolvent en une sympa-

(1) Octobre 1859.

thie puissante, aiguë, qui pénètre jusqu'à la vie la plus intime des êtres et des choses. Aucune Histoire n'est moins à « idées », moins à théories que ce *Friedrich II*. L'identité de la Force et du Droit, développée dans ces six tomes, est, si l'on veut, une doctrine ; mais ce qu'elle est surtout, c'est — la vie même. Je ne saurais mieux comparer le *Friedrich II*, pour sa sensibilité créatrice, ou plutôt recréatrice, pour son *Indifférence* qui épouse la nature intérieure de tout fait et de tout objet rencontré, qu'au *Moyen-Age* de Michelet. Ajoutez l'humour et plus de fermeté philosophique. Une remarque : A supposer que la France reste dans l'état démocratique, il est à souhaiter que quelque historien, mettons dans une vingtaine d'années, voie aussi clair dans les débuts de cette démocratie, que Carlyle a vu clair dans les origines de la monarchie prussienne. Nous connaîtrions alors vraiment le *sens*, quel qu'il soit, de ces débuts, et nous pourrions vivre enfin, comme il est donné à d'autres d'y vivre, en parfaite connaissance de cause.

1867. Æt. 72. « *Shooting Niagara, and After?* » (1).— Pamphlet dirigé contre la politique, aventureuse par dilettantisme, de Disraéli.

1872. Æt. 77. *History of the Early Norse Kings*. (Histoire des anciens rois de Norvège). — Carlyle fut toujours plus près de l'idéal norse, que de l'idéal, je ne dirai pas seulement classique, mais (ce qui pourtant eût été rester encore anglais) biblique. Le grand écrivain, sur la fin de sa vie, semblait se découvrir à lui-même sa souche primitive et profonde.

1872. Æt. 77. *Criticism on the portraits of John Knox*. — Dans cet opuscule, Carlyle met en doute la ressemblance des portraits jusqu'ici connus de John Knox. Il avait découvert un autre portrait, qu'il affirmait être le seul authentique. « Aut Knox aut Diabolus », disait-il âprement, et peut-être avec justesse.

1872. Æt. 77. *Appendix to the Life of Schiller*. — Saisissant contraste de ces pages, les dernières qu'ait écrites Carlyle, ainsi ajoutées à l'œuvre de jeunesse. La courbe de toute une vie est, là, mesurée.

EDMOND BARTHÈLEMY.

FIN

(1) Equivalent : Au bout du fossé, la culbute.

CONTES DE COULEUR

—

LE CADRAN SINCÈRE

(*conte orange*)

Elle avait un nom de fruit : *Mandarine*; et je l'avais prise un soir d'hiver comme on prend la « belle Valence » aux bagnoles des rues, pour mordre à sa chair douce et dorée, respirer son âcre et fraîche odeur de jeune Printemps qui lève les mousses et coule des arbres en sève blonde...

Mais elle me roula dans ses cheveux ses paroles, ses baisers, avec une sorte de colère, et, au delà d'elle-même je fus pris par un être invisible et intangible, — cet être de l'avenir qui double la créature et vit d'une inconsciente et terrible vie les « choses » futures.

Ah ! l'étrange petite amie...

Elle était d'une jeunesse délicieuse, et, savante en douces guises, malhabile encore aux ruses, elle avait visiblement passé de l'enfance impolluée à l'amoureuse science avec une âme absente — une petite âme gracieuse, absurde, attendrissante.

Tout en elle était obscur et lumineux — tel un crépuscule sur la mer. Elle aimait le soleil comme une plante et l'avait dans la peau, dans le sang ; il luisait en coulées de cuivre parmi ses cheveux

sombres et dans ses yeux qui étaient clairs extraordinairement, mais, surtout, elle le portait sur son corps comme une gloire.

La couleur d'ambre « concentrée » sur son visage, tout son être l'irradiait éblouissante — couleur de fête et de bonheur qui lui faisait un corps blond merveilleusement blond.

Elle avait coutume de dormir nue et je l'entourais de soyeuses étoffes que la somptuosité de sa chair éclairait.

Délicate et énergique, elle passait à la flamme des caresses comme une lame bien trempée, toujours souple et toujours forte. Elles se blottissait au nid brutal de mon désir, et c'était une pitié de voir que les gestes hardis — (mais parce que sincères) de l'amour, lui étaient une impression de paix et de garde.



La chambre aux soies vives me paraissant encore obscure autour de ma petite amie, je l'emmenai vers des pays de soleil et de vie.

Et ce fut à Urrugne, en plein pays basque, que je trouvai son cadre naturel et harmonique : ce pays d'une couleur safranée, violente et solide où se parle une langue si rude et si douce — telle toute langue d'une race sensuelle et sauvage. Un parler guttural, rauque où se retrouvent et se mêlent les accents troubles inhumains — ou surhumains — arrachés à la gorge, aux dents de la créature par les sensations imprévues ou extrêmes.

Passant là, en voiture, un dimanche, une angoisse et un charme inexprimables nous saisirent,

et nous nous arrêtâmes... Nous touchions à une heure douce de l'amour, et commencions de sentir la torpeur délicieuse descendre en nos membres et nos cœurs : le bonheur.

Nous nous aimions... Nous avions franchi la frontière ardente des caresses, et nous nous arrêtâmes pour vivre là un automne où, chaque nuit, la pluie couvrait de rouille les arbres et les routes, ou, chaque matin, un grand soleil faisait la campagne toute d'or, radieuse et luisante.

Nous vivions là à côté, en dehors de la Vie. La grand'route était devant nous, — nous ignorions la route.

Oui, c'était *le bonheur*, et cependant je me sentais, à certaines heures, pris de peur, — une peur irraisonnée et forte.

Il me semblait voir apparaître en Mandarine quelque chose de nouveau...

Mais quoi ?...

Une grâce inouïe dans le mouvement, une séduction surnaturelle jetée comme un réseau sur sa beauté, la survie d'une passion excessive, la faisaient presque effrayante en amour... mais, j'avais beau l'observer, je ne pouvais *raisonnablement* rien découvrir qui motivât mes craintes.



Mandarine n'aimait pas l'église d'Urrugne. Elle est haute et ancienne, son cadran porte ces mots « *Vulnerant omnes ultima necat* »... Pour cela elle ne l'aimait pas. Elle était superstitieuse avec délices, et la devise : *Toutes blessent, la dernière tue* mettait une ombre lourde à sa joie.

Une autre chose l'émouvait : une antique cou-

tume locale, — coutume funéraire, — veut qu'en l'église, aux services, toute famille endeuillée récemment ait devant elle, — posé sur le sol et protégé par un petit paravent de bois, — un cierge allumé.

Ces courtes flammes vacillantes doivent rappeler l'âme des morts et la mêler aux prières. Mandarine redoutait les extériorités qui précisent la Mort, et les mots qui en rapprochent la pensée.

Une nuit, elle parla en rêve :

« Il ment... il ment... » Elle s'agitait. « Le cadran... le cadran... ce n'est pas vrai... » Et, éveillée, elle me saisit avec cette fureur ravissante qui était en elle comme une force de la nature, et, parmi les larmes heureuses et l'angoisse des joies : « Ce n'est pas vrai, elles sont belles les heures, toutes belles !... »

Ah ! je n'entendais pas la voix réelle, la voix impérieuse prononçant le Sort, ni que les mensonges éternels, elle les criait dans l'instinct profond de ce Sort, et la terreur qu'elle en avait...

La saison rousse, enchantée, allait finir ; la tristesse qui sortait des bois était entre nous et l'ombre de l'église ancienne s'étendait tous les jours plus grande vers notre maison ; au soleil pâlissant les aiguilles arrêtées du cadran indiquaient les paroles cruelles.

★

Je ramenai Mandarine à Paris. Ah ! l'étrange petite amie ! Comment m'était elle venue à travers les hasards de la vie sans que son passé m'occupât, comme si elle n'eût commencé de vivre qu'au jour où je pris sa bouche ? Comment s'en est-elle allée sans que je comprenne rien au proche ave-

nir qui la prendrait, parce qu'elle enchantait les jours présents ?...

Mais elle s'en est allée...

Elle passa à travers les souffrances et les langueurs de la fin ainsi qu'un rayon vif : il brûle, existe, — on ne saurait le saisir.

Un soir, un soir rougeoyant où, vers le Bois, montaient les flammes et les splendeurs du couchant invisible, les yeux, les grands yeux fixes de mon amie s'angoissèrent...

Je la pris sur mes genoux comme une enfant malade, une enfant faible, apitoyante —et elle était tout cela.

Elle me sourit, et, oppressée, parla des choses heureuses — elles passaient à la beauté de ses lèvres, et, je les oubliai, à les *voir* sur cette bouche...

Ainsi l'heure dorée tout entière brilla de ses souvenirs et de mon désir ; puis, elle s'arrangea *pour dormir* », et comme l'ombre venait et que l'heure sonnait, elle dit deux fois :

— « Oh ! le cadran... le cadran sincère... »

Et mourut.

—

PETITES POMMES

(conte vert)

Deux petites pommes vertes ; oui vraiment, deux petites pommes vertes un peu acides, dures à la dent, — si jeunettes ! — et d'un arrière-goût aigrelet à vous tirer les larmes des yeux.

Quand on va, un midi d'août, sur la lisière d'un champ que bordent des arbres trapus, à l'ombre basse et large, on regarde les fruits ronds, cou-

leur de feuilles, avec un désir violent, rapide — insatiable...

— « Pas mûres, pas mûres, mon beau passant, revenez plus tard... »

Eh bien, leurs yeux, leurs lèvres, leurs visages duvetés, l'ébauche de leurs gorges, disaient de même :

— « Plus tard ! plus tard !... »

Et, parmi les potiches bleues fleuries de lauriers-roses, entre les cloisons crémeuses revêtues de nattes lisses, elles vivaient d'une petite vie fermée, la vie du germe, — tenace, patiente, un peu confuse d'apparence — : Foû-ti, et Moû-ni.

Le père de Moû-ni étant mort, sa femme noyait d'opium la joie d'en être délivrée.

La mère de Foû-ti étant morte, son époux courait, la nuit, vers les grillages derrière lesquels souriaient, d'un petit sourire ironique et inquiétant, les visages d'ivoire...

De minces traits de koheul et de carmin indiquaient sur ces visages des yeux et des bouches de poupées.

Ainsi abandonnées, les deux amies s'étaient mises en ménage — un ménage — joujou, gentil et ridicule.

Elles ne portaient pas encore les tuniques nouées, ni leurs cheveux en coiffures terribles.

Foû-ti avait le visage très rond, des yeux de souris futée, la voix des perruches, et sa bouche était comme un tout petit baiser de poupon qu'on aurait dessiné gauchement.

Moû-ni, un peu plus grande — (de trois centimètres), — une ombre de rêve sous des sourcils très japonais, tenait ses lèvres serrées, et le mys-

tère féminin était déjà sur ce corps insexué, comme un adorable paradoxe.

Devant leur porte, passait souvent, — plus souvent qu'on ne pourrait croire, — un chinois... Et quel vilain chinois!

Les deux petites pommes vertes, malicieuses, ne pouvant souffrir sa vue prirent l'habitude de flétrir tout ce qui leur déplaisait de ce terme: *c'est chinois*... Car, à l'antipathie naturelle héréditaire de leur race pour la race des fils du Ciel, se joignait une jolie répulsion de petites créatures délicates comme des chattes, à l'égard de ce qui est ventru, poilu, trop jaune et puant. Le chinois réunissait ces diverses qualités.

Il passait... il était celui qui, au bord d'un champ, voit les fruits couleur de feuilles et avance la main pour les cueillir afin d'y rafraîchir une langue lourde... brûlante...

La nuit elles dormaient ensemble, Moû-ni et Foû-ti, tandis que leurs parents étaient loin, bien loin d'elles; l'un livré aux contorsions grotesques, l'autre plongée aux hébétantes torpeurs.

Dans leur sommeil peuplé de rêves minuscules, de rêves faits à leur mesure, — comme un polichinelle ou un chariot, — elles riaient parfois... et parfois s'éveillaient, effarées...

Quelque chose de difforme avait traversé leur cerveau: la petite chambre noire où remuaient des atomes de pensées.

Elles se parlaient alors tout bas, s'embrassaient avec candeur, avec confiance, avec tendresse, puis retombaient dans l'oubli pur et délicieux...

C'étaient alors, — leur baiser les ayant calmées, leur disant: « tu n'es pas seule, je t'aime bien... »

c'étaient devant leurs yeux fermés : des vols d'oiseaux à pattes démesurées, à long bec, traversant les rizières sous un ciel très beau... et, les dieux à faces horribles, eux-mêmes, devenaient paternels et jolis au miroir de leurs songes...

Ainsi les deux petites pommes vertes étaient heureuses. L'enfance, la pureté leur avaient recréé un petit foyer blanc. Le papa et la maman, on les oubliait un peu, et, déjà, on s'attendrissait, en voyant les aînées, en tuniques compliquées avec cent épingles au chignon, bercer des paquets jaunes et hurlants.

Une nuit, un très vilain rêve entra sous le front de Moû-ni. *Cela* faisait dans la chambre une grosse masse noire entre leur couchette et la lampe toujours allumée.

Elle murmura: *c'est chinois*... sans y croire, et, éveillée, allait pouffer de rire, trouvant ça drôle — ça et elle-même, et tout, très drôle, — dans un élan de gaiété, de vie inconsciente et innocente; mais, le rire mourut au bord de ses lèvres, de son âme, de sa pensée...

Il était là... *Lui*... d'horribles plis rayaient sa face, et ses yeux brillaient comme des perles de verre. Il marchait doucement... il se pencha... Alors Moû-ni ouvrit tout à fait les yeux, muette d'épouvante. Voyant ces yeux ouverts, *C'est chinois* se mit à rire..

Il riait lugubrement, hideusement. Sachant que les appels passeraient en vain les cloisons claires, il ne se hâtait point.

Cependant, ses mains tremblaient, — mais ce n'était pas la crainte.

Et il se complut dans l'abominable, tandis que

des plaintes se mouraient entre les potiches bleues...

Quand, dans un cri très long, tres triste, Foû-ti s'éveilla torturée, elle vit son amie attachée, roulée par terre dans le désordre des soies maculées.

Et, sur elle, l'ombre douce du mystère féminin n'était plus, — avortée dans sa fleur...

Deux petites pommes vertes, oui vraiment deux petites pommes un peu acides, dures à la dent, — si jeunettes ! — et d'un arrière-goût aigrelet à vous tirer les larmes des yeux.

—

LES NOCES DU TEMPS ET DE LA MORT

(*conte noir*)

... « C'était au delà des feuilles et des nuages, plus loin que les blancs horizons tremblant dans la lumière et que les féeries tendres du ciel, aux jours bleus.

C'était « *là-bas* ».

Là-bas ?

En haut ? Sous la terre ?

Nulle part... peut-être...

Mais les yeux tristes des vivants et les calmes yeux des morts, regardent ce lieu ardent et inconnu — et attendent.

Là-bas, le Temps et la Mort parlaient : — « ô Toi ! qui vas si vite... Si vite, si vite vas-tu que ton nom aux lèvres du sage ne saurait être « *présent* », mais seulement « *passé* », ou « *avenir* »... arrête-toi... »

— O Toi, multiple et multiforme qui cours d'un pas silencieux aux côtés de tout être, grimaçant ses rires, buvant ses larmes et qui le renverses en-

fin, d'un caprice, au fossé où tu auras son spasme et son souffle, — écoute-moi... »

Ils s'arrêtèrent, — effroyable chose ! Les heures immobiles convulsèrent les cœurs, l'infini des agonies hurla l'épouvante.

La Mort délaissait les vivants, le Temps négligeait les tombes ouvertes des âmes qui n'espèrent qu'en lui.

Ce fut la *durée* du *moment*. Leur forme imprécise s'affirmait. Qui dira la ligne de leur apparence ? L'humaine folie s'en est fait une image grossière : laideur et vieillesse...

Laide ? la Mort ?... La justicière suprême, grande dispensatrice emportant, d'un geste invisible aux voyants, le fardeau sans nom et sans prix qui faisait toute la créature en un corps misérable ?...

Vieux ? — le Temps ?... Le Temps qui n'eut point de commencement et n'aura pas de fin...

Ils ne sont point nés les éphèbes éternels des primordiales aurores, n'ayant été ni le germe, ni l'embryon : *ils furent là-bas, une fois*, — et demeurèrent, portant sur leurs traits la grâce et la couleur d'un âge inconnu aux hommes.

Lassés, eux, les grands travailleurs, de leur travail, ils parlaient :

— N'es-tu point rassasiée ? O ma Sœur ?

— Mon frère n'es-tu pas excédé ?

— Tous ceux qui sont couchés ont peur de toi — car l'attitude du sommeil incline à ta pensée...

— Oui, ils ont peur — et je les sauve. Ils me donnent un nom étrange que je ne comprends point : *la Mort ?...* Ainsi qu'ils l'entendent « cela » n'existe pas. Je sais ce que sont les « atomes », car, étant partout je vois tout... Je sais que les purs vi-

sages délicieux et toutes les fleurs sont semblables, que les os grelottants et les grands arbres ployés sous la tempête ont le même cri, je sais cela, mais *je n'existe pas* »...

— « Oui, ils sont fous ; ils ont des paroles incroyables. Je passe et repasse en leurs yeux et leurs cœurs, *toujours le même*, mais jamais ne retrouve leurs mêmes yeux, leurs mêmes cœurs... d'autres mirages y luisent... et ils disent : le Temps... Je suis l'immuable, l'absolu, *je ne suis pas...* »

Puis, silencieux, les yeux rivés aux yeux, ils oublièrent la terre, les êtres et les soucis humains.

Ils ignorèrent la clameur qui les voulait, voulait leur caresse, leur froide et insatiable caresse qui fait le cœur léger, la chair pesante et glacée ; la caresse maudite et redoutée, — l'inoubliable... Ils se découvraient — et s'aimaient. Ils s'aimaient, le Frère et la Sœur, sans nom, sans forme et sans âge.

L'humaine habitude, ils la brisèrent.

Lui, d'avoir vu passer tant d'amours, et Elle d'avoir mêlé son râle à tant de spasmes, ils subirent l'avide contagion du désir et du néant, et, au revers des nuées, ils s'étreignirent dans la lumière.

★

Alors les feuilles et les nuages, les horizons tremblants et le grand ciel si tendre, furent abîmés aux Ténèbres premières, car, sans la Mort, et sans le Temps, il ne saurait y avoir de Vie »...

★

... Est-ce un rêve sous la paupière ? — ou bien une ombre dans la chambre ?...

Voluptueuse et nue, elle dort.

Au souffle de son cœur, sa gorge ondoie, et sous une lumière pâle, sa chair est moirée comme en une eau très claire.

C'est le silence terrible du milieu de la nuit — ce silence insondable où l'éveil semble un anormal péché... ...Non point un rêve — et non plus une ombre.

Le Temps était sur nous et la Mort par devant, — *unique* certitude. Qu'importe!...

Jeté sur la belle et la fragile — la créature d'une heure, — je défiai et le Temps et la Mort...

Il faut boire, boire, boire...

MAY ARMAND-BLANC.



SOCIOLOGUES CONTEMPORAINS

—

I

M. VACHER DE LAPOUGE

Il n'est point commun de pouvoir faire le portrait d'un géomètre d'après ses écrits de géométrie, ni celui d'un savant quelconque d'après ses théories scientifiques. Pourtant, à la lecture des *Sélections sociales*, je crois voir assez bien M. Vacher de Lapouge. Je me le représente comme un homme de haute taille, svelte, au teint blanc, aux yeux clairs, à la chevelure et à la barbe blonde ; j'irais jusqu'à dire que le quotient de la longueur maxima de son crâne par la largeur maxima doit osciller entre o. 62 et o. 98. Je pourrais poursuivre ce modelage à distance, cette téléplastie ; il me suffirait d'attribuer à M. de Lapouge tous les caractères propres au type anthropologique qu'il qualifie supérieur, car je me figure, peut-être à tort, que ce type, si fécond en grands hommes, ne doit pas être fort différent de celui qu'il a trouvé dans son berceau. Mais même pour un anthropologue, le portrait est moins intéressant que la doctrine. Passons à celle-ci.

§

Il est vraiment très bon qu'en science les idées aient des champions radicaux. C'est le meilleur moyen de voir le fort et le faible d'une théorie. Les organicistes ont ainsi rendu service à la science sociale en tirant de leur métaphore — l'organisme social — tout ce qu'elle pouvait donner. De même M. Vacher de La-

pouge a sincèrement droit à notre gratitude pour avoir poussé à bout l'application aux sociétés humaines de la sélection naturelle. Les deux théories, biologie sociale des organicistes et anthropologie sociale des sélectionnistes ont d'ailleurs d'étroits rapports, puisque Herbert Spencer et Darwin sont leurs autorités respectives. Les juger c'est instruire le procès du transformisme social. Voyons si la seconde théorie est plus solide que la première (1) et s'il ne faut encore ici parler, pour faire plaisir à M. Brunetière, de banqueroute.

En réclamant la première place pour le facteur hérédité, le darwinisme social aura eu d'abord ce résultat — fort louable — de rappeler l'attention sur l'importance de l'élément ethnique. Beaucoup de pages de M. Vacher de Lapouge pourraient être invoquées par les plus ardents avocats de l'idée de race. Ce qu'il dit de l'impuissance de l'éducation à changer le type intellectuel d'un homme ou d'un peuple, de l'utopie de la moralisation par l'instruction, de la persistance de certains caractères ethniques, de l'inefficacité du croisement et de la seule efficacité de la sélection dans les espèces animales, tout cela confirmerait les vues de M. Gustave Le Bon, et les dépasserait même en rigide et en tranchant : « Rien ne peut effacer, a-t-il dit ailleurs (2), la prédestination de la race. »

Le fait est qu'il est impossible de se refuser à certaines évidences, que l'auteur des *Sélections sociales* met en lumière. Le Japon et l'Angleterre sont des îles admirablement placées en flanc de l'Asie et de l'Europe, le Japon surtout car, la Chine correspondant à l'ancien monde, il est moins éloigné de la Malaisie que l'Angleterre de l'Amérique ; cependant comparez le rôle historique, nul jusqu'à nos jours, du Japon, avec la part de

(1) Voir *Mercure de France*, janvier 1898 p. 244.
(2) *Revue scientifique*, 30 octobre 1897. Si la thèse est vénéneuse, la *Revue* contient d'ailleurs l'antidote. Voir divers articles de MM. Vidal de La Blache, Lauptz et Zaborowski (20 mars, 11 septembre, 6 novembre) sur ces questions de race et d'assimilation d'indigènes.

l'Angleterre dans la civilisation. Par contre, voyez sous divers climats la persistance de ce qu'on pourrait appeler le génie chananéen : « les Phéniciens ont débuté sur le golfe Persique et ils étaient en vue de devenir les courtiers de l'Océan indien quand ils furent chassés et obligés de se réfugier sur les côtes de Syrie » ; or nul ne les remplace sur le littoral arabe dont ils avaient fait le carrefour de la Chaldée, de l'Inde et de l'Egypte ; mais la côte syrienne, jusqu'alors déserte, devient le centre économique du monde ; et par un troisième changement, quand l'aristocratie de Sidon et de Tyr se transporte à Carthage, c'est là que se transporte aussi le foyer commercial de l'univers. « Encore faut-il ajouter que le rôle actuel des juifs est dû à la présence d'un peu de sang chananéen dans leurs veines. » En dépit de quelques assertions risquées, il y a là beaucoup de vrai, et l'on est tenté, sur la foi de plusieurs rubriques de chapitres, « là race facteur fondamental de l'histoire » ou « prépondérance de la race sur la position géographique et sur les facteurs géographiques », de souscrire d'avance à tout le contenu des *Sélections sociales*.

Mais voilà, ce qu'on appelle communément race n'est pas tel pour M. de Lapouge. Non seulement, il défend, ce qui peut se soutenir, qu'on parle de races latine, germanique ou slave, mais même il interdit de s'attacher aux jaunes, aux nègres et aux blancs, la couleur de la peau étant pure affaire de climat ; sous le même épiderme blanc et rose se cachent des descendants de l'admirable *homo europæus* et des héritiers du méprisable *homo contractus* ; parallèlement, l'auteur a connu une nigritienne avec une peau de « bronze clair » et par contre un sémite qui semblait « une magnifique statue de marbre noir ». On pourrait sans doute supposer que sa négresse « aux reflets ambrés » était peut-être bien une mulâtresse, beaucoup de blancs, chrétiens ou musulmans, pénétrant « dans les ténèbres de l'Afrique », et que son arabe en marbre noir était bel et bien

un nègre, on sait combien de nigritiens purs se prétendent par vanité descendants du Prophète. Mais ii suffit en ce moment de savoir que, pour M. Vacher de Lapouge, la race n'est plus marquée par ce qui la caractérisait autrefois, qu'elle ne se reconnaît ni à la couleur de la peau, ni à la nature des cheveux, ni a la forme des yeux, du nez (1), des lèvres, des oreilles, des membres du corps, mais à ce quotient uniquement en somme de la longueur maxima du crâne par la largeur maxima ; toutes les variétés d'aspect d'un Fuégien, d'un Chinois et d'un Caucasien sont moins importantes qu'une différence de quelques lignes appréciable seulement au compas des anthropomètres ; brachycéphalie et dolichocéphalie, toute l'histoire de la civilisation se ramènera à ces deux termes, et, de par l'indice céphalique, une « tête ronde » de Cromwell sera plus près d'un nègre du Congo que d'un cavalier dolichocéphale du roi Charles.

Ainsi comprise, et je ne crois pas en exagérer l'âpreté, la thèse de M. de Lapouge est insoutenable. Elle arrive à séparer en deux tronçons irréductibles les races historiques qui nous semblent le mieux fondues, et à rapprocher chacun de ces tronçons des peuplades les plus hétérogènes. De plus, elle est impuissante à expliquer, puisqu'elle pose en dogme la supériorité des dolicho, le grand rôle historique joué par certains brachy. Les compatriotes d'Homère et de Virgile, de Dante et de Cervantès sont des têtes rondes ; les hyperboréens à crâne allongé ont-ils bien le droit de les regarder de haut ?

Je sais bien que M. Vacher de Lapouge s'est défendu, contre les attaques violentes d'auteurs italiens (probablement brachycéphales et bruns) de donner aux doli-

(1) Pourtant le nez a bien son importance, non seulement pour les gens d'esprit (l'homme oublie, Dieu pardonne, le nez reste) mais même pour les anthropologues. Dans l'Inde orientale, dit Risley, le rang social d'un homme varie en raison inverse de la largeur de son nez.

cho-blonds un brevet exclusif de supériorité ; ceux-ci n'auraient que l'avantage de fournir un plus grand nombres de familles eugéniques, c'est-à-dire de familles où le talent serait héréditaire ; mais, d'une part, c'est là une supériorité écrasante, puisque suivant le mot même de l'auteur, « cent familles eugéniques fourniront plus d'hommes supérieurs que tout un peuple sans eugénisme », et, d'autre part, si l'auteur concède aux brachy bruns la possibilité d'avoir quelques eugéniques, il semble bien que ceux-ci sont très inférieurs à leurs confrères dolicho-blonds, puisque les meilleurs « eugéniques nègres arrivent tout juste au niveau des Européens médiocres ».

Il arrive parfois que le savant rigoureux qu'est M. Vacher de Lapouge, bardé de statistiques, de chiffres, d'indices céphaliques et de mesures anthropométriques, est fort embarrassé, par exemple pour l'antiquité. L'usage d'incinérer les morts ne nous a laissé qu'un très petit nombre de crânes authentiques. Il en est reduit à soutenir, d'un côté, que les romains, dont il est impossible de nier le type à tête ronde et brune, étaient fort médiocres, et, de l'autre, que les grecs marquants étaient tous — et il cite un texte isolé d'Adamantius travaillant d'après Polémon — grands, gros, forts, blancs de peau et blonds de poils (1). Avec la même intrépidité, il explique la grande expansion artistique ou conquérante des Italiens et des Hispano-portugais au xve siècle par la présence d'une élite dolichocéphale blonde et de haute taille qui aurait disparu depuis. L'on voit à quelles conséquences arriverait un disciple intransigeant : les petits hommes bruns ou châtains, fusssent-ils Napoléon, seraient mal vus et, par contre, les tambours-majors et les « poils-de carotte » seraient enfin réhabilités.

J'ai sans doute tort de pousser à bout ainsi dans le

(1) Il est certain d'ailleurs que les poèmes homériques prisent fort la beauté blonde. Mais la dolichocéphalie d'Achille et d'Ulysse est au moins problématique.

sens de la plaisanterie, mais toute exagération incite à la caricature quand elle n'en est pas déjà une. Ce que l'on conteste en outre, ce ne sont point les mensurations, mais les développements historiques ou sociaux qu'elles inspirent. M. de Lapouge par exemple, mesurant quelques centaines de crânes urbains et ruraux (sur combien de milliers et de millions une pareille enquête ne devrait-elle pas porter ?), en tire ce qu'il appelle la loi de concentration des dolicho dans les villes ; il y aurait une harmonie préétablie des crânes longs et des propriétés bâties agglomérées ; mais ne serait-ce pas tout simplement que la vie urbaine influe sur la forme du crâne ? elle influe bien sur la forme du corps, la teinte de la peau, la vigueur des muscles et des nerfs (1).

De même, et procédant toujours sur de faibles quantités, ce qui n'est peut-être pas de sa faute, mais ce qui rend plus fragile la moyenne de ses mesures, l'auteur, de sa constatation que le Yankee est plus grand de taille que l'Anglais, ou le Canadien que le Français, conclut que l'un et l'autre descendent d'ancêtres aussi grands que lui, d'où cette conséquence que c'est l'européen de haute taille seul qui est porté à émigrer et par conséquent pourvu des qualités de hardiesse et d'initiative qui se trouvent en général chez les émigrants. Mais, là encore, pourquoi ne pas admettre une influence du milieu ? Nous voyons que le citoyen des Etats-Unis, bien que de sang européen très pur, nullement mélangé certes d'éléments nègres ni même peaux-rouges, s'éloigne de plus en plus du type anglais, gras et rose, pour se rapprocher du type indigène, sec et cuivré ; M. de Quatrefages dans un passage souvent cité a fort bien noté cette évolution à coup sûr intéressante. Nous savons aussi que l'européen qui va s'éta-

(1) En outre, de ce que la sélection renforce ou même crée un type, il ne s'en suit pas que ce type a autrefois existé. La dolichocéphalie urbaine est indépendante de la dolichocéphalie de Néanderthal.

blir dans les colonies arrive parfois à ressembler étrangement aux autochtones de la colonie ; j'ai observé deux de mes compatriotes, l'un qui après un séjour, il est vrai prolongé, en Cochinchine, avait pris tout à fait l'aspect d'un mandarin annamite, et l'autre qui, attaché à la carte géologique de l'Algérie, ressemblait à s'y méprendre, après quelques mois de campement sur les hauts plateaux, à un bédouin du désert (1). La nourriture, le genre de vie peuvent avoir une influence semblable à celle du milieu local. M. Vacher de Lapouge cite lui-même, d'après Durand de Gros, l'accroissement de taille des montagnards cévénols quand le blé se substitue au seigle dans l'alimentation. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que certaines régions pauvres, les Cévennes, et certaines périodes historiques également pauvres, le haut moyen âge, présentent une proportion supérieure de brachycéphales.

Mieux encore, notre auteur qui met fort en relief le caractère distinctif du juif, observe que ce juif possède partout à peu près l'indice céphalique de la population parmi laquelle il vit ; quelle conclusion croit-on qu'il en tire ? Sa préoccupation crâniométrique est si tyrannique qu'il en déduit que les juifs ne sont pas une race distincte. Vraiment, puisque, de son propre aveu, les israélites ont gardé un type physique et un type moral caractéristiques, il serait plus scientifique de leur reconnaître un signalement ethnique spécial, mais il faudrait en conclure, que l'indice céphalique est sans grande importance au point de vue de la race, et que deviendrait alors l'anthroposociologie ?

En vérité, expliquer toute la civilisation, toute l'histoire humaine, par la lutte des blonds et des bruns, attribuer le génie des anglais et des allemands aux quelques centimètres de taille qu'ils ont en plus, interpréter la Révolution française comme une revanche des bra-

(1) Voir d'autres exemples : *Revue scientifique*, 1er mai 1897.

chycéphales sur les dolichocéphales, voir le danger de l'heure présente dans l'élimination de l'*homo europæus* par l'*homo alpinus*, et dans la reversion de l'*homo alpinus* vers le type *acrogonus*, tout cela est de la rêverie. Dire que le nègre ou le rouge ne pensera jamais comme le blanc, pourrait se soutenir ; dire même qu'il y aura toujours une nuance entre « la psychologie spéciale » du sémite ou du touranien et celle de l'européen, soit encore ; mais parmi ces européens, voir la marque de deux races radicalement distinctes dans l'ovale du crâne ou la couleur de la barbe, cela non, et non par suite le génie supérieur des barbes plus claires et des crânes plus ovoïdes. Pourquoi les anciens gaulois et germains, tous dolicho, étaient-ils encore au niveau des caraïbes ou des maoris quand certains brachy avaient déjà Eschyle et Phidias ? D'ailleurs la brachycéphalie a d'illustres defenseurs comme Virchow ; les nègres sont dolicho, et Socrate et Pascal sont de purs brachy ; M. de Lapouge lui-même reconnaît que l'intellectuel a la tête plus large que la moyenne ; il est vrai qu'il le qualifie alors eurycéphale, c'est-à-dire faux brachycéphale. Quel fonds faire, demande M. Fouillée, sur des « hypothèses psychologiques et sociales fondées elles-mêmes sur des hypothèses historiques, fondées elles-mêmes sur des hypothèses anthropologiques ? »

La vérité est que le produit social nommé civilisation est par trop complexe pour dépendre d'à peine perceptibles variations du rapport crânial. Si la dolichocéphalie est fréquente chez certains peuples qui sont aujourd'hui à la tête de cette civilisation, il ne faut pas oublier que ces peuples n'y sont pas seuls, et qu'ils n'y sont que des nouveaux venus, cent ou cent-cinquante ans ne comptant guère dans les vingt-cinq ou trente siècles de l'histoire helléno-chrétienne ; il faut aussi se demander si la richesse de tels pays n'est pas due à leur situation géographique, à la fertilité de leur sol et à la richesse de leur sous-sol au moins autant

qu'à leur abondance en crânes ovoïdes; les Japonais établis en Angleterre n'auraient pas joué le grand rôle des Anglais, soit ; mais les mêmes Anglais établis sur le plateau du Pamir, ou seulement dans une région de l'Europe centrale, n'auraient pas non plus fondé l'empire universel de l'*english speaking raee.* Même aujourd'hui il y a des populations blondes, dolicho et de grande taille, comme les Scandinaves et les Irlandais, qui en dépit du brevet de supériorité des anthropologues, ne jouent pas dans le monde civilisé le rôle de telles populations brunes, brachy et petites, allemands du sud, italiens, ou français.

Les *Sélections sociales* n'en sont pas moins un livre à lire ; d'abord, ce qui est rare en science, il y a de la verve et du style. Qu'on lise cette description du nez juif : « Nez de compromis, où le squelette nasal du type *europæus* torture des cartilages et des téguments hérités des Chananéens du golfe persique chez lesquels le type negrito paraît avoir prédominé. Le nez fait un départ triomphal qui rappelle Cro-Magnon ou les crânes germains les plus accusés, nais dès qu'il n'est plus soutenu par les os propres, il se coude brusquement, tiré en bas et en arrière par des muscles trop courts. » En vérité, cela est fort bien dit, et ce soin de la forme est un nouveau point de ressemblance de M. de Lapouge avec M. de Gobineau dont il reproduit, souvent en les exaspérant, les idées sur l'inégalité des races humaines (1).Son livre, s'il ne convainc pas les sociologues, trouvera donc grâce aux yeux des littérateurs, en dépit ou peut-être à cause de l'outrance avec laquelle il pousse son paradoxe.

De ce qu'il est en effet possible avec quelques étalons de modifier en trois ou quatre générations tout le peuple chevalin d'un continent, l'auteur conclut à un sys-

(1) Au point de vue littéraire, une des *Nouvelles asiatiques* du comte de Gobineau, la *Guerre des Turkomans* me semble bien près d'être un chef-d'œuvre.

tème analogue pour les sociétés humaines. Quelques grands dolicho blonds, soigneusement triés à l'aide du compas d'épaisseur, seraient chargés de féconder les femmes dont l'indice céphalique serait le plus flatteur; à la génération suivante on recommencerait l'opération, et ainsi de suite. A côté des haras il y aurait des abattoirs, d'ailleurs enguirlandés, des villes à privilège où l'alcool serait gratuit, la prostitution libre, et sans doute la syphilis obligatoire : les dégénérés s'y achemineraient en procession trépidante et s'y trouveraient si bien qu'il n'en sortiraient plus que les pieds en avant, ce qui ne tarderait guère. La théorie, fort sérieusement exposée, est si amusante qu'on m'en voudrait de la gâter par un commentaire.

Tout n'est pas fantaisiste d'ailleurs dans les *Sélections sociales*. Voici un exemple de sélection religieuse, à rebours, tiré du célibat ecclésiastique qui donne à réfléchir. Depuis dix-huit siècles dans les pays catholiques, plusieurs centaines de mille adultes (ce qui à quatre générations par siècle finit par donner un énorme total de millions) sont détournés de la procréation, et ces célibataires sont très souvent d'une haute intellectualité, et presque toujours de la plus haute moralité, cette dernière qualité étant facilement transmissible à l'enfant. Qu'on juge des myriades d'honnêtes gens qui auraient pu naître, et qui, du fait de ce célibat, ne sont pas nés, alors que procréaient tant d'acooliques et de criminels ou seulement tant d'individus vulgaires. Pour se rendre compte du « *lucrum cessans* », on peut comparer le célibat du prêtre catholique au matrimoniat du prêtre protestant ; sur 100 membres étrangers de l'Académie des sciences, 14 sont fils de pasteurs. Vraiment c'est à se demander si cette incessante condamnation à l'infécondité des meilleurs éléments d'un peuple au bout de tant de siècles, n'amène pas une sélection à rebours, et n'explique pas aujourd'hui la supériorité morale des pays protestants ; à 50.000 couples

procréant pendant 25 ans et ayant chacun une moyenne de cinq ou six enfants, ce qui n'est point excessif pour des époux religieux (on sait la prolificité des pasteurs), la population ecclésiastique de France donnerait au pays plus d'un million d'enfants « eugéniques ». Le gain en vaudrait la peine (1).

D'autres thèses chères à l'auteur courent à la bizarrerie ; ainsi son plaidoyer en faveur de la nudité qui lui fait attribuer la tuberculose des Polynésiens à la propagation de la pudeur européenne, et regretter le temps où Madame Tallien « faisait sous ses pieds nus craquer ses anneaux d'or ». Ce serait ici aux médecins à se prononcer : « Au commencement du siècle, les femmes avaient encore le cou nu, les bras nus, la poitrine en partie nue. Elles ignoraient l'usage du pantalon et l'air circulait sous la cloche de la jupe. La décence contemporaine ne s'accommode plus de cela et l'anémie, la névrose trouvent en elle un puissant auxiliaire. » Peut-être, il est vrai, dans un costume contraire, serait-ce la bronchite qui trouverait une aide parallèle.

On pourrait ainsi prendre le livre presque page par page, et en causer avec plaisir et profit, malgré ou peut-être à cause de ce mélange continu d'opinions justes et d'opinions paradoxales, mais toujours personnelles. On a trop médit du paradoxal, en logique, comme du truculent en esthétique, comme du mystique en religion, comme de tout ce qui est excessif et passionne ; ce sont les violents qui emportent le royaume des cieux ; le paradoxal, pourvu qu'il ne soit ni insensé ni insincère, est la rançon forcée du génial ; mille fois plutôt les extravagances, au sens étymologique du mot, de M. Vacher de Lapouge que les nauséeu-

(1) Ce calcul n'est pas de M. Vacher de Lapouge, mais il me fournit en passant l'occasion de dire que presque tous ses chiffres relatifs à des événements historiques sont effroyablement majorés ; les anthropologues tiennent compte des millimètres pour les mesures crâniales, mais ils manquent de « compas d'épaisseur » pour certaines inductions statistiques.

ses ornières où se traînent tant de sociologues universitaires.

Les *Sélections sociales* sont donc un livre dont il faut conseiller la lecture à tous ceux qui s'occupent de science sociale, car d'une part ils y feront leur profit d'une foule d'excellentes suggestions, et d'autre part, s'ils méritent le nom de sociologues, ils seront d'avance à l'abri de l'idée fixe anthropologique. Mesurer des crânes même anglo-américains est bon, mais ouvrir les yeux sur le monde surtout anglo-américain est meilleur, et le faire, c'est voir que le peuple qu'on nous donne comme le pionnier de la civilisation est celui de tous qui est le plus hostile à la réglementation individuelle, même à celle des anthropologues. Je vois mal d'ailleurs ces savants essayant de faire de leurs théories une application de fait, même la plus bénigne ; il est certain que si les privilégiés des haras avaient des hennissements de gratitude pour les juges du concours d'étalons, les malheureux destinés à l'abattoir décocheraient de dures ruades aux experts du tribunal des équarrisseurs, et l'expérience, avant de donner des résultats pour les représentants de l'eugénisme, tournerait mal pour ceux de l'anthropologie.

M. de Lapouge est très pessimiste ; il voit les barbares plus qu'aux portes, dans nos murs même ; « les Savoyards attardés » du péril jaune le terrifient moins que les vrais Savoyards ou Auvergnats dont les masses brachycéphales tendent à noyer les dolicho eugéniques ; « depuis les temps historiques, l'indice céphalique tend à augmenter constamment et partout » (1). Ce pessimisme ne le pousse pas à la miséricorde bouddhiste mais à la frénésie guerrière des Vikings et des Bersekirs. M. Cumplowicz lui-même a été moins âpre dans son apothéose de guerre ; « même si le désarmement se réalise, dit-il, la lutte industrielle et commer-

(1) Il n'est pas besoin de rappeler que cette augmentation de l'indice est une diminution de la dolichocéphalie.

ciale se poursuivra, et ses victoires seront autrement nombreuses que celle des batailles rangées les plus meurtrières, ce sera une guerre pacifique mais impitoyable. »

Heureusement, toute l'anthroposociologie n'est pas possédée de cette sombre ardeur, et l'on peut appeler de M. de Lapouge à M. Otto Ammon, de Carlsruhe, cofondateur de la science. Loin de préconiser l'élevage implacablement dur du bétail humain, M. Ammon exige le laisser faire dans toute sa pureté ; l'institution spontanée des classes sociales suffit à ses yeux pour sauvegarder l'eugénisme et empêcher la « panmixie ». Sans doute leur ennemi reste bien le même ; l'un et l'autre ont un égal mépris pour la démocratie, le suffrage universel, le parlementarisme, en un mot pour l'esprit égalitaire, « ce rêve de brachycéphales », mais alors que M. de Lapouge combat la sélection sociale au nom de sa sélection scientifique, M. Ammon l'attaque au profit de la sélection naturelle, ce qui lui vaudrait du moins les sympathies des économistes ; ce n'est que pour faciliter le jeu de ces forces naturelles et pour renverser notamment tout ce qui fait obstacle au pouvoir de l'élite sociale, qu'il recourt à l'autorité, il est vrai qu'il y recourt alors avec décision et que le junkerisme allemand n'aurait pas de plus ferme champion. Qui sait, demande-t-il, de quel renversement d'opinion est capable un gouvernement fort et osant user de sa force?

Même sur cet anathème de la démocratie et de l'esprit égalitaire, il y aurait beaucoup à dire au point de vue anthroposociologique. Comment concilier la loi de concentration des dolicho dans les villes avec l'exaspération des idées égalitaires dans ces mêmes villes? A plus forte raison, si l'on se met au point de vue sociologique pur, et si l'on considère le niveau égalitaire comme un point de départ et non comme un point d'arrivée. Ce mot démocratie est en effet bien vague, et si certains entendent par là paralysie de toute supériorité indivi-

duelle et refoulement d'un chacun vers la même région médiocre, d'autres y voient, suivant le mot de Pasteur, la permission à chaque individu de donner son maximum d'efforts, et par suite la plus simple identité relative de conditions de début, social pour un chacun ; je dis relative, car l'hérédité empêchera toujours l'absolue, et si la contrainte sociale peut avoir du droit raison d'héritage, elle ne triomphera jamais de la succession physiologique qui mettra toujours les ægrotants et les infirmes en état d'infériorité.

Il n'y a donc point de contact possible entre le fait anthropologique et l'idéal sociologique (1). Tous les indices céphaliques ne feront pas que tel individu ne puisse aboutir à des résultats que la « craniomancie » ne faisait pas prévoir ; toutes les constatations de l'inégalité, d'ailleurs indéniable, des individus et des collectivités ne donneront pas au supérieur le droit d'abuser de l'inférieur ; en dépit des anthropologues, les sociologues auraient raison, à leur point de vue, de se refuser à rétablir l'esclavage pour les nègres, même si ces nègres étaient, de plus, brachycéphales. Le seul résultat favorable que peut produire la préoccupation anthropologique est de mettre en garde contre les exagérations, non moins indéniables, de l'esprit égalitaire, et de rappeler le principe opposé de l'inégalité, « inséparable de la race humaine comme la naissance et la mort, invariable comme les vérités mathématiques, éternelle comme les lois des révolutions planétaires ». A ce point de vue il n'est pas mauvais que les Français surtout lisent Ammon, de Lapouge et leurs disciples.

—

II

M. ÉMILE DURKHEIM

Les sociologues, comme tous les écrivains, éveillent chez leurs lecteurs des sentiments bien divers, l'un

(1) C. Bouglé *Revue de métaphysique et de morale,* juillet-1897.

l'admiration, l'autre le sourire, l'un la surprise, l'autre l'enthousiasme ; il en est qui doivent faire naître la mauvaise humeur, et de ceux-là, M. Emile Durkheim me semble un exemple.

Je m'explique. M. Durkheim est un sérieux et un laborieux, il unit l'habitude de la spéculation philosophique au goût du document officiel, il juge les théories et il connaît les statistiques, il a science et conscience, sincérité et bonne volonté, il prend toujours beaucoup de peine pour lui et en fait prendre non moins à ses lecteurs. Mais c'est justement cet effort qu'il dépense et fait dépenser qui, par sa disproportion avec les résultats, légitime cette mauvaise humeur. Je crains en effet que chez lui le travail utile ne soit pas en rapport avec le combustible depensé, et que, lorsque les lecteurs s'en apercevront, cet auteur ne se maintienne pas au rang où de trop zélés disciples ont voulu le hausser de grand représentant de l'actuelle sociologie française.

Il me semble, en effet, avoir tout d'abord un vice rédhibitoire : je crains que ce ne soit un esprit faux. Le mot sonne mal en science, je le sais, et chacun peut qualifier esprit faux celui qui ne pense pas comme lui ; pourtant, entre psychologues, et je renvoie à M. Paulhan, ce mot répond à quelque chose ; il désigne moins celui qui se trompe (qui ne s'est jamais trompé?) que celui qui se trompe d'une certaine façon, sur certaines matières, dans une certaine proportion, celui, par exemple, qui dans une question ne voit qu'un côté ou ne peut pas voir ce côté, se bute contre un mur ou enfonce une baie vide ; toutes ces métaphores s'expliqueront. Plus spécialement, un esprit pouvant être faux par excès d'extension ou par excès de constriction, M. Durkheim serait dans ce dernier cas ; il voit net mais court, profond mais étroit, il a les qualités de l'érudit plus que du savant, du vrai savant qui est aussi un penseur ; il manque donc de ce qui cons-

titue le sociologue, l'ampleur de vue, la préoccupation de l'ensemble ; il n'a pas cette sympathie de l'intelligence, cette générosité de l'esprit qui font les grands philosophes de la politique ou de l'histoire ; par suite, il est plus capable d'idées systématiques que d'idées générales, aimant mieux expliquer les choses par l'abstraction que par la synthèse, tour à tour d'ailleurs hypothétique et terre à terre, soupçonneux à la réalité et indulgent à *l'a priori*. J'ajoute, ce qui lui nuira fort auprès du public français même sérieux, il écrit terriblement ; je connais peu de styles plus pénibles, plus défensifs, tranchons le mot, plus pédants que le sien. On passe beaucoup aux technologues, mais à condition que l'amande dédommage un peu de la coquille.

Le souci dominant de M. Durkheim est la constitution d'une sociologie spécifique. Tout ce qu'on peut expliquer par les individus ne fait pas, pour lui, partie de la sociologie ; ce qui en fait partie, c'est ce qu'on ne peut expliquer que par le groupement de ces individus, et toute son œuvre est la recherche de cet explicable. De cette poursuite de pure ontologie, car pour ne pas hypostasier le social, il ne l'en personnifie pas moins, viennent ses préoccupations du fait social essentiel, du groupe social fondamental, de la méthode sociale spécifique, bref de tout ce qui à ses yeux ne peut s'expliquer que par l'âme sociale qui n'est ni la race, ni le milieu, ni le moment, mais l'intégration, le groupement (1).

§

Son premier ouvrage est consacré à la *Division du travail social*. C'est bien là un phénomène fort important, et qu'il faut d'autant mieux étudier que sous son

(1) Si, comme parfois, M. Durkheim voulait dire seulement que la psychologie collective a ses règles propres, différentes de celles de la psychologie individuelle, il aurait raison. Mais quand il dit : « Nous ne connaissons aucun phénomène social qui soit placé sous la dépendance incontestée de la race », il a certainement tort. Cette réaction contre la préoccupation ethnique s'observe aujourd'hui chez beaucoup de sociologues israëlites, M. Durkheim comme M. Novicow.

nom peuvent être rangées des réalités très différentes. La division du travail qui s'effectue entre les ouvriers d'une usine ou entre les soldats d'une caserne n'a rien de commun avec celle qui se produit entre les habitants d'un bourg ou les citoyens d'un pays ; la première a un but précis, la seconde répond à des besoins complexes ; dans l'une, la tâche du travailleur est unique, le soldat par exemple n'est jamais commandant, dans l'autre son activité est multiforme, un polisseur de verres de lunette peut être un grand philosophe ; la première est réglementaire, imposée d'après un plan préconçu, la seconde est libre, ou si l'on préfère, déterminée, c'est-à-dire résultant de l'activité spontanée des individus et se modifiant continuellement sous cette activité. Il est impossible de trouver entre deux phénomènes sociaux portant le même nom des différences plus essentielles. De quelle division du travail va s'occuper M. Durkheim ?

La question lui semble si secondaire qu'il ne se la pose même pas ; la division du travail, *in abstracto*, ne peut être pour lui que la division réglementaire. Mais il y en a aussi une non moins réglementée, et autrement importante ! Qu'est-ce qu'une usine ou une caserne à côté de la vie sociale elle-même ? L'auteur aurait vraiment dû s'expliquer sur celle-ci. D'autant que les raisons qui la lui font négliger semblent vraiment insuffisantes. S'il écarte la solidarité contractuelle prônée par Herbert Spencer, c'est d'abord qu'elle ne cadre pas avec telles analogies biologiques ; je me suis assez expliqué ici (1) sur le caractère artificiel de ces analogies et l'abus qu'on en avait fait pour négliger à mon tour ce premier argument. Quant au second, consistant à dire que si le rôle des relations contractuelles augmente dans les sociétés, celui des relations non contractuelles se développe parallèlement, il ne diminue en rien, même exact, l'importance du

(1) *Mercure de France*, janv. et fev. 1898.

contractuel, et par conséquent celle de la division du travail non réglementée. Je dis même exact, parce que l'assertion devait être examinée de près, et qu'il ne serait point difficile de prouver que l'inconscient social a une tendance à perdre de son importance au profit du conscient.

Ainsi incomplète, donc fausse comme conception d'ensemble, l'étude de M. Durkheim, prise en elle-même comme monographie d'un phénomène social, est-elle solide ? Son idée centrale est que le progrès de la civilisation consiste, pour la division du travail, à passer de la forme répressive à la forme réglementaire; la forme contractuelle étant toujours négligée comme insignifiante ; dans les sociétés primitives la solidarité, d'essence mécanique, basée sur les similitudes des hommes entre eux, s'exprimerait par le droit pénal ; dans les sociétés modernes, la solidarité, de nature organique, basée sur la différenciation, s'exprimerait par le droit réglementaire, c'est-à-dire par les règles imposées en matière civile, commerciale et administrative. Mais que toutes ces assertions sont discutables !

En premier lieu, peut-on dire que les sociétés primitives soient basées sur les similitudes et les sociétés modernes sur la différenciation, peut-on même croire qu'il y ait eu plus de ressemblances dans ces premiers groupes humains que dans les nôtres? il est au contraire plus que probable que, en pensant ainsi, nous sommes dupes de cette illusion qui nous fait croire que tous les chinois ou tous les nègres se ressemblent alors que nous autres nous distinguons les uns des autres par d'indéniables originalités ; ce qui tendrait à le prouver, c'est que les chinois ou les nègres ont précisément la même illusion à notre égard ; en fait, les barbares apparaissent plus différenciés au fur et à mesure qu'on les étudie, et par contre il est à craindre que les originalités de tant de nos voi-

sins se réduisent pour l'avenir en une grisaille fort monotone.

En second lieu, est-il bien sûr que nous allions en nous différenciant? la désuétude des proverbes est vraiment ici un argument insuffisant; la diminution du rôle des croyances religieuses et l'individualisation de ces croyances serait d'importance supérieure, mais il faut admettre 1° que la croyance religieuse diminue, ce qui n'est pas sûr, et, même si on l'admet, qu'elle n'est pas remplacée par d'autres croyances produisant aussi de la similitude sociale; 2° que l'individualisation des croyances religieuses est plus grande aujourd'hui qu'autrefois, ce qui n'est point sûr non plus et d'ailleurs point facile à savoir ; j'estime, pour ma part, que les catholiques du moyen âge étaient aussi individualistes que les protestants ou les libre-penseurs d'aujourd'hui, et par contre que tels principes sociaux sont plus fétichiquement admis au XIXe qu'au XIIe siècle, mais comment prouver que j'ai raison ou me prouver que j'ai tort? Reste un dernier argument, la diminution d'importance du facteur hérédité, mais, encore ici, il faudrait voir d'abord si ce facteur perd bien de son importance, ce que contesteraient tous les anthropologues, ethnologues et biologues, et ensuite si ce que perd en ce moment la similitude par tradition n'est pas compensé par la similitude de la mode ; que l'on imite ses voisins ou ses ancêtres, le résultat n'en est pas moins défavorable à la différenciation.

En troisième lieu, est-il prouvé que le rôle du droit répressif aille en s'effaçant? La répression en elle-même perd de sa dureté, mais qu'importe si la question chez le juge d'instruction épouvante autant que les appareils variés des anciens géhenneurs? Ajoutez que le nombre des délits impunis, quelque énorme qu'il soit, reste inférieur à ce qu'il était avant les chemins de fer et les télégraphes. Si l'on tient compte enfin du fait que le droit répressif n'est pas seulement pénal,

et que la société moderne a innové une foule d'obligations en matière administrative et politique, on admettra peut-être que, loin de perdre de son importance, le droit répressif a fort accru le cercle de son ressort. Par contre, rien ne dit que le travail réglementaire ait été plus rare qu'aujourd'hui dans les sociétés primitives ; il y a une vraie rigoureuse réglementation dans la famille polygame où le travail est distribué par le patriarche entre les femmes, les enfants et les esclaves, et il est probable que la tribu primitive a dû se rapprocher de cette famille.

Tout le temps ainsi, en lisant M. Durkheim, on est obligé de démêler, de distinguer, de rectifier, d'ajouter. Chaque alinéa est un nid à discussions, et tout ce chapelet fatigant de demi-erreurs ou de quarts de vérités pour arriver à cette conclusion pratique qui n'est elle-même qu'à moitié juste : « Notre devoir n'est pas d'étendre notre activité en surface, mais de la concentrer et de la spécialiser. » Que le conseil puisse être bon en certains cas, sans doute, et il n'était pas besoin d'un gros volume technique pour le suggérer aux esprits superficiels ou brouillons, mais qu'il ne puisse qu'être excellent toujours, c'est ce qui reste douteux en dépit de l'appareil scientifique qui voudrait l'ériger en dogme. Non seulement il y a des circonstances où il est meilleur « d'étendre son activité en surface », mais encore on peut dire que la tendance des sociétés modernes est de déspécialiser le travailleur, de le faire aisément passer d'une industrie à une autre, souplesse que réalise déjà l'ouvrier anglo-celte et qui lui permet d'éviter les crises et les misères mieux que d'autres ouvriers ankylosés dans la routine. J'ajoute que plus la qualité du travail s'élève, et moins la spécialisation est nécessaire, à moins qu'il s'agisse d'arts exigeant une très grande habileté de main comme les arts plastiques ou les exécutions musicales ; en tout ce qui est direction, travail intellectuel, le professionnel

ne brille pas au plus haut rang; ce ne sont pas les capitaines blanchis sous les harnais qui gagnent les batailles, ce ne sont pas les milieux politiciens qui fournissent les grands hommes d'état, ce ne sont pas les mandarins qui font la meilleure littérature, souvent même les sciences sont renouvelées par d'autres que par les techniciens.

De tout cela il résulte donc, d'abord que la division du travail n'est pas la même en sociologie et en biologie, le progrès organique consiste à rendre le rôle des tissus non interchangeable, et le progrès social à rendre les hommes capables d'être à la fois directeurs et dirigés, en développant chez eux l'amour énergique sous les deux formes active et réceptive ; ensuite, que la division du travail n'est qu'un mode, et que M. Durkheim aurait mieux fait de ne pas séparer l'étude de la division du travail de l'étude du travail même ; enfin qu'une conception comme la sienne, écourtée, déformée et adultérée, est plus nuisible qu'utile à la sociologie et aux sociologues.

§

Ce mot « solidarité » sur lequel notre auteur, comme un politicien, base toute sa théorie sociale, a tant besoin d'être défini ! Il y a des solidarités organiques et des solidarités juridiques, et parmi ces dernières, il y en a qui naissent d'un contrat et sont voulues, et d'autres qui naissent d'un délit et sont imposées. Solidarité peut signifier tour à tour dépendance fatale et charité spontanée, comme liberté peut signifier licence ou respect d'autrui, comme contrainte peut signifier contrainte acceptée ou contrainte violente, ce qui est fort différent certes, car le résultat est dans un cas la discipline, dans l'autre la révolte ! Toutes ces distinctions, M. Durkheim semble les dédaigner. Quand il s'impose la recherche du fait social essentiel (recherche qui dénote une tournure d'esprit bien scolastique. il y a des

faits sociaux plus importants les uns que les autres, mais peut-il y avoir un fait social essentiel ?) il aboutit à cette conclusion que c'est la contrainte. Mais quelle contrainte ? M. Durkheim n'ose pas aller jusqu'à la divinisation de la force ; il distingue entre les contraintes normales et les contraintes anormales, et ici il prend le mot normal non dans le sens qu'il lui donne ailleurs d'habituel, de régulier, mais, semble-t-il, dans celui de juste, de louable ; la contrainte de la force, ou de la richesse, nous dit-il, est anormale, celle de la supériorité intellectuelle et morale est normale. « Pour amener l'individu à s'y soumettre de son plein gré, il suffira de lui faire prendre conscience de son état de dépendance et d'infériorité naturelles. » Mais, ô philosophe, s'il s'y refuse, comment lui inculquerez-vous cette conscience sinon par la force « anormale » ? Et alors, s'il n'y a de vraiment social que cette contrainte-là, tout ce qui est voulu ou accepté, la suggestion, l'imitation, l'invention, le dévouement, la charité, l'amour, tout cela ne rentrera pas dans « le fait social essentiel » ?

Sa théorie est non moins insoutenable sur un autre point que me rappelle le mot « anormal ». Ayant à s'occuper du crime, M. Durkheim commence par admettre l'identité du bien moral et du bien social. Cette confusion n'est pas neuve pour le philosophe, et d'ailleurs elle n'est pas inadmissible ; quelque différents que soient les buts du moraliste, de l'esthète, du politique, de l'économiste, rien n'oblige de penser qu'il y a entre ces idéals une antinomie essentielle ; projetés dans l'indéfini, le beau, le bon, le saint, le juste, l'utile doivent se rencontrer, et les idéalistes nomment bien leur point d'intersection. Mais ce n'est point ainsi que M. Durkheim obtient son monisme, il le réalise plus expéditivement en supprimant le bien moral.

Ce bien moral, nous dit-il, n'existe pas par lui-même ; ce n'est qu'une création sociale. A la place de Robinson, Kant n'aurait-il donc pas soupçonné l'impératif

catégorique? Le bien est ce qui est normal ; le mal est ce qui est pathologique. Et quand y a-t-il normalité ? On nous le dit expressément : « Un fait social est normal pour un type social déterminé, considéré à une phase déterminée de son développement, quand il se produit dans la moyenne des sociétés de cette espèce considérées à la phase correspondante de leur évolution. » Cela voudrait-il dire qu'il suffit qu une canaillerie soit suffisamment répandue pour devenir normale et partant juste ?

A ne rien céler, je ne sais pas pourquoi les monistes en veulent tant à cet instinct moral ; la conscience que nous en avons est si vive que les criticistes les plus radicaux n'ont pas trouvé de meilleure base pour asseoir, après avoir tout renversé, leurs constructions nouvelles. J'entends bien que ce n'est là peut être qu'une illusion et que les moralistes sont la dupe de leur propre idéologie, mais les amoralistes ne sont-ils pas dupes de la leur, et qui les départagera? Il est vraiment plus scientifique d'avouer qu'il y a en nous un certain nombre de sentiments irréductibles, et que l'instinct moral en est un, comme l'instinct de la conservation, l'instinct de la génération, l'instinct du beau en sont d'autres. En fait les aberrations sexuelles, même très fréquentes, ne font pas obstacle à ce qu'il y ait une forme saine de l'amour. Pourquoi n'en serait-il pas du sens éthique comme du sens génésique, pourquoi n'y aurait-il pas une forme saine de l'instinct moral dont les autres formes ne seraient que des perversions? Pourquoi le juste ne vivrait-il pas d'une vie objective et préexistante pour l'âme éthique comme le beau pour l'âme esthétique ? Tout véritable artiste admet une beauté archétype dont toutes les beautés realisables, légitimement d'ailleurs, « ne sont que les miroirs obscurcis et plaintifs » et contre laquelle ne prévalent ni les déformations de la mode ni les déformations de la race, hanches hottentotes ou pieds de chinoise ; pourquoi le

véritable éthicien repousserait-il un bien absolu, impératif, indépendant de tous les brocards possibles sur le vol à Lacédémone et sur l'en-deçà et l'au-delà des Pyrénées ?

D'autant qu'enlever à la distinction du bien et du mal sa base intime pour lui donner un fondement social n'est pas éviter l'idéologie ; c'est seulement remplacer son idéal à soi qui est, sans nul doute, celui des âmes supérieures, par un idéal commun qui ravalera le juste hellénique au niveau des sycophantes ou le juste romain au niveau des gladiateurs. Je sais bien que M. Durkheim oppose normal à pathologique, et ce m'est une nouvelle confusion à élucider, car normal devrait être opposé à anormal, et pathologique à sain ; en mêlant le tout, notre auteur semble vouloir dire que le normal est le sain, mais il y a des cas où le sain est rare, donc suivant lui, anormal, comme le pathologique fréquent donc, suivant lui, normal ; on se perd vraiment à débrouiller tout cela, et on en arriverait à penser que c'est soi-même qui se trompe, qui comprend mal la pensée de l'auteur et qui l'accuse bien à tort de confondre le juste et l'habituel, si on ne trouvait des assertions comme celle-ci : « Le crime est un phénomène normal, un facteur de la santé publique, une partie intégrante de toute société saine ; il est nécessaire et utile ; bien loin qu'il y ait lieu de se féliciter quand il lui arrive de descendre trop sensiblement au-dessous du niveau ordinaire, on peut être certain que ce progrès apparent est à la fois contemporain et solidaire de quelque perturbation sociale. »

On voit pourquoi j'appelais M. Durkheim un esprit faux ; on peut l'être tout en étant un dialecticien retors et un analogiste subtil. Du crime, il rapproche, par exemple, la douleur physique, et il en conclut que le crime joue un rôle utile dans la société, comme la douleur joue un rôle utile dans la vie, quoique l'individu la haïsse aussi fort que la société hait le crime. Le pro-

blème du mal physique serait, s'il en était ainsi, moins troublant Mais la vérité est que la douleur ne joue aucun rôle utile, et qu'on peut la supprimer, même dans les accouchements ; s'il en était autrement, on n'emploierait pas l'anesthésie. Si la thèse du crime bon n'a pas d'autre raison que cette analogie physiologique, elle s'écroule.

§

Logicien et même syllogiste, M. Durkheim l'est plus que personne, bien qu'il reproche aux autres leur « à coup de syllogismes », car il a consacré tout son livre aux *Règles de la méthode sociologique*. Mais le sociologue fera bien de les serrer, comme Lope de Vega serrait les règles d'Aristote, *con seis llaves*. Débarrassées de leur appareil scolastique, ces formules apparaissent banales ou dangereuses.

Que signifie, tout d'abord, cette règle fondamentale, qu'il faut considérer les faits sociaux comme des choses ? La définition donnée du mot chose « tout ce qui s'impose à l'observation » ne nous avance pas ; les concepts, les objets matériels, les événements s'imposent tous à l'observation ; pas de la même façon,il est vrai, et c'est aussi d'une certaine façon qu'il faudra considérer les faits sociaux, non comme des idées pures ni comme des matérialités tangibles, mais comme des états d'éléments matériels dirigés par des éléments spirituels. Peut-être, à vrai dire, M. Durkheim a-t-il voulu seulement conseiller d'étudier les faits dans leur réalité et non dans l'idée préconçue qu'on pourrait avoir, mais les historiens et les sociologues ont-ils attendu sa formule pour le faire ?

On invoque ici l'exemple de la psychologie qui n'a vraiment progressé que du moment où on a cessé d'étudier l'idée qu'on se faisait de la sensation, pour étudier la sensation elle-même. Encore une de ces analogies qu'il faut voir de près ! Est-il bien sûr qu'on

puisse étudier de la sensation autre chose que l'idée qu'on s'en fait ? Ce qui a progressé, c'est, grâce aux délicats instruments des physiologues, la connaissance des phénomènes organiques qui accompagnent la sensation, mais pour la sensation elle-même le microscope et le sphygmographe n'ajoutent guère à la connaissance d'un état de conscience que nous ne pouvons avoir que par le sujet conscient. Autant vaudrait dire, en matière sociale, qu'il suffit, pour connaître un syndicat, d'en savoir l'élément matériel, nombre des adhérents et siège social, en en ignorant l'élément moral, son but, l'esprit de ses membres et l'habileté de ses gérants.

Et cette autre règle que la sienne doit emprunter à la sensation, et à la sensation la plus objective, les éléments de ses définitions initiales ? Si je comprends bien la pensée de l'auteur, cette règle conduira tout droit le botaniste à diviser les végétaux en arbres et en arbustes, et le zoologiste à classer les animaux en bêtes qui volent, qui nagent et qui marchent. Parallèlement, la règle qu'il faut définir les choses sociales en s'attachant aux faits sociaux les plus dégagés des faits individuels qui les manifestent, est une proposition qui va de soi si on veut dire qu'il faut s'attacher aux faits sociaux généraux, à moins que ce ne soit une règle inutile, dangereuse et même impossible à appliquer, si on s'évertue à chercher des faits sociaux non individuels, tout fait social ayant d'abord été individuel ou résultant de faits individuels, et tout fait individuel étant à la veille de devenir social.

Le plus inattendu c'est que, quand il s'agit d'appliquer ses règles, M. Durkheim, si précautionneux dans ses méthodes, si soupçonneux dans ses instructions (j'ai négligé des corollaires d'une étonnante minutie), devient d'une subite hardiesse et pose en principe, s'il s'agit de préciser la société historique la plus simple, qu'il faut, non pas comparer les sociétés connues, mais déterminer *a priori* quelques faits décisifs qu'on véri-

fiera ensuite ; ceci l'amène à découvrir que cette société la plus simple est celle qui est « réduite à un segment unique ne présentant pas de trace de segmentation antérieure » type, si théorique qu'il n'a, l'auteur l'avoue, jamais existé ! Si l'arbre se juge par le fruit, voilà qui ne prévient guère en faveur des *règles de la méthode sociologique* de M. Durkheim.

§

Son dernier livre est une monographie du *Suicide* aussi laborieuse, aussi fouillée, et aussi vaine, je le crains. Le suicide y est considéré comme un simple fait indifférent à la morale puisque c'est un acte individuel et que la morale n'existe pas pour l'individu, et dont le taux annuel n'est d'ailleurs ni trop réductible ni trop regrettable, le Moloch social exigeant une ration normale d'« auto-victimes » ; il y est surtout considéré comme une manifestation de cette âme sociale, que l'auteur voit partout ; du moment en effet que le suicide n'est fonction ni du climat ni de la race, ni de n'importe quoi, il ne peut qu'être fonction du groupement social ; le suicidé ne sera pas un désespéré, mais un individu chez qui la conscience de l'âme sociale se sera obscurcie.

De l'amas de cartes et de tableaux réunis par notre auteur, un rapport certain, par exemple, se dégage entre les suicides et les croyances religieuses. Les pays catholiques en ont beaucoup moins que les pays protestants. Il serait bien simple de chercher l'explication de ce fait dans la différence psychologique des religions ; le catholique croyant à l'efficacité de la confession est détourné du suicide qui rend impossible le ministère du prêtre, alors que le protestant peut espérer, tout en attentant à ses jours, que l'intensité de sa foi suffira à le sauver. Mais M. Durkheim, fidèle à sa préoccupation de l'âme sociale, donne comme explication « l'intégration » plus grande de l'Eglise catholique,

moins grande des églises réformées. C'est accorder à l'intégration une importance en vérité inattendue (1); Hamlet ne l'avait pas prévue notamment. Mais M. Durkheim tient à sa découverte, et c'est par la désintégration qu'il explique encore la plus grande fréquence des morts volontaires chez les divorcés, les époux sans enfants, les faillis, etc. ; suivant lui le divorce ou la faillite détruisent la discipline que le mariage ou la hiérarchie des fonctions commerciales apportait au désir sexuel ou au désir des richesses, ce qu'en son style spécial notre auteur étiquette « la correspondance du courant suicidogène et de l'anomie conjugale ou économique ». Mais pourquoi ne pas expliquer tout simplement ces suicides par l'âme des victimes, chagrins domestiques des divorcés, manque de liens rattachant à la vie l'homme sans descendants, lassitude de la défaite ou honte de la flétrissure chez le failli ?

Si l'intégration jouait un tel rôle, le suicide devrait être rare dans le groupe intégré par excellence de nos sociétés, l'armée, il y est au contraire plus fréquent qu'ailleurs; les raisons qu'en donne M. Durkheim, mépris de la vie et tyrannie d'un certain point d'honneur, ne sont point inexactes, bien qu'il y en ait d'autres, à commencer par le caractère spécial de la vie de caserne (qu'on se rappelle les suicides des esclaves), mais elles n'ont rien de commun avec l'effacement de l'individu devant le groupe, tel que celui des sociétés primitives qui imposent le suicide aux vieillards. Et ce n'est pas davantage l'intégration resultant, suivant notre auteur, de l'identification de la vie de l'individu avec la vie de son parti politique qui explique la baisse du suicide en temps de révolution, d'autant que cette intégration est douteuse, et qu'une révolution semble

(1) Si les Anglais se suicident moins que les Allemands, cela ne tient pas à l'intégration supérieure de l'Eglise anglicane, la plupart des membres de *l'englisb-speaking race* n'en faisant pas d'ailleurs partie, mais aux qualités morales de la race. De même c'est par des qualités de race plus que par l'intégration de la Synagogue qu'il faut expliquer le faible taux des suicides chez les israëlites.

plutôt une période de désintégration et de bouleversement; s'il y a alors baisse du suicide c'est que les causes psychologiques d'inespoir et de lassitude qui l'engendrent sont violemment secouées par les événements, c'est encore que ceux qui veulent en finir avec la vie ont mille occasions dans la rue ou sur la frontière, c'est peut-être tout simplement que les statistiques sont mal tenues, on sait que c'est par cette simple raison, indifférente à l'intégration, que l'on explique la forte baisse de la criminalité en temps de révolution.

Le résultat de tout ceci, c'est qu'on peut hésiter à avoir pleine confiance dans le remède pratique que la conclusion indique : l'accroissement des intégrations sociales. Le désespéré, tourmenté d'idées noires, devrait donc pour se guérir se mettre d'un syndicat quelconque ! Vraiment ce ne serait point la peine, si c'était pour en arriver là, de faire compulser par un laborieux lieutenant 25.000 dossiers inédits de suicidés.

§

De toute l'œuvre de M. Durkheim, je ne vois donc pas bien ce qui reste debout, et une fois de plus il faut regretter que tant de recherches, tant d'idées remuées, groupées et enchaînées n'aient conduit leur auteur qu'à un résultat si négatif. Son nom sans doute est souvent cité dans les livres de sociologie, parce qu'il a pris position sur beaucoup de points, mais ce sont des positions fausses. M. Durkheim est « le monsieur qu'il faut qu'on réfute », c'est-à-dire un obstacle qui met toujours de méchante humeur ceux qui le trouvent sur leur route, d'autant que l'obstacle est sérieux, spécieux, difficile a escalader, à tourner, à déplacer.

Ce sont, il est vrai, qualités défensives qui lui ont jusqu'ici servi. On préfère admirer de confiance un auteur dont toute page prise au hasard vous oblige à un robuste effort. Le malheur est que certains se résignent

à cette succession d'efforts pour partager l'admiration, et que dans leur désappointement ils disent le peu de récompense de leur peine. En ceci, ils sont non seulement sincères, mais encore ils rendent service à d'autres qui auraient peut-être sans eux tenté ce penible voyage. Que M. Durkheim ne s'en prenne qu'à ces disciples trop zélés dont je parlais qui ont voulu l'ériger en chef d'école, alors qu'il ne tient en sociologie qu'une place honorable, mais secondaire.

HENRI MAZEL.



AIMIENNE

OU

LE DÉTOURNEMENT DE MINEURE

(*Suite* [1])

—

CHAPITRE QUATRIÈME

I

Mimi dort, et Vallonges ne dort pas.

(Il se sent des dispositions philosophiques... j'ai peur qu'il ne soit un peu ennuyeux... J'aime autant prévenir : il va revenir sur « son passé » ... puis il est probable qu'il pensera à Odette. Ceux qui préfèrent dans les récits la rapidité au soin psychologique peuvent passer tout de suite — ils auront tort — au chapitre suivant... Mimi s'y réveillera certainement. Pour le moment, elle dort sous son bras, la bouche entr'ouverte. Què voulez-vous que fasse Vallonges?... Il monologue... avec quelque ironie encore, et peut-on — il est quatre heures du matin — lui reprocher d'abuser un peu des idées générales... c'est un peu de son énervement de la journée qui surnage... D'ailleurs, Laurence Sterne a dit : « *Pourvu que l'on conserve le*

(1) Voy. *Mercure de France*, N° 110.

fil d'un sujet, on peut aller en avant ou en arrière, et cela ne doit pas être compté pour une digression», et Laurence Sterne s'y connaissait.)

—

Vallonges songe qu'il a une «aventure» — et que c'est une *petite* « aventure » ... et que toutes les « aventures » sont petites...

— Les mœurs sentimentales, aujourd'hui (je n'en veux pas médire), ne sont guère complaisantes à fournir aux jeunes gens-de-lettres les aventures galantes et décoratives, éperdument passionnées, faites de folies et de dévouements, qui leur inspireraient quelque histoire héroïque... et ce n'est pas ma faute...

« On se ruine peu pour les demoiselles... d'abord parce que l'on n'a pas d'argent, ensuite parce qu'elles ne vous y engagent pas : ça leur ferait du tort...

« Les adultères, autrefois « criminels », sont devenus tout légalement « délictueux »... Et même il semble que nos jeunes filles (combien je les préfère ainsi !) n'aient plus les mêmes blanches dispositions que sous l'Empire et les premières Présidences à briser leurs ailes au seuil si désillusionnant des chambres de noces... pour en rester mélancoliques et méconnues à jamais ; je crois que les bons ménages sont à la mode... qu'ils soient à deux, à trois ou à quatre.

« Tout s'arrange de trente en trente ans... Le cœur a ses époques... comme l'Histoire Universelle, et je n'ai pas l'imagination ni le goût d'y rien changer... C'est si bien comme cela !...

« Seulement je voudrais que l'on reconnût que « l'état de choses » offre assez peu de ressources

littéraires du côté du lyrisme pour que l'on se croie autorisé à en chercher d'autres du côté de l'exactitude... L'«aventure» qui me prive ce soir de mon lit, pour toute simple qu'elle est, est encore exceptionnelle — et des années peuvent se passer sans que je trouve rien d'aussi pathétique... car c'est très pathétique!...

Vallonges étouffe deux ou trois bâillements profonds.

— La sentimentalité, aujourd'hui, est légère... Un poète de mes amis a écrit très doucement en prose : « *Les femmes se donnent et se reprennent, comme elles donneraient une fleur* »... Jolie résignation! tendre et souriante, indulgente et un peu timide!... Je n'aurais jamais su être si respectueux...

« C'est cette botanique-là que nous aimons...

« Il faut que nous les prenions, les femmes, et que nous les effeuillions, et que nous les respirions, et qu'elles se fanent, comme des fleurs... Il n'y a pas de comparaison plus convenable... Nous pouvons parler ainsi de la beauté délicate de leurs pétales nuancés, ou bien, naturellement, de l'exaltation où nous met leur parfum enivrant... c'est la spécialité de Silvande. On peut aussi faire un peu de classification après la promenade... Un herbier... Entre les pages de nos petits livres mettre soigneusement sécher ces fleurettes — oh ! la sécheresse ! fleurs des champs ou fleurs des serres — en leur restituant, le mieux qu'il nous sera possible, leurs attitudes gracieuses, leurs teintes, leur sourire... Littérature ! Le parfum et l'éclat vivant n'y sont plus... Mais si l'art était trop semblable à la vie, la

vanité des artistes serait trop grande, et rien n'est fatigant comme la vanité des artistes !...

Vallonges bâille encore une fois.

— Non... mais... cette gosse qui dort là... — pense-t-il — qu'est-ce que je vais en faire ?...

II

Raoul de Vallonges a eu, comme cela a lieu, de grandes crises sentimentales vers vingt ans... Puis il s'est laissé aller à diverses amours faciles qui l'ont, pour un temps, provisoirement satisfait — mais peu...

—

Si les béguins de toutes les premières petites filles (d'ateliers ou de brasseries), qui ont tendu les lèvres à leur tour, s'entr'ouvraient parfois sur les coins d'âme bleue exquis, naïfs ou compliques cependant manquaient-ils toujours vraiment trop d'intimité. Et lorsqu'à la suite d'améliorations pécuniaires bienvenues, Vallonges passa, des fraîches passades qui marquaient à peine, à des liaisons un peu plus insistées, s'il fut heureux d'y trouver plus d'élégance apparente et de façons, il n'y trouva guère plus de sécurité à s'alanguir...

Certes il ne faillit jamais à considérer chacune de ces liaisons comme tout à fait provisoire et à s'y donner comme telle... mais c'était tout de même un provisoire par trop provisoire... trop incessamment traversé de manifestations contrariantes des éducations un peu négligées de ces jeunes personnes...

On a beau, comme Vallonges, être « méthodiquement » exempt de « jalousies » que rien n'excuserait dans l'espèce, les amants passés, présents

ou futurs dont ces jeunes personnes ont le manque de tact de vous entretenir trop souvent vous font éprouver au moins le petit recul que l'on a si l'on rencontre une mouche dans son verre... On ne sait pas d'où ça vient, une mouche...

Aussi avait-il toujours fallu que des éléments étrangers à l'« amour » intervinssent — (par exemple la profonde et sensuelle pitié qu'il avait eue tout un mois, à sentir frissonner, presque mourante entre les bras, une petite malade pâle et fiévreuse...) —... intervinssent, pour créer un enthousiasme théâtral auquel quelques-unes de ces images emprunt... assent assez de fermeté pour que le souvenir de Vallonges, au cœur désœuvré certains soirs, les pût choisir parmi les ingrédients de l'impression d'ensemble, d'une indifférence un peu oublieuse et sans regrets, qu'il s'était faite de ces mois d'information...

—

— Si j'ai demandé à toutes ces personnes, se dit Vallonges, de me saouler du genre de sensation voluptueuse que représente pour moi ce mot *tendresse* qui s'étire et que j'aime, je n'ai pas jugé sans doute que toutes ces petites filles successives continssent beaucoup de cette chère tendresse... car je ne les ai jamais gardées longtemps... C'est pour cela qu'il y en a eu beaucoup. J'y ai pris de l'habitude, et pas trop de mauvaises habitudes... ne nous en occupons plus...

Vallonges fait un tour dans la chambre — s'arrête devant le lit : la jeune Mimi n'a pas bougé...

— Qu'est-ce que je vais en faire ? — se demande Vallonges.

Puis il reprend le cours de ses réflexions de sentimentalité rétrospective :

— En somme... je n'ai eu que deux *maîtresses* dont je doive véritablement tenir compte... qui, dans de bonnes conditions, m'aient satisfait vraiment, m'aient permis de vérifier, à ma grande joie, que je ne me trompais pas lorsque je prévoyais en hypothèses passionnées, très adolescent, au bord de la mer, de quelle façon je sentirais le mieux le bonheur...

Elles furent *tendres*...

Et Vallonges s'enfonce dans sa bergère pour mieux songer à cette tendresse...

—

Il est temps d'indiquer que Vallonges a le visage ovale... bouche moyenne... un peu pâle... cheveux châtains coupés courts et le front dégagé... peu de moustache... les yeux clairs, marrons ou gris, peut-être verts... grand, mince.... je crois que c'est tout.

III

— *Tendresse* ! — répète Vallonges. Comment pourrai-je expliquer jamais ce mot que j'aime... je n'essayerais certes pas une définition précise et les « indications d'émotions » ne réussissent qu'auprès de ceux qui mettent une bonne volonté parfaite à comprendre... les *mots*, on l'a déjà remarqué, sont d'un emploi si délicat !...

« Cependant, que l'on y prenne bien garde, la *tendresse* est une *sensation*... Ce n'est même la plus forte des sensations que pour ceux qui en ont, comme moi, le goût spécial... Kerante, chaque fois que l'occasion s'en présente, interrompt

les développements que je tiens tout prêts sur ce beau sujet en déclarant qu'il préfère un cigare de telle façon à la plus langoureuse langueur... et ce n'est pas absurde si l'on comprend bien comment la tendresse est faite de la part de langueur qu'entraînent et dont s'enveloppent certains plaisirs...

« Les minutes de volupté les plus profondes ne sont-elles pas, pour moi, celles où l'on demeure sans bouger, après la journée de caresses essoufflantes, éreinté, la joue contre l'épaule moite de la personne qui est là (et que j'aime), bien dans ses bras et blotti contre elle de tout son corps... lorsque les genoux et les coudes ne gênent plus et que l'on ne peut plus cesser de sourire...

« C'est l'heure où « il est temps de se lever »... mais on reste « encore un peu »... parce que l' « on est si bien »...

« La *tendresse* est le reflet intellectuel de cela... phrase prétentieuse et qui ne définit rien...

« Plutôt — si l'on était un peu fatigué ce jour-là (ou bien s'il y avait d'autres raisons pour cela) — on a préféré rester seulement assis près de cette personne, sur le devant du petit fumoir, touchant ses mains (les siennes et les autres), regardant la lumière de cinq heures, adoucie par les stores de tussor... avec des entredeux de guipure... se faire soyeuse sur les joues duvetées... Mêlant des regards appuyés à une conversation bâton-rompue... quelques baisers au tempes...(les petits cheveux volettent au souffle du baiser)... Un engourdissement si lointain... Elle est un peu dégrafée...

« L'on a préféré cela, presque rien — (je dis « préféré »... peut-être avait-on peu de temps) — aux

manifestations possessives qui dans la pièce à côté, où les objets de toilette sont préparés, nécessiteraient après que l'on se recoiffât... C'est, m'a-t-on dit, être sentimental...

« Après de semblables ravissements, lorsque l'on s'est quitté, s'il fait beau temps (et il fait beau temps), marcher lentement un peu par les rues, tout à la gravité de respirer « le parfum de son bonheur »... C'est une chaleur légère dont toutes les pensées sont attiédies... dont toute la sensibilité est fortifiée... On a conscience d'être la meilleure expression de soi-même.... on est « en forme »... on est tout à fait bien... c'est la *tendresse*.

« Et lorsque j'expliquerai à Kérante, que je retrouverai tout à l'heure devant un xérès en hiver et un Pernod blanc en été, cet heureux état... il interrompra : « Oui... oui... oui... moi j'obtiens cela très bien avec des cocktails à l'absinthe. » — Excellente réflexion ! »

« La tendresse est une griserie, — la griserie qui nous vient de la présence abandonnée de la femme...

Vallonges, par une incorrigible habitude d'esprit, n'abandonnera pas une comparaison dont il est content sans essayer d'en tirer encore quelques idées générales...

— Certes ! et je n'ai trouvé la sécurité de m'abandonner à cette griserie que lorsque j'ai pu disposer de liqueurs de bonne marque... On manque d'enthousiasme à se griser de mêlé-cass'... et il est déplaisant, fussent-elles servies dans des carafons luxueux, de se délecter à des anisettes de chez Potin ! maintenant...

Vallonges veut se verser un verre de porto. Il s'arrête de nouveau devant la jeune Mimi endormie : elle n'a toujours pas bougé... ses cheveux dorés et son épaule mince...

— Qu'est-ce que je vais en faire? se demande Vallonges. — Elle est gentille comme tout...

Mais il s'endort dans la bergère avant d'avoir pu se répondre...

IV

C'était auprès de Madame Bressier, d'abord, que Raoul de Vallonges, lorsqu'il pensa que le moment était venu — (ce qu'il se déclara à lui-même en se disant un soir : « Je ferais un amant charmant ! »... tout comme nous le verrons sans doute dire plus tard : « Je ferais un excellent mari ») — ce fut auprès de Madame Bressier que Vallonges mit d'abord en action les belles dispositions sentimentales, — bien émondées d'illusions vraiment inutiles depuis les maladroits élans d'autrefois, par quelques années d'expériences efficaces, — qui l'engageaient à vouer sa jeunesse à la recherche d'une tendresse heureuse.

Geneviève Bressier, finissant déjà d'être jeune, restée enfantine cependant, avec un visage clair, effacé comme une fleur de gerbe sous les chers cheveux cendrés, de la nuance que l'on ne peut pas songer à teindre, et généreuse de sa souple chair parfumée dont elle s'était peu servie, fut très douce et très sûre...

Timide jusqu'à être restée simplement sans amant jusqu'alors, ayant cédé à Vallonges en résistant, parce qu'il le lui demandait, mais avec

la conviction anxieuse qu'il la ferait souffrir, elle eut pour lui, lorsqu'elle fut enlacée, frissonnante et toute prise, une sorte de reconnaissance profonde et tranquille — si tranquille qu'après une douzaine de mois, — dont trois ou quatre, à plusieurs intervalles de séparations et de correspondances, — Vallonges, attendant Geneviève, sentit peu à peu s'émousser le plaisir qu'il avait à l'attendre...

Je n'ai à raconter ici (j'en ai déjà un peu parlé ailleurs) ni les douze mois de cet amour ni le dernier mois.

—

Mais, dût mon héros y perdre quelques faciles sympathies, j'indiquerai que ce sentimental Vallonges avait, « en amour », des théories un peu brusques.

Il n'avait pas l'intention de faire successivement, de chacune des femmes qu'il aimerait, un ange attendu et définitif... Il pensait que l'on ne réussit ainsi qu'à s'attarder avec plus ou moins d'imagination auprès de fantômes de plus ou moins bon goût, en perdant, pendant tout le temps que dure cette erreur (ensuite douloureuse à vaincre), la lucidité d'aimer vraiment les femmes que l'on a telles qu'elles sont et tant qu'on les a...

Il pensait même, prévoyant les principaux cas à prévoir, qu'il ne faut pas trop s'effrayer de la nécessité de quitter le premier une bien-aimée qui va ne plus être jeune... ou qui vous « trompe » pour des raisons d'argent, avec un israélite trop marqué... ou qui, simplement, vous aime et vous ennuie...

S'il fallait ménager le chagrin de la première, et

rester trop longtemps l'amant excédé d'une femme qui vieillirait vite — elle-même ne souffrirait-elle pas davantage à vous voir vous éloigner peu à peu d'elle ?... Peut-on se donner le ridicule de ne pas admettre, aussi facilement qu'elle la subit, la faiblesse d'une enfant étourdie et dépensière — la gêner de sa surveillance, peut-être même l'embarrasser de vagues idées de remords qu'elle démêlerait très mal !... Et si une femme vous ennuie....

Ce sont trois cas quelconques. Il faut aussi tenir compte de beaucoup de fâcheuses complications possibles : enfants maladroitement adultérins, flagrants délits, et autres cérémonies civiles... Vallonges avait suffisamment médité ces thèmes principaux de la passion : il pensait qu'un peu de *muflerie* y était le meilleur remède...

Il en était arrivé, par politesse pour l'Idéal, à faire, très haut, une respectueuse exception pour le cas d'un «*grand amour* » possible... possible... si fort que... Même, comme il ne tenait pas du tout à ce que ses opinions fussent originales, il admettait volontiers, et cela ne lui faisait pas de tort dans les familles, que c'était dans le mariage (plus tard), qu'il realiserait cet amour parfait dans des conditions qui... (il n'y comptait pas trop).

Ceci posé, et en attendant, il ne doutait pas de l'efficacité actuelle de son égoïsme passionné, convaincu qu'en agissant très sincèrement selon son intérêt personnel il agirait aussi, au mieux des circonstances, selon l'intérêt de ses amies... « parce qu'il y a des lois générales »...

Les femmes étaient des *objets*... des objets chéris et caressés, émouvants et adorables, mais des

objets... des accessoires... il ne les *comparait* pas...

— *Comparer !* — disait encore l'autre jour Kerante à Silvande qui s'entêtait à lui expliquer que Lydie était incomparable — *comparer !* c'est là que l'erreur sentimentale commence ! — Que tu places, avec une outrecuidance généreuse, telles émotions que te fournit la divine Lydie au-dessus de toutes les émotions que tu as connues... cela peut être vrai à l'instant... c'est excusable aux moments d'enthousiasme... et c'est très poli... Soupirs confondus, expressions étouffées, égarement et délire !... Mais vouloir établir, d'avance, que telles seules extases... que tu imagines souvent plutôt que tu ne les vérifies, ô lyrique ! seront, quoi qu'on en ait, au-dessus de toutes les émotions connues et inconnues — et c'est comme cela que tu fais, et il n'y a pas que toi ! — me semble une piètre faiblesse, très peu scientifique, et, si j'y songe, un pauvre éloge pour celle qui inspire cette sottise...

— Très bien ! avait dit Vallonges.

Silvande avait haussé les épaules, et cité un vers de Byron qui n'avait pas directement rapport à la question :

So coldly sweet, so deadly fair !

Puis Vallonges avait assez bien conclu que ces erreurs se présentant sous cent formes diverses, il fallait avoir soin de les éviter moins dans le détail de ses sentiments que dans leur ensemble...

— Baigné dans la tendresse de celle-ci, on peut se permettre toutes les charmantes exagérations, pourvu qu'il soit bien acquis que la tendresse différente d'une autre ne sera pas encore définitive...

Silvande s'était indigné :

« O Vierge, à mon enfance un Dieu t'a révélée
Belle et pure ; et rêvant mon sort mystérieux,
Comme une blanche étoile aux nuage mêlée,
Dès mes plus jeunes ans je te vis dans les cieux ! »

— Oui, chéri ! avait dit Kerante.

(Cette conversation s'est renouvelée quelques centaines de fois entre eux.)

—

Donc, pendant le courant du treizième mois, Vallonges décida de remplacer l'amour de Geneviève par une autre soirée de tendresse, comme on songe à changer de restaurant, pour éviter la détestable satiété... Il ne faut pas que l'habitude d'appeler le maître d'hôtel Charles vous vainque...

Sur Geneviève il avait vérifié l'importante hypothèse de jeune homme que *ça serait bien meilleur* dans toutes les conditions voulues de décors. — *Ca* : c'était la tendresse. Mais il n'avait jamais pensé à *toujours*...

Vallonges pour « rompre » avec Geneviève... Oh !... ce ne fut pas très *werther*...

Vallonges attendit, pour ne pas se trouver « à court » que la petite Madame Laurent, dont il avait distingué la souplesse blond-doré et rieuse, et qui était pleine de bonne volonté, lui eût répondu : « Allons ! — on fera ça pour vous ! » — et dit à Geneviève, un soir (il pensait qu'il y a une certaine honnêteté à dire ces choses-là au lieu de les écrire... et puis on a plus de facilité à pouvoir revenir sur ce que l'on a dit), — il dit donc, à Geneviève, un soir, avec une émotion sincère, qu'il... « espérait bien qu'elle resterait son amie »...

Elle pâlit un peu, en entr'ouvant la bouche, puis

elle se mit à rire...

Il lui expliqua alors, longuement, qu'il lui devait trop de bonheur pour supporter la pensée que ce bonheur s'achevât un jour en mensonges... et qu'il avait pris la décision de ne pas attendre que la lassitude vînt à l'un d'eux, préférant sacrifier tout le bonheur qu'il aurait encore reçu d'elle à la crainte que n'en fût terni jamais le souvenir adorable...

Elle pleura follement et sans bruit. Il pleura aussi... Et de fait le courage lui manquait presque à exécuter ce qu'il avait si facilement résolu... Ils se reprirent à une ferveur désolée...

Le lendemain il reçut une longue lettre d'elle : elle lui écrivait qu'elle avait compris ses raisons... qu'il était le plus noble cœur qu'il y eût... qu'elle était bien malheureuse... qu'elle savait ce qu'il devait souffrir... qu'elle serait sa meilleure amie — et qu'elle allait passer quelques semaine à la campagne, dans le Midi...

Vallonges, il faut le dire, erra toute la nuit à travers Paris en proie aux doutes les plus torturants. Il en triompha par fatigue à les résoudre. Il se permit même un peu de médiocre vanité pour avoir organisé une émotion aussi forte, commanda, pour y garder les lettres de Geneviève, un joli coffret gravé de deux dates, et obtint pour le surlendemain un premier rendez-vous d'Odette Laurent... dans les Arènes de la rue Monge — un endroit stupide.

Geneviève, comme Vallonges l'avait pensé, vieillit assez vite, se passant délicatement comme si sa beauté s'éloignait. Elle devint pour lui une amie

douce et indulgente, d'une maternité équivoque et charmante... Lorsque, peu de temps après leur séparation, elle fut devenue veuve et sans enfants, il passa souvent près d'elle des après-midis reposantes d'affections tranquille, ne se gênant pas, aux jours gris, pour se plaindre avec injustice des diverses choses de la vie, assuré d'avoir, avec le thé, les toasts comme il les préférait...

Cette nouvelle tendresse valait mieux que la suite qu'il eût pu donner à une liaison certainement tiède et bonne, mais que la disproportion trop sensible des âges eût alourdie... Ce fut une amitié...

Certes, si l'on était obligé, parce que l'on a été amants, à demeurer guindés l'un contre l'autre pour le restant de ses jours, étant donné que l'on prend généralement ses maîtresses dans les milieux où l'on fréquente le plus, ce serait tout à fait incommode... et l'on s'arrange... Mais cette fois il y eut mieux... Geneviève fut mieux aimée comme amie que comme maîtresse... Elle a dû justement revenir à Paris hier... Vallonges devait aller la voir demain...

V

Les folles amours de Raoul de Vallonges et d'Odette Laurent avaient débuté de la façon la moins passionnée... Je suis désolé d'avoir à l'avouer.

La petite Madame Laurent fut, à un dîner chez les Jardes, la voisine de Raoul de Vallonges. Il ne fit guère attention à elle, parce qu'il avait comme autre voisin un journaliste dont il avait besoin, mais Madame Laurent, après deux essais d'amants

manqués, subissait alors une crise de si profond ennui, qu'elle fit plus attention à lui... Elle s'était déjà convaincue, avec un gentil courage et des arguments simples, que « ce n'était pas une raison parce que ça avait raté deux fois... » ... et pensait qu'un nouvel essai, même malheureux, la distrairait toujours — en tout cas ne l'engageait pas à grand chose... Elle reprit vaguement ces réflexions tout le long de la soirée... et étouffa un bâillement qui était presque un soupir... Sur la table un semis de pétales de violettes autour des verres allait rejoindre au centre de la table une corbeille d'orchidées basse... Ils furent ravis, plus tard, de se souvenir tous deux de ce détail...

Pendant le mois qui suivit cette piquante entrevue, les circonstances se firent un plaisir de rapprocher Raoul de Vallonges et la jeune Madame Laurent. Odette était la meilleure amie de Jeannette Silly que cela amusa beaucoup de « s'entremettre ».... Vallonges commença par trouver Odette d'un joli blond... puis il apprit avec plaisir qu'elle n'était pas en main... — car un des seuls scrupules qu'il jugeât bien d'appliquer était de ne pas troubler sans nécessité un amour en activité — ... il plut assez, et Odette s'ennuya moins...

Nous savons que Vallonges n'attendait que de n'être pas « à court » pour laisser sa chère Geneviève. Il se fit bientôt part des sentiments que lui inspirait Odette sous la forme bien parisienne de : « Ça pourrait peut-être coller quelque temps... qu'est-ce que je risque ?.. » — Il fit part ensuite de ces sentiments à Odette avec plus de politesse ... mais sans débordements de passion...

— Qu'est-ce que vous diriez si j'acceptais ?

— Je dirais merci...

— Merci qui ?...

— Merci, madame...

Ces enfantillages sont charmants ! Et elle accepta.

Si jamais deux amants échangèrent leur premier baiser avec l'intention de ne pas s'aimer, c'est bien ces deux-là. Ils n'espéraient pas grand chose l'un de l'autre; mais il se trouva justement qu'ils se convenaient parfaitement l'un à l'autre.

Odette pouvait très bien plaire à Vallonges. Elle avait le genre de « charme discret » qu'il préférait. Le charme qu'il aimait dans le portrait de Mademoiselle Fel par Latour qui est au Musée de Saint-Quentin, et dont il avait une bonne photographie au-dessus de son divan...

Des cheveux pâles et soyeux, des yeux fins, le teint délicat et bleu, se meurtrissant vite à la fatigue (la fatigue est le fard des blondes), et des lèvres d'un rose fatigué — des façons vannées de pencher la tête — et un joli corps blanc, fluet, tout frissonnant aux effleurements, et d'une acidité de lignes dont aucune inégalité de développement, malgré la jeunesse, n'altérait la minceur...

Odette était tout à fait chatte blanche. Elle aimait précisément s'émouvoir aux caresses que Vallonges aimait faire... Après deux séances de sourire nerveux leurs chairs furent tout à fait d'accord, et bien mieux qu'ils ne l'étaient encore eux-mêmes...

Car ils avaient vraiment conclu si vite leur « adul-

tère de raison » qu'il leur en restait comme une certaine gêne. Ils en évitaient l'inconvénient par des exagérations de très correcte désinvolture...

— Moi, dès que je vous ai vu j'ai compris que vous pourriez m'aller pour quelque temps — aussi je ne me suis pas fait trop prier, hein?

— Vous avez été charmante. J'en ai été ravi; d'autant que par suite de circonstances dont vous me permettrez de ne pas vous importuner, je cherchais justement... Je ne pouvais trouver mieux...

— Vous êtes trop aimable!..

— Mais non... je vous assure.... depuis que j'ai l'occasion de vous regarder avec soin je vous trouve étonnamment jolie!..

— Fi monsieur! La beauté n'est rien... ce sont les qualités du cœur seul qui méritent...

— Montrez votre cœur?

— Il est là-dessous, monsieur!

— Ma chérie!..

Ce fut le long de semblables marivaudages, dont le sens réel devenait plus caressant chaque jour, que Vallonges et Odette apprirent à se plaire de plus en plus ensemble. Ils avaient commencé par deux rendez-vous par semaine, puis elle vint presque chaque jour. Elle lui donnait bien toute la chère tendresse légère dont il avait besoin, et ses bras l'enlaçaient bien de bonheur.

Ils pensèrent bientôt que cela durerait « plus longtemps que cela » et ils se le dirent en riant. Ils considéraient certainement maintenant leur liaison comme une des bonnes choses de la vie. (Ah! passagère sans doute! est-ce que quel-

que chose dure!.. est-ce que le petit Machin et la petite Une telle, qui s'adoraient, ne viennent pas de se lâcher!.. on sait bien que ça finira!.. — « C'est toi qui en auras assez... » — « Ou toi! » — « Peut-être. » — « Mais on se quittera gentiment, s'pas? » — « Et on restera bons amis. ») — Ils étaient raisonnables, raisonnables, raisonnables, ils ne se faisaient serments et scènes qu'en blaguant, mais tout de même leur tendresse était devenue forte... Ils se convenaient si bien...

VI

(Je crois vraiment que Vallonges endormi rêve d'Odette...)

Elle lui convient si bien...

Elle a de la douceur, de l'élégance intime, de la jeune mélancolie, de la fragilité... tout ce dont il est touché. — Elle parle drôlement ce précieux et indulgent argot mondain (et demi-mondain) pour lequel on sait que Vallonges a une passion de philologue. — Elle est « au courant »... a tous les snobismes qu'il faut sans aucune érudition voyante... et elle se parfume violette et iris... — Elle sait dire sérieusement, d'un livre, sans l'avoir lu : « Il y a des passages intéressants. » — Elle est tout simplement une gentille petite jeune femme... une gentille petite camarade d'aujourd'hui, avec de petites lassitudes et de petites tristesses, des fous rires et des phrases folles, quelques névralgies... un goût sincère pour le plaisir, et beaucoup de soigneuse admiration pour sa petite personne blonde...

— Est-ce que j'étais jolie hier soir?

— Tu me trouves jolie?

— Viens voir si je suis plus jolie que tout à l'heure... J'ai les yeux plus foncés, s'pas!... C'est ta faute... Ils sont d'un joli vert mes yeux!...

Comme Odette est gentille!

Je veux vous les montrer un peu ensemble... c'est plutôt par amour des *préparations* un peu longues que dans l'intention de vous « exciter à la débauche». (Les *préparations* ménagent le futur intérêt des détails, et si j'esquisse ces faciles médaillons d'amoureuses, c'est moins pour passer le temps pendant que Vallonges dort que parce que je suis persuadé que vous le connaîtrez mieux après...)

Odette... — Laissée sur le lit *en salade*, une jambe étendue, l'autre un peu relevée, les bras pliés derrière la tête, un petit sourire laissant voir l'éclat des dents entre les lèvres humides, l'ombre claire des cils bougeant doucement sur les joues lorsqu'elle ferme un peu les yeux, tandis que penché sur elle il se caresse les lèvres aux hanches, aux épaules, aux seins, aux lignes timides... — « T'aimes mes nichons, dis ? »...

Comme il goûte ce petit corps nacré, parfumé, tiède, amoureux, donné... ah ! bien d'autres adjectifs encore, et l'on ne sait comment les ranger !... Tout à l'heure — (et peut-être tout à l'heure encore) — il tenait tout dans ses bras ce cher bijou de chair suave, elle croisait ses poignets minces de côté en tendant l'épaule, elle riait parce que les mèches de cheveux tombaient dans leurs longs baisers, et elle a renversé brusquement la tête en arrière comme elle fait toujours... les lèvres froides...

Maintenant ils sont séparés, mais leur étreinte

n'est pas évaporée encore... Il posera la tête entre l'épaule et le sein, glissant un bras sous elle, laissant son autre main aux hanches... elle lui chatouillera les yeux de ses doigts fins... De temps en temps ils se relèveront ensemble sur un coude, tendront leurs lèvres pour un baiser, un petit baiser... puis ils se blottiront de nouveau...

— Mon chéri ! ...

— Ma chérie ! ...

Peu à peu ils s'attendrissent... fatigue et crépuscule. Elle lui prend la tête entre ses mains :

— Mon petit... mon pauvre petit !...

(L'autre jour, chez les Presgirault, Vallonges lui a montré dans un numéro de la *Revue de Paris* qui traînait sur une table, que lorsque M. Ary Renan était bébé « *les mots* pauvre petit *étaient pour lui l'expression de la plus vive tendresse* » — il y avait beaucoup de monde, ils ont échangé un délicieux sourire...)

— Mon pauvre petit...

Elle dit cela si bien, elle le murmure et il sait qu'elle le dit, et il ne se souvient pas avoir jamais mieux frissonné de *ten-dresse* qu'à lui entendre répéter lentement, en appuyant sa joue douce contre la sienne, « mon petit... mon pauvre petit... « — Il s'abandonne...

— Ma chérie !...

Odette encore... — c'est son coup de sonnette et deux petits coups d'impatience à la porte.

— Embrasse-moi !... Ne me chiffonne pas, je ne peux pas rester... je suis passée tout de même te dire bonjour... et puis je voulais te montrer ma veste de loutre. Je ne trouve pas que le col...

n'est-ce pas?... J'ai eu tort de me décider pour la loutre... enfin ça y est!... Faut que je fasse un tas de visites: comme ça, nous serons tranquilles la semaine prochaine... J'ai dit à mon mari que je passerais chez toi t'inviter à dîner pour lundi... Il a fait sa tête de « convenances », mais comme ça j'ai pu prendre la voiture... lundi, n'oublie pas. Je vais chez la vieille Morand... chez Hélène Stolon... où ça encore?... Ah! chez Simonne d'Omeure où j'ai rendez-vous avec Jeannette Silly pour aller ensemble chez la mère de Guislain... on s'embêtera... Et puis il faut que je passe chez la modiste pour ma toque bleue... Ah! et puis nous dînons ce soir chez les Schmitzmeyer... rien que la magistrature assise... tâche de venir après dîner; sans cela je sécherai d'ennui, et tu me débarasseras d'un jeune substitut qui s'entête à vouloir coucher avec moi... oh! il n'arrivera à rien, sois tranquille... Je te dirai si je peux venir demain... Si je ne te vois pas, attends-moi demain jusqu'à quatre heures et demie... Si je ne suis pas venue, c'est que je ne pourrai pas... jusqu'à cinq heures... attends-moi jusqu'à cinq heures... c'est à peu près sûr que je viendrai... là... je me sauve... à ce soir... »

Odette encore... — un autre jour:

— Je suis venue tout de même... mais tu sais je suis très respectable aujourd'hui... Si je n'ai pas apporté de camélias rouges c'est parce que ce n'est pas la saison... Je vous fais une visite, cher monsieur!... Tu sais, en venant, rue Royale, je regardais les petites tortues chez Templier, j'ai vu passer ton ami Kerante avec une petite femme

tout à fait jolie, en gris foncé, très chic... tu lui feras mes compliments... des compliments anonymes... Oh ! je vais tout de même enlever mon chapeau... là... Dis donc ? Combien y a-t-il de femmes avant moi qui ont mis leurs chapeaux sur cette *Femme inconnue* là ?... J'espère au moins que maintenant tu n'en amènes plus... que tu te rends à domicile. — Oh ! tu sais, après demain je vais à la Renaissance avec les Presgirault... si tu n'as rien à faire tu peux te trouver dans la salle avec un camarade, je te permets... Veux-tu — on va s'asseoir tous les deux sur le divan et rester bien sages... Dis ?... Attends que je dégrafe un peu plus... Mets la tête là... mon chéri... embrasse-moi... — Alors ça te fait tout de même plaisir que je vienne te voir comme cela ?...

Ah ! vous sentez bien que Vallonges a été très mécontent que Georges Laurent se soit entêté à ce ridicule voyage en Italie...

Odette et lui ne s'étaient pas séparés encore... l'autre été on a villégiaturé ensemble, et même cet hiver c'est ensemble que l'on a passé quelque temps dans le Midi. Jamais rien entre eux, en venant tendre les liens qui les unissaient, n'avait éprouvé la solidité de ces liens... Une fois Vallonges avait dit : « J'ai dîné hier avec une jeune personne charmante qui m'a laissé comprendre, avec des circonlocutions chatouilleuses, que si je voulais... Est-ce que vous m'autorisez, chère Madame ? » — Odette, qui était assez courbaturée ce jour-là pour avoir confiance, répondit en riant : « Je serais désolé, cher Monsieur, de vous priver de quelque chose, qui vous soit agréable... Seulement tu me raconteras... » —

Mais, si Vallonges avait profité de la permission, s'il en avait même étendu le bénéfice à d'autres jeunes personnes, par aubaine, il n'avait jamais *raconté* à Odette... Et, au fond (même ce soir en écrivant un bleu à Suzette), il lui était vraiment tout à fait fidèle, car il ne pensait jamais à d'autres caresses que les siennes qu'aux moments où, par occasion, il les accueillait, et cette fidélité est plus réelle et flatteuse que d'autres plus méticuleuses, mais inquiètes...

Vallonges préférait Odette sans aucune difficulté...

Ils se sont fait de gentils serments de séparation...

— Tu vas pas me lâcher au moins... dis ?... Raoul !

— Je te reprendrai à ton retour si tu es sage... dépêche-toi !

— On tâchera de lui faire prendre des raccourcis...

— Et puis dis donc... tu vas me faire le plaisir de faire attention... les voyages... c'est très imprudent... Je te prie de ne pas revenir dans une situation... peut-être intéressante... mais ça ne m'irait pas du tout...

— ... Il n'y a pas de danger ! J'emporte tout ce qu'il faut...

— Pas de bêtises !...

— Et toi, tu vas me trrrrahir !...

— Tra la la... sale bête !... Dis donc... fais au moins bien attention de ne pas...

Fallait pas compter s'écrire... Laurent ne surveille que la « correspondance », mais il la surveille bien. On se dirait des nouvelles par Jeannette Silly... et

de fait Odette n'a pas écrit...

— On va être joliment longtemps sans se voir ! — a dit Georges Laurent à Vallonges la veille du départ. — A qui le disait-il !...

—

(Je crois décidément que Vallonges endormi ne rêve à rien... ni à Odette ni à Aimienne... Il est pratique, Vallonges...

Il se réveillera la tête et la bouche plutôt pâteuses... les yeux douloureux... tout courbaturé... Faudra de l'eau fraîche... Cette bergère est tout de même inconfortable comme lit... vraiment inconfortable...

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

I

Vallonges se réveille — et il est un peu étonné de ne pas se trouver dans son lit...

— Ah !... la gosse... elle dort toujours !...

Il n'ouvre pas les rideaux pour ne pas la réveiller, passe dans son cabinet de toilette, sonne Clovis (C'est son domestique, Clovis... vieux serviteur).

—

— Quelle heure est-il ?

— Onze heures, Monsieur ! Je n'ai pas voulu réveiller Monsieur... Monsieur aurait au moins pu s'installer sur le divan... Monsieur se fatigue trop...

(Clovis a la manie de s'intéresser aux fatigues

de Vallonges... Vieux serviteur.)

— C'est bien... c'est bien...

(Quelques gouttes de vinaigre de Pennès dans de l'eau bien froide (usage externe) c'est souverain après une nuit à courbature. .)

Vallonges s'habille.

— Voici les journaux de Monsieur. Il y a une lettre... Monsieur de Kerante est venu avant dix heures... Il m'a demandé si Monsieur déjeunait; je lui ai répondu que c'était probable... Il a dit qu'il reviendrait... Le chemisier de Monsieur a apporté sa petite note; je lui ait dit de repasser.

— C'est bien... vous mettrez trois couverts...

— Des œufs brouillés... des côtelettes?

— Ce que vous voudrez...

Vallonges ouvre la lettre... c'est de sa mère...

— Que me narre-t-elle, ma sainte mère?

(La mère de Vallonges ne peut absolument pas se passer de l'épithète *sainte*...elle l'impose... c'est une « épithète de nature »...)

— « *Mon cher enfant — Tu sais que l'éloignement et l'absence me font juger plus justement, mais aussi plus sévèrement, ta conduite* » ... oui... oui... « *la vie que tu mènes* »... et dire que depuis cinq ans que nos destinées sont séparées elle m'écrit la même lettre deux fois par semaine, ma sainte mère!... « *Quand je te vois compromettre ton avenir par cette liaison scandaleuse* »... Je finirai cela tout à l'heure... C'est curieux comme ma mère et moi nous avons des façons différentes d'envisager les choses... Pauvre Odette! pauvre petite *liaison scandaleuse*... Je voudrais bien avoir de ses nouvelles... Jeannette Silly revient

demain matin, elle a dû en recevoir. Je la verrai demain soir chez Madame Stolon...

«... Et ma gosse... que j'aille voir ce qu'elle devient, la jeune Mimi... »

—

Vallonges ouvre les rideaux... La gosse dort — la figure dans l'oreiller. Elle a rejeté les couvertures ; l'épaulette de la chemise a glissé, découvrant toute la gorge si jeune, si peu indiquée... une pauvre petite ligne qui se relève timidement de l'épaule à la tache rose du sein... Elle respire lentement... Elle est délicieuse, cette gosse, délicieuse...

Vallonges s'asseoit au bord du lit...

C'est gentil... c'est jeune... c'est frais. Cette bouchette entr'ouverte... le dessous de la lèvre supérieure qui brille, et le bord des lèvres rose clair comme... ma foi, comme des pétales de rose rose... Petites dents courtes... Délicat petit nez droit... Cils longs sur les joues rondes... Les cheveux à reflets cachent le front...

Mais c'est cette épaule mince qui est exquise, et le bras avec si peu de chair à l'attache... c'est tendre, c'est *souef*... un peu maladroit peut-être, mais si sincère et flexible...

Quelle gosse ça fait !...

Vallonges se penche, touche de ses lèvres la pointe de l'épaule... le bras frissonne. Vallonges se relève, remonte soigneusement la couverture jusqu'au menton... frappe dans ses mains. La petite ouvre l'œil, sourit presque tout de suite...

— Mam'zelle Aimienne ! il est temps de se lever !...

Elle ne bouge pas, ne répond pas, sourit un peu plus. Vallonges se penche, l'embrasse au front,

elle murmure :

— Bonjour...

— Faut se lever !... Tu viendras me retrouver quand tu seras prête... Tu n'es pas trop fatiguée ?

— Pas du tout !..

— Tu trouveras tout ce qu'il faut à côté...

—

— Me voilà avec une famille... Y a pas, j'ai une fille ! — se dit Vallonges en s'asseyant devant son bureau. — Où est-ce que j'en étais?.. *Chapitre XXVI... D'une morale bien indulgente*... Je dois avoir des notes là-dessus... Je...

Vallonges feuilleta.

—... Voilà. — *La vie est aussi bien une promenade dans un jardin. Cueillez des roses, cueillez des myrtes, cueillez des lauriers si vous pouvez — ne laissez faner aucune fleur, ni l'humble violette, ni la prétentieuse orchidée — ne laissez aux arbres que les fruits que vous ne pourrez pas atteindre... et, sans tant de métaphores : sachez manier l'espérance, ne mettez de prix à presque rien, tirez parti de tout, n'enchaînez votre liberté que par des chaînes légères, admirez ce que vous trouvez beau, faites assez de bien pour en être content, prenez tous les plaisirs de votre âge et de votre situation, gardez, livrez, reprenez votre cœur selon l'occasion, et, quand vous ne serez plus présentable, retirez-vous à la campagne, confortablement, lisez, aimez les arbres et les enfants, ne craignez pas la mort...*

Vallonges posa la note...

— Allons ! on sonne !...

C'est Kerante.

II

— Tu travailles ?... Je suis venu tout à l'heure, on t'a dit ?... tu dormais. Tu déjeunes ?

— Je déjeune...

— Tu m'invites ?

— Je t'invite...

— Ah la la ! Je suis éreinté ! Des courses toute la matinée, quelle scie ! — Je trouve en rentrant hier un télégramme de Jacques Rolfe... y aller ce matin... très urgent. Je fais lever la jeune Marguerite à huit heures... ce qu'elle bâillait !... Quelconque d'ailleurs, cette enfant... Elle ne se doute pas de ce que c'est, et par honnêteté elle veut y mettre de l'ardeur... j'ai horreur de cela — enfin !... Je la mets en fiacre ; j'arrive chez Rolfe... La petite Brébières, naturellement. — Décidément la séparation de corps est transformée en divorce... et elle veut qu'il l'épouse... tu penses si j'ai crié : — fais pas ça ! ... Mais il paraît que, s'il ne l'épouse pas, après elle n'aura plus personne à *son jour*... Devant d'aussi puissants motifs il n'y a qu'à s'incliner, n'est-ce pas ?

« D'ailleurs Jacques m'a déclaré que c'était Brébières qui avait tous les torts... Ce pauvre vieux Brébières ! Il consent à ce que le divorce soit prononcé contre lui à condition qu'il garde les enfants... c'est admirable !... Moi je l'ai en horreur, cette petite Brébières... il faut toujours qu'elle se frotte après un pantalon... Je ne l'ai vue à peu près tranquille que lorsqu'elle était enceinte... Jacques aura de l'agrément...

— Elle est un peu « sous l'influence de son sexe » comme disent les organes sportifs... La

fortune est à elle ?

— Jacques n'a pas besoin de cela... tous comptes faits il y perdra... Naturellement il est tout à fait décidé, avec un tas de bonnes raisons comme celle du *jour*... Il me faisait venir pour que je lui conseille ce qu'il voulait... Alors, moi, je lui ai conseillé. Il l'aurait fait tout de même... Ça n'est peut-être pas très *Tiburce* ce que j'ai fait là, mais je ne tiens pas à ce qu'elle le brouille avec moi... Alors je me suis « rendu à ses raisons »... tu aurais ri !... Il disait : « En somme, n'est-ce pas, elle s'est compromise pour moi... » Je répondais : « Evidemment ! évidemment ! »... — « Elle est... » énumération de toutes les qualités. « Evidemment ! évidemment ! » Je l'ai laissé enchanté de moi... Nous devons dîner tous les trois ensemble la semaine prochaine... Je serai son témoin... je profiterai de l'occasion pour me faire faire un autre habit... Non, mais, crois-tu ! ce Rolfe ! quel crétin ! — s'affubler de ce petit rat écorché !... Je sais bien qu'il aura la ressource de divorser à son tour... Ah la la !

—

— C'est toutes les nouvelles ?

— C'est tout... Ah ! si... nous sommes éreintés dans la *Revue Mauve*, toi, Caublance et moi... un article de Robert Greslou ; il pousse la bonté jusqu'à intituler cela *Les Exacts*... sens péjoratif... « *Les plus beaux noms portés par les hommes sont les noms donnés par leurs ennemis* », a dit Barbey... J'ai la *Revue Mauve* dans mon pardessus...

« Voilà !... je prends au hasard : « MM. Gérard de Kerante, Raoul de Vallonges et Max Caublance ont l'habitude de faire sans cesse allusion à des

événements passés, à des lieux *publics* qu'ils ne précisent pas assez pour que nous y prenions autant d'intérêt qu'eux. Nous en ressentons la même impression d'impolitesse qui choque chez les gens affligés de la manie de vous entretenir sans cesse d'amis à eux qui ne vous ont pas été présentés... »

— Ça ne me paraît pas si mal, dit Vallonges.

— Laisse donc ! avec cela que... — « Nous remarquons trop, dès lors, que ces jeunes gens attachent à leurs moindres actes une importance excessive»... Et puis les considérations sur la «méthode» naturellement...« S'ils ont véritablement une « méthode » aussi excellente, au lieu d'y faire allusion sans cesse, qu'ils nous l'exposent moins confusément... mais si cette « méthode » consiste seulement, comme il semble, à laisser venir les aventures, en se bornant, comme contribution d'activité morale, à les analyser assez soigneusement en acceptant pour en profiter le mieux possible ce que l'on ne peut empêcher... c'est assez simple et pas inédit : il n'y a pas lieu de l'étaler avec autant d'ostentation. » — Voilà... et puis : « Si MM. Caublance, de Vallonges et de Kerante n'avaient pas eu la facilité de ne s'occuper à rien autre qu'à se regarder vivre et « aimer », facilité due à quelques mille livres de rente, des relations toutes faites, une culture intellectuelle suffisante et même un physique, ont-ils soin de nous dire, agréable... nous voudrions bien savoir ce qu'il serait advenu de la confuse phraséologie que ces égoïstes professionnels appellent pompeusement leur « méthode » ! .. »

— « Egoïstes professionnels » me plaît — dit Vallonges. — Au lieu de me lire les articles de Greslou,

veux-tu un peu de porto?... c'est celui que m'a cédé Valtérier, tu sais...

— Merci... Il est parfait, ce porto... Il éclaircirait, j'en suis sûr, les idées de Greslou lui-même... Et il est cependant certain que nous lui déplaisons beaucoup... Comme il a tort... Jamais on ne fera comprendre à ces gens-là que lorsque deux « personnes » d'un roman bavardent, elle ne sont pas obligées — au contraire ! — à la même « tenue » idéologique que si elles faisaient une dissertation pour le baccalauréat !...

— T'occupes donc pas de ça !... qu'est-ce que cela fait, ces articles !...

— Ça m'agace, mon cher !... J'ai la prétention de faire de la littérature tout à fait naturelle et limpide... Toi aussi... S'il y a des gens qui ne comprennent pas, ils nous mettent dans notre tort... Et ils sont d'une mauvaise foi !... Ils ne peuvent pas nous reprocher la « conclusion » de nos scènes... elles sont élémentaires à force d'être simples, nos «scènes», réduites au minimum... Alors ils se rattrapent sur la «confusion» de la «méthode»... c'est un mot plus général... La « méthode » ne leur paraît pas « mériter le cas que nous en faisons ».. la « méthode » n'est pas « inédite »... Dieu merci ! elle n'est pas inédite ! On ne peut pourtant pas leur expliquer en note que cette « méthode » qui les taquine est justement l'aspect nous concernant de la théorie de l'*hédonisme* qui figure avantageusement dans les dictionnaires... Et la façon indécise, outrecuidante ou timide, dont nos sensibilités de vingt-trois ans l'interprètent, renseigne avec bien plus d'autorité sur sa valeur actuelle que le mieux composé des articles

à la *Revue de Morale et de Métaphysique*... « Méthode »! on dirait vraiment que ce mot écorche les lèvres... Mais si nous ne montrions pas chez les jeunes gens les théories... charmantes illustrations!... Il n'y aurait plus aucune sincérité dans nos livrets... Je sais bien que la sincérité, ils s'en fichent pas mal!...

— Comme tu es enthousiaste, Gérard!

— Je suis toujours comme cela le matin... Ils nous reprochent de prétendre à une conception méthodique de la vie alors que seulement nous « laissons venir »... Ils veulent bien reconnaître cependant que nous « analysons assez soigneusement»... Eh bien, mais c'est justement en cela que consiste la conception méthodique en question: *laisser venir en analysant assez soigneusement*... comme ça se trouve!... et je persiste à croire que si simple qu'il paraisse de « profiter le mieux possible de ce que l'on ne peut empêcher », c'est-à-dire de *jouir des choses telles qu'elles sont*, il y faut tout de même une énergie estimable — à en juger par le nombre de ceux qui s'y brisent et l'énervement même de ceux qui réussissent — et la formule vaut bien d'être rabâchée..,

— Nous la rabâchons, c'est incontestable! — dit Vallonges.

— Quant à l'argument insidieux que si nous n'avions pas eu la facilité financière, mésologique, etc. etc. de nous regarder vivre... C'est pas la peine de s'y arrêter... Ça ne fait pas honneur à leur intelligence... C'est de l'ordre: *Supposez que vous vous appelliez Yau-de-Poêle et que je vous tutoie*... ... Si j'étais né au pied de l'Himalaya, de parents indigents mais honnêtes, fâcheusement atteint de

surdi-mutité congénitale et cul de jatte, il est en effet probable que j'aurais eu une existence toute différente... Mais comme je suis né rue Louis-le-Grand, de parents ayant réuni assez d'héritages pour *porter des chemises pareilles*, *qu*'ayant d'abord appris à lire j'ai poussé ensuite mes études plus loin, et *que* je suis parfaitement ingambe, il est superflu de s'inquiéter de ce *qu*'il serait advenu si...

— Tu n'aimes pas la conjonction *si*, dit Vallonges.

— Pas du tout ! Non... mais... ces gens m'agacent... Comment ! Nous sommes d'une complaisance rare !... Nous nous présentons à eux, dans nos chapitres, sans coquetterie... dans nos attitudes habituelles et avec nos mesquineries habituelles... Nous faisons « comme s'ils n'étaient pas là »... nous ne nous gênons pas avec eux... nous consentons, dût notre précieuse vanité en souffrir, à parler et à penser devant eux à tort et à travers... sans le chiqué « d'éviter les répétitions »... nous consentons à être « ressemblants »... nous les invitons à être, au prix le plus réduit, les *voyeurs* de toutes ces étreintes de mots, de toutes ces culbutes d'idées, de toute cette débauche intellectuelle généralement voilée sous la triple pudeur qu'inspire la crainte d'avoir l'air... Et ils ne nous en savent pas plus de gré que cela ! Ingrats !...

Kerante jeta la revue sur le divan :

— Lis ça !... Tu y apprendras que dans ton *Musée de Béguins* tu t'es cruellement complu, dans de sèches monographies, à dépouiller de leur touchante parure d'illusions les fraîches amours des premières années de l'adolescence... Je cite de mé-

moire...Quant à moi, dans *Charlette*... «cette idylle pharmaceutique»... tu penses si le choix d'un tel sujet dénote une certaine bassesse d'esprit!... on dirait vraiment qu'ils n'ont jamais pris de santal!...

«Ah la la! Toutes les fois que l'on parle de quelque chose «que l'on connaît», toutes les fois que l'on ne bafouille pas au hasard du cœur comme au hasard de la fourchette... et qu'il y a la moindre physiologie dans quelque chose... «on se complaît»! Je te crois qu'on *se complaît*!...

«Sois tranquille, quand tu auras publié ton roman *le Métier d'Amant*, on t'annoncera que tu t'es complu à noyer dans les injecteurs les plus nobles aspirations de l'âme... et ne réponds pas que tu te trouvais être plus documenté sur l'emploi des injecteurs que sur celui de l'âme... ça serait du cynisme!...

«Greslou reproche amèrement à Max Caublance d'avoir « affecté » dans son *Un heureux amour* de faire passer un chapitre sur deux « au lit »... il me semble pourtant que ce pauvre lit méprisé a une certaine importance!... Les amants, nom de nom! ça se couche!...

— Je suis assez de cet avis — dit Vallonges en souriant.

(Vallonges aime beaucoup les colères « littéraires » de Kérante... Ce sont les seuls emballements de Kérante, et encore il les réserve à ses amis très habituels. Cette après-midi, au « cinq heures » de Charlie Mirwing, s'il y va, et si on lui parle de l'article de Robert Greslou, Kérante se contentera de dire : — « Très bien! Très bien!... remarquablement écrit et puissamment pensé... on est heureux d'inspirer des études aussi intelligentes. »

Cela signifiera tout à fait la même chose.

Kérante reprend la revue sur le divan et la jette sur le bureau.

— *Les Exacts*!... Ah vraiment!

— Peuh! dit Vallonges. Nous aimons la vie comme on aimerait une maîtresse prenante, un peu « rosse et vache » au fond, mais infiniment voluptueuse et diverse, rieuse parfois, capable à d'autres heures d'agrandir ses yeux de mélancolie... ... Si Welker était là, il nous réciterait le poème de Nietzsche qui débute à peu près : « *Je viens de regarder dans tes yeux, ô vie, — à cette volupté mon cœur a cessé de battre.* »... Nous l'aimons comme une femme, cette «Vie», c'est pourquoi les plus belles images des gens qui s'occupent d'Idéal ne remplaceront jamais pour nous le plus léger croquis d'une attitude d'*Elle*... Nous voulons seulement faire des portraits d'*Elle*... comme nous la voyons.. des portraits d'une simplicité profonde, impitoyable et apitoyée...

— *Il a fort bien parlé* !... chantonna Kérante...

— Que si d'autres préfèrent, aux vrais visages émus et contradictoires des femmes, les têtes mieux souriantes ou plus « distinguées » des vitrines de MM. les parfumeurs, je ne vois pas pourquoi on les en empêcherait...

— Eh bien moi je vais écrire l'histoire d'un bon jeune homme... Il s'en ira le matin dans les champs vérifier que toutes les marguerites aient bien quatorze, dix-neuf, vingt-quatre ou vingt-neuf pétales... pour qu'elles répondent toujours *passionnément* aux amoureux qui les interrogent... Je crois que cela sera assez délicat...

— Ce qu'il y a de vraiment drôle, dans l'article de Greslou, c'est qu'il éreinte Silvande avec nous... Il

lui reproche la « matérialité » de ses métaphores... pauvre Pierre-Lionel !

— Si on déjeunait !

— Je crois qu'il serait temps... une heure moins dix...

—

Vallonges entr'ouvre la porte de la salle à manger.

— Eh bien Clovis ? — ce déjeuner ?

— Je sers, Monsieur... je sers !

— Et ma gosse !... se dit Vallonges.

—

Aimienne est habillée... Elle est debout près de la fenêtre et regarde dans le jardin trois moineaux qui font des grâces... Elle a la figure reposée, semble plus jeune encore qu'hier soir... est-ce parce qu'elle a simplement natté ses cheveux ?..

— Eh bien, Mimi !...

— Oh il y a longtemps que je suis prête, seulement je vous entendais causer... je ne voulais pas vous déranger...

— C'est un de mes amis qui déjeune avec nous...

— Oh ! Je ne suis pas coiffée...

— Ça ne fait rien... ça ne fait rien !... Dis donc... tutoie-moi, n'est-ce pas... j'aime autant ça...

— Je veux bien...

— Essaie voir...

— Embrasse-moi !...

Vallonges embrasse la joue ronde tendue — ouvre la porte... fait passer Aimienne devant lui...

— Hah ! hah ! fait Kérante.

Vallonges présente très sérieusement.

— Mon ami Gérard de Kérante... Mademoiselle Aimienne X... Mademoiselle veut bien accepter mon hospitalité...

III

— Tu me demandais s'il y avait du nouveau, dit Kérante en se servant d'œufs brouillés... Il y a les amours de Caublance... les nouvelles amours de Naral... renseignements inédits. Je ne l'avais pas aperçu depuis huit jours ; alors quand on m'a dit que tu dormais, ce matin, j'ai été jusque chez lui... Il m'a expliqué qu'il filait le parfait amour...

— Bah !

(Kérante n'aime pas beaucoup Caublance, au fond. C'est pour une « histoire de femme » : il avait retrouvé un jour dans un nouveau livre de Caublance une phrase textuelle, et ma foi fort bien, d'un ancien livre à lui...Il s'était écrié : « Ah celle-là est raide par exemple ! » — Puis il s'était souvenu qu'il avait lui-même transcrit la phrase d'une lettre amoureuse de cette languissante Madame A... Madame A... avait passé à Caublance depuis, et, comme elle gardait ses brouillons, elle lui avait écrit la même lettre...

(*Les Exacts*, disait Robert Greslou.)

Kérante avait trouvé cela « ridicule ». — Aussi ne *ratait*-il jamais Max Caublance. Celui-ci était très souple. Un jour cependant — c'était à l'époque où M. Gohier faisait des articles sur l'armée de Condé — il avait été piqué à vif d'un : « Mais vous, Caublance... avec votre nom... vous devez avoir eu des aïeux à l'émigration ? » — C'est que la transformation de son patronyme avait coûté à Caublance (né Coblentz) beaucoup de soins et pas mal d'argent.)

—Oui, reprit Kérante. Il y a quinze jours, il pas-

sait dans je ne sais quelle rue lointaine, il a eu besoin de prendre une note, il avait oublié son crayon... Il m'a raconté cela avec la plus touchante fatuité...

— Et alors ?...

— Alors il est entré dans une papeterie et il a été servi par une si gracieuse figure de femme... j'emploie ses expressions... qu'il a hésité longtemps entre la marque *Faber* et la marque *Cacheux*... Description enthousiaste... ce visage d'un ovale allongé sous les simples bandeaux bruns ! cette pure clarté des grands yeux sous les cils épais ! cette petite bouche sérieuse à peine rosée ! cette taille ronde et pleine ! ces mains irréprochables sans être belles !... Tu l'entends d'ici, ajustant son monocle, et : « Mon cher Kerante... j'eus l'impression embrumée de l'avoir déjà rencontrée... ce teint mat, comme pâli d'avoir toujours manqué de lumière et d'air, me tournait comme un souvenir classique... j'eus un choc : c'était tout à fait une héroïne de Balzac ! »... Enfin il achète son crayon... rêve de son héroïne de Balzac... retourne le lendemain acheter un second crayon... n'y retourne pas de deux jours... y retourne le troisième... la brune papetière rougit brusquement... Caublance en choisissant son crayon lui effleure les doigts, elle les retire — et il y a huit jours l'ange aux crayons Faber consentait éperdument à tout ce qu'il voulait... Rajustement du monocle.

— Voilà une jeune papetière qui sera plaquée avant peu !

— Je le crains !... Mais pour le moment c'est tout beau tout nouveau... Il m'a dit qu'il passerait chez toi cette après-midi, Caublance, pour que

tu le documentes sur je ne sais pas quoi...

—

— Mais, dit Kerante en se servant une côtelette — ça n'intéresse pas Mademoiselle ce que nous racontons là...

— Mais si, Monsieur...

— D'ailleurs, dit Kerante, je ferai remarquer que j'ai été d'une discrétion extraordinaire tout le long des œufs brouillés, mais je n'essaierai pas de cacher plus longtemps qu'elle m'intrigue beaucoup, Mademoiselle, avec sa natte dans le dos... C'est une fille à toi que tu n'avais pas avouée?...

— A peu près, dit Vallonges.

— Elle est bien... elle te ressemble...

Aimienne se mit à rire.

— Seulement elle rit en sol dièze, c'est un ton clair... je te défie bien d'en faire autant...

— Je riais comme cela à cet âge-là... Car, puisque tu désires être informé, je t'apprendrai que Mademoiselle *n'a pas quinze ans*, comme dans la romance... qu'elle a quitté violemment le domicile paternel, et que je l'ai trouvée cette nuit au coin du Pont-Royal... Je l'ai bordée... j'ai été très bien pour elle, n'est-ce pas, Mimi? — Et c'est pourquoi je dormais encore dans un fauteuil quand tu es passé ce matin...

— C'est gentil, cette histoire-là... et alors?

— Alors voilà... Je t'autorise à jouer au juge d'instruction... si tu peux m'avoir d'autres renseignements. — Nous avons trois petites sœurs, notre père est veuf et a installé à la maison sa maîtresse qui nous fichait des gifles, nous avons notre malle dans un hôtel, mais nous n'osons pas y retourner parce que la police nous cherche...

— Et, dit Kerante... qu'est-ce que vous comptez faire comme cela en quittant la famille?...

Aimienne répondit d'un air boudeur en regardant la nappe :

— Je peux bien travailler !... je sais coudre... je sais broder...

— Ah fichtre ! Mais savez-vous qu'avec un peu de veine et beaucoup d'habitude on se fait dans les quinze sous par jour !...

— C'est pas la peine de vous moquer de moi !... J'aurais cherché quelque chose...

— Cherchez et vous trouverez !...

— Et puis n'est-ce pas, dit rageusement la petite, si je n'avais pas pu m'arranger autrement, j'aurais toujours pu faire la noce !...

Kerante se mit à rire et Vallonges ne peut se tenir de sourire. Aimienne les regarda d'un air furieux, puis se mit à rire aussi...

— « Faire la noce » ! s'écria Kerante — il n'y a plus d'enfants !... Tu l'as bien mal élevée, ta fille !... Et comment vous y seriez-vous pris pour faire la noce ?...

— Je ne sais pas, dit tranquillement la petite.

— Comment, vous ne savez pas !

— Je pense bien que lorsque les autres commencent elle ne savent pas non plus... ça ne doit pas être si difficile... et j'en ai vu qui passaient dans des voitures chics avec de belles robes et des tas de bijoux qui n'étaient pas si jolies que ça, et et vieilles... J'aurais été dans les endroits où on les rencontre... et puis j'aurais bien vu... Je sais qu'il ne faut pas se laisser mettre dedans...

— Elle sait tout ! Malheureuse enfant — vous ne savez donc pas combien il est amer, le pain du

déshonneur ! Et ce qu'il faut penser de la prostitution ! — Les quelques douzaines d'habituées avec lesquelles j'ai eu le plaisir d'en causer s'en arrangeaient assez bien, mais je dois penser que c'étaient des exceptions... et je le pense... la prostitution ! Impitoyable Minotaure !... Nous savons bien ce que c'est, nous, allez ! qui avons un article à faire tous les deux jours !... Elle veut faire la noce ! !... Dites donc, quand vous aurez une voiture chic et de belles robes et des tas de bijoux vous m'emmènerez au Bois, ça me donnera du crédit chez mes fournisseurs... Faudra aussi protéger Raoul qui vous a donné du thé et vous a bordé dans son lit...

Aimienne prit la main de Vallonges d'un joli geste brusque, et tendrement, en souriant vers lui :

— Il a été très gentil...

Puis elle reprit son ton de voix décidé :

— Ce qu'il y a de sûr c'est que quoi qu'il arrive je serai toujours moins malheureuse qu'où j'étais...

— Donnez le café dans mon bureau, Clovis. — Mais il faudrait me le dire, Mimi, où tu étais, pour que je puisse voir ce qu'il y a à faire pour toi...

Aimienne, avec une moue, secoua la tête sans répondre.

IV

— J'aime beaucoup ce « portrait de Mademoiselle Fel », dit Kerante en s'agenouillant sur le divan pour mieux voir la photographie... Est-ce que tu ne trouves pas, continua-t-il d'un air innocent, qu'il y a quelque chose d'Odette Laurent

dans la coupe du visage?.. Tu n'as pas de nouvelles d'Italie?..

— Non.

— Madame Laurent doit faire là un délicieux voyage... Encore deux morceaux de sucre, s'il vous plaît, merci...

— Ma petite Mimi, dit Vallonges, j'ai à causer affaires avec Gérard... Veux-tu aller un peu dans la chambre à coucher... Je vais te donner un livre...

— *L'Auberge de l'Ange Gardien,* dit Kerante.

— Non. Tiens... voilà un Walter Scott.

— Pas *Ivanhoe*... je l'ai déjà lu.

— Et celui-là?

— *Quentin Durward*... non, je ne le connais pas...

— Soyez bien sage! dit Kerante.

—

— Toi, tu m'embêtes, dit Vallonges en ne plaisantant qu'à moitié...

Kerante tira de grosses bouffées de son cigare pour bien l'allumer...

— « Méfie-toi, Charlotte! »... Méfie-toi, Raoul!

— De quoi?..

— De la jeune Aimienne, dite Mimi... Je ne vois pas ton acquisition d'un bon œil, moi... fâcheux sauvetage!.. Qu'est-ce que tu vas en faire, de cette gosse?

— Est-ce que je sais!..

— Voilà ce que je craignais!.. A ta place ce que je la ramènerais im-mé-dia-te-ment au coin du Pont-Royal en lui souhaitant bonne chance...

— Tu es bête!

— Mais non... je suis très intelligent. Sans

cela... Veux-tu savoir ce qui va arriver, mon petit Raoul ? Je suis extra lucide aujourd'hui... Tu vas t'attacher...

— Oh!...

— Ta, ta, ta...! Une gamine jolie, comme cela, et malheureuse, avec un drôle de mélange de jeune rire et de phrases âgées... Très mauvais! tu t'attendriras... Elle a de l'éducation — avoir lu *Ivanhoe*, c'est avoir de l'éducation... nous découvrirons demain qu'elle est d'excellente famille... Ramène-la donc au coin du Pont-Royal... Tu as passé la nuit dans ton fauteuil, c'est très bien,... j'admets même, parce que tu as une belle âme, que tu passes la seconde sur ton divan,... mais tu passeras la troisième dans ton lit... et alors tu te croiras des responsabilités... car je parie un verre de ton porto contre une bouteille de quinquina Dubonnet qu'elle n'a que des idées très vagues sur ce que Fourier appelle excellemment « les conclusions maternelles de l'intrigue », ta Mimi...

« Et alors... alors tu n'oseras plus la remettre Pont-Royal... tu seras gêné, un peu, pour dire à la famille en pleurs *V'là vot' fille que j'vous ramène...*

— Le *récit de Théramene...*

— Comme dirait Silly... — Et tu tergiverseras... Ta simili — mademoiselle Fel est en Italie... tu as tout le temps devant toi pour faire des bêtises... Et j'aurais encore un camarade de collé... j'aime pas ça... La Lydie de Sylvande qui fait bandeaux à part, et la celle à Morille avec sa bouche qu'on dirait un petit village qui a brûlé... ouah!... des clous de girofle plantés dans du pain d'épice... moi ça me suffit... Elle a de beaux cheveux d'or

à reflets bronze, Mam'zelle Aimienne, et je ne doute pas qu'elle joue fort bien du piano... mais...

— Enfin je ne peux pourtant pas la jeter à la rue!..

— Mais si tu peux! Je me tue à te le répéter!.. Remarque que c'est comme cela que ça finira... ou bien tu la rendras aux gifles de la belle-mère, ce qui sera un sale abus de confiance, et elle refilera. Tu ferais beaucoup mieux de t'en débarrasser tout de suite... A moins que tu n'aies l'intention de l'épouser... de rompre avec Madame X... et de donner des petits enfants dodus à ta sainte mère... Préviens-moi — je n'attendrai pas le mariage de Jacques Rolfe pour me faire faire un nouvel habit... car j'espère bien que je serai ton témoin?..

— Parbleu! Seulement tout ce que tu dis là est idiot... La Madame X en question ne revient pas avant trois semaines... On a le temps de... de réfléchir en trois semaines...

— C'est bien ça!.. Tu veux occuper les trois semaines!.. Mon Dieu que les jeunes gens d'aujourd'hui manquent de sens moral... Tu me dégoûtes, tiens!.. Bonsoir, j'ai rendez-vous avec Welker pour aller voir des Degas...

— Venez tous les deux prendre une tasse de thé tout à l'heure...

— Je voulais aller chez Mirving... j'irai la semaine prochaine... Entendu pour le thé... — Est-ce que l'enfant récitera des fables?

— Tu lui en veux, décidément...

— Moi! pas du tout... elle est gentille comme tout et elle m'amuse... seulement tu auras des embêtements... alors comme c'est moi qui suis destiné à t'entendre geindre...

— A tout à l'heure.

— Méfie-toi, Raoul! Elle a lu *Ivanhoé*... tres mauvais! J'insiste : Méfie-toi, Charlotte...

V

— Il est parti, ton ami?

— Il est parti.

— Il ne me plaît pas. Il a toujours l'air de se moquer de vous...

— C'est un très gentil garçon. — Ça t'amuse, ce bouquin?..

— Je ne sais pas encore... Ça commence toujours par des descriptions, les livres de Walter Scott...

— C'est vrai qu'elle a de l'éducation! pensa Vallonges.

—

— Dis-donc, Mimi, viens t'asseoir près de moi et causons un peu, sérieusement...

Aimienne joint les mains sur ses genoux avec une résignation exemplaire.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi?

— Ce que tu voudras...

— Ce que je voudrai! ce que je voudrai!.. Tu comprends, ma chérie, j'ai une vie très occupée... Je dîne rarement chez moi... Je sors beaucoup le soir...

— Tu veux me renvoyer...

— Mais non, ma chérie! mais non!.. Seulement je voudrais que tu réfléchisses... Tu t'es sauvée de chez ton père bien inconsidérément... je sais bien que ce n'est pas toujours agréable, la famille, mais... Allons bon! qui est-ce qui sonne!..

Clovis frappa à la porte...

— Entrez donc !.. Qu'est-ce que c'est...

— C'est Monsieur Caublance qui demande si Monsieur peut le recevoir...

— J'y vais. Allons, Mimi, nous causerons tout à l'heure... Reprends ton *Quentin Durward*...

— C'est comme chez papa... il venait des gens tout le temps... lorsque je lisais dans son cabinet, il m'envoyait tout le temps dans la salle à manger...

— C'est un médecin, ton père ?..

— Tu brûles !

Et Aimienne rit de tout son cœur.

CHAPITRE SECOND

I

— Cher ami !

— Ça va... il y a un siècle qu'on ne vous a vu !

— Très occupé... très occupé !

Et après avoir très soigneusement posé son chapeau sur la cheminée et ses gants sur son chapeau, Max Caublance se laisse aller dans les coussins du divan avec la plus élégante nonchalance.

Le « jeune et distingué » romancier est joli garçon — trop joli garçon ; il est bien mis — trop bien mis ; il s'exprime avec soin — trop de soin ; et il choisit toujours des cravates trop claires qu'il noue trop bien autour de cols trop serrés... c'est pourquoi il a toujours l'air de parler avec des phrases dépareillées de ses romans ou de ceux des autres...

Mais sous toute cette afféterie on devine de la méchanceté... la méchanceté du petit garçon qui

tire les cheveux de ses petites sœurs... Caublance ne déteste pas « faire crier ». Il s'en est expliqué quelque part : « Les femmes peuvent... sourire par politesse, on est plus certain de la sincérité de leurs sanglots. »

Beaucoup de talent d'ailleurs, de l'« exhibitionnisme » minutieux... Il rajuste son monocle du même geste maniéré dont il ajuste les célèbres « petits chapitres » rosses de ses romans... Il a des besoins d'argent, bientôt il « fera du théâtre » et ne fera plus que cela.

— C'est un mufle, dit Kerante, *mais* en tant que mufle il est très bien.

— Je suis venu vous demander un renseignement, mon cher Vallongès... J'ai besoin des *Boucher*, vous savez, les Boucher exécutés sur l'ordre de Louis XV pour... l'éducation du Dauphin, avant son mariage. Vous m'en avez parlé un jour... vous en avez vu des reproductions dans un album de maison de passe... Je sais qu'ils sont restés dans les greniers des Tuileries... qu'ils sont passés à l'Empereur...

— Il les avait dans une armoire, dans son cabinet de travail. Il les donna au baron Lepic qui les vendit après les avoir fait transformer... j'ai une note...

Vallonges chercha dans son cartonnier.

— Je sais qu'il y en a un chez Adolphe de Rothschild, dit Caublance... Ah mon cher! une jolie anecdote !... Je vais chez le duc d'Ormelles, l'autre semaine... Près de la cheminée, dans un petit salon, un adorable pastel de jeune fille, une merveille... je m'extasie... il me répond : « C'est

un portrait de famille... une de mes grand'tantes... ce n'est qu'une copie, c'est mon ami Rothschild qui a l'original... il l'a payé un bon prix, quarante-huit mille. » — Ah mon cher, la façon dont il a dit « mon ami Rothschild » et « il l'a payé un bon prix » !... Trouvez-vous ?

— Voilà... Il y en a un en effet chez Adolphe de Rothschild... Il a été payé douze mille à la vente Crabbe — c'est le *Marché aux Bergères*... Vous savez, il y a une belle endormie qui regarde du coin de l'œil, l'autre exprime par ses gestes une certaine appréhension... Il est complètement modifié ; c'est un restaurateur qui habite rue Pigalle, près de la rue de la Rochefoucauld qui a « arrangé » les cinq sujets... comme il a pu !... c'est devenu très convenable... Un second panneau a été coupé en ovale, on n'a gardé que les deux têtes, le reste n'était pas « arrangeable »... Je l'ai vu, avec un troisième également retouché, chez une marchande de curiosité qui est installée quai de Béthune, au coin de la rue Bretonvilliers... Le quatrième est chez M. Maurice Kahn... et le cinquième a disparu... Voilà !

— Mon cher Vallonges, vous êtes précieux comme un dictionnaire...

— Vous travaillez donc, Caublance ? Kerante me racontait tout à l'heure que vous filiez le fil doré du bel amour...

—

— Ah ! il vous a raconté !... Une délicieuse créature, mon cher !... rencontrée justement, tenez, un jour où je faisais la chasse aux documents pour la nouvelle où prendront place vos Boucher... le quartier de l'Hôtel de Ville... il y a là un *Hôtel des Archevêques de Sens*, « construit en 1300 par

les ordres de Tristan de Salazar », dit une plaque commémorative, dont je voulais prendre une description minutieuse...

— C'est votre adjectif chéri, cela : *minutieux*.

— Oui... C'est un quartier lointain, on y est tout à fait en voyage... rue du Paon Blanc... rue du Figuier. rue de l'Ave Maria... rue des Nonnains d'Hyères... Connaissez-vous la rue Geoffroy l'Asnier ?

— Vaguement...

— C'est une rue mal pavée... d'anciens hôtels d'encore belle apparence y ont reçu des destinations commerciales... *L'Hôtel de Châlons et de Luxembourg* (1625) sert d'entrepôt à beaucoup de siphons d'eau de Seltz... c'est très bien, il y a une grande porte cintrée où s'effacent des armoiries compliquées que les marchandes de siphons ont prises pour marque de fabrique... Mon cher... en face de la porte, des petites filles dansaient des rondes à perdre haleine... vous savez, des peties filles avec des cheveux déteints trop tirés, et des rubans bleus épinglés attestant leur bonne conduite... J'écoute la ronde : *Avant de nous séparer — Il faut rire, il faut rire — Avant de nous séparer — Il faut rire et s'amuser*... Je trouve ça charmant... je pense aux folkloristes de nos amis... je cherche mon crayon... plus de crayon... — ça m'a même embêté... c'était un cadeau de la petite Madame Vernaud, un amour de crayon en argent niellé. — Alors je suis entré dans la papeterie en face... Et voilà... si Kerante vous a raconté...

Caublance se renverse tout à fait sur le divan...

— Voyez-vous, reprend-il, il faut étudier sur nature, on ne peut rien imaginer... On ne se doute pas de ce qu'il y a, comme ça, dans les arrière-

boutiques où le soleil ne fait jamais danser la poussière, de jeunes femmes anémiques et d'une douceur charmante... Elles ont épousé sans enthousiasme, sur le conseil de leurs parents, le bel homme sanguin, avec des touffes de poils sur les phalanges, ou le jeune homme scrofuleux, avec du coton dans les oreilles, qui représentent les deux principales variétés du petit commerçant parisien... Elles en sont rarement complètement satisfaites...

— Et elles lisent des romans feuilletons, dit Vallonges.

— Vous l'avez dit... elles lisent des romans feuilletons !... On a souvent reproché à Messieurs les signataires de ces drames en tranches, de trahir la sainte réalité... ils font mieux qu'analyser et fixer la réalité, ils l'inspirent !... J'ai noté cette déclaration d'un assassin récent : « Je ne savais comment faire, mais un soir que ma femme me lisait *la Main mystérieuse*, au moment que le marquis donne un narcotique à la sœur de la duchesse je me suis dit comme ça : je tiens mon coup »... L'auteur de *la Main Mystérieuse* peut être fier... Nous avons bien, nous autres, quelque petite influence dans des arrangements adultères, mais notre fâcheux « scepticisme » nous fait du tort comme directeurs de conscience et nous ne déterminons que la lingerie... Mais comment lire un de ces feuilletons pathétiques sans se laisser aller au doux rêve de fracturer un coffre-fort après un léger assassinat pour s'en faire cent mille livres de rente?..

JEAN DE TINAN.

(A suivre).

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Lettres devinées : II. Monsieur Allard, député, à M ***, publiciste, à Toulon. III. M. Duberdt, de la « Revue des Revues », à M***, instituteur primaire, lauréat des Concours. — L'Affaire à l'étranger.

Lettres devinées : II. Monsieur Allard, député, à M *, publiciste, à Toulon.** — « Je vous avais moi-même télégraphié l'analyse sommaire de mon discours du 31 janvier, telle que donnée par le Temps :

« M. *Allard* répond que l'Eglise a toujours été l'ennemie de la Science. Depuis Constantin jusqu'à la Révolution française, il n'y eut pas de science ; elle n'a commencé à refleurir qu'à cette époque, préparée du reste par la pléiade de penseurs à laquelle appartenaient Voltaire, Diderot et Rousseau. (*Applaudissements à l'extrême gauche. — Exclamations ironiques à droite.*) » Cela suffisait. Votre commentaire est tout à fait maladroit. Au lieu de développer l'idée générale contenue dans la première phrase de la dépêche, et cela en termes connus, accessibles à tous, suffisamment déclamatoires et indignés ; au lieu de parler, comme il convient, du cachot de Galilée et du bûcher de Dolet, des mystères de l'Inquisition, de toutes les belles histoires, enfin, avec quoi nous élevons l'âme du peuple depuis cent ans et qui sont irréfutables, étant des romans ; au lieu de rester dans le lieu commun anti-clérical et dans le poncif révolutionnaire, vous avez voulu préciser et innover, vous vous êtes mis en tête de prouver sérieusement qu'avant 1789 il n'y avait nulle science, nulle culture scientifique, nul désintéressement intellectuel ; et

pour achever de me rendre ridicule en faisant trop connaître mon improvisation malheureuse, vous insistez avec une lourdeur vraiment dérisoire sur ce que doit la science à Voltaire, à Diderot, à Jean-Jacques Rousseau. Ce que la science doit à Rousseau ! Assurément elle lui doit moins qu'au P. Mersenne, qui était minime, et l'ami de Gassendi, de Descartes et de Hobbes. Croyez-vous vraiment, à Toulon, que Copernic, qui était chanoine, et Newton, qui était dévot, ont moins enrichi l'esprit humain de notions positives que Voltaire, Diderot, d'Alembert et le marquis de Condorcet ?

Je n'avais dit que des sottisses vagues, oratoires (et même éloquentes, je dois l'avouer), des sottises fluides, sonores, impondérables ; les vôtres sont précises, matérielles, énormes et lourdes. Pour traiter de telles questions, mon cher ***, il faut une autre intelligence que la nôtre et une élévation d'esprit qui ne nous a pas été départie, heureusement. Si j'étais un homme supérieur, je ne serais pas député de Toulon, et cela serait fâcheux pour moi, pour Toulon, pour la France que je ne pourrais plus illuminer de mes discours et de mes interruptions.

Il doit y avoir une différence radicale — c'est le mot — entre l'esprit religieux et l'esprit scientifique ; je le sens, mieux que je ne le comprends. En somme, la science est pour moi une religion ; je crois à la Science, comme l'abbé Lemire croit au mystère de l'Incarnation, et je suis incapable de justifier ma croyance par des raisons qui ne soient pas purement sentimentales. Mon vocabulaire scientifique ne diffère pas beaucoup de celui de mon collègue ; il se compose de mots abstraits que je suis incapable d'expliquer et d'un tas de formules qui sont sans doute aussi vaines que les siennes. Je dis : les martyrs de la Science, les missionnaires de la Science, le règne de la Science ; je dis : la Science est infaillible, la Science a tiré le monde des ténèbres de l'erreur, rien ne peut prévaloir contre la Science. Toutes ces phrases-

là, à un mot près, sont dans le catéchisme que je faisais répéter à ma petite fille, pendant les dernières vacances. Nous ne sommes peut-être que des bigots d'une autre sorte, dont la crédulité est exploitée par un clergé de professeurs et de savants, qui rit de nous voir aussi dociles.

Quand je pense à cela, j'ai un peu honte de moi-même, car enfin, tout en détestant les religions, j'ai une religion. Je maudis la superstition et je crois sans examen une quantité d'affirmations scientifiques qui demain seront des sottises. On m'a dit que les théories transformistes sont à l'agonie ; le dogme des espèces, un instant honni, va être affirmé avec plus de force encore que par Cuvier. Que vais-je devenir, moi qui suis transformiste comme on est musulman, avec fanatisme, avec violence ? Il paraît que c'est un certain Monsieur Quinton qui se propose de prouver qu'un poisson ne saurait transformer ses nageoires en ailes et ses plumes en écailles ; les oiseaux seraient l'espèce qui est advenue la dernière et l'homme au lieu d'être le résultat de la lente évolution de toute l'animalité, remonterait aux âges les plus lointains. J'ai de bonnes raisons pour croire (toujours croire !) que ce Quinton va renverser toute la théorie darwiniste, mais j'avoue que j'en suis indigné. Je comprends la haine de l'Eglise contre les hérétiques. Quinton dérange ma quiétude. Quinton me gêne. Quinton touche aux habitudes de mon cerveau, de mon langage. Quinton nuit à mes intérêts électoraux.

Et voilà ce que vous n'avez pas compris, mon cher*** c'est que toute ma vie publique est subordonnée à mes intérêts électoraux. Vous êtes encore trop neuf dans le métier de journaliste préfectoral pour bien comprendre la nécessité où les mœurs nous réduisent de paraître beaucoup plus bêtes que nous ne sommes ; mais il y a une juste mesure. Ne l'oubliez pas et avant tout prenez soin de suivre le conseil de Buffon et de n'employer,

jamais dans vos écritures que les termes les plus généraux. Prenez garde aux notions précises. Prenez garde aux faits : ce sont des traîtres.

ALLARD, député. »

II. **M. Deberdt, de la « Revue des Revues », à M***, instituteur primaire, lauréat des Concours.** — « Vous avez très bien compris le sens de mon étude, « les Grands Plagiats du Siècle ». La revue a refusé de faire suivre ce titre des cinq points d'exclamation (! ! ! ! !) qui en accentuaient l'importance, mais il me semble qu'on voit tout de même du premier coup qu'il ne s'agit pas de critique ordinaire. Mon but est de glorifier ceux que j'appelle les prolétaires de la littérature, les humbles, les petits, les médiocres. Place aux médiocres ! Mais pour que ce cri de ralliement puisse devenir la devise de la grande démocratie littéraire, il ne faut pas le compromettre d'avance. C'est pourquoi, pendant que je le profère moi-même, je dis au peuple : « Certes, Chateaubriand avait un certain tale nt, mais i ne faut pas oublier qu'il a emprunté sa manière et ses imaginations au sublime Marcassus (*sic*), auteur de la *Nouvelle mariée de l'Ile Formose*. » J'avoue que si on m'en demandait davantage, je serais bien embarrassé, mais cela suffit ; j'ai déposé mon venin. Quand il ne bouillonnerait que dans deux ou trois cerveaux, quand je n'aurais réussi qu'à faire mépriser, au profit de Marcassus, Chateaubriand par deux ou trois pharmaciens ! N'est-ce pas piquant, Marcassus et Chateaubriand ? Ajoutez, dis-je encore, aux œuvres admirables de Marcassus, l'*Abénaki* de Saint-Laubert, les *Incas* de Marmontel et l'*Oronoko* d'Aphra Behn, et vous avez toutes les sources du prétendu génie de ce Chateaubriand que la réaction royaliste éleva au rang de grand écrivain, uniquement parce qu'il était vicomte !

Vous êtes surpris, m'écrivez-vous, qu'une revue de littérature française, imprimée à Paris, ait accueilli une thèse aussi hardie. J'en suis encore tout émerveillé

moi-même ; je m'attendais à être mis poliment à la porte ; mais le directeur n'eut pas plutôt lu les noms Marcassus et d'Aphra Behn qu'il était gagné. C'est un « fin lettré »; dès qu'il fut arrivé à ce passage où j'appelle *Notre-Dame de Paris* un roman surmoulé sur les cent autres romans moyen-âge, la plupart remarquables, qui précédèrent le livre d'Hugo, il me demanda avec émotion si je pouvais faire une « série ».

J'ai promis la série.

Plus tard, je compte reprendre ces études attrayantes et rédiger une petite histoire de la littérature française au XIXe siècle, à l'usage des étrangers. On ne saurait trop faire aimer la France aux étrangers, surtout dans les circonstances présentes, surtout quand on est étranger soi-même. C'est une question de tact. Vous verrez le joli livre ! *La littérature française au* XIXe *siècle*, par un Prolétaire : voilà ce titre. Grâce à moi, le peuple n'aura plus l'humiliation d'être obligé de respecter tous ces grands écrivains qui font tache dans une vraie démocratie. *Corrine*, c'est un plagiat du roman de Bastide, de ce livre « de tout à fait premier ordre », *les Amours rivaux ou l'homme du monde éclairé par les arts*, et cette fois je le prouverai, non par estime pour Bastide, que j'ignore profondément, mais parce que Madame de Staël était aristocrate. C'est ainsi que je comprends l'histoire littéraire. Vous avez bien voulu remarquer l'esquisse de cette méthode au début de mon essai : « Seuls, la baronne et le vicomte ont survécu, grâce peut-être un peu à leur haute situation sociale et et au parfum d'élégance qui s'attache encore à leurs personnes. » On n'avait jamais pensé à cela.

Gardez-moi le secret, je vous en prie, car un tel livre est si facile à faire que le premier venu pourrait me voler mon idée, — et je n'ai que celle-là, moi, pauvre prolétaire de lettres. Avec une idée et de l'envie plein le cœur on va loin en ce temps-ci. Vous entendrez parler de moi.

DUBERDT, prolétaire. »

L'Affaire à l'étranger. — Comment hors de France comprendrait-on quelque chose à l'Affaire alors que nul en France n'y entend rien ? Nul, c'est à dire, nul de ceux qui lisent plusieurs journaux et qui se trouvent ainsi trop bien renseignés ; car elle doit être infiniment limpide, quoique fastidieuse, pour ceux auxquels on sert tous les jours la même tasse de thé ou le même verre d'alcool. Donc les étrangers, moins bien avertis encore que le plus obtus bourgeois de Chartres, ont des opinions d'autant plus solides qu'aucun vent de contradiction ne s'est jamais rué contre ces palissades, qui sont de véritables fortifications. Et ils dissertent à l'abri des projectiles, et ils émettent des appréciations comme celle-ci, que je trouve dans une revue américaine (1) :

« Le dernier en date de ces chauvins est Quesnay de Beaurepaire, jurisconsulte, magistrat, romancier, publiciste en papier mâché, comme l'appela Rochefort. Il a été mêlé à presque tous les tripotages politiques de ces vingt dernières années et gravement compromis dans le scandale panamiste. Aujourd'hui qu'il cherche à se hisser au pouvoir en grimpant sur les épaules du parti populaire anti-dreyfusiste, il en sera sans doute pour sa peine. Il n'y a pas de place en France pour un Boulanger civil. »

Quand les journaux français parlent de la politique américaine, un Américain y relèverait-il autant de fausses notes ? C'est probable. Mais que M. Quesnay de Beaurepaire ne soit rien du tout qu'un guignol qui a perdu la tête (le premier gouvernement qui aura besoin de lui la lui recollera), une marionnette affolée dont un rat grignote la corde, on peut l'ignorer à New-York. Cela n'empêche pas le *Criterion*, quand il ne s'agit plus que d'impressions générales, d'être fort juste et même optimiste à notre égard. On lira volontiers le paragraphe :

(1) D'ailleurs fort intéressante, *The Criterion*.

« On prend trop l'habitude de juger la France d'après les improvisations de certains publicistes tapageurs. Aucun pays, pourtant, n'a une aussi grande réserve de courage, de sagesse paisible et de force grave. En dépit du Panama et de Dreyfus, il n'y a pas une nation où l'honnêteté publique ou privée soit plus générale. Les ressources matérielles et morales de la France sont pour ainsi dire illimitées ; tous les gouvernements ne savent pas en faire usage, mais elles existent et on peut en faire état pour l'avenir. Elle a traversé des crises plus graves que celle d'aujourd'hui. Son attitude devant les provocations anglaises a été pleine de dignités et même admirable. Quand elle aura réglé à son idée ses affaires privées, il faut espérer seulement que cette attitude, sans changer de caractère, sera un rien plus énergique. Comme le héros de Burns, elle devrait toujours être trop fière pour reculer (« owre proud to snool »), même devant John Bull. »

Cet ami des mauvais jours est M. Hay Forbes. Il a fait un trou à la palissade ; il regarde et il ne demande qu'à bien voir. On n'en pourrait pas dire autant de la plupart des journalistes européens, ni même des journalistes français.

Quoi de plus agréable, cependant, et de plus beau, que de regarder la vie d'un peu haut, avec l'impartialité d'un dieu ? Il faut croire que c'est plaisir peu goûté des hommes puisque des magistrats, qui se trouvaient normalement élevés jusqu'à cet Olympe, en sont redescendus et ont manifesté — si peu, mais encore trop ! — une opinion. Il est même à craindre que leurs successeurs ne quittent, aussi, leur nuage pour bien montrer qu'ils ont une opinion aussi — quoique pas la même.

Nietzsche a bien fait de « mourir » pour ne pas voir une fois de plus combien les hommes sont indignes de sa hautaine philosophie, combien ils sont loin du magnifique égoïsme dont le sourire est taillé dans la pierre éternelle.

La Danse du Scalp. — Qui eût dit naguère que l'on verrait un soir de printemps Coppée le doux, Lemaître le blagueur et Quesnay le respectueux, danser la danse du scalp autour du poteau des supplices où la haine populaire avait attaché d'emblée l'effigie de ce pauvre et triste Monsieur Loubet? Il y a des hommes qui modifient les événements; il y en a peu. Les autres, plastiques et plâtreux, sont maniés, façonnés et refaçonnés en toutes sortes de figures par le vent qui souffle au jour le jour. De semaines en semaines les hommes changent de grimaces et ceux qui vénéraient M. Félix Faure méprisent M. Loubet. Pourquoi? Quelle distance y a-t-il donc de l'un à l'autre? Le second représente-t-il quelque chose de moins que le premier? N'est-ce donc pas le même « son nul », exactement le même? Franchement, je ne croyais pas M. Coppée si médiocre que cela, ni aussi féroce, ni aussi Déroulède. Car c'en est un autre — et rien de plus.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Rudyard Kipling : *Le Livre de la Jungle*, « Mercure de France », 3.50. — Paul Adam : *La Force*, Ollendorff, 3.50. — J.-H. Rosny : *Les Ames perdues*, Fasquelle, 3.50. — Léon Hennique : *Minnie Brandon*, Fasquelle, 3.50. — Jean Lorrain : *La Dame Turque*, Nilsson, 3.50. — Jean Bertheroy : *La Danseuse de Pompéi*, Ollendorff, 3.50. — Charles Foley : *Zéphyrin Baudru*, Ollendorff, 3.50. — Léon de Tinseau : *Les Péchés des autres*, Calmann Lévy, 3.50. — Paul Harel : *Le Demi-sang*, Plon, 3.50. — J. Marni : *Celles qu'on ignore*. Ollendorff, 3.50. — Paul Renaudin : *Silhouettes d'humbles*, Perrin, 3.50. — Henri Rainaldy : *Escarmouches*, Société libre d'éditions, 3.50. — Georges Virrès : *En pleine terre*, « La Lutte », 3.50. — Ernest Gaubert : *Flore d'Avril* « Aube Méridionale », 1.25. — Louis Delattre : *Marionnettes rustiques*, Aug. Bénard à Liège.

Le Livre de la Jungle, par Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. L'auteur est un journaliste, grand reporter anglais, qui, par métier d'abord, fit d'instructifs séjours dans les Indes et nota, ensuite, avec un art de conteur merveilleux, les originalités de quelques chants guerriers venus certainement des rites mystérieux des Brahmanes. Ces histoires, que l'on dirait écrites pour de simples cerveaux d'enfants, sont aussi belles que les premières légendes indoues et elles touchent au grand pro-

blème de l'intelligence humaine... naissant dans les différents degrés de conscience des animaux. La description du peuple des singes, braillard et absurde, toujours occupé à des parades inutiles (un peuple bien français en puissance), la danse colossale et d'une obscurité mécanique des éléphants surveillés par les yeux vifs du petit Toomaï, les racontars tout plein railleurs en dessous des bons soldats à quatre pieds de la reine sont de véritables tableaux vivants où ne manque même pas la parole des bêtes. Les traducteurs ont su respecter la façon brève du conteur qui semble mettre à jour des notes éparses mais avec la sûreté d'expression du témoin. Ce reporter anglais m'a l'air mieux qu'un littérateur, car il possède le secret d'être naturel et humain avant le convenu des phrases qui, chez nous, passe pour être de l'art. Le *Livre de la Jungle* est fort célèbre à Londres ; il a, par-dessus tous les succès, le don d'être sain et de pouvoir s'offrir à de très jeunes lecteurs. C'est qu'en Angleterre une œuvre de valeur est spécialement une œuvre d'éducation morale.

Ici, la marque de la puérilité d'un livre est qu'il soit fait pour les enfants. Or, on devrait bien répandre à profusion dans les écoles soucieuses de moralité *non religieuse* mais simplement philosophique ce livre où tous les animaux causent en hommes forts du temps de la Bible. Or, comment intéresser les petits garçons qui daignent lire (et ceux-là ne sont point des sots) sans leur parler du grand tigre dont ils rêvent toujours... jusqu'au matin néfaste où il rencontrent, au coin d'un miroir, leur propre visage orné de leur première moustache, époque où ils s'occuperont seulemement à étudier le fauve qui rôde en eux, à le dompter peut-être !...

La Force, par Paul Adam. Une longue course à travers les guerres du consulat, trop longue peut-être, car toutes les étapes finissent par se ressembler. On a moins l'impression de la force que celle d'*un caractère* essayant de se dégager malgré la dureté vulgaire de la nature qui l'enveloppe. Le soldat Héricourt, rival en beauté, en grandeur et en *césarisme* du tout petit Napoléon, n'arrive pourtant, parti sous le même rayon d'étoile, qu'à se faire casser les deux jambes. Son intelligence n'a pas les replis profonds de l'*Autre*. Il hésite à parler de lui, à faire une injustice et amoureux *aussi* de sa sœur, il tâche de purifier son amour pour en savourer seulement

la gloire. Or en guerre comme en amour la violence ne va jamais sans la ruse. Héricourt est bon soldat, mais ce n'est point un conquérant. Il restera colonel sur un beau cheval turc jusqu'au moment où le destin, l'ayant assez berné, lui coupera les deux jambes. Ce livre est terriblement documenté, il fourmille de jolies anecdotes, et l'orgie des Français au château morave, devant un malingre savant qui défend *son grand œuvre* une petite épée de cour à la main, en est une des meilleures pages, seulement il demeure essoufflant pour le lecteur, et, si épris de stratégie que l'on puisse être, il est dur de courir tous les dangers de ces merveilleuses campagnes traîné à la queue du cheval d'un héros.

Les Ames perdues, par J.-H. Rosny. Qui se souvient des *vaillants*, des âmes anarchistes pauvres et solitaires sacrifiant leur humanité avec celle des autres au nom de leur cause, mourant de l'horreur qu'elles faisaient naître, victimes deux fois des inventeurs de poudre verte et d'espérances fausses? L'*Affaire* (très exact verso de l'anarchie, c'est-à-dire l'anarchie des riches et des sociables) les a repoussés loin dans l'ombre, en a réellement déclaré les âmes à jamais perdues et inutiles. Voici que Rosny les rappelle à notre souvenir en une histoire triste comme l'obscurité même du dernier cahot. Deux hommes, deux cœurs également généreux, mais placés aux deux bouts de l'échelle sociale, rêvent de se consumer pour le bonheur des peuples, de faire ce qui leur sera permis de faire parmi les gens raisonnables, car, se dépouiller de sa fortune est presque aussi extravagant que lancer une bombe, et ils sont peu récompensés. L'un perd à ce jeu du renoncement une femme qui est une fleur de serre et ne veut pas partager la bise froide des aventures. L'autre se fait couper le cou pour ce seul crime d'avoir *manqué* une douzaine de parlementaires tout au plus bons à pendre comme tous nos parlementaires, qu'ils soient députés, juifs, ou socialistes. Ce roman est bien composé, net, précis, dit juste ce qu'il veut dire sans cesser d'être intéressant. Il n'a point souci de l'actualité mais plus de l'éternité. Il ne loue ni ne résume, il passe dans la vie et dit les choses qu'il aperçoit, bêtes libres ou gens prisonniers. Les *vaillants* qui sont morts sous le poids de la justice injuste n'étaient pas des innocents, c'étaient des *surnaturels* et ils sont autrement curieux que les officiers d'état-major cou-

pables par métier et définition. Mais où sont les bombes d'antan, jadis protégées (ou surveillées) par les gras Bernard Lazare! Les porteurs de vraies torches moururent et les gra-Bernard Lazare éclairent toujours en leur qualité de gens éclairés.

Minnie Brandon, par Léon Hennique. Les anglaises sont roses, blondes, de teint auroral et *meilleures femelles* que pas une... seulement elles se saoulent. En une langue bien amusante, ornée des gutturales de cet abominable jargon de cheval qui est l'anglais, l'auteur nous présente une personne d'aspect décent mais voyant, devant laquelle tout homme de goût ne peut que se cabrer. Minnie est fille de palefrenier, elle a la soumission de quelqu'un qui fut fouetté dans ses ancêtres, elle est douce, bonne, complaisante, elle s'habille à tour de bras de mauve et de rouge, de jaune et de bleu, de blanc pur comme une négresse. Elle est belle, elle tire l'œil,elle affiche à elle seule tous les vices sérieux et toutes les qualités solides de sa nation. Les femmes anglaises ne sont jamais des femmes, ce sont des juments. Les unes pour fiacre, les autres pour carrosse. Il attelle courageusement, l'auteur, et il est conduit dans le fossé tout droit parce que le fossé c'est la fin dernière des juments qui s'emportent et des filles qui se saoulent. Ce livre est drôle, bien écrit, sans négligence, avec un air négligé. Il est bon à lire comme certains mélanges dans les *bars* sont bons à boire quand on a bien soif, les jours de courses.

La Dame Turque, par Jean Lorrain. Passade sentimentale avec passagère photographiée d'après nature. (On a pour le même prix le portrait de l'auteur en *yacht man*... qu'on se le dise, il est fort bien.) Cette dame turque, long voilée mais en arrière, est toute charmante avec un brin d'honnêteté naïve dans les yeux. Elle agite sur la mer des soieries, des bijoux et finit par laisser tomber beaucoup de larmes cristallisées en une opale. En somme aimable traversée qui serait banale sans l'esprit alerte du conteur et la beauté de cette jolie femme de pacha. Lorrain qui aime les voyages voudrait en donner le goût aux autres et il vous promet l'embarquement pour Cythère. Il est plus prudent de le lire.... que d'y aller voir.

La danseuse de Pompeï, par Jean Bertheroy. Description, d'un charme un peu obscène, du Vésuve. On attend toujours

l'éruption, mais la petite danseuse ne fait que se pencher sur le gouffre. Il y a un jeune serviteur d'Apollon qui a une maladie de cœur et qui meurt d'avoir trop servi Vénus. On festoie, on joue, on vendange au milieu des statuettes et des poteries polychromes des plus authentiques. C'est beaucoup plus joli que les gravures qui sont d'un moderne à faire peur. Quand les auteurs comprendront-ils que le meilleur illustrateur c'est encore leur style?

Zéphyrin Baudru, par Charles Foley. Un roman allégorique par hasard très intéressant et jamais aucun poète n'en réussira un plus clair et plus vivant. Un pauvre gamin vient au monde avec des ailes. Oui. Il lui pousse sur le dos d'abord des moignons puis de grandes pennes. Alors il n'est pas de souffrances qu'il n'endure pour cette... infirmité. On le *plume*, on le conspue et comme il est poète, malgré son nom prosaïque de Baudru, on le traîne dans la boue sans le comprendre. Le bon passage du livre est l'entrée du poète ailé dans un cirque où on le force (pour ne pas scandaliser) à imiter peu à peu l'homme volant... qu'il est dans toute la force du terme. Et Baudru se marie, brise un tantinet ses ailes, c'est-à-dire les rentre, pour ne les ressortir qu'en la personne de ses fils, jeunes amours qui promettent et enlèvent déjà sur leurs ailes des vieilles dames comme leur grand'mère. C'est écrit sans effort et avec un tact très discret.

Les péchés des autres, par Léon de Tinseau. Un cousin et une cousine éprouvent les traditionnelles émotions d'un amour contrarié puis victorieux. Des parents parvenus et des parents assez faiblement nobles tirent à eux la couverture des futurs époux. De l'esprit, beaucoup d'esprit, trop d'esprit, par exemple celui du hasard qui amène la cousine en face du *chasseur alpin*. C'est facile, mais ça plaît tout de même. Il y a tant de livres qui ne sont point d'une lecture facile, et qui, en outre, déplaisent terriblement!

Le demi-sang, par Paul Harel. Histoire d'un mari grossier qu'un jeune littérateur pourrait peut-être... mais la victoire demeure au demi-sang. Si grossier que soit un homme, il a toujours assez d'esprit pour être jaloux au bon moment. La jeune femme garde sa fidélité au centaure, et elle a raison, car elle gardera aussi ses illusions sur l'homme de lettres.

Celles qu'on ignore, par J. Marni. Ce sont des documents sur les femmes honnêtes... par conséquent celles qu'on ignore

Un prétexte à avoir de l'esprit sur le dos de ces dames que l'auteur, en effet, semble peu connaître. *La maman d'Henri* est une perle. Il s'agit d'une mère qui entretient la maîtresse de son fils après la mort de celui-ci, par amour... maternel. Une vraie trouvaille, sans exagération.

Silhouettes d'humbles, par Paul Renaudin. Des portraits de petits travailleurs crevant sur leur tâche. Des compagnes de pochards qui reçoivent des coups pour prix de leur dévouement. Un ménage de pauvres ouvriers respirant par hasard un jour de congé. Une fille-mère élevant sa gamine en se privant de toutes joies d'amour pour la voir fuir au bras du *second* séducteur dès qu'elle sera d'âge à imiter la faute maternelle. Récits point gais mais de belle moralité sans trop de phrase.

Escarmouches, par Henri Rainaldy. Ces courtes anecdotes sont très amusantes et ont, entre elles, un farouche lien de haine rouge contre la bourgeoisie; ce pour quoi je les aime... malgré qu'on y parle copieusement de *l'Affaire* et qu'on y défende ce roi des bourgeois qui s'appelle Zola. Il y a surtout vers la fin un document bien curieux : la démission d'Alexandre Boutique, directeur de la société libre d'éditions des gens de lettres. Boutique protestant contre boutique. C'est drôle. Moi, je trouve que Zola est, en effet, très habile, sinon très patriote, mais il ne me viendrait pas à l'idée de sortir brusquement de chez moi parce qu'il y entrerait, geste de M. Boutique. Sur le terrain du talent on s'entend toujours... et qu'importe les toutes petites *Affaires* ? Qui s'en souviendra dans vingt ans ! Les affaires passent, les livres demeurent. Boutique à treize que le fond de juiverie de toutes ces fureurs, patriotiques ou non. Il a bien de l'esprit, l'auteur, mais il lui manque la cruauté du dilettante. Espérons qu'il y viendra. L'indifférence aux choses du moment c'est... l'arrière-*boutique* du sage.

En pleine terre, par Georges Virrès. Honnêtes pages rurales qui ont la paix d'un beau soir après les foins.

Flore d'Eveil, par Ernest Gaubert. Jolie gerbe de fleurs emplies de rosées que cueille « *un enfant hésitant par le jardin d'amour* ». C'est écrit assez simplement pour qu'on ne regrette pas que cela vienne d'un poète... et dame !... ils ne nous gâtent pas par la simplicité, ces Messieurs.

Marionnettes rustiques, par Louis Delattre. De petits

chefs-d'œuvre d'ironie et de grâce, ces petits contes *photographiques*, où le détail *vrai* saute tout de suite aux yeux. Pourquoi est-ce plus vrai, plus vivant que n'importe quelle autre histoire, celle du *Maître d'école?* Elle semble sortie d'une imagination très fine, très malicieuse et il y passe la fraîcheur du possible. Il faut savourer cela mot à mot, n'en rien perdre.

RACHILDE.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

Marcel Lami : *La Débandade*, «Revue Blanche», 3.50 — A. Retté: *Arabesques*, « La Plume », 3.50 — G. Clemenceau : *L'Iniquité*, P.-V. Stock, 3.50 — Jacob-Nicolas Moreau : *Mes Souvenirs*, annotés et publiés par Camille Hermelin, Plon, 7.50. — Albert Dufourcq : *Mémoires du général Baron Desvernois*, Plon, 7.50. — H. Hauser : *Ouvriers du temps passé,* F. Alcàn. 6 fr. — J. Derbanne : *La Réforme des impôts en Prusse*. — R. de Maulde la Clavière : *Les Femmes de la Renaissance*, Perrin et Cie. — A. Rabeau : *Les Anglais en France*, Plon, 3.50. — Memento.

Marcel Lami : **La Débandade.** — Par une fortune assez rare, la presse a fait un succès marqué à ce livre, qui le méritait. C'est à tort que M. Lami se qualifie de volontaire nutile. S'il n'a pas eu la chance de combattre ni celle de participer à une victoire que les auteurs responsables de la guerre savaient et voulaient impossible, il a su voir, faire revivre, fixer la rapide aventure dont il restera l'historien. D'autres pourront venir qui diront les dessous diplomatiques, essayeront de démêler des combinaisons stratégiques, tâcheront à indiquer ou à dissimuler les responsables. M. Lami a pris pour lui la meilleure part : enthousiasmes, défaillances, joies brèves, souffrances, fraternités naïves d'inconnus, confidences soudaines, morne insouciance des fatigues outrées, le sang et la sueur, le rêve et l'ordure, il a dit tout ce qu'il y avait d'humain dans cette campagne de quatre semaines, qu'un combattant écœuré nommait justement une guerre truquée. Humanité rendue plus complexe et plus intense par l'extraordinaire tohu-bohu de races et de langages par l'incohérent, le heurté, de cette foule où se coudoyaient, s'interpellaient, se comprenaient, par un mélange effrené de tous les idiomes et par une mimique passionnée, les échantillons les plus divers des civilisations et des sociétés les plus différentes. Les volontaires d'une même nation forment déjà un microcosme complet. Avec une acuité, une netteté extrême, M. Lami découpe des silhouettes frappantes : l'offi-

cier en congé, sorti des écoles, bardé de pédantisme militaire, le député qui se nettoie des tares politiques, le gavroche qui tape sur son fusil : « Vlà mon Léonidas, à moué ! » l'ètonnant avocat qui retrouve des lambeaux de grec classique, mêlés d'arabe et d'espagnol pour réquisitionner une voiture, terrifier et consoler le conducteur, sauvage ahuri : « *Macache paura*, o palikaros ! t'es un frère tout ce qu'il y a de plus ἀδελφὸς : ἀγαθὸς, bon, brave à la guerre, nom de D... ! » Et le vieux joueur décavé, loque humaine, « trop découragé pour avoir même du courage », le caporal, vieux briscard du Tonkin ou du Dahomey, lardant un Turc dont le geste demandait quartier : « Fallait qu'il m'apprenne le turc, alors ? » Un autre, fleur exquise de bitume, ému d'une reconnaissance qu'il ne savait comment témoigner : « T'nez, vlà l'adresse de ma sœur, c'est une demi-mondaine des plus huppées de Paris, sûr qu'elle vous rendra heureux pour rien ! »

Et voici d'autres figures : les Grecs grandiloques et tranquilles, les étrangers rageurs : Garibaldi, d'héroïsme avisé, de résignée clairvoyance : Cipriani paladin sceptique, qui va quand même au bout de l'action, et dernier romantique, très Contes d'Espagne et d'Italie, l'amoureux Portugais de dix-huit ans, parti en guerre la guitare sur le dos. Et cet « homme du nord, très blond, des yeux bleus vagues et doux ; je ne sais quoi de sympathique et de rêveur », c'est le coupable ou la victime — les deux sans doute — de louches calculs, l'homme choisi pour être infâme, comme disait le père Hugo de jurés de son temps, le chef qui accepta ou subit la tâche de donner partout le signal et l'exemple de la fuite, et qui recevait en pleine figure les outrages. Après Domokos, il rencontre un correspondant suisse, qui se hâtait, croyant trouver la bataille : « Il faut vous en retourner, Monsieur, nous opérons la concentration en arrière ! — Vous voulez dire que vous f... le camp, comme vous avez toujours fait ! »

Et le prince resta muet ; et un malicieux destin a infligé à ce malheureux le nom de duc de Sparte !

Pour tous, M. Lami est sobre de blâme et d'invective ; il a plus de pitié que d'indignation. Et pourtant il a vu de tristes scènes. A côté de hâbleries, de rodomontades, que de

bonnes volontés trahies, que d'efforts rendus inutiles, que de dévouements gaspillés !

M. Lami a senti, malgré tout, qu'il ne foulait pas une terre barbare et on aime la façon discrète et puissante dont la magie du souvenir et du rêve agit sur l'aventurier malade, sur le soldat mal commandé. Certes, il ne fait étalage de nul enthousiasme classique ; il s'en défendrait plutôt, mais dans l'air limpide que ne peuvent offusquer les rouges fumées, dans les impérissables ruines, dans les formes inchangées des collines et des îles sacrées, il a reconnu la terre créatrice de toute harmonie et de toute beauté, et salué, parmi tant de cadavres, *ce qui ne meurt pas*.

Si que M. Lami n'ait pas trouvé en Grèce ce qu'il cherchait, il ne doit pas regretter son équipée, et l'écrivain doit consoler le volontaire.

A. Retté : **Arabesques**. — C'est pour moi une bonne fortune toute spéciale, d'avoir, sous cette rubrique, mon mot à dire des livres de M. Retté. Je n'ai pas en effet à apprécier ses jugements littéraires, ce qui m'amènerait à me chamailler avec lui parce qu'il est dur envers des gens que j'aime, et je puis dire au contraire tout le bien que je pense de ses idées sociales. Et puis j'ai lu les *Arabesques* dans des conditions tout à fait favorables. C'était le jour des Cendres, où le rituel catholique nous rappelle notre misère et notre néant. Mais la nature tenait un autre langage : il faisait beau et j'avais porté ma chaise dans le jardin, ou des pousses neuves, tendres et pâles, rajeunissaient, rafraîchissaient la verdure monotone des fusains. La tiédeur de l'air et la souriante lumière persuadaient de croire à la douceur de vivre, et je goûtais mieux les pages où l'auteur opposait aux maladies sociales, voulues ou consenties, la santé consolante et conseillère de la nature. Qui sait ? s'il avait plu, peut-être les objections coutumières me seraient venues en tête : que le problème de la vie heureuse est que chacun commence par manger à sa faim sans que personne ne vive de son voisin, tandis que dans la nature, bêtes et plantes ne sont qu'une vaste hiérarchie de mangeurs-mangés. M. Retté a recueilli les confidences d'un chêne. Le patriarche de la forêt parle un fort beau langage, mais il avoue qu'il eut à lutter dans sa jeunesse avec un jeune hêtre et un petit bouleau : « Plus fort qu'eux... je dépassait bientôt mes rivaux de toute la tête ; dès lors ils ne purent

que végéter, ils périrent et j'absorbai leur substance. » Si le soleil s'était couvert de nuages, j'aurais pu entendre en écho la voix de tel grand patron : « Plus fort qu'eux, car je disposais de leur subsistance, je les forçai à travailler pour moi, dès lors il ne purent que végéter, ils languirent et j'absorbai leur substance. Ils périrent, et il s'en présenta d'autres au dépens desquels je recommençai. » Mais comme la première abeille de l'année était venue se poser sur mon livre, je n'écoutai pas cette voix ironique, et je prêtai l'oreille au chêne : « Bientôt, j'émergeai entre deux rochers et je connus la joie de m'épanouir à l'air libre : tout de suite je dirigeai mon effort contre ces blocs insolents qui m'avaient si longtemps dominé. Je me cuirassai d'une écorce bien dure, et tandis que ma cime s'imprégnait de clarté, tandis que mes racines m'apportaient par torrents les sèves les plus pures de la terre, mon front se fortifia, repoussa les rocs, qui, basculés, s'écartèrent enfin, croulèrent et me cédèrent la place. On les voit qui gisent à mes pieds. »

Alors comme le soleil couchant se faisait plus splendide et plus doux, je compris mieux. Je compris que le chêne, c'était l'humanité nouvelle, encore jeune après tant de siècles — un instant, — consciente enfin de sa force et qui voulait vivre par elle et pour elle, libre et sans entraves. Et les blocs, les rochers étouffants, c'étaient les bases de l'ancienne société, religions, patries, autorité, loi d'airain du tout aux uns et rien aux autres. Et j'admis avec M. Retté qu'ébranlés par un effort généreux et confiants ces blocs allaient s'écrouler et que nous les verrions gisants à nos pieds. Je le crus. Mais il faisait beau.

Georges Clemenceau : **L'Iniquité.** — Tous les jours, vous entendez, tous les jours d'une année, avoir excellement raison ! Dire tous les jours la même chose, parce que la vérité est une, et le dire de façon différente, parce que le lecteur a besoin d'être réveillé, secoué parce que tous les faits quotidiens fournissent des armes nouvelles, des arguments encore inentendus. C'est la première série de ses articles que M. Clemenceau publie aujourd'hui sous ce titre : *l'Iniquité.* Il nous annonce la seconde avec celui-ci : *Vers la réparation.* Pourra-t-il l'écrire, ce second titre, et l'iniquité n'aura-t-elle pas encore une fois triomphé ? Je ne sais, mais un exemple aura été donné cependant, de ce que peuvent la seule pensée, le cou-

rage d'esprit, le verbe écrit, contre toutes les forces sociales coalisées. Il est beau qu'au moment où ministres, parlements, généraux, clergé, gens du monde, presse vénale, presse de violence et de chantage, la collection de tous les égoïsmes et de tous intérêts, avaient solidement ancré au cœur des foules cette conviction que le blanc était noir, une poignée d'écrivains se soient levés pour démontrer que le blanc était blanc. Et c'est qu'ils l'ont persuadé à beaucoup de gens. Et ceci, voyez-vous, c'est un résultat fort appréciable. Quand les masses se seront habituées à se fier à un raisonnement plutôt qu'à une autorité, l'heure sera mauvaise pour les dirigeants. Si ceux-ci parviennent, encore cette fois, à repousser sur l'innocent la porte entr'ouverte de la geôle, un grand regret avec un grand espoir n'en restera pas moins au fond de bien des cœurs avec de coléreuses rancunes. Le monument d'oppression et d'injustice peut rester debout quelque temps: il n'en a pas moins subi une poussée dont il demeure lézardé !

Et ceci va plus loin que l'affaire présente. En vérité, j'admire les pays où les gouvernements, maîtres de la presse, la laissent se déchaîner contre l'iniquité du gouvernement français. S'imaginent-ils qu'on laisse impunément prononcer des paroles d'indépendance et de justice, et qu'il n'en reste rien? Ne devraient-ils pas mieux sentir leur solidarité, et la commune nécessité du mensonge ? Et ils parlent de mesures contre les anarchistes ! Où en trouveront-ils de plus dangereux — pour eux — que les passionnés et persévérants diseurs de vérité. Et quelle explosion, eut-elle emporté tout un parlement comme le tenta Fawkes, ou vingt chefs d'état comme le voulait celui de la Germanie, quelle explosion vaudra comme dissolvant ce simple fait: l'innocence d'un particulier, nou pas obtenue à coups, de millions, comme dit le bon crocodile (1) Coppée, mais rendue patente par l'ignominie démontrée de toute une hiérarchie de puissances complices ? Les gouverne ments ne sont pas semblables aux rameaux de l'arbre d'or. On n'en arrachepas un, même pourri, sans ébranler les autres. Et si quelqu'un doutait encore qu'en cette besogne de salutaire destruction, la plume ne soit, de bien loin, le plus

(1) Ceci n'est pas une appréciation morale, mais une observation physique, fondée sur la forme de la mâchoire chez l'auteur de la *Grève des Forgerons*.

efficace des outils, le livre de M. Clemenceau pourrait le convaincre.

Jacob-Nicolas Moreau : **Mes Souvenirs.** — M. Hermelin, membre de la société des sciences historiques de l'Yonne, nous présente les mémoires d'un de ses compatriotes. Plusieurs Moreau sont connus : celui que nous présente M. Hermelin, Jacob Nicolas, est bien oublié. Ce fut pourtant un homme que les historiens du XVIII[e] siècle n'auraient pas le droit de négliger. Dans les vingt dernières années de Louis XV, durant tout le règne de Louis XVI, il fut la science juridique et historique des ministres de la monarchie. Pour les éclairer, il écrivit d'innombrables consultations, mémoires, dissertations, sur des questions de droit historique, d'administration, sur la morale, l'éducation des princes, etc. Il fut conseiller de Monsieur depuis Louis XVIII, et bibliothécaire de Marie-Antoinette.

C'est la première partie des souvenirs que contient le présent volume. Elle s'arrête à la mort de Louis XV. L'auteur y apparaît comme un homme aimable, sage et sociable, d'ambition modérée, de jugement sûr. Il entre dans d'infinis détails sur des incidents de sa carrière, et sur ses rapports avec les puissants d'alors, — détails dont l'intérêt nous échappe un peu aujourd'hui.

Albert Dufourcq : **Mémoires du Général Baron Desvernois.** — Ceux-ci contiennent plus de faits intéressants. Desvernois fut un sabreur qui devint un administrateur. Deux périodes de ces souvenirs prêtent un attrait plus particulier. Ce sont celles du reste que l'auteur a le plus développées. Je veux parler du récit détaillé de l'expédition d'Egypte, et d'un tableau assez complet du royaume de Naples sous Joseph et Murat. M. Dufourcq a pris le soin de contrôler les souvenirs du général au moyen des principaux écrits contemporains, d'où un certain nombre de notes et de discussions assez curieuses. Sur quelques points contestés, Desvernois apporte un témoignage très précis, notamment sur la mort, à Damanhour, du général Mireur. On sait que ce jeune officier, en qui persistait très vivace l'esprit des premiers volontaires de la révolution, était en butte à l'animosité de Bonaparte, qui le poussa à bout par des passes-droits et d'injustes réprimandes. Suivant la version officielle, consignée dans le rapport de Berthier, il aurait dû la mort à son imprudence.

D'après les récits des témoins, il se serait volontairement exposé aux coups de bédouins rôdeurs, et c'est la version adoptée par l'historien de Mireur, Jean Lombard. Desvernois affirme positivement que Mireur, s'étant écarté au galop de l'état-major, se tua lui-même d'un coup de pistolet. Bien que le témoignage de Desvernois soit unique en ce sens, il sied d'y attacher grande importance, car il est aussi précis et formel que possible.

Comme un paladin des croisades, Desvernois aimait les expertises d'armes ; il tua en combat singulier un cheick auquel il prit un sabre d'une grande valeur. Junot lui emprunta ce sabre et ne lui rendit jamais ; l'auteur insiste avec amertume sur cette mésaventure.

A propos des souvenirs relatifs au royaume de Naples, à la chasse aux brigands dont Desvernois fut chargé, M. Dufourcq fait allusion aux charmantes lettres de P.-L. Courier, datées de Calabre en 1805, 1806 et 1807. Il regrette de ne pouvoir les citer pour en illustrer le texte de son auteur ; ce regret est justifié. Maints traits, sous la plume du futur vigneron tourangeau, sont singulièrement plus savoureux. Je n'en veux citer qu'un exemple ; la mort d'un ancien ministre de Caroline, le marquis Rodio : Desvernois dit simplement : « Salicetti... avait fait exécuter le marquis de Rodio, qui s'était rendu aux troupes de Duhesme. Cette mesure avait indigné tous les gens de bien et exaspéré tout ce qui tenait à l'ancienne cour. » On pourrait se demander pourquoi ; à pareille époque on n'en était pas à une fusillade près. Courier, va nous révéler d'utiles étails : « Ce que je puis vous dire du marquis Rodio, c'est qu'ici sa mort passe pour un assassinat et pour une basse vengeance. *On* lui en voulait parce qu'étant ministre, et favori de la reine, il parut contraire au mariage que l'on proposait d'un fils ou d'une fille de Naples avec quelqu'un de la famille. L'empereur a cette faiblesse de tous les parvenus ; il s'expose à des refus. Il fut refusé là et ailleurs. Le pauvre Rodio depuis, pris dans un coin de la Calabre, à la tête de quelques insurgés, quoiqu'il ait fait une bonne et franche et publique capitulation, fut pourtant arrêté, jugé par une commission militaire, et, chose étonnante, acquitté. Il en écrivit la nouvelle à sa femme, à Catanzaro, et se croyait hors d'embarras, mais, l'empereur le fit reprendre et rejuger par les mêmes juges

qui cette fois là le condamnèrent étant instruits et avertis. Cela fit horreur à tout le monde, plus encore peut-être aux Français qu'aux Napolitains. On le fusilla par derrière, comme traître, félon, rebelle à son légitime souverain. Le trait vous paraît fort ; j'en sais d'autres pareils. »

La citation est un peu longue, mais elle est si instructive que personne ne la regrettera.

Le témoignage de Desvernois jette une lumière nouvelle sur la tentative qui coûta la vie à Murat en 1815. On verra comment ce prince a pu se tromper sur l'état de la Calabre, et comment son entreprise, qui passa pour folle, se pouvait justifier.

H. Hauser : **Ouvriers du Temps passé**. — Dans cette étude fort intéressante, M. Hauser, qui se défend de toute théorie, de toute idée préconçue et qui s'appuie toujours sur des documents précis, fait justice de bien des légendes sur la condition des travailleurs au temps des maîtrises. Il montre que la condition des travailleurs, en tout temps, fut difficile et précaire. Certes, le problème, au XVIe siècle se posait avec moins d'intensité que de nos jours, mais il ne se posait pas dans des termes fort différents. M. Hauser a surtout étudié une industrie alors nouvelle et très florissante, celle de l'imprimerie : par le récit qu'il nous fait de deux grèves, l'une à Lyon, l'autre à Paris, nous voyons que les habitudes des pouvoirs publics étaient jadis les mêmes qu'à présent : le roi intervient constamment au profit des patrons.

J. Derbanne : **La Réforme des impôts en Prusse**. — Dans une étude très documentée, M. Derbanne signale d'abord la diversité des institutions fiscales qui régna jusqu'à ces dernières années, dans les divers pays qui, par annexions successives, formèrent la Prusse actuelle, et montre que ce désordre appelait une réforme. Puis il expose celle que M. Miquel et ses collaborateurs ont introduite par les lois de 1891-92-93. Ces choses, peu connues du public français, méritent d'autant plus de l'être, que le caractère distinctif de cette réforme est l'établissement d'un impôt sur le revenu. « Autant qu'on en peut juger, dit l'auteur, les déclarations de fortune et de revenu, se font sans résistance et d'une façon très consciencieuse. »

R. de Maulde la Clavière : **Les Femmes de la Renaissance**. — L'auteur de ce livre, qui s'est imposé un labeur

considérable, ne craint pas de demander à ses lecteurs un réel effort. L'ouvrage est touffu, confus. La thèse soutenue par l'auteur est noyée dans un déluge de faits à l'appui et de dissertations de détails. M. de Maulde la Clavière connaît sans doute à merveille ce XVIe siècle, qu'il appelle le grand siècle de l'éducation et de l'émancipation féminine : la table de ses références est une bibliothèque tout entière. Comment les femmes du suprême siècle en Italie et en France, ont voulu exercer une influence dominante sur la vie sociale, conquérir les hommes par l'esprit, raffiner les sentiments, instaurer le platonisme et le mysticisme, comment cette croisade fut menée dans notre pays par Marguerite de France, comment elle échoua devant le scepticisme foncier du pays, devant le renouveau du paganisme devant le naissant esprit scientifique, devant Montaigne, Ronsard, Rabelais, M. de Maulde la Clavière nous l'expose, non sans quelque emphase.

John de Carr : **Les Anglais en France après la paix d'Amiens**. — Le petit ouvrage, traduit et présenté au public par M. Rabeau, est un coup d'œil jeté sur la France par un étranger, dans la courte période de paix qui suivit le traité d'Amiens. La France était, on le comprend, un sujet d'extrême curiosité. Pendant dix ans elle avait été fermée aux compatriotes de John Carr, et les légendes les plus surprenantes avaient couru sur la totale subversion des mœurs et conditions de vie en ce pays. Malheureusement le regard de sir John Carr n'est pas bien perçant ni son observation bien étendue; parmi les nombreux voyageurs anglais de la même période que M. Rabeau nous cite, d'autres peut-être auraient laissé des appréciations plus intéressantes. Quinze ans plus tard, les remarques de lady Morgan sont autrement piquantes. Notons seulement la conclusion de l'auteur anglais et ses vœux pour la durée de la paix, paix qui allait être sitôt rompue : « Je suis heureux de constater qu'en France comme en Angleterre, toutes les classes n'ont qu'un désir, c'est que deux nations aussi braves, aussi dignes de s'estimer réciproquement, puissent devenir assez sages et assez vertueuses pour éviter ces explosions d'hostilités furieuses qui ont souillé de sang tant de siècles. Le paix est le joyau dont l'Europe se pare. Puissent la défaite et le déshonneur être le partage des êtres ambitieux ou impolitiques qui voudraient ou désireraient le lui arracher. »

Memento : E. Denis : *L'Allemagne de 1810 à 1852*, E. May éditeur. Mieux qu'un utile ouvagre de vulgarisation ; j'en reparlerai. — Driant : *La question d'Orient*, Félix Alcan, 7 fr. Etude très complète, malgré son étendue moyenne, d'une question si complexe. Après un exposé historique lucide, l'état de la question est précisé dans les nombreux pays où elle se pose. Préface de M. Gabriel Monod. — Robert Dreyfus : *Essai sur les lois agraires sous la république romaine*, Calmann Lévy, 3.50. Par d'ingénieux rapprochements avec les conditions économiques du monde actuel, tout en devenant les figures des Licinius Stolo, des Gracques, de Sylla, de Cicéron, d'une manière moins empesée, moins académique que celle où nous ont habitués les historiens classiques, l'auteur a rendu la lecture de son livre attrayante et facile. — Edmond Bonnaffé : *Etudes sur la vie privée de la Renaissance*, May éditeur. Petit ouvrage rempli de renseignements précieux, connus surtout par l'analyse des divers *traités de civilité*, parus en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, les livres d'Erasme et de Vivès, les tableaux de Galatée et de French Schoole Maister, les satires de Grobianus et Grobiana. — Charles Roux : *Notre Marine marchande*, Armand Colin, 4 francs. Livre instructif, et, quoique technique, pas ennuyeux.

Marcel Collière.

PHILOSOPHIE

La Nouvelle Monadalogie, par Ch. Renouvier et L. Prat : un vol. in-8° de 545 p., Paris, Armand Colin, 1899, 12 fr. — *Essai d'une philosophie nouvelle suggérée par la Science*, par Léonce Ribert ; un vol. in-8° de 562 p., Paris, Alcan, 1898, 6 fr. - *Destinée de l'Homme*, par l'abbé C. Piat ; un vol. in-8 de 241 p., Paris, Alcan 1898, 5 fr. — *Lettres inédites de John Stuart Mill à Auguste Comte*, publiées par L. Lévy-Brutel : un vol. in-8 de 560 p., Paris, Alcan, 1899 10 fr. — *Etude tsur la cause finale et son importance au temps présent*, par N. Kaufmann, traduit de l'allemand par A. Deiber, vol. in-8° de 153 p. Paris, Alcan, 1898, 2.50.

Voici plus de quarante ans que M. Renouvier et son école occupent l'attention du public philosophique. Nous n'avons pas besoin de dire à quel juste titre. Le néo-criticisme s'est d'abord présenté comme une adaptation française du Kantisme. Par là, il a puissamment contribué à propager dans notre pays l'esprit critique qui a rajeuni et réformé la spéculation moderne en transposant les termes du problème philosophi-

que. Mais, tout en s'inspirant de Kant, le néo-criticisme n'a pas tardé à s'en séparer. Après lui avoir emprunté la thèse fondamentale de la relativité de la connaissance humaine et de la nécessité des formes ou lois *a priori* de l'intelligence — les catégories, — il a donné à la thèse de la relativité une signification plus dogmatique et plus absolue. C'est ainsi que la légère teinte de scepticisme répandue sur la *Critique de la raison pure*, malgré son but avéré de fonder *a priori* la possibilité de la science, a entièrement disparu dans la doctrine de M. Renouvier. Chez ce dernier, l'affirmation que nous ne pouvons pas connaître la chose en soi et que l'esprit humain est enfermé dans la catégorie de Relation prend nettement le caractère d'une vérité dogmatique ; la Relation devient la catégorie des catégories et le principe dernier de l'esprit ; c'est une nouvelle chose en soi.

Une autre originalité capitale du néo-criticisme français, qui achève de le différencier du criticisme allemand, est l'importance attribuée à l'impossibilité logique du nombre infini et son extension à l'infini concret ou réel. On connaît les antinomies de Kant. On sait qu'entre les deux affirmations : « l'Univers est illimité dans l'espace et éternel dans le passé », et « l'Univers est limité dans l'espace et a eu un commencement », Kant ne se prononce pas, démontrant au contraire successivement la vérité de la thèse et de l'antithèse. M. Renouvier se refuse à admettre l'alternative. De l'impossibilité de l'infini numérique il déduit la nécessité d'un monde limité et d'un premier commencement. La critique de l'infini le conduit ensuite à la conception d'un Dieu personnel et créateur, doué de tous les attributs de la perfection, mais avec les restrictions imposées par la négation de la Substance infinie et immuable. M. Renouvier est, par conséquent, théiste ; sa conception des origines du monde n'est que la cosmogonie biblique, débarrassée des enfantillages et appropriée au savoir contemporain éclairé par la réflexion philosophique. C'est surtout dans sa théodicée et dans sa morale que ce vigoureux penseur apparaît tout imprégné de l'esprit judéo-chrétien. Sa psychologie, en effet, loin d'incliner au déterminisme, repose sur la liberté, et alors se pose l'inéluctable problème : concilier la liberté humaine et l'existence du mal avec la bonté divine. L'optimisme de Leibniz avait tourné la difficulté sans la résoudre. Mais cet optimisme déter-

ministe, cet optimisme « béat », comme l'appelait Schopenhauer, méconnaissait la profonde réalité du mal. Le néo-criticisme, qui a emprunté à Leibniz l'idéalisme monadiste, mais qui s'est bien gardé de le suivre sur le terrain déterministe, ne se fait pas d'illusions sur ce point. Il sait qu'entre l'optimisme et le pessimisne il n'y a pas de milieu, et il reconnaît qu'on est contraint d'opter pour le pessimisme si l'on ne rattache pas l'origime du mal à la liberté de choix de l'âme humaine. De là découlent une théodicée et une morale singulièrement voisines du dogme chrétien traditionnel. Quoiqu'il s'en défende, M. Renouvier est ici bien près de renouveler le scandale de la philosophie servante de la théologie, *ancilla theologiae*. Il s'approprie le dogme de la chute, le purifie de ses métaphores et trace un tableau hypothétique du paradis terrestre, de l'univers créé tel qu'il a pu et même dû être, « antérieurement à la nébuleuse cosmique », avant que l'orgueil des créatures n'en ait provoqué le bouleversement et la désorganisation totale. Ici l'auteur nous transporte en plein rêve. Ce n'est plus le logicien sévère qui passe au crible du principe de contradiction les données diverses de la philosophie courante, ni l'implacable réfuteur des systèmes en vogue; c'est un constructeur de chimères consolantes, un donneur d'espérance, qui sait les espérances indispensables à la vie, un cœur épris de justice, que révolte l'iniquité inhérente au monde présent et réel. Le besoin de justice, chez M. Renouvier, n'a-t-il point fait de tort au métaphysicien ? C'est ce que nous n'oserions affirmer. La primauté de la raison pratique ne légitime pas de semblables concessions à l'explication de l'inexplicable. M. Renouvier, il est vrai, ne dissimule pas le caractère hypothétique de sa théodicée et il se contente de l'offrir aux âmes restées chrétiennes comme la seule conciliation possible entre la raison et la foi. Voici sa conclusion : « Le christianisme pourrait, sans rien abandonner de ce qui est son essence, trouver dans une théodicée comme la nôtre, enfin échappée aux errements du froid optimisme philosophique autant qu'éloignée du symbolisme odieux des grands docteurs orthodoxes, une ressource dont l'Eglise devrait mieux sentir le besoin pour remédier à la caducité de ses dogmes et rendre la vie à son enseignement. » L'Église entendra-t-elle cet appel ? Nous en doutons. Mais hors de l' « Eglise », il y a heureusement aujourd'hui de plus en plus de salut.

Telles sont les principales thèses du néo-criticisme. Jusqu'ici elles se trouvaient éparses dans les nombreuses publications de M. Renouvier et de ses disciples. **La Nouvelle Monadologie** en contient le résumé complet, exposé clairement et avec une fermeté remarquablement soutenue. Chaque chapitre est complété par des notes explicatives qui ne forment pas la partie la moins intéressante, ni la moins utile de l'ouvrage. Pourquoi maintenant ce titre à la physionomie leibnizienne ? Les principes du néo-criticisme, depuis celui de la relativité, jusqu'à celui de la croyance libre et de l'essence humaine du mal, sont, comme on s'aperçoit à première vue, de nature et d'origine très diverses. Le néo-criticisme pouvait être confondu avec l'éclectisme, un éclectisme bien supérieur à celui de Cousin, soit, mais enfin, tout aussi dépourvu d'unité. Il fallait au système une assise générale et dernière. C'est dans la métaphysique leibnizienne qu'on l'a été chercher, dans la conception de l'être comme substance spirituelle, simple et inétendue. Le choix est heureux. Il permet d'accrocher au système l'étiquette : idéalisme rationel. Mais nous avions toujours cru que la notion de monade dénotait une métaphysique substantialiste, et, dans les écoles, la philosophie de M. Renouvier, désignée sous le nom de *phénoménisme,* était justement placée à l'antipode des spéculations attardées à l'idée de substance. M. Renouvier aurait-il renié son passé ? Quoi qu'il en soit, la *Nouvelle Monadologie* est et restera un monument de la pensée française et, en témoignant comme elle le fait de son activité présente, l'honorera aux yeux de l'historien futur.

§

L'Essai d'une philosophie nouvelle suggérée par la Science ne nous apprend rien de nouveau. M. Léonce Ribert a demandé des « suggestions philosophiques » aux sciences physiques, naturelles et morales. Elles lui ont inspiré une conception dualiste, dont il propose la formule suivante : « l'Univers, dévoilé par la science et sondé par la pensée philosophique, peut être conçu comme le fruit de l'union étroite et indissoluble, de la pénétration intime et réciproque, et, plus brièvement, du mariage éternel de la virtualité infinie partout présente avec l'innombrable multitude des éléments matériels partout répandus. Dans cette hypothèse, le secret ultime de la nature des choses est une

relation fondamentale; on peut même dire une relation absolue, car elle est aussi nécessaire que les termes qu'elle embrasse. » Puis, on nous raconte l'histoire de ces deux principes et de leur relation, montrant la « subordination graduelle du principe matériel » et « l'essor suprême du principe virtuel ». (Pourquoi ne pas l'appeler Esprit ?) Cette « Genèse » n'est ni plus absurde, ni plus chimérique, ni plus mystérieuse que les autres. Malheureusement, nous ne voyons guère comment elle a pu être suggérée par la science. Entre les vérités réputées positives, sur lesquelles s'appuie l'auteur, et la métaphysique objective qu'il se croit en mesure d'en déduire, il y a des abîmes que la réflexion philosophique n'a, pour ainsi dire, fait qu'embrasser du regard, sans s'y aventurer. M. Léonce Ribert conçoit encore la philosophie comme le roman à lire un dernier jour de classe aux écoliers qui ont achevé de « faire leurs sciences » ; rôle pour lequel sa philosophie aspire sans doute à supplanter les *Premiers Principes* de Spencer. Ambition modeste. M. Léonce Ribert a peut-être lu Kant, car il en parle, mais sûrement il l'a oublié en route, à la recherche de son hypothèse ontologique.

§

« Le but de cet ouvrage, dit M. l'abbé Piat à la première ligne de la **Destinée de l'homme**, est de montrer qu'il y a une autre vie. » Le lecteur est ainsi fixé. S'il lui plaît de se remettre en mémoire les arguments classiques du spiritualisme chrétien, il les trouvera rangés en bon ordre et lucidement exposés. La conclusion de M. Piat est « qu'il n'y a encore d'efficace que les lettres de change tirées sur la Providence... que la dernière crise de l'humanité sera une crise religieuse... que les croyances (en la Providence et en la vie future) sont nécessaires à l'homme et qu'elles font partie des conditions essentielles de sa vie, et, par conséquent, qu'on ne réussira jamais à les déraciner ». Mais quand bien même cela serait — et rien n'est moins prouvé, — en quoi la persistance d'une croyance prouve-t-elle la réalité de son objet ? Dans la question de la vie future, il est aussi aisé de plaider le pour que le contre, mais il est impossible de faire une démonstration qui se tienne. N'en déplaise à M. Piat, démontrer que la croyance à la vie future est indispensable — démonstration toujours imparfaite, car les exceptions ont ici autant de valeur que la règle générale — et démontrer que

la vie future se réalisera, sont deux théorèmes distincts. Le spiritualisme peut s'essayer sur le premier. Il lui est interdit de toucher au second.

§

La Correspondance entre John Stuart Mill et Auguste Comte montre l'attrait exercé par l'esprit systématique, inflexiblement déductif, du fondateur du positivisme sur l'empirisme réaliste du philosophe anglais. Stuart Mill fut tout d'abord séduit par les grandes allures spéculatives de son correspondant ; son infirmité métaphysique trouvait une force dans l'obstination conquérante d'Auguste Comte. Mais il ne tarda pas à comprendre qu'on lui demandait de s'abandonner à un directeur de conscience. Il découvrit l'ambition du positivisme français et son sain libéralisme en frémit. Ce fut la fin de l'échange de lettres.

§

Le petit traité de M. Kaufmann sur la **Cause finale** est une excellente monographie de la téléologie d'Aristote. Elle méritait d'être traduite. Il est seulement fâcheux que l'auteur, néo-thomiste, ait cru devoir affirmer que le principe téléologique possède encore aujourd'hui la même valeur et la même autorité qu'au temps d'Aristote, en dépit des progrès de la cosmologie.

LOUIS WEBER.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Parmi le peuple. — Où sont les Jeunes? Edouard Petit : *Chez les Etudiants populaires*, Edouard Cornely, 2 fr. — Les Flamidiens — J. Joseph-Renaud : *La Faillite du Mariage et l'Union future*, Flammarion, 3,50.

Parmi le peuple. — On a peu lu de livres cet hiver. D'abord, parce qu'il y a eu peu de beaux livres qui aient valu qu'on les lise. Et aussi parce que les « questions », même les « questions morales et religieuses», sont désormais dans la rue, dans les salles populaires, dans toute l'agitation sociale. L'Affaire aura eu, entre mille autres conséquences, celle-là du moins salutaire de porter devant l'opinion et de livrer à la discussion publique quelques-uns des plus graves poblèmes de la vie des peuples. Le « citoyen » Francis de Pressensé aura vraiment créé un mouvement nouveau d'éducation démocratique par le meeting, non pas flegmatique et

massivement houleux comme en Angleterre, mais animé, passionné, frémissant à la française. Et il aura été établi, aux jours mêmes où d'impitoyables critiques prétendaient dénoncer notre décadence, que la France demeure encore le pays le plus ardent et le plus prompt à s'exalter pour l'Idée. Nos institutions sociales peut-être sont marquées des signes de la ruine. Les hommes peut-être qui sont dans les cadres de ces institutions ont semblé s'abandonner, se résigner honteusement au désastre suprême. Mais il y a le peuple, qui garde la volonté de vivre. Il y a la conscience du peuple, qui se révolte au nom de la justice et de l'idéalité morale. Ceux-là ont donc raison qui, insoucieux d'améliorer ou de refaire l'organisme gouvernemental, parlementaire, bureaucratique, veulent plus profondément tenter la régénération sociale par la régénération de la foule. C'est de l'âme populaire que viendra, que montera la vie. Parmi le peuple! Voilà le mot d'ordre pour l'action nouvelle. Je sais bien que ça doit faire sourire notre ami Remy de Gourmont, qui voit tout et entend tout de sa noble tour d'ivoire. Mais notre autre ami Pierre Quillard en est sorti, de la tour d'ivoire. Qui pourrait dire qu'il a eu tort, même à en juger par son large et ferme talent, devenu plus large et plus ferme encore par plus d'humanité ?

Où sont les Jeunes ? — Qui donc ira au peuple, parmi le peuple ? Il s'est formé diverses sociétés d'éducation populaire : la *Société républicaine des Conférences populaires*, dont M. Doumer et M. Pierre Baudin sont les meilleurs inspirateurs ; l'*Union démocratique pour l'éducation sociale du peuple*, dont les noms de MM. Bourgeois, Aulard, Buisson, marquent assez la pensée directrice ; la *Ligue française de l'Enseignement*, déjà ancienne dans la lutte pour l'esprit laïque ; la *Ligue Michelet*, qui voudrait répandre les idées du grand historien et poète de la patrie ; l'*Association philotechnique*, qui étend sur tous les quartiers de Paris et sur les grandes villes de province un prodigieux effort d'intellectualité démocratique par les conférences et les cours du soir ; la *Coopération des Idées*, admirable association formée par l'initiative d'un ouvrier, G. Deherme, pour des « causeries du soir » entre ouvriers intellectuels et ouvriers manuels ; les *Soirées populaires* d'Auteuil ou de Montreuil ; les *Lectures populaires* de Maurice Bouchor et de ses amis qui vont remuer d'en-

thousiasme les braves gens des faubourgs par la lecture des chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Diderot, de Michelet, de Hugo. J'en passe, et non des moins originales et intéressantes. Mais, pour tout cela, où sont les Jeunes? Je me souviens de très littéraires appels de Jeunes à la Jeunesse, parus avec fracas à la *Volonté* (du temps où la *Volonté*...!) Vous en souvient-il aussi, M. Fernand Gregh? Où sont les Jeunes qui voulaient tant quitter les cénacles et les tours d'ivoire? Je sais des Jeunes qui, à Lyon et à Toulouse, ont fait comme il leur avait été si bellement dit par ceux de Paris et qui, par des causeries, par des revues littéraires et sociales, sont déjà près du peuple. Mais, en dehors du *Groupe des étudiants collectivistes*, qu'a-t-on essayé d'organiser aux alentours du quartier latin? Il n'y a pas même une *Ligue de la Jeunesse républicaine*, et pourtant on en a tant parlé. Cénacles, tours d'ivoire, ou plus souvent cafés et petites femmes! Pendant ce temps François Coppée, bonnet à poil et gong intrépide, se ramasse des disciples dans les cercles catholiques, non seulement pour sa poésie (ce qui serait déjà malheureux), mais pour la « Patrie française » que célèbre M. Marcel Dubois, petit jésuite de Sorbonne.

Chez les Etudiants populaires, par Edouard Petit. — Par bonheur d'autres sont au labeur, si les Jeunes, poètes ou bourgeois, sont au rêve ou à la noce. Quel admirable monde que les instituteurs de France! Oui, mes amis les esthètes! Dans son charmant livre, sorte de carnet de route, M. Edouard Petit nous dit : « J'ai noté quelques impressions, certaines des choses vues, en un voyage au pays des étudiants populaires, en une course hivernale à travers la France post-scolaire, que, noctambule harassé, j'ai effectué de cours en conférences, de mutualités en cercles de lecture, de patronages en associations. Au gîte d'étape, pour me délasser des soirées et réceptions, pour rompre avec le fracas des harangues, j'ai fixé la physionomie de quelques scènes prises dans les milieux les plus divers. » Lisez cela, mes amis les esthètes : vous serez ravis de tant d'utiles choses qui se font, sans bruit, pour la pensée et pour la science et même pour l'art de la France, et vous serez humiliés par tant de dévouement. Braves gens des écoles de campagne, qui chaque soir, après une longue journée de grammaire et d'arithmétique, façonnent encore quelques adultes à la lecture et à l'écriture,

ou bien font une conférence agricole, ou même se risquent en quelque palabre littéraire ! Braves gens qui donnent pour rien leur peine et quelquefois paient le lumignon de l'école du soir ! La bonté humaine est sans limites.

Les Flamidiens. — Braves gens encore qui nous sauveront des « chers frères » Flamidiens ! Une fois de plus l'ignoble crime de Lille a révélé l'immondicité de certaines cavernes congréganistes, et la foule a régardé sous le manteau de Tartuffe. Mais pourquoi la foule hurle-t-elle la mort contre le « cher frère » Flamidien ou contre une bande de Flamidiens ? Il y a toujours de la folie érotique dans de telles turpitudes de sperme et de sang, et il serait injuste de rejeter la folie ignominieuse d'un seul ou de quelques-uns sur tous ceux qui portent la même livrée de congrégation. C'est le système qui a tort et qu'il faut condamner pour son immorale barbarie. Que le prêtre respecte son vœu de chasteté, exalté qu'il est par le sentiment d'une dignité surhumaine ou seulement fidèle, par honneur et par propreté, à la parole qu'il jura : cela est possible. D'ailleurs, aux heures d'exaspération sensuelle, le prêtre peut rencontrer la femme. Mais les pauvres « chers frères » ne sont à l'ordinaire que de bons rustres, forts en sang et hauts en couleur. Ils ne se sentent pas, avec une fierté préservatrice, les oints du Seigneur, et ils se résignent mal à être les castrats de la domesticité ecclésiastique. Pas de femme, puisqu'ils vont toujours par deux ou trois avec ordre de se surveiller et de se dénoncer, les « chers frères ». Alors ?... Alors, ils jouent au garçonnet. Et ils sont nombreux et divers, les jeux que l'on dénomme, ô Tartuffe ! « amitiés particulières » dans les couvents. Les Flamidiens, avant de tuer, ont bien des manières plus laides de faire des victimes. Vous hurlez contre ces fous : que ne dénoncez-vous plutôt, devant l'opinion et les lois, l'inhumaine et antisociale horreur d'où procède leur folie ?

La Faillite du Mariage et l'Union future, par J. Joseph-Renaud. — Il paraît qu'il y a aussi une « faillite » du mariage, M. J. Joseph-Renaud en donne mille raisons fortes, spirituelles, cruelles parfois. Il en donne peut-être trop de raisons : on croit à un parti pris contre la vieille institution qui fit les adultères et la littérature de Bourget. Mais que sera l'union future, rêvée et célébrée en rêve par le jeune

écrivain ? Lisez le livre : vous trouverez cela curieux et garderez vos méfiances contre l'union future qui serait l'union trop libre.

VICTOR CHARBONNEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Jules Soury : *Jésus et la Religion d'Israël*, Charpentier 3.50 — Max Muller : *Nouvelles études de mythologie* trad. Léon Job, Alcan 12.50 — Pierre d'Espagnat : *Jours de Guinée* : Perrin, 3.50 — Henri Schirmer : *Le dernier rapport d'un Européen sur Ghât et les Touaregs de l'Aïr*, Fischbacher. — Memento.

Des deux études qui composent le livre de M. J. Soury, **Jésus et la Religion d'Israël**, dont la librairie Charpentier publie une nouvelle édition, on lira surtout avec intérêt la seconde ; l'étude des croyances et des conceptions hebraïques des vieux siècles, comparées à la mythologie des divers peuples sémitiques qui occupèrent la Chaldée, l'Assyrie, l'Aram et enfin la Phénicie et la Palestine. Le peuple d'Israël, en effet, eut beau s'intituler le peuple de Dieu, nous savons aujourd'hui ses origines humbles. Il est le parent pauvre des grands peuples de l'Assyrie et de la Chaldée et il leur a emprunté ses légendes cosmogoniques, ses traditions principales, ses croyances religieuses et très probablement aussi le type de sa littérature, — c'est-à-dire le verset biblique dont on lui faisait gloire. Peuple sémitique, il a eu les dieux issus des croyances générales de la race ; « il a été polythéiste et idolâtre comme les autres peuple sémitiques ». Ce qui a longtemps égaré les historiens de la religion d'Israël, dit justement M. J. Soury, « c'est qu'ils l'ont surtout contemplée à la lumière des écrits déjà presque chrétiens des grands prophètes du VIIIe et du VIIe siècle, d'Isaïe et de Jérémie ». La spéculation aidant, d'ailleurs, on a voulu nous remontrer, métaphysiquement même, que les Sémites étaient voués au monothéïsme (1). Mais le monothéïsme, tel que nous le connaissons par les rédacteurs derniers de la Bible, l'Histoire Sainte et la Théologie chrétienne n'est point l'héritage des lointains ancêtres d'Israël, des Abrahamides par exemple, révérant Iahweh tout au plus comme le dieu principal de leur tribu, et de même que les Nachorides et les autres tribus sorties de Térach, les Moabi-

(1) Cf. sur ce point l'Introduction de *Julien l'apostat*, par Emile Lamé.

tes et les Edomites révéraient le leur. Chacune de ces tribus revendiquait la primauté pour la divinité de ses pères, mais elle ne songeait point à nier qu'il en existât d'autres. C'est la phase ou le stade psychique dans la vie religieuse des peuples, pour employer le jargon des philosophes, que Max Muller appelle, je crois, l'Hénothéisme. La religion d'Iahweh en somme ne devient la religion d'Israël qu'à l'époque de la conquête de la Palestine; les anciens livres ne parlent guère que des Elohim; « quand les Beni-Israël remontent dans le pays de Chanaan, ils sont idolâtres et polythéistes comme lorsqu'ils en sont descendus : mais leur divinité nationale est alors Iahweh; Iahweh est le dieu d'Israël, comme Kemosch est le dieu des Moabites, comme Milcom ou Molock est le dieu des Ammonites, Orotal celui des Edomites et des Ismaëlites. C'est très tard enfin que la religion d'Iahweh se spiritualise, que l'idée de l'unité divine, de l'universalisme de Dieu se dégage ; et telle qu'on la peut concevoir d'après les récits divergents et très remaniés de la Bible, la religion d'Iahweh, d'ailleurs jalouse, sombre et sanguinaire, fut toujours en rivalité avec les autres religions de son peuple, avec les religions de Baal, d'Aschéra, le culte des Elohim, des divinités multiples de l'animisme : culte des astres, des fleuves, des arbres, des montagnes, des animaux, enfin avec les croyances des autres peuplades chananéennes de même race. « La Bible, d'ailleurs, selon l'expression heureuse de M. Joseph Halévy — qu'on ne saurait récuser en telles questions — est surtout *une œuvre de polémique dirigée contre les croyances nationales des Hébreux* ; elle est l'œuvre de l'école monothéiste ou prophétique, qui combattait l'ancien polythéïsme; et pour cela, littérature de polémique, on ne doit l'utiliser qu'avec précaution et discernement; la plus grande erreur qu'on puisse commettre en l'étudiant, c'est de considérer les opinions émises par ses rédacteurs comme reproduisant les conceptions populaires et nationales; les conceptions populaires d'Israël ne sont point celles que les prophètes soutiennent, mais bien au contraire celles qu'ils combattent. »

L'erreur que signale ici M. Joseph Halévy fut, on le sait, l'erreur et la fraude pieuse sur quoi fut édifiée la croyance au monothéisme primitif des Hébreux; mais la religion hebraïque fut d'abord naturaliste et sidérale, et si nous ne pouvons

suivre M. J. Soury dans l'étude parallèle des dieux d'Israël et des autres peuples sémitiques, Iahweh et Baal, Tammouz, Adonis, Aschéra et Derketo — dont nous retrouvons aussi bien le caractère primitif, la représentation et le culte dans les monuments assyriens et les inscriptions cunéiformes; si nous sommes tentés de contester l'assertion si répandue que seuls les Sémites pouvaient convertir les Aryens au monothéisme, — car on a fait un bien long crédit à ces petits peuples de bédouins, — nous devons nous associer à ses conclusions et dire que d'autres divinités qu'Iahweh, créateur à présent du ciel et de la terre, pouvaient l'emporter dans la lutte séculaire pour l'existence et la domination; mais le contraste entre n'importe lequel de ces dieux et le Dieu des Evangiles ne pouvait être plus grand que celui qui nous apparaît enfin entre l'antique Iahweh des Béni-Israël sortis d'Our-Kasdim, parent de Moloch et comme lui reclamant des sacrifices humains,et le Dieu qu'une partie considérable de l'humanité prie aujourd'hui encore, le Dieu père de Jésus.

Cette étude, dans le livre de M. J. Soury, est précédée de quelques chapitres sur les Origines du Christianisme. J'avoue n'y avoir pris qu'une joie médiocre. — « C'est, dit « la prière », un Jésus nouveau que nous révèle M. J. Soury, une manière de fanatique déchaîné contre la société de son temps. » — « L'état de sourde exaltation, lisons-nous ensuite dans le texte, de tension et d'efforts continus de la volonté, entretenus par sa foi surhumaine en sa mission de prophète, a peut-être déterminé d'assez bonne heure chez Jésus des hyperhémies des centres nerveux. » — Nous sommes renseignés ainsi. C'est la médecine discutant le cas du nommé Dieu. — Suivent quelques dissertations et chicanes sur les Evangiles, d'ailleurs point neuves, car elles nous reportent au bel âge des Strauss, des Zeller, de M. Renan et de la Revue Germanique, et il n'y a rien à dire là-dessus, si non qu'on discutera toujours vainement sur les légendes; quelque désir en effet qu'on puisse avoir de mettre à néant la tradition chrétienne, il faut se résigner à n'en point connaître davantage sur elle-même et ses origines que ce qu'elle a bien voulu nous apprendre. — En fermant ce livre, du reste, on peut signaler encore quelques pages intéressantes sur le rôle des Juifs et des Judeo-Chrétiens dans la civilisation romaine.

§

J'ai remis plusieurs fois de parler du dernier livre de Max Muller : **Nouvelles Etudes de mythologie**, traduites par M. Léon Job, de la Faculté de Nancy. C'est qu'on ne saurait trop retourner une œuvre aussi laborieuse et compacte ; et entre nous, même, nous pouvons penser que les savants abusent peut-être un peu de leur droit, acquis par un siècle entier d'enthousiasme scientifique, de nous donner des livres de poids. La littérature chercherait vainement un éditeur pour un tome de six cents pages in-octavo, sans blancs ni marges; comme il s'agit d'un livre de science, on trouve que c'est très bien.

C'est très bien, en effet, si nous considérons l'effort et l'œuvre entier de M. Max Muller ; lecture faite, nous devons convenir aussi que les *Nouvelles études de Mythologie* ne sont qu'une pierre médiocre dans son édifice. Elles n'apportent en somme aucun fait nouveau. — On sait les dissentions des mythographes et les systèmes divers qui les partagent ; avec M. Lang et les totémistes, c'est l'explication de la mythologie par l'ethnologie : nous avons l'école analogique et l'école ethnologique. Avec Max Muller, la mythologie s'explique par la philologie ; c'est l'école généalogique ou linguistique. Et M. Max Muller discute et discute, « reprenant les théories qui lui sont chères », essayant encore de convaincre le prochain, et c'est-à-dire : les humanistes, philologues et anthropologistes. On s'attendrait à trouver ici les résultats de ses dernières recherches, un exposé de son système selon les données les plus actuelles d'une science qu'il a faite sienne ; mais point ; il discute d'abord les objections qui lui ont été faites, et son livre ne saurait intéresser véritablement que le monde des mythographes et des sanscritistes ; on l'analysera d'autant moins aussi que tout y est pêle-mêle ; les faits n'y viennent que comme arguments ; c'est formidable et confus : c'est la science allemande. — Au reste, le grand reproche qu'on pourrait faire à la mythologie comparée serait justement d'avoir trop généralisé, de n'avoir point assez tenu compte du génie de chaque race ; M. Max Muller s'en défend, mais il ne voit guère la mythologie grecque qu'à travers la mythologie hindoue. Pour la préoccupation biblique de rechercher l'unité de l'espèce humaine qui lui fut bien signalée comme une tare par la philologie matérialiste, nous ne voyons pas bien ce

qu'elle pourrait avoir de choquant; elle est ensuite peu apparente dans ce dernier ouvrage, et par contre — car un si gros livre ne saurait être dépourvu de valeur — on y trouvera de curieuses observations sur la fermentation mythologique et les énigmes se rapportant aux phénomènes naturels ; sur les mythes mordvines et finnois, sur diverses questions de phonétique, et enfin — il fallait bien y revenir — sur la mythologie védique.

§

Dans la série du livre de voyages, il faut signaler également : chez Perrin, **Jours de Guinée** par Pierre d'Espagnat. Il y a bien là une curiosité, car c'est un livre de littérature et l'œuvre d'un homme qui a su voir, et — particularité plus remarquable encore — qui a su rendre ses impressions. — M. d'Espagnat semble avoir entrepris un voyage d'agrément, si toutefois on peut appeler un agrément de se trouver sous des ciels torrides, en des ponts de navires « encombrés de ponchons d'huile, de vieilles barriques, de fumier, de ferraille, de bestiaux, de nègres, de nippes sordides » ; de séjourner près des marigots, dans de puantes cases et des factoreries au confort élementaire, de remonter des rapides en pirogues, de faire des lieues et des lieues avec les noirs grossiers et ivrognes et de coucher sur le sol, harcelé par toutes les bêtes pullulantes des régions équatoriales. Mais il a voulu connaître justement « la terre des forêts, des fleuves de vase qui coulent lentement, des formes animales aux croupes monstrueuses, des peuples obscurs et nus qui s'agitent en criant sous le soleil » ; il a remonté la Camoé et visité des rois nègres, vu l'Assinie, l'Atié et le Lahou, et il a cherché à rendre « la monotonie si curieusement attirante de ces terres d'Afrique et leur charme de mort », l'impression de leurs forêts étranges et merveilleuses, de leurs nuits « où il y a on ne sait quoi de fatidique et d'enamouré unique au monde, effluve des susurrements des bois, des buissons enflammés de lucioles, de tout ce qui respire et de tout ce qui meurt au fond de l'ombre chaude » ; et nous pensons qu'il a réussi et qu'il a bien fait de publier ses notes, car on le suit facilement et parfois on aimerait à connaître par soi-même de telles aventures et les paysages miraculeux qu'il évoque, s'il n'y avait le soleil implacable, les maladies sournoises du climat, — la haine même de la nature dans ces contrées loin-

taines où tout est hostile à l'homme d'Europe, — et s'il n'était meilleur encore de lire des livres comme celui de M. d'Espagnat, tranquillement, au coin du feu.

Chez Fischbacher, M. H. Schirmer, professeur de Géographie à l'Université de Lyon, publie **Le dernier rapport d'un européen sur Ghât et les Touareg de l'Aïr**. C'est le journal de voyage d'Erwin de Bary, lequel mourut à Ghât, en 1877, assez mystérieusement du reste. On y trouvera quelques renseignements géographiques et géologiques sur le Sahara, des notes ethnographiques à rapprocher des divers ouvrages publiés sur les Touareg, et pour ainsi dire à chaque page d'édifiants aperçus de la manière dont ces tristes peuplades entendent l'hospitalité. Les naturalistes enfin le consulteront avec fruit.

Memento. — A Corbeil, la *Société archéologique de Corbeil, d'Etampes et Hurepoix* a inauguré un musée dans l'ancienne église des chevaliers de Saint-Jean ; l'église a été acquise et restaurée pour un tel usage, et il faut féliciter ici les gens de Corbeil, qui n'ont pas eu l'idée d'en faire un théâtre ou un marché comme ceux de Senlis, ou une salle de gymnastique comme ceux de Soissons.

Les journaux annoncent qu'il est très sérieusement question de nettoyer et de remettre en état les anciennes verrières des églises Saint-Médard, Saint-Séverin et Saint-Germain l'Auxerrois, en effet méconnaissables par la poussière et la crasse. Nous ne saurions trop recommander à la vigilance des commissions spéciales les églises Saint-Gervais et Saint-Merri, lesquelles possèdent également quelques vitraux du xvie siècle, qu'il est encore temps de préserver.

Le petit jeu des pierres druidiques. Après ceux de Bretagne on a essayé de convoquer pour la grandissime Exposition divers menhirs et dolmens des environs de Corbeil. Un industriel avait là pensé trouver un clou (!) Chose remarquable, les municipalités des communes consultées ont décliné les offres de l'entrepreneur.

Renvoyé faute de place à une prochaine chronique : *La Bièvre et Saint-Séverin*, de J. K. Huysmans, *Dans la Haute Egypte* par R. Delaporte, et les *Etudes d'histoire et d'archéologie* de M. P. Allard. — *Le Tour du Monde* a commencé avec son premier numéro de Janvier le Voyage de M. A. H. Landor au Thibet (*Voyage d'un Anglais aux régions interdites*). Il

me sera très agréable de parler de cette intéressante publication.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

La Revue bleue. — La Grande Revue. — La Revue de Paris. — La Revue Blanche. — L'Ermitage. — Memento.

A l'écart de la cour où l'on devait s'ennuyer pompeusement, le XVIIe siècle vit se former une société délicate peu nombreuse. L'esprit avec les belles manières y étaient appréciés ; on y aimait la poésie, passionnément, en lui demandant d'être gracieuse plutôt que sublime, et de s'assouplir au compliment. Autour de femmes jolies, des hommes s'empressaient à paraître spirituels et la plupart y parvenaient sans effort. Les financiers s'honoraient d'une amitié de poète, quand même le poète n'était pas excellent, ce qu'ils n'ont point encore appris à discerner. Les noms de Julie d'Angennes ; de Madame Cornuel « qui avait de l'esprit autant qu'on en peut avoir » ; de la célèbre Madame Pilou, qui faisait le bien et donnait des conseils recherchés, entre deux épigrammes caustiques ; de ces dames de Rohan, si imprévues et généreuses de leurs « privés » ; de la belle Madame de Cavoye qui étonnait par sa fidélité à un mari que Richelieu protégeait ; — les noms d'Esprit, de Ménage, de Gomberville, de Voiture, de Vaugegelas, de Balzac, de Mademoiselle Paulet, la maîtresse de Bordier, « poète royal pour les ballets » et de quelque six autres amants dont l'un vendait du linge, un autre appartenait à la commanderie de Malte, un encore professait la théologie, un était prévôt de la ville, un, conseiller de cour, un, peut-être cardinal, et s'appelait M. de la Vallette, — ces noms conservent un charme souverain. La critique a eu raison de pardonner beaucoup à Tallemant des Réaux qui nous les a conservés dans l'étourdissant brouhaha de son bavardage.

M. Pierre Brun a trouvé quelques inédits de ce gazetier parfait et médisant, à la Bibliothèque municipale de La Rochelle. Ce sont des pièces recueillies par Tallemant et qui, improvisées, valaient parfois à leur auteur une réputation qui ne se défaisait point de quinze jours. M. Brun avoue « n'avoir que l'embarras du choix » ; cependant ses citations, dans la **Revue bleue**, sont trop rares, encore qu'on admette qu'il n'y ait pas reproduit les pièces de « ce musée secret » dont il parle.

Pourtant, voici un sonnet du grand Condé, — au moins est-ce Tallemant qui l'attribue à « la main glorieuse qui tenait à Rocroi le bâton de commandement », comme dit M. Brun avec simplicité :

Dans ces sombres déserts où Bayard se promène,
Où le soleil fait voir rarement sa clarté,
Où toujours les hivers triomphent de l'été,
Et qui, de tous les dieux, ont attiré la haine,

Je pensais au malheur où le destin m'entraîne,
Je pensais à l'abîme où je me suis jeté,
Et sur ce triste objet mon esprit arrêté
Ne se représentait qu'une perte certaine.

Vous parûtes alors parmi tous ces brouillards,
Dissipant leurs vapeurs par vos puissants regards
Et menant après vous une saison nouvelle.

Voyez, ma chère Iris, ce que peuvent vos yeux :
La vie en ce moment me parut toute belle ;
J'oubliai tous mes maux et je me crus heureux.

Après ces vers d'un « amateur » qui a montré plus de décision et de talent dans un art moins difficile, on peut citer cet impromptu — très « amateur » aussi, — de La Fontaine qui pourtant... :

Souper le soir et jeûner à dîner,
Cela me cause un léger mal de tête.
Ne jeûner point ? Arnaud me fait jeûner.
Escobar dit qu'Arnaud n'est qu'une bête.
Fi des auteurs qu'on crut au temps jadis !
Qu'ont-ils d'égal aux maximes du nôtre ?
Ils promettaient au plus le Paradis ;
En voici deux pour ce monde et pour l'autre.

La Grande Revue nous reporte au « Premier plaidoyer de Léon Gambetta » qui occupait dans l'affaire Buette, le 17 juillet 1862, un de ces procès politiques provoqués par le zèle de la police impériale. On est surpris par le ton et quelquefois l'indiscrétion malicieuse de l'orateur, dans le discours écrit qui a servi de base à la défense de son client :

« Ainsi donc voilà tout ce procès ! Un grand cœur entraîné, une belle nature insultée, des témoins que la huée accueille

à la barre, des preuves nulle part, de la calomnie partout, et nous pourrions être condamnés ! Oh ! non cela n'arrivera pas, dans un pays où l'on adore comme Dieu un homme que des mouchards ont cloué sur la croix.

» O magistrats, que pensez-vous de Pilate?

» Ah ! n'est-ce pas que la Justice doit toujours ignorer les passions de la foule ou les intérêts du pouvoir, et que le juge pour être la véritable figure de la loi doit être intègre ? »

Gambetta cite de forts médiocres alexandrins qu'il appelle « la grande parole du président Dupaty ». C'était une aimable concession au tribunal. Cependant la cour n'y fut pas extrêmement sensible. Peu après, l'avocat ayant prononcé le mot de « souricière », le Président l'interrompt, et provoque cette définition insuffisante :

« Une souricière, c'est un de ces traquenards obscurs comme les gens qui sont en fuite comme Bachelet, ont coutume d'en laisser derrière eux. Du reste, je déclare que cette locution française a été créée, non par moi, mais par les hommes de la police. »

Malgré l'éloquence du jeune Gambetta, Buette fut condamné à trois mois d'emprisonnement. En 1881, il était des fanatiques du « grand homme » :

« Buette, quelques années plus tard, se ruina. Encore dans la force de l'âge, il partit pour l'Amérique du Sud et s'y remit à l'œuvre. Et je ne sais comment il fut mêlé à une insurrection contre la République brésilienne. Fait prisonnier par l'amiral Peixoto, il offrit de couper les fils des torpilles qui menaçaient la flotte en rade de Rio, en échange de quoi il aurait la vie sauve. Les propositions de Buette furent acceptées. Il coupa les fils des torpilles. Sur quoi, malgré la parole donnée, on le fusilla. Il faillit s'ensuivre un assez grave incident diplomatique. Le gouvernement brésilien finit par payer une indemnité de trois cent mille francs à sa famille. »

« Conversations de Napoléon ». C'est un extrait, donné à la **Revue de Paris**, du journal que rédigeait chaque soir le général baron Gourgaud, à Sainte-Hélène. L'empereur parle :

« je crois que l'homme a été produit par le limon de la terre, échauffé par le soleil et combiné avec les fluides électriques. Que sont les animaux, un bœuf, par exemple, sinon de la matière organique ? Eh bien ! quand on voit que nous

avons une constitution à peu près semblable, n'est-on pas autorisé à croire que l'homme n'est que de la matière mieux organisée, et dont ce serait l'état presque parfait ? Peut-être un jour viendra-t-il des êtres dont la matière sera encore plus parfaite.

» Où est l'âme d'un enfant ? d'un fou ? L'âme suit le physique, elle croît avec l'enfant, décroît avec le vieillard. Si elle est immortelle, elle a donc existé avant nous ; elle est donc privée de mémoire ? D'un autre côté, comment expliquer la pensée ? Tenez, en ce moment, tandis que je vous parle, je me reporte aux Tuileries, je les vois, je vois Paris... C'est comme cela qu'autrefois j'expliquais les pressentiments. Je pensais que la main reprochait à l'œil de mentir, quand celui-ci affirmait qu'il voyait à une lieue. La main objectait : « *Je ne vois qu'à deux pieds, comment pouvez-vous voir à une lieue ?* » De même les pressentiments sont les yeux de l'âme.

» Néanmoins, l'idée d'un Dieu est la plus simple : qui a fait tout cela ? Là est un voile que nous ne pouvons lever, c'est hors la perfection de notre âme et de notre entendement. C'est d'ordre supérieur. L'idée la plus simple est d'adorer le soleil, qui féconde tout. Je le répète, je pense que l'homme a été fourni par l'atmosphère échauffée par le soleil, et qu'au bout d'un certain temps, cette faculté a cessé de se produire...

» Les soldats croient-ils en Dieu ? Ils voient tomber si vite les morts autour d'eux !

» J'ai souvent eu des discusions avec l'évêque de Nantes. Où vont les animaux après leur mort ? Il me disait qu'ils ont une âme particulière et se rendent dans certains limbes. Il m'accordait tout ce que je pensais sur les biens du clergé, mais il croyait en Jésus et parlait toujours comme un vrai fidèle. Le cardinal Casalle et le Pape croyaient aussi en Jésus. »

— Il faut recommander aux gens en bonne santé, — exclusivement — la lecture de l'*Essai sur la médecine* où M. Pierre Finet propose ses idées radicales aux abonnés de la **Revue blanche** :

« ... Ceci joint aux progrès réalisés par les personnes sur elles-mêmes, — c'est-à-dire à la conviction que les maladies dérogent à la noblesse de caractère, indiquent des défauts d'intelligence, un manque de coquetterie et de témérité, —

il est permis d'avancer, par moyen préjudiciel, que la santé aura force de loi.

» Les médecins seront beaucoup plus occupés à cultiver cette santé, à la fleurir, véritables jardiniers de la beauté humaine, qu'à s'inquiéter des mauvaises herbes, à les préserver. Il est ingrat de ne pas laisser mourir des gens qui, par leurs tares héréditaires ou acquises, leurs empêchements chroniques, ne demandent que cela. Un cancéreux ressemble à un arbre dont les racines sont rongées par le ver blanc, chauve de feuilles et qui dépare le paysage. Les chirugiens, ces bons bûcherons, s'emploient, il est vrai, à les précipiter. »

Grâces soient rendus aux chirugiens !

Une autre citation, pour prouver que M. Pierre Finet en appellerait volontiers à la médecine elle-même, pour purger la terre de ses habitants :

« Les alcaloïdes que l'on a retirés des plantes, poisons violents qui tueraient sans ménagement pris à l'aveuglette, en granules d'un milligramme obtiennent un plein effet thérapeutique. On en découvrira pour chaque cas particulier... Voyez que l'homme s'habitue à la strychnine et qu'il puisse en faire un usage journalier ! Il acquerra un esprit d'entreprise que nous ne soupçonnons pas. Nous sommes encore enlizés dans la routine. Nous dormirons et nous veillerons à volonté. Nous nous guiderons absolument selon nos désirs. Notre rêve sera à portée et celui qui y faillira ne le regrettera pas, il ne l'aura pas voulu. »

Le souriant Henri Ghéon, outre une *moralité*, écrit cette fois à l'**Ermitage** la « Lettre d'Angèle ». Il y relève les erreurs de M. Larroumet. A quoi bon ? M. Larroumet se trompe toujours, quoi qu'il fasse, et toujours il se trompera ; il lui est impossible d'échapper à sa destinée et l'on peut croire qu'il s'en console en songeant que « l'erreur est le fait des hommes ». Qu'il ait pu écrire : « M. Francis de Croisset représente la Belgique à cette heure », — en quoi cela est-il gênant? M. Larroumet doit puiser ses informations à des sources généreuses, voilà tout ! Quand à M. F. de C., un ami sincère l'aura sans doute mis en garde contre les enthousiasmes, le lyrisme d'un pareil critique !

Memento. — **La Vogue**. — Stuart Merrill : *La maison de la Vieille*, poème d'une simplicité impressionnante et qui est

un vrai drame. — Un conte de Tristan Klingsor : la *Jalousie du Vizir*, où un potier, un astrologue, un poète et la gracieuse Suleika, marinent dans l'essence de roses, avec un cuisinier, son marmiton, une mendiante, un vizir, un calife, personnages aussi indispensables que Scheherazade, un cimeterre, des figues et du vin sucré, à la confection d'un entremets persan. Et celui-ci est fort bien, en vérité.

Revue dauphinoise. — On y voit, pour illustrer une étude de M. A. de Rochas sur « l'Expression des sentiments dans les arts », — la photographie d'une belle personne qui montre son sein gauche, pour représenter : « la nature soulevant ses voiles devant le savant ». L'allégorie est assez peu compliquée pour plaire aux lycéens.

Nouvelle Revue. — *Les Femmes de la Renaissance*, par M. Eugène Müntz.

La Plume. — *L'esprit et le sentiment artistique de la Comtesse du Barry*, par M. A. Bourgeois. — Une étude de M. H.-D. Davray sur le peintre *Hacker*.

Revue encyclopédique. — *Giacomo Leopardi* par M. Paul Sirven.

Le Sillon. — M. Paul Renaudin, après avoir constaté que « le nombre des gens grossit tous les jours... qui sont prêts à jeter leur gerbe de roses ou leur bouquet de violettes sur le prince Victor », — s'en remet au « parti des honnêtes gens, que Léon XIII évoquait naguère « pour » épargner à la France, etc, etc...

La Montagne. — M. Gonzague de Reynold termine la longue et *substantielle* étude qu'il a consacrée aux *Poètes de la Gruyère*.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Littérature française jugée par les écrivains anglais d'aujourd'hui (*Le Gaulois du Dimanche*, 12 février). — Résumé de la philosophie de Nietzsche (*Le Siècle*, 17 janvier). — Le latin comme langue internationale (*L'Echo de Paris*, 14 février).

« Le *Gaulois* a publié, le mois dernier, une très curieuse enquête littéraire où les membres de l'Academie francaise avaient été appelés à faire un choix parmi les écrivains anglais qui leur paraissaient caractériser le mieux le génie de l'Angleterre. Nous avons demandé aux écrivains anglais la contre-partie de cette enquête. »

J'attendais la contre-partie nécessaire pour dire un mot de l'enquête du *Gaulois*, très curieuse en effet, par le double état d'esprit qu'elle permet de constater en deux séries d'écrivains équivalents. Il s'agit, je suppose, d'hommes entre quarante-cinq et soixante ans, allant de la génération de M. Bourget à celle de M. Sully-Prudhomme, et au delà ; or les Français de cette couche géologique sont beaucoup plus ignorants ou plus discrets que leurs confrères d'Angleterre. En général, leur connaissance de la littérature anglaise commence et finit à Shakespeare. Ceux qui se sont hasardés un peu moins loin l'ont fait avec une prudence vraiment académique, ou avec une indifférence comme boudeuse et affligée. En vérité cela faisait peine à lire, parfois, les aveux de ces représentants officiels de la littérature française, qui ne se souvenaient même pas, enferrés dans leur égoïsme professionnel, d'avoir lu De Foe et Swift, *Robinson Crusoé* et les *Voyages de Gulliver* ! Ce dernier livre est pourtant fort recommandable à l'heure présente et bien instructif, puisqu'il relate l'Affaire avec un soin extrême et une parfaite exactitude, en se servant, il est vrai, ce qui déroute les lecteurs vulgaires, des mots *Tramecksan* et *Slamecksan*, les Hauts Talons et les Bas Talons. « La haine des deux partis est à un tel degré qu'ils ne mangent ni ne boivent ensemble et qu'ils ne se parlent point. Nous comptons, continue un Slamecksan, que les Tramecksans ou Hauts Talons nous surpassent en nombre, mais l'autorité est entre nos mains. » On sait que le parti des Hauts Talons était encouragé par les Gros-Boutiens exilés à Blefuscu, et que toutes ces anecdotes aboutirent à une guerre navale où Gulliver se distingua particulièrement. Swift est donc non seulement un grand écrivain, mais aussi un grand prophète ; et il n'est pas tout à fait impossible que nous soyons visités prochainement par quelque Gulliver, du genre par exemple de celui qu'on appela l'Ogre de Corse. Je crois donc que si Jonathan Swift avait écrit en français, les Anglais le connaîtraient tout de même, comme M. Arthur Morrison connaît Rabelais « si joyeux et si sage, l'ancêtre en art de Swift et de Sterne ». M. Morrison a l'air de n'ignorer presque rien de notre littérature. C'est un romancier. M. Anthony Hope, romancier aussi, avoue également son culte pour Rabelais, un des écrivains » dont il remercie le plus la France » ; et un troisième ro-

mancier, Thomas Hardy, cite d'abord le nom de Rabelais. Ce goût pour Rabelais, si terriblement archaïque, pourrait surprendre si on ne supposait que les Anglais le lisent dans une traduction. Rabelais doit être admirable dans le bon anglais du dix-septième siècle, capable encore de toutes les hardiesses.

Les réponses de M. Bodley, historien, et de M. Gosse, poète et critique, sont particulièrement intéressantes. M. Bodley s'accorde avec M. Wilkinson, critique dramatique et historien, pour ne reconnaître, à aucun degré, le génie français dans Jean-Jacques Rousseau. « Quant à Jean-Jacques, dit M. Bodley, il n'est pas français du tout. Suisse de naissance, Suisse d'esprit, il est, par excellence, humanitaire, sans patrie. » Et M. Wilkinson :

« L'écrivain qui a exercé la plus grande influence au siècle dernier est, à mon avis, Jean-Jacques Rousseau, qui a été l'inspirateur vigoureux de tant d'efforts. Les Allemands lui doivent beaucoup plus qu'ils ne veulent le reconnaître ; la grande scène du contrat de Gœthe dans *Faust* a été écrite sous l'influence directe d'une des « Rêveries » de Rousseau. Mais dans le Genevois Rousseau je ne vois rien du Français, sauf la langue. Son sentimentalisme morbide, son manque d'esprit et la fureur violente de ses théories dogmatiques me paraissent avoir apporté une note nouvelle et étrangère dans les mœurs françaises. Plus sain, plus viril, et plus français m'apparaît l'esprit de Diderot dont les œuvres, quel que soit le sujet qu'elles traitent, me font toujours plaisir. »

M. Bodley dit la même chose de Voltaire et de Montesquieu :

« Au XVIII siècle, les grands écrivains français ont la tendance d'illustrer plutôt l'esprit de l'âge que celui de leur race. Montesquieu est trop anglomane, et la France aujourd'hui subit les suites néfastes de son anglomanie. De même, Voltaire est trop cosmopolite. Il y a de ses livres où l'on trouve la manifestation la plus brillante du génie français, incomparable pour la netteté et le naturel du style. Mais l'ensemble de son œuvre sent trop l'hôte de Holland House, le pensonnaire de Potsdam, le monarque intronisé à Ferney. »

Quels sont donc pour un littérateur anglais d'aujourd'hui les écrivains qui représentent le mieux la France ? M. Edmond Gosse répond à cette question avec sagacité et avec préci-

sion; tout en trouvant sa liste un peu courte, je la contre signerais volontiers, — pour commencer, car je ne saurais me passer ni de Buffon, ni de Chateaubriand, ni de Baudelaire, trois noms qui semblent être pour les Anglais, à l'exception de M. Thomas Hardy, de profonds mystères. M. Frederic Harrison qui connaît très bien notre littérature ignore Chateaubriand et Flaubert; ou du moins il les estime peu. Voici, tout entière, la lettre de M. Gosse :

« En répondant à votre intéressante enquête demandant quels sont les auteurs, morts aujourd'hui, qui caractérisent le mieux le génie de la France, j'ai voulu rechercher quels sont ceux qui ont excellé dans les voies où ils ont réussi à surpasser tous les écrivains étrangers ayant tenté le même effort intellectuel. Après beaucoup de réflexion, je suis arrivé à penser que Villon, Ronsard, Racine, Balzac et Flaubert sont cinq grand écrivains qui caractérisent, de la façon la plus exclusive, le génie de la France.

» Villon, — parce qu'il est l'organe lyrique de la démocratie du Moyen-Age, comme Dante l'est de son aristocratie et Chaucer de sa bourgeoisie;

» Ronsard, — parce qu'il représente, à son point culminant, une dextérité dans l'application des idées de la Renais sance à l'art moderne, qui n'a atteint nulle part une perfection aussi exquise qu'en France;

» Racine, — parce que, dans tous les pays d'Europe, un effort a été tenté, au dix-septième siècle, pour appliquer les principes d'Aristote à la grande poésie, mais que cela a été fait toujours avec quelque dureté, quelque sécheresse, quelque gaucherie, — sauf l'unique exception offerte par les tendres, mélodieuses et passionnées tragédies de Racine;

» Balzac, — parce qu'il est le plus opulent de tous les créateurs en prose, comme Shakespeare l'est en poésie; parce que, par la force de cette fécondité prodigieuse, il détourna le cours complet du roman de sir Walter Scott;

» Flaubert, — parce qu'il demeure le type de l'infatigable et impeccable artiste, livrant bataille à toute heure de sa vie à la médiocrité et à la niaiserie, brûlant sans cesse l'huile limpide de la vie dans la lampe d'onyx de l'individualité.

» Laissez-moi saisir l'occasion, Monsieur, de vous remercier de l'effort que vous faites pour encourager les rapports

de sympathie et d'entente entre les deux littératures les plus vivantes de notre temps, celles de la France et de l'Angleterre. »

Enfin, la statistique des noms cités donne ce palmarès, pour les vingt réponses :

1.	Molière	10
2.	Racine	9
	Hugo	9
3.	Balzac	8
4.	Rabelais	7
	Montaigne	7
	Dumas	7
	Th. Gautier	7
5.	Voltaire	5
6.	Pascal	4
	La Fontaine	4
	Montesquieu	4
	J.-J. Rousseau	4
	Flaubert	4
	Musset	4
7.	Villon	3
	Corneille	3
	Bossuet	3
	Sévigné	3
	Le Sage	3
	Renan	3
	Maupassant	3
8.	*Chanson de Roland*	2
	Froissart	2
	Ronsard	2
	La Bruyère	2
	Saint-Simon	2
	Diderot	2
	P.-L. Courier	2
	Béranger	2
	G. Sand	2
	Lamartine	2
	A. Comte	2
	Sainte-Beuve	2
	Taine	2
9.	*Aucassin et Nicolette*	1
	Les Fabliaux	1
	Joinville	1
	Descartes	1
	Boileau	1
	Bourdaloue	1
	Nicole	1
	Buffon	1
	Vauvenargues	1
	Abbé Prévost	1
	André Chénier	1
	Napoléon Ier	1
	Chateaubriand	1
	Mérimée	1
	Paul de Kock	1
	Gustave Aimard	1
	Michelet	1
	Baudelaire	1
	Dumas fils	1
	A. Daudet	1
	Erckmann-Chatrian	1
	Jules Verne	1

On voit que sur beaucoup de points l'opinion anglaise diffère sensiblement de l'opinion moyenne française. On remarque aussi l'absence des noms les plus récents de notre littérature, Villiers, Verlaine, Mallarmé. Enfin il faut bien comprendre que les vingt littérateurs anglais ont prétendu indiquer, non pas nos plus grands écrivains français, mais ceux qui sont les plus clairement représentatifs du génie de la France. A ce titre, l'insuccès de Voltaire est caractéristique.

§

M. de Brinn'Gaubast poursuit dans le *Siècle* ses études de littérature et de philosophie. Après Wagner, Nietzsche, dont il résume la doctrine dans ce morceau qui m'a paru remarquable de clarté et d'impartialité. C'est un petit catéchisme nietzschéen que je suis heureux de transcrire, car il faut propager les idées saines :

« Tout peuple, toute époque, toute civilisation a ce que Nietzsche appelle une « table des valeurs » : c'est-à-dire que selon la race, le temps, le lieu, tel principe est généralement jugé plus vrai, telle action plus digne d'estime que leurs contraires. Le rôle de l'historien consiste donc, en somme, à découvrir quelles furent les « tables » du passé ; le devoir du vrai philosophe, à préparer celles de l'avenir — car « la vie doit toujours se dépasser elle-même », et d'ailleurs le présent n'a rien qui satisfasse un *prophète* comme l'aristocrate Zarathustra.

» Tout en se déclarant athée ou, pour le moins, indifférent, le présent recule, en effet, devant l'acceptation sincère des conséquences de l'athéisme : incapable de s'affranchir de toute croyance métaphysique, il s'obstine à déraisonner de « Choses en soi », de culte de la « Vérité », d' « Impératif catégorique » et d'autres entités fossiles...

» — Assez ! lui crie Zarathustra : du moment que les Dieux sont morts, il n'y a plus ni « Bien » ni « Mal » ; il y a *mes* désirs, il y a *mes* passions ; il y a les pensées, les volontés, les actes qui sont l'expression logique de *mes* instincts, et ces instincts se ramènent tous à celui qui régit tous les êtres vivants, à la « volonté de puissance » (*Wille zur Macht*) : voilà sur quoi je fonde *ma* table des valeurs ! Subir une autre « loi morale », abdiquer au profit d'autrui, par « pitié », par « abnégation », par sentiment d' « égalité », les droits imprescriptibles de l'individu, ce n'est pas être

vertueux, c'est être « esclave », car quiconque *se sent* « maître » agit et parle en maître, à l'exemple de la nature : *Perfection ou perfectionnement par sélection*, semble nous suggérer celle-ci; sachons donc suivre son conseil et, pas plus qu'elle, ne nous embarrasser ou d'une « pitié » funeste, ou d'une « égalité » nécessairement factice ! Apprenons à déterminer pour notre compte, fût-ce au péril de notre vie, la valeur de notre « prochain » ; envers lui comme envers nous-mêmes, « devenons durs » : la douleur est la grande éducatrice de l'homme, et c'est à force de souffrir qu'il finit par « se dépasser » d'une âme sereine. »

L'auteur montre ensuite comment cette philosophie, « plus pessimiste au fond que celle même de Schopenhauer, aboutit à l'optimisme, à l'affirmation pure et simple de la volonté de vivre et de souffrir et de revivre — éternellement ». Ce dernier mot est une allusion à la doctrine du « retour éternel », qui est la métaphysique de Nietzsche et le point faible, et peut-être négligeable, de sa philosophie. Voilà de la bonne critique et qui a d'abord le premier mérite de la critique qui se sent sérieuse ; elle repose sur des faits et des documents et renseigne véritablement le lecteur. Cela nous change des ordinaires bavardages.

Cependant le journal aimable qui enregistre cette littérature sévère, continue sur un ton enjoué et entame en ces termes l'éloge de M. Picquart :

« Tout était souriant autour de lui, aucun nuage ne voilait son ciel bleu, sa destinée se déroulait exempte de mécomptes, réalisant tout ce qu'il pouvait espérer, son avenir était radieux : il n'avait rien à envier aux privilégiés de ce monde. »

A la bonne heure, on se retrouve !

§

Dans le *Volapuck latin*, M. André Beaunier raille, assez mal à propos, la tentative de faire renaître le latin comme langue savante et langue d'échanges. On a entretenu le *Mercure*, il y a déjà fort longtemps, du journal *Phœnix seu Nuntius latinus*. Ce journal continue de paraître, du moins sous la forme de deux gazettes appelées : *Praeco latinus* et *Vox Orbis*. M. Beaunier avoue qu'il aime beaucoup ces « facéties » et il traduit en latin *apéritif*, « *potiones illae quae famem*

aperiunt », sans réfléchir que le mot *aperitif* est purement latin et que *aperitivus* serait compris par Cicéron, à la métaphore près. Plus loin il se déclare incapable de traduire en latin *Folies-Bergère*; on serait curieux de savoir comment il traduirait cela en anglais ? Prenons la plupart des mots de l'article de M. Beaunier : « Stations hivernales ; ce périodique n'est pas exclusivement futile ; magistral article ; question du latin ; réclamer énergiquement la restauration de notre chère langue classique, etc. »; je puis affirmer à M. Beaunier que sur ces dix-huit mots cités, il y en a douze ou treize qui seraient fort obscurs pour qui ne saurait que le véritable français d'origine. Quelle illusion de croire que l'on parle français en disant *station, question, restauration* ! M. Beaunier se plaît à rappeler l'embarras de M. Jaurès à traduire dans sa thèse latine les expressions *extrême-gauche, extrême-droite* ; il les formula ainsi *extrema laeva, extrema dextera*, ce qui, affirme M. Beaunier, « n'est pas du latin ». Enorme ! c'est comme si on nous disait que *porcelaine de chine* n'est pas français, parce que cette porcelaine ne se fabrique pas en France. M. Beaunier est fidèle à la croyance universitaire que toutes les combinaisons normales des mots latins ont été épuisées par les auteurs de la période classique. On pourrait, dans le même goût, juger non françaises les expressions *extrême droite, extrême gauche*, puisque Bossuet et même Saint-Simon les ignorèrent ! *Extrema dextera* n'est pas latin ; cependant, *dextera* voulant dire, entre autres choses, *côté droit* (Pline) ; et *extrema* voulant dire, entre autres choses, *qui est au bout de* (Horace, Cicéron), on ose croire que la réunion des deux mots n'est pas épouvantable. M. Beaunier, qui a de l'esprit, est mieux inspiré quand il fait remarquer que le latin moderne se ressent toujours de la langue maternelle de celui qui l'écrit, et que ce n'est presque toujours que de l'allemand, du français, ou de l'anglais latinisé ; mais l'inconvénient est médiocre car il s'agit non pas de rédiger de belle littérature latine, mais d'user d'un jargon honorable, flexible, riche, qui a été universel et qui peut le redevenir. Que de livres de science, d'érudition, de linguistique écrits en suédois, en finnois, en russe, en roumain, en polonais sont perdus pour l'immense majorité des lecteurs possibles ! Si M. I. B. Kan avait publié, hier, en hollandais, comme il en avait le droit, son admirable édition d'Erasme, *Stultitiae Laus*, tout l'appa-

reil savant de ce livre serait nul pour moi, je l'avoue ; le latin de la préface et des notes lui donne au contraire et à tous ceux conçus selon la même méthode, un caractère d'universalité, dont je profite.

M. Beaunier rit des *Ephemerides rerum zoologicarum*, revue d'histoire naturelle publiée à Rome en latin ; mais je ne vois pas ce qu'il y a d'absurde à mettre ainsi à la portée immédiate d'un Russe ou d'un Hollandais, d'un Norwégien ou d'un Serbe, d'un Valaque ou d'un Anglais, d'un Français ou d'un Japonais, des renseignements précis, identiquement les mêmes, par la magie du latin, pour toutes les intelligences. Il faut, au contraire, remercier de ce bon exemple le professeur Tuccimei, et approuver entièrement son désir de rendre au latin, non pas son importance, mais son utilité de jadis.

§

Comme le *Mercure*, la *Vie illustrée* a fait une enquête « franco-allemande » (19 janvier). *Une Entente franco-allemande est-elle possible* ? Il nous est agréable de voir la *Vie illustrée* et toute la presse s'occuper d'une question que le *Mercure de France* a posée le premier, non sans succès, on peut le constater, au printemps de l'an 1891, et reprise en avril 1893. La crise est fort régulière.

R. de Bury.

LES THÉATRES

Comédie Française. — 16 janvier : *Les Fourberies de Scapin.* — 16 janvier : *L'Aventurière.* — 17, 19 janvier, 3 février : *Adrienne Lecouvreur.* — 18 janvier : *Le Passant.* — 18 janvier : *Le Tricorne enchanté.* — 18, 21, 25, 27 janvier, 29 janvier (matinée), 1er, 8 février : *Le Berceau.* — 19 janvier (matinée) : *Phèdre.* — 19 janvier (matinée) : *La Confidence.* — 19 janvier (matinée) : *Les Plaideurs.* — 20 janvier, 22 janvier (matinée) : *Louis XI.* — 21 janvier, 8 février : *La Joie fait peur.* — 22, 24 janvier, 9 février (matinée), 12 février : *Hernani.* — 23, 29, 31 janvier : *Dépit amoureux.* — 23, 27 janvier, 22, 24 janvier, 2 février (matinée) : *Mlle de la Seiglière.* — 25, 27 janvier, 29 janvier (matinée), 2 février : *Le Bonhomme Jadis.* — 26, 28 janvier, 5 février, 13 février (matinée) : *Ruy Blas.* — 30 janvier, 1er février, 5 février (matinée), 11, 15 février : *La Cigale chez les Fourmis.* — 30 janvier : Reprise de **Mercadet**, co-

médie en trois actes, de Balzac (MM. Baillet, de Féraudy, Truffier, Laugier ; Mmes Amel, Bertiny, Kolb). — 31 janvier, 2, 4, 6, 7, 9 février : *Mercadet.* — 4, 6, 7, 9 février : *Le Village.* — 5 février (matinée), 11, 15 février : *Le Monde où l'on s'ennuie.* — 10 février : *Les Ouvriers.* — 10 février : *Le Gendre de M. Poirier.* — 12 février (matinée) : *Les Femmes savantes.* — 12 février (matinée) : *Le Malade imaginaire.* — 13 février : *Le Barbier de Séville.* — 13 février, 14 février (matinée), 14 février : *M. de Pourceaugnac.* — 14 février (matinée) : *L'Avare.* — 14 février : *L'Etourdi.*

Odéon. — 16, 23 janvier : *Don Juan.* — 16 janvier : *Les Contes de la Reine de Navarre.* — 17 janvier, 19 janvier (matinée) : *Le Malade imaginaire.* — 17 janvier, 4 février : *Marton et Frontin.* — 18-22, 24-29 janvier, 31 janvier-3 février, 5, 7 février : *La Reine Fiammette.* — 21 janvier (matinée), 8-15 février : *La Tunique merveilleuse.* — 26 janvier (matinée) : Reprise du **Philosophe sans le savoir**, drame en cinq actes, de Sedaine. — 30 janvier, 6 février : *Le Philosophe sans le savoir.* — 30 janvier, 6 février : *Le Légataire universel.* — 2 février (matinée) : *Le Mariage de Figaro.* — 4 février : *Colinette.* — 4 février (matinée) : Reprise du *Monde renversé*, féerie en un acte, de Lesage (MM. Coste, Garbagni ; Mmes Chassaing, Dalti, Clerc).

8 février : Première représentation des **Antibel**, pièce en quatre actes, de MM. Emile Pouvillon et Armand d'Artois. — Voilà une pièce qui se passe dans les Causses, parmi des paysans. L'intrigue en est intéressante, qui est l'intrigue contraire à celle de *Phèdre* : Phèdre n'aimepas Hippolyte, et Hippolyte aime Phèdre. Mais la pièce vaut surtout par les caractères, qui me semblent bien étudiés, sans brutalité ni fadeur.

La vieille Martril, mère d'Antibel, surtout, est curieuse. Avant même que son fils ne se soit remarié, Martril déteste sa nouvelle bru : elle est pleine de toutes les superstitions des campagnardes, et elle craint que la morte, trop tôt remplacée, ne se venge. Et puis Jane, la fiancée d'Antibel, n'est pas une fille riche ; elle n'est pas de celles qui conviennent, pour femmes, aux paysans aisés, pareils à Antibel : Jane n'est qu'une servante, une ramasseuse de châtaignes recueillie un jour à la ferme, et Antibel n'a été charmé que par sa beauté. C'est là un crime que Martril ne pardonne pas à Jane, qu'elle

soupçonne vicieuse et capable des fautes qui passent pour les plus graves. Et pourtant Martril n'est pas essentiellement méchante : elle garde pour sa première bru un souvenir amical et fidèle, et elle adore Jan, son petit-fils.

Le personnage de Jane, paysanne rieuse et insouciante, un peu coquette parfois, mais qui ne se refuse pas au travail, qui est bonne, et qui, mariée à Antibel, ne songe même pas qu'elle pourrait le tromper, n'est pas non plus sans intérêt. Ceux d'Antibel, de Jan et de Mette, la sœur cadette de Jane, me semblent plus conformes à des conventions ; mais celui de Front, le valet de ferme, est assez plaisant. En somme, malgré quelques longueurs, malgré un dénouement trop factice, *les Antibel* ont de quoi intéresser ; et il est dommage que cette pièce, montée d'ailleurs avec soin, ait été jouée d'une manière fausse, sauf par M. Janvier, qui, une fois de plus, s'est montré, dans le rôle de Front, acteur excellent.

9-15 février : *Les Antibel.* — 9 février (matinée) : *Zaïre.* — 11 février (matinée) : *Le Monde renversé.*

VAUDEVILLE. — 16 janvier-15 février : *Georgette Lemeunier.*

GYMNASE. — 16 janvier-15 février : *Trois femmes pour un mari.* — 16 janvier-15 février : *Un Fiacre à l'heure.*

THÉATRE SARAH BERNHARDT. — 21 janvier : Reprise de **la Tosca**, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Victorien Sardou (Mme Sarah Bernhardt ; MM. Calmettes, Magnier). — 22 janvier-15 février : *La Tosca.*

THÉATRE ANTOINE. — 16 janvier, 22 janvier (matinée) : *Les Revenants.* — 16 janvier : *Les Amis.* — 17-19, 21-25 janvier : *Résultat des courses.* — 20 janvier : *Les Fenêtres.* — 20 janvier : *L'Ecole des veufs.* — 22 janvier (matinée) : *Julien n'est pas un ingrat.* — 22 janvier (matinée), 9 février (matinée) : *Lidoire.* — 26 janvier : Reprise de **Son petit cœur**, comédie en un acte, en vers, de M. Louis Marsolleau (MM. Desfontaines, Grandjean : Mlle Derville).

26 janvier : Première représentation de **l'Avenir**, comédie en trois actes, de M. Georges Ancey. — M. Georges Ancey n'avait, depuis longtemps, rien donné au théâtre. Il vient avec *l'Avenir*, de faire une rentrée des plus heureuses. Il n'a

rien perdu de cette verve macabre, de cette gaieté sinistre, grâce à quoi il écrivit, jadis, *l'Ecole des veufs*, chef-d'œuvre de la comédie rosse, et il semble avoir acquis une finesse d'observation psychologique qu'il n'avait guère révélée jusqu'ici.

Etienne Ducarre et Jeanne Fontet comptent sur l'avenir pour être heureux : Etienne a trente-cinq ans, Jeanne vingt cinq ; ils s'aiment, mais ni l'un ni l'autre n'a de fortune, et ils n'osent pas, en se mariant, accroître leur misère. Jeanne se résigne à épouser un riche vieillard, M. Masson, qui sera tout réjoui d'avoir sa goutte soignée par une jeune femme, et Etienne subit ce mariage ; M. Masson peut ne pas vivre longtemps ; Jeanne sera une riche veuve ; elle se remariera avec Etienne, et ils auront un bel avenir.

Mais M. Masson ne meurt pas. Sa maladie le rend de plus en plus insupportable, et il ne veut être soigné que par Jeanne. Jeanne passe sa vie à préparer des potions, à souffrir les colères capricieuses, ou — ce qui lui semble pire — les retours d'ardeurs de son mari, et elle est lasse d'attendre toujours le bonheur. Etienne est bien las, aussi : il a quarante ans, maintenant ; ses occupations quotidiennes, qu'il n'a jamais aimées, mais qu'il désespère de voir changer un jour, le dégoûtent. Et, dans une scène excellente, M. Ancey nous montre ces deux êtres qui commencent à ne plus croire à l'avenir, et que la fatigue d'une vaine attente entraîne vers l'irrémédiable ennui.

M. Masson meurt enfin. Mais Etienne a bien vieilli ; à quarante-cinq ans, il est devenu un employé parfait ; la médiocrité de sa besogne a fini par l'intéresser. Et il sent les premières atteintes des maladies de la vieillesse. Jeanne se sent très jeune encore : ce n'est plus Etienne qui lui donnera le bonheur qu'elle a rêvé jusque là. Et c'est Martinot, neveu de Masson, jeune homme fort séduisant, qu'elle va charger de l'initier aux joies qu'elle ignore.

Certes, cette comédie tient encore de la pièce rosse ; mais les traits fins, les nuances délicates, les mots justes y abondent. Et l'interprétation excellente de MM. Antoine et Gémier de Mmes Suzanne Devoyod et Delia, fait encore valoir ses mérites.

26 janvier : Première représentation du **Gendarme est sans pitié**, comédie en un acte, de MM. Georges Courte-

line et Norès. — C'est une de ces fantaisies étonnantes, où sont en scène des magistrats et des militaires, et telles que M. Courteline seul sait en écrire. MM. Gémier et Arquillière y sont parfaits.

27-29 janvier, 31 janvier-14 février : *Son petit cœur.* — 27-29 janvier, 31 janvier- 14 février : *L'Avenir.* — 27-29 janvier, 31 janvier-14 février : le *Gendarme est sans pitié.* — 30 janvier : Reprise de **Mademoiselle Julie**, tragédie en un acte, de Strindberg, traduction de MM. Charles Casanove et Georges Loiseau (Mme Eugénie Nau, M. Arquillière). — 30 janvier, 9 février (matinée) : *Le petit Lord.* — 15 février : Blanchette — 15 février : *Boubouroche.*

Palais Royal. — 16 janvier- 15 février : *Chéri.*

Variétés. — 16 janvier-15 février : *Le Voyage autour du code.*

Nouveautés. — 16 janvier : Relâche.

17 janvier : Première représentation de **la Dame de chez Maxim**, pièce en trois actes, de M. Georges Feydeau. — M. Georges Feydeau est certainement le meilleur de nos vaudevillistes : personne mieux que lui ne sait imaginer des situations follement fantaisistes, et en développer les conséquences avec une logique rigoureuse. Il combine les plus extraordinaires aventures et il semble que ses pièces se passent en un monde étrange, où la raison la plus droite et la folie la plus extravagante sont unies d'une union intime. *La Dame de chez Maxim* est, je crois, le chef-d'œuvre de M. Georges Feydeau, et c'est le chef-d'œuvre, peut-être, du vaudeville. Pour trouver un vaudeville aussi gai, et d'une aussi solide composition, je ne sais à quelle époque il faudrait remonter. Aucun récit ne pourrait donner idée de cette pièce où les incidents les plus imprévus, et pourtant les plus logiquement déduits des données initiales, se succèdent pendant trois longs actes, où, quoi qu'on pense, il faut qu'on rie. Et quels amusants fantoches met en scène M. Feydeau ! Il y a, dans *la Dame de chez Maxim*, un général et un curé — M. Feydeau est me semble-t-il, le créateur de ce type : le curé de vaudeville — qui sont, en somme, d'une observation joliment fantaisiste. Et, çà et là, il y a des mots qui sont peut-être profonds : un domestique, par exemple, dit au général : « Vous ne pouvez pas comprendre, mon général : c'est des choses supérieures ! »

M. Tarride est excellent dans le rôle du Général : il ne charge jamais, et il joue cette pièce folle avec la même tenue que la plus grave des comédies : le personnage qu'il incarne n'en devient que plus comique. Auprès de lui, MM. Germain, Colombey, Torin, Véret, Mmes Cassive et Maurel méritent des éloges.

18 janvier- 15 février : *La Dame de chez Maxim.*

Comédie-Parisienne. — 16-18, 21, 22, 25-31 janvier, 2 février : *L'Ecole des Amants.* — 16-18, 21, 22, 25 janvier : *Loreau est acquitté.* — 19 janvier : Première représentation de **Mirages**, pièce en trois actes, MM. Lucien Cressonnois et Charles Raymond (MM. Albert Mayer, Bullier, Modot, Moriès ; Mmes Sanlaville, J. Darcourt, B. Méry, France).

19 janvier : Première représentation de **Franchise**, comédie en un acte, de M. André Picard. — C'est un acte charmant, très finement spirituel, et où l'ironique psychologie des personnages est délicatement observée. M. Picard tend à nous dire qu'en amour certains aveux sont impossibles ; et fussent-ils possibles, il vaut mieux ne pas les faire : à quoi bon révéler à un ami intime qu'on partage avec lui les faveurs d'une même maîtresse ? L'ami vous en voudra, l'aimée ne vous saura aucun gré d'une franchise dont elle ne comprend pas la raison : vous risquez de perdre à la fois l'amour et l'amitié. Le mieux est de se taire, ou, si l'on ne s'est pas tu, de rétracter l'imprudent aveu, et de rester hypocrite. L'acte de M. André Picard est vivement conduit, et très joliment dialogué. Il a été bien jouée par Mlle Blanche Toutain et par MM. Pierre Achard et Albert Mayer.

20, 23, 24 janvier, 1er février : *Mirages.* — 20, 23, 24 janvier, 26 janvier-2 février : *Franchise.* — 3-15 février : Relâche.

Gaité. — 16 janvier-15 février : *La Fille de Mme Angot.*

Bouffes. — 16 janvier-15 février : *Véronique.*

Folies-Dramatiques. — 16 janvier-15 février : *Folies-Revue.*

Cluny. — 16 janvier-9 février : *La Poule blanche.* — 10 février : Reprise du **Parfum**, comédie en trois actes, de M. Ernest Blum et Raoul Toché. — 11-15 février : *Le Parfum.*

Déjazet. — 16-30 janvier : *La Turlutaine de Marjolin.* — 31

janvier : Première représentation du **Constat Poulardin**, vaudeville en trois actes, de MM. V. Gréhon et Pierre Monville (MM. Paul Jorge, Legrenay ; Mmes Cassothy. Murger). — 1er-15 février : *Le Constat Poulardin.*

Chatelet. — 16 janvier-15 février : *La Poudre de Perlinpin pin.*

Porte-Saint-Martin. — 16-27 janvier, 2-15 février : *Cyrano de Bergerac.* — 28 janvier-1er février : Relâche.

Nouveau-Théatre. — 16 janvier-15 février : *Le Roi de Rome*

Ambigu. — 16-31 janvier : *La Mioche.* — 1er février : Relâche. — 2 février : Première représentation du **Roi des Mendiants**, pièce en cinq actes et huit tableaux, de M. Jules Dornay et A. Matthey (MM. Léon Noël, Ravet, Lefrançais, Renot ; Mmes G. Loyer, A. Méry, R. Cogé, D. Renot). — 3-15 février : *Le Roi des Mendiants.*

Théatre de la République. — 16-26 janvier : *la Porteuse de pain.* — 27 janvier-2 février : *La Fille aux écus.* — 3 février : Relâche. — 4 février : Reprise des **Deux Orphelines**, drame en cinq actes et huit tableaux, de A. d'Ennery et M. Cormon (MM. Emile Raymond, Régnier, Normand ; Mmes Honorine, Lévy-Leclerc, Praxine, Emma Villars). — 5-15 février : *Les Deux orphelines.*

Œuvre. — 10 février : Première représentation de **la Noblesse de la Terre**, pièce en quatre actes, en vers, de M. Maurice de Faramond. — La pièce de M. de Faramond est des plus curieuses. L'auteur nous y montre, en une suite de scènes frustes, parfois violentes, parfois grandioses, l'attachement du hobereau et du paysan à la terre. Robert de Bosredon, comme son fermier Jean-Pierre, dit Sans-Quartier, ont vécu de la terre, et ils l'aiment. Bosredon pourtant a cherché à voir au delà de son domaine ; il a songé à des inventions, et il s'en est endetté. C'est Jean-Pierre qui rachète le domaine de Bosredon ; l'ancien seigneur ne garde qu'une ferme. Sa fille, Rose, devient une enfant de la terre. Elle travaille aux champs, elle fait les grands labours. Elle espère

un jour, par une alliance avec le fils aîné de Jean-Pierre, qui est soldat en Afrique, restaurer l'ancienne gloire du domaine de Bosredon. Et cette fille de la terre aime cet homme de la terre, qu'elle ne connaît pas. Une nouvelle terrible arrive : le soldat est mort en Afrique. Rose le pleurera toute une nuit, puis c'est elle qui ira annoncer aux vieux terriens le désastre. Jean-Pierre gémit, mais la terre est là, qui l'appelle : il continuera à travailler, quoiqu'il soit seul maintenant, — seul, car son fils cadet, Ambroise, l'a quitté, pour aller au delà des mers, trafiquer.

Seul ? non, peut-être. Car Zéphyrin, l'ouvrier mineur, en grève, travaillait aux champs. Il *pelleversait* la terre avec la joyeuse Marguerite, fille de Jean-Pierre. Les émanations puissantes de la terre retournée l'ont grisé, et, dans le sillon même, il s'est uni à Marguerite. Un enfant naîtra de cette union : sera-t-il celui qui travaillera à la terre, ou les instincts du père, le révolté des tâches souterraines, s'éveilleront-ils en lui, et ne se dressera-t-il pas pour anéantir la noblesse de la terre ?

Le drame de M. de Faramond est, parfois, confus ; mais certaines scènes en sont d'une incontestable beauté. L'annonce de la guerre déclarée, au second acte, donne lieu à une scène vraiment grande, et le thème funèbre du chœur des fileuses repris, une fois la funeste nouvelle démentie, en thème d'espoir, est d'un vrai poéte lyrique et dramatique. Le moment est, me semble-t-il, le plus beau du drame, et l'on est en droit de beaucoup attendre, et de beaucoup exiger de celui qui a eu une pareille invention. Le dernier acte, tout entier, contient des émotions tragiques. M. de Faramond dans sa pièce s'est parfois trompé ; mais il a eu assez d'heureuses trouvailles pour qu'on lui pardonne les erreurs. Il est rare d'entendre, au théâtre, des œuvres aussi fièrement conçues, aussi sincèrement exécutées, que *la Noblesse de la Terre.*

M. Lugné-Poe a mis tous ses soins à monter le drame de M. de Faramond, et lui-même, entouré de MM. Damery, Avernés et Valin, de Mmes Suzanne Després et Eugénie Nau, l'a joué du mieux qu'il lui était possible.

Folies-Bergères. — 25 janvier : Première représentation de **la Princesse au Sabbat**, ballet-pantomime en trois ta-

bleaux, de M. Jean Lorrain, musique de M. Louis Ganne. — M. Jean Lorrain excelle dans les inventions gracieuses et fantasques qui font le charme et la nouveauté des ballets. Il y a, dans *la Princesse au Sabbat*, une curieuse messe noire, où officie un corbeau, et un mariage célébré par un crapaud, qui sont imaginés le plus curieusement du monde. Il est dommage que dans ce ballet, où l'on peut admirer Mmes Thylda, Margyl et Vallery, la crudité constante de l'éclairage nuise au charme de maints détails.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Fidelio, qui dans sa forme actuelle adoptée par l'Opéra Comique a paru sur le théâtre de la Monnaie il y a longtemps déjà, n'est pas le seul emprunt que nous ayons fait cette année à la Belgique. De Bruxelles nous sont venus en outre deux grands artistes : M. Gérardy, un jeune violoncelliste qui sait tirer de son instrument une sonorité vibrante, et en même temps d'un charme et d'une pureté incomparables — M. Ysaye, au nom duquel il est superflu désormais d'accoler quelque épithète d'admiration. Ce dernier avec M. Pugno, dont il ne se sépare guère, s'est prodigué au Châtelet, au Nouveau-Théâtre et salle Pleyel, virtuose sans rival et maître musicien, s'assimilant tous les styles, triomphant avec Bach et Franck, comme avec Saint-Saëns ou avec Grieg. Mais, si personnelle qu'elle soit, son interprétation ne nous entraînera pas cependant à découvrir la sonate de Castillon, le concerto pour deux violons de Bach qu'il a joué avec M. Rémy, le concerto pour violon et orchestre dont l'andante est une des plus émouvantes pages qui existent en musique ou la *chacone* pour violon seul ; il y aurait ausssi, croyons-nous, quelque ridicule à vouloir révéler le célèbre concerto en *ré mineur* pour piano du même Bach ou celui de Mozart dont M. Pugno nous a donné une si poétique interprétation, ou bien encore le noble *Concert* de M. Ernest Chausson, œuvre vieille déjà de sept années, dont la puissante beauté commence seulement à être comprise de certains critiques un peu attardés. Nous nous bornerons à remercier MM. Ysaye et Pugno des émotions fortes et hautes qu'ils nous ont données ; mais notre reconnaissance leur est due non moins pour ce qu'ils ont fait que pour ce qu'ils ont permis de faire. C'est

grâce à eux, ne l'oublions pas, grâce à l'attrait qu'ils exercent sur le public que, certain de ne pas agir témérairement en accueillant à leurs côtés un nouveau venu, M. Colonne a ouvert les portes du Châtelet à un récent prix de Rome encore inconnu, M. Rabaud. De ce jour a cessé le cruel ostracisme qui, depuis le début de la saison, écartait nos jeunes compositeurs des programmes de nos grands concerts.

En attendant qu'il devienne prophète en son pays — on peut tout espérer à son âge — M. Rabaud s'est fait apôtre au delà des frontières. En compagnie d'un autre pensionnaire de la Villa Médicis, M. Max d'Ollone, à Rome d'abord, puis à Vienne, en des concerts très soigneusement éclectiques, il répand la bonne parole française ; pour jouer ses maîtres, et aussi ses confrères, il s'est improvisé chef d'orchestre. A ce titre au moins M. Colonne devait, c'était justice, lui faire une place, en bon collègue. Mais ce n'est pas le seul mérite de M. Rabaud. Sans écraser sous d'exagérés éloges sa *Procession nocturne*, il faut reconnaître qu'il a manifesté dans cette œuvre des qualités qui se font rares. C'en est une avant tout d'avoir élu un sujet très musical, à une époque où les compositeurs, pour faire montre sans doute de culture générale, assignent comme programme à leurs symphonies des idées philosophiques ou abstraites que l'art des sons est impuissant à exprimer. (Ce sujet, avant lui, Liszt déjà l'avait emprunté à un poème de Lenau.) Il convient aussi de le féliciter pour ce qu'il l'a traité avec simplicité et clarté, sans vaine minutie et avec une très louable recherche de l'expression. A cet égard la première partie en laquelle il nous dépeint la douloureuse mélancolie de Faust errant dans les ténèbres s'émeut d'accents touchants et communicatifs ; la procession de femmes, d'enfants et de moines qui se déroule ensuite à ses yeux est sagement ordonnée et de sonorité adroitement grandissante sans exagération ; si, lorsqu'elle est passée, le désespoir du malheureux à jamais inconsolé s'exhale en une période un peu conventionnelle et emphatique, si cette dernière partie rappelle trop exactement par sa structure les procédés connus, si en outre on n'éprouve pas devant ce début d'un jeune la révélation d'un tempérament vigoureusement hardi et personnel, l'impression n'en demeure pas moins d'une œuvre séduisante et riche de promesses.

Se piquant d'exemple, M. Chevillard a, lui aussi, inventé

un musicien, mais avec moins de bonheur que M. Colonne. L'œuvre à laquelle il a donné l'hospitalité, *La Chaîne d'amour*, poème de M. Montoya, musique de M. Bouval, est une succession de petits morceaux disparates, à peine reliés par quelques accords, et déplacés dans un grand concert. C'est l'amour à travers les âges, ou la lanterne magique de l'amour. Successivement nous apparaissent toutes les amantes célèbres, depuis Danaë et autres amies de Jupiter, jusqu'à Mimi Pinson. Tandis que l'orchestre tâche à exprimer le décor, l'époque, le milieu, le costume particuliers à chaque personnage, un ténor, qui joue ici le rôle de compère, évoque successivement, comme des comparses de Revues, la Vallière et Manon Lescaut sur un rythme de pavane, ou Marie Magdeleine sur une déformation du *Stabat*. Phryné, Thaïs, Cléopâtre, Héloïse ne nous apprennent rien de particulier, la Sulamite parle de son « âme en deuil » — (elle aussi ! déjà !) — et Déjanire annonce qu'elle

...sème la mort
Dans la tunique de Nessus,

singulier terrain pour semer même une mauvaise graine! Puis, son petit couplet terminé, chacune disparaît prestement à la manière des marionnettes qui

...font, font, font
Trois petits tours et puis s'en vont.

La musique, il faut en savoir gré à l'auteur, ne cherche pas à s'enfler hors de propos, mais l'orchestre de M. Chevillard, les dimensions du cirque d'été et surtout le voisinage des œuvres qu'on y exécute habituellement sont pour elle écrasants, tandis qu'elle apparaîtrait agréable peut-être dans un des nombreux cabarets artistiques encore à la mode, pour lesquels elle semble avoir été conçue.

M. Chevillard nous a fait entendre ensuite un poème symphonique inspiré à M. Letorey, prix de Rome comme M. Rabaud, par le *Brand* d'Ibsen. Tel est le thème choisi par le musicien : « J'ai prêché l'abnégation et le sacrifice. Et des milliers d'hommes me suivaient, mais pas un n'eut le courage d'atteindre les hauteurs. Je suis seul. Désormais, le poème de ma vie coulera riche et ardent, parmi les agitations et les misères humaines en la contemplation de mon

idéal. » Il va sans dire, il n'en pouvait être autrement, que titre et programme sont forcément généralisés par la musique qui, seule, ne saura jamais évoquer pour nous un personnage d'Ibsen. Ce qu'elle nous dit de Brand c'est qu'il est pasteur protestant, cela, un sévère choral traité avec rigueur et scolastique, contrepoint et fugue, le rappelle assez exactement. Mais les agitations et les misères humaines sont peintes par le musicien d'une manière quelconque, et l'affirmation ultime du choral dans une banale apothéose calomnierait vraiment l'idéal contemplé par Brand si, depuis longtemps, on n'avait oublié qu'il s'agit de ce dernier. — Est-ce à dire que nul talent ne transparaisse en cette œuvre ? Nullement, elle témoigne au contraire de nombreuses qualités acquises, mais dont on se plaît à rêver un autre emploi.

M. Carraud est lui aussi prix de Rome, et son ouverture *Buona Pasqua*, probablement un souvenir de voyage, est son « impression d'Italie ». Elle débute par un paysage de jolie couleur, c'est la ville toute blanche entre les collines bleues. Parmi de délicates sonorités, des cloches tintent doucement; mais la tonalité immuable et la phase mélodique courte et sans relief ne tardent pas à engendrer la monotonie, on attend avec impatience les trompettes d'argent qui appelleront les saints cortèges dans l'église resplendissante. Par malheur, lorsqu'elles éclatent enfin, le contraste est trop heurté. M. Carraud s'est souvenu sans doute de la musique en usage dans les églises d'Italie, que les oraisons y tapagent parfois exubérantes, et que, au delà des Alpes, le tam-tam, la grosse caisse et les cymbales passent pour instruments mystiques. Peut-être a-t-il voulu nous dire que dans ce pays de dévotion peu recueillie, marcher vers l'église pour faire ses pâques, ou marcher vers le Corso un jour de carnaval, c'est toujours aller vers la fête, fête que ne différencie pas l'esprit populaire. Il a donc localisé, spécialisé sa musique. Mais celle-ci ne pouvait-elle exprimer au-dessus de cette agitation grossière la pensée même qui inconsciemment conduit cette foule; et n'avions-nous pas le droit de demander à l'auteur, au lieu du seul tableau réaliste dont nous avons entrevu la photographie, le reflet qu'en a certainement reçu son âme d'artiste ?

Toutes ces œuvres, il faut l'ajouter, ont été fort bien accueillies;

et ce doit être un encouragement pour nos chefs d'orchestre à nous révéler sans relâche des musiciens français, jeunes, et comme ceux dont nous venons de parler, en dépit de quelques critiques, tous intéressants et dignes d'être connus. Lorsqu'un virtuose en renom attire la foule, il n'y a pour eux aucun risque à admettre sur le programme un ouvrage nouveau ; MM. Chevillard et Colonne le doivent reconnaître aujourd'hui. Si cet ouvrage est confié au virtuose lui-même, le risque est moindre encore. Je ne fais pas allusion ici à la douce et touchante *Invitation au voyage* de M. Duparc, chantée par Mme Raunay au Cirque d'Été avec le style habituel à cette grande artiste, car c'est là une œuvre désormais classée et classique, mais il est certain que M. Sarreau, peu connu à Paris, a largement bénéficié de l'interprétation de M. Pugno pour son Concertstück de piano et d'orchestre. Le concerto de M. Delafosse a gagné aussi à être prudemment présenté par lui-même à un public parmi lequel il comptait de nombreux amis. Ce sont aussi des virtuoses, MM. Richard Strauss et Weingartner, que nous avons applaudis au Cirque d'Été, et jamais le titre de virtuose d'orchestre n'a été mieux mérité que par ces capellmeisters, qu'ils dirigent les instruments ou qu'ils leur confient l'expression de leur propre pensée. Du premier nous avons entendu un grand poème symphonique : *Also sprach Zarathustra*. M. Strauss, on l'a dit souvent, est un romantique de l'école de Liszt. Il prétend tout exprimer par des notes, même l'inexprimable. Mais son instinct musical le ramène malgré lui à la musique elle-même, et c'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour juger l'œuvre de proportions inusitées qu'il nous a présentée. Ceux qui voudraient y chercher une traduction ou une explication du livre fameux de Nietzsche seraient déçus. M. Strauss s'est contenté de prendre les divisions de ce livre comme sujets des compartiments nombreux de son poème, qu'il eût pu tout aussi bien dénommer « l'insatisfait ». En Zoroastre il incarne l'Homme, d'autres l'ont incarné en Faust ou en Manfred. C'est, en face de la Nature qui se dresse telle une formidable énigme, l'éveil du désir, du désir de connaître une vie nouvelle, dégagée de tout lien et de toute entrave. En vain l'homme tourne ses regards vers la Religion, vers la Passion, vers la Science... le dégoût lui répond toujours. Un instant il croit avoir trouvé le chemin des sphères

supérieures, la Danse sacrée, unique expression des choses transcendentales, emporte son âme dans le ciel. Mais le dégoût reparaît ; alors en lui surgit la Raillerie, le rire divin, l'absolue insouciance par laquelle il se défendra désormais contre tout désir. Parvenu ainsi au comble de la félicité il n'aspire plus qu'à l'Immortalité, loin du réel il s'élance désormais toujours plus haut dans l'azur sans fin, oubliant la Nature qui demeure cependant l'énigme non résolue de la vie. Très servilement le musicien a suivi toutes les phases du programme qu'il s'est tracé ; il a choisi, différencié, modifié et entrelacé ses thèmes avec un art infini, art plus cérébral que spontané on peut l'avouer, car le plus souvent ces thèmes ont en eux-mêmes peu de valeur ; cependant ils sont présentés de telle manière que toujours on les reconnaît malgré la complexité extraordinaire des agencements symphoniques. Quant à la construction même de l'œuvre, elle est d'une solidité à toute épreuve, et on y sent la main d'un maître. Ce poème dure, sans arrêt, trente-cinq minutes et demeure constamment clair et logique. C'est que M. Strauss ne marche pas au hasard, et que merveilleusement il connaît le rôle indispensable de la tonalité, pour ne citer que cet indispensable élément de toute œuvre musicale. Bien des remarques seraient curieuses à faire à cet égard ; bornons-nous à celle-ci : le thème de la nature est immuable en *ut*, le thème du Désir humain se présente dans le ton éloigné de *si*. Ce sont les deux antagonistes, l'un voulant pénétrer l'autre sans y parvenir, et malgré ses efforts en demeurant toujours aussi éloigné. Aussi lorsque, à la fin, l'âme humaine se croyant dégagée de toute contrainte s'élance légère sur les lumineuses sonorités de *si majeur*, un simple *ut naturel* des basses suffit à rappeler l'existence de la Réalité. Ce n'est plus de la musique, c'est vrai, c'est une pensée inexplicable sans une donnée préexistante, mais combien claire, et exprimée avec quelle concision ! Si nous parlons de l'instrumentation, nous devrons admirer plus encore. Certains passages, celui du Rire notamment, sont de la plus étonnante nouveauté.

C'est par des mérites analogues que se distingue le *Séjour des bienheureux*, poème symphonique conçu d'après un tableau célèbre de Bœcklin par M. Weingartner. Ce dernier, lui aussi, ne craint pas de donner à ses œuvres des propor-

tions qui sembleraient exagérées s'il n'en savait pondérer habilement les diverses parties ; lui aussi se contente parfois d'idées auxquelles la sonorité ingénieuse ou solennelle qu'il leur attribue parvient seule à prêter quelque relief ; lui aussi exige de ses auditeurs une attention soutenue et la connaissance minutieuse de son programme. Mais lui aussi enfin leur réserve l'enchantement d'une instrumentation merveilleusement équilibrée, où les rythmes les plus divers se superposent sans difficulté, où chaque timbre conserve sa valeur ou bien se fond dans d'harmonieux accouplements. M. Weingartner connaît les instruments mieux que tout autre ; c'est un chef d'orchestre merveilleux, incomparable dans la direction de la musique classique qu'il sait interpréter de manière vivante sans tomber, comme M. R. Strauss, dans quelque excès de fantaisie. Ceux qui l'ont entendu diriger à l'admirable orchestre de M. Chevillard la symphonie en *mi bémol* de Mozart, l'ouverture de *Tannhæuser*, celle d'*Euryante* et la symphonie en *ut mineur* en conserveront longtemps le souvenir.

Comme son confrère M. Chevillard, M. Colonne a cédé un jour son bâton de directeur. C'est M. Ysaye qui nous a fait entendre pour la première fois au Châtelet la symphonie de Franck et l'andante de Lekeu. Puis il a conduit triomphalement l'*Istar* de M. d'Indy jusqu'à la septième porte, celle qu'elle franchit lorsqu'elle est dépouillée de tous ses ornements, et que nous appelons en occident, j'imagine, le septième ciel. Puis il a révélé à certains critiques l'ouverture de *Gwendoline* sous le nom de *fantaisie sur des airs canadiens* de Gilson, morceau primitivement porté au programme et remplacé au dernier instant par l'œuvre célèbre de Chabrier, que tous n'ont cependant pas reconnue !

On le voit, le mois a été fécond, et cependant nous n'avons pas parlé des concerts de musique de chambre, de la société nationale, où plusieurs premières auditions de MM. Florent Schmitt, R. Bardac, R. Ducasse, Albeniz, Sérieyx, de Séverac ont eu lieu ; des séances de MM. Parent et Lefort, de celles données par Mlle Toutain, par Mlle Renié où a été exécuté un intéressant quintette de M. Renié pour harpe et quatuor ; des auditions de MM. Lunberg et César Figuerido, de Mme Roger Miclos et de M. Carcanade ; de la matinée particulièrement artistique où Mlle O Rorke a interprété les

lieds si inconnus de Beethoven précédés d'une substantielle causerie de M. Adolphe Boschot, enfin des conférences esthétiques de M. de Solenière.

Il est impossible de parler en détails de tous ces programmes dont presque toutes les œuvres mériteraient d'être signalées. Une remarque s'impose cependant : il n'en est pour ainsi dire pas un seul qui ne contienne le nom de Franck. Il y a douze ans on ne le voyait que de loin en loin sur les affiches. Que s'est-il donc passé ? Rien que d'habituel dans l'histoire de tous les grands artistes. Le maître n'est plus. Dès lors, comme toujours, on a commencé à s'apercevoir de son existence passée, on a découvert ses œuvres et son génie, et d'elle-même l'admiration est née. Ce sont là « Jeux de la mort et du hasard ».

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART MODERNE

Au Musée du Luxembourg : Don Hayem : Gustave Moreau. — Sisley. — Bottini. — La Demi-Douzaine. — Les Orientalistes français et Gustave Guillaumet. — Memento.

Si les acquisitions des musées sont rares et trop souvent d'un intérêt discutable, des dons heureux y suppléent parfois : c'est le cas, au Luxembourg, pour le don d'un portrait de Verlaine et d'un portrait de Georges Rodenbach qui inaugurent louablement la galerie souhaitable d'effigies des meilleurs écrivains français. Mais c'est au précieux *don Hayem* qu'il nous faut spécialement nous arrêter.

Après la mort de **Gustave Moreau**, on s'en souvient, cinq œuvres, provenues de la même collection, furent placées au Luxembourg. On s'y étonnait d'une certaine sécheresse, d'une inélégance de la couleur. Peut-être les aquarelles se ternissent-elles trop avec le temps, ou la splendeur évoquée des grands et longs rêves mythiques nous leurra-t-elle de mirages vains, ceux qui reçurent jadis la faveur d'être admis à les contempler. Une impatiente déception à revoir la tant célèbre *Apparition* (peut-être la mémorable description de Huysmans, dans *A Rebours*, à s'en souvenir, y a-t-elle contribué ?) pâle, triste, tempérée, nous détourna de goûter le charme discret et tendre de *Venise*, de l'*Amour et les Muses*, du *Calvaire* surtout.

Aujourd'hui, grâce au complément d'aquarelles et de pein-

tures à l'huile réunies, on comprend plus sûrement ce qui est la beauté séduisante de tout l'œuvre, quitte à s'en mieux assurer, plus tard, si s'ouvre, on nous l'annonce, un jour, le musée de la rue de La Rochefoucauld.

Gustave Moreau fut, parmi les peintres, un étranger, et, de fait, après une étude assidue et consciencieuse des maîtres de la Renaissance italienne et de Delacroix, il n'a rien apporté d'inattendu ou de neuf, sinon la pure virginité de son rêve persistant, et on a pu dire, sans presque une injustice, que telle de ses œuvres apparaît d'une plus éclatante beauté, traduite par l'eau-forte de Braquemond que dans sa forme originelle.

Cependant, ici, un plus certain émerveillement s'éveille : c'est dans un décor moite et sombre d'architectures, d'ifs et de cascades, la chair nue d'une *Bethsabée* qui éblouit le brocard dont elle s'environne, et trois délicieux oiseaux éclatent, divines pierreries de l'air lourd. Une si lasse *Dalila*, le bras allongé sur Samson épuisé, dormant à ses pieds ; l'admirable *Phaëton*, composition plus mouvementée et savante, avec le sursaut terrible des bêtes fabuleuses d'un zodiaque tumultueux, le cabrement éperdu des coursiers divins et le recul d'héroïque terreur du Phaëton épouvanté. Le coloris même participe mieux à produire l'effet cherché ; des bleus profonds se projettent ou se creusent, singuliers, je crois, dans l'œuvre total.

Puis, un *Giotto*, la *Plainte du Poète*, la gracieuse *danse de Salomé*, avec la préciosité d'une miniature de missel, la *Péri*, dessin pour émail, d'un goût persan exquis et, plus pure et grande, une simple et émouvante *Pietà*.

Monsieur Hayem, qu'on ne saurait trop louer de s'être dessaisi, en faveur de tous ceux qui aiment l'art, d'œuvres si précieuses dont l'ensemble, j'imagine, donne une suffisante idée de ce que fut l'effort minutieux et probe d'un noble rêveur, a joint à ce don quelques autres morceaux encore : son propre portrait par **Delaunay**, un **Bastien-Lepage**, un **Raffaëlli**, une composition (*Œdipe et Antigone*), médiocre, et l'excellent portrait de Barbey d'Aurevilly, par **E. Lévy** : et il n'a rien fallu moins que sa généreuse initiative pour introduire, au catalogue du musée, le nom de **Félicien Rops**.

§

D'unanimes regrets ont salué, à la fin du mois de janvier, avec un respect triste, la mort du peintre **Alfred Sisley**. Il fut un paysagiste épris de lumière ardente et des palpitantes atmosphères. A côté du grand Monet, il reste probe, clair, vigoureux. Ses études de la Seine et du Loing sont et demeureront telles, et les quelques toiles que l'on peut, pendant quelques jours, admirer chez M. Bernheim jeune et fils, rue Laffitte, attestant la continuité de son effort vers le sincère et le lumineux. Il y a, là, l'*Inondation de Bercy* et *un Printemps à Louveciennes* qui comptent parmi ce qu'il a laissé de plus complètement beau.

Une vente prochaine sera l'occasion d'insister plus longuement sur le caractère original de son grand talent. Il importait ici de rendre hommage à la probité de sa vie et de son œuvre.

§

Est-il, pour qui assume une tâche de critique d'art, une joie plus sûre que de signaler pour la première fois un jeune nom, encore inconnu ? M. Kleinmann (rue de la Victoire, 8) a réuni, et M. Gustave Geffroy, en une de ces limpides études dont il a le secret, présente une exposition de cinquante aquarelles par M. **George Bottini**. Ce sont des études vives, sincères, rapides et charmantes de ce que le catalogue appelle « bals, bars, théâtres et maisons closes ». Ce sont, mieux, surpris avec un enthousiasme juvénile, en des décors somptueux, harmonieux et élégants, tout le charme de fraîcheur et de finesse que la femme conserve à travers même la vie maudite, très souvent ; ce sont des sourires, c'est de la grâce. Il n'y a ici ni ironie, ni satire. Un peintre, un aquarelliste, avec toute la joie de ses vingt ans, s'éprend de la femme où il l'a vue, il l'étudie partout, il s'en est saisi et nous le montre. Telle qu'il l'a vue, est-elle ainsi, vraiment ? et de quel droit nous inquiéter ? un artiste apporte ce qu'il voit, ce qu'il aime, ce qu'il rêve, il est sincère, qu'importe, en regard, notre sincérité si elle contredit la sienne ? La sienne seule est en jeu, et, dans le cas présent, elle est bien sûre. Voici donc de féminines délicatesses traduites avec un métier spontané, naturellement harmonieux et pur, des fraî-

cheurs de coloris, des grâces spontanées et neuves de la vision ou du rêve.

Des morceaux de *nu* surtout et les agencements des étoffes féminines, d'une exquise beauté radieuse, rapprocheraient, avec quelque chose dans le décor qui provient des japonais, M. Bottini de C. Guys et de Gavarni plutôt que de M. Forain ou de M. Toulouse-Lautrec. Mais avec une étude assidue et l'affirmation de plus en plus décisive de son très personnel tempérament affiné et très pur, M. Bottini ne peut manquer de se rapprocher, je le lui souhaite autant que j'en suis sûr, de lui-même, chaque jour, un peu plus.

§

Un groupement modeste de six jeunes peintres, la **Société de la Demi-Douzaine**, offre, 19 rue Caumartin, sa première exposition d'ensemble. Il y a là de vigoureuses promesses, une poussée partielle de réalisations intéressantes. L'équilibre fait défaut, la franchise, absolue, de définitifs tempéraments. On se souvient trop de tel ou tel, voici des incertitudes avec le charme de beaucoup de juvénile enthousiasme : c'est beaucoup.

Monsieur Béjot, aquafortiste de métier, spontané et délicat, nous montre une série de dessins et de gravures serrés, graves et concis ; M. C. Bourget de vigoureuses études de groupes d'hommes. M. Pierre Bracquemond, un peu apprêté, se souvient volontiers de Renoir et aussi du Besnard du portrait de théâtre, mais il note, d'ici de là, de jolies impressions de lumière. M. G. Gascogne, peintre et aquafortiste, donne de sûres notations crépusculaires ; M. Huard étudie consciencieusement les ports de Bretagne et leur population de marins et M. Luigini, divers et curieux, promène sa fantaisie rêveuse de l'île de Marken à Venise.

A ces artistes se sont joints quelques invités qui affirment de la sorte leur sympathie pour la sincérité de l'effort entrepris.

§

La sixième exposition des **Peintres Orientalistes français** s'est ouverte le 15 février dans les galeries Durand-Ruel. Il faudrait, presque, d'année en année, refaire les mêmes éloges et les mêmes réserves comme les artistes qui prennent part à de telles manifestations répètent, inlassable

ment, des œuvres toujours pareilles. Ce sont toujours les mêmes paysages banalisés avec d'identiques scènes d'intérieur, les mêmes coins de campements Kabyles, et la prière et le marché arabes. A peine une sensation personnelle, une vision originale des choses, un rêve sincère et nouveau. M. Chudant intéresse presque seul parce qu'au moins il a vu et il peint différemment.

Quel exemple, cette probité consciencieuse, cette franchise assidue qui caractérise l'œuvre, en partie ici réunie, de **Gustave Guillaumet** (1840-1887). Si celui-là n'est pas un maître absolu, s'il demeure, en somme, dans l'éclosion merveilleuse de la peinture française au XIXe siècle, tout à fait au second plan, du moins il ravit par sa profonde connaissance du pays qu'il aimait et qu'il évoquait sur la toile. On sent chez lui l'artiste épris de ce qui l'environne, le fervent obstiné, le peintre enthousiaste et minutieux. Pas de trompe-l'œil, pas de fausse apparence. Avec les moyens dont il dispose, simplement, il a dit un admirable chant de tristesse et d'amour. Et, dans le moindre de ses dessins, quelle profonde recherche du mouvement, de la vie propre aux races de ces climats, quelle interprétation grande et juste du paysage. Après Delacroix, à qui nul jamais n'est comparable, avec Decamps, Chassériau, Fromentin, lui seul, Gustave Guillaumet, a vraiment vu et vécu l'Orient, parmi les peintres.

MEMENTO. — Le 16 févrrer, trop tard pour que je puisse plus qu'en signaler ici la merveille, s'est ouverte, à la Galerie Georges Petit, une exposition d'œuvres de MM. **Monet, Sisley, Cazin, Besnard**. — Exposition **Maurin**, chez Sagot, 39 *bis* rue de Chateaudun. — Exposition, au *Salon Friedland*, de M. Louis **Payret Dortail**. — Cercle de l'**Union Artistique** rue Boissy-d'Anglas, exposition annuelle : salon où l'on cause, où l'on flirte, où l'on médit. Que ferait l'art au milieu de cela?

Exposition, à la **Société d'édition artistique**, de reproductions héliographiques par des procédés nouveaux, 32,34 rue Louis-Le-Grand.

A partir du 27 février, au **Cercle Artistique et littéraire**, exposition d'aquarelles, de dessins et de gravures.

ANDRÉ FONTAINAS.

ART ANCIEN

La fabrique de Clignancourt.

L'autre semaine, il a passé en vente publique de très curieuses et très intéressantes porcelaines de Clignancourt : naturellement, il ne s'est trouvé ni un expert (?) assez éclairé, ni un commissaire-priseur assez avisé pour avertir le conservateur de Cluny ou de Carnavalet, et ces produits si rares, — il n'y en a que quelques exemplaires à Sèvres et aux Arts Décoratifs, — sont, une fois de plus, dispersés et perdus. Ces régulières et affligeantes aventures n'arrivent qu'en France. Il serait pourtant bien simple de porter remède à cet état de choses, d'empêcher à l'avenir, que ces produits d'Art qui doivent enrichir et compléter nos collections publiques, échouent, sans profit, à la vitrine des revendeurs où dans des collections privées où ils ne sont, le plus souvent, ni connus, ni appréciés. Mais, je reviendrai sur ce sujet. Je veux, aujourd'hui, fixer quelques points de l'histoire d'une de nos plus vieilles fabriques parisiennes, de ce vieux Clignancourt, arrière petit-cousin du grand Sèvres, et que la beauté de sa pâte et la grâce de ses peintures doivent sauver de l'oubli.

§

Alors que les grisettes, ravaudeuses, écaillères et filles de mode, montaient des Porcherons vers cette montagne de Montmartre, où viraient, parmi les vignes et les grands murs de l'Abbaye royale, les aîles noires des moulins, pour gagner les guinguettes hospitalières des Torlettes, de la Croix Moreau, de la Chardonnière ou du Champ-à-Loup, elles s'arrêtaient volontiers, à mi-chemin, chez le traiteur de la *Fontaine St-Denys*, où elles étaient sûres de trouver toujours, — la côte était rude, — du pinot frais et des talmouses chaudes. Ce tavernier avait son pignon accoté à une manière de grosse tour, qui flanquait elle-même un vénérable moulin : tour et moulin étaient les propres bâtiments de la fabrique. La pâte cuisait et était décorée dans la première, tandis que le silex se broyait lentement dans la branlante construction d'au-dessus. Et elles n'étaient, les filles, ni plus coquettes, ni plus accortes, en manches courtes, en souliers pointus, leurs *Venez-y-voir* un brin dérangés, leurs larges tabliers quelque peu dénoués, que les fragiles cassolettes, les plats légers aux cour-

bes fines, qui sortaient des ateliers d'à-côté: leurs robes étaient gaies des mêmes bouquets et des mêmes fleurettes; sur les panses des soupières et aux cols des sucriers éclataient les mêmes petites roses, les mêmes bluets, les mêmes marguerites qui étoilaient l'organdi, le jouy transparent de leurs jupes.

Voici ce que dit Thiéry dans son *Guide des Amateurs et des Etrangers à Paris*.

« En descendant la montagne de Montmartre, du côté du Nord, on arrive à Clignancourt qui en est un écart.

» *Manufacture de Porcelaines de* Monsieur.

» Cette Manufacture de Porcelaine est la seule chose qu'il y ait à remarquer à *Clignancourt*; elle a été établie par M. *Desruelles*, en 1771, et est sous la protection de Monsieur, frère du Roi, depuis 1775. Quatre-vingt-quatorze personnes y sont employées journellement: l'on y trouve tout ce qui concerne le service et la décoration.

» La pâte et la couverte sont tirées de la Manufacture Royale de Limoges, ainsi qu'à celles des porcelaines de la Reine. »

Ce Desruelles, — il y eut un Desruelles officier municipal de Montmartre en 1791, — s'était établi en 1771, mais n'avait déposé sa déclaration qu'en Janvier 1775, après un essai heureux. Il s'enhardit alors, et sollicita le patronage du comte de Provence. Le comte d'Artois protégeant son voisin Hamong (au faubourg Saint-Lazare, proche la Foire Saint-Laurent), la jeune reine ayant sa manufacture de la rue Thiroux, et tous ses anciens patrons ayant eux-mêmes vécu par Condé à Chantilly, par le roi Louis XV et Madame de Pompadour, lui, Desruelles, aurait peut-être bien la chance de fabriquer la porcelaine dure du comte de Provence : il eut raison. Le bel-esprit qui muguetait avec du Theil et l'abbé Arnaud, l'amateur des petits vers que l'on connaît, donna la licence nécessaire, signa les bons sur sa caisse, et se remit à ses *Mannequins,* contre son ami Turgot.

Et Desruelles changea sa marque.

Il eut bien tort, car elle était jolie sa marque. L'idée lui en était venue bien simplement. Il n'était pas sans quelque inquiétude : comment signer ?... Les L croisées de Vincennes et de Sèvres, le cor de Chantilly, l'ancre de Sceaux ?... J'imagine que, laissant ses meubles et ses couleurs, indécis, il dut

voguer par les sentiers des plâtrières et des vignes. Partout il se heurta au même monstre grandiloquent, déchiqueté et pittoresque, qui battait l'air de ses grands bras noirs : vers le village de Monceau le moulin des *Prés*, celui de la *Fontaine Saint-Denis*, celui de la *Béquille* ; se retournait-il, c'était la *Turlure*, la *Lancette* et le *Paradis* ; en arrière du chevet de Saint-Pierre, celui des *Tempêtes* ; allait-il vers Saint Denis, les îles et la rivière, les grandes étoiles sombres s'appelaient la *Couronne*, la *Goutte d'or* ; vers Paris, le *Pavé*, les *Champs*, la *Tour-des-Dames*... L'œil « envorné » il rentra, et de son fin pinceau traça au revers de la première pièce le petit moulin bas, la croix envolée de ses ailes, le gouvernail de sa béquille ; parfois, il le profile plus ramassé avec son toit en triangle et sa croix entière : ce sont les marques d'avant le patronage.

Après il y a le gros B énigmatique, surmonté d'une couronne (1776), puis l'effrontée imitation de Sèvres, les deux L affrontées, puis encore l'enchevêtrement de l'L, de l'S et de l'X, pour faire Louis-Stanislas-Xavier, — le Louis-Stanislas-Xavier, comte de Lille, des décrets de Napoléon ; puis enfin, alors que Motte lui succède, l'M couronnée et sans couronne, comique avec l'inégale hauteur de ses jambages.

La fortune de la petite fabrique de Clignancourt ne fut pas toujours égale.

Il y a, au Baillage de Montmartre, un référé du 10 avril 1786, introduit par « Baldoureau, propriétaire d'une maison à Clignancourt, contre Desruelles, architecte, manufacturier de porcelaine de MONSIEUR, pour payement de loyer ou expulsion ». Cela n'indique pas précisément une vogue extraordinaire de ses produits : les chalands ne devaient pas affluer dans son magasin, en plein Paris cependant, « au coin de la rue des Petits-Champs, et de celle Chabannais, au *Bonnet d'or* ».

La fabrique existait encore au numéro 75 de la rue Saint-Denis (actuellement rue du Mont-Cenis) le 9 Messidor III : elle est mentionnée à cette date, sur les registres de la Municipalité de Montmartre. Il y a quelques années, on découvrit en démolissant un pavillon dans cette rue, des débris de fourneaux et quantité de tessons...

Si d'aventure vous voyez le petit moulin au revers d'une assiette fleuronnée, d'une tasse ronde et basse, d'un pot à

crème au bec fin et à l'anse légère, regardez bien : c'est du vieux Clignancourt. N'oubliez pas qu'il est sorti de ses fours de véritables œuvres, comme ces bénitiers monumentaux de Saint-Pierre, qui faisaient bonne figure tout de même, auprès de l'orgue de Caffiéri, du Christ de Pigalle, et de l'autel de Constou. Thiéry dit d'eux :

« A l'entrée de cette église sont deux bénitiers en porcelaine de la manufacture de Clignancourt ; ils imitent en petit ceux de Saint-Sulpice ;ils sont supportés par des consoles, et surmontés par des groupes d'anges de la composition de M. *Desruelles*, fils de celui qui a fait les bénitiers. »

Regardez bien cet émail particulier, quelque peu voilé et jaunâtre, l'ordonnance trop rigide des semis et des guirlandes, la ligne patiente des cordons et des feuillages, décor qui fait penser à celui des cotonnades et des toiles du temps, regardez de très près, — et vous emporterez la caractéristique de cette fabrique montmartroise, vous n'aurez plus besoin de chercher la marque devant un de ses produits, et, sans le retourner, vous le distinguerez aussi facilement qu'un Sinceny, un Mouen, un Marseille ou un Strasbourg.

VIRGILE JOSZ.

CHRONIQUE DU MIDI

Il vient de paraître à Aix-en-Provence, sous l'inspiration du poète Joachim Gasquet une revue dont j'aime beaucoup le titre, plus encore l'esprit, et sur laquelle je veux m'attarder aujourd'hui, à la fois pour les idées d'avenir qu'elle me suggère — et pour les souvenirs harmonieux qu'elle évoque en moi.

Elle a pour titre *Les pays de France.*

Que l'on veuille bien noter ce pluriel. Il résume tout le sens de cette œuvre nouvelle. Il exprime en une concrétion rapide l'idéal politique du véritable Félibrige qui est l'union et non pas l'unité ; la diversité et non pas l'égalité ; l'ordre et non pas la règle ; et, si l'on me permet des termes un peu abstraits, la coordination de toutes les forces libres, et non pas leur subordination a une force dirigeante.

Il y a, certes, une France, comme il y a une Allemagne, une Italie, une Grèce. Chacun de ces termes signifie non seulement un sol délimité, mais encore une façon spéciale de comprendre la vie publique et un idéal particulier de vie su-

périeure. Chacun des groupes humains désignés par ce nom de peuples diffère par la langue, les mœurs et les arts.

Et cependant, que de traits semblables entre eux, en dehors même des signes généraux communs à toute l'humanité. Si bien que l'on peut concevoir,dans un futur tout proche, une Europe unie, avec un idéal *européen*, sans que rien disparaisse toutefois des caractères et des génies propres à l'Allemagne, à l'Italie, à la France.

De même donc qu'il y a des pays d'Europe, il existe en dépit des règlements et des décrets, de par l'ordre immuable de la nature, *des pays de France*, aux climats, aux races, aux mœurs variés.

Le Provençal et le Breton sentent différemment la vie, et le riverain de l'Adour n'a pas les mêmes goûts que le montagnard des Vosges. De plus, il s'est formé dans ces pays divers, soumis diversement aux fluctuations de l'histoire, des traditions, des *Coutumes* qui ne sont pas les mêmes et qui demeurent malgré les lois. Et tout en s'associant dans une unité morale, ces peuples ont chacun,forcément, une esthétique particulière, partant un idéal qui n'est pas uniforme.

C'est pour avoir voulu se révolter contre cette fatalité des choses qu'on est arrivé à créer une patrie métaphysique et artificielle, toute en formules sentimentales, plus oratoire que réelle, dont nous voyons en ce moment l'affolement et l'inconsistance.

Mais ce sont là des idées qui méritent de plus patientes déductions. Elles sont le fondement même de l'idéal félibréen, et l'on pense bien que ce n'est pas en une rapide chronique que je les puis développer.

Il était nécessaire, toutefois, d'y faire allusion, ne fût-ce que pour révéler, en passant, aux esprits mal prévenus mais sincères ce que doit être le véritable Félibrige — et aussi pour montrer l'originalité et l'opportunité de cette juvénile revue qui a si judicieusement pris pour titre : *Les Pays de France.*

§

La direction des *Pays de France* est dans la ville d'Aix. Ce n'est pas par un pur hasard que cette revue nous arrive de la capitale de l'ancienne Provence. S'il existe de plus en plus, en France, des villes qui sont uniquement des lieux géographiques, d'autres survivent qui furent des cités fastueuses,

et où tout ce qui constitue leur physionomie garde une empreinte originale et laisse au souvenir du visiteur un enveloppement pareil à celui d'une femme au charme personnel. Les lignes sinueuses des rues, l'ampleur des routes, les façades des maisons, la démarche des jeunes filles, les gestes des hommes, les traditions du peuple, tout s'y accorde en une harmonie si complète, qu'on a l'impression d'une chose *une*, ou mieux encore d'un être animé aux mouvements rythmiques. Telles sont, par exemple, dans le Midi provençal, Arles, Avignon, Nîmes, et Aix. Je ne puis, pour ma part, aborder chacune d'elles, sans être remué dans mes fibres les plus secrètes. Il me semble que je vais revoir une maîtresse indulgente, que j'ai regret d'avoir délaissée, et dont je suis sûr de trouver le sourire de bon accueil, et les paroles de pardon

Et cependant, des quatre cités, celle que je préfère est Aix-en-Provence, peut-être parce que son charme est imprécis et mystérieux. Nîmes, c'est la somptuosité des arènes et des temples, les foules vibrantes du cirque, les jardins aux terrasses verdoyantes ; Avignon, c'est le prestige des remparts et des palais, le bercement des cloches écoutées par delà le Rhône ; Arles, c'est la nostalgie des murailles silencieuses et tout le passé dormant dans des ruines ; mais Aix m'attire par son âme plus encore que par sa beauté. Bien qu'elle garde jalousement des églises romanes, des maisons sculptées par Puget, et une cathédrale où se dressent encore les colonnes d'un temple élevé à Apollon, il n'y faut pas chercher les monuments illustres des autres cités. Sa gloire est dans ses annales écrites au fronton de chaque demeure, au nom de chacune de ses rues ; son attrait est dans la valeur des hommes qu'elle a nourris de siècle en siècle et dont la tradition se perpétue chez ceux de leurs fils qui lui sont demeurés fidèles. A Nîmes, à Arles, à Avignon, on s'épanouit, on aime, on admire : ici l'on se recueille et l'on pense. Comme ailleurs on sent la joie de vivre, ici l'on conçoit pleinement la joie de rêver et de comprendre. C'est la seule ville de France qui soit essentiellement une ville intellectuelle. Il y naît naturellement des bibliothèques et des musées, comme ailleurs des temples, des théâtres ou des usines. L'aspect extérieur de la ville incite aux méditations heureuses. Le soir venu, sur le large quai Mirabeau, bordé d'hôtels aristocratiques aux lourdes portes, quand le mistral est apaisé

et que la clarté des étoiles glisse à travers les platanes, on entend le murmure des fontaines jaillissantes et l'âme vogue ainsi qu'en un paysage élyséen. Le petit ruisseau qui l'arrose fut rouge jadis du sang des barbares vaincu par Marius. D'autres montagnes aux ondulations souples se dressent à l'horizon, et on les appelle le mont Olympe, le mont Aurélien, le Pilon du Roi et le mont de la Victoire. De l'autre côté, la vue s'arrête sur l'aqueduc de Roquefarour. Tous les mots sont des signes de gloire.

Loin des tumultes de Paris, indifférents aux notoriétés éphémères que sacre le boulevard, vivent et travaillent à Aix-en-Provence des hommes dont les œuvres seront nommés dans l'avenir. La noblesse de leur caractère, le dédain altier qu'ils professent pour les succès faciles, la sûreté et la cordialité de leur commerce ont rendu ces hommes populaires. Et c'est une chose bien curieuse que de voir une ville où des savants et des lettrés sont aimés et vénérés du peuple par leur science même

Je cite, en passant, les noms de M. le Baron de Toutoulon, de M. Charles de Ribbes, de M. de Berlue Perussiès dont j'aurai à parler plus longuement au cours de ces chroniques. Leur influence est incontestée sur la jeunesse. Leurs œuvres ont déterminé tout un mouvement dans l'étude historique de nos provinces, et leur opinion fait autorité à l'étranger.

Il y a, à Aix, ses maisons antiques, où le culte des belles-lettres est une coutume ininterrompue ; le marquis de Gantelmi-d'Ille qui descend de la fameuse Fanette de Gantelmi, fondatrice de jeux floraux, M. de Bonnecorse, le baron Guillibert, Mme d'Arbaud exquise poétesse en langue d'oc, sans oublier le savant marquis de Saporta qui vient de mourir.

Cité choisie, où les pierres portent à la fois l'empreinte glorieuse des siècles, et la lumière de l'éternel soleil, commune toujours vivante où la nature et l'histoire ont combiné leurs prestiges pour créer des esprits nobles, c'est dans ses murailles dorées, près du murmure des fontaines, que j'aime à me reposer de la vie, et à oublier les bruits et les fumées de l'action dans la sérénité des choses immuables et la vertu des pensées immortelles !

§

J'y ai vécu, l'an dernier, quelques mois d'une vie contemplative et calme, durant lesquels j'ai vu le germe et pres-

senti l'éclosion de la future revue *les Pays de France*. Et c'est bien pour cela que le meilleur moyen d'en expliquer l'esprit était de faire connaître la terre où elle devait fleurir. J'y ai connu ces hommes de savoir réel et de noble vie qui sont l'honneur de leur race. J'y ai aimé les jeunes gens à l'âme libre dont l'enthousiasme robuste suscite là-bas, hors des influences éphémères, un mouvement d'art et d'idée qui peut ramener l'énergie et la joie à la France anémiée et triste.

Que de fois, avec Joachim Gasquet et J. M. Demolins, les deux créateurs de la revue, nous avons parcouru les vallons étroits et escaladé les montagnes glorieuses qui sont le décor de l'Athènes provençale. Et je ne sais quel était mon meilleur reconfort de la beauté du paysage ou de l'exaltation tranquille de ces deux hommes.

Autour d'eux se sont groupés les jeunes gens d'Aix, où les étudiants ont cette originalité appréciable qu'au lieu de « conspuer » quelqu'un ils lisent des chefs-d'œuvre.

Souvent je les rencontrais chez le libraire Dragon. Car en cette ville véritablement unique, c'est dans les librairies que vers cinq heures, on va bavarder en feuilletant les livres nouveaux.

Croirez-vous pourtant que cet asile « fait pour les muses » comme disaient nos pères, a été troublé naguère par « le spectre de l'anarchie » — ?

Gasquet, dont le libre esprit est ouvert à toutes les idées et dont, aussi, le cœur excellent s'apitoie sur toute les infortunes, avait accueilli, en Aix, aux temps héroïques, des anarchistes poursuivis et dénués d'argent. Vous devinez l'émoi dans la sous-préfecture ? Il fut très mal noté. Quelques mois plus tard j'allai faire un séjour à Aix. C'était après des événements où j'avais été mêlé, au moment où je commençais mes conférences dans le Midi. Je ne jouissais pas non plus de notes préfectorales excellentes. Or un matin que nous étions à la gare, nous vîmes descendre de wagon, pimpant et rose, en une soutane élégante, Louis Le Cardonnel, récemment ordonné prêtre ! Surprise et joie ! Je bondis dans les bras du bon Cardonnel que je n'avais pas vu depuis quatre années et Gasquet l'accabla de compliments.

Puis nous entrâmes au buffet où, profitant d'un arrêt de trente minutes, l'excellent poète devenu l'abbé Le Cardonnel

s'efforça de nous ramener, par des arguments théologiques, dans le chemin de la vertu.

Le sifflet retentit. Tandis que nous remettions en wagon, avec force signes d'amitié, Le Cardonnel à qui, pour ne pas faire de peine, nous promettions d'observer les commandements et de renoncer aux pompes du monde, le commissaire de surveillance de la gare qui est, en province, le grand chef de la police politique, prit des notes sur son calepin.

Et par l'indiscrétion d'un employé bavard, il nous fut révélé, un jour, que nous étions l'un et l'autre inscrits sur les papiers de la sous-préfecture avec cette marque ineffaçable : « *Anarchistes soudoyés par le clergé !* »

JEAN CARRÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

L'événement artistique du mois dernier fut l'exécution à Verviers, ville de drapiers et de violonistes, de la *Fête Romaine* de M. Erasme Raway. Ce fut une solennité musicale dans toute l'acception du terme et grâce à M. Louis Kefer, directeur de l'école de musique de Verviers, la petite ville manufacturière se paya la primeur d'une des plus belles œuvres signées d'un musicien belge. L'entreprise était considérable et ardue. Elle a parfaitement réussi. M. Kefer, excellent musicien, qui dirigeait l'exécution a tiré un parti merveilleux de son petit orchestre renforcé, il est vrai de quelques « chefs de pupitre » venus de Bruxelles ; le quatuor s'est particulièrement distingué. Mais on sait que Verviers est le paradis des archets. Les chœurs — trois cents voix — méritèrent tous les éloges. Comme ces braves gens, orphéonistes de Verviers et de Dison ou enfants des écoles communales mettaient de la conscience et de la chaleur dans l'interprétation et combien ces voix saines, de franc métal, faisaient valoir les trouvailles de timbres qui ne sont pas une des moindres beautés de la partition de Raway !

De nombreux connaisseurs venus de Bruxelles assistaient à ce concert. Je m'y trouvai avec Léon Dommartin, le pèlerin assidu des grandes fêtes musicales, Jacques Ménil, l'auteur de la récente traduction d'*Art et Révolution*, Hegenscheidt, le poète de *Starkadd*, le noble drame qui a enrichi la nouvelle littérature flamande ; Vermeylen, le directeur de *Van Nu en*

Straks, le professeur René Berthelot ; les peintres Cahen et Georges Balthus, un fanatique de Nietzsche dont il a fait connaître plusieurs pages au public français, le professeur Georges Develshauwers qui contribua pour beaucoup par sa ferveur pour l'œuvre, par son généreux prosélytisme et sa compétence artistique au succès de cette grande entreprise.

J'emprunte à une notice très bien faite par celui-ci ces renseignements sur la signification et la portée de la *Fête Romaine* qui n'est qu'un important intermède d'un grand drame lyrique en deux journées intitulé *Freya*.

« Cette *Fête Romaine* forme le 2e tableau du premier acte de *Freya*. C'est une fête religieuse païenne organisée par le proconsul Claudius attaché à la politique guerrière et à l'ancienne religion de Rome. Elle se donne en l'honneur de Valérius, un chrétien que l'empereur Constantin, désireux de changer la politique des Gaules et d'y substituer l'influence chrétienne à la domination violente de la Rome païenne envoie aux armées des Gaules comme successeur de Claudius.

» Cette fête doit synthétiser l'esprit de la conception païenne ; elle n'est pas un simple divertissement, mais traduit les sentiments religieux anciens et cherche à en exprimer d'une manière concrète la portée et le sens.

» Le fond de la *Fête Romaine* est la célébration de l'enthousiasme *sacré* de la grande poussée de la vie et de l'affirmation des choses ; la mort elle-même dans cette conception n'est qu'une transformation de la vie. Telle elle apparaît devant l'enthousiasme sacré qui annihile l'individu dans la joie infinie de la nature : la nature en effet se manifeste par un continuel devenir ; elle crée et détruit à la fois.

» La *Fête Romaine* est un tableau dramatique avec orchestre, chœurs mixtes et mimique. Le rôle de l'orchestre n'est pas celui d'un simple accompagnement ou d'un commentaire ; il se rapproche du rôle qu'il a dans la symphonie. Les chœurs chantent des hymnes en l'honneur du Dionysos antique (Bacchus comme Dieu de l'enthousiasme sacré et de la fécondité de la nature), d'Aphrodite ou Vénus, de Démétei ou Cérès, d'Artémis ou Diane, d'Arès ou Mars, et enfin du Dionysos dithyrambique d'où sortit la tragédie grecque. A la scène, quand l'œuvre sera exécutée au théâtre et non plus au concert, ces chœurs seront immobiles, quand pendant les chants et les développemenrs orchestraux s'exécutera une pantomime,

jouée par les groupes spéciaux distincts des chœurs. Les mouvements de la pantomime ont leur correspondant dans le rythme musical, et l'ensemble de la symphonie garde la ligne *simple* et *plastique* que comporte l'idée de beauté païenne. »

Cette simplicité est une des caractéristiques les plus surprenantes de cette partition grandiose. Le tout paraît une belle statue, ou mieux une sublime créature humaine aux gestes lents et harmonieux, telle qu'on en voyait évoluer dans les jeux olympiques. De l'ensemble se dégage aussi une clarté éthérée, comparable au beau ciel de l'Hellade et qui en fait ressortir le modelé impeccable et les proportions sculpturales. L'œuvre se présente taillée dans un bloc de Paros ou venue spontanément, jaillie tout d'une pièce du génie de l'artiste créateur comme Pallas du cerveau de Zeus. Naturellement elle représente une énorme somme de travail, mais il n'y paraît point, et quoique l'exécution en dure près d'une heure, l'attention et l'intérêt requis dès les premières mesures, se soutiennent jusqu'à la fin et vont même en augmentant, pour arriver à une totale admiration et à l'enthousiasme intense. J'ai rarement emporté dès la première audition d'une grande œuvre une impression aussi définitive et aussi directe.

Malgré la lenteur et l'analogie rythmique des mouvements, les divers hymnes accusent une physionomie bien tranchée et bien démarquée. Tous ces thèmes, très évocatifs, font image et s'approprient lumineusement au caractère de la divinité qu'ils exaltent. La bacchanale de la fin fulgure comme l'apothéose même de la vie. Cela vous empoigne au plus profond de l'âme.

Evohé! Bacché! Evia! Je me représentais le dieu même promenant à grand bruit son carnaval païen, symbole du mouvement perpétuel de transformations et d'évolutions qui rajeunit la Nature. « J'ai mangé du tambour et bu de la cymbale! » comme chantaient ses corybantes. Dans les *Deux Masques*, Paul de Saint-Victor a des pages que je repris avant et après l'exécution de la *Fête Romaine* comme la plus belle paraphrase littéraire du génie de cette musique. On y voit le dieu-roi escorté de son formidable Thiase, ivres de *soma* ou de vin. Au milieu de son cortège de bacchantes et de faunes, de satyres et d'aegypans, nous nous le représentons, avec ses peintres et ses poètes, « érotique et héroïque,

imberbe et superbe, l'œil mouillé d'une langueur ardente, les hanches arrondies, la poitrine unie et sans muscles, l'air songeur et enivré. Ses cheveux de vierge flottent en longues boucles ; une peau de faon tachetée, emblème du ciel étoîlé, glisse sur sa nudité juvénile ; ses pieds sont chaussés de splendides cothurnes ; il tient la férule enveloppée de pampres, sceptre hiératique de sa royauté. »

Le musicien a fait revivre à son tour ces mystères profonds et décoratifs, cette félicité panthéiste.

Franchement, de toutes les personnalités musicales qui se sont affirmées ici et même ailleurs depuis Richard Wagner, Erasme Raway est avec Peter Benoit, un autre musicien naturiste, celui qui s'affranchit le plus complètement du tribut au redoutable géant de Bayreuth. Dans cette *Fête Romaine* tout appartient à Raway. Cette partition ne ressemble en rien à ce qu'on a entendu jusqu'à présent. C'est aussi serré et poussé comme métier, et aussi opulent sous le rapport des idées, que les maîtresses œuvres de Wagner, mais loin de subir la tendance et l'empreinte des dites œuvres,la *Fête Romaine* en constitue presque l'antithèse. Et pour dire toute ma pensée, je vois dans l'œuvre de Raway une saine réaction contre le mysticisme maladif et sanguinolent, contre la musique à stigmates, la musique miraculée de *Parsifal*. Raway a édifié, à côté de la funèbre cathédrale du Graal où saigne et se lamente Amfortas, un temple païen où l'on célèbre la vie et la nature éternelle, où l'on exalte l'humanité libre et les sublimes énergies.

J'ajouterai que dans l'œuvre de Raway rien ne trahit le pastiche ou l'archaïsme. Cette *Fête païenne* est une fête essentiellement moderne ; elle interprète un état d'âme nouveau, elle prélude à une autre Renaissance. Elle ne se confine pas dans une tradition, elle la continue et l'élargit.

Le compositeur était déjà très apprécié dans notre petit monde mnsical où on le tenait à bon droit pour un des plus forts et des plus probes. Mais cette œuvre-ci le classe au tout premier rang. Travailleur obstiné, caractère fier et irréductible, Raway n'a pas été encouragé suivant ses mérites. Il n'était pas de cette engeance de musicastres et de barbouilleurs officiels, piliers d'antichambres et lécheurs de bottes des gens en place. Il est né à Liège, le 2 juin 1850, d'un père grand amateur de musique et surtout de plain-chant. A six

ans Erasme eut pour premier professeur M. G. Milgand, qui lui enseigna les premiers éléments du solfège et du piano. Bientôt l'enfant négligea le piano pour l'étude de l'harmonie. A neuf ans déjà, entrepris par un autre Liégeois, M. Garnier, il compléta ses études harmoniques. En même temps Raway s'absorbait dans l'étude de l'orgue qui est demeuré son instrument de prédilection. M. Henrotay, du Conservatoire de Liège, fut aussi un de ses professeurs.

En 1864, le père Raway envoya son fils dans un collège d'humanités. Ses parents avaient décidé qu'il entrerait dans les ordres. Au commencement la paix et la réclusion séminaristes sourirent beaucoup au jeune homme. Elles activaient et accentuaient son enthousiasme pour la musique. Il profitait de ce calme et de ce recueillement pour se livrer à de fortes études de contre-point et de fugue.

En 1875, il avait terminé sa philosophie et peu de temps après il conquit ses grades de docteur en théologie. Devenu prêtre, selon le désir de ses parents, et ne s'apercevant jusque là d'aucune incompatibilité entre le sacerdoce et ses aspirations philosophiques et esthétiques, il fut quelque temps professeur au Séminaire de Saint Trond, puis maître de chapelle à la cathédrale de Liège. Plus tard, ne se sentant plus la conviction et la foi nécessaires pour demeurer dans les ordres et concevant déjà des œuvres peu orthodoxes, il reprit l'habit séculier et vint habiter Bruxelles où il avait recruté déjà par son talent un important noyau d'admirateurs, presque tous lettrés et artistes. Mais malgré ces sympathies et la notoriété qui s'attacha bientôt à son nom, cet homme franc et entier connut les privations et se ressentit de la rancune des cafards ou de l'envie des confrères se livrant à force cabales au lieu d'écrire quelques cabalettes. Longtemps la maladie ajouta un surcroît de détresse à ces épreuves redoublées. Il est temps que ce ferme artiste connaisse un peu d'aisance et de bonheur. Aussi je souhaite ardemment qu'en attendant *Freya*, la *Fête Romaine* fasse le tour du monde où l'on aime la vraie musique. Les 23 et 30 avril on l'entendra ici aux Concerts Ysaye. Ce sera l'occasion pour beaucoup de Parisiens de venir payer à l'un des nôtres le tribut d'hommage que nous payons à vos bons musiciens les d'Indy, les Bréville, les Charpentier, les Chausson, les Lazzari.

La première œuvre de Raway fut exécutée en 1876 au

Collège de Saint Trond. Il s'agissait d'un mélodrame en trois actes, commenté par une partie orchestrale et des chœurs, et intitulé *Néan*. Raway composa ensuite beaucoup de musique d'église.

En 1880 sa première œuvre de marque, les *Scènes Hindoues*, fut exécutée à Liège ; peu de temps après on l'entendit aux Concerts Populaires de Bruxelles. En 1884, aux mêmes Concerts, nous eûmes l'occasion d'applaudir les *Adieux*, et en 1887, la *Symphonie Libre*. Cette dernière œuvre, quelque sensation qu'elle produisît dans le monde des musiciens, était loin pourtant de faire prévoir la magnificence de celle par laquelle Raway vient de faire une « rentrée » attendue impatiemment par sa légion d'admirateurs.

La Direction des Beaux-Arts était devenue vacante par suite de la démission de M. Nève. Autrefois je vous touchai un mot de ce personnage incompétent, ayant dû sa place au népotisme plutôt qu'à louanger de méchants articles consacrés, dans une petite revue, à l'École de Saint Luc, ces horribles polychromistes qui, si l'on n'y met bon ordre, auront bientôt détérioré nos plus belles cathédrales. Exceptionnellement, la nomination de M. Ernest Verlant, le successeur de M. Nève — celui-ci retourne à de lucratives occupations financières qu'il n'aurait jamais dû quitter — rencontre l'approbation quasi unanime des intéressés : peintres, sculpteurs, musiciens et, aussi, de ses confrères de la presse et de la littérature. M. Verlant collaborait par des articles de critique très remarqués au *Journal de Bruxelles*, à la *Revue Générale* et à la *Jeune Belgique*. Sa compétence en art est solidement établie, et il s'était assuré l'estime générale par sa conscience, sa probité, sa haute impartialité, son esprit très large et très ouvert, son tact et sa parfaite courtoisie. Il a consacré notamment à des Musées Etrangers et à quelques maîtres anciens des études qui font autorité dans le monde des ateliers. Le gouvernement a-t-il apprécié les vrais mérites de M. Verlant ? j'en doute. Par hasard il a mis le *right man at the right place*, et c'est le calculateur qui succède au danseur.

Les Expositions, salonets de tout genre et de toute tentendance, sévissent à outrance. Je n'aurai garde de vous en parler en détail. Les plus remarquables auront été celles de Xavier Mellery au Cercle Artistique, de « Pour l'Art », et des

aquarellistes. En ce moment même est ouverte à la maison d'Art une exposition d'œuvres puissantes et émouvantes du peintre Eugène Laermans, un jeune maître dont la personnalité s'est encore affirmée depuis que je le présentai il y a quelques années aux lecteurs du « Mercure ». Il peint toujours des paysans, ou plutôt des faubouriens, des ruraux de la banlieue, pauvres diables, déjetés, hâves, de physionomie anguleuse, vêtus de velours fauves et de flanelle rouge. Ils sont en triste ce que les rustres de Breughel et de Teniers étaient en narquois et en égrillard, et, malgré des visages un peu caricaturaux, ils ont de l'allure et du galbe et ils s'harmonisent savoureusement avec la désolation des cieux gris, des masures rustiques, des paysages scoriaces et gravateux. Toute cette peinture de métier magistral, surtout en tant que couleur, sue la sympathie et la plus noble charité.

Prochainement s'ouvrira le Salon de la Libre Esthétique. On parle déjà d'un important envoi de M. Jacob Smits.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

The letters of Walter Savage Landor, private and public, edited by *Stephen Wheeler*, XIV-369 pages, 10 s. 6 d., Duckworth, London. — Laurence Housman : *The Field of Clover*, cr-8°, 148 pages, 6 s., Kegan Paul, London. — John F. Runciman : *Old Scores and New Readings* cr-8°, 279 pages, 5 s., Unicorn Press, London.

REVUES : *Blackwood's Magazine. — Contemporary Review. — Fortnightly Review. — Macmillan's Magazine. — Longman's Magazine. — Nineteenth Century. — Temple Bar. — Scribner's Magazine. — Cornhill Magazine. — New Century Review. — The Dome. — Review of Reviews. — Literature. — Saturday Review. — The Outlook. — The Bookman. — The Criterion.*

La singulière personnalité de Walter Savage Landor est une des plus déconcertantes parmi les personnalités originales qu'a produites l'Angleterre. Nature égoïste, irritable, mal à l'aise au milieu du quotidien de l'existence, se laissant aller aux plus extraordinaires lubies, émettant les paradoxes les plus invraisemblables, pour le seul plaisir de contredire, sans aucun souci de la réprobation des autres, dans un langage souvent violent et pas toujours exempt de mauvais goût, W. S. Landor était cependant un des écrivains les plus érudits et les mieux doués de son époque. Il sut être un excellent poète, un merveilleux prosateur et ses *Conversations Imaginaires* révèlent une prodigieuse intelligence. Quand il mourut dans sa 90e année il écrivait encore. Parmi ses

opinions les plus fantaisistes, Landor justifie Tibère et Néron, traite Pitt d'imbécile et Fox de charlatan, proclame Alfieri le plus grand homme d'Europe et recommande aux Grecs dans leurs luttes avec les Turcs, de laisser les armes à feu et de reprendre l'arc et la lance. En 1858, après avoir été condamné à 25.000 francs de dommages-intérêts pour diffamation, il fit proclamer que du reste de sa fortune il doterait la veuve de quiconque irait assassiner Napoléon III. Mais toutes ces fantaisies ne font connaître qu'un aspect du caractère de Landor, et c'est pourquoi les **Letters of Walter Savage Landor** que vient de publier Mr. Stephen Wheeler offrent un intérêt considérable. La plus grande partie de ces lettres est adressée à la famile Aylmer et en particulier à Miss Rose Paynter qui fut plus tard Lady Graves-Sawle; elles ajoutent quelques touches adoucissantes à un portrait quelque peu rébarbatif, et indiquent en même temps une grande part de factice dans la dureté et la férocité de Walter Savage Landor. Il faut savoir gré à Mr. Stephen Wheeler d'avoir publié ces lettres, car il est heureux que l'on puisse voir combien tendre et enjoué Landor pouvait être avec ceux qui avaient la bonne fortune de le connaître sous son beau côté. Le volume contient en outre toute une série de lettres sur les affaires publiques qui, si elles montrent Landor comme un politicien fantasque et impraticable, indiquent aussi tout l'intérêt qu'il prenait aux événements publics de son temps.

The Field of Clover, la dernière œuvre de Mr. Laurence Housman, l'heureux auteur de *Gods and their makers* et le délicat poète de *Green Arras* et de *Spikenard* est un recueil de nouvelles, ou plutôt de récits contés avec une grâce charmante et une imagination savamment naïve. L'auteur a lui-même pour chacun de ses récits composé une illustration si heureuse qu'on croirait vraiment que l'histoire a été écrite d'après le dessin. Le style de Mr. Laurence Housman cache, sous une simplicité apparente, une signification plus profonde que ne comportent toujours les récits féeriques qu'il nous conte; un peu d'obscurité parfois serait le seul reproche à lui faire. Cette lecture entraînante et captivante rappelle les contes d'Andersen, et les *Passionate Puppets* sont sans contredit possible un des contes les plus charmants qui se puissent lire.

Old Scores and New Readings est le titre d'un volume

dans lequel Mr. John F. Runciman a rassemblé un certain nombre des plus importantes critiques musicales qu'il publie chaque semaine dans *The Saturday Review*. Faut-il reprocher à Mr. Runciman ses invectives, ses violences à l'égard de certains musiciens, alors qu'il apprécie avec un grand enthousiasme Mozart, Bach, Beethoven et Wagner ? A noter tout particulièrement deux remarquables essais sur Henry Purcell (1658-1695), le dernier grand musicien de l'Angleterre, et sur la Symphonie Pathéthique de Tchaïkowski. Néanmoins il n'est guère facile de trouver une raison pour le dogmatisme excessif du critique. Même ceux qui partagent ses opinions les plus avancées désireraient trouver moins d'exclusives vitupérations et quelque peu de place pour des divergences d'opinion fort défendables. En somme, cette collection d'essais est d'une lecture très amusante et très instructive.

Revues. — **Blackwood's Magazine** (Février). — Le millième numéro de ce périodique comprend parmi ses collaborateurs Andrew Lang, Joseph Conrad, Maurice Hewlett, Bernard Capes, Beatrice Harraden et Charles Whibley qui discute les mérites d'Arthur Rimbaud avec une excessive férocité.

Contemporary Review (Février). — Un très remarquable article de M. F. de Pressensé sur l'Impérialisme et le Nationalisme, et un chapitre inédit de *la Sagesse et la Destinée* de Mæterlinck.

Fortnightly Review (Février). — Deux articles des plus intéressants sur la lutte pour la vie entre nations.

Macmillan's Magazine (Février). — Diverses études sur le journalisme ; une en particulier fort bien informée sur la presse parisienne.

Longman's Magazine (Février). — Une étude sur Sir Thomas Bodley par miss J. Humphreys et un essai de S. G. Tallentyre sur Lady Mary Wortley Montague.

Nineteenth Century (Février). – Plusieurs articles sur la crise religieuse actuelle de l'Eglise anglicane et les progrès du ritualisme, et une étude sur les romans de lord Beaconsfield.

Temple Bar (Février). — Un article de Miss Marion Quekett sur Désirée Clary, que Bonaparte délaissa pour épouser Joséphine, et qui devint ensuite épouse de Bernadotte et reine de Suède.

Scribner's Magazine (Février). - Les lettres de Robert Louis Stevenson éditées par Mr. Sydney Colvin.

Cornhill Magazine (Février). — Une monographie de *Little Holland House*, et un article de Miss Eleanor Hull sur les *Western Precursors of Dante.*

New Century Review (Février). — De Mr. Cuming Walters *The mystery of Shakespeare's Sonnets*; la suite des *Pickwickian Studies* de Mr. Percy Fitzgerald; *Gœthe Enfance et Jeunesse* par J. Forster. Deux articles sur la politique libérale dont un fort complet par C. A. Healy.

The Dome (Février). — Dans le présent numéro de cette artistique publication, des reproductions de Hobbema, Gustave Moreau, Bellini, Rubens, Turner, G. Flinck et H. W. Brewer; des vers de Laurence Housman, T. W. H. Crowland, Laurence Binyon, Frank Freeman, Sturge Moore; des articles divers par Stephen Phillips, Runciman, Roger E. Fry, C. J. Holmes, Arthur Symons, Israfel, Woodmeald, et de la musique de Harold Thorp sur des paroles de Henri Heine.

Review of Reviews (Février). — Une étude sur Vassili Verestchagin et de nombreuses reproductions de ses œuvres.

Literature (15 Janvier-15 Février): Leadings: *The Poet's Poet*, *Eighty years of Criticism*, *Bookmen in Parliament*, *the Train of Sappho*; *Among my Books*, par Rev. A. Jessopp. M. Element Parsons, C. E. Raimond, J. Nisbet; poèmes de Fiona Macleod et de Rudyard Kipling; autres articles par Sir Walter Besant, William Sharp, C. Rawnsley, etc.

Saturday Review (15 Janvier-15 Février). — Articles de politique, critique littéraire, dramatique musicale, artistique, par Max Beerbohm, Arthur Symons, J. F. Runciman etc.

The Outlook (15 Janvier-15 Février). — Nombreux articles à tendance impérialiste très accentuée, quelques poèmes, des nouvelles, d'excellentes études critiques, etc.

The Bookman (Février). — Revue exclusivement littéraire, critiques des livres nouveaux, et articles intéressant la littérature et la librairie, nombreux portraits.

The Criterion (New-York). — Revue critique hebdomadaire illustrée et s'occupant de littérature, art, musique, théâtre etc.

HENRY D.-DAVRAY.

LETTRES ESPAGNOLES

Rafaël Salillas : *El delicuente espanol. Hampa.* Anthropologie picaresque un vol. in-4°, Madrid, 1898. Librairie de Victoriano Suarez. — Enrique Gomez Carrillo : *Bohemia Sentimentale*, nouvelle, Paris, à la Campana. Madrid, chez Fernando Fe. — *Ensayos de Miguel de Montaigne*, traduits pour la première fois du français en castillan avec notes, commentaire, introduction et indice alphabétique, par M. Constantino Roman y Salamero, 2 tomes in-12, chez Garnier frères, Paris. — *Homenaje à Menendez y Pelayo.* Estudios de erudicion espanola, 2 volumes, Madrid, Librairie V. Suarez. — Trindade Coelho et R. Altamira : *Mis Amores*, 1 vol. contes et ballades. Barcelone. Juan Gili, 1899. — Angel Ganivet : *Cartas Finlandesas.* 1 volume, à Grenade, imprimerie Sabatel 1898. — José Pereda. *Sotileza*, roman traduit en français par M. Jacques Porcher. Librairie Hachette 1899. — Benito Perez Galdos : *De Oñâte a la Granja*, 3e volume de la nouvelle série des *Episodios nacionales.* in-8° édition économique. Administration des œuvres de Perez Galdos, Madrid, Hortaleza 132. — *Revue Internationale de Musique* (20 février), Paris. — *Felipe Pedrell et la musique espagnole*, étude par M. Lopez Chavarri.

Le livre que M. Rafaël Salillas vient de publier dans la collection juridique de V. Suarez s'adresse tout d'abord aux criminalistes. Il porte le sous-titre d'anthropologie picaresque et s'occupe du délinquant espagnol. C'est un ouvrage d'ensemble largement scientifique, qui a le double mérite d'être très nourri de lectures anciennes et de faits observés, d'unir une dialectique serrée à une grande précision dans la notation du détail. Aussi me semble-t-il bien capable de passionner le simple curieux qui s'arrêterait à le feuilleter, aiguillonné par ce mystérieux substantif : **Hampa.** — *Hampa*, genre de vie des gitanes, des voleurs et des ruffians, nous disent les lexiques ; et nous voici rêvant le seul coin de l'Espagne existant selon nos rêves : vie errante à travers les provinces, brigands astucieux et voleurs subtils et peut-être même *chulos* et *chulas* madrilènes tels qu'ils circulent encore dans la ville héroïque. M. Rafaël Salillas a voulu nous gagner complètement en dédiant son livre « à la bonne mémoire de Mateo Aleman, l'auteur du *picaro-Guzman de Alfarache* ». C'est une invite faite aux lettrés qui le liront : car, si son étude doit satisfaire les anthropologistes, à coup sûr elle ravira tous ceux qui cherchent la synthèse du type picaresque dont la littérature et le théâtre en Espagne ont tellement abusé qu'il semble avoir laissé une empreinte ineffaçable dans l'art espagnol ou même l'avoir complètement annihilé à son profit. C'est uniquement dans l'histoire de la Péninsule que M. Salillas cherche les origines de la *Hampa* ; il nous la

montre sortant de la glèbe, se massant comme une vermine dans les villes où elle se développe seulement dans certains quartiers ; là s'élaborent des mœurs spéciales, là vit à l'écart une société ennemie de l'autre société.

La France aussi a eu sa *Hampa* dans les cours des miracles de ses vieilles villes ; en Espagne le gitanisme est venu singulariser les mœurs de ses affiliés : ces deux poisons ne se sont pas neutralisés, mais fortifiés l'un par l'autre. La littérature s'est emparée de ce double domaine et souvent elle a confondu l'élément gitane et l'élément autochtone : la *Hampa* subsiste. Rien n'est plus intéressant que la promenade à travers la nouvelle picaresque du XVIIe siècle. Le caractère espagnol s'y reflète aussi bien que les galas solennels de la cour de Philippe IV. Le vieux sol ibérique est conservateur des usages et des types : peut-être ce que Cervantès décrivait, était-il une incarnation, passagère, de générations éteintes ; peut-être ce que nous admirons encore sous le nom de type chulesco est-il un vestige du passé appelé à disparaître : quoi qu'il en soit, l'histoire de l'Espagne a créé la littérature picaresque : il faudrait un changement bien complet dans la race pour désormais la détruire. M. Salillas ne semble pas du reste demander cette conclusion ; son sujet l'a empoigné, il l'a élargi, il a cherché à le comprendre, à le deviner en véritable moraliste et en indulgent philosophe, il est arrivé à trouver les règles d'une classification tellement sûre que dans une troisième partie — et non la moins intéressante — procédant par déduction, il nous fait défiler toute la haute et basse pègre de la péninsule. Ce sont les *Mémoires de Goron* établis sur une échelle scientifique et élagués de l'anecdote du voyeur. Sans doute, la *Hampa*, comme la littérature picaresque, comme le théâtre *chulesco*, appartient à la classe des « Cosas de Espana » ; un certain nombre de réflexions semblent intéressantes pour nous. Chaque société n'a-t-elle pas comme satellite sa hampa d'autant plus obscure qu'elle-même est plus brillante ? Les derniers chapitres du livre consacrés au type *matonesco* nous mènent à travers la légende et la politique à la caricature de l'*Uebermensch* devant qui l'humanité semble vouloir de nouveau s'agenouiller : lisons le chapitre sur le *cacicisme*, cela ne nous sera pas inutile : nous verrons combien il est difficile aux mœurs contemporaines de se soustraire à la tradition et à l'admiration irréfléchie, le ver

destructeur des sociétés démocratiques.

Ce n'est pas sans intention que je rapproche du livre précédent la gracieuse nouvelle **Bohême sentimentale** de M. Enrique Gomez Carrillo : là, toute prétention à la Sociologie, est écartée : et cependant ne s'agit-il pas encore d'un coin de la *Hampa*, le plus délicieux ; le seul ayant peut-être une raison sociale, un sacerdoce, allais-je dire. « Si tu n'es pas artiste, n'entre pas. C'est ici un jardin fermé à qui n'a pas la fortune de vivre en beauté », écrit l'auteur qui nous avertit de suite qu'il va parler jeunesse, bohême, jolies femmes et poètes faméliques : il nous en parlera avec tant d'art, de sincérité, de conviction que nous redeviendrons tous « Jeune France » pour un instant. C'est en plein Paris, dans le monde des arts et des lettres que nous conduit l'écrivain espagnol : avouons qu'on ne saurait être plus téméraire, et cependant ouvrez ce livre, vous le lirez avec curiosité jusqu'au bout. Une manière très personnelle et très artiste, une tonalité exquise comme l'art du pastelliste : voici les premières qualités littéraires de M. Gomez Carrillo. Nous ne dirons pas l'intrigue menue autour de laquelle il a enrubanné de délicieux accessoires : elle est amour, jalousie et clarté comme tous les poèmes. Dans les à-côtés, il y a une revue curieuse des modèles de la butte, un coup d'œil sur les livres qui ont parlé de la bohême en France, des aperçus nouveaux sur la pantomime et d'exquis paysages du Paris estival. Par son style et par sa manière de concevoir son sujet, M. Gomez Carrillo appartient presque à l'école française dont il a les qualités : la concision, le goût sûr dans le choix des images, le sens de la beauté plastique. Son livre passerait mot à mot en français sans rien perdre de son charme et garderait cependant une saveur exotique, un rien outrancier dans le mouvement et une légère minutie dans le détail qui le rendraient d'un parisianisme plus capiteux. « N'entrez pas si vous n'êtes pas artiste ». — Voilà ce qui s'appelle bien prévenir les gens.

Les essais de Montaigne, traduits pour la première fois en castillan : voilà le travail difficile et considérable dont M. C. Roman y Salamero vient de se tirer avec grand honneur.

Montaigne, par son origine et par les qualitésd e son esprit, se rattache ethnographiquement à la race qui peuple les rives de la mer Cantabrique : nul doute que cette édition ne soit

accueillie avec faveur en Espagne où Montaigne compte des admirateurs fervents. La traduction intégrale du livre de chevet que sont les *Essais* est un véritable service rendu à ceux qui pensent et qui s'instruisent : et ils sont plus nombreux que nous ne l'imaginons ces groupes d'érudits épars dans la péninsule.

Ce sont d'abord les athéneistes de Madrid groupés autour de Menendez y Pelayo, qui vont fêter une publication de deux gros volumes : **Etudes d'érudition espagnole**, librairie Suarez.

C'est ensuite Oviedo, résidence de Léopoldo Alas. De là viennent des jugements solides sur le mouvement littéraire dans la Péninsule, jugements parfois sévères que le grand critique espagnol sait atténuer par sa franchise d'allures. Autour de lui se groupent quelques professeurs : entre autres, M. Rafaël Altamira dont nous avons déjà eu l'occasion de parler et qui vient de se rappeler au public par une traduction exquise, de nouvelles empruntées au conteur portugais Trinitade Coelho.

C'est Barcelone, qui comprend plusieurs groupes littéraires catalans (à ces derniers qui viennent d'ajouter les représentations théâtrales à la propagande par le livre, nous consacrerons une chronique entière).

C'est encore Grenade et son petit cénacle du *Defensor* dont l'esprit nous est si parfaitement révélé par le regretté Ganivet. La *Revue des Revues* lui consacrera un article signé du nom autorisé de Leo Rouanet. C'est là qu'on pourra lire également les pages les plus curieuses du *Pio Cid* dont nous avons dit quelques mots sur les indications que nous avait données le traducteur. Associons-nous à cet hommage en présentant à nos lecteurs le **Cartas finlandesas**.

Consul à Helsingfors, Ganivet écrivit pour des amis qu'il laissait à Grenade une vingtaine de lettres où la civilisation du Nord est placée en parallèle avec l'antique civilisation latino-mauresque. Cet ouvrage n'est point dogmatique, mais plutôt familier ; le point de vue n'est pas espagnol, il est humain : l'auteur en effet qui connaît parfaitement toute l'Europe aime à promener ses concepts à travers les diverses latitudes ; ajoutez à cela un sens très réel de notre époque, une information qui va d'Ibsen à Maetertinck, de Tolstoï à Galdos : aucune pédanterie ; une douce sensibilité qui affecte

de se dissimuler derrière un voile d'ironie. Enfin, un livre d'actualité parfaite où la Finlande est vue par un esprit dégagé de préjugés et par un latin : tel chapitre sur le théâtre ou les mœurs figurerait avec profit dans nos revues et dans nos journaux.

Un court avant-propos de M. N. Lopez nous conduit au milieu du petit cercle grenadin d'où sortirent Ganivet et Navarro Ledema. Nous y reviendrons.

Nous aurons l'occasion de parler prochainement de Santander à propos de la traduction de **Sotileza** que M. Jacques Porcher va faire paraître en volume à la librairie Hachette. *Sotileza* a été publié, il y a quelques mois, par la *Revue des Deux-Mondes* : c'est un des chefs d'œuvre de l'illustre romancier José Maria Pereda : bien qu'il n'y ait pas à vrai dire de groupement littéraire à Santander, la présence de Pereda, celle de Menendez y Pelayo et celle de Galdos dans cette ville à diverses époques de l'année, en a fait un véritable lieu de pèlerinage littéraire, où ne manqueront pas de se rendre ceux qui s'intéressent aux lettres espagnoles modernes. C'est de là que Perez Galdos date le troisième volume de sa nouvelle série d'Episodios Nacionales.

De Onate à la Granja — du camp carliste à la résidence de la reine Christine — traduirons-nous pour le lecteur français. Cette suite au tome II nous présente le jeune Calpena, dont nous avons suivi la vie mystérieuse, en train de philosopher dans sa prison avec son respectable Mentor Hillo : à ces croquis qui nous rappellent les célèbres Clichy de Gavarni, succède une odyssée qui amène le beau ténébreux dans Onate, résidence de la cour Carliste ; puis survient un brusque mouvement de troupes qui permet à Galdos d'opposer la vie champêtre et les ruines aux tableaux de bivouac et de camp retranché. Le respectable Hillo, pendant ce temps-là, réside, paisiblement au palais de Saint Ildefonse d'où il date des lettres onctueuses pleines de points d'interrogations.

Comme il est facile de le voir, ces divers volumes d'*Episodios* forment un ensemble qu'on risque de ne pas comprendre en les séparant les uns des autres. Nous reparlerons de l'ensemble lorsque la maison d'édition de Perez Galdos publiera une suite de dix volumes, à cette magnifique galerie historique qui comprend déjà vingt merveilleux volumes

illustrés par MM. Melida Soler, Beruete, Mestres, car celle-ci forme à coup sûr une des collections les plus curieuses de la librairie espagnole contemporaine. Auparavant il nous est du moins possible de parler des détails intéressants que nous avons notés dans une lecture rapide *de Onate à la Granja*. Il s'agit d'un politicien qui profite de chaque événement historique pour avancer d'un pas : « On peut suivre le développement de l'histoire contemporaine, dit un autre personnage, il le porte écrit sur sa tête, comme les cerfs marquent leur âge par leur ramure. »

— La cour du prétendant : « Véritable état de papier com-
» posé de titres emphatiques, de bureaucratie sans matière
» administrable, de gens de cour sans qu'il y ait une cour,
» intendances sans argent, ministres dont les portefeuilles
» sont aussi vides que les têtes. »

— Et plus loin, l'auteur prenant la parole lui-même :
« Dans tous les pays, la force d'une idée, l'ambition d'un
» homme ont amené le sacrifice de la vie de ses semblables...
» ces guerres d'Espagne attristent et effraient par le contraste
» qu'offre une si extraordinaire destruction de vies opposée
» à une telle insignifiance de personnalité chez ceux au nom
» de qui mourait et se laissait tuer la fleur de la nation. »

Puis faisant un parallèle entre Don Carlos et Ferdinand VII :
« Ce premier, dit-il, garda sa dignité dans l'exil et dans la
» mauvaise fortune, il acheva ses jours aimé de ceux qui
» l'avaient servi, Ferdinand se comporta de telle manière
» qu'à sa mort, ses ennemis le haïssaient autant que ses amis
» le méprisaient. »

Et à côté de cette jolie phrase qui pourrait inspirer un Gustave Moreau : « Les rues et les maisons reprirent une
» apparence de réalité pour lui et sur les galets battus par le
» flot cantabrique la vision d'Aura l'obséda mélancolique
» comme l'image de la poésie d'Ossian qui mêle sa plainte au
» mugissement de la tempête », voici une silhouette de politicien militant : « Depuis que la démence politique l'a
» gagné, trois fois par semaine le voiturier de Victoria lui
» apporte un gros ballot de journaux et de brochures, tous
» chauffés à blanc et vomissant le poison. Il reçoit aussi des
» Encyclopédies grosses comme des missels qui parlent
» liberté et pouvoir royal, révolutions et usurpations : aussi
» ayant passé les nuits et les jours à dévorer ce fatras et à

» discuter avec ses amis de politique, le pauvre homme perd » complètement la tête à force de lire et de réfléchir... C'est » un nouveau Don Quichotte et sa Dulcinée aussi imaginaire » que celle de Toboso est La Liberté. »

Galdos nous annonce prochainement *Luchana* et une édition de *Dona Perfecta* illustrée par *Pellicer.*

Dans les Revues, signalons un très intéressant article de M. Lopez Chavarri (**Revue internationale de Musique**) sur le maître *Felipe Pedrell et la musique espagnole* contemporaine. Après avoir établi les tendances actuelles des écoles modernes musicales, M. Lopez Chavarri montre comment M. Félipe Pedrell, par ses recherches dans le Folklore populaire aussi bien que dans la musique ancienne, est arrivé à renouer la tradition interrompue d'une école véritablement nationale.

Dans une seconde partie, il étudie le compositeur et cette trilogie des *Pyreneos* qui devait figurer dans les attractions de la Semaine Sainte à Séville, cette année même, et dont l'exécution est encore reculée.

Ephrem Vincent.

LETTRES NÉERLANDAISES

Psyche par Louis Coupérus, Amsterdam, L. J. Veen. — *Rijmsnoer om en om het Jaar* (Collier de Rimes autour de l'année), par Guido Gezelle, Roulers, Jules de Meester. — *Mijn Herte Weet.* .(Mon cœur sait...) poésies par Hendrik de Marez illustrées par Charles Doudelet.

Parmi les plus belles choses nouvellement parues, citons en première ligne le délicieux conte **Psyché**, le dernier ouvrage de Louis Coupérus.

Psyché est la petite princesse ailée et nue, fille du vieux Roi du Passé dont l'immense château aux trois cents tours domine du sommet d'une formidable montagne le vaste Royaume... Elle a deux sœurs : Astra, la savante, qui porte une étoile vivante dans sa chevelure et Emeralda, la superbe Princesse du Joyau, au cœur de rubis... Psyché erre tristement sur les froides murailles du château, et languit du désir d'aller jusqu'aux îles argentées qu'elle croit voir tout au loin, aux confins du Royaume du Passé. Un jour le splendide « Chimera » descend des nuages et elle traverse avec lui les espaces. Le monstre la porte enfin au désert où elle reste seule dans la nuit, accroupie aux pieds du Sphinx. Elle est trouvée là par le prince Eros, Roi du Présent, qui l'emmène

comme épouse dans son petit royaume merveilleux, où elle jouit d'un court bonheur... Mais elle est fascinée par le Satyre voluptueux, qu'elle suit dans les bois. Et le Royaume du Présent s'est écroulé quand Psyché le quitte, et Eros est mort; et il est échu au Royaume du Passé, où, après la mort du vieux Roi, règne Emeralda, la Princesse au cœur de pierre... Hantée par le remords, Psyché monte en pèlerin la pénible route qui mène au château. Comme pénitence, Emeralda, la Reine, ordonne à Psyché de chercher partout le Joyau de Mystère, la Pierre Philosophale qui procure la Toute-Puissance, le bijou mystique dont les rayons traversent l'infini et pénètrent jusqu'à la Divinité... Et Psyché descend dans les souterrains, elle descend dans les abîmes, elle descend jusqu'aux profondeurs des Enfers pour chercher le Joyau d'Emeralda. Elle traverse les mers d'encre, où rugissent des monstres terribles, elle traverse les mers de feu, et à son cri : « où trouverai-je le Joyau d'Emeraldaz » — cette réponse lui vient toujours,éternellement : « VANITÉ VANITÉ ». Elle se retrouve ensuite à la surface de la terre, dans la capitale du royaume, qui est en fête pour l'entrée triomphale de la Reine... Le peuple se jete sous les roues de son char somptueux qui coupent et pétrissent la chair et le sang... et tout s'écroule devant la Reine, tout ce qui est atteint des rayons de ses pierreries est réduit en cendres... Psyché se tient sur la route du triomphe. Emeralda arrête son char sanglant et demande le Joyau. VANITÉ! VANITÉ ! est la réponse de Psyché — et le char horrible passe sur son corps. Emeralda continue sa course effrenée, folle, anéantissant tout, dévorant les pays et les déserts... Devant elle apparaît enfin une ombre colossale, « comme un formidable animal accroupi dans le sable, à la tête de femme, raide dans un voile de basalte ». C'est le Sphynx. Emeralda lui demande hautainement où se trouve le Joyau de la Toute-Puissance. Mais les lèvres de basalte ne s'ouvrent point. Et alors... Emeralda secoue les brides... Et le char et les chevaux et la Reine du Joyau volent en éclats sur le basalte divin... son cœur d'émeraude se brise, et le désert devient sombre sous la pluie des cendres blanches. Au moment où Psyché a été tuée par le char, son âme s'est élevée au-dessus de la ville, au-dessus du château aux trois cents tours, au-dessus des Royaumes du Passé et du Présent, et s'est envolée vers la

région de l'Avenir... Du haut des immensités elle revoit, sur la terre, Astra, Princesse de la Science, devenue aveugle devant son télescope, qui, vainement, tâche de sonder les profondeurs sans fond...

Voilà, bien sommairement résumé, le contenu de ce superbe récit. Le talent de l'auteur s'y montre dans toute sa splendeur ; il y a trouvé un vaste champ à son extraordinaire fantaisie. Il y déploie pleinement sa belle faculté évocatrice de visions éblouissantes, qui enveloppent d'une douce atmosphère de rêve. Quoiqu'il emprunte plusieurs thèmes aux mythes et aux légendes qui sont de toute éternité, l'œuvre, dans son ensemble, n'en est pas moins originale. Louis Coupérus possède un style admirable, souple et vigoureux. Il trouve des expressions éminemment suggestives — et dans ses descriptions il déploie une variété et une richesse incomparables. Ses phrases sont rythmées et harmonieuses. Ses mots sont choisis avec soin et groupés selon le goût musical le plus subtil. Il chante plutôt qu'il ne parle ! Tant pour la richesse extraordinaire de l'imagination et l'idée philosophique que pour la beauté supérieure de la forme, *Psyche* est un ouvrage qui peut être compté parmi les plus parfaits de toute la littérature contemporaine.

§

Il n'y a pas bien longtemps que le poète **Guido Gezelle**, septuagénaire bientôt, a été reconnu généralement et indiscutablement comme une des plus grandes figures de la littérature néerlandaise contemporaine. Il n'y a pas bien longtemps que des « jeunes » se sont occupés de lui, dans les revues, dans les revues hollandaises surtout, qui, pour la plupart, se plaisaient à l'ignorer, sous prétexte de ne pas comprendre son dialecte. Notons avant tout une étude complète et consciencieuse par Pol de Mont, que le *Gids* a eu l'honneur de publier l'année passée, tandis que le *Tweemaandelijksch Tijdschrift* vient d'analyser, dans son numéro de Janvier, le livre mentionné au sommaire.

Dans Guido Gezelle on voit deux figures bien distinctes, qu'il convient de ne pas confondre. D'une part le simple prêtre catholique de la campagne west-flamande, menant une vie paisible parmi de modestes paroissiens, et écrivant des livres de dévotion ou faisant des vers à l'occasion de

fêtes religieuses, ou pour faire plaisir à ses amis. D'autre part, nous retrouvons l'artiste, l'artiste absolu — prêtre ou laïc mais artiste avant tout — le vrai poète de grande race, comme, depuis Vondel, il ne nous en est pas né beaucoup. La vie du bon prêtre sera oubliée dans cinquante ans, mais l'œuvre de l'artiste survivra, et la plus haute estime dont, depuis peu, il jouit, ne fera que s'accroître dans l'avenir.

C'est le Guido Gezelle poète, qui nous intéresse au plus haut point, et dont nous retrouvons la personnalité complètement résumée dans le livre dont nous parlons.

Gezelle est une grande âme naïve, d'une sérénité parfaite, qui a la fraîcheur de l'herbe au printemps ou de la neige en hiver. Ce qu'il voit autour de lui dans la nature, où il vit loin des centres de civilisation moderne, se dessine en lui, clairement comme en un miroir; les paysages pittoresques, coquets ou fantastiques, les phénomènes simples ou saisissants se réflètent dans ses yeux de rêveur, toujours ouverts, et, de suite, se condensent en une impression ou éveillent un sentiment, — noyau de ses poésies.

C'est à cette grande sincérité qu'il doit la fraîcheur délicieuse de ses poésies; l'idée, l'image est toujours vivante, et jaillit spontanément de l'impression reçue. Dans l'expression, dans la diction, Guido Gezelle se montre également artiste supérieur. Tantôt ses vers entraînent par leur force et leur ampleur, leur majestueuse cadence, tantôt ils charment par leur grâce toute juvénile, leur subtilité exquise, leur ton léger et enjoué. L'harmonie imitative y joue un grand rôle, naturellement par nécessité presque, parce que le son des mots employés arrivait inévitablement en même temps que l'idée ou le sentiment à exprimer. A ce double point de vue d'une vision vive et personnelle sur la nature et d'une expression belle et saisissante, il est peintre et musicien presque autant que poète.. Guido Gezelle est bien le poète le plus absolument flamand de notre époque. En lui survit l'antique âme flamande de nos van Eyck et de nos Memling. Les douze chapitres ou subdivisions de son livre, qui correspondent aux douze mois de l'année, nous apparaissent comme un admirable polyptique, où il a représenté les aspects de cette pieuse vie, qu'il coule, loin des centres cosmopolites, dans les belles campagnes de Flandre

§

Myn herte weet : Un coquet recueil de petites poésies, sans prétention, destinées plutôt à être savourées en un cercle intime d'amis. Mais combien, pour tout le monde, ont-ils de charme, ces vers naïfs, écrits en leur style archaïque ! Ce sont comme des petits enfants blonds et roses, très simples, très innocents, étonnés de vivre, et heureux de se trouver aussi frais et gentils :

Mon cœur sait de douces chansons,
D'aussi douces chansons personne ne sait.
Je les chante pour ma petite mère chérie,
Je les chante pour elle seulement.

Elle est la petite chapelle de mon âme,
La Sainte mère, Vierge Marie,
Et tandis que je chante ma chanson
Je me mets à genoux devant elle.

Charles Doudelet a ornementé très agréablement ce petit volume. Les sujets traités dans les cadres, sans se rapporter directement au texte, en rendent très heureusement l'esprit ou plutôt le sentiment général.

Pauw.

LETTRES SCANDINAVES

Un nouveau livre d'un auteur favori est, dans les pays scandinaves, un événement bien plus important qu'ici. On en parle avant, quand il est en projet, quand il avance, quand il s'imprime, et, lorsqu'il a paru, tous les critiques font successivement leur article, où le livre est plus généralement raconté que véritablement apprécié. J'ai ainsi lu plus de dix fois l'histoire de *Paul Lange et Tora Parsberg*. Je ne la raconterai pas une fois de plus, puisque le livre a paru en français, et que j'en ai déjà parlé. Il est vrai qu'il s'agit ici de Bjœrnson, puis, que l'œuvre excite la curiosité par les personnalités connues qu'elle met en scène; toutefois, à ceci, les critiques ne font, la plupart, qu'une discrète allusion. Un seul, Erik Vullum, parle d'Ole Richter, le ministre qui se suicida; il le représente comme un politicien assez inférieur, que les circonstances servirent bien, et portèrent à des situations trop importantes pour lui, dans lesquelles sa médiocrité apparut trop clairement; c'était un homme fini déjà lorsqu'il fut

nommé ministre. En même temps, c'était un fort aimable homme, élégant et affable, aimant à rendre service, et sans demander de retour, mais ayant, par cela même, de grands besoins. Erik Vullum pense que si plusieurs crurent avoir quelque responsabilité de sa mort, et si Bjœrnson « ne fut pas épargné », ce fut tout à fait à tort, la mort d'Ole Richter ayant été la conséquence de sa situation, et non d'un incident. Cependant la médiocrité même du modèle de Paul Lange suggère cette opinion, exprimée par un journal suédois : « Le soin extrême que prend Bjœrnson de présenter les faiblesses de Paul Lange comme la vraie grandeur donne l'idée que cette œuvre est autre chose qu'un drame : c'est le noble sacrifice expiatoire de l'ami vivant au souvenir de l'ami mort ».

Au lieu de scruter la conscience de Bjœrnson, il est plus intéressant de voir comment il a transformé son modèle. En conservant l'élégance et la générosité d'Ole Richter, il en a fait un homme d'Etat de haute valeur, et la plupart des critiques admirent combien, malgré sa double face, le personnage de Paul Lange a d'unité. Erik Vullum cite des passages qui montrent la fusion entre Paul Lange et Ole Richter. C'est cependant tout ce qui reste d'Ole Richter dans Paul Lange qui fait trouver à Tor Hedberg, un suédois, qu'il y a dans cette œuvre trop de sentimentalisme, et que Paul n'est pas un héros : il est de ceux à qui manque l'unité de caractère, l'intransigeance de la volonté, la force de la bonne conscience, pour être assez soi-même.

Etre soi-même, — l'individu, la personnalité, — mots dont on abuse étrangement depuis dix ans. Pour Sigurd Bœdtker, Bjœrnson décrit « l'opposition entre la personnalité et la politique, les chefs et les partis, entre la vue simple et droite de l'homme et la multiplicité toujours ramifiée des ménagements, entre l'individu qui crée la vie politique, et tous ceux dont c'est la destinée de lui fournir une troupe qui l'accompagne ou bien de le menacer et le poursuivre ». Il faut avoir l'esprit hanté pour exposer ainsi le sujet du drame.

Edouard Brandes (*Politiken*, Copenhague), admire surtout le premier acte. Moins simple que le précédent, il remarque que Tora Parsberg, « qui ne doute pas de soi-même », n'est cependant qu'une femme : « elle ne peut rien par elle-même, mais voit dans Paul Lange un prétendant à la couronne, auprès duquel elle peut être couronnée ».

Waldemar Vedel, danois, trouve la tragédie trop lourde pour les planches du théâtre, et regrette de ne pas connaître Paul mieux que par Tora et les autres. C'est dire qu'il préférerait un roman. Et il se met ensuite à raconter le roman psychologique de Paul Lange. C'est en effet de cette manière que l'ou est naturellement conduit à raconter toute œuvre dramatique quelque peu approfondie, et M. Vedel pense que celle-ci renferme la monographie d'âmes la plus complète et la plus pénétrante qu'ait donnée Bjœrnson. Il trouve la confiance de Tora en elle-même « irritante ».

Harald Hœffding, danois, déclare que « ce drame ne sera pas compris de ceux qui n'ont pas appris combien le faible et le grand, le pénible et le léger, le bas et le noble peuvent coexister dans notre nature ». Et il exalte Paul Lange, accepte comme vraiment conformes à sa nature l'initiation suggérée à Paul par Tora, et l'excuse qu'il se donne après coup, de ne pas aimer les exécutions publiques. Il voit Paul Lange, je crois, un peu trop comme le voit Tora.

Gerhard Gran (*Samtiden*, Bergen) fait de la pièce l'exposition la plus originale. Il nous décrit successivement Paul Lange vu par les politiciens, par lui-même et par Tora. Il y a bien là quelque réminiscence de la théorie de l'individu opposée à la foule ; mais du moins il n'en parle pas, et l'individu qu'il loue, c'est Tora, Tora qui ne s'occupe pas de la foule et voit la bonté, la générosité de Paul Lauge, causes de sa faiblesse. Aussi n'a-t-il pas de mots assez forts pour exprimer son mépris des politiciens, qui disent toujours nous, jamais je, — d'autant plus méchants dans leurs rivalités, — la solidarité n'étant qu'extérieure. Cette opposition un peu trop simple ne tient pas assez compte d'Arne Kraft, l'ami qui condamne Paul Lange, mû uniquement par un sentiment de justice. Du moins Gerhard Gran a mieux marqué que les précédents l'importance du personnage collectif, le Parlement ; Bjœrnson en a plusieurs de ce genre dans ses drames.

Il est curieux que pas une des critiques analysées jusqu'ici n'ait rattaché ce dernier drame de Bjœrnson à l'ensemble de son œuvre. Christian Collin (*Ringeren*, Kristiania) l'a essayé d'une manière intéressante ; le motif principal des œuvres de Bjœrnson pendant une précédente période de sa production était l'exigence presque puritaine : « être sincère. » Depuis, il se serait adouci, et le besoin de travail productif et

d'apaisement s'exprime dans *Au delà des forces*, deuxième partie, et dans *Paul Lange*. Mais pourquoi M. Collin mêle t-il à cela je ne sais quelle comparaison avec la Renaissance? Il observe ensuite avec raison la grande importance du personnage de Tora, et que Bjœrnson a souvent attribué à la femme un rôle analogue. Il observe enfin que le même personnage réel a servi pour le Steensgaard de *l'Union des jeunes* et pour Paul Lange, et il trouve « caractéristique » la différence des deux copies. Il serait curieux d'examiner à ce propos autrement que par un mot jeté en passant, le parallèle et l'opposition entre H. Ibsen et Bjœrnson, d'autant plus que l'exigence « être sincère », et la bonté de la concorde, et l'action bienfaisante de la femme sont des motifs principaux dans l'œuvre de tous deux. Bien que Chr. Collin ait vraiment trop tendance à poser en principe qu'une œuvre de Bjœrnson est un chef-d'œuvre d'où il convient de tirer un enseignement, il faut le louer d'avoir fait des rapprochements intéressants. Il est vrai que la plupart dédaignent ce genre de remarques, comme ne devant pas rentrer dans l'analyse d'une œuvre d' « Art ».

Il est cependant bien certain que l'œuvre littéraire de Bjœrnson est l'expression, tantôt nettement voulue, tantôt moins consciente, d'une conception de la vie et de la société. Discuter cette œuvre, c'est donc, inévitablement, discuter cette conception. Sigurd Bœdtker et Gerhard Gran la louent précisément parce qu'ils croient y retrouver leurs idées. Les trois danois cités en font une analyse insuffisante, parce qu'ils examinent la psychologie de Paul Lange comme ils feraient celle d'un personnage réel, au lieu de discuter sa réalité même. Pourquoi Bjœrnson a-t-il idéalisé le personnage? Ainsi idéalisé, il reste, certes, très vivant, et l'habileté technique du drame est grande; mais reste-t-il tout à fait cohérent? Et si oui, est-il aussi héros et victime qu'on le prétend? Je n'en sais rien, car la donnée politique du drame nous échappe, elle est trop peu précisée pour que le lecteur puisse juger entre Paul Lange et Arne Kraft. J'entends bien que l'auteur ne veut pas que l'on juge. Et c'est précisément là ce qui me paraît le point faible dans son œuvre. Il soulève un problème politique, qu'il réduit ensuite à un simple problème psychologique sans donnée précise, de même que *Au-dessus des forces*, deuxième partie, posait magnifiquement un pro-

blème social, pour se réduire ensuite à un curieux cas de psychologie.

§

Les précédentes études de S. Bœdtker, Erik Vullum, et des professeurs danois V. Vedel et H. Hœffding, ont paru dans *Verdens Gang* (La marche du monde), le principal journal de gauche de Kristiania. Bjœrnson y est chez lui, Chr. Krohg y raconte les musées d'Europe, et Fr. Thaulow ses impressions d'Amérique, Gunnar Heiberg y parle beaucoup de l'Affaire Dreyfus, qu'il a suivie à Paris. Il a dû s'amuser prodigieusement, à la séance de la Chambre où Brisson fut renversé : « Pendant sept heures, dit-il, j'ai assisté au gouvernement d'un pays. » Il a entendu la Chambre « hurler, non comme une bête sauvage, car ce serait faire tort aux bêtes sauvages, dont aucune ne serait capable de hurler sept heures de suite, comme celle aux cinq cents gosiers ». Il a entendu Déroulède, « un de ceux qui savent prononcer le mot Patrie avec la plus grande variété d'intonations ». Ceci rappelle une scène de sa comédie *Le conseil du peuple*, dont une traduction vient de paraître à la Revue Blanche. On pourra y voir les tendances anti-parlementaires et individualistes, dont la justesse, selon Gunnar Heiberg, est confirmée par l'histoire de l'Affaire. Aussi il aime constater qu'il y a beaucoup de juifs anti-dreyfusards et que les hommes de courage sont venus de tous les partis, le juif Bernard Lazare, le protestant Scheurer-Kestner, le noble de Pressensé et l'anarchiste Sébastien Faure. Comme Clemenceau, il insiste sur ce que les socialistes, quoique nombreux, n'ont pas été unanimes. « Silence à la Synagogue. Silence dans l'Eglise. Les serviteurs de Dieu le Père se sont tu. Les serviteurs du fils aussi. Mais heureusement il y a trois Dieux, et le troisième Dieu n'a pas de paroisse, mais seulement quelques adeptes isolés. Et leur force consiste en ce qu'ils sont isolés, et ne forment pas une paroisse, mais ont seulement l'esprit saint en commun. » L'esprit saint, naturellement, c'est l'anarchie ; il n'y a presque pas d'homme capable de pensée, en France, qui, avec joie ou malgré soi, ne soit devenu un peu anarchiste. Les Dreyfusards sont ceux « pour qui l'individu, le droit de l'individu, et, par ce droit, de nouvelles formes sociales ou même aucune, sont le but et la justice. C'est l'éternelle lutte entre la Société et l'Individu.. » Et Gunnar

Heiberg prévoit une révolution, non pas celle, purement économique, qui se produira dans quelques années, mais une autre, dont il ne définit pas le caractère, et qu'il place vers le milieu du XXe siècle. Vraiment il suppose un peu trop que l'on ne peut être « dreyfusard » qu'avec un esprit fait comme le sien, et il devrait bien développer ses idées, une fois. La révolution économique est-elle une condition de l'autre ? Et que sera l'autre ? Comment se fait-il, aussi, que les socialistes aient, en si grand nombre, bien que pas au complet, été du bon côté ? Il faut croire que les individus isolés se groupent en foule parmi eux. Encore une citation, à l'usage des timorés qui ne veulent pas faire de tort à la France dans l'opinion de l'étranger (je crois qu'ainsi s'exprime un sentiment fort répandu):

« Quand il se produit au loin des éboulements, quand un tremblement de terre se prépare, les bêtes le sentent. Le cheval, par exemple, s'arrête, dresse les oreilles, lève la tête, fixe son regard, renifle, les quatre membres collés au sol, les muscles raidis et tendus. Il est comme une statue. Comme une statue pleine de vie.

» Telle est la France en ce moment, comme un noble cheval... »

§

L'article précédemment cité de Gerhard Gran a paru dans **Samtiden**, revue publiée à Bergen et qu'il dirige. On y trouve encore de deux poèmes mélancoliques de Bernt Lie ; « Éloge funèbre », amusant conte de Hj. Christensen ; et le curieux récit des démêlés qu'eut avec son pasteur le grand-père du poète H. Wergeland.

Mais les articles critiques ou philosophiques sont ceux qui tiennent la plus grande place dans cette revue. Celui de W. S. Dahl, sur la loi, considérée comme expression de passion, est intéressant surtout parce que le sujet lui en fut indiqué par un forgeron de village. C'est, en somme, la théorie de la lutte des classes.

Le nom de Nietzsche revient constamment dans les cinq derniers numéros. Le Dr Anathon Aall pense que l'éthique est le couronnement de la philosophie, et penche vers une modification de celle de Nietzsche qui serait applicable à tout le monde. Nils Erdmann combat les théories de Tolstoï

Stan : Bien. Comprends-moi : bien en tout. Tu sais que l'entreprise était difficile. Elle en valait la peine. Mon âme est surchargée d'impressions diverses. Tout en moi est frais comme une contrée fleurie ; mais tout aussi est encore sens dessus dessous. Je suis comme un cheval qui est arrivé au but. Je suis tout frémissant. Mais dans peu de temps, dans quelques semaines, lorsque tout en moi se fondra en un ensemble harmonique, oh ! ce sera alors, alors seulement que ma jouissance sera complète !..

On pourrait continuer ainsi, sans réussir à rencontrer quoi que ce soit d'intéressant ou d'original. Adopter une pareille manière au théâtre n'est pas admissible. Un drame est fait pour poser, débattre et résoudre un problème passionnel, philosophique ou social. Comment un vain dialogue tiendrait-il lieu d'une action dramatique absente ?

M. J. Laichter, éditeur de nombres d'ouvrages intéressants, est l'auteur d'un roman intitulé : **En suivant la vérité,** où il met en scène avec un certain talent un cercle d'hommes qui préoccupent les idées nouvelles. Il m'a paru néanmoins, que ce livre n'était pas à la hauteur de son premier romans l'*Ere de Sychra*.

Les Idées de demain, le nouveau volume de M. Karasek, se compose de deux essais sur Henrik Ibsen et Walt Whitman. Le deuxième surtout est remarquable. Il a éte prononcé par l'auteur, sous forme de conférence, à « Intimni volné jeviste », société des jeunes lettrés et amis de la littérature. Dans la poésie de Whitman, M. Karasck s'attache à mettre en lumière deux caractéristiques : panthéisme et démocratisme. Tout cela entremêlé de notes biographiques et d'aperçus ingénieux est d'une lecture fort agréable

M. Thomas Caryk Masaryk, professeur de philosophie à l'Université de Prague et dont les travaux de philosophie sociale sont bien connus, vient de publier un gros volume ; **La question sociale,** où il explique systématiquement les théories de Marx et où il donne le résultat de ses propres études. Ce livre, très complet, trés ordonné, vient à point pour combler une lacune dans la littérature tchèque.

§

Le Dr Fr. Backovsky a publié un *Apercu de la production littéraire tchéque des années 1848-1898*. Le besoin d'un pareil

ouvrage en Bohême se faisait sentir; il y a seulement à regretter que l'auteur ait cru devoir joindre aux notices bibliographiques des notes critiques qui ne sont pas toujours bien correctes. Cet ouvrage n'en rendra pas moins de bons services. M. Backovsky est bien connu par de nombreux travaux d'histoire littéraire et de philologie, notamment par sa grande *Histoire de la littérature tchèque moderne* (depuis 1774).

M. Jarosl. Vlcek écrit actuellement une histoire complète de la littérature tchèque, dont le premier volume a paru récemment. Ce premier volume va des origines jusqu'au « temps doré », c'est-à-dire jusqu'à la moitié du XVIe siècle. J'en parlerai peut-être plus tard.

On est en train d'éditer les œuvres complètes de M. **Svatopluk Cech**. C'est le plus célèbre poète de la vieille école; c'est aussi le plus populaire. Depuis plus de vingt ans sa production est incessante. C'est comme poète épique qu'il a trouvé les plus grands succès. Ses sujets sont généralement empruntés à l'histoire nationale, et le patriotisme est le principal ressort de son inspiration. *Dagmar*, *Zizka*, les *Adamites*, *Wenceslas de Michalovic*, tels sont les titres de ses grands poèmes nationaux. Mais M. Cech n'est pas seulement un chantre patriotique, c'est aussi un fervent des idées sociales, comme le prouvent quelques-uns de ses récits épiques (*Europa*), et surtout ses poésies lyriques : *Jitrni pisne* (Chansons du matin), *Nove pisne* (Nouveaux chants), *Pisne Otroka* (Chansons d'un esclave). Ces derniers surtout reçurent un accueil enthousiaste du public et de la critique. L'esclavage dont il est ici question est celui de la nation tchèque qui aspire à briser ses chaînes politiques ; mais c'est aussi, peuvent interpréter les révolutionnaires, celui de l'humanité, socialement esclave. Quoi qu'il en soit, les *Chansons d'un esclave* resteront comme un des plus beaux livres de la poésie tchèque contemporaine. M. Cech est aussi l'auteur de contes en prose d'un réel intérêt, qui figureront également dans cette édition (Topic, éd.).

Traductions récentes : *Soutien de Famille*, de Daudet ; *A quoi rêvent les jeunes filles*, de Musset ; la *Terre*, de Zola ; *Germinie Lacerteux*, des Goncourt ; le *Rouge et le Noir* ; de Stendhal ; l'*Enfant du Plaisir* (*il Piacere*), de d'Annunzio, etc. A signaler surtout les *Modernes poètes anglais*, traductions de M. Iaroslav Vrchlicky, qui a le mérite d'avoir déjà enrichi la

littérature tchèque de deux recueils du même genre : *Modernes poètes français* et la *Poésie italienne moderne*.

§

Revues : **Lumir**. — Poèmes charmants de M. Gullon.

Novy Kult. — Traductions de fragments d'auteurs étrangers : Paul Adam, Octave Mirbeau, Adolphe Retté (à propos de Nietzsche), Peter Altenberg, Georges Hermann. Ornemenmentations de MM. Neumaun, Hlavacek (le jeune poète et artiste dont nous avons annoncé la mort prématurée) et de M. Vallotton ; notes d'art sur les affiches nouvelles, par M. Neumann.

Rozhledy traduisent du Gunnar Heiberg. Un article de M. F. Krejci : *Cherchez la femme*, où l'auteur recommande aux poètes et aux écrivains de cultiver une femme en littérature, non la femme du romantisme, mais quelque chose comme une « surfemme » à la Nietzsche. Traduction d'un fragment de la *Sagesse et la Destinée*, de M. Maeterlinck, d'un conte de Tchekoff, etc.

Krok, revue jusqu'à présent exclusivement pédagogique et entrant dans sa 13e année, devient également revue littéraire sous la direction de M. F. Xav. Prusik. Le n° 1 présente quelques essais : sur Alfred Stevens, par Charles Pelant ; sur Ibsen, par Klanda Behal ; sur le poète américain W. Cullen Bryant, par Jar. Vrchlicky.

Nouvelles revues : **Slovansky prehled** (Aperçu Slave), mensuel, a pour but d'étudier les questions slaves et de suivre la vie intellectuelle et sociale des Slaves. — **Zyvot** (la Vie), revue pédagogique sous la direction de MM. Joseph Cerny et J. Pelel. « La famille, l'éducation dans la famille, les questions de la vie familliale, de l'instruction publique et de la vie sociale, tel est le champ de notre activité », dit l'article d'introduction. Le premier numéro contient : *A la vie par le travail et l'éducation*, par M. Cerny ; *l'Amour modern pour le prochain*, par T. G. Mazaryk, où l'auteur cite cette belle parole de Havlicek-Boroxsky : « Autrefois, les hommes mouraient pour la patrie et pour le salut de la nation ; nous, pour la même chose, nous voulons vivre. »

§

Ludik Marold, peintre tchèque, et surtout aquarelliste

excellent, qui a travaillé longtemps à Paris dans l'atelier de Galland, est mort le 1er décembre 1898, à l'âge de 33 ans.

JEAN ROWALSKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ARCHÉOLOGIE. — C.-Ch. Casati de Casatis : *Etude sur la première époque de l'art français et sur les monuments de France les plus précieux à conserver*, Leroux, 2 fr.

HISTOIRE. — Sir John Carr : *Les Anglais en France après la paix d'Amiens*, étude, traduction et notes par Albert Babeau, avec gravures ; Plon, 3.50. — E. Cauvet : *Etude historique sur l'établissement des Espagnols dans la Septimanie aux VIIIe et IXe siècles et sur la fondation de Fontjoncouse par l'Espagnol Jean au VIIIe siècle* ; Montpellier, C. Coulet, 3 fr. — Albert Delacour : *Les Lettres de noblesse de l'anarchie* ; « Revue Blanche », 3.50. — Marius Fontane : *Histoire Universelle*, t. X. *Mahomet* ; Lemerre, 7.50. — Général baron Gourgaud : *Sainte-Hélène*, Journal inédit de 1815 à 1818, avec préf. et notes de M. le vicomte de Grouchy et A. Guillois ; Flammarion, 2 vol., 15 fr. — Henry Houssaye : *1815*, deuxième partie : *Waterloo*, avec 3 cartes ; Perrin, 7.50. — Frédéric Masson : *Joséphine, impératrice et reine*, Ollendorff, 7.50. — Frédéric Masson : *Joséphine de Beauharnais*, 1763-1796 ; Ollendorff, 7.50.

LITTÉRATURE. CRITIQUE. - Antoine Albalat : *L'Art d'écrire enseigné en vingt leçons* ; Colin, 3.50. — M. Gandolphe : *La Vie et l'Art des Scandinaves*, Perrin, 3.50. — Ch. Garrisson : *Théophile et Paul de Viau*, étude historique et littéraire ; Picard et fils. 5 fr. — Eugène Lintilhac : *Conférences Dramatiques* ; Ollendorff, 3.50. — F. Loliée : *Tableau de l'histoire littéraire du Monde* (Livres d'or de la Science) avec 72 fig. et 4 pl. h. texte en coul. ; Schleicher, 1 fr. — Albert Mockel : *Stephane Mallarmé* (*un Héros*) ; « Mercure de France », 1 fr. — Adolpbe Retté : *Arabesques* ; « La Plume », 3.50. — Jean Sévère : *La Poésie humaine* ; Charles, 3 fr.

MORALE. — H. Fierens-Gevaert : *La Tristesse contemporaine*. Essai sur les grands courants moraux et intellectuels ; Alcan, 2.50. — George-L. Fonsegrive : *Le catholicisme et la vie de l'esprit* ; Victor Lecoffre, 3.50.

PÉDAGOGIE. — Olivier Benoist : *Le latin appris en trois ans*.

le grec en deux ans; *L'Ecole homicide*; *Un Professeur pour 3000 élèves*; 3 brochures, Lahure.

PHILOSOPHIE. — Charles Renouvier et L. Prat : *La Nouvelle Monadologie* ; Colin, 12 fr. — L. Lévy-Bruhl : *Lettres inédites de J.-S. Mill à Aug. Comte, avec les réponses d'Aug. Comte,* Alcan, 10 fr.

PUBLICATIONS D'ART. — Maurice Barrès : *Un amateur d'âmes,* illustr. de L. Dunki ; Fasquelle, 3.50. — E. Cuignet et E. Garnier : *La Céramique ancienne et moderne,* avec grav. ; Alcan, 6 fr. — Leudet : *Nicolas II intime,* avec nombr. gr. ; Juven, 3.50. — Antoine Monnier: *Ce que cachait le voile de Saïs*; Lachize, 4 fr. — Eugène Münz : *Les arts à la cour des Papes, nouvelles recherches sur les pontificats de Martin V, d'Eugène IV, de Nicolas V,* etc. ; Leroux, 5 fr. — G. Renault et Gustave Le Rouge : *Le Quartier Latin,* avec illustr. ; Flammarion, 3. 50. — *Hommage des Artistes à Picqart,* préf. d'Octave Mirbeau ; Soc. libre d'Ed. 3.50.

POÉSIE. — Elie Léage : *Chevauchée,* préface de Charles Vachier ; Bibl. de l'Association, 2.50. — Valentin Mandelstamm : *Rumeur* ; Vanier, 3 fr. — F. Ménétrier : *Les Arcanes* ; Vanier, 3 fr. — Jean Moréas : *Autant en emporte le vent* ; Vanier 3 fr. — Jules Moulin : *Refuges* ; Soc. libre d'Ed., 2.50. — George Puck : *Le Râle* ; « L'Avril », 0.50. — Henri de Régnier : *Premiers Poèmes* ; « Mercure de France », 3.50. — Lionel des Rieux : *Le Chœur des Muses,* « Mercure de France », 3.50. — Emmanuel Signoret : *La Souffrance des eaux* (première partie), suivie du premier livre des sonnets, de trois élégies et de cinq poèmes ; « La Plume », 3 fr. — Emile Verhaeren : *Poèmes, III*e *série,* « Mercure de France », 3.50. — Emile Verhaeren : *Les Visages de la Vie* ; Bruxelles, Deman, 3.50. — Francis Vielé-Griffin : *Phocas le jardinier* ; « Mercure de France », 3.50.

PSYCHOLOGIE. — Pierre Janet : *L'Automatisme psychologique,* nouv. éd, ; Alcan, 7.50. — F. Rauh : *De la Méthode dans la psychologie des sentiments* ; Alcan, 5 fr.

ROMANS. — Paul Adam : *La Force* ; Ollendorff, 3.50. — L. Barracand : *Roberte,* roman pour les jeunes filles ; Colin, 3.50. — René Boylesve : *Mademoiselle Cloque,* « Revue Blanche », 3.50. — Michel Corday ; *Mon petit mari, ma petite femme* ; Simonis Empis, 3.50. — Louis Delattre : *Marionnettes rusti-*

ques, dessins de Armand Rassenfosse; Liège, Bénard. — Georges Eekhoud: *Escal-Vigor*, « Mercure de France », 3.50. — Charles Foley : *Zéphirin Baudru*; Ollendorff, 3.50. — Forthuny : *La Voie idéale. Les Etapes inquiètes*; Fasquelle, 3.50. — Gyp: *L'Entrevue* ; Per Lamm, 2.50. — Paul Harel : *Le Demi-sang*; Plon, 3.50. — Léon Hennique : *Minnie Brandon*; Fasquelle, 3.50. — Kistemaeckers : *Les Amants romanesques*; Flammarion, 3.50. — M. Lami : *La Débandade, souvenirs d'un volontaire inutile*; « Revue Blanche », 3.50. — P. de Lano : *L'Ame du juge;* Simonis Empis, 3.50. — Pierre Louys : *Une volupté nouvelle*, avec illustr. ; Borel, 1.50. — J. Marni : *Celles qu'on ignore*; Ollendorff, 3.50. — M. Noë : *Monsieur le Premier*; Plon, 3.50. — Maurice des Ombiaux: *Histoire mirifique de Saint-Dodon;* Ollendorff, 3.50. — Paul Perret : *Thérèse Vaubecourt* ; Plon, 3.50. — Henri Rainaldy: *Escarmouches* ; Société libre d'Edit, 3.50. — P. Renaudin : *Silhouettes d'Humbles*; Perrin 3.50. — J.-H. Rosny : *Les Ames perdues*; Fasquelle, 3.50. — Léon de Tinseau : *Les Péchés des autres ;* Calmann Lévy, 3.50. — Maurice Vaucaire : *Demi grand monde ;* Ollendorff, 3.50.

SCIENCES. — Dr E.-M. Gellé : *L'Audition et ses organes*, avec grav. ; Alcan, 6 fr.

SOCIOLOGIE. — Emile Faguet : *Questions politiques. La France, 1778. Décentralisateurs et fédéralistes. Le Socialisme en 1890. Que sera le XXe siècle*; Colin, 3.50. — Maurice Hodent : *Lettres à un Moscovite sur l'état d'esprit des Français*; Châteauroux, Badel. — A. Labriola : *Socialisme et philosophie*; V. Giard, 2.50. — Vte Brenier de Montmorand : *La Société Française contemporaine ;* Perrin, 3.50. — Sébastien Voirol : *En vue du Désarmement (autour d'un projet)* ; Charles, 0.75.

THÉATRE. — Gustave Geffroy : *Salut à Molière*, dit sur la scène de la Comédie Française pour le 277e anniversaire de Molière ; Floury, 0.50. — Albert Hermant : *Théâtre des Deux Mondes*; Ollendorff, 3.50. — J. F. Malan : *Le premier amant*, étude dram. en 3 actes; Brignoles, Gassier. — Albert Mirabaud : *Théâtre de la rue*: *La Plèbe*; Chamuel. — Georges Polti : *Les Cuirs de Bœuf*. Un miracle en XII vitraux, outre un prologue invectif; « Mercure de France », 3.50. — Jules Renard : *Le Pain de ménage*, comédie en un acte; Ollendorff, 2 fr. — Henry Revers et F-A. Steenackers : *L'Exilé*, un acte en vers ; Bibl. de l'Association, 1 fr. — Saint-Just : *Les Loups*

(*Moriturı*). Reproduction d'une lithographie de Henry de Groux; Georges Bellais, 2 fr.

Divers. — Bouvard et Pécuchet : *Coups de gueule et coups de trique* (un côté de l'Affaire Dreyfus) ; Pierret. — Georges Clemenceau : *L'Iniquité*; Stock, 3.50. — Marius Decrespe : *L'Affaire Damoiseau* ; Troyes, « Le Petit Troyen », 0.30. — Louis Frank: *Le Bordereau est d'Esterhazy ;* Bruxelles, Lamertin. — Capitaine Paul Marin : *Le lieutenant-colonel Henry* ; Stock, 3.50. — Pierre Molé: *Exposé impartial de l'affaire Dreyfus*; Stock, 1 fr. — L. Vérax: *Essai sur la mentalité militaire* (à propos de l'Affaire Dreyfus); Stock, 1 fr. — Anonyme : *Derrière les Masques*, résumé historique de l'Affaire Dreyfus; Nancy, 0. 30. — Un ancien officier d'artillerie : *Le Bordereau est-il d'un artilleur;* Stock. 1 fr.

Littérature étrangère. — *Stultitiae laus, des. Erasmi rot. declamatio,recognovit et adnotavit I. B. Kan.* Insertae sunt figurae Holbeinianae ; Alcan. — Julio M. Cestero : *Notas y escorzos*; Santo Domingo, « Cuna de America ».— Alberta von Puttkamer : *Aus Vergangenheiten*, mit Bilderschmuck von Spindler ; Strasbourg, Scheiesier V. Schweikhardt. — Romolo Quaglino : *Dialoghi d'Esteta* ; Milan, Trève, 3.50. — Manuel Diaz Rodriguez : *Cuentos de Color* ; Caracas, Tirigoyen. — Juan Enrique Lagarrigue : *Lettre à M. Emile Zola* ; Santiago. — Wilhelm von Scholz : *Der Besiegte*, mystiches drama in einem Aufzuege ; Munich, Fritsch. — Wilhelm Weigand : *Die Renaissance, ein Dramencyclus* : *Tessa* ; *Savonarola* ; *Caesar Borgia* ; *Lorenzino* ; 2 vol., Munich, Lukaschik.

Traduction. — *Anthologie des poètes italiens contemporains*, texte italien et trad. française, avec une préface et des notices par Edward Sansot-Orland et Roger Le Brun ; Milan, « Anthologie Revue », 1 fr. — J. Janssen : *L'Allemagne et la réforme*, V. *L'Allemagne depuis la proclamation du formulaire du concordat jusqu'au commencement de la guerre de Trente ans (1580-1618)*, trad. par E. Paris ; Plon, 15 fr. — N. Kaufmann : *Philosophie naturelle d'Aristote. Etude de la cause finale et son importance au temps présent*, trad. de l'allem., par A. Fr. Deiber ; Alcan, 2.50. — Rudyard Kipling : *Le Livre de la Jungle*, trad. par Louis Fabulet et Robert d'Humières, « Mercure de France, 3.50. — Walter Pater : *Portraits imaginaires*, trad. de G. Khnopff, « Mercure de France », 3.50. — J. Potapenko :

Le Pope, trad. du russe par L. Golschmann; Perrin, 3.50. — H. G. Wells : *La Machine à explorer le temps*, trad. par H.-D. Davray ; « Mercure de France » 3.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Monument de Paul Verlaine. — *Le Journal du Peuple*. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Volumes en préparation.

Le Monument de Paul Verlaine. — Le sculpteur A. de Niederhausern-Rodo vient de faire exécuter la réduction en plâtre du buste que le Comité se propose d'élever à Paul Verlaine au Luxembourg. Ces épreuves, dont il n'a été tiré qu'un nombre très restreint d'exemplaires, sont vendues au bénéfice de la souscription. Prix : 40 francs l'épreuve *signée* par l'auteur.

§

Le Journal du Peuple, quotidien, à cinq centimes, dirigé par Sébastien Faure, paraît depuis le 6 février. Critique des livres et des revues par Adolphe Retté ; critique dramatique par Laurent Tailhade.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

Henri de Régnier : LE TRÈFLE BLANC, roman ; petit in-18, 2 francs. Il a été tiré et numéroté à la presse 5 ex. sur japon, à 10 francs, et 15 ex. sur hollande, à 6 francs.

Robert de Souza : LA POÉSIE POPULAIRE ET LE LYRISME SENTIMENTAL (*Études sur la Poésie nouvelle*) ; gr. in-18, 3.50. Il a été tiré et numéroté à la presse 10 ex. sur hollande, à 10 francs.

Remy de Gourmont : LES SAINTES DU PARADIS, XIX petits poèmes. Vol. in 12 cavalier, orné de XIX bois originaux dessinés et taillés par G. d'Espagnat. Tirage à 145 ex., savoir : 125 ex. sur vergé d'Arches à la cuve et 20 ex. sur grand vélin d'Arches à la cuve. Prix : 6 fr. et 20 fr. (Les bois ne seront jamais retirés).

André Lebey : CHANSONS MAUVES, poèmes ; in-8 cavalier, tirage numéroté à 100 ex. sur hollande (dont 50 reliés), à 20 francs (reliés ou non) ; 3 ex. sur chine, dont un seul est en vente, à 60 francs ; 1 ex. sur japon et 1 ex. sur whatman (hors commerce).

P.-J. Edouard Callon : HERCULE VAINQUEUR DE LA MORT, sui-

vant l'*Alceste* d'Euripide, par interprétation intégrale, tragédie en quatre parties, dont un Prologue ; in-4° couronne sur beau vélin, 4 francs. Il a été tiré et numéroté à la presse 20 ex. sur hollande, à 12 francs.

René Ghil : Le Pas humain (Livre I du *Dire des Sangs*), poèmes ; gr. in-18, 2 francs. (On trouve à la librairie du *Mercure de France* tous les ouvrages précédents du même auteur).

Eugène Demolder : La Mort aux Berceaux, Noël en 1 acte, orné de 5 dessins par Etienne Morannes ; in-8 carré, 1 franc. il a été tiré et numéroté à la presse 6 ex. sur japon, à 5 francs.

Raoul Bardac : Fleurs de Crépuscule, quatorze mélodies sur des poésies d'André Lebey ; gr. in-4°, 7 francs net.

§

Volumes en préparation et qui paraîtront chez divers éditeurs : *Les Ames prochaines*, par A. Gilbert de Voisins ; — *Les Fauves*, roman, par Henry de Bruchard ; — *L'Amour absolu*, roman, par Alfred Jarry ; — *Le Jardin des Ronces*, poèmes et chansons du Pays Latin, par F.-A. Cazals, préface de Rachilde. Nombreuses illustrations de l'auteur et notations d'airs nouveaux. *Le Jardin des Ronces* doit paraître dans la Bibliothèque Artistique et Littéraire de *La Plume* ; l'édition, qui ne sera pas réimprimée, se composera de 350 exemplaires numérotés et signés, savoir : 13 ex. de grand luxe, sur japon, avec la mention : « Volume imprimé spécialement pour M.... », la signature autographe et un dessin original de l'auteur, un portrait hors texte par H.-G. Ibels, à 20 francs ; — 21 ex. sur hollande, à grandes marges, avec la signature de l'auteur et le même dessin que ci-dessus, à 10 francs ; — 316 ex. ordinaires, à 3 fr. 50.

Mercvre.

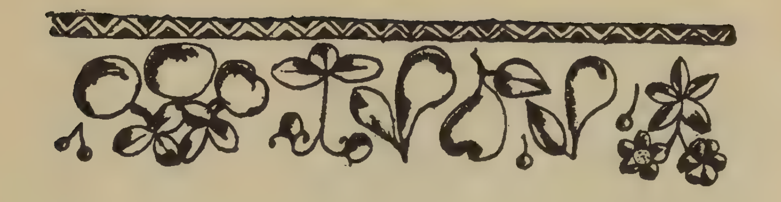


TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXIX*)

N° 109. — JANVIER 1899

REVUE DU MOIS

N° 110. — FÉVRIER 1899

REVUE DU MOIS

N° 111. — MARS 1899

REVUE DU MOIS

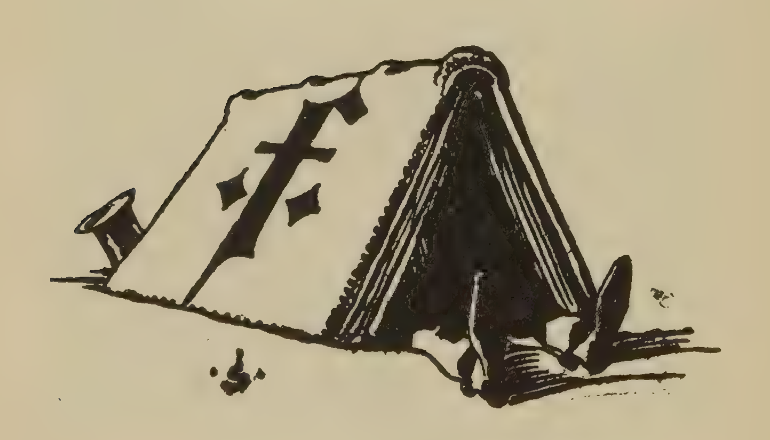




TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(*TOME XXIX*)

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

Le Gérant : A. VALLETTE

Paris. - Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon, 128, rue d'Alésia.